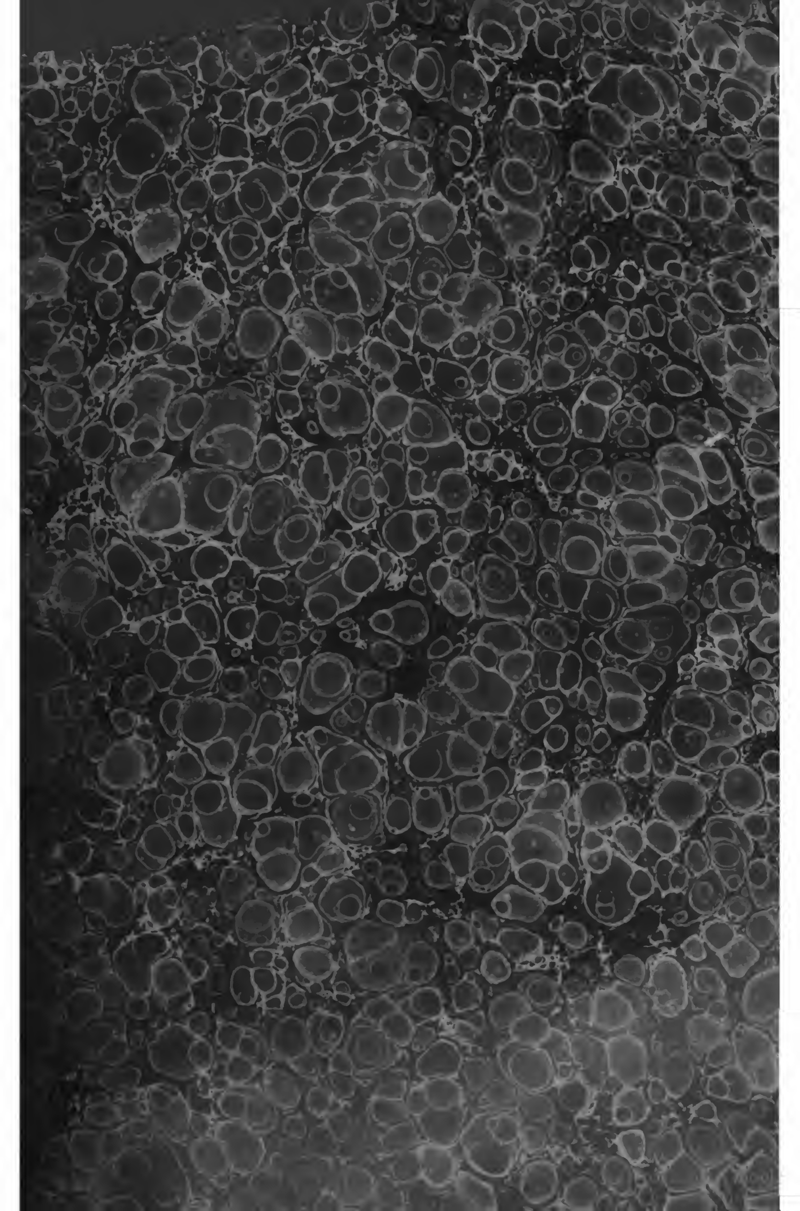
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE OU DICTIONNAIRE DE TOUS LES HOMMES QUI SE...




UNIVERSITEITSBI[redacted]
90000[redacted]



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

EAC. — FOY.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD; la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME SEPTIÈME.

EACHARD. — FOY.



BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, BOULEVARD DE WATERLOO, N° 34,

AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1844

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

E

EACHARD (Jean), théologien anglais, né vers 1636, mort en 1697, était principal du collége de Sainte-Catherine-Hall à Cambridge. Auteur médiocre, mais original et plein d'esprit et de gaieté, il a publié en 1670 des *Recherches sur les causes du mépris pour le clergé et la religion;* en 1671 un *Examen de l'État de nature,* de Hobbes, *et des considérations sur quelques opinions de ce philosophe.* Les *OEuvres d'Eachard* ont paru en 1774, 3 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

EADMER. *Voyez* **EDMER.**

EALRED. *Voyez* **AELRED.**

EANDI (Joseph-Antoine-François-Jérôme), savant piémontais, né à Saluces le 12 octobre 1735, mort le 1er octobre 1799, professeur de physique expérimentale à Turin, membre de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture de cette ville, et de plusieurs corps savants d'Italie et de Piémont, s'était formé à l'étude des sciences sous le célèbre P. Beccaria, qui l'associa ensuite à ses travaux. Son ouvrage le plus important, qu'il composa en société avec Vassali, a pour titre: *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos,* Turin, 1793, in-8°. Parmi les autres écrits de ce savant on distingue encore: *Ragione e religione;* des *Notices historiques* sur les études du P. Beccaria; des *Mémoires historiques* adressés à Babbe, légataire des manuscrits de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont; des *Sermons, Panégyriques, Discussions* de principes politiques, etc. Les *Mémoires* de l'académie de Turin contiennent de lui plusieurs *Mémoires* intéressants: M. Vassali, neveu et élève de Eandi, a publié dans le tome VI une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Turin, 1801, in-4°.

EARL (Jean), théologien anglais, né à York en 1630, fut d'abord chapelain et précepteur de Charles V. Il fut successivement doyen de l'église de Westminster, évêque de Worcester, et enfin de Salisbury, et mourut le 12 novembre 1695. On a de lui en anglais, sous le nom d'Édouard Blount, un livre intitulé: *Microcosmographia,* Londres, 1628, in-8°, et une traduction latine du livre anglais intitulé: ΕΙΚΩΝ ΒΑΣΙΛΙΚΗ, *Icon regia,* la Haye, 1649, in-12.

EARLE (Jabez), ministre anglais non conformiste, né en 1676, mort en 1768, est auteur d'un *Traité des sacrements,* 1707, in-8°; de plusieurs *Sermons* et d'un *Recueil de poésies* anglaises et latines.

EARLE (Guillaume-Benson), philanthrope anglais, né en 1740, mort en 1796, a légué des sommes considérables au bourg de Shaftesbury, comté de Dorset, sa patrie, pour la dotation d'établissements de charité et pour l'encouragement de l'agriculture et des arts. Il a publié une nouvelle édition d'un ouvrage fort rare intitulé: *Relation exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna, arrivés en 1699,* avec une *Lettre* à lord Lyttleton.

EARLOM (Richard), dessinateur et graveur anglais, né en 1728, mort vers 1780, passe pour l'un des plus habiles graveurs en manière noire qu'aient produits les trois royaumes. Il a exécuté aussi un grand nombre de planches à l'eau-forte et au pointillé. Son œuvre est considérable et très-recherché; les pièces les plus remarquables sont: *le Portrait du duc d'Aremberg,* d'après Van-dyck; *des Fleurs et des fruits,* d'après van Huysum; *le Sacrifice d'Abraham,* d'après Rembrandt; *Silène ivre,* et *la Femme de Rubens,* d'après ce maître; *la Vierge dite la Zingarina,* d'après le Corrége, etc.

EBBESEN (Niels ou Nicolas), seigneur danois, entreprit de rendre l'existence politique à sa patrie démembrée et asservie après le règne malheureux de Christophe II. Il tua de sa main le comte Gérard de Holstein, le plus puissant des oppresseurs du Danemark, et remporta en 1340, sur les troupes de ce prince, une victoire qui commença l'œuvre de la restauration du royaume. Il fut tué dans le combat; mais il eut un successeur dans la personne du roi Waldemar, à qui l'expulsion entière des Holsténois valut le titre de *Restaurateur.* Le dévouement d'Ebbesen a été célébré par plusieurs poëtes danois. C'est le sujet d'une tragédie de Sander.

EBBON (St.), 29e évêque de Sens, né à Tonnerre en Bourgogne à la fin du 7e siècle, renonça aux avantages que lui offrait le monde pour se consacrer à la vie monastique; il succéda à saint Guerric, son oncle, sur le siége épiscopal de Sens. La chronique de l'abbaye de Saint-Pierre place sa mort au 27 août 750. La *Vie de saint Ebbon* se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti,* tome II, et dans la *Collection des bollandistes,* avec des notes de Jean Stilting.

EBBON, 31e évêque de Reims, dut son élévation à la bienveillance de Louis le Débonnaire, dont il était le frère de lait. Il assista au concile de Thionville en 821, fut envoyé deux fois en Danemark par le pape Pascal pour annoncer l'Évangile dans ces contrées, et y retourna en qualité de légat dans tous les pays du Nord. En 833, Louis fut traduit par son fils Lothaire devant une assemblée d'évêques présidée par Ebbon, et celui-ci, oubliant ce qu'il devait à ce prince, prononça la sentence qui le déclarait déchu du trône, et le condamnait à finir ses jours dans un cloître. Mais bientôt les divisions de Lothaire et de ses frères replacèrent Louis sur le trône; Ebbon, enfermé dans un monastère, fut dépouillé de son évêché par le synode de Thionville en 835. Après la mort de Louis, Lothaire voulut en vain rétablir Ebbon sur son siége; ce prélat se retira près de Louis de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim. Il y mourut en 851. On a de lui une *Apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir repris ses fonctions épiscopales avant d'avoir obtenu une nouvelle institution, dans le *Spicilége* de d'Achery, le tome VII des *Conciles* de Labbe et le *Recueil*

des historiens de D. Bouquet. On lui attribue : *Narratio clericorum Remensium de depositione duplici Ebbonis,* dans les *Scriptores historiæ Franciscæ* de Duchesne.

EBBON, moine allemand, mort en 1159, a écrit la *Vie de saint Othon,* évêque de Bamberg et l'apôtre de la Poméranie. Cette *Vie* est insérée dans les *Acta sanctorum,* tome Ier de juillet.

EBED-JÉSU ou **ABD-JESCHOUA**, surnommé *Bar Brika,* né à Djeziret-ibn-Omar en Mésopotamie vers le milieu du 13e siècle, mort au commencement de novembre 1318, occupa 32 ans le siége de Tsoba, sur lequel l'avait placé, vers 1286, Jaballaha, patriarche des nestoriens. Il est auteur de *poésies* religieuses en syriaque, et d'un *Catalogue* en vers des ouvrages de près de 200 écrivains syriens; le texte de ce catalogue, accompagné d'une version latine, a été publié par Abrah. Echellensis, Rome, 1653, un vol. in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Ebed-Jésu, patriarche de Muzal en Syrie, qui alla à Rome en 1562, et que le pape Pie IV honora du *Pallium,* après l'avoir engagé à faire observer les décisions du concile de Trente dans les pays de sa juridiction.

EBEL (Jean-Godefroid), médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Zullichau en Prusse, d'une famille de marchands, le 6 octobre 1768. Du gymnase de sa ville natale, et de celui de Neu-Ruppin, qui passait alors pour le meilleur de la monarchie prussienne, dont il fut un des élèves les plus distingués, Ebel se rendit, à peine âgé de 16 ans, à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il étudia la médecine et l'histoire naturelle avec beaucoup d'ardeur. Après avoir passé l'année 1789 à Vienne, il se mit à voyager pour continuer ses études et se perfectionner dans son art. Il s'arrêta à Francfort, puis à Zurich. Trois années entières employées à parcourir la Suisse dans tous les sens, et plus particulièrement les contrées alpestres, à observer les mœurs et les usages des montagnards, lui suggérèrent l'idée de publier sur ce beau pays un ouvrage dans lequel il fût envisagé autrement qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Cet ouvrage, c'est son *Guide du voyageur en Suisse*, dont la première édition date de 1793. Ce livre, traduit dans plusieurs langues vivantes, copié, imité, contrefait dans toute l'Europe où il se trouve généralement répandu, doit être rangé au nombre des productions les plus importantes qui soient sorties de la plume d'Ebel. Ebel exerça la médecine à Francfort-sur-le-Mein, de 1793 à 1796. Alors il revint à Zurich ; il accompagna en France son ami OElsner, où Ebel séjourna jusqu'en 1801. Cependant les mesures violentes contre la république helvétique que suggérait au Directoire une basse cupidité trouvèrent dans Ebel un juge sévère, un surveillant actif. Le 7 mars 1799, le conseil législatif de la république helvétique séant à Berne, accorda par un décret les droits de bourgeoisie à Ebel, pour reconnaître les services par lui rendus à la Suisse, sans qu'il fît la moindre démarche à ce sujet. Après la chute de cette république, et le rétablissement de l'autorité cantonnale, il fut inscrit, le 17 juillet 1805, sur le registre des bourgeois du canton de Zurich, et enfin, en 1820, le grand conseil lui accorda les droits de bourgeoisie. Éloigné de sa famille, Ebel en avait retrouvé une dans celle du marchand Escher de Zurich, qu'il avait connu en 1801 aux bains de Pfeffer, et dans la maison duquel il vécut aimé et estimé. Jusqu'en 1828, Ebel avait joui d'une santé parfaite ; longtemps il avait pu gravir les montagnes les plus escarpées; mais à partir de cette année il sentit que ses forces diminuaient sensiblement. Il mourut le 8 octobre 1830. On peut consulter sur la vie et les ouvrages d'Ebel : la *Notice* publiée par la bibliothèque de la ville de Zurich, 1833, in-4° ; le *Nouveau nécrologe des Allemands,* 8e année, Ilmenau, 1832, in-8°.

EBELING (Jean-George), maître de chapelle à Berlin, et professeur de musique à Stettin, a laissé quelques pièces de musique, imprimées dans ces deux villes, de 1662 à 1669.

EBELING (Jean-Juste), surintendant à Lunebourg, où il mourut le 2 mars 1783, n'est connu que par quelques ouvrages théologiques ou scolastiques, de même que Christian Ebeling, professeur à Rinteln, où il mourut le 3 septembre 1716, et Frid. Ebeling, pasteur à Halberstadt, mort le 23 mai 1785.

EBELING (Jean-Thierri-Philippe-Christian), médecin de la ville de Parchim, dans le Mecklembourg, fils du précédent, né à Lunebourg en 1753, mort le 12 janvier 1795, s'est fait connaître par un grand nombre de traductions dont il a enrichi la littérature de son pays. Il a traduit du français les Voyages de Sonnerat en Guinée, Leipzig, 1777, in-4° ; et de l'anglais, quelques ouvrages de Pennant, de Cullen, de Clerk, de Hamilton, de Sinclair, etc. Il a aussi donné, en société avec son frère, une traduction des Voyages de Beniowski.

EBER (Paul), né à Ritzingen en Franconie, le 8 novembre 1511, reçut sa première éducation de son père, qui l'envoya ensuite à Anspach continuer ses études. En 1525, son père l'envoya à Nuremberg, puis à Wittenberg. Melanchton l'employa d'abord comme secrétaire ; bientôt l'amitié la plus étroite les unit, et Melanchton n'entreprenait plus rien sans avoir consulté Eber, ce qui fit appeler ce dernier *Répertoire de Melanchton.* Après avoir tenu pendant quelque temps école chez lui, Eber fut nommé professeur de grammaire, puis appelé à professer presque toutes les parties de la philosophie. Il fut aussi, en 1541, envoyé avec Melanchton au colloque de Worms. Après la mort de Jean Forster, en 1556, il obtint la chaire d'hébreu ; en 1558 il devint premier pasteur de l'église de Wittenberg. Il mourut en revenant d'Altenbourg, le 10 décembre 1569. C'était un homme très-savant et d'une conduite irréprochable. On a de Paul Eber : *Expositio Evangeliorum dominicalium ; Calendarium historicum*, Wittenberg, 1551, in-4° ; *Historia populi Judæi à reditu Babylonico ad Hierosolymæ excidium ;* cette histoire a été traduite en français sous ce titre : *État de la religion et république du peuple judaïque,* etc., Genève, 1561, in-8° ; ibid., 1563, in-8° ; des hymnes sacrés (en allemand).

EBERARD, duc de Frioul, vivait au 9e siècle. L'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, investit, avant l'année 848, Eberard du duché de Frioul, l'un des plus importants parmi les grands fiefs d'Italie. Il le chargea en même temps de réprimer les incursions des Slaves, avec lesquels son gouvernement confinait. Eberard épousa Gisèle, fille de l'empereur Lothaire. Il est probable qu'il mourut en 867, laissant quatre fils. Unroc,

l'aîné, ne lui survécut pas longtemps ; mais Bérenger, le second, après avoir été duc de Frioul, fut roi d'Italie et Empereur.

EBERHARD ou **EVRARD**, de Béthune, dans l'Artois, surnommée *Græcista,* à cause du titre d'un de ses livres, vivait en 1124 ou 1212 : voilà tout ce qu'on sait de sa personne. Aucun bibliothécaire d'ordres religieux ne l'ayant mentionné, on a lieu de croire qu'il était laïque, ou du moins ecclésiastique séculier. Il a laissé : *Græcismus, de figuris et octo partibus orationis; sive grammaticæ regulæ versibus latinis explicatæ ;* la 1re édition serait celle de Lyon, 1483, on en donna une édition à Lyon, en 1490, in-4° ; Prosper Marchand en cite une d'Angoulême en 1493, mais dont il n'indique pas le format, et que Mercier de Saint-Léger regarde au moins comme douteuse ; *Antihæresis,* ouvrage de controverse contre les Vaudois des Pays-Bas, que l'on appelait en flamand *piples* ou *piphles*. Plusieurs écrivains du moyen âge ont porté le nom d'Eberhardus, et sont mentionnés par J. A. Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.*

EBERHARD (Christophe), aumônier général des armées russes en 1711, mort en 1730, présenta en 1717 au czar Pierre une méthode pour la détermination des longitudes, qu'il a consignée dans un ouvrage intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipzig, 1720, in-4°, figures. On lui doit encore un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le czar d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique ; mais la mort de Pierre arrêta cette entreprise.

EBERHARD (Jean-Paul), fils du précédent, habile architecte, et professeur de mathématiques à Goettingue, né à Altona le 25 janvier 1723, est mort en 1795, après avoir publié : *Description d'une nouvelle planchette,* etc., (en allemand), Halle, 1753, in-8°, avec 4 planches ; *De transportatore novoque ejusdem usu*, Goettingue, 1754, in-4° ; *Essai sur l'art de la guerre, et Recherches sur les causes de la grande supériorité de l'attaque sur la défense,* traduit du français en allemand, ibid., 1757, grand in-8°, avec 8 planches ; *Description des environs de Goettingue,* avec deux petites cartes, 1760, in-8°.

EBERHARD (Jean-Henri), jurisconsulte allemand, et bibliothécaire au gymnase de Cobourg, naquit en 1743 à Hochstaedt (dans le comté de Hanau), où son père était ministre. Après avoir enseigné le droit public et féodal à Herborn, il fut nommé en 1767 professeur et conseiller à Cothen, où il mourut le 28 août 1772. Outre plusieurs dissertations et opuscules de circonstance, on doit à ce laborieux professeur : *Mélanges d'Herborn* (*Herbornsche vermischte Beytræge*), Herborn, 1767, in-8°, 8 nos ; *Dictionnaire critique de jurisprudence,* Francfort, 1769-1771, in-8° ; etc.

EBERHARD (Jean-Pierre), docteur en médecine, naquit dans la ville d'Altona en 1727, et mourut à Halle le 17 décembre 1779. Il embrassa l'étude de toutes les sciences médicales, et y joignit celle des mathématiques. Les vastes connaissances qu'il avait acquises le firent appeler, dès l'âge de 26 ans, à professer les mathématiques, la physique, et ensuite la médecine, à l'université de Halle. Il a beaucoup écrit en langue allemande : voici la traduction des titres de ses principales productions : *Traité sur l'origine des perles,* Halle, 1750, in-8° ; *Principes élémentaires de physique,* ibid., 1753, in-8° ; *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale,* ibid., 1750, 3 vol. in-8° ; *Divers traités de mathématiques appliquées*, ibid., ibid., 1786, 3e édition, in-8°.

EBERHARD (Jean-Auguste), célèbre philosophe, né le 31 août 1739 à Halberstadt, fit ses études à l'université de Halle, et embrassa l'état ecclésiastique. Son avancement dans cette carrière fut retardé par la publication de son *Apologie de Socrate,* dans laquelle il émettait des opinions contraires aux idées reçues sur le salut des païens. Ce ne fut qu'après six années de fonctions pénibles dans deux petites cures voisines de Berlin, qu'il obtint, par l'intervention de Frédéric le Grand, la place de prédicateur à Charlottenbourg. En 1776, il remporta le prix à l'académie de Berlin par un mémoire sur la théorie de la faculté de penser et de sentir. Cet ouvrage, qui décelait un philosophe, lui valut deux ans après la chaire de l'université de Halle, qu'il accepta malgré sa répugnance pour l'enseignement. Disciple de Leibnitz, il ne put voir sans une vive peine un nouveau système philosophique s'établir sur les ruines de celui de son maître, et il employa plusieurs années à combattre les doctrines de Kant, sans pouvoir en arrêter les progrès. Fatigué de cette interminable polémique, il y renonça pour se livrer à une étude approfondie de la langue allemande, qui produisit le *Dictionnaire des synonymes,* ouvrage classique qui a puissamment contribué à épurer et à polir la langue allemande. Cet illustre écrivain mourut subitement le 7 janvier 1809. Il était membre de l'académie de Berlin, et conseiller intime du roi de Prusse. Ses ouvrages les plus importants sont : *Nouvelle apologie pour Socrate,* ou *Examen de la doctrine touchant le salut des païens*, Berlin, 1772, in-8°, traduit en français par Dumas, Amsterdam, 1773, in-8° ; *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, Berlin, 1776, in-8° ; *Préparation à la théologie naturelle,* Halle, 1781, in-8° ; *Amyntor,* histoire en forme de lettres, Berlin, 1782, in-8° ; il y démontre l'excellence de l'Évangile ; *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8° ; *Histoire générale de la philosophie,* ibid., 1787, in-8° ; 1796, édition augmentée ; *Sur les formes de gouvernement et de leur amélioration*, Berlin, 1793-1794, 2 parties in-8° ; *Esquisse de métaphysique,* Halle, 1794, in-8° ; *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, ibid., 1795, 1802, 6 vol. in-8° ; *l'Esprit du christianisme primitif,* ibid., 1807-1808, 3 vol. in-8°. Eberhard a fourni un grand nombre d'articles aux divers journaux littéraires de l'Allemagne, et en a publié deux : *le Magasin philosophique,* 4 vol. in-8° de 1788 à 1791 ; ce n'est en quelque sorte que le dépôt des écrits polémiques des adversaires de la philosophie de Kant, et *les Archives de la philosophie,* Berlin, 1792 à 1795, 2 vol. in-8°. Fr. Nicolaï a donné en allemand une *Notice sur la vie d'Eberhard*, Berlin, 1810, in-8°.

ÉBERLE (Adam), peintre, né à Aix-la-Chapelle en 1805, fut d'abord apprenti coutelier ; mais, dominé par le sentiment des beaux-arts, il obtint de son père d'être envoyé à l'académie de Dusseldorf. Ce fut là qu'il attira l'attention de Cornélius, directeur de cet établissement. Sa première production fut un *Christ au tombeau,* com-

position pleine de génie. Lorsque Cornélius fut nommé directeur de l'académie de Munich en 1825, son élève le suivit, et s'appliqua avec succès à la peinture à fresque, peignit le *plafond* du nouvel *Odeum* de cette ville. Il exécuta aussi une des grandes fresques qui décorent les arcades des jardins du palais, et dont le sujet est *Maximilien investi de la dignité d'électeur*. Mécontent lui-même de ce dernier ouvrage, Éberle devint triste, soucieux, et entreprit en 1829, pour dissiper sa mélancolie, un voyage à Rome, où il continua ses études, mais avec si peu de satisfaction de lui-même qu'il détruisit ses ouvrages. Cornélius le pressait vivement de revenir dans sa patrie pour décorer le salon du nouveau palais de cette ville, lorsque la mort l'enleva le 18 avril 1832.

ÉBERLIN (Daniel), aventurier allemand, fit dans sa jeunesse une campagne en Morée contre les Turcs. Il fut depuis bibliothécaire dans sa ville natale, maître de chapelle à Cassel en 1676, et successivement gouverneur des pages, inspecteur général de la monnaie, administrateur d'un district à Eisenach. Ennuyé de cette ville, il s'établit banquier à Hambourg, puis à Altona, et mourut capitaine des milices à Cassel vers 1690. Éberlin, très-habile dans le contre-point et d'une grande force sur le violon, a laissé pour cet instrument des *trios* imprimés à Nuremberg en 1675.

EBERSPERGER (Jean-George), habile graveur en géographie, né à Lichtenau en 1695, contribua beaucoup à la prospérité de la fabrique des cartes géographiques fondée à Nuremberg par J. B. Homann, et la dirigea conjointement avec Jean-Michel Franz, depuis 1730 jusqu'à sa mort arrivée le 11 août 1760. On lui doit le perfectionnement de plusieurs machines et instruments propres à ce genre de gravure.

EBERT (Jacques), hébraïsant et professeur de théologie, né en 1549 à Sprottau en Silésie, mort le 5 avril 1614, fut recteur de l'université de Francfort-sur-l'Oder pendant les années 1584, 1593 et 1605. On a de lui : *Historia juramentorum*, Francfort, 1588, in-8°; *Institutio intellectûs cum elegantiâ*, ibid., 1597, *Electa hebræa* 730 *à libro rabbinico Mihchar Happheninim, sive selectârum gemmarum excerpta*, etc., ibid., 1630, in-12, et quelques quatrains à la suite des *Poemata hebraicâ* de son fils.

EBERT (Théodore), fils du précédent, professa la langue hébraïque à Francfort-sur-l'Oder, fut recteur de l'université de cette ville en 1618 et en 1627, et mourut en 1630. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Vita Christi tribus decariis rhythmorum quadratorum hebraicorum*, 1615, in-4°; *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum, ab orbe condito ad suam usque ætatem*, ibid., 1621, in-4°; *Eulogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquas orientales excoluerunt*, ibid., 1628; *Poemata hebraica*, Leipzig, 1628, in-8°.

EBERT (Jean-Gaspard), savant philologue et bibliographe silésien, fit une étude particulière de l'histoire littéraire de sa patrie, et publia les ouvrages suivants : *Peplum bonorum ingeniorum Goldbergensium*, OEls, 1704, in-8°; *Das eroffnete cabinet des gelehrten Frauenzimmers*, Leipzig, 1706, in-8°; *Leorinum eruditum in quo viri quos protulit Leoberga Silesiorum scriptis et eruditione celebres breviter delineantur*, Breslau, 1714, 1717, in-4°; *Cervimontinm litteratum*, Breslau, 1726, in-8°. On ignore l'époque précise de la naissance et de la mort d'Ebert.

EBERT (Adam), né en 1686 à Francfort-sur-l'Oder, y fut professeur en droit; mais s'appliqua par goût à l'étude des langues étrangères, voyagea dans le midi de l'Europe, et en rapporta les meilleurs livres, dont il voulait enrichir sa patrie par des traductions. Il mourut le 24 mars 1735. Le seul de ses ouvrages qui ait conservé quelque importance est la relation de *Voyage par l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, en France, en Espagne et en Italie*. Il la publia en allemand sous le nom d'Aulus Apronius, Villefranche (Francf.-sur-l'Oder), 1723, in-8°.

EBERT (David-Frédéric), bibliothécaire et professeur de langues orientales au gymnase académique de Stettin, né à Colberg en 1740, mort le 15 mars 1789, a publié : *Historia bibliothecæ templi collegiati B. Mariæ dicati*, Stettin, 1784, in-fol.; *Notice chronologique et biographique des recteurs de l'école du grand conseil à Colberg, depuis* 1548 *jusqu'à présent*, insérée dans les *Archives poméraniennes*, N° 2, 1783.

EBERT (Jean-Arnold), né à Hambourg, en 1723, est surtout connu par le mérite de ses traductions, et par son talent pour conserver la couleur originale des ouvrages qu'il a traduits en allemand. Il étudia d'abord à Leipzig, fut nommé, en 1748, conseiller de cour à Brunswick, et gagna l'amitié du duc, qui le nomma chanoine de Saint-Cyriac. Il occupa pendant longtemps une chaire de professeur à l'institut du Carolineum à Brunswick, et enseigna publiquement la langue anglaise dans laquelle il était très-versé. Outre diverses traductions, on a de lui deux volumes de poésies imprimés à Hambourg, en 1789 et 1795, in-8°. Il mourut à Brunswick, le 19 mars 1795, âgé de 72 ans.

EBERT (Jean-Jacques), mathématicien et philosophe, né à Breslau en 1737, fut lié dans sa jeunesse avec Gellert et Ernesti. En 1764, il voyagea en Allemagne et en Italie, devint gouverneur du fils du ministre d'État Teplof à St.-Pétersbourg, puis en 1769 vint occuper la chaire de professeur de mathématiques à Wittenberg. Il mourut le 18 mars 1805. Ses ouvrages, consacrés particulièrement à l'instruction de la jeunesse, et tous écrits en allemand, se font remarquer par leur profondeur et leur clarté; nous citerons entre autres : *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes*, Francfort et Leipzig, 1775, in-8°, 4e édition, 1790; *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipzig, 1776-1778, 3 vol. in-8°, 1793-1796, ibid.; *Éléments des principales parties de la philosophie pratique*, Leipzig, 1784, in-4°. Il a encore donné *Extrait* de l'introduction complète à l'algèbre par Euler, avec des éclaircissements et des additions, Francfort, 1789; etc., etc.

ÉBION, disciple de l'hérésiarque Cérinthe, est le chef de la secte des ébionites qui se forma dans le 1er siècle de l'Église. Ébion prêcha en Asie, à Rome et dans l'île de Chypre vers l'an 72. Il niait la divinité de Jésus-Christ, supposait de faux écrits aux apôtres, et mêlait des pratiques superstitieuses aux préceptes du christianisme. Ses disciples affectèrent d'abord une morale sévère, mais dans la suite se livrèrent aux plus infâmes débauches. C'est contre les ébionites et contre Cérinthe que saint Jean composa son Évangile.

EBKO, ECCO ou **EYKE DE REPKOW**, gentilhomme saxon du 13e siècle, conçut l'idée de recueillir les coutumes saxonnes à une époque où l'introduction du droit romain faisait craindre que cette nouvelle jurisprudence ne remplaçât et ne fît oublier les lois nationales qui jusqu'alors ne s'étaient conservées que par la tradition. Cette collection, rédigée d'abord en latin sous le titre de *Speculum saxonicum,* fut ensuite traduite en allemand, sous celui de *Sachsenspiegel* (miroir des Saxons). La plus ancienne édition est celle de Bâle, 1474; la plus complète et la meilleure a été donnée par Gaertner, Leipzig, 1732, un vol. in-fol. Ce code, monument précieux pour l'histoire du moyen âge, fut introduit dans tout le nord de l'Allemagne, et adopté par plusieurs nations de race slave, telles que les Lusaciens, les Bohémiens et les Polonais. Ecco est aussi l'auteur d'une *Chronique de Magdebourg,* depuis le commencement du monde jusqu'à l'empereur Guillaume de Hollande, et du *Jus feudale saxonicum*, publié par Schilter, Strasbourg, 1696.

ÉBLÉ (Jean-Baptiste), général d'artillerie, l'un des plus célèbres de l'armée française, naquit le 21 décembre 1758 à Saint-Jean-de-Rorbach, en Lorraine. Fils d'un officier du régiment d'Auxonne, du nombre de ceux que l'on appelait alors officiers de fortune, parce qu'ils n'étaient pas nobles, il fut inscrit, dès l'âge de 9 ans, comme canonnier, sur le contrôle du même corps. Élevé avec beaucoup de soin et destiné dès l'enfance à la carrière de son père, il fut bientôt l'un des meilleurs sous-officiers de cette arme. Devenu lieutenant en 1785, il fut envoyé à Naples, sous les ordres de Pommereul, pour y former l'artillerie de ce royaume sur le modèle de celle de France. Il était parvenu dans ce pays au grade de capitaine, et il devait y obtenir plus d'avancement encore; mais la révolution de France, dont il adopta les principes avec beaucoup de chaleur, le ramena dans sa patrie en 1792, et il fut confirmé dans son grade de capitaine. Employé dès le commencement à l'armée du Nord, il fut mis à la tête d'une compagnie d'artillerie à cheval, fit toutes les campagnes de cette époque sous Dumouriez, sous Pichegru et sous Jourdan, et se distingua particulièrement à Hondscoote et Wattignies. Devenu général de brigade à la fin de 1793, il commanda l'artillerie de l'armée du Nord; et, par son activité et son savoir, il contribua beaucoup à introduire dans cette partie si importante des forces militaires un ordre et une méthode jusqu'alors inconnus. Il distribua également les munitions et les pièces dans chaque division, et prépara ainsi la suppression nécessaire des pièces de bataillon, qui fut adoptée plus tard. Éblé dirigea ensuite les siéges d'Ypres, de Nieuport, de Bois-le-Duc, de Nimègue, de Graves, et il eut une grande part à la conquête de Hollande, où son artillerie traversa si miraculeusement sur la glace les plus larges fleuves. Appelé, en 1795, à l'armée du Rhin par Moreau, qui avait su l'apprécier, il fit sous ce général cette campagne du Palatinat si remarquable encore par la retraite qui la termina. Au commencement de l'année 1797, il soutint, pendant deux mois, dans le fort de Kehl, les efforts de toute l'armée autrichienne commandée par l'archiduc Charles. Il se rendit ensuite en Italie, et il commanda, sous Championnet, l'artillerie de l'armée qui devait envahir un royaume dont il avait lui-même autrefois préparé les moyens de défense. Cette facile conquête était à peine achevée qu'Éblé revint en Allemagne, où la confiance de Moreau le plaça encore une fois à la tête de son artillerie, et où il eut part à la brillante campagne que termina la victoire de Hohenlinden. A la paix de Lunéville, il fit rentrer dans les arsenaux de France la plus belle artillerie qu'on eût jamais conquise; et, ce qui est encore plus rare, il remit au trésor public des sommes considérables, provenant de la vente des objets d'artillerie pris aux Autrichiens. En 1803, il passa à l'armée de Hollande, puis à celle de Hanovre, et devint gouverneur de Magdebourg après la bataille d'Iéna. De là il se rendit à Cassel, où le nouveau roi Jérôme le nomma son ministre de la guerre et colonel général de ses gardes du corps. Cette position ne pouvait pas lui convenir longtemps; il la quitta pour rentrer au service de France, et fut aussitôt employé sous Masséna en Portugal, où il dirigea le siége de Ciudad-Rodrigo, et la construction très-difficile d'un pont de bateaux à Santarem. Appelé, en 1812, à la grande armée de Russie, il fut nommé commandant en chef des équipages de pont, et il rendit de très-grands services au passage du Dniester, et surtout dans la retraite, à celui de la Bérésina, où Napoléon fut sauvé par l'habileté et la présence d'esprit qu'Éblé mit à dresser un pont de bois dans une seule nuit, au milieu des glaces et sous le canon de l'ennemi. Obligé de rester pendant trois jours auprès de ce frêle édifice que les glaçons et la foule des fuyards brisaient à chaque instant, Éblé répara plusieurs fois les accidents qui survenaient sans cesse. Ayant reçu l'ordre d'y mettre le feu dès que l'armée serait passée, il retarda autant qu'il put l'exécution de cet ordre, et sauva par là un grand nombre de malheureux qui auraient péri sur l'autre rive. Mais la fatigue qu'il éprouva et l'excès du froid l'avaient frappé si vivement, qu'il mourut peu de jours après (le 21 janvier 1813) à Kœnigsberg, au moment où Napoléon le nommait inspecteur général et commandant en chef de l'artillerie de la grande armée.

EBNER (Érasme), né à Nuremberg en 1511, disciple de Mélanchton, sénateur et député de Nuremberg à Smalkalde, rendit à sa patrie et à la cause des réformés d'éminents services dans les diètes et dans les conférences relatives à la religion. En 1554, il entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, en 1569, fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut en 1577. Sa patrie lui doit une bibliothèque publique formée avec les livres retirés des couvents supprimés, la fondation de l'université de Helmstadt, et la découverte précieuse que la cadmie (zinc) mêlée avec le cuivre donne du laiton.

EBNER (Jean-Paul), surnommé *d'Eschenbach*, sénateur et curateur de l'université d'Altorff, né à Nuremberg le 13 juillet 1641, mort le 14 juillet 1691, accompagna le comte de Windischgrætz, en qualité de secrétaire, dans diverses légations en Italie; recueillit des médailles antiques dans ses différents voyages, et forma l'un des premiers cabinets qu'on ait connus en Allemagne. Il a laissé quelques ouvrages, tels que *Zelus Galliæ*, *Cenotaphium legionis franconiæ pedestris; Sol Tyrolis oriens et occidens,* etc.

EBOLI (Rui-Gomes de SILVA, prince d'), favori de Philippe II, dut sa faveur moins à son habileté qu'aux

charmes de son épouse, Anne de Mendoza, dont le roi était épris. Cette femme ayant trompé Philippe II pour Antoine Perez, secrétaire d'État et confident du prince, perdit la liberté. Son amant n'échappa à l'échafaud qu'en se retirant en France. Le prince d'Eboli mourut en 1578.

ÉBROIN, maire du palais sous Clotaire III et Thierry Ier, causa tous les troubles qui agitèrent la France à cette époque. Childéric II, en montant sur le trône, le fit enfermer dans le monastère de Luxeuil. Échappé de sa prison après la mort de ce prince, il se livre à tous les excès de la vengeance, fait assassiner Leudesie, que Thierry avait créé maire du palais, suppose à Clotaire III un fils qu'il proclame sous le nom de Clovis III, et ravage les provinces qui refusent de reconnaître ce prétendu roi; force Thierry à lui remettre la charge de maire du palais; provoque la déposition de St. Léger, évêque d'Autun, qu'il regardait comme l'auteur de son exil, et le fait périr. La Neustrie, l'Aquitaine, l'Austrasie, révoltées de tant de cruautés, cherchent à se rendre indépendantes. Enfin Ébroïn fut tué l'an 681 par un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il avait dépouillé de ses biens et qu'il menaçait de la mort. Le caractère d'Ébroïn a fourni à M. Ancelot le sujet d'une tragédie représentée en 1822.

EBULO (PIERRE D'), chroniqueur sicilien au 12e siècle, a laissé en vers latins une relation curieuse des affaires de Sicile sous Tancrède et l'empereur Henri VI, publiée par Engel, Bâle, 1746, in-4°, figures, sous le titre de *Petri d'Ebulo carmen de motibus siculis*, avec des notes critiques et historiques.

ECCART (JEAN-GEORGE). *Voyez* **ECKHART.**

ECCELIN DE ROMANO. *Voyez* **ROMANO.**

ECCHELLENSIS. *Voyez* **ABRAHAM ECHELLENSIS.**

ECCLES (AMBROISE), critique irlandais, mort en 1808, fut l'un des commentateurs les plus distingués de Shakspeare. On a de lui des éditions du *Roi Lear* et de *Cymbeline*, 1793; du *Marchand de Venise*, 1805, avec les notes et les éclaircissements des autres commentateurs, les essais critiques et historiques de divers auteurs et ses propres remarques.

ECCO DE REPKOW. *Voyez* **EBKO.**

ECDICE, seigneur gaulois, originaire de Nîmes, et père de l'empereur Avitus, vivait au commencement du 5e siècle. Edobic, un de ses amis, ayant été vaincu par Constance, général d'Honorius, vint chercher un asile près d'Ecdice, qui, par une inconcevable lâcheté dont on citerait à peine un autre exemple, lui fit couper la tête et courut la porter à Constance; mais le guerrier indigné le chassa de sa présence.

ECDICE, ECDICIUS ou **HECDICIUS**, petit-fils du précédent, commandait la cavalerie dans les Gaules. Il força les Goths à lever le siége de Clermont en 471, et fut nommé patrice par l'empereur Julius Népos en récompense de ses services. Pendant une famine qui désola les Gaules, Ecdice pourvut à la subsistance de plus de 4,000 personnes; il mourut à Rome. Le *Mercure* d'avril 1761 renferme un *Mémoire* sur la vie d'Ecdice.

ECHARD (le P. JACQUES), savant biographe, né à Rouen le 22 septembre 1644, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, y termina l'ouvrage commencé par le P. Quetif sur les écrivains de cet ordre, et mourut à Paris le 15 mars 1724. Il est auteur d'une bonne dissertation: *Sancti Thomæ summa suo autori vindicata*, 1708, in-8°; mais son premier titre est sa coopération aux *Scriptores ordinis prædicatorum*, 1719-21, 2 vol. in-fol., ouvrage exact et savant, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre en ce genre.

ECHARD (LAURENT), historien anglais, né en 1671, mort le 16 août 1730, membre de la Société des antiquaires de Londres, a publié entre autres ouvrages: *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin*, 1707, 5 vol. in-8°; traduite en français par Daniel de la Roque et Desfontaines, et continuée par l'abbé Guyon jusqu'à la prise de Constantinople, 1728-36, 16 vol. in-12; *Histoire générale ecclésiastique, depuis la naissance du Christ jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, 6e édition, 1712, 2 vol. in-fol.; *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier*, 1707, et jusqu'à la révolution, 1718, 3 vol. in-fol. Son *Dictionnaire géographique*, publié sous le titre de l'*Interprète du gazetier ou du nouvelliste*, a servi de modèle à celui que l'abbé Ladvocat a donné sous le nom de Vosgien.

ECHELIUS. *Voyez* **EICHEL.**

ECHELLENSIS (ABRAHAM). *Voyez* **ABRAHAM.**

ECHINUS. *Voyez* **ERIZZO** (SÉBASTIEN).

ECHION, peintre grec, vivait dans la 107e olympiade, 352 ans avant J. C. Pline et Cicéron s'accordent à le placer à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque. Ses tableaux les plus remarquables étaient un *Bacchus*, la *Tragédie* et la *Comédie*, le *Couronnement de Sémiramis*, etc. On croit qu'il fut aussi sculpteur, et qu'il travailla avec Thérimaque.

ECKARD (TOBIE), savant philosophe saxon, né à Juterbock en 1662, fut recteur du gymnase de Quedlimbourg, contribua beaucoup à la réputation de cet établissement, et mourut le 13 décembre 1737. De ses ouvrages assez nombreux on ne citera que les principaux: *De disputationibus academicis*, 1691, in-4°; *Notices des bibliothèques publiques de Quedlimbourg*, en allemand, 1715, in-4°; *Non christianorum de Christo testimonia*, 1725, in-4°; *Observationes philolog. ex Aristophani Pluto*, ibid., 1723, in-4°.

ECKARD (CHRISTIAN-HENRI), fils du précédent, né à Quedlimbourg, en 1716, professeur d'éloquence, de poésie et de jurisprudence à Iéna, où il mourut le 21 décembre 1751, a publié: *Vita Tobiæ Eckhardi*, Iéna, 1739, in-4°; *Introductio in rem diplomat., præcipuè germanicam*, ib., 1742; nouv. édition augm., 1753, in-4°; *Commentatio de C. Asinio Pollione iniquo optimorum latinitatis auctorum censore*, ibid., 1743, in-4°; etc.

ECKARD (GEORGE-LOUIS), habile peintre de portraits, né à Hambourg en 1769, mort le 6 juin 1794, a publié en allemand une *Notice des artistes de Hambourg*, supplément au *Dictionnaire* de Fuessli, 1794, in-8°.

ECKARD (MELCHIOR-SILVESTRE) est auteur d'un ouvrage intitulé: *Ethica Christiana*, Ulm, 1651 in-8°.

ECKARD (TOBIE) a publié: *Programma de Salomone ante et post regnum sapiente*, Quedlimbourg, 1708, in-4°; *Programma de nominibus scholarum latinis*, ibid., 1732, in-4°.

ECKART, abbé d'Urangen dans le diocèse de Wurtzbourg, sous l'empereur Conrad III, vers 1160, fut d'abord chanoine et écolâtre de Worms, bénéfices qu'il quitta pour entrer dans l'abbaye d'Hirsaugen, ordre de St.-Benoit, renommée alors par sa régularité. Eckart en fut tiré pour être le premier abbé d'Urangen, où il se rendit célèbre par son exactitude à remplir ses devoirs de supérieur et de religieux, et par son application aux études ecclésiastiques. On le dit auteur des ouvrages suivants : *Libellus de expeditione sacrâ hierosolimitanâ*, ouvrage écrit en 1117; un traité intitulé : *Laterna monachorum*, dont Trithème seul fait mention; une *Chronique* que Browar a fait imprimer, et que les PP. Martène et Durand accusent Conrad, abbé d'Ursperg, de s'être appropriée; des *Sermons*, des *Homélies* et des *Lettres* adressées à Ste. Hildegarde et à d'autres personnages célèbres du temps. — Les biographes font mention de plusieurs autres personnages du même nom, tous moines de Saint-Gall. — Deux autres Eckart de l'ordre de Saint-Dominique, sont morts en 1339.

ECKART (Jean Godefroy), né à Augsbourg en 1734, avait acquis par son talent sur le clavecin une grande célébrité en Allemagne, lorsqu'il vint à Paris en 1758. Les succès qu'il obtint dans cette ville le déterminèrent à y fixer sa résidence. Il s'appliqua vers le même temps à la miniature, et mourut en 1809.

ECKARTSHAUSEN (Charles d'), né au château de Haimbhausen, en Bavière, le 28 juin 1752, dut le jour à la passion désordonnée du comte Charles de Haimbhausen pour Marie-Anne Eckart, fille de l'intendant de son père. Rien ne fut négligé pour l'éducation de cet enfant chéri dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Après avoir fait ses premières études au collége de Munich, il se rendit à l'université d'Ingolstadt pour y suivre les cours de philosophie et de droit : ses efforts furent couronnés de tout le succès désirable. A peine était-il de retour que son père lui procura le titre de conseiller aulique. La place de censeur de la librairie qu'il obtint en 1780 lui fit des ennemis acharnés ; mais la bienveillance de l'électeur Charles-Théodore le soutint contre toutes les cabales, et ce prince le nomma conservateur des archives de la maison électorale en 1784. Néanmoins il fréquenta peu la cour ; la nature ne l'avait pas doué de cette force d'âme qui rend l'homme supérieur à l'injustice des préjugés. Les ouvrages qu'il a publiés sont au nombre de 79, et roulent sur toutes sortes de matières : sciences, beaux-arts, théâtre, politique, religion, jurisprudence, histoire; il embrasse tout. Le véritable titre d'Eckartshausen à une réputation durable est un petit volume intitulé : *Dieu est l'amour le plus pur*, traduit dans presque toutes les langues vivantes, et qui, depuis 1790, compte près de 60 éditions en Allemagne. Après une vie passée tout entière dans la pratique des vertus, Eckartshausen mourut à Munich le 13 mai 1803.

ECKEBERT ou **ECHEBERT** (*Ekbertus Scaunogiensis*), chanoine de Bonn, diocèse de Cologne, ayant quitté ce bénéfice pour entrer dans l'ordre de St.-Benoît, devint abbé de Saint-Florin de Schonau, au diocèse de Trèves. Il était frère de Ste. Élisabeth, abbesse d'un monastère du même nom, fondé par Hidelin, à quelque distance de celui qui était habité par des hommes, et il florissait en 1170. On a d'Eckebert les ouvrages suivants : *De laude Crucis; Soliloquium sive meditationes et stimulus amoris;* don Bernard Pez, bénédictin de l'abbaye de Moëk, a fait imprimer ces livres dans le tome VII de sa Bibliothèque ascétique ; *Trois livres de Révélations*, ou *Visions de sa sœur*, et un Recueil de lettres de la même sainte. Eckebert mourut en 1145, année qui est aussi celle de la mort de sa sœur, nommée dans le martyrologe romain au 18 juin, quoiqu'elle n'ait jamais été béatifiée.

ECKER (Jean-Alexandre), médecin, né à Trinitz en Bohême, en 1766, fut d'abord employé comme chirurgien dans les armées autrichiennes, et devint ensuite professeur à l'université de Fribourg en Brisgau, où il enseigna la chirurgie, l'art des accouchements, la médecine légale, et où il eut la réputation d'un bon praticien. En 1807, le grand-duc de Bade le nomma son conseiller privé. Il mourut le 5 août 1829. On a de lui : *Mémoire sur les causes qui peuvent rendre dangereuses ou mortelles des plaies légères faites par des instruments tranchants ou contondants*, Leipzig, 1794, in-4° (en allemand) ; *Description et usage d'une nouvelle carte du monde en deux hémisphères*, Vienne, 1794, in-8° (allemand).

ECKHARD (Paul-Jacques), né le 6 décembre 1693, à Juterbock, en Thuringe, où son père exerçait le métier de fourreur, étudia sous son oncle (Tobie Eckhard), à Quedlimbourg, et ensuite à l'université de Wittenberg, fit avec succès quelques éducations particulières, et se dévoua ensuite aux fonctions du ministère évangélique dans sa patrie, où il mourut, le 6 mars 1753. Il a publié : *Duo per antiqua ex agro jutrebocensi eruta monumenta*, Wittenberg, 1734, in-4°; *Histoire ecclésiastique des Wendes* (ou Sclavons de Lusace), ibid., 1739, in-8° (en allemand), et d'autres ouvrages moins importants.

ECKHARD (Jean-Frédéric), savant philologue saxon, né en 1723, fut recteur du collége de Frankehausen en 1748, directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach de 1758 à 1793, et mourut le 10 décembre 1794. Meusel cite de cet auteur une foule de programmes académiques ou dissertations philologiques et littéraires; les principaux sont : *De edificatione et ornatione sepulchrorum à scribis et pharisæis institutâ*, Iéna, 1746, in-4° ; *De elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4° ; *Notice d'un livre rare* intitulé : *Summa Magistrutia ou Pisanella*, ibid., 1771, in-4°; *Notices de livres rares du 15e siècle de la bibliothèque d'Eisenach*, ibid., 1775, in-8°; *Sur les batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, ibid., 1783, in-4°; *Des bibliothèques chez les Romains*, ibid., 1790, in 4°; *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ibid., 1777, in-4° ; *Flavius Josephus de Joanne Baptistâ testatus*, ibid., 1785, in-4°. Eckhard a fourni des articles à quelques journaux littéraires allemands.

ECKHART ou **ECKARD**, en latin *Eccardus* (Jean-George d'), savant historien, né le 7 septembre 1674 dans le duché de Brunswick, fut successivement professeur d'histoire à Helmstadt, puis à Hanovre. Forcé de quitter cette ville à cause de ses dettes, il se rendit à Cologne, où il abjura le luthéranisme. Il réunit ensuite les charges de conseiller, d'historiographe, d'archiviste, de bibliothécaire de l'évêque de Wurtzbourg, reçut des lettres de

noblesse de l'Empereur, et mourut en février 1730. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages estimés, entre autres : *Programma de antiquissimo Helmstadii statu,* Helmstadt, 1709, in-4° ; *Historia studii etymologici linguæ germ. hactenùs impensi*, Hanovre, 1711, in-8° ; *De Imaginibus Caroli Magni et Carolomani in gemmâ et nummo judaico repertis,* Lunebourg, 1719, in-4° ; *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720, in-fol. ; *Origines habsburgo-austriacæ*, Leipzig, 1721, in-fol. ; *Hist. genealog. principum Saxoniæ superioris*, ibid., 1722, in-fol. ; *Corpus histor. medii ævi, à tempore Caroli Magni usque ad finem sæculi XV,* ibid., 1723, 2 vol. in-fol.; *Commentarii de rebus Franciæ orientalis,* ibid., 1729, 2 vol. in-fol.; *De origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis,* Gottingue, 1750, in-4°.

ECKHARTH (Frédéric) occupe un rang distingué parmi les paysans lettrés dont les Allemands ont fait plusieurs biographies particulières. Son père, jardinier et tisserand à Scheibe, en haute Saxe, lui fit apprendre à lire et à écrire dans la petite école de son village, et ses moyens d'instruction semblaient devoir se borner là, mais sa passion pour l'étude y suppléa. Après avoir employé sa journée aux plus rudes travaux de la campagne, il passait une partie des nuits à lire les livres qu'il pouvait se procurer. Il n'eut d'abord à sa disposition que des ouvrages de théologie, et il les dévorait avec une telle avidité qu'il eût passé au travers des flammes, disait-il, pour s'en procurer un qu'il n'eût pas encore lu. Il ne menait jamais ses bestiaux à la pâture, sans avoir un livre avec lui, et des voyageurs le rencontrèrent plusieurs fois, avec étonnement, gardant les vaches, un gros volume in-folio entre les bras. Sa tête se meubla insensiblement de connaissances assez étendues. Il prit l'habitude de faire, le soir, des extraits de ses lectures de la journée; enfin il devint auteur, et on lui doit les ouvrages suivants, tous en allemand : *Miroir historique des avares,* Pirna, 1717, in-8°; *Histoire curieuse*, Zittau, 1731, in-8° ; *Vie de Jean Hubert, recteur à Hambourg*, Hambourg, 1731, in-4°; *Journal historique*, de 1731 à 1735, in-4°, etc., etc. Il mourut le 30 avril 1736.

ECKHARTH (Gotthelf-Traugott), fils du précédent, né à Herwigsdorf le 20 janvier 1714, publia l'histoire de la vie de son père (1714, in-4°, sans indication de lieu), et la *Chronique d'Herwigsdorf*, que ce dernier n'avait pu achever ni publier, Zittau, 1736 in-4°. On lui doit encore : *Journal historique de l'an* 1736, ibid., in-4°; *Journal historique Européen*, de 1741 à 1761, ibid., in-4°; *Chroniques de Bertzdorf* et *de Drausendorf,* 1749 et 1752, in-4° ; *Incendie de la ville de Zittau*, Lobau, 1737, in-4°. Il mourut en 1761. — Son frère ECKHARTH (Théophile), tisserand à Neu-Eybau, s'est aussi fait connaître par quelques poésies.

ECKHEL (Joseph-Hilaire), célèbre antiquaire et numismate, né le 13 janvier 1737 dans l'Autriche supérieure, après avoir terminé ses études, entra chez les jésuites et professa les humanités et la rhétorique avec succès à l'université de Vienne. Ayant conçu le projet de réunir dans un corps d'ouvrage toute la doctrine numismatique, il obtint de ses supérieurs la permission de faire en 1772 le voyage d'Italie pour visiter la collection de médailles. Il fut chargé par le grand-duc de Toscane de ranger le cabinet de Médicis, et revint à Vienne en 1774 avec le titre de directeur du cabinet impérial et de professeur d'antiquités. C'est alors qu'il publia son recueil : *Nummi veteres anecdoti,* Vienne, 1775, in-4°, qui fut suivi du *Catalog. musæi cæsar. nummor. veter.*, 1779, 2 vol. in-fol., ouvrages dans lesquels les médailles sont classées d'après une nouvelle méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter. Son grand traité de numismatique, *Doctrina veterum nummorum*, parut à Vienne de 1792 à 1798, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, remarquable par la perfection du plan, la clarté du style et l'éloignement de tout esprit de système, lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linné dans la botanique. Eckhel mourut le 16 mai 1798, peu de temps après la publication du dernier volume de cet ouvrage. Parmi les autres écrits de cet illustre savant on distingue : *Sylloge prima nummorum anecdotorum thesaur. cæsarei,* Vienne, 1786, grand in-4°. C'est la seule qui ait paru ; *Descript. nummorum Antiochiæ Syriæ,* 1786, in-4° ; *Traité élémentaire de numismatique allemande à l'usage des écoles,* 1786, grand in-8° ; *Choix de pierres gravées du cabinet impérial des antiquités à Vienne,* 1788, petit in-fol. C'est un recueil de 40 planches, avec la description en français.

ECKHOF (Conrad), surnommé *le Roscius de l'Allemagne,* né à Hambourg en 1722, fils d'un soldat, employé comme moucheur au théâtre, débuta en 1740, et se fit une grande réputation dans le genre tragique. Il devint dans la suite directeur du théâtre de Gotha, et mourut le 16 juin 1778. On a de lui quelques comédies, entre autres *l'Ile déserte,* en 2 actes, 1762 ; il a traduit *l'École des Mères,* de la Chaussée, 1753, in-8° ; et en vers rimés *le Philosophe marié,* de Destouches.

ECKHOUT. *Voyez* **EECKHOUT.**

ECKIUS ou **ECHIUS** (Jean), professeur et chancelier de l'université d'Ingolstadt, l'un des plus habiles controversistes du 16e siècle, naquit dans la Souabe en 1486. Luther et Carlostad trouvèrent en lui un adversaire redoutable aux conférences de Leipzig, dont le résultat fut de confirmer le duc George de Saxe dans la foi catholique. Ses talents, son érudition et son zèle le firent choisir pour réfuter la confession d'Augsbourg en 1530. Il fut appelé à la diète de Ratisbonne en 1541, refusa d'adopter les propositions qui tendaient à concilier les luthériens et les catholiques, et mourut en 1543. On a de lui un *Traité sur la prédestination ;* des *Notes sur les thèses de Luther,* 1518 ; *un Manuel de controverse,* souvent réimprimé ; un *Commentaire sur Aggée,* Seligenstadt, 1536 ; des *Homélies,* etc.

ECKIUS (Léonard), jurisconsulte, conseiller du duc de Bavière et official de Trèves, mort à Munich en 1550, se signala à la diète de Worms en 1521 par ses vigoureuses attaques contre Luther, et rendit à Charles-Quint des services importants dans les diverses missions dont il fut chargé.

ECKLES (Salomon), musicien anglais, après avoir fait les délices de l'Angleterre, se jeta dans les rêveries du quakerisme. Ses invectives et ses prédictions le firent passer de prison en prison, et enfin déporter à la Nouvelle-Angleterre, où il mourut vers la fin du 17e siècle (Voyez l'*Histoire des Quakers* par le père Catron, liv. III).

ECKMUHL. *Voyez* **DAVOUST.**

ECKSTEIN (François d'), médecin hongrois, né vers 1769, et mort le 7 décembre 1834, avait été professeur de chirurgie et d'accouchements à Pesth, premier chirurgien des hôpitaux de l'insurrection hongroise noble, en 1809 et 1810, puis en 1825 professeur titulaire et directeur de l'institut pratique de chirurgie. On lui doit : *Casus chirurgici tres in publicum artis suæ specimen descripti*, Pesth, 1803 ; *Relatio officiosa generalis de nosocomiis pro nobili insurgente militiâ Hungariæ anno* 1809 *rectis et administratis*, Bade, 1810 ; *Akologie*, 16 tableaux en allemand, Bade, 1822, et Leipzig, 1823.

ÉCLUSE. *Voyez* **LÉCLUSE.**

ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de l'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, remporta un prix à l'Académie française, en 1741, par un discours sur cette maxime : *Il n'y a point de hasard pour un chrétien*. Trois ans après, il prononça le panégyrique de St. Louis en présence de cette compagnie. L'édition que l'abbé de l'Écluse a donnée des Mémoires de Sully a plus contribué à le faire connaître, que tous les ouvrages sortis de sa plume : elle fut imprimée à Paris, sous la rubrique de Londres, 1745, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12. On a publié une réimpression de l'Écluse, Paris, Costes 1814, 6 vol. in-8°. L'abbé de l'Écluse mourut à Paris vers 1783.

ÉCOLAMPADE. *Voyez* **OECOLAMPADE.**

ECQUEVILLY (Armand-François, comte, puis marquis d'), lieutenant général, pair de France, naquit, en 1747, d'une famille noble de Champagne. Ayant embrassé la profession des armes, il fut fait, en 1774, mestre de camp du régiment Royal-cavalerie, qu'il commanda 17 ans. Maréchal de camp en 1788, il émigra dans les premiers jours de 1791, et passa le reste de l'année à Bruxelles, puis alla offrir ses services au prince de Condé, qui lui confia le commandement d'un escadron du Royal, formé presque en entier des officiers de son ancien régiment. Au mois de juillet 1794, il remplaça le baron de Fumel dans le poste de maréchal général des logis de la cavalerie du corps de Condé. L'année suivante, il reçut du grand maître de Malte (Rohan de Polduc) la croix de commandeur. Il suivit, en 1797, ses compagnons d'armes dans la Volhynie, où l'empereur Paul Ier venait de leur assigner un asile, et se rendit à St.-Pétersbourg avec le prince de Condé, qui l'honorait d'une affection particulière. Après la dislocation du corps des émigrés, il se retira chez un de ses parents à Tyrnaw dans la Hongrie. De retour en France, en 1814, avec la famille royale, il fut fait lieutenant général et pair du royaume. Il présidait la commission militaire qui condamna, le 25 juin 1816, à la peine de mort, le général Gilly. Directeur général du dépôt de la guerre, en 1817, d'Ecquevilly fut fait inspecteur général du corps des ingénieurs-géographes et président du comité qui remplaçait la direction supprimée. Créé marquis en 1820, il obtint l'année suivante la grand'croix de Saint-Louis. Il mourut, le 19 septembre 1830, dans sa 83e année. Il avait publié : *Campagnes du corps sous les ordres de S. A. S. monseigneur le prince de Condé*, Paris, 1818, 3 vol. in-8°.

EDDY (Jean-Henri), géographe américain, naquit à New-York en 1784. Ayant eu le malheur de perdre l'ouïe à l'âge de 12 ans, par suite d'une maladie longue et douloureuse, et se voyant privé du principal moyen de communiquer avec les jeunes gens de son âge, il chercha et parvint à y suppléer en s'appliquant aux sciences et aux arts. Il s'appliqua d'abord aux langues latine et française, et s'occupa ensuite de l'algèbre et de quelques autres branches de mathématiques. Mais bientôt une nouvelle étude, la géographie, vint absorber toutes les autres. Fortune, santé, il sacrifia tout à cet objet unique ; le succès surpassa en quelque sorte ses espérances. Dès 1814, il fit paraître son premier essai ; c'était une carte circulaire des environs de New-York ; mais il ne développa tout son talent que dans la carte de l'État de New-York, c'est la meilleure qui ait jamais été publiée en Amérique, et le dernier ouvrage d'Eddy. Il mourut le 22 décembre 1817.

EDEBALI (Cheikh), nommé par les Turcs *Dibalig*, ne l'an 506 de l'hégire (1210-1211 de J. C.) mort en 729, mérita par sa piété et par sa science la vénération des musulmans. Sa fille épousa Othman, fondateur de l'empire turc.

EDELCRANZ (le baron Abraham-Nicolas), directeur de l'académie d'agriculture, membre des autres académies et du comité de commerce en Suède, né à Abo, en 1754, ne s'occupa d'abord que de littérature, et composa des odes et des pièces de théâtre ; il fut nommé, en 1787, secrétaire et caissier particulier du roi et directeur des spectacles. En 1790 et 1791, il fit, par ordre du roi, un voyage en Angleterre et en France ; à son retour, il fut appelé à la chancellerie, et nommé archiviste des ordres royaux. Ce fut alors que commença sa carrière vraiment utile. Perfectionnant d'abord la méthode de Chappe, il fit connaître, en 1796, par son *Traité sur les télégraphes*, deux mille vingt-quatre signaux différents, que l'on peut transmettre, à l'aide de dix pièces, à une distance de trois milles et demi suédois. On lui accorda, à Londres, un prix pour cette invention qu'il mit en pratique dans la guerre contre la Russie, en 1808. En 1805, il fut nommé intendant des musées royaux, et fut appelé aux comités pour l'amélioration des objets d'industrie et d'agriculture. En 1808, il fut appelé à la présidence de l'Académie et revêtu de la dignité de chancelier de la cour. Il fit aussi, pendant plusieurs diètes des états du royaume, partie du comité de constitution. A la fin de ses jours, il fut nommé baron, et mourut à Stockholm, le 15 mars 1821. La Suède lui doit plusieurs machines importantes ; d'abord les télégraphes, puis une machine pneumatique, etc.

EDELINCK (Gérard), célèbre graveur, né à Anvers en 1649, fut attiré en France par les bienfaits de Louis XIV, qui le nomma chevalier de St.-Michel, et lui accorda le titre de graveur du cabinet. Ses estampes de *la Ste Famille*, d'après Raphaël ; de *la Famille de Darius*, de *la Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *St. Charles Borromée*, d'après Lebrun ; du *Combat des quatre chevaliers*, d'après Léonard de Vinci ; de *la Vierge*, d'après le Guide ; et d'une autre *famille de Darius*, d'après Mignard, sont regardées comme des chefs-d'œuvre. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct, caractérisent les productions de cet artiste, qui mourut le 2 avril 1707. — **EDELINCK** (Jean et Gaspard), ses frères, ont gravé quelques pièces qui sont

loin de celles de Gérard. — **EDELINCK** (NICOLAS), fils de Gérard, a gravé à Venise quelques morceaux d'après différents maîtres.

EDELMANN (JEAN-FRÉDÉRIC), né le 6 mai 1749 à Strasbourg, fut un pianiste distingué. En 1782, il donna à l'Opéra l'acte du *Feu* dans le ballet des *Éléments*, et *Ariane dans l'île de Naxos*. La révolution le détourna d'une carrière qu'il parcourait avec distinction. Démagogue forcené, il fut l'un des fléaux de l'Alsace, et périt lui-même sur l'échafaud en 1794. On a de lui 14 œuvres pour le clavecin, consistant en *sonates* et *concertos*.

EDELMANN (JEAN-CHRISTIAN), écrivain irréligieux, né dans la Saxe en 1698, s'abstint longtemps de manger de la chair, disant que l'âme des animaux, ainsi que celle des hommes, est une portion de la Divinité; il développa ses principes dans plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Moïse démasqué*, 1740; *Christ et Bélial*, 1741; *la Divinité de la raison*, 1742, tous écrits en allemand. Il mourut le 15 février 1767 à Berlin, où on lui permit de vivre tranquille à condition qu'il n'écrirait plus. J. Henri Praktje a donné une *Notice sur la vie, la doctrine et les ouvrages d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8°, en allemand.

EDEMA (GÉRARD), peintre hollandais, né vers 1666, voyagea en Amérique et rapporta à Londres des vues des parties les plus intéressantes des colonies anglaises. On ignore l'époque de sa mort.

EDENIUS (JORDAN), docteur en théologie et professeur à Upsal, né en 1624. Pendant qu'il faisait ses études à Upsal, il soutint, en présence de la reine Christine, une thèse pour prouver que l'hébreu est la langue la plus ancienne, et Stiernhielm se mit sur les rangs pour soutenir que c'était le gothique. La reine trouva cette discussion si intéressante, qu'elle ordonna de faire le recueil des arguments allégués pour et contre, et de le conserver avec soin. Edenius fit ensuite un voyage en Angleterre, et se lia avec les savants les plus distingués. Retourné dans sa patrie, il fut nommé, en 1659, pour enseigner la théologie à Upsal, et en 1661 il obtint le titre de docteur. Il mourut en 1666, laissant plusieurs ouvrages, entre lesquels nous remarquons : *Dissertationes theol. de Christ. relig. veritate*, Abo, 1664; *Epitome historiæ ecclesiasticæ*, publié à Abo en 1681, par l'évêque Gezelins.

EDER (GEORGE), théologien catholique, né à Freysingen en 1524, obtint la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien II pour les affaires ecclésiastiques, fut onze fois recteur de l'université de Vienne, et mourut le 19 mai 1586. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse qui peuvent servir à l'histoire du 1er siècle de la réformation. Les principaux sont : *Catalogus rectorum et illustrium virorum archi-gymnasii Viennensis*, 1557, in-4° : c'est une histoire complète de l'université de Vienne depuis 1237; elle a été continuée par Litteu jusqu'en 1644, par Paul de Sorbait jusqu'en 1670, et jusqu'en 1693 par un anonyme; *OEconomia bibliorum, seu sacræ Scripturæ dispositio in tabulis*, Cologne, 1568, in-fol.; *Recherche évangélique de la vraie ou de la fausse religion*, Dillingen, 1573, in-4°, 1re partie en allemand : cet ouvrage ayant déplu à Maximilien II, la 2e partie parut sous le titre de *la Toison d'or, ou forme de la primitive Église, prophétique et apostolique*, Ingolstadt, 1579, in-4°; *Malleus hæreticorum*, ibid., 1580, in-8°; *Matæologia hæreticorum, seu summa hæreticarum fabularum*, ibid., 1581, in-8°.

EDGAR, 12e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Edmond Ier. Il fut placé sur le trône, à l'âge de 16 ans, par les Anglais révoltés contre son frère Edwy. On lui donna d'abord la souveraineté des provinces du Nord. La mort de son frère le mit, en 959, en possession de toute la monarchie. Malgré sa grande jeunesse il montra une grande capacité pour gouverner. Edgar eut la prudence de s'attacher S. Dunstan, qu'il favorisa dans ses projets de faire remplir les places de l'Église par le clergé régulier. Ayant comblé les moines de faveurs, ils lui ont prodigué les éloges les plus pompeux pour ses vertus privées. Il est vrai qu'il fut brave, et ami de la justice; mais ses mœurs furent très-dépravées. Il enleva d'un couvent Éditha ou Wilfrida, qui y était religieuse, et eut recours à la violence pour la faire consentir à ses désirs. Pour le punir de ce crime, S. Dunstan le condamna à rester sept ans sans porter sa couronne. Il eut encore une maîtresse appelée Elflède, qui conserva son empire sur son cœur jusqu'à son mariage avec Elfride. Celle-ci était fille unique et héritière d'Olgar, comte de Devonshire. Elle avait d'abord été mariée à un gentilhomme, confident d'Edgar, nommé Ethelwold, qu'Edgar poignarda de sa propre main, dans une partie de chasse; il épousa publiquement Elfride peu de temps après. Les historiens remarquent qu'Edgar attira un grand nombre d'étrangers en Angleterre et les y fixa par ses bienfaits; ce qui contribua, quoi qu'ils en disent, à polir les mœurs de ses sujets. Enfin ce royaume lui doit l'inappréciable bienfait de la destruction des loups. Edgar mourut en 975, à l'âge de 33 ans. Il eut pour successeur son fils Édouard, né d'un premier mariage avec Ethelflède, fille du comte Odmer. Elle était morte après deux ans de mariage, en 963. Quelques auteurs ont prétendu, mais à tort, que cette union n'avait pas été reconnue pour bien légitime.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire *vraiment noble*), prince anglo-saxon, fut écarté du trône d'Angleterre après la mort d'Édouard son père en 1065, par Harald, qui le nomma comte d'Oxford. Il conserva le même honneur sous Guillaume le Conquérant, essaya de remonter sur le trône en 1068, s'enfuit en Écosse après la défaite de ses partisans, et se soumit en 1070. Il accompagna Guillaume en Normandie l'an 1083, fit un pèlerinage à la terre sainte, et commanda en 1097 les troupes qui rétablirent sur le trône d'Écosse Edgar son neveu. Il mourut dans un âge avancé, et fut le dernier rejeton de la ligne masculine des rois anglo-saxons.

EDGAR, roi d'Écosse, neveu du précédent et fils de Malcolm III, succéda l'an 1097 à Donald VIII, que ses sujets abandonnèrent. Il maria sa sœur Mathilde à Henri, roi d'Angleterre, successeur de Guillaume le Roux, et cette alliance procura aux deux États une paix de 10 années. Edgar mourut en 1107, et eut pour successeur son frère Alexandre Ier.

EDGEWORTH (RICHARD LOVELL) naquit à Edgeworth-Town en Irlande, en 1744, et montra, dès sa jeunesse, un goût décidé pour les sciences exactes et leurs applications à la mécanique. Il acquit des connaissances

générales et variées ; nommé membre du parlement d'Irlande, il s'y montra constamment le défenseur des libertés nationales, et combattit avec fermeté et éloquence les abus du gouvernement oppresseur. Ayant visité la France, il y publia plusieurs écrits où il proposait des moyens pour détourner le cours du Rhône, et obtint à cette occasion le titre de citoyen de Lyon. De retour dans sa patrie, il y perfectionna plusieurs inventions mécaniques, et introduisit chez ses compatriotes de nouvelles méthodes avantageuses de culture. Philanthrope éclairé, il chercha à améliorer la condition de ses semblables et surtout celles du peuple irlandais, en perfectionnant leur éducation : dans ce noble but, il fit paraître plusieurs écrits très-distingués : *Lettre sur le télégraphe et sur la défense de l'Irlande*, 1796, in-8° ; *Poésie expliquée à l'usage de la jeunesse*, 1802, in-8° ; *Essais sur l'éducation relativement aux diverses professions*, 1809, in-4° ; *Essai sur la construction des routes et celle des voitures*, 1813, in-8°. Richard Edgeworth jouissait d'une fortune considérable et en faisait un noble usage ; il est mort dans sa terre en Irlande, le 13 juin 1817.

EDGEWORTH DE FIRMONT (Henri-Essex). *Voyez* **FIRMONT**.

ÉDITHE (Sainte), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, et de Wilfrida, née en 961, embrassa la vie religieuse, refusa de monter sur le trône après la mort de son père et de son frère, et mourut en 984. Sa *Vie*, écrite par un moine nommé Goscelin ou Gosselin, est insérée dans les *Acta sanctorum* des bollandistes.

EDME ou **EDMOND** (Saint), né en Angleterre dans le 13e siècle, acheva ses études à Paris, où il enseigna en même temps les sciences et les lettres dans un collége. Nommé trésorier de l'église de Salisbury, il continua ses prédications, fut chargé par le pape Grégoire IX de prêcher la croisade, et nommé à son insu archevêque de Cantorbéry. Plus tard, ne pouvant remédier aux abus qu'il voyait s'introduire dans l'Église, il quitta son siége et vint en France dans le couvant de Soissy, près de Provins, où il mourut le 12 novembre 1242. Il reste de lui : *Speculum Ecclesiæ*, imprimé dans le tome III de la *Bibliothèque des Pères* ; un livre des *Constitutions divisées en 36 canons*, dans la collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande, de Wilkins ; et des *prières*, des *dissertations* inédites. On a une *Vie de saint Edme tirée des manuscrits de l'abbaye de Pontigni*, Auxerre, 1763, in-12.

EDMER ou **EADMER**, abbé du monastère de St.-Alban, mort en 1137, a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : *les Vies de saint Anselme, de saint Dunstan, de saint Wilfrid*, etc., imprimées dans les *Acta benedict.*, de Mabillon et dans l'*Anglia sacra* de Warthon ; une histoire de 1066 à 1122, sous le titre de *Historia novorum*, Londres, 1623, in-fol., réimprimée dans les *OEuvres* de saint Anselme, Paris, 1675, in-fol.

EDMOND (S.), roi des Est-Angles, dans la Grande-Bretagne, fut, à l'âge de 15 ans, placé sur le trône de ses ancêtres, le jour de Noël 855, et et se montra bientôt le modèle des bons rois. Il y avait quinze ans qu'il rendait ses sujets heureux, lorsque deux princes danois, Hinguar et Hubba, vinrent fondre sur ses États, malgré la foi des traités antérieurs qui devaient en garantir la sûreté, et y commirent toutes sortes d'excès. Edmond, d'abord vainqueur à Thetfort, fut obligé de céder à des forces supérieures, et de se replier vers son château de Framlingham, dans la province de Suffolk. Là il reçut des barbares plusieurs propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient contraires à la religion et aux intérêts de ses sujets. Investi à Hoxon, sur la Waveney, il fut fait prisonnier, chargé de chaînes et conduit à la tente du général ennemi. Il rejeta encore, malgré les tourments et les outrages, les propositions qui lui avaient été faites, et fut condamné par Hinguar à perdre la tête; ce qui arriva le 20 novembre 870. Les barbares abandonnèrent son corps sur la place et allèrent enterrer sa tête dans un bois.

EDMOND Ier, neuvième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était l'aîné des fils légitimes d'Édouard l'Ancien, et succéda à son frère Adelstan, en 941. Les commencements de son règne furent troublés par les Northumbriens, qui guettaient sans cesse l'occasion de se révolter. Edmond leur imposa tellement en se présentant dans leur pays à la tête d'une armée, qu'ils eurent recours aux soumissions les plus humbles pour le fléchir, et pour gage de leur obéissance, offrirent d'embrasser le christianisme. Il ôta aussi la principauté de Cumberland aux Bretons, pour la donner à Malcolm, roi d'Écosse, à condition de lui en faire hommage, et de protéger le Nord contre les incursions des Danois. Les vertus, l'habileté, la puissance, la tempérance d'Édouard, lui promettaient un règne long et heureux. Tout à coup un accident funeste mit fin à son existence. Un jour qu'il célébrait une fête dans le comté de Glocester, en 946, indigné de voir assis, à une des tables, un scélérat nommé Léof, banni pour ses crimes, il lui ordonna de sortir. Ce misérable refusa d'obéir. Edmond, irrité, se jeta inconsidérément sur lui et le saisit aux cheveux. Léof tira un poignard et frappa Edmond qui mourut à l'instant, jeune encore et dans la sixième année de son règne. Il eut pour successeur son frère Edred, parce que les enfants mâles qu'il laissa étaient encore en bas âge. Ce fut sous le règne d'Edmond que la peine capitale fut infligée pour la première fois.

EDMOND II, 15e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 1016 à son père Éthelred II, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte de fer*. Il soutint une guerre opiniâtre contre Canut, roi des Danois, qui, secondé par une partie de la noblesse et du clergé, lui disputait le trône. Edmond vainquit deux fois son adversaire ; mais les nombreuses perfidies d'Edric, duc de Mercie, le forcèrent à terminer la guerre par le partage de son royaume, il garda la partie du Midi, et Canut prit celle du Nord. Edmond périt assassiné en 1017, un mois après la conclusion de cette paix. Sa mort mit Canut en possession de toute l'Angleterre.

EDMOND PLANTAGENET, comte de Kent, fils d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, fut envoyé en 1324 par Édouard II, son frère aîné, sur le continent pour défendre contre Charles VI la Guienne et les pays que les Anglais occupaient en France. De retour en Angleterre après la capitulation de la Réole, il concourut avec Isabelle à faire déposer Édouard II ; mais ayant publié contre la reine un manifeste dans lequel il montrait des remords du rôle qu'il avait joué dans la déposition de son

frère, il fut mis en jugement par la faction qu'il avait servie, et condamné à perdre la tête en 1329. L'historien Hume dit que « ce prince était si généralement chéri, que la nuit vint avant qu'on eût pu trouver un bourreau pour exécuter la sentence. »

EDMOND DE LANGLEY, 4e fils d'Édouard III, fut la tige de la maison de la Rose blanche, qui joue un grand rôle dans l'histoire d'Angleterre. Durant la minorité de Richard II, Edmond, son oncle, chargé de l'administration des affaires avec le duc de Lancastre, favorisa la rébellion de ce dernier, et concourut à la déposition de Richard en 1399. Il mourut en 1402, laissant de sa femme Isabelle, fille de Pierre de Castille, Édouard, tué à la bataille d'Azincourt, et Richard, grand-père d'Édouard IV et de Richard III.

EDMONDES (sir Thomas), habile négociateur anglais sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, fut envoyé à Bruxelles en 1599, auprès de l'archiduc Albert, et l'un des commissaires désignés pour conclure le traité de Boulogne. L'université d'Oxford le choisit pour son représentant dans les deux premiers parlements assemblés sous le règne de Charles Ier. En 1629 il apporta en France la ratification du traité de paix conclu avec Louis XIII, se retira ensuite des affaires, et mourut en 1639, laissant 12 vol. in-fol. de lettres et de papiers, dont le docteur Birch a publié un extrait sous le titre de *Vue historique des négociations entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles, de* 1592 *à* 1617, Londres, 1749, in-8°. Le *Mémorial des affaires d'État,* par Edm. Sawyer, Londres, 1725, 3 vol., contient plusieurs lettres d'Edmondes.

EDMONDES (sir Clément), secrétaire de l'échiquier, maître des requêtes, clerc du conseil privé et chevalier, né vers 1566, mort en 1622, se distingua dans la diplomatie et dans la carrière militaire. Il a écrit des *Observations* sur les *Commentaires* de César, Londres, 1600 à 1609, 3 parties in-fol.

EDMONDS (Élisabeth), hôtelière à Chester, sauva les protestants d'Irlande l'an 1558, en retirant adroitement d'une boîte confiée au docteur Cole, fougueux catholique, la lettre patente donnée par la reine Marie pour exterminer les hérétiques. Cole, obligé de revenir en Angleterre prendre une nouvelle lettre, attendait un vent favorable pour repasser en Irlande, lorsqu'il apprit la mort de Marie, qui mit fin à la persécution des protestants. Plus tard, Élisabeth, ayant eu connaissance de la supercherie d'Edmonds, lui donna sur sa cassette une pension de 40 livres sterling.

EDMONSTONE, peintre, né en 1795, à Kelso, en Écosse, devait le jour à d'honnêtes artisans. Voué d'abord à des occupations manuelles, il sut trouver du temps pour l'étude du dessin, qu'il aimait de passion, puis pour celle de la peinture. Les premières productions qu'il hasarda dans Édimbourg lui valurent, l'utile patronage du baron Hume et des amis de ce seigneur. Les louanges auxquelles ceux-ci se livrèrent eurent du retentissement; et lorsque, en 1819, il se rendit à Londres, il y reçut un accueil très-encourageant. Il alla travailler pendant quelque temps dans l'atelier d'Harlowe. Il visita successivement Rome, Naples, Florence, Venise. Le zèle avec lequel il se livrait et à ses travaux habituels et à toutes les études relatives à son art fut couronné des plus heureux succès. Parmi les ouvrages qu'il produisit pendant son séjour en Italie, on admire dans Rome même son beau tableau du *Baisement des chaînes de saint Pierre,* qu'il envoya plus tard à Londres pour la Galerie britannique. De retour en Angleterre à la fin de 1832, il continua de se placer parmi les artistes les plus distingués; et il se serait élevé aux premiers rangs, si une mort prématurée, mais trop prévue, ne l'eût enlevé aux beaux-arts. Il expira, le 21 septembre 1834, à Kelso, où il s'était rendu pour jouir de l'air natal. Ce qui distingue la manière d'Edmonstone, outre une grande finesse de coloris et la facilité à idéaliser, c'est ce quelque chose de suave, c'est cette espèce de calme harmonieux qui rappellent le Corrége.

ÉDOUARD L'ANCIEN, 7e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred le Grand, l'an 900. Ce prince, aussi vaillant que son père, régna avec autant de gloire, et fut aussi puissant que lui. Après avoir vaincu Éthelwald, son cousin germain, qui lui disputait le trône, il mit les villes en état de défense, soumit plusieurs colonies des Bretons, s'empara du Northumberland, et força les Écossais à se soumettre à ses lois. Éthelflède, veuve d'Éthelbert, comte de Mercie, le seconda dans ses exploits guerriers. Édouard mourut en 925. On lui attribue la fondation de l'université de Cambridge. Adelstant, son fils naturel, lui succéda; Ogine, l'une de ses filles, épousa Charles le Simple, roi de France.

ÉDOUARD LE MARTYR, âgé seulement de 15 ans, remplaça sur le trône d'Angleterre son père Edgar, mort l'an 974. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à s'y asseoir. Il était né d'un premier mariage du feu roi avec la fille du comte d'Ordmer; mais Edgar avait épousé, en seconde noce, Elfrida fille d'Olgar, comte de Devonshire, femme ambitieuse, hardie, altérée de pouvoir, et capable de tout pour assouvir ses criminelles passions. Il n'y eut pas de ressorts qu'elle ne fît jouer pour annuler le premier mariage d'Edgar, et mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle lui avait donné, d'autant plus qu'elle eût régné elle-même sous le nom de cet enfant à peine parvenu à sa 7e année. Édouard fut défendu par sa possession, par le testament de son père, par son âge, par le vœu de la noblesse, par la terreur qu'inspirait le caractère d'Elfrida, surtout par le respect attaché à celui du saint archevêque Dunstan, qui, certain de trouver dans Édouard un protecteur de la vie religieuse et de l'ordre monastique, se hâta de lui donner l'onction sainte dans l'église de Kingston, et dès lors la question fut décidée irrévocablement. Édouard avait pardonné à l'égarement d'une mère tout ce qu'avait osé Elfrida pour lui ravir la succession au trône. La veuve de son père obtenait de lui des marques de respect, et son frère enfant était l'objet de ses plus tendres caresses. Un jour qu'il chassait dans une forêt du Dorsetshire, il s'égara. Après avoir longtemps erré, seul, accablé de lassitude, tourmenté par la soif, il aperçut un château, reconnut celui de la reine sa belle-mère, et se hâta d'y arriver. Elle le vit venir de loin, sans suite, au milieu des bois, dans un séjour solitaire, où personne n'obéissait qu'à elle; jamais encore elle ne l'avait rencontré ainsi. Elle alla le recevoir à la porte

du château. Il demanda impatiemment à étancher sa soif. On lui présenta une coupe, et dans l'instant où il la portait à ses lèvres, un serviteur d'Elfrida le poignarda par derrière. Le mouvement qu'il fit en se sentant frapper enfonça son éperon dans le flanc de son cheval. L'animal hors de lui s'emporta à travers la forêt. Le roi affaibli par la perte de son sang tomba étendu sur la terre; un de ses pieds resta engagé dans l'étrier ; le cheval se précipita plus violemment encore ; le malheureux prince expira traîné, déchiré; on le découvrit à la trace de son sang, et on l'inhuma sans pompe à Wareham. Le coupable Elfrida recueillit le fruit de son crime. Elle vit son fils Ethelred régner pour le malheur de l'Angleterre.

ÉDOUARD LE CONFESSEUR, neveu d'Édouard le Martyr, et fils d'Éthelred, fut couronné roi d'Angleterre en 1041, après la mort de Hardi Canut. Il dut son élévation au comte Godwin, qui, ne se jugeant pas assez puissant pour usurper la couronne, crut, en la remettant à Édouard, qu'il lui serait facile de régner sous son nom. Les commencements de ce règne furent troublés par la rébellion de Godwin, qui s'était fait donner le gouvernement de 9 provinces. Édouard, pour épargner à ses sujets les horreurs d'une guerre civile, traita avec ce rebelle, qu'une mort subite enleva peu de temps après. Débarrassé de cet homme dangereux par sa puissance et par son ambition, Édouard régna paisiblement, et se fit bénir de ses sujets, par la douceur de son caractère et de ses mœurs, autant que par sa justice. Il est le premier roi d'Angleterre qui ait touché les écrouelles; ce fut peut-être le motif de sa canonisation par le pape Alexandre III. Édouard soutint avec honneur plusieurs attaques des Gallois et des Écossais; il fit des règlements qui furent conservés après lui, et on le regarde comme le fondateur de ce qu'on appelle en Angleterre *la Loi commune.* Il mourut le 5 janvier 1066, âgé de 65 ans.

ÉDOUARD Ier du nom dans la dynastie des Plantagenets (car la ligne saxonne des monarques anglais offrait déjà plusieurs Édouard), naquit en 1240. Il fut élevé à l'école du malheur. Son père Henri III était devenu le tyran de son pays, pour s'être laissé tyranniser lui-même par ses ministres et ses favoris. Ces fiers barons, qui avaient pris les armes pour faire signer la grande charte au roi Jean, les reprirent pour la faire observer par le roi Henri. Ils les posèrent, après avoir obtenu du monarque une promesse réitérée d'être fidèle à ses engagements. De promptes violations suivirent cette nouvelle promesse. Alors se forma contre le roi une ligue puissante, qui eut pour instigateur et pour chef Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère de Henri, et fils du fameux comte de Montfort, héros de la croisade contre les Albigeois. Un parlement se tint à Oxford en 1258 : la nation anglaise elle-même l'a flétri, depuis, du nom de *Parlement insensé.* Vingt-quatre commissaires y furent nommés, 12 par le roi, 12 par les barons, et on les investit d'un pouvoir sans bornes, pour assurer l'exécution de la grande charte, réformer les abus et régler l'État. Le roi jura sur l'Évangile de maintenir leurs ordonnances : bientôt il fallut que chaque citoyen prêtât le serment de s'y soumettre; on l'exigea du prince héritier de la couronne, il résista longtemps, mais fut obligé de céder. Ce jeune Édouard atteignait alors sa 18e année, et déjà brillaient en lui cette mâle fermeté, cet esprit et ce jugement solide, qui devaient le distinguer si éminemment dans la suite de sa vie. Le conseil des Vingt-Quatre, après avoir débuté par quelques actes spécieux de justice et de popularité, après avoir rendu à la nation le service de créer les premiers éléments d'une chambre des communes, n'avait pas tardé à manifester des vues d'ambition personnelle, et le projet d'une longue usurpation de tous les pouvoirs de l'État. Leurs excès devenant de jour en jour plus alarmants, ces mêmes députés des provinces, qu'ils avaient introduits dans le parlement avec une toute autre intention, supplièrent le prince Édouard de disperser ce conseil d'usurpateurs, et de prendre sur lui la réformation de l'État. Édouard répondit que, sans doute, il avait juré par contrainte l'observation des règlements d'Oxford, mais qu'il l'avait jurée. Cependant il fit dire aux Vingt-Quatre qu'il les sommait de remplir promptement l'unique et temporaire mission pour laquelle ils avaient été institués, sans quoi il était prêt à verser tout son sang pour satisfaire les désirs de sa nation, défendre le trône de son père, et faire rentrer dans le devoir tout citoyen oppresseur et tout sujet rebelle. Les conjurés furent effrayés. La division se mit entre eux. Ceux qui, parmi les barons, n'avaient formé que le vœu légitime de voir observer loyalement la grande charte; ceux qui, parmi les Vingt-Quatre, avaient conçu l'espoir coupable de devenir les membres indépendants d'une oligarchie absolue, frémirent de se voir les instruments aveugles du comte de Leicester, universellement soupçonné de ne songer à rien moins qu'à s'emparer de la couronne. Le personnage de la ligue le plus important après lui, le comte de Glocester, se jeta dans les bras du roi. Henri, réconcilié avec une partie des barons, soutenu par le peuple et dégagé par le pape des serments qu'il avait prêtés à Oxford, parla et agit en maître. Le prince Édouard ne reconnut à aucune autorité le droit de le délier de ses promesses, dit qu'il les remplissait en se déclarant pour le maintien rigoureux de la grande charte; et par ce scrupule, cette noblesse et cette loyauté, acquit d'autant plus d'influence pour faire triompher l'autorité légitime de la couronne. Leicester, obligé d'ajourner au moins ses vastes desseins, se retira en France, d'où il épia une nouvelle occasion de réveiller la discorde dans son pays. Elle ne se présenta que trop tôt et il n'avait que trop de talent pour la faire naître lui-même. Du fond de sa retraite, il trouva le moyen de renouer une nouvelle conspiration, plus redoutable que l'ancienne, avec les barons mal affectionnés, parmi lesquels se rangea même un prince du sang, avec la populace des villes et surtout celle de Londres, avec Leolyn, prince de Galles, qui envahit le territoire anglais à la tête de 30,000 hommes, et porta le fer et le feu sur les terres du roi, du prince et des barons fidèles. Édouard courut à sa rencontre, le battit partout, le rejeta derrière ses montagnes, et allait l'y poursuivre, lorsqu'il lui fallut faire face à un autre ennemi. A peine arrivé à Londres, et déjà général d'une armée de factieux et de bandits, Leicester trouva plus sûr de tromper la candeur que d'affronter le courage du jeune prince. Il sut l'attirer à une conférence, où il eut la perfidie de le faire prisonnier. Le roi, au désespoir, n'eut plus d'autre idée que d'acheter la liberté de son fils, en signant de nouveau

les articles d'Oxford. Pour cette fois, Édouard, qui venait d'être victime de la trahison, ne se crut pas obligé d'épargner les traîtres, et les hostilités recommencèrent. Vainement le cri général du peuple demandait la paix. Vainement le souverain de la France, le plus éclairé en même temps que le plus religieux des rois, saint Louis enfin, choisi pour arbitre entre Henri et ses barons, sut, par l'arrêt le plus équitable et le plus sage, préserver également et placer dans un juste équilibre l'autorité royale et les droits nationaux : Leicester et ses complices appelèrent de cette décision à leur épée, répandirent partout la révolte et la dévastation, promirent eux-mêmes à leurs partisans les terres des royalistes, et firent promettre le ciel par leurs évêques à qui mourrait pour leur cause. Le roi, le prince, les barons fidèles armèrent de leur côté, et malheureusement rendirent fureur pour fureur, et ravages pour ravages. Tout se disposa enfin pour une bataille décisive, et elle se livra dans les plaines de Lewes le 14 mai 1264. Édouard avait fait la disposition de l'armée royale. Déjà il était vainqueur. Il avait enfoncé et chassé du champ de bataille les milices de Londres qui occupaient le poste d'honneur dans l'armée rebelle ; mais Édouard n'avait encore que 24 ans. Emporté par son ardeur et par le ressentiment d'outrages inouïs qu'avait fait essuyer à la reine, sa mère, la ville de Londres, il poursuivit les vaincus, les massacrant sans pitié pendant l'espace de quatre milles. A son retour sur le champ de bataille, il vit avec horreur le sang des siens ruisselant autour de lui, son corps d'armée et son corps de réserve entièrement détruits, son père et son oncle prisonniers de Leicester. Il fallut capituler. Édouard s'offrit en otage avec son cousin Henri d'Allemagne, pour que la liberté fût rendue à son père et à son oncle. Le comte de Leicester fit conduire au château de Douvres les deux princes qui venaient de se livrer à lui ; mais au lieu de rendre une liberté entière aux deux rois, comme il s'y était engagé par la capitulation, il les traîna de place en place ; de manière qu'il eut réellement quatre prisonniers royaux au lieu de deux. Il employa la présence, le nom, les ordres prétendus de Henri, à le dépouiller de toute son autorité, à désarmer ses défenseurs, et à remplacer les dépositaires de sa confiance par les complices de la rébellion. Et cependant, comme s'il eût été de la destinée de l'Angleterre que même les artifices de la tyrannie devinssent pour elle des principes de liberté, Leicester acheva de lui composer les élémentsd'une bonne chambre des communes, en ajoutant encore des *députés des bourgs* aux *chevaliers des comtés* qu'il avait appelés au parlement. Mais cette autorité naissante, et presque étonnée de naître, était bien loin du terme qu'elle devait atteindre un jour ; et croyant en avoir assez fait pour séduire le peuple, Leicester viola impunément tous les articles de la capitulation de Lewes, rejeta la médiation française et celle de la cour de Rome ; concentra le pouvoir en apparence dans les mains de trois commissaires, en réalité dans les siennes, et l'exerça avec un despotisme effréné, une cruauté ombrageuse et une insatiable rapacité. Sa popularité d'un jour fit place à une haine aussi persévérante qu'universelle. Toute la nation, moins ses complices, s'indigna d'être opprimée, et tourna ses regards vers son jeune prince, dont la chaîne était raccourcie ou allongée selon que son tyran voulait opprimer ou tromper. Enfin Édouard, captif depuis un an, parvint à s'échapper. Sa mère, ses oncles, l'amour et la haine des peuples l'environnèrent sur-le-champ d'une puissante armée. Il courut détruire celle que commandait, à Kenilworth, le fils de Leicester, et le surprit lui-même à Evesham, sur les bords de l'Avon, le 4 août 1265. Ce jour-là Édouard fut habile autant que courageux. Leicester fit ses dispositions en grand capitaine, mais il lui vint une pensée atroce, celle de placer le vieux roi, son prisonnier, dans sa première ligne, sous une armure vulgaire, en sorte que le père pût périr par les coups du fils. Cette barbarie retomba sur celui qui l'avait commise. Le vieux monarque blessé cria aux soldats du prince : Je suis Henri de Winchester, votre roi ! En un instant ce cri est répété par toute l'armée. Édouard vole, arrache son père de la mêlée, revient s'y précipiter, et furieux sème devant lui l'épouvante et la mort. Tout s'enfuit ou périt. Leicester demande quartier, ne l'obtient pas, tombe percé de coups ainsi que deux de ses fils ; Édouard est vainqueur, et Henri se trouve roi. Il restait à soumettre des villes et des forts : Édouard les soumet ; Henri, redevenu fidèle à la loi, vit renaître la fidélité de ses sujets. En 1270 l'Angleterre était tellement pacifiée qu'Édouard alla chercher un nouveau genre de gloire à la terre sainte. Arrivé devant Tunis, il apprit avec douleur la mort du saint roi de France dont la voix l'avait appelé, et près duquel il se faisait un honneur de combattre. Il alla descendre au port d'Acre au milieu des acclamations des croisés. Pendant deux ans il signala son nom et celui de sa patrie par des exploits aussi brillants qu'inutiles. Les Sarrasins, dont il était la terreur, voulurent s'en défaire par un assassinat : il tua ses meurtriers, mais fut blessé au bras en les combattant. Si l'on en croit quelques historiens, frappé d'un fer empoisonné, il dut sa guérison au dévouement conjugal d'Éléonore de Castille qui l'avait rendu père dans la ville d'Acre. Rappelé en Angleterre par Henri III, dont la vieillesse débile ne pouvait maîtriser des discordes renaissantes, Édouard apprit en Sicile que son père avait cessé de vivre. Nous avons parcouru la plus belle partie peut-être de la vie d'Édouard Ier, au moins la plus pure. Prince royal, il n'avait rien fait qui ne fût digne d'éloges : monté sur le trône, il en mérita beaucoup encore, mais il ne fut pas non plus à l'abri de beaucoup de reproches. Dès que le nouveau roi eut été proclamé, le nom d'Édouard, absent, eut plus de pouvoir pour comprimer les troubles, que n'en avait eu la présence de Henri. Tout était en commotion, et tout devint si tranquille que le monarque anglais, avant de rentrer dans son île, employa presque une année à parcourir la France, à y briller à la cour ou dans les tournois, et à régler l'administration de ses provinces françaises. Rendu enfin aux vœux des Anglais, et couronné dans Westminster le 19 août 1274, il se concilia tous les cœurs ou enchaîna toutes les malveillances par la modération, la justice et la vigilance dont il fit la base de son gouvernement. Il purifia les tribunaux infectés de corruption, délivra les provinces inondées de brigands, rétablit l'économie dans les dépenses, l'ordre dans les recettes, l'égalité dans les taxes, la pureté dans les monnaies. Des commissions extraordinaires allèrent

rechercher les crimes, punir les coupables, et, leur destination remplie, disparurent pour ne plus se remontrer. Le clergé fut imposé comme les laïques. Les juifs coupables d'usure, de fausse monnaie, de délits sans nombre, en reçurent la peine. A la session de 1276, Édouard confirma de nouveau la charte des libertés, ainsi que celle des forêts, et il les fit publier dans tout le royaume, en ordonnant la stricte observation de l'une et de l'autre. Jusque-là, l'esprit d'ordre et de justice avait présidé à tous les actes du gouvernement d'Édouard. L'esprit de conquête s'empara de lui, et son pouvoir s'en accrut, mais sa gloire en souffrit. Au moins n'ambitionna-t-il pas des acquisitions lointaines, et sa première conquête, utile à ses peuples, eût pu n'être que glorieuse pour lui, s'il n'eût pas abusé de sa victoire. Depuis 800 ans les Gallois, restes des anciennes peuplades britanniques, conservaient au cœur de l'Angleterre leur indépendance nationale, avaient des princes de leur race, étaient les auxiliaires nés de tous les ennemis et de tous les factieux qui s'armèrent successivement contre les dynasties anglaise, saxonne ou normande. Léolyn, qui gouvernait alors cette principauté antique, était appelé l'Annibal des Anglais. Il avait refusé de venir au couronnement d'Édouard, ne voulant pas lui prêter serment et hommage. Il n'en fallait pas davantage, selon la loi des fiefs, pour autoriser le seigneur suzerain à prendre les armes contre son vassal réfractaire. Deux frères de Léolyn, se prétendant dépouillés par lui, vinrent solliciter la protection d'Édouard, qui se garda bien de la leur refuser. Avec eux il franchit ces remparts de montagnes, où aucune armée anglaise n'avait encore osé pénétrer. Léolyn trahi par ses frères, investi par des forces irrésistibles et pressé par la faim, se rendit à discrétion. Soit pitié, soit pudeur, Édouard lui laissa, encore cette fois, une ombre de souveraineté réduite à quatre baronnies, et du reste lui imposa pour lui et ses sujets, des conditions qu'il leur était évidemment impossible de supporter longtemps. L'insulte se joignit à la dégradation; de jour en jour les outrages et les vexations se multiplièrent. Les Gallois coururent aux armes. Édouard, satisfait d'avoir un prétexte pour en finir, revint dans ce pays dont on lui avait montré les chemins, avec une armée qui devait tout écraser. Léolyn fut tué combattant pour son trône et pour son peuple. Son frère David, qui s'était réconcilié avec lui, prit le titre de prince, lutta encore pour la liberté de sa patrie, erra bientôt de caverne en caverne, et de déguisement en déguisement, fut enfin trahi et livré à Édouard, qui, au lieu d'honorer en lui un prince malheureux, un vaillant guerrier et un généreux patriote, le fit enchaîner comme un esclave, pendre comme un vil malfaiteur, et écarteler comme un traître. Ce n'était pas assez d'une si horrible cruauté. Entièrement dénaturé par l'insolence de la victoire et par les ombrages de l'ambition, Édouard, celui qu'on appelait, non sans raison, le *Justinien* de l'Angleterre, fit rassembler tous les bardes du pays de Galles et les condamna tous à mort, dans la crainte que leurs chants n'enflammassent l'ardeur belliqueuse des jeunes Gallois, et en célébrant la gloire des pères ne fissent rougir les enfants de leur apparent esclavage. Après ces actes de férocité, Édouard partagea toute la principauté en comtés et en baronnies sur le modèle de l'Angleterre, il promit aux Gallois de leur donner un prince de leur pays, et fit venir la reine, qui était enceinte, dans le château de Caërnarvon. Elle y accoucha d'un fils, que son père nomma *prince de Galles*, et c'est à partir de cette époque que ce titre a toujours appartenu à l'héritier de la couronne d'Angleterre. Pendant les trois années qui suivirent cette réunion, le conquérant avait disparu dans Édouard. En 1284, il fut sensible à l'honneur d'être choisi pour arbitre entre Philippe le Bel et Alphonse, roi d'Aragon, dans leur querelle pour le trône de Sicile, et passa en France où il resta trois ans. Son séjour eût même été plus long: mais son grand trésorier ayant convoqué un parlement en 1289, et lui ayant demandé un subside pour les dépenses du roi en France, le parlement répondit qu'il n'accorderait rien que lorsqu'il verrait le roi présent en personne; il fallut qu'Édouard revînt. L'administration de la justice était retombée dans la corruption: il se hâta d'assembler un parlement devant lequel furent traduits tous les juges. Une proclamation autorisa tous les sujets du roi qui avaient à se plaindre de ses officiers, à produire leurs griefs, avec la certitude que pleine justice leur serait rendue. Édouard, désormais en état de soutenir une guerre dispendieuse, tourna ses regards vers la conquête de l'Écosse, qui depuis longtemps était l'objet de ses secrètes pensées. Après la mort d'Alexandre III en 1286, Édouard, choisi pour arbitre dans les 12 compétiteurs qui réclamaient la couronne, plaça sur le trône Jean Baliol, et le fit son vassal. Bientôt après, par des humiliations fréquentes, il poussa ce prince à la révolte, et acquit ainsi le prétexte de s'emparer de l'Écosse. C'est alors que la première étincelle de toutes les guerres qui devaient si souvent embraser l'Angleterre et la France, s'alluma par hasard. Un matelot normand et un matelot anglais se prirent de querelle. Chacun fut soutenu par des camarades de sa nation, et la mer se trouva couverte de corsaires avant que les rois s'en mêlassent. Les Français perdirent une bataille navale; Philippe le Bel menaça de confisquer et bientôt confisqua la Guienne. Édouard souleva les Flamands contre Philippe; Philippe soutint les Écossais contre Édouard. Celui-ci, qui n'avait compté que sur une guerre, et qui s'en trouvait deux à soutenir, n'hésita pas sur celle dont il devait se réserver la conduite. Il envoya des lieutenants en Guienne, et alla lui-même noyer l'Écosse dans des fleuves de sang, pour la soumettre à un joug de fer. Il réduisit le roi nominal, qu'il lui avait donné, à une abdication, le dernier acte de sa lâcheté, le traîna prisonnier à Londres, emporta la couronne, le sceptre, tous les *insignia* de la royauté d'Écosse, et surtout cette fameuse pierre attachée encore aujourd'hui sous le siége où l'on couronne, dans l'église de Westminster, les rois de la Grande-Bretagne. L'Écosse conquise, Édouard voulut aller se venger de la France. Pour tant d'entreprises il fallait multiplier les subsides et les parlements. Dans celui de 1296, il se fit accorder le cinquième des biens meubles du clergé; mais le roi dut s'engager lui et ses successeurs à ne lever aucune taxe, à n'imposer aucune charge *sans le consentement commun et la volonté libre des archevêques, évêques, prélats, comtes, barons, chevaliers, bourgeois et autres hommes libres du royaume.* Un héros s'était rencontré en Écosse, semblable en tout à ceux de l'anti-

quité : une âme de feu dans un corps de géant ; une force surnaturelle jointe à un courage indomptable; l'amour de la patrie, la haine de l'oppression, le mépris de la mort poussés au dernier degré. Wallace, d'une poignée de fugitifs et de vagabonds ramassés dans les bois, s'était fait le premier noyau de l'armée avec laquelle il avait entrepris la délivrance de son pays. Les nobles et le peuple étaient venus s'y rallier de jour en jour, et il marchait de succès en succès. Il en vint à écraser l'armée royale d'Édouard commandée par le comte de Warren, s'empara des villes, passa les garnisons au fil de l'épée, chassa le dernier Anglais hors de la Péninsule, et proclamé par son armée *Régent d'Écosse pendant la captivité du roi Bailleul,* il porta dans les provinces septentrionales de l'Angleterre la même dévastation dont son pays avait été le théâtre. Édouard frémit de fureur, lorsque la nouvelle de cette révolution lui fut portée en Flandre, où son plus grand succès avait été d'arrêter les victoires de Philippe le Bel, de conclure avec lui une trêve de deux ans, et de remettre leur querelle à l'arbitrage du pape. Il se hâta de retourner en Angleterre, apaisa tous les murmures à force de concessions et de promesses, leva une armée de 100,000 hommes, et marcha contre ce qu'il appelait les rebelles d'Écosse. Toujours prêt à s'immoler au bien public, Wallace contre qui murmuraient quelques gentilshommes, abdiqua la régence, et ne fut plus même que le commandant de sa troupe dans la nouvelle armée qui se forma. Cumyn de Badenoch et Jacques Stuart furent les généraux en chef et perdirent le 22 juillet 1298 cette terrible bataille de Falkirck qu'Édouard se hâta de leur livrer en apprenant leurs dissensions ; cette bataille où l'orgueilleux Cumyn ne donna point, où le valeureux Jacques Stuart fut tué, et où l'effroyable carnage de 50,000 Écossais eût éteint la dernière espérance de leur pays si Wallace n'eût su, à travers la déroute générale, faire une retraite honorable à la tête des braves qui lui restaient, et fermer le nord de l'Écosse au redoutable vainqueur, maître désormais de toutes les provinces méridionales. Ce vainqueur, après avoir cantonné son armée, revint à Londres tenir un parlement. Là il communiqua les articles de pacification réglé entre lui et Philippe le Bel. Par ces articles la Guienne était rendue au roi d'Angleterre; le roi de France donnait en mariage sa sœur Marguerite à Édouard devenu veuf, et sa fille Isabelle au prince de Galles. Les deux monarques avaient d'abord voulu stipuler quelque chose pour leurs alliés respectifs, puis avaient trouvé plus court de s'en faire le sacrifice mutuel. L'Anglais avait trop envie de l'Écosse pour ne pas convenir que le Français eût un égal désir de la Flandre : Édouard abandonnait donc les Flamands à Philippe, qui lui abandonnait les Écossais. Le parlement anglais approuva le traité, puis demanda immédiatement au roi de confirmer en personne les chartes qu'il avait confirmées par commission. Édouard, au moins incertain, éluda, différa, sortit de Londres sans en avoir prévenu le parlement, dit aux députés qui le suivirent, que *l'air de la ville lui faisait mal,* et que, s'ils voulaient y retourner, ils y recevraient réponse à leur requête. Ils la reçurent en effet, mais la confirmation désirée finissait par ces mots : *sauf toujours le droit de la couronne ;* les seigneurs rompirent la session avec un mécontentement qui menaçait. On voulut sonder les propositions du peuple. Les shérifs eurent ordre de faire la lecture des chartes en place publique ; les chartes elles-mêmes furent couvertes d'applaudissements, et la réserve le fut de malédictions. Édouard fit dire aux lords qu'ils les ajournait après Pâques, et accorderait alors tout ce qu'ils désiraient. Un nouveau parlement s'ouvrit le 3 mai 1299. Le roi voulait encore ajourner la grande question jusqu'après la Saint-Michel. Il offrait de diminuer les impôts, pour prix de la condescendance qu'on lui montrerait. Il avait gagné une grande partie des lords; mais les autres insistaient d'autant plus, que le conseil éludait davantage. De grands officiers de la couronne, le comte de Warwick, le lord Beauchamp, parlaient d'aller dans leurs provinces, et l'on ne doutait pas que ce ne fût pour les soulever. Le roi se rendit au parlement, ordonna une lecture publique de la grande charte et des articles additionnels, demanda à l'archevêque de Cantorbéry *s'il y manquait encore quelque chose, parce qu'il était prêt à l'ajouter,* confirma le tout sans réserve; y fit apposer immédiatement le grand sceau, et autorisa le clergé à excommunier quiconque se permettrait la moindre infraction de ces lois fondamentales. C'était ainsi, à peu de choses près, que devait s'obtenir, à une distance de trois siècles, la fameuse *pétition de droits :* il y a en Angleterre des époques de liberté qui se rejoignent, comme ailleurs des époques de servitude. Les Écossais, n'étant pas encore remis des derniers coups qui leur avaient été portés, essayèrent de devoir à la négociation ce qu'ils ne pouvaient pas encore recouvrer par la victoire. Ils implorèrent la médiation de la France et de Rome. Philippe leur obtint une trêve de six mois. Boniface écrivit à Édouard pour qu'il eût à retirer ses troupes de l'Écosse, et à faire partir pour Rome des procureurs chargés d'y exposer le fondement de ses prétentions. Mais en repoussant avec toute justice celles du monarque anglais, le pape en élevait une pour lui-même, à laquelle on ne s'était pas attendu. Le roi et le pontife rivalisaient de chimères comme d'ambition. Leur controverse existe, et il est difficile de décider lequel était plus raisonnable, de Boniface réclamant la suzeraineté de l'Écosse au nom de l'apôtre saint Pierre, ou d'Édouard l'exerçant au nom de Brutus le Troyen, qui, du temps de Samuel, l'avait acquise aux rois d'Angleterre. Édouard voulut que cette question fût traitée dans son parlement. Il y appela cette fois de nouveaux députés, qui devaient choisir dans leur sein les universités d'Oxford et de Cambridge : addition qui avait alors pour objet d'opposer une barrière de plus aux invasions de la cour de Rome, et qui, maintenue depuis, comme un hommage rendu à la science et aux lettres, compléta la représentation parlementaire telle qu'elle existe aujourd'hui. Le roi désira, l'année suivante (1302), faire un voyage en France, pour y traiter, disait-il, d'une paix définitive entre les deux pays : le conseil en fit la proposition au parlement, qui la rejeta tout d'une voix. La présence d'Édouard n'était que trop nécessaire. Les Écossais avaient repris courage. Wallace était rentré en campagne, Cumyn avait été nommé régent. Le Nord, resté indépendant, vint délivrer le Midi, Cumyn, Wallace, Frazer, remportèrent sur les Anglais trois victoires en un jour ; toutes les forteresses méridionales ouvrirent leurs portes au régent; Édouard eut à

recommencer la conquête de l'Écosse. Il la recommença : il mit deux ans à l'achever; écrasa ce malheureux pays par la marche combinée de ses troupes de terre et de mer; le traversa d'un bout à l'autre en conquérant furieux; ravagea les terres après les avoir baignées du sang de leurs possesseurs; abrogea toutes les lois, détruisit tous les monuments, brûla tous les livres, anéantit tous les dépôts d'actes publics ou privés; voulut enfin éteindre jusqu'au nom écossais, et tout cela s'appelait de la gloire. Wallace survivait, et ce nom seul rendait encore incertaine la conquête tout fut mis en œuvre pour découvrir la retraite du héros, pour acheter par un crime le pouvoir d'en commettre un autre. Un ami perfide vendit l'héroïque Wallace au féroce conquérant. Celui qu'Édouard, vainqueur ou vaincu, aurait, dans ses belles années, comblé d'honneurs après l'avoir combattu, fut envoyé à Londres chargé de chaînes, périt à Tower-Hill du supplice des parjures et des traîtres, lui qui, n'ayant jamais fait de serments qu'à sa patrie, n'avait respiré que pour la défendre. Quelque chose non d'aussi cruel, mais de plus honteux peut-être, allait achever de souiller la gloire d'Édouard, et rendre même douteuses plusieurs des vertus qu'on avait souvent admirées en lui. Il se croyait enfin sûr de posséder l'Écosse; il avait reçu les soumissions de la noblesse et même du régent Cumyn; il gardait près de lui, comme otages, les chefs ou les héritiers des premières familles du royaume conquis; enfin il avait fait passer dans le parlement anglais de 1305, une *ordonnance royale pour l'établissement de la terre d'Écosse*. Soit que ce triomphe de la force le rendît impatient de toute espèce de frein mis à son pouvoir, ce qui dégraderait moins son caractère; soit qu'il eût nourri depuis longtemps ce dessein dans le secret de ses pensées, ce qui lui ôterait tout droit à l'estime, il reconnut tout à coup au pape ce même pouvoir qu'il lui avait refusé étant prince royal. Il se fit délier par Clément V du serment qu'il avait prêté d'observer les chartes constitutionnelles, et de ne pas inquiéter ceux qui les avaient présentées à son acceptation. La bulle portait qu'en montant sur le trône, le roi avait fait un serment antérieur à tous les autres, et qui les absorbait tous, celui de maintenir les prérogatives de la couronne. En conséquence, Édouard commença par établir une enquête sur ce qu'il appela les pratiques séditieuses des barons pendant son séjour en Flandre. Le comte Maréchal, pris au dépourvu, s'en remit à la miséricorde du roi, le fit son héritier, et obtint son pardon. D'autres furent condamnés à de grosses amendes, qu'ils payèrent. L'archevêque de Cantorbéry, qui n'avait fait que le rôle de médiateur entre le prince et les barons, fut tellement troublé de s'entendre accuser de lèse-majesté par la bouche même de son souverain, qu'il se jeta aux pieds d'Édouard, lui présenta le *pallium* et lui demanda sa bénédiction. Ce fut quelque chose de bien singulier que d'entendre le roi lui répondre : *Oubliez-vous votre caractère ? n'est-ce donc pas à vous de bénir et à moi d'être béni ?* Édouard le mit à la discrétion du pape, qui, pendant tout le règne, le suspendit *de son office et de son bénéfice*. Les Écossais ne laissèrent pas au roi le loisir nécessaire pour suivre toutes ces belles procédures. La mort de Wallace leur avait mis la rage dans le cœur. Le peuple idolâtrait sa mémoire. Les grands, qui n'enviaient plus sa puissance, déploraient son malheur et regrettaient ses services. Du rang de ces derniers sortit un autre héros, Robert Bruce, fils du compétiteur de Bailleul, qui partit de la cour même d'Édouard pour aller chasser d'Écosse les Anglais, et se faire sacrer roi dans l'abbaye de Scone, comme l'avaient été ses ancêtres. Édouard envoya d'abord contre lui un corps de vieilles troupes qui lui arrachèrent difficilement une première victoire, et sur lesquels il reprit bientôt son ascendant. Édouard courut les combattre en personne. Avant de quitter Londres il avait fait emprisonner la mère et pendre trois frères de Bruce. Chemin faisant il fit exécuter, comme traîtres et rebelles, des prisonniers de guerre, tels que le comte d'Athol, le chevalier Frazer, le chevalier Séton, et il se repaissait de l'idée de mettre tout à feu et à sang, dès qu'il serait entré sur le sol de ce peuple pauvre, fier et indomptable. Il n'y entra pas. La mort l'arrêta dans les murs de Carlisle. Ses derniers moments furent partagés entre des devoirs religieux, des conseils à son fils, et des vœux de haine et de vengeance contre ses ennemis. Il ordonna au prince de ne laisser respirer les Écossais que quand ils seraient subjugués pour jamais. Des historiens écossais prétendent que, dans son agonie, il donna l'ordre de mettre en croix tous ces jeunes héritiers qu'il avait enlevés à leurs familles pour s'en faire des otages. Ainsi expira le 7 juillet 1307, dans la 69e année de son âge et la 35e de son règne, un roi qui, jusqu'à la fin, déploya les plus grandes qualités; que la nature avait formé pour les plus grandes vertus, et qui brilla longtemps par elles; mais que l'ambition égara et que le pouvoir corrompit. Ses vertus et ses vices publics se balancèrent : des milliers d'hommes furent heureux, et d'autres milliers d'hommes furent malheureux par lui.

ÉDOUARD II, roi d'Angleterre, fils du précédent, naquit à Caernarvon, dans le pays de Galles, le 25 avril 1284. Il est le premier fils aîné d'un roi d'Angleterre qui ait porté le titre de prince de Galles; mais ce ne fut qu'en 1301 qu'il lui fut accordé. Pendant la vie de son père, Édouard ne laissa pas entrevoir de penchants vicieux; il était doux, mais faible et aimant les plaisirs; il s'abandonnait entièrement aux suggestions de Gaveston, l'un de ses favoris, qui le porta à commettre des excès contre l'évêque de Lichtfield et Coventry. Édouard Ier punit cet écart de son fils en le faisant mettre dans la prison publique, et ensuite il fit bannir Gaveston du royaume, par l'avis du parlement. Édouard II succéda à son père le 7 juillet 1307. Sa belle taille, sa figure agréable, son port majestueux, prévenaient favorablement les Anglais; aucun monarque n'était monté sur le trône sous des auspices aussi favorables. Il commandait une armée victorieuse et prête à marcher à de nouveaux exploits, aucun rival ne lui disputait ses droits; mais il ne s'occupa que de ses plaisirs, et se hâta de rappeler Gaveston; il le créa comte de Cornouaille, lui fit épouser sa nièce, sœur du comte de Glocester, et parut n'apprécier le pouvoir suprême, qu'autant qu'il le mettait en état de combler d'honneurs l'objet de ses affections. Son père l'avait, de son vivant, fiancé à Isabelle, fille de Philippe le Bel, roi de France, et lui avait, en mourant, recommandé d'accomplir promptement ce mariage. Ce fut le seul de ses avis qu'il suivit. Il alla à Paris pour épouser Isabelle, et faire hommage à Philippe du duché de Guienne,

laissant Gaveston régent du royaume, avec des pouvoirs plus étendus qu'on ne les donnait ordinairement; et, à son retour avec la reine, il continua de donner à ce favori tous les témoignages d'un attachement passionné dont on murmurait universellement. Isabelle, née avec un caractère impérieux, supportait impatiemment que Gaveston exerçât sur l'esprit du faible Édouard un empire qu'elle se croyait seule en droit d'obtenir. Ce mignon lui devint odieux; elle vit avec plaisir la noblesse former contre lui une ligue puissante. Un parlement fut convoqué à Westminster en 1308: on y demanda le bannissement de Gaveston. Édouard fut obligé d'y consentir; mais il parvint bientôt à obtenir du parlement l'autorisation de le rétablir dans toutes ses places; enfin son affection insensée pour Gaveston alla jusqu'à l'extravagance. Celui-ci devint de nouveau en horreur aux grands du royaume, qui, enfreignant les usages reçus et la défense expresse du roi, entrèrent au parlement, escortés d'une suite nombreuse de gens armés; se voyant maîtres de l'assemblée, ils présentèrent une requête, équivalente à un ordre, pour demander qu'Édouard leur transférât toute l'autorité de la couronne et du parlement. Ce prince fut donc forcé de signer, en 1310, une commission par laquelle il autorisait les prélats et les barons à nommer douze personnes qui auraient pouvoir, jusqu'à la Saint-Michel de l'année suivante, de dresser des ordonnances pour l'administration du royaume et des règlements pour sa maison. Les barons signèrent à leur tour une déclaration par laquelle ils reconnaissaient ne devoir ces concessions qu'à la volonté libre d'Édouard, et s'engageaient à tenir la main à ce que les pouvoirs des Douze expirassent au terme fixé. Plusieurs de leurs ordonnances furent vraiment sages; mais ce qui déplut principalement à Édouard, fut l'article qui concernait l'éloignement de ses pernicieux conseillers, et le bannissement de Gaveston à perpétuité. Cependant sa faiblesse le porta à sanctionner tout; mais en même temps il fit une protestation secrète contre ces mêmes ordonnances, et, arrivé à York, où il était délivré de la crainte des barons, il rappela Gaveston. Alors les barons renouèrent leur ligue; le clergé s'y associa, et le peuple entier se déclara contre le roi et son favori. Thomas, comte de Lancastre, petit-fils de Henri III, chef de la ligue, prit les armes et marcha sur York. Le roi en était parti pour Newcastle; il l'y poursuivit. Édouard n'eut que le temps de s'enfuir à Tinmouth, où il s'embarqua avec Gaveston, et fit voile pour Scarborough. Il laissa son favori dans cette forteresse, et retourna vers York, dans l'espérance d'y pouvoir lever une armée pour faire face à ses ennemis. Il était dans les environs de Berwick, lorsqu'il apprit que les mécontents avaient fait trancher la tête à Gaveston. Il jura, dans sa fureur, d'immoler à sa vengeance tous les grands qui avaient eu part à cette scène sanglante; mais sa faiblesse ordinaire lui fit écouter des propositions d'accommodement. Il accorda le pardon aux barons, à condition qu'ils se jetteraient publiquement à ses genoux. La paix intérieure, qui fut la suite de cet arrangement, permit à l'Angleterre de s'opposer aux progrès des Écossais. Édouard rassembla des troupes dans toutes ses possessions, et entra en Écosse à la tête d'une armée de 100,000 hommes. Édouard perdit, le 24 juin 1314, la sanglante bataille de Bannockburn, près de Stirling, n'échappa qu'avec peine en se réfugiant à Dunbar, dont le comte de March lui ouvrit les portes, et se rendit par mer à Berwick. De nouvelles calamités vinrent se joindre à ce désastre; une famine affreuse, et les maladies qui en sont ordinairement la suite, ravagèrent l'Angleterre; les Gallois se révoltèrent; le comte de Lancastre et les barons de son parti qui avaient refusé de suivre Édouard dans son expédition d'Écosse, insistèrent sur l'exécution de leurs ordonnances. La situation déplorable du roi le força de souscrire à ce qu'ils exigèrent; Lancastre fut mis à la tête du conseil. Les Écossais ravageaient le nord de l'Angleterre; on soupçonna Lancastre d'être d'accord avec eux. Cependant le roi, toujours malheureux dans le choix de ses favoris, avait accordé toute son affection et sa confiance à Hugues le Despenser ou Spenser, jeune Anglais d'une naissance illustre, mais d'un caractère aussi vicieux que Gaveston. Lancastre et ses partisans jurèrent la perte de Spenser, que le roi avait marié à sa nièce. Les mécontents levèrent une armée, mandèrent au roi d'éloigner ou de faire arrêter Spenser, et lui signifièrent qu'en cas de refus, ils renonceraient à son obéissance, et de leur propre autorité se vengeraient de son ministre. Sans attendre une réponse à cet insolent manifeste, ils ravagèrent les terres de Spenser et celles de son père. Ils entrèrent dans Londres, se rendirent au parlement, et à force de menaces et de violences, lui arrachèrent une sentence d'exil perpétuel, et de confiscation de biens contre les Spenser. Ils exigèrent ensuite du roi une amnistie pour leur procédure illégale, et la ratification de tout ce qu'ils avaient fait. Bientôt la personne et l'autorité d'Édouard devinrent tellement méprisables, que personne ne les respecta plus. Le propriétaire du château de Leeds en refusa l'entrée à la reine, dont quelques-uns des gens furent tués quand ils se présentèrent. Vivement offensée de ne pouvoir obtenir justice de cet affront, qui excita néanmoins un mécontentement général, Isabelle persuada à Édouard de prendre les armes pour châtier l'offenseur. Ce succès obtenu, le roi donna un libre cours à ses vengeances, et rappela Spenser. Lancastre, qui avait reçu des renforts d'Écosse, fut défait à Bucton sur la Trent, en 1322, et conduit à Édouard, qui le fit décapiter pour expier le supplice de Gaveston. Plusieurs autres barons portèrent leur tête sur l'échafaud; une partie de leurs dépouilles alla enrichir les Spenser, qui devinrent de plus en plus l'objet de l'exécration générale. Le roi, enorgueilli des avantages remportés sur les mécontents de son royaume, crut l'occasion favorable pour fondre sur l'Écosse. La disette le força d'en sortir; son armée fut battue et poursuivie jusqu'à York par Robert Bruce, qui consentit à conclure avec l'Angleterre une trêve de treize ans. Dans un voyage que la reine fit en France, en 1324, pour apaiser des difficultés survenues entre son mari et son frère Charles le Bel, au sujet de la Guienne, elle s'était liée à Paris avec plusieurs barons anglais fugitifs et ennemis des Spenser, et entre autres avec Mortimer, jeune gentilhomme des environs du pays de Galles. Il fit de tels progrès dans son cœur, qu'il l'entraîna dans la conspiration formée contre le roi. Pour mieux réussir elle attira adroitement à Paris Édouard

son fils, et lorsque son époux, instruit de ce qui se tramait en France, la pressa de revenir en Angleterre, elle déclara qu'elle n'y mettrait le pied que lorsque les Spenser seraient bannis. Aidée des troupes du comte de Hollande, soutenue par les propres frères du roi, elle débarqua le 24 septembre 1326, sur la côte de Suffolk, et fut bientôt rejointe par un grand nombre de mécontents. Édouard essaya de réveiller quelques sentiments de fidélité dans le cœur des citoyens de Londres; ce fut en vain : la haine contre les favoris était trop forte. Le soulèvement gagna toute l'Angleterre. Le roi, poursuivi jusqu'à Bristol, où il ne trouva pas ses sujets aussi bien disposés qu'il l'avait espéré, passa chez les Gallois. Son attente y fut aussi trompée; il s'embarqua pour l'Irlande; les vents le repoussèrent sur les côtes du pays qu'il voulait quitter. Réduit à se cacher dans les montagnes, il fut bientôt découvert, arrêté avec le jeune Spenser et un petit nombre de serviteurs fidèles. On le conduisit au château de Monmouth, et on lui envoya demander le grand sceau du royaume, après quoi on l'enferma dans le château de Kenilworth. Les deux Spenser et quelques personnes attachées au roi, furent mis à mort. Le malheureux monarque fut déposé le 14 janvier 1327, dans un parlement tenu à Westminster. On élut roi à sa place, Édouard, prince de Galles, déjà déclaré régent du royaume. Du fond de sa prison Édouard écrivait quelquefois à la reine pour la prier d'en adoucir les rigueurs. Elle refusa toujours d'aller le voir, et ne permit jamais au roi, son fils, d'aller rendre quelques devoirs à son père. La pitié pour le monarque détrôné commença à remplacer la haine. On reconnut qu'il avait été trop sévèrement puni. Henri, comte de Lancastre, à qui sa garde était confiée, partagea ce nouveau sentiment. La reine le soupçonna de songer à rendre la liberté à Édouard. On lui en ôta la garde pour la donner à lord Berkeley, et aux chevaliers Mautravers et Gournay. Ces deux derniers, connus pour leur caractère brutal, le conduisirent à Coff, à Bristol, et enfin au château de Berkeley. On raconte que, dans ce voyage, ils poussèrent l'indignité jusqu'à faire apporter pour raser Édouard de l'eau froide et tirée d'un fossé bourbeux. Le roi en ayant demandé d'autre qu'ils refusèrent, il lui échappa quelques larmes, et il s'écria qu'en dépit de leur insolence il serait rasé avec de l'eau chaude et propre. Les moyens indirects de conduire Édouard au tombeau paraissant trop lents à Mortimer, alarmé de la tendance de l'opinion publique, les deux surveillants qui lui étaient vendus, reçurent ordre de hâter la fin de ce prince. Le 21 septembre, les chevaliers Mautravers et Gournay allèrent au château de Berkeley où Édouard avait été transféré, se saisirent du malheureux prisonnier et le jetèrent sur un lit, lui mirent un coussin sur le visage pour étouffer ses cris, et au travers d'un tuyau de corne lui enfoncèrent un fer rouge dans les entrailles.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre, fils du précédent et d'Isabelle de France, naquit le 15 novembre 1313. Après la déposition d'Édouard II, prononcée par le parlement en 1327, le jeune Édouard déjà déclaré régent fut proclamé roi sous le nom d'*Édouard III*. L'administration du royaume fut confiée à un conseil de régence, composé de 12 personnes; mais, dans le fait, Mortimer, amant de la reine, eut toute l'autorité. Le roi d'Écosse, encore animé de ce génie martial qui, sous le règne d'Édouard II, avait relevé sa nation, crut l'occasion favorable pour hasarder une invasion en Angleterre, et menaça les provinces septentrionales avec une armée de 25,000 hommes. La régence d'Angleterre, après avoir vainement essayé de faire la paix avec l'Écosse, leva une armée d'environ 60,000 hommes, y joignit des troupes étrangères, et le jeune roi, animé de l'amour de la gloire, marcha avec ces forces nombreuses à la rencontre de l'ennemi qui se retira sans avoir été vaincu. Le mécontentement général tomba sur Mortimer, qui avait sans cesse entravé l'ardeur belliqueuse du roi. On murmura du traité de paix qu'il avait conclu avec les Écossais, et qui fut scellé par le mariage de David, fils du roi d'Écosse avec Jeanne, sœur d'Édouard. La paix, quoique approuvée par le parlement, n'avait paru ni nécessaire ni honorable. La haine que l'on portait à Mortimer, prit de là une nouvelle force; un formidable orage grondait contre lui; une circonstance imprévue le fit éclater. Édouard qui prétendait du chef de sa mère avoir des droits à la couronne de France, échue à la ligne collatérale des Valois, en vertu de la loi salique, fut sommé en 1329 par Philippe VI de venir lui rendre hommage de la Guienne. Il aurait bien voulu le refuser; mais son conseil et sa mère étant d'un avis opposé, il partit pour la France, après avoir fait une protestation par laquelle il se réservait tous ses droits à la couronne de ce royaume. Pour se dédommager de cette humiliation, il parut à la cour de Philippe avec un éclat imposant; et après avoir rendu son hommage, il convint avec Philippe de conditions propres à lever les doutes relatifs au dernier traité entre la France et l'Angleterre. Il est vraisemblable que ce fut dans ce voyage qu'on l'instruisit de diverses particularités qui commencèrent à lui donner des soupçons sur la conduite de sa mère. Bientôt il apprit tout ce qui s'était passé depuis la déposition de son père. Supportant déjà avec impatience le joug de Mortimer, Édouard, parvenu à sa 18e année, voulut le secouer; mais entouré des agents de l'audacieux ministre, il avait besoin de mettre dans ses démarches de la prudence et du mystère. S'étant concerté avec quelques barons, il fut introduit la nuit par un souterrain dans le château de Nottingham, où la reine résidait avec Mortimer. Tous deux furent arrêtés. La reine fut enfermée pour le reste de ses jours dans le château de Rising, et Mortimer fut pendu. Édouard, après avoir pris en main les rênes du gouvernement, s'appliqua avec beaucoup de soin et de sagesse à corriger les abus; et bientôt le gouvernement, après s'être fait respecter dans l'intérieur, fut redouté par les États voisins. Édouard, qui ne cherchait qu'une occasion favorable aux desseins de son esprit ambitieux, la trouva bientôt. Il avait été stipulé, par le dernier traité avec l'Écosse, que les nobles de chaque royaume qui possédaient des domaines dans l'autre en obtiendraient la restitution. L'exécution de cette clause avait toujours été différée par Robert Bruce, qui venait de mourir. Les nobles anglais s'adressèrent dans leur mécontentement à Édouard de Bailleul, fils de celui qu'Édouard Ier avait placé sur le trône d'Écosse, et l'engagèrent à profiter de la minorité du fils de Robert Bruce pour faire valoir ses droits à la

couronne. De puissants motifs s'opposant à ce qu'Édouard III se déclarât ouvertement contre son beau-frère en faveur de Bailleul, il se contenta d'encourager ce dernier, lui permit de lever des troupes dans le nord de l'Angleterre, et approuva la conduite des nobles qui se disposaient à prendre part à cette entreprise. La fortune se déclara d'abord pour lui; mais ensuite, repoussé et même poursuivi jusqu'en Angleterre dans l'état le plus déplorable, Bailleul jugea que l'aide d'Édouard lui était indispensable pour ressaisir sa couronne. Il lui offrit donc de lui en renouveler l'hommage. Édouard, jaloux de recouvrer une prérogative dont le traité conclu par Mortimer l'avait privé, accepta l'offre de Bailleul, rassembla une armée, marcha en Écosse, et s'empara de Berwick. Douglas, régent du royaume, lui livra bataille le 19 juillet 1333 à Habidown-Hill, au nord de cette ville, fut tué dès le commencement de l'action, son armée fut mise en déroute et elle perdit près de 30,000 hommes. Édouard laissa un corps de troupes considérable à Bailleul et il retourna en Angleterre. Les Écossais furent si indignés de voir leur roi céder à Édouard toute la partie de leur pays située au sud-est d'Édimbourg, et même le château de cette ville, qu'aussitôt que les troupes anglaises furent rentrées dans leur patrie, ils se révoltèrent contre Bailleul et le chassèrent. Édouard marcha de nouveau en Écosse, les habitants à son approche se retirèrent dans les montagnes, le laissant détruire et ravager les terres de ceux qu'il appelait rebelles. Il ne fut pas plutôt parti qu'ils reprirent possession de leur pays. Édouard reparut et obtint les mêmes succès. Quoiqu'il parcourût tout le pays plat sans éprouver de résistance, les Écossais étaient moins disposés que jamais à se soumettre, et au lieu de toutes leurs calamités, l'espoir d'un secours promis par la France soutenait leur courage; la guerre étant au moment d'éclater entre ce royaume et l'Angleterre, ils avaient lieu d'espérer que la puissance qui les opprimait depuis si longtemps serait obligée d'employer ailleurs une grande partie des forces employées contre eux. Ils respirèrent en effet; Édouard venait de diriger son ambition vers un objet plus éclatant. L'idée de faire valoir ses prétentions à la couronne de France, ne semblait plus l'occuper, lorsque Robert d'Artois, prince français, mécontent de la sentence de la chambre des pairs, qui l'avait condamné au bannissement, se réfugia en Angleterre. Il y fut accueilli par le roi, qui l'admit dans ses conseils et lui accorda sa confiance. Robert travailla aussitôt à réveiller dans l'esprit d'Édouard les prétentions de ce prince sur la couronne de France. Édouard fut d'autant plus disposé à prêter l'oreille aux insinuations de Robert, qu'il avait à se plaindre de Philippe de Valois, qui retenait quelques places en Guienne et avait encouragé les Écossais à soutenir leur indépendance. Édouard, ébloui par l'espoir de conquérir la France, fit tous les préparatifs d'une si grande entreprise. Il commença par engager dans ses intérêts le comte de Hainaut son beau-père, le duc de Brabant et plusieurs princes d'Allemagne; il chercha ensuite à gagner Jacques Artevelde, ruward de Gand, qui exerçait un pouvoir absolu sur les Flamands. Ce dernier, enorgueilli des avances du roi d'Angleterre, l'invita à passer dans les Pays-Bas. Édouard, avant d'entamer cette grande affaire, affecta de consulter le parlement, obtint son approbation, et ce qui lui fut au moins aussi utile, le don de 20,000 sacs de laine dont le produit, payé par les Flamands, lui devait fournir les moyens de s'assurer de ses alliés d'Allemagne. Dès qu'il fut en Flandre il prit, par le conseil d'Artevelde, le titre de roi de France, pour lever les scrupules des Flamands qui, vassaux de ce royaume, auraient refusé de concourir à une invasion du territoire de leur suzerain. Édouard entra en France en 1339, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, presque tous étrangers, et campa dans les plaines de Vironfosse près de Capelle. Philippe marcha à lui avec des troupes beaucoup plus nombreuses. Les deux armées restèrent en présence pendant plusieurs jours, et les monarques s'envoyèrent réciproquement des défis. A la fin Édouard se retira en Flandre, licencia son armée et retourna en Angleterre. Il convoqua un parlement, et ayant consenti à accorder une nouvelle confirmation des chartes favorables à la liberté des sujets, il obtint le don d'un neuvième sur toutes choses et d'autres subsides importants. Philippe, instruit des préparatifs immenses qui se faisaient en Angleterre et dans les Pays-Bas, équipa une flotte considérable, et la posta à la hauteur de l'Écluse pour intercepter Édouard à son passage. Une bataille navale livrée le 14 juin 1340 anéantit la flotte de Philippe. Ce succès important augmenta l'influence du roi d'Angleterre sur ses alliés, qui se hâtèrent d'assembler leurs forces et de les joindre aux siennes. Il s'avança encore une fois contre la France, à la tête de 100,000 hommes, et il assiégea Tournay. Philippe parut à la tête d'une armée encore plus nombreuse. Édouard, après avoir perdu plus de trois mois devant la place, envoya un cartel à Philippe, et il lui offrit de vider leur querelle par un combat singulier, ou par un combat de cent contre cent. Philippe répondit qu'Édouard lui ayant rendu hommage pour le duché de Guienne, il ne lui convenait nullement d'adresser un défi à son seigneur suzerain. La comtesse douairière de Hainaut, sœur de Philippe et belle-mère d'Édouard, interposa ses bons offices, et une trêve mit fin aux hostilités. Édouard honteux de se voir abandonné par l'Empereur et par la plupart de ses alliés, et fatigué des importunités de ses nombreux créanciers, fut obligé de s'y dérober en passant furtivement en Angleterre. Le parlement profita du mauvais état des affaires du roi pour exiger de lui des concessions exorbitantes qui furent ratifiées solennellement, mais Édouard déclara par une protestation secrète, qu'aussitôt que les circonstances le lui permettraient, il révoquerait de sa propre autorité l'acte qu'on lui avait arraché. En effet, à peine eut-il touché le subside, qu'il publia un édit par lequel, de l'avis de son conseil et de quelques barons, il abrogea ce statut; au bout de deux ans ses affaires et son influence étaient si bien rétablies qu'il obtint la révocation légale de cet acte. Ses tentatives contre la France lui avaient fait essuyer tant de désagréments, et il voyait si peu d'apparence de succès qu'il y aurait sans doute renoncé, si les troubles survenus en Bretagne pour la succession de ce duché, n'eussent ouvert une perspective plus favorable à ses vues ambitieuses. Il passa lui-même en Bretagne en 1342; trois siéges qu'il entreprit à la fois, disséminèrent trop ses troupes, de sorte que, voyant approcher le duc de Normandie, fils

de Philippe, avec une forte armée, il accepta la médiation des légats du pape, et conclut en 1343 une trêve de trois ans. Cette trêve ne dura pas si longtemps ; les deux monarques ayant rejeté l'un sur l'autre le reproche de l'infraction, les historiens des deux nations diffèrent entre eux sur ce point important. Mais ce qui paraît le plus probable, c'est qu'Édouard, en consentant à la trêve, n'avait eu d'autre objet que de se tirer d'une position critique, et qu'il fut ensuite peu jaloux de tenir sa parole. Sous prétexte de mauvais traitements exercés par Philippe contre des seigneurs bretons partisans de Montfort, il obtint des secours de son parlement, et envoya son neveu Henri, comte de Derby, commencer les hostilités en Guienne. Bientôt instruit que les progrès des Français faisaient courir des dangers à cette province, il s'embarqua à Southampton pour aller la secourir. Sa flotte était de mille voiles, il menait avec lui la principale noblesse de son royaume, le prince de Galles son fils, et une armée de 30,000 hommes. Les vents contraires l'empêchant d'arriver en Guienne, il se laissa persuader par Geoffroy d'Harcourt, transfuge français, de changer la destination de son entreprise. Il débarqua à Cherbourg en 1346, saccagea la Normandie, et longeant la rive gauche de la Seine, envoya des détachements porter l'alarme jusqu'à Paris. Il voulait passer la Seine à Poissy; mais l'armée française occupait la rive opposée ; et le pont était rompu. Après différentes marches il parvint à tromper ses ennemis, fit passer son armée sur un point qui n'était pas gardé, et marcha rapidement vers la Flandre ; mais en approchant de la Somme, il se trouva dans le même embarras dont il venait de sortir. Tous les ponts sur cette rivière étaient ou coupés, ou fortement gardés. Une armée commandée par Godefroi de Fay était campée sur la rive opposée. Philippe s'avançait derrière lui avec 100,000 hommes. Dans cette extrémité, un paysan lui indiqua un gué au-dessous d'Abbeville ; il le passa et défit Godefroi de Fay, qui était accouru pour s'opposer à cette tentative. A peine son arrière-garde était de l'autre côté de la rivière, que Philippe arrive; la marée qui montait l'empêcha de suivre les Anglais ; il fut obligé de remonter jusqu'au-dessus d'Abbeville. Ce retard donna le temps à Édouard de prendre une position avantageuse et d'attendre tranquillement son ennemi. Il espérait que l'ardeur de Philippe l'entraînerait dans quelque faute; son attente ne fut pas trompée. La bataille de Créci, donnée le 26 août, fut un triomphe pour l'armée anglaise. Édouard, posté sur une éminence avec un corps de réserve, laissa tout l'honneur de la journée au prince de Galles. La bataille dura depuis trois heures après-midi jusqu'au soir. La perte des Français s'éleva à 36,000 hommes : celle des Anglais fut peu considérable. Édouard, après avoir remercié son fils d'un si glorieux exploit, montra une rare prudence par la manière dont il sut profiter de la victoire. Voyant que la conservation de ses possessions en France exigeait surtout qu'il s'assurât un succès facile dans ce royaume, il borna son ambition à la conquête de Calais, et se présenta avec son armée devant cette place, qu'il se proposait de réduire par la famine. Pendant ce siége, qui dura près d'un an, les armes anglaises étaient en même temps victorieuses en Guienne, en Bretagne et en Angleterre. David Bruce s'était avancé jusqu'à Durham. Philippine, femme d'Édouard, n'hésita pas à aller à sa rencontre avec une armée commandée par lord Percy. Arrivée à Nevill-Cross, Philippine parcourut les rangs de ses soldats, les exhorta à bien faire leur devoir, et ne quitta le champ de bataille qu'au moment où l'on allait en venir aux mains. L'armée écossaise mise en déroute perdit 15,000 hommes ; le roi fut fait prisonnier, et Philippine, l'ayant fait enfermer à la Tour de Londres, alla joindre son époux devant Calais. Cette ville, réduite par la famine à la dernière extrémité, demandait à capituler. Édouard, irrité de sa résistance, ne voulut d'abord accorder aucune capitulation qui pût mettre les habitants à couvert de la vengeance qu'il leur réservait. Cependant il finit par se borner à exiger que six des principaux habitants vinssent nu-pieds, nu-tête, et la corde au cou, lui rendre les clefs de la ville et se mettre à sa discrétion. Ces conditions plongèrent les Calaisiens dans la consternation ; ils ne prenaient aucune résolution. A la fin Eustache de Saint-Pierre dont le nom mérite d'être immortalisé, se dévoua le premier. Cinq autres suivirent son exemple ; ils parurent devant Édouard, qui, vaincu par les prières de sa femme, leur fit grâce de la vie. En prenant possession de Calais, Édouard ordonna à tous les habitants d'évacuer la ville, et il la peupla d'Anglais ; précaution d'une politique bien cruelle, mais à laquelle l'Angleterre a dû longtemps la conservation de cette place importante. Une nouvelle trêve conclue en 1348, par l'entremise des légats du pape, fit cesser les hostilités ; mais, pendant leur suspension, Édouard fut sur le point de perdre Calais, par la trahison d'un Italien auquel il en avait donné le commandement. Instruit du complot, le roi appela le traître à Londres, et après lui avoir fait confesser son crime, il lui fit grâce de la vie, à condition de faire tourner son projet contre l'ennemi. La veille du jour fixé pour l'exécution, Édouard arriva secrètement à Calais, et fit ses dispositions pour bien recevoir les Français, qui, surpris eux-mêmes au moment où ils croyaient surprendre la garnison, échouèrent dans leur tentative. Le roi combattit à pied et corps à corps avec Eustache de Ribaumont, chevalier français, qu'il fit prisonnier. La valeur de son antagoniste le charma tellement, qu'à souper, après lui avoir donné les plus grands éloges, il lui passa au cou un cordon de perles, et le renvoya sans rançon. Rien d'ailleurs ne troubla la trêve, durant laquelle Édouard, pour s'attacher davantage les seigneurs anglais et pour exciter leur émulation guerrière, institua, en 1347, l'ordre de la Jarretière. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de cet ordre. Cependant on a généralement adopté un conte vulgaire, mais qui n'est appuyé sur aucune autorité ancienne ; c'est que dans un bal donné à la cour, la maîtresse d'Édouard, que l'on suppose être la comtesse de Salisbury, laissa tomber sa jarretière. Édouard, en la ramassant, aperçut quelques courtisans sourire, comme s'ils ne croyaient pas qu'il dût cette faveur à un simple hasard ; alors il dit : *Honni soit qui mal y pense;* mots devenus la devise de l'ordre, institué en mémoire de cet événement. Cette origine, toute frivole qu'elle paraisse, n'est pas incompatible avec l'esprit du temps. Mais tandis que la cour d'Angleterre célébrait par des fêtes les triomphes de son roi, et qu'elle offrait, au milieu des divertisse-

ments, le spectacle d'une galanterie chevaleresque, les ravages de la peste vinrent porter la désolation dans le royaume et dans le reste de l'Europe. Ce fléau contribua à prolonger la trêve entre la France et l'Angleterre. Philippe de Valois n'en vit pas la fin ; et son successeur Jean la renouvela en 1350 jusqu'en 1354. Dès qu'elle fut expirée, Édouard, toujours prêt à profiter des troubles de la France, ne laissa pas échapper l'occasion de ceux qui furent excités par Charles le Mauvais ; il envoya le prince de Galles en Guienne, alla débarquer à Calais, ravagea ce pays ouvert, et poussa ses incursions jusqu'à Hesdin. Une victoire remportée près de Poitiers, en 1356, par le prince de Galles, fit tomber dans ses mains le roi Jean et un grand nombre des Français les plus distingués qui combattaient près de lui. La fortune semblait, à cette époque, prendre plaisir à combler Édouard de ses faveurs les plus insignes, car deux rois, ses ennemis les plus dangereux, étaient ses prisonniers. Bientôt, voyant que la conquête de l'Écosse n'était pas plus avancée par la captivité de son souverain, il consentit à rendre la liberté à Stuart, pour 100,000 marcs sterling de rançon. Il négociait également avec le roi de France, qui, ennuyé de sa détention, convint d'un traité par lequel il cédait en toute souveraineté à l'Angleterre toutes les provinces qu'avaient possédées Henri II et ses deux fils. Mais le Dauphin et les états généraux rejetèrent, en 1359, un traité si déshonorant, qui eût démembré et ruiné la France. Édouard, choqué de ce refus, changea tout à coup de manières avec le roi Jean ; il le confina dans le château de Sommerston, et ensuite le fit transférer à la Tour de Londres. Ayant, à l'expiration de la trêve, amassé quelque argent, il effectua une nouvelle invasion en France. Le Dauphin ne voulut pas hasarder les risques d'une bataille, il mit les villes en état de défense, et abandonna les campagnes à la fureur d'Édouard, qui porta le ravage jusqu'à Reims. Jaloux d'entrer dans cette ville, pour s'y faire couronner roi de France, il l'attaqua et l'assiégea. N'ayant pu réussir à la prendre, il se vengea de cet échec en pillant plusieurs petites villes de Bourgogne ; mit le Nivernais à contribution, et dévasta le Gâtinais et la Brie. Après une marche longue et destructive pour la France et pour ses propres troupes, il parut aux portes de Paris, prit ses quartiers au Bourg-la-Reine, et étendit son armée dans les villages voisins. Rien ne put faire changer au prudent et sage Dauphin le plan qu'il s'était tracé ; alors Édouard fut obligé, pour faire subsister son armée, de se jeter sur la Beauce et sur le Maine, toujours accompagné du cardinal de Langres, légat du pape, qui le sollicitait continuellement de mettre des bornes à son ambition. Ce prélat lui fit voir que malgré ses victoires il n'était pas plus avancé, pour obtenir la couronne de France, que le jour auquel il avait commencé les hostilités, et que bien loin d'avoir gagné un seul partisan dans le royaume, la continuation des hostilités n'inspirait aux Français qu'un sentiment unanime de haine et de vengeance implacable contre lui. Ces motifs persuadèrent à Édouard de se relâcher sur les conditions de la paix. Il envoya ses fils, aidés de commissaires anglais, tenir des conférences avec le Dauphin et ses conseillers, à Bretigny, village près de Chartres. En peu de jours les négociateurs conclurent un traité, signé le 8 mai 1360, par lequel la liberté fut rendue au roi Jean, moyennant une rançon de trois millions d'écus d'or. Édouard renonça pour toujours à ses prétentions à la couronne de France, et aux provinces de Normandie, du Maine, de Touraine et d'Anjou. On lui confirma la possession de la Guienne et des provinces voisines, et on lui céda Calais, le Ponthieu, et quelques villes dans ces cantons. En conséquence de cette paix, Jean fut conduit à Calais, Édouard y arriva peu de temps après lui, et tous deux ratifièrent le traité le 24 octobre. Quand Jean parut, Édouard l'accompagna l'espace d'un mille, et ils se séparèrent avec toutes les démonstrations d'une amitié réciproque. Pour en donner au roi de France une preuve manifeste, Édouard lui permit d'emmener son fils Philippe, pris avec lui à la bataille de Poitiers, et celui de tous ses enfants qu'il affectionnait le plus. La paix étant ainsi solidement établie entre les deux couronnes, Édouard fit avec son parlement plusieurs sages règlements pour l'administration de ses États ; érigea l'Aquitaine en principauté souveraine en faveur du prince de Galles, et confirma de nouveau la grande charte. Tandis qu'il jouissait ainsi du repos, il apprit que Jean se disposait à venir à Londres. Dès qu'il sut qu'il était débarqué à Douvre, il envoya vers lui les princes ses enfants, avec une suite nombreuse de gentilshommes, pour le recevoir et le conduire à Londres, où il lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Les rois d'Écosse et de Chypre, qui se trouvaient alors à Londres, augmentèrent l'éclat de cette réception. Jean mourut trois mois après son arrivée, au grand regret du roi d'Angleterre, qui avait une estime singulière pour sa bonne foi. Peu d'années après, la fortune sembla se lasser de favoriser Édouard. Il eut le chagrin de perdre Lionel, son second fils. Ses conquêtes, achetées au prix de tant de sang et de trésors, lui échappèrent. Charles V, roi de France, alléguant avec raison que les renonciations stipulées par le traité de Brétigny, n'avaient pas été échangées, voulut tirer raison de ce que le prince de Galles cité à comparaître à la cour des pairs, comme duc de Guienne, n'avait pas obéi, et fondit d'abord sur le Ponthieu, qui donnait une entrée aux Anglais dans le cœur de la France. Abbeville lui ouvrit ses portes. Les autres villes suivirent cet exemple. Les provinces du Midi favorisaient chaque jour les efforts des généraux de Charles, pour les soustraire à la domination anglaise. Édouard irrité de tant d'infractions faites au traité de Brétigny, menaça de livrer à la mort tous les otages français qui étaient en sa puissance, mais après y avoir réfléchi plus mûrement, il s'interdit une vengeance si cruelle. Il assembla, en 1370, un parlement, qui lui accorda de gros subsides. De l'avis de ce même parlement, il reprit le vain titre de roi de France. Il tâcha ensuite d'envoyer des secours en Guienne ; mais toutes ses tentatives par terre et par mer furent infructueuses. De deux armées qu'il fit passer en France, par Calais, l'une fut battue et dispersée par Duguesclin, l'autre fut si harassée de fatigues, qu'elle arriva à Bordeaux réduite à moitié. Enfin, pressé par le mauvais état de ses affaires, il fut contraint, en 1375, de conclure une trêve avec l'ennemi qui lui avait enlevé toutes ses possessions, excepté Bordeaux, Bayonne et Calais. La fin de ses jours fut marquée par d'autres mortifications. La mort lui avait enlevé

depuis cinq ans, sa femme, avec laquelle il avait passé quarante ans dans l'union la plus parfaite. Une femme d'esprit, Alix Pierce, captiva alors le cœur d'Édouard, et prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit prodiguer dans des dépenses frivoles, les sommes amassées pour la guerre. Le peuple, déjà accablé d'impôts, et qui n'était plus ébloui par la gloire de son souverain, murmura. Le roi, pour remplir ses coffres épuisés, s'adressa au parlement, qui n'accorda de subsides qu'en se plaignant avec aigreur de la mauvaise conduite des ministres, et en demandant l'éloignement d'Alix et du duc de Lancastre, sur lequel le roi son père, par un effet trop naturel de la vieillesse et des infirmités, se reposait trop aveuglément des soins de l'administration. Tous les esprits étaient exaspérés contre le duc. On voyait avec douleur le prince de Galles dépérir sensiblement. L'idée de sa mort prochaine faisait craindre que son fils Richard, encore mineur, n'eût tout à craindre, pour ses droits au trône, de l'ambition de son oncle et de la faiblesse de son aïeul. On ne doute point que le prince de Galles, frappé de ces considérations, n'eût fait demander, par le parlement, l'éloignement du duc. Édouard rassura le peuple et le prince, en déclarant son petit-fils Richard héritier et successeur de sa couronne. Peu de temps après il fit publier, pour célébrer la 50e fête anniversaire de son avénement à la couronne, une amnistie générale qui répandit beaucoup de joie parmi tout le peuple; mais à ces transports succéda bientôt une tristesse non moins universelle, lorsque l'on apprit la mort du prince de Galles, arrivée le 8 juin 1376. Édouard ne survécut qu'un an à son fils. Abandonné d'Alix, de tous ses courtisans, et n'ayant pour le consoler, à sa dernière heure, qu'un simple prêtre qui se trouva là par hasard, il expira dans son château de Sheen, aujourd'hui Richmond, le 21 juin 1377. Édouard était d'une taille grande et bien proportionnée, son air noble et imposant inspirait le respect. Ses manières affables et obligeantes, sa générosité firent chérir sa domination; sa valeur et sa prudence assurèrent ses succès dans les expéditions militaires qui jetèrent un si grand éclat sur son règne, et dirigèrent contre l'ennemi de l'État cet esprit inquiet et turbulent des grands du royaume, cause de tant de troubles, sous les règnes des princes faibles. Édouard sut résister aux prétentions de la cour de Rome. Il supprima le tribut auquel Jean sans Terre s'était soumis envers le pape.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre, était fils de Richard, duc d'York, que la faiblesse de Henri VI et le mécontentement de la nation enhardirent à faire valoir les droits que sa mère avait au trône, et à lever contre la maison de Lancastre, l'étendard de la Rose blanche. Édouard, né en 1441, porta d'abord le nom de comte de March, et fut élevé au milieu des dissensions civiles. En 1459, le fameux comte de Warwick, pour le soustraire aux poursuites des partisans du roi, l'emmena dans son gouvernement de Calais, où Édouard, par représailles des cruautés que l'on exerçait sur les amis de son père, fit trancher la tête à douze prisonniers du parti contraire. L'année d'après il accompagna Warwick en Angleterre. Ils furent joints, à leur arrivée dans le comté de Kent, par plusieurs personnes de distinction, et marchèrent à Londres au milieu des acclamations du peuple. La capitale leur ouvrit ses portes. Édouard, ayant appris que la reine Marguerite s'avançait vers lui, partit à la tête de 25,000 hommes, pour la combattre avant qu'elle eût assemblé des forces plus considérables. Les lords Warwick et Cobham étaient ses lieutenants. Il défit l'armée royale à Northampton, le 19 juillet, et s'empara de la personne du roi. Lorsqu'il apprit la mort de son père, défait et tué à la bataille de Wakefield, le 24 décembre, il était dans le pays de Galles, où il réunissait des forces pour marcher à son secours. Bien loin d'être découragé par cette nouvelle, il résolut, en prenant le titre de duc d'York, d'achever le dessein formé par son père, ou d'y perdre la vie. Il battit le comte de Pembroke à Mortimercross, près de Hereford, dispersa ses troupes, et fit trancher la tête à sir Owen Tudor, frère de son adversaire. La nouvelle de la défaite de Warwick à St.-Alban, ne l'empêcha pas de continuer sa marche vers Londres. Il ramassa les débris de l'armée de Warwick, obligea Marguerite à se retirer vers le nord, entra dans la capitale aux acclamations des citoyens, qui, depuis plusieurs années, penchaient pour son père; et plus audacieux que lui, aspira ouvertement au trône. Warwick demanda au peuple, rassemblé dans une vaste plaine, s'il voulait Édouard pour roi. La multitude donna son consentement par un cri unanime. Une réunion de personnages de distinction confirma ensuite cette élection populaire, et le 5 mars 1461, Édouard fut proclamé roi d'Angleterre à Londres et dans les environs. Peu de jours après avoir pris la couronne, il fut obligé de marcher contre une armée de 60,000 hommes rassemblée par Marguerite. Il la rencontra à Taunton, dans l'Yorkshire, et quoiqu'il n'eût que 40,000 soldats, il remporta une victoire complète qui assura son titre de roi bien mieux que l'élection tumultueuse à laquelle il le devait. Après avoir séjourné quelque temps à York, pour assurer les frontières du côté de l'Écosse, où Marguerite s'était réfugiée, il retourna à Londres, se fit couronner, et convoqua un parlement qui reconnut ses droits au trône, et proscrivit tous les partisans de la maison de Lancastre, dont plusieurs portèrent leur tête sur l'échafaud. Cependant Marguerite, ayant obtenu des secours de Louis XI, effectua une descente dans le nord de l'Angleterre. Son armée fut battue à Hexham le 15 mars 1454; elle s'enfuit dans les Pays-Bas; Henri VI fut pris et conduit à la Tour de Londres. L'emprisonnement de cet infortuné monarque, l'expulsion de Marguerite, le supplice des hommes les plus considérables du parti du Lancastre, ayant délivré Édouard de toute inquiétude, il s'abandonna sans réserve à son penchant pour les plaisirs. Un accès si facile auprès de la personne d'Édouard, le fit universellement aimer. Cependant ses penchants amoureux devinrent funestes à son repos et à la stabilité de son trône. N'ayant pu faire sa maîtresse d'Élisabeth Woodwille, veuve d'un partisan de la maison de Lancastre, il l'épousa secrètement en 1461. Quelque temps auparavant, cédant aux représentations de Warwick, qui lui conseillait de se marier, il l'avait envoyé en France demander la main de Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, espérant que cette alliance lui assurerait l'amitié de cette puissance, seule capable de soutenir son rival. La proposition était acceptée, le traité était conclu, il ne restait qu'à recevoir

la ratification d'Édouard, lorsque le secret de son mariage éclata. Warwick, justement outragé, repassa en Angleterre la rage dans le cœur. L'élévation subite des parents de la nouvelle reine mécontentait tous les grands. Warwick sut profiter de ces dispositions pour gagner à son parti le duc de Clarence, frère du roi. Une conspiration formidable se formait de toutes parts contre Édouard, qui, de son côté, pour se procurer des soutiens au dehors, maria sa sœur à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et signa une ligue avec le duc de Bretagne. Mais quelque vaste plan qu'Édouard eût formé sur ces alliances, les troubles intérieurs de son royaume le détruisirent bientôt. Une sédition, qui éclata dans le nord, au commencement d'octobre 1469, amena la guerre civile et toutes ses horreurs. Le sang anglais ruissela sur les champs de bataille et sur les échafauds. Warwick et le duc de Clarence eurent d'abord l'air de travailler à apaiser les troubles; mais en 1470, ayant reçu une commission du roi pour lever des troupes, ils les levèrent en leur propre nom, et publièrent un manifeste contre le gouvernement. Un échec essuyé par leur parti déconcerta tellement leurs mesures, qu'ils licencièrent leur armée et se réfugièrent à Calais. Complots, stratagèmes, négociations, tout fut employé de part et d'autre pour se renforcer et enlever des partisans à son adversaire. Édouard, se croyant en sûreté, parce qu'il s'était secrètement reconcilié avec le duc de Clarence, et que l'escadre du duc de Bourgogne gardait la mer, ne faisait aucun préparatif contre Warwick. Il était occupé à réprimer une révolte dans le nord, lorsqu'il apprit que Warwick, débarqué à Darmouth, s'avançait à la tête de 60,000 hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence près de Nottingham, où, par la trahison du marquis de Montaigu, frère de Warwick, qui jouissait de toute sa confiance, Édouard fut sur le point d'être surpris la nuit dans sa tente. Il n'eut que le temps de monter à cheval et de fuir, avec une suite peu nombreuse, à Lynn en Norfolkshire. Il s'y embarqua à l'instant sur un vaisseau prêt à faire voile, courut, dans sa traversée, le risque d'être pris par des pirates, et aborda heureusement en Hollande. Son beau-frère, le duc de Bourgogne, le reçut assez froidement. Warwick, devenu maître du royaume onze jours après son débarquement, replaça Henri sur un trône qu'il n'enviait point. Cependant le duc de Bourgogne, qui avait d'abord paru vouloir, comme la fortune, changer de sentiment pour Édouard, se voyant menacé par les armes réunies de la France et de l'Angleterre, résolut de fournir quelques secours à son beau-frère, mais assez secrètement pour ne pas aigrir le gouvernement anglais. Édouard, maître d'une petite escadre qui portait 2,000 hommes, mais sûr des partisans qu'il conservait dans ses États, aborda, le 25 mars 1471, après neuf mois d'absence, à Ravenspur en Yorkshire. Son armée ne tarda pas à se grossir; il fut reçu dans York, et se vit bientôt en état de marcher sur Londres, où plusieurs commerçants, qui jadis lui avaient prêté de l'argent, ne voyant pas de moyen d'être payés s'il n'était pas rétabli sur le trône, agirent en sa faveur pour lui faire ouvrir les portes de la ville : on ajoute même que les jolies femmes, dont il avait su gagner les bonnes grâces, ne furent pas, en cette occasion, inutiles au succès de sa cause. Alors Édouard, devenu l'agresseur, se vit en état d'aller au-devant de Warwick, qui s'était avancé jusqu'à Barnet. Une sanglante bataille y fut livrée le 14 avril. La victoire se déclara pour Édouard, que son frère Clarence avait rejoint; Warwick y perdit la vie. Le même jour que se donna cette bataille décisive, Marguerite abordait à Weymouth avec son fils; elle marcha vers le Glocestershire. Chaque jour voyait grossir son armée; mais l'actif Édouard lui porta les derniers coups, le 4 mai, à Tewkusbury, sur les bords de la Saverne. Prise et menée devant le vainqueur avec son fils, elle fut ensuite confinée dans la Tour : son fils fut massacré presque à la vue du roi. Henri périt dans sa prison. La plupart des principaux partisans de la Rose rouge ayant terminé leurs jours dans les combats ou sur l'échafaud, Édouard était tranquille possesseur du trône. Un parlement ratifia, comme à l'ordinaire, tous les actes du vainqueur, et reconnut son autorité. Alors Édouard se livra tout entier aux plaisirs et à la dissipation; la cour imita son exemple : cet esprit de galanterie servit à tempérer parmi les Anglais l'âpreté que leur caractère avait contractée dans le temps des factions. Mais tout à coup l'espoir d'une conquête étrangère vint tirer le roi de sa léthargie. Il conclut avec le duc de Bourgogne une ligue, dont le but était de faire une invasion en France, et de réclamer la couronne de ce pays, ou au moins la Normandie et la Guienne. Il aborda effectivement à Calais en 1475, avec une armée nombreuse; mais le duc de Bourgogne manqua à ses engagements; l'adroit Louis XI se délivra d'Édouard en lui payant une somme convenue, et en s'engageant à lui faire une pension annuelle. Les deux monarques eurent ensuite une entrevue sur le pont de Pequigny, convinrent de mariages entre leurs enfants, et signèrent une trève en 1475. Louis gratifia de pensions plusieurs seigneurs anglais, et défraya généreusement la plus grande partie de l'armée anglaise à Amiens. La postérité reproche à Édouard l'acte de tyrannie dont il se rendit coupable dans sa propre famille. Il traitait depuis quelque temps avec beaucoup de froideur le duc de Clarence, qui l'avait aidé à ressaisir sa couronne. Clarence cria à l'ingratitude. Les intrigues de son autre frère Richard, duc de Glocester, et de la reine, aigrirent les soupçons du roi contre lui, et envenimèrent ses paroles et ses actions. Édouard, le sacrifiant à sa jalousie, le fit condamner à mort par un parlement vendu à ses caprices. Édouard passa le reste de ses jours dans la débauche et à former de vains projets, entre autres, celui de marier chacune de ses filles avec un souverain : aucune de ces alliances ne s'effectua. Celle qui devait avoir lieu entre sa fille aînée et le Dauphin ne s'accomplit pas, parce que Louis XI trouva son avantage à promettre son fils à Marguerite, fille de Maximilien. Édouard, malgré le charme de la mollesse dans laquelle il était plongé, fit des préparatifs pour se venger de cet affront. Louis tâcha de parer le coup, en excitant Jacques, roi d'Écosse, à déclarer la guerre à l'Angleterre. Le duc de Glocester entra en Écosse à la tête d'une armée, prit Berwick, et força les Écossais à faire la paix et à céder cette forteresse. Ce succès encouragea le roi à s'occuper plus sérieusement du projet de guerre contre la France. Tandis qu'il en faisait les préparatifs, il fut attaqué d'une mala-

die dont il mourut le 9 avril 1483. Ce prince eut plutôt de beaux dehors que de grandes qualités ; il fut brave et actif, mais adonné à tous les vices.

ÉDOUARD V, fils du précédent, était né le 4 novembre 1470, dans l'abbaye de Westminster, où sa mère s'était réfugiée lorsque le roi, son époux, fut obligé de s'enfuir de l'Angleterre pour échapper aux poursuites de ses ennemis. Edouard IV avait, pendant les dernières années de son règne, tenu en respect les deux factions rivales qui divisaient la cour, et composées, l'une des parents de la reine, l'autre, de toute l'ancienne noblesse. Mais, lors de sa dernière maladie, n'ignorant pas les troubles qu'elles pouvaient exciter sous la minorité de son fils, il assembla les principaux personnages des deux partis, leur recommanda la paix et l'union, et leur annonça que Richard, duc de Glocester son frère, alors absent, aurait la régence. A peine Édouard eut-il les yeux fermés que les jalousies des deux factions éclatèrent de nouveau. Chacune députa auprès du duc de Glocester pour briguer sa faveur. Richard, déjà tourmenté par une ambition effrénée, feignit d'abord, et prodigua à la reine les protestations de son zèle. Le jeune roi résidait, à la mort de son père (9 avril 1483), dans le château de Ludlow sur les frontières du pays de Galles, où il avait été envoyé pour que sa présence contînt les Gallois et rétablit le calme dans leur pays, où l'on avait récemment remarqué de la fermentation. La personne du prince était confiée au comte de Rivers, son oncle maternel. Celui-ci, lorsqu'il apprit la mort d'Édouard, partit pour Londres avec son pupille. Craignant, en approchant de Northampton où Richard était déjà arrivé, que cette ville ne fût trop petite pour contenir tant d'équipages, il fit prendre les devants au roi, l'envoya par un autre chemin à Stony-Stratford, et alla rendre ses devoirs à Richard, auprès duquel il s'excusa de cet arrangement. Il en fut bien accueilli, et partit avec lui le lendemain 1er mai pour rejoindre Édouard ; mais en entrant à Stony-Stratford, il fut arrêté avec sir Richard Gray, un des fils de la reine, et deux autres seigneurs. Le roi, saisi de douleur et d'effroi en voyant cet acte de violence, commis sur des parents si proches qui l'avaient élevé avec tant de soin, ne put retenir ses plaintes ni ses larmes. Glocester, se jetant à ses genoux, lui fit les plus fortes protestations de fidélité et d'attachement pour sa personne, l'assura qu'il n'avait rien fait que pour sa sûreté, et dit tout ce qu'il jugea de plus propre à dissiper les frayeurs et à sécher les larmes du jeune prince, désormais dénué de tout appui. On lui rendit dans la route tous les honneurs dus à un souverain, afin de fasciner les yeux du peuple. Cela servit à calmer les habitants de Londres qui, à la nouvelle de ce qui s'était passé, avaient conçu des soupçons contre le duc de Glocester, et commençaient à murmurer. Lorsque Édouard approcha, le peuple sortit en foule pour le recevoir. Ce jeune prince entra dans la ville, le 4 mai, accompagné d'un grand nombre de seigneurs, Richard marchait derrière lui la tête nue. On logea Édouard au palais de l'évêque, afin de marquer aux bourgeois la confiance que l'on avait en eux et de faire voir qu'on ne pensait qu'à sa sûreté. Cette conduite dissipa tous les soupçons. Richard, voulant demeurer maître de la personne de son neveu, se fit nommer protecteur du roi et du royaume. Ensuite, sous prétexte de faire assister le duc d'York au couronnement de son frère, il réussit à le tirer des mains de la reine, réfugiée avec lui à Westminster : et lorsqu'il eut ainsi en sa puissance les deux princes, qui ressentaient une vive joie de se trouver ensemble, il les envoya loger à la Tour, afin, disait-il, de les écarter de tout danger ; c'était d'ailleurs la coutume de ces temps que les rois allassent en cérémonie, de la Tour à Westminster, la veille de leur couronnement. Celui d'Édouard fut fixé au 22 juin. Mais à cette époque Richard fit déclarer ses deux neveux bâtards, et prit le titre de roi. Depuis ce moment on n'entendit plus parler des deux princes. La plupart des historiens racontent que Richard étant à Glocester, expédia à Brakenburi, gouverneur de la Tour, l'ordre de faire mourir les deux princes. Ce brave homme refusa d'obéir. Alors Richard s'étant assuré du dévouement de Jacques Tyrrel, écrivit à Brakenburi de remettre au porteur de sa lettre les clefs et le gouvernement de la Tour pour une nuit. Tyrrel entra la nuit, avec ses suppôts, dans la chambre où dormaient les jeunes princes. Quelques écrivains ont prétendu que la vue de ces deux innocentes victimes le fit d'abord hésiter ; mais qu'endurci par l'habitude du crime, il surmonta ce premier mouvement et les étouffa sous des oreillers. D'autres ont rapporté qu'il fit entrer trois de ses agents dans la chambre des princes, et leur commanda d'exécuter leur commission pendant qu'il garderait les dehors ; que ces monstres étouffèrent ces enfants avec des oreillers, et montrèrent leurs corps nus à Tyrrel, qui ordonna de les enterrer au pied de l'escalier, dans une fosse qu'ils creusèrent sous un monceau de pierres. C'était le 23 juin 1483. Édouard était alors âgé de 13 ans et avait porté le titre de roi pendant deux mois et douze jours ; son frère Richard n'avait que 9 ans ; il était né le 28 mai 1474. Toutes les circonstances de leur assassinat furent avouées sous le règne suivant par les auteurs mêmes, qui, cependant, ne furent jamais punis de leurs crimes. On ajoute qu'en 1694, sous le règne de Charles II, comme on faisait quelques changements dans cet endroit de la Tour, on trouva, sous un monceau de pierres, des ossements qui, par leurs proportions, correspondaient à ceux d'enfants de l'âge d'Édouard V et de son frère. On en conclut que c'étaient ceux de ces deux princes. Charles II les fit déposer à Westminster, dans un tombeau de marbre sur lequel on grava une inscription qui rappelait leur triste fin. Telle était l'opinion généralement adoptée sur la catastrophe qui termina les jours d'Édouard V et de son frère, lorsque Horace Walpole publia son *Règne de Richard III,* ou *Doutes historiques sur les crimes qui lui sont imputés.* Il cite des documents originaux et authentiques, desquels il résulte que tout ce récit n'est pas parfaitement avéré. Une de ces pièces fait penser qu'Édouard assista, ou dut assister, au couronnement de son oncle ; Walpole ajoute que lors de l'accession de Henri VII, il ne fut fait aucune enquête sur l'assassinat des deux princes, et qu'il ne fut pas mentionné dans l'acte du parlement qui condamna Richard, quoique c'eût été le plus grave et le plus odieux de ses crimes. Aucune poursuite ne fut faite contre les prétendus assassins que onze ans après, lorsque Perkins parut, et l'on ne mit même aucune régularité dans les pour-

suites. Le sort final des deux fils d'Édouard IV reste donc encore un problème assez difficile à résoudre. Casimir Delavigne en a fait le sujet d'une tragédie : *les Enfants d'Édouard*.

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, monta sur le trône en 1547, à l'âge de 10 ans, et mourut de consomption en 1553, avant d'avoir atteint sa majorité (fixée à 18 ans). Ce prince, dont les historiens anglais vantent la douceur, l'affabilité et l'application à l'étude, fut vivement regretté. Ce fut sous son règne que la réforme, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance. On trouve beaucoup de particularités curieuses sur Édouard VI dans l'Histoire de la réformation par Burnet. Cet écrivain a puisé ses détails dans un journal écrit par le prince lui-même, et dont on conservait le manuscrit dans la fameuse bibliothèque du chevalier Cotton.

ÉDOUARD, prince de Galles, surnommé *le Prince Noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330, d'Édouard III et de Philippine de Hainaut, fut un des personnages les plus remarquables de son siècle. Dès l'âge de 15 ans il accompagna son père en France, et débuta d'une manière brillante à la bataille de Créci (25 août 1346). Investi du duché de Guienne et du commandement général des possessions anglaises sur le territoire français, Édouard fit une irruption dans le Languedoc, surprit Carcassonne et Narbonne, ravagea toute cette province, puis l'Agenois, le Quercy et le Limousin, entra dans le Berry, et fit des tentatives infructueuses sur Issoudun et sur Bourges. Son intention était de passer en Normandie ; mais il trouva les ponts sur la Loire rompus et les passages bien gardés. Informé de l'approche du roi de France à la tête d'une armée de 60,000 hommes, il se disposait à rétrograder sur la Guienne lorsqu'il vit paraître cette armée dans les plaines de Maupertuis près de Poitiers. Dans l'impossibilité où il se trouvait d'opérer sa retraite, il fit ses préparatifs, et gagna le 19 septembre 1356 la célèbre bataille, dite de Poitiers, si funeste à la France, et où le roi Jean fut fait prisonnier avec l'un de ses fils. La conduite d'Édouard envers l'illustre captif est encore plus glorieuse pour lui que sa victoire : il sortit de sa tente pour aller au-devant de lui, le reçut avec les plus grands égards, et n'attribua le succès qu'il venait d'obtenir qu'au hasard de la guerre. Trois ans après il conclut avec le Dauphin, depuis Charles V, le traité de Bretigny. Fixé à Bordeaux avec le titre de prince souverain d'Aquitaine, Édouard prêta son secours à Pierre le Cruel, chassé du trône de Castille par son frère naturel, Henri de Transtamare, et contracta dans cette brillante, mais funeste expédition, une maladie dont il ne put se rétablir. Après avoir langui quelques années, il mourut le 8 juin 1376, « laissant, dit l'historien Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache.... Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle grossier dans lequel il vivait, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité ou des temps modernes. » De son mariage avec la fille du comte de Kent il avait eu deux fils, dont un seul survécut et monta sur le trône sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né le 13 octobre 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère en 1463, lorsque le parti d'York eut placé la couronne sur la tête d'Édouard IV. Il y rentra en 1471, après avoir épousé la fille du comte Warwick, qui, mécontent d'Édouard IV, avait abandonné sa cause ; mais le parti de Lancastre ayant été ruiné à la bataille de Tewkessbury, et le jeune prince étant tombé ainsi que sa mère dans les mains des vainqueurs, il fut massacré le 4 mai 1471, presque sous les yeux du roi, qui, dit-on, avait donné le signal de sa mort. Cette catastrophe a été mise sur la scène par Shakspeare dans la 3e partie de sa tragédie de *Henri VI*.

ÉDOUARD PLANTAGENET, dernier rejeton mâle de cette illustre maison, fils du duc de Clarence et d'Isabelle fille du fameux comte de Warwick, né en 1475, fut créé comte de Warwick par Édouard IV, en mémoire de son aïeul maternel, dont ce prince avait ordonné la mort. Mais Henri VII, à qui les droits du jeune Édouard causaient de vives inquiétudes, le fit enfermer dans la Tour de Londres en 1485. Il y resta 15 ans, au bout desquels, étant entré dans le complot ourdi par Perkins, et en ayant fait l'aveu, il fut condamné à être décapité, et subit son jugement le 20 décembre 1499.

ÉDOUARD (Charles) STUART, dit *le Prétendant*. *Voyez* **STUART**.

ÉDOUARD Ier, roi de Portugal, fils de Jean Ier, lui succéda en 1433, rétablit la discipline relâchée sous le règne précédent, mit de l'ordre dans les finances de l'État, convoqua les cortès, fit des lois somptuaires, encouragea le commerce, protégea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même, et mourut le 17 septembre 1438, à l'âge de 37 ans. Il avait travaillé avec le savant jurisconsulte D. Juan de Regras à un *Code* sur l'administration de la justice, et composé un *Traité* sur la fidélité qu'on doit apporter au commerce de l'amitié.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, entré au service de l'empereur Ferdinand III, avait obtenu le grade de lieutenant général, alors que son frère Jean IV n'était encore que duc de Bragance ; mais après la révolution qui mit le sceptre entre les mains de ce prince, la cour de Madrid sollicita l'arrestation d'Édouard, et l'Empereur, cédant aux instances du cabinet espagnol, le livra lâchement à ses ennemis. Transféré au château de Milan, il y mourut en 1647, de chagrin ou de poison, au bout de 8 ans de captivité, et dans la 44e année de son âge.

ÉDRED, 10e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Édouard l'Ancien, succéda à son frère Edmond en 946, se fit remarquer par une extrême justice et gagna l'affection de ses sujets par sa bonté et la douceur de ses mœurs. Il réprima plusieurs révoltes des Danois-Northumbriens, et força Malcolm, roi d'Écosse, à se reconnaître vassal de l'Angleterre. Saint Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, prit, sous ce règne, une grande part aux affaires publiques. Édred mourut en 955 et eut pour successeur Edmond, son neveu.

ÉDRIC, duc de Mercie, surnommé *Stréon*, a rendu son nom fameux dans l'histoire d'Angleterre au 11e siècle, par ses crimes et ses perfidies. Il livra sa patrie aux Danois, après avoir indignement trahi et fait assassiner Éthelred, son souverain, qui l'avait comblé d'honneurs

et lui avait fait épouser sa fille. Canut, roi des Danois, profita du crime ; mais il en punit l'auteur. Édric fut décapité et son corps jeté dans la Tamise.

EDRIS, arrière-petit-fils d'Ali et gendre de Mahomet, fut le fondateur de l'empire des Edrisites, qui subsista en Afrique 200 ans et 5 mois. Il avait vu périr Mohamed, l'un de ses frères, dans un combat contre le calife Médhy, l'an de l'hégire 169 (de J.C. 784), et s'était réfugié en Afrique pour échapper au vainqueur, lorsque, 4 ans après, il s'établit à Walily, capitale du pays de Zerhoun, et fut, l'année suivante, proclamé iman par plusieurs tribus. Haroun-Al-Réchyd, qui régnait à Bagdad, alarmé de la naissance et des accroissements de ce nouvel État, résolut de se défaire d'un voisin qui déjà lui semblait redoutable. L'espace de pays qui les séparait ne fournissant ni vivres ni eau, formait une barrière naturelle que Haroun-Al-Réchyd n'essaya pas de franchir ; il envoya à la cour d'Edris un esclave dévoué, qui s'insinua auprès de ce prince, et l'empoisonna l'an de l'hégire 177 et de J. C. 793.

EDRIS, fils et successeur du précédent, né à Watili le 14 octobre 793, conserva le trône par les soins de Rachid et de Abou-Khaled-Yézyd, ministres dévoués. Il accrut ses États des villes de Tabis et d'Agmah, jeta les fondements de la ville de Fez, devint un monarque puissant, et mourut l'an de l'hégire 273 et de J. C. 828 (7 septembre). Mohamed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

EDRISI, célèbre géographe arabe, né vers l'an 493 de l'hégire, 1099 de J. C., était de la race des Edrisites, qui, 200 ans auparavant, avaient été dépouillés de leurs États. Il fabriqua pour Roger Ier, roi de Sicile, à la cour duquel il vivait, un globe terrestre d'argent qui pesait 800 marcs, et composa, vers l'an 1153, un livre de géographie pour servir d'explication à ce globe. Ce livre donnait la description du monde connu, divisé par climats et par parties ou régions, et renfermait toutes les notions que son auteur avait puisées dans les relations les plus récentes des voyageurs. On ne connaît de cet ouvrage que des abrégés. La première édition en arabe, Rome, 1592, in-4°, est estimée. *De la géographie universelle, ou Jardin fleuri dans lequel toutes les régions du globe, les provinces, les îles et les villes ainsi que leurs dimensions sont décrites.* Gabriel Sionite et J. Hesronite en publièrent une traduction latine sous le titre de : *Geographia nubiensis, id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio*, Paris, 1619, in-4°. On en a publié depuis séparément différentes parties : M. Hartman, l'*Afrique*, en latin, Goettingue, 1796, in-8° ; *la Descripcion de Espana*, par Joseph-Antoine Conde, Madrid, 1799, in-8°, avec le texte arabe ; *la Sicile*, dans l'ouvrage intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant*, etc., Palerme, 1790, in-fol. Bredow a inséré une *Dissertation* sur la carte d'Edrisi, t. IX des *Éphémérides géographiques*.

EDRYCUS. *Voyez* **ETHRYG**.

EDWARDS (Richard), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, né en 1523, mort en 1566, a joui de la réputation du meilleur poëte et du plus grand musicien de son temps. On a de lui 3 pièces de théâtre, dont l'une porte la date de 1562, et des poésies parmi lesquelles on distingue une petite pièce intitulée : *le Glas d'Edwards, ou la Cloche de mort*. Ses poésies font partie du recueil qui a pour titre : *A Paradise of dainty devices* (Paradis de devises ingénieuses), 1578.

EDWARDS (Thomas), théologien anglais, élevé à l'université de Cambridge, y reçut ses degrés en 1609, prit une part très-active aux querelles religieuses de son temps, publia un grand nombre d'écrits, tantôt contre le parti parlementaire, tantôt contre celui des indépendants. Après le triomphe de ceux-ci et l'usurpation de Cromwell, il se retira en Hollande, et y mourut en 1647. Ses principaux écrits sont : *Raisons contre le gouvernement indépendant des congrégations particulières*, Londres, 1641, in-4° ; *Antapologia*, 1644, in-4° ; *Gangrena, ou Tableau des querelles religieuses de cette époque*, 1645-1646, 3 parties in-4° ; *Traité contre la tolérance, ou La dernière et la meilleure ressource de Satan jetée à bas*, 1647, in-4°.

EDWARDS (Jean), fils du précédent, né en 1637, acquit la réputation d'un prédicateur très-distingué, et mourut en 1716. Ses ouvrages, où respirent les principes d'un puritanisme sévère, le placent au premier rang parmi les écrivains de son temps ; mais ils sont presque tombés dans l'oubli avec les querelles qui les firent naître. Les plus remarquables sont : *le Prédicateur*, 1705-1706, 3 parties ; et la *Theologia reformata*, 3 vol. in-folio.

EDWARDS (Jonathan), théologien anglais, principal du collége d'Oxford en 1686, est connu par quelques ouvrages qu'il composa contre les ariens et les sociniens.

EDWARDS (Thomas), littérateur anglais, né en 1699, mort en 1757, mérita par ses observations critiques sur l'édition de Shakspeare, par Warburton, la réputation d'homme d'esprit et d'érudit : il les publia en 1747 sous le titre de : *Supplément à l'édition de Shakspeare de M. Warburton*, et l'année suivante, sous celui de : *Règles de critique ;* cet ouvrage eut un très-grand succès. La 7e édition est augmentée du *Procès de la lettre Y*, badinage dans lequel l'auteur discute les principes de l'orthographe anglaise, et d'environ 50 sonnets médiocres.

EDWARDS (Jonathan), théologien anglo-américain, né en 1703 à Windsor dans le Connecticut, exerça le ministère évangélique à New-York et à Northampton. Destitué en 1750 pour avoir refusé d'admettre à la communion ceux qui ne donnaient pas des preuves suffisantes de leur conversion, et pour avoir voulu soumettre à des censures ecclésiastiques les lecteurs de livres obscènes, il se retira dans la province de Massachusett-Bay, à Stockbridge, comme simple missionnaire. Quelques années après il fut choisi pour présider le collége de New-Jersey, et mourut dans cette ville en 1758. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été publiés. Les plus remarquables sont : *Tableau fidèle de l'œuvre surprenante de Dieu dans la conversion de plusieurs centaines d'âmes dans la province de Northampton*, Londres, 1737 ; Boston, 1738, in-8° ; *Traité concernant les affections religieuses*, ibid., 1746 ; *Vie de David Brainerd, missionnaire en Amérique*, ibid., 1749, in-8° ; *Examen exact et sévère de l'idee généralement adoptée de nos jours sur cette liberté de volonté que l'on sup-*

pose essentielle à l'être moral, 1754, in-8° : cet écrit passe pour l'un des meilleurs qui aient été composés pour la défense de la nécessité philosophique. On a publié après sa mort un recueil de *Sermons* sur différents sujets, 1765, in-8°, et 2 vol. d'*Observations* sur des matières théologiques.

EDWARDS (Jonathan), fils du précédent, né à Northampton en 1745, embrassa l'état ecclésiastique, devint président du collége de l'Union (État de New-York), et mourut en 1801. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Londres, 1817, 8 vol. grand in-8°, avec la *Vie* de l'auteur par Williams et Pearson. On y distingue ses observations sur le langage des Indiens habitant dans le Connecticut : *Observations on the language of the Muhekanew Indians,* New-Haven, 1788, Londres, 1789, in-8°.

EDWARDS (George), célèbre naturaliste anglais, né en 1693 à Stratford, comté d'Essex, quitta le commerce pour se livrer à l'étude, voyagea pour acquérir des connaissances, et, de retour en Angleterre, s'attacha principalement à l'histoire naturelle. Ses dessins coloriés d'animaux et de plantes lui valurent de l'argent et des protecteurs. Il obtint la place de bibliothécaire du collége des médecins, fut admis à la Société royale de Londres et à celle des antiquaires, et mourut le 23 juillet 1773. Son principal ouvrage est l'*Histoire des oiseaux,* 1743-1751, 4 vol. in-4°, contenant 210 planches coloriées, avec des explications en anglais et en français. La continuation, sous le titre de : *Glanures d'histoire naturelle,* 1758-64, 3 vol. in-4°, avec 151 planches, porte à plus de 600 le nombre des sujets qu'il a représentés, oiseaux, poissons, insectes, etc. On lui doit encore des *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques,* des *Essais* sur l'histoire naturelle publiés en 1770, et la seconde édition de l'*Histoire naturelle de la Caroline,* de Catesby.

EDWARDS (Thomas), théologien anglican, né en 1729 à Coventry, fut recteur de l'église de Saint-Jean-Baptiste de cette ville, puis vicaire de Nunéaton dans le Warwick, et mourut en 1785. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dans lesquels il se montre zélé défenseur de la religion ; celui qui a pour titre : *Preuves que la doctrine de la grâce irrésistible n'a aucun fondement dans les livres de l'Ancien Testament,* 1759, passe pour l'un des plus importants qui aient été écrits sur la dissidence des arminiens et des calvinistes. Il a donné un choix d'*Idylles* de Théocrite avec les notes dites *variorum,* auxquelles il a joint ses propres remarques, 1779, in-8°. Ce recueil est fort estimé des savants.

EDWARDS (Jean), botaniste, s'est fait connaître par le *the British Erbal,* Londres, 1770, in-fol. Ce vol. contient 100 planches coloriées des plantes les plus belles et les plus utiles qui fleurissent en Angleterre, et une *Notice* sur la manière de les cultiver.

EDWARDS (Bryan ou Brian), écrivain anglais, né en 1743 dans le Wiltshire, était encore fort jeune lorsqu'il se rendit à la Jamaïque auprès d'un oncle propriétaire d'une plantation de sucre. Appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, Edwards combattit vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. De retour en Angleterre, et appelé à la chambre des communes, il s'y montra le constant défenseur des colons ; mais, comme il plaignait le sort des esclaves tout en reconnaissant les dangers de leur émancipation, il fit adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre eux. Edwards mourut le 16 juillet 1800. On a de lui : *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales,* Londres, 1793, 1801, 3 vol. in-8° ; 3e édition, 1801, 3 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur, des planches, des cartes géographiques et des additions ; 5e édition, 1819, 5 vol. in-8°, continuée jusqu'à cette époque ; *Description historique de la colonie française de l'île de St.-Domingue,* etc., ibid., 1796, in-4°, traduite de l'anglais, Paris, 1813, in-8° ; *Conduite du gouvernement et de l'assemblée de la Jamaïque à l'égard des nègres marrons,* etc., ibid., 1796, in-8°.

EDWARDS (William-Frédéric), docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de la Société philomathique, etc., né à la Jamaïque en 1777, vint en Europe pendant la révolution, il se fixa à Bruges, où il enseigna les langues anciennes et les sciences naturelles. Voulant se perfectionner dans ces dernières, il se rendit à Paris, et commença à étudier la médecine ; il s'appliqua surtout à l'étude de l'anatomie et de la physiologie pathologique. Il s'occupa ensuite de la structure de la peau et des causes de sa coloration, et fut aidé dans ses recherches par M. Gaultier. En 1813, Edwards a lu à l'Institut un *Mémoire sur l'anatomie de l'œil,* dans lequel il décrit avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui la membrane de l'humeur aqueuse. Edwards fut reçu, en 1815, docteur à la faculté de médecine de Paris. Sa thèse fut une *Dissertation sur l'inflammation de l'iris et sur la cataracte noire.* Il fit vers cette époque, en commun avec M. Chevillot, des *Recherches chimiques sur le caméléon minéral.* En 1819, il présenta à l'Académie des sciences quatre nouveaux mémoires qui font suite aux précédents et qui ont pour titres : *De l'influence des agents physiques sur les animaux vertèbres.* Le 8 mai 1826, Edwards lut à l'Académie des sciences un mémoire qui a pour titre : *De la liaison du règne végétal et du règne animal.* Indépendamment des mémoires que nous avons cités, et qui n'ont pas été imprimés, il a publié : *De l'influence des agents physiques sur la vie,* Paris, 1824, in-8°. Les différents mémoires dont nous avons parlé, sont la base de cet ouvrage, fruit des longues expériences de l'auteur. Il fut un des collaborateurs du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle,* publié sous la direction de M. Bory de Saint-Vincent. Edwards est mort à Versailles le 23 juillet 1842.

EDWIGE. *Voyez* **HEDWIGE** (Ste.).

EDWIN, roi de Northumberland, fut le premier prince de ce pays qui ait embrassé la religion chrétienne. Chassé du royaume de Deirie par Adelfrid, roi de Bernicie, qui s'empara du trône, Edwin se réfugia auprès de Redwald, roi des Estangles, gagna sa confiance, se fit respecter et chérir du peuple, et reconquit ses États par la force des armes. Après la mort de Redwald, les Estangles lui offrirent la couronne ; mais il la refusa et la fit donner à l'héritier légitime. Ce prince, le plus remarquable des monarques de son temps, périt l'an 633 en combattant contre le roi de Mercie et le roi des Bretons.

EDWIN (Jean), comédien anglais, naquit à Londres

en 1698; il s'attacha à l'étude de la musique, et son éducation fut d'ailleurs très-négligée. Dès l'âge de 16 ans Edwin jouait les rôles de vieillards d'une manière admirable. Il se distinguait également dans les rôles de voleurs, de paysans de et constables. On le considérait comme le meilleur chanteur d'opéra-bouffe qui existât alors dans son pays. Il joua sur le théâtre de Bath et sur ceux de Covent-Garden et de Hay-Market à Londres, alla ensuite à Dublin, où il n'eut pas grand succès, et revint à Londres où il mourut le 31 octobre 1790.

EDWIN (mistriss Williams), sœur du précédent, était fort en vogue à Londres pour ses prétendues connaissances dans la divination, qui attiraient chez elle des dames de la plus haute distinction.

EDWY, dit *le Beau*, 11e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils d'Edmond Ier, succéda à Édred, son oncle, en 955. Le mariage qu'il contracta malgré les représentations de ses ministres et au mépris des canons de l'Église, avec Elgiva, princesse du sang royal, fut la source des troubles qui agitèrent l'Angleterre. L'exil de saint Dunstan suivit de près ce mariage : sa disgrâce était la punition des insultes auxquelles ce prélat s'était livré contre son souverain le jour même du couronnement. Les partisans du ministre s'emparèrent de la reine, lui brûlèrent le visage avec un fer rouge, et la reléguèrent en Irlande. Elle échappa à ses bourreaux; mais bientôt elle retomba entre leurs mains, et périt victime de nouvelles cruautés. Edwy fut déposé pour avoir désobéi aux lois ecclésiastiques, et mourut de chagrin en 959, après avoir vu élire à sa place, Edgar, l'un de ses frères.

EDZARDI (Esdras), savant hébreu, né à Hambourg le 28 juin 1629, se livra dès sa jeunesse à l'étude des langues orientales, et voyagea ensuite pour perfectionner ses connaissances. De retour dans sa patrie, l'offre des postes les plus avantageux ne put le séduire ni le détourner de ses modestes travaux. Sa principale occupation jusqu'à sa mort, le 1er janvier 1708, fut de gagner les juifs à la communion luthérienne. On ne connait de ce savant que des thèses : *de Præcipuis doctrinæ christianæ capitibus adversùs Judæos et Photinianos*. La bibliothèque de Bâle possède plusieurs de ses lettres à Buxtorf.

EDZARDI (Sébastien), fils du précédent, né à Hambourg en 1673, mort le 10 juin 1736, adjoint à la faculté de philosophie de Wittenberg en 1696, puis professeur de logique et de métaphysique au gymnase de Hambourg, continua, mais avec de faibles succès, les travaux de son père pour la conversion des juifs. On a de lui plusieurs écrits polémiques, en allemand et en latin, dirigés contre Leclerc, Breithaupt, Weissmann, et contre les calvinistes. Le *Dictionnaire des savants* de Thiessen donne le catalogue de ses écrits.

EDZARDI (Jean-Esdras), frère aîné du précédent, fut professeur à Rostock, puis ministre de l'église de la Trinité à Londres, où il mourut en 1713. Il a laissé un ouvrage sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre.

EDZARDI (George-Éléazar), frère des précédents, né le 22 janvier 1661, mort le 23 juillet 1727, occupa 32 ans la chaire de grec et d'histoire à l'université de Hambourg, sa patrie, et fut ensuite nommé professeur de langues orientales. Il a publié en latin plusieurs *Traités thalmudiques*, avec des notes.

EECKHOUT (Gerbrant van den), peintre, né le 19 août 1621, à Amsterdam, élève de Rembrandt, a composé un grand nombre de portraits et des tableaux d'histoire où l'on retrouve la vigueur de coloris et la manière de son maitre. Il éclaire ses fonds plus que ne le faisait cet artiste, mais il manque comme lui de correction dans le dessin, et d'exactitude dans le costume. Eeckhout mourut le 22 juillet 1674. On cite comme ses plus beaux tableaux un *Jésus au milieu des docteurs*, et un *Jésus enfant dans les bras de Siméon*. Le musée de Paris en possède un qui représente *Anne consacrant Samuel son fils au Seigneur*. Le musée de la Haye possède de ce peintre une *Adoration des Mages*.

EECKHOUT (Antoine van den), peintre, né à Bruges en 1656, travailla de concert avec Louis de Deyster, son ami et son beau-frère; il peignait les fleurs et les fruits dans les tableaux dont Louis faisait les figures. Leurs ouvrages furent très-recherchés dans le temps. Eeckhout venait d'épouser à Lisbonne une fille de qualité, fort riche, lorsqu'il périt, en 1695, assassiné par des rivaux jaloux.

EFFEN (Juste van), né à Utrecht, le 21 avril 1684, était fils d'un officier réformé, qui n'avait d'autre fortune qu'une modique pension. Il perdit son père au moment où il venait de terminer ses études, et ce malheur le laissa l'unique soutien de sa mère et d'une sœur plus jeune que lui. Quelques personnes, qui prenaient intérêt à van Effen, le firent agréer au baron de Welderen, pour gouverneur de son fils. Cette place le mettait à l'abri du besoin; mais il ne pouvait soulager sa famille, comme il l'aurait désiré, et c'est à quoi il résolut de faire tourner son goût pour la littérature. Le premier ouvrage qu'il publia fut *le Misanthrope*, espèce de feuille périodique dont *le Spectateur* d'Addison lui avait fourni le modèle et qui eut un succès remarquable. Il travailla ensuite avec quelques-uns de ses amis, au *Journal littéraire de la Haye*, l'un des écrits de ce genre où l'on trouve le plus d'érudition, de saine critique et surtout d'impartialité. Il accompagna en Suède, en 1719, le prince de Hesse Philippsthal qui avait promis de prendre soin de sa fortune; abandonné par son protecteur, il revint à la Haye, plus pauvre que quand il en était parti, et recommença à travailler aux journaux. Une querelle littéraire que lui suscita Camusat, lui causa un vif chagrin, et pour la faire cesser, il se retira à Leyde, avec un jeune homme dont il surveillait l'éducation. Il se livra dans cette ville à de nouvelles entreprises littéraires qui lui procurèrent quelque argent, mais accrurent peu sa réputation. Le comte de Welderen, envoyé par les Etats-Généraux en Angleterre, prit van Effen pour secrétaire, et à son retour de cette importante mission, lui procura la place d'inspecteur des magasins de Bois-le-Duc; il la remplit pendant huit ans et mourut en cette ville le 18 septembre 1735. On lui doit des traductions de différents ouvrages de l'anglais, entre autres : *les Aventures de Robinson Crusoé*, traduites de Daniel de Foë; Amsterdam, 1720-31, 3 vol. in-12; *le Conte du tonneau*, traduit de Swift, la Haye, 1721, 3 vol. in-12; *Pensées libres sur la religion, l'Église et le bonheur de la nation*, traduit de Mandeville, la Haye, 1722, 2 vol. in-12; *le Mentor moderne*, traduit d'Addison, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12.

EFFIAT (Antoine COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, surintendant des finances sous Louis XIII, né en 1581, se distingua dans la guerre, dans l'administration et dans les négociations politiques. Ministre, il réduisit le taux de l'intérêt du denier 10 au denier 18; diplomate, il conclut le mariage de Henriette de France avec Charles Ier; et guerrier, il se signala au siége de la Rochelle, pendant lequel il servit comme maréchal de camp, aux combats de Veillane, de Carignan, et à la prise de Saluces, où il commandait comme lieutenant général; l'année suivante, il obtint le bâton de maréchal, fut investi du commandement de l'armée d'Alsace, le 27 juillet 1632, et mourut presque à l'ouverture de la campagne. Il a laissé plusieurs écrits sur l'histoire militaire, politique et financière de son temps, tels que: *État des affaires de finances*, présenté en assemblée des notables en 1626 (tome XII du *Mercure français*); *Discours* sur son ambassade en Angleterre, ibid.; *Lettres sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez, in-4°); *Les heureux progrès de Louis XIII en Piémont* (dans le *Recueil des diverses révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1632); *Mémoires* concernant les dernières guerres d'Italie de 1625 à 1632, in-12; 1669-1682, 2 vol. in-12; plusieurs *Mémoires* et *Lettres* conservés dans diverses bibliothèques. Le marquis d'Effiat est le père du malheureux Henri, marquis de Cinq-Mars.

EFIMIEF (Dmitri-Vladimirovitsch), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, a donné dans sa langue 3 comédies, représentées avec un grand succès à St.-Pétersbourg. Ce sont: *le Joueur criminel, ou la Sœur vendue par son frère; Suite de la Sœur vendue par son frère*; et *le Voyageur, ou l'Éducation sans succès*. La première de ces pièces a seule été imprimée, St.-Pétersbourg, 1788.

EGA (le comte de), seigneur portugais de l'ancienne famille de Saldanha, a joué un rôle assez remarquable dans les événements qui eurent lieu en Portugal, par suite de l'occupation de ce pays par l'armée française sous les ordres du général Junot. Lors de l'entrée de ce corps en Espagne, le comte d'Ega se trouvait à Madrid en qualité d'ambassadeur de son souverain, et ne quitta son poste qu'après le départ du prince régent pour le Brésil. Arrivé à Lisbonne, il fit la cour au général Junot, et devint l'instrument de ses volontés: s'étant aperçu que ce militaire, fier de la protection spéciale de Napoléon, avait l'ambition de devenir roi à l'instar de Murat, le comte crut le rendre propice à ses vues particulières et aux intérêts de la noblesse, en suggérant le projet d'une adresse à Napoléon faite au nom de toutes les classes de la nation, mais dans le seul intérêt des privilégiés, dans laquelle on lui demanderait un roi de son choix ou un gouverneur général permanent. Le projet s'exécuta, mais avec quelques modifications, car plusieurs zélés patriotes ayant eu connaissance des plans de la noblesse, se hâtèrent de rédiger une adresse à Napoléon, lui demandant aussi un roi de son choix, et de plus une constitution dont ils posaient les bases, et qui aurait garanti à la nation les droits les plus précieux; ils engagèrent le *juiz do povo*, espèce de magistrat populaire élu par les corps de métiers, à présenter aux autorités françaises cette pièce, au moment où il serait appelé à signer l'adresse des privilégiés. Cela eut lieu en effet, et irrita beaucoup le général Junot qui fit réprimander sévèrement l'honnête tonnelier qui avait osé lui parler au nom du peuple. Cependant le comte d'Ega se vit obligé de modifier son adresse et la rendit un peu moins antipopulaire. Mais bientôt l'évacuation du Portugal, par suite de la bataille du Vimeiro et de la convention de Cintro, força le comte d'Ega à quitter sa patrie et à s'embarquer sur un des transports destinés à conduire l'armée de Junot en France. Arrivé à Paris, il fut très-bien reçu de l'empereur qui lui accorda la jouissance du traitement de ministre de la justice, place à laquelle le général Junot l'avait nommé, et qui était de 60,000 francs par an. Il vécut à Paris jusqu'en 1823, perdit sa pension à la restauration; mais il en obtint une autre modique, et rentra enfin dans son pays en profitant de l'amnistie prononcée d'abord par les cortès, confirmée et maintenue par Jean VI, car, pendant son séjour en France, le comte avait été condamné à mort dans son pays comme traître à son roi. Il est mort à Lisbonne en 1827.

EGASSE DU BOULAY. *Voyez* **BOULAY.**

EGBERT, ECBERT ou **ECKBERT**, archevêque d'York, fut un des plus illustres prélats de son siècle. Issu du sang royal, il était frère d'Eadbert, qui après avoir régné glorieusement sur les Northumbres, pendant plus de 20 ans, abdiqua un pouvoir dont il n'avait usé que dans l'intérêt de ses peuples, et vint goûter à l'ombre des autels une paix qu'il n'avait pas connue sur le trône. Egbert, le cadet, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, entra de bonne heure dans un cloître, où il puisa sous la direction de maîtres habiles, avec l'amour des vertus chrétiennes, le goût des saintes lettres, qu'il cultiva toute sa vie avec ardeur. Il sortit de sa retraite en 732, pour occuper le siége épiscopal d'York, où l'avait appelé le vœu du peuple et du clergé. Quelques auteurs disent qu'Egbert reçut le *pallium* du pape Zacharie, en 735; mais si c'est ce pontife qui lui envoya le signe de la dignité métropolitaine, ce ne put être au plus tôt qu'en 741, puisque cette année est celle de son avénement à la chaire de Saint-Pierre. Il avait formé en faveur des jeunes élèves une bibliothèque remarquable pour le temps, et dont le célèbre Alcuin, son disciple, fut ou dut être le premier conservateur. En 758, il admit son frère Eadbert au nombre de ses clercs en lui donnant la tonsure, et mourut en 767. On a de cet illustre prélat: *Dialogus de ecclesiastică institutione*, Dublin, 1664, in-8°; *Constitutiones ecclesiasticæ*. Cette compilation, faite par Egbert ou d'après ses ordres, est divisée en quatre livres; les copies n'en sont pas rares en Angleterre; mais on n'en a publié jusqu'ici que des fragments plus ou moins étendus.

EGBERT, roi de Westsex au 9e siècle, et le premier qui ait porté le titre de roi d'Angleterre, descendait en ligne directe, par Alchmond, son père, de Cerdic, fondateur de ce royaume. Après la mort d'Alchmond, Egbert, frustré de la couronne par l'usurpation de Brithric, se retira en France, et resta à la cour de Charlemagne jusqu'à la mort de l'usurpateur, en 799. Placé sur le trône, Egbert s'empara des royaumes de Galles et de Cornouailles pour balancer l'influence de Bernulf, roi de Mercie, qui avait déjà conquis les autres États de l'heptarchie. Il repoussa ce prince, et rendit son royaume tributaire. Dans le même temps, une armée commandée par Éthel-

wolf, fils d'Egbert, soumettait le royaume de Kent; et bientôt les pays d'Essex, de Northumberland et des Est-Angles, perdirent leur indépendance. En 827 tous les États de l'heptarchie se trouvèrent réunis en un seul royaume, auquel Egbert donna le nom d'Angleterre, et dont l'étendue était à peu près la même qu'aujourd'hui. Ce prince mourut en 837, au moment où il se préparait à une expédition contre les Danois qui, malgré leurs défaites, ne cessaient point de faire des descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne.

EGEDE (Jean), né en Danemark en 1686, fut le fondateur des missions danoises au Groenland, établissement qui, répandant les lumières de l'Évangile, ouvrit au commerce de nouveaux débouchés. Egede, après avoir étudié la langue des naturels du pays, gagna leur confiance par la douceur de ses mœurs, et en baptisa un grand nombre. De 1721 jusqu'en 1736, son zèle pieux ne se ralentit point et, malgré ses infirmités et son âge avancé, il n'aurait pu se décider à quitter ses fonctions pour se reposer, s'il n'eût trouvé dans son fils un successeur digne de le remplacer. Egede mourut le 5 novembre 1758. On a de lui : *Nouvelle recherche de l'ancien Groenland, ou Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groenland,* en danois, Copenhague, 1629, in-4°; ibid., 1741, in-4°, figures, traduit en allemand, Francfort, 1730, in-8°; Copenhague, 1742, in-4°, figures, édition augmentée; en anglais, 1745, in-8°; hollandais, Delft, 1746, in-4°; en français par Desroches de Parthenay, 1763, in-8°, figures; *Journal* tenu pendant la mission au Groenland, Copenhague, 1738, in-8°, traduit en allemand, Hambourg, 1740, in-4°. Le tome XIX de l'*Histoire des voyages* contient les détails des travaux d'Egede pour la colonisation du Groenland.

EGEDE (Paul), fils du précédent, né en 1708, mort le 3 juin 1789, évêque du Groenland, partagea les travaux de la mission, et après la mort de son père, demeura seul chargé de pourvoir à tous les besoins de la colonie. Il a écrit en danois une *Relation du Groenland,* extraite d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788, Copenhague, 1789, in-12; on lui doit en outre : *Dictionn. groenland.-danico-latin.,* Copenhague, 1750, petit in-8°; *Grammatic. groenland.-danico-latin.*, 1760, in-8°. Il a traduit en groenlandais l'Évangile, 3 livres du Pentateuque, les prières et l'office de l'Église danoise, et l'*Imitation de J. C.*

EGENOD (Henri-François), habile jurisconsulte, né à Orgelet en 1697, combattit quelques-uns des principes établis par le célèbre Dunod dans son Commentaire sur la coutume de Franche-Comté; mais il montra dans ses observations, d'ailleurs judicieuses, tant de respect et de déférence pour le savant professeur, qu'elles lui méritèrent son amitié. Ce savant modeste et laborieux mourut à Besançon le 3 février 1783. On a de lui : *Dissertation sur cette question : Si la coutume du comté de Bourgogne est souchère en successions* (Besançon), 1723, in-12; *Mémoire où l'on examine quel a été le gouvernement de Besançon sous l'empire d'Allemagne,* etc.

EGENOLF (Chrétien), libraire de Francfort, qui a été utile à la botanique en faisant dessiner d'après nature et graver en bois une suite de plantes qui servirent à plusieurs ouvrages dont il fut l'éditeur, d'abord à une édition de Cuba, donnée en 1533, par Eucharius Rhodion. Il les fit paraître ensuite sans texte, en 1536, sous ce titre : *Herbarum imagines vivæ*, petit in-4°. Il s'y trouve 380 figures environ, avec des noms latins et allemands, qui se ressentent souvent de la barbarie d'où l'on sortait; mais il n'y a pas une plante qui ne soit très-reconnaissable. Fuchs critiqua très-durement Egenolf, dans la préface de son *Histoire des plantes.* Celui-ci répondit sur le même ton dans l'opuscule suivant : *Adversus illiberales Fuchisi calumnias responsio,* Francfort, 1544, in-4°.

EGERTON (Thomas), grand chancelier d'Angleterre, naquit dans le Cheshire en 1540. La reine Élisabeth l'ayant entendu plaider une cause contre la couronne, le nomma en 1581 solliciteur général, puis successivement *attorney général*, chevalier, maître des rôles, garde des sceaux, membre du conseil d'État, et l'employa dans plusieurs négociations, entre autres dans celle du traité avec la Hollande en 1589. Lorsque le comte d'Essex tenta de soulever le peuple de Londres, Egerton, son ami, chercha, mais inutilement, à le faire rentrer dans le devoir. Il fut créé baron d'Ellesmere et chancelier d'Angleterre sous le règne de Jacques Ier, et présida, en qualité de grand sénéchal, au procès des lords Cobham et Grey de Wilton, accusés de haute trahison; il fut l'un des juges du comte et de la comtesse de Somerset, convaincus de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, et eut le courage de s'opposer au pardon que le roi était disposé à accorder aux coupables. Les infirmités de la vieillesse avertissaient Egerton de quitter les affaires publiques pour se livrer aux soins de sa santé; mais Jacques Ier s'opposa plusieurs fois à retraite de son ministre; il l'éleva à la dignité de vicomte de Brackley et de comte de Bridgewater. Peu de jours avant sa mort, arrivée le 15 mars 1717, Egerton fit la remise des sceaux entre les mains du roi qui, au rapport de Camden, les reçut en fondant en larmes. On a d'Egerton : un *Discours* prononcé à la cour de l'échiquier dans l'affaire des *Post nati* (les individus nés en Écosse depuis la réunion de ce pays à l'Angleterre), Londres, 1609, in-4°; *Priviléges et prérogatives de la haute cour de chancellerie,* Londres, 1641; *Observations concernant l'office de lord chancelier,* Londres, 1631, in-8°. Il avait laissé au docteur John Williams, son chapelain, des manuscrits qui n'existent plus, et dans lesquels on croit que Williams puisa les connaissances dont il fit preuve en politique et en législation.

EGERTON (Jean), évêque de Durham, né à Londres en 1721, mort le 18 janvier 1787, a laissé 3 *Sermons,* prêchés en 1757, 1761 et 1763. C'était un prélat vertueux, bienfaiteur des pauvres, d'un esprit éclairé et conciliant.

EGERTON (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmere, naquit en 1726. Son père, Scroop Egerton, le premier qui ait porté le titre de duc de Bridgewater, avait obtenu de George II, en 1732, un acte qui l'autorisait à creuser un canal navigable depuis Worsley, l'un de ses domaines, dans le comté de Lancastre, jusqu'à Manchester; mais, sans doute, effrayé de l'exécution, il n'avait pas osé la tenter. François Egerton, devenu de bonne heure, par la mort de son père et de ses frères, possesseur des biens de la famille,

résolut de tenter l'exécution de ce projet. Le domaine de Worsley était prodigieusement riche par ses mines de houille; mais les frais énormes qu'aurait occasionnés le transport par terre de leur exploitation jusqu'à Manchester, qui était éloigné de 8 milles de Worsley, avait empêché jusque-là d'en tirer un parti avantageux. La construction du canal exigeait des avances pécuniaires considérables, mais ses revenus étaient immenses; elle présentait des difficultés que des hommes de l'art jugeaient insurmontables; heureusement il existait alors en Angleterre un homme (Brindley), né dans une condition obscure, privé du bienfait de l'éducation, qui savait à peine écrire, mais dont le génie hardi et inépuisable en ressources, s'était manifesté dons la construction de divers ouvrages de mécanique, dans lesquels cependant il n'avait pas encore développé toutes ses forces. Il examina le terrain, et jugea que l'exécution du canal était possible. Le duc s'en rapporta à sa décision, sollicita et obtint du parlement, malgré une opposition opiniâtre dans les deux chambres, en 1758, un acte d'autorisation pour creuser un canal navigable de Salford, près de Manchester, jusqu'à Worsley. Lorsque Brindley proposa de construire un aqueduc qui devait commencer à Bartonbridge, se prolonger sur des prairies dans un espace de plus de 200 verges, et qui, parvenu à la rivière d'Irwell, s'élèverait à 40 pieds au-dessus du niveau de cette rivière, on tâcha de détourner d'un projet qui paraissait si extravagant le propriétaire, qui, par bonheur, était encore dans un âge que la confiance accompagne. Par l'exécution de cet aqueduc, l'Angleterre eut le spectacle unique d'une suite de barques flottant sur un canal à 40 pieds au-dessus d'une rivière couverte de navires voguant à pleines voiles. Les mines de houille de Worsley sont renfermées dans l'intérieur d'une montagne fort étendue. Un passage souterrain, percé dans cette montagne au niveau du canal sert à la sortie des bateaux. Les ramifications du canal souterrain se sont tellement étendues qu'en 1802, il y avait plus de 18 milles de navigation intérieure en activité. Ce sont aujourd'hui les mines de houille de Worsley qui approvisionnent de combustible Manchester et les villes environnantes. Le duc fut amplement dédommagé des frais de son entreprise, en ne parlant même que des avantages pécuniaires qu'il en a recueillis; sa fortune était immense dans ses dernières années. La somme qu'il payait chaque année, pour sa portion dans la taxe du revenu (*income tax*), s'élevait seule à 110,000 livres sterl. (près de 3 millions de francs). Lors de la négociation de l'emprunt patriotique, connu sous le nom de *Loyalty loan*, il y souscrivit pour une somme de 100,000 livres sterling, qu'il paya immédiatement. La Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce de Londres, lui décerna, en 1800, une médaille d'or comme un témoignage de sa haute considération pour l'utilité et la perfection de ses travaux. Dans tous les éloges adressés au duc de Bridgewater on n'a point rendu justice aux talents de Brindley. Quoique le duc de Bridgewater eût quelquefois pris part aux débats de la chambre des pairs, sa vie politique ne présente point d'événements remarquables. Il mourut le 8 mars 1803. N'ayant jamais été marié, et ne laissant point d'enfants, le titre de duc de Bridgewater s'éteignit avec lui. Le titre de comte passa au général J. W. Egerton, fils de l'évêque de Durham.

EGERTON (François-Henri), né le 11 novembre 1756, comte de Bridgewater, membre de la Société royale de Londres, hérita du général W. Egerton, son frère, mort sans enfants en 1823, l'énorme fortune laissée par le duc de Bridgewater. Le comte de Bridgewater se fixa à Paris; infirme et impotent, il recherchait encore l'image des plaisirs de la chasse, faisait lâcher dans le jardin de son hôtel plusieurs douzaines de lapins, de pigeons et de perdrix, et, soutenu sous le bras par un de ses valets, il faisait feu au hasard sur cet amas de gibier parisien, abattait sans peine, mais non sans satisfaction, plusieurs pièces, et les faisait servir avec orgueil sur sa table, comme produits de l'adresse du chasseur. Succombant enfin à ses longues infirmités, le comte de Bridgewater mourut dans son hôtel, le 12 février 1829. Son testament ne pouvait manquer d'offrir des traits singuliers : des legs considérables furent assignés à plusieurs de ses familiers et à tous ses valets, mais à la condition que ces legs seraient nuls si le testateur mourait par le meurtre ou par le poison. Il occupa les dernières années de sa vie à reproduire avec profusion son portrait et ceux des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exemplaires. Avec l'aide des écrivains dont il était le Mécène, il publia entre autres ouvrages une belle édition de l'*Hippolyte* d'Euripide, grec-latin, avec notes, Oxford, 1796, in-4°; *Comus, masque de Milton*, traduction littérale française et italienne, Paris, 1812, in-4°, et une édition de la traduction du même ouvrage par G. Polidori de Bientina, ibid., in-4°. On lui doit plusieurs autres écrits relatifs à l'illustration de sa famille.

EGESIPPE. *Voyez* **HÉGESIPPE.**

EGG (Jean-Gaspard) naquit à Ellikon, village du canton de Zurich, en 1738, et mourut en 1794. Agronome instruit et greffier de son district, il fut le modèle rare d'un paysan utile et bienfaisant dans sa sphère. Le nombre des institutions précieuses qu'il a fondées pour l'avantage de sa commune et de son district, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie est considérable. Il fut du petit nombre des cultivateurs sensés et instruits, dont la Société économique de Zurich se servit pour répandre les meilleurs principes d'agriculture dans le pays, et auxquels elle fut redevable de ses grands succès.

EGGELING (Jean-Henri), célèbre antiquaire, né à Bremen le 23 mai 1639, visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne et la France, et fut, à son retour, nommé professeur d'histoire. Une mission dont il s'acquitta près de la cour de Vienne lui mérita la place de secrétaire du grand conseil en 1679. Eggeling mourut le 15 février 1713, laissant une collection de médailles dont le catalogue a été publié en 1714, in-8°, et plusieurs ouvrages estimés dont les plus remarquables sont : *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertationes*, Bremen, 1694-1700, 5 parties in-4°; *De numismatibus quibusdam abstrusis Neronis cum Car. Patino per epistolas disquisitio*, ibid., 1681, in-4°; *Mysteriæ Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onyche*, ibid, 1682, in-4°; et dans le tome VII de *Antiq. græc.* de Gronovius; *De orbe stagneo Antinoi epistola*, ibid., 1691, in-4°.

EGGENFELD (Chrysostome ou Jean-Chrysostome), né en Autriche ou en Bavière, conseiller d'État du duc Mecklembourg, ayant encouru la disgrâce de son maître, fut, en 1666, mis en prison, d'où il ne sortit qu'après la mort du duc en 1672. Eggenfeld alla en Belgique, puis à Utrecht, et s'adonna tout entier à la lecture des Pères; il paraît même qu'il avait composé différents ouvrages théologiques. Il quitta depuis la Belgique, alla à Vienne puis à Brunn en Moravie. Maestricht qui fut en correspondance avec Eggenfeld, dit qu'il mourut dans un âge avancé, Morhof lui donne la qualité de jésuite; mais il n'est pas fait mention de lui dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu;* il avait cependant, avant ses malheurs, publié, sous le nom d'*Amandus verus : Imperium politicum ex sacrâ regum historiâ descriptum ad normam hodiernæ politicæ administrationis et exemplis utriusque imperii illustratum*, 1661, in-12; *Triumphans anima, sive philosophica demonstratio immortalitatis animæ*, 1661, in-12; *Nova detecta veritas sive animadversio in veterem rationandi artem Aristotelis*, 1661, in-12.

EGGER (Brandolf), généalogiste, mort à Berne, sa patrie en 1731, a composé les généalogies des familles bernoises, ouvrage qui, jusqu'à la révolution de 1798, a servi pour déterminer les cas où le droit de bourgeoisie devait être accordé. Il est déposé aux archives de Berne.

EGGER, fils du précédent, mort en 1736, professeur de philosophie à Berne, a publié : *De viribus mentis humanæ contra Huetium*, 1735, in-8°.

EGGERS (Jacques, baron d'), général, né dans la Livonie le 14 décembre 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il mourut le 12 janvier 1773, commandant de Dantzig. On a de lui : *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterdam, 1750, in-12; *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. grand in-8°; et sous le titre de *Bibliothèque militaire*, le catalogue raisonné de ses livres sur l'art de la guerre. Il a donné l'édition du *Dictionnaire militaire* d'Aubert de la Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8°. L'*Éloge* d'Eggers a été publié en allemand, Dantzig, 1773, in-4°.

EGGERS (Henri-Frédéric d'), professeur de philosophie au *Carolinum*, ou gymnase de Brunswick, en 1749, fut depuis nommé à diverses places de magistrature et d'administration dans les États de Holstein et de Danemark, et mourut le 22 août 1798. Il était né à Meldorf, dans le Dithmars méridional, en 1721. Ses principaux ouvrages sont : *Epistola gratulatoria de ritu veterum Romanorum jureconsultos variis de rebus consulendi*, Iéna, 1742, in-4°; *Dissertatio inauguralis logico-mathematica*, etc.; ibid, 1743, in-4°; *Commentatio philosophica de sapienti justitiam administrandi ratione Sinensibus usitatâ*, ibid., in-4°.

EGGESTEYN (Henri), imprimeur à Strasbourg dans le 15e siècle, fut, à ce qu'on croit, le disciple et l'associé de Jean Mentel, ou Mentelin. Quelques-unes de ses éditions sont encore recherchées, ou comme *éditions princeps*, ou comme monuments chronologiques de l'art. On distingue surtout : *Gratiani decretum cum apparatu Barth. Brixensis*, 1471, in-fol., le premier livre imprimé à Strasbourg avec date; *Clementis V constitutiones cum apparatu J. Andreæ*, 1471, in-fol.; *Justiniani institutiones juris cum glossâ, accedunt consuetudines feudorum*, 1472, in-folio. C'est la seconde édition des *Institutes* dont l'édition *princeps* avait paru à Mayence dès 1468.

EGGS (Jean-Ignace), capucin, sous le nom du Père *Ignace de Rheinfeld*, naquit dans cette ville en 1618. Sa piété et ses connaissances le firent choisir pour aller en mission en Orient. Il servit d'abord comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne. Après il partit pour l'Asie Mineure. Ensuite, il accompagna Octave, comte de la Tour et Taxis, dans son voyage à la terre sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du Saint-Sépulcre. De retour dans sa patrie, après une absence de dix-huit mois, il rédigea ses observations, et en publia le résultat en allemand, sous ce titre : *Relation du voyage de Jérusalem, et description de toutes les missions apostoliques de l'ordre de capucins*, Constance, in-4°. Le débit de ce livre fut considérable. Il consacra le reste de sa vie à l'étude et aux missions chez les protestants. Il mourut à Lauffenbourg le 1er février 1702.

EGGS (Richard), jésuite, né à Rhinfeld en 1621, était fils de Rodolphe Eggs, grand veneur de cette seigneurie. Il annonça dès sa première jeunesse d'heureuses dispositions pour la poésie; à l'âge de 14 ans il composa, sur le martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche, une pièce de vers latins qui lui mérita des éloges et l'amitié des PP. Balde et Biderman, ses professeurs. Après avoir terminé ses études, il enseigna les belles-lettres à Munich et à Ingolstadt. Il composait de petits drames qu'il faisait représenter par ses élèves, il jouait lui-même le principal rôle, avec un talent surprenant dans un homme de sa profession. Le P. Eggs ne donnait à la littérature qu'une partie de ses loisirs; il en consacrait le reste à la prédication. L'excès du travail lui causa une phthisie dont il mourut à Munich en 1659, âgé seulement de 38 ans. On remarque parmi ses manuscrits : *Poemata sacra; Epistolæ morales; Comica varii generis*. Sa Vie a été écrite en latin par le P. Léonce Eggs son parent.

EGGS (Léonce), jésuite, né à Rhinfeld, le 19 août 1666, cultiva la poésie latine avec succès. Il accompagna au siége de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut au camp devant cette ville, le 16 août 1717. On a de lui : *Compositiones morales et asceticæ;* c'est un choix de morceaux tirés d'ouvrages français et latins, les éditions en ont été très-multipliées en Allemagne; *Opera moralia; OEstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712.

EGGS (George-Joseph), né à Rhinfeld, vers 1670, chanoine-doyen de l'église Saint-Martin de cette ville, mort vers 1750, est auteur des ouvrages suivants : *Purpura docta, seu vitæ cardinalium scriptis illustrium*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-fol.; *Tractatus de quatuor novissimis*, etc.

EGHIVARTETZY (Moïse), patriarche arménien, né en 493, auteur de la nouvelle ère arménienne adoptée

depuis l'an 552 de J. C., gouverna son Église pendant 43 ans, et mourut vers l'an 595. Il a laissé en manuscrit un *Discours* sur le devoir des évêques.

EGHIVARTETZY (Machdotz), patriarche arménien, né en 837, mort en 897, professa pendant plusieurs années la théologie et la rhétorique dans un monastère avant d'être élevé au patriarcat. On a de lui quelques écrits restés en manuscrit : *Études de la jeunesse*, ou *Traité de rhétorique; Commentaires des Proverbes et de la Sagesse de Salomon; Recueil de Lettres*, etc.

EGIDIO. *Voyez* **ÆGIDIUS** et **GILLES**.

ÉGIL ou **EIGIL**, scalde ou poëte islandais du 10e siècle, se signala par sa valeur dans les guerres dont l'Écosse et le Northumberland étaient alors le théâtre. A la suite d'un combat dans lequel il avait tué le fils d'Éric, roi de Norwége, surnommé *Blodæxe*, Égil tomba entre les mains de ce roi et fut condamné à mort; mais il racheta sa vie par une ode improvisée dans laquelle il célébrait les exploits d'Éric. Cette pièce, qui renferme des détails précieux pour l'histoire, est connue sous le tire de *Hufud Lausnar*, c'est-à-dire *Rachat de la tête*. Olaüs Wormius en a donné une version latine dans la *Litteratura Danica antiquissima*, Amsterdam, 1636. Égil a laissé un monument plus précieux encore pour l'histoire des mœurs et des usages des Islandais; c'est le livre intitulé : *Eigla* ou *Eigils-Saga*, imprimé, Hrappsey, 1782, in-4°, avec une version latine et des notes, réimprimé, Copenhague, 1809, in-4°. Il existe une traduction en vers danois de l'*Eigils-Saga*, Copenhague, 1738, in-8°, et Berghen, 1760-1770, in-8°. Johnston en a donné des extraits dans les *Antiquitates Celto-Scandicæ*.

EGILL, guerrier scandinave au 7e ou 8e siècle, à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell. Malte-Brun, ayant remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain danois, antérieur à Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez des peuples différents, pourrait bien se rattacher à leur histoire primitive et à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

ÉGINE (Paul d'). *Voyez* **PAUL**.

ÉGINHARD ou **ÉGINARD**, célèbre historien du 9e siècle, acquit à l'école du savant Alcuin des connaissances qui lui méritèrent l'affection toute particulière de Charlemagne. Secrétaire ou chancelier de l'empereur et surintendant de ses bâtiments, il se servit du crédit que lui donnaient ses diverses fonctions pour encourager les savants, et il partagea avec ce prince la gloire de la régénération des lettres. Plein de confiance dans ses talents, Louis le Débonnaire le chargea de l'éducation du jeune Lothaire : mais bientôt il quitta la cour pour se retirer dans un monastère, et il vivait uniquement occupé de l'étude, lors des troubles dont Louis fut la victime. Les lettres qui nous restent d'Éginhard témoignent qu'il avait employé tous ses efforts pour prévenir la révolte des fils de Louis. Il mourut en 839, peu de jours après avoir perdu son épouse nommée Emma ou Imma, dont les romanciers ont prétendu embellir la vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Éginhard lui-même. Le style de l'historien de Charlemagne est plus pur que celui des auteurs contemporains, et ses ouvrages sont importants pour l'histoire. On a de lui : *Vita et gesta Caroli Magni*, Cologne, 1521, in-4°; Utrecht, 1711, in-4°, avec les notes de Bessel, de Bollandus et de Goldast, traduit en français par Élie Vinet, Poitiers, 1546, petit in-8°; par Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; par le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, et par M. D. Denis, Paris, 1812, in-12; *Annales regum Francorum Pipini, Caroli Magni, Ludovici Pii, ab anno Christ.* 741 *ad annum* 829, imprimé dans la plupart des éditions de l'ouvrage précédent, et traduit en français avec l'*Histoire de Charlemagne*, dans le tome III de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis la fondation de la monarchie*, publiée par M. Guizot, Paris, 1823 et années suivantes, 30 vol. in-8°; 62 *Lettres* imprimées dans le recueil des historiens de France par Duchesne; dans l'*Eginhardus vindicatus* de Jean Weinkens, et dans la collection de dom Bouquet; *De translatione SS. martyrum Marcellini et Petri*, dans les *Acta sanctorum* de Surius et de Bollandus : Éginhard avait reçu de Rome en 827 les reliques de saint Marcellin et de saint Pierre, et les avait déposées dans son château de Mulinheim, qu'il convertit en abbaye; *Breviarium chronologicum ab orbe condito ad annum Christ.* 809, imprimé dans les *Comment. Bibl. Cæsar. vindobonensis, libri II, cap.* 5, de Lambecius.

EGINTON (François), peintre anglais, mort le 26 mars 1805, est du petit nombre des artistes modernes qui ont cultivé avec succès la peinture sur verre; plus de 50 grands ouvrages attestent son talent dans ce genre; les plus remarquables sont : *deux Résurrections; le Banquet donné par Salomon à la reine de Saba; Saint Paul converti et recouvrant la vue; le Christ portant sa croix*, d'après Moralès; *l'Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*.

EGIZA, 31e roi des Visigoths en Espagne, élu à Tolède en 687, repoussa les Sarrasins dont les flottes menaçaient ses États, fit la paix avec les Vascons et les Francs, après une guerre sanglante, et mourut en 700. Il eut pour successeur son fils Vitiza.

EGIZIO (Mathieu) naquit à Naples le 23 janvier 1674, d'une famille estimée, originaire de Gravina. Après ses premières études il étudia le grec sous Grégoire Messerio, célèbre professeur, puis la philosophie qu'il appliqua à l'étude de la médecine, et enfin le droit, dans lequel il fit de si grands progrès qu'en très-peu de temps il obtint le bonnet de docteur. Egizio, s'étant fait des protecteurs, fut nommé agent des fiefs que possédait le prince Borghèse. Créé auditeur général du duché de Matalona, sa réputation, qui prenait chaque jour un accroissement nouveau, parvint auprès du prince Della Torella, que le roi des Deux-Siciles envoyait à l'ambassade de France. De retour à Naples, le roi Charles de Bourbon le nomma bibliothécaire de la Bibliothèque royale, ensuite, en 1743, l'honora du titre de comte pour lui et ses descendants. Egizio mourut la même année. Ce qui a le plus contribué à la réputation de ce savant, ce fut la connaissance profonde qu'il avait acquise dans l'explication des monuments antiques. Egizio a laissé : *Lettera in difesa dell' inscrizione per la statua equestre di Filippo V*, Naples, 1706, in-4°; *Memoriale cronologico della storia ecclesiastica*, traduit du français de G. Marcel, Naples, 1713; *Opere varie di Sertorio Quattromani, con annotazioni,*

ibid., 1714, in-8°; *Serie degl' Imperadori Romani,* 1736, etc.

EGLIN (Tobie), son nom de famille était proprement *Goëtz ;* il le changea contre celui d'*Eglin,* qu'il traduisit quelquefois en *Iconius.* Il occupa plusieurs cures dans le canton de Zurich, sa patrie, dans la Thurgovie et dans les Grisons; il mourut à Coire en 1574. Ses *poésies* ont été publiées par Eglin (Raphaël), son fils, désigné aussi sous le nom d'*Iconius,* qui naquit à Frauenfeld en Turgovie, en 1559, et mourut à Marpurg le 20 août 1622.

EGLINGER (Samuel), né à Bâle en 1638, se voua à la médecine et aux mathématiques sous de très-habiles maîtres, et avec beaucoup de succès, et étendit ses connaissances dans les voyages qu'il fit en Italie et en France. En 1665 il obtint la chaire de mathématiques à Bâle. Il a donné plusieurs dissertations de médecine, et il mourut le 27 décembre 1673.

EGLINGER (Nicolas), né à Bâle en 1645, mort dans la même ville, le 1er août 1711, se voua à la médecine, et augmenta ses connaissances dans les différents voyages qu'il fit en France, en Angleterre, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il occupa les différentes chaires de médecine établies à Bâle, et fut un grand praticien. Il n'a publié que des dissertations, de même que son fils *Christophe,* médecin et professeur de rhétorique à Bâle, mort en 1733.

EGLOFF (Louise), femme poëte, née en 1803, dans la Suisse allemande, où elle mourut le 3 janvier 1834, s'est fait connaître par des *Poésies* pleines de charme. Conservant une inaltérable douceur au milieu des infirmités qui l'accablaient, privée même de la vue, elle concentrait toutes ses jouissances dans les plaisirs de l'imagination.

EGLOFFSTEIN (Auguste-Charles, baron d'), général, naquit le 15 février 1771, au château d'Egloffstein en Franconie. Privé de son père dès l'âge de 2 ans et demi, il fut de bonne heure destiné au service militaire sous les auspices d'un oncle maternel, général prussien, aux yeux duquel rien n'était aussi sublime que le grand art de la guerre. Admis en 1784, en qualité de cadet, il fut en 1787 second lieutenant du régiment de Lichnow. Il fit en cette qualité les campagnes de 1793 à 1794. Compris dans les renforts que la Prusse envoyait à l'armée du Rhin, à propos de la guerre contre la France, il passa au service du duc de Saxe-Weimar en qualité de premier lieutenant (1795), se comporta dans la campagne sur la Lahn et sur le Rhin de manière à mériter les éloges du général saxon de Lindt, et fut nommé capitaine à la fin de l'année 1796. Il arriva au corps d'armée du prince de Hohenlohe à Iéna, la veille même de la bataille, ne put trouver son régiment, qui effectivement était en avant d'Auerstadt, n'en fit pas moins un service très-actif le 14 octobre près du prince, et reçut une blessure qui, lors de la retraite des débris de l'armée prussienne, le força de rester à Magdebourg. C'est Egloffstein que le duc de Saxe-Weimar chargea de s'entendre à Berlin avec le duc de Frioul, pour l'organisation de sa part du contingent; et bientôt il le nomma colonel et commandant de la brigade. Il prit part à la prise de Colberg que défendait Gneisenau. Revenu à Weimar à la fin de 1807, il s'occupa de réparer ses pertes en hommes et en matériel, et d'introduire dans l'État le système français de conscription; puis à peine libre de ces soins, il dut, sous les ordres du général Rouyer, agir à Passau contre les Autrichiens (1809), et après la suspension d'armes de Znaïm, couvrir le flanc droit du maréchal Lefebvre, qui courait en Tyrol écraser la formidable insurrection organisée par Chasteler et Hofer. La brigade saxonne souffrit beaucoup dans cette expédition. Le maréchal Lefebvre donna les plus grands éloges aux sages dispositions et au sang-froid d'Egloffstein; et Napoléon, en passant en revue à Schœnbrunn la brigade remise en partie au complet, lui fit présent de deux canons, et décora son chef de la croix de la Légion d'honneur. Le 19 mars suivant, la brigade saxonne se trouvait à Barcelone, d'où elle fut envoyée tantôt au siége d'Hostalrich, tantôt dans d'autres directions, suivant les besoins de la guerre. Elle eut part au combat de Cartaléo. En 1812, lors des préparatifs de l'expédition de Russie, il eut le commandement d'une des deux brigades de la division princière aux ordres du général Carra-Saint-Cyr, marcha sur Stralsund et en prit le commandement, désarma la garnison suédoise neutre de cette place et l'envoya en France comme prisonnière de guerre, puis, après un séjour de trois mois dans la Poméranie, rejoignit la division à Dantzig. Celle-ci s'attendait à filer sur Smolensk et même avait reçu des ordres à cet effet, lorsqu'un contre-ordre la fit rester à Kœnigsberg, où s'organisait un grand corps de réserve. Bientôt l'armée française fut en pleine retraite. Le corps de réserve s'avança vers Wilna. Egloffstein était le 3 décembre à Mietnicki, et le 4 à Ochmiana. Une portion de sa cavalerie escorta Napoléon jusqu'à Wilna, une autre fut donnée au maréchal Ney; le reste de la brigade, devenant alors partie du corps du général Gratien, forma l'arrière-garde : c'est dire assez combien il eut à souffrir des fréquentes attaques des Russes et de l'état des routes non moins que du froid. Arrivé enfin après de grosses pertes et de grandes fatigues à Dantzig, où commandait Rapp, il contribua à la belle défense de la place. La capitulation, en le faisant prisonnier de guerre, lui rendit la liberté de combattre pour sa patrie; et en 1814 il fit la campagne de France comme commandant la brigade de Thuringe et d'Anhalt. Ses opérations se bornèrent d'abord à des marches et contre-marches et au blocus de Valenciennes, de Condé. Il fut ensuite chargé de l'occupation de Tournai, et il défendit cette ville contre des forces très-imposantes. Cet exploit lui valut de l'empereur Alexandre l'ordre de Saint-George de quatrième classe. En 1815, il eut part à la bataille de Neuwied, ainsi qu'aux siéges de Mézières et de Montmédy, eut le commandement de Charleville et de la rive gauche de la Meuse, reçut les éloges publics du roi de Prusse; et en 1816, il devint grand-croix de l'ordre du Faucon blanc. Egloffstein, nommé inspecteur général en 1818, mourut le 15 septembre 1834.

EGLY (Charles-Philippe MONTHENAULT d'), littérateur, né à Paris le 28 mai 1696, mort le 2 mai 1749, exerça la profession d'avocat; mais la littérature l'enleva au barreau. Il débuta par quelques opuscules imprimés dans les journaux, et bientôt la publication de son *Histoire des rois de Sicile de la maison de Bourbon,* Paris, 1741, 4 vol. in-12, lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions. Il a traduit du grec *les Amours*

de Clitophon et de Leucippe, Paris, 1734, in-12, et du latin *la Callipédie* de Claude Quillet, Paris, 1749, in-8°; Son *Mémoire sur les Scythes* provoqua les savantes recherches de Fréret sur les nations scythiques et sarmatiques. Bougainville a prononcé son éloge.

EGMOND (Charles d'), duc de Gueldre, fils du duc Adolphe, né le 9 novembre 1467, à 17 ans débuta dans la carrière militaire sous les ordres d'Engelbert de Nassau, se signala aux siéges d'Ath et d'Audenarde en 1485, fut fait prisonnier en 1487, et resta en France jusqu'en 1492, époque à laquelle les états de Gueldre payèrent sa rançon. L'expulsion des troupes allemandes qui tenaient garnison dans son duché devint le signal d'une guerre qu'il soutint avec succès pendant près de 46 ans contre la maison d'Autriche, qui revendiquait la souveraineté de la Gueldre. Il ne put être vaincu que par ses propres sujets soulevés contre lui, et, forcé d'abandonner ses États au duc de Clèves en 1538, il mourut de chagrin le 30 juin de la même année.

EGMOND (Lamoral, comte d'), prince de Gavre, baron de Fiennes, etc., un des principaux seigneurs des Pays-Bas, naquit en 1522, suivit Charles-Quint dans son expédition d'Afrique en 1544, fut nommé chevalier de la Toison d'or en 1546, avec l'empereur Maximilien, Cosme de Médicis grand-duc de Florence, Albert, duc de Bavière, Emmanuel Philibert duc de Savoie, Octave Farnèse duc de Parme, et ce terrible duc d'Albe qui signa dans la suite son arrêt de mort. Nommé général de cavalerie sous Philippe II, il commanda et se couvrit de gloire aux célèbres batailles de Saint-Quentin en 1557, et de Gravelines en 1558. Par sa naissance, par ses talents, par ses services, il ne le cédait à personne, pas même au duc d'Albe. Il avait épousé à Spire, en présence de l'empereur Charles-Quint et de Philippe II, alors roi de Naples, Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière. Père tendre, époux adoré, ami fidèle, il était estimé en Europe par ses vertus militaires, et cher à tous les Flamands. Il avait reçu de la nature toutes les qualités qui charment le peuple, imposent aux égaux et plaisent aux supérieurs. Il prit part aux troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et formait avec le comte de Horn et le prince d'Orange le triumvirat qui adressa un mémoire au roi contre le cardinal Granvelle, ministre, dirigeant les affaires des Pays-Bas. La duchesse de Parme, gouvernante de ces provinces, appuya le mémoire, qui cependant ne produisit aucun effet; alors l'opposition n'eut plus de borne. Egmond, Guillaume et de Horn ne siégèrent plus au conseil d'État. Enfin Granvelle partit pour Besançon pour ne plus revenir. Le roi avait demandé Egmond à Madrid. Le comte fut parfaitement reçu, mais n'obtint que des promesses. A son retour il s'aperçut qu'on l'avait bercé de doucereuses paroles, il se plaignit hautement d'avoir été trompé. Alors le mécontentement éclata, et la noblesse conçut le projet d'une confédération, dont l'acte, devenu si fameux sous le nom de *Compromis*, fut bientôt couvert de signatures. Les noms des comtes d'Egmond et de Horn ne figurent pas sur la liste des signatures; mais ils assistèrent aux réunions des confédérés où le parti adopta le nom de *gueux*, qui lui avait été jeté comme une injure. Pendant une assemblée générale qui eut lieu à Saint-Trond, une bande de furieux, échauffée par les prédications calvinistes, parcourut les villes et les campagnes, en y commettant les plus épouvantables excès. On compte que plus de 400 églises et couvents furent ruinés dans l'espace de sept à huit jours. Le mal avait commencé par la Flandre. La duchesse en fit de vifs reproches au comte d'Egmond, gouverneur de cette province, qui paraissait indigné de ces désordres, mais n'avait rien fait pour les prévenir. La duchesse fut obligée de signer une convention avec le corps de la noblesse, le 25 août 1567; dès ce moment les désordres cessèrent partout; mais l'autorité royale avait été compromise en traitant de puissance à puissance avec ses propres sujets. Lorsque ces graves événements furent connus à la cour de Madrid, le roi expédia un courrier à Bruxelles pour annoncer sa prochaine arrivée; toutefois il avait fait prendre les devants à son cousin le duc d'Albe, afin d'aplanir certaines difficultés. Ce dénoûment, le prince d'Orange l'avait deviné. Il chercha vainement à désabuser le comte d'Egmond. Louis de Nassau eut un dernier entretien avec lui, avant de partir pour l'Allemagne, c'est en se quittant que le comte d'Egmond dit ces paroles: *Adieu, prince sans terre!* à quoi le Taciturne répliqua par ce mot fatal et prophétique: *Adieu, comte sans tête!!* Le 22 août 1567, le duc d'Albe fit son entrée à Bruxelles. Le comte d'Egmond, son ancien compagnon d'armes, fut un des plus empressés à aller à sa rencontre. Une partie de la noblesse cherchait à faire sa paix. La cour du duc d'Albe était nombreuse. On tâchait de deviner à travers son sourire les secrets du présent, les promesses de l'avenir. Egmond avait retrouvé son enjouement; le comte de Horn était plus ombrageux. Le duc d'Albe, en profond dissimulé, fixa une assemblée des nobles au 9 septembre à l'hôtel de Culembourg, qu'il habitait. Il avait donné des ordres pour le faire investir. Ayant reçu le signal que tout était préparé selon ses désirs, il congédia l'assemblée, vers cinq heures, et sous le prétexte d'entretenir le comte d'Egmond de fortifications, il le conduisit de salon en salon, jusqu'à un endroit où stationnaient plusieurs officiers espagnols. Là, il s'arrêta, et lui demanda son épée au nom du roi. Dans ce même moment don Fernand de Tolède arrêtait le comte de Horn. Le 23 septembre, les deux prisonniers furent transférés à Gand. Le duc d'Albe avait levé le masque. Il institua immédiatement ce tribunal inouï, nommé *Conseil des Troubles* par les Espagnols, *Conseil de Sang* par les Belges. Le duc d'Albe pensa qu'il était temps d'exécuter les grandes mesures qu'il avait projetées, et d'assurer son pouvoir par la chute des têtes les plus élevées. Il fit amener à Bruxelles et exécuter le même jour, Gilbert et Théodore de Batenbourg, qui avaient été pris l'année précédente en traversant le Zuyderzée, Pierre d'Andelot et quinze autres seigneurs. Le lendemain, il fit conduire à l'échafaud Jean de Montigny, de Villiers, de d'Huy, Quintin Benoît et Corneille de Nieen, orateur qui s'était acquis une grande réputation. Dix compagnies d'Espagnols et une troupe de cavalerie avaient conduit à Bruxelles les comtes d'Egmond et de Horn, qui étaient, depuis neuf mois, prisonniers dans la citadelle de Gand. Les chevaliers de la Toison d'or, les états de Brabant, l'empereur Maximilien, les villes libres d'Allemagne, les électeurs, la duchesse de

Parme elle-même avaient sollicité auprès de Philippe et de son lieutenant la grâce de ces deux seigneurs. Marie de Montmorency, sœur du comte de Horn, et Sabine de Bavière, femme du comte d'Egmond, avaient fait inutilement retentir l'Europe de leur douleur. Le duc d'Albe, qui prenait le titre de lieutenant-gouverneur, capitaine général pour le roi, et juge souverain du conseil criminel, rendit, le 4 juin 1568, une sentence de mort contre les comtes d'Egmond et de Horn. L'évêque d'Ypres avait été mandé à Bruxelles par le duc d'Albe, pour assister les deux comtes à leurs derniers moments. Ce vertueux prélat, nommé Martin Rithove, se prosterna aux pieds du duc, et le supplia, les larmes aux yeux, de révoquer ces sentences de mort. Mais le lieutenant de Philippe, depuis longtemps ennemi du malheureux Egmond, se montra inflexible, et le prélat ne songea plus qu'à consoler cette illustre victime. Dès qu'il eut appris à d'Egmond qu'il était condamné : « Voici une sentence bien rigoureuse, dit le comte. Puisqu'il plaît à Dieu et au roi, j'accepte la mort avec patience. » Il écrivit sur-le-champ en français la lettre suivante à Philippe II : « Sire, j'ai entendu ce matin la sentence qu'il a plu à Votre Majesté faire décréter contre moi ; et combien que jamais mon intention n'ait été de rien traiter ni faire contre la personne ni le service de Votre Majesté, ni contre notre vraie, ancienne et catholique religion, si est-ce que je prends en patience ce qu'il plaît à mon bon Dieu de m'envoyer. Et si j'ai, durant ces troubles, conseillé ou permis de faire quelque chose qui semble autre, ce n'a toujours été qu'avec une vraie et bonne intention, au service de Dieu et de Votre Majesté, et pour la nécessité du temps. Pourquoi je prie Votre Majesté me le pardonner, et avoir pitié de ma pauvre femme, de mes enfants et serviteurs, vous souvenant de mes services passés ; et sur cet espoir, m'en vais me recommander à la miséricorde de Dieu. De Bruxelles, prêt à mourir, le 5 juin, etc. » Egmond écrivit ensuite une lettre fort touchante à sa femme ; et, après s'être préparé à la mort, il demanda qu'on ne différât pas plus longtemps son exécution, craignant que, troublé par ses sentiments et ses affections, *son âme ne tombât dans le désespoir*. On le conduisit à midi sur la place publique, avec un appareil militaire, sombre et lugubre ; 19 compagnies d'infanterie étaient sous les armes : il était vêtu de noir, sans fers et sans liens. Il monta sur l'échafaud qui était couvert d'un drap noir, et sur lequel on avait dressé un petit autel funèbre, avec une croix d'argent. Egmond jeta lui-même son manteau, prit le crucifix dans ses mains, se mit à genoux sur un carreau de velours noir, et reçut la mort avec courage. Il était âgé de 46 ans. On jeta sur son corps un drap noir, et l'on fit monter sur l'échafaud le comte de Horn. En traversant la place, il avait salué quelques personnes de sa connaissance. Apercevant le corps de son ami, il demanda si c'était là le comte d'Egmond ; on lui répondit : *C'est lui*. Horn avoua qu'il était coupable devant Dieu ; mais il refusa constamment de reconnaître qu'il eût offensé le roi. Il conjura les assistants de joindre leurs prières aux siennes, fit des vœux pour leur bonheur, et, s'étant déshabillé lui-même, il présenta sa tête au bourreau. La consternation était générale ; on n'entendait sur la place publique que des sanglots et des gémissements. On vit plusieurs personnes baiser l'échafaud avec respect, et tremper leurs mouchoirs dans le sang du comte d'Egmond. L'envoyé de France à la cour de Bruxelles, présent à ce triste spectacle, écrivit à Charles IX : J'ai vu tomber la tête de celui qui a fait trembler deux fois la France. Ainsi finit cette tragédie qui devait coûter tant de sang et tant de larmes à l'Espagne et aux Pays-Bas ; qui fut comme le signal d'une révolte générale que suivirent trente ans d'une guerre cruelle, et qui se termina par la perte que la maison d'Autriche fit sans retour des sept Provinces-Unies.

EGMOND (PHILIPPE, comte D'), fils du précédent, chevalier de la Toison d'or, prit pour devise : *Nil mihi tollit hyems*. Il épousa Marie de Horn, et resta fidèle à Philippe II, qui l'envoya au secours de la Ligue, à la tête de 1,800 lances. Lorsqu'il entra dans Paris, il interrompit le magistrat qui, en le complimentant, mêlait à ses louanges celles de son père : « Ne parlez point de lui, s'écria ce fils dénaturé, il méritait la mort, c'était un rebelle. » Paroles d'autant plus étranges, qu'il parlait à des rebelles, et que c'était leur cause qu'il venait défendre. Il joignit ses troupes à celles de Mayenne, et fut tué, en 1590, à la bataille d'Ivri. Il n'était âgé que de 32 ans, et ne laissa point de postérité.

EGMOND (CHARLES, comte D'), frère du précédent, épousa Marie de Lens, baronne d'Aubignies, prit pour divise : *undique illæsum*, resta attaché à la cause du prince d'Orange, et mourut à la Haye, le 18 janvier 1620 ; Louis, comte D'EGMOND, mourut à Saint-Cloud en France, le 27 juillet 1654 ; Philippe D'EGMOND fut nommé chevalier par Charles II, roi d'Espagne. La postérité de Lamoral s'est éteinte dans la personne du comte D'EGMOND (Procope-François), mort à Fraga en Aragon, le 15 septembre 1707, à l'âge de 58 ans. Il était général de cavalerie en Espagne, et brigadier des armées françaises.

EGMOND DE NYENBOURG (JEAN-GILLES), dont on ignore l'époque de la naissance et de la mort, gentilhomme des Pays-Bas, fit vers 1720 un voyage à la terre sainte et dans l'Asie Mineure. Le manuscrit de sa relation étant tombé dans les mains de J. G. Heymann, celui-ci la fondit avec celle d'un voyage fait dans les mêmes pays de 1700 à 1709, par un Jean Heymann qui était probablement son père, et le publia en hollandais sous ce titre : *Voyages dans une partie de l'Europe, de l'Asie Mineure*, etc., par J. G. Egmond et J. Heymann, Leyde, 1757 et 1758, 2 vol. in-4°.

EGNAZIO (JEAN-BAPTISTE CIPELLI dit), littérateur vénitien, né vers 1478, mort le 4 juillet 1553, professa les belles-lettres dans sa patrie, et acquit la réputation d'un des hommes les plus érudits de son temps. Il a écrit en latin un *Panégyrique* en vers héroïques de *François Ier*, Milan, 1515, in-4°, qui lui valut une médaille d'or de ce prince ; *Abrégé de la vie des empereurs* (de Cæsaribus), *depuis Jules César jusqu'à Maximilien*, 1516, in-8° ; l'*Heliogabali oratio ad meretrices*, qui se trouve à la fin de cet ouvrage, n'est pas d'Egnazio, mais de Léonard Aretin ; cette harangue, souvent réimprimée, soit dans des éditions de Suétone, soit dans les *Historiæ augustæ Scriptores*, est calquée sur celles de Tite-Live ; un *Traité de l'origine des Turcs*, publié par ordre du pape

Léon X, 1539, in-8°; *les Exemples des hommes illustres de Venise*, Venise, 1554, in-4°; des *Notes* sur les épîtres de Cicéron, sur Ovide et Suétone. On a encore de lui, sous le titre de *Racemationes*, Venise, 1502, une critique amère des études de Sabellico (Marc-Antoine), professeur à Venise, qui se montrait jaloux de la réputation d'Egnazio.

EGON. *Voyez* **FURSTEMBERG.**

EGUIARA Y EGUREN (Juan-Jose d'), chanoine, professeur de théologie et recteur de l'université de Mexico, et auteur de la *Bibliotheca Mexicana, sive eruditorum historiæ virorum*, etc., Mexico, 1755, in-fol., où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des Mexicains, la biographie des auteurs et l'indication de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiatique.

EHINGEN (George d'), gentilhomme de Souabe au 15e siècle, fréquenta dans sa jeunesse la cour de Sigismond-Albert, duc d'Autriche, puis celle de Ladislas, roi de Bohême, fit une campagne contre les Turcs, dans l'île de Rhodes, en 1455, visita la Palestine l'année suivante, parcourut la France, l'Espagne, le Portugal, suivit les deux souverains de ces États contre les Mores de Fez et de Grenade, et passa en Angleterre en 1477. On a de lui, en allemand, la relation de ces différents voyages, imprimée longtemps après sa mort, sous le titre d'*Itinéraire, ou Relation historique des voyages faits pour la chevalerie, il y a 150 ans, par le feu seigneur G. d'Ehingen, dans dix royaumes différents*, Augsbourg, 1600, in-fol., figures.

EHINGER (Elie), savant théologien, né en 1573 dans la principauté d'OEting, en Bavière, fut forcé de quitter avec les luthériens l'archiduché d'Autriche, où il exerçait son ministère, se retira à Augsbourg en 1605, et fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville. Une nouvelle proscription l'obligea de chercher un asile à Ratisbonne, où il mourut le 28 novembre 1653, recteur d'une école de belles-lettres. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie en latin et en allemand; les principaux sont: *Apostolorum et SS. conciliorum decreta*, grec-latin, Wittenberg, 1614, in-4°; *Quæstiones theologicæ et philosophicæ Cæsarii S. Gregorii Nazianzeni fratris*, grec latin, Augsbourg, 1626, in-4°; *Catalogus bibliothecæ reipublicæ augustanæ, variarum linguarum secundum facultates divisæ*, Augsbourg, 1633, in-fol.; *De fidelitate servandâ in auctoribus citatis dissertatio*, dans les *Amœnitates* de Schelhorn, tome II. Il a fait la préface et les notes de l'ouvrage de Pogge *de Infelicitate principum*, Francfort, 1629. On lui attribue le *Thesaurus antiquitatum ecclesiasticarum*, ibid., 1662, in-4°.

EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, né à Nortorf dans le Holstein, le 6 janvier 1732, mort le 9 janvier 1800, opéra d'utiles réformes dans les méthodes d'enseignement usitées dans les universités d'Allemagne. Ses ouvrages les plus remarquables sont: *un Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8°; *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, ibid., 1790, 2 vol. in-8°; *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfants des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, in-8° Ces ouvrages sont écrits en allemand.

EHRENBERG (Jean d'), noble allemand, fit en 1556 un voyage à la terre sainte, et en écrivit la relation qui parut imprimée à Francfort-sur-le-Mein, 1584 et 1602, in-fol.; ibid., 1629, 2 vol. in-fol., dans le Recueil allemand des voyages à la terre sainte.

EHRENHEIM (Frédéric-Guillaume baron d'), ancien président de la chancellerie de Suède, né le 29 juin 1753 à Broby, mort le 2 août 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Les travaux de la diplomatie ne l'avaient pas détourné entièrement des occupations scientifiques, et libre enfin de s'y adonner sans partage, il composa, *sur la physique générale et sur la minéralogie*, un ouvrage qui l'a placé au rang des bons auteurs classiques de son pays. Le trait suivant mérite d'être rapporté. Informé qu'une somme de 1,000 livres sterling allait être employée à l'achat de la boîte destinée, suivant la coutume, à lui être offerte en cadeau de la part du gouvernement anglais après la conclusion d'un traité de cette puissance avec le cabinet qu'il dirigeait, cet homme d'État, quoique absolument sans fortune, fit prier, par le ministre de Suède à Londres, le secrétaire d'État Canning de lui envoyer en espèces cette valeur, qu'il souhaitait employer au soulagement de la province de Bohus, où se faisait sentir une grande disette de blé. Ce trait de générosité frappa le ministre anglais, qui voulut joindre au montant du cadeau dnoné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que devait lui offrir à lui-même le gouvernement suédois.

EHRENMALM (Arvid), savant suédois, a écrit dans sa langue la *Relation* d'un voyage qu'il fit avec le baron Cederhielm dans le Nordland oriental et dans le Lapmark d'Ahsele en 1741, Stockholm, in-8°, avec une carte. Cette relation renferme des détails curieux sur cette partie de la Laponie et sur les mœurs des habitants: elle a été traduite en allemand et imprimée à la suite de la *Laponie suédoise* de Hoegstroem, Copenhague, 1748, in-8°. Le tome XIX de l'*Histoire des voyages* en contient une traduction française par Keralio.

EHRENPREUS (Charles, comte d'), sénateur suédois, membre de l'académie des sciences de Stockholm, né en 1692, mort le 21 février 1760, fut secrétaire de Charles XII à Bender. Ses talents l'élevèrent ensuite aux plus hautes dignités, et il n'usa de son crédit et de son pouvoir que pour encourager le développement des sciences et des arts. Les archives de l'académie de Stockholm renferment plusieurs mémoires de sa composition, et il enrichit le musée d'Upsal d'objets intéressants qu'il avait rassemblés dans ses voyages.

EHRENSCHILD (Conrad BIERMAN d'), ministre des relations extérieures du Danemark sous Frédéric III et Christian V, né en 1629 dans un village suisse, où son père était curé, se rendait à l'université de Giessen pour terminer ses études, lorsque d'Anvangers, ambassadeur français, qui avait mission de pacifier le Nord, le prit auprès de lui: ce fut l'origine de la fortune du jeune Bierman qui mourut ministre d'État et chevalier en 1698.

EHRENSCHOELD (Nicolas), amiral suédois, né en 1674, commandait en 1714 une flotte de vingt vaisseaux de ligne et quelques frégates, lorsque le czar

Pierre Ier l'attaqua dans les eaux de Finlande, à la hauteur des îles Aland, avec une flotte de 30 vaisseaux de ligne, 80 galères, 100 chaloupes canonnières et 20,000 hommes de troupes. Après une vigoureuse résistance, le vaisseau que montait l'amiral suédois fut pris, et sa flotte dispersée. Cette victoire est la première que les Russes aient remportée sur mer. Pierre Ier traita son prisonnier avec distinction ; et, en le renvoyant dans sa patrie à la paix (1721), il lui fit présent de son portrait. Ehrenschoeld, pendant son séjour à Pétersbourg, exécuta plusieurs instruments, entre autres un *astrolabe universel*, qui a été décrit dans les *Acta litteraria Sueciæ*, 1725. De retour en Suède, il fut fait intendant de l'amirauté de Carlscrona, et mourut en 1728.

EHRENSTEN (Édouard), secrétaire d'État et chancelier suédois, né à Locrevid en 1620, accompagna le roi Charles Gustave dans ses expéditions militaires, fut l'un des négociateurs de la paix d'Oliva en 1660, et mourut en 1686, après avoir rempli diverses missions en Angleterre et en Hollande. On a de lui : *Disputatio de formâ substantiali*, Upsal, 1642 ; *Oratio in natales Christinæ reginæ*, Stockholm, 1648 ; *In diem coronationis ejusdem*, Utrecht, 1650 ; *Epistola responsoria ad Polonicum legatum Chr. Ptzimicki de oratione ad regem Sueciæ habitâ*, Stettin, 1655 ; *Declaratio quâ ordinum generalium injuria, residenti Apelbom illata, vindicatur*, Amsterdam, 1657.

EHRENSTRAHLE (David), né à Malmoe en Suède, l'an 1693, sous le nom de *Nehrman*, qu'il quitta lorsqu'il fut anobli, pour prendre celui d'Erenstrahle, qui veut dire *rayon d'honneur*. Après avoir professé le droit à l'université du Lund, il fut nommé, en 1749, secrétaire de révision, et mourut le 6 mai 1769. Ses ouvrages de jurisprudence répandent beaucoup de jour sur les lois civiles et criminelles, et ont été utiles pour la rédaction du code suédois.

EHRENSTRAL (David CLOCKER d'), peintre de la cour de Suède, né à Hambourg en 1629, mort en 1698, fut envoyé en Italie par la reine Marie-Éléonore, veuve de Gustave-Adolphe, et il y étudia la peinture sous Pierre de Cortone. Il publia en suédois une *Description* de ses tableaux dont les principaux sont : *le Couronnement de Charles XI* et un *Jugement dernier* qui décore l'église de Saint-Nicolas à Stockholm.

EHRENSWÆRD (Auguste, comte d'), feld-maréchal de Suède, mort en 1773, a rendu à sa patrie un éminent service par la création d'une flotte dite *des détroits*, composée de chaloupes canonnières et de bâtiments de transport, et destinée au débarquement des troupes et à la défense des côtes. Cette flotte donna aux Suédois une grande supériorité sur la marine russe, principalement dans la guerre de 1788, où elle leur fit éprouver des pertes considérables. Pour abriter les bâtiments et les réparer, Ehrenswærd creusa, dans les rochers granitiques entourés de fortifications, le port de Sueaborg, en Finlande. Le nom de ce feld-maréchal est tracé en grands caractères sur ces rochers. — Son fils, amiral, mort vers 1805, a écrit en suédois la *Relation d'un voyage en Italie pendant les années* 1780, 1782, et laissé un grand nombre de dessins qu'il avait faits dans le cours de ses voyages.

EHRENSWÆRD (Charles-Frédéric, baron d'), fils du précédent, naquit en Suède, en 1770. Il servit dans l'artillerie, et devint aide de camp du général en chef de cette arme ; il pouvait parvenir aux premiers grades militaires, mais une circonstance malheureuse ne tarda pas à lui ravir toute espérance de faire de nouveaux progrès dans cette carrière, et à le forcer même d'abandonner sa patrie. Gustave III avait renversé successivement, en 1772 et en 1789, le pouvoir du sénat et des grands pour gouverner d'une manière absolue. Cette manière despotique de procéder indisposa la nation et exaspéra la noblesse au point qu'elle conçut le projet de se défaire d'un monarque devenu odieux. La mort de Gustave fut résolue vers la fin de 1791, l'exécution du complot fut ajournée par suite de la convocation de la diète à Gefle, le 23 janvier 1792. Les décisions de cette diète ne firent qu'aigrir encore davantage la noblesse suédoise, qui n'en fut que plus portée à persister dans sa résolution de détruire le monarque. Les conjurés convinrent d'attaquer Gustave, dans un bal masqué, le 15 mars. Anckarstroëm porta le coup mortel. Ehrenswærd fut impliqué dans la conspiration, on ignore s'il y prit une part active ; ce qui pourrait faire naître des doutes à cet égard, c'est qu'il ne fut condamné que comme non-révélateur ; toutefois la peine de mort fut prononcée contre lui, mais cette peine fut commuée en un exil perpétuel. Il se retira en Danemark, où il se livra à des travaux littéraires et d'économie politique et rurale ; il remporta plusieurs prix académiques, et obtint du gouvernement danois protection et des secours. Il est mort à Copenhague vers 1826.

EHRET (George-Denis), peintre, né dans le margraviat de Bade en 1710, mort à Londres en septembre 1770, a peint une quantité prodigieuse de plantes en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Bernard de Jussieu l'employa quelque temps à continuer la *Collection de plantes* du Jardin du Roi, commencée par Robert. Pendant son séjour en Hollande, Ehret se lia avec Linné et profita de ses conseils : la réunion de leurs talents produisit l'un des plus beaux ouvrages de botanique que l'on connaisse, l'*Hortus cliffortianus*, 1737. Ehret fit un grand nombre de *Collections de plantes* ; l'une gravée et enluminée par Haid, a été publiée par Trew en 1750, in-fol., et terminée en 1773 par Vogel. Il aida Ellis dans ses recherches sur les coralines et dessina les découvertes de ce savant. De 1748 à 1759, il publia une suite de *fleurs et de papillons*, en 15 feuilles, gravées par lui-même. Membre de la Société royale de Londres, il enrichit ses *Transactions* de la description et de la figure de quelques plantes curieuses qui fleurissaient en Angleterre pour la première fois. Il fit passer aussi à la Société des curieux de la nature à Nuremberg différents *Mémoires* imprimés dans le tome II des *Actes nouveaux*, 1751.

EHRHARDT (Sigismond-Juste), laborieux théologien protestant, né en 1733 à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg, exerça d'abord les fonctions de ministre dans quelques hameaux de la Franconie. Obligé de quitter ce pays par le zèle des États catholiques, il se retira sur les terres du roi de Prusse, occupa quelques places et fut chargé de diverses éducations particulières. Nommé en 1774 pasteur à Beschina, dans la principauté de Wohlau en Silésie, il y mourut le 6 juin 1793, après avoir publié,

tant en latin qu'en allemand, une vingtaine d'ouvrages dont on peut voir le détail dans le *Dictionnaire de Meusel.*

EHRHART (Balthazar) mourut en 1756 à Memmingen, où il exerça la médecine. Adelung, Meusel et Baader ont inséré son nom dans les différents ouvrages qu'ils ont publiés sur les écrivains allemands. On possède de lui : *De belemnitis succicis dissertatio, qua in primis in obscuri hactenus fossilis natura inquiritur*, etc., Leyde, 1724, in-4°; *Herbarium vivumrecens collectum, in quo centuriæ V plantarum officinalium*, etc.

EHRHART (Frédéric) naquit en 1747, à Holdarbanc, village du canton de Berne, où son père était curé. Il montra, dès sa plus tendre jeunesse, un grand amour pour les plantes et pour l'histoire naturelle. Ayant perdu son père, et se trouvant sans fortune, il choisit l'état de pharmacien; il étudia cet art à Nuremberg et servit ensuite dans diverses pharmacies de l'Allemagne, et ensuite à Stockholm et à Upsal. Il cultiva la botanique, et sut mériter l'estime du célèbre Linné, dont il suivit les cours, ainsi que ceux de ses collègues de la faculté de médecine à l'université d'Upsal. C'est peut-être le seul Suisse qui ait étudié à Upsal. Il parcourut une partie de la Suède et du Danemark, et revint à Hanovre chez le savant pharmacien Andreæ, dont il fut l'ami intime. Il mourut en 1795. Il a lui-même donné des notices sur sa vie, dans le 19e cahier des *Annales de Botanique*. Thunberg lui a consacré, sous le nom d'*Ehrharta*, un genre de la famille des Graminées, remarquable par le nombre six de ses étamines.

EHRMAN (Jean-Chrétien), médecin de Strasbourg, a publié une dissertation ou thèse sur le cumin, 1733, in-4°. Il rendit service aux amateurs de botanique de son pays, en publiant, en 1742, l'*Histoire des plantes de l'Asace*, par Mappi, qui était restée inédite pendant 40 ans, depuis la mort de l'auteur. — Un autre Jean-Chrétien EHRMANN, apparemment le fils du précédent, a publié à Bâle et soutenu une thèse *De Colchico*, in-4°.

EHRMAN (Projectus-Joseph) a donné une dissertation *de Cicutâ*, Strasbourg, 1763, in-4°. Il avait soumis cette plante à l'analyse chimique, et avait fait des expériences sur son efficacité dans différentes maladies; il y a joint la figure de la ciguë d'Afrique.

EHRMANN (Frédéric-Louis), professeur de physique à l'école centrale du Bas-Rhin, mort à Strasbourg en mai 1800, est inventeur des *lampes à air inflammable*, dont il a publié la description, Strasbourg, 1780, in-8°. On a de lui quelques autres opuscules, parmi lesquels on distingue celui qui traite des montgolfières, Strasbourg, 1784, in-8°. Il a traduit en allemand les *Mémoires de Lavoisier sur l'action du feu augmentée par le gaz oxygène*, avec des additions, Strasbourg, 1787; et dans les dernières années de sa vie, il a publié en français des *Éléments de physique*.

EHRMANN (Marianne de BRENTANO), épouse de Théophile Ehrmann, littérateur et géographe, née à Rapperschwyl en Suisse, le 25 novembre 1755, morte le 14 août 1795, a composé plusieurs ouvrages pour l'instruction des personnes de son sexe, et quelques romans, dont les plus remarquables sont : *Amélie*, histoire véritable, Berne, 1787, 2 vol. in-8°; *le Comte Belding*, histoire tirée du moyen âge, Issny, 1788, in-8°; *la Solitaire des Alpes*, Zurich, 1793, 1794; *les Heures de récréation d'Amélie*, Stuttgard, 1790, 1792; *le Bureau d'Amélie*, etc.

EICHEL DE RAUTENKRON (Jean), en latin *Eichelius*, littérateur et jurisconsulte allemand, né en 1622, d'une famille noble de Franconie, fut en 1662 professeur de morale et de droit à l'université de Helmstædt, et après avoir été revêtu de divers autres emplois, mourut le 2 août 1688. On doit à Eichel : *De interpretatione juris, liber singularis; Dissert. de fundamentis perripateticorum; Aucupio ejusque jure*, et plusieurs autres opuscules moins importants.

EICHHOF (Cyprien) vivait vers la fin du 17e et le commencement du 18e siècle. Sans avoir beaucoup voyagé, il a écrit plusieurs Itinéraires et Guides de voyageurs, et a le premier donné à ces sortes d'ouvrages le nom de *Délices*. On a de lui : en latin : les *Délices de l'Italie* et les *Délices de l'Allemagne;* les *Délices* de l'Espagne, etc.

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, pasteur à Dantzig, sa patrie, né en 1718, mort le 17 septembre 1790, a consigné un grand nombre d'observations microscopiques dans l'ouvrage allemand qui a pour titre : *Des animaux aquatiques de Dantzig et des environs qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzig, 1775, in-4°, planches; ibid., 1783, in-4°, figures, avec un supplément pour répondre aux critiques de Fuessli.

EICHHORN (Jean-Godefroid), un des plus célèbres orientalistes d'Allemagne, naquit le 16 octobre 1752, à Dœrrenzimmen dans la principauté de Hohenlohe-OEhringen. En 1775, il devint professeur de littérature orientale à Iéna, et fut pendant quelques années recteur de l'école d'Ohrdruff. Il reçut, en 1783, du duc de Saxe-Weimar le titre de conseiller de cour. En 1788, il entra à l'université de Goettingue avec la qualité de professeur de philosophie et le titre de conseiller de la cour britannique. En 1811, il professa la théologie dans cette université. Il fit partie de la Société asiatique de Paris, dès sa formation en 1822. Il mourut le 25 juin 1827. Ses publications historiques, bibliques et critiques sont très-nombreuses, et il serait impossible d'en donner le catalogue complet; nous nous bornerons aux plus remarquables. Elles sont écrites en latin ou en allemand : *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, Gotha, 1775, in-8°; *De rei nummariæ apud Arabos initiis*, Gotha, 1776, in-4°; *Histoire du commerce des Indes orientales, avant Mahomet*, Gotha, 1775, in-8°; *Introduction à l'Ancien Testament*, etc.

EICHHORN (Henri), médecin allemand, né à Nuremberg à la fin du 18e siècle, et mort en 1832, à la fleur de l'âge, était depuis deux ans professeur particulier de médecine à Goettingue. Sa mort prématurée a été une perte réelle pour la science. Dans les ouvrages qu'il a publiés, et qui sont presque tous relatifs à la variole et à la vaccine, il a montré un esprit de recherche et d'observation et des vues ingénieuses, mêlées cependant souvent à des idées systématiques et hasardées.

EICHLER (Henri), menuisier établi à Augsbourg, mort en 1719, s'est fait connaître comme un artiste habile. Parmi ses chefs-d'œuvre on cite la chaire de l'église de Sainte-Anne.

EICHLER (Godefroi), fils du précédent, né à Augsbourg en 1677, étudia la peinture à Rome, dans l'école de Carle Maratte; en quittant l'Italie, alla à Vienne, où il demeura plusieurs années, et, de retour dans sa patrie, fut nommé directeur de l'académie. Il y mourut le 8 mai 1757. Il a peint le portrait et des tableaux de famille. L'un de ses tableaux, qui décore une des églises d'Augsbourg, le place au rang des peintres d'histoire.

EICHLER (Godefroi), fils du précédent, peintre et graveur, né à Augsbourg en 1715, mort en 1770, a laissé un grand nombre de portraits et des gravures en taille-douce et à la manière noire très-recherchés des connaisseurs.

EICHLER (Elie), professeur et bibliothécaire à Gœrlitz en Lusace, où il est mort le 23 février 1751, âgé de 63 ans, est auteur de deux dissertations : *De bibliothecis publicis, sigillatimque fundatore bibliothecæ Gorlicensis Joh. G. Milichio*, Gœrlitz, 1734, 1737, in-folio.

EICHMANN. *Voyez* **DRYANDER** (Jean).

EICHNER (Ernest), compositeur, mort à Postdam en 1776, est un des meilleurs bassons que l'on ait connus et celui qui a le plus perfectionné cet instrument. On a de lui des symphonies, concertos, quatuors, trios et solos. Ses *OEuvres* sont particulièrement répandues en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.

EICK (Jean et Hubert van). *Voyez* **EYCK.**

EIDOUS (Marc-Antoine), traducteur laborieux, né vers 1710 à Marseille, fut d'abord ingénieur au service d'Espagne, prit sa retraite de bonne heure et alla à Paris, où il consacra tout son temps à la littérature. Il mourut vers 1780. On lui attribue une foule de traductions, entre autres celle du *Dictionnaire universel de médecine*, 1746, 8 vol. in-fol., pour laquelle il s'associa Diderot; l'*Histoire naturelle de l'Orénoque* de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12; *la Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1765, 2 vol. in-12; l'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12; les *Voyages en Asie* de Bell d'Antremoni, 1766, 3 vol. in-12; l'*Histoire naturelle de la Californie*, de Vénégas, 1767, 3 vol. in-12.

EIMMART (George-Christophe), peintre et astronome, né à Ratisbonne le 22 août 1638, s'établit en 1660 à Nuremberg, devint plus tard directeur de l'académie de peinture de cette ville, et mourut le 5 janvier 1705. On lui doit une suite de portraits de peintres et d'hommes célèbres, des tableaux d'histoire, des figures de plantes, d'oiseaux et d'autres sujets d'histoire naturelle. Il a consigné des observations astronomiques et météréologiques dans 50 vol. in-fol., dont un seul a été publié sous ce titre : *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philos. ruderibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol. Il avait exécuté lui-même plusieurs instruments astronomiques, entre autres une sphère armillaire, dont il donna la *Description* en latin, Altorf, 1695, in-4°. — Eimmart (Marie-Claire), sa fille, l'aidait dans ses travaux astronomiques et dessina avec lui, en manière noire, 235 phases de lune, des figures d'éclipses, des comètes, des taches solaires et lunaires, etc.

EINARI, ou plutôt **EINARSON** (Halfdan), savant islandais, Suédois d'origine, fut fait, en 1755, recteur de l'école latine de Hola ou Holum, et, en 1779, prévôt du chapitre de cette bourgade qui a le titre d'évêché. Il y mourut en 1784, avec la réputation d'un bon littérateur et d'un homme fort instruit dans l'histoire et les antiquités du Nord. Il a été l'éditeur de quelques poésies des anciens Scaldes, a traduit en latin quelques ouvrages nationaux, a fourni quelques articles à la Collection de Giessing et au Dictionnaire de Worm, et composé en islandais un abrégé d'histoire ecclésiastique; mais le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, sa *Sciagraphia historiæ litterariæ Islandicæ*, Copenhague, 1777, in-8°.

EINARI (Gissur), premier évêque luthérien de Skalholt, avait été élevé par les soins d'Ogmund Paulson, dernier évêque catholique de cette bourgade, lequel, après l'avoir fait voyager à ses frais en Allemagne, l'ordonna prêtre à son retour, et le choisit pour son successeur. Gissur avait reçu à Wittenberg les leçons de Luther et de Melanchton, et il contribua beaucoup à introduire en Islande la nouvelle réforme. Il avait traduit en norvégien les Proverbes de Salomon, et cette traduction fut publiée par Gudbrand Thorlacius, Hola, 1580, in-8°.

EINARI (Martin), évêque de Skalholt, est auteur d'une Collection d'hymnes, imprimée à Copenhague en 1555.

EINARI (Othon), né en 1559, était fils d'Einar Sigurdson, fameux poëte islandais; ayant achevé ses études à Copenhague, et étudié l'astronomie sous Tycho Brahé, il fut nommé évêque de Skalholt en 1589, et y mourut en 1630. Il avait composé beaucoup d'ouvrages ascétiques ou historiques, et laissé diverses traductions; mais la plus grande partie périt dans un incendie qui consuma la maison épiscopale l'année même de sa mort. Resenius cite de lui un *Tractatus de Islandiâ*.

EINARI (Jean), recteur de l'école de Skalholt, et ensuite de celle de Hola, où il mourut, en 1707, d'une petite vérole qui fit alors de grands ravages, a traduit en prose et en vers islandais un grand nombre d'ouvrages : les *Primitiva græca* de G. Pastor, l'*Argenis* de Barclay, etc.

EINSIEDEL (Frédéric-Hildebrand d'), grand maître de la cour de Weimar et président de la cour supérieure de justice des princes saxons, né en 1750, à Lumpzig, près d'Altenbourg, château de sa famille, fut page à la cour du duc de Weimar, et se livra à l'étude des lettres avec la plus vive ardeur. Il publia les contes intitulés : *Jarmora, la Lune passante, le Garçon prudent, le Duel, la Princesse au nez long, le Labyrinthe, Arselun-Bagschin, la Vallée des Aramandes*, etc. Il accompagna la duchesse Amélie dans son voyage en Italie. Revenu de ce voyage de deux ans, il commença la traduction des *Comédies de Térence* et *de Plaute*, qui lui a mérité les applaudissements de tous les savants. Lors de l'organisation de la cour supérieure de justice des princes saxons à Iéna, en 1816, il en fut nommé président. Einsiedel fut le premier qui entreprit la traduction des tragédies du célèbre poëte espagnol *Caldéron*.

EINZINGER D'EINZING (Jean-Martin-Maximilien), jurisconsulte et notaire impérial à Munich, né à Passau en 1725, mort le 14 septembre 1798, a publié en allemand, le *Livre Bavarois, recherches historiques et héraldiques sur les tournois*, etc., Munich, 1762, in-4°; *État physique actuel de l'électorat de Bavière*, ibid. 1767, in-8°, etc.

EIOUB-ENSARI (ABOU), l'un des compagnons du prophète Mahomet, périt au siége de Constantinople par les Arabes en 1668. Mahomet II, lors de la prise de cette ville, ayant découvert le lieu où Eioub était enterré, fit élever sur cet emplacement une mosquée qui prit le nom d'Eioub, et dans laquelle il ceignit le sabre impérial. Le tombeau d'Eioub est, depuis cette époque, l'objet des offrandes et des dévotions des musulmans.

EISEMAN. *Voyez* **EISENMANN.**

EISEN (CHARLES-CHRISTOPHE), né à Nuremberg, le 26 mai 1649, étudia la médecine dans les universités d'Iéna, de Strasbourg et de Bâle. Ce fut à cette dernière qu'il obtint le doctorat en 1673. Agrégé, deux ans après, au collége des médecins de Nuremberg, il se rendit, en 1680, à Culembach, avec le titre de médecin-physicien. Il y mourut de phthisie, le 3 février 1690, ne laissant que de minces opuscules dignes à peine d'être cités.

EISEN (CHARLES), dessinateur, fils et élève de François Eisen, peintre de genre et graveur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles en 1778, a dessiné à la mine de plomb un grand nombre de petits sujets destinés à orner différents ouvrages : les plus remarquables sont les figures des *Contes de la Fontaine*, édition dite des fermiers généraux ; les figures des *Métamorphoses d'Ovide*, édition de Basan ; et les vignettes et culs-de-lampe des *Baisers* de Dorat.

EISEN (JEAN-GEORGE), né dans le pays d'Anspach, le 19 janvier 1717, successivement pasteur en Livonie, aumônier d'un régiment russe de dragons, professeur de sciences économiques à Mittau, mort le 15 février 1779, est principalement connu par la découverte d'une *Méthode économique de sécher les légumes* pour les transporter au loin, publiée à Riga en 1772. Ce livre, écrit en allemand, a été traduit dans toutes les langues du Nord, en anglais et en espagnol. Eisen a composé aussi quelques ouvrages théologiques ; le plus remarquable a pour titre : *le Christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in-8°, en allemand.

EISEN (JEAN-GODEFROI), frère du précédent, né en 1715, fut aussi aumônier d'un régiment de dragons, et mourut le 10 février 1795. Il a écrit en allemand plusieurs ouvrages de théologie et de morale, parmi lesquels on distingue le *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes*, Nuremberg, 1778, in-8°.

EISENBECK (EMÉRAN), jurisconsulte et conseiller de la république de Ratisbonne, naquit en 1572, et mourut en 1618. Outre diverses dissertations qui traitent du droit féodal, il a laissé des poésies latines dont on faisait cas lorsque ce genre de littérature était en vogue. Il en composa une partie pendant la maladie qui affligea les dernières années de sa vie. Frappé de paralysie, il perdit l'usage de ses membres et de l'organe de la voix, sans que ses facultés intellectuelles parussent en souffrir. Dans cet état il dictait ses ouvrages à un secrétaire qui, placé à côté du lit du malade et ayant devant lui une table où les caractères de l'alphabet étaient tracés, tâchait de deviner les mots qu'il fallait écrire, en montrant successivement les lettres qui devaient y entrer. Le malade marquait son approbation ou sa désapprobation par un signe de tête, seul mouvement dont il fût le maître.

EISENGREIN ou **EYSENGREIN** (GUILLAUME), né, dans le 16e siècle, à Spire, obtint un canonicat à la cathédrale de cette ville, et mourut vers 1570. On a de lui : *Chronologicarum rerum urbis Spiræ Nemetum Augustæ, à Chr. nato. ad annum* 1563, *gestarum, libri XVI;* Dillingen, 1564, in-8°; *Catalogus testium veritatis*, ibid., 1565, in-4°; *Centenarii XVI, Rerum memorabilium adversus Historiam ecclesiasticam Magdeburgensem*, Ingolstadt, 1566.

EISENHART (JEAN), professeur de droit à Helmstædt, après avoir enseigné successivement dans la même université, l'histoire, la poésie et la morale, a aussi laissé un assez grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, tous en latin, et peu consultés aujourd'hui. Il était né en 1643, dans la Vieille Marche de Brandebourg, et mourut à Stein, le 9 mai 1707.

EISENHART (JEAN-FRÉDÉRIC), jurisconsulte distingué, petit-fils du précédent, naquit en 1720, à Spire, où son père était archiviste et secrétaire de la chancellerie. Il fit ses études à Helmstædt, fut licencié en 1746, obtint en 1755 une chaire de professeur ordinaire, fut nommé en 1759, conseiller à la cour du duc de Brunswick-Lunebourg; en 1763, membre de la faculté de droit à Helmstædt, et président de la Société allemande de la même ville; il y mourut le 10 octobre 1783. Voici ses principaux ouvrages : *Opuscules allemands* (*Kleine deutsche schriften*), Erfurt, 1751-1753, deux parties, in-8°; *Institutiones historiæ juris litterariæ. Accessit Car. Couradi de fatis scholæ juris civilis Romani oratio*, Helmstædt, 1752, in-8°; ibid., 1756, in-8°, augmenté; *Institutiones juris Germanici privati*, Halle, 1753, in-8°; troisième édition, augmentée; ibid., 1774, in-8°, etc.

EISENMANN (GEORGE-HENRI), médecin, né en 1693 à Strasbourg, y professa successivement la physique et la pathologie, et mourut en 1768. Quoiqu'il possédât de vastes connaissances, il n'a laissé qu'un écrit intitulé : *Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistentes*, Strasbourg, 1752, grand in-folio. Il en parut la même année une édition française.

EISENMENGER (JEAN-ANDRÉ), savant philologue, naquit à Manheim, en 1654. Il fit ses études à Heidelberg, voyagea en Hollande et en Angleterre, pour se perfectionner dans l'étude de l'hébreu. Lors de la prise et de la destruction de Heidelberg en 1693, il se rendit avec la cour de l'électeur à Francfort-sur-le-Mein, et y obtint la charge d'archiviste. Lorsque l'électeur palatin, Jean Guillaume, eut appris qu'il avait le projet de mettre au jour son ouvrage du *Judaïsme dévoilé*, il le nomma professeur de langues orientales, à Heidelberg, en 1700, et c'est là qu'Eisenmenger mourut, le 20 décembre 1704. La publication de son ouvrage du *Judaïsme dévoilé*, Francfort, 1700, 2 vol. in-4°, Kœnigsberg, 1711, 2 vol. in-4°, excita de vives rumeurs.

EISENSCHMID (JEAN-GASPARD), médecin et mathématicien, né à Strasbourg, le 15 novembre 1656, se fit connaître de bonne heure par son goût pour l'étude. Obligé de renoncer à la pratique de la médecine, il se livra dès lors entièrement aux mathématiques, fut en

1699 associé à l'Académie des sciences, et mourut le 4 décembre 1712. On lui doit : *Diatribe de figurâ telluris elliptico-spheroide*, Strasbourg, 1691, in-4° : cet écrit, suivant Lalande, a donné naissance à la dispute sur le prétendu allongement de la terre, qui n'a été terminée qu'en 1737 ; *Introductio nova ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii*, ibid., 1700, in-8° ; *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, ibid., 1708, 1737, in-8°, figures ; et plusieurs mémoires dans le *Recueil* de l'Académie, dans le *Journal des savants*, et dans celui de *Trévoux*.

EISINGA (Eise), chevalier du Lion belgique, conseiller d'État, mourut le 27 août 1828, à Franeker, en Frise, âgé de 84 ans. Il était connu depuis un demi-siècle pour avoir inventé et construit un planétaire, considéré comme une des curiosités du pays, et qui mérite de l'être par sa merveilleuse grandeur et son ingénieux mécanisme. Le gouvernement des Pays-Bas a acheté ce planétaire dont M. Idsaard Æbinga van Humalda a fait peindre l'inventeur par van der Kooi. Enfin M. J. W. de Crane a consacré à sa mémoire une notice nécrologique dans le *Messager des arts et des lettres*, 1823.

EISLER (Tobie), enthousiaste protestant, né à Nuremberg en 1683, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, et fut pendant 7 ans secrétaire de cabinet de la duchesse douairière de Saxe-Eisenach. Revenu dans sa patrie en 1713, il abandonna le droit pour se livrer à l'instruction des enfants. Il mourut le 8 octobre 1753, après avoir publié en allemand 47 ouvrages ou opuscules, dont Meusel donne le détail.

EIZAC BARECH ou **BARUCH**, fils d'un célèbre rabbin, mort à Constantinople en 1664, est auteur de *Discours sur le Pentateuque* et une *Explication littérale du Cantique des cantiques, du livre de Ruth, d'Esther et de l'Ecclésiaste*, publiés sous le titre de *Semence bénite*.

EKAMA (Corneille) naquit le 31 mars 1773, à Paesens, village de la Frise, sur le bord de la mer. Son père, Jean Ekama était un respectable ministre dont il eut à peine le temps de recevoir quelques leçons. Le 9 octobre 1796, il fut nommé pasteur d'Elkerzée, dans l'île de Schouwen. Le 17 mai 1800, à la demande de Chandoir, l'université de Franeker lui conféra le grade de maître ès arts et de docteur en philosophie, *honoris causâ*. La réputation qu'il s'acquit engagea les curateurs de l'université de Franeker à l'appeler à une chaire. Il s'acquitta avec distinction de son emploi jusqu'en 1811, qu'un décret impérial supprima l'université de Franeker. Il fut alors nommé professeur ordinaire de mathématiques et d'astronomie à l'université de Leyde. Il mourut le 24 février 1826. Ekama amassait des connaissances plutôt pour les transmettre aux autres par la parole que par écrit.

EKEBERG (Gustave), capitaine dans la marine suédoise, né en 1716, fit dans l'Inde et à la Chine plusieurs voyages avantageux à la compagnie des Indes de Suède, et dans lesquels il fit d'utiles observations qui lui méritèrent des distinctions flatteuses de son souverain et du roi de Prusse. Il est le premier qui ait apporté en Suède l'arbre à thé. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Relation sur l'économie rurale des Chinois*, traduite en allemand dans les *Voyages* d'Osbeck ; *Notice sur le soui ou soja*, espèce de sauce fort estimée des Chinois et des Japonais ; *Description de l'île de Fernand de Noronha*, dans les mémoires de l'académie de Stockholm ; *Voyage aux Grandes Indes dans les années 1770 et 1771*, Stockholm, 1773, in-8° ; *Moyen facile d'inoculer la petite vérole* ; cet ouvrage a eu le mérite de populariser en Suède la pratique de l'inoculation. Ekeberg a cherché dans d'autres écrits à propager les vérités de la religion. Il mourut le 4 avril 1784. Son *Éloge* a été prononcé à l'académie de Stockholm par Sparman.

EKEBLAD (Claude, comte de), ministre suédois, né vers 1700, fut ambassadeur en France pendant plusieurs années, à son retour prit place dans le sénat, et fut en 1761 nommé ministre des affaires étrangères. Ce fut lui qui ouvrit avec la France les négociations qui préparèrent le succès de la révolution opérée par Gustave III en 1772. Il était mort le 9 octobre 1771, membre de l'académie des sciences de Stockholm, et chancelier de l'université d'Abo.

EKKERHARD, dit *l'Ancien*, doyen de Saint-Gall, mort en 677, a laissé des *hymnes* et des *épigrammes*. On lui attribue un écrit intitulé : *le Lydien Carloman*, ou censure de l'apostasie et de la conduite de Carloman, fils de Charles le Chauve.

EKKERHARD, dit *le Jeune*, moine de Saint-Gall, mort en 1071, a continué l'*Histoire du monastère de St.-Gall*, commencée par Ratpert. On trouve des extraits de cet ouvrage dans le tome III des *Scriptores coctanienses* de Duchesne.

EKKERHARD, dit *Minimus*, moine de St.-Gall vers 1220, a écrit la *Vie de Nother le Bègue*, religieux de ce monastère.

EKSTROEM (Daniel), mécanicien suédois, né en 1711, se livra particulièrement à la confection d'instruments mathématiques et en perfectionna plusieurs. Les succès qu'il obtint dans ce genre de travail furent tels que l'Allemagne, le Danemark, la Russie et l'Espagne disputèrent à la Suède l'acquisition des instruments qui sortaient de ses mains. Après la mort d'Ekstroem, le 30 juin 1755, l'académie de Stockholm, dont il était membre, fit frapper une médaille en son honneur ; les *Mémoires* de cette société renferment la description des instruments perfectionnés par cet habile mécanicien.

ÉLA, roi d'Israël, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 930 avant J. C., et périt deux ans après assassiné par Zamri, un de ses officiers. Quelques autres princes du même nom sont trop peu connus pour mériter d'être cités.

ÉLAGABALE. *Voyez* **HÉLIOGABALE.**

ELAGUINE (Ivan-Perfilievitsch), conseiller privé actuel, grand-maître de la cour de Catherine II, et directeur de la musique du théâtre de la cour, né en 1728, mort en 1796, acquit dans son temps une assez grande réputation par des *traductions* peu estimées aujourd'hui. Les meilleures sont : *l'Impie*, tragédie allemande de Brave, St.-Pétersbourg, 1771 ; *Aventures du marquis de G****, ou *Vie d'un gentilhomme qui a quitté le monde*, ib., 1776, et *le Misanthrope*, Moscou, 1788. Elaguine avait composé une *Histoire de Russie*, dont on avait conçu

une grande idée avant l'impression. Le commencement en fut publié longtemps après la mort de l'auteur, Moscou, 1803, et détrompa le public sur le mérite de cet ouvrage.

ÉLAM, fils de Sem, fut le père des peuples connus sous le nom d'*Élamites* ou *Élaméens*, habitants d'une contrée située à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. La *Bible* fait mention de quelques autres personnages du même nom.

ELBÉE (GIGOT D'), général des armées royales dans la Vendée, né à Dresde en 1752, d'une famille française établie en Saxe, vint en France en 1757, y fut naturalisé, entra dans Dauphin-cavalerie, parvint au grade de lieutenant, donna sa démission en 1783, se maria, et dès lors vécut retiré près de Beaupréau en Anjou. En 1791 il crut devoir suivre les princes à Coblentz; mais après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le royaume, il revint dans sa propriété. Les paysans des environs de Beaupréau s'étant insurgés au mois de mars 1793, vinrent demander à d'Elbée de se mettre à leur tête. Il y consentit, et son rassemblement fut bientôt joint par ceux de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet. Après la mort de Cathelineau, d'Elbée se fit nommer généralissime à l'insu d'une grande partie de l'armée. C'est sous son commandement que les Vendéens furent battus deux fois devant Luçon. Après une alternative de bons et de mauvais succès, l'armée royale fut complétement défaite à Chollet; d'Elbée, blessé à mort, fut transporté à Beaupréau, puis à Noirmoutier. Trois mois après, les troupes républicaines s'étant emparées de cette île, il fut traduit devant une commission militaire, et fusillé sur la place publique, où on l'avait apporté dans un fauteuil, parce que la gravité de ses blessures ne lui permettait pas de se tenir debout. D'Elbée fut un homme pieux, d'un courage constant et tranquille, mais sans talents militaires. Il n'avait aucune habitude des hommes et se bornait à mener ses soldats à l'ennemi, en leur disant : « Mes enfants, la Providence vous donnera la victoire. » Aussi l'avaient-ils surnommé *le général la Providence*, sans rien perdre toutefois du respect et de l'attachement qu'ils avaient pour lui.

ELBEUF ou **ELBOEUF** (RENÉ DE LORRAINE, marquis D'), fils cadet de Claude, duc de Guise, mort en 1566, fut la tige des ducs d'Elbeuf, dont la maison s'éteignit en 1763 dans la personne d'Emmanuel-Maurice.

ELBEUF (CHARLES, 1er duc D'), fils du précédent, né en 1566, annonça de bonne heure un caractère insouciant et un goût très-vif pour les plaisirs. Il ne prit aucune part aux intrigues politiques qui agitèrent le règne de Henri III; cependant, en raison des projets ambitieux des princes de sa famille, on jugea prudent de s'assurer de sa personne; il fut enfermé dans le château de Loches à l'issue des états de Blois, y resta jusqu'en 1591, et mourut en 1605.

ELBEUF (CHARLES, 2e duc D'), fils du précédent, né en 1596, fut, en 1631, déclaré criminel de lèse-majesté, parce que sa femme, Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avait pris part à des intrigues de cour contre le cardinal de Richelieu; mais rappelé plus tard il fut nommé gouverneur de Picardie, et mourut en 1657.

ELBEUF (EMMANUEL-MAURICE D'), petit-fils du précédent, né en 1677, entra au service de l'empereur d'Allemagne, et commanda un régiment de cavalerie dans le royaume de Naples, de 1706 à 1719. Son séjour dans ce pays est marqué par les fouilles qu'il fit faire dans son château de Portici, et dont le résultat fut la découverte d'Herculanum. Après sa mort, en 1763, le duché d'Elbeuf passa dans la maison d'Harcourt.

ELBURCHT (JEAN VAN), surnommé *Petit-Jean*, peintre d'histoire, de paysages et de marines, né à Elbourg, près de Campen, au commencement du 16e siècle, fut membre de la communauté des peintres d'Anvers en 1535. Quatre de ses tableaux décorent l'une des chapelles de l'église Notre-Dame de cette ville; ce sont : *la Pêche miraculeuse*; un *Christ en croix, avec la Vierge; saint Jean et la Madeleine; saint Pierre à genoux devant Jésus-Christ sur le bord de la mer; Jésus dans la bergerie.*

ELCI (le chevalier, puis comte ANGE D'), philologue toscan, était originaire de Sienne et naquit à Florence en 1764. Noble et riche, au lieu de suivre la carrière des armes, du barreau ou de la diplomatie, il s'abandonna exclusivement à son goût pour la littérature. Marié à la comtesse de Zinzendorf, il passa paisiblement sa vie entre les objets de son choix, la rédaction de ses ouvrages philologiques et la conversation des savants, les éditions magnifiques ou rares et les manuscrits de la bibliothèque de Vienne. Il avait une collection de livres superbe, soit pour la pureté des textes, soit pour la rareté des éditions. Sa belle suite d'incunables surtout était réputée supérieure à celle du comte Rewiczki, et ne cédait par le choix des volumes, par la beauté des exemplaires, par la conservation et la richesse des reliures qu'à celle de lord Spencer. A la chute de l'empire napoléonien, Elci revit l'Italie qu'il avait quittée lors de l'arrivée des Français, mais sans l'habiter constamment; il revenait dans cette ville qui, 20 ans auparavant, avait été son asile, et c'est là qu'il mourut le 20 novembre 1824, avec la réputation du premier helléniste que possédât l'Autriche, depuis la mort du baron Aloys de Locell. Son principal ouvrage, comme philologue, est son édition de Lucain. Elci légua ses incunables à la bibliothèque Laurentienne de Florence.

ELDAD, surnommé *Danita*, du nom de Dan, sa tribu, vivant au 12e siècle, est supposé auteur d'une *Lettre* sur les dix tribus qui sont au delà du merveilleux fleuve Sabbation ou Sambation; quoi qu'il en soit, Bartolocci a prouvé, dans sa *Bibliothèque rabbinique*, que cet écrit fabuleux ne pouvait être que l'ouvrage d'un imposteur. La lettre d'Eldad, imprimée en hébreu, Constantinople, 1518, in-4°, Venise, 1544 et 1605, in-8°, et Issny, 1722, in-12, a été traduite en latin et publiée sous ce titre : *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopiâ imperio*, Paris, 1563, cette traduction se retrouve dans la *Chronographia Hebræorum* de Genebrard.

ELDON (JEAN SCOTT, depuis lord), magistrat anglais, né en 1751, était le 3e fils d'un commerçant de Newcastle, dans le comté de Northumberland. Destiné au barreau, il fit ses études de jurisprudence à l'université d'Oxford et au collége de Middle-Temple à Londres. Ses débuts comme avocat furent peu brillants; mais dès qu'il eut trouvé l'occasion de se faire remarquer, le chancelier

Thurlow, ayant deviné ses talents et sa capacité, se chargea de son avancement. Grâce au crédit de son protecteur, il ne tarda pas d'entrer au parlement, où il se montra savant légiste et habile orateur. Appelé en 1783 au conseil privé, il fut fait en 1788 *attorney* (procureur général), avec le titre de chevalier. Il remplit pendant six ans cette importante place, et obtint en 1793 celle de fiscal général. Dans l'exercice des fonctions délicates de cet emploi, il sut conserver sa réputation intacte, et fit preuve d'une telle supériorité d'esprit, qu'il fut nommé grand juge à la cour des *common pleas*, et créé pair sous le titre de lord Eldon, nom d'une terre qu'il possédait dans le comté de Durham. Grand chancelier en 1801, il résigna cette place à l'avénement de Fox au ministère; mais elle lui fut rendue en 1807, et il la conserva, sauf quelques courtes interruptions, jusqu'en 1829. Il se démit alors de la présidence de la chambre des pairs, et, retiré des affaires publiques, vécut dans un honorable repos jusqu'au mois de janvier 1838. Lord Eldon avait été constamment l'un des adversaires les plus déclarés de l'émancipation des catholiques.

ÉLÉAZAR, en hébreu *Elhasar* (*appui de Dieu*), nom de plusieurs personnages mentionnés dans l'Écriture sainte et dans l'historien Josèphe, nous ne citerons que les principaux : ÉLÉAZAR, fils d'Aaron et son successeur au pontificat, 1452 avant J. C.

ÉLÉAZAR, fils d'Abinadab et gardien de l'arche du Seigneur.

ÉLÉAZAR, fils d'Ahod, un des trois guerriers de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem. Dans une bataille livrée 1047 ans avant J. C., Éléazar, voyant fuir les Israélites, se jeta seul au-devant des Philistins et en fit un si grand carnage, que sa main, dit l'Écriture, demeura collée à son épée.

ÉLÉAZAR, surnommé *Abaron* ou *Auran*, de la famille des Machabées, périt dans une bataille entre Judas et Antiochus Eupator, écrasé par la chute d'un éléphant qu'il avait attaqué, croyant qu'Antiochus était monté sur cet animal.

ÉLÉAZAR, contemporain des Machabées, souffrit le martyre sous le règne d'Antiochus Épiphane, pour avoir refusé de manger de la chair de porc.

ÉLÉAZAR, (fils d'Onias Ier, et frère de Simon le Juste, exerça pendant 19 ans les fonctions de grand sacrificateur. On croit que ce fut lui qui envoya à Ptolémée Philadelphe les 72 doctrines qui composèrent la version des livres sacrés, dite des *Septante*, 277 ans avant J. C. — Un magicien du même nom, cité par Josèphe, délivrait les possédés du démon au moyen d'une herbe enfermée dans une bague.

ÉLÉAZAR, de Garmiza ou de Worms, maître du célèbre rabbin Nachmanide, vivait en 1240. On a de lui divers écrits cabalistiques, dont on trouve le détail dans la *Bibliothèque hébraïque*, et d'autres ouvrages dont les principaux sont : *le Livre du droguiste*, etc., ouvrage mystique, Fano, 1505, in-fol.; *le Guide du pécheur*, Venise, 1543, in-4°; Leyde, 1691, in-12; *le Vin aromatique*, ou *Commentaire sur le cantique et le livre de Ruth*, Dublin, 1608, in-4°.

ELECTUS DE LAUFFENBOURG, capucin, exerça longtemps les fonctions de missionnaire dans l'Orient, et à son retour en Allemagne, s'adonna au ministère de la parole. Consumé par ses travaux apostoliques, il mourut à Rottenbourg, le 2 mai 1627. On a de lui, en allemand : *Chronique de la Suisse pendant qu'elle dépendait de l'Autriche antérieure; Relation de sa mission dans l'Archipel*. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits.

ÉLÉONORE D'ARBORÉE, célèbre législatrice de la Sardaigne, fille de Mariano IV, juge d'Arborée (la principale des quatre souverainetés ou *judicats* dont se composait la Sardaigne avant que les Aragonais eussent totalement soumis cette île à leur juridiction), et sœur de l'infortuné Hugues IV, que ses sujets, las du joug auquel il les avait réduits, massacrèrent dans une insurrection en 1382, fut elle-même revêtue de l'autorité par les suffrages du peuple arboréen, qu'elle gouverna avec une rare sagesse jusqu'à sa mort, en 1403. Elle avait épousé un gentilhomme nommé Brancaleone Doria, dont elle eut plusieurs enfants : Frédéric, mort en bas âge, après avoir été proclamé héritier de la principauté d'Arborée; et Mariano V, qui succéda à sa mère dans le marquisat d'Oristano, dénomination sous laquelle cette même principauté avait été annexée comme fief à la couronne d'Aragon en 1388. Le code de lois par lequel Éléonore eut la gloire de remplacer les traditions orales et les coutumes barbares de la législation de la Sardaigne, et qu'elle publia en 1395 sous le nom de *Charte du Pays* (*Carta de Logu*) régit encore, à quelques modifications près, cette singulière contrée, que, selon l'expression de M. Mimaut (*Histoire de Sardaigne*, t. I, p. 223), l'on pourrait appeler la *Chine de l'Europe*, vu l'état stationnaire de ses mœurs et de sa civilisation imparfaite.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de France, née à Louvain en 1498, était sœur aînée de Charles-Quint. Elle fut d'abord mariée en 1519 à Emmanuel, dit *le Grand*, roi de Portugal; mais ce prince étant mort en 1521, elle devint le gage de la réconciliation entre l'Empereur son frère, et le roi François Ier qu'elle épousa en 1530. Devenue veuve une seconde fois (1547), elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, puis en Espagne, et mourut à Talavera, le 18 février 1558. On trouve des détails curieux sur les premières années de cette princesse dans les *Annales de vità Frederici II palat.*, par Hubert Thomas.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, épousa en 1375 Charles III, roi de Navarre, se brouilla avec ce prince et se retira en Castille auprès du roi Henri III, son neveu. Mais s'étant mise à la tête d'un parti contre ce monarque, elle fut renvoyée à son époux, qui la reçut avec égards, et lui confia la régence du royaume en 1403, pendant son séjour en France. Éléonore le rendit père de huit enfants, et mourut en 1416.

ÉLÉONORE DE GUIENNE, fille de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine, né vers 1122, apporta en dot à Louis le Jeune les États de son pére, qui l'avait instituée son héritière sous condition qu'elle épouserait ce prince. Ayant accompagné son époux en Syrie à la 2e croisade, Éléonore, enivrée de plaisir à la cour de son oncle Raymond de Poitiers, sollicita le roi de retarder son départ d'Antioche pour Jérusalem : le refus qu'elle essuya la détermina à prétexter sa parenté avec Louis

pour demander la dissolution de son mariage. Outragé comme souverain et comme mari, ce prince consulta plusieurs fois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre; le sage ministre conseilla toujours à son maître de dissimuler, et d'éviter un divorce qui ne pouvait être que funeste à la France. Ces conseils furent suivis tant que vécut le vertueux abbé de Saint-Denis; mais, après sa mort, le roi se hâta de rompre des liens qui devenaient chaque jour plus odieux. Le divorce fut prononcé en 1152 dans le concile de Beaugency. Alors Éléonore quitta la France avec l'intention de se venger d'un acte qu'elle avait elle-même provoqué. Plusieurs princes aspiraient à sa main; elle choisit Henri, duc de Normandie, qui devint bientôt roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Ce mariage fit passer sous la domination du monarque anglais les riches provinces de l'Aquitaine, et fut l'origine de longues et sanglantes guerres qui eurent lieu par la suite entre la France et l'Angleterre. Éléonore, plus âgée que son nouvel époux, porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à celle de France. Henri II la fit enfermer dans une étroite prison où elle resta depuis 1173 jusqu'en 1188, époque où Richard Cœur de Lion, son fils, monta sur le trône. Pendant la 3e croisade, qui retint ce monarque en Orient, Éléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard fut fait prisonnier en Allemagne, elle sollicita vivement, mais sans succès, sa liberté. Quelques années après la délivrance de ce prince, elle se retira à l'abbaye de Fontevrault, et y mourut en 1203. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III dans le recueil de celles de Pierre de Blois. Larrey a publié l'*Histoire* d'Éléonore de Guienne, Rotterdam, 1692, in-12. Ce livre contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lu qu'avec précaution.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, dame espagnole, célèbre par sa beauté, inspira au roi de Castille Alphonse XI, l'amour le plus vif, et jouit pendant 20 ans de l'éclat, du crédit et des honneurs dont Constance de Portugal, épouse du roi, n'avait que le titre. Elle donna le jour à deux jumeaux, dont l'un, Henri de Transtamare, monta sur le trône de Castille. A la mort d'Alphonse, Éléonore fut exposée à la vengeance de la reine, qui s'empara du gouvernement. Les deux jeunes princes ses fils prirent vainement les armes pour sa défense : elle fut arrêtée à Séville en 1351, et étranglée sous les yeux de Constance et de Pierre le Cruel, son fils.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine régente de Portugal, était mariée à un seigneur de ce pays nommé D. Jean d'Acunha, lorsque le roi Ferdinand conçut une vive passion pour elle, décida son mari à s'en séparer, et l'épousa en 1371. Après la mort de ce monarque, sur qui elle avait pris l'empire le plus absolu, Éléonore, devenue régente, partagea la puissance avec D. Juan Andeiro, son amant et son favori du vivant même du roi Ferdinand. Son administration tyrannique et sa conduite déréglée ayant excité un soulèvement à Lisbonne, elle appela en Portugal le roi de Castille, son gendre, pour qu'il se fît reconnaître héritier du royaume (le roi Ferdinand étant mort sans enfants mâles). Elle espérait qu'il la vengerait du peuple de Lisbonne; mais ce prince, loin de répondre aux vues de la régente, la fit arrêter et conduire en Espagne au monastère de Tordesillas, où elle mourut de chagrin vers 1405.

ELEUTHÈRE (St.), pape, successeur de saint Soter en l'an 177, gouverna l'Église sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il combattit les erreurs de Valentinien, envoya des missionnaires à Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour l'instruire dans la religion catholique, et mourut en 192. Saint Victor Ier lui succéda. — Un diacre, compagnon de saint Denis, a porté le nom d'Éleuthère.

ÉLEUTHÈRE (St.), évêque de Tournai, fut un des premiers qui apportèrent les lumières de la foi dans les Gaules. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de barbares, et périt assassiné l'an 532. La *Bibliothèque des Pères* renferme trois *sermons* attribués à cet évêque.

ÉLEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, ayant été nommé à l'exarchat de Ravenne, étouffa la révolte qui s'était déclarée dans cette ville, et vainquit Jean de Compsa qui s'était emparé de Naples, et cherchait à se soustraire à la domination de l'empereur. Bientôt Éleuthère se révolta lui-même dans l'espoir de soumettre toute l'Italie, marcha sur Rome à la tête d'une armée, mais fut massacré par ses propres soldats, qui envoyèrent sa tête à l'empereur, l'an 617.

ELFLÈDE. *Voyez* **ETHELFLÈDE.**

ELFRIDE, ELFRIDA ou **ELFRÈDE**, épouse d'Edgard, roi d'Angleterre et mère d'Éthelred, fit assassiner Édouard le Martyr, pour donner le trône à Éthelred, en 978.

ELGER. *Voyez* **ELLIGER.**

ELHUYART (d'), né le 11 octobre 1755 à Logrono, avait étudié la minéralogie et l'exploitation des mines à Freyberg, puis voyagé en Hongrie et en Bohême. De retour en Espagne, en 1781, il occupait une chaire de professeur à l'école des mines de Vengara, en Biscaye. Ce fut là qu'il découvrit le métal appelé *tungstène*. De 1786 à 1789, il visita de nouveau l'Allemagne pour y étudier les procédés d'amalgamation que le gouvernement espagnol désirait introduire en Amérique. D'Elhuyart partit pour les possessions de la couronne d'Espagne dans cette partie du monde en 1789, et résida à Mexico pendant 33 ans en qualité d'intendant général des mines, fonctions qu'il ne quitta, pour revenir dans sa patrie, qu'au moment où éclata la révolution. Ce fut pendant cette longue carrière qu'il rendit à la science et aux arts d'importants services. Ce savant, qui était lié d'amitié depuis sa jeunesse avec Jean Muller, mourut à Madrid le 6 février 1831, ministre d'État et directeur général des mines du royaume.

ÉLIAB, nom de plusieurs personnages mentionnés dans l'Écriture sainte. L'un d'eux était le compagnon de David, et rendit à ce prince des services signalés pendant les persécutions de Saül.

ÉLIACHIM ou **ÉLIACIM**, grand prêtre des Juifs sous Manassès, aida puissamment ce prince à relever la religion et l'État. Quelques critiques lui ont attribué le livre de *Judith*.

ÉLIAN. *Voyez* **ÉLIEN.**

ÉLIAS DE BARJOLS, poëte provençal du 13e siècle, se fixa pendant plusieurs années à la cour d'Al-

phonse II, roi de Provence, et entra en 1222 dans la communauté des hospitaliers de St.-Benoît d'Avignon, appelés aussi *Frères pontifes,* parce que le but de leur institution était particulièrement de construire des ponts. On conserve dans les manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris 14 pièces d'Élias. Raynouard en a publié trois dans le *Choix de poésies des troubadours,* III, 351.

ÉLIAS LÉVITA, l'un des plus célèbres docteurs juifs, né en Italie en 1472, occupa pendant plusieurs années une chaire de grammaire à Padoue, puis à Venise, et mourut dans cette ville en 1549. Ses ouvrages, dont la plupart furent composés à Rome antérieurement au sac de 1527, jouissent encore de l'estime des savants, et méritent d'être médités par tous ceux qui s'occupent de l'étude de la langue hébraïque. Le plus remarquable a pour titre *Massorah,* ou critique du texte sacré de l'Écriture et des auteurs qui ont traité cette matière, Venise, 1538, in-8°, suivi de l'exposition d'une nouvelle doctrine sur les points voyelles, ibid., 1538, in-8°, et augmenté d'un abrégé du *Massarah,* en latin, et de la traduction de la 3ᵉ préface d'Élias par Munster, Bâle, 1539; Sulzbach, 1769 et 1771. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Semler, Halle, 1772, avec notes. Les autres ouvrages d'Élias Lévita sont: un *Commentaire* sur la *Grammaire* de Moïse Kimchi, Pesaro, 1508; *la Composition, ou Explication des mots irréguliers du texte sacré,* Rome, 1516; *les Chapitres d'Élias, ou Traité des lettres, de leur prononciation, des voyelles, des lettres serviles,* etc., Pesaro, 1520, tous trois traduits et publiés en latin par Munster; et plusieurs autres traités de grammaire moins remarquables. On trouve le détail exact de tous les ouvrages d'Élias dans le *Dizionario storico degli autori Ebrori* de M. de Rossi.

ÉLIAS (Mathieu), peintre, naquit au village de Peene, près Cassel, en 1658, de parents très pauvres. Corbeen ayant eu occasion de découvrir les dispositions d'Élias pour la peinture, l'emmena avec lui à Dunkerque, puis l'envoya à Paris, où le jeune Mathieu fit de rapides progrès. Ypres, Cassel, Menin, etc., possèdent quelques tableaux d'Élias. Il mourut le 22 avril 1741.

ÉLIÇAGARAY (Dominique), né vers 1760 dans le diocèse de Bayonne, embrassa l'état ecclésiastique, et quitta la France en 1791 pour ne point prêter le serment. Rentré sous le gouvernement directorial, il refusa plus tard les offres et l'amitié du cardinal Maury, dont il ne partageait pas les opinions, et se contenta d'exercer les triples fonctions de recteur de l'académie, de professeur de philosophie, et de doyen de la faculté des lettres. Durant les cent jours, l'abbé Éliçagaray suivit, sous le titre d'aumônier, la duchesse d'Angoulême à Londres. Après son retour en France, nommé inspecteur de l'université, il exerçait les fonctions de cette place quand un journal de Marseille publia un discours ridicule qu'il lui attribuait. L'abbé Éliçagaray démentit ce discours; mais le chagrin de se voir en butte, dans sa vieillesse, aux traits de la médisance, hâta le terme de sa vie. Il mourut le 22 décembre 1822.

ELICHMANN (Jean), savant médecin, né dans la Silésie, mort en 1639 à Leyde, où il avait exercé son art avec succès pendant un grand nombre d'années, possédait 16 langues, si l'on en croit Saumaise; il avait entrepris sur la littérature orientale des travaux importants que la mort ne lui permit pas d'achever. On a de lui: une *Lettre sur l'utilité de la langue arabe,* Iéna, 1636; et une dissertation *De fatali vitæ termino secundum mentem Orientalium,* Leyde, 1639.

ÉLIE, prophète juif, vivait du temps d'Achab, roi d'Israël. Ce prince ayant, ainsi que Jésabel sa femme, sacrifié aux idoles, Élie obtint de Dieu, pour les punir, une sécheresse et une famine de 3 ans. Tant que dura ce fléau, il fut, dit-on, nourri miraculeusement par des corbeaux. Ayant été bien reçu par une pauvre veuve de Sarepta, il la récompensa en multipliant la farine et l'huile qui lui servaient pour sa nourriture, et en ressuscitant le fils de cette femme. Après la sécheresse, il somma de nouveau Achab de reconnaître le vrai Dieu; et pour le convaincre, il appela sur les autels le feu du ciel qui consuma les victimes. Cependant ce prince impie continuant à le persécuter, Élie se retira sur les montagnes d'Horeb, et y resta 40 jours et 40 nuits sans prendre d'autre nourriture qu'un pain qui lui fut apporté par un ange. Il prédit à Achab qu'il serait déchiré par des chiens, et sacra Jéhu à sa place. A la fin de sa vie, il choisit Élisée pour son successeur, et fut enlevé au ciel sur un char de feu, vers 892 avant J. C.

ÉLIE, ÉLIAS ou **HELIE** (Paul), né à Vardberg, dans le Halland, vers 1480. Après avoir terminé ses études, il entra dans l'ordre des carmes à Elseneur. La lecture des écrits de Luther fit une impression très-forte sur l'esprit du jeune religieux; et ayant été chargé, en 1517, d'expliquer l'Écriture sainte au collége de Copenhague, il laissa voir qu'il n'était pas éloigné de partager les opinions de ce chef de la réforme. Enhardi par l'approbation des principaux seigneurs que la curiosité attirait à ses leçons, il cessa bientôt de se contraindre, et professa publiquement les principes du luthéranisme. Quelques années après il se repentit du scandale qu'il avait donné, et crut pouvoir le réparer en écrivant, avec un zèle outré, contre ceux qu'il avait contribué à égarer. Dans le même temps le roi, qui estimait les talents d'Élie, le chargea de traduire en danois un ouvrage qu'on soupçonne être le *Prince,* de Machiavel; Élie y substitua l'*institution d'un prince chrétien,* d'Érasme. Le roi, offensé de cette hardiesse, lui ordonna de sortir de Copenhague, où il obtint ensuite la permission de revenir. Élie parut revenir aux principes de Luther. On assure même qu'il les enseigna de nouveau à Roskild, où il mourut vers 1536.

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Jacques), avocat, né au mois d'octobre 1732 à Carentan, fit ses débuts au barreau en 1752. La faiblesse de son organe l'obligea de renoncer à la plaidoirie; mais ses *Mémoires* lui acquirent une réputation européenne: il y fait preuve d'imagination, d'esprit, et surtout du grand art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle peut fournir. Le principal est celui qu'il publia dans l'intérêt de la malheureuse famille de *Calas* en 1762. Naturellement bienfaisant, il établit en 1777, dans sa terre de Cunen, la fête champêtre connue sous le nom de *Fête des bonnes gens.* Parmi ses factums les plus curieux, on cite: *Mémoire du sieur Grudon contre Ramponneau,* réimprimé dans les causes amusantes; *Mémoire au sujet des caves forcées et*

des vins pillés, des chanoines de la Ste. Chapelle, 1760; *Défense de Claudine Rouge*, 1770. Il mourut à Paris le 10 janvier 1786.

ÉLIE DE BEAUMONT (Anne-Louise MORIN-DU-MÉNIL), épouse du précédent, née en 1729 à Caen, morte le 12 janvier 1783, a donné des *Lettres du marquis de Roselle*, 1764, 2 vol. in-12, rares et souvent réimprimées, et la 3e partie des *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre*, 1776, in-12 (les deux premières sont de Mme de Tencin).

ÉLIE DE LA POTERIE (Jean-Antoine), frère d'Élie de Beaumont, docteur-régent de la faculté de Paris, né vers 1732, étudia avec soin les diverses branches de l'art médical, fut nommé premier médecin de la marine, et mourut à Brest le 23 mai 1794. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, de *Rapports*, etc., dont quelques-uns se trouvent dans les *Mémoires de la Société de médecine*. On lui doit encore l'*Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés, etc., pour servir à l'histoire du magnétisme animal*, 1784; *Recherches sur l'état de la médecine dans le département de la marine*, 1790; et *Recherches sur l'état de la pharmacie*, 1791.

ÉLIEN, en latin *Ælianus* (Claudius), auteur grec, vivait sous les empereurs Nerva, Trajan et Adrien, auquel il dédia un ouvrage sur l'art militaire, dont la meilleure édition, donnée par Elzevir, parut sous le titre de *Cl. Æliani et Leonis imperatoris tactica, gr.-lat. cum notis Sixti Arcerii et J. Meursi*, Leyde, 1613, in-4°, traduit en français par un anonyme (Nicole Volkir ou Volskir), avec Végèce, Frontin et Modeste, Paris, 1536, in-fol.; avec Polybe, par Louis de Machault, ib., 1615, in-fol.; et seul par Bouchaud de Bussy, ib., 1757, 2 vol. in-12.

ÉLIEN, en latin *Ælianus* (Claudius), auteur grec, né à Préneste, aujourd'hui Palestrina, en Italie, enseigna la rhétorique à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il a écrit en grec les ouvrages suivants: *De naturâ animalium lib. XVIII, gr.-lat. cum notis diversor. et Ab. Gronovii*, Londres, 1744, 2 vol. in-4°; *gr.-lat. cum notis J. Gottl. Schneideri*, Leipzig, 1784, in-8°; *Variæ histor. gr.-lat. cum commentario J. Perizonii*, Dresde, 1701, 2 vol, in-8°; *cum notis J. Schæfferi et Joh. Kuhnii*, Strasbourg, 1715, in-8°; *gr.-lat. cum notis var. curante Ab. Gronovio*, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage avait été publié pour la première fois à Rome, 1545, in-fol., le texte grec seul; traduit en français par Formey, Berlin, 1764, in 8°, et par J. B. Dacier, Paris, 1775, in-8°, 1827, même format, avec des notes savantes; *Cl. Æliani epistolæ rusticæ XX*, dans la collection des *Epistolæ græcan. mutuæ, gr.-lat.*, Genève 1606, in-fol. Tous les ouvrages d'Élien avaient été réunis en grec et en latin par Gessner, Zurich, 1556, in fol. — Suidas parle d'un Élien de Préneste, auteur d'un *Traité* sur la Providence, dont il rapporte des fragments.

ÉLIÉZER, serviteur intendant d'Abraham, fut choisi par ce patriarche pour aller en Mésopotamie chercher Rebecca, la future épouse d'Isaac. Il passe, chez les musulmans, pour le fondateur de la ville de Damas.

ÉLIÉZER, un des plus savants rabbins du 16e siècle, mort à Cracovie en 1586, exerça la médecine à Crémone, et fut successivement chargé de la direction de la synagogue de l'île de Naxo dans l'Archipel, et de celle de Posen en Pologne. On a de lui une *Histoire de Dieu*, Venise, 1583, Cracovie, 1584; et un *Commentaire sur le livre d'Esther*, Crémone, 1576, Hambourg, 1711, etc.

ÉLIKOUM Ier, fils aîné de Libarid II, prince de Géorgie de la race des Orphélians, ayant perdu ses droits au trône par suite de l'usurpation de George III, se retira à la cour d'Eldikouz, sultan de l'Aderbaïdjan en Perse, devint atabek ou vice-roi de la ville de Hamadan, gouverneur des villes de Rei, d'Ispahan, de Kazwin, souverain d'une partie de l'Arménie, et mourut vers la fin du 12e siècle.

ÉLIKOUM II, fils et successeur de Libarid III, gouverna les provinces de Siounick'h et de Vaïots Dsor, depuis l'an 1226 jusqu'en 1258. Ayant été attaqué par Arslan Nevian, chef des Mogols, Elikoum fut forcé de signer la paix pour conserver ses États, servit ensuite ses nouveaux alliés dans leur expédition en Syrie, et mourut au siége de Miafarekin en 1258, empoisonné par Avag, atabek de Géorgie. Il eut pour successeur Sempad II, son frère.

ÉLINAND. *Voyez* **HELINAND.**

ELIO (François-Xavier), né le 4 mars 1769 dans la citadelle de Pampelune où commandait son père, entra jeune au service militaire, se distingua à Oran, à Ceuta, fit la campagne du Roussillon en 1794 comme aide de camp du frère de Godoï. Envoyé en 1805 à Buenos-Ayres pour combattre les Anglais, il fut rappelé en Espagne, défendit avec courage l'indépendance de la Péninsule contre Napoléon, et fut, au retour de Ferdinand VII, nommé gouverneur du royaume de Valence. Son dévouement à la cause du trône ne pouvait manquer de l'exposer aux vengeances des révolutionnaires espagnols. En 1820, une partie de la population de Valence, cédant aux suggestions de quelques meneurs, se souleva contre le général Elio, qui n'échappa à un premier mouvement de fureur que pour être traduit devant une commission militaire. Déclaré coupable de mesures tyranniques et d'actes arbitraires, il fut condamné à mort et étranglé le 4 septembre 1822. Ferdinand ayant recouvré son autorité en 1823, réhabilita la mémoire d'Elio, accorda une pension à sa veuve et donna le titre de marquis au fils du général.

ELIOT (Thomas). **ELYOT.**

ELIOT (Jean), missionnaire anglican dans l'Amérique septentrionale, traduisit la Bible dans la langue des nations indiennes, publia d'abord séparément le *Nouveau Testament*, dédiée au roi Charles II, Cambridge, 1661; la *Bible* entière, ibid., 1663, in-4°. Cette Bible est devenue très-rare: la Bibliothèque du roi à Paris en possède un exemplaire. On doit encore à ce zélé missionnaire une grammaire des naturels de Virginie, Cambridge, 1666, in-4°, réimprimée avec des additions, Boston, 1822, in-8°.

ELIOT (George-Auguste), lord Heathfield, baron de Gibraltar, était le plus jeune des neuf fils de sir Gilbert Éliot, de Stobbs, dans le comté de Roxburgh en Écosse: sa famille, d'origine normande, remonte au temps de la conquête. Eliot naquit vers 1718, il reçut dans la maison paternelle les premiers éléments de l'éducation, et fut mis de bonne heure à l'université de

Leyde, où il fit des progrès rapides, et apprit à parler avec élégance et facilité le français et l'allemand. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya ensuite à l'école royale du génie, à la Fère. Ainsi, ce fut chez les Français qu'Eliot reçut des connaissances qui depuis ont contribué à lui faire acquérir sa renommée, et l'ont aidé à combattre avec succès les armes de la France et de son alliée. Eliot revint à 17 ans chez son père, qui le fit aussitôt entrer dans le 23e régiment d'infanterie, ou fusilier royal Gallois; il passa dans le corps des ingénieurs à Woolwich, et se distingua par ses progrès jusqu'au moment où le colonel Eliot, son oncle, le plaça comme adjudant du second régiment des grenadiers à cheval. Il passa en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748, et fut blessé à la bataille de Dettingen. Parvenu au grade de lieutenant-colonel, il résigna sa commission d'ingénieur. Il fut ensuite aide de camp de George II qui, en 1759, lui fit quitter le second régiment de grenadiers à cheval pour lever et former le premier régiment des chevau-légers, appelé, de son nom, régiment d'Eliot. Il fut, aussitôt après, désigné pour prendre part à l'expédition contre les côtes de France (à St.-Cast), puis passa en Allemagne, où il ne cessa de se signaler. On l'en retira pour l'envoyer à la Havane; son habileté aida le général en chef à s'emparer de cette place, vaillamment défendue par Louis de Velasco, qui en était gouverneur. Il fut nommé, en 1775, commandant en chef en Irlande, mais il ne fit que paraître dans cette île. Alors on l'envoya commander à Gibraltar, et ce fut un heureux choix pour le salut de cette importante forteresse. Son extrême vigilance, la discipline sévère qu'il y établit, l'extrême sobriété dont il donna l'exemple et qui bientôt fut imitée, les préparatifs judicieux qu'il fit pour se défendre, l'habileté avec laquelle il employa les moyens qui étaient à sa disposition le mirent à même de braver pendant plusieurs années les efforts des Espagnols et des Français. Pendant trois ans les yeux de l'Europe entière furent fixés sur le rocher de Gibraltar, investi, attaqué par des armées formidables, défendu par un chef brave et déterminé, qui avait su inspirer ses sentiments aux hommes qu'il commandait. Ce fut surtout dans la fameuse journée du 13 septembre 1782 qu'Eliot donna les preuves les plus signalées de ce sang-froid et de cette intrépidité si nécessaires à l'homme entouré de périls imminents. Son humanité ne fut pas moins remarquable après ce jour si heureux. Il fit retirer de la mer et du milieu des bâtiments enflammés, les soldats ennemis dévoués à une mort certaine. Sa conduite le fit dès lors placer parmi les guerriers les plus habiles, et son nom fut cité partout avec éloge et admiration. Le roi le nomma chevalier du Bain, le 14 juin 1787, le créa pair; enfin, lui donnant un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits, il lui permit de prendre les armes de la forteresse qu'il avait si vaillamment défendue. Une attaque de paralysie l'engagea à prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle; il devait ensuite s'embarquer à Livourne pour Gibraltar, mais une seconde attaque mit fin à sa vie le 6 juillet 1790. Son corps fut rapporté en Angleterre.

ÉLIPAND, évêque de Tolède au 8e siècle, prétendit que J. C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Son opinion, soutenue par Félix d'Urgel, son ami, fut condamnée par plusieurs conciles, dont le pape Adrien confirma le jugement; mais Élipand ne voulut point se rétracter, et mourut dans son erreur au commencement du 9e siècle.

ÉLISABETH (Ste.), épouse de Zacharie, et mère de Jean-Baptiste, était de la race d'Aaron. Un ange étant venu annoncer à Zacharie qu'Élisabeth, malgré son grand âge, enfanterait un fils, elle conçut le précurseur du Messie. Les Orientaux croient qu'Élisabeth sauva miraculeusement son fils, lors du massacre des enfants du pays de Bethléem, et qu'elle se retira ensuite dans le désert, où elle termina ses jours.

ÉLISABETH DE HONGRIE (Ste.), fille du roi André II, née en 1207, épousa à 14 ans Louis IV, dit *le Saint*, landgrave de Thuringe, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes et la pratique des plus rudes austérités. Veuve en 1227, elle fut privée de la régence, se retira à Bamberg auprès de son oncle, évêque de cette ville, fut réintégrée dans ses droits au landgraviat, mais y renonça en faveur d'Hercule II, son fils, et mourut le 19 novembre 1231. Elle a été canonisée en 1235 par le pape Grégoire IX. Sa fête se célèbre le 19 novembre. La *Vie de sainte Élisabeth*, par Thierri de Thuringe, se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius: l'*Histoire* de ses miracles a été écrite par son confesseur Conrad de Marpurg. M. de Montalembert a publié l'*Histoire de sainte Élisabeth*, 1836, grand in-8°, figures, et 1838, 2 vol. in-12, réimpr. à Bruxelles, Meline, 2 vol. in-18.

ÉLISABETH (Ste.), reine de Portugal, née en 1271, fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance, épousa Denis Ier, roi de Portugal. La dévotion exaltée d'Élisabeth et ses mœurs cénobitiques lui aliénèrent le cœur de son époux. Elle fut accusée d'avoir favorisé la révolte d'Alphonse, l'un de ses fils, contre Denis, et fut forcée de s'exiler. A la mort de son époux, en 1325, Élisabeth prit l'habit du tiers ordre de Saint-François, et mourut le 4 juillet 1336 à Coimbre, dans le monastère des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir. Elle a été béatifiée par Léon X en 1516, et canonisée par Urbain VIII en 1625. Sa fête se célèbre le 8 juillet.

ÉLISABETH, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut 3 fils, Louis, successeur de Casimir, son oncle, roi de Hongrie et de Pologne; André, mari de la fameuse Jeanne, reine de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Après la mort de Casimir, en 1370, Élisabeth prit en main la régence du royaume de Pologne, et la conserva pendant 8 années. Les plaintes générales qui s'élevaient contre l'administration de la régente, forcèrent le roi Louis à la rappeler; mais Élisabeth eut l'art de se justifier aux yeux de son fils, retourna en Pologne en 1379 avec les mêmes pouvoirs, fut chassée de ce royaume par les Polonais en 1380, et mourut en Hongrie en décembre 1381.

ÉLISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épouse de Louis le Grand, roi de Pologne et de Hongrie, fut nommée régente du royaume en 1382 après la mort de Louis. Détrônée et jetée en prison par Charles de Duraz, roi de Naples, remise en possession de sa couronne par le palatin Nicolas Garo, Élisabeth tomba entre les mains de

Giornard, gouverneur de la Croatie, et périt misérablement en 1586.

ÉLISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre morte en 1488, fille de Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, fut d'abord dame d'honneur de Marguerite d'Anjou, et mariée à sir John Gray de Groby, tué en 1461 à la bataille de Saint-Alban. Après la mort de son mari, Élisabeth, dépouillée de tous ses biens, implora pour ses enfants la pitié d'Édouard IV; celui-ci, touché de la beauté de la jeune veuve, l'épousa, et la fit couronner. Ce mariage fut la source d'une guerre civile, que fomenta Warwick. Édouard fut forcé de quitter l'Angleterre; la reine s'enferma à Westminster, et n'en sortit que pour remonter sur le trône avec son époux. En 1483 Élisabeth, restée veuve pour la deuxième fois, se vit forcée, par l'ambition du duc de Glocester, de se réfugier de nouveau à Westminster; les persécutions de cet usurpateur, qui prit le nom de Richard III, la poursuivirent jusque dans sa retraite : le mariage d'Élisabeth avec Édouard fut déclaré nul et les deux jeunes héritiers du trône furent massacrés. Élisabeth ne fut pas plus heureuse sous le règne de Henri VII, son gendre : accusée injustement d'avoir pris part à une conspiration contre lui, elle fut enfermée dans le couvent de Barmonsey en 1486, et y mourut en 1488.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, reine d'Angleterre, née en 1466, fille d'Édouard IV et d'Élisabeth Woodville, promise d'abord à Charles VIII, alors Dauphin de France, fut mariée en 1486 à Richemond, qui venait de se faire couronner roi sous le nom de Henri VII. Le but de ce mariage était de réunir les droits des familles de Lancastre et d'York au trône d'Angleterre, afin d'étouffer les germes des guerres civiles. Le peuple accueillit avec joie la fille d'Édouard ; mais ses transports excitèrent la jalousie de Henri VII, qui voyait dans son épouse une rivale d'autant plus dangereuse qu'elle possédait le cœur de ses sujets. Élisabeth mourut abreuvée de chagrins le 11 février 1502.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, née le 7 septembre 1533, monta sur le trône en 1558, à l'âge de 25 ans, en vertu du testament de son père, qui, reconnaissant sa légitimité, l'appelait à régner après Édouard et Marie. L'Angleterre sourit à l'avénement de cette jeune reine, dont les opinions religieuses étaient présumées conformes aux opinions dominantes, et qui apportait sur le trône, avec le souvenir des infortunes qu'elle avait essuyées sous l'ombrageuse Marie, un esprit peu ordinaire et des talents mûris dans la méditation et l'étude : elle justifia les espérances qu'elle avait fait concevoir; et son règne, bien qu'obscurci par quelques taches, forme une des plus brillantes époques de l'histoire anglaise. Sortant pour ainsi dire d'une prison pour ceindre le diadème, Élisabeth remercia d'abord le ciel de l'avoir sauvée, puis elle pardonna à ses ennemis. Élisabeth n'eut pas plutôt assemblé le parlement que celui-ci reconnut en elle la suprématie religieuse : ce schisme amena promptement la réforme, et presque tous les ecclésiastiques du second ordre s'y soumirent. Il n'en fut pas ainsi du haut clergé : un seul d'entre les évêques prêta le serment exigé; mais la religion anglicane n'en demeura pas moins établie. Tournant dès lors tous ses soins vers l'administration intérieure de l'État, Élisabeth conclut la paix avec la France. Pendant 5 ans, depuis 1566 jusqu'en 1571, Élisabeth n'assembla plus de parlement. De cette période sortirent en Écosse les événements extraordinaires qui devaient mettre Marie Stuart au pouvoir d'Élisabeth, et les rendre peut-être aussi coupables l'une que l'autre. Dès qu'Élisabeth avait su Marie emprisonnée dans un château d'Écosse, par ses propres sujets, elle s'était portée pour arbitre entre la royale captive et les rebelles confédérés. Comme femme, elle avait témoigné, peut-être senti, quelque compassion pour une rivale si humiliée qu'elle ne pouvait plus être enviée. Comme reine, et s'adressant à des factieux qu'elle prétendait pousser ou retenir à son gré, elle leur avait fait dire par son ambassadeur Throgmorton : « Qu'apparemment ils ne se proposaient pas de réformer, et encore moins de punir l'administration de leur souveraine; que la prière et les remontrances étaient la seule défense permise contre les actes injustes de l'autorité suprême, et que si elles n'étaient pas écoutées, il ne restait plus à des sujets fidèles qu'à implorer le Tout-Puissant, qui change comme il lui plait le cœur des rois : » doctrine commode pour le despotisme d'Élisabeth, et qui, jusqu'à cette dernière époque, n'avait jamais été nécessaire à l'administration juste, sage et tolérante de sa rivale. Mais ce droit de juger Marie, qu'Élisabeth refusait aux sujets de cette princesse, elle se l'arrogeait à elle-même. Pendant le peu d'instants où la reine d'Écosse avait rompu ses fers, révoqué son abdication, et rassemblé encore une armée, Élisabeth, pour qui l'incertitude des événements venait de renaître, s'était encore offerte *à son amie* pour médiatrice; elle voulut être juge, dès qu'elle sut Marie fugitive sur le territoire anglais. Dans le conseil secret qu'elle se hâta de tenir, sa profonde sensibilité fut bientôt obligée de céder à la politique plus profonde encore de Cécil. Il fut arrêté que cette même Providence, qui ne permettait aux Écossais que l'humilité des prières pour se défendre des injustices de leur reine, permettait à Élisabeth la violation de l'hospitalité, tous les abus de la force, tous les mensonges de l'hypocrisie, pour ensevelir dans une prison perpétuelle son égale, sa parente, sa sœur, son amie, à qui elle ne pouvait reprocher aucune offense, et qui n'était pas sa justiciable. Marie vit accourir autour d'elle une foule d'espions titrés, qui, sous prétexte de lui rendre des hommages et des soins, la gardaient à vue, suivaient ses pas, notaient ses discours, interrogeaient ses regards et jusqu'à son maintien. On commença bientôt à la transférer de lieu en lieu, parce qu'il fallait encore déguiser sa prison, et que les ombrages attachés à la tyrannie faisaient toujours craindre que dans le séjour actuel il n'y eût des moyens d'évasion pour la victime. Carlisle était une cité trop populeuse, Bolton un château trop écarté : le Cumberland était trop voisin des Écossais, l'Yorkshire trop rempli des catholiques : partout la reine d'Écosse séduisait trop par les charmes de sa personne et de son caractère, intéressait trop par ses malheurs, persuadait trop de son innocence. Elle avait demandé à voir la reine d'Angleterre; Élisabeth exprimait le même désir, mais, pour l'honneur de toutes deux, on voulait que Marie, avant cette entrevue, fût purgée de cette accusation calomnieuse

que lui intentaient les rebelles, d'avoir trempé dans le meurtre de son époux, avant d'en épouser le meurtrier. La reine d'Écosse répliqua qu'elle soumettait volontiers sa cause à l'arbitrage de sa bonne sœur. Cette bonne sœur prit acte de cette soumission pour établir un procès contradictoire, et manda les accusateurs de Marie, à la tête desquels était le régent d'Écosse, ce comte de Murray, frère naturel de la reine, le plus invétéré, le plus ingrat et le moins scrupuleux de ses ennemis. Marie, qui n'avait souscrit qu'à un arbitrage compatible avec sa dignité, se récria contre l'idée de la traduire pêle-mêle avec des sujets rebelles, devant le tribunal d'une puissance étrangère. On lui répondit que ce n'était pas *elle*, mais à *eux* qu'on allait demander des comptes, et que la reine d'Angleterre voulait, non l'accusation, mais la justification de *son amie*. Trompée par cette explication, Marie nomma des commissaires pour conférer avec ceux d'Élisabeth. Le régent d'Écosse vint d'Édimbourg avec d'autres commissaires de l'enfant royal, dont il s'était fait le tuteur et dont Marie était la mère. Les délégués d'Élisabeth prirent le maintien de juges, et les autres plaidèrent devant eux. Dans les premières séances la cause de Marie triompha tellement, qu'Élisabeth fut aussi embarrassée de la justification de sa bonne sœur, qu'elle s'en était montrée avide. Le régent d'Écosse dit aux commissaires anglais, hors de séance et sous le secret, qu'il ne lui serait pas impossible de produire les plus fortes preuves contre la reine sa sœur, s'il pouvait être sûr qu'une fois convaincue elle serait punie, et qu'on n'aurait jamais rien à craindre de ses ressentiments. Aussitôt les conférences furent transférées d'York à Westminster. Élisabeth, qui ne s'était pas cru permis de recevoir la reine d'Écosse tant que le procès était pendant, eut, sans le moindre scrupule, une longue conférence avec le comte de Murray. Elle cassa sa première commission, en créa une nouvelle où son favori et tous ses ministres furent joints aux trois membres de l'ancienne. Là, Murray accusa positivement la reine d'Écosse d'avoir été complice de son amant Bothwell, dans la destruction du roi son époux; et pour le prouver, il produisit ces lettres, ces poésies plutôt licencieuses qu'amoureuses, sans signature, sans dates, sans adresses, mais prétendues écrites de la main de la reine, et prétendues prises sur un domestique de Bothwell. A la première nouvelle de cette accusation, Marie, après avoir récusé la seconde commission d'Élisabeth, requit 1° la communication immédiate de toutes les pièces qui venaient d'être produites contre elle; 2° la faculté de venir se défendre elle-même devant Sa Majesté Anglaise, son conseil, sa cour et tous les ministres étrangers; 3° enfin, la détention de tous ses accusateurs, pour qu'ils pussent lui être confrontés, et notamment de Murray, qu'elle pouvait convaincre d'avoir été le premier artisan de la mort du roi. « Ces demandes sont justes, » dit le duc de Norfolk, qui avait été président de la commission d'York; et Sussex, Arundel, le grand amiral Clinton, le comte de Leicester lui-même furent de son avis. « Tant que Norfolk vivra, » dit Élisabeth avec colère, « la reine d'Écosse ne manquera pas d'avocats. » Par réflexion cependant elle avoua qu'elle aussi trouvait ces demandes justes, et promit d'y penser. Peu de jours après, le 16 janvier 1569, au lieu d'accorder ce qui était juste pour tous, elle proposa ce qui était le meilleur, disait-elle, pour sa bonne sœur; non pas un jugement, mais un accommodement. Élisabeth écrivit à Marie pour la consoler, pour l'assurer qu'elle ne doutait point de son innocence. Et Marie n'en restait pas moins prisonnière! Une telle injustice était de celles qui, une fois commises, condamnent à en commettre beaucoup d'autres. Le duc de Norfolk, le plus grand seigneur et l'homme le plus accompli de l'Angleterre, avait été touché des malheurs, du courage et de la beauté de Marie Stuart. Le perfide comte de Murray, qui s'en était aperçu, lui avait suggéré l'idée de prétendre à la main de la reine d'Écosse, après la dissolution du funeste mariage qu'elle avait contracté avec Bothwell. Norfolk était veuf, et son âge se rapportait à celui de Marie; l'un avait une fille qui pouvait être destinée au jeune prince dont l'autre était mère. Ce double mariage devait rendre à Marie son trône et son fils; à l'Écosse, sa tranquillité et la garantie de son église, puisque Norfolk était protestant; aux deux royaumes, le moyen de fonder une alliance durable entre Élisabeth, dont le consentement était regardé comme nécessaire, et Marie, qui désirait depuis si longtemps cette bonne intelligence avec sa cousine. Norfolk fut aisément persuadé. Marie consentit avec dignité, et signa une espèce de contrat. A peine Murray fut-il arrivé dans Édimbourg, qu'il dépêcha un courrier à Élisabeth pour lui révéler comme un complot ce qui devait lui être proposé comme une conciliation. Le duc de Norfolk fut mis à la Tour. Trois autres pairs furent prisonniers dans leurs maisons. Les comtes de Northumberland et de Westmoreland coururent lever dans le nord une armée de 20,000 hommes. Ces deux derniers étaient catholiques: ils publièrent, dans leur manifeste, le désir d'obtenir, avec la liberté de leurs amis, celle de leur religion; ils avaient ouvert une correspondance avec ce fameux duc d'Albe, le gouverneur et le fléau des Pays-Bas, en avaient reçu des promesses, mais n'eurent pas le temps de voir arriver les secours. Vaincus sans combattre, ils se sauvèrent en Écosse, d'où Westmoreland put gagner la Flandre. Northumberland, livré à Murray, le fut par lui à Élisabeth, qui le réserva pour un grand exemple. Plus de 800 personnes périrent par la main du bourreau. La procédure prouva que Norfolk s'était toujours opposé à toute ligue avec des étrangers, et du fond de sa prison avait envoyé à ses vassaux l'ordre de se battre pour sa souveraine contre ses amis. Élisabeth lui accorda sa liberté, en exigeant de lui sa parole de rompre avec la reine d'Écosse. Norfolk promit, fut entraîné par son penchant, espéra d'autant plus pouvoir rétablir Marie sur son trône, que Murray avait péri par un assassinat, digne récompense de ses crimes. Il crut enfin la promesse par laquelle il s'était lié à l'infortunée Marie, plus sacrée que celle qui lui avait été imposée par Élisabeth, et cette fois il admit la nécessité d'être aidé par des étrangers, non à ébranler le trône d'Angleterre, mais à relever celui d'Écosse. L'ardente vigilance et l'habile espionnage de Cécil devenu lord Burleigh, découvrirent les nouveaux projets de Norfolk. Un de ses domestiques livra ses papiers. Accusé de haute trahison par ordre de la reine, il fut condamné, exécuté et pleuré de toute l'Angleterre, à commencer par ses juges, dont le président sanglota en lui

prononçant sa sentence. Deux amis qui avaient voulu le délivrer, périrent comme lui. Northumberland, qui attendait encore la mort, la reçut dans York. Entre la sentence de Norfolk et son exécution, le glaive était resté quatre mois suspendu sur sa tête. Élisabeth voulait paraître livrée à de violents combats, avant de frapper une tête si chérie et si respectée. Elle se fit arracher l'ordre de mort par des remontrances de son conseil, des adresses de ses communes, des sermons de ses prédicateurs. Alors elle tenait son quatrième parlement. Le troisième n'avait duré que deux mois, quoiqu'ayant à délibérer sur de graves circonstances. Le pape Pie V, après d'inutiles essais pour gagner Élisabeth, avait fulminé contre elle, et sa bulle d'excommunication et celle de déchéance qui déliait ses sujets du serment de fidélité. Un enthousiaste, nommé Felton, avait osé afficher ces bulles aux portes du palais, et maître de rester inconnu, avait provoqué et reçu la couronne du martyre, avec un héroïsme aussi admiré des protestants que béni des catholiques. Élisabeth sans doute eût été plus fondée à s'indigner de ces actes de la cour de Rome, si, de son côté, elle n'eût pas à sa manière, délié les Écossais, et tant d'autres, de leurs serments de fidélité envers leurs souverains; mais enfin, munie d'armes plus efficaces que les foudres du Vatican, elle voulut que son parlement de 1571 leur donnât encore plus de force, et elle eut pleine satisfaction. Ce qu'il y eut de crimes de trahison créés dans cette session, peut à peine se concevoir. Ce fut trahison non plus seulement de convertir, mais d'être converti à la foi catholique; trahison d'appeler la reine *hérétique* ou *infidèle;* trahison de dire que le choix de son successeur ne pouvait pas être déterminé par un acte du parlement. Enfin, la peine de confiscation, jointe à une prison perpétuelle, fut portée contre quiconque aurait écrit deux fois, même sans le publier : «que personne *pût* succéder à la reine, autre que la *postérité naturelle,* issue de son corps.» Cette extravagance de désigner exclusivement pour héritière possible de la reine une postérité qu'elle n'avait pas, cette affectation de dire *postérité naturelle,* en écartant le mot *légitime,* réclamé par plusieurs voix, fit croire dans toute l'Angleterre que le favori avait en réserve quelque enfant qu'il voulait porter sur le trône, comme *issu* de la reine, si elle venait à mourir; mais ces mêmes communes, si dociles sur ce point aux volontés d'Élisabeth, lui parurent insolentes quand elles voulurent prendre l'initiative sur des questions ecclésiastiques. Un de leur membres, Strickland, pour avoir proposé une réforme de la liturgie, fut mandé par le conseil et reçut ordre de s'absenter du parlement. Il fut réclamé par la chambre et Strickkland reparut le lendemain. La reine, d'autant plus impérieuse qu'elle avait cédé une fois, fit signifier sévèrement à la chambre des communes, la défense expresse de se mêler des affaires ecclésiastiques: et le subside accordé, elle vint dissoudre le parlement. Celui qu'elle provoqua l'année suivante (1572) ne tarda pas à la satisfaire. Nous l'avons vu demander le supplice du duc de Norfolk, il ne s'en tint pas là. *Un comité pour les affaires de la reine d'Écosse,* fut composé de 46 membres des communes, et de 5 pairs, dont deux ecclésiastiques. Le 28 mai, les deux chambres représentèrent « que non-seulement la justice, mais l'honneur et la sûreté de la reine voulaient qu'on procédât criminellement, et sans le moindre délai contre la reine d'Écosse, coupable de trahison au dernier degré.» Élisabeth approuva, remercia, mais, pour des raisons à elle connues, décida qu'il valait mieux différer, sans y renoncer, l'ouverture de ce procès, et néanmoins pressa la conclusion d'autres bills précurseurs de cette grande iniquité. Le parlement déclara coupable de trahison quiconque entreprendrait de délivrer une personne emprisonnée par ordre de S. M., ou de s'emparer d'une maison royale. Élisabeth sanctionna le 31 ce bill et prorogea le parlement, qu'elle ne devait plus rassembler que dans trois ans. Elle était devenue despote si absolue, qu'à partir de cette époque Camden fait à peine mention des simulacres de parlement qui se montrèrent. «Il semblait (a dit naïvement un autre historien) que cette héroïque personne voulût montrer à ses sujets qu'elle n'avait pas besoin d'eux pour les gouverner.» Cependant elle ne cessait d'exciter des troubles dans cette malheureuse Écosse, dont elle détenait la malheureuse reine. Le comte de Lennox, régent après Murray, avait été assassiné comme lui. Le comte de Marr, successeur de Lennox, ami de sa patrie et de la liberté, ayant vainement cherché à contenir les partis l'un par l'autre, et à conserver l'indépendance du trône écossais pour quiconque devait s'y asseoir, était mort de chagrin de voir le bouleversement de son pays. Élisabeth était parvenue à le faire remplacer par le comte de Morton, complice de Bothwell, dans l'assassinat du feu roi, et qui était destiné à expier son crime par le dernier supplice. Un brave guerrier, Kirkaldie, restait fidèle à Marie et tenait encore pour elle le château d'Édimbourg. Élisabeth le fit assiéger par des troupes anglaises, le réduisit à se rendre, et le fit livrer à une populace furieuse, qui le traîna sur l'échafaud. Lidington, son second, qui, persécuteur de Marie, était devenu son défenseur, se tua lui-même, et pendant que les meurtres se perpétuaient en Écosse, les échafauds en Angleterre, la guerre civile et religieuse en Irlande, Philippe II et le duc d'Albe inondaient du sang des protestants les provinces espagnoles et flamandes; Catherine de Médicis et Charles IX enfantaient la résolution d'égorger, dans une seule nuit tous les protestants de France. Pour les attirer dans le piége que sa mère leur avait préparé, Charles IX affecta de rechercher l'alliance d'une reine protestante, et il porta la dissimulation jusqu'à faire demander la main d'Élisabeth pour son frère, le duc d'Alençon. Non moins fausse et non moins perfide que Charles, mais bien plus astucieuse et plus hypocrite, Élisabeth parut écouter cette proposition, et dans le même temps elle fournit des secours d'hommes et d'argent aux protestants français proscrits et soulevés contre leur prince, par le massacre de leurs frères. L'horreur que cette affreuse journée de la St.-Barthélemi excita en Angleterre, est exprimée avec force dans le rapport que l'ambassadeur de France fit bientôt de sa première audience. L'indignation générale que ce massacre avait attirée sur tous les catholiques, fit d'abord espérer à la reine qu'en renvoyant Marie Stuart en Écosse, pour y être jugée publiquement, et à condition que la sentence serait exécutée sans délai, elle se déferait d'une rivale en rejetant sur les sujets de Marie tout l'odieux de cette infâme procédure; mais le comte de Marr, alors régent, avait repoussé avec tant de force une proposition aussi

ignominieuse qu'elle n'osa la renouveler. Ne voulant pas rompre toute liaison avec la France, Élisabeth consentit alors à laisser entamer une nouvelle négociation pour son mariage avec le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou. Un agent de ce prince, qui fut chargé de pénétrer les secrets de la cour de Londres, découvrit que le comte de Leicester, qui passait pour l'amant favori de la reine, et qui se flattait de l'épouser, avait une autre femme et il s'empressa de faire à Élisabeth une aussi importante révélation. Cette princesse, dissimulant toujours, parut fort irritée contre son favori. Le duc d'Anjou cependant, obligé d'aller ouvrir la campagne en Flandre, attendait de la reine d'Angleterre un secours d'argent. Malgré sa sévère économie, Élisabeth ne put se dispenser de lui envoyer une somme de 300,000 écus, avec laquelle il réussit à faire lever le siége de Cambrai. Les états le nommèrent gouverneur des Pays-Bas. Il mit son armée en quartier d'hiver, et il passa en Angleterre. Élisabeth alla au-devant de lui, et l'on crut généralement que le mariage allait se conclure. Après de longues négociations, que l'irrésolution vraie ou simulée de la reine rendait interminables, le prince se retira très-mécontent (1582) maudissant les caprices d'Élisabeth, accusant hautement la bassesses de ses inclinations. Cependant l'infortunée Marie Stuart, dont une rigoureuse détention avait altéré la santé, apprit qu'au milieu des troubles que sa persécutrice ne cessait d'exciter en Écosse, le jeune roi Jacques était retenu captif par les principaux seigneurs du royaume; elle écrivit à Élisabeth la lettre la plus énergique et la plus touchante, afin de demander justice pour elle et protection pour son fils Elle ne put rien obtenir, mais Jacques ayant été délivré par le colonel Stuart, commandant du château de Saint-André, Élisabeth envoya auprès de lui Walsingham, en qualité d'ambassadeur, avec la mission secrète d'étudier le caractère et la capacité du jeune roi. Une brillante facilité d'expression, une instruction précoce distinguaient déjà le fils de Marie Stuart. La haine d'Élisabeth parut d'abord désarmée par ces heureuses dispositions, et elle montra pour ce prince des égards que l'on n'avait point espérés; mais l'ambition et la haine reprirent bientôt leur empire; Élisabeth ne pouvait pas plus supporter l'idée d'avoir un successeur que celle de se donner un maître; elle fit donc par la suite tous ses efforts pour empêcher le mariage de Jacques, par le seul motif que Jacques était son héritier présomptif. Elle essaya même de le faire enlever par son ambassadeur Wotton, et elle ne manqua pas de désavouer ce ministre quand le complot fut découvert. Lorsque le jeune prince prit ensuite la ferme résolution d'épouser la fille du roi de Danemark, il ne put triompher des obstacles que lui opposait sans cesse la reine d'Angleterre, qu'en déployant une énergie dont on ne l'avait pas cru capable. Mais pendant qu'Élisabeth se livrait à ses secrètes passions, le pape Pie V l'avait excommuniée ; Sixte V avait été jusqu'à délier ses sujets du serment de fidélité : des fanatiques conspirèrent contre ses jours, et il n'en fallut pas davantage pour faire accuser tous les catholiques d'être leurs complices. Les jésuites surtout furent poursuivis à outrance, et les persécutions recommencèrent avec une nouvelle fureur. Quiconque était convaincu d'avoir assisté une fois à la messe était puni d'un an de prison et de 100 marcs d'amende. L'oubli des pratiques les plus minutieuses de l'Église anglicane était puni d'une amende de 20 livres par mois. Si l'on tenait des propos contre la reine, on était condamné pour la première fois au pilori, pour la seconde à perdre les oreilles; la récidive était félonie, et elle entraînait la peine de mort. Ce statut est de la session de 1582. Dans le même parlement, les communes, ayant ordonné un jeûne et des prières publiques, reçurent une sévère réprimande par un messager de la reine, comme ayant osé empiéter sur la prérogative royale et sur ses droits de suprématie. La chambre fut obligée de demander pardon. La reine établit ensuite une commission ecclésiastique chargée de réformer toutes les hérésies, de prononcer sur toutes les opinions en matières religieuses, et de punir les délinquants, avec pouvoir d'employer dans leurs inquisitions toutes sortes de mesures, même l'emprisonnement et la torture!...... Le parlement tout entier était consterné et accablé par la tyrannie; dès que l'un de ses membres essayait de résister, il était aussitôt enlevé et emprisonné. Cependant de nouvelles conspirations se formèrent, un plan d'invasion et d'insurrection fut organisé par l'ambassadeur espagnol; mais la trame fut découverte. Mendoza reçut ordre de sortir du royaume. Philippe II repoussa avec hauteur un message qui lui fut adressé pour excuser cette violence, et pour le prier d'envoyer un autre ministre. Ces conspirations tendaient presque toutes à la délivrance de Marie Stuart; plusieurs lettres qui lui étaient adressées furent interceptées. Enfin l'affection des catholiques pour cette princesse, et jusqu'à la haine qu'ils portaient à sa rivale, amenèrent la catastrophe que les intrigues d'Élisabeth préparaient depuis si longtemps. Antoine Babington, riche propriétaire dans le Derbyshire, et zélé catholique, apprit qu'un fanatique nommé Savage, s'était engagé par serment à tuer Élisabeth. Babington encouragea l'exaltation de Savage; mais il crut que l'entreprise n'était praticable qu'en y admettant dix autres conjurés, et ce fut ainsi que Walsingham fut informé de tout par un de ses espions. Cet espion, nommé Pelly, n'entra dans la conspiration que pour trahir ses associés. Élisabeth, prévenue du complot, ordonna qu'on attendît pour le déjouer le moment de l'exécution; et lorsque les conjurés furent près de frapper, ils furent arrêtés et mis à la Tour, à l'exception d'un seul qui avait pris la fuite. On se servit du prétexte de l'indignation générale et du cri public pour hâter leur jugement et leur supplice. La conjuration en elle-même est encore un problème, et il fut avéré que Marie Stuart n'y eut aucune part; mais pour la faire périr avec quelque apparence de justice, il fallait bien supposer qu'elle avait conspiré contre les jours de la reine. Transférée de château en château, Marie Stuart fut enfin amenée dans la forteresse de Fotheringay (comté de Northamptan). Sans cesse interrogée, menacée, elle fut traitée avec plus d'indignité que le dernier criminel; son implacable ennemie essaya même plusieurs fois de la faire assassiner. On poussa la cruauté jusqu'à lui refuser un avocat pour la défendre, et un ministre de sa religion pour lui en administrer les consolations. Ce fut le 18 février 1587, que se termina cette sanglante tragédie. Les intercessions du roi de France en faveur de sa belle sœur, les remontrances, les instan-

ces, les menaces même du roi d'Écosse en faveur de sa mère, avaient été sans effet ou n'avaient obtenu qu'une réponse évasive. Mais dès que le crime fut consommé, la reine affecta le plus violent désespoir, et elle bannit de sa présence plusieurs de ses conseillers; Burleigh même se crut perdu et demanda la permission de se démettre de toutes ses places. Le secrétaire d'État Davisson fut destitué, mis à la Tour pour un temps illimité, et condamné à une amende de 10,000 livres sterling. Élisabeth écrivit au roi Jacques, pour lui exprimer sa profonde douleur, et ce prince parut y croire. Philippe II, provoqué depuis longtemps par les entreprises des armateurs anglais, résolut de tirer vengeance d'un attentat qui semblait autant dirigé contre la majesté royale que contre la religion catholique. Dès l'an 1578, Drake avait ravagé les côtes du Pérou. Élisabeth avait ordonné, il est vrai, d'indemniser les négociants espagnols qu'on avait le plus maltraités, mais voyant que Philippe avait saisi cet argent et l'employait à solder les troupes du prince de Parme qui s'étaient réunies aux rebelles d'Irlande, elle fit cesser ces restitutions. En 1585, prévoyant que la rupture avec l'Espagne serait inévitable, elle fit attaquer de nouveau les colonies d'Amérique. Santo-Domingo et Carthagène des Indes furent mis à contribution, et d'autres places furent brûlées. On croit que c'est au retour de cette expédition que l'on doit l'introduction de l'usage du tabac en Angleterre. L'année suivante Drake insulta Lisbonne et les côtes d'Espagne, et détruisit à Cadix une flotte entière de bâtiments de transport chargés de vivres et de munitions. Excité par tant d'injures et de provocations, animé d'ailleurs du zèle le plus ardent pour la religion, Philippe résolut d'envahir l'Angleterre. Il fit équiper la flotte la plus formidable qu'on eût encore vue sur l'Océan. Cette flotte, qui fut nommée l'*invincible Armada*, était composée de 152 vaisseaux; elle portait 22,000 hommes de débarquement, et elle devait encore prendre à bord 25,000 hommes de troupes aguerries qui se trouvaient en Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse. Douze mille Français, campés sur les côtes de Normandie, n'attendaient que cette occasion pour passer la Manche. Les retards ordinaires à tous les grands préparatifs, surtout à ceux de la cour de Madrid, firent que l'*Armada* n'appareilla de Lisbonne que le 1er juin 1588. Cette attaque semblait devoir anéantir la puissance de l'Angleterre. Élisabeth la vit sans effroi, médita sa défense avec calme, parcourut son royaume, enflamma tous ses sujets. Cette époque fut celle de sa véritable grandeur. Elle n'avait pas 15,000 matelots; la seule ville de Londres arma, à ses frais, 38 bâtiments, dont le plus fort était de 300 tonneaux. La reine en équipa 34, dont un seul, *le Triumph*, de 1,100 tonneaux, portait 40 pièces de canon. Le reste de la flotte ne montait qu'à 42 navires de bas bord et incapables d'essuyer le choc des immenses vaisseaux espagnols. Mais les bâtiments anglais, légers et d'une manœuvre facile, étaient conduits par Drake, Hawkins et Frobisher, les premiers marins de l'Europe, sous le commandement général de Charles Howard. Les Hollandais équipèrent, de leur côté, une flotte de 90 voiles qui, croisant depuis l'Escaut jusqu'au Pas de Calais, empêcha l'armée de Flandre de se mettre en mer. Tout sembla conspirer à la destruction de *l'invincible Armada*. A peine avait-elle doublé le cap Finistère, qu'une tempête la dispersa; plusieurs vaisseaux furent sur le point de périr par l'ignorance des pilotes et la maladresse des matelots. Un forçat anglais étant parvenu à briser les fers de ses compagnons, s'empara du bâtiment qui les portait, en attaqua deux autres, et les conduisit dans un port de France. Le reste de l'escadre, après s'être radoubé à la Corogne, remit à la voile, prit le cap Lézard pour celui de Ram, près de Plymouth, attaqua et poursuivit en vain quelques divisions de l'escadre anglaise, laissa enlever par Drake, deux galions qui portaient le trésor de l'armée; et, voulant mouiller sur les côtes de France, y fut poursuivi par des brûlots anglais qui en détruisirent une partie et dispersèrent le reste. Ralliés devant Gravelines, attaqués avec fureur par les divisions anglaises réunies, les débris de la flotte ne songèrent plus qu'à la retraite. Mais de nouveaux désastres les attendaient. Leur ligne était trop serrée; une horrible tempête fit aborder ces lourdes masses les unes contre les autres, plusieurs vaisseaux coulèrent bas, et tous souffrirent de grandes avaries. Medina-Sedonia, qui commandait cette expédition, fit alors la revue de ses forces, et il ne se trouva plus avoir que 120 voiles. Il se décida au retour en doublant les Orcades; une troisième tempête poussa la flotte contre les côtes d'Irlande, et 27 navires furent encore fracassés. Les malheureux qui purent gagner la terre à la nage, furent impitoyablement massacrés par ordre du vice-roi, sous prétexte qu'ils pouvaient se joindre aux catholiques irlandais mécontents et disposés à la révolte. Les débris de cette fameuse *Armada* parvinrent enfin à gagner les ports d'Espagne, où deux grands galions furent encore la proie des flammes. Ainsi se termina cette malheureuse expédition qui avait coûté 120 millions de ducats, et dont il ne revint que 46 vaisseaux. Parmi les moyens qu'avait employés la reine pour exalter le patriotisme de ses sujets et animer tous les esprits pour la défense commune, il faut compter la publication d'un journal intitulé *le Mercure anglais* (English Mercury), le premier papier-nouvelles qui ait paru en Angleterre. On conserve encore au Musée britannique un N° de ce journal, daté du 23 juillet 1588. On a comparé aux triomphes des Romains les fêtes par lesquelles ce succès fut célébré à Londres. Il est vrai que l'enthousiasme produit par ces avantages fut tel qu'au parlement convoqué le 4 février 1589, la reine obtint à la fois un secours de deux subsides et de deux quinzièmes, ce qui n'était jamais arrivé, mais on était persuadé qu'elle avait épuisé ses finances pour la défense commune. Le peuple anglais ne rêvait plus qu'expéditions contre l'Espagne. Vingt mille volontaires s'enrôlèrent sous les drapeaux de Drake et de J. Norris pour aller rétablir sur le trône de Portugal dom Antonio, prieur de Crato, qui prétendait avoir un parti puissant dans ce royaume; Élisabeth ne donna que 60,000 livres, et elle ne fournit que 5 vaisseaux pour cet armement, qui n'eut d'autre résultat que de prendre Cascaes, piller Vigo et s'emparer de 60 bâtiments dont il fallut restituer une grande partie aux villes hanséatiques. Aucun parti en Portugal ne parut disposé à prendre les armes pour dom Antonio, et une maladie contagieuse qui se mit parmi les Anglais, les força bientôt à se retirer; ils ne s'enrichirent pas, mais la perte qu'ils causèrent à l'ennemi fut

immense. Les expéditions de Drake et Hawkins contre l'Amérique, en 1595, du comte d'Essex contre Cadix, en 1596, eurent un succès plus décisif, et la supériorité maritime de l'Angleterre sur l'Espagne fut dès lors assurée. La crainte de voir les Espagnols s'établir en France fut un des principaux motifs des secours qu'Élisabeth fournit à Henri IV contre la Ligue, même après son abjuration; car, dès 1590, elle l'avait puissamment assisté d'hommes et d'argent. Ce renfort avait permis de marcher immédiatement sur Paris, et il contribua au succès des campagnes suivantes. En affectant, quatre ans après, de paraître fort mécontente de son changement de religion, Élisabeth conclut avec lui un nouveau traité, et Norris, à la tête des forces qu'elle envoya en France, eut beaucoup de part à la prise de Morlaix, de Quimper et de Brest, dont les garnisons étaient espagnoles. Dans un voyage que Henri fit à Calais en 1601, la reine d'Angleterre vint jusqu'à Douvres; mais quelques difficultés qui survinrent l'empêchèrent d'avoir une entrevue avec celui de tous les souverains qu'elle estimait le plus. Sully se rendit à Douvres déguisé, et ce ministre rend compte, dans ses Mémoires, de l'entretien qu'il eut avec la reine. Il y exprime son étonnement de ce qu'elle avait conçu pour l'équilibre des puissances et l'abaissement de la maison d'Autriche, le même plan que Henri IV. La mort de Philippe II, en 1568, avait délivré l'Angleterre du plus dangereux de ses ennemis. Ce prince n'avait cessé d'entretenir des troubles dans l'Irlande. Un corps de 700 hommes, Italiens et Espagnols, qu'il avait envoyé dans cette île 18 ans auparavant, avait été forcé de se rendre à discrétion; le général anglais, embarrassé de tant de prisonniers, avait fait passer au fil de l'épée tous ces étrangers et fait pendre environ 1,500 Irlandais. L'insurrection, comprimée un moment, n'avait pas tardé à se ranimer, par les promesses continuelles du roi d'Espagne, et les secours effectifs qu'il y envoyait de temps en temps. Élisabeth, qui depuis lors n'opposait guère à ces troubles que des palliatifs, résolut enfin d'agir avec vigueur; elle y envoya son favori le comte d'Essex avec des pouvoirs très-étendus, et dépensa des sommes considérables pour cette expédition que l'incapacité du nouveau général fit échouer. Sa hauteur et ses imprudences le conduisirent au point de lever l'étendard de la rébellion contre sa souveraine. Il porta sa tête sur un échafaud, et la douleur que la reine éprouva de s'être vue obligée à une telle rigueur contre un homme qui lui avait été si cher, la jeta dans une profonde mélancolie. Deux ans après, lorsque la comtesse de Nottingham, au lit de la mort, avoua l'infidélité dont son mari l'avait forcée à se rendre coupable, en l'empêchant de transmettre à la reine le fatal anneau, témoignage du repentir d'Essex et gage de la clémence de sa souveraine, Élisabeth ne fut plus maîtresse de retenir son émotion. « Dieu peut vous pardonner, dit-elle à la comtesse mourante, pour moi je ne le pourrai jamais. » Dès ce moment, le coup fatal était porté; à peine consentit-elle à prendre quelque nourriture; elle refusa tous les remèdes, disant qu'elle ne désirait plus que la mort. On ne put la déterminer à se mettre au lit. Assise sur des coussins, un doigt sur la bouche, les yeux fixés à terre, pendant dix jours elle sembla ne prêter d'attention qu'aux prières que récitait auprès d'elle l'archevêque de Cantorbéry. A la fin, sur les instances de son conseil, elle désigna le roi d'Écosse pour son successeur, tomba dans un sommeil léthargique et expira le 3 avril (nouveau style) de l'an 1603. Elle avait 70 ans et elle en avait régné plus de 44, avec un éclat et une gloire que deux siècles n'ont pu effacer. Son caractère offre le mélange, peut-être unique, des plus nobles qualités d'un sexe, unies à toutes les faiblesses de l'autre. Son nom réveille encore chez les Anglais l'enthousiasme du plus ardent patriotisme. L'étude des langues anciennes avait occupé la jeunesse d'Élisabeth, et la culture des lettres ne cessa jamais de charmer ses loisirs: elle avait même, dit-on, fait paraître une traduction anglaise d'Horace qui fut très-recherchée de son temps en Angleterre. Le plus ancien écrivain qui ait tracé l'histoire du règne d'Élisabeth est Camden; l'ouvrage le plus récent qui ait paru en français sur cette reine est son *Histoire* par Mlle Keralio, 1786-1787, 5 vol. in-8°.

ÉLISABETH DE VALOIS, reine d'Espagne, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 13 avril 1545. Elle eut pour parrain le roi d'Angleterre Henri VIII, et fut promise à son fils Édouard VI, qui mourut avant d'avoir atteint sa majorité. Philippe II, roi d'Espagne, songea d'abord à cette princesse pour l'infant don Carlos; mais devenu veuf, pendant la négociation, par la mort de Marie d'Angleterre, sa seconde femme, il demanda pour lui-même Élisabeth, et l'obtint. Ce mariage fut célébré, le 22 juin 1559, dans l'église Notre-Dame de Paris. On a dit que don Carlos ne put voir la princesse qui lui avait été destinée un moment, sans éprouver un vif sentiment de jalousie contre son père; et qu'Élisabeth de son côté ne fut point insensible à l'amour que lui témoigna le jeune prince. Charles IX alla, avec la reine Catherine, visiter plusieurs provinces de son royaume, il arriva le 6 juin à Bayonne. Élisabeth avait obtenu de se rendre dans cette ville. Au bout d'un mois de séjour elle reprit tristement le chemin de Madrid; elle venait de voir pour la dernière fois sa mère et son frère, qu'elle aimait tendrement. Sans croire à son amour pour don Carlos, il est facile d'imaginer qu'elle dut être très-sensible à la fin tragique de ce malheureux prince. Enceinte lors de cette catastrophe, Élisabeth n'y survécut que peu de temps, puisqu'elle mourut le 3 octobre 1568, à l'âge de 23 ans.

ÉLISABETH STUART, reine de Bohême, née en 1596, était fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Anne, fille de Frédéric II, roi de Danemark. Elle fut mariée, en 1613, à l'électeur palatin Frédéric V. Les deux époux quittèrent Londres, le 4 mai, pour revenir dans leurs États où ils vécurent tranquillement quelques années. Les états de Bohême ayant, en 1619, prononcé la déchéance de Ferdinand II, offrirent la couronne à Frédéric, qui, tout en la désirant, hésitait à l'accepter. Mais Élisabeth, plus ambitieuse, et surtout douée d'un caractère plus ferme que son mari le décida. Frédéric signa son acceptation en répandant des larmes, et fit peu de temps après son entrée triomphante à Prague. Élisabeth avait dû compter que son père l'aiderait à se maintenir sur un trône environné d'écueils; mais Jacques ne tint aucune de ses promesses; les autres alliés naturels

de Frédéric lui manquèrent également. Forcé de se défendre seul contre un ennemi puissant, la bataille de Prague, livrée le 8 novembre 1520, lui fit perdre avec le trône de Bohême ses États héréditaires. Élisabeth, alors enceinte, voulut partager tous les dangers de son mari; elle le suivit dans la Silésie, dans le Brandebourg, puis dans la Hollande; tous deux y trouvèrent à la cour du stathouder, leur proche parent, un asile et les soins qu'exigeait leur position malheureuse. Frédéric mourut en 1632, laissant Élisabeth dans une position difficile, mais qui n'était point au-dessus de son courage. A la paix de Westphalie, son fils Charles-Louis fut réintégré dans une partie des États de son père. Élisabeth vint alors habiter le Palatinat, d'où elle se rendit en Angleterre avec son neveu Charles II, en 1660. Elle mourut à Londres le 13 février 1662, et fut inhumée à Westminster dans le tombeau de Henri son frère, mort en bas âge. Elle avait eu de son mariage avec Frédéric treize enfants, parmi lesquels nous citerons : Élisabeth, princesse célèbre par son savoir; Louise-Holandine, qui se fit catholique et mourut abbesse de Montbrison; Édouard, qui se fit aussi catholique, et fut le mari d'Anne de Gonzague, connue dans l'histoire de la cour de France sous le nom de princesse palatine; Sophie, mariée à Ernest-Auguste, duc de Brunswick, électeur de Hanovre, dont le fils, à la mort de la reine Anne, monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de George Ier. Miss Benger a publié les *Mémoires d'Élisabeth,* en anglais : c'est une de ces compositions mises à la mode depuis quelque temps, où l'auteur, en cherchant à donner à l'histoire l'intérêt du roman, s'attache moins à dire la vérité qu'à créer des scènes vraisemblables, d'après le caractère connu des personnages.

ÉLISABETH, princesse palatine, fille de la précédente et du roi de Bohême Frédéric V, née le 26 décembre 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour l'étude des sciences, et suivit à Leyde les leçons du célèbre Descartes, qui s'y était fixé à son invitation. La crainte d'être distraite de la douce occupation qui charmait ses loisirs l'ayant portée à refuser la main du roi de Pologne Wladislas IV, Élisabeth encourut la disgrâce de sa mère, dont elle avait renversé les projets en rejetant cette offre brillante : elle se retira en Allemagne, et y obtint dans sa vieillesse l'abbaye luthérienne d'Hervorden, où elle mourut en 1680. Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de philosophie,* dit de cette princesse qu'elle est la seule personne en qui il ait reconnu une intelligence parfaite de ses ouvrages.

ÉLISABETH D'AUTRICHE, reine de France, fille de l'empereur Maximilien II, née le 5 juin 1554, mariée au roi Charles IX en 1570, fut une des plus belles et de plus vertueuses princesses de son temps. Profondément affligée des massacres de la St.-Barthélemi, elle demanda pardon à Dieu d'une mesure aussi impolitique qu'atroce, qu'on lui avait tenue cachée, et n'eut, en général, que très-peu de part aux événements du règne de son époux. Ce monarque, dont elle ne perdit jamais le cœur et l'estime, la recommanda en mourant à Henri IV, alors roi de Navarre; mais devenue veuve à 21 ans (1575), Élisabeth ne voulut point demeurer à la cour de France, et se retira à Vienne auprès de l'empereur Rodolphe, son frère, qui venait de succéder à Maximilien. Elle mourut le 22 janvier 1592 à l'âge de 37 ans, dans le monastère de Sainte-Claire, qu'elle avait fondé dans la capitale de l'Autriche. Brantôme parle de deux ouvrages de cette princesse, l'un sur la parole de Dieu, l'autre sur les événements passés en France de son temps; mais il ne paraît pas que ces écrits, qu'elle envoya d'Allemagne à sa belle-sœur, Marguerite de Valois, aient été imprimés.

ÉLISABETH DE FRANCE, reine d'Espagne, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau le 22 novembre 1602. Elle fut mariée le 18 octobre 1615, à l'héritier de la couronne d'Espagne, devenu roi, en 1621, sous le nom de Philippe IV, qui abandonna la direction des affaires à son ministre Olivarès, et se livra tout entier à son goût pour les plaisirs. Élisabeth, quoique sans pouvoir et sans crédit, sut mériter l'estime et l'affection de ses sujets. Elle parvint à obtenir le renvoi d'Olivarès; mais cette mesure ne put rendre à l'Espagne la supériorité qu'elle avait depuis longtemps perdue. Élisabeth mourut le 6 octobre 1644, pleurée de tous les Espagnols et de Philippe, qui rendit, mais trop tard, justice à ses grandes qualités. On a la *Vie* de cette princesse, en espagnol, par Michele, Madrid, 1644, in-4°. Son *Portrait* est gravé dans le même format.

ÉLISABETH-CHRISTINE DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL, impératrice d'Allemagne, née le 28 avril 1691, était fille de Louis-Rodolphe de Blanckenbourg et de Christine-Louise, princesse d'OEttingen. Son aïeul paternel, Antoine-Ulrich, duc de Brunswick, partisan zélé de la maison d'Autriche, accueillit avec empressement le projet de marier Élisabeth à l'archiduc Charles, qui disputait alors à Philippe V le trône d'Espagne. Son mariage avec l'archiduc fut célébré le 23 avril 1708, à Vienne; et le 13 juillet elle s'embarqua dans le port de Vade près de Gênes, sur un des bâtiments de la flotte qui portait des hommes et des munitions à son mari. Des revers venaient d'obliger Charles à se réfugier dans la Catalogne, seule province qui se fût déclarée franchement en sa faveur. Élisabeth fit, le 1er août, son entrée à Barcelone, avec toute la pompe que les circonstances pouvaient permettre. Lorsque Charles fut, en 1711, obligé, par la mort de son frère Joseph, de retourner précipitamment en Allemagne pour y faire valoir ses droits à l'Empire, il établit Élisabeth régente de la Catalogne. Élu Empereur, il voulut conserver le vain titre de roi d'Espagne, et la régente ne put quitter Barcelone qu'en 1713. Charles vint à sa rencontre jusqu'à Lintz; et l'année suivante il la fit couronner reine de Hongrie à Presbourg. Élisabeth survécut 10 ans à son époux; elle mourut le 21 décembre 1750. De son mariage étaient nées l'impératrice Marie-Thérèse, mère de Marie-Antoinette; et Marie-Anne, gouvernante des Pays-Bas, femme de Charles de Lorraine, frère de l'empereur François Ier, connu dans la guerre de 1745 sous le nom de prince Charles.

ÉLISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née le 8 novembre 1715, épousa en 1733 le prince royal, depuis Frédéric II, dit *le Grand*. Cette princesse, qui n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté ni le don d'un esprit

supérieur, se fit aimer des Prussiens par son caractère et ses vertus : Frédéric respecta ses principes religieux et la traita constamment avec beaucoup d'égards. Il lui rendit (en mourant et en la recommandant à son successeur) ce témoignage que, pendant tout son règne, elle ne lui avait donné aucun chagrin, et que ses inébranlables vertus étaient dignes d'estime, de dévouement et d'hommage. Élisabeth-Christine survécut 11 ans à son époux, et mourut le 13 novembre 1797. Elle a laissé des traductions françaises de plusieurs ouvrages allemands, tels que *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776; *De la Destination de l'homme*, par Spelding, ibid, 1776; *Considération sur les OEuvres de Dieu*, par Sturm, la Haye, 1777, 3 vol. ; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789 ; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi un écrit intitulé : *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives*.

ÉLISABETH DE FRANCE (Philippine-Marie-Hélène, Madame), sœur de Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Les belles qualités que cette princesse manifesta dès sa plus tendre jeunesse firent rechercher son alliance par plusieurs princes de l'Europe, tels qu'un infant de Portugal, le duc d'Aoste, fils du roi de Sardaigne, et l'empereur Joseph II. Mais des raisons politiques mirent obstacle à ces diverses unions qu'Élisabeth ne parut pas regretter. Elle était livrée à ses affections fraternelles, à des occupations de paix et de bonheur, lorsque la révolution vint mettre un terme au calme dont elle jouissait. La sœur de Louis XVI ne songea plus qu'au soin d'adoucir les chagrins dont son auguste frère et la reine Marie-Antoinette furent successivement accablés. Leurs malheurs et leurs disgrâces lui furent communs. Lorsque le roi partit pour la frontière, Élisabeth le suivit et fut ramenée de Varenne avec lui. Elle était à ses côtés le 20 juin 1792, lorsqu'un furieux, la prenant pour la reine, s'écria qu'il fallait la massacrer. Un officier de sa maison (M. de Saint-Pardoux), s'étant hâté de nommer la princesse, « Pourquoi, lui dit-elle, ne pas laisser croire que je suis la reine ; vous auriez peut-être évité un grand crime. » Le 10 août, elle ne voulut point quitter le palais des Tuileries, malgré les instances du roi pour l'y déterminer. Elle suivit son frère à l'assemblée nationale : elle y entendit prononcer la déchéance de cet infortuné monarque et discuter pendant deux jours sur le choix de sa prison. Elle fut conduite avec sa famille à la tour du Temple, et après la condamnation du roi et de la reine, elle fut elle-même mise en jugement. On vint l'arracher des bras de sa nièce pour la conduire à la Conciergerie, et le 10 mai 1794 elle fut jugée, condamnée et exécutée. Pendant son trajet au lieu du supplice, on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte contre ses bourreaux, elle ne cessa d'adresser ses prières au ciel qu'au moment où la hache révolutionnaire vint terminer sa longue agonie. Mme Guénard a publié la *Vie* de cette princesse angélique, Paris, 1802 ; et M. Ferrand, mort comte, pair de France et ministre d'État, lui a consacré un *Éloge historique*, ibid., 1814, in-8° : cet *Éloge*, d'abord publié en Allemagne, avait été réimprimé à Lyon en 1795 par les soins de M. l'abbé Aimé Guillon. On trouve à la suite de cet ouvrage 94 lettres de Madame Élisabeth, qui font connaître mieux que tout autre écrit la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, la vivacité de son imagination, la fermeté de son âme et l'excellence de son jugement.

ÉLISABETH PETROWNA, fille de Pierre le Grand et de Catherine Ire, naquit en 1709, au moment où son père touchait au faîte des succès et de la gloire. Catherine, peu avant sa mort, avait réglé la succession, en vertu de la loi de Pierre le Grand, qui laissait au souverain régnant le droit de nommer son successeur : Pierre, fils du malheureux czarewitch Alexis, devait hériter du trône ; s'il venait à mourir sans enfants, le testament de Catherine appelait à la succession Anne, fille aînée de Pierre, mariée au duc de Holstein ; après Anne, était nommée la princesse Élisabeth. Mais ces dispositions ne furent exécutées qu'en partie : Pierre parvint à régner à la mort de Catherine ; étant mort lui-même peu après, sans laisser de postérité, les grands et le sénat choisirent Anne, duchesse douairière de Courlande, fille d'Iwan et nièce de Pierre Ier. Cette princesse disposa de la succession en faveur du jeune prince Iwan, fils d'Anne, sa nièce, mariée à Antoine Ulric de Brunswick, et qui, à la mort de l'impératrice, ayant exilé le fameux Biren, se fit proclamer régente pendant la minorité de son fils. Élisabeth avait observé tous ces événements avec le plus grand calme ; ayant un caractère peu actif, étant portée au plaisir plutôt qu'à l'ambition, elle semblait être indifférente à tous les projets politiques. Cependant elle ménageait les gardes, et choisit même plusieurs amants parmi les officiers de ce corps. La régente ainsi que son époux, qui avait le commandement des troupes, se livrait à une confiance aveugle, et ne prenait aucune précaution pour mettre le gouvernement à l'abri de ces révolutions qui avaient éclaté si souvent en Russie. Il se forma un parti pour Élisabeth, pour la fille de Pierre le Grand, au nom duquel se rattachaient tant d'illustres souvenirs. Le 6 décembre 1741, à minuit, Élisabeth se rendit à la caserne des grenadiers Préobajenski ; elle leur fit part de son dessein ; ils jurèrent de la suivre et de mourir pour elle. La princesse se mit à leur tête, et se rendit au palais ; 30 soldats ayant pénétré dans l'appartement où couchaient, dans le même lit, la régente et son époux, leur ordonnent, au nom d'Élisabeth, de se lever et de les suivre ; on leur laissa à peine le temps de prendre des vêtements, et la régente demanda en vain à parler à Élisabeth. Le jeune Iwan était plongé dans le sommeil ; on respecta quelque temps le repos de l'innocence. Quand il se fut réveillé, il poussa des cris à la vue des soldats. Sa nourrice, fondant en larmes, le prit dans ses bras et voulut le défendre ; mais les soldats s'en emparèrent et l'emmenèrent. La régente, son époux et Iwan furent transportés au palais d'Élisabeth ; en même temps on arrêta le maréchal Munich, le comte son fils, Osterman, Golofkin et plusieurs autres. Le jour même de la révolution, Élisabeth déclara, par un manifeste, qu'en sa qualité de fille et héritière de Pierre Ier, elle avait pris possession du trône, et chassé les usurpateurs. Anne et le prince Antoine Ulric furent transportés dans une île de la Dwina, près de la mer Blanche ; Iwan fut enfermé dans le château de Schlusselbourg. La clémence et la

générosité de la nouvelle souveraine firent promptement oublier les moyens employés pour lui assurer la couronne; et si l'amour fut son penchant dominant, il faut convenir aussi que son règne fut glorieux pour la Russie, et qu'elle contribua puissamment, par son caractère, aux progrès de la civilisation de cet empire. Elle fit vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait, et ce vœu lui aurait pleinement mérité chez la postérité, le beau surnom de *Clémente*, qui lui fut donné par ses sujets, si les emprisonnements et l'exil en Sibérie que ses favoris prodiguèrent en son nom, n'eussent pas été souvent plus cruels que la peine capitale. Élisabeth mourut le 29 décembre 1761. Elle avait fondé l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de Pétersbourg. On trouvera des détails très-intéressants sur cette impératrice dans l'*Histoire de la Russie moderne*, par Leclerc, dans le *Voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche, et dans les *Mémoires de Manstein*.

ÉLISABETH-ALEXIEVNA, impératrice de Russie. Pour marier le grand-duc Alexandre-Paulovitch (il n'avait alors que 16 ans), son aïeule fit venir à Saint-Pétersbourg, en 1793, trois princesses de la maison de Bade; et, le 9 octobre de cette même année, elle conclut l'hymen de son petit-fils avec *Louise-Marie-Auguste*, qui, en embrassant la religion russe, prit le nom d'*Élisabeth-Alexievna*. La nouvelle grande-duchesse qui était née le 24 janvier 1779, et n'avait par conséquent pas encore accompli sa 15e année, réunissait déjà tout ce qui était nécessaire pour assurer le bonheur de celui auquel on l'unissait. Cette princesse n'eut jamais que deux filles, mortes toutes deux en bas âge, et ne put se consoler de la douleur que leur perte lui causa qu'en consacrant à l'éducation de jeunes orphelines les sommes économisées sur celles qui étaient attribuées à l'entretien de ces enfants qu'elle pleurait et comme épouse et comme mère. Son caractère se développa avec autant de courage que de dignité lors des malheurs et des craintes de la Russie en 1812. Elle fonda, après la paix, l'*Institut patriotique* destiné à recevoir et à élever les jeunes orphelines que les désastres de la guerre avaient faits. La santé de cette princesse était minée depuis quelques années par une maladie chronique, reconnue impossible à guérir tant qu'elle respirerait l'air âpre de Saint-Pétersbourg. Un climat plus doux fut conseillé par les médecins de la cour, et Taganrok fut choisie comme le séjour le plus favorable à son état. Elle mourut à Béléff, entre Orel et Kalouga, le 4-16 mai 1826.

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille unique d'Odoard II, prince de Parme, héritière de ce dernier duché et de ceux de Plaisance et de Toscane, née le 25 octobre 1692, épousa en 1714 le roi Philippe V, veuf de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Tendrement aimée de son mari, qui ne la quittait pas un moment de la journée, Élisabeth eut beaucoup de pouvoir sur ce monarque; mais, étrangère dans le royaume, haïe des Espagnols qu'elle détestait, elle fut toujours livrée à la cabale italienne, et ne vit longtemps que par les yeux du ministre Alberoni. A la mort du roi Louis Ier, en faveur de qui Philippe V avait renoncé à la couronne, elle employa toute son influence sur ce prince pour l'engager à reprendre les rênes du gouvernement ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elle survécut 20 ans à ce monarque, et mourut en 1766 à 74 ans. On peut consulter pour son histoire *Memoirs of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8°; et *Memoirs* pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V, traduit de l'espagnol du marquis de St.-Philippe, par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.

ÉLISABETH. *Voyez* **ISABELLE.**

ÉLISE ou **ÉGHISCHÉ**, l'un des plus célèbres historiens de l'Arménie, disciple du patriarche Sahak et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, fut secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne, puis évêque du pays des Amadounis en 449, et mourut vers 480. On a de lui une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, imprimée à Constantinople, 1764, 7 parties in-4°; des *Commentaires* sur la Genèse, sur les livres des Juges, sur l'oraison dominicale; des *Règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres et des *Homélies*, manuscrits conservés à la bibliothèque du roi, à Paris.

ÉLISÉE, célèbre prophète juif, fut tiré de la charrue par Élie, et reçut de lui l'esprit prophétique et le don des miracles; il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho, qui avaient jusqu'alors été malfaisantes; maudit et fit dévorer par des ours des enfants qui l'avaient insulté; prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée, au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient leurs ennemis; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam et ressuscita dans la suite un fils que cette femme avait perdu. Il multiplia miraculeusement des pains, guérit Nahaman de la peste; frappa d'aveuglement les soldats de Bénadad, et prédit au roi Joas qu'il triompherait des Syriens. Il mourut à Samarie vers l'an 835 avant J. C.

ÉLISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, dit le Père), prédicateur célèbre, né à Besançon le 21 septembre 1726, prit l'habit des carmes en 1745, et demeura chargé, pendant plusieurs années de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1761, le P. Élisée dut l'origine de sa réputation au hasard d'être entendu par Diderot dans une église assez peu fréquentée : bientôt il fut appelé aux chaires les plus brillantes, prêcha devant le roi, et eut la faveur de le complimenter à deux époques remarquables : la première fois à la signature du traité de paix avec l'Angleterre et la seconde à la mort du Dauphin, père de Louis XVI. Les austérités et les fatigues de l'étude affaiblirent la santé de ce religieux, qui mourut à Pontarlier le 11 juin 1783. Ses *Sermons* et ses *Panégyriques* ont été publiés avec une *Notice* sur sa vie par le P. Césaire, son cousin, Paris, 1784-86, 4 vol. in-12, traduits en allemand, Bamberg, 1786, 4 vol. in-8°, et en espagnol, Madrid, 1787, 4 vol. in-4°. Les morceaux les plus estimés de cet orateur chrétien sont ses sermons *sur la fausseté de la probité sans la religion; sur la vie religieuse; sur les afflictions; sur la mort*; un *panégyrique de saint Louis*, et les *oraisons funèbres du grand Condé, de Stanislas Ier, roi de Pologne*, et *du Dauphin père de Louis XVI*.

ÉLISÉE (MARIE-VINCENT TALOCHON, connu sous le nom de Père), premier chirurgien du roi Louis XVIII, né à Lagny en 1753, entra de bonne heure dans la

maison des frères de la Charité, où il acquit en peu de temps des talents dans la pratique. Après avoir exercé tour à tour, et avec autant de zèle que de succès, la chirurgie et la médecine dans différents hôpitaux, il fut appelé comme chirurgien en chef à l'hospice de Grenoble : en même temps qu'il y prodiguait généreusement ses soins aux malades, il forma de nombreux élèves, dont plusieurs ont joui d'une réputation méritée. A la révolution, le P. Élisée quitta la France, fut attaché comme médecin à l'armée des princes, mais ne voulut point recevoir les honoraires attachés à cet emploi ; et, en consacrant ses talents et son zèle à des Français blessés, il put se croire encore utile à sa patrie. Le roi qui n'avait point oublié le généreux dévouement du P. Élisée, non plus que les promesses qu'il lui avait faites dans les jours les plus pénibles de son infortune, le créa son premier chirurgien à la restauration. Aussi peu avare de sa bourse et de son crédit qu'il l'avait toujours été de ses soins envers les malheureux, le P. Élisée n'employait sa faveur qu'à obliger tous ceux qui réclamaient son appui. Il mourut le 29 septembre 1817.

ELISIO (Jean), en latin *Elysius*, médecin, né vers le milieu du 15e siècle, dans le royaume de Naples, était savant dans les langues orientales, avait des connaissances fort étendues pour son temps dans plusieurs branches de l'histoire naturelle, et fut médecin du roi Ferdinand d'Aragon. On a de lui : *Breve compendium de balneis totius Campaniæ;* cet opuscule fait partie du recueil : *De balneis quæ exstant*, etc., Venise, Giunti, 1553, in-fol., rare et recherché ; *De curatione morbi gallici contra barbaros et vulgares empiricos ;* cet ouvrage est très-rare ; *De præsagiis sapientum*, non moins rare que le précédent.

ÉLIUS ou **LUCIUS ÆLIUS CÆSAR**, fils de Céjonius Commodus, s'appelait Lucius Aurélius Vérus avant d'être adopté, l'an 135, par l'empereur Adrien, qui lui donna le nom d'Ælius ; il mourut peu d'années après cette adoption. Adrien, qui ressentit une profonde douleur de sa perte, lui fit rendre les honneurs funèbres réservés aux empereurs, et exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Ælius, lequel régna plus tard avec Marc-Aurèle. On a quelques médailles de Lucius Ælius César.

ELIUS GALLUS. *Voyez* **GALLUS.**

ELLAIN (Nicolas), né à Paris en 1534, s'appliqua d'abord à l'étude du droit, et se fit recevoir avocat au parlement. Au bout de quelques années, il renonça à la jurisprudence pour étudier la médecine, acquit en peu de temps la réputation d'un praticien habile, et mourut en 1621 doyen de la faculté de Paris, à l'âge de 87 ans. On a de lui : des *Sonnets*, Paris, 1561, in-8° ; *Ad cardinalem Rettensem nuper pileo cardinalitio donatum, carmen*, ibid., 1618, in-4°. Le seul ouvrage de médecine qu'il ait publié est un *Advis sur la peste*, Paris, 1606, in-8°.

ELLEBODE (Nicaise van), en latin *Ellebodius*, né à Cassel en Flandre au commencement du 16e siècle, fit ses études à l'université de Padoue, et y prit ses grades en médecine avec distinction. Il acquit une connaissance profonde des langues anciennes, et particulièrement de la langue grecque. Il mérita par ses talents la protection du cardinal Granvelle et l'estime des savants, entre autres de Vincent Pinelli et de Paul Manuce. Radevius, évêque d'Agria, lui fit obtenir un canonicat de sa cathédrale. Il mourut à Presbourg le 14 juin 1577. C'est à Ellebode qu'on doit la première édition du texte grec de l'ouvrage de Némésius *Sur la nature de l'homme*. Il le publia à Anvers, 1565, in-8°.

ELLENBOROUGH (lord Edward), né dans le comté de Cumberland, était le fils d'Edmund Law, évêque de Carlisle. Après avoir reçu une bonne éducation, il se voua au barreau, fut admis au collége des avocats de Lincoln's-Inn, et commença à plaider dans le nord de l'Angleterre où il acquit bientôt une grande réputation. Revenu à Londres, on lui confia la défense d'un procès important relatif à une question d'assurances ; il y déploya beaucoup de talent et de connaissances en matière de droit commercial. Bientôt après le célèbre Warren Hastings le choisit pour être un de ses défenseurs dans le procès mémorable intenté par la chambre des communes à cet ex-gouverneur des possessions anglaises dans l'Inde. Law eut à combattre de puissants adversaires, car l'accusation était soutenue par Fox, Burke, Adams et Sheridan. Ce dernier surtout, doué de la plus brillante éloquence et maniant le sarcasme d'une manière redoutable, fit éprouver plus d'une mortification à l'avocat de M. Hastings. Toutefois Law ne se laissa pas déconcerter, mit beaucoup d'art dans ses plaidoyers, et eut le bonheur de contribuer à l'acquittement de son client, ce qui lui valut de la renommée et de l'argent. Dévoué au parti de la cour, cet avocat fut bientôt nommé procureur général, puis premier juge de la cour du Banc du roi, fut enfin créé pair sous le titre de lord Ellenborough, et vota constamment avec le ministère pendant une longue suite d'années. Il a accumulé de grandes richesses par sa profession et par les places lucratives qu'il a occupées ; à la fin de 1817, il alla passer quelque temps à Paris. Il mourut le 31 décembre 1818.

ELLER (Élie), fanatique allemand, né en 1690, dans le duché de Berg, était tisserand ; il quitta sa profession pour se livrer entièrement à ses rêveries, se fit appeler le *Père de Sion*, et devint le chef d'une secte luthérienne. L'électeur palatin souverain de Berg permit à Eller de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma premier bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialement la propagation de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des églises protestantes de Juliers et de Berg. Eller mourut le 16 mai 1750. Son prétendu catéchisme intitulé *Hirten-Tasche* (la Pannetière), a été imprimé dans les *Cérémonies religieuses*, édition de 1809, tome X, livraison 30e, et dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par M. Grégoire.

ELLER DE BROOKUSEN (Jean-Théodore), premier médecin de Frédéric-Guillaume, conseiller privé du grand Frédéric, directeur du collége médico-chirurgical de Berlin, et membre de l'académie des sciences de cette ville, né en 1689, à Pleskau (principauté d'Anhalt-Bernbourg), professa la médecine à Berlin pendant plus de 30 ans, et mourut le 31 septembre 1760, laissant un grand nombre d'ouvrages et de mémoires en allemand, en latin et en français ; les principaux sont : *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8° ; *Observations médicales et chi-*

rurgicales, Berlin, 1730, in-8°, en allemand ; *Observationes de cognoscendis et curandis morbis præsertim acutis*, Kœnigsberg, 1762; Amsterdam, 1766, in-8°; traduit en français par Jacques-Ag. le Roy, Paris, 1774, in-12. Les différents *Mémoires* qu'Eller présenta à l'académie de Berlin ont été recueillis et publiés en allemand par le docteur Ch.-Abr. Gerhard, Berlin, 1764, in-8°, figures. Le docteur Jean-Chrétien Zimmermann avait publié en allemand, sous le titre de *Physiologie et pathologie médicale*, etc., 1748, 2 vol. in-8°, les leçons qu'Eller avait données au collége de chirurgie de 1726 à 1734 ; mais celui-ci désavoua cet ouvrage. On a publié en allemand, sous le nom d'Eller, une *Chirurgie complète*, 1763 ; et une *Médecine pratique*, 1767.

ELLERS (Jean), littérateur suédois, mort vers 1790, chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire et conseiller de la chancellerie sous le règne de Gustave III, est auteur d'un poëme intitulé : *Mes Larmes*, traduit en français dans les *Mélanges de littérature suédoise*, par Agander, Paris, 1788, in-8°, et d'une *Description de Stockholm*, 4 vol. in-8°.

ELLEVIOU (Jean), acteur célèbre de l'Opéra-Comique, né à Rennes le 14 juin 1769. Son père, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, le destinait à suivre sa profession ; mais le goût prononcé qu'avait le jeune Elleviou, le détermina à fuir la maison paternelle, et il alla débuter à la Rochelle. Son père parvint à le faire arrêter et ramener chez lui. Mais profitant de l'occasion que lui offrit son père en l'envoyant à Paris pour terminer ses études, il prit de nouveau la résolution d'embrasser définitivement la carrière théâtrale. Il débuta le 1er avril à la Comédie-Italienne par le rôle du *Déserteur* ; sa voix était alors une basse-taille. Mais bientôt il perdit plusieurs notes graves, sa voix se transforma en ténor, qui s'étendit chaque jour vers le haut, par l'étude qu'il fit des sons de tête. Enlevé par la réquisition à ses études dramatiques, Elleviou se rendit à l'armée, mais il obtint une commission pour se rendre à Paris. A la suite de quelques tracasseries de police il abandonna cette ville et se réfugia à Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il prit cette aisance, cette diction élégante et ce jeu fin et spirituel qui l'ont rendu si célèbre. A la réunion des acteurs des théâtres Favart et Feydeau, qui s'était opérée en 1801, Elleviou était devenu un des cinq administrateurs. Il profita de cette position pour jouer les rôles qui lui étaient favorables, dans *Zémire et Azor*, *Richard Cœur de Lion*, mais ce fut particulièrement dans ceux de *Joseph* et de *Jean de Paris*, qu'il brilla. Cet acteur, adoré du public, jouissait d'avantages très-considérables au théâtre. Il avait, dans ses dernières années, 84,000 francs de traitement annuel ou de gratifications. Ses prétentions s'élevèrent avec ses succès, et ses exigences allèrent en 1812, à 120,000 francs par an. Napoléon, non-seulement s'opposa à cette concession, mais il voulut même que le traitement dont il jouissait fût diminué. Elleviou prit alors la résolution de quitter le théâtre, et le 10 mars 1813, il donna sa représentation de retraite, il joua dans *Adolphe et Clara*, et dans *Félix*. Il se retira dans sa terre de Roncières, près de Tarare. Ses économies et un mariage avantageux lui avaient fourni les moyens de faire l'acquisition de cette propriété considérable. Elleviou fit un voyage à Paris en 1843, et mourut subitement en sortant des bureaux du *Charivari*. On a de lui les livrets de trois opéras, *le Vaisseau amiral*, *Délia et Werdikan*, et *l'Auberge de Bagnères*.

ELLIES DUPIN (Louis). *Voyez* **DUPIN**.

ELLIGER ou **ELGER** (Otmar), peintre suédois, né en 1632 ou 1633, élève du jésuite Daniel Zeghers, peintre de fleurs et de fruits à Anvers, acquit dans ce genre une habileté qui lui mérita l'estime de l'électeur Frédéric-Guillaume, et le titre de peintre de ce prince. Ses tableaux sont en Allemagne, où ils jouissent d'une juste considération.

ELLIGER (Otmar), fils et élève du précédent, peintre d'histoire, né à Hambourg en 1666, mort le 24 novembre 1732, suivit les leçons de van Musscher et de Lairesse. Il a peint plusieurs plafonds à Amsterdam, a fait pour l'électeur de Mayence une *Mort d'Alexandre*, *les Noces de Thétis et de Pélée*, et traité avec un talent fort remarquable une foule de sujets destinés à l'ornement de divers ouvrages. La galerie de Vienne possède de cet artiste un tableau représentant une jeune fille qui tient d'une main un bocal d'or, et de l'autre son tablier rempli de fruits; le devant de la scène est orné d'accessoires de nature morte.

ELLINGER (André), né en 1526, à Orlemunde dans la Thuringe, sut de bonne heure associer le goût de la littérature à celui des sciences exactes. Après avoir achevé d'une manière distinguée le cours de ses humanités, il embrassa l'étude de la médecine. En 1549 il obtint ses premiers degrés à l'université de Wittenberg, et en 1554, celle de Leipzig l'admit au nombre de ses professeurs. Il remplissait honorablement cet emploi depuis 15 années lorsqu'il fut appelé par l'électeur de Saxe à l'université d'Iéna. Il accompagna ce corps savant à Saalfeld, où il fut momentanément transféré pendant que la peste désolait Iéna en 1578. De retour dans cette dernière ville, Ellinger continua d'unir à l'exercice de ses fonctions les travaux du cabinet. Il termina sa carrière le 12 mars 1582, laissant quelques ouvrages qui prouvent, sinon de vastes connaissances, du moins un talent réel pour la versification latine.

ELLIOT (Guillaume), dessinateur et graveur anglais, né à Hamptoncourt, en 1717, mort à Londres en 1766, a laissé plusieurs estampes exécutées avec goût et talent, et surtout avec une facilité extraordinaire ; les principales sont : *un Site d'Angleterre*, d'après G. Smith ; *le Printemps et l'Été*, d'après van Goyen ; *une Fuite en Égypte*, et *une Vue de Tivoli*, d'après Polembourg ; *une Vue de Maestricht*, d'après Ad. Cuyp ; *le Portrait de la seconde femme de Rubens*, d'après ce maître, et *des Chevaux*, d'après T. Smith.

ELLIOT (Jean), médecin anglais, né en 1747, s'était livré à des expériences chimiques dont les résultats sont consignés dans ses ouvrages. A l'âge de 40 ans, il conçut une passion violente pour miss Boydell, nièce de l'alderman de ce nom ; mais n'ayant pu faire partager sa passion à cette jeune personne, il lui tira un coup de pistolet à bout portant. On essaya de soustraire Elliot à la peine capitale en alléguant une aliénation mentale; mais ce motif ne put être admis, et il aurait été condamné à mort si on avait pu prouver que le pistolet était chargé à balle.

Condamné seulement à la reclusion, Elliot se laissa mourir de faim peu de jours après ce jugement, le 22 juillet 1787. On a de lui : *Observations philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouïe*, 1780, in-8°; *Tableau de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et du continent*, 1781, in-8°; *Essais sur des sujets physiologiques*, 1781, in-8°; *Éléments des branches de la philosophie naturelle qui sont liées avec la médecine*, etc., 1782, in-8°; *Expériences et observations sur la lumière et les couleurs, et sur l'analogie qui existe entre la chaleur et le mouvement*, 1786-1787, in-8°; *Observations sur les affinités des substances dans l'esprit-de-vin*, dans les *Transactions philosophiques*, année 1786, et un *Livre portatif de médecine*.

ELLIOT. *Voyez* **ELIOT**.

ELLIS (Guillaume), agronome anglais, né vers la fin du 17e siècle, mort vers 1760, dirigea pendant près de 50 ans une ferme à Little-Gaddesden, comté de Hertford, et confirma par sa propre expérience un grand nombre d'observations utiles, de principes nouveaux d'agriculture et du gouvernement des troupeaux. Le résultat de ses travaux est consigné dans les différents écrits qu'il publia successivement, et qui ont été recueillis sous le titre de : *Agriculture abrégée et méthodique, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8°.

ELLIS (Jean), poëte anglais, né à Londres en 1698, fut élevé dans diverses écoles particulières où il manifesta son goût précoce pour la poésie, par des traductions du latin en vers anglais. Il entra ensuite, en qualité de clerc, chez un notaire qui lui laissa son étude conjointement avec son fils. Il fut choisi, en 1750, membre du conseil commun, fut nommé quatre fois maître de la compagnie des notaires, et revêtu de plusieurs distinctions honorables. Il mourut en 1792. Il a laissé quelques traductions et des pièces fugitives.

ELLIS (Jean), naturaliste anglais, membre de la Société royale de Londres, mort le 5 octobre 1776, s'était fait connaître par de savantes recherches sur les productions marines. Il constata la découverte faite par Peyssonel, que les coraux n'étaient que des habitations de polypes, et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. On trouve dans les *Transactions philosophiques* plusieurs mémoires dans lesquels il consigna le résultat de ses expériences; ces écrits ont été réunis en un seul vol., intitulé : *Essay toward a natural history of corallines*, Londres, 1754, in-4°, avec 39 planches gravées par Ehret; traduit en français (par Allamand), la Haye, 1756, in-4°, en allemand, avec des additions par Schlosser, etc., Nuremberg, 1767, in-4°, avec 47 planches. Ellis s'étant aussi occupé de découvrir les moyens de conserver longtemps aux graines la faculté germinative, et de transporter au loin les végétaux vivants, fit connaître dans un premier mémoire, imprimé en 1760, les expériences auxquelles il se livrait à cet effet, et en publia les heureux résultats dans un second mémoire, imprimé en 1768, et dans un troisième intitulé : *Directions for bringing over seeds and plants*, 1770, in-4°, fig., réimprimé avec un supplément, 1775, in-4°, ainsi que dans les *Transactions de la Société américaine*, tome Ier; traduit en allemand, Leipzig, 1775, in-8°, figures, et en français par Ballière de Laisement, Rouen, 1779, in-8°. Ellis a écrit en outre un traité sur le café, sous le titre suivant : *An historical account of coffee, with botanical description of the tree*, Londres, 1774, in-4°, et plusieurs *Lettres* et *Mémoires* sur diverses plantes curieuses telles que la *dionée*, surnommée *muscipula*; l'*illicium* ou *anis étoilé de la Caroline*; sur l'*halesia*, plante qu'il avait dédiée à son ami Hales. L'histoire des zoophytes, par Ellis, et les découvertes de ce savant dans ce genre, qui lui méritèrent en 1748, une médaille de la Société royale, ont été publiées après sa mort sous le titre de *The natural history of many curious and uncommun zoophytes*, Londres, 1786, in-4°, 63 planches, nouvelle édition française, entièrement refondue et très-augmentée par J. Lamouroux, Paris, 1820, in-4° avec 84 planches.

ELLIS (Guillaume), chirurgien anglais, avait accompagné, en qualité d'aide-chirurgien, le capitaine Cook dans son troisième voyage, et en publia la relation sous ce titre : *Récit authentique*, etc., Londres, 1782, 2 vol. in-8°. Joseph II lui proposa de s'embarquer sur un vaisseau impérial destiné à entreprendre un voyage de découvertes. Ellis accepta, et se rendit à Ostende en 1785, mais il tomba du haut du grand mât, et mourut des suites de cet accident.

ELLIS (George), littérateur anglais, né vers 1745, joignit à l'érudition le talent d'écrire avec esprit et élégance. Dans les premières années de la révolution, il se rangea parmi les adversaires du ministère anglais, en prenant part à des satires politiques, la *Rolliade*, et les *Essais lyriques* (Probationary odes), qui firent alors beaucoup de sensation; mais le satirique s'attacha plus tard aux hommes qui avaient été en butte à ses sarcasmes. Ellis s'engagea ensuite parmi les rédacteurs du journal *l'Antijacobin*. Il avait publié dès 1790 les *Specimens of the early english poets*. Un seconde édition parut en 1801, sous ce titre : *Spécimens des plus anciens poëtes anglais*, précédés d'une *Esquisse historique sur l'origine et les progrès de la langue et de la poésie anglaises*, Londres, 3 vol. in-8°. On cite encore de lui des *Essais sur la formation et les progrès de la langue anglaise*. G. Ellis, qui avait le titre d'écuyer (*esquire*), et qui fut membre de la Société royale et de celle des antiquaires de Londres, mourut le 10 avril 1815. Il compta parmi ses amis Walter Scott, qui, dans l'introduction au 5e chant de *Marmion*, a rendu un éclatant hommage à son mérite.

ELLIS (Henri), voyageur anglais, membre de la Société royale de Londres, gouverneur de la Nouvelle-York et de la Géorgie, mort après 1805, est connu par la relation d'un voyage qu'il avait fait en 1746 avec les capitaines G. Moor et Smith pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest par la baie d'Hudson. En explorant les côtes occidentales de cette baie, Ellis s'acquitta avec un zèle scrupuleux de la mission qu'il avait reçue de s'attacher particulièrement aux observations géographiques nautiques, et à celles qui se rapporteraient à l'histoire naturelle. Sa relation a été publiée en anglais sous le titre de *Voyage à la baie d'Hudson, fait par la galiote* le Dobbs *et* la Californie, *en 1746 et 1747, pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest, avec une description exacte de la côte, et un abrégé de l'histoire natu-*

relle du pays, Londres, 1748, in-8°, avec cartes et figures, traduit en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, figures, en allemand, avec des notes du capitaine Smith, Goettingue, 1750, in-8°, figures; en hollandais, Amsterdam, 1750, un vol. in-8°. On trouve des extraits de cette relation dans l'*Histoire générale des Voyages,* tom. XIV et XV.

ELLISTON (Robert-Guillaume), auteur et artiste dramatique, fils d'un horloger de Bloomsbury, naquit dans cette ville le 7 avril 1774. Il fut d'abord envoyé à l'école de Saint-Paul et ensuite à celle de Cambridge; mais il abandonna bientôt l'université et suivit la profession de comédien, pour laquelle il se sentait un penchant irrésistible. Il demeura quelque temps à Bath, où il épousa miss Rundell, la première femme qui ait commencé à donner des leçons publiques de danse. Il débuta à Londres, sur le théâtre de Haymarket, où le naturel et la finesse de son jeu et surtout l'élégance de son élocution lui valurent des applaudissements mérités. Cet accueil favorable l'enhardit à s'essayer dans la tragédie, mais ses succès dans ce genre furent au-dessous de ceux qu'il avait obtenus comme acteur comique. En 1804, il prit un engagement à Drury-Lane, et continua d'y faire les délices du public jusqu'à l'époque où un violent incendie consuma entièrement cette salle. Voulant ensuite exploiter à son propre compte, il devint successivement directeur du Cirque royal et des théâtres Olympiques de Birmingham et de Drury-Lane. Il parvint à former la troupe de ce dernier théâtre d'excellents acteurs parmi lesquels se trouvait Kremble. Ces succès excitèrent contre lui l'envie, et les cabales des directeurs des autres théâtres: mais le propre mérite d'Elliston et la faveur que lui accorda le public le mirent facilement à même de triompher. Comme littérateur, Elliston se fait remarquer par un goût exquis. On a de lui: *The venetian Outlaw, a drama, adapted to the english stage,* 1801, in-8°. Il est aussi éditeur de plusieurs pièces de théâtre. Il mourut le 7 juillet 1831.

ELLMAN (Jean), un des agriculteurs les plus habiles de l'Angleterre, l'ami des Bakewell et des Culley, mourut le 22 novembre 1832, à l'âge de 78 ans, à Lewes, dans le comté de Sussex. Constamment consulté pendant sa vie par le bureau d'agriculture de Londres, ses avis étaient toujours d'un très-grand poids auprès de ce corps savant. C'est à lui qu'on doit la race de moutons à longue laine dite *Southdown*, qui jouit d'une haute réputation en Angleterre et sur le continent. Ellman a peu écrit, et le seul ouvrage auquel il ait pris une part directe est la *Bibliothèque des sciences agricoles et horticoles,* publiée en 1829.

ELLROD (Germain-Auguste), philologue distingué, professeur d'éloquence et de poésie à Bayreuth, surintendant général de la principauté de ce nom, né en 1709, mort le 5 juillet 1760, a laissé 75 opuscules ou dissertations académiques, dont on trouve le détail dans le *Dictionnaire* de Meusel; les plus importants sont: *De cadente latinitate orthodoxiæ noxiâ,* Bayreuth, 1727, in-4°; *De memorabilibus bibliothecæ heilsbronnensis,* ibid., 1739-1741, 3 part. in-fol.; *Núm M. T. Cicero inveniendæ typographices occasionem dederit,* ibid., 1741, in-fol. Son *Éloge* a été publié en latin par L. J. J. Lange, Bayreuth, 1760, in-fol.

ELLSWORTH (Olivier), né en 1745, dans le Connecticut, consacra 30 années de sa vie à servir sa patrie dans de hautes fonctions administratives, judiciaires et diplomatiques. Il assista au congrès continental de 1777, remplit d'abord les fonctions de membre, puis celles de juge du conseil de la cour supérieure du Connecticut de 1780 à 1784. se distingua par ses talents et par son éloquence à la convention qui posa les bases de la constitution américaine en 1787, fut nommé, en 1799, envoyé extraordinaire des États-Unis en France pour conclure un traité d'alliance et de commerce, et ne cessa d'être utile à l'État qu'au moment où les infirmités le contraignirent à s'éloigner des affaires publiques. Il mourut en 1807.

ELLWOOD (Thomas), fils d'un juge de paix du comté d'Oxford, né en 1639, mort le 1er mars 1713, avait embrassé la doctrine des quakers à 21 ans, malgré la vive opposition et les mauvais traitements de son père. Il servit quelque temps de lecteur à Milton, et acquit près de ce grand poëte une instruction qu'il n'avait pu trouver dans la maison paternelle. Il est un des premiers quakers qui aient cherché à propager leur doctrine par leurs écrits. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, entre autres: *Alarme donnée aux prêtres,* ou *Message du ciel pour les avertir,* 1660; *Histoire sacrée,* ou *Partie historique de l'Ancien Testament,* 1705, 1re partie, et 1709, 2e partie, ou *Histoire du Nouveau Testament,* et un poëme pieux intitulé: *la Davidéide,* en V livres, 1712. Un *Journal sur la vie d'Ellwood* a été publié par George Fox, en 1694.

ELLYS (Antoine), théologien anglais, naquit en 1693, fut élevé à Cambridge, prit les ordres et fut nommé successivement à plusieurs bénéfices. Son premier ouvrage fut: *Une défense de l'examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Église établie,* 1736, in-4°. Il employa la plus grande partie de sa vie à consigner ses opinions dans un ouvrage qui ne parut qu'après sa mort, et dont cependant la réputation, répandue de son vivant, lui valut l'évêché de St.-David, auquel il fut nommé en 1752. Il mourut à Glocester en 1761, âgé de 68 ans. En 1763 parut in-4° la première partie de son ouvrage, sous le titre de *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle de protestants en Angleterre.* La seconde parut en 1765, et fut intitulée *Traité sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Angleterre.* On a aussi d'Ellys des *Remarques sur un essai de David Hume, concernant les miracles,* 1752, in-4°, et quelques sermons imprimés séparément.

ELMACIN ou **ELMAKIN** (George), historien arabe, connu en Orient sous le nom d'*Ibn-Amid,* né l'an de l'hégire 620, mort en 673 (de J. C. 1223 et 1275), remplissait la charge d'écrivain à la cour des sultans d'Égypte. On a de lui une histoire qui, commençant à la création du monde, finit à l'an 1118, et dont le texte arabe a été publié à Leyde, 1625, in-fol., avec la traduction latine d'Erpennius. Cette traduction a été reproduite la même année, in-4°, et le texte séparément, in-8°. La traduction, sous le titre de *Historia saracenica,* etc., ne commence qu'à la naissance de Mahomet. Le texte du manuscrit d'Elmacin a été rectifié par Reiske dans ses notes sur Aboulfeda, et par M. Kobler dans le *Répertoire*

de M. Eichhorn, parties 2, 7, 8, 11, 14 et 17. La partie de cette histoire, publiée en latin par Erpennius, a été traduite en français par Vattier sous le titre suivant : *Histoire mahométane*, ou *les* 49 *califes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4°, et en anglais, Londres, 1626, in-8°.

ELMENHORST (Geverhart ou Gerhart), savant philologue et critique distingué, né vers 1560 à Hambourg, mort en 1621, a publié des *Notes sur Arnobe*, Hanau, 1603, in-8°; sur le traité de Gennade, *De ecclesiasticis dogmatibus*, Hambourg, 1614, in-4°; sur *Minucius Félix*, dans l'édition *variorum*, Leyde, 1672; in-8°; sur *le Tableau de Cébès*, Leyde, 1618; un *Commentaire sur Apulée*, Francfort, 1621, in-8°. Il a donné aussi des éditions de *Proclus*, de *Sidonius Apollinaris*, et du *Syntagma de Jean Wouver*, et a laissé en manuscrit les *Actes latins du concile de Chalcédoine*, et l'*Histoire de Paul Orose*, revue et collationnée.

ELMSLEY (Pierre), savant anglais, né en 1773, fit à Hampstead, à Westminter et à l'université d'Oxford ses études avec un éclat extraordinaire. Ayant reçu les ordres vers 1796 et le degré de maître ès arts en 1797, il devint, l'année suivante, chapelain du petit Horkesley (Essex). Il écrivit dans la *Revue* d'Édimbourg et dans la *Revue trimestrielle*. Au commencement de 1816, il prit la route de France et d'Italie pour ne revenir qu'en 1817. Il repartit encore l'année suivante, et passa l'hiver entier à Florence, compulsant des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne. Lorsqu'il reparut en Angleterre en 1819, il reçut du gouvernement la commission d'accompagner Davy à Naples pour l'y seconder dans ses tentatives de déroulement de manuscrits. En revenant en Angleterre, une maladie, qu'il devait à l'excès de son zèle philologique, l'avait forcé de s'aliter à Turin, et, depuis lors, il fut en proie à de fréquentes indispositions. Cependant, il fit un voyage en Allemagne durant l'été de 1823. Il fut promu à l'université d'Oxford au grade de docteur, il y cumula les deux places de principal de Saint-Alban-Hall et de professeur d'histoire ancienne, et il avait la promesse du premier canonicat vacant à Christ-Church, lorsqu'il succomba le 8 mars 1825. On a de lui : *les Acharniens*, 1809; *OEdipe, tyran*, 1811; *les Héraclides*, 1818; *les Bacchantes*, 1821; *OEdipe à Colone*, 1828.

ÉLOI (saint), évêque de Noyon, né à Cadillac près de Limoges vers l'an 588, mort le 1er décembre 659, porta l'art de l'orfévrerie à un degré de perfectionnement extraordinaire pour l'époque à laquelle il vécut : ses ouvrages les plus remarquables étaient les bas-reliefs du tombeau de St. Germain, évêque de Paris, un grand nombre de châsses qui renfermaient des reliques, deux siéges d'or enrichis de pierreries, qu'il exécuta pour le roi Clotaire, qui l'honora de sa confiance et le nomma directeur de ses monnaies; il fut ensuite trésorier de Dagobert. Ses occupations comme artiste et comme ministre ne le détournèrent point des travaux évangéliques; il prêcha la foi aux idolâtres dans le Brabant et brilla au concile de Châlons en 644. La *Vie de saint Éloi*, écrite par saint Ouen son contemporain et son ami, a été insérée dans le *Spicilegium* de d'Achery; l'abbé la Roque en a publié une traduction, à laquelle sont jointes 16 homélies attribuées à ce saint, Paris, 1693, in-8°.

ÉLOY (Nicolas-François-Joseph), médecin, né à Mons le 20 septembre 1714, mort le 10 mars 1788, est connu par son *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, dont la meilleure édition est celle de Mons, 1778, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, plus exact que celui de Carrère, a été traduit en italien et augmenté, 1781, 7 vol. in-8°. On lui doit encore : *Réflexions sur l'usage du thé*, 1750, in-12; *Cours élémentaire des accouchements*, 1775, in-12; *Sur l'usage du café dans les provinces belges*, 1781, in-8°, et *Mémoire sur la dyssenterie*, 1780, in-8°.

ELPHINSTON (Guillaume), prélat écossais, né vers 1431, professa le droit canon à Paris pendant 6 années, et de retour dans sa patrie rendit au roi Jacques des services importants, principalement dans les différends qui s'étaient élevés entre ce roi et Louis XI. L'évêché de Ross, celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume, furent la récompense de ses services. Les troubles du règne de Jacques III éloignèrent Elphinston des affaires; mais à l'avénement de Jacques IV, il fut rappelé et chargé de négocier le mariage du nouveau souverain avec la fille de l'empereur Maximilien. Ce vertueux prélat, constant protecteur des savants et des gens de lettres, mourut en 1514. On a de lui une *Histoire de l'Écosse*, conservée manuscrite dans la bibliothèque Bodléienne à Oxford.

ELPHINSTON (Jacques), grammairien, né à Édimbourg en 1721, mort à Hammersmith le 8 octobre 1809, s'était voué de bonne heure à l'enseignement et à l'étude spéciale de la langue anglaise. Il imagina d'en réformer l'orthographe, et donna dans ses ouvrages l'exemple de cette réforme, dont les préceptes tombèrent bientôt dans l'oubli avec les livres où ils étaient développés. On a de lui : *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, ou *Grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il donna en 1765 un abrégé de cet ouvrage destiné à l'enseignement dans les écoles, et en 1786 un *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8°. On lui doit en outre un recueil de *Lettres* contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, tels que Samuel Johnson, le docteur Jortin, Franklin, Mackensie et Delleville, membre de la Convention française. Il a publié en 1753 une traduction en vers du poëme de Louis Racine sur la Religion; en 1764 un recueil de *Poésies* anglaises auxquelles il joignit plusieurs pièces de sa composition, in-8°; en 1767 un recueil de *Vers* anglais, français et latins; en 1782 une traduction des *Épigrammes* de Martial, avec des *Commentaires*; et en 1783 une nouvelle édition de cet auteur avec une *Introduction* à la lecture des poëtes.

ELPHINSTON, célèbre marin, était né vers 1720, dans les montagnes de l'Écosse. Entré jeune dans la marine anglaise, il parcourut toutes les mers, prit part à un grand nombre de combats, et, sans avoir jamais commandé en chef, s'acquit une brillante réputation. A la prise de la Havane, en 1762, il avait conduit les chaloupes de débarquement dans les passages les plus dangereux, et contribué plus que personne à la réduction de cette île. Il passa ensuite au service de la Russie, où en peu de temps il mit sur mer une escadre avec laquelle il alla brûler la flotte turque dans la baie de Tchesmé. Il voulait profiter de cet avantage pour forcer les Darda-

nelles et aller bombarder Constantinople; mais le comte Orloff, frère du favori de l'impératrice Catherine, qui avait le commandement en chef de l'expédition, s'y opposa. Elphinston, pour donner une preuve de la possibilité de cette expédition, entre dans le canal, se fait servir du thé, fait sonner les trompettes et battre les tambours, puis revirant de bord, se laisse ramener par les courants sur son escadre. Voyant ses espérances déçues, il brisa son vaisseau sur un écueil et se rendit à St.-Pétersbourg, exhaler son humeur contre le comte Orloff. Ayant été fort mal reçu par l'impératrice, il repartit pour l'Angleterre où il mourut en 1774.

ELPHINSTONE, général anglais. Il commandait le camp des Anglais dans la vallée de Caboul. Ce camp fut assiégé le 2 novembre 1841, par les Afghans révoltés, et eut à lutter pendant 67 jours contre le nombre, la famine et des désavantages de toute espèce. Des négociations s'entamèrent le 11 décembre; sir William Mac-Naghten fut assassiné le 23 et les exigences des assiégeants croissant de jour en jour, les Anglais se décidèrent le 6 janvier à la retraite. Ayant à franchir d'horribles défilés, harcelés à chaque pas, négociant à chaque halte, ils furent contraints à livrer des otages à leurs ennemis, et le général Elphinstone fut un de ces otages remis le 12 janvier. La retraite continua, et les otages furent traînés sur la trace ensanglantée que laissaient dans les défilés les déplorables débris de l'armée anglaise. Épuisé de fatigue et de douleur Elphinstone mourut le 23 avril 1842.

ELPIDIUS ou **HELPIDIUS** (Rusticus), diacre de l'église de Lyon au 16e siècle, se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela près de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533 à Spolète, ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la *Bible* qui s'appliquent à Jésus-Christ, et un poëme sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouvrages se trouvent dans le *Poetarum ecclesiasticorum thesaurus*, de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4° ; dans la *Bibliotheca Patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'A. Rivinus, Leipzig, 1652, in-8°.

ELPIDIUS, gouverneur de Sicile en 781, sous le règne d'Irène et de Constantin, souleva la Sicile entière contre l'impératrice, et résista à l'écuyer Théophile, chargé de le soumettre. Ayant été vaincu par l'eunuque Théodore, patrice de Constantinople, Elpidius s'enfuit en Afrique, fut nommé empereur par les Sarrasins, et conserva ce titre jusqu'à sa mort.

ELPINICE, fille de Miltiades, épousa Callias pour racheter la liberté de Cimon, son frère, emprisonné pour n'avoir pu payer l'amende à laquelle leur père avait été condamné. Rien n'est moins certain que les récits, d'ailleurs contradictoires, des anciens historiens touchant cette femme.

ELRICHSHAUSEN (Charles, baron de), général autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, mort à Prague le 9 juin 1779, s'était distingué dans la guerre de sept ans et dans la guerre de la succession de Bavière, pendant laquelle il préserva la Moravie de l'invasion prussienne, et força l'armée ennemie à se retirer. L'Empereur, sensible à la perte de ce général, lui fit élever un monument funéraire.

ELSE (Joseph), chirurgien anglais, mort le 10 mars 1780, membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, se montra aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique de son art. Ses ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Traité sur l'hydrocèle*, imprimé en 1770, ont été réunis en un vol. in-8° par G. Vaux, chirurgien, et publié en 1782.

ELSHEIMER ou **ELZHEIMER** (Adam), peintre célèbre, que l'on connait aussi sous les noms d'*Adam Tedesco* et d'*Adam de Francfort*, était né, dans cette ville, en 1574. Son père, riche tailleur, ayant remarqué son goût pour les arts, le plaça dans l'atelier de Philippe Uffenbach, habile peintre, qui l'initia promptement dans tous les secrets de la peinture. Il se rendit ensuite à Rome, où son talent se développa par l'étude des ouvrages des grands maîtres. Quoique ses tableaux fussent très-recherchés des amateurs, comme il travaillait lentement, il gagnait à peine de quoi subvenir aux besoins de sa famille. L'état malheureux dans lequel il voyait ses enfants vint aggraver ses dispositions à la mélancolie, et il mourut de chagrin, à Rome, en 1690. Les tableaux d'Elsheimer sont d'un fini précieux. Ils sont peu nombreux et presque tous de petite dimension. Dans l'ancienne galerie du duc d'Orléans, on voyait deux tableaux de ce maître : un *Clair de lune*, et des *Bateliers* se chauffant, pendant la nuit, sur le bord d'un canal. Avant 1815, le Musée royal de Paris en possédait cinq : la *Rencontre du prophète Elie et d'Abdias*; le *Samaritain*; la *Fuite en Égypte*, tableau regardé comme le chef-d'œuvre d'Elsheimer; un *Paysage*, avec des ruines, éclairé par le soleil couchant; et *Stellio changé en lézard par Cérès*. Ces trois derniers tableaux ont été gravés. On a le portrait d'Elsheimer gravé par Hollar.

ELSHOLZ (Jean-Sigismond), médecin, né à Francfort-sur-l'Oder, en 1623, fut premier médecin de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, cultiva la botanique et la chimie avec succès, et mourut à Berlin le 19 février 1688, directeur du jardin électoral; il est auteur des ouvrages suivants: *Anthropometria, sive de mutuâ membrorum corporis humani proportione*, etc., Padoue, 1654 et 1667, in-4°, figures; *De phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol., traduit en anglais par Shirley, Londres, 1667, in-12; *Traité des aliments*, dans lequel il traite des végétaux, des animaux, des aromates ou assaisonnements, des boissons, de la distillation et de l'art culinaire, Berlin, 1682, et Leipzig, 1715, in-fol.; *Catalogue* des plantes cultivées dans le jardin botanique de l'électorat, Berlin, 1663, in-8°; et *Traité* complet du jardinage, 1666, in-4°. Elsholz a fourni plusieurs *Dissertations* botaniques aux *Mémoires* de l'Académie des curieux dont il faisait partie.

ELSIUS (Philippe), religieux augustin, né à Bruxelles vers la fin du 16e siècle, professa pendant plusieurs années les humanités au collége de son ordre, dans cette ville, et y mourut en 1654. On a de lui : *Encomiasticon Augustinianum in quo personæ ord. erem. S. P. N. Augustini sanctitate prælaturâ, legationibus, scriptis*, etc., *præstantes enarrantur*, Brux., 1654, in-fol.

ELSNER (Jacques), savant théologien de l'Église re-

formée, conseiller du consistoire royal de Prusse, premier prédicateur de la cour, et de l'église métropolitaine des réformés de Berlin, directeur de la classe des belles-lettres à l'Académie royale des sciences, né en 1692 à Saalfeld, mort à Berlin le 8 octobre 1750, a laissé plusieurs ouvrages estimés des savants de sa communion. Ils consistent en explications du *Nouveau Testament*, puisées dans les anciens auteurs profanes et dans les témoignages de l'antiquité; les principaux sont : *Observationes sacræ in Novi Fœderis libros et Epistolas apostolorum*, Utrecht, 1720-1728, 2 vol. in-8°; nouvelle édition augmentée, Zwel, 1767-1773, 3 vol. in-4°; l'*Épître de saint Paul aux Philippiens*, expliquée en discours moraux, Berlin, 1741, in-4°, en allemand; *Nouvelle description de l'église des chrétiens grecs en Turquie*, Berlin, 1739, in-8°, avec planches, et *Dissertations* sur différents sujets d'antiquité sacrée, dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, 1747-1748. Son *Éloge*, par Formey, a été imprimé dans la *Nouvelle bibliothèque germanique*, tome XI, 2e partie.

ELSNER (Jean-Théophile), savant théologien unitaire, né en 1717 à Wengrow (Grande-Pologne), mort le 21 avril 1782, avait été successivement adjoint de l'église allemande et du gymnase de Lissa, pasteur de l'église bohémienne réformée de Bethléem à Berlin, et *senior* des unitaires bohémiens de Pologne et de Prusse. Il a donné, entre autres ouvrages, un traité historico-philologique intitulé : *Miphiboseth*, Leipzig, 1760, in-8°, en allemand *Essai d'une histoire des traductions bohémiennes de la Bible*, et des éditions du *Nouveau Testament* en bohémien, Halle, 1765, in-8°; une *Notice* biographique sur Jacques Elsner, en latin, dans la *Bibliotheca bremensis nova* de Barkley; une traduction en allemand du *Martyrologium bohemicum*. Il a écrit en outre plusieurs morceaux intéressants pour servir à l'histoire des unitaires de Bohême, dans le *Scrinium antiquarium* de Gerdes.

ELSNER (Jean-George), historien allemand, né à Thorn en 1710, mort en 1753, membre du conseil des Seize de cette ville, est auteur d'*Observations historiques sur la dignité de bourgmestre à Thorn*, 1738, in-4°; d'une *Dissertation* sur l'origine de la ville de Thorn, imprimée dans le *Daak und Denkmahl* de Dittmann, et de quelques *Opuscules* en manuscrit sur la noblesse de Pologne.

ELSNER (Christophe-Frédéric), médecin, né, en 1749, à Kœnigsberg, où il fit ses études et où il fut reçu docteur en 1773, était professeur de médecine dans l'université de cette ville en 1785, et devint plus tard conseiller du roi de Prusse. Il mourut le 19 avril 1820. Ses écrits sont : *Dissertatio de magnesia Edimburgensi*, Kœnigsberg, 1773, in-4°; *Dissertatio analecta de methodis determinandi medicamentorum virtutes*, ibid., 1774, in-4°; *Dissertatio disquisitionem exhibens num sulphur interne adhibitum jure medicamentum habeatur*, ibid., 1774, in-4°; *Bibliothèque médico-légale*, ibid., 1784-89, 2 vol. in-8° (allemand), etc.

ELSNER (Christophe-Jean-Henri), médecin prussien, issu d'une famille de médecins, naquit le 14 janvier 1777 à Bartenstein, où son père exerçait la médecine avant d'avoir une chaire à Kœnigsberg. Il étudia successivement à Bartenstein, à Kœnigsberg, à Berlin, suivit surtout les leçons de Michaelis, revint se faire recevoir docteur-médecin à Kœnigsberg, puis crut devoir mettre la dernière main à son éducation scientifique en visitant les hôpitaux de Paris et de Vienne. De retour à Kœnigsberg, il ne tarda pas à se distinguer parmi ses nombreux confrères. En 1815, il reçut, sans l'avoir sollicitée, sa nomination de professeur ordinaire et de directeur de l'institut de clinique à l'université de Berlin. Elsner est mort le 27 avril 1834, plutôt avec la réputation d'un praticien qu'avec le renom d'un professeur ou la gloire d'un écrivain. On a de lui : *De incerti in arte medica fonte; Sur le choléra*, Kœnigsberg, 1831.

ELSTOB (Guillaume), savant antiquaire, né à Newcastle-sur-Tyne en 1673, mort en 1714, professeur de l'université d'Oxford, et recteur des paroisses réunies de Saint-Swithin et Saint-Marie-Bothaw de Londres, a traduit de l'anglo-saxon en latin l'*Homélie* de Lupus, Londres, 1701, avec des notes; l'*Homélie du jour de Saint-Grégoire*, impr. avec le texte, ibid., 1700, in-8°. Il a laissé des *Sermons*, et quelques *Traités* ou *Dissertations philosophiques*.

ELSTOB (Élisabeth), sœur du précédent, née en 1683, morte le 30 mai 1756, avait montré dès la plus tendre enfance un goût naturel pour l'étude. Elle reçut la même éducation que son frère, partagea ses travaux scientifiques et littéraires, mit en tête de l'édition de l'*Homélie* de saint Grégoire une préface en l'honneur des femmes savantes, publia ensuite une traduction de l'*Essai sur la gloire* par Mlle Scudéry, fit un recueil d'*Homélies* saxonnes, avec traduction en anglais, notes et variantes (un petit nombre seulement a été imprimé, Oxford, in-fol.), et donna en 1715 une *Grammaire* saxonne.

ELSYNGE (Henri) naquit en 1598, à Battersea, dans le comté de Surrey. Après avoir étudié à Oxford, il voyagea durant plus de 7 années. Son esprit et ses connaissances le firent rechercher par tout ce qu'il y avait alors de plus distingué en Angleterre. L'archevêque Laud, entre autres, le prit en grande faveur, et le fit nommer secrétaire de la chambre des communes. Il s'y fit remarquer autant par son aptitude à remplir ces difficiles fonctions, que par une modération et une droiture qui, au milieu des factions qui agitaient le *long parlement*, lui conservèrent l'estime générale; accablé des maux de son pays et de la mort du roi son maître, il mourut en 1654. On a de lui : l'*Ancienne Manière de tenir les parlements en Angleterre*, Londres, 1664. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1768.

ELTESTE (Frédéric-Godefroi), ministre luthérien à Zorbig, près de Delitzsch, dans l'électorat de Saxe, né à Calbe sur la Saale, le 26 janvier 1684, mort le 1er janvier 1751, a publié en allemand : *Topographia Sorbigensis*, Delitzch, 1711, in-4°; ibid., 1735, in-8°, figures.; *Hubnerus enucleatus et illustratus*, Leipzig, 1735, in-8°.

ELTESTE (Godefroi), père du précédent, fils d'un cordonnier de Zorbig, où il naquit en 1653, y fut fait archidiacre en 1699, et mourut en 1706. On a de lui, sous le titre de *Presbyterologia*, une description du monastère de la *Grâce Dieu*, près de Calbe.

ELVER (Jérôme), jurisconsulte allemand, né vers le milieu du 16e siècle. Son mérite le fit appeler à la cour de l'empereur Mathias, qui le nomma conseiller aulique, dignité qui lui fut conservée en 1619 par son successeur Ferdinand II. Il avait beaucoup voyagé, et le fruit de ses observations, contenu dans une suite de lettres, fut

mis au jour par J. Friderich, sous ce titre : *Sylloge epistolica in peregrinatione italo-gallo-belgio-germanicâ et polonicâ nata*, Leipzig, 1611, in-8°, avec une préface de l'éditeur. On lui doit également : *Deambulationes vernæ quibus ruralis philosophia ad unguem discutitur*, etc., 1620, in-folio de 450 pages. On ignore l'époque de la mort d'Elver.

ELVIUS (Pierre), astronome, physicien, économiste et minéralogiste suédois, professeur à l'université d'Upsal au commencement du 18e siècle, a laissé entre autres ouvrages : *Schediasma de re metallicâ Sueogothorum*, Upsal, 1703, in-8°; *Disputatio de navigatione in Indiam per septentrionem tentatâ*, ibid., 1704, in-8°; *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ*, ibid., in-8°; *Disputatio de Sueonum in Americâ coloniâ*, ibid., 1709, in-8°.

ELVIUS (Pierre), fils du précédent, secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm, né à Upsal en 1710, mort le 27 septembre 1749, prépara l'exécution des travaux hydrauliques projetés dans sa patrie pour la jonction de la Baltique à l'Océan, et consigna ses recherches et ses observations dans un ouvrage intitulé : *Sur les effets des forces de l'eau*, Upsal, 1751. Ce fut sur sa proposition que l'Académie éleva un observatoire devenu fameux par des observations importantes.

ELWES (Jean), Anglais fameux par son avarice, naquit à Londres vers 1714. Il était fils d'un brasseur nommé Meggot, et avait un oncle nommé Harvey Elwes, homme que la plus sordide avarice avait conduit à l'opulence. Le jeune Meggot parvint à gagner sa confiance, et en lui laissant par testament une fortune de 250 mille livres sterl., son oncle lui imposa l'obligation de prendre le nom d'Elwes. Possesseur d'une pareille fortune Jean Elwes n'en devint que plus avare, ne vivant que de croûtons de pain moisi. En 1774, il fut élu, sans aucune brigue, membre du parlement pour le comté de Bercks. Il se vantait de n'avoir dépensé que dix-huit sous pour son dîner d'élection. Pendant douze ans qu'il siégea dans trois parlements successifs, il fut constamment remarqué pour l'indépendance de ses opinions. Elwes se couchait avec le jour pour épargner la chandelle; il allait ramasser du bois et des os pour entretenir le peu de feu qu'il faisait seulement lorsqu'il recevait des visites; il avait retranché les draps de son lit, et ne voulait pas que l'on nettoyât ses souliers, de peur de les user. Il avait cependant des élans de générosité inexplicables. Ayant appris qu'un M. Tempest avait besoin d'une certaine somme pour acheter un majorat, il la lui envoya le lendemain. Sachant une autre fois que lord Abington, qu'il connaissait à peine, avait proposé un pari de 7,000 livres, que l'état actuel de ses affaires ne lui permettait pas de tenir, il lui envoya cette somme. Malgré les privations qu'il s'imposa toute sa vie il parvint à un âge avancé. Il mourut le 26 novembre 1789, laissant à deux fils qu'il avait eus de sa servante une fortune de plus de 13 millions de francs.

ÉLYE (Élias), né à Lauffen, chanoine de Munster, près de Lucerne au 15e siècle, a bien mérité de sa patrie en établissant en Suisse, l'an 1470, la première imprimerie qu'ait possédée ce pays. Il imprima un dictionnaire de la Bible intitulé : *Mamotrectus*, 1740, et *Speculum Vitæ humanæ*, 1473.

ELYMAS. *Voyez* **BARJESU.**

ELYOT (sir Thomas), savant anglais, ambassadeur de Henri VIII à Rome en 1532, mort en 1546, shérif de Cambrigde, a laissé plusieurs *Dissertations philosophiques*, un *Traité* sur l'éducation des enfants, des *Sermons* sur la mortalité de l'homme; une *Traduction* de l'ouvrage intitulé : *Règles de la vie chrétienne*, par Pic de la Mirandole, 1534; et un *Dictionnaire latin-anglais*, le premier qui ait paru en Angleterre, 1541, et le seul ouvrage d'Elyot qui ne soit point tombé en oubli, grâce aux augmentations qu'il a reçues.

ELYS (Edmond), ecclésiastique et écrivain anglais du 17e siècle, étudia à Oxford, et se fit une assez mauvaise réputation par quelques folies de jeunesse; mais étant entré dans les ordres, et ayant en 1659 succédé à son père dans la cure d'East Allington dans le comté de Devon, il répara ses premiers torts par une meilleure conduite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent beaucoup de talent et d'érudition. Nous ne citerons que les suivants : des *Poésies sacrées*, en 2 petits vol., publiées successivement en 1655 et en 1658; *Miscellanea*, en vers latins et anglais, 1658, réimprimé en 1662; un volume de *Lettres* estimées. On ne connaît point la date de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1693, dans une retraite studieuse, ayant refusé alors de prêter le serment.

ELZEMAGH. *Voyez* **SAMH BEN MALIK.**

ELZEVIR ou **ELZEVIER** (Louis) exerça la librairie à Leyde de 1592 à 1617; ses éditions offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches avec cette légende : *Concordiâ res parvæ crescunt;* quelques-unes présentent un homme debout et la devise : *Non solus*, devise qu'adopta plus tard la famille des Elzevirs pour la mettre en tête de toutes ses éditions.

ELZEVIR (Mathieu ou Mathys), fils aîné du précédent, né en 1565, était libraire à Leyde en 1618, associé de Bonaventure, l'un de ses enfants. Deux ouvrages seulement portent les noms de Mathieu et de Bonaventure; ce sont : *la Castramétation* et *la Fortification par écluses*, de Stevin. Il mourut le 6 décembre 1640.

ELZEVIR (Gille ou en latin Ægidius), frère du précédent, était seulement libraire à la Haye en 1599.

ELZEVIR (Isaac), fils aîné de Mathieu, est le premier des Elzevirs qui se soit livré à la typographie; il imprima de 1617 à 1628.

ELZEVIR (Bonaventure), frère du précédent, après avoir travaillé avec son père de 1618 à 1626, forma une association avec Abraham, l'un de ses frères, et imprima, de 1626 à 1652, une grande quantité d'ouvrages, dont l'exécution typographique a fondé la réputation des Elzevirs. On doit à ces imprimeurs la collection connue sous le nom de *Petites Républiques*. Ils ont publié le *Catalogue* de leurs livres, Leyde, 1634, in-4°; ibid., 1653, in-4°. Abraham mourut le 14 août 1652, et Bonaventure ne lui survécut que deux ans.

ELZEVIR (Jacob), 5e fils de Mathieu, et imprimeur à la Haye, paraît n'avoir imprimé que la *Table des sinus* d'Albert Girard, 1626, réimprimée en 1629.

ELZEVIR (Pierre Ier), né en mars 1643, mort après 1680, petit-fils de Mathieu, et imprimeur à Utrecht à l'époque de la conquête de la Hollande par

Louis XIV, et Louis II, fils d'Isaac, d'abord capitaine de vaisseau, puis libraire à Amsterdam en 1638, mort le 21 juillet 1662, n'ont rien imprimé de remarquable.

ELZEVIR (Jean), fils d'Abraham, né le 27 février 1622, mort le 8 juin 1661, a imprimé un grand nombre d'ouvrages, dont le *Catalogue* a été publié par sa veuve, Leyde, 1659, in-4°.

ELZEVIR (Daniel), fils de Bonaventure, né le 26 novembre 1617, mort le 13 septembre 1680, associé à Jean, son cousin, en 1652-1654, puis avec Louis II, n'a rien publié; sa veuve continua son commerce et imprima, sous le nom des héritiers de Daniel le *Corpus juris civilis*, Leyde, 1681, 2 vol. in-8°; le *Tibère* d'Amelot de la Houssaye, 1682, in-4°; et plusieurs *Catalogues* de ses livres, 1674, in-12, etc.

ELZEVIR (Pierre II), que l'on croit fils de Pierre Ier, imprima à Utrecht en 1692 les *Mélanges de Colomiès*, in-12. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, août et septembre 1806, une *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevirs*, par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes leurs éditions*, 3 vol. in-8°, dans la bibliothèque de M. Sensier, possesseur d'une riche collection d'Elzevirs. On doit au même savant un *Catalogue manuscrit des Elzevirs déguisés*, petit in-fol., qui se trouve dans la bibliothèque de Barbier. Le *Manuel du libraire*, par J. C. Brunet, donne une *Notice de la collection d'auteurs latins, français et italiens*, petit in-12, par les Elzevirs. Bérard a publié sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une Notice sur ces imprimeurs*, Paris, 1822, un vol. in-8°.

EMAD-EDDIN ZENGUI. *Voyez* **SANGUIN.**

EMAD-EDDIN. *Voyez* **IMAD-EDDIN.**

EMADI, célèbre poëte persan, surnommé *Schéhériari*, mort l'an de l'hégire 673 à Schéhériar, sa patrie, florissait sous le règne de Malek II. On a de lui un *Divan*, ou Recueil renfermant 4,000 vers, qui lui mérita le titre glorieux de prince des poëtes.

EMANUEL, poëte hébreu, né à Rome vers le milieu du 13e siècle, a laissé des poésies très-estimées et différents ouvrages de grammaire et de critique sacrée. Son recueil de compositions poétiques, publié sous le titre de *Mechabberoth*, Brescia, 1491, a été réimprimé à Constantinople, 1535, in-4°; la dernière pièce de ce recueil, dans laquelle l'auteur décrit l'enfer et le paradis, a été reproduite à Prague, 1559, et à Francfort-sur-le-Mein, 1713. On lui doit encore un *Commentaire sur les Proverbes*, Naples, 1487, selon de Rossi; des *Commentaires sur le Pentateuque, les Prophètes, les Psaumes, Job, le Cantique des cantiques, le Livre de Ruth et Esther*, et un *Traité* de grammaire et de critique sacrée : *Even Bochen* (pierre de touche). Tous ces ouvrages sont inédits.

ÉMANUEL. *Voyez* **EMMANUEL.**

EMMANUEL-PHILIBERT. *Voyez* **SAVOIE.**

EMELRAET (......), peintre, né à Bruxelles, vers 1612, voyagea beaucoup pour étudier le paysage, et fit en Italie, et surtout à Rome, un long séjour. De retour dans sa patrie, il fixa son séjour dans Anvers, et travailla principalement pour les églises; regardé comme un des meilleurs paysagistes de la Flandre, surtout en grand, il peignit souvent des fonds de paysages dans les tableaux des autres artistes. Descamps regarde, comme ce qu'il a fait de mieux, un tableau placé dans la chapelle de St.-Joseph des carmes déchaussés à Anvers; il vante la manière large et le bel effet de cet ouvrage. L'année de la mort d'Emelraet est inconnue.

ÉMERIC ou **HENRI**, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigandage des seigneurs, étouffa par son éloquence et son courage une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de la révolte, conclut avec les Vénitiens un traité devenu nécessaire aux deux partis, et mourut en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que 6 mois.

EMERIC (Louis-Damien), littérateur, né, vers 1765, à Eyguières en Provence, vint à Paris perfectionner ses dispositions dans la société des savants et des hommes de lettres. Il fit paraître des *Épigrammes*, imitées de Catulle, de Martial et d'Owen, dans l'*Almanach des Muses*, et des articles dans les journaux. Plus tard il publia : *De la politesse*, ouvrage critique, moral et philosophique, avec des notes, suivi d'un précis littéraire, Paris, 1819, in-8°. Emeric, chargé par le gouvernement de mettre en ordre la bibliothèque de l'école d'Alfort, voulut revenir à pied, s'échauffa dans le chemin, et mourut à Paris, au mois de septembre 1825. Il laissait en portefeuille une *Satire* et 3 *comédies en 5 actes*, dont une avait été récemment lue au comité du Théâtre-Français.

ÉMERIC-DAVID (Toussaint-Bernard), savant archéologue, né en 1755 à Aix en Provence, se destina d'abord à la carrière du barreau. Il exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale, lorsque la mort de son oncle maternel, André David, le rendit héritier d'un fonds considérable de librairie, dont il dut songer à tirer parti. En 1787 il obtint le brevet d'imprimeur du roi en remplacement de son oncle. Élu maire d'Aix en 1791, il donna sa démission au bout de quelques mois, et crut, en se tenant à l'écart, échapper aux proscriptions publiques; mais frappé de deux mandats d'arrêt en 1793, il se vit obligé de se réfugier à Paris, où il eut le bonheur de trouver un asile. Après le 9 thermidor, il vendit son imprimerie, et se livra quelque temps à des opérations commerciales, auxquelles il ne tarda pas de renoncer pour cultiver exclusivement les lettres et les arts. Un prix qu'il remporta en 1800 à l'Institut, et quelques autres succès littéraires l'avaient déjà fait connaître avantageusement, lorsque en 1809 il fut élu par son département au corps législatif. Il y siégeait encore à la restauration, et, dans la session de 1814, il y prononça plusieurs discours sur des objets de finances et de commerce. N'ayant point été réélu en 1815, il se retira dès lors de la scène politique. Nommé membre de l'Académie des inscriptions en 1816, il prit une part très-active à ses travaux, et mourut en 1840. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur l'art statuaire, considéré chez les anciens et les modernes*, etc., 1805, in-8°, couronnées par l'Institut; *Éloge de Pierre Puget*, couronné par l'académie de Marseille en 1807, et *de Nicolas Poussin*, par la Société philotechnique en 1812; *Suite d'études calquées et dessinées d'après cinq tableaux de Raphaël*, etc., 1812-1821, 6 livres in-fol.; *Jupiter, ou Recherches sur ce dieu, sur son culte*, 1833, 2 vol. in-8°; *Vulcain*, pour faire

suite à l'ouvrage précédent, 1837, in-8°. Émerie-David a eu part à la publication du *Musée français*, de MM. Robillard-Peronville et Laurent. Il a fourni plusieurs *articles* importants par les recherches à la *Biographie universelle*, et des *Notices des troubadours* à l'*Histoire littéraire de France*, continuée par une commission de l'Institut.

ÉMÉRIGON (Balthazar-Marie), jurisconsulte, avocat au parlement d'Aix, puis conseiller à l'amirauté de Marseille, mort dans cette ville en 1785, est auteur d'un bon *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4°; de plusieurs *Mémoires sur les contestations maritimes*, recherchés encore aujourd'hui, et d'un *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août* 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, réimprimé Paris, 1803, 3 vol. in-12.

EMERSON (Guillaume), mathématicien anglais, naquit en 1701 à Hurtworth, dans le comté de Durham. Son père, qui était maître d'école, et le curé de son village lui donnèrent toute l'instruction qu'il ne dut pas à lui seul. Il se livra pendant quelque temps à l'enseignement des sciences mathématiques ; mais ayant hérité d'une petite fortune, où sa modération lui fit trouver l'indépendance, il put se livrer sans obstacle à son goût pour l'étude. On peut juger de son assiduité au travail par les nombreux ouvrages qu'il a laissés, traitant des diverses branches des mathématiques. Emerson mourut le 6 mai 1781.

ÉMERY (Michel PARTICELLI, sieur d'), surintendant des finances, descendait d'une famille italienne établie à Lyon depuis le 15ᵉ siècle. Ayant succédé à son père dans la charge de trésorier du roi, il se fit bientôt remarquer du cardinal de Richelieu, qui lui confia plusieurs missions importantes ; il fut bien plus avant encore dans les bonnes grâces de Mazarin, auquel il avait su plaire par son extrême activité et son habileté à trouver chaque jour de nouvelles ressources pour alimenter le trésor royal. Émery, par ses exactions, s'attira la haine des peuples, partage ordinaire de tous ceux qui ont rempli la place de surintendant des finances. Il perdit cette même place en 1648, pour avoir voulu faire une retenue sur les gages des officiers du parlement, et mourut en 1650. On a de lui : *Histoire de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat, depuis* 1628 *jusqu'en* 1630, imprimée avec les *diverses relations*, Bourg, 1632, in-4°.

ÉMERY (Jacques-André), né à Gex le 27 août 1732, commença ses études dans le collége des jésuites de Mâcon, et vint les terminer à Paris dans la petite communauté de St.-Sulpice. Ordonné prêtre en 1756, il fut nommé successivement professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, puis de morale à Lyon, grand vicaire d'Angers en 1776, et enfin supérieur général de la congrégation de St.-Sulpice en 1782. Son dévouement aux intérêts de l'Église lui inspira l'idée de fonder en 1789 un séminaire dans le nouvel évêché de Baltimore, et il envoya, pour le diriger, ce que sa congrégation renfermait alors d'ecclésiastiques les plus recommandables. Jeté dans les cachots de la Conciergerie, l'abbé Émery ne dut son salut qu'à l'ascendant qu'eurent ses vertus apostoliques sur Fouquier-Tainville : celui-ci ne voulut point qu'il fût sacrifié, parce que, suivant son expression, « ce petit prêtre empêchait les autres de crier. » Lors du rétablissement du culte, il refusa l'évêché d'Arras ; mais il obtint la permission de rétablir le séminaire de St.-Sulpice. Nommé vicaire général de Paris et conseiller de l'université, il fit partie de diverses commissions chargées de donner leur avis sur les questions relatives aux affaires ecclésiastiques. La liberté avec laquelle il énonçait et soutenait ses opinions lui concilia de plus en plus l'estime de Napoléon, qui cependant crut devoir lui enjoindre en 1810 de quitter son séminaire. L'abbé Émery mourut le 28 avril 1811, et fut enterré solennellement à sa maison d'Issy. Il a publié plusieurs ouvrages, la plupart sous le voile de l'anonyme. Nous citerons seulement : *Pensées de Leibnitz*, 1772, 2 vol. in-12 ; 1803, 2 vol. in-8° ; *Christianisme de Bacon*, an VII (1799), 2 vol in-12 ; *Nouveaux opuscules de Fleury*, Paris, 1807, in-12 ; *Pensées de Descartes*, 1811, in-8°.

ÉMERY (Jean-Antoine-Xavier), conseiller à la cour des aides de Montpellier, naquit à Beaucaire en 1756. Son ouvrage intitulé : *Traité des Successions, obligations et autres matières contenues dans le 3ᵉ et le 4ᵉ livres des Institutes de Justinien, enrichi d'un grand nombre d'arrêts récents du parlement de Toulouse*, 1787, in-8°, dépose de l'étendue et de la solidité de son savoir en matière de jurisprudence. Il avait aussi composé un *Traité des Testaments*, mais la révolution, survenue au moment où il l'achevait, l'empêcha de le livrer à l'impression. Jeté dans les prisons de Nîmes, lorsque la vertu fut partout en France condamnée aux fers ou à l'échafaud, Émery y mourut le 30 juillet 1794.

ÉMILE. *Voyez* **PAUL-ÉMILE**.

EMILI (Paul), en latin *Æmilius*, écrivain et ecclésiastique italien, né à Vérone, fut attiré en France par le roi Louis XII, qui lui accorda un canonicat dans l'église cathédrale de Paris ; il mourut dans cette ville en 1529. On lui doit : *De rebus gestis Francorum libri IV*, dont la meilleure édition est celle de Paris, Vascosan, 1539, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en français par Jean Renard, Paris, 1581, in-fol.

EMILIANO (Jean), médecin du 16ᵉ siècle, était de Ferrare. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Naturalis de ruminantibus historia*, Venise, 1585, in-4°. On chercherait vainement dans ce livre des connaissances exactes d'histoire naturelle, d'anatomie et de physiologie. L'auteur s'abandonne aux écarts d'une imagination déréglée, et surcharge de nouvelles hypothèses la théorie galénique, déjà si obscure et si compliquée.

ÉMILIEN ou **ÆMILIANUS** (Marcus-Julius-Æmilius), empereur romain, né en Mauritanie d'une famille obscure, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et ne dut qu'à son courage un avancement rapide. Il était gouverneur de Mésie lorsque les soldats le proclamèrent empereur, en 253, à la place de Gallus, que le luxe et la mollesse avaient fait tomber dans le mépris. Émilien se porta aussitôt sur Rome, défit complétement Gallus et Volusien, son fils, qui furent massacrés par leurs propres soldats ; mais il éprouva bientôt le même sort, lorsque Valérien marcha contre lui avec les troupes qu'il amenait trop tard au secours de Gallus. Eutrope a renfermé l'histoire d'Émilien dans ce peu de mots : « *Obscurissimè natus, obscuriùs imperavit.* »

ÉMILIEN (ALEXANDRE), en latin *Æmilianus*, gouverneur d'Égypte sous Gallien, fut un des généraux qui profitèrent de la faiblesse de ce prince pour se faire proclamer empereurs par leurs soldats. Toutefois il ne jouit pas longtemps de l'autorité qu'il avait usurpée : vaincu par Théodose, que Gallien envoya contre lui, il fut pris vivant et étranglé dans sa prison, après un règne fort court, et qui pourtant ne fut pas sans gloire, puisque les Égyptiens lui décernèrent le surnom d'*Alexandre*.

EMILIUS MACER. *Voyez* **MACER.**

ÉMIR-GIUN-OGLI commandait pour le sofi de Perse dans la ville de Levan, et la livra sans la défendre lorsqu'elle fut attaquée en 1635 (1044 de l'hégire) par Amurath IV. Ce service lui valut la faveur du sultan, faveur cimentée encore par leur passion commune pour le vin. A la mort d'Amurath, Ibrahim, son successeur, cédant aux instances du sofi, lui livra le traître Émir-Giun-Ogli, qui fut étranglé en 1641 (1050 de l'hégire).

EMLYN (THOMAS), théologien anglais non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le St.-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta deux ans. Cette disgrâce ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa mort, le 30 juillet 1743. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Défense du culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les principes des unitaires*, 1706; *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710.

EMLYN (SOLLOM), fils du précédent, jurisconsulte d'un mérite distingué, mort à Londres en 1756, a publié les *OEuvres complètes* de son père, 1746, 3 vol. in-8°; l'*Histoire des plaids de la couronne par le lord chief-justice*, Halle, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, épousa successivement Éthelred et Canut. Ayant été accusée d'un commerce criminel avec l'évêque de Winchester, elle se soumit à l'épreuve du feu, et en sortit triomphante.

EMMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né le 31 mai 1469, mort le 13 décembre 1521, successeur de Jean II, doit l'illustration de son règne aux découvertes de Vasco de Gama, aux établissements d'Alvarez de Cabral au Brésil, de François d'Almeida dans les Maldives et à Ceylan, d'Alphonse Albuquerque dans les îles d'Ormus et de Goa et dans les presqu'îles de Malaca, de Jacques Sigueira dans l'île de Sumatra, aux deux conquêtes d'Antoine Corréa dans le royaume de Pégu, et aux sages règlements qu'il fit pour l'administration des finances du royaume. On l'accuse d'avoir poussé trop loin son zèle pour la propagation du christianisme, ou plutôt on lui reproche d'avoir eu la faiblesse d'accorder aux sollicitations d'Isabelle, sa première femme, le bannissement des Mores et un édit qui obligeait les juifs à se faire baptiser. Ces persécutions, dont le résultat immédiat fut la dépopulation du royaume, furent la source des troubles qui ont agité le Portugal pendant trois siècles. Emmanuel eut successivement trois femmes : Isabelle de Castille, veuve de l'infant Alphonse, Marie de Castille, sœur d'Isabelle, et Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et fiancée d'abord à Jean, infant de Portugal. La *Vie d'Emmanuel* a été écrite en portugais par Dam. de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol.; et en latin par Osorio, sous ce titre : *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, ibid., 1571, in-fol. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Simon Goulard, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8°; l'*Hispania illustrata*, tome II, renferme deux *Lettres* d'Emmanuel à Jules II et à Léon X, sur le succès des armes portugaises en Afrique. Goës en a inséré la traduction dans sa *Vie* de ce prince. Ces deux lettres sont des pièces devenues historiques.

EMMERICH (FRÉDÉRIC-CHARLES-TIMOTHÉE), né le 15 février 1786 à Strasbourg, de parents protestants. Après avoir achevé ses premières études au gymnase, il fréquenta les cours du séminaire et de l'académie, avec un succès qui, de bonne heure, attira sur lui l'attention publique. Il vit ensuite une partie de l'Allemagne et de la France, visitant les bibliothèques et les musées, et recherchant la société des savants, qui partout l'accueillirent avec empressement, et dont plusieurs restèrent ses amis. Revenu à Strasbourg, quoique bien jeune encore, il fut mis à la tête du séminaire protestant. En 1809, il se chargea de donner au gymnase des leçons de latin, de grec et d'hébreu. Trois ans après, il reçut, avec le titre de professeur agrégé, la mission de faire les cours d'histoire ecclésiastique au séminaire. A l'organisation de la faculté protestante, en 1819, il y fut nommé professeur d'histoire. L'affluence qui se portait à ses cours n'était pas moins grande à ses sermons; il mourut le 1er juin 1820. Les *Sermons* d'Emmerich (*Predigten*) ont été publiés à Strasbourg, 1824, 2 vol. in-8°.

EMMERICH (GEORGE), né à Kœnisgberg, en Prusse, le 5 mai 1672, étudia la médecine à l'université de Leyde où il obtint le doctorat en 1692. L'année suivante il fut nommé professeur extraordinaire, et en 1710 professeur ordinaire de médecine dans sa ville natale. Élu bientôt après maire (bourgmestre) de Lœbenicht, il fut appelé avec le même titre à Kœnigsberg, en 1724, et remplit ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 10 mai 1727. Ce médecin n'a point composé d'ouvrages volumineux, mais il a publié un grand nombre de dissertations.

EMMERY (JEAN-LOUIS-CLAUDE), comte de Grozyeulx, pair de France, né à Metz le 26 avril 1752, était avocat dans sa ville natale, lorsqu'il fut élu député du tiers état aux états généraux. Doué de talents remarquables, il se distingua dans cette assemblée, qu'il eut l'honneur de présider deux fois, par des connaissances dans les diverses parties de l'administration, et nommé rapporteur du comité militaire, concourut puissamment à l'organisation de l'armée. Emmery fut du nombre des députés qui sentirent la nécessité de rendre au roi une partie de l'autorité dont il avait été dépouillé si légèrement, et qui furent désignés sous le nom de *réviseurs*, parce qu'ils demandaient que la constitution fût révisée avant d'être présentée à l'acceptation du monarque. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. L'atta-

chement qu'il avait montré à la constitution monarchique le fit proscrire en 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut, en 1797, élu député de la Seine au conseil des Cinq-Cents. Il obtint l'abrogation de la loi qui dépouillait les parents d'émigrés, et fit suspendre le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Son élection fut annulée au 18 fructidor, mais il ne fut point porté sur la liste de déportation. Au 18 brumaire, nommé conseiller d'État, il fut l'un des rédacteurs du Code civil, et entra au sénat en 1803. Il fit partie de la chambre des pairs à la restauration, y vota constamment avec le parti libéral, et mourut dans sa terre de Grozyeulx le 15 juillet 1823. Il a laissé des *Recherches sur les antiquités du pays Messin ;* il est éditeur du *Recueil des édits, déclarations, etc., enregistrés au parlement de Metz,* 5 vol. in-4°, 1774-88.

EMMET (Robert), né à Cork, vers 1780, fils d'un médecin, se préparait à suivre la carrière du barreau lorsque la révolution française fomenta en Irlande des troubles auxquels il crut devoir prendre une part active. Il embrassa le parti de l'insurrection avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, fit partie du directoire secret des Irlandais-Unis (c'était la dénomination prise par les insurgés), fut arrêté à Dublin en 1803, condamné comme coupable de rébellion le 19 septembre de cette année et exécuté le lendemain.

EMMET (Thomas-Addis), médecin, puis avocat, né vers 1763 à Dublin, mort à New-York le 14 novembre 1827, avocat général de cet État, avait été l'un des promoteurs de l'association des Irlandais-Unis ; et, avant d'obtenir l'autorisation de passer aux États-Unis, il avait subi de longues persécutions. On en trouve l'exposé dans l'écrit publié par M. Sam.-L. Mitchill, sous ce titre : *A discorse on te life and character of Thomas-Addis Emmet,* New-York, 1828, in-8°. Outre divers opuscules de médecine, Emmet a laissé : *Pieces of irish history, illustraivet of the condition of the catholics of Ireland,* etc., insérées par Mac Neven dans un recueil publié en 1807 à New-York.

EMMIUS (Ubbo), né en 1547 à Gretha, village de la Frise orientale, mort le 9 décembre 1626, fut recteur de l'université de Groningue, qu'il porta par ses soins et ses talents à cette haute réputation qu'elle a conservée depuis entre toutes les universités des Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'antiquité et sur l'histoire particulière de sa patrie ; nous citerons les plus remarquables : *Opus chronologicum,* Groningue, 1619, in-fol. ; *Vetus Græcia illustrata,* Leyde, 1626, in-8° ; *Rerum frisicarum historia,* ibid., 1616, in-fol. On peut voir des détails sur ce célèbre professeur dans *Elogium Ubb. Emmii id est de ejus vitâ et scriptis narratio brevis ab amico contexta,* ibid., 1628, in-4°.

EMO, premier abbé de Werum, ordre de Prémontré, dans la Frise, près Groningue, avait fait de la transcription des manuscrits, soit sacrés, soit profanes, la principale occupation de ses religieux, et lui-même leur donnait l'exemple de ce travail, auquel il employait tout le temps qui s'écoulait depuis les matines, récitées à minuit, jusqu'au jour ; par ce moyen il enrichit considérablement la bibliothèque de son abbaye. Il mourut saintement en 1237. L'abbé Emo est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on se bornera à citer une *Chronique* depuis 1203 jusqu'en 1237, laquelle a été continuée jusqu'en 1272, par Menko, 3e abbé de Werum, et ensuite par un anonyme jusqu'en 1292. Cette chronique, restée inédite, fut imprimée en 1700, et insérée par Antoine Mathieu dans le 3e tome de ses Analectes, et réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le premier volume de ses Antiquités sacrées. — Il ne faut pas confondre l'abbé Emo avec un autre Emo, son cousin germain, qui fonda de ses biens l'abbaye de Werum, y prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et mourut à Rome en 1215.

EMO (Angelo), patricien de Venise, né le 3 janvier 1731, après avoir déployé toutes les qualités du citoyen dans les charges les plus éminentes de la république, prit en 1784 le commandement en chef d'une flotte destinée à venger le pavillon de Saint-Marc des insultes des Barbaresques. Il se présenta devant la rade de Tunis, bombarda la ville, et força le bey à signer une trêve qui ne tarda pas à être violée. Emo se préparait à punir ces pirates de leur manque de foi, lorsqu'il mourut à Malte le 1er mars 1792. Le sénat, reconnaissant de ses services, lui fit élever un magnifique mausolée exécuté par Canova, et placé dans l'une des salles de l'arsenal de Venise.

ÉMONNOT (Jean-Baptiste), médecin, né à St.-Loup (Saône-et-Loire), le 28 juin 1761, mort à Paris le 17 février 1823, membre honoraire de l'Académie de médecine, a laissé, outre plusieurs articles insérés dans les journaux, une traduction estimée du *Traité des fièvres et des inflammations,* écrit en latin par Jos. Quarin, Paris, 1800, 2 vol. in-8°.

EMPECINADO (don Juan MARTIN, dit el), général espagnol, né à Castrillo, fils d'un pauvre paysan, se signala d'abord comme chef de guérillas pendant l'invasion de la Péninsule par les Français (1808-1813), et eut le bonheur d'échapper aux proscriptions qui, en 1814, suivirent le rétablissement de Ferdinand VII sur le trône : ce monarque lui conserva même son grade de maréchal de camp, et lui accorda quelques marques d'estime. Cependant, lorsque l'excès des vexations exercées contre les agents du gouvernement populaire, auquel le roi devait seul la conservation de son trône, eurent provoqué les troubles qui se manifestèrent en 1820, l'Empecinado, attaché au parti libéral, employa, pour appuyer l'insurrection, tout le crédit que lui donnaient sa réputation militaire et ses anciens services ; et après avoir défendu vaillamment la cause des cortès dans la mémorable campagne de 1823, il fut jeté dans les prisons d'État, et n'en sortit, après une détention de plus de deux années, que pour être traîné au supplice. Il fut pendu à Rueda le 19 août 1825.

EMPÉDOCLE, philosophe pythagoricien, né à Agrigente en Sicile vers l'an 444 avant J. C., se concilia par ses talents et sa haute naissance l'estime et la vénération de ses concitoyens, refusa la souveraineté que ceux-ci lui offrirent, et finit par établir le gouvernement populaire dans sa patrie, gouvernée auparavant par un sénat. Empédocle cultivait avec un égal succès la philosophie, la médecine et la physique ; mais il dut surtout sa célébrité à son poëme sur le système de Pythagore. Les circonstances de sa mort sont diversement racontées ; mais tous les récits auxquels elle a donné lieu ont cela de commun qu'ils ressemblent fort à des fables. Il nous

reste quelques fragments des différents écrits d'Empédocle; ils ont été réunis par M. Fréd-Guill. Sturz, et publiés à Leipzig, 1805-1806, 2 vol. in-8°. M. Amédée Peyrao a publié de *Nouveaux fragments* d'Empédocle, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin, 1810, in-8°.

EMPEREUR (Constantin l'), orientaliste hollandais, mort en 1648 à Leyde, où il professait depuis 21 ans avec un égal succès la théologie et l'hébreu, a laissé plusieurs traductions de livres judaïques et talmudiques généralement estimées; les principales sont: *Talmudis Babylonici codex middoth, sive de mensuris templi, hebraicâ cum versione et commentariis*, Leyde, 1930, in-4°; *Clavis talmudica hebraica et latina*, ibid., 1634, in-4°; *Commentarii ad Bertramum de republicâ Hebræorum*, ibid., 1641, in-8°.

EMPIRICUS (SEXTUS). *Voyez* **SEXTUS**.

EMPOLI (Jean d'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit en italien la relation du premier voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes, sous ce titre: *Navigation des Indes, sous la charge du seigneur Alph. d'Albuquerque*, insérée dans le Ier volume de Ramusio, Venise, 1563, in 8°, et traduite en français dans le 2e volume du recueil du *Temporal*. On ignore également la date de la naissance et celle de la mort d'Empoli.

EMPOLI (Jacopo CHIMENTI da), peintre de l'école florentine, né en 1554, mort en 1640, était élève de Tommaso da San-Friano, et se perfectionna par l'étude des ouvrages d'Andrea del Sarto. Le Musée royal de Paris possède de lui un tableau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus* accompagné de deux anges, etc.

EMPORAGRIUS (Éric), théologien suédois, mort en 1674, évêque de Strengnes, se fit remarquer par son opposition à la réunion des Églises réformées. On cite de lui un discours sur la mort de Gustave-Adolphe, intitulé: *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ dicum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus*, etc., Upsal, 1656, in-fol.

EMPORIUS, rhéteur célèbre et comporain de Cassiodore, au 6e siècle. Il nous reste de lui quelques traités sur le bel art qu'il avait exercé: *De Ethopoïd ac loco communi; Demonstrativæ materiæ præcepta*. Les ouvrages d'Emporius se trouvent dans *Veterum de arte rhet. traditiones*, Bâle, in-4°, 1521; et dans les *Rhet. latin. scripta*, Paris, in-4°.

EMPSON (Richard), collègue d'Edmond Dudley, exécuté avec lui le 18 août 1510. *Voyez* **DUDLEY** (Edmond).

EMSER (Jérome), théologien catholique allemand, fameux controversiste, et l'un des plus ardents adversaires de Luther, naquit à Ulm, en 1477. Après avoir fait ses premières études à Tubingen, où il montra pour la poésie latine des dispositions peu communes, il alla les continuer à Bâle, où il étudia le droit, la théologie et l'hébreu. Emser se fixa pour quelque temps à Strasbourg, et y fit imprimer, en 1504, quelques écrits du fameux Pic de la Mirandole, qu'il orna d'une préface où les louanges sont prodiguées à l'auteur. De Strasbourg il se rendit à Erfurt, et y enseigna quelque temps les humanités; mais la protection du cardinal Raymond le fit bientôt appeler à Leipzig, où il fut, la même année, reçu membre de l'université. Le duc George de Saxe, vers le même temps, le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde. Il l'engagea à écrire contre le luthéranisme, dont les premières étincelles commençaient à se répandre dans ses États. Emser commença par avoir quelques entretiens particuliers avec Luther, qui jusqu'alors (1519) avait été son ami. N'ayant pu rien gagner sur lui, il prit la plume et le combattit à outrance; il ne se montra pas moins zélé adversaire de Carlostad et de Zwinghe. Les détails de ces querelles théologiques n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui; l'âcreté qu'on y mit de part et d'autre n'était pas propre à amener une conciliation. Emser mourut subitement à Leipzig, le 8 novembre 1527. Le premier ouvrage qu'il publia contre Luther est intitulé: *Aus was Grund*, etc.. c'est-à-dire, *Motifs pour lesquels la traduction du Nouveau Testament, par Luther, doit être défendue au commun des fidèles*, Leipzig (1523), in-4°, réimprimé avec augmentation sous le titre *d'Annotations sur la traduction*, etc., Dresde, 1524, in-8°. Le duc de Saxe engagea Emser à publier lui-même une traduction allemande du Nouveau Testament, pour l'opposer à celle du réformateur: elle parut trois ans après, sous ce titre: *Das Naw Testament nach lawt der christliche kirchen bewerten Text*, etc., Dresde, 1527, in-fol., réimprimée à Paris en 1630. On trouve de plus grands détails sur Emser dans la *Vie de Luther*, par Cochlée, et surtout dans la *Notice sur la vie et les écrits de Jérôme Emser*, par G. C. Waldau, Anspach, 1783, in-8°.

ÉNAMBUC (VAUDROSQUES DIEL d'), fondateur des colonies françaises aux Antilles, descendait d'une bonne famille de Normandie; mais cadet, il ne reçut qu'une très-modique portion de la fortune de son père. La nature n'avait pas été à son égard aussi injuste que la loi; il s'engagea dans la marine, où son courage et ses talents l'élevèrent assez promptement au grade de capitaine. Parti de Dieppe en 1625 avec un brigantin armé de quatre canons, il osa attaquer un galion espagnol qui en portait 35, et le mit en fuite. C'est à la suite de ce glorieux combat que le besoin de se radouber le conduisit à Saint-Christophe, où quelques Français s'étaient établis: il trouva un port favorable, un terrain excellent pour la culture du tabac. Après avoir fait un traité de partage avec les Anglais possesseurs de la moitié de l'île, et chassé après plusieurs combats les sauvages qui s'opposaient à l'établissement de la colonie, Énambuc, pour la consolider, se rendit en France, obtint une commission spéciale du roi, et partit du Havre en 1627, avec 2 vaisseaux. Il fut bientôt obligé d'en venir demander 6 autres qui lui furent accordés. Non content d'assurer à la France l'île de Saint-Christophe, Énambuc fonda par un de ses lieutenants la colonie de la Guadeloupe, par lui-même celle de la Martinique, où il conduisit en 1635 100 habitants, bons cultivateurs, et bâtit le fort Saint-Pierre. Énambuc mourut l'année suivante à Saint-Christophe, vivement regretté des colons, qui le regardaient comme leur père et leur bienfaiteur.

ÉNARD (Jean-Baptiste), religieux bénédictin, naquit à Stenay en 1749. Livré dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques et mathématiques, il fut appelé au collége de Metz pour les enseigner, et occupa, 24 ans,

une chaire qu'il n'abandonna qu'en 1792, à la suppression de tous les établissements d'instruction publique. Revenu à Stenay, après le concordat de 1801, il fut attaché comme vicaire à la paroisse de cette ville. Fontanes le nomma censeur des études au lycée impérial de Nancy. En 1814 il obtint la place d'aumônier de la chambre des députés, véritable sinécure dans laquelle il se reposa jusqu'à sa mort, arrivée en 1829. Sa franchise et son inflexibilité lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il se qualifiait de *dernier des bénédictins français,* même du vivant de dom Brial et dom Druon. Énard a publié divers écrits de polémique : *l'Abbé Grégoire jugé par lui-même,* Paris, 1814, in-8°; *le Grand travail de M. l'abbé de Pradt sur les quatre concordats, corrigé et amendé,* Paris, Adrien le Clère, 1819, in-8°.

ÉNAUX (Joseph), chirurgien, naquit à Dijon le 5 juillet 1726. Après avoir achevé ses études, et suivi quelque temps les leçons d'un chirurgien, il vint à Paris, où il fréquenta pendant trois ans les cours d'anatomie de Winslow, et les cours pratiques de la Charité. De retour dans sa ville natale, il s'y fit agréger en 1755, au collége de chirurgie. Les élus de Bourgogne ayant, en 1775, établi un cours gratuit d'accouchement à Dijon, Énaux fut pourvu de la place de démonstrateur qu'il remplit avec autant de zèle que de succès. Deux ans après, il y joignit celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. L'estime universelle dont il jouissait le maintint dans l'exercice de ce double emploi aux époques les plus orageuses de la révolution. Il mourut presque subitement le 27 novembre 1798. Membre de l'académie de Dijon depuis 1775, il a publié dans les *Mémoires* de cette compagnie : *Observations sur différentes tumeurs polypeuses; Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne,* Dijon, 1785, in-12 de 275 pages.

ENCKEVOIRT (Guillaume van), originaire de Maestricht, naquit au village de Meerlo. On croit qu'il eut d'abord un canonicat à Anvers. Il obtint plus tard la prévôté de Saint-Rombaut, à Malines, et fut doyen de Saint-Jean-Baptiste à Bois-le-Duc. Le cardinal Florisz, depuis pape sous le nom d'Adrien VI, se démit en sa faveur de la prévôté de Saint-Sauveur à Utrecht. Lorsque ce protecteur eut obtenu la tiare, il appela près de lui Enckevoirt, dont il appréciait tout le mérite, et, pour l'attacher plus spécialement à sa personne, le nomma chef de sa daterie ou chancellerie. A toutes ces faveurs, il joignit le siége épiscopal de Tortose, en Espagne, qu'il avait occupé lui-même ; enfin, treize jours avant sa mort, l'an 1523, au mois de septembre, il lui donna la pourpre, sous le titre de cardinal-prêtre des Saints Jean et Paul. Cette promotion eut cela de particulier qu'elle concernait Enckevoirt seul. Clément VII, successeur d'Adrien, lui conféra l'évêché d'Utrecht, auquel avait renoncé Henri de Bavière en 1529. Enckevoirt fit prendre possession de son siége par procureur ; mais, pendant 7 ans qu'il fut censé l'occuper, il resta toujours à Rome. Il mourut dans la capitale du monde chrétien en 1535.

ENCINA. *Voyez* **ENZINA.**

ENCINAS. *Voyez* **DRYANDER.**

ENCONTRE (Daniel), professeur à la faculté de Montauban, naquit à Nîmes en 1762. Envoyé, vers 1780, à Lausanne, puis à Genève, pour y faire ses cours de philosophie et de théologie, la rapidité de ses progrès étonna ses maîtres, qui devinrent tous ses amis, et lui valut les plus brillants succès. Un attrait irrésistible l'attirait à Paris, où il devait trouver plus de ressources pour son instruction. Il y arriva, pour la première fois, en 1783, au moment où Montgolfier répétait l'expérience de son aérostat ; et Encontre, quoique privé d'instruments, calcula l'ascension et la marche de ce globe avec une précision admirable. Il fut rappelé peu de temps après en Languedoc, pour y prendre la direction d'une paroisse ; mais une extinction de voix qui dura 5 ans, et reparut dans la suite à plusieurs reprises, le força bientôt de suspendre l'exercice du ministère. Il se disposait à le reprendre, lorsque la persécution qui s'étendit sur les ministres des différents cultes l'obligea d'abandonner sa paroisse et de chercher un asile à Montpellier. Sans fortune et sans ressource, Encontre y vécut quelque temps du produit des leçons qu'il faisait aux ouvriers sur la coupe des pierres. Il eut part à la réorganisation de l'église protestante de Montpellier, et devint membre du consistoire. A la formation de l'école centrale du département de l'Hérault, il obtint la place de professeur de belles-lettres, qu'il remplit jusqu'à la suppression de cette école. Il fut, en 1808, nommé professeur et doyen de la faculté des sciences à l'académie de Montpellier. Il y expira le 16 septembre 1818. On cite d'Encontre : *Mémoire sur la théorie des probabilités ; Mémoire sur un cas particulier de l'intégration des quantités angulaires ; Mémoire sur le théorème fondamental du calcul des sinus ; Nouvelles recherches sur la composition des forces*, etc.

END (Christophe), artiste allemand, qui chercha à représenter les plantes d'une manière particulière ; ce fut par des découpures de papier; il existe de lui un manuscrit de ce genre à la bibliothèque de Berlin, qui contient 150 plantes, et un autre 115. Moehsen a fait connaître dans des lettres ce chef-d'œuvre de patience; il est intitulé : *J. Christophori End* 150 *krœuter and Gewachse nach ihrer Gestalt, durch einem besonders Runstschitt obgebildet M. S. anno* 1681, in-4°.

ENDE (Frédéric-Albert, baron d'), général prussien, né à Celle dans le Hanovre, le 18 février 1765, était fils d'un ministre d'État, et de la fille du comte de Schulenbourg, qui, le drapeau à la main, trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille de Wolnitz. Ende commença sa carrière militaire à l'âge de 12 ans dans un régiment d'infanterie hanovrien, et passa plus tard dans la cavalerie. En 1792, il fut successivement aide de camp des feld-maréchaux Reden, Freytag et Walmoden, puis officier d'état-major en 1798. L'armée hanovrienne ayant été licenciée en 1803, Ende fut obligé de quitter les drapeaux sous lesquels il avait servi avec honneur pendant 26 ans. Ende entra alors au service de Prusse dans les gardes du corps ; et, dans la campagne de 1806, il fit partie de l'avant-garde commandée par le duc de Saxe-Weimar, et fut fait prisonnier avec Blücher. A la paix de Tilsitt, il passa au service du duc de Saxe-Weimar, qui le nomma maréchal du palais du prince héréditaire. Rentré au service de Prusse en 1813, il fut d'abord attaché au corps d'armée de Blücher, et ensuite

à celui du comte de Wittgenstein. Après la suspension d'armes, le roi de Prusse l'envoya en mission à Stralsund, près du roi de Suède. A son retour, il suivit le général Langeron, et concourut à toutes les opérations de l'armée de Silésie. En décembre 1813, il fut nommé colonel, et en 1815 général-major, commandant de Cologne et chef d'une division de landwehr. En 1825 le roi de Prusse lui accorda le grade le lieutenant général, et bientôt il fut mis à la retraite après 48 ans de service. Ende se retira à Berlin, où il mourut le 4 octobre 1829.

ENDEL ou **HENDEL MANOACH**, rabbin polonais, mort en 1585, est auteur de plusieurs ouvrages dont son fils Moïse a été l'éditeur ; les plus importants sont : *Sagesse de Manoach*, c'est-à-dire, corrections et leçons talmudiques diverses, touchant la *Gemare*, Prague, 1585, in-4° ; *Repos des cœurs, ou commentaire sur le Chovad allevavoth*, Lublin, 1596, in-4°.

ENDELECHIUS ou **SEVERUS SANCTUS**, rhéteur et poëte, né dans le 4e siècle, était de Bordeaux, et quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, beau-frère d'Ausone, qui lui a consacré une épitaphe dans ses *Parentalia*. Lié depuis son enfance avec S. Paulin, évêque de Nole, à son exemple, il embrassa le christianisme. On conjecture, d'après les lettres de S. Paulin, qu'il avait deux amis du même nom, mais on ne peut savoir lequel lui a fourni le plan de son apologie pour Théodose le Grand. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. S. Paulin cite avec éloge les hymnes qu'Endelechius avait composées sur la parabole des dix vierges de l'Évangile.

ÉNÉE, prince troyen dont Virgile a immortalisé le nom, et que la Fable représente comme fils de Vénus et d'Anchise, était gendre de Priam. Quoiqu'il remplisse un rôle assez pâle dans l'*Iliade*, rôle que les poëtes grecs postérieurs à Homère ont même représenté comme odieux, il existait chez les Romains une tradition ancienne qui faisait remonter jusqu'à lui l'origine de ce peuple. On sait que le but de Virgile, en entreprenant son Énéide, était de flatter ce préjugé national et en même temps de complaire à Auguste ; mais il n'est pas inutile de rappeler que l'arrivée d'Énée en Italie avec une colonie troyenne, sujet principal de cette admirable épopée, était un fait déjà contesté dans les temps anciens, et que plusieurs savants modernes en ont prouvé la non-existence.

ÉNÉE DE GAZA, philosophe platonicien du 5e siècle, embrassa le christianisme, et écrivit, sous le titre de *Théophraste*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps. La Bibliothèque du roi à Paris possède un très-bon manuscrit de cet ouvrage, dont une version latine, par Ambroise le Camaldule, a été publiée, avec une préface d'Auguste Giustiniani, Venise, 1513, in-8°, et réimprimée plusieurs fois, notamment à Bâle en 1516. La 1re édition du texte parut à Zurich en 1559-1560 : il a été plusieurs fois reproduit sans y avoir gagné en correction. On doit encore à Énée de Gaza 27 *lettres grecques*, dans le recueil d'Alde Manuce, Rome, 1499, in-4° ; réimprimées en 1606, in-fol., avec une version latine.

ÉNÉE LE TACTICIEN, l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, vivait dans le 4e siècle avant J. C., vers l'an 336. Casaubon a publié sous son nom un traité *De tolerandâ obsidione*, grec et latin, imprimé dans plusieurs éditions de Polybe, et séparément avec les *notes* d'Orelli, Leipzig, 1818, in-8°. Il a été traduit en français par Beausobre, 1757, in-4°.

ÉNÉE SYLVIUS. *Voyez* **PIE II.**

ENEMAN (Michel), théologien et littérateur suédois, né en 1676 à Enkoeping, mort en 1714, professeur de langues orientales à Upsal, avait accompagné Charles XII à Bender, et entreprit en 1711, aux frais de ce prince, un voyage en Asie et en Égypte, dont la *Relation* parut à Upsal en 1740. Eneman a laissé en outre une dissertation *De salute infantum sine baptismo decedentium christianorum ac gentilium*, Greifswald, 1706, in-4°.

ENFANT (Jacques l'). *Voyez* **LENFANT.**

ENFIELD (Guillaume), écrivain anglais, né à Sudbury en 1741, ministre et professeur de belles-lettres à Waningtou, dans le comté de Lancastre, mort à Norwich le 3 novembre 1797, a publié pour l'instruction de la jeunesse un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Essai sur l'histoire de Liverpool*, 1773, in-fol. ; *The Speaker* (l'orateur), 1775, in-8°, très-souvent réimprimé ; c'est un choix de morceaux oratoires, d'un usage journalier dans les écoles anglaises ; *Sermons biographiques, ou suite du discours sur les principaux personnages de l'Écriture sainte*, 1477, in-12 ; *Histoire de la philosophie*, abrégé de l'important ouvrage de Brucker, 1791, 2 vol. in-4°.

ENGAU (Jean-Rodolphe), jurisconsulte, né à Erfurt le 28 avril 1708, mort à Iéna le 18 janvier 1755, conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach, s'est fait par ses nombreux écrits une haute réputation ; les ouvrages qui la lui ont surtout méritée sont : *Elementa juris Germanici civilis*, Iéna, 1736, in-8°, souvent réimprimé ; *Elementa juris criminalis Germanico-Carolini*, ibid, 1738, in-8°, Hellfeld, ibid., 1777, in-8° ; *Elementa juris canonico pontifico ecclesiastici*, Iéna, 1739, in-8° ; ibid, 1765, par les soins de J. E. Schmidt, nouvelle édition, in-8°.

ENGEL (Arnold), jésuite, mal nommé par Sotvel *Angelus*, né à Maestricht en 1620, professa la rhétorique pendant plusieurs années, fut nommé préfet des classes, emploi qu'il remplit avec autant de zèle que de capacité, et se consacra ensuite aux missions. Il mourut à Prague, vers 1676, dans un âge peu avancé. On a de lui des ouvrages de piété et des poëmes sur des sujets spirituels.

ENGEL (Samuel), savant géographe, né en 1702 à Berne, mort dans cette ville le 28 mars 1784, y remplit avec distinction plusieurs places administratives et rendit d'importants services aux hôpitaux et aux sciences. On lui doit plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque surtout une *Dissertation* sur la possibilité de passer du grand Océan dans la mer du Nord par la mer Glaciale, insérée d'abord dans le *Journal helvétique*, année 1735, et imprimé depuis sous ce titre : *Mémoire et observation géographique et critique sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4°, traduit en allemand par l'auteur, Leipzig, 1772, in-4° ; *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* Amsterdam, 1767, in-4°, ou 5 vol. in-12 ; *Instruction sur la pomme de terre*, Berne, 1772-1774, 2 vol. in-8°, en allemand.

ENGEL (Jean-Jacques), littérateur, né le 11 septembre 1741 à Parchim, duché de Mecklembourg, mort dans

cette ville le 28 juin 1802, s'était destiné au ministère évangélique, mais négligea l'étude de la théologie pour celle de la littérature ancienne et la philosophie. Nommé professeur de morale et de belles-lettres à l'un des gymnases de Berlin, il remplit cette place avec distinction depuis 1776 jusqu'en 1787. A cette époque Frédéric-Guillaume II, dont il avait élevé les enfants, le chargea, avec le célèbre poëte Ramler, de la direction du théâtre de Berlin. Engel, qui venait de publier avec succès sa Théorie de l'art dramatique, avait sans doute les connaissances nécessaires pour bien remplir cette place; mais les intrigues de coulisses le dégoutèrent, et il donna sa démission en 1794. Frédéric-Guillaume III étant monté sur le trône en 1797, lui accorda une pension qui, sans l'astreindre à aucune occupation fixe, lui permit de cultiver les lettres et de donner tous ses soins à la publication de ses œuvres choisies: toutefois la mort lui permit à peine d'en publier la première partie; elles ont paru à Berlin de 1801 à 1806, en 12 vol. in-8°. On y remarque surtout deux comédies, *le Fils reconnaissant* et *le Page*, traduites en français dans le *Théâtre allemand* de Friedel; *le Philosophe du monde*, recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature; *la Théorie de la mimique*, fort mal traduite en français dans le recueil de Jansen, Paris, 1787, 5 vol. in-8°, sous le titre d'*Idées sur le geste*, et un roman, *Lorenz Stark*. Tous les ouvrages d'Engel sont remarquables par leur simplicité et l'extrême pureté de la diction.

ENGEL (Charles-Christian), frère du précédent, né à Parchim le 12 août 1752, mort le 4 janvier 1801 à Schwerin, où il exerçait la médecine, a donné quelques pièces de théâtre bien inférieures à celles de son frère. Une petite brochure, en forme de dialogue, où il examinait quel sera le mode d'existence de l'âme séparée du corps, parut pour la première fois en 1787 sous ce titre: *Nous nous reverrons*, et a été souvent réimprimée.

ENGEL (André). *Voyez* **ANGELUS.**

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de Saint-Benoît, dans la Styrie, mort en 1331, a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons seulement: *De ortu, progressu et fine imperii Romani*, publié par les soins de Gaspard Brusch, Bâle, 1553, in-8°, Mayence, 1603, in-8°; *Tractatus super passionem secundum Mathæum*, Bibliothèque ascétique, tome VIII; *De statu defunctorum*, Bibliothèque, tome IX; *De causâ longævitatis hominum ante diluvium*, *Anecdotes* du P. Pez, tome Ier.

ENGELBRECHT (Jean), célèbre visionnaire allemand, né à Brunswick en 1599, était fils d'un tailleur et avait été lui-même mis en apprentissage chez un artisan, qui fut obligé de le renvoyer à cause de la faiblesse de sa santé. Cet état de maladie, augmenté encore par l'exagération de ses pratiques religieuses, amena bientôt un dérangement plus déplorable dans les facultés mentales d'Engelbrecht. Il se persuada qu'il avait des visions ou du moins essaya de le persuader aux autres, et dut le petit nombre de dupes qu'il fit en divers endroits, à la faculté singulière qu'il possédait de rester jusqu'à 15 jours sans boire ni manger et plusieurs mois sans dormir. Après avoir vainement tenté d'attirer sur lui la persécution et avoir été chassé comme un fou de différentes villes, il vint mourir d'épuisement à Brunswick dans le mois de février 1642. Quoique ce fanatique sût à peine lire, il n'a pas laissé que de composer plusieurs ouvrages qui ont été recueillis sous ce titre: *OEuvres, visions et révélations divines de Jean Engelbrecht*, 1625, Brunswick, 1640 et Amsterdam, 1680, in-8°, traduites en anglais, Londres, 1781, 2 vol, in-8°; en hollandais, Amsterdam, 1697, in-8°, en français, ibid, in-8°.

ENGELBRECHT (Hermann-Henri), jurisconsulte, publiciste et littérateur allemand, né à Greifswald en 1709, fut fait professeur en droit et assesseur du consistoire suédois dans sa patrie en 1737, et vice-président du tribunal d'appel de Weismar en 1750. Il mourut le 4 mars 1760. Voici ses principaux ouvrages: *De meritis Pomeranorum in jurisprudentiam naturalem*, Greifswald, 1721, in-4°; *Delineatio statûs Pomeraniæ suethicæ*, ibid., 1741, in-4°; *Selectiores consultationes collegii jureconsultorum academiæ Cryptiswaldensis*, Stralsund, 1741, in-fol.

ENGELBRECHT ENGELBRECHTSON, administrateur de Suède au 15e siècle, était d'une bonne famille de Dalécarlie, et fut choisi deux fois pour porter au roi Éric XIII les plaintes des paysans, accablés d'impôts et d'outrages par le gouverneur Joss Éricson. Ces réclamations étant restées sans effet, Engelbrecht se mit à la tête des paysans révoltés, marcha sur Stockholm, battit les armées du roi, le fit déposer, fut nommé l'un des deux administrateurs de la Suède, et périt le 4 mai 1436, assassiné par un agent de son collègue Charles Canutson.

ENGELBRECHTSEN. *Voyez* **CORNILLE.**

ENGELGRAVE (Henri), savant jésuite de la Belgique, né à Anvers en 1610, entra dans la société de Jésus à 18 ans, et y fit bientôt les quatre vœux qui y étaient d'usage. Le goût que ses maîtres développèrent en lui pour les auteurs profanes de l'ancienne Rome, ne préjudicia point aux penchants religieux qui l'avaient fait entrer dans cet ordre, et ne diminua point son ardeur pour les études ecclésiastiques. On le vit gouverner successivement les collèges d'Audenarde, de Cassel, de Bruges et d'Anvers. Il fut pendant 15 ans le directeur de la congrégation des hommes mariés d'Anvers. Il entreprit d'écrire un *Commentaire sur les Évangiles du Carême;* mais la mort vint arrêter ce travail. Il finit ses jours à Anvers le 8 mars 1670, après avoir vu ses sermons imprimés plusieurs fois, et lus partout avec le plus vif intérêt.

ENGELGRAVE (Jean-Baptiste), jésuite, frère aîné du précédent, né à Anvers en 1601, gouverna le collége de Bruges, fut à deux reprises administrateur des maisons de son ordre en Flandre, alla à Rome comme député de l'ordre à la 9e convocation générale, et devint supérieur de la maison professe d'Anvers, où il mourut le 3 mai 1658. On a de lui: *Meditationes per totum annum in omnes dominicas et festa*, in-4°, Anvers, 1654.

ENGELGRAVE (Assuérus), frère des précédents, prédicateur en renom de l'ordre de Saint-Dominique, mort à la fleur de son âge, le 21 juillet 1640, a laissé des sermons conservés manuscrits dans les maisons de son ordre à Bruges et à Anvers.

ENGELHARD (Nicolas) naquit à Berne en 1698,

et s'appliqua avec succès aux mathématiques et à la philosophie. Après avoir fait un voyage en Hollande, il fut nommé professeur de mathématiques à l'université de Duisbourg en 1723. Cinq ans après il devint professeur de la même science à Groningue, où il mourut le 10 août 1765. Outre plusieurs dissertations, il a publié des *Remarques sur la physique de Musschenbroeck* en 1738 ; des *Institutions de philosophie* en 1732 ; *Otium Groninganum*, etc.

ENGELHARD (Regnier) naquit à Cassel le 30 octobre 1717, étudia à Marbourg, à Iéna et à Leipzig, passa sa vie à remplir diverses charges dans l'administration de la guerre, et s'en acquitta de manière à être toujours distingué par les princes de Hesse-Cassel, qui lui confièrent plusieurs opérations importantes. Il se livra aussi à l'étude du droit naturel, et a laissé quelques ouvrages, dont les principaux sont : *Specimen juris feudorum naturalis*, Leipzig, 1742, in-4° ; *Specimen juris militum naturalis, methodo scientificâ conscriptum*, ibid., 1754, in-4° ; *Essai sur le droit pénal universel d'après les principes du droit naturel*, ibid., 1751, in-8° ; *Description géographique du pays de Hesse*, Cassel, 1776, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand. Engelhard mourut à Cassel le 6 décembre 1777, âgé de 60 ans.

ENGELHARDT (Charles-Auguste), écrivain allemand, né le 4 février 1768, à Dresde, d'une famille noble originaire de Hongrie, n'avait que 11 ans lorsqu'il perdit son père, et ne parvint qu'avec des peines excessives à faire à peu près ses études complètes. Sa mère l'envoya étudier la théologie au séminaire en 1786. En 1790, il fut reçu docteur en cette faculté, et, quelques années plus tard, il se voua exclusivement à la littérature. Malgré le nombre de ses ouvrages, Engelhardt était peu riche, et il souhaitait avoir sa part au banquet des places. C'est dans cette espérance qu'en 1805 il entra en qualité d'aide à la bibliothèque publique de Dresde ; mais ce surnumérariat sans appointements dura 6 ans sans amener de résultats. Alors il entra aux archives de la chancellerie de la guerre, d'abord comme aide, puis bientôt comme titulaire (1811) ; et au milieu des mutations fréquentes qui eurent lieu dans l'organisation et la dénomination des bureaux, il resta toujours dans cette place : depuis 1816, il fut chargé de la rédaction du recueil des lois. A diverses époques on voulut le nommer censeur, mais il déclina toujours ces fonctions. Engelhardt mourut le 28 janvier 1834. On a de lui, outre beaucoup d'articles dans les journaux : *le Nouvel ami des enfants*, 1798 et années suivantes, 12 vol ; *Correspondance de la famille du nouvel ami des enfants*, Leipzig, 1798, 2 vol. ; *Tableaux tirés de l'histoire d'Allemagne à l'usage de la jeunesse*, 1799, et une foule d'autres productions.

ENGELHARDT (Daniel). *Voyez* **ANGELOCRATOR.**

ENGELHUSEN (Thierri d'), né dans le duché de Hanovre, prêtre, chanoine d'Hildesheim, et ensuite supérieur d'un monastère à Wittenborch, mourut en 1430. Il est auteur d'une *Chronique* en latin, qui s'étend depuis la création jusqu'à l'année 1420, et que Mathias Döring a continuée.

ENGELSCHALL (Joseph-Frédéric), né le 16 décembre 1739, à Marbourg, dans la Hesse, où son père était surintendant des églises protestantes, fut un de ces hommes qui, peu favorisés par les circonstances, doivent tout ce qu'ils sont à leurs propres efforts. L'éducation qu'il reçut ne fut pas telle qu'elle pût développer le germe du génie que la nature lui avait accordé, et le malheur qu'il eut, à l'âge de 13 ans, de perdre l'ouïe par suite d'un accident, retarda le développement de ses facultés. La philosophie, les sciences historiques, mais surtout la poésie et l'art du dessin et de la peinture, eurent beaucoup d'attraits pour lui, et devinrent ses occupations habituelles. Le travail assidu auquel il se livra pendant toute sa vie, épuisa de bonne heure ses forces, et il mourut le 18 mars 1797. Ses poésies ont été publiées en 1788, in-8°.

ENGENIO (Cæsar CARACCIOLI), historien napolitain, mort vers 1650, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est intitulé : *Napoli sacra, ou Histoire ecclésiastique de Naples*, 1624, 1 vol. in-4°, continuée par Charles de Lellis, Naples, 1654, in-4°, livre plus rare que celui de Caraccioli, qui n'est pas commun, même en Italie. Ce dernier a écrit aussi une *Description du royaume de Naples* (en italien), qu'Ottavio Beltrano a recueillie avec quelques autres, en 1 vol. in-4°, dont la meilleure édition est celle de Naples, 1671.

ENGESTROEM (Jean), savant suédois, né en 1699, mort en 1777, évêque de Lund et vice-chancelier de l'université de cette ville, distingué par des connaissances étendues dans les langues anciennes et modernes, est auteur de *Grammatica hebræa biblica*, Lund, 1734.

ENGESTROEM (Gustave d'), fils du précédent, savant suédois, conseiller au collége des mines, naquit le 1er août 1738, à Lund, obtint, en 1756, un emploi au collége des mines de Stockholm ; là, sous le célèbre conseiller Brandt, directeur du laboratoire chimique, il se livra à l'étude de la chimie et de la minéralogie. Ses progrès dans ces deux sciences lui valurent l'amitié de A. J. Chronstedt, un de plus savants minéralogistes de cette époque. Engestroem fut chargé, en 1758, par le collége des mines, de se rendre en Smolandie. Deux ans après, une mission plus étendue lui fut confiée, et il dut entreprendre, aux frais de l'État, un voyage dans les différentes mines de Norwége. A son retour, il fut nommé essayeur, et partit, en 1764, pour Londres. Il publia, dans cette ville, un ouvrage *sur l'utilité du chalumeau dans la minéralogie*, qu'il écrivit en anglais. Après un séjour de peu d'années en Angleterre, il reprit la route de Suède, et s'arrêta en Hollande et en Prusse, où il fut accueilli avec la distinction la plus honorable. De retour à Stockholm, il fut nommé, en 1768, conservateur des monnaies, et reçut, en 1774, le grade d'assesseur au collége des mines. Les talents d'Engestroem le firent parvenir, sept ans plus tard, au rang de conseiller à ce collége. En 1794, sentant la nécessité de prendre le repos que réclamaient son âge et les grandes fatigues qu'il avait éprouvées, il donna sa démission. L'académie des sciences de Stockholm, qui le comptait au nombre de ses membres, l'élut deux fois son président. Il mourut dans cette ville le 12 août 1813. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Guide des voyageurs aux carrières et mines de Suède, à*

l'usage des étrangers, curieux, des mineurs, et minéralogistes; Laboratorium chemicum. Il a aussi donné un grand nombre de traités sur divers sujets, dans les Mémoires de l'académie des sciences de Stockholm.

ENGESTROEM (Laurent, comte d'), ministre suédois, frère du précédent, né à Stockholm le 24 décembre 1751, fit ses études à l'université de Lund, sous les yeux de son père, fut reçu, au mois de novembre 1770, dans la chancellerie royale, après avoir subi l'examen exigé pour cette admission. Le 12 juin 1771, il fut employé comme copiste aux archives du royaume, jusqu'à la fin de 1775. S'étant fait remarquer par des talents diplomatiques, il fut nommé secrétaire du cabinet du ministère des affaires étrangères, et en 1776 occupa la place de premier secrétaire. Peu de temps après cette dernière nomination, il dut se rendre à Vienne comme chargé d'affaires, et il conserva cet emploi jusqu'en 1788. A cette époque les événements graves qui avaient lieu en Pologne exigeant la présence d'un diplomate habile et éprouvé, Engestroem fut choisi pour aller à Varsovie en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Sur ces entrefaites eut lieu la mort tragique de Gustave III. Engestroem, dont les services et la présence furent jugés plus utiles en Suède qu'à l'étranger, se vit rappeler par le duc de Sudermanie, tuteur de Gustave IV, et régent du royaume. Il fut aussitôt nommé chancelier de la cour, membre du comité général, de celui des finances et de celui des affaires de la Poméranie. Par le talent et l'activité qu'il déploya dans toutes ces fonctions, il s'acquit l'estime de son pays et du souverain, qui ne crut pouvoir mieux le récompenser qu'en le nommant ministre à la cour de Londres. Il se rendit, en 1793, à ce poste, qu'il occupa pendant deux ans, jusqu'au moment où il fut désigné pour l'ambassade d'Autriche, qu'il refusa. Au mois d'avril 1798, il partit pour Berlin en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Peu de mois après son arrivée dans cette ville, il donna sa démission de chancelier de la cour; mais il resta à sa nouvelle place pendant cinq ans, et se fit remarquer par son habileté. Sentant sa santé affaiblie et désirant jouir d'un peu de repos, il demanda son rappel, que ce monarque, quoique à regret, ne voulut pas lui refuser. Engestroem se disposait à entreprendre un nouveau voyage à l'étranger, lorsque les événements qui eurent lieu en Suède à cette époque l'obligèrent de rentrer dans les affaires. Il fut nommé, le 16 mai 1809, président de la chancellerie, titre changé peu de temps après en celui de ministre des affaires étrangères, et fut même encore chargé du département de l'intérieur dans le conseil d'État. En 1810, il fut élevé à la dignité de chancelier de l'université de Lund. Le 28 avril 1790, il avait été nommé chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, et le 1er mars 1805 commandeur du même ordre. Il reçut le titre de baron le 29 juin 1809, et la décoration de l'ordre du Séraphin la même année. Au mois de mai 1814, il fut nommé chevalier de Charles XIII, et deux ans plus tard il fut élevé à la dignité de comte. A tant de distinctions, il faut ajouter celles qu'il reçut de divers pays étrangers. Plusieurs sociétés savantes ou philanthropiques le comptaient au nombre de leurs membres. Il institua à Stolkholm un asile pour les pauvres catholiques. Après avoir donné sa démission de toutes ses fonctions publiques en 1824, il se rendit en Pologne pour y habiter sa terre nommée Yankowitz, où il mourut le 19 août 1826.

ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri de BOURBON, duc d'), naquit à Chantilly, le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph duc de Bourbon et de Louise-Marie-Thérèse-Mathilde d'Orléans. Après avoir fait de bonnes études, le jeune prince, qui annonçait des qualités brillantes, fut reçu, en 1788, chevalier du Saint-Esprit, et siégea au parlement où il prononça un discours qui lui attira des applaudissements. Le duc d'Enghien, qui partageait les opinions de sa famille, accompagna, en juillet 1789, le prince de Condé à Turin, d'où ce prince, se déclarant le champion de toutes les aristocraties et de tous les gouvernements absolus, fit un appel à la noblesse, et chercha, par des menaces, à effrayer la France. Le jeune prince, plein de courage et d'audace, trouva plusieurs fois l'occasion de se distinguer. Après la campagne de 1791, qui se passa en marches et en contre-marches, celle de 1792 s'étant ouverte sous de meilleurs auspices, le duc d'Enghien mérita les éloges de ses adversaires eux-mêmes, par la manière dont il se comporta aux lignes de Weissembourg et au combat de Berstheim. En quittant le champ de bataille où il avait donné des preuves de courage, il montra une humanité dont l'histoire doit lui faire honneur. Les soldats français devenus prisonniers de l'armée royaliste, allaient subir l'arrêt que la fatale loi des représailles, horrible conséquence des guerres civiles, prononçait contre eux, lorsque le duc d'Enghien demanda et obtint leur grâce. En 1796, les troupes royalistes ayant fait la campagne avec l'armée autrichienne, le jeune duc qui commandait l'avant-garde française, se couvrit de gloire au combat de Fribourg. Le traité de Campo-Formio détacha l'Autriche de la coalition armée contre la France; le prince de Condé vendit alors les restes de son armée à l'empereur de Russie qui la divisa en deux corps, un d'infanterie et un de dragons, dont le duc d'Enghien fut fait colonel. Ce fut en cette qualité qu'il suivit en 1799, les troupes russes commandées par Suvarow, dans les plaines lombardes et les vallées suisses. Le pont de Constance et Rosenheim fournirent encore une fois au prince l'occasion de déployer sa bravoure : mais Masséna ayant, par plusieurs victoires, forcé les Russes d'abandonner le territoire français, leur éloignement mit fin de ce côté aux hostilités. Alors le duc d'Enghien se fixa au château d'Ettenheim, à quatre lieues de Strasbourg, sur la rive droite du Rhin, château appartenant à l'électeur de Bade, prince souverain. Le duc avait choisi cette résidence parce qu'elle était la demeure de la princesse de Rohan-Rochefort, dont il était vivement épris. Avant de raconter l'horrible catastrophe qui termina ses jours, il est nécessaire de parler des événements qui se passèrent à Paris, au commencement de 1803. Moreau, George et Pichegru venaient d'y être arrêtés à la veille d'exécuter un plan de conspiration approuvé par l'Angleterre, et dont le but était d'ôter la vie au premier consul et de proclamer les Bourbons. Dans le cours de la procédure, deux affidés de George avaient déclaré que leur maître recevait tous les dix ou douze jours la visite d'un personnage mystérieux, dont le portrait, tel qu'ils le firent, pouvait s'ac-

corder avec le signalement qu'on avait du duc d'Enghien. Dans les interrogatoires subis par les conjurés, ils déclarèrent qu'ils n'attendaient pour agir que l'arrivée d'un prince français; et des rapports parvenus à la même époque à Bonaparte, de l'agent qu'il entretenait à Ettenheim pour surveiller les démarches du duc, lui apprirent que le général Dumouriez était auprès de lui. Dès lors le premier consul ne parut plus douter que le duc d'Enghien ne fût venu à Paris et qu'il n'eût tramé sa perte avec les autres conjurés royalistes. Le 10 août 1804, après avoir confié au général Caulincourt la direction du coup de main dont il avait résolu l'exécution, le premier consul donna l'ordre au ministre de la guerre d'envoyer le général Ordener avec le colonel Charlot à Strasbourg, afin de se porter sur Ettenheim, de cerner la ville, d'y enlever le duc d'Enghien, Dumouriez, un colonel anglais, et tout autre individu qui serait à leur suite. Dans la nuit du 15 au 16, l'ordre fut exécuté sur la personne du duc d'Enghien et quatre autres personnages. Conduit à Strasbourg, où il resta jusqu'au 17, le duc fut ensuite dirigé sur Vincennes et renfermé dans le château, où il était arrivé le 20. Il parut le même jour un arrêté des consuls dont voici la teneur : « Le ci-devant d'Enghien prévenu d'avoir pris les armes contre la France, et d'être encore à la solde de l'Angleterre, de faire partie des complots tramés par cette dernière puissance contre la sûreté intérieure et extérieure de la république, sera traduit devant une commission militaire. » Un arrêté rendu en même temps et signé de Murat, gouverneur de Paris, créa cette commission qui se composait du général Hullin, président, du colonel Guitton, du colonel Bazancourt, du colonel Ravier, du colonel Barrois, du colonel Rabbe, et du citoyen d'Autancourt, remplissant les fonctions de capitaine rapporteur. Dans la nuit du 20 au 21, vers minuit, immédiatement après avoir été interrogé par le capitaine-major d'Autancourt, le duc comparut devant la commission militaire, fut déclaré coupable à l'unanimité, et en conséquence condamné à mort. La commission ayant ordonné que le jugement fût exécuté immédiatement, le duc d'Enghien fut conduit, aussitôt après l'arrêt rendu, dans les fossés de Vincennes, fusillé par un détachement de gendarmerie commandé par le général Savary, et enterré dans une fosse creusée, à quatre heures de l'après-midi, par le nommé Bonnelet, ouvrier terrassier. M. Émile Marco de Saint-Hilaire a publié *le duc d'Enghien*, épisode historique du temps du consulat, dans lequel sont reproduits tous les détails de ce déplorable événement. Cet épisode a été réimprimé à Bruxelles chez Meline, 1844, in-18.

ENGLEFIELD (sir Charles-Henri), né en 1752, descendant d'une famille très-ancienne du Berkshire et du Wiltshire, s'est livré à la fois aux études philosophiques et à la culture des beaux arts. Il a écrit de nombreuses dissertations qui ont été insérées dans les recueils de la Société royale et ceux de la Société linnéenne, etc. Il a publié en outre : *Promenade à Southampton, avec des gravures représentant ses antiquités*, 1801, in-8°; *Promenade dans l'île de Wight, avec des gravures représentant ses antiquités*. Sir Henri Englefield a fourni beaucoup d'articles aux *Mémoires de la Société des antiquaires et de celle de Linné* et a beaucoup alimenté leurs recueils. Sir Henri Englefield était catholique et défendait les principes de sa communion avec autant d'adresse que de zèle. Il a publié sur cette matière l'ouvrage suivant : *Revue sur les motifs de la séparation des protestants de l'Église romaine*. Il est mort à Londres le 21 mars 1822.

ENGLISH ou **ANGLOIS** (Esther), célèbre calligraphe, Française d'origine, vécut en Angleterre et en Écosse, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier. Elle a laissé plusieurs monuments de son extrême habileté dans l'art de l'écriture; nous en citerons seulement un conservé dans la famille d'Harcourt; il a pour titre : *Historiæ memorabiles Genesis per Estheram Inglis-Gallam Edimburgi, anno* 1600, et un autre que possède M. Walkenaer qui contient le *livre de l'Ecclésiaste, de la main d'Esther Anglois, Française, à Lislebourg, en Écosse*, etc., avec le *Cantique des cantiques*.

ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux augustin, né à Nedonchal (Artois), le 24 mars 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et notamment de la musique et de la mécanique, et mourut à Paris en 1780. On a de lui : *la Tonotechnie, ou l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instruments de concerts mécaniques*, Paris, 1775, in-8°. Ce livre est le premier qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instruments avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'*Art du facteur d'orgues* de D. Bédos. Il est encore auteur de la *Description des insectes de l'Europe*, peints d'après nature par Ernst, in-4°, première partie contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour.

ENGRAND (Henri) naquit à Saint-Fiacre, près de Meaux, le 12 décembre 1755. Se destinant à l'état ecclésiastique, il entra dans la congrégation de Saint-Maur, et professa successivement la rhétorique à Laon, la philosophie et la théologie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, où il se trouvait en 1789. Il se consacra à l'enseignement, en dirigeant les études d'un pensionnant de demoiselles à Reims. Nommé conservateur des dépôts littéraires de cette ville, il en remplit longtemps les fonctions gratuitement, et dressa le catalogue de la bibliothèque publique. Il mourut le 10 octobre 1823. On a de lui : *Leçons élémentaires sur la mythologie, suivies d'un traité sommaire de l'apologue*, Reims, 1809, in-12; *Leçons élémentaires sur l'histoire ancienne*, ibid., 1809, in-12; *Leçons élémentaires sur l'histoire romaine*, ibid., 1809, in-12, etc.

ENGUERRAND. *Voyez* **COUCY**, **MARIGNY** et **MONSTRELET.**

ENJEDIN (George), ou **ENYEDIN**, en latin *Enjedinus*, célèbre unitaire, prit son nom de celui d'Enyed, petite ville de Transylvanie, sur les bords de la rivière de Maros, où il naquit vers le milieu du 16e siècle. Ses talents lui méritèrent la confiance générale dans son parti; il fut nommé surintendant des églises des unitaires dans la Transylvanie, et directeur du collége de Clausembourg. Il mourut le 28 novembre 1597, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Explicationes locorum Scripturæ, Veteris et Novi Testamenti, ex quibus Trinitatis dogma stabiliri solet*, in-4°.

ENLART (Nicolas-François-Marie), né le 25 mars 1760, était avocat à Montreuil-sur-Mer avant la révolu-

tion. Député aux états généraux, il donna son adhésion à tous les actes de l'assemblée constituante, et fut après la session, en 1790, nommé administrateur du Pas-de-Calais. Député de ce département à la Convention, il vota dans le procès de Louis XVI pour la détention jusqu'à la paix, fit quelques rapports sur des objets d'administration et se retira lors de l'installation du Directoire. Nommé en 1800 président du tribunal civil de Montreuil, et élu en 1815 membre de la chambre représentative des cent jours; il ne fut pas compris dans la nouvelle organisation des tribunaux et mourut le 25 août 1842.

ENNERY (MICHELET D'), numismate, né à Metz en 1709, mort à Paris le 8 avril 1786, consacra toute sa vie au soin de recueillir les médailles les plus précieuses, n'épargna, pour satisfaire cette passion, ni argent ni fatigue, et voyagea successivement en Italie et en Allemagne. Un prince eût pu montrer avec orgueil sa riche collection de 22,000 médailles, dont 20,000 antiques. Le catalogue, qui en a été publié après sa mort, Paris, 1788, in-4°, figures, tient un rang distingué parmi les ouvrages numismatiques.

ENNERY (comte D'), gouverneur des Antilles françaises, né à Paris vers 1730, suivit de bonne heure la carrière militaire, fit les campagnes de la guerre dite de 7 ans, et devint maréchal de camp. Nommé gouverneur des Antilles, il développa dans ce poste important une grande activité, se fit chérir des colons, favorisa l'industrie et protégea le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichement de l'île de Sainte-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouvelle. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé à solliciter son rappel en France, il reçut de Louis XVI l'invitation la plus pressante de retourner aux Antilles: « Votre réputation, lui écrivait le monarque, me servira beaucoup à Saint-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé, qu'il fixa, de concert avec les autorités espagnoles, les limites des possessions des deux puissances. Mais il ne put résister longtemps à l'influence de ce climat brûlant, et mourut vers 1786.

ENNETIÈRES (JEAN D'), sieur de Beaumetz, poëte médiocre, né à Tournai, mort dans cette ville en 1650, a publié: *les Amours de Théagènes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16; *les Quatre baisers que l'âme dévote peut donner à son Dieu dans le monde*, ibid., 1641, in-12; *Sainte Aldegonde*, tragédie, ibid., 1645, in-8°. Tous ces ouvrages sont très-rares.

ENNETIÈRES (MARIE D'), de la famille du précédent, est auteur d'une *Épître* en vers français contre les Turcs, juifs, infidèles, faux chrétiens, etc., 1539, in-8°.

ENNIUS (QUINTUS), poëte latin, né à Rudies en Calabre, 239 ans avant J. C., suivit d'abord la carrière militaire, et fut amené à Rome par Caton l'Ancien, qui avait remarqué son mérite. Il enseigna les lettres grecques et latines et composa des comédies et un poëme célèbre intitulé: *les Annales de la république*, en XVIII chants. Son style se sentait de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vécut. Virgile le lisait souvent, et disait qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius. Ce poëte mourut à Rome d'un accès de goutte, 169 ans avant J. C. Les fragments qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans le *Théâtre des Latins*, publiés par Levée. Ils ont été publiés séparément, Leipzig, 1826, in-8°.

ENNODIUS (MAGNUS-FÉLIX), écrivain ecclésiastique, né à Arles, vers 473 de J. C., d'une famille illustre, fut consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, et mourut le 17 juillet 521, évêque de Pavie. Ses principaux ouvrages sont: un *Panégyrique de Théodosie*; la *Vie de sainte Épiphane*, celle de *saint Antoine*, et l'*Eucharisticum*, publié par Sirmond, 1612.

ENOC ou **ENOCH** (LOUIS), né à Issoudun au 16e siècle, embrassa la réforme de Calvin, et se retira, vers 1550, à Genève, où il fut régent du collége, puis principal en 1556 et enfin ministre. On a de lui: *Prima infantia linguæ græcæ et latinæ simul et gallicæ*, Paris, 1547, in-4°; *De puerili græcarum litterarum doctrinâ*, Paris, 1555; *Partitiones grammaticæ*, Genève, in-4°.

ENOC (PIERRE), sieur de la Meschinière, fils du précédent, né dans le Dauphiné, cultiva la poésie française. On a de lui: *Opuscules poétiques*, Genève, 1572; *la Céocyre*, sonnets, odes, etc.; *Tableaux de la vie et de la mort*.

ÉNOCH, fils de Caïn, bâtit la première ville et la nomma Énochie. Il était né vers l'an 3759 avant J. C.

ÉNOCH, patriarche, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit vers l'an 3378 avant J. C., et fut enlevé au ciel, suivant la Bible, afin qu'il ne vît point la mort.

ÉNOCH, rabbin de Gnesne et de Posen en Pologne, est auteur des ouvrages suivants: *Commentaire sur le psaume LXXXIII*, etc.; *Dispute de Joseph avec ses frères; Discours sacrés sur divers lieux du Pentateuque*, imprimés à Amsterdam. On ignore la date de la naissance et de la mort de ce rabbin, ainsi que celle de la publication de ses ouvrages.

ÉNOS, fils de Seth et petit-fils d'Adam fut, suivant la Bible, le premier des hommes qui institua les cérémonies du culte.

ENS (GASPARD), né vers 1570 à Lorch, dans le Wurtemberg, renonça à l'étude du droit après avoir reçu ses premiers grades, afin de se livrer à sa passion pour les voyages. Il se fixa à Cologne en 1603, et s'y mit aux gages d'un libraire. Il quitta cette ville après y avoir demeuré 25 ans, et on ignore ce qu'il devint depuis cette époque; mais il paraît qu'il vivait encore en 1636. On trouvera les ouvrages d'Ens indiqués dans la *Bibliotheca realis* de Lipenius.

ENS (JEAN), théologien protestant, né le 9 mai 1682, à Quadick dans la West-Frise, acheva ses études à l'université de Leyde, et se rendit habile dans les langues anciennes et dans l'histoire ecclésiastique. Après avoir été élevé au saint ministère, il fut d'abord envoyé à Béets, et ensuite à Lingen, où il professa la théologie avec distinction. Il fut placé en 1709 à la tête de l'église d'Utrecht, et, l'année suivante, nommé professeur extraordinaire à l'école de cette ville. Il obtint en 1723 une chaire vacante à la même école, et mourut le 6 janvier 1732. On a de lui: *Bibliotheca sacra sive diatribe de librorum Novi Testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8°; *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4°, etc.

ENSENADA (ZÉNON SILVA, marquis DE LA), ministre

des finances sous le règne de Ferdinand VI, né à Seca près Valladolid en 1690, mort à Madrid en 1762, sortait d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune, et ne dut son avancement qu'à lui-même. Les talents, l'activité qu'il déploya dans les postes inférieurs fixèrent sur lui l'attention de Ferdinand, qui lui conféra le titre de marquis, et lui confia la tâche difficile de rétablir les finances de l'Espagne, encore épuisées par la guerre de la succession. Ensenada répondit aux vœux de son souverain, supprima les dépenses superflues, encouragea les arts utiles, simplifia l'administration, rendit plus facile le commerce avec les colonies, et recréa pour ainsi dire la marine. Tant de services rendus à son pays ne purent le soustraire aux cabales et aux injustices de la cour, et Charles III, presque à son avénement à la couronne en 1759, renvoya du ministère celui à qui il devait d'avoir trouvé 430 vaisseaux de guerre dans ses ports et 50 millions de piastres d'économie. Ensenada se montra supérieur à cette disgrâce par la grandeur d'âme avec laquelle il la supporta.

ENT (George), médecin anglais, né en 1603 à Sandwich, dans le comté de Kent, mort le 13 octobre 1689, membre de la Société royale de Londres, avait été nommé chevalier par Charles II, et présida pendant six ans le collége des médecins. Il fut l'un des premiers qui propagèrent la découverte d'Hervey sur la circulation du sang, et publia : *Apologia pro circulatione sanguinis quâ respondetur Æmilio Parisano*, 1641 et 1685. On lui doit encore : *Animadversiones in Malachiæ Thrustoni, M. D. diatribam de respirationis usu primario*, Londres, 1679, in-8°. Ent est l'éditeur de l'ouvrage d'Harvey, *Exercitationes de generatione animalium*. Il a fourni plusieurs articles aux *Transactions philosophiques*.

ENTINOPUS, architecte, né dans l'île de Candie sur la fin du 3e siècle, fut, suivant les plus anciennes archives de l'État vénitien, fondateur de la capitale de ce même État. Il existe dans le Rialto une antique église dédiée à saint Jacques, qu'on dit avoir été la demeure d'Entinopus. D'après la même tradition, ce fut pendant un incendie qui détruisit en 420, les premières habitations construites autour de la sienne par quelques Padouans, que cet architecte fit vœu de consacrer sa maison au culte divin si elle échappait aux flammes.

ENTIUS, HANZE ou **ENZO**, fils naturel de Frédéric II Empereur, fut marié par son père en 1238 à la veuve d'Ubaldo Visconti, Adélaïde, marquise de Massa, et reçut le titre de roi de Sicile. Employé par Frédéric dans les guerres que celui-ci soutint contre l'Église, il se distingua par un courage extraordinaire, conquit une partie du Milanais, et fut excommunié par le pape Grégoire IX. Après s'être signalé par maint exploit, ce vaillant prince fut fait prisonnier par les Bolonais en 1247, à la bataille de Fossalto, et condamné à finir ses jours dans une prison. Sa captivité dura 22 ans, pendant lesquels il apprit successivement les malheurs et la mort de son père, de ses frères, la catastrophe de l'infortuné Conradin, dernier descendant de son illustre famille; au bout de ce temps, il expira lui-même dans sa prison le 14 mars 1272, à l'âge de 47 ans. Comme il n'avait pas eu d'enfants d'Adélaïde, l'héritage de celle-ci revint après sa mort à la maison de Visconti de Pise.

ENTRAGUES (Catherine-Henriette de BALZAC d'). *Voyez* **VERNEUIL**.

ENTRAIGUES ou **ANTRAIGUES** (Emmanuel-Louis-Henri de LAUNEY, comte d'), député aux états généraux de 1789, naquit à Villeneuve-de-Berg en Vivarais, vers 1755. Il était neveu du comte de Saint-Priest, ministre sous Louis XVI, et eut pour précepteur l'abbé Maury. Enthousiaste du système des réformes, d'Entraigues publia un *Mémoire sur les états généraux, leurs droits et la manière de les convoquer*, 1788, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur. Cet écrit produisit une grande sensation à une époque où un changement de choses paraissait inévitable; l'auteur y justifiait l'insurrection des peuples contre leurs souverains. Rien de plus étonnant que le changement subit du comte d'Entraigues, aussitôt qu'il eut été élu par la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg, député aux états généraux de 1789. A peine arrivé dans la chambre de la noblesse, il soutint avec chaleur une doctrine bien différente. Fidèle à son nouveau système, après que la réunion des ordres eut formé l'assemblée constituante, il fut d'avis que la déclaration des droits précédât la discussion sur le projet de constitution; mais il fut un des plus ardents défenseurs de la sanction royale et de ses prérogatives. Il s'opposa aux systèmes d'emprunt proposés par Necker, et dont l'inefficacité obligea de recourir aux biens du clergé et à la création du papier-monnaie. Là se bornèrent à peu près les travaux du comte d'Entraigues, pendant sa courte présence à l'assemblée constituante. Il quitta l'assemblée à la fin de 1789, et la France au commencement de 1790, et se retira d'abord en Suisse. Dénoncé pour avoir tenu des propos incendiaires, le 5 mars, à son passage à Bourg en Bresse, il adressa de Lausanne, en date du 20, au président, une lettre justificative qui fut lue dans la séance du 27. Il se rendit à Vienne, où il toucha quelque temps un traitement de 36,000 francs que lui faisaient différentes cours, pour les services qu'il devait leur rendre. Il ne cessa, dans les écrits qu'il publia chez l'étranger, d'appeler la contre-révolution sur sa patrie, et d'employer tous ses efforts pour être utile à la maison de Bourbon. Ses fonctions diplomatiques lui donnaient la facilité de faire pénétrer en France ses correspondances et ses mémoires. Il usait de tous les moyens pour attirer des partisans à la légitimité, et l'on voit, dans la correspondance de Lemaître, publiée en 1785, que d'Entraigues échoua dans ses tentatives pour gagner des révolutionnaires importants, entre autres Cambacérès. Il réussit mieux auprès du général Pichegru. En 1797, il se trouvait à Venise avec un titre diplomatique russe, au moment où les Français menaçaient cette république. Il y était l'âme et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea imminent le péril du gouvernement vénitien, il prit la fuite; mais il tomba dans un avant-poste de l'armée de Bonaparte, et fut arrêté avec tous ses papiers. Une commission spéciale fut nommée pour en faire le dépouillement, et l'on y trouva les preuves de la conspiration de Pichegru. Le comte d'Entraigues montra beaucoup de fermeté pendant sa détention; et comme il s'était fait naturaliser sujet de l'empereur de Russie, il réclama le droit des

gens violé dans sa personne. Toutes ses protestations n'auraient pu le tirer de la fâcheuse position où il se trouvait, si l'adresse de la dame Saint-Huberty, devenue sa femme après avoir été longtemps sa maîtresse, ne lui eût fourni les moyens de s'évader. Après avoir résidé quelque temps à Vienne, il retourna en Russie, où il embrassa la religion grecque, dans l'hiver de 1800 à 1801. Il y reçut une pension et un riche présent de l'empereur Alexandre, avec lequel il entretenait une correspondance secrète. Nommé conseiller de la légation russe à Dresde, il y publia un écrit violent contre Bonaparte qui, par ses menaces, obligea le gouvernement saxon de renvoyer cet agent diplomatique, au commencement de novembre 1803. D'Entraigues, de retour en Russie, y trouva bientôt la source d'une grande fortune. Ayant eu connaissance des articles secrets du *Traité de Tilsitt*, il se rendit à Londres, et les communiqua au ministère qui, en échange de cette précieuse confidence, lui assura une forte pension. On prétend qu'il eut alors la plus grande influence dans la conduite du gouvernement anglais, à l'égard de la France, et qu'il passait même en Angleterre pour un des plus grands politiques de l'Europe. Toutefois il ne possédait pas la confiance de Louis XVIII, et il vivait éloigné d'Hartwell, où ce prince tenait sa cour. On croit que les relations qu'il entretenait à Paris, avec de hauts personnages, ont contribué à replacer la maison de Bourbon sur le trône de France; mais il ne devait pas voir cette restauration qu'il avait préparée. La police de Bonaparte, instruite des liaisons du comte d'Entraigues avec le ministère anglais, envoya à Londres deux émissaires qui, ayant corrompu le Piémontais Lorenzo, son domestique, obtenaient lecture et même copie des dépêches et des notes qu'il était chargé par son maître de communiquer à Canning. Le 22 juillet 1812, le comte d'Entraigues, qui résidait au village de Barne, près de Londres, annonça son intention d'aller chez Canning, pour avoir son avis sur un mémoire important que Lorenzo venait de lui remettre la veille. Celui-ci, qui n'avait pas encore retiré cette pièce des mains des deux agents de police français, comprit que son infidélité allait être découverte. Il perdit la tête, et dans son désespoir il tua M. et Mme d'Entraigues au moment où ils allaient monter en voiture, et se brûla la cervelle aussitôt après. Telles sont les causes les plus vraisemblables d'un événement qui n'eut pour témoin que le cocher du comte, et que l'on n'a su que par les journaux anglais. Ce qui a pu faire croire qu'il était dépositaire de grands secrets, et qu'on l'avait assassiné pour s'assurer de son silence, c'est que le gouvernement anglais s'empara de tous ses papiers. Le comte d'Entraigues avait beaucoup d'esprit et d'érudition, et il était doué de tous les avantages physiques. En épousant Mme Saint-Huberty, il a légitimé un fils qu'il avait eu d'une autre femme, et qui porte aujourd'hui son nom d'une manière honorable.

ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANTOINE **BRUNI** D'), célèbre marin, né à Aix en 1739, entra de bonne heure au service et fit ses premières campagnes sous les ordres du bailli de Suffren, son parent, et par son courage et ses talents mérita les différents grades auxquels il fut promu. Après avoir rempli avec distinction la place de directeur adjoint des ports et arsenaux de la marine, il fut nommé commandant des forces navales dans l'Inde en 1785, gouverneur de l'île de France en 1787, et enfin chargé en 1791 d'aller, avec les deux frégates *la Recherche* et *l'Espérance*, à la découverte de Lapérouse et en outre de parcourir les côtes qu'à son départ pour Botany-Bay ce brave et malheureux navigateur avait encore à explorer. Malgré le zèle et l'empressement d'Entrecasteaux, il ne put remplir que la seconde partie de ses instructions, et mourut du scorbut le 20 juillet 1793, un peu avant d'arriver à l'île de Java. L'expédition fut alors dirigée par de Rossel, capitaine de pavillon, qui en a publié la *relation*, Paris, 1808, 2 vol. in-4°, avec un fort bel atlas.

ENVILLE (D') LA ROCHEFOUCAULD. *Voyez* **ANVILLE** (D').

ENZINA (don JUAN DE LA), poëte espagnol, né vers 1446 dans la Castille-Vieille, mort dans les premières années du règne de Charles-Quint, est l'un des premiers auteurs dramatiques de sa nation. Il a joui de son vivant d'une haute réputation, et la devait surtout à son *Arte de trovar*, ouvrage didactique dont le titre serait inexactement traduit par celui d'*Art poétique;* la première édition de ses œuvres, sous le titre de *Cancionno*, Séville, 1501, in-fol., très-rare, renferme en outre quelques petits poëmes, des odes, des chansons et 12 comédies, parmi lesquelles on distingue surtout celle intitulée : *Placida y Victoriano*.

ENZINAS. *Voyez* **DRYANDER.**

EOBANUS HESSUS (HÉLIUS), poëte et savant professeur, né dans la Hesse le 9 janvier 1488, fut élevé par les soins de quelques religieux du couvent de Heine qui se plurent à lui donner gratuitement des leçons. Admis à 16 ans dans l'université d'Erfurt, il composa dès lors plusieurs pièces de vers latins excellents, voyagea pour perfectionner son éducation dans les différentes cours de l'Allemagne, et s'attira surtout l'estime de l'évêque de Poméranie, qui lui donna une mission près du roi de Pologne et voulut, avant de l'élever à quelque fonction importante, lui faire étudier à Leipzig le droit civil et le droit canonique. Bientôt dégoûté d'un travail si aride, le jeune poëte préféra la carrière des lettres, et fut successivement professeur d'éloquence à Saint-Sévère, à Nuremberg, à Erfurt, et mourut dans cette ville le 5 octobre 1540. On a de lui : *Hessi et amicorum epistolarum familiarum libri XII*, Strasbourg, 1543, in-fol.; *Operum Helii Eobani Hessi farragines II*, Halle, 1549, in-8°; c'est un choix de ses poésies qui contiennent trois livres d'*Héroïdes*, 17 *Églogues*, 9 livres de *Silves*, une traduction des *Idylles* de Démocrite, et une de *l'Iliade*.

ÉOGAN, ÉOGHAINN, ÉOGHANN ou **ÉOAN**, noms sous lesquels figurent dans les *Annales irlandaises* trois rois dont deux ont vécu au 3e siècle avant J. C., et l'autre dans le 5e de notre ère. Leur histoire est pleine de fables et d'obscurité, et ils n'ont été mentionnés dans les biographies que comme la tige douteuse des maisons d'O'Brien, de Mac-Carthy, d'O'Neil et d'O'Donnel. Les chefs des deux dernières ont été créés pairs d'Irlande sous Jacques Ier, le premier avec le titre de comte de Tyrone; le deuxième avec celui de comte de Tyrconnel.

ÉON, visionnaire du 12e siècle, ayant lu dans la liturgie sacrée : *Per eum qui venturus est judicare*, etc., s'imagina que lui, Éon, était accusé par l'accusatif *eum ;* en conséquence il eut des visions, et se mit à faire des miracles; on pense bien qu'il ne manqua pas de disciples. Toutefois l'archevêque de Reims le fit comparaître au concile tenu dans cette ville en 1148, et sa folie étant connue, on le mit dans une prison, où il mourut bientôt des mauvais traitements que ses gardiens lui firent éprouver. Ses principaux prosélytes, auxquels il avait donné de beaux noms, tels que la Sagesse, la Terreur, le Jugement, etc., furent tous livrés aux flammes, après avoir été préalablement exorcisés, suivant l'usage du temps.

ÉON DE BEAUMONT (Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée d'), l'un des personnages qui ont le plus vivement excité la curiosité publique vers la fin du 18e siècle, naquit à Tonnerre le 5 octobre 1728, et débuta avec distinction dans la carrière du barreau, qu'il abandonna bientôt pour celle de la diplomatie. Après avoir rempli deux missions importantes en Russie, porté les armes comme officier de dragons, accompagné le duc de Nivernais en Angleterre comme secrétaire d'ambassade, être resté dans ce pays en qualité de résident et de ministre plénipotentiaire, avoir été récompensé de ses services civils et militaires par la croix de Saint-Louis et une forte pension, il reçut l'ordre de porter des habits de femme, et s'y conforma. Agent confidentiel de Louis XV, il fut sacrifié par ce prince à ses ministres et, condamné à une sorte de bannissement, il demeura à Londres 14 ans sans fonctions connues. Louis XVI signa, le 25 août 1775, une permission par laquelle il fut libre à d'Éon de revenir en France. Deux ans s'écoulèrent sans que le chevalier profitât de cette faveur du roi, et ce ne fut que le 13 août 1777 qu'il se décida à quitter Londres, après avoir reçu une lettre de M. de Vergennes. Le chevalier d'Éon arriva à Versailles, où le ministre l'accueillit avec une distinction particulière ; mais tout en lui renouvelant l'ordre de prendre des habits de femme. Peu pressé d'obéir, le chevalier alla à Tonnerre sans se prêter à la métamorphose qui lui était commandée, et ce ne fut qu'à l'époque d'un second voyage qu'il fit dans la capitale, qu'il se décida à *devenir femme,* et à ne paraître dans le monde que sous le titre de *chevalière d'Éon*. Ce changement d'état lui attira une vive querelle à l'Opéra. On en craignit les suites, et on l'envoya, pour calmer sa juste colère, au château de Dijon, ou M. de Changé, qui en était alors gouverneur, le traita avec tous les égards qui lui étaient dus. Son exil fini, il se retira à Tonnerre. En 1783 il se rendit à Londres, sur l'invitation du baron de Breteuil. La révolution française éclata. Il revint dans sa patrie, offrit ses services au gouvernement, fut refusé, retourna en Angleterre, et fut mis, vu son absence, sur la liste des émigrés. De ce moment son existence ne fut plus qu'une série de malheurs. Privé sans espoir de sa pension, et réduit le plus souvent à un état voisin de la détresse, il fut forcé d'avoir recours à son industrie. Son habileté dans l'art de l'escrime lui fournit quelques ressources, en faisant publiquement assaut avec le fameux Saint-George. Mais l'âge et les infirmités ayant exercé sur lui leurs ravages, des amis généreux vinrent à son secours, et rendirent ses derniers moments moins pénibles. Il mourut à Londres, le 21 mai 1810 dans un état voisin de la misère. Le témoignage du P. Élisée, premier chirurgien de Louis XVIII, et de deux médecins anglais, qui firent l'autopsie de son cadavre, ne laissent plus aucun doute sur sa qualité d'homme : mais on n'a pu découvrir encore les raisons qui forcèrent un diplomate distingué, un brave militaire, un chevalier de Saint-Louis, à porter si longtemps des vêtements de femme. D'Éon ne manquait pas de connaissances; il a laissé différents ouvrages sur des sujets d'histoire, de diplomatie et d'administration des finances, qui ont été recueillis sous ce titre : *Loisirs du chevalier d'Éon,* 1775, 13 vol. in-8°. Il a paru un *Catalogue des livres rares et manuscrits précieux du cabinet de la chevalière d'Éon,* etc. (anglais et français), Londres, 1791, in-8°; on trouve en tête un exposé *historique* assez curieux. La Fortelle a publié à Paris en 1779, in-8°, la *Vie militaire, politique et privée de demoiselle Éon, ou d'Éon de Beaumont, écuyer, chevalier, ci-devant docteur en droit..., avocat, censeur royal... envoyé en Russie*, etc.; une seconde édition donnée la même année est précédée d'une épître de Dorat à l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses démêlés avec Beaumarchais.

EOSANDER (Jean-Frédéric), né vers la fin du 17e siècle en Suède, mort à Dresde en 1729, fut chargé par l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, de la construction d'une partie des palais de Berlin et de celle du château de Charlottenbourg. Après la mort de ce prince, qui lui avait conféré le grade de colonel, Eosander, ne trouvant pas la même faveur auprès de son successeur Frédéric-Guillaume, passa au service de Suède, puis à celui de l'électeur de Saxe, qui le nomma lieutenant général. On a de lui un ouvrage de stratégie en allemand, intitulé : *École de la guerre,* ou *le Soldat allemand,* et quelques *Mémoires* insérés dans le *Theatrum europeum.*

ÉPAMINONDAS, fils de Polymnis, naquit à Thèbes d'une famille ancienne et dont l'origine remontait jusqu'aux temps fabuleux. Épaminondas prit des leçons des plus habiles maîtres de son temps. Il fut pendant sa jeunesse le témoin du rapide accroissement de la puissance des Lacédémoniens. Le gouvernement des petites républiques de la Grèce passait alternativement entre les mains de deux partis différents ; les uns voulaient conférer l'autorité suprême aux riches et aux puissants, pour contenir les séditieux et les démagogues, les autres ne trouvaient de garantie pour le maintien des lois, que lorsque la grande majorité des citoyens participait à la souveraineté. Athènes, gouvernée démocratiquement, était dans toutes les villes l'appui de ce dernier parti, et Lacédémone celui du parti contraire. Après une longue lutte Lacédémone triompha, et les Thébains, alliés forcément aux Spartiates, contribuèrent à établir la suprématie de ces derniers, en combattant avec eux à Mantinée contre les Arcadiens. Ceux-ci chargèrent avec tant d'impétuosité l'aile droite des Lacédémoniens qu'ils l'enfoncèrent, mais Épaminondas et Pélopidas, tous deux amis, tous deux pleins de jeunesse et de valeur, s'y trouvaient, ils joignirent leurs boucliers et soutinrent l'effort des ennemis. Pélopidas, sept fois blessé, tombe baigné dans son sang; Épaminondas le couvre de son corps et se pré-

cipite au-devant de ceux qui veulent l'atteindre. Il allait enfin succomber lui-même lorsque les Lacédémoniens, auxquels il avait donné le temps de se reconnaître, accourent, le délivrent, repoussent les Arcadiens et les mettent en déroute. Ainsi ce fut sous les drapeaux des Spartiates et sur le sol même où il devait par la suite porter le dernier coup à leur puissance, qu'Épaminondas commença, par un prodige de valeur et de dévouement, sa carrière militaire. Cependant le parti aristocratique de Thèbes, se voyant le plus faible, livra la Cadmée, ou la citadelle de la ville, aux Lacédémoniens, qui s'en emparèrent en pleine paix; tous les chefs du parti populaire furent exilés et particulièrement Pélopidas. Épaminondas, considéré comme un philosophe spéculatif, et protégé aussi par sa pauvreté, ne fut point compris dans cette proscription. Trois ou quatre ans après il s'ourdit une conspiration pour anéantir ce gouvernement aristocratique et chasser les Spartiates de la Cadmée. Épaminondas ne voulut point se joindre aux conspirateurs quoique Pélopidas fût à leur tête; il redoutait les effets des vengeances personnelles, inséparables de pareilles tentatives. La conspiration réussit, les Spartiates furent chassés de la Cadmée, mais tous les maux et toutes les horreurs qu'avait prévus Épaminondas furent les premiers résultats de ce succès. Toutes les républiques de la Grèce, fatiguées de leurs dissensions, résolurent de les terminer à l'amiable. Une diète générale fut convoquée à Lacédémone. Épaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes, il avait alors 40 ans et n'avait acquis encore aucune réputation comme militaire, mais il était à juste titre considéré comme un des meilleurs orateurs de la Grèce. L'un des rois de Sparte, Agésilas, qui avait porté la guerre en Asie, et fait chanceler sur son trône le puissant monarque de Perse, eut dans cette assemblée la principale influence. Son but était de la faire servir à affermir la suprématie que Lacédémone avait acquise sur tous les autres États de la Grèce. Épaminondas démontra combien il était utile de contrebalancer la puissance, toujours croissante, des Spartiates. Comme Agésilas s'aperçut que son discours faisait une forte impression sur les députés, il l'interrompit et lui dit avec hauteur : « Vous paraît-il juste et raisonnable d'accorder l'indépendance aux villes de Béotie? — « Et vous, répondit Épaminondas, ne croyez-vous pas qu'il est juste et raisonnable de rendre la liberté à toutes les villes de la Laconie? » — « Répondez nettement, répliqua Agésilas, enflammé de colère, je vous demande si Thèbes est dans l'intention d'affranchir les villes de la Béotie? » — « Et moi, répliqua fièrement Épaminondas, je demande qu'Agésilas déclare si les Lacédémoniens veulent, ou non, affranchir les villes de la Laconie? » A ces mots Agésilas, ne se possédant plus, efface du traité le nom des Thébains, et leur déclare la guerre. L'autre roi de Lacédémone, Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée des alliés, eut ordre de marcher en Béotie. Les Thébains nommèrent Épaminondas général en chef, et sous lui Pélopidas. Jamais Thèbes n'avait vu, et ne vit depuis, de pareils citoyens à la tête de ses armées. Quatre mille hommes de l'armée de Cléombrote restèrent sur le champ de bataille, et les Thébains, n'ayant éprouvé qu'une perte légère, y érigèrent un trophée. Telle fut la bataille de Leuctres, qui se donna le 18 juillet de l'an 372 avant J. C. Elle est devenue à jamais célèbre par ces combinaisons profondes de l'art de la guerre, dont Épaminondas donna le premier exemple aux Grecs, et qui se sont attiré l'admiration d'un des meilleurs tacticiens de nos temps modernes. La bataille de Leuctres mit fin à la suprématie des Lacédémoniens sur les autres États de la Grèce; et ce n'était plus seulement pour se soustraire à leur joug que les Thébains cherchaient encore à les combattre, mais pour usurper à leur tour le premier rang. Épaminondas, deux ans après la bataille de Leuctres, entra dans le Péloponèse avec Pélopidas. Soixante et dix mille hommes de différentes nations marchaient sous ses ordres. Il porta la terreur et la désolation chez les peuples attachés aux Lacédémoniens, et hâta la défection des autres. Il conduisit ensuite cette armée formidable devant Lacédémone. Depuis cinq ou six siècles on avait à peine osé tenter quelques incursions passagères sur les frontières de la Laconie. C'est alors qu'Agésilas se montra le chef habile et expérimenté d'une nation valeureuse. Il occupa les hauteurs de la ville, s'y retrancha, et à l'aide des Athéniens, qui envoyèrent Iphicrate à son secours, il força, sans combat et par la disette des vivres, Épaminondas à se retirer; mais auparavant le général thébain rétablit dans leur ville, qu'il avait rebâtie et fortifiée, les Messéniens, que les Spartiates en avaient chassés, et dévasta entièrement la Laconie. Épaminondas, Pélopidas, et tous les chefs de l'armée furent traduits en justice à leur retour de Thèbes, pour avoir gardé pendant quatre mois le commandement au delà du temps prescrit par les lois; mais comme ils avaient été constamment victorieux, les juges n'osèrent pas les condamner. Épaminondas fut exclu du commandement, qu'on déféra à Cléomène et aux polémarques ou magistrats alors en charge. Épaminondas n'hésita pas à s'enrôler comme simple soldat. Cette armée, conduite par des chefs ignorants, fut battue, et eût été entièrement détruite, si, par un consentement unanime, on n'en eût remis le commandement à Épaminondas, qui la reconduisit à Thèbes sans nouvelle perte. Les Thébains le nommèrent général de la nouvelle armée qu'ils envoyèrent contre Alexandre de Phères; et le tyran, partout repoussé, se vit forcé de subir les conditions qui lui furent imposées. Une guerre éclata entre les Tégéates, qui implorèrent l'appui des Thébains, et les Mantinéens, que soutenaient les Lacédémoniens. Épaminondas crut qu'il était temps de profiter de cette occasion pour porter les derniers coups aux ennemis de Thèbes; sachant que l'armée lacédémonienne, commandée par Agésilas, était en Arcadie, il part un soir de Tégée pour surprendre Lacédémone, et arrive à la pointe du jour, mais il y trouve Agésilas qui, instruit par un transfuge de la marche d'Épaminondas, était revenu sur ses pas avec une extrême diligence. Le général thébain, surpris, sans être découragé, ordonna plusieurs attaques, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas alors n'écoute plus que son désespoir; quoique âgé de près de 80 ans, il se précipite au milieu de l'ennemi, et, secondé par Archidamus son fils, il parvient à le repousser. Épaminondas, pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise, marche en Arcadie, et, près de la ville de Mantinée, joint l'armée

des Lacédémoniens, lui livre bataille, et la gagne par une manœuvre à peu près semblable à celle de la journée de Leuctres, mais il fut blessé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. Cet événement inattendu arrêta le carnage : les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction ; de part et d'autre on sonna la retraite. Ce fut le 4 juillet de l'an 363 avant J. C., qu'Épaminondas mourut sur le champ de bataille de Mantinée. Depuis, on dressa dans ce lieu un trophée et un tombeau. Trois villes de Grèce se disputèrent le triste honneur d'avoir donné le jour au soldat qui donna le coup mortel au héros thébain. Épaminondas a été mis en scène avec beaucoup d'intérêt et de charme, dans *les Voyages du jeune Anacharsis*.

ÉPAPHRODITUS, affranchi et secrétaire de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir aidé son maître à se détruire.

ÉPAPHRODITUS (Aurélius), grammairien, natif de Chéronée, avait composé plusieurs ouvrages souvent mentionnés dans les auteurs anciens, mais dont aucun ne nous est parvenu.

EPARCHUS (Antoine), poëte grec, était né dans l'île de Corfou vers le commencement du 16e siècle. Il enseigna quelque temps les lettres grecques à Venise, où il connut Lilio Giraldi, qui le cite d'une manière honorable dans le second de ses dialogues : *De poetis sui temporis*. Il écrivit, en 1543, à Mélanchton et à quelques autres chefs de la réforme en Allemagne, pour les inviter à faire cesser le schisme, en se réunissant à l'Église catholique. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il offrit à François Ier un *manuscrit* précieux contenant des pièces inédites d'anciens auteurs grecs. Eparchus retourna bientôt à Corfou, et il y consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. Le sénat d'Augsbourg fit acheter à Venise en 1545 les manuscrits grecs d'Eparchus.

ÉPÉE (Charles-Michel de l'), né à Versailles, le 25 novembre 1712, et fils d'un architecte, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, que le refus de signer le formulaire l'obligea d'abandonner pour quelque temps. Il suivit alors le barreau, et se fit même recevoir avocat à Paris ; mais l'évêque de Troyes (Bossuet) l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise, et le fit chanoine de cette ville. L'Épée fut lié avec le fameux Soanen, d'une amitié qu'augmentait encore la conformité de leurs sentiments sur les affaires de l'Église, et qui lui attira les censures de l'archevêque de Paris. Ce dernier l'interdit, et lui refusa même la permission de confesser ses élèves. Deux lettres de l'Épée restèrent sans réponse ; par une troisième, il annonça au prélat qu'il prendrait son silence pour un consentement, et il passa outre, vu le cas d'urgente nécessité. Il avait environ 7,000 livres de rente. Lorsqu'il se consacra tout entier à l'instruction des sourds-muets, ses revenus furent presque absorbés par les frais de son établissement, car, non content de donner à ses élèves les soins les plus assidus, il fournissait à leur entretien, à toutes leurs dépenses. Les libéralités du duc de Penthièvre et d'autres personnes charitables l'aidèrent dans cette bonne œuvre. L'abbé de l'Épée était comme un père au milieu de ses enfants. Il se dépouillait pour les couvrir, et traînait des vêtements usés pour qu'ils en portassent de bons. Souvent même, dans des besoins pressants, il anticipait sur ses revenus futurs, et c'était là le seul sujet de querelle qu'il eût avec son frère. Il rejeta les présents que lui fit offrir Catherine, se bornant à lui demander un sourd-muet de son pays à instruire. L'excès de son zèle lui attira quelques désagréments. Il avait cru reconnaître, dans un jeune muet trouvé couvert de haillons, sur la route de Péronne, en 1773, l'héritier d'une famille opulente et distinguée, du comte de Solar. Un procès long et dispendieux fut la suite de cette découverte. L'Épée n'en vit point la fin. En juin 1781, une sentence du Châtelet admit les prétentions de Joseph, c'était ainsi qu'on le nommait ; mais les parties adverses en appelèrent au parlement ; le procès fut suspendu ; on attendit la mort de l'abbé de l'Épée et du duc de Penthièvre, les seuls protecteurs de l'infortuné sourd-muet ; et après la destruction des parlements, on porta la cause devant le nouveau tribunal de Paris ; enfin le 24 juillet 1792, un jugement définitif infirma celui du Châtelet, et défendit à Joseph de porter à l'avenir le nom de Solar. Le malheureux, se voyant abandonné de tout le monde, s'engagea dans un régiment de cuirassiers, et périt au bout de quelque temps dans un hôpital. Cette affaire a fourni à Bouilly le sujet d'une comédie. Moins heureux que son successeur, l'Épée ne put jamais obtenir du gouvernement français l'adoption d'un établissement qui faisait l'admiration de l'Europe, et que plusieurs souverains avaient imité dans leurs États. Ce fut dans les augustes fonctions de réparateur des torts de la nature, au milieu de ses amis en pleurs, de ses élèves, frappés de la douleur la plus concentrée, qu'expira, le 23 décembre 1789, l'ami des malheureux, qu'aucune compagnie savante n'avait admis dans son sein. Il était seulement membre de la Société Philanthropique. Son oraison funèbre, par l'abbé Fauchet, fut prononcée dans l'église de St.-Étienne-du-Mont, le 23 février 1790, et livrée à l'impression. C'est un des plus mauvais ouvrages de ce genre. On a de l'Épée : *Relation de la maladie et de la guérison miraculeuse*, Paris, 1774, in-12, de 112 pages ; *Instruction des Sourds et Muets, par la voie des signes méthodiques*, Paris, 1776, in-12 ; nouvelle édition corrigée, sous ce titre : *la Véritable manière d'instruire les Sourds et Muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12.

EPHIPPUS, poëte comique grec, était d'Athènes, et florissait quelques années après Alcibiade. Il est un des auteurs de la comédie nommée moyenne, pour la distinguer de l'ancienne, qui n'était qu'un dialogue satirique en vers, mêlé de chœurs, et de la comédie nouvelle, dont les pièces de Ménandre ont été chez les Grecs le type le plus parfait.

EPHIPPUS, de Cumes, disciple de l'orateur Isocrate, était fils de Démophile ou d'Antiochus, et père de l'historien Démophile. Il avait, suivant Suidas, composé plusieurs ouvrages considérables, mais qui sont entièrement perdus. Les principaux étaient : une *Histoire depuis la ruine de Troie jusqu'au règne de Philippe de Macédoine*, en 30 livres ; un *Traité des biens et des maux*, 24 livres ; un autre *Des choses les plus merveilleuses des différents pays*, 15 livres ; et enfin *Des inventions diverses* avec les noms de leurs auteurs, 2 livres.

EPHIPPUS, d'Olynthe, contemporain d'Alexandre, avait décrit les funérailles de ce prince et d'Éphestion, dans un ouvrage dont Athénée rapporte deux fragments, livres IV et X. Quelques critiques pensent que Diodore de Sicile a profité de l'ouvrage d'Ephippus.

EPERNON. *Voyez* **CANDALE** et **ESPERNON.**

EPHESTION. *Voyez* **HEPHESTION.**

EPHORUS, orateur et historien, né à Cumes en Éolie vers l'an 363 avant J. C., mort vers l'an 300, eut pour maître Isocrate, et composa une *Histoire du Péloponèse*, en XXX livres, qui était fort estimée des anciens, et dont on regrette vivement la perte. Frédéric Creutzer a publié des *Fragments* de cet écrivain, Carlsruhe, 1815, in 8°.

EPHORUS ou **EPHORE**, né aussi dans la ville de Cumes, écrivit une histoire de l'empereur Gallien, fils de Valérien. On ne connaît rien autre chose de cet écrivain.

ÉPHRAIM, fils de Joseph et petit-fils de Jacob, fut le chef d'une des douze tribus, celle qui était située entre le Jourdain et la Méditerranée, et qui avait au nord la tribu de Manassé.

ÉPHRAIM DE NEVERS, religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné à la mission du Pégu ; mais il s'arrêta à Madras, où il fut très-bien accueilli des Anglais. Le succès de ses prédications fut tel, que les ecclésiastiques de St.-Thomé en furent jaloux ; ils se saisirent de sa personne en 1648, et le firent jeter dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape menaça d'excommunication le clergé de Goa s'il ne remettait Éphraïm en liberté. Cette menace fut sans effet ; mais le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant assiéger la ville de St.-Thomé. Dès lors le P. Ephraïm continua d'exercer son ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes. Tavernier fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

ÉPHREM (St.), en syriaque *Afrim*, né à Nisibe au commencement du 4e siècle, d'une famille idolâtre, fut instruit dans le christianisme par saint Jacques, évêque de Nisibe, séjourna plusieurs années à Édesse, où il fit un grand nombre de conversions, puis se retira dans une solitude voisine de cette ville où il fonda un monastère célèbre. Il composa dans cette retraite plusieurs ouvrages, entre autres des *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament*. Saint Basile ayant voulu l'élever à l'épiscopat, il se dispensa d'accepter cet honneur dont il se croyait indigne, en contrefaisant l'insensé. Il mourut dans la solitude vers l'an 379. Les Syriens ont conservé la plus grande vénération pour sa mémoire. Outre ses *Commentaires*, il reste de lui un grand nombre d'*Hymnes*, d'*Odes* sur des sujets religieux, des écrits polémiques contre Bardesane, Marcion et Manès ; des *Discours, exhortations*, etc. Parmi ses ouvrages, les uns sont en syriaque, les autres en grec. Il en a été fait une édition complète à Rome, 1732-1746, 6 vol. in-fol.; quelques-uns ont été traduits en français par Lemare, 1744, 2 vol. in-12.

ÉPHREM, patriarche arménien, de Sis en Cilicie, né en 1734, occupa ce siége de 1771 à 1784 époque de sa mort. Il a composé une *Histoire des patriarches arméniens de Cilicie*, jusqu'à son temps, et des *Poésies* religieuses qui sont restées manuscrites.

ÉPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron, et soutint par son courage celui des conjurés. Livrée par Volusius Proculus, tribun de la flotte de Misène, elle fut appliquée à la question ; mais les tourments ne purent lui arracher le nom de ses complices. Le lendemain, comme on la conduisait de nouveau à la torture, craignant de céder à la violence de la douleur, elle s'étrangla avec sa ceinture. Ximénès a fait représenter une tragédie d'*Épicharis* (1753), et Legouvé, *Épicharis et Néron* (1794).

ÉPICHARME, poëte et philosophe pythagoricien, né en Sicile dans le 5e siècle avant J. C., introduisit la comédie à Syracuse sous le règne d'Hiéron Ier, et composa un grand nombre de pièces qui furent imitées par Plaute. Il suivit dans ses comédies un plan et des règles fixes, et fut un des créateurs de ce genre. On lui attribue des *Traités* de philosophie et de médecine.

ÉPICTÈTE, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome. Exilé par Domitien avec les philosophes, vers l'an 94 de J. C., il se retira à Nicopolis en Épire ; mais il revint dans la suite à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien. Il était d'une patience inaltérable ; on rapporte qu'un jour son maître lui ayant cassé une jambe en la tordant, il se contenta de lui dire : « Je vous avais prédit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvrage d'Épictète ; mais Arrien, son disciple, a publié, sous le titre d'*Enchiridion*, ou manuel, 4 livres de pensées et de discours de son maître. Ce manuel, imprimé à Venise, 1528, in-4° première édition grecque, l'a été depuis un grand nombre de fois, grecq.-latine. L'édition de Londres, 1741, 2 vol. petit in-4°, est l'une des meilleures. Il en existe plusieurs traductions françaises ; celles de Dacier, 1715, 2 vol. in-12 ; de Lefebvre de Villebrune, 1783, in-18 ; de de Bure-St.-Fauxbin, 1784, 2 vol. in-18, sont les plus estimées.

ÉPICURE, philosophe grec, né à Gargetie dans l'Attique l'an 342 avant J. C., voyagea pour s'instruire, et vint, à l'âge d'environ 56 ans, se fixer à Athènes, où il ouvrit une école de philosophie qui devint bientôt célèbre. C'est là qu'il mourut, après avoir mené une vie tranquille et heureuse, vers l'an 270 avant J. C. Épicure enseignait que l'univers est composé d'un nombre infini d'atomes, dont la rencontre fortuite avait formé tous les corps. Il ne proposait d'autre but à l'homme que le bonheur et les plaisirs ; mais il faisait, dit-on, consister le plaisir dans la culture de l'esprit, la pratique de la vertu, l'exemption des vices et la mortification des sens ; lui-même menait la vie la plus sobre. Cependant ses sectateurs dénaturèrent bientôt sa doctrine, et substituèrent aux plaisirs purs et intellectuels qu'il recommandait les voluptés les plus sensuelles ; ce qui donna lieu à les appeler pourceaux d'Épicure. Ce philosophe avait composé un très-grand nombre d'ouvrages que Diogène Laërce porte jusqu'à 300. Il ne nous en est parvenu que des *Fragments* publiés avec une version latine par Scheider, Leipzig, 1813, et par Orelli, 1818, in-8° ; Lucrèce, chez les Romains, a exposé sa doctrine en vers admirables dans son poëme *De la nature ;* chez les modernes, Gassendi a rassemblé en un corps d'ouvrage tout ce qui con-

cerne sa vie et sa doctrine. L'abbé Batteux a donné la *Morale d'Épicure,* 1758, petit in-8°, ouvrage estimé.

ÉPIMÉNIDES, philosophe et poëte crétois, contemporain de Solon, fit courir le bruit qu'étant entré dans une caverne pour s'y reposer, il s'y était endormi, et que son sommeil avait duré 47 ans, ou 75 selon d'autres ; il disait avoir commerce avec les dieux, et avoir appris d'eux l'art de l'expiation. Les Athéniens, affligés de la peste, ayant eu recours à lui, il purifia leur ville. Épiménides était lié avec Solon, auquel il donna d'utiles conseils pour sa législation. De retour en Crète, il composa plusieurs ouvrages en vers. Il mourut vers l'an 598 avant J. C., dans un âge très-avancé.

ÉPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon, naquit au château d'Épinac à Forez, près de Saint-Bonnet-le-Château, le 10 mai 1540. En 1563, le jeune d'Épinac achevait son cours de droit à Toulouse ; et, si l'on en croit quelques historiens, il y assistait aux assemblées des religionnaires, dont il avait été sur le point d'embrasser les erreurs; mais, ne voyant pas de grands moyens de fortune dans cette religion, il s'en montra bientôt l'ennemi le plus implacable, et s'efforça, par de violentes déclamations contre les sectateurs de Luther et de Calvin, de détruire les soupçons que l'on avait conçus sur son orthodoxie. De retour à Lyon, il fut député deux fois à la cour pour des affaires du chapitre. En 1574, après la mort d'Antoine d'Albon, Henri III, qui se trouvait à Lyon, nomma d'Épinac au siége vacant. D'Épinac devenu le confident des Guises, se jeta dans le parti de la Ligue, et fut un des principaux acteurs de la journée des Barricades. Si Henri de Lorraine eût suivi ses conseils, il serait monté à l'instant sur le trône. D'Épinac se trouvait à Blois lors de l'assassinat du duc de Guise, auquel il avait vainement conseillé de fuir. Arrêté avec le cardinal de Guise, tous deux furent renfermés dans une espèce de galetas, où ils passèrent la nuit. Sur les huit heures du matin, on vint chercher l'archevêque, et un instant après le duc de Guise n'était plus. D'Épinac fut retenu prisonnier, il obtint cependant sa liberté moyennant une rançon de 30,000 écus, qui lui furent avancés par le clergé et par les principaux ligueurs de Lyon. A peine eut-il été délivré que le duc de Mayenne lui fit donner le titre de garde des sceaux. Il fut l'âme de son conseil, et nul ne contribua davantage à réchauffer le zèle des ligueurs. Quand l'évêque de Paris se rendit auprès de Henri IV pour solliciter sa pitié en faveur des habitants de la capitale, alors assiégée et en proie aux horreurs de la famine, d'Épinac, chargé d'accompagner et de surveiller le prélat, essuya de vifs reproches de la part du roi. Il fut député par la Ligue aux conférences de Surêne, relatives à la conversion de Henri IV ; et, pendant la trêve qui avait été conclue, il se rendit à Lyon, où il fit arrêter le duc de Nemours, dont la conduite était devenue suspecte aux ligueurs, et qui voulait se faire des provinces de son gouvernement une souveraineté indépendante. Nommé après cet événement gouverneur de Lyon, le prélat tenta, mais en vain, de s'opposer à la réduction de cette ville sous l'obéissance du roi. Cependant, lorsque Henri IV vint la visiter, en septembre 1595, l'archevêque lui adressa une harangue à laquelle il répondit avec bienveillance, quoique plusieurs historiens aient prétendu qu'il lui avait tourné le dos. D'Épinac mourut à Lyon le 9 janvier 1599, et fut inhumé dans un des caveaux de l'église Saint-Jean. C'est sous son épiscopat que s'établirent dans cette ville les capucins et les chartreux, et plusieurs confréries de pénitents, entre autres celle du Confalon ou des pénitents blancs, parmi lesquels Henri III s'était fait inscrire. On a de lui : des *Statuts Synodaux,* publiés en 1577, et insérés dans les *Statuts Synodaux du diocèse de Lyon,* 1827, in-8°; une *Exhortation* à son peuple, Lyon, 1583, in-16; un nouveau *Bréviaire* à l'usage de son diocèse. C'est lui qui composa la harangue que Mayenne prononça en 1593, dans l'assemblée des états convoquée à Paris.

ÉPINAY (Louise-Florence-Pétronille, dame de la Live d'), née à Paris vers 1725, épousa en 1745 la Live d'Épinay, son cousin, à qui elle porta en mariage un bon de fermier général. Ce fut quelques années après qu'elle connut Rousseau, et fit bâtir pour lui, près de Montmorency, l'*Ermitage,* qui devint depuis la propriété de Grétry. Liée avec Duclos, Diderot, d'Holbach, Grimm, etc., sa conduite fut plus que légère, et les torts de son mari n'excusent point les siens. Elle avait d'ailleurs de belles et solides qualités. Sur la fin de sa vie, elle composa pour l'éducation de sa petite-fille, Mlle de Belsunce : *les Conversations d'Émilie,* Paris, 1781, 2 vol. in-12, ouvrage remarquable, et qui obtint en 1783, à l'Académie française, le prix d'utilité, fondé par M. de Monthyon. Elle ne survécut que peu de jours à ce triomphe, et mourut au mois d'avril même année. Elle laissait un ouvrage que vraisemblablement elle ne destinait point à l'impression, puisque c'est le tableau complet de ses désordres ; il a paru cependant sous le titre de *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay,* Paris, 1818, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont le succès fut un scandale de plus, a donné lieu à la publicité des *Anecdotes inédites, pour faire suite aux Mémoires de Mme d'Épinay, précédée de l'Examen de ces Mémoires,* par Musset-Pathy, 1818, in-8° ; *Conséquences médiates des révélations privées de Mme la Live d'Épinay,* Paris, 1818, in-8°. On doit encore à Mme d'Épinay deux opuscules très-rares publiés à Genève sans nom d'auteur : *Mes moments heureux,* 1752, in-12 ; *Lettres à mon fils,* 1758, 1759, in-8° et in-12.

EPINE (Guillaume-Joseph de l'), médecin. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il reçut le jour à Paris, qu'il prit en 1724 le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de cette capitale, et qu'il fut élu doyen de sa compagnie en 1744, et continué en 1745. L'Épine ne s'est fait un nom en médecine que par son opposition constante à l'inoculation de la petite vérole, opposition dont il déduisit les motifs dans les deux pièces suivantes, qui sont assez volumineuses : *Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite vérole,* Paris, 1765, in-4°; *Supplément au Rapport,* Paris, 1767, in-4°.

ÉPIPHANE (St.), docteur de l'Église, né vers 310 près d'Éleuthéropolis en Palestine, vécut quelque temps dans la solitude, et se lia avec le célèbre Hilarion, dont il devint un disciple fervent. Élevé sur le siége de Salamine après avoir combattu avec le plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origène, il alla à Jérusalem, à Antio-

che et à Constantinople, accuser et combattre les évêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie, et il a encouru le reproche d'avoir outre-passé les bornes de la ferveur. Il mourut en 403 en retournant de Constantinople à Salamine. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus importants son le *Panarium, ou Antidote contre les hérésies*, ouvrage dans lequel il donne l'histoire d'un grand nombre d'hérésies; l'*Anchora, ou Ancre*, destiné à confirmer et à fixer les esprits dans la foi; son style est grossier, incorrect; il semble avoir cherché à se mettre à la portée des plus ignorants. Ses *ouvrages* ont été publiés par le P. Pétau, grec-latin, 1662, 2 vol. in-fol.

ÉPIPHANE, surnommé *le Scolastique*, dénomination qui signifiait alors jurisconsulte, vivait en Italie vers l'an 510. A la prière du célèbre Cassiodore, son ami, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiatiques de Socrate Sozomène et Théodoret, et en fit un abrégé en XII livres sous le titre d'*Historia tripartita*, publié à Augsbourg par Jean Schussler, 1472, in-fol., et souvent réimprimé depuis; traduit en français par L. Cyaneus, Paris, 1568. On attribue encore à Épiphane la traduction latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Augsbourg, 1472; Oxford, 1700), et de quelques autres ouvrages grecs moins importants.

ÉPIPHANE, évêque arménien au commencement du 7e siècle, vécut plusieurs années dans une solitude aux environs de la ville de Tevin, en fut tiré pour être fait abbé de Klag dans le pays de Daron, dignité qui lui donna le titre d'évêque de Mamikoniane, et mourut après avoir occupé ce siége pendant 20 ans. Il a laissé une *Histoire du concile d'Éphèse*, et quelques autres écrits peu importants qui n'ont pas été imprimés.

ÉPIPHANE, surnommé *l'Agiographe*, prêtre de Jérusalem dans le 10e siècle, a écrit en grec une *Description géographique de la Syrie, de la ville sainte et des lieux saints*, publiée par Fréd. Morel, Paris, 1620; une *Vie de la sainte mère de Dieu*; une *Vie de l'apôtre saint André*, restées inédites.

EPIPHANE, religieux capucin, né au commencement du 17e siècle, à Moirans, près de St.-Claude en Franche-Comté, fut envoyé dans les missions des Indes, où il se distingua par son zèle pour la propagation de la foi. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1685. Il a laissé manuscrits un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse; une *Explication littérale de l'Apocalypse; la Clef* du même livre; et les *Annales historiques de la mission des PP. capucins dans la Nouvelle-Andalousie*. On peut consulter la *Bibliotheca scriptorum capuccinorum*.

EPISCOPIUS (Simon), *Bisschop*, né à Amsterdam en 1583, professa la théologie à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine des arminiens ou remontrants, qu'il soutenait, ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier, et se retira en France, où il fut fort bien accueilli par le célèbre Grotius. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théologie à Amsterdam dans un séminaire de remontrants, depuis 1634 jusqu'à l'époque de sa mort en 1643. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, publiés en 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1650.

ÉPONINE était femme de Julius Sabinus, qui, au commencement du règne de Vespasien, fit révolter une partie des Gaules et prit le titre de César. Les rebelles ayant été soumis, Sabinus fit courir le bruit de sa mort, et alla se cacher dans un souterrain, où Éponine voulut le suivre. Après un séjour de 9 ans dans cette demeure affreuse, leur secret ayant été découvert, Sabinus et sa compagne furent amenés devant l'empereur. Éponine chercha vainement à l'attendrir en lui présentant les enfants qu'elle avait eus dans sa retraite. Ne pouvant réussir à sauver son époux, elle l'accompagna à la mort (l'an 78 de J. C.). Cet événement a fourni le sujet de plusieurs tragédies qui ont eu peu de succès.

EPPENDORF (Henri d'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, près de Fridberg, dans le 16e siècle, quitta son pays dans le dessein d'acquérir des connaissances. Il fréquenta les leçons de Zazius, célèbre professeur de droit, et demeura plusieurs années à Strasbourg, où il suivit les cours de l'université. Il vint ensuite à Bâle, où il eut avec Érasme une querelle qui fit beaucoup de bruit parmi les littérateurs. Louis Besus et Henri Glarean furent choisis pour arbitres, et les parties tombèrent d'accord moyennant quelques légers sacrifices, auxquels Érasme consentit pour le bien de la paix. Leur réconciliation apparente ne fut pas de longue durée. Eppendorf et Érasme s'accusèrent réciproquement de n'avoir pas tenu les conditions du traité. Ce savant mourut vers 1553.

ÉPRÉMÉNIL (J. J. DUVAL d'), membre du conseil souverain de Pondichéri, président du conseil de Madras, mort en 1767. Gendre de Dupleix, il battit le nabab d'Arcate, et, quoique sa tête fût mise à prix, il entreprit le voyage de Chandernagor, pour mieux connaître les principes de la religion des Indiens. Il a laissé les ouvrages suivants: *Sur le commerce du Nord; Correspondance sur une question politique d'agriculture; Examen de la surdité et de la cécité; Lettre à l'abbé Trublet sur l'histoire.*

ÉPRÉMÉNIL (Jean-Jacques DUVAL d'), fils du précédent, conseiller au parlement de Paris, né à Pondichéri en 1746, commença sa réputation en se portant l'adversaire du jeune comte de Lally-Tollendal, qui sollicitait la réhabilitation de la mémoire de son père, injustement condamné à mort. Ses opinions politiques achevèrent de le rendre célèbre. En 1787, d'Épréménil s'était acquis la réputation d'un démagogue; le peuple l'avait porté en triomphe; en 1790, on l'entendit demander que l'assemblée se rendit en corps auprès du roi, et le suppliât de rentrer dans la plénitude de sa puissance, telle qu'elle existait sous ses prédécesseurs; et en 1791, il sortit de l'assemblée, après avoir protesté, comme un grand nombre de ses collègues, contre tout ce qu'elle avait fait depuis la réunion des ordres. D'Épréménil, qui s'accusait d'avoir été un des premiers provocateurs de la révolution, crut son honneur intéressé à en braver tous les événements. Il resta à Paris jusqu'au 10 août 1792, et eut la hardiesse, ou plutôt l'imprudence, d'aller, quelques jours avant la catastrophe, affronter les groupes de furieux qui se préparaient à l'attaque du château des Tuileries. Il fut reconnu, et frappé de plusieurs coups de sabre. La populace voulait le mettre en pièces, un garde national l'arracha des mains de ses assassins;

le maire Pétion le prit sous sa protection et le fit porter tout sanglant dans un lieu de sûreté. Après le 10 août, il se retira dans une terre qu'il avait près du Havre, croyant qu'il y serait oublié; mais les agents de la révolution, qui cherchaient des victimes partout, surent le découvrir dans son asile, et le conduisirent en qualité de suspect dans la prison de Luxembourg. Il fut bientôt transféré à la Conciergerie et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 avril 1794. On lui attribue les *Remontrances* publiées par le parlement au mois de janvier 1788. On a encore de d'Éprémécil un *Discours* dans la cause des magistrats qui composaient la chambre des vacations du parlement de Bretagne, 1790, in-8°.

ÉQUEVILLEY (JULES-CÉSAR-SUZANNE LEMERCIER, baron D'), maréchal de camp, né à Faverney près de Vesoul, en 1765, était lieutenant lorsqu'il se rendit à l'armée de Condé (1791). Licencié en 1801, il prit, en 1805, du service dans l'armée française avec le grade de capitaine au régiment étranger de la Tour-d'Auvergne en Calabre. Aide de camp du comte de Sainte-Croix, il dut à sa valeur le grade de chef d'escadron, qu'il avait encore en 1814. Alors Louis XVIII le fit colonel de la légion de la Vendée. Nommé en 1822 maréchal de camp et commandant de la ville de Perpignan, on le chargea en 1823 du commandemant de la 1re subdivision de la 9e division militaire à Montpellier, où il mourut le 1er novembre 1828.

ÉQUICOLA (MARIO), littérateur et historien italien, né en 1460 dans un canton du royaume de Naples appelé *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom, fut reçu docteur en droit à l'université de Naples, attaché ensuite à plusieurs princes italiens, et mourut en 1541. On a de lui *Cronica di Mantova*, Ferrare, 1521, in-4°, rare; *D. Isabellæ Estensis Mantuæ principis iter per Narbonensem Galliam*, in-8°, sans date, opuscule très-rare. On attribue à Equicola beaucoup d'autres ouvrages, dont les deux plus connus ont pour titre, le premier: *Istituzioni al comporre in ogni sorte di rima*, Milan, 1541, in-4°, et le 2e *Della natura d'amore*, 1525, traduit en français par G. Chappuis, Paris, 1554, in-8°; Lyon, 1598, in-12.

ERACLIUS, peintre romain du 10e ou du 11e siècle, mérite d'être connu, à cause d'un ouvrage, partie en vers, partie en prose, intitulé *De artibus Romanorum*, où il traite de différents arts, et notamment de la peinture. La rareté des exemplaires manuscrits de cet ouvrage est sans doute la cause de l'oubli où Eraclius est demeuré pendant longtemps. Le traité *De artibus Romanorum* a été imprimé pour la première fois à Londres, en 1781, dans l'ouvrage de M. Raspe, intitulé : *A critical Essay on oil Painting*. Eraclius traite de l'art de sculpter le verre, de l'art de peindre les vases d'argile avec des verres de couleur pilés, et employés comme matière colorante; de la préparation des laques pour la peinture à la détrempe, etc. Il parle de la peinture à l'huile: *de omnibus coloribus oleo distemperatis*. Il traite aussi de la peinture sur verre, dans un chapitre intitulé : *Quomodo pingere debes in vitro*, qui ne se trouve point dans l'édition de M. Raspe. Ces deux circonstances doivent inspirer le désir de savoir à quelle époque il vivait. On peut croire qu'Eraclius vivait à la fin du 10e siècle, ou vers le commencement du 11e. Sa latinité barbare en est aussi une preuve.

ÉRARD (CLAUDE), avocat, mort en 1700, fut un des ornements du barreau de Paris au 17e siècle. Ses plaidoyers furent publiés d'abord en 1696, in-8°, et réimprimés avec des augmentations, Paris, 1734, in-8°. Le plus célèbre de ses Mémoires est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme.

ÉRARD (SÉBASTIEN), l'un des plus célèbres facteurs d'instruments de musique, né à Strasbourg le 5 avril 1752, mort à 79 ans au château de la Muette, à Passy, près de Paris, le 5 août 1831, arriva à Paris en 1768, et ne tarda pas à se faire remarquer par la perfection des *pianos*, qu'il construisit le premier en France. Ce fut vers cette époque qu'il s'associa avec son frère Jean-Baptiste, et qu'ils formèrent un grand établissement devenu l'un des plus beaux de l'Europe. Les pianos et les harpes qui en sortirent se distinguaient par des dispositions nouvelles, de l'invention d'Érard et toutes fort ingénieuses. La révolution le contraignit de passer en Angleterre, où il forma un autre établissement qui subsiste encore aujourd'hui. Rentré en France en 1796, il mit le sceau à sa réputation, en 1808, par l'invention de la *harpe à double mouvement*. Il fut aussi l'inventeur d'une foule de machines et d'outils nécessaires pour l'exécution de ses plans, où son génie ne brilla pas moins que dans ses autres inventions. Vers la fin de 1824, la pierre se déclara; il fut opéré avec le plus grand succès par le docteur Civiale. A peine rétabli, il s'occupa du perfectionnement de l'orgue et parvint à finir le grand instrument expressif où tous les genres d'effets sont réunis, et qu'il a construit pour la chapelle des Tuileries. A ses rares talents, Érard joignait un caractère noble et généreux; aimant les arts avec passion, il employait à l'encouragement des artistes la fortune qu'il avait acquise par ses longs et honorables travaux.

ÉRARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple du Nord, qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé par eux sur le trône en 541, après la mort d'Ildebald, qui fut assassiné dans un repas. Éraric, voyant la domination des Ostrogoths en Italie fortement ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer le reste de ses provinces; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation, et remplacé par Totila.

ÉRASISTRATE, célèbre médecin grec, petit-fils d'Aristote par sa mère, né dans l'île de Cos, vécut d'abord à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, et y acquit un grand crédit par une cure extraordinaire dont plusieurs auteurs ont rapporté les détails. Le prince Antiochus était tombé dans un état de langueur très-inquiétant et dont on ne pouvait découvrir la cause. Érasistrate observa que toutes les fois que la reine Stratonice, seconde femme de Séleucus, entrait dans la chambre du prince son beau-fils, celui-ci éprouvait un très-grand trouble intérieur qui se manifestait par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, le tremblement des membres et de violentes palpitations de cœur. L'habile médecin en conclut que l'état de maladie d'Antiochus provenait de sa passion secrète pour sa belle-mère. Il en avertit Séleucus avec précaution, et ne lui cacha point

que la cession de Stratonice au prince était l'unique moyen de lui sauver la vie. Séleucus, qui aimait tendrement son fils, n'hésita point à lui donner Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà lui-même un enfant. Antiochus guérit parfaitement, et le médecin reçut de magnifiques récompenses. Plus tard, Érasistrate quitta la cour de Syrie, se retira à Alexandrie, et consacra ses loisirs aux spéculations théoriques, surtout à l'étude de l'anatomie. Il fut le chef d'une école longtemps célèbre établie principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*érasistratéens,* se succédèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire pendant plus de 400 ans.

ÉRASME (Didier), savant illustre, né à Rotterdam le 28 octobre 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard; et de Marguerite, fille d'un médecin de Sévemberghe, en Brabant, nommé Pierre. Son père, persécuté par sa famille, à raison de cet attachement, s'était réfugié à Rome, où, sur la fausse nouvelle de la mort de celle qu'il aimait, il s'engagea dans les ordres sacrés. De retour dans sa patrie, s'il ne put réparer sa faute par une union légitime, il consacra les dernières années de sa vie à l'éducation de ses enfants. Érasme fut placé de très-bonne heure enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de 9 ans, et entra ensuite à l'école de Deventer, où ses progrès furent très-rapides. Ayant perdu ses parents quelques années après, il fut forcé par ses tuteurs de prendre l'habit de chanoine régulier de St.-Augustin. L'état monastique convenait peu à l'indépendance de caractère et à la faiblesse de tempérament du jeune Érasme; mais il chercha dans l'étude et la culture des arts une diversion aux peines d'une profession embrassée par contrainte. Un heureux événement vint le tirer de sa reclusion : sur la réputation de son savoir, l'évêque de Cambrai, Henri de Bergue, l'appela auprès de lui dans l'intention de le mener à Rome. Le voyage ayant manqué, Érasme obtint du prélat la permission d'aller perfectionner ses études à Paris, où il entra boursier au collége de Montaigu. Bientôt il donna des leçons particulières, et surveilla les études de plusieurs jeunes seigneurs. Un d'eux, lord Montjoye, l'ayant attiré en Angleterre, il se lia avec les premiers savants du pays, et s'y fit des amis distingués. Il passa ensuite en Italie, séjourna à Bologne, et y prit, en 1506, le doctorat en théologie. Il se trouvait dans cette ville lorsque Jules II y fit son entrée, et il obtint de ce pontife la dispense de ses vœux. De Bologne il alla à Venise, où il demeura chez le célèbre Alde Manuce, qui imprimait alors ses *Adages*. Il se rendit ensuite à Padoue pour y diriger les études d'Alexandre, archevêque de St.-André, fils naturel de Jacques IV, roi d'Écosse. Sa vie ne fut qu'une suite de voyages jusqu'en 1521. A cette époque il alla se fixer à Bâle afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvrages, entreprise par Froben, son ami. Ce fut dans cette ville qu'Érasme publia en 1516 sa première édition du *Nouveau Testament* en grec. Les travaux d'Érasme restaient depuis longtemps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, depuis Empereur sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être précepteur, le fit son conseiller et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Ces faveurs éveillèrent l'attention de plusieurs souverains, entre autres du roi de France François Ier, qui essayèrent en vain d'attirer Érasme à leur cour. A cette époque commençait la réforme religieuse; Érasme témoigna quelque penchant pour la doctrine de Luther; mais il ne put approuver les emportements des réformateurs. Ami de la paix, il n'aimait pas, disait-il, même la vérité séditieuse, et ne pensait pas qu'on dût procéder par des troubles et des émeutes à la réformation de l'Église. Érasme eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés, celui de déplaire aux deux partis, et les moines ne furent pas moins animés contre lui que les luthériens. Ceux-ci devenant de jour en jour plus puissants à Bâle, Érasme se retira en 1529 à Fribourg, où il reçut l'accueil le plus honorable. Il y resta six ans, au bout desquels il revint à Bâle. A l'avénement de Paul III, Érasme lui écrivit pour le féliciter, et reçut de lui une lettre obligeante. Presque en même temps ce pape lui donna la prévôté de Deventer, en annonçant l'intention de lui conférer d'autres bénéfices pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Mais Érasme, peu ambitieux, refusa les bénéfices, témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine, et mourut bientôt après le 12 juillet 1536. Érasme fut un savant profond et un écrivain du premier ordre. On a peine à concevoir comment, au milieu de ses voyages presque continuels, il put suffire aux nombreux ouvrages sortis de sa plume. Recueillis à Bâle, Froben, 1540, 8 vol. in-fol., ils ont été réimprimés, Leyde, 1703, 11 vol. in-fol. Cette collection renferme des écrits sur la grammaire et rhétorique : les *Colloques,* traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12; les *Adages* (on y trouve un long article intitulé *Bellum;* ce morceau, d'abord imprimé à part, a été traduit librement en français, à Londres en 1794, dans l'*Anti-Polemus :* cette traduction a été réimprimée séparément, Londres, 1816, in-12, et Paris, 1824, sous le titre d'*Extraits d'Érasme*); les *Apophthegmes;* l'*Éloge de la Folie,* traduit en français, Paris, 1720; ibid. (par Gueudeville), 1751, in-4°: édition assez recherchée à cause des figures; des écrits de piété et de philosophie; le *Nouveau Testament* grec avec la version latine; une *Paraphrase du Nouveau Testament;* des traductions des Pères grecs; des discours; les nombreuses *Apologies* de l'auteur; plusieurs ouvrages polémiques et des poésies latines. On doit en outre à Érasme l'édition *princeps* du texte grec de la *Géographie de Ptolémée,* avec une préface latine, Bâle, 1533, in-4°; la première édition de *Publius-Syrus* et de quelques autres auteurs. L'*Histoire de la vie et des ouvrages d'Érasme* a été publiée par Burigny, Paris, 1757, in-12. Cet ouvrage, bien que diffus, doit être consulté, parce que c'est proprement l'histoire littéraire du temps où vécut Érasme. Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal une *Vie d'Érasme,* par Claude Joly, in-4°, manuscrit : ce précieux ouvrage qu'on croyait perdu, et que Burigny regrettait de n'avoir pu lire, a été retrouvé par Boulard dans le recueil n° 826.

ERASO (don Benito), général espagnol, né en 1789, à Bareznim en Navarre, d'une famille opulente et distinguée de cette province, fit très-jeune encore, dans des troupes de guérillas, la guerre de l'indépendance depuis

1809 jusqu'en 1814. Rentré dans sa famille après le rétablissement de Ferdinand VII, il ne reparut qu'en 1821. Élu à cette époque, par les cortès du royaume, membre de la junte de Navarre, il réunit à Roncevaux une troupe de 800 hommes qui forma le noyau de l'armée de *la Foi*, et il obtint, l'année suivante, le commandement de toute la ligne de la frontière, depuis Véra jusqu'à l'Aragon. En 1830, lorsque Mina, appuyé par le nouveau gouvernement de la France, essaya d'entrer en Navarre pour y combattre le pouvoir de Ferdinand VII, ce fut Eraso qui, avec ses braves volontaires, l'obligea d'en sortir. Les services qu'il rendit dans cette circonstance furent récompensés par le grade de colonel que lui donna Ferdinand VII. Mais son corps de volontaires ayant été licencié, il rentra dans sa famille, où il vécut en paix jusqu'à la mort de Ferdinand VII. Aussitôt que l'on apprit cet événement en Navarre, il proclama Charles V roi d'Espagne, le 12 octobre 1833, à la tête de 20 carabiniers qui formaient la garnison de Roncevaux. Le vice-roi de Navarre, redoutant son influence sur les populations de ces contrées, envoya contre lui un détachement de carabiniers et de troupes de ligne qui faillirent le surprendre. Il n'eut que le temps de se réfugier sur les montagnes voisines. Il se trouva, sans s'en douter, sur le territoire français. L'officier de cette nation qui occupait ce point de la limite des deux royaumes l'arrêta. Il fut dirigé sur Angoulême; mais, arrivé à Bordeaux, il réussit à tromper la vigilance de ses gardiens et à leur échapper. Caché sous les déguisements les plus bizarres, Eraso mit près d'un mois à franchir les cinquante lieues qui séparent Bordeaux de Bayonne. Enfin il rejoignit les bataillons navarrais que, pendant son absence, Iturralde avait organisés. Un parti nombreux lui réservait le titre de général en chef; mais lui-même fit pencher la balance en faveur de Zumala-Carréguy, qui, plus tard, justifia si bien ses prévisions. Eraso reçut quelque temps après le brevet de brigadier, que Charles V lui envoya de Portugal. A l'arrivée de ce prince en Navarre, on le nomma maréchal de camp; et Zavala ayant été relevé de son commandement, il le remplaça. Lorsque Moreno succéda à Zumala-Carréguy, don Benito, pour raison de santé, donna sa démission; mais Charles V lui offrit ensuite le commandement général de Navarre, qu'il accepta par dévouement. Tant qu'il fut activement employé, ce général rendit les plus grands services à la cause royale. Il conduisit avec habileté une expédition en Castille, au commencement de 1835. Forcé de se retirer, par suite de ses fatigues et de ses blessures, après la bataille de Mendigorria, il fit partie des conseils de guerre, et fut encore extrêmement utile à la cause de don Carlos jusqu'à sa mort, qui eut lieu peu de temps après celle de Zumala-Carréguy, en septembre 1835.

ÉRASTE (Thomas), né en 1524 à Baden en Suisse, mort à Bâle le 1er janvier 1583, professa la philosophie à Heidelberg, la morale à Bâle, et combattit avec succès les erreurs de Paracelse en médecine et en chimie. Les principaux de ses ouvrages sont: *Dissertationum de medicinâ novâ phil. Paracelsi part. IV*, Bâle, 1572; *Dissert. de auro potabili*, ibid., 1578; *Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578, in-8°. Il fut aussi engagé dans des controverses théologiques, et fut accusé d'arianisme.

ERATH (Augustin d'), savant théologien, né à Buchloa dans la Souabe le 25 janvier 1648, embrassa la vie régulière des chanoines de Saint-Augustin. Il fut nommé protonotaire apostolique, et l'Empereur le décora, peu de temps après, du titre de comte palatin. Il obtint ensuite l'abbaye de St.-André, qu'il gouverna avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 5 septembre 1719. Il avait formé à ses frais, pour l'usage de cette maison, une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, et l'on remarque avec peine que ses confrères ne lui en aient pas témoigné leur reconnaissance dans l'épitaphe dont ils décorèrent son tombeau. Erath, malgré ses continuelles occupations, publia plusieurs ouvrages sur des matières de théologie ou d'histoire ecclésiastique. On en trouvera la liste dans les *Miscellanea* du P. Duelli, tome II.

ERATH (Antoine-Ulric d'), laborieux écrivain et jurisconsulte allemand, né en 1709, mort le 26 août 1773, après avoir exercé plusieurs emplois judiciaires dans les cours de Quedlimbourg, de Wolfenbuttel et de Nassau-Orange, et avoir été anobli par l'Empereur en 1750, s'est fait connaître par des recherches importantes sur l'histoire d'Allemagne dans le moyen âge.

ERATH (Mlle d'), fille du précédent, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les Vies des illustres capitaines, avec celles de Caton et d'Atticus, par Cornélius Népos, Francfort, 1760, in-8°.

ÉRATOSTHÈNE, fils d'Aglaus, né à Cyrène, l'an 1er de la 126e olympiade, 276 ans avant notre ère, se distingua à la fois dans la grammaire, la philosophie, la poésie et les mathématiques. Il fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Évergète, et mourut vers l'an 194 avant J. C., aveugle et âgé d'environ 80 ans. Des nombreux ouvrages qu'il avait composés, il ne reste plus que quelques fragments relatifs à la géométrie et à la géographie, publiés à Oxford, 1672, et à Goettingue, 1794, grec-latin. God. Bernhardy, jeune savant prussien, a donné récemment le recueil le plus complet des fragments de ce philosophe, sous le titre d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822, in-8°. L'éditeur les a distribués en 7 parties: *Geograph.*, *Mercurius*, *Libri de mathemat. disciplin.*, *Cubi duplicat.*, *Philosophic.*, *Commentar. de antiquâ comœd.*, et *De chronographiis*.

ÉRATOSTRATE. *Voyez* **ÉROSTRATE.**

ERAUSO (Catherine d'), connue seulement par la bizarrerie et la multiplicité de ses aventures, était née à Saint-Sébastien, vers la fin du 16e siècle. Sa laideur repoussante détermina ses parents à la mettre au couvent, pour y être élevée en attendant qu'elle eût l'âge de prendre le voile; mais elle ne devait jamais prononcer ses vœux. N'ayant aucune vocation pour le cloître elle s'en échappa, se cacha dans les bois où elle se fabriqua des habits d'homme, parcourut ensuite l'Espagne, y exerça diverses industries sans que l'on soupçonnât son sexe. Elle se rendit ensuite en Amérique où elle prit du service, se fit remarquer par sa bravoure, et eut quantité de duels avec des officiers. Un jour qu'elle avait été blessée elle fit appeler un confesseur, et lui révéla son sexe; elle retourna ensuite en Espagne, où elle fut présentée à Philippe III. Sur la fin de sa vie cette amazone écrivit ses mémoires en espagnol, sous ce titre: *Histoire de la religieuse-officier*.

ERBACH (Chrétien), l'un des plus grands musi-

ciens de l'Allemagne au 16e siècle, né vers 1560 à Algesheim dans le Palatinat, composa un grand nombre de pièces de musique d'église qui sont conservées à la cathédrale d'Augsbourg. On ignore l'époque de sa mort.

ERBACH-SCHOENBERG (Charles-Eugène, comte d'), général autrichien, naquit dans le comté d'Erbach, le 10 février 1732. A l'âge de 16 ans, son oncle, le général Gustave de Stolberg, qui fut tué à Leuthen dans la guerre de sept ans, le plaça au service d'Autriche, où il fit, comme volontaire, la dernière campagne de la guerre de la succession. Il était major lorsqu'il porta à Vienne la nouvelle de la prise de Berlin. En 1762, ayant fait prisonnier un officier d'état-major, et s'étant emparé d'un canon, il reçut de l'impératrice Marie-Thérèse la décoration de l'Ordre militaire que cette princesse avait fondé. Nommé lieutenant-colonel en 1769, il prit le commandement d'un bataillon des grenadiers bohémiens, et peu après devint colonel du régiment, qu'il commanda pendant dix ans. Il fut promu, en 1783, au grade de général-major, puis à celui de lieutenant feld-maréchal pendant la guerre contre les Turcs. En 1792, il commandait sur le Rhin une division de 12,000 hommes contre les Français, et occupait les hauteurs d'Heiligenstein, pour couvrir le grand magasin de Spire et observer Landau. Il contribua à la reddition de Valenciennes, et se rendit ensuite maître de Menin. Au mois de mai 1794, sa division eut beaucoup à souffrir à l'affaire de Schifferstadt. L'armée autrichienne, sous les ordres du duc de Saxe-Teschen, ayant commencé sa retraite sur Manheim, les Français essayèrent, le 13 juillet, de pénétrer près de Schweigenheim; alors le comte d'Erbach prit le commandement de l'aile droite des Autrichiens, et il arrêta l'attaque impétueuse de Desaix; mais sa droite ayant été tournée par Saint-Cyr, il fut contraint de suivre le mouvement rétrograde de l'armée, et alla prendre position à Schifferstadt, où il concourut à repousser les nouvelles attaques de l'ennemi. Le comte d'Erbach commanda, en 1795, une division sur le bas Rhin; et, l'année suivante, il eut sous ses ordres toutes les troupes d'Empire qui se trouvaient à cette armée. Il quitta le service d'Autriche en 1796, après avoir été élevé au grade de grand maître d'artillerie, et, trois ans plus tard, il succéda à son frère, le comte Christian, dans le gouvernement du comté d'Erbach. Il mourut le 26 juillet 1816.

ERCHEMBERT ou **ERCHEMPERT**, né dans la Lombardie au 9e siècle, suivit d'abord la carrière des armes; ayant été fait prisonnier dans un combat, il parvint à s'échapper et se réfugia dans l'abbaye du Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît. On croit qu'Erchembert mourut vers 889. Il avait composé en latin une *Histoire* ou *Chronique du royaume des Lombards;* mais on n'en a conservé que l'abrégé qui commence à 774, année où Didier perdit la couronne, et finit à 888. Cet abrégé, qu'on peut regarder comme une continuation de l'histoire de Paul Diacre, a été publié pour la première fois par Antoine Caraccioli, Naples, 1626, in-4o., avec d'autres pièces.

ERCILLA Y ÇUNIGA (don Alonzo d'), le premier poëte épique de l'Espagne, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, gentilhomme de la chambre de Rodolphe II, né à Bermeo (Biscaye) vers 1525, mort en 1595, menin de l'empereur Charles-Quint, suivit Philippe II, en qualité de page, dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Sur la nouvelle de la rébellion des peuples du Chili, il passa en Amérique, servit en qualité de volontaire dans la guerre du pays d'Arauco, et se distingua par sa valeur et par sa hardiesse à s'avancer dans un pays sauvage et tout à fait inconnu. Son poëme de *la Araucana*, qui parut tout entier en 1590, contient l'histoire de cette guerre dont il avait été le témoin. Ce poëme a été souvent réimprimé; l'édition la plus récente est celle de Madrid, 1829, 2 vol. in-8o, figures.

ERCOLANI (Joseph-Marie), littérateur, était né, vers 1690, à Sinigaglia, d'une famille patricienne. Ayant achevé ses études à Rome, il embrassa l'état ecclésiastique, et parvint rapidement aux honneurs de la prélature. Il consacra sa vie à la culture des lettres, partageant ses loisirs entre l'étude et la société, dont il faisait les délices par les charmes de son esprit. Il mourut à Rome vers 1760. Il était membre de l'académie des Arcadiens, sous le nom de *Neralco*, qu'il a pris à la tête de ses ouvrages. On a d'Ercolani : *Maria, rime*, Padoue, Comino, 1725-1728, 2 vol. in-8o, figures; belle édition très-recherchée des amateurs; *la Sulamitide, boschereccia sacra*, Rome, 1731, in-8o; ce petit poëme est regardé comme un chef-d'œuvre; *I tre ordini della architettura, etc.*

ERDOEDI (Gabriel-Antoine, comte d'), né en Hongrie, et mort doyen des suffragants de ce pays au milieu du dernier siècle. Il fit imprimer à ses frais en 1721, à Tyrnau, un ouvrage intitulé: *Opusculum theologicum in quo quæritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in suâ ditione retinere, vel contrà, pœnis eos aut exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit ?*

ERDT (Paulin), franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgau, né à Wertoch en 1737, mort le 16 décembre 1800, s'est distingué par son zèle à combattre les esprits forts, tant par les écrits qu'il a composés que par ceux qu'il a traduits du français et de l'anglais. Ses ouvrages sont presque tous en allemand. On en trouve le détail dans le Dictionnaire de Meusel.

EREMITA. *Voyez* **ERMITE** (l').

EREVANTSI (Melchisedech, en arménien *Melk'hiseth*), célèbre docteur ou vartabied arménien, né en 1550 à Vejan, bourg situé dans le territoire d'Érivan. Dès sa tendre jeunesse, il embrassa l'état monastique, et il étudia avec la plus grande ardeur la métaphysique, la philosophie et l'éloquence, sous le fameux vartabied Nersès Peghlou. Il passa quinze années de sa vie, qu'il consacra entièrement à l'étude, dans un monastère de l'île de Lim, située au milieu du lac de Van. Il sortit ensuite de sa retraite, parcourut les diverses provinces de l'Arménie, et y fonda une grande quantité d'écoles, pour répandre l'instruction dans sa patrie. Il revint ensuite dans le monastère de l'île de Lim. En l'an 1629, le patriarche Moïse III, sur le bruit de son savoir et de ses vertus, l'appela à sa cour, et le créa chef du collége établi dans la résidence patriarcale d'Edchmiadsin. Le docteur Erevantsi mourut à Érivan en 1631, ou 1080 de l'ère arménienne. Ses ouvrages, qui sont restés manuscrits, sont: *Analyse de la philosophie d'Aristote;*

Analyse des ouvrages de David le philosophe ; etc., etc.

ÉRIBERT, archevêque de Milan, mort en 1045, fut un chef de parti très-redoutable ; en 1025 il assura la couronne d'Italie à Conrad le Salique, qui le nomma son lieutenant en Lombardie, soumit le royaume d'Arles, réduisit la ville de Lodi en 1027, et lui donna un évêque de son choix. Mais bientôt il leva l'étendard de la révolte contre Conrad, et ne posa les armes qu'après la mort de ce prince.

ÉRIC Ier à VIII, rois de Suède, dont l'histoire est peu connue : ils régnèrent dans le 9e et le 10e siècles. Le plus remarquable fut Éric VIII, monté sur le trône vers l'an 954. Une victoire signalée, qu'il remporta sur son compétiteur Styrbioern, qui était secondé par le roi de Danemark, lui fit donner le surnom de *Victorieux*. On prétend que ce fut lui qui créa en Suède la dignité de *iarl,* répondant à celle de maire ou comte du palais.

ÉRIC IX, surnommé le *Saint,* élu roi de Suède en 1152, et reconnu en Gothie l'an 1155. Il était fils d'un seigneur puissant nommé Jwar, et commença une dynastie qui alterna dans le gouvernement avec la maison de Swerker. Éric régnait à cette époque où l'enthousiasme religieux conduisait des armées de Français, d'Allemands, d'Anglais en Palestine, pour combattre les infidèles. Le roi de Suède, trop éloigné du centre de l'Europe pour s'associer à ces expéditions, mais animé du plus grand zèle pour la propagation du christianisme, résolut d'entreprendre une croisade contre les nations septentrionales, encore attachées au paganisme ; Henri, évêque d'Upsal, né en Angleterre, accompagna le roi dans cette croisade qui fut dirigée contre les Finnois, établis entre les golfes de Finlande et de Bothnie. Ce peuple résista et défendit avec opiniâtreté son culte et son indépendance. Le roi ne put faire d'établissement que sur la côte, et l'évêque d'Upsal, qui voulut propager le nouveau culte, fut assassiné. Retourné en Suède, Éric s'occupa avec beaucoup de zèle de l'administration intérieure, et fit plusieurs institutions utiles pour avancer la civilisation. Mais malgré ses vertus et l'amour de son peuple, ce prince ne put échapper aux effets de la violence et de la rudesse qui caractérisaient son siècle. Magnus, venu de Danemark, rassembla des troupes, et marcha contre Éric vers l'an 1160 ; il approchait d'Upsal lorsqu'on avertit le roi, qui faisait sa prière dans le temple de cette ville. N'ayant pas voulu l'interrompre, il fut cerné et tomba au pouvoir de Magnus, qui lui trancha la tête. Le peuple éclata en regrets ; il fit son patron du monarque que la barbarie du vainqueur lui avait enlevé. Le tombeau d'Éric, canonisé par l'Église, reçut annuellement les hommages de la dévotion. Ses reliques furent conservées dans le temple d'Upsal, où on les montre encore.

ÉRIC X. L'usurpateur Magnus fut chassé par Charles, fils de Swerker, mais Canut, fils de S. Éric, assassina ce nouveau souverain, et monta sur le trône. Il eut un fils qui régna en Suède sous le nom d'Éric X, de 1210 à 1216, et qui est regardé comme le premier roi de Suède qui ait été couronné solennellement ; il porte dans les Chroniques le surnom d'*Éthique.*

ÉRIC XI, surnommé *le Bègue,* fils du précédent, parvint au trône l'an 1222, après Jean Ier, dernier souverain de la maison de Swerker. Éric XI mourut en 1250, ne laissant point d'enfants, et le trône de Suède passa dans la maison des Folkungar.

ÉRIC XII, roi de Suède, de la maison des Folkungar, était fils de Magnus, surnommé *le Leurré,* et de Blanche de Namur. En 1344 il fut déclaré corégent de son père par un parti puissant du clergé et de la noblesse. Ce partage du pouvoir fit naître une guerre entre le père et le fils. Celui-ci mourut en 1359, selon les uns, d'une maladie épidémique ; selon les autres, du poison que lui fit donner sa propre mère. Il avait épousé Béatrix de Brandebourg, qui mourut en même temps que lui.

ÉRIC XIII en Suède, et **VII** en Danemark, né en 1382, était fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, nièce de Marguerite, fille de Waldemar. Il fut nommé en 1397 héritier des couronnes de Danemark, de Suède et de Norwége, que Marguerite venait de réunir par le traité de Calmar. Après avoir été associé quelque temps au pouvoir, il régna seul après la mort de Marguerite, arrivée en 1412. Dénué de talents, lâche et cruel à la fois, il prit des mesures opposées aux vrais intérêts de la vaste monarchie qu'il devait gouverner, et aliéna tous les esprits ; il affaiblit surtout son crédit et ses ressources en faisant une guerre inutile et peu glorieuse aux comtes de Holstein pendant 26 ans. Les Suédois se soulevèrent contre lui et le déclarèrent déchu du trône. Les Danois imitèrent cet exemple, ainsi que les Norwégiens, et en 1439 il ne restait à Éric que l'île de Gottland, où il se livra à la piraterie. Obligé de quitter également cet asile, il se retira à Rugenwalde en Poméranie, où il mourut l'an 1459. Pendant sa retraite à l'île Gottland il composa une Chronique intitulée : *Historica narratio de origine gentis Danorum et de regibus ejusdem gentis, à Dano usque ad annum* 1288. On la trouve dans les *Scriptores rerum septentrionalium* d'Erpold Lindenbrog, et dans le *Chronicon chronicorum* de J. Gruter.

ÉRIC XIV, roi de Suède, fils de Gustave Wasa, et de Catherine de Lauenbourg, naquit le 15 décembre 1533, et succéda à son père en 1560. Doué par la nature d'un esprit vif et d'une âme active, il avait acquis des connaissances très-variées, et semblait destiné à régner avec gloire ; mais son caractère était violent, et de fréquents accès de mélancolie le rendaient inquiet, irrésolu et ombrageux. Les prérogatives que Gustave Wasa avait accordées aux ducs, ses frères, lui inspiraient de la jalousie, le gênaient dans l'administration et favorisaient les vues de plusieurs ambitieux, qui semèrent la discorde dans la famille royale. En 1561, Éric se fit couronner avec beaucoup de pompe à Upsal, et en même temps il créa les dignités de comte et de baron, jusqu'alors inconnues en Suède. Peu après il entreprit un voyage en Angleterre, pour demander la main d'Élisabeth ; mais une tempête violente le força de revenir et il envoya des négociateurs à Londres. Élisabeth donna quelques espérances qui ne furent cependant jamais réalisées. Éric ne fut pas plus heureux dans ses autres projets de mariage, et enfin il résolut d'épouser Catherine Mansdoter, fille d'un caporal ; les états donnèrent leur consentement à cette union ; mais les grandes familles du pays et les ducs en témoignèrent un mécontentement qui augmenta les inquiétudes du roi. Il prit surtout un grand éloignement pour Jean, son frère aîné, duc de Finlande, et le fit mettre en prison avec sa femme.

Cependant son attention fut détournée pendant quelque temps de ces troubles domestiques par la guerre qu'il eut à soutenir contre la Pologne et le Danemark. Il eut d'abord des succès, conquit une partie de l'Esthonie, et enleva aux Danois un grand nombre de vaisseaux; mais ayant pris de fausses mesures, et refusant d'écouter les conseils de ses généraux, il éprouva des revers, surtout du côté de Danemark. Jœran Pehrson, homme vil et cruel, s'empara de sa confiance, et l'entraîna à des actes de dureté et d'injustice qui excitèrent un mécontentement général. Le duc Jean, de concert avec un autre frère du roi, Charles, duc de Sudermanie, se mit à la tête d'une insurrection; et marcha sur Stockholm. Le roi, abandonné de ses troupes et de ses ministres, se retira d'abord dans la cathédrale et ensuite au palais. Il implora la clémence de ses frères, et se reconnut leur prisonnier. Conduit à la cathédrale, il fit publiquement l'aveu de ses torts et résigna la couronne. Son malheureux sort commençait à exciter l'intérêt, et il se forma des projets pour le délivrer. Jean en ayant été averti, ordonna de terminer les jours de son frère par le poison. Éric expira le 26 février 1577. Quoique le règne d'Éric XIV fût très-orageux, et qu'il n'ait duré que 9 ans, il ne fut pas sans influence sur le rôle que la Suède joua ensuite parmi les puissances de l'Europe. On conserve de lui quelques ouvrages qu'il rédigea pendant sa captivité, et l'on fait encore usage, dans les églises du pays, de plusieurs cantiques qu'il composa dans les dernières années de sa vie.

ÉRIC Ier, surnommé *le Bon*, premier roi de ce nom de tout le Danemark. Il régna vers la fin du 11e siècle. Ce fut à sa demande que le pape donna au Danemark un primat, qui obtint le titre d'archevêque et résida dans la ville de Lund en Scanie. Éric était très-religieux; il fit deux voyages à Rome, et reçut les moines de Citeaux en Danemark. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre, et pour apaiser ses remords et faire sa paix avec l'Église, il entreprit un pèlerinage à Jérusalem; mais il mourut sur la route, dans l'île de Chypre, l'an 1103. Dans les premières années de son règne, Éric avait fait une expédition contre les Vandales, et s'était emparé de leur capitale, nommée Jullin, ou Jomsbourg.

ÉRIC II, surnommé *Emund*, roi de Danemark, parvint au trône vers l'année 1135. Il eut, comme Éric Ier une guerre à soutenir contre les Vandales, qui se rendaient redoutables par leurs pirateries. Le pouvoir des évêques s'étant beaucoup augmenté, le roi eut avec eux de fréquentes querelles. Son règne dura deux ans. — Il eut pour successeur ÉRIC III, surnommé l'*Agneau*, qui se fit moine à Odensée, en 1147, après un règne peu remarquable.

ÉRIC IV, roi de Danemark pendant le 13e siècle, surnommé *Plog penning*, à cause d'un impôt qu'il avait mis sur les charrues, fut mis à mort en 1250, par l'ordre de son frère Abel, qui le remplaça sur le trône.

ÉRIC V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fut assassiné près de Viborg, en Jutland, l'an 1286.

ÉRIC VI, fils du précédent, surnommé *Menred*, eut des différends avec le roi de Norwége; les troubles intérieurs avaient augmenté pendant sa minorité, et la régence de sa mère, Agnès de Brandebourg. Lorsqu'il mourut en 1319, Christophe II, son frère, étant monté sur le trône, le Danemark tomba dans un état de confusion et d'anarchie qui dura pendant plusieurs années, et pendant lequel ce royaume fut menacé d'être dissous.

ÉRIC VII, roi de Danemark. *Voyez* **ÉRIC XIII** de Suède.

ÉRIC OLAI ou D'UPSAL, théologien suédois au 15e siècle, doyen du chapitre d'Upsal, a écrit, par ordre de Charles VIII, une *Histoire de Suède*, en latin, qui se termine en l'année 1464, Stockholm, 1615 et 1654.

ERICEIRA (Fernand de MENEZÈS, comte d'), homme d'État et littérateur portugais, né à Lisbonne le 27 novembre 1614, fut successivement gouverneur de Léniche et de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pèdre et conseiller d'État, et mourut le 22 juin 1699. Il a laissé des poésies latines, italiennes, portugaises, espagnoles; des traités de mathématiques et de philosophie; des discours politiques et académiques, et plusieurs ouvrages utiles pour la connaissance de l'histoire de Portugal; les principaux sont: *Histoire de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol; *Histoire de Portugal, de* 1640 *à* 1657, ibid., 1734, 2 vol. grand in-4°; *Vie de Jean Ier, roi de Portugal*, ibid., 1677, in-4°. La *Vie* de l'auteur en latin, par le P. dos Reys, se trouve au commencement de son histoire de Portugal.

ERICEIRA (Louis de MENEZÈS, comte d'), frère du précédent, né à Lisbonne le 22 juillet 1632, mort le 26 mai 1690, fut grand capitaine, habile diplomate et bon écrivain. On a de lui une *Vie de Scanderbeg*, en portugais, Lisbonne, 1688; *Histoire de la restauration du Portugal*, ibid., 1679-98, 2 vol. in-fol.; des *Relations militaires*, des *Discours académiques*, des *Poésies* et des *Comédies*; ces derniers ouvrages sont manuscrits.

ERICEIRA (Louis de MENEZÈS, comte d'), vice-roi des Indes portugaises, a donné un *Supplément au dictionnaire de Moréri*, refondu dans l'édition de 1759; un *Supplément au dictionnaire portugais de Bluteau*; *Sur l'état de l'Asie et principalement de la Chine en* 1719, formant, avec des *Lettres et mémoires sur la vice-royauté de l'Inde*, 3 vol. in-fol.

ERICEIRA (François-Xavier de MENEZÈS, comte d'), de la famille des précédents, né à Lisbonne le 29 janvier 1673, conseiller de guerre, membre des Arcadiens de Rome et de la Société royale de Londres, se distingua dans la carrière des armes et dans celle des lettres, reçut des marques particulières d'estime du pape Benoît XIII, de Louis XV et de l'académie de Pétersbourg, et mourut le 21 décembre 1743. Il a écrit une foule de discours, de dissertations, de remarques, de mémoires, dont le plus grand nombre a été inséré dans le *Recueil* de l'académie de Lisbonne; un poëme épique intitulé: *Henriqueida*, manuscrit, et la traduction en portugais de l'*Art poétique* de Boileau, manuscrit.

ERICEIRA (Jeanne-Joséphine de MENEZÈS, comtesse d'), mère du précédent, née à Lisbonne le 13 septembre 1651, morte le 26 août 1709, cultiva les lettres et la poésie, et a laissé des poésies françaises, italiennes, espagnoles et portugaises, des lettres, des comédies, un poëme intitulé: *Despertador*, etc. (*Réveil du songe de la vie*), et a traduit en portugais les *Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la miséricorde de Dieu*. La plupart de ces écrits sont restés manuscrits.

ERICI (Jacob), savant helléniste suédois au 16e siècle, professeur à Upsal et à Stockholm, mort le 10 décembre 1619, publia dans cette dernière ville, en 1584, le *Discours d'Isocrate à Démonique ;* c'est un des premiers monuments de l'étude de la langue grecque en Suède. — Il y a eu plusieurs savants suédois de ce nom, entre autres ERICI (Isaac), auteur d'un *Calendarium ecclesiasticum sueticum,* etc.

ÉRIGÈNE. *Voyez* **SCOT.**

ERIZATZY (Sargis ou Sergius), savant évêque arménien, né vers le milieu du 13e siècle, un des principaux membres du concile national tenu dans la ville de Sis en Cilicie, l'an 1306, a laissé manuscrit un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse ;* une *Explication des canons de l'Église ,* et un *Discours sur la prédication des apôtres et sur les progrès du christianisme.*

ERIZZO (Sébastien), en latin *Ericius* ou *Echinus,* antiquaire, philosophe et savant littérateur, né à Venise le 19 juin 1525, membre du conseil des Dix, mort le 5 mars 1585, est principalement connu par son *Discorso sopra le medaglie degli antichi,* Venise, 1559, in-4°, ouvrage fort estimé de tous ceux qui s'occupent de la science numismatique. On lui doit encore une traduction des *Dialogues de Platon,* ibid., 1574, in-8°, et *Le sei Giornate,* 1567, in-4°, recueil de nouvelles fort estimé, réimprimé à Livourne en 1794, même format.

ERIZZO (François), de la famille du précédent, doge de Venise, succéda à Nicolas Contarini en 1632, et sut, par sa fermeté, conserver la neutralité de la république, malgré les sollicitations de la France engagée dans la guerre de trente ans. Ayant été chargé d'aller défendre l'île de Candie, attaquée à l'improviste par les Turcs en 1645, Erizzo mourut au moment où il allait s'embarquer.

ERLACH (Rodolphe d'), d'une ancienne famille originaire de Bourgogne et alliée à la maison de Neufchâtel, signala sa valeur au 12e siècle dans la guerre que le comte de Nydau fit aux Bernois, et remporta sur celui-ci, le 21 juillet 1339, la célèbre victoire de Laupen, qui sauva la ville de Berne et assura son indépendance. Erlach périt en 1360, assassiné par son gendre Jost de Rudens d'Underwalden.

ERLACH (Jean-Louis d'), né en 1595, nommé maréchal de France trois jours avant sa mort en 1650, se distingua sous les ordres du prince d'Anhalt, de Maurice de Nassau, en Allemagne, en Hongrie et en Flandre, sous Gustave-Adolphe en Lithuanie et en Livonie. Il conquit Brisach pour la France en 1639, contribua puissamment à la victoire de Lens, en 1648, sous le prince de Condé, et fut nommé commandant général des troupes françaises, après la défection de Turenne, en 1649. Des *Mémoires historiques* ont été publiés sur ce général par Albert d'Erlach de Spietz, Yverdun, 1784, 4 vol. petit in-8°.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1648, mort en 1680, entra fort jeune au service du Danemark, se distingua sur la flotte hollandaise de l'amiral Tromp en 1665, fut nommé chef d'escadre en 1672, contre-amiral en 1676, et vice-amiral de Danemark en 1678. Il eut une grande part à la prise de l'île de Rugen, et se signala aux siéges de Roses, de Palamos et de Barcelone.

ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhofen, conseiller d'État et colonel général des troupes de Berne, né en 1575, mort en 1651, fut employé dans 144 missions ou ambassades auprès du roi de France, de la république de Venise, du duc de Savoie et des différentes diètes ou conférences tenues soit en Suisse, soit dans les pays étrangers. Ses services et ses talents lui méritèrent le titre d'avoyer de Berne en 1629, et une compagnie suisse de 200 hommes dans le régiment des gardes de Louis XIII.

ERLACH (Sigismond d'), neveu du précédent, né en 1614, mort le 1er décembre 1699, conseiller d'État et avoyer de la république, maréchal de camp au service de France, se fit remarquer à la bataille de Lens et au siége de Cambrai, et combattit vaillamment contre les cantons catholiques révoltés en 1655.

ERLACH (Jérôme d'), né en 1667, servit d'abord en France, passa en 1702, comme colonel, au service de l'empereur Léopold ; il se retira en 1715, comblé des bienfaits de la maison d'Autriche, et avec la réputation d'un des plus habiles généraux de son temps, fut nommé avoyer de Berne en 1721, en remplit les fonctions jusqu'en 1747, où il donna sa démission à raison de son âge, et mourut le 28 février 1748.

ERLACH (Charles-Louis d'), né à Berne en 1726, maréchal de camp au service de France avant la révolution, fut chargé du commandement en chef de l'armée suisse, au moment où les Français pénétrèrent dans ce pays en 1798. Ses efforts pour maintenir l'indépendance de sa patrie n'ayant pas été secondés par les membres du grand conseil, Erlach fut repoussé et périt massacré par ses propres soldats qui, à la nouvelle de la prise de Berne, crurent que leur général les avait trahis.

ERMAN (Jean-Pierre), pasteur de la colonie française de Berlin, né dans cette ville en 1735, fut principal du collége français, directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur et membre de l'Académie des sciences et belles-lettres, et mourut en 1814. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français en Prusse,* 1782-1794, 9 vol. in-8°, en société avec le pasteur Declam ; *Éloge historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier ;* des mémoires, des traductions, des sermons, des discours académiques, etc., insérés dans la *Bibliothèque germanique* et dans quelques autres recueils.

ERMAN (Paul), fils cadet du précédent, professeur de physique à l'académie des gentilshommes de Berlin, membre de l'académie de cette ville, a écrit sur le *Galvanisme* plusieurs mémoires intéressants, dont l'un a été couronné en 1807 par l'Institut de France. — Son frère aîné, George Erman, pasteur à Postdam, mort avant son père, a publié un recueil de Sermons.

ERMEDS (Jean-François), graveur, né à Cologne en 1621, mort en 1693, a laissé plusieurs estampes assez estimées de paysages et de ruines.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, fille et héritière de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident en 855, épousa vers 877 Boson II, beau-frère et favori de Charles le Chauve. Veuve en 888, elle conserva la régence du royaume d'Arles jusqu'au moment où son fils *Louis l'Aveugle* monta sur le trône : Ermengarde se retira dans le couvent de Saint-Sixte à Plaisance, et y mourut au commencement du 10e siècle.

ERMENGARDE, fille d'Adalbert II *le Riche*, duc de Toscane, et arrière-petite-fille de Charlemagne, fut célèbre au 10e siècle par sa beauté, son esprit, son courage, et surtout par les intrigues qu'elle fomenta pour troubler la fin du règne de Bérenger Ier, et hâter la ruine de Rodolphe de Bourgogne.

ERMENGAUD ou **ARMEGANDUS** ou **ARMINGANDUS BLASIUS**, de Montpellier, médecin de Philippe le Bel, mort au commencement du 14e siècle, a traduit en latin les *Cantiques* d'Avicenne avec les *Commentaires* d'Averroès, ainsi que le *Traité de la thériaque* de ce dernier, ces traductions se trouvent dans le 10e vol. des *OEuvres d'Averroès*, Venise, 1555. On lui attribue la traduction latine d'un traité *De regimine sanitatis ad sultanum Babyloniæ*, par Moïse Maimonides.

ERMENS (Joseph), imprimeur-libraire de Bruxelles, mort en 1805, était fort versé dans la connaissance des livres ; mais, à l'exemple de tous ceux qui regardent la bibliographie, non comme un moyen, mais comme un but, et qui ne l'étudient pas dans ses rapports avec les autres sciences, il s'attachait de préférence à la partie matérielle et aux minuties de la littérature, se montrant d'une sévérité excessive pour de légères inexactitudes qu'il ne savait pas toujours éviter lui-même. Pendant trente ans, il s'occupa d'une bibliographie historique des Pays-Bas, pour l'impression de laquelle il obtint un privilége exclusif le 12 juillet 1783. Ce travail l'avait engagé à quitter le commerce de la librairie, et à voyager en France et dans les Provinces-Unies pour visiter les bibliothèques les plus considérables. On lui doit beaucoup de catalogues avec des notes. Le catalogue de la bibliothèque d'Ermens a paru en 3 volumes in-8°, Brux., 1805. Il renferme 8,116 articles.

ERMERIC ou **HERMENRIC**, roi des Suèves en Espagne sous l'empereur Honorius, soutint les attaques des Vandales en 419, et mourut en 440, après un règne de 31 ans.

ERMITE (Daniel l'), en latin *Eremita*, littérateur, né à Anvers en 1584, de parents protestants, embrassa le catholicisme par les conseils de l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, auquel il était attaché, fut ensuite secrétaire du grand-duc Cosme de Médicis, et mourut en 1613 à Livourne. On a de lui : *De Helvetiorum, Rhetorum, Sedunensium situ, republicâ et moribus*, Leyde, 1627, in-24 ; *Iter germanicum*, ibid., 1637, in-16 ; *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8° ; des opuscules et quelques pièces de vers latins.

ERMOLDUS (**NIGELLUS**), écrivain du 9e siècle, exilé à Strasbourg par ordre de l'empereur Louis le Débonnaire, dont il avait encouru la disgrâce, termina dans cette ville, en 826, un poëme historique où l'on trouve des faits curieux propres à jeter du jour sur un des principaux événements du règne de ce prince. Cet ouvrage a été inséré dans les *Recueils* de Muratori et de Mencken, et la *Collection des historiens de France* par D. Bouquet, avec des notes et des corrections importantes. Il a été traduit en français dans la *Collection* de M. Guizot, tome IV.

ERNDL ou **ERNDTEL** (Chrétien-Henri), médecin allemand, né à Dresde, où il mourut le 17 mars 1734, premier médecin du roi de Pologne. Entraîné par l'amour des sciences, il avait voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, parcouru les Alpes avec les Scheuchzer ; partout il visitait avec soin les jardins, les bibliothèques et les musées, et prenait des notes sur tous les objets qui méritaient quelque attention ; il les réunit sous ce titre : *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis* 1706 *et* 1707, *facto, relatio ad amicum*, 1710, in-8°.

ERNECOURT (Barbe d'), plus connue sous le nom de Madame de *Saint-Balmon*, née en 1607, partagea les exercices militaires de son mari, colonel au service du duc Charles IV, resta attachée aux intérêts de la France, quoique celui-ci eût pris parti pour les Lorrains et les Impériaux en 1636, et eut la gloire de repousser plusieurs fois les Espagnols. Après tous ses exploits, Mme de Saint-Balmon se retira dans son couvent ; mais sa santé affaiblie ne lui permettant pas de s'assujettir à un régime sévère, elle quitta le cloître et mourut dans son château de la Neuville le 22 mai 1660. Elle avait composé en 1650 une tragi-comédie en 5 actes, *la Fille généreuse*, manuscrit, et une tragédie des *Jumeaux martyrs*, 1650, in-4° ; 1651, in-12. Sa *Vie*, par le P. J. M. de Vernon, a été publiée à Paris, 1678, in-12, sous ce titre : *l'Amazone chrétienne*, ou *les Aventures de Madame de Saint-Balmon*.

ERNEST. *Voyez* **HESSE-RHINFELD**, **MANSFELD** et **SAXE**.

ERNESTI (Jean), recteur du gymnase de Heidelberg au 15e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

ERNESTI (Jacques-Daniel), théologien, né le 3 décembre 1640, mort le 15 décembre 1707, a laissé, entre autres ouvrages : *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales*, Altenburg, 1672, vol. in-8°.

ERNESTI (Jean-Henri), frère du précédent et recteur à Leipzig, né en 1652, mort le 16 octobre 1729, se distingua par son érudition critique. On a de lui, entre autres écrits : *Dissert. de pharisaismis in libris profanorum scriptorum occurrentibus*, Leipzig, 1690, in-12 ; *De non indignâ principibus delectatione ab artibus mechanicis petitâ*, ibid., 1691, in-12 ; *Compendium*, etc., *seu de legendis scriptoribus profanis præcepta*, ibid., 1699, in-12 ; des *Commentaires sur Cornélius Népos, Justin, Térence, Plaute et Quinte-Curce*, ibid., 1707, in-8°, et un grand nombre de dissertations sur différents sujets de métaphysique, d'histoire et de critique.

ERNESTI (Jean-Christian), pasteur à Zeitz, né à Cobourg le 13 février 1695, mort en 1770, a laissé divers ouvrages de théologie, des sermons, des dissertations académiques, et une édition des *Articles de Smalcalde*, un des livres symboliques des protestants.

ERNESTI (Jean-Auguste), un des plus illustres critiques allemands, né le 4 août 1707, mort le 11 septembre 1781, a donné des éditions d'*Homère*, Leipzig, in-8°, 1759-1764-1765 ; de *Callimaque*, Leyde, 2 vol. in-8°, 1761 ; de *Polybe*, Leipzig, 1763-1764 ; de *Xénophon*, d'*Aristote*, etc., qui ont beaucoup contribué aux progrès de la littérature grecque en Allemagne. Les classiques latins qu'il a publiés, principalement *Cicéron*, 7 vol., Leipzig, 1776, 3e édit., et *Tacite*, ib., 1772, in-8°, lui assurent une gloire durable. On a de lui un grand nombre

d'écrits relatifs à la littérature ancienne et à la théologie. Les principaux sont : *Initia doctrinæ solidioris*, Leipzig, 1783, in-8°, 7e édition ; *Institutio interpretis Novi Testamenti*, ibid., 1775, in-8°, 3e édition. Le catalogue de ses ouvrages se trouve dans Bauer : *De formulæ ac disciplinæ ernestianæ indole verâ*, ibid., 1782, in-8°. Son *Éloge*, en latin, par Auguste-Guillaume Ernesti, a paru à Leipzig, 1781, in-8°.

ERNESTI (Gonthier-Théophile), prédicateur à Hildbourghausen, né à Cobourg le 25 juillet 1759, mort le 28 juin 1797, a laissé des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1798, in-8°.

ERNESTI (Auguste-Guillaume), savant critique, fils de Jean-Christian, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipzig, né le 26 novembre 1733, mort le 29 juillet 1801, a donné des éditions de *Tite-Live*, Leipzig, 1801-1804, 5 vol. in-8° ; de *Quintilien*, ibid., 1769, in-8° ; d'*Ammien*, ibid., 1773, in-8° ; de *Pomp.-Mela* (*De situ orbis*), ib., 1773, in-8° ; et a laissé : *Opuscula oratorio-philologica*, ibid., 1794, in-8° ; des dissertations biographiques et des programmes.

ERNESTI (Jean-Christian-Théophile), professeur de philosophie et d'éloquence à Leipzig, né en 1756, à Arnstadt, mort le 5 juin 1802, a donné une édition fort estimée des *Fables d'Ésope*, Leipzig, 1781, in-8° ; *Hesichii glossæ sacræ, emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785 ; *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, etc., 1785, in-8° ; *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, ib., 1797, in-8° ; et a traduit en allemand les *Synonymes lat.* de Gardin Dumesnil, ibid., 1798 et 1800, in-8° ; et une partie des écrits de *Cicéron*, ib., 1799-1800-1801-1802, 3 parties in-8°.

ERNST (Henri), en latin *Ernstius*, savant jurisconsulte allemand, né à Helmstadt le 3 février 1603, professeur de belles-lettres à l'académie de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, mort à Copenhague le 7 avril 1665, a publié plusieurs ouvrages estimés ; on en trouve la liste dans l'*Index scriptorum danorum* de Bartholin ; les principaux sont : *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi, ex veteri codice MS. quod desinit in anno* 1218, enrichi de notes savantes, Sora, 1646, in-8° ; *Σαββατισμὸς, sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4° ; *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12 ; *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1643, in-8° ; *Cl. Jo. Caselii librorum distributio*, Hambourg, 1651, in-4°. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

ERNST (Simon-Pierre), issu d'une famille honorable, naquit à Aubel, province de Liége, le 2 août 1744. Il prit ses degrés à l'université de Louvain, et devint chanoine régulier et lecteur en théologie à l'abbaye de Rolduc. Sa passion dominante était l'érudition appliquée à l'histoire, principalement à l'histoire locale. Il fit des recherches considérables sur le Limbourg, qui n'avait point encore d'annales en propre, et se proposa de publier sur ce sujet un grand travail mentionné avec éloge dans le rapport de l'Institut de France à l'empereur Napoléon en 1810. Plusieurs des innovations religieuses amenées par le régime français n'excitèrent pas non plus de sa part la vive résistance que manifestaient ses confrères dont plusieurs le voyaient d'un mauvais œil, et il accepta sans difficulté la cure d'Afden, près d'Aix-la-Chapelle. Là il se livra plus que jamais à ses études chéries et à ses relations littéraires. L'Institut des Pays-Bas, qui l'avait reçu dans son sein, ne put profiter longtemps de ses lumières. Ernst termina sa laborieuse carrière le 11 décembre 1817. Outre une foule de publications, on lui doit : *Tableau historique des suffragants de Liége*, 1806 et *Histoire du Limbourg*, suivie de celle des comtés de Daelhem et de Fauquemont... publiée par Lavalleye. Ernst a fourni à l'*Art de vérifier les dates*, un grand nombre d'articles.

ERNST (Antoine-Nicolas-Joseph), ministre de la justice de Belgique, puis professeur ordinaire à la faculté de droit, à l'université catholique de Louvain, naquit à Aubel en 1796. Il fit ses études sous la direction de son frère Gérard, plus âgé que lui de 14 ans. Ses progrès furent rapides. Il s'adonna particulièrement à l'étude du droit, à Bruxelles, où il fit son stage. Ses premiers plaidoyers dans cette ville ne furent pas sans éclat. Il alla ensuite à Liége pour y exercer la profession d'avocat, puis il s'adonna à l'enseignement, carrière qu'il a parcourue avec distinction. Il fut attaché comme professeur à l'université de Liége en 1822 et prononça son discours d'installation le 15 avril. Il continua sans interruption à professer le droit jusqu'à ce que les électeurs de Liége l'élurent représentant en 1833. De la vie paisible qu'il menait il fut tout à coup jeté, en quelque sorte malgré lui, dans une vie de tribulations peu faite pour lui. Il n'en fut pas moins à la hauteur du mandat honorable qui lui était confié. Ses idées libérales et indépendantes le firent se placer parmi les représentants formant l'opposition modérée. Il fut chargé en 1833 du rapport sur la loi d'extradition ; il la voulait large, telle que le comportait l'état de choses établi par la révolution belge. Ce fut encore lui qui fut chargé du rapport sur la loi qui allouait une indemnité aux propriétaires des environs de la citadelle d'Anvers. Le 14 juillet 1834, organe de la section centrale, il soutint le projet de loi du gouvernement qui exigeait deux universités en Belgique, l'une à Gand et l'autre à Liége. Il répondit aux adversaires du projet, à ceux qui ne voulaient qu'une université, dont le siége fût à Louvain, que cette ville n'offrait aucune ressource pratique à l'enseignement supérieur. Le 4 août 1834, Ernst fut appelé à succéder à M. Lebeau, comme ministre de la justice. Il apporta dans ses hautes fonctions l'esprit d'ordre et la probité qui le caractérisaient ; néanmoins les reproches ne lui furent pas épargnés, particulièrement à propos de l'application de la loi relative à l'expulsion des étrangers. Lors de la discussion de la loi sur le duel, Ernst soutint que le fait de tuer un homme constituait un homicide de quelque manière que l'on présentât la question, et qu'en conséquence la pénalité devait être appliquée ; mais que le jury était là pour adoucir, dans de certaines circonstances, ce que la loi pouvait avoir de trop rigoureux. Lorsque le gouvernement belge reçut les derniers protocoles de la conférence de Londres, qui déterminaient définitivement les frontières du nouveau royaume, Ernst et M. d'Huart, ministre des finances, prirent la résolution de donner leur démission : elle fut acceptée le 4 février 1839. Dans la séance du 19 du même mois, des explications

furent demandées sur ces deux démissions. Ernst répondit que lorsque les résolutions finales de la conférence furent parvenues au gouvernement, et qu'il était question de les communiquer à la législature, son collègue des finances d'Huart et lui avaient pensé que le gouvernement devait avoir un système net, franc et arrêté ; que le gouvernement ne devait pas se présenter devant les chambres avec un cabinet divisé, qu'il ne fallait qu'une pensée, soit pour la résistance, soit contre la résistance ; que de plus ils croyaient que la dignité et l'honneur du pays ne permettaient de céder qu'en présence d'une force majeure, et pour ainsi dire au moment de subir la contrainte. Ces paroles furent applaudies par beaucoup de députés et par le public des tribunes. La vie politique pour laquelle Ernst n'était pas né, ayant affaibli sa santé, il prit la résolution de se retirer des affaires publiques pour s'adonner de nouveau à l'enseignement. Au mois de juin suivant il fut appelé à remplir une chaire de droit à l'université catholique de Louvain. Il la remplit d'une manière remarquable pendant deux ans, et mourut à Boppart le 10 juillet 1841.

ERNST (Jean-Gérard-Joseph), frère du précédent, professeur à l'université de Louvain, naquit à Aubel le 12 octobre 1782. Après avoir achevé ses études à Aix-la-Chapelle, il obtint le grade de licencié en droit le 21 avril 1807, à l'université impériale de Bruxelles. Ses hautes capacités lui firent bientôt confier les fonctions de suppléant. Il fut nommé professeur à l'école de droit par le grand maître de l'université, le 8 mai 1813. Lors de la formation de trois universités dans le royaume des Pays-Bas, Ernst fut désigné pour la chaire de droit à l'université de Liége. Il fit partie, en 1829, de la commission chargée de rédiger un projet d'organisation d'instruction moyenne, et suppporta à lui seul la plus grande partie du fardeau. A l'époque de l'organisation de l'université catholique de Louvain, l'opinion générale désignait d'avance Ernst pour y occuper la chaire la plus importante de la faculté de droit ; sa nomination eut lieu le 13 octobre 1835. Il fut élu par le sénat, en 1836, membre du jury d'examen, et refusa les mêmes fonctions l'année suivante. Comme jurisconsulte, il était parvenu à une supériorité remarquable. Il expliquait la science du droit avec simplicité, et savait la mettre tellement à la portée de ses auditeurs qu'on s'étonnait, après l'avoir entendu, qu'il y eût eu quelque difficulté. Il exerçait la critique avec un rare talent. Ernst mourut à Louvain le 6 octobre 1842. Il avait été créé chevalier du Lion Belgique le 4 juillet 1829, et avait rempli les fonctions du rectorat à l'université de Liége, pendant les années 1827, 1828 et 1829. On a de lui quelques *Thèses* imprimées et des dissertations manuscrites communiquées à ses élèves.

ERNSTING (Arthur-Conrad), médecin, né à Sachsenhagen en 1709, mort le 11 septembre 1768, s'était particulièrement livré à l'application de la botanique à la médecine. On a de lui une dissertation sur la ciguë aquatique, imprimée sous le titre de *Phellandrologia physico-medica, seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-12; plus un *Vocabulaire* des termes techniques de la botanique, *Prima principia botanica*, Wolfenbuttel, 1748, in-8°; un *Vocabulaire* des médicaments simples et composés tirés des plantes, Helmstadt, 1741, in-4°, en allemand ; une *Histoire physique des plantes*, d'après Linné, Lemgo, 1762, in-4° ; des analyses d'eaux minérales et une description historique du lac de Steinhuder dans les *Notices de Rintel* de 1763 à 1767.

EROLÈS (le baron d'), né dans la Catalogne en 1785, se distingua pendant la guerre contre Napoléon; profitant de la connaissance des localités et de l'ascendant qu'il avait sur les paysans catalans, il inquiéta constamment les Français en se mettant à la tête des *somatèmes*, ou milice du pays, en faisant des levées en masse, lorsque les généraux français s'y attendaient le moins. Lors de la reprise de Figueiras par les Espagnols, à la suite d'un coup de main, le baron d'Erolès réussit à y faire entrer la plus grande partie d'un convoi, qui cependant n'empêcha pas la place de se rendre peu de temps après aux troupes françaises par le manque de vivres. A l'époque de la révolution de 1820, qui rétablit la constitution de Cadix, le baron d'Erolès se prononça en faveur du pouvoir absolu, et fut un des premiers à lever l'étendard de la révolte en Catalogne en 1822, et contribua puissamment à organiser les bandes anticonstitutionnelles, dites *armée de la foi;* il fut un des trois membres de la célèbre régence de la Seu-d'Urgel, et seconda de tous ses moyens l'armée française lorsqu'elle franchit les Pyrénées en 1823. L'intervention française seule sauva Erolès et son parti, car Mina avait anéanti les bandes fanatisées des absolutistes, et repris Urgel; le baron et ses associés ayant été obligés de se sauver en France, ainsi que les principaux chefs des apostoliques, il n'a point joui du triomphe de son parti ; atteint d'une aliénation mentale, il alla en France pour se faire traiter; mais quoique sa raison ait paru s'améliorer, on assure que la guérison ne fut pas complète. Il retourna en Espagne, et mourut au mois d'août 1825, dans la province de la Manche.

ÉROSTRATE, Éphésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelques moyens que ce fût, brûla le temple de Diane à Éphèse, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde. Cet événement eût lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre.

EROTIANUS, médecin grec, vivait dans le 1er siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Néron ; il est auteur d'un glossaire d'Hippocrate, en grec, par ordre alphabétique, ouvrage dédié à Andromachus, archiatre (premier médecin) de Néron. Ce glossaire a été imprimé pour la première fois par les soins de H. Estienne, Paris, 1564, in-8, réimprimé à Venise, 1566, in-4°, avec les notes d'Eustachi. La meilleure édition est celle qu'a publiée J. G. Fréd. Franz, sous ce titre : *Erotiani, Galeni, et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec-latin, Leipzig, 1780, in-8°.

EROVANT II, 10e roi d'Arménie, de la race des Arsacides, né vers le milieu du 1er siècle, s'empara du trône après la mort de Sanadroug et fit massacrer la famille royale; Ardaschès, fils de Sanadroug, échappa seul à ce massacre et se réfugia en Perse. Erovant acheta l'amitié des Romains en cédant à Vespasien la Mésopotamie en échange de l'Arménie supérieure, vers l'an 75 de J.C. Il fit bâtir en 77 la ville d'Erovantachad, sur les bords de l'Araxe ; celle de Pagaran, sur les rives d'Arpatchay, et celle d'Erovantakerd, aujourd'hui Akgé-Kale; cette dernière fut achevée vers l'an 83. L'an 88 de J.C., Ero-

vant fut attaqué, vaincu et détrôné par Ardaschès et périt dans la déroute.

ÉROVAZ, frère du précédent, et comme lui descendant par sa mère de la race royale des Arsacides. En l'an 78 de J. C., son frère le créa grand prêtre des dieux de l'Arménie, et lui donna pour résidence la ville de Pagazan, qu'il venait de faire construire et où il avait réuni toutes les statues qui se trouvaient dans les anciennes capitales de l'Arménie. En l'an 88, après la défaite et la mort de son frère, Sempad Pagratide, général des armées d'Ardaschès II, qui avait détrôné Érovant, vint l'attaquer dans Pagazan. Érovaz fut pris; on lui fit attacher une pierre au cou, et on le précipita dans l'Araxe.

ERPENIUS ou **D'ERPE** (Thomas), célèbre orientaliste, né à Gorcum en Hollande, le 7 septembre 1584, professeur à l'université de Leyde, mort le 17 novembre 1624, a laissé plusieurs ouvrages fort remarquables et propres à faciliter l'étude des langues orientales, entre autres : *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, in-4°, mais dont les meilleures éditions sont celles de 1748 ou 1764, publiées avec des additions par Schultens; *Rudimenta linguæ arabicæ*, nouvelle édition publiée par Schultens, 1770, in-4°; *Proverbiorum arabicorum centuriæ*, etc., 1614, in-8°; l'édition de 1632 est la plus complète; *Locmani sapientis fabulæ*, ibid., 1615, in-8°; *Hist. Josephi patriarchæ ex Alcorano*, etc., ibid., 1617, in-4°.

ERRANTE (Joseph), peintre italien, né en 1760, à Trapani en Sicile, étudia la peinture à Rome, et fut invité par la cour de Naples à décorer le château de Caserte. Enveloppé dans la première persécution des patriotes napolitains en 1788, il se rendit à Milan, où il se fit admirer par le nombre et le mérite de ses ouvrages. Ses plus beaux tableaux sont : le *Concours de la beauté*, le *comte Ugolin*, la *Mort d'Antigone*. Il n'a pas eu le temps de terminer ce dernier, étant mort en 1821 à Rome.

ERRARD (Jean), ingénieur, né à Bar-le-Duc au 16e siècle, estimé de Henri IV et de Sully, construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. On a de lui *la Fortification démontrée et réduite en art*, Francfort, 1594, in-fol., 1604 et 1620.

ERRARD (Charles), peintre et architecte, né à Nantes en 1606, dirigea les travaux de peinture qui se faisaient au Louvre par ordre de Louis XIII, et fut envoyé à Rome pour former les collections d'antiquités que Richelieu avait le projet de réunir à Paris. Il eut part aux dessins de la première édition du *Traité de peinture* de Léonard de Vinci, fut nommé directeur de l'académie à Rome, et mourut en 1689. Comme architecte, Errard a élevé le dôme de l'église de l'Assomption à Paris. Il a été l'éditeur des *Vite di pittori* de Bellori, et du *Parallèle d'architecture*, de Chambrai.

ERRI (Pellegrino degli), né à Modène en 1511, s'avança à la cour de Rome, autant par son mérite que par la protection du cardinal Cortesi. Erri obtint des bénéfices considérables qu'il résigna à son neveu, et mourut en 1575. On a de lui : *Salmi di Davide, tradotti della lingua ebrea nella volgare, con alcuni commenti*, Venise, 1573, in-4°.

ERRICO (Scipion), littérateur, né à Messine en 1592, embrassa l'état ecclésiastique, fut professeur de philosophie, membre des sociétés savantes de Rome, de Naples et de Venise, et mourut le 18 septembre 1670. Ses principaux ouvrages sont : *De Tribus scriptoribus historiæ concilii Tridentini*, Amsterdam, 1656, in-8°; *De Scientiâ mediâ... opusculum*, Gênes, 1668, in-12; *Deidamia dramma musicale*, représenté avec le plus grand succès à Venise en 1644, et à Florence en 1650; *Poesie*, Messine, 1653, in-12, et d'autres ouvrages, soit imprimés soit en manuscrit, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore.

ERSCH (Jean-Samuel), célèbre bibliographe, né le 23 juin 1766 à Gross-Glogau (Silésie), coopéra d'abord à quelques recueils de géographie et de statistique à Iéna, fit paraître en 1788 un *Catalogue des ouvrages anonymes et pseudonymes de l'Allemagne*, pour servir de supplément à *l'Allemagne savante* de Meusel, puis s'attacha à la rédaction de la *Gazette littéraire d'Iéna*, dirigée par Schütz et Bertuch, et vint plus tard rédiger la *Gazette politique* de Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il termina et mit au jour sa *France littéraire*, 1797-1806, 5 vol. in-8°, dont 2 de *supplément*, ouvrage qui embrasse les publications faites de 1771 à 1805, mais où fourmillent les inexactitudes. Revenu à Iéna en 1800 avec le titre de bibliothécaire de l'université, Ersch y ouvrit des cours de géographie et d'histoire moderne; il devint plus tard premier bibliothécaire et professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle. Cet infatigable écrivain, malgré les travaux qu'il avait à poursuivre, entreprit (en société avec Gruber) une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*. Le plan trop vaste de ce recueil en fit échouer la publication; et, après avoir vu la fortune de son libraire compromise par cette opération, Ersch succomba lui-même à la fatigue et aux chagrins le 16 janvier 1828. Il reste à citer de lui : *Répertoire des journaux et autres ouvrages périodiques allemands sur la géographie et l'histoire*, Lemgo, 1790-1792, 3 vol. in-8°; et *Manuel de la littérature allemande*, Amsterdam et Leipzig, 1812-1814, 8 parties en 2 vol. in-8°.

ERSKINE (Ralph), théologien écossais, né en 1628, ministre de Falkirk en 1654, fut dépouillé de cette cure et persécuté avec les presbytériens depuis 1662 jusqu'en 1690, et mourut en 1696, ministre de Churnside dans le comté de Berwick, laissant en manuscrit quelques ouvrages de théologie.

ERSKINE (Ebenezer), fils du précédent, un des chefs de la secte des *seceders*, né en 1680, mort en 1755, a composé des *Sermons*, 5 vol., dont 4 imprimés à Glascow, 1762, et le 5e à Édimbourg, 1765.

ERSKINE (Ralph), frère du précédent, et comme lui partisan de la secte des *seceders*, né en 1682, mort en 1751, a laissé des *Sermons*, des *Sonnets sur l'Évangile*, une paraphrase du *Cantique des cantiques*, un traité polémique intitulé : *la Foi ne tient pas à l'imagination*, le tout publié en 2 vol. in-fol., Glascow, 1765.

ERSKINE (Jean), baron de Dun, un des plus zélés propagateurs du protestantisme en Écosse, né vers 1508, rendit de grands services à son pays en repoussant les Anglais qui infestaient la côte d'Écosse en 1547, fut l'un des commissaires envoyés en France pour assister au mariage de la reine Marie Stuart (1557), prit une part très-active à la guerre civile de 1559, déposa les armes en 1560 pour se livrer à la prédication, fut chargé du

maintien de la discipline de l'Église réformée, et mourut en 1591.

ERSKINE (David), lord Dun, descendant du précédent, fut un jurisconsulte très-distingué, et devint membre de la cour de session. Il s'opposa vivement à l'union de l'Écosse, et protégea le clergé épiscopal en butte aux persécutions. Nommé en 1713 un des commissaires de la cour de justice, il conserva cet emploi jusqu'en 1750. Il publia ensuite un volume intitulé : *Opinions de lord Dun,* 1752, in-12, ouvrage singulièrement estimé. Il mourut en 1755, à l'âge de 85 ans.

ERSKINE (Jean), fils de Jean Erskine de Carnock, naquit à Édimbourg en Écosse, vers l'an 1721, et y mourut le 19 janvier 1803. Il fut le camarade d'études du célèbre Robertson, et ministre presbytérien dans la même église que cet historien. Il s'est acquis une réputation méritée par son éloquence; les sermons qu'il a prêchés à Édimbourg, sont les premiers où l'on trouve des beautés de style inconnues auparavant aux lourds et austères prédicateurs de cette communion. Il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : *Esquisses de l'histoire de l'Église,* Édimbourg, 1770-1797, 2 vol. in-8°; *Sermons*, ibid., 2 vol. in-8°; *Nouvelles religieuses des pays étrangers*. Ce dernier ouvrage était périodique : il n'en a paru que les cinq premiers numéros. Ce théologien a laissé un grand nombre de manuscrits dont le public ne jouira probablement jamais, l'écriture de l'auteur étant presque indéchiffrable.

ERSKINE (Thomas lord), célèbre orateur anglais, né en 1750, entra à 14 ans dans la marine royale comme aspirant, et passa ensuite dans un régiment d'infanterie, où il servit avec le grade d'enseigne jusqu'en 1777, époque à laquelle il embrassa la carrière du barreau. Ses débuts y furent brillants, et en peu de temps sa réputation s'accrut à un tel point, que ses plaidoiries lui rapportèrent plus de 100,000 fr. par an d'honoraires. Ayant été à Paris après la paix d'Amiens, il fut présenté à Bonaparte, en même temps que Fox, au palais des Tuileries. Il accepta en 1804, le commandement d'un corps de volontaires, sous le nom d'*Association de la loi*. Il défendit en 1805 l'amiral Calder devant la commission chargée de le juger. Nommé membre du parlement par le bourg de Portsmouth en 1783, et constamment réélu jusqu'à ce qu'il eût été appelé à la pairie en 1806, lord Erskine n'obtint pas des succès aussi éclatants à la tribune qu'au barreau; toutefois, les Anglais lui durent la conservation et l'extension des deux institutions, bases fondamentales de tout gouvernement représentatif, la liberté de la presse et le jugement par jury. Nommé en 1806 lord grand chancelier d'Angleterre, il perdit cette place l'année suivante, par la chute du ministère de lord Granville. Là se termine à peu près sa carrière politique. Lors du voyage que les souverains alliés firent à Londres, en juin 1814, il fut présenté à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse qui lui firent un accueil très-flatteur. En 1815, il fut décoré de l'ordre du Chardon, qui, sauf de rares exceptions, ne s'accorde qu'à des ducs et des comtes. Les maladies et des embarras pécuniaires vinrent empoisonner ses derniers jours. C'est dans cet état de gêne qu'il dut passer les dernières années de sa vie; il mourut le 17 novembre 1823. On a de lui quelques écrits, tels que : *A view of the causes and consequences of the war with France,* 1797, pamphlet qui eut 43 éditions cette même année; la *Préface* des discours de Fox; un roman politique en 2 vol., intitulé : *Armata;* enfin plusieurs brochures en faveur de la cause des Grecs.

ERSKINE (Henri), frère du précédent, né à Édimbourg le 1er novembre 1746, se voua au barreau dans son pays natal, et s'acquit, par son mérite et ses succès, une grande réputation. Il suivit, ainsi que son frère, le parti des whigs, dont il fut un des plus ardents soutiens. En 1782, il fut nommé lord-avocat d'Écosse, siégea au parlement d'Angleterre comme membre pour les districts de Dunbar et Dumfries, et fut une seconde fois élevé au poste important de lord-avocat, qu'il perdit par suite de la mort de son ami et protecteur M. Fox. La faculté des avocats d'Édimbourg l'avait nommé son doyen. Il mourut le 8 octobre 1817, universellement regretté. Il se distingua pendant sa longue et brillante carrière, non moins par l'éclat de son esprit, la grâce et la vivacité de son éloquence, que par ses vastes connaissances et la force et la justesse de son raisonnement.

ERSKINE (Charles), cardinal, né à Rome le 13 février 1753, et issu d'une des familles écossaises qui suivirent les Stuarts lorsqu'ils cessèrent de régner, embrassa la profession d'avocat et se fit distinguer par sa latinité élégante et pure. Il plut beaucoup à Pie VI, qui le fit prélat et chanoine de Saint-Pierre, et l'envoya plus tard, en qualité de son ministre, à Londres lorsque ce pape devint un des membres de la coalition contre la France. Il y resta pendant huit ans, sans figurer beaucoup parmi les diplomates, et chercha sans succès, à plusieurs reprises, à obtenir l'émancipation des catholiques d'Irlande, quoiqu'il eût fait habilement sentir que c'était le plus sûr moyen de les détacher de leurs liaisons avec la France. Ce prélat reçut enfin la récompense de ses services diplomatiques, et fut fait cardinal par Pie VII; il alla peu après à Paris, où le premier consul lui fit l'accueil le plus distingué. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut compté parmi les cardinaux les plus instruits et les plus aimables. Il est mort le 19 mars 1811. Il joignait à de vastes connaissances sur l'histoire, les arts et la littérature, le talent le plus prononcé pour les langues; il parlait et écrivait, avec une égale facilité le latin, l'italien, le français et l'anglais. Il fut négociateur habile, souple et adroit, et était entièrement exempt de préjugés religieux.

ERTBORN (Joseph-Charles-Emmanuel, baron van), né à Anvers le 22 novembre 1778, remplit plusieurs emplois administratifs sous la domination française, et quelques fonctions financières lors de la révolution arrivée dans son pays en 1814. Après l'organisation définitive du royaume des Pays-Bas, il devint directeur des contributions indirectes de la province de Liége. En 1810, il passa au conseil général des monnaies à Utrecht, fut nommé, en 1821, membre de la chambre des comptes du royaume, et mourut à la Haye le 1er septembre 1823. Il possédait très-bien le grec, le latin, le français, l'italien, l'allemand, le hollandais, et s'était toujours occupé de travaux scientifiques ou littéraires. Nous citerons de lui un vol. de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits*, 1806.

ERTHAL (François-Louis, baron d'), né à Lohr, dans le pays de Mayence le 16 septembre 1730, fut élu le 18 mars 1779, prince-évêque de Wurtzbourg, et le 12 avril de la même année, prince-évêque de Bamberg. Il mourut à Wurtzbourg le 14 février 1795. Étant président de la régence à Wurtzbourg, son évêque, Adam-Frédéric de Seinsheim, l'envoya à Vienne, pour y recevoir l'investiture de l'Empereur. Il se fit connaître de Joseph II d'une manière si avantageuse, que ce prince le nomma successivement conseiller intime de l'Empire, inspecteur du tribunal suprême de l'Empire à Wetzlar, et enfin commissaire impérial à la diète de Ratisbonne. On a de lui, en allemand : *Sur l'esprit du temps et sur les devoirs des chrétiens*, Wurtzbourg, 1793, in-8° ; cet ouvrage était destiné à réfuter les doctrines révolutionnaires ; *Sermons adressés au peuple de la campagne*, Bamberg, 1797, in-8°.

ERTINGER (François), graveur, né à Colmar en 1640, a gravé différents morceaux, d'après le Poussin, Vander Meulen et Rubens, entre autres, l'histoire d'Achille, en 8 pièces, d'après ce dernier maître. On a de lui aussi 12 sujets des Métamorphoses, d'après les miniatures de Werner, ainsi que l'histoire des comtes de Toulouse, en 10 pièces, et un sujet des Noces de Cana, d'après Lafage.

ERTOGRUL, chef des Turcs, père d'Ottman, le fondateur de l'empire ottoman et de la dynastie ottomane, était fils de Soliman-Chah, dont les Turcs font remonter l'origine jusqu'à Japhet, fils de Noé, et qui se noya dans l'Euphrate, à la tête d'une troupe de Carismiens, qui fuyaient devant les fils de Gengis-Kan. Ertogrul, devenu leur chef, arriva dans l'Asie Mineure, où régnait Aladin, sultan d'Iconium, de la race des Seljoncides, et se soumit à lui avec 400 familles fugitives qu'il amenait à sa suite ; le territoire de Sogus, sur les bords du fleuve Sangara, près de la mer Noire, lui fut donné pour refuge, et il y gouverna sa tribu pendant 52 années. Tour à tour brigand et pasteur, il s'empara de tout le pays qui avoisine Ancyre et Césarée, purgeant cette contrée de ce qui y était resté des Tatars de Gengis-Kan. Fanatique et conquérant par besoin et par enthousiasme, Ertogrul prêcha à main armée le mahométisme, et enleva aux Grecs la ville célèbre de Kutaïa. Cet exploit, qui distingua l'an de l'hégire 680 (ou l'année 1281 de J. C.), précéda de peu de temps la mort de ce chef, illustre dans les annales des Ottomans, qui le regardent comme leur patriarche. Il mourut âgé de plus 90 ans, et justifia toute sa vie le nom d'Ertogrul, qui veut dire *Homme juste*.

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, fils du Grec Ardabaste que les empereurs de Constantinople avaient exilé, était allié par les femmes au sang royal des Goths, et devint le favori du roi Wamba. Tout-puissant sous ce prince, il le trahit ensuite pour lui ravir la couronne en 680. Ervige fit prendre à Wamba un breuvage qui mit ce prince en danger de mort, et, profitant de son état de faiblesse, il lui surprit un écrit par lequel le roi lui résignait le sceptre. Ervige sut attirer à lui le clergé, et son élection ayant été confirmée dans le 12ᵉ concile de Tolède, il fut couronné le 21 octobre 680. Ce prince mourut en 687, après avoir possédé tranquillement la couronne, qui passa à Égiza son gendre.

ERWIN DE STEINBACH, célèbre architecte du 13ᵉ siècle, mort en 1318, dirigea pendant 28 ans les travaux de la cathédrale de Strasbourg, édifice dont la tour, élevée de 436 pieds, fut entièrement achevée d'après ses dessins et terminée en 1439.

ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne LEPORIN), femme savante, née à Quedlimbourg en Saxe le 13 novembre 1715, morte le 13 juin 1762, avait étudié la médecine sous son père, le docteur Leporin, et fut admise au doctorat à l'université de Halle en 1754. Sa thèse inaugurale sur cette importante question : *Quod nimis citò ac jucundè curare, sæpiùs fiat causa minùs tutæ curationis ?* a été publiée en allemand, Halle, 1755, in-8°. On a en outre de Mᵐᵉ Erxleben : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8°.

ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), naturaliste, fils de la précédente, né le 22 juin 1744, mort le 19 août 1777, professeur de philosophie à Gœttingue, a laissé un grand nombre d'ouvrages en allemand, que l'on regarde comme classiques ; les principaux sont : *Éléments d'histoire naturelle*, Gœttingue, 1768, in-8°, souvent réimprimé ; *de physique*, 1772, in-8° ; *de chimie*, 1775, in-8° ; *Considérations sur les causes de l'imperfection du système minéral*, 1768 ; *Introduction à la médecine vétérinaire*, 1769 ; *Systema regni animalis*, etc., Leipzig, 1777, ouvrage très-estimé.

ERZILLA. *Voyez* **ERCILLA.**

ES (Jacques van), peintre, né à Anvers en 1570, réussit particulièrement à peindre les poissons, les coquillages, les crabes, les oiseaux et les fruits. La galerie de Vienne possède deux de ses plus beaux tableaux : l'un représente *un marché au poisson sur le bord de la mer*, l'autre un sujet de nuit qui offre un bel effet de clair-obscur. Le musée d'Anvers a de ce peintre un tableau de nature morte, une cruche à vin, des citrons coupés, etc.

ÉSAÜ, fils aîné d'Isaac et de Rébecca, avait 40 ans lorsqu'il vendit, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse à Jacob, son frère. Il chercha longtemps à tirer vengeance de la supercherie par laquelle celui-ci lui avait enlevé la bénédiction paternelle ; et après s'être enfin réconcilié avec Jacob, il se retira à Séir en Idumée, où il mourut l'an 1710 avant J. C. Ésaü était très-velu, et c'était par là que, Isaac devenu aveugle, le distinguait de son frère.

ESCALANTE (Jean d') fut un des principaux aventuriers qui, en 1518, se joignirent à Cortez pour entreprendre la conquête du Mexique. Ce chef lui donna le commandement de l'une des onze compagnies qui formaient sa troupe, et de l'un des onze bâtiments qui furent employés à l'expédition. Lorsque Cortez établit la colonie de la Vera-Cruz, Escalante en fut nommé alguazil-major, ou lieutenant criminel, et unit à cette qualité celle de commandant de cette place. Cortez étant à Zempoala, chargea Escalante de faire sortir de la Vera-Cruz et de couler à fond tout ce qui pouvait servir à naviguer ; et quand il partit pour aller trouver Montezuma, il lui laissa le commandement. Le choix de Cortez fut approuvé généralement, parce qu'Escalante était un

homme prudent et actif. Il s'occupa de fortifier la Vera-Cruz, ainsi que de conserver les amis que Cortez s'était faits parmi les habitants du pays. La tranquillité ne fut pas en effet troublée par ceux-ci. Ce fut Qualpopoca, général des troupes de Montezuma sur la frontière, qui, cherchant à soutenir les commissaires mexicains chargés de recueillir le tribut, laissa commettre des violences à ses troupes. Les Totonaques, habitants de la montagne, voyant leurs maisons détruites, portèrent leurs plaintes à la colonie espagnole. Escalante fit prier le général mexicain de suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée de nouveaux ordres de sa cour. La réponse de Qualpopoca engagea Escalante à se mettre en état de défense; il forma un corps de montagnards qui fuyaient les violences des Mexicains, et se mit à leur tête avec 40 Espagnols et 2 pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre. Le combat s'engagea. Les Espagnols furent vainqueurs; mais ils perdirent sept de leurs plus braves soldats et Escalante leur chef, qui mourut de ses blessures. La mort d'Escalante fut vengée cruellement par Cortez, qui en prit occasion pour s'emparer de la personne de Montezuma, et faire perdre la vie à Qualpopoca et à ses principaux officiers par le supplice du feu.

ESCALANTE (Jean-Antoine), peintre, né à Cordoue en 1630, mort à Madrid en 1670, imita la manière du Tintoret. On voit à Madrid plusieurs de ses ouvrages, entre autres : la *Vie de saint Gérard*, suite de compositions dans le cloître des carmes; une *sainte Catherine; la mort de Jésus-Christ;* un *Christ expirant*, et une *Rédemption des captifs*, où il s'est peint parmi les esclaves.

ESCALE. *Voyez* **SCALA.**

ESCALQUENS (Guillaume), capitoul de Toulouse en 1326, se fit faire de son vivant un service funèbre auquel assistèrent ses collègues et un grand nombre d'autres personnes. Pendant qu'on officiait, il resta étendu dans un cercueil les mains jointes et entouré de 40 torches allumées ; on fit tous les encensements et on récita les prières des morts; après la cérémonie il emmena dîner chez lui les principaux témoins. L'archevêque de Toulouse, dans un concile provincial assemblé *ad hoc*, défendit à tous les fidèles de sa juridiction, sous peine d'excommunication, de renouveler le scandale de cet acte de folie, dont Charles-Quint donna le pitoyable exemple à l'Espagne 200 ans après.

ESCAMARD (Vincent d'), maréchal de camp et directeur général du génie et de l'artillerie au service du roi des Deux-Siciles, naquit à Naples le 17 août 1772, d'une famille noble et très-ancienne, originaire de Nantes. Doué d'un penchant décidé pour les sciences exactes et pour les armes, le jeune Vincent entra de bonne heure comme cadet dans le collége royal militaire de Nantes, où il se fit remarquer par ses rapides progrès et la solidité de son esprit. A peine âgé de 17 ans, il subit l'examen d'officier d'une manière si distinguée, qu'il fut nommé enseigne au corps royal d'artillerie. En 1793, il suivit les troupes napolitaines à Toulon et signala son courage. De retour de l'expédition, il obtint, en récompense de sa bravoure, le grade de lieutenant-capitaine. Lorsque les vicissitudes de la guerre appelèrent l'armée napolitaine dans les États pontificaux et la Toscane, d'Escamard commanda l'artillerie au siége de Sienne. Après la conclusion de la paix, il remplit les fonctions de professeur des jeunes officiers d'artillerie. Envoyé dans la Pouille, à l'époque où cette province était occupée par les Français, d'Escamard sut y maintenir la paix, en protégeant avec une égale impartialité les intérêts des habitants et ceux des troupes étrangères. En 1806, après avoir rendu de grands services à l'armée napolitaine, par des reconnaissances hardies et par la défense des retranchements sur les rives du Coscile, il passa en Sicile avec l'arrière-garde. En 1809, il signala de nouveau sa bravoure à la prise d'Ischia, et dans plusieurs autres opérations des troupes anglo-siciliennes, dont les îles du golfe de Naples furent le théâtre. En 1813, il fut nommé lieutenant-colonel et commandant de la brigade des ingénieurs de campagne; puis colonel, et en 1815, après le retour du roi Ferdinand à Naples, maréchal de camp et inspecteur général du génie, fonctions avec lesquelles il cumula bientôt celles de secrétaire de la commission chargée de former la nouvelle armée, et celle de directeur de la première section du conseil suprême de guerre. Plus tard, il devint conseiller d'État et juge à la haute cour militaire; dans toutes ces charges il se montra probe et impartial au plus haut degré. En 1830, le roi réunit le corps du génie à celui de l'artillerie, et nomma d'Escamard directeur général de ce corps combiné, ainsi que du bureau topographique et des écoles militaires. En décembre 1836, d'Escamard sollicita et obtint sa retraite. Il mourut le 4 janvier 1837. Il était membre honoraire de l'Académie royale des sciences et beaux-arts de Naples; grand-croix de l'ordre de Ferdinand I[er] et commandeur de celui de Saint-George de la Réunion. Il n'a publié qu'un seul ouvrage : *Cours d'artillerie*, mais a laissé un grand nombre de manuscrits relatifs à l'art de la guerre.

ESCARS (Jean-François de PEYRUSSE, duc d'), premier maître d'hôtel du roi Louis XVIII, né le 15 novembre 1747, entra d'abord comme cadet de famille dans l'ordre de Malte; mais à la mort de son frère aîné il s'attacha au service du roi, d'abord dans la marine, puis dans l'armée de terre. Il était colonel du régiment d'Artois en 1774. Le 9 mars 1783, il fut compris dans une promotion de maréchaux de camp. Invariablement opposé à la révolution, le baron d'Escars suivit les princes dans l'émigration. Son esprit cultivé, ses manières agréables et insinuantes le rendaient éminemment propre aux fonctions diplomatiques. Aussi fut-il dès 1791, envoyé auprès du roi de Suède. Il était encore à Stockholm au moment de l'assassinat de Gustave III. Depuis il remplit diverses missions diplomatiques. Il rentra en France avec Louis XVIII qu'il n'avait presque pas quitté. Il fut successivement de 1814 à 1816, créé lieutenant général, pair de France, premier maître d'hôtel du roi, enfin duc. Louis XVIII aimait beaucoup le duc d'Escars, dont il appréciait les connaissances littéraires et gastronomiques. Le 3 janvier 1821, il fut nommé premier maître d'hôtel. Il mourut le 9 septembre 1822.

ESCARS (François d'), parent du précédent, fut lieutenant général, pair de France, cordon rouge, gouverneur d'une division militaire, chevalier des ordres du roi, enfin capitaine des gardes de Monsieur. Avant la révolution, il était attaché en qualité de gentilhomme à

ce prince, qu'il ne quitta jamais pendant l'émigration, et qui l'avait chargé de plusieurs missions diplomatiques. Il mourut à Paris le 30 décembre 1822.

ESCAYRAC (Étienne-Henri de LAUTURE, marquis de), naquit en 1747 au château de Lauture en Quercy. Escayrac se destina au service. Il parcourut rapidement les divers grades, se distingua au siége de Mahon et passa ensuite dans les colonies. A son retour, il fut nommé capitaine au régiment de Bouflers, puis officier supérieur dans la gendarmerie de France, ensuite colonel en second du régiment de Languedoc, et enfin colonel du régiment de Guienne. Au milieu des premiers troubles révolutionnaires qui éclatèrent à Montauban où il était en garnison, Escayrac déploya son énergie contre les fauteurs, bientôt la position ne fut plus tenable et il prit le parti de passer en Espagne. Il prit la route de Languedoc, et s'arrêta chez le comte de Clarac, son parent. La nouvelle de son arrivée se répandit dans les environs et le château fut investi par les incendiaires qui alors parcouraient la campagne. On mit le feu au château. La maison embrasée s'écroula. D'Escayrac, réfugié avec son secrétaire et de Clarac dans les souterrains du château, était étouffé par la vapeur, la chaleur et la fumée; il essaye de se sauver à travers les flammes; cinq coups de fusil l'atteignent aussitôt, et il tombe mort. Cet événement eut lieu dans la nuit du 7 au 8 janvier 1791. De Lauture d'Escayrac était alors dans sa 44e année : la plupart de ses compagnons d'infortune périrent misérablement avec lui.

ESCHASSERIAUX (Joseph), l'aîné, conventionnel et membre de la Légion d'honneur, né à Saintes vers 1757. Il était homme de loi et administrateur du département de la Charente-Inférieure au commencement de la révolution, lorsque ce même département le députa successivement à l'assemblée législative et à la Convention. Partisan exagéré des opinions de la Montagne, il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Ayant ainsi mérité d'être membre du comité du salut public, où il entra après la journée du 9 thermidor, il y montra beaucoup d'activité: ses fréquents rapports furent surtout relatifs à des objets de police et d'administration intérieure. Favorable à toutes les mesures proposées contre les émigrés, il ne se montra pas moins ennemi des prêtres; il s'opposa constamment, soit à leur rentrée ainsi qu'à la liberté du culte, soit à la clôture des clubs. Au conseil des Cinq-Cents il se chargea de plusieurs rapports sur les finances, et en fut élu secrétaire le 21 mai 1796. Ayant été réélu, il s'opposa vivement, le 11 juillet 1797, dans la discussion sur la police des cultes, aux projets, insidieux, selon lui, des hommes qui ne se croyant à la vérité d'aucune religion, prétendaient néanmoins acheter et doter les églises des catholiques. Insistant sur le maintien des sociétés populaires, il proposa un mode de surveillance que l'autorité exercerait sur elles. Le 25 septembre de la même année, il demanda qu'on érigeât un monument à la gloire des fondateurs de la république. L'événement du 18 brumaire ne l'engagea pas à la retraite; il devint membre du tribunat. Le 27 novembre 1804, il accepta la décoration de la Légion d'honneur, et ensuite, après avoir été chargé d'affaires dans le Valais, il remplit en Italie des missions diplomatiques, particulièrement près de la princesse de Lucques. Mais Eschasseriaux quitta entièrement la scène politique à l'époque de la rentrée des Bourbons, et resta auprès de son beau-père l'ex-sénateur Monge. Il n'occupa aucune place durant les cent jours, et, n'ayant point signé l'acte additionnel, ne se trouva pas au nombre des régicides expulsés du sol de la France; il est mort en 1829. Les principaux ouvrages qu'il a publiés sont: *Tableau politique de l'Europe au commencement du dix-neuvième siècle, et moyens d'assurer la paix générale*, 1802, in-8°; *l'Homme d'État*, 1803, in-8°; *Lettres sur le Valais*, etc., 1806, in-8°.

ESCHASSERIAUX (René), médecin, frère du précédent, né à Saintes en 1759, fut un des administrateurs du district de cette ville en 1790, puis élu député suppléant de la Charente-Inférieure, à l'assemblée législative et ensuite à la Convention, où il n'entra qu'après le procès de Louis XVI. Il présenta au nom des comités de nombreux rapports; mais beaucoup plus modéré que son frère, il parla souvent en faveur des parents ou des créanciers des émigrés, et il chercha à étendre les moyens de se pourvoir en radiation. Le 7 octobre 1794, il fut nommé secrétaire de la Convention, et, l'année suivante, il parvint de faire rentrer dans ses biens la famille de Dietrich, qui avait été maire de Strasbourg et victime des proscriptions de cette époque. En 1798, il sortit du conseil des Cinq-Cents, mais il fut immédiatement réélu. Après avoir voté, en 1799, la suppression des lois qui entravaient la liberté de la presse, il siégea, vers la fin de l'année, au corps législatif qu'on venait de réorganiser, et dont il ne cessa de faire partie qu'en 1803. Jusqu'en 1810, il remplit les fonctions de conseiller de préfecture du département de la Charente-Inférieure, qui lui avaient été confiées après sa sortie du corps législatif, et après s'être démis de cette place, il exerça celle de maire de la ville de Saintes. Nommé à la chambre des députés de 1815, après le retour de Napoléon, Eschasseriaux n'eut point l'occasion de s'y faire remarquer. Il fut de nouveau réélu à la chambre des députés en 1827, où il a constamment siégé jusqu'à sa mort en novembre 1832.

ESCHASSERIAUX (Camille), neveu du précédent, né à Saintes en 1800, fut élu député de la Charente-Inférieure en 1831, et après avoir pris la part la plus active aux travaux des sessions de 1831, 1832 et 1833, mourut d'un épuisement causé par le travail le 2 juin 1834. Il siégeait à l'extrême gauche, et se montra dans toutes les occasions fort opposé au clergé.

ESCHELS-KROON (Adolphe), voyageur danois, né en 1736, agent du Danemark dans les Indes, fit un séjour de 18 ans dans ces contrées, et mourut à Kiel le 18 octobre 1793. Il a écrit en allemand: *Description de l'île de Sumatra*, etc., Hambourg, 1782, in-8°; *État des îles de l'océan Indien, surtout de Bornéo; Descriptions de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines, de l'île de Ceylan, du cap de Bonne-Espérance*, etc., insérées dans le *Journal politique* de Schirach. Langlès a traduit la *Description de Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

ESCHENBACH (Wolfram d') est le nom d'un des poëtes les plus distingués du moyen âge. Il appartenait à une famille noble, qui possédait les châteaux et bourgs

d'Eschenbach ou d'Eschilbach, et Pleienfelden, dans le haut Palatinat, sur la frontière du pays de Bayreuth. L'année de sa naissance et celle de sa mort sont incertaines. Il assista, en 1207, au combat poétique de Wartbourg. S'il était bien prouvé qu'il fût l'auteur du poëme de *Godefroid de Brabant,* qu'on lui attribue, il en résulterait qu'il vivait encore en 1227. Comme tous les gentilshommes de son temps, il embrassa le métier des armes; mais c'était beaucoup moins par ses exploits militaires que par ses poésies, qu'il espérait transmettre son nom à la postérité. On croit qu'il a été marié, et qu'il a laissé un fils. Il fut enterré dans l'église du bourg d'Eschenbach, où l'on voyait son tombeau dans le 15e siècle. D'après les notices insérées dans le *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst*, on a d'Eschenbach une espèce de drame, intitulé: *le Combat de Wartbourg,* qui renferme les morceaux chantés par les six minnesingers réunis, en 1207, à la cour de Thuringe. Jusqu'à ce jour, on a regardé l'auteur de ce recueil comme inconnu.

ESCHENBACH (André-Christian), savant littérateur allemand, naquit à Nuremberg en 1663. Il fit ses études à l'université d'Altdorf, et après y avoir reçu le degré de maître ès arts, fut nommé professeur suppléant à Iéna, place qu'il remplit avec succès. Eschenbach fut nommé, en 1695, diacre de l'église Sainte-Marie, et professeur de langue grecque au collége de Saint-Gilles à Nuremberg; dix ans après, il obtint, en récompense de ses services, la place de pasteur de l'église Sainte-Claire; il partagea ses moments entre ses devoirs et l'étude, et mourut le 24 septembre 1722. On a d'Eschenbach des *Dissertations* en latin.

ESCHENBACH (Chrétien-Ehrenfried) naquit à Rostock, le 21 août 1712. Après avoir terminé dans cette ville son cours de latinité, il fut placé par son père dans une pharmacie très-renommée de Leipzig, où il resta près de cinq ans. De retour dans sa patrie, la médecine devint l'objet spécial de ses études. Il y consacra trois années, et partit ensuite pour la Russie. L'université de Rostock lui conféra, quoique absent, le titre de docteur en 1735. Il pratiqua la médecine à Dorpat les deux années suivantes, et vint l'exercer pendant trois autres dans sa ville natale. En 1740, il fit un voyage en France, attiré par l'éclat dont y brillait la chirurgie. Revenu à Rostock, en 1742, il y continua l'exercice de sa profession, et obtint, en 1756, la chaire de mathématiques, qu'il occupa dix années. Nommé alors professeur de médecine et médecin-physicien, il remplit de la manière la plus distinguée ces honorables fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mai 1788. Ses écrits, imprimés à Rostock, sont nombreux et variés; la plupart consistent en livres élémentaires et en dissertations sur l'art de guérir.

ESCHENBACH (Jérôme-Christophe-Guillaume), ingénieur et mathématicien allemand, né à Leipzig, en 1764, après avoir enseigné quelque temps dans sa patrie, entra en 1791 au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, fut employé comme capitaine du génie au cap de Bonne-Espérance, à Batavia et à Malac. Lorsque les Anglais s'emparèrent de cette dernière place, il fut fait prisonnier de guerre et mourut à Madras, le 7 mars 1797. On a de lui quelques dissertations latines sur des sujets de haute géométrie.

ESCHENBACH (Jean-Chrétien), juriste allemand, né le 26 octobre 1747 à Rostock, reçut sa première éducation dans cette ville, où il exerça la profession d'avocat après avoir passé un an à Leipzig. N'ayant pu se former une clientèle suffisante, il sollicita une place de conseiller qu'il ne put obtenir. Après s'être fait recevoir docteur en 1775, il obtint la chaire de droit à Rostock; ses appointements étant trop minimes, il donna sa démission. En 1801, le second quartier des bourgeois l'élut pour son homme d'affaires. Il donna des leçons au futur grand-duc, et mourut le 12 août 1822. Écrivain érudit et sagace autant que laborieux, Eschenbach a passé en revue une foule de sujets de jurisprudence.

ESCHENBURG (Jean-Joachim), célèbre critique, né à Hambourg le 7 décembre 1733, fut gouverneur public des élèves du collége Carolin à Brunswick, enseigna toute sa vie, autant par des actions que par des discours, la morale et la vérité, et mourut le 29 février 1820. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer une traduction de Shakspeare, Zurich, 1775, plus complète que celle de Wieland; *Théorie et cours de belles-lettres,* Berlin et Stettin, 1783, traduite en français par Storch, Saint-Pétersbourg, 1789, in-8°; *Manuel de littérature classique,* Berlin, 1783, traduit par Cramer, 1802, 2 vol. in-8°; *Nouveaux éléments de littérature,* traduit par Breton, 1811, 6 vol. in-18. Eschenburg a donné une édition des œuvres posthumes de Lessing, avec des notes, Berlin, 1790.

ESCHER (Jean-Rodolphe), bailli d'Einsidlein, né en 1560, mort en 1609, est auteur d'une *Chronique de la Suisse,* qui s'étend jusqu'à l'année 1607, et dans laquelle on trouve des détails circonstanciés sur l'origine de la société ou confrérie de l'Escargot.

ESCHER (Jean-Erhard), mort le 27 novembre 1689, à l'âge de 33 ans, est auteur d'une *Description du lac de Zurich,* en allemand, publiée en 1692, in-8° de 416 pages. Elle est très-circonstanciée et précieuse pour la topographie. L'auteur y donne aussi une Histoire abrégée de la ville et du canton de Zurich, jusqu'à 1689.

ESCHER (Marx), maire (schultheiss) de Zurich, en 1612, a laissé en manuscrit une *Chronique de la Suisse,* jusqu'à l'an 1524, assez estimée. L'auteur, né à Kempten en 1524, mourut en 1612.

ESCHER (Marx), né à Einsiedlerhof, en 1628, a laissé un Journal de tous les événements arrivés en Suisse de son temps, il va jusqu'à l'an 1712, et se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques.

ESCHER (Henri), bourgmestre de Zurich, naquit dans cette ville en 1626, et y mourut en 1710. Doué de grands talents, et de toutes les qualités qui forment le magistrat patriote, il eut pendant une longue série d'années une influence majeure dans le gouvernement de son canton, ainsi que dans les relations du corps helvétique. En 1663 il assista comme député du commerce à la cérémonie du serment de l'alliance entre la France et les cantons suisses, qui fut célébrée à Paris. Il se distingua surtout dans sa mission à la cour de France, en 1687; ne pouvant être reçu avec le cérémonial d'usage, il refusa les présents que lui fit faire Louis XIV en décla-

rant que, pénétré de la bonté du roi, il ne pouvait accepter ses dons, n'ayant point eu le bonheur de le voir ni de lui parler. Le retour d'Escher à Zurich fut une grande fête.

ESCHER (Jean-Gaspard), de la famille du précédent, naquit à Zurich, en 1678, et y mourut le 23 décembre 1762. Il fit de très-bonnes études dans sa ville natale, se rendit ensuite à Nuremberg pour acquérir des connaissances théoriques et pratiques dans la jurisprudence. En 1696 il fréquenta l'université d'Utrecht. La Dissertation qu'il y publia, sous Gérard de Vries : *De libertate populi*, fut remarquée avantageusement. Il voyagea en Angleterre et en France, et fut de retour à Zurich en 1697. Son père occupait alors la place de bourgmestre, et la carrière politique s'ouvrit au fils avec assez de facilité. Il la parcourut avec distinction.

ESCHER DE LA LINTH (Jean-Conrad), conseiller d'État, naturaliste et géologue, naquit à Zurich le 24 août 1767. Son père, conseiller d'État, après avoir surveillé sa première instruction, l'envoya à Genève pour perfectionner son éducation et y apprendre la langue française. Il séjourna deux ans à Gœttingue, et y étudia la minéralogie, la géologie, la statistique et l'économie politique. Il visita ensuite les principales manufactures de l'Angleterre, et se rendit enfin en Italie où l'appelaient particulièrement les relations de commerce, depuis longtemps établies entre ce pays et sa famille. Escher appartenait à la classe privilégiée, il n'en embrassa pas avec moins d'ardeur les principes démocratiques de la révolution française; il fit partie du grand conseil helvétique et fut un des rédacteurs du *Républicain suisse*. Une nouvelle carrière s'ouvrit bientôt pour Escher, grâce au dessèchement des marais de la Linth. Cette rivière qui descend des Alpes de Glaris, avait formé un vaste marais sur une surface de plusieurs lieues carrées, envahissait tous les jours de nouvelles propriétés, et les habitants périssaient victimes des maladies contagieuses. Escher sacrifia son temps et sa fortune au dessèchement de ces marais et parvint à rendre la vie et la fortune aux habitants de plusieurs communes limitrophes. La Suisse reconnaissante le remercia en lui décernant une récompense selon son cœur : elle l'appela *Escher de la Linth*, dénomination qui est consacrée par un monument que la diète helvétique a fait élever à sa mémoire. Escher, débarrassé de sa vaste entreprise, ne fut pas pour cela rendu au repos ; consulté de toutes parts, il trouva cependant enfin le moyen de revenir à la géologie et particulièrement à l'étude de la structure des montagnes suisses, qu'il avait parcourues, à plusieurs reprises, et il consigna ses observations dans une foule de mémoires, insérés dans divers journaux allemands et dans la *Bibliothèque universelle de Genève*. Huit jours avant sa mort, ne pouvant plus aller au conseil d'État dont il était membre, il s'y fit porter, et y parla avec la même force et la même clarté. Il mourut à Zurich, le 9 mars 1823.

ESCHERNY (François-Louis d'), comte du saint-empire, ancien chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, né le 24 novembre 1733 à Neufchâtel en Suisse, mort à Paris le 15 juillet 1815, est auteur des ouvrages suivants : *les Lacunes de la philosophie*, 1783, in-12 ; *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre sur les événements de 1790 jusqu'au 4 avril 1791*, Paris, 1791, in-8° ; réimprimée en 1815 sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 2 vol. in-8°; *De l'égalité*, ou *Principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses*, précédées de l'*Éloge de J. J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8°; *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1809, 3 vol. in-12 ; des exemplaires portent le titre de 2ᵉ édition, avec la date de 1815 ; *Fragments sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINARDI (le P. François), savant jésuite, né en 1623 à Rome, embrassa jeune la règle de Saint-Ignace. Après avoir professé quelque temps la philosophie et la rhétorique, il fut chargé d'enseigner les mathématiques à Florence, à Pérouse, puis au collége Romain. Eschinardi vivait encore en 1699, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui : *Appendix ad exodium de tympano*, Rome, 1648 ; *Microcosmus physico-mathematicus*, Pérouse, 1658, in-fol. ; *Simulacrum ex chisiis montibus*, Rome, 1661, in-fol., etc.

ESCHINE, philosophe grec, disciple de Socrate, était si pauvre que ne sachant qu'offrir à son maître pour être admis au nombre de ses disciples, il fit le sacrifice de sa liberté. Il avait écrit plusieurs dialogues sur la philosophie. Quelques savants lui attribuent l'*Axiochus*, qui se trouve dans les dialogues de Platon. L'*Axiochus* et deux autres dialogues, l'un *Si la vertu peut être enseignée*, l'autre *Sur les richesses*, ont été réunis sous le titre d'*Eschine* par J. Leclerc, Amsterdam, 1711, in-8°, et réimprimé plusieurs fois; mais il n'est pas bien certain que ce philosophe en soit l'auteur.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, né vers l'an 387 avant J. C., fut le contemporain et le rival de Démosthène. Il s'éleva entre ces deux orateurs une inimitié qui naquit de ce que Démosthène accusa Eschine de s'être laissé corrompre par Philippe. Eschine, pour se venger, s'opposa à la proposition de Ctésiphon, qui voulait faire décerner à Démosthène une couronne d'or en récompense de ses services. Il échoua dans cette tentative et fut exilé à Rhodes, où il enseigna la rhétorique. De là il passa à Samos, où il mourut à 75 ans. Il reste de lui quelques discours dans *les Orateurs grecs* de Reiske, Leipzig, 1770-1775, traduit avec Démosthène par l'abbé Auger.

ESCHIUS (Nicolas), né à Oostwyck, près Bois-le-Duc, en 1507, après des études convenables, embrassa l'état ecclésiastique. Ayant reçu l'ordre de prêtrise, il alla à Cologne, où il établit une école. Les supérieurs ecclésiastiques, instruits de sa piété et de ses vertus, cherchèrent à le rendre plus utile à l'Église en le nommant archiprêtre du district de Diest. Eschius introduisit une sage réforme dans le béguinage de Diest, et le gouverna jusqu'à sa mort. Il forma divers autres établissements pieux. Il mourut en 1578. On a d'Eschius : *Exercices de Piété*, Anvers, 1563, in-8°, etc.

ESCHYLE, le père de la tragédie grecque. Cet homme, qui dut être l'étonnement de son siècle, et qui fait encore l'admiration du nôtre, naquit dans l'Attique vers la fin du 6ᵉ siècle avant l'ère chrétienne. Doué d'une imagination brillante, et qu'échauffaient souvent encore les vapeurs du vin, il étala le premier aux yeux

des Athéniens la pompe d'un spectacle devenu depuis le plus noble amusement des peuples civilisés. Mais pour bien apprécier l'étendue des services que rendit Eschyle à ce bel art de la tragédie, rappelons-nous rapidement en quel état il l'avait trouvé. Thespis et Susarion avaient jeté dans leurs chœurs les premiers germes de la tragédie; mais le théâtre, la scène et la tragédie proprement dite, n'existaient point encore. Peintre, décorateur, machiniste, chef d'orchestre, et ce que nous appelons aujourd'hui maître de ballets, il fallut qu'Eschyle fût tout cela, et il le fut. Ses premiers ouvrages durent se ressentir encore de l'enfance de l'art; mais quel essor il prit bientôt, et à quelle hauteur il éleva toujours ce même art! Toutes ses pensées ne furent cependant pas pour la poésie : il cultiva la philosophie, il fut soldat, il combattit et reçut des blessures honorables aux mémorables journées de Marathon, de Salamine et de Platée. On est fâché de trouver un si grand homme, une âme si forte, accessible au sentiment de la jalousie, et de voir Eschyle quitter sa patrie de dépit d'avoir été vaincu par le jeune Sophocle dans la carrière qu'il venait d'ouvrir, et qu'il avait parcourue lui-même avec tant d'éclat. Il se retira en Sicile, où il mourut âgé de 60 ans, l'an 456 avant J. C., suivant les calculs de Larcher, dans sa Chronologie d'Hérodote. Un accident étrange termina les jours de cet illustre poëte : un aigle, qui avait enlevé une tortue, la laissa tomber, dit-on, sur la tête chauve du poëte pour briser l'écaille qui renfermait sa proie. Les citoyens de Géla acquittèrent envers lui les devoirs de l'hospitalité, et lui élevèrent un tombeau décoré d'une épitaphe qui nous est parvenue, et que Pausanias et Athénée assurent avoir été composée par Eschyle lui-même. Il y rappelle avec un noble orgueil ses exploits militaires sans dire un mot de ses succès dramatiques. Eschyle avait composé un grand nombre de tragédies : 60 d'après l'auteur grec de sa *Vie*, et 90 selon Suidas; 7 seulement ont échappé au naufrage des siècles. Le savant Vettori (Victorius), Cantor, Stanley, Corneille de Paw avaient successivement, dans l'espace de près de deux siècles, édité, rétabli ou altéré le texte de ces 7 tragédies, lorsque l'un des plus habiles hellénistes de l'Allemagne, Schütz publia, 1782-1821 à Halle, 5 vol. in-8°, la meilleure édition des *OEuvres d'Eschyle*. Brunck, Hermann, Wolf et Blomfield ont isolément publié différentes pièces de ce grand tragique dont la *Trilogie*, éditée par le professeur F. Th. Welker, a paru en 1824, Darmstadt, grand in-8°. Nous avons deux bonnes traductions d'Eschyle : celle de Lefranc de Pompignan, Paris, 1770, in-8°; et celle de la Porte du Theil, Paris, 1794, 2 vol. in-8°. Celle-ci fait partie du *Théâtre des Grecs* de Brumoy.

ESCKILL. *Voyez* **ESKIL.**

ESCLAVONIE (GEORGE D'), écrivain ascétique sur lequel on n'a presque aucun renseignement, était né vers le milieu du 15e siècle, de parents originaires du pays dont il porta le nom, et peut-être y avait-il pris naissance. Élu théologien du chapitre de Tours, il fut créé pénitencier par l'archevêque, et chargé de la surveillance des maisons religieuses du diocèse. Il est auteur d'un ouvrage curieux et fort rare intitulé : *le Château de virginité*, Venard, 1505, petit in-4°.

ESCOBAR Y MENDOZA (ANTOINE), fameux casuiste, naquit à Valladolid, en 1589. Il prit l'habit dans la compagnie de Jésus, ayant à peine atteint sa 15e année. Il se fit bientôt remarquer autant par ses vertus que par sa profonde érudition dans les sciences sacrées. Pendant cinquante ans, il prêcha successivement tous les carêmes, et souvent deux fois par jour, pour satisfaire aux nombreux auditeurs qu'attiraient l'onction de ses discours et son éloquence évangélique. Le P. Escobar avait beaucoup de facilité pour les vers latins, et le premier ouvrage qu'il publia fut un poëme en honneur de saint Ignace, imprimé en 1614. Malgré les fatigues d'une vie laborieuse et l'assiduité de son travail, personne ne fut plus exact aux règles de son ordre, ni plus rigide observateur des devoirs de son état. Il visitait les prisons où il encourageait le repentir et touchait les cœurs les plus endurcis. Il rétablissait la paix dans les familles, et savait rendre la vertu aimable, et par son exemple, et ses exhortations. Accablé par l'âge et les infirmités, sa piété et son zèle ne se démentirent jamais. Il finit enfin sa carrière le 4 juillet 1666. Celui qui porta le plus rude coup à la doctrine d'Escobar, ce fut Pascal dans ses *Provinciales*. Les principaux ouvrages d'Escobar sont: *Summula casuum conscientiæ*, Pampelune, 1626; *Examen et Praxis confessariorum*, 1647; *De S. Ignacio Loyolâ, poema heroicum*, Valladolid, 1614; *Théologie morale* (en espagnol), Venise, 1650; *De Justitiâ et Jure*, etc.

ESCOBAR (MARIE D'), née à Truxillo dans l'Estramadure, femme de Diégo de Chaves, suivit son époux à la conquête du Pérou, et passe pour avoir fait connaître aux peuples de cet empire la culture du blé.

ESCOBAR (MARINE D'), fondatrice de l'ordre de Sainte-Brigitte, née à Valladolid en 1554, quitta le monde pour se vouer aux exercices de piété, et mourut saintement en 1633. Sa *Vie*, écrite par N. du Pont son confesseur, jusqu'à 1624, et continuée par Michel Orena, a été imprimée à Madrid en 1665, in-fol.

ESCOIQUITZ (don JUAN), ministre d'État espagnol, né en 1762 dans la province de Navarre, avait été d'abord page de Charles III, puis chanoine de Saragosse, et par la faveur de Godoï, gouverneur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Il est difficile de décider si c'est par ambition ou par dévouement aux intérêts de son jeune maître qu'il voua une haine mortelle au prince de la Paix. Tout le monde connaît ses intrigues, et cette lettre à Napoléon où le prince, sous la dictée de son précepteur, demandait à s'allier à la famille *du grand homme*. On dit même qu'Escoïquitz fut un des premiers auteurs de l'émeute d'Aranjuez, qui transporta la couronne de Charles IV sur la tête de son fils. Bientôt, cédant à ses conseils, Ferdinand consentit au voyage de Bayonne; Escoïquitz reconnut mais trop tard, son imprudence, et voulut la réparer à force de talents et de souplesse; il n'obtint que des compliments flatteurs de Napoléon, qui l'appelait ordinairement *le petit Ximenès*. Indigné des insultes journalières que recevaient les princes espagnols, Escoïquitz s'en plaignit amèrement, et l'on rapporte ces paroles prophétiques adressées à de Champagny, ministre des relations extérieures: *L'Espagne vengera ses injures; elle rendra cent fois les outrages qu'on lui prodigue*. Durant l'exil des princes à Valençay, Escoïquitz, après avoir intrigué à Paris chez les ambassadeurs étrangers,

fut contraint de se retirer à Bourges jusqu'à l'époque où, rentré en Espagne avec Ferdinand VII, il alla mourir à Ronda dans l'Andalousie le 19 novembre 1820, privé, par des jalousies de cour, de la faveur de son maître, qu'il avait servi avec tant de zèle. Escoïquitz a traduit quelques ouvrages du français, et de l'anglais les *Nuits* d'Young et le *Paradis perdu* de Milton. On lui doit en outre quelques écrits de circonstance, dont le plus remarquable est l'*Exposé des motifs qui ont engagé, en* 1808, *S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne,* traduit en français par Bruand.

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnete, né à Montauban dans le 16e siècle, était neveu du célèbre du Bartas, qui lui inspira le goût de la poésie. Il ne la cultiva d'abord que par délassement; mais son père, conseiller à la chambre mi-partie de Castres, étant mort, laissant ses affaires dans un assez grand désordre, il imagina de faire tourner au rétablissement de sa fortune le talent qu'il croyait avoir. Escorbiac prit Ronsard pour modèle; mais il n'était pas doué de la même facilité, puisqu'il consacra plusieurs années à composer un poëme très-médiocre, intitulé: *la Christiade, contenant l'histoire sainte du Prince de la vie,* Paris, 1613, in-8°.

ESCOUBLEAU. *Voyez* **SOURDIS.**

ESCOUSSE, né en 1813, et **LEBRAS,** né en 1816, deux jeunes littérateurs, terminèrent leurs jours par un déplorable suicide le 21 février 1831; l'un, à peine âgé de 20 ans, débuta dans la carrière dramatique par un succès; l'autre, âgé de 16 ans, s'était associé à ses premiers travaux. Le succès de *Farruch le More* n'avait d'abord donné à Escousse que de l'espérance; mais l'indifférence avec laquelle *Pierre III* fut accueilli quelque temps après à la Comédie-Française, dissipa ses premières illusions de fortune. Enfin la chute de *Raymond,* mélodrame qu'il avait fait avec Lebras, lui porta le dernier coup. Depuis ce jour, les deux jeunes gens, dégoûtés de la vie, s'encourageaient l'un l'autre à la quitter. Escousse mit trois jours à préparer le suicide, et il le fit avec un flegme qui épouvante. Afin qu'on n'entrât pas chez lui en son absence, il avait retiré à la portière de sa maison la clef de son logis qu'il avait coutume de laisser chez elle. Les instruments de mort étaient disposés; il craignait que leur vue n'éveillât les soupçons. Il se rendit avec Lebras chez une marchande où il acheta du charbon. Cette femme a dit depuis qu'Escousse s'étant tourné vers son ami lui avait demandé : Pensez-vous que nous en ayons assez comme cela? La fille de la marchande apporta le charbon qu'on lui fit déposer dans l'antichambre, et les deux amis se séparèrent. Escousse écrivit à Lebras : « Je t'attends à 11 heures et demie, le rideau sera levé. Arrive, afin que nous précipitions le dénoûment. » Lebras arriva avant l'heure indiquée : les réchauds étaient allumés; ils fermèrent avec du papier les fentes des portes et fenêtres. A 11 heures et demie une actrice du théâtre de la Porte-Saint-Martin, Mme Adolphe, dont l'appartement n'était séparé de celui d'Escousse que par une mince cloison, entendit en rentrant chez elle des râlements de mort; elle appela : il n'y eut pas de réponse. Elle court chez M. Escousse père, le réveille, l'emmène effrayé à la porte de l'appartement. En entendant ces deux respirations, il conçut tout à coup l'idée que son fils était avec une maîtresse; il se prit à sourire et parut croire que la jeune femme avait agi par un sentiment de jalousie contre une rivale plus heureuse: « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, pourquoi il a refusé d'ouvrir? » Le lendemain, quand le père, inquiet de ne pas voir enfin son fils, eut été de nouveau frapper inutilement chez lui, qu'il eut couru aux bains où ce jeune homme allait quelquefois dans la matinée, il revint à cette porte fatale, la fit enfoncer, et vit les réchauds, la terrine qui avait contenu le charbon consumé, puis, les deux cadavres qui se tenaient la main.

ESCUDIER (Jean-François), né en 1760, dans les environs de Toulon, était avant la révolution marchand de drap dans cette ville. Il en embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur, et fut nommé en 1790 juge de paix, puis député du Var à la Convention nationale où, dès le commencement, il siégea au sommet de la Montagne. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la mort, et contre l'appel au peuple; il était absent lors de l'appel nominal sur la question du sursis à l'exécution. Ayant ensuite reçu une mission pour les départements méridionaux avec Gasparin et Granet, il fut présent à la reprise de Toulon, et il s'est longtemps vanté d'avoir pris à cet événement une très-grande part : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en eut beaucoup aux proscriptions qui en furent la suite. Rentré dans le sein de la Convention nationale après le 9 thermidor, il y resta fidèle au parti de la Montagne, et dénonça Fréron et Barras pour des dilapidations dans leurs missions à Marseille et à Toulon; mais il ne put fournir aucune preuve de cette accusation. Accusé ensuite lui-même d'avoir fomenté la révolte que le parti des terroristes avait fait éclater à Toulon, dans le mois de mai 1795, il fut arrêté et décrété d'accusation en même temps que Salicetti et Granet. Mais l'amnistie de brumaire an IV (octobre 1795) le rendit à la liberté; et il alla reprendre à Toulon sa première profession. Il habitait encore cette ville en 1816, lorsque la loi contre les régicides l'obligea de quitter la France. Il se rendit en Afrique, et ce fut des pirates de Tunis qu'il reçut un asile, jusqu'à ce que ses amis obtinssent pour lui la permission de rentrer en France. Revenu dans sa patrie, il y mourut paisiblement au mois d'avril 1819.

ESCULAPE. Tant de fables ont été débitées sur ce fameux personnage, qu'on a élevé des doutes sur la réalité de son existence. Cicéron admet trois Esculapes. Daniel Leclerc prétend qu'il n'y en a eu qu'un seul, qui était Phénicien, et que les Grecs, amateurs de la mythologie égyptienne, ont honoré sous le nom d'Ἀσκλήπιος. Ce Dictionnaire ne consacrant aucun article aux personnages fabuleux, nous ne pouvons admettre tout le merveilleux dont on s'est plu à décorer la naissance, la vie et la mort de ce médecin, dont les anciens ont fait un dieu. Nous ne croirons donc point, avec Pausanias, qu'Esculape soit fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, ni avec Pindare, que le centaure Chiron ait été son précepteur, à moins d'attribuer à ces personnages une existence autre que celle que leur donne la Fable. On sait, du reste, que dans l'ancienne Grèce, les généalogies des hommes qui s'étaient distingués par des talents éminents ou des actions héroïques étaient confondues avec celles des dieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs contrées se dis-

putèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Esculape; que ce médecin consacra sa vie entière au soulagement des malades; que son habileté dans l'art de guérir lui mérita des autels; que les Grecs, dans leurs récits hyperboliques, lui attribuaient des cures trop merveilleuses, et jusqu'au pouvoir de ressusciter les morts; qu'il eut deux fils, Machaon et Podalire, dont Homère a également célébré la valeur dans les combats et les talents en chirurgie pendant le siége de Troie, et qui transmirent directement leurs connaissances à leurs descendants, nommés Asclépiades, parmi lesquels brilla surtout le grand Hippocrate. Si l'on en croit Suidas, Esculape mourut d'une inflammation de poumon. Goulin présume qu'il naquit vers l'an 1321, et qu'il mourut vers l'an 1243, avant Jésus-Christ. Après la mort d'Esculape, la Grèce lui érigea partout des statues, et lui décerna des honneurs divins. Pour mettre les temples d'Esculape en rapport avec leur véritable destination, les prêtres habiles qui les desservaient avaient soin de les bâtir dans des lieux élevés, salubres, hors des villes, et de les rendre spacieux et commodes. On n'y admettait les malades qu'après les avoir agréablement préparés et distraits par toutes sortes de jeux et de cérémonies sanitaires. Les histoires des maladies, et surtout celles des guérisons éclatantes, étaient gravées sur des tables votives, de métal, de marbre ou de pierre, que l'on suspendait aux murs et aux colonnes des temples, pour qu'on pût les consulter dans les cas analogues. Il paraît même qu'Hippocrate puisa une partie de sa doctrine sur le régime, dans une série d'anciennes inscriptions exposées auprès du temple que les habitants de Cos avaient élevé en l'honneur d'Esculape. Les Romains, considérant aussi ce médecin comme l'inventeur et le protecteur de l'art de guérir, lui bâtirent un semblable monument dans l'île du Tibre. Plutarque l'appelle le prince des médecins. Suivant Celse, Esculape dut les autels qu'on lui érigea aux efforts qu'il fit pour tirer la médecine du chaos; et selon Galien, il apprit le premier aux hommes à raisonner sur leur santé. Il paraît s'être plus occupé du traitement des maladies externes que de celui des internes. On doit regarder comme supposés les livres qu'on nous a donnés sous le nom d'Esculape.

ESDRAS, souverain pontife des Juifs pendant la captivité de Babylone, s'attira l'estime d'Artaxerce Longue-Main, et fut envoyé par ce prince à Jérusalem vers l'an 467 avant J. C., chargé de riches présents pour le temple qui venait d'être rebâti par Zorobabel. Il en fit la dédicace, releva la religion parmi les Juifs qui restaient à Jérusalem; il leur lut et leur expliqua le livre de la loi, et les fit renoncer à l'idolâtrie que plusieurs avaient embrassée. C'est Esdras, qui, suivant l'opinion la plus commune, recueillit tous les livres canoniques de l'Ancien Testament; il continua lui-même l'histoire du peuple hébreu jusqu'à son temps. Des 4 livres qui portent son nom, les deux premiers seuls sont reconnus authentiques par l'Église. On l'a regardé aussi, mais à tort, comme l'auteur des Paralipomènes, qu'il paraît cependant avoir retouchés.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, successeur de Christophe III en 628, convoqua le concile national de Karin, où l'Église d'Arménie fut réunie à celle des Grecs, et mourut en 639, de chagrin, en voyant les troubles religieux qui furent le résultat de cette réunion.

ESDRAS ANKEGHATSY, écrivain et orateur arménien au 5e siècle, fondateur d'une célèbre école de grammaire et de rhétorique, a laissé en manuscrit des *Traités de rhétorique et de grammaire;* une *Homélie sur saint Grégoire;* un *Éloge de saint Mesrob*, et quelques autres écrits sur des sujets pieux.

ESGRIGNY (Louis de JOUENNE, abbé d'), fils d'un baron du Languedoc, naquit au château de Marvejols-les-Gardons, près de Nimes vers 1750. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Paris pour y achever ses études à la maison de Sorbonne, et il en fut nommé prieur pendant sa licence. Vers cette époque, il eut le prieuré de l'Aiguillon en bas Poitou. Attaché en qualité de vicaire général en 1779 à de Cicé, évêque de Rodez, il le suivit à Bordeaux, lors de sa translation à ce siége en 1780. Bientôt après, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale. Il quitta la France en 1791. En 1794, lors de l'invasion de la Hollande par Pichegru, il alla en Angleterre, d'où il passa dans la Vendée: il fit partie de l'expédition de Quiberon, et n'échappa au désastre général, que parce qu'il fut appelé sur un autre point, par les ordres du comte d'Artois, un instant avant la capitulation de l'infortuné Sombreuil. Il fit deux croisières sur les frégates *l'Artois* et *la Couronne* pour se jeter sur les côtes du Poitou. Après il se fit mettre à terre dans la baie même de Quiberon, à la faveur de la nuit. Il traversa, pour se rendre à sa destination, toute la Bretagne à pied, au milieu des périls; passa la Loire entre deux pataches établies pour la garder, et arriva auprès du général Charette. L'abbé d'Esgrigny ne cessa pendant quatre ou cinq ans de travailler au rétablissement des Bourbons. Ce ne fut qu'en 1802 que, l'espoir du triomphe s'éloignant de plus en plus, il demanda et obtint de Monsieur la permission de se retirer dans sa famille, dont il était séparé depuis 22 ans. Il arriva assez à temps pour recevoir les derniers soupirs et la bénédiction de son père; et dès lors il ne quitta plus le toit paternel jusqu'au moment où il périt victime d'un assassinat. Ce fut le 29 août 1815 qu'étant parti de Nimes pour Marvejols-les-Gardons, où il possédait quelques biens, une bande de brigands fit sur lui une décharge de coups de fusil. Blessé grièvement, il resta 24 heures étendu sur la place, sans qu'il fût possible de lui porter aucun secours, les habitants s'y opposant; et il expira ainsi dans les plus cruelles souffrances. — Deux frères de l'abbé d'Esgrigny étaient morts comme lui, victimes de leur dévouement à la cause de la monarchie: le premier sur l'échafaud révolutionnaire à Nimes en 1794; le second dans les prisons d'Alais, où il fut massacré par la populace.

ESIUS ou **HESIUS** (Jean), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le Levant et dans l'Inde, en 1389, selon Foppens, en 1489, selon C. Burman, dans son *Trajectum eruditum*, et nous a laissé son *Itinerarium sive peregrinatio hierosolymitana per Arabiam, Indiam, Æthiopiam*, etc. Cette relation respire le goût du merveilleux et la crédulité du temps. La 1re édition est sans date; la 2e parut à Deventer, en 1499. Il en parut une autre à Anvers, en 1566, in-8°.

ESIUS ou **HESIUS** (Richard), né à Utrecht, se

fit jésuite à Venise, en 1588, et prolongea son séjour dans cette ville pendant 44 ans, occupé d'enseigner les humanités. Il mourut à Plaisance, en 1631, âgé de 83 ans. On lui doit quelques livres élémentaires pour l'enseignement du grec, du latin et de la prosodie, et une traduction du grec en latin de la *Hache* (Bipennis).

ESIUS ou **HESIUS** (Guillaume), jésuite d'Anvers, professait la philosophie, et n'était pas sans talent pour la poésie et l'éloquence. Il florissait vers le milieu du 17e siècle, et a laissé : *Emblemata sacra de fide, spe et charitate*, Anvers, 1636, in-12; *Legatus fidelis ad oratores christianos*, Anvers, 1637, in-12.

ESKIL ou **ESCHIL**, archevêque de Lund en Scanie, et primat de Danemark au 12e siècle, fondateur du monastère d'Esrom de l'ordre de Citeaux, prit une part très-active aux affaires publiques, lutta contre Valdemar à l'époque du schisme qui s'éleva au sujet de l'élection du successeur d'Adrien IV, fut forcé de quitter son siége et sa patrie, fit un voyage à la terre sainte, et à son retour s'arrêta quelque temps en France, fut réintégré dans ses dignités, mais s'en démit solennellement en 1177, et se retira dans le monastère de Clairvaux, où il mourut le 8 septembre 1187. On a de lui *le Droit ecclésiastique de Scanie*, imprimé avec le code civil de la même province, Copenhague, 1505, et depuis en danois et en latin dans le *Recueil des lois ecclésiastiques de Danemark*, de G. J. Torkelin, ibid., 1781.

ESKIL, sénéchal de Suède au 13e siècle, recueillit les anciennes lois et coutumes de Westrogothie, dont la collection servit de code à une partie de la Suède pendant plusieurs siècles.

ESKUCHE (Balthasar-Louis), théologien protestant et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, second pasteur et professeur de grec à Rintel depuis 1734, mourut le 16 mars 1755; il a publié : deux *Dissertations sur le naufrage de saint Paul*, 1731, in-4°; *De festo Judæorum Purim*, Rintel, 1734, in-4°; *l'Écriture sainte éclaircie par les voyages au Levant*, Lemgo, 1745-1754, 2 vol. in-8° (en allemand) en 26 cahiers publiés successivement.

ESMENARD (Joseph-Alphonse), poëte français, né à Pelissane dans la Provence, en 1770, avait déjà fait deux voyages en Amérique lorsque la révolution l'arracha à l'étude. Député par ses compatriotes à la fédération de 1790, il se fixa à Paris et concourut à la rédaction de plusieurs journaux dans le sens de la monarchie constitutionnelle. Proscrit après la journée du 10 août 1792, il se retira d'abord à Londres, puis voyagea en Hollande, en Allemagne, en Irlande, visita Constantinople et se rendit à Venise pour offrir ses services à Monsieur (Louis XVIII). En 1797, Esmenard crut pouvoir rentrer en France. Il fut attaché un moment à l'ambassade de Hollande, et travailla quelques mois à *la Quotidienne;* mais au 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, puis banni. La journée du 18 brumaire lui ayant rouvert la France, il travailla au *Mercure* avec la Harpe et Fontanes, et publia des fragments du poëme de *la Navigation*, dont il s'occupait depuis longtemps. Il quitta ses occupations littéraires pour suivre le général Leclerc à Saint-Domingue, revint en France avec les faibles restes de cette malheureuse expédition, fut nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, renonça à cette place pour aller à la Martinique avec l'amiral Villaret-Joyeuse, et à son retour fut nommé censeur, et chef de division de la police générale. Il fut en 1810 nommé membre de l'Institut en remplacement de M. de Bissy. Forcé de s'expatrier de nouveau pour avoir imprimé dans le *Journal des Débats* une satire contre un envoyé russe, Esmenard voyagea en Italie pendant plusieurs mois, et revenait dans sa patrie en 1811 lorsqu'il périt, le 25 juin, emporté dans un précipice par des chevaux fougueux. Son poëme de *la Navigation*, en VIII chants, a été imprimé, Paris, 1805, 2 vol. in-8°; 2e édition, réduit à VI chants, ibid., 1806, 1 vol. in-8°; on a en outre d'Esmenard, *Trajan*, opéra en 3 actes, 1807, resté au théâtre; *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, en société avec M. de Jouy, 1809; un *Recueil de poésies extraites des ouvrages d'Héléna-Maria Williams*, traduit de l'anglais en société avec Boufflers, 1808, in-8°; des pièces de vers dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8°; les *Notes historiques et littéraires* de la première édition du poëme de *l'Imagination*, de Delille, et des articles dans la *Biographie universelle*.

ÉSOPE, célèbre fabuliste grec, né en Phrygie, esclave à Athènes, puis à Samos, parvint, malgré sa condition et la difformité repoussante de sa taille et de ses traits, à la faveur la plus intime du puissant Crésus. On pourrait comparer l'emploi qu'il remplit auprès de ce roi de Lydie au rôle que jouèrent dans des temps moins reculés les *bouffons* de quelques souverains; c'est sous la forme d'apologues ingénieux qu'Ésope déguisait les vérités, parfois un peu dures, qu'il adressait au prince. Nous ne suivrons pas l'esclave phrygien dans le tissu d'aventures que lui prête son romancier Planude; mais il paraît incontestable qu'il périt victime de son amour pour la vérité, et que les prêtres de Delphes ne lui pardonnèrent pas d'avoir dévoilé leur charlatanisme. Accusé de sacrilége par la plus infâme calomnie, Ésope fut précipité du rocher Hyampéen, l'an 560 avant J. C. Sa mort ne resta pas impunie, et une longue suite de malheurs n'avertit que trop les Delphiens de la colère céleste; mais la réparation fut tardive, et ce fut la troisième génération seulement qui s'efforça d'expier le crime de ses pères. Si l'on peut disputer à Ésope l'honneur d'avoir inventé l'apologue, on ne lui contestera pas du moins le mérite d'en avoir fait l'usage le plus spirituel à la fois et le plus honorable; aussi la Grèce ne tarda-t-elle pas à s'emparer de ses fables; Socrate en avait mis quelques-unes en vers; Babrias versifia toutes celles qu'il put recueillir; et c'est de sa collection que sortirent la plupart de celles qui nous sont parvenues, et que des écrivains du Bas-Empire s'étaient amusés à mettre en prose. La collection la plus complète est celle du docteur Coray, Paris, 1810, in-8°. Elle se distingue par la beauté de l'impression, la correction du texte, et les excellentes notes qui l'accompagnent.

ÉSOPE, *Æsopus*, célèbre acteur romain, rival redoutable de Roscius, vivait dans le dernier siècle avant J. C.; il fut l'ami de Cicéron, lui donna des leçons de déclamation, et contribua puissamment à le faire rappeler d'exil, en excitant au plus haut degré l'intérêt des spectateurs, en faveur de ce grand homme, dans le rôle d'un personnage de la tragédie d'Accius, intitulée : *Telamon l'Exilé*,

pièce qu'il avait fait remettre au théâtre dans ce but. Il paraît que son talent lui valut aussi de grandes richesses, puisque, selon Macrobe, il laissa à son fils Clodius une succession égale à plus de deux millions de francs.

ESOPE (Joseph), ou *Hyssopus de Perpignan,* poëte hébreu, est l'auteur du poëme célèbre intitulé : *Vase d'argent.* Ce poëme, également estimé des chrétiens et des Hébreux pour l'élégance et l'harmonie du style, a été imprimé à Constantinople en 1523, et non en 1533, comme le disent quelques bibliographes. Reuchlin en a donné une traduction latine sous ce titre : *R. Jos. Hyssopæus, Perpinianensis, Judæorum poeta dulcissimus, ex hebraicâ linguâ in latinam traductus,* Tubingue, 1512. Mercier, professeur d'hébreu au collége royal de France, en a donné une nouvelle traduction accompagnée du texte, à la suite de sa version du cantique de Haaï, rabbin célèbre.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph DAMAZIT de SAHUGUET, baron d'), né à Brive-la-Gaillarde le 25 mars 1713, mourut à Paris le 28 février 1783. Il porta les armes à l'âge de 18 ans ; lieutenant en 1731 et capitaine en 1737 au régiment d'Anjou, il était à la prise de Prague en 1741. Aide-major général de l'infanterie de l'armée de Bavière en 1742, il se distingua dans plusieurs occasions jusqu'en 1743 qu'il rentra en France avec l'armée. Il obtint la même année le rang de colonel, et fut nommé aide-maréchal des logis de l'armée de la haute Alsace, où il contribua à la défaite de 3,000 hommes des ennemis près de Rhinvilliers. Le maréchal de Saxe, qui connut ses talents militaires, l'employa soit comme aide-major général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régiments de grenadiers créés en 1745. Ayant apporté au roi la nouvelle du gain de la bataille de Raucoux en 1746, il fut créé brigadier. Il commanda dans la Bresse en 1754, obtint en 1761 le grade de maréchal de camp et la lieutenance de roi des Invalides en 1763. Devenu en 1766 gouverneur de l'hôtel des Invalides il y maintint l'ordre, et y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant général en 1780, et, décoré de la grand'croix de St.-Louis, il ne cessa d'écrire sur l'art militaire. On a de lui : *Journal historique des campagnes du roi en* 1743, 1748, la Haye, 4 vol. in-8° ; *Essai sur la science de la guerre,* 1751, 3 vol. in-8° ; *Essai sur les grandes opérations de la guerre,* 1753, 4 vol. in-8°, suite de l'ouvrage précédent ; *Supplément aux Rêveries du maréchal de Saxe,* Paris, 1757, in-12 ; l'*Histoire* de ce maréchal, 3 vol. in-4°, avec les plans des batailles.

ESPAGNAC (M. B. SAHUGUET, abbé d'), fils du précédent, chanoine de Paris avant la révolution, d'abord agent du contrôleur général Calonne, puis fournisseur de l'armée des Alpes et entrepreneur des charrois militaires de l'armée de Dumouriez, acquit une grande fortune, fut plusieurs fois dénoncé comme fournisseur infidèle, trouva moyen de se justifier tant que l'on eut besoin de lui, mais succomba après la proscription de Dumouriez, et périt sur l'échafaud le 5 avril 1793. On a de lui un *Éloge de Catinat,* qui obtint un accessit à l'Académie française en 1775, et des *Réflexions sur l'abbé Suger et sur son siècle,* 1780, in-8°.

ESPAGNANDEL (Mathieu l'), sculpteur, né à Paris en 1610, mort dans cette ville en 1689, a orné les jardins de Versailles de plusieurs morceaux remarquables, entre autres d'un statue de *Tigrane,* roi d'Arménie, un *Flegmatique* et deux *Thermes* représentant l'un *Diogène,* et l'autre *Socrate.*

ESPAGNE (Charles d'), petit-fils de Ferdinand de la Cerda, gendre de saint Louis, et l'un des favoris du roi Jean, qui le fit connétable en 1350, s'attira la haine de Charles le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, et fut assassiné par des émissaires de ce prince en 1354.

ESPAGNE (Louis d'), frère du précédent, amiral de France en 1341, servit sous Philippe IV contre les Anglais, et sous Charles de Blois dans la conquête de la Bretagne, et vivait encore en 1351. Son fils unique, assassiné par ordre de Pierre le Cruel, ne laissa point d'enfants.

ESPAGNE (d'), général français, servit avec distinction sous Moreau depuis 1795, et se signala notamment à la bataille de Hohenlinden et au passage de l'Inn en 1800. Employé à l'armée d'Italie en 1800, il commandait une division de chasseurs à cheval, et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service de Naples, et battit les insurgés calabrois en plusieurs rencontres. La guerre avec la Prusse lui fournit de nouvelles occasions de se signaler à la tête des cuirassiers ; il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et promu au grade de grand officier de la Légion d'honneur. Il se distingua de nouveau dans la glorieuse campagne d'Autriche en 1809, et fut tué à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809.

ESPAGNE (le cardinal d'). *Voyez* **MENDOZA.**

ESPAGNET (Jean d'), président au parlement de Bordeaux, occupe un des premiers rangs parmi les philosophes hermetiques, ce qui peut-être n'est pas une recommandation bien puissante auprès des vrais amis de la sagesse. On n'a pourtant de lui que deux petits traités intitulés : l'un *Enchiridion physicæ restitutæ ;* l'autre, *Arcanum philosophiæ hermeticæ ;* encore lui conteste-t-on ce dernier, que l'on attribue à un inconnu qui se faisait appeler le chevalier impérial, malgré la dénégation du fils de d'Espagnet, qui affirma le contraire à Borichius. Le président ne signa point ces traités ; il y mit, suivant la coutume de ses confrères, deux devises où l'on retrouve son nom ; savoir : *Spes mea in Agno est,* et *Penes nos unda Tagi ;* et, ce que personne encore n'a remarqué, si l'on retranche de chacune les lettres appartenant à *Espagnet,* on formera, des lettres superflues, cet autre axiome hermetique qui renferme un des plus grands mystères de l'art : *Deus omnia in nos,* et l'on aura pour reliquat l'initiale du philosophe. L'*Enchiridion* est comme l'introduction de l'*Arcane,* ce qui doit faire présumer que les deux traités viennent de la même main. D'Espagnet, magistrat intègre, qui, dans sa patrie, lutta contre les folies de la Fronde, ne borna point ses travaux à l'alchimie. Il composa un traité de l'*Institution d'un jeune prince,* et le joignit à un vieux manuscrit déterré à Nerac, et intitulé : *le Rosier des Guerres, composé par le feu roy Louis XI, pour monseigneur le Dauphin Charles, son fils.* Il les publia à Paris, chez Nicolas Buon, 1616, in-8°.

ESPAGNOLET (Joseph RIBERA dit l'), célèbre peintre espagnol, né à Xativa, royaume de Valence, en

1588, élève de Ribalta le jeune, fit de rapides progrès dans la peinture, se rendit très-jeune à Rome, et suivit quelque temps les leçons de Michel-Ange de Caravage; il copia ensuite les tableaux du Corrége. Il s'établit à Naples, où il mourut en 1659, comblé d'honneurs et de richesses. Ce grand peintre a réussi principalement dans la représentation des scènes horribles, qu'il a rendues avec une effrayante vérité. Ses principaux tableaux sont: *le Martyre de saint Janvier, Ixion sur la roue*, et la *Mater dolorosa*, à Madrid. Le musée de Paris possède de ce maître un seul tableau, une *Adoration des bergers.*

ESPANAY (Jean le Saulx, sieur d') poëte très-obscur, vivant au commencement du 17e siècle, fit imprimer à Rouen, en 1608, in-12, une tragédie intitulée: *Adamantine*, ou *le Désespoir*. Tout, dans cette pièce, annonce l'enfance de l'art; les scènes n'y sont point distinguées les unes des autres, et les actes ne sont séparés que par des chœurs qui occupent le théâtre sans aucune espèce de motif. Rien ne pouvait indiquer, dans cet ouvrage, qu'on touchait au moment où Corneille porterait la scène française à un si haut point de gloire.

ESPARBÈS. *Voyez* AUBETERRE.

ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol, auquel on doit la découverte du Nouveau-Mexique, était né à Cordoue. On avait appris, par le rapport de plusieurs Indiens Couchos, qu'au nord du Mexique il y avait encore de grands pays non découverts. Augustin Ruiz, religieux franciscain, voulut tenter la découverte avec deux de ses confrères et un petit nombre de soldats. Un des religieux ayant été tué, la troupe craignit de plus grands désastres, et revint aux mines de Ste-Barbe, dont elle était éloignée de 250 lieues dans le nord, laissant les deux religieux avec deux ou trois jeunes Indiens. Espejo, qui était citoyen de Mexico et fort riche, se trouvait alors, pour les affaires de son commerce, aux mines de Sainte-Barbe. Ayant entendu le récit de cette aventure, il conçut bientôt l'importance de l'entreprise tentée; c'est pourquoi, après avoir obtenu la permission du grand alcade de la province, il leva une troupe de soldats, amassa des provisions, et partit du val Saint-Barthélemi, le 10 novembre 1582. Les Couchos et les Possagnates accueillirent amicalement Espejo et sa troupe; après plusieurs semaines de marche, Espejo prit hauteur, et se trouva à 37°30' de latitude boréale; il alla encore vers le nord, puis vers l'ouest, rencontrant toujours des peuplades civilisées. Dans le pays de Civola, il vit des croix que Coronado y avait élevées, en 1542. Ce qu'il entendit dire d'un pays situé à 60 journées, baigné par un grand lac bordé de grandes villes, riches en or, l'engagea à tenter le voyage; une partie de ses soldats et un religieux se séparèrent de lui. Après diverses aventures, Espejo revint les joindre; mais bientôt il alla de nouveau à la recherche des pays inconnus, et finit par arriver chez les Tamas, qui ne voulurent ni le recevoir, ni lui donner des vivres. Cette circonstance, et la diminution de leur troupe, firent prendre aux Espagnols la résolution de retourner chez eux. Un Indien les guida le long de la rivière des Vaches, et ils arrivèrent au val St.-Barthélemi au commencement de juillet 1583. Espejo fit dresser des mémoires de sa découverte, et les envoya au comte de Coruna, vice-roi du Mexique, qui les fit passer au conseil des Indes, en Europe. La relation de son voyage se trouve dans la 13e partie des *Grands Voyages*, dans Hackluyt, tome I, et dans l'*Histoire de la Chine* du P. Mendoza.

ESPEN (Zeger-Bernard van), jurisconsulte, né à Louvain en 1646, fut reçu docteur en 1675, et occupa avec beaucoup de succès une chaire de jurisprudence au collége du pape Adrien IV à Louvain. Il avait pris les ordres sacrés deux ans avant son admission au doctorat. Ses opinions sur la bulle *Unigenitus*, et l'espèce d'approbation qu'il donna au sacre de Steenowen, archevêque d'Utrecht, remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il fut forcé de se retirer à Maestricht, et ensuite à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728. La collection des ouvrages de ce jurisconsulte, dont le *Jus ecclesiasticum universum* est le plus important, a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, sous le nom de Louvain, 1753, 4 vol. in-fol.

ESPENCE (Claude d'), en latin *Espenceus*, savant docteur de Sorbonne, né près de Châlons-sur-Marne en 1511, mort le 5 octobre 1571, suivit le cardinal de Lorraine en Flandre en 1544, lors de la ratification de la paix entre Charles-Quint et François Ier, et ensuite à Rome en 1555. Il fut sur le point d'être nommé cardinal par Paul IV, qui voulait le retenir près de lui, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, ainsi qu'au colloque de Poissy en 1561. Ses ouvrages consistent en différents traités et dissertations, dont on trouve la liste dans Niceron, tomes XIII et XX. Deux de ses écrits qui sont en latin ont été réunis et publiés à Paris, 1619, in-fol. Les morceaux les plus remarquables sont ceux où il traite des livres défendus, des mariages clandestins, de la messe publique et privée, de la continence, et *De cœlorum animatione.*

ESPER (Jean-Frédéric), né le 6 octobre 1732 à Drossenfeld, dans le margraviat de Baireuth, commença ses études à Wunsiedel, les continua à Frauenaurach, et les acheva à l'université d'Erlang. Il étudia la théologie avec ardeur et succès. Après quelques années de prédication, il fut placé en qualité d'adjoint auprès de son père qui était alors surintendant de l'église réformée à Frauenaurach. Le 29 décembre 1762, la faculté théologique d'Erlang le reçut docteur; le 10 novembre 1763, il devint pasteur à Uttenreut, et en 1778, surintendant à Wunsiedel, avec l'inspection des églises et écoles de cette ville, où il mourut le 18 juillet 1781. On a de lui en allemand: *Aventures véritables et merveilleuses arrivées à des voyageurs*, Erlang, 2 vol. en 4 parties, de 1760 à 1762; *Voyage aux cavernes à ossements de Gailenreuth.* On lit de plus amples détails sur sa vie et sur ses écrits dans Mayer, *Biographie des écrivains d'Anspach et de Baireuth*, et dans le *Manuel* historique et littéraire d'Hirsching.

ESPER (Eugène-Jean-Christophe), frère du précédent, professeur à Erlang, et l'un des naturalistes les plus laborieux et les plus recommandables du 18e siècle, naquit à Wunsiedel le 2 juin 1742. En 1761, il fréquenta l'université d'Erlang. Pendant le cours de l'année 1781, il se fit recevoir docteur en philosophie, et fut nommé adjoint de cette faculté à l'université. Le 2 mars 1783, il prit possession de la chaire de philosophie, et mourut à

Erlang au commencement du 19e siècle. Les nombreux ouvrages publiés par Eugène Esper sur l'histoire naturelle, et qui peuvent être encore aujourd'hui consultés avec fruit, lui valurent une grande réputation et lui méritèrent l'honneur de faire partie d'un grand nombre de sociétés savantes.

ESPERIENTE. *Voyez* **BUONACCORSI.**

ESPERNON (JEAN-LOUIS DE NOGARET DE LA VALETTE, duc D'), né en 1554, d'une ancienne famille du Languedoc, dut beaucoup moins à sa naissance ou à ses services militaires qu'à ses avantages physiques, la faveur de Henri III, dont il était le *mignon*, et qui lui conféra les titres de duc et pair, de colonel général de l'infanterie, d'amiral, et de gouverneur de l'Angoumois, etc. Après la mort de Henri III, d'Espernon fut un des derniers à reconnaître Henri IV. Dans la suite il soumit à ce prince les villes de St.-Jean-d'Angély, de Lunel et de Montpellier, et revint à la cour lorsque la tranquillité commença à se rétablir dans le royaume. Il était dans le carrosse du roi lorsque ce prince fut assassiné, et on n'est pas parvenu à le justifier entièrement des soupçons de complicité de ce crime. Deux personnes qui ne s'étaient jamais vues, Mlle de Coman et le capitaine Lagarde accusèrent d'Espernon d'avoir eu des relations avec l'assassin de Henri IV. Le parlement reçut leur déposition et commença l'instruction de la procédure, qui fut arrêtée par ordre supérieur. Marie de Médicis, qui lui devait la régence, le maintint dans ses dignités, et Louis XIII, qui le craignait, traita avec lui comme avec un souverain et lui donna le gouvernement de Guienne. Mais d'Espernon y étala un luxe et une magnificence jusqu'alors sans exemple. Il poussa l'insolence jusqu'à frapper l'archevêque Sourdis, s'aliéna le parlement de Bordeaux par ses hauteurs, fut forcé de donner sa démission, et mourut le 13 janvier 1642 à Loches, où il s'était retiré. Sa *Vie*, écrite par Girard, son secrétaire, a été imprimée à Paris, 1655, in-fol.; 1730, in-4°, et 4 vol. in-12.

ESPERT (JEAN), conventionnel, né à la Grand'Borde en 1758, mort à Roumengous près Mirepoix, en octobre 1832, était avocat avant la révolution. Député de l'Arriége à la Convention, en 1791, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, devint, après la session, commissaire du Directoire dans son département (l'Arriége), et rentra dans la vie privée après le 18 brumaire.

ESPIARD (FRANÇOIS-BERNARD), seigneur de Saux, jurisconsulte, né à Dijon en 1659, fut pourvu en 1693 d'une charge de président à mortier au parlement de Besançon; il la remplit d'une manière distinguée, et fut député plusieurs fois à la cour par sa compagnie dans des circonstances importantes. Il se démit de sa charge en 1725, pour s'occuper plus tranquillement de la rédaction de ses ouvrages, et mourut à Besançon le 16 janvier 1743, dans un âge très-avancé. On a de lui : *Remarques sur le Traité des Successions de Den. Lebrun*; *Observations sur des matières canoniques,* insérées dans les *Institutions ecclésiastiques* de Gibert, etc.

ESPIARD (JEAN-FRANÇOIS), fils du précédent, né à Besançon en 1695, chanoine à la métropole de cette ville, abbé de Saint-Rigaud, conseiller-clerc audit parlement, et prédicateur de la reine épouse de Louis XV. Le recueil des *Sermons* de l'abbé de Saint-Rigaud a été imprimé à Besançon, 1776, in-8°. Il mourut en cette ville en 1778.

ESPIARD (FRANÇOIS-IGNACE) *de la Borde,* frère du précédent, né à Besançon en 1707, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord grand vicaire de M. Poncet, évêque de Troyes; il vint ensuite à Dijon, où il obtint une place de conseiller-clerc au parlement, et mourut en cette ville en 1777. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur le génie et le caractère des nations,* Bruxelles, 1743, 3 vol. petit in-12, réimprimé sous le titre d'*Esprit des nations,* la Haye (Paris), 1753, 2 vol. in-12.

ESPINASSE (Mlle JULIE-JEANNE-ELÉONORE DE L'), née à Lyon en 1732, fit en Bourgogne la connaissance de Mme du Deffant, qui l'amena à Paris en 1754. Cette liaison dura 6 ans; les deux amies se séparèrent fort mécontentes l'une de l'autre. Mlle de l'Espinasse eut alors le bonheur de trouver un ami véritable dans d'Alembert et passa avec lui le reste de sa vie, fixant auprès d'elle, par son amabilité, les hommes les plus distingués. Mlle de l'Espinasse mourut le 23 mai 1776. Sa *Correspondance,* Paris, 1809 et 1811, 2 vol. in-8°, ne permet pas de douter que cette femme, qui ne vivait que pour aimer, ne soit morte de douleur de ce que M. de Guibert répondait faiblement au sentiment qu'il lui avait inspiré. A la suite de ces lettres on trouve 2 chapitres ajoutés au *Voyage sentimental* de Sterne, par Mlle de l'Espinasse.

ESPINAY (CHARLES D'), abbé de St.-Gildas-des-Bois et de Notre-Dame-du-Tronchet en Bretagne, né vers 1530, mort en septembre 1591, avait paru avec éclat au concile de Trente, et obtenu l'évêché de Dol en 1565. On a de lui des *Sonnets amoureux,* Paris, 1559, in-8°, et 1560, in-4°.

ESPINAY. *Voyez* **SAINT-LUC.**

ESPINE (CHARLES DE L'), poëte presque inconnu, né à Paris, vers la fin du 16e siècle, est auteur de *la Descente d'Orphée aux enfers,* tragédie en 5 actes et en vers, sans distinction de scènes, Louvain, 1614, in-8°. Il dédia cette pièce à la reine de la Grande-Bretagne. On ignore si elle fut représentée; mais ce qui est tout à fait remarquable, elle eut une seconde édition sous ce titre : *le Mariage d'Orphée,* 1623.

ESPINEL (VINCENT), poëte lyrique, né à Ronda, royaume de Grenade, en 1544, embrassa l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice dans sa ville natale, et mourut en 1634. Il est l'inventeur des *decimas* ou stances de dix vers de huit syllabes, nommés *espinales.* On a de lui : *la Casa de memoria; la Vie de l'écuyer Marc d'Obregon,* 1618, in-4°, souvent réimprimée, traduite en français par d'Audiguier, 1618, in-8°; Lesage a fait passer dans son *Gil Blas* quelques morceaux de ce roman; des *épîtres* en vers, et la traduction en vers espagnols de *l'Art poétique* et de plusieurs *Odes* d'Horace. Ses poésies (*rimas*) ont été imprimées à Madrid, 1591, in-8°.

ESPINOSA (JEAN), poëte espagnol, né à Bellovado vers 1540, suivit la carrière des armes, et devint secrétaire de don Pedro Gonzalès de Mendoza, capitaine général de Sicile. Il écrivit plusieurs ouvrages poétiques; mais le plus connu est son *Tratado en loor de los Mujeres* (*Traité à la louange des Femmes*), publié à Milan en 1580, in-4°. Il paraît qu'Espinosa mourut en Espagne, avant l'an 1596.

ESPINOSA (ANTOINE), poëte espagnol, naquit à An-

tequera, en Andalousie, vers l'an 1582. Il fit ses études dans la même ville, où il reçut le grade de licencié. Ses talents lui procurèrent la protection du duc de Medina-Sidonia, qui le nomma son aumônier. Ce même seigneur ayant fondé, en 1623, le collège de Saint-Alphonse à Saint-Lucar de Barrameda, en confia la direction à Espinosa, dont le zèle et les lumières firent honneur à ce choix. Espinosa fut considéré comme un des bons poëtes de son siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, une excellente *Traduction* des *Psaumes pénitentiaux*, et un *Éloge* du duc de Medina-Sidonia, l'un et l'autre imprimés à Malaga en 1625, etc.; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, est son *Tesoro de poesias* (*Trésor de poésies*), qui est une collection des morceaux les plus intéressants des meilleurs poëtes qui avaient paru jusqu'alors. Espinosa mourut à Saint-Lucar-de-Barrameda en 1650, âgé de 68 ans.

ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme), peintre espagnol, naquit en 1600 à Cocentaine, village du royaume de Valence. Il prit ses premières leçons de peinture de son père (Rodriguez de Espinosa), et il paraît qu'il les continua sous Borras et Ribalta. Espinosa se distingua, ainsi que les grands maîtres qu'il avait pris pour modèle, par son clair-obscur artistement ménagé, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Il passa sa vie dans une honnête aisance, et mourut à Valence en 1680. Il laissa un fils (Michel-Jérôme), dont les ouvrages ne doivent pas être confondus avec ceux d'Espinosa père, auquel il fut très-inférieur en talent.

ESPINOSA (François), peintre sur verre, fut appelé par Philippe II pour travailler à l'Escurial, et il excella dans cet art. Il y a eu encore trois peintres et deux sculpteurs du même nom, tous du second et troisième ordre.

ESPINOSA (Nicolas), poëte espagnol, était né dans le 16e siècle à Valence, d'une famille considérable de cette ville. Il partagea sa vie entre l'étude de l'histoire et la culture des lettres. Dans un poëme qui est comme la continuation de celui de l'Arioste, il se proposa de venger ses compatriotes du soupçon que l'auteur de la *Chronique* de Turpin a fait planer sur la loyauté espagnole, en attribuant la défaite de Roland à la ruse et à la trahison. Ce poëme, intitulé : *la Segunda parte del Orlando*, etc., fut imprimé pour la première fois à Saragosse en 1555, in-4°. On doit encore à Espinosa la traduction en espagnol de l'abrégé de l'Histoire de Naples, par Colenuccio. Valence, 1563, in-8°. Le traducteur vivait à cette date, mais on n'a pu découvrir celle de sa mort.

ESPINOSA (don Diégo de), cardinal, ministre de Philippe II, naquit en 1502 dans le bourg de Martimunos de las Posadas (Vieille-Castille), d'une famille noble mais peu riche. Après avoir fait ses études en droit civil et canon, il enseigna fort jeune l'un et l'autre avec distinction au collége de Cuença en l'université de Salamanque, et acquit bientôt la réputation d'un des premiers jurisconsultes de l'Espagne; ce qui lui fraya un rapide chemin vers les plus hautes dignités. Il fut d'abord auditeur à Séville, puis régent au conseil royal de Castille; enfin Philippe II, ayant apprécié son mérite, le fit président de ce conseil, inquisiteur général de toute l'Espagne, surintendant des négociations et affaires d'Italie; chef du conseil privé ou d'État, évêque de Siguenza, etc. Dans ces diverses fonctions, Espinosa se montra fort ami de la justice, et punit sévèrement les juges qui en faisaient un trafic sordide; mais sa sévérité dégénéra trop souvent en dureté. Jamais sujet en Espagne n'avait joui d'une plus grande autorité; mais son administration fut marquée par de tristes événements, le soulèvement des Moresques, la révolte des Pays-Bas et la mort précipitée de don Carlos. Espinosa servit trop bien la haine dénaturée de ce monarque, aussi mauvais père que mauvais roi. Son autorité auprès de Philippe II était telle, qu'il commandait réellement à son maître. Cependant le roi se lassa de sortir de sa chambre pour le recevoir, de lever son chapeau pour le saluer, de le faire asseoir comme son égal, de souffrir le ton familier avec lequel il lui parlait et la liberté avec laquelle il disposait des places vacantes, tolérance incroyable dans un prince si jaloux de son autorité. Il lui annonça sa disgrâce par un de ces mots détournés dont ce sombre despote avait si bien le secret : « Cardinal, lui dit-il un jour, souvenez-vous que je suis le président. » Ce mot fut le coup de la mort pour Espinosa qui cessa de vivre le 5 septembre 1572. Dans une syncope qui lui prit on se pressa tant de l'ouvrir pour l'embaumer, qu'il porta la main au rasoir du chirurgien et que son cœur palpitait encore après l'ouverture de l'estomac. Ce fait est attesté par Cabrera, qui vivait à la cour de Philippe II, et qui ajoute que la crainte qu'on avait que ce cardinal ne revînt en santé fit hâter sa mort, pour contenter le prince, les grands et les conseillers d'État, qui la désiraient dans l'espoir que son successeur userait plus modérément de son pouvoir. On peut consulter sur le cardinal d'Espinosa, Ciacconius, *Vitæ pontificum;* Aubery, *Histoire générale des cardinaux,* tome V.

ESPINOY (Philippe d'), vicomte de Térouane et seigneur de la Chapelle, né à Gand, vers 1552, était fils de Charles de l'Espinoy, écuyer, seigneur de Linges, de Mardick, et membre du conseil souverain de Flandre. Il suivit la carrière des armes, et obtint une compagnie dans les gardes wallonnes. Lorsqu'il se fut retiré du service, il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire de son pays, avec autant de zèle que de succès, et mourut vers 1633, dans un âge avancé. Il a laissé : *Recherches d'antiquités et noblesse de Flandres, contenant l'histoire des comtes de Flandre, avec une description curieuse dudit pays,* Douai, 1631, in-fol., figures; *De origine et Principiis Equitum*, traduite de l'italien de Sansovini; des *Généalogies* de différentes maisons, et d'autres ouvrages restés manuscrits, et qui se sont perdus.

ESPRIT (Jacques), appelé communément *l'abbé Esprit,* quoiqu'il n'ait jamais été dans les ordres, né à Béziers le 23 octobre 1611, dut à la protection du duc de la Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, du chancelier Séguier et du prince de Conti, le titre de conseiller du roi, un fauteuil à l'Académie française, où il remplaça Philippe Habert en 1637, et l'espèce de fortune dont il a joui. Sur la fin de sa vie il se retira à Béziers, et y mourut le 6 juillet 1678. On a de lui : *Paraphrases de quelques psaumes; Faussetés des vertus humaines,* Paris, 1678, 2 vol., ouvrage abrégé par Desbans sous le titre de *l'Art de connaître les hommes,* et une traduction du *Panégyrique de*

Trajan, Paris, 1677, in-12, attribué par quelques biographes à *l'abbé Esprit*, frère de Jacques, et auteur d'un recueil de *maximes* politiques mises en vers, Paris, 1669, ouvrage destiné à l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV.

ESQUIEU (l'abbé), littérateur sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, était né vers la fin du 17e siècle. Homme d'esprit et de goût, il fréquenta dans sa jeunesse les sociétés les plus brillantes de Paris. Plus tard, il devint un des plus fervents disciples du diacre Pâris, et tomba dans tous les excès des convulsionnaires. Il mourut vers 1740, âgé d'environ 60 ans dans la paroisse de Saint-Germain-le-Vieil, dont il était un des prêtres habitués. Outre une *Critique de la tragédie de Pyrrhus*, en forme de lettre adressée à Crébillon, Paris, 1726, in-8°, on a de lui une traduction de l'*Apoloquintose*, ou de l'Apothéose de l'empereur Claude, par Sénèque.

ESQUILACHE, (le prince D'). *Voyez* **BORGIA** ou **BORJA**.

ESQUIROL (J.-Étienne-Dominique), célèbre médecin, né en 1772 à Toulouse, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, vint achever ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Lorsque la populace envahit cet établissement en 1792, il eut le bonheur de s'échapper avec plusieurs de ses camarades, et revint dans sa ville natale. Atteint par la loi de la réquisition, il embrassa la carrière médicale, et reçut une commission d'officier de santé pour l'armée des Pyrénées-Orientales. Dès qu'il put quitter le service, il revint à Paris pour achever ses études médicales, et suivit la clinique de Pinel à l'hôpital de la Salpêtrière. Devenu bientôt l'élève de prédilection de son maître, qui lui confia la rédaction de sa *Médecine clinique*, il s'adonna dès lors spécialement à l'étude des maladies mentales. Il se fit recevoir docteur en 1805, commença en 1808 la visite de tous les hôpitaux d'aliénés de France, et fut en 1811 nommé médecin de la Salpêtrière. Il fit en 1814 une seconde visite des hôpitaux d'aliénés, et en 1817, ouvrit un cours théorique et pratique des maladies mentales, le premier qui ait été fait en Europe, et qu'il continua jusqu'en 1826 avec autant de zèle que de succès. Devenu à cette époque médecin en chef de la maison de Charenton, il se vit forcé de discontinuer son cours, qu'il ne put plus reprendre. Il avait été nommé en 1823 inspecteur général des facultés de médecine, place qu'après la révolution de juillet il perdit sans se plaindre, de même qu'il l'avait acceptée sans la demander. En 1834 l'Académie des sciences morales lui donna le titre de son correspondant. Il était membre de l'Académie de médecine depuis sa formation. L'un des fondateurs de la Société de géographie et de celle des établissements charitables, on lui doit aussi la fondation de la maison d'aliénés d'Ivry, près de Paris, le modèle des maisons de ce genre. Cet homme respectable, après avoir consacré sa vie et sa fortune au soulagement d'une des classes les plus malheureuses de l'humanité, mourut en 1841, entouré de l'estime générale. Outre un assez grand nombre d'articles dans les journaux et les dictionnaires des sciences médicales, on doit à Esquirol : *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, 1805, in-4° ; traduit en allemand; *Des établissements d'aliénés en France, et des moyens d'améliorer le sort de ces infortunés*, 1819, in-8°.

ESQUIVEL DE ALAVA (Diego de) naquit à Victoria, vers l'an 1492, d'une famille noble et riche. Il fit ses études dans la même ville, fut bon théologien, et très-versé dans les langues grecque et latine. Esquivel, ayant pris l'habit ecclésiastique, s'appliqua particulièrement à l'histoire des conciles tenus jusqu'à son temps. Il composa un livre qui a pour titre : *De Conciliis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam videntur*, Grenade, 1583, in-fol. Esquivel mourut à Victoria l'an 1562.

ESQUIVEL (Hyacinthe), religieux dominicain, naquit en Biscaye d'une famille noble. Après avoir professé la philosophie dans les couvents de son ordre, il conçut le désir d'aller prêcher la foi chez les nations infidèles, entre autres chez les Japonais, et en conséquence partit pour Manille en 1625. Quatre ans après il fut envoyé à Formose, où les Espagnols avaient alors des établissements, et opéra, dans cette île, des conversions nombreuses. Constamment occupé de l'idée de pénétrer au Japon, dont l'entrée semblait lui être interdite, il s'embarqua avec un frère mineur sur un navire de ce pays, dont le capitaine lui avait promis de le conduire sûrement à sa destination ; mais pendant la traversée, le Japonais tua les deux religieux. Cet événement eut lieu en 1633. Esquivel avait composé, à l'usage des missionnaires : *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630 ; *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose*, Manille, 1691.

ESS (Charles van), savant westphalien, naquit le 25 septembre 1770 à Wartburg, dans l'évêché de Paderborn. D'un caractère sérieux et paisible, il fut de bonne heure influencé par le genre d'éducation qu'il reçut au collége des dominicains de Wartburg. A 18 ans, il était bénédictin. Le ministère des affaires ecclésiastiques à Berlin lui fit offrir en 1801, une chaire à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ses confrères se déterminèrent à lui conférer la dignité de prieur. La suppression de l'abbaye de Hugsburg le fit rentrer dans la vie séculière, comme simple curé de la paroisse catholique de cette ville. Par la suite, il joignit à cette place celle de commissaire épiscopal des églises de Magdebourg, Halberstadt, Elmstædt (1811), et il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 22 octobre 1824. On a de lui : une *Traduction du Nouveau Testament*, en société avec son cousin Léandre van Ess, Brunswick, 1807; *Premier jet d'un abrégé de l'histoire de la religion, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Dresde, 1817; *Exposition de la doctrine religieuse de l'Église universelle de Jésus-Christ*, Halberstadt, 1822; *Exposé des principes du christianisme catholique, par demandes et par réponses.*

ESSARTS (Pierre des), surintendant des finances de France sous Charles VI, fut un des gentilshommes français qui combattirent avec les Écossais contre Richard II et Henri IV. Il rendit à Jean Sans Peur, duc de Bourgogne, des services importants, notamment lors de l'arrestation de Jean de Montaigu, grand maître de la maison du roi, et obtint entre autres dignités celles de prévôt de Paris et de surintendant des finances. En assurant les approvisionnements de la capitale, il mérita le titre de

Père du peuple; mais ayant ensuite perdu la faveur populaire, il fut forcé de se retirer dans ses terres. P. des Essarts essaya de rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guienne. Après s'être emparé de la Bastille au nom de ce duc, il fut forcé de se rendre à la faction des bouchers qui l'assiégèrent au nombre de 20,000 hommes : poursuivi comme dilapidateur, et accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le Dauphin, il fut appliqué à la question, condamné à mort et exécuté aux Halles, le 1er juillet 1413.

ESSARTS (Antoine des), frère du précédent, faillit essuyer le même sort; en actions de grâces de sa délivrance, il éleva, dans la cathédrale de Paris, une statue colossale de saint Christophe, qui a été démolie en 1784.

ESSARTS (Charlotte des), comtesse de Romorantin, femme distinguée par son esprit et les agréments de sa personne, devint maîtresse de Henri IV en 1590, et en eut deux filles : elle vécut ensuite dans la plus grande intimité de Louis de Lorraine, cardinal de Guise; et, après la mort de ce prélat, qui lui laissa 3 fils et 2 filles, elle épousa en 1630 le maréchal de l'Hôpital, connu alors sous le nom de du Hallier. Étant entrée dans des intrigues politiques, qui lui attirèrent une disgrâce, Charlotte des Essarts fut reléguée dans une des terres de son mari, et y mourut en 1651.

ESSÉ (André de MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), un des plus braves capitaines de son siècle, né dans le Poitou en 1483, tué sur la brèche de Térouane le 12 juin 1558, s'était signalé dans les guerres de Louis XII, de François Ier et de Henri II. François Ier disait, en parlant des plus braves de son armée : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guienne qui courons la bague contre tous allants et venants de la France : moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. »

ESSEN (Jean-Henri, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1755 à Kasioës, en Westro-Gothie, gagna la faveur de Gustave III en 1777, dans un tournoi où tout le monde avait remarqué son adresse, sa grâce et sa beauté. Dès lors il ne quitta presque plus la personne du roi, qui lui fit faire un mariage magnifique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant tout le cours de son règne, et dont il paya les bienfaits par quelques services militaires et par un sincère attachement. Il en donna des preuves lors de l'assassinat de ce prince dans un bal masqué en 1792, conserva un grand crédit à la cour sous le règne de Gustave-Adolphe IV, obtint le gouvernement général de la Poméranie, puis le commandement en chef de l'armée réunie dans cette province; et après avoir soutenu dignement le siége de Stralsund, conclut un armistice honorable avec le chef de l'armée française. Après la révolution de 1809 et l'abdication du roi, il entra au conseil d'État, et fut envoyé par le nouveau roi Charles XIII en ambassade à Paris pour traiter de la paix, par laquelle la Poméranie se trouva restituée à la Suède. En 1814, dans l'invasion de la Norwége, il commanda en chef le 2e corps de l'armée suédoise, et, après la soumission du pays, il en fut nommé gouverneur général pendant la minorité du prince Oscar. Il donna sa démission de ce poste en 1816 pour devenir grand maréchal du royaume de Suède, et mourut à Uddevalla en 1824. Depuis plusieurs années, il avait été élevé au grade de feld-maréchal.

ESSENIUS (André), né à Bommel dans la Gueldre hollandaise, en février 1618, fut appelé à Utrecht pour être pasteur de l'église réformée, en 1651, et professeur de théologie en 1653; il y mourut le 18 mai 1677, laissant de nombreux écrits polémiques sur *la Satisfaction de J. C.,* sur *le Sabbat des Juifs,* etc., dirigés contre Crellius, Heidanus, François Burman, Desmarets, et autres. Nous avons encore de lui un *Système de Théologie* (dogmatique), en 2 vol. in-4°, Utrecht, 1659, et un Abrégé de ce système, in-8°, 1669; tous ces écrits sont en latin. Il a publié en hollandais des *Remarques sur la Parabole du Semeur* (Évang. selon St. Mathieu, XIII, XXIV et suiv.), où il combat le fameux Jean Labadie et ses sectaires

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), né le 10 novembre 1567, au château de Nethewood, dans le Herefordshire, était fils de Gauthier Devereux, maréchal d'Irlande. Il accompagna Leicester en Hollande, obtint en 1586 le titre de général de cavalerie, et donna des preuves de sa bravoure à la bataille de Zutphen. De retour en Angleterre, il y fut accueilli par Élisabeth qui le nomma son grand écuyer; en 1588 elle le créa général de cavalerie, et le décora de l'ordre de la Jarretière. Dès ce moment il fut regardé comme le favori de la reine; il obtint en 1591 le commandement d'un corps de troupes qu'elle envoyait à Henri IV, et dans cette occasion donna de nouvelles preuves de valeur. Ennuyé de la lenteur du siége de Rouen, il revint en Angleterre, et fut en 1593 nommé membre du conseil privé. En 1596 il s'empara de Cadix, et l'année suivante fut nommé grand maître de l'artillerie. La charge de grand maréchal d'Angleterre fut le prix de nouveaux services. Essex s'imagina qu'il allait désormais jouir de la confiance entière de la reine; sa présomption s'en accrut et ses ennemis eurent plus de facilité pour le perdre. Il fut d'un avis différent avec Élisabeth sur le choix de la personne qu'il convenait le mieux d'envoyer en Irlande. Essex, ne pouvant parvenir à faire partager son opinion à la reine, s'oublia au point de lui tourner le dos avec un air de mépris. Justement blessée de cette insolence, elle lui donna un soufflet, en lui disant d'un ton qu'elle tenait de son père, d'aller se faire pendre. Essex mit aussitôt la main à son épée; le grand amiral, qui était présent, se plaça entre la reine et Essex, qui jura qu'il n'était pas fait pour supporter un tel outrage de la main même de Henri VIII, et sortit bouillant de colère. Le garde du sceau l'engagea à demander pardon à Élisabeth; il répondit à cette invitation par une lettre très-longue, dont les expressions étaient peu mesurées, et dans laquelle il appelait de la reine au jugement de Dieu. Ses amis eurent l'imprudence de divulguer cet écrit, qui produisit un très-mauvais effet sur l'esprit d'Élisabeth. Cependant elle se réconcilia avec lui et lui rendit sa bienveillance, qui sembla avoir acquis une nouvelle force. Peu de temps après, il fut question dans le conseil de la réduction de l'Irlande. Essex blâma beaucoup la négligence de ceux qui avaient eu la direction des affaires dans cette île, ajoutant que, faute de poursuivre les rebelles avec vigueur, ils avaient prolongé inutilement la guerre et causé de grandes dépenses en pure perte; qu'il

fallait envoyer en Irlande un général qui eût de l'expérience et de la réputation; on supposait qu'il voulait se désigner, cependant il refusa cette mission tant qu'il le put, parce que ses amis s'aperçurent que ses ennemis ne voulaient l'en charger que pour le perdre. Comme il reconnut d'un autre côté qu'il ne pourrait jouir d'aucun repos tant qu'il resterait en Angleterre, il accepta, reçut, le 12 mars 1598, sa commission de vice-roi, avec des pouvoirs plus étendus que l'on n'en avait accordés jusque-là; et, menant avec lui des forces considérables, il partit pour l'Irlande, fatale à son père. Il n'y fut pas plus heureux, et y agit d'une manière tout opposée à l'opinion qu'il avait manifestée dans le conseil. Élisabeth lui écrivit avec une certaine aigreur, lui ordonna de rester en Irlande, et, se défiant de ses desseins, fit lever en Angleterre des troupes, dont elle donna le commandement au comte de Nottingham, ennemi d'Essex. Celui-ci, inquiet de ce qui se passait, et convaincu que sa présence suffirait pour apaiser Élisabeth, se hâta de retourner auprès d'elle. Dans le premier moment de sa surprise, elle le reçut avec bienveillance; mais, laissée à elle-même, elle pensa qu'il méritait d'être puni, lui ordonna les arrêts chez lui et se détermina ensuite à le faire juger par le conseil. Ses juges et même Cecil, son ennemi juré, rendirent justice à la loyauté de ses intentions, mais il fut, pour avoir compromis les intérêts de la reine, condamné à être dépouillé de tous ses emplois, excepté de celui de général de cavalerie. Élisabeth voulut, par là, lui laisser l'espérance d'obtenir sa grâce. Sa conduite fut fort humble pendant quelque temps; il se jeta même dans la dévotion; cependant, malgré ses protestations, il ne perdait rien de sa fierté. Rebuté dans une demande qu'il avait adressée à la reine, peu de temps après avoir été mis en liberté, dans l'été de 1600, il écouta trop les conseils de Henri Cuff, qui avait été son secrétaire. Cet homme vint à bout de lui persuader de ne pas avoir recours aux marques de soumission envers la reine, que cette princesse était livrée à une faction composée de ses ennemis invétérés, et que le seul moyen de regagner sa bienveillance était d'obtenir d'elle une audience, par quelque moyen que ce pût être. Ces conseils dangereux, à force d'être répétés, firent impression sur l'esprit du comte. Enivré de la faveur populaire, qui, depuis qu'il était malheureux, semblait s'accroître, Essex chercha, par tous les moyens imaginables, à se faire des partisans dans les diverses classes de citoyens, il entama des négociations secrètes avec Jacques, roi d'Écosse, successeur présomptif d'Élisabeth, lui promettant d'arracher de cette princesse une déclaration qui assurât son droit d'hérédité à la couronne, et lui proposant même le concours de l'armée d'Irlande, commandée par Montjoy, son ami. Enfin il réunit, le 7 février 1601, un certain nombre de ses adhérents. Élisabeth, qui se doutait du complot que l'on tramait, envoya Robert Sackville, fils du grand trésorier, pour observer à l'hôtel d'Essex l'état des choses. Un moment après, Essex reçut une sommation de se rendre au conseil qui se tenait chez le grand trésorier. Tandis qu'il réfléchissait à l'objet de ce message et à la visite inattendue de Sackville, on lui remit une note qui l'avertissait de pourvoir à sa sûreté. Persuadé que sa conspiration était découverte, ou au moins soupçonnée, et que la peine la plus douce qu'il eût à redouter était une nouvelle détention plus sévère que la précédente, il prétexta une indisposition pour ne pas obéir aux ordres du conseil, et envoya prier les plus intimes des conjurés de venir l'aider de leurs conseils. Parmi les expédients proposés, Essex rejeta celui de fuir hors du royaume; s'emparer du palais lui parut une chose impraticable, puisque l'on y avait doublé la garde: il ne restait plus que le moyen de faire mouvoir le peuple de Londres. Tandis que l'on délibérait sur la prudence et la possibilité de cette mesure, arrive quelqu'un qui promet que l'on peut compter sur les habitants de Londres. Essex, infatué de l'opinion de sa popularité, pense qu'il sera assez puissant pour renverser, avec l'aide de la multitude, le gouvernement d'Élisabeth, consolidé par le temps, révéré par sa sagesse, soutenu par sa propre énergie et par l'approbation de la nation entière. Il remit au lendemain l'exécution de son projet insensé. Le 8, plus de 300 personnes de considération le vinrent trouver; dans ce moment, lord Egerton, garde du sceau, et trois autres personnages d'un rang élevé, vinrent de la part de la reine à l'hôtel d'Essex pour s'informer de la cause de ces mouvements extraordinaires. Essex, jugeant qu'il s'était trop avancé pour reculer, les fit retenir prisonniers dans son hôtel, et sortit avec 200 de ses adhérents, armés de leurs seules épées. On s'attroupait autour de lui avec surprise; mais personne ne se disposait à le joindre. Voyant cette froideur, et apprenant qu'il venait d'être déclaré traître, il commença à désespérer du succès de son entreprise, et songea à faire retraite; mais il trouva les rues barricadées; il voulut forcer le passage; quelques personnes furent tuées auprès de lui. Il gagna le bord de la rivière, et s'embarqua pour rentrer chez lui. Il vit, en y entrant, qu'un de ses confidents, qu'il avait chargé de traiter de sa capitulation avec le conseil, était allé à la cour. Réduit au désespoir, assiégé dans sa maison qu'il voulut d'abord défendre jusqu'à la dernière extrémité, il finit par se rendre à discrétion, à la seule condition de n'être pas maltraité, et d'être entendu dans sa défense. La reine, qui n'avait rien perdu de sa tranquillité au milieu de cette émeute, ordonna que l'on fît le procès aux plus considérables des criminels. Les comtes d'Essex et de Southampton furent traduits devant un jury composé de 25 pairs. Quand Essex entendit prononcer sa sentence, il se comporta comme un homme qui n'attend que la mort, disant néanmoins qu'il serait fâché qu'on le représentât à la reine comme un homme qui dédaignait sa clémence, mais qu'il ne ferait pas de soumission trop humble pour l'obtenir. Southampton se conduisit d'une manière plus soumise. Une circonstance du procès d'Essex qui révolta le public, fut de voir agir contre lui François Bacon qui lui devait tout. Quelques jours de prison abattirent la fierté du comte: il céda aux instances du ministre de la religion, et envoya au conseil l'aveu de ses desseins criminels. Élisabeth avait toujours ambitionné la gloire de passer pour clémente; et chaque fois qu'elle avait donné un grand exemple de sévérité, elle avait eu l'air de n'agir qu'à regret. La position d'Essex fit renaître dans son cœur ses tendres sentiments pour lui; mais ce qui finit par fermer son cœur à la pitié, fut l'obstination du comte à ne pas implorer sa miséricorde: elle attendit

inutilement, et dans les plus terribles angoisses, cette preuve de soumission. Enfin elle donna l'ordre fatal. On a attribué les irrésolutions d'Élisabeth, dans cette occasion, à la cause suivante. Essex, à son retour de sa brillante expédition contre Cadix, voyant que la tendresse de la reine pour lui prenait une nouvelle force, se plaignit de ce que la nécessité de la servir l'obligeait souvent de s'absenter, et l'exposait à tous les mauvais services que pouvaient lui rendre ses ennemis restés auprès d'elle. Touchée de cette tendre inquiétude, elle lui donna un anneau qu'elle lui recommanda de garder comme une marque de son affection, l'assurant que, quels que pussent être ses torts envers elle, et quelques griefs qu'elle pût voir contre lui, il n'aurait qu'à lui envoyer cet anneau, sa vue rappelant son ancienne tendresse, elle serait prête à entendre sa justification. Essex, après sa condamnation, voulut faire cet essai, et remit l'anneau à la comtesse de Nottingham, pour le porter à la reine. Le mari de la comtesse, ennemi mortel d'Essex, la détermina à ne pas s'acquitter de cette commission. Élisabeth, qui espérait que le comte ferait usage de ce dernier appel à l'amitié, dut croire qu'il le négligeait par entêtement. Alors, le ressentiment et la politique étouffèrent tout autre sentiment dans son cœur; et le comte, suivant son désir, fut décapité dans la Tour, le 25 février 1601.

ESSEX (Robert DEVEREUX, comte d'), fils du précédent, naquit en 1592. A l'époque de la malheureuse fin de son père, il était confié aux soins de sa grand' mère, qui l'envoya commencer ses études à Éton, d'où il passa en 1602 à l'université d'Oxford. L'année suivante, Jacques Ier rétablit le jeune comte dans tous les honneurs héréditaires dont sa maison avait été privée par la sentence qui avait condamné son père à mort. Quand ce prince vint à Oxford en 1605, le comte d'Essex fut promu au grade de maître ès arts. A l'âge de 14 ans il fut marié à lady Françoise Howard. Les deux époux étant trop jeunes pour que le mariage fût consommé, Essex partit aussitôt pour commencer ses voyages. Cette absence fut fatale à l'union qu'il avait contractée. Sa femme se laissa séduire par le favori du roi, qui fut depuis le comte de Somerset. En 1620, fatigué de son oisiveté, il se joignit au comte d'Oxford, dans une expédition militaire que ce dernier entreprit pour servir l'électeur palatin, gendre de Jacques Ier. Tous deux levèrent des compagnies à leurs frais, et l'année d'après ils firent la guerre en Hollande. Ramené en Angleterre, le comte d'Essex figura au parlement dans le parti de l'opposition, ce qui le fit mal recevoir de la cour. Alors il s'attacha davantage au service étranger. Il commanda en 1624 un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Quand Charles Ier parvint au trône, le comte d'Essex fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Il fit en 1625 une autre campagne dans les Pays-Bas, et, peu de temps après, se maria pour la seconde fois. Dans la campagne contre les Écossais en 1635, il soutint l'honneur et la dignité des armes du roi; et néanmoins, quand ses services furent devenus inutiles, on le remercia avec une froideur qui ne put que choquer un homme aussi fier. Il éprouva encore quelques désagréments qui ne l'empêchèrent cependant pas de rester fidèle au roi. Il signa en 1640, avec onze autres pairs, une pétition pour prier ce prince de terminer, sans effusion de sang, les disputes qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après il fut un des commissaires chargés de traiter avec les Écossais, et quand, à l'ouverture du long parlement, Charles Ier reconnut la nécessité de se rendre populaire, il admit Essex dans son conseil, et le nomma ensuite grand chambellan, puis, lorsqu'il partit pour l'Écosse, lieutenant général de ses forces au sud de la Trent. Quand Charles Ier revint d'Écosse, et que les rassemblements d'une populace turbulente firent craindre pour le roi et pour le parlement, la chambre des communes demanda qu'une garde fût formée dans la Cité, et que l'on en donnât le commandement à d'Essex, dont la fidélité envers le roi et l'État était généralement reconnue. Charles ne jugea pas convenable d'accepter cette proposition; il quitta ensuite Londres, et donna ordre à d'Essex de le suivre. Celui-ci refusa, alléguant son devoir qui le retenait à la chambre des pairs, et perdit toutes ses places à la cour. Circonvenu par des hommes artificieux, il consentit, au mois de juillet 1642, à se charger du fardeau de commander l'armée levée pour la sûreté du roi et la défense des deux chambres du parlement, qui l'en remercièrent en jurant de vivre et de mourir pour lui. Le roi rassembla aussi une armée, et fut si offensé de sa conduite, qu'il le fit déclarer traître, et ne voulut pas entendre à des propositions de paix, parce qu'elles venaient de lui. Il combattit le roi en personne à Edgehill, le 23 août 1642; affaire dans laquelle chaque parti s'attribua la victoire. Essex n'en reçut pas moins les remerciments du parlement, avec une gratification de cinq mille livres sterling. L'année suivante il prit Reading. Une maladie qui se mit ensuite dans son armée l'empêcha de rien entreprendre d'important, ce qui irrita si fort les meneurs du parlement, qu'il fut question de le destituer. Renforcé par de nouvelles troupes, il fit lever le siége de Glocester, surprit Cirencester, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi la bataille de Newbery, le 23 septembre 1643. Il y montra beaucoup de valeur; l'avantage y fut balancé, mais cependant Essex vint à bout de couvrir Londres. Après beaucoup de marches qui n'eurent pas de résultat, il se laissa persuader d'aller dans le Cornouaille, où on lui avait assuré qu'il trouverait un grand nombre de partisans. Le roi l'y suivit et le serra de telle manière, qu'il n'avait plus la liberté d'agir et commençait à souffrir du manque de vivres. Dans cet état de choses, Charles écrivit à d'Essex pour lui proposer un traité; celui-ci répondit qu'il ne pouvait rien accepter, puisqu'il n'était pas le maître. Quelques corps de troupes l'abandonnèrent, et il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plymouth, d'où il gagna Londres par mer. On le reçut dans la capitale avec beaucoup de marques de respect et d'estime, mais il en éprouva peu de satisfaction. Il se montra encore une fois à l'armée; une maladie le força d'en quitter le commandement. A son retour à Londres il trouva les affaires dans une confusion extrême, et tint chez lui un conseil dans lequel il fut mis en délibération d'attaquer Cromwell en plein parlement comme un incendiaire. Cela n'eut pas d'autre suite que d'augmenter la haine de Cromwell contre lui. Enfin, l'ordonnance de *Self Denying*, ou

de renoncement à soi-même, qui excluait les membres du parlement de toutes sortes de charges, lui fit perdre le commandement en 1645. Il résigna sa commission avec des marques visibles de plaisir. Le parlement, qui ne voulait pas être entièrement privé d'un homme comme lui, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'on lui accorderait 10,000 livres par an pour soutenir sa nouvelle dignité. Une mort soudaine ne permit pas au comte d'Essex de jouir de ces honneurs. On supposa qu'il avait, comme son aïeul, perdu la vie par le poison. Il expira le 14 septembre 1646.

ESSEX (comte D'). *Voyez* **CAPEL** (ARTHUR).

ESSEX (JACQUES), architecte anglais, membre de la Société des antiquaires de Londres, né à Cambrigde en 1723, mort le 14 septembre 1784, a réparé et embelli la chapelle du collége du roi à Cambridge, les cathédrales d'Ely et de Lincoln et d'autres édifices publics. On trouve dans *l'Archéologue* et dans la *Bibliothèque topographique britannique* le petit nombre des écrits qu'il a laissés sur l'architecture.

ESTAÇO (ACHILLE), savant portugais, plus connu sous le nom d'*Achilles Statius,* né à Vidigueira le 15 juin 1524, fit ses études à Louvain et à Rome, fut bibliothécaire du cardinal Sforza, secrétaire du concile de Trente sous le pontificat de Pie IV, puis sous Pie V, secrétaire pour les lettres latines que les papes écrivent aux princes, et mourut à Rome le 28 septembre 1581. Il a laissé entre autres ouvrages: *Commentaire latin sur Cicéron,* de Fato, Louvain, 1551 et 1553; sur *l'Art poétique*, d'Horace, Anvers, 1553; sur le traité de Suétone *De claris grammaticis,* Anvers, 1574; des *notes latines* sur Catulle, Venise, 1566; sur Tibulle, ibid., 1567.

ESTAÇO (BALTHAZAR), de la famille du précédent, chanoine pénitencier de la cathédrale de Viseu, né à Évora en 1570, a laissé un *Recueil* de sonnets, de chansons, d'églogues et autres poésies, Coimbre, 1640.

ESTAÇO (GASPARD), frère du précédent, généalogiste et antiquaire portugais, est auteur d'un ouvrage *Sur les antiquités du Portugal,* Lisbonne, 1625, in-fol.

ESTAÇO (MANUEL), frère des précédents, religieux de l'ordre des augustins et prédicateur célèbre, mort le 7 juin 1638, a laissé en manuscrit des *sermons* et une *Histoire* des couvents de son ordre dans les Indes.

ESTAING (DIEUDONNÉ D'), qualifié ancien chevalier, sauva Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, et obtint en récompense la permission de porter dans son écu les armes de France avec un chef d'or pour brisure.

ESTAING (FRANÇOIS D'), savant prélat du 15e siècle, né en 1460, évêque de Rodez en 1501, fit construire à ses frais la tour de sa cathédrale, protégea et cultiva les lettres, consacra tous ses soins à l'administration de son diocèse, et mourut le 1er novembre 1529. Sa *Vie* a été écrite en français par le P. Beau, jésuite, Clermont, 1656, in-4° et en latin par Lacarry, ibid., 1660, in-4°.

ESTAING (JOACHIM D'), évêque de Clermont, mort en 1650, a publié deux *Recueils de statuts synodaux,* l'un en 1620, l'autre en 1647, in-8°.

ESTAING (LOUIS D'), frère du précédent, aumônier de la reine Anne d'Autriche, et successeur de son frère dans l'évêché de Clermont, mort en 1664, a donné une nouvelle édition de *Statuts synodaux* du diocèse, avec des corrections et des additions, Clermont, 1653, in-8°.

ESTAING (JOACHIM D'), guerrier et littérateur, né vers 1617, mort en 1688, a écrit une *Histoire généalogique de sa maison,* à laquelle Boileau fait allusion dans sa *Satire sur la noblesse,* et passe pour auteur d'une *Dissertation sur la noblesse d'extraction et sur l'origine des fiefs, des surnoms et des armoiries,* Paris, 1690, in-8°.

ESTAING (CHARLES-HECTOR, comte D'), célèbre marin français, de la famille des précédents, né au château de Ruvel en Auvergne en 1729, se signala par quelques affaires heureuses contre les Anglais sur terre et sur mer, et se trouva à la tête des flottes combinées à Cadix au moment où la paix fut signée en 1783; élu membre de l'assemblée des notables en 1787, le comte d'Estaing embrassa le parti de la révolution, fut nommé commandant de la garde nationale de Versailles en 1789, et obtint le grade d'amiral en 1792; mais il ne put échapper à la fureur révolutionnaire malgré ses principes et sa conduite, et périt sur l'échafaud le 28 avril 1794. Il est auteur d'un petit poëme intitulé : *le Rêve*, Paris, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles,* pièce de circonstance, Paris, 1791, et d'un petit ouvrage sur les colonies.

ESTAING (JACQUES-ZACHARIE D'), général français né en 1764 à Aurillac, fit les campagnes de 1792 à 1795 à l'armée des Pyrénées, et se signala particulièrement au siége de Roses. Après la paix avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie, prit le commandement de la 4e demi-brigade d'infanterie légère, et fit à la tête de ce corps les brillantes campagnes de 1796 et 1797. Employé dans l'expédition d'Égypte, il se signala à la bataille des Pyramides et à celle d'Aboukir, où il culbuta la première ligne des Turcs et la poussa dans la mer. A son retour en France, après la capitulation d'Alexandrie en 1801, il fut tué en duel à la suite d'une querelle qu'il eut avec le général Reynier.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse D'), dite d'abord *Mlle d'Heilly*, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, et avait 18 ans lorsque ce prince en devint éperdument amoureux; il la maria à Jean de Drosses, et lui donna le comté d'Estampes érigé en duché. La duchesse gouverna François Ier pendant 22 ans, troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin, favorisa les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France dans l'intention de rabaisser le Dauphin, et abusa de son ascendant sur le roi jusqu'à lui faire signer le honteux traité de Crépy. Après la mort de François Ier en 1547, la duchesse d'Estampes se retira dans ses terres, et y mourut dans une telle obscurité, que l'on ignore la date de sa mort, qu'on suppose arrivée vers 1576.

ESTAMPES-VALENÇAY (ACHILLE D'), connu sous le nom de *Cardinal de Valençay*, né à Tours en 1595, se signala d'abord sur les galères de Malte et à la prise de Ste.-Maure dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas; il commanda les troupes d'Urbain VIII contre le duc de Parme, reçut le chapeau de cardinal en récompense de ses services, et mourut le 15 juillet 1646.

ESTAMPES-VALENÇAY (LÉONOR D') frère du précédent, successivement évêque de Chartres et arche-

vêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux états généraux de 1614, mort à Paris le 8 avril 1651, a joui de la réputation d'un bon prédicateur. On a de lui un *poëme* latin en l'honneur de la Ste. Vierge, Paris, in-8°; un *Rituel* à l'usage du diocèse de Chartres, ibid., 1627, les *Statuts synodaux* de Reims, 1645, et des *Ordonnances* pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8°.

ESTAMPES-VALENÇAY (Henri d'), neveu des précédents, chevalier de Malte, né à Paris en 1603, se distingua d'abord au siége de la Rochelle dans le commandement de l'escadre chargée du blocus, puis à la prise de Ste.-Maure et de la Mahomette; fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Rome en 1652, grand prieur de Champagne en 1670, et enfin grand prieur de France. La mort l'enleva au mois d'avril 1678, au moment où il allait être élu grand maître de l'ordre de Malte.

ESTAMPES (Jacques d'), de la famille des précédents, connu aussi sous le nom de *marquis de la Ferté-Imbault*, servit avec distinction depuis 1610 jusqu'en 1648, et mourut le 20 mai 1668, maréchal de France, chevalier des ordres du roi et conseiller d'honneur dans tous les parlements et cours souveraines du royaume. Il avait été ambassadeur de France en Angleterre en 1641.

ESTANCEL. *Voyez* **STANSEL.**

ESTAT (le baron d'), auteur dramatique, fit jouer en 1780 au Théâtre-Italien à Paris, *la Somnambule*, comédie en un acte et en vers, et *les Aveux difficiles*, en 1783. Il passa en Russie, fut attaché comme secrétaire au cabinet de l'impératrice Catherine, et composa *le Jaloux de Valence* et *le Quiproquo*, pièces imprimées dans le *Théâtre de l'Ermitage*.

ESTCOURT (Richard), acteur et auteur anglais, né vers 1688, à Tewkessbury, dans le comté de Glocester. Son goût pour le théâtre le porta à s'échapper de la maison paternelle, à l'âge de 15 ans, pour se joindre à une troupe de comédiens ambulants. Il débuta à Worcester, dans un rôle de femme, de peur d'être reconnu. Il le fut cependant, et fut ramené chez ses parents. Son père le conduisit alors lui-même à Londres, où il le plaça chez un apothicaire; mais Estcourt, entraîné par son inclination, passa en Irlande, obtint quelques succès sur divers théâtres, revint à Londres, et fut reçu à Drury-Lane, où il se fit de la réputation, surtout dans le genre bouffon. Le duc de Marlborough l'aimait beaucoup. Il mourut en 1713. On a de lui une comédie intitulée : *le Bon exemple*, 1706, in-4°.

ESTE, une des plus illustres maisons souveraines d'Italie. Nous rangerons sous ce nom la suite des seigneurs, marquis et ducs d'Este, de Ferrare et de Modène, depuis le 18e siècle jusqu'à nos jours, de manière à donner une histoire abrégée, mais complète, des souverains de cette partie de l'Italie. Le savant Muratori, écartant les généalogies fabuleuses rapportées par le Tasse et l'Arioste, et celle qu'a développée J. B. Pigna, historien de la maison d'Este, paraît avoir prouvé qu'il faut chercher l'origine de cette maison parmi les ducs et marquis qui gouvernèrent la Toscane pendant le règne des Carlovingiens. Guido et Lambert, fils d'Adalbert II, furent dépouillés de leurs grands fiefs par Hugues et Lothaire, rois d'Italie; mais Oberto Ier, qui paraît avoir été petit-fils de l'un ou de l'autre, trouva plus de faveur auprès de Bérenger II, auquel il était attaché en 951. Cependant il le quitta en 968 pour passer en Saxe, auprès d'Othon Ier, qui l'éleva à la dignité de comte du sacré palais. Oberto Ier posséda des fiefs en Toscane et dans la Lunigiane. Il revint les gouverner lorsque Othon fit la conquête de l'Italie. Il mourut vers l'an 972, laissant deux fils, Adalbert et Oberto II, dont le dernier est la tige de la maison d'Este.

ESTE (Oberto II d'). Il paraît avoir commencé en 972 à régner dans la Lunigiane et le comté d'Obertenga, en Toscane. Il portait, ainsi que son père, le titre de marquis, comme héritier des marquis de Toscane, mais sans posséder aucun marquisat. Il s'engagea, ainsi que ses deux fils *Albert-Azzo* et *Hugues*, dans le parti d'Arduin, roi de Lombardie. Henri II les fit prisonniers, et les dépouilla de leurs fiefs; mais il les leur rendit vers l'an 1014, et les reçut de nouveau en grâce.

ESTE (Albert Azzo I d'), fils du précédent, régna entre 1014 et 1030, dans les comtés d'Obertenga et de Lunigiane. Il avait été mis au ban de l'Empire en 1014, par l'empereur Henri II; mais la même année, il fut rétabli dans ses biens avec son père. Il chercha, en 1025, à s'opposer à l'élection de Conrad le Salique.

ESTE (Albert Azzo II d') succéda, vers l'an 1020, à son père et à Hugues, son oncle, qui était mort sans enfants. Par son adresse et ses talents, il s'insinua dans l'esprit de l'empereur Henri III, et avec sa faveur, il s'éleva à une haute puissance. Les fiefs qu'il recueillit par des héritages, étaient Este, Rovigo, Montagnana, Casal Maggiore, Pontrémoli et Obertenga. Henri III le nomma, en 1045, gouverneur ou comte de Milan, et lui fit épouser Cunégonde, fille de Guelfe II et sœur de Guelfe III, auquel le même Henri conféra, en 1047, le duché de Carinthie et la Marche de Vérone. Guelfe III étant mort sans enfants, son héritage passa, en 1055, à Guelfe IV, fils d'Albert Azzo II d'Este et de Cunégonde. De ce Guelfe IV, investi, en 1071, du duché de Bavière, sont descendues les illustres maisons de Brunswick et de Hanovre, désignées longtemps par le nom d'Estense Guelfes. Albert Azzo, ayant perdu sa femme Cunégonde, épousa, en secondes noces, Garisende, fille d'Herbert, comte du Maine; et, en 1069, il recueillit aussi, par la mort d'Herbert, l'héritage de cette maison. Il se flattait d'établir en France une branche de la maison d'Este, comme il en avait établi une en Allemagne; mais Hugues, son troisième fils, auquel il céda le comté du Maine, et qui épousa, en 1077, la fille de Robert Guiscard, conquérant de l'Apulie, ne sut point se faire aimer ou respecter des peuples. Il vendit le comté du Maine au seigneur de la Flèche; il vendit aussi à son frère Foulques tous ses droits à l'héritage de son père, et il se retira en Bourgogne, où il mourut sans enfants. Albert Azzo devait toute sa grandeur aux empereurs Henri III et Henri IV. Cependant, il ne fut point fidèle au dernier : non-seulement il l'abandonna dans ses guerres avec l'Église, il se mit même à la tête de ses ennemis; son fils, Guelfe IV, duc de Bavière, se fit le chef des mécontents d'Allemagne, et son petit-fils, Guelfe V, épousa, en 1089, la fameuse comtesse Mathilde. Cependant, accablé par son grand âge, Albert Azzo prit peu de part aux guerres civiles du commencement du 12e siècle. Il mourut, à ce qu'on assure, seulement en 1117, âgé de plus de 100 ans. Son se-

cond fils, Foulques, lui succéda dans ses États d'Italie.

ESTE (FOULQUES I, D'), second fils d'Albert Azzo II et de Garisende, comtesse du Maine, régna de 1117 à 1135. Albert Azzo avait donné à son fils aîné les biens de sa première femme, au troisième, l'héritage de la seconde; et il avait laissé à Foulques, le second, le patrimoine de ses pères. Mais l'aîné, Guelfe IV, duc de Bavière, réclama contre ce partage. Il entra en Italie avec une puissante armée, et il contraignit Foulques à lui assurer un tiers des revenus du pays qu'il possédait. Cependant il lui en laissa le gouvernement. Foulques mourut après l'année 1135. Il partagea son héritage entre ses fils, mais les autres étant morts sans enfants, Obizzo, quatrième, recueillit de nouveau l'héritage de la maison d'Este.

ESTE (OBIZZO, marquis D'), fils de Foulques Ier, régna de 1137 jusque vers la fin du 12e siècle. Obizzo d'Este entra dans la ligue lombarde, formée contre Frédéric Barberousse, et il fut ensuite compris dans le traité de Venise, entre cette ligue et l'Empereur. Ce ne fut qu'après la mort de ses frères que, réunissant de nouveau l'héritage de sa maison, il occupa en Italie un rang égal à celui de son père ou de son aïeul. Le peuple de Padoue le choisit, en 1182, pour podestat. Deux ans plus tard, Frédéric lui conféra les titres de marquis de Milan et de Gênes, titres auxquels aucune autorité n'était plus attachée; car ces villes se gouvernaient en républiques. Obizzo, le premier de sa famille, prit aussi le titre de marquis d'Este. Le titre de marquis, porté par ses ancêtres, n'avait jusqu'alors été attaché à aucune province. Il paraît qu'Obizzo mourut avant la fin du 12e siècle.

ESTE (AZZO V, marquis D'), fils et successeur d'Obizzo, régna à la fin du 12e siècle ou au commencement du 13e. Azzo est indiqué par les historiens comme le 5e prince de la maison d'Este qui eût ce nom de baptême, mais les quatre Azzo qui l'avaient précédé étaient des frères cadets qui n'avaient point régné. Cette manière de compter tous les individus de même nom se représente souvent dans les maisons souveraines d'Italie. Azzo V (ou, selon d'autres, Obizzo son père), épousa avant l'année 1176 Marchesella des Adelards, fille et seule héritière de Guillaume, chef du parti guelfe à Ferrare. Par ce mariage, la maison d'Este acquit de grandes propriétés à Ferrare, et un crédit plus grand encore; elle y dirigea dès lors le parti guelfe, et par là elle acquit ensuite la souveraineté de cette ville. Azzo V vivait à Ferrare pendant que son père, Obizzo, gouvernait le marquisat d'Este. L'époque de la mort de l'un et de l'autre est incertaine; mais il paraît qu'Azzo ne survécut pas longtemps à son père.

ESTE (AZZO VI, marquis D'), seigneur de Ferrare, fils et successeur d'Azzo V, épousa en 1204 Alix, fille de Renaud, prince d'Antioche; des deux sœurs de celle-ci, l'une épousa Manuel Comnène, et l'autre Béla, roi de Hongrie. Vu le crédit et la puissance de la maison d'Este en Lombardie, son alliance n'était inférieure à celle d'aucun souverain. Azzo VI était le chef de tous les Guelfes de la Vénétie; sa rivalité avec Salinguerra de Ferrare, chef des Gibelins, occasionna une guerre sanglante, qui commença en 1205 par le siége du château de la Frotta; Azzo l'enleva aux Gibelins. Il disputa ensuite la suprême autorité dans Vérone, à Eccelino II de Romano; après deux victoires remportées en 1208, sur Salinguerra et sur Eccelino, Azzo VI fut reconnu pour seigneur par les deux républiques de Ferrare et de Vérone; la première se donna même en toute souveraineté à la maison d'Este, et c'est de cet acte, librement consenti par le peuple, que les duc de Ferrare ont tiré tous leurs droits. En 1209, on vit entrer en Italie l'empereur Othon IV, proche parent d'Azzo VI, car il était arrière-petit-fils de Guelfe IV. Ce monarque prit à tâche de réconcilier les magnats de la Vénétie, Azzo VI, Eccelino et Salinguerra. Après les avoir remis en paix, il accorda au premier, en 1210, le marquisat d'Ancône, comme dédommagement pour Ferrare, prise par Salinguerra peu auparavant. Mais l'Empereur se brouilla bientôt après avec le pape; alors il préféra l'alliance des Gibelins, amis de sa couronne, à celle des Guelfes, amis de sa maison. Azzo VI s'aperçut de son refroidissement, et il entra aussitôt dans la ligue qu'Innocent III avait formée contre l'Empereur. Avec l'aide des Guelfes il recouvra Ferrare. Il donna au jeune Frédéric II les moyens de passer en Allemagne pour y disputer l'Empire à Othon IV, et comme il se préparait ensuite à faire la guerre aux amis de l'Empereur en Lombardie, il fut surpris par la mort, au mois de novembre 1212, laissant deux fils, Aldobrandin et Azzo VII, qui tous deux régnèrent après lui.

ESTE (ALDOBRANDIN) succéda en 1212 à son père, dans les États héréditaires de sa famille; mais la seigneurie de Ferrare lui fut vivement disputée par Salinguerra et les Gibelins; Vérone obéissait en commun au marquis d'Este et au comte de St.-Boniface, et la Marche d'Ancône s'efforçait de secouer l'autorité d'Aldobrandin. Le pape Innocent III exhorta le marquis d'Este à chasser les Gibelins de cette province. Celui-ci emprunta de l'argent aux Florentins pour lever une armée, et pour sûreté de leur créance, il leur donna en gage son propre frère Azzo VII. Mais à peine avait-il fait quelques conquêtes dans la Marche d'Ancone, qu'il mourut en 1215, empoisonné, selon l'opinion commune, par les comtes de Celano, auxquels il faisait la guerre.

ESTE (AZZO VII), surnommé *Novello*, ou *le Jeune*, était encore enfant lorsqu'il succéda en 1215, à son frère Aldobrandin. Les ennemis de sa maison en profitèrent pour lui enlever les seigneuries que son père et son frère avaient acquises par leur prudence et leur valeur. Il fut réduit aux châteaux situés sur les monts Euganéens, entre Padoue et Vérone, et à la Polésine de Rovigo. Le pape Honoré III lui donna, il est vrai, en 1217, l'investiture de la Marche d'Ancone; mais les peuples de cette province lui refusèrent presque tous obéissance: les Ferrarais, de leur côté, ne voulurent plus le considérer que comme un concitoyen, non comme un maître. La Lombardie était alors partagée entre les deux ligues, guelfe et gibeline, et les démêlés de Frédéric II, avec les papes, donnaient plus de violence encore à leur animosité. Les chefs du parti Gibelin, Salinguerra, Évelino, le marquis Pelavicino et Buoso de Doara, réunissaient les plus rares talents à une intrépidité sans égale; la férocité et la perfidie de quelques-uns de ces chefs tournaient quelquefois au profit de tout le parti. Du côté du marquis d'Este, chef de la ligue guelfe, se trouvaient au contraire plus de vertus et moins de talents. Il avait pour lui les républiques de

Padoue, Vicence, Bologne et Venise, les amis de la liberté et ceux de l'Église; mais peu d'hommes animés par une ambition extraordinaire ou des passions exaltées. Azzo VII se réconcilia, en 1237, avec Frédéric II; mais deux ans après, averti que ce monarque songeait à le faire mourir, il lui échappa pour s'enfermer dans ses châteaux et recommencer à lui faire la guerre. Il s'empara de Ferrare en 1240, avec l'aide des Guelfes, et ayant arrêté Salinguerra dans une conférence, contre la foi des serments, ce vieillard, plus qu'octogénaire, finit ses jours dans les prisons de Venise. D'autre part, Eccelino enleva au marquis, dans les années suivantes, presque tous ses États héréditaires. Ce dernier ne recouvra Este, et ses autres forteresses, qu'en 1256, lorsque Padoue secoua le joug d'Eccelino, et que le pape Alexandre IV fit prêcher une croisade contre ce monstre. Azzo VII fut un des principaux chefs de cette croisade; il combattit à Cassano, le 27 septembre 1259, dans la bataille où Eccelino fut fait prisonnier; et il continua dès lors à régner avec gloire, jusqu'au 17 février 1264, qu'il mourut âgé de plus de 50 ans. Son fils Renaud, qui avait épousé une fille d'Albéric de Romano, était mort avant lui, laissant un fils, dont l'article suit.

ESTE (OBIZZO II, marquis d'), seigneur de Ferrare, de Modène et de Reggio, était petit-fils d'Azzo VII, auquel il succéda, au mois de février 1264. Dévoué comme ses pères au parti guelfe, il s'avança jusqu'à Monte-Chiaro, dans l'État de Brescia, au-devant de l'armée française qui marchait contre Mainfroi, à la conquête du royaume de Naples; Obizzo lui facilita le passage du Pô, et lui fournit des soldats et des munitions. Il affermit ensuite sa puissance dans la Vénétie, et il l'étendit sur les villes situées au midi du Pô. Celles-ci, fatiguées par la violence de leurs guerres civiles, voulurent confier leur défense à un puissant protecteur, qui mit fin à tant de combats. Modène envoya, le 15 décembre 1288, une députation au marquis d'Este, pour lui offrir la seigneurie perpétuelle et les clefs de la ville; Reggio suivit cet exemple le 13 janvier 1290, et la souveraineté de la maison d'Este acquit alors une étendue qu'elle n'a presque pas dépassée depuis. Dante a prétendu qu'Obizzo II fut empoisonné par son fils Azzo VIII, mais cette accusation paraît dénuée de fondement. Obizzo mourut le 13 février 1293.

ESTE (AZZO VIII, d'), fils et successeur d'Obizzo II, fut d'abord engagé dans une guerre civile avec ses deux frères, Aldobrandin et François, qui, selon l'usage général de l'Italie, voulaient partager l'héritage paternel. Ils obtinrent des secours de la république de Padoue, et lorsqu'ils firent la paix après de longs combats, ce fut au préjudice de la maison d'Este, puisque ses plus anciennes forteresses sur les monts Euganéens, Este, Cerra et Calaone, furent démolies. Azzo VIII, mécontent des Guelfes, après cette guerre, rechercha l'alliance des Gibelins; ceux de Parme lui promettaient la souveraineté de cette ville; mais les Bolonais, qui se défiaient du marquis, engagèrent les Guelfes Parmesans à se tenir sur leurs gardes; les Gibelins furent chassés de Parme, et une guerre acharnée des Guelfes contre la maison d'Este, autrefois leur protectrice, se prolongea jusqu'au mois de février 1299. A cette époque la paix fut conclue par l'entremise du pape Boniface VIII et des Florentins. L'alliance d'Azzo VIII avec les Gibelins, et surtout avec Matteo Visconti, seigneur de Milan, donnait une extrême inquiétude à tous les autres princes de la Lombardie. Aucune puissance en Italie ne paraissait pouvoir se mesurer avec ces deux seigneurs réunis. Cette défiance causa une ligue dont le premier effet fut, en 1302, la ruine de Matteo Visconti. Le fils de Matteo, Galeaz, avait épousé Béatrix, sœur du marquis d'Este; après la ruine de son père il se réfugia à Ferrare, chez son beau-frère. Azzo VIII épousa au mois d'avril 1305, Béatrix, fille de Charles II, roi de Sicile, et cette alliance illustre excita encore davantage la jalousie de tous les voisins. Les seigneurs de Parme, de Vérone, de Mantoue, et les Bolonais, lui déclarèrent la guerre, et au commencement de l'année suivante ils réussirent à faire révolter contre lui les deux villes de Modène et de Reggio; mais Azzo défendit le marquisat d'Este et Ferrare, avec beaucoup de valeur et de succès variés, jusqu'au 31 janvier 1308, qu'il mourut à son château d'Este. Il n'avait point de fils légitime, mais un bâtard nommé Fresco. Celui-ci était marié, et avait un fils nommé Foulques. Ce fut ce fils qu'Azzo VIII appela par testament à être son héritier, au préjudice de ses deux frères Aldobrandin et François, avec lesquels Azzo VIII paraissait cependant réconcilié.

ESTE (FOULQUES III, d') était fort jeune lorsqu'il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-père, en 1308. Son père Fresco lui fit prêter serment de fidélité par le peuple de Ferrare, tandis que François et Aldobrandin, ses grands-oncles, se mirent en possession de Rovigo, d'Este et de tout l'ancien héritage de la famille. Ils attaquèrent ensuite Ferrare; les troupes de Ferrare furent défaites à la Fratta, et celui-ci, ne voyant plus de moyen de se défendre, vendit la souveraineté de son fils aux Vénitiens, qu'il mit en possession de Castel-Tealdo, forteresse de Ferrare. Fresco et son fils passèrent ensuite à Venise, où ils moururent peu de temps après. — A la mort d'Azzo VIII, ses deux frères François et Aldobrandin, protestèrent contre le testament par lequel il appelait le fils d'un bâtard à la succession; ils s'emparèrent d'Este, de Rovigo, et de toutes les autres forteresses des monts Euganéens, et recoururent à la protection de Clément V, sous la souveraineté duquel ils placèrent Ferrare. Ce pape leur fournit des secours considérables, commandés par le cardinal Arnaud de Pélagrue; mais, dans cette guerre civile, les intérêts des deux branches de la maison d'Este furent également sacrifiés par leurs alliés. Ferrare fut possédée tour à tour par les Vénitiens, le cardinal de Pélagrue et le roi Robert. On ne sait à quelle époque mourut Aldobrandin : François fut tué en 1312, par les soldats catalans que Robert avait envoyés en garnison à Ferrare. Les trois fils d'Aldobrandin lui succédèrent.

ESTE (RENAUD, OBIZZO III et NICOLAS I[er], marquis d'), coseigneurs de Rovigo, de Ferrare, de Modène et de Parme, fils d'Aldobrandin II, auquel ils succédèrent en 1312. A la mort de François et d'Aldobrandin, la maison d'Este paraissait réduite au dernier abaissement. Elle avait perdu la seigneurie de toutes les villes où elle avait autrefois régné; elle était épuisée et ruinée par les suites d'une guerre civile, et les châteaux qui lui

étaient demeurés dans les monts Euganéens, semblaient encore devoir être partagés entre les trois fils d'Aldobrandin; ce qui les aurait réduits au rang de pauvres gentilshommes. Les marquis d'Este, par leur union et leur constance, triomphèrent de l'adversité, et recouvrèrent le rang qu'avaient occupé leurs ancêtres. Le peuple de Ferrare, ne pouvant supporter plus longtemps les vexations des Catalans et des Gascons, auxquels le roi Robert confiait toutes les places civiles et militaires, se révolta contre eux, le 4 août 1317, et, le 15 du même mois, il déféra la seigneurie aux trois frères, descendants légitimes de ses anciens souverains. Le pape Jean XXII, irrité de cette révolution, excommunia les marquis d'Este, en les accusant d'hérésie, et mit, en 1320, Ferrare sous l'interdit. Repoussés du sein de l'Église, et persécutés par les papes, les marquis d'Este eurent recours à l'alliance des Gibelins; ils s'unirent aux seigneurs de Vérone, de Milan, et de Mantoue, parmi lesquels on comptait alors de grands politiques, et des généraux distingués : avec leur aide, ils soutinrent glorieusement les attaques du pape et du roi Robert. Mais, en 1328, l'expédition en Italie de l'empereur Louis IV de Bavière, fut fatale au parti gibelin, dont ce monarque devait être l'appui. Il donna tour à tour tant de preuves de sa faiblesse ou de sa perfidie, qu'il fut enfin abandonné par ses partisans les plus dévoués. Les marquis d'Este firent en 1329, leur paix avec l'Église. Jean XXII leur accorda la seigneurie de Ferrare, comme un fief de Saint-Pierre, moyennant un tribut de 10,000 florins, et les bulles d'investiture leur en furent expédiées au mois de juin 1332. L'entrée en Italie de Jean, roi de Bohême, et ses projets ambitieux, bouleversèrent encore une fois toute la politique de cette contrée. Ce roi, fils de l'empereur Henri VII, s'était allié au pape pour fonder une nouvelle souveraineté en Italie. Les Guelfes et les Gibelins se réunirent pour lui résister. Les marquis d'Este s'allièrent aux Florentins et aux seigneurs de Lombardie; ils attaquèrent le roi de Bohême, et la conquête de Modène, qui leur fut assurée le 17 avril 1336, fut pour eux le résultat de cette alliance. Renaud cependant, l'un des trois frères, mourut à la fin de décembre 1335. Nicolas mourut le 28 mai 1344; et Obizzo III demeura seul souverain. Le marquis d'Este, après avoir fait la guerre à la maison de Correggio, souveraine de Parme, profita de son épuisement pour acheter d'elle la seigneurie de cette ville, au prix de 70,000 florins. Reggio, qui appartenait à Philippin Gonzague, était située entre Parme et les États de la maison d'Este : il en résulta des querelles de voisinage, des tentatives de Gonzague contre ses voisins, et une guerre acharnée. Obizzo III, voyant que la possession de Parme serait toujours mal assurée pour lui, revendit, au mois de septembre 1346, cette ville au seigneur de Milan, après l'avoir gouverné plus de deux ans. Obizzo III mourut à Ferrare, le 19 mars 1352.

ESTE (ALDOBRANDIN III D'), fils d'Obizzo III, fut reconnu pour seigneur par les villes de Ferrare et de Modène; cependant, François d'Este, petit-fils d'un autre François, frère d'Azzo VIII, lui disputa la souveraineté, en alléguant que la légitimation ne peut point changer pour les princes l'ordre de la succession. Avec l'aide des seigneurs de Padoue et de Milan, il fit sur les États de la maison d'Este quelques tentatives qui n'eurent pas de succès. Aldobrandin, après avoir gouverné ses États avec sagesse, mourut le 2 novembre 1361, laissant un fils légitime, nommé *Obizzo IV*. Cependant son frère Nicolas, étant plus en âge de régner, lui succéda sans opposition.

ESTE (NICOLAS II), frère du précédent, en parvenant à la souveraineté, se hâta de s'assurer l'alliance des seigneurs de Padoue, de Vérone, et de Mantoue, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Barnabé Visconti, qui voulait asservir l'Italie. Il rechercha aussi la protection d'Urbain V, avec lequel il eut, en 1367, une conférence à Viterbe; mais sa politique n'eut pas des résultats ou honorables ou avantageux. Il facilita, en 1371, la surprise de Reggio, ville qui appartenait à son allié Feltrino Gonzague, et qui fut prise et pillée par un condottière allemand. Ce condottière avait promis de livrer ensuite Reggio au marquis d'Este; il vendit au contraire cette ville à Barnabé Visconti, son plus dangereux ennemi. De nouveau, Nicolas II acheta Faenza, en 1377, des mains du cardinal de Genève, qui avait massacré la moitié des habitants de cette ville. Mais, quatre mois après, Faenza fut enlevée au marquis d'Este, par Astor Manfredi, son ennemi. Nicolas II, cependant, se fit une réputation par sa magnificence. Avec lui, la cour de Ferrare a commencé à devenir célèbre pour l'élégance et le bon goût. Il mourut le 26 mars 1388.

ESTE (ALBERT D'), frère du précédent, recueillit la succession de son frère Nicolas II, sans se soucier des droits d'Obizzo IV, fils de son frère aîné, qui était parvenu à l'âge de gouverner, et se voyait avec impatience exclu de son héritage. Les Florentins et François de Cerrare voulurent remettre Obizzo sur le trône ; les mécontents de Ferrare firent quelques mouvements dans ce but ; mais Albert ayant découvert leurs complots, fit périr, par un supplice atroce, Obizzo IV son neveu, avec la mère de ce jeune prince, sa belle-sœur. Albert abandonna ensuite le parti guelfe qu'avaient suivi ses prédécesseurs, pour s'allier à Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan : mais il ne tarda pas à se repentir de s'être mis dans la dépendance de ce prince ambitieux et perfide. Il profita, en 1390, des succès des Florentins, pour assurer sa neutralité au milieu des troubles de la Lombardie. Il n'en jouit pas longtemps, et mourut le 30 juillet 1393.

ESTE (NICOLAS III, marquis D'), seigneur de Ferrare, de Modène, de Parme, et de Reggio, fils et successeur du précédent, fut laissé par son père, en 1393, sous la protection des républiques de Florence, Venise, et Bologne, et sous celle du seigneur de Padoue. Ces alliés envoyèrent en effet des soldats à Ferrare et à Modène, pour mettre le jeune marquis à l'abri des entreprises de son puissant voisin, Jean Galéaz Visconti, seigneur de Milan. Nicolas III ne tarda pas à être attaqué par Azzo d'Este, fils de ce François qui avait fait la guerre aux trois derniers princes, et qui, toujours exilé de Ferrare, avait acquis une grande réputation militaire au service de la maison Visconti. Azzo d'Este, assuré de l'assistance secrète de Jean Galéaz, avait encore dans son parti plusieurs gentilshommes des États de Ferrare et de Modène, les seigneurs de Ravenne et de Forli, et enfin

Jean Barbiano, fameux *condottiere*, que les conseillers de Nicolas s'efforcèrent vainement de séduire, afin de se débarrasser de leur ennemi par un assassinat. Cependant la paix fut peu après rendue aux États de Ferrare, Azzo d'Este ayant été fait prisonnier, en 1395, par Astorre Manfredi, seigneur de Faënza, et allié du marquis. Nicolas III, âgé de moins de 14 ans, épousa, en 1397, Gigliola, fille de François II de Carrare, seigneur de Padoue; il se lia par là plus intimement à la cause des Guelfes, dont Carrare était un des plus intrépides défenseurs, et il fut appelé en conséquence à partager, en 1403, les États que Jean Galéaz, duc de Milan, avait conquis, et que sa mort laissait sans défenseurs. Mais, quoiqu'il remportât divers avantages sur les armées milanaises, il ne put faire aucune conquête stable. Repoussé, au mois de mai 1404, devant Reggio, qu'il avait voulu surprendre; et, bientôt après, engagé dans une guerre dangereuse avec les Vénitiens, pour la défense de son beau-père, François de Carrare, il perdit dans cette occasion la Polésine de Rovigo, qu'il avait engagée précédemment à la république de Venise, pour sûreté d'une dette. Este et les châteaux environnants avaient été cédés auparavant au seigneur de Padoue; ils furent aussi conquis par les Vénitiens, en sorte que la maison d'Este fut entièrement dépouillée de son ancien patrimoine. Nicolas III fut obligé d'y renoncer, par son traité de paix avec la république, du 27 mars 1405. Cependant, l'affaiblissement de la maison Visconti rendait la sécurité à tous ses voisins. Nicolas III, attaqué par Ottobon Terzi, l'un des généraux de Jean Galéaz, qui, s'étant rendu indépendant, dominait à Parme et à Reggio, remporta quelques avantages sur ce tyran : ensuite il le fit assassiner, dans une conférence qu'il devait avoir avec lui, le 27 mai 1409, à Rubbiéra; et, dépouillant sa famille des États qu'il s'était formés, il demeura maître de Reggio et de Parme. En 1411, il enleva encore Borgo San Donnino au marquis Roland Palavicino; mais lorsque Philippe Marie, duc de Milan, eut commencé à soumettre les petits tyrans qui s'étaient partagé les États de son père, et à se venger de ceux qui avaient abusé de sa minorité, Nicolas III eut peur que ce prince puissant ne lui demandât compte des dernières conquêtes qu'il avait faites, et, sans attendre les hostilités, au mois de novembre 1420, il céda au duc de Milan Parme et San Donnino, tandis qu'en retour, le duc lui confirma la souveraineté de Reggio. Peu après, commencèrent les longues guerres entre le duc de Milan et les deux républiques de Florence et de Venise. Le marquis d'Este, placé entre les combattants, sut faire respecter sa neutralité, et même se concilier l'amitié des deux partis, entre lesquels il fut plusieurs fois médiateur de la paix. Ce fut en récompense de ces bons offices, et pour assurer la neutralité du marquis d'Este, que les Vénitiens lui rendirent, en 1438, la Polésine de Rovigo, le tenant quitte de 60,000 florins qu'ils lui avaient prêtés sur cette hypothèque. Nicolas III, probablement empoisonné, mourut en peu d'heures à Milan, le 26 décembre 1441. Il laissa deux fils naturels, Lionel et Borso; et deux légitimes, Hercule et Sigismond; mais les derniers étant en bas âge, il appela les premiers à la succession, ce qui fut confirmé par le pape.

ESTE (LIONEL D'), fils naturel et successeur du précédent, régna de 1441 à 1450. Son règne ne fut marqué par aucune conquête, aucune révolution, ni aucun grand événement politique; mais nul prince de la maison d'Este ne s'est plus fait chérir de ses contemporains, par l'amabilité de son caractère, les charmes de son esprit, ou les grâces de ses manières. Il avait épousé, en 1435, la fille de Jean-François Gonzague, marquis de Mantoue; il en eut un fils nommé Nicolas; mais ce fils était encore en bas âge, lorsque Lionel mourut le 1er octobre 1450.

ESTE (BORSO, marquis D'), frère du précédent, premier duc de Ferrare et de Modène, recueillit, en 1453, la succession de la maison d'Este. Il eut, comme Lionel, une prédilection marquée pour les savants, il leur accorda de magnifiques récompenses, et les distinctions les plus flatteuses. L'empereur Frédéric III fut si enchanté de l'accueil que Borso lui avait fait à son passage à Ferrare, qu'il lui accorda, le 18 avril 1452, les titres de duc de Modène et de Reggio, et de comte de Rovigo et de Comacchio. Borso n'avait pu faire comprendre dans ces investitures l'État de Ferrare, qui relevait de l'Église; mais il s'adressa au pontife Pie II, pour faire ériger aussi Ferrare en duché. Ses négociations avec la cour de Rome furent longtemps infructueuses. Enfin, Paul II lui accorda, le 14 avril 1471, l'investiture qu'il désirait. Le nouveau duc n'en jouit pas longtemps; comme il revenait de Rome, où il avait été couronné par le pape, il mourut le 20 août de la même année.

ESTE (HERCULE Ier), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, et successeur de Borso, régna de 1471 à 1505. Pendant que les deux précédents régnaient l'un après l'autre à Ferrare et à Modène, Hercule s'exerçait aux armes pour se mettre en état de gouverner à son tour. Dans le royaume de Naples il servit tour à tour le roi Ferdinand et le duc d'Anjou. En 1467 il accompagna Barthélemi Colcone, général des Vénitiens, dans son expédition contre Florence, et il y fut blessé de manière à demeurer boiteux toute sa vie. Cependant il était de retour à Ferrare en 1471, au moment de la mort du duc Borso, et il s'empara de la souveraineté à laquelle prétendait aussi Nicolas, fils de son frère Lionel. Hercule le prévint, et Nicolas ayant cinq ans après excité quelques mouvements à Ferrare, Hercule lui fit trancher la tête, et fit pendre la plupart de ses adhérents. Le nouveau duc épousa en 1473 Léonore d'Aragon, fille de Ferdinand, roi de Naples. Cette alliance ne l'empêcha pas de se mettre en 1478 à la solde des Florentins pour combattre son beau-frère. En continuant sur le trône ducal le métier de *condottiere*, Hercule voulait conserver une armée qui pût servir ensuite à le défendre. Il en eut besoin en 1482. Les Vénitiens, au mépris de leurs anciennes alliances, se liguèrent avec Sixte IV pour dépouiller la maison d'Este de ses États. Le duc de Milan, les Florentins et le roi de Naples s'armèrent pour le défendre; la guerre devint générale en Italie. Les deux ligues furent ébranlées par des défections imprévues; Sixte IV quitta les Vénitiens pour s'allier à Hercule; mais à son tour Louis le More, régent du Milanais, trahit le duc de Ferrare; et celui-ci, après avoir vu ses États longtemps ravagés par des forces supérieures, fut obligé de conclure, le 7 août 1484, une paix désavantageuse, par laquelle il abandonnait aux Vénitiens la Polésine de Ro-

vigo. Après avoir terminé cette guerre, Hercule ne songea plus qu'à faire observer la neutralité dans ses États. Il y réussit pendant 21 ans qu'il régna encore, quoique ce fût précisément l'époque des plus grandes révolutions de l'Italie. Il mourut le 25 janvier 1505.

ESTE (ALPHONSE Ier D'), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur du précédent, régna de 1505 à 1534. Il avait épousé en 1491 Anne, sœur de Jean Galéaz Sforce, duc de Milan, et après la mort de celui-ci il épousa en 1502 la fameuse Lucrèce Borgia, qui, par son esprit, par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres, et par l'éclat dont elle entoura la cour de Ferrare, fit en partie oublier l'opprobre de sa première vie. En 1505 Alphonse, qui avait visité les cours de France, d'Espagne, d'Angleterre, reçut dans ce dernier pays la nouvelle de la maladie de son père; il ne put arriver à Ferrare qu'après la mort d'Hercule Ier; cependant il n'éprouva point de difficulté à recueillir sa succession. Alphonse avait du talent pour la guerre; il avait perfectionné l'art de fondre les canons, et son artillerie était supérieure à celle de tous les autres princes. Il entra en 1509 dans la ligue de Cambrai, et Jûles II le nomma gonfalonier de l'Église romaine; il reconquit sur les Vénitiens la Polésine de Rovigo, et obtint de Maximilien l'investiture d'Este et de Montagnana, ancien patrimoine de sa famille, qu'elle avait perdu depuis longtemps. A la fin de l'année une flotte vénitienne, commandée par Ange Trévisani, prit et pilla Comacchio, remonta le Pô, et répandit l'épouvante dans tout le Ferrarais; mais Alphonse, avec son frère Hippolyte, réussit à l'enfermer entre des batteries établies sur les digues du fleuve, et la flotte presque entière fut prise ou brûlée le 22 décembre 1509. Les poëtes les plus illustres de l'Italie ont célébré cette victoire. Alphonse, demeuré neutre jusqu'alors, recommença la guerre en 1521, pour délivrer le maréchal de Lescun assiégé dans Parme par Prosper Colonne. Son attaque inattendue sauva les Français, dont la situation était alors très-critique en Italie; mais bientôt les échecs éprouvés par Lautrec exposèrent le duc de Ferrare au dernier danger. Il était déjà excommunié par le pape et entouré par les armées de l'Empire et de l'Église. Il préparait sa défense avec intrépidité lorsque Léon X mourut le 1er décembre 1521, et cet événement sauva la maison d'Este d'une ruine qui paraissait inévitable. Le pape Adrien VI leva les censures prononcées contre le duc. A sa mort Alphonse recouvra encore en 1523 Reggio et Rubiera. Clément VII, il est vrai, parut hériter de la haine de son oncle Léon X contre la maison d'Este; il lui retint Modène, et chercha en même temps à lui enlever les États qui lui restaient; mais Alphonse sut tour à tour s'assurer la protection des Français et de Charles-Quint, et ni l'un ni l'autre ne voulurent l'abandonner à l'ambition du pape. Le duc profita de la prise de Rome pour recouvrer Modène le 5 juin 1527; et lorsque la paix fut rétablie en Italie, Charles-Quint prononça enfin, le 21 avril 1531, une sentence impériale qui confirma les droits de la maison d'Este sur Modène, Reggio et Rubiera. Ces villes, occupées par des commissaires impériaux, furent rendues au duc, et la souveraineté de sa maison fut consolidée. Alphonse Ier mourut le 31 octobre 1534, un mois après Clément VII. Aucun souverain d'Italie ne réunit dans son siècle au même degré que lui la gloire militaire aux talents politiques; aucun n'a été entouré de plus grands hommes, et aucun n'a été célébré par des poëtes plus illustres; l'Arioste fut le plus célèbre de tous.

ESTE (HERCULE II), duc de Ferrare et de Modène, fils et successeur d'Alphonse Ier, régna de 1534 à 1559. Il avait dû épouser en 1526 la fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite, qui fut ensuite gouvernante des Pays-Bas; mais deux ans après il contracta un mariage plus illustre encore. Il épousa Renée de France, fille de Louis XII, et sœur de la femme de François Ier. Cette princesse lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Elle fut, aussi bien qu'Hercule II et ses enfants, une protectrice zélée des lettres; mais son attachement pour Calvin, qui pendant son séjour à Ferrare en 1535 l'instruisit dans la réforme, lui attira beaucoup de persécutions pendant la vie, et surtout après la mort de son mari. La grande prépondérance que Charles-Quint avait obtenue en Italie ne permettait plus aux princes de cette contrée de jouer un rôle dans la politique ou la guerre. Ce fut seulement après l'abdication de Charles-Quint qu'Hercule II s'efforça de recouvrer quelque indépendance; il entra même en 1556 dans une ligue avec le pape et les Français contre les Espagnols; mais le duc de Guise, son gendre, qui conduisit en Italie l'armée de Henri II, fut bientôt obligé de se retirer. Le duc de Ferrare fut alors attaqué par ceux de Parme et de Toscane, qui obéissaient aveuglément à Philippe II, et Hercule se trouva heureux de faire, le 22 avril 1558, une paix désavantageuse avec le roi d'Espagne. Hercule, après avoir fait épouser à son fils Alphonse II Lucrèce de Médicis, fille de Cosme Ier, duc de Florence, mourut le 3 octobre 1550.

ESTE (ALPHONSE II), fils du précédent, lui succéda. Il était en France lorsque son père mourut; il avait combattu lui-même dans le tournoi où Henri II fut tué; il revint en hâte à Ferrare, où il fit son entrée solennelle le 26 novembre 1559; il avait, comme ses ancêtres, le goût des lettres, mais bien plus encore qu'eux celui des fêtes et de la magnificence. A la cour de Ferrare, pendant tout son règne, on parut ne songer qu'aux joutes et aux tournois, au luxe et à la vanité. Des disputes de préséance avec le grand-duc de Toscane, des efforts dispendieux pour acheter les suffrages des Polonais en 1575 et obtenir la couronne de ce royaume, comprirent toute la carrière politique d'Alphonse II. Il épuisa ainsi ses finances, quoiqu'il eût toujours joui d'une profonde paix, et pour continuer les fêtes de sa cour, il fut obligé d'accabler ses sujets d'impositions. Alphonse II se maria trois fois. Il n'eut d'enfants d'aucune de ses femmes, et la ligne légitime de la maison d'Este finissant en lui, il appela à lui succéder don César, son cousin, fils d'un fils naturel d'Alphonse Ier. Le pape Grégoire XIV était sur le point de sanctionner ces dispositions lorsqu'il mourut en 1591. La cour d'Alphonse II et celle du cardinal Louis d'Este, son frère, était décorée par tous les premiers poëtes et tous les hommes les plus célèbres de l'Italie. Le Tasse était au nombre de ses courtisans; mais le Tasse, détenu pendant 7 ans entiers à l'hôpital des fous pour avoir aimé Léonore, sœur du duc Alphonse,

ou peut-être pour avoir blessé, dans son emportement, l'orgueil de ce prince, ne réveille que des souvenirs tristes ou honteux pour la maison d'Este. Alphonse II mourut le 27 octobre 1597.

ESTE (CÉSAR), duc de Modène et de Reggio, fils d'un fils naturel d'Alphonse Ier, régna à Modène de 1597 à 1628. Quoique Alphonse, père de César, ne fût pas légitimé, on croyait qu'après sa naissance Alphonse Ier avait épousé Laura Eustochia sa mère; il lui avait fait porter le nom de la maison d'Este, et il lui avait fait épouser Julie de la Rovère, fille du duc d'Urbin. César, né de ce mariage, était considéré depuis quelque temps comme l'héritier présomptif des deux duchés, et à la mort de son cousin Alphonse II, le 27 octobre 1597, il fut élu et proclamé duc par les magistrats de Ferrare. Mais Clément VIII, qui occupait alors le siége pontifical, se hâta, dès qu'il apprit la mort d'Alphonse II, de déclarer tous les fiefs ecclésiastiques de la maison d'Este dévolus au saint-siége. César demanda immédiatement à traiter, et cédant lâchement à l'Église Ferrare et tous ses fiefs ecclésiastiques, il se retira le 13 janvier 1598 à Modène, et il ne conserva, de l'ancien héritage de sa famille dans l'État de Ferrare, que les palais et les campagnes qu'elle y possédait. Ce prince manquait de résolution et d'habileté; mais il avait en revanche une douceur, une clémence et un amour de la paix qui le rendirent cher à ses sujets. Il mourut le 11 décembre 1628.

ESTE (ALPHONSE III D'), fils aîné et successeur du précédent, avait épousé en 1608 Isabelle de Savoie, et la perdit en 1626. Ce prince, dont le tempérament était violent et emporté, faisait redouter à ses sujets un gouvernement dur et tyrannique. Mais son caractère fut changé par la mort de sa femme, qu'il aimait avec passion, et à peine avait-il régné six mois, que, faisant son testament, il céda le duché de Modène et de Reggio, le 24 juillet 1629, à François, son fils aîné; il pourvut d'apanages ses quatre autres fils, et il se retira dans un couvent du Tyrol, où il prit l'habit de capucin, sous le nom de frère Jean-Baptiste de Modène.

ESTE (FRANÇOIS Ier), duc de Modène et de Reggio, fils et successeur d'Alphonse III, s'attacha, au commencement de son règne, aux intérêts de la monarchie espagnole. Quoiqu'il eût épousé en 1631 Marie Farnèse sœur d'Édouard, duc de Parme et de Plaisance, il fit en 1635 la guerre à ce prince pour complaire au roi d'Espagne. Celui-ci, pour le récompenser, céda au duc de Modène, en 1636, la principauté de Correggio que l'Empereur avait confisquée sur don Cyrus, dernier héritier de cette maison, et vendue ensuite à l'Espagne. Mais la maison d'Autriche, lente dans tous ses mouvements et infidèle dans ses promesses, ne savait pas conserver ses alliés. Le duc de Modène abandonna son parti en 1647 pour s'attacher à la France, et malgré les revers qu'à cette occasion il éprouva en 1649, il demeura fidèle aux Français jusqu'à la fin de sa vie. Il fit épouser à son fils Alphonse IV Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, et sœur de la princesse de Conti, et il s'engagea ouvertement dans la guerre entre la France et la maison d'Autriche, comme allié de la première et de la maison de Savoie. Nommé généralissime des armées françaises en Italie, il prit Valenza aux Espagnols en 1656, et Mortara en 1658. Il ravagea le duché de Mantoue et le Milanais, et obtint la réputation d'un bon capitaine; en même temps il se faisait aimer de ses peuples, et il développait, pour l'administration comme pour la guerre, des talents qui étaient longtemps demeurés cachés. Mais à la suite du siége de Mortara, il contracta dans ce canton malsain une maladie dont il mourut le 14 octobre 1658, à l'âge de 48 ans, laissant trois fils après lui, dont l'aîné, Alphonse IV, lui succéda.

ESTE (ALPHONSE IV D') hérita non-seulement des États de son père, mais aussi du commandement des armées françaises en Italie. Cependant lorsque le cardinal Mazarin prévit une paix prochaine de la France avec l'Espagne, il engagea sous main le duc de Modène à traiter le premier. Alphonse IV suivit ce conseil, et signa, le 11 mars 1659, une paix particulière avec l'Espagne, qui fut confirmée par le traité des Pyrénées, du 7 novembre de la même année. Le frère d'Alphonse, Alméric d'Este, auquel le cardinal Mazarin destinait sa nièce Hortense et l'héritage de son immense fortune, fut enlevé à Paros par une maladie, le 16 novembre 1660, comme il faisait la guerre aux Turcs. Alphonse ne lui survécut pas deux ans; il mourut le 16 juillet 1662, à l'âge de 22 ans, d'une attaque de goutte, laissant un fils et une fille en bas âge, François II, qui lui succéda, et Marie Béatrix, qui épousa ensuite Jacques II, roi d'Angleterre.

ESTE (FRANÇOIS II D') demeura jusqu'en 1676 sous la tutelle de sa mère, Laure Martinozzi, dont le gouvernement sage et doux la fit chérir de ses sujets. Cependant cette princesse fut sur le point de faire la guerre à la duchesse régente de Mantoue, pour assurer ses droits sur quelques îles de Pô, entre les deux États. Lorsqu'elle eut résigné la tutelle, elle se retira à Rome pour y vivre loin des affaires, et y mourut en 1687. François II était d'un tempérament faible et maladif, qui l'empêchait de s'appliquer aux affaires. Lorsqu'il fut hors de la tutelle de sa mère, il confia son autorité presque entière à son frère naturel don César, qui, pour le tenir mieux dans sa dépendance, l'empêcha longtemps de se marier. Enfin François II épousa, le 14 juillet 1692, Marguerite Farnèse, fille de Ranuce II, duc de Parme; mais il mourut deux ans après, le 6 septembre 1694, sans en avoir eu d'enfants. Son oncle Renaud, qui était alors cardinal, lui succéda.

ESTE (RENAUD), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, prince de Correggio, était cardinal, lorsque l'extinction de la branche aînée de sa famille l'appela en 1694 à succéder au trône ducal de Modène. L'année suivante il déposa la pourpre, et il épousa Charlotte-Félicité de Brunswick, fille du duc de Hanovre, en sorte que les deux branches de la maison d'Este, séparées depuis 1070, furent réunies par ce mariage. La sœur de la nouvelle duchesse de Modène ayant épousé Joseph Ier, roi des Romains, le duc Renaud entra dans l'alliance de la maison d'Autriche pendant la guerre de la succession d'Espagne. Mais bientôt tous ses États furent envahis par les Français, et lui-même vint se réfugier à Bologne pour attendre l'issue d'une guerre à laquelle il ne prenait point de part. Il fut en effet rétabli à Modène, en 1707, par les armées impériales, et en 1718, l'empereur Joseph lui vendit le petit duché de la Mirandole, qu'il avait con-

fisqué sur François Pic, dernier prince de ce nom. L'Empereur fit aussi des tentatives pour lui faire rendre par le saint-siége le comté de Comacchio, que la maison d'Este possédait dès l'an 1354 par une investiture impériale, et qui avait cependant été réuni à la chambre apostolique avec le duché de Ferrare après la mort d'Alphonse II. Mais les droits de la maison d'Este au comté de Comacchio furent laissés en suspens, et l'Église est demeurée en possession de cet État. Une nouvelle guerre ayant ramené en 1734 les armées françaises en Italie pour régler la succession Farnèse, et rétablir le royaume de Naples, les États de Modène et de Reggio furent de nouveau occupés par les Français, et le duc avec sa famille retourna s'établir à Bologne. Rentré dans sa capitale en 1736, il y mourut le 26 octobre 1737, âgé de 82 ans. Son fils François III lui succéda.

ESTE (FRANÇOIS III), duc de Modène, Reggio et la Mirandole, avait épousé Charlotte-Aglaé, fille du duc Philippe d'Orléans, et en avait déjà deux fils et quatre filles, lorsque en 1737 il succéda à son père. Il était à Vienne, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort, et il avait fait une campagne contre les Turcs. A son retour à Modène, il s'efforça de rétablir les finances de l'État, ruinées par les précédentes guerres dont la Lombardie avait été le théâtre. Mais la guerre, qui bientôt après s'alluma dans toute l'Europe contre Marie-Thérèse d'Autriche, exposa l'État de Modène à de nouveaux ravages, et força son souverain à s'en éloigner. François III accepta le commandement des armées espagnoles en Italie; il fit à leur tête la guerre dans l'État pontifical, le royaume de Naples, le Milanais, la Ligurie et le Piémont; mais pendant ce temps, ses États étaient occupés par les armées autrichiennes ou celles du roi de Sardaigne; et lorsqu'il y rentra en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il les trouva ruinés et dépeuplés par le long séjour des ennemis et leurs fréquentes contributions. François III a mérité quelque gloire par la protection qu'il accorda aux hommes de lettres. Il mourut, âgé de 82 ans, le 23 février 1780 : son fils Hercule Renaud lui succéda.

ESTE (HERCULE III), dernier duc de Modène, Reggio et la Mirandole, marié dès l'an 1741, était déjà parvenu à un âge avancé, lorsque en 1780 il succéda à son père. Il n'avait eu de son mariage avec la duchesse de Massa qu'une seule fille, Marie-Béatrix, et, le 14 octobre 1771, il l'avait donnée en mariage à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, nommé à cette occasion gouverneur des duchés de Milan et de Mantoue. Cette princesse, dernier rejeton de la maison d'Este, s'était retirée à Vienne après la ruine de sa famille. Le dernier duc de Modène, pendant son administration, amassa des trésors considérables; ce goût d'accumuler détacha de lui ses sujets, et les disposa plus que les autres Lombards à désirer une révolution. A l'approche des armées françaises, au mois de mai 1796, Hercule III s'enfuit à Venise où il avait déjà fait transporter son trésor. Les duchés de Modène et de Reggio entrèrent le 9 juillet 1797 dans la fédération cisalpine; la maison d'Este fut définitivement dépouillée de cette souveraineté par le traité de Campo-Formio du 17 octobre de la même année. Le Brisgau fut promis par l'Autriche en dédommagement au duc Hercule III; mais ce prince mourut à Trieste avant de jouir de cette nouvelle souveraineté.

ESTE (HIPPOLYTE D'), cardinal, fils d'Hercule I[er], duc de Ferrare, né en 1479, mort en 1520, avait été nommé cardinal à l'âge de 15 ans, par le pape Alexandre VI. Il embrassa le parti de Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, 60 drapeaux que les Français avaient pris aux Vénitiens en les forçant de lever le siége de cette ville. On lui reproche d'avoir fait crever les yeux à son frère naturel Jules, dans un transport de jalousie. Hippolyte était un fort bon mathématicien; il cultiva et protégea les lettres, et a écrit une *Histoire* de la guerre des Français contre les Vénitiens.

ESTE (LOUIS D'), cardinal, fils du duc de Ferrare, Hercule II, et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1538, mort en 1586, fut élevé au cardinalat par Pie IV, à la recommandation de Henri II, puis nommé légat en France, et enfin protecteur des affaires de France à Rome, sous Henri III. Il regardait la France comme une seconde patrie et lui sacrifia les intérêts de sa famille.

ESTE (CHARLES), voyageur anglais, mort en 1829, a publié en anglais : *Voyage fait en 1793 par la Flandre, le Brabant et l'Allemagne, en Suisse*, Londres, 1795, in-8°.

ESTELLA (DIOGO), originaire d'Estella, dans la Navarre, naquit en Portugal; il prit de bonne heure l'habit de franciscain, et consacra ses talents à la prédication et à la composition de quelques ouvrages qui eurent beaucoup de succès, mais dont aujourd'hui personne ne se souvient. Il est auteur d'un *Commentaire latin* sur l'Évangile de saint Luc; d'une *Rhétorique ecclésiastique*, ou *Traité de l'art du prédicateur*, etc. Le père Estella mourut en 1590.

ESTERHAZY, famille noble de Hongrie qui fait remonter son origine jusqu'à Paul d'Ostoras, qui vivait au 10[e] siècle, a produit plusieurs personnages remarquables.

ESTERHAZY DE GALANTHA (NICOLAS), évêque de Trau en Dalmatie, mort en 1695, est auteur de quelques ouvrages théologiques.

ESTERHAZY DE GALANTHA (PAUL IV), le plus illustre membre de cette famille, né le 7 septembre 1635, mort le 26 mars 1713, rendit aux empereurs Ferdinand III, Léopold I[er], Joseph I[er] et Charles VI des services qui lui méritèrent la vice-royauté de Hongrie. Il cultivait et protégeait les lettres, et a traduit en hongrois *l'Atlas Marianus* ou recueil des descriptions des images miraculeuses de Notre-Dame de Hongrie.

ESTERHAZY DE GALANTHA (NICOLAS) fut un zélé propagateur du luthéranisme vers la fin du 16[e] siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Demandes et réponses sur l'Église militante de J. C.*

ESTERHAZY DE GALANTHA (NICOLAS-JOSEPH, prince D'), petit-fils de Paul IV, né le 18 décembre 1714, mort le 28 septembre 1790, avait été successivement conseiller privé, chambellan, feld-maréchal, et chargé de diverses missions importantes. Il protégea les savants et les artistes.

ESTERHAZY DE GALANTHA (le prince NICOLAS D'), magnat de Hongrie, feld-maréchal autrichien, né le 11 décembre 1765, remplit avec distinction plu-

sieurs missions diplomatiques. Nommé en 1796 membre de la députation chargée par la diète de Hongrie d'aller féliciter le prince Charles, frère de l'Empereur, sur ses succès, il ne quitta l'armée qu'après avoir remis à l'archiduc 200,000 fr., premier produit d'une souscription ouverte en faveur des soldats blessés. Vers cette époque, la France menaça d'envahir les pays héréditaires ; d'Esterhazy improvisa, pour ainsi dire, une armée d'insurrection, et fit un appel à ses vassaux. Ceux d'entre eux qui s'enrôlèrent obtinrent pendant tout le temps qu'ils restèrent sous les drapeaux, la remise entière de leurs redevances. Il fut chargé, en 1820, de négociations importantes près de la cour de Russie, remplit ensuite une mission diplomatique auprès du roi Joachim, eut une autre mission près du roi des Deux-Siciles en 1816, et mourut à Côme le 25 novembre 1833.

ESTERNOD (Claude d') n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un personnage imaginaire, sous le nom duquel s'est caché François Pavie de Fourquevaux. Il naquit à Salins en 1590, et il prend soin d'apprendre à ses lecteurs que sa famille était ancienne et considérée. Il embrassa l'état militaire, et, après avoir fait quelques campagnes, fut nommé gouverneur du château d'Ornans, dans le comté de Bourgogne. Il profita des loisirs que lui laissait cette place pour faire un voyage à Paris, où il se lia d'amitié avec Berthelot et d'autres écrivains du même genre. Il alliait, à des mœurs très-licencieuses, une grande piété et un zèle extrême pour la religion. D'Esternod mourut de la peste à Salins vers 1630. On a de lui : *le Franc Bourguignon pour l'entretien des alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8°; *l'Espadon satirique*, composé en rimes françaises, Lyon, 1619, in-12.

ESTÈVE (Pierre-Jacques), natif de Tortosa, exerça et professa d'une manière distinguée la médecine à Valence en Espagne. Il publia dans cette ville, en 1550, en 1 vol. in-fol., une traduction latine des *Épidémiques d'Hippocrate*, avec des commentaires très-étendus.

ESTÈVE (Louis), né à Montpeillier, y exerça la médecine, et publia divers opuscules qui ne jouissent pas d'une grande réputation. *Traité de l'ouïe*, etc. Avignon, 1751, in-12; *Quæstiones chymico-medicæ duodecim pro cathedrâ vacante per obitum D. Serane*, Montpellier, 1759, in-4°; *la Vie et les Principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la Médecine de Montpellier*, Montpellier, 1765, in-8°.

ESTÈVE (Pierre), membre de l'académie de Montpellier, né dans cette ville au commencement de 18e siècle, cultiva plusieurs parties des sciences et de la littérature, sans obtenir aucun succès remarquable. On a de lui : *Nouvelle découverte des Principes de l'Harmonie*, Paris, 1752, in-8°; *Mémoire contre M. de Causans, sur la Quadrature du cercle; Histoire générale et particulière de l'Astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12.

ESTÈVE (Jean), troubadour provençal, était attaché à Guillaume, seigneur de Lodève, qui commandait en 1585 la flotte française envoyée par Philippe le Hardi contre l'Espagne, fut fait prisonnier. On a de lui douze pièces remarquables par la naïveté et la grâce du style. Raynouard en a publié quelques-unes dans le tome IV du *Choix de poésies des troubadours*.

ESTHER ou **ÉDISSA** (nom qui, dans la langue hébraïque, signifie *myrte*), fille d'Abihaïl, oncle de Mardochée, de la tribu de Benjamin, devint l'épouse d'Assuérus (que l'on croit être le même que Darius, fils d'Hystaspes), roi de Perse, après la répudiation de la reine Vasthi. Aman, premier ministre de ce monarque, ayant promulgué un édit qui proscrivait tous les Juifs alors dispersés dans les États d'Assuérus, Esther implora la clémence de son époux en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit et la permission de tirer vengeance de leur persécution, le jour même qu'Aman avait désigné pour leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête des *Purim* ou des *Sorts*. Un des livres de la Bible, qui portait le nom d'Esther et que l'on attribue à Mardochée, renferme les circonstances de cet événement : bien que l'authenticité de plusieurs détails ne soit point généralement admise chez les Hébreux, le concile de Trente ne l'a pas moins reconnu en son entier. Racine a puisé dans ce même livre le sujet d'une de ses plus belles tragédies. J. Barnès a donné, sous le titre de 'Αυλικον κάτοπτρον, etc., Londres, 1679, in-8°, une *Histoire* d'Esther en vers grecs.

ESTIENNE (Henri), imprimeur à Paris, de 1502 à 1520, né dans cette ville vers 1470, mort le 24 juillet 1520 est la souche de tous les savants imprimeurs de ce nom qui se sont illutrés en mutipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Il publia en 1509 un *Psautier* à cinq colonnes dont les versets furent, furent, pour la première fois, distingués par des chiffres ; il est le premier qui ajouta un errata aux ouvrages sortis de ses presses. Brunet, dans le *Manuel du libraire*, 4e édition, Bruxelles, tome IV page 669 à 688, donne la liste par ordre de matières, de tous les ouvrages édités par les Estienne.

ESTIENNE (François), l'aîné des fils de Henri, tint une imprimerie en société avec Simon de Colines, son beau-père. Le plus ancien ouvrage auquel on trouve son nom, est le *Vinetum* de Charles Estienne, 1537; et le dernier, l'*Andria* de Térence, 1547.

ESTIENNE (Robert), frère du précédent, et le plus célèbre imprimeur de cette famille, né à Paris en 1503, se distingua par une connaissance parfaite des langues anciennes et des belles-lettres. Ayant été persécuté dans sa patrie pour la publication d'une *Bible*, avec une version de Léon Juda, et des notes altérées par Calvin, il se retira à Genève, où il mourut le 7 septembre 1559. Il emporta avec lui les matrices des lettres grecques qui, sous la protection de François Ier, avaient servi aux éditions publiées en France : on ne put les recouvrer que sous Louis XIII, en dédommageant la ville de Genève, qui en avait fait l'acquisition. Parmi les belles éditions de Robert, on distingue une *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; et le *Nouveau Testament*, grec, 1546, 2 vol. in-16. On lui doit ; *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1532, 1536 et 1563; *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1543, 2 vol. in-fol.; c'est le plus ancien dictionnaire latin-français qui ait été publié; un ouvrage écrit en latin, dans lequel il répond *aux censures de la Sorbonne* qui avait condamné sa Bible, Genève, 1552, in-8°; et un autre intitulé : *Galliæ linguæ libellus*, Genève, 1558, in-8°.

ESTIENNE (Charles), frère des précédents, impri-

meur et médecin, mort en 1564, est auteur de plusieurs ouvrages agronomiques publiés successivement de 1535 à 1543, et réunis dans son *Prædium rusticum*, 1554, in-8°, qu'il traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, 1564, in-4°. Cet ouvrage, quoiqu'il renferme une foule de contes puérils, eut plus de 30 éditions dans toutes les langues. On a encore d'Estienne : *De vasculis*, Paris, 1535, in-8°; *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Genève, 1566, in-4°, et la traduction des *Ingannati*, comédie qui parut d'abord sous le titre du *Sacrifice* et sous celui des *Abusés*, 1566, in-16.

ESTIENNE (Nicole), fille du précédent, femme de Jean Liébaut, médecin de Paris, née vers 1545, a laissé plusieurs ouvrages : *Contre-stances pour le mariage, ou Réponses aux stances de Philippe Desportes contre le mariage*, et une *Apologie pour les femmes contre ceux qui en médisent*.

ESTIENNE (Henri II), fils de Robert, né à Paris, en 1528, fit de rapides progrès dans les langues, à 19 ans visita l'Italie pour collationner les manuscrits des anciens auteurs, et en rapporta plusieurs, entre autres, une bonne copie des *Odes* d'Anacréon. Il établit une imprimerie à Paris en 1557, et publia dès lors un grand nombre d'éditions moins belles, mais aussi correctes que celles de son père. Son édition du *Thesaurus linguæ græcæ*, qui lui avait coûté des sommes considérables, eut peu de débit. L'embarras de ses affaires l'obligea de suspendre ses travaux ; il mena dès lors une vie errante, et mourut à l'hôpital de Lyon en mars 1598. Son *Trésor de la langue grecque*, 1572, 4 vol. in-fol., et ses *deux Glossaires*, 1573, lui mériteront à jamais la reconnaissance des savants. Une nouvelle édition de cet admirable ouvrage a été publiée avec des additions et des améliorations, Londres, 1815-1825, 8 vol. petit in-fol. ; et une 3e édition, contenant de nouvelles additions qui la rendront très-supérieure aux précédentes, s'imprime en ce moment à Paris sous la direction du savant M. Hase, aidé de plusieurs hellénistes français et allemands.

ESTIENNE (Robert II), fils de Robert Ier, né vers 1530, mort en 1571, imprimeur du roi, a donné avec Guillaume Morel plusieurs ouvrages, entre autres les *Rudimenta* de Despautère.

ESTIENNE (François), frère du précédent, imprimeur à Genève de 1562 à 1582, est auteur de quelques ouvrages parmi lesquels on cite : *le Traité des danses*, Paris, 1564, in-8°.

ESTIENNE (Robert III), fils de Robert II, mort en 1629, imprimeur du roi, a traduit du grec en français les deux premiers livres de la *Rhétorique* d'Aristote, et l'imprima lui-même en 1629, in-8°.

ESTIENNE (Paul), fils de Henri II, né en 1566, mort en 1627, a donné à Genève de éditions grecques et latines fort estimées pour leur correction. On a de lui : *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1573, in 8°; *Juvenilia*, ibid., 1593, in-8°.

ESTIENNE (Henri III), fils de Robert II, trésorier des bâtiments du roi, ne paraît pas avoir exercé l'imprimerie.

ESTIENNE (Henri IV), sieur des Fossés et fils du précédent, est auteur de *l'Art de faire des devises*, et d'un *Traité des rencontres, ou mots plaisants*, Paris, 1645, in-8°.

ESTIENNE (Robert IV), frère du précédent, avocat au parlement, acheva la traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, commencée par son oncle Robert, et la publia à Paris, 1630 in-8°.

ESTIENNE (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, publia à Paris pour la Société des libraires : *les Pères grecs, la Bible* de Morin, *l'Aristote* de Duval, *Plutarque et Xénophon*, et fut le dernier de cette famille qui illustra la France par la beauté et la correction des éditions. Il mourut à l'Hôtel-Dieu en 1674.

ESTIENNE (Robert), libraire, né à Paris en 1723, mort en 1794, se prétendait descendant de l'illustre famille des Estienne. Il a traduit de l'anglais *les Sermons* de Fordyce, Paris, 1778, in-12, et publia un *Éloge de Pluche*, Paris, 1755, in-12, et deux compilations intitulées, l'une : *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769 et 1770; l'autre : *Étrennes de la vertu*.

ESTIUS (Guillaume), ou, dans le langage du pays, *William Hessels Van Est*, que l'on prétend de la noble maison d'Este, naquit à Gorcum, ville de Hollande, en 1542 ; il fit ses premières études à Utrecht, et son cours de philosophie et de théologie à l'université de Louvain, où il prit le bonnet de docteur en 1580. Il se distingua dans ces différentes places par son zèle, sa science et son application. Ce savant théologien mourut à Douai en 1613. On lui doit : *Historia martyrum Gorcomensium*, Douai, 1603, in-4° ; *Commentaria in IV libros sententiarum Petri Lombardi doctoris parisiensis*, 2 vol. in-fol., etc.

ESTIVAL (Jean d'), poëte français, est auteur d'une pastorale en cinq actes, et en vers, intitulée : *le Bocage d'amour, où les rets d'une bergère sont inévitables*, Paris, 1608, in-12. Il est difficile d'imaginer rien de plus bizarre que cette pièce dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre français*.

ESTKO (N.), général polonais, neveu de l'illustre Kosciusko, commença son apprentissage militaire dans les derniers temps de l'existence de la Pologne. Après la malheureuse issue de la campagne de 1794, Estko se rendit à l'étranger avec plusieurs de ses compatriotes. Il entra depuis dans les légions polonaises d'Italie, commandées par le général Dombrowski, assista, en 1806, aux événements militaires qui eurent lieu dans le duché de Varsovie, et fut envoyé en 1808, en Espagne, où il commanda le 4e régiment d'infanterie polonaise. En 1812, il fit encore la campagne de Russie, comme général de brigade, et termina, quelque temps après, ses jours dans sa patrie. Le général Estko était aussi habile que brave.

ESTLIN (Jean-Prior), ecclésiastique anglais, né à Hinckley (Leicester) le 9 avril 1747, commença ses études sous son oncle maternel, vicaire d'Ashby de la Zouch, entra en 1764 à l'académie non conformiste de Warrington, reçut les ordres en 1770, et l'année suivante fut appelé à Bristol par la congrégation unitaire de Lewins Mead, pour y seconder le titulaire dans les fonctions du ministère sacré. Après 26 ans d'exercice, il obtint la place principale, laissée vacante par la mort de son supérieur. Il la remplit 20 ans encore, et n'en résigna

les fonctions que lorsqu'il fut devenu septuagénaire, et 14 mois avant sa mort, qui eut lieu le 10 août 1818. Il ne lui en avait coûté pour cela ni argent ni formalité d'examen : ses élèves, qui chaque année, en mémoire de de leur passage dans sa maison, célébraient l'anniversaioe de leur ancien maître par une réunion dinatoire, lui firent cadeau du diplôme délivré à son insu par l'université de Glascow. Malgré les soins que nécessitait l'administration de l'école, et malgré les travaux de la prédication à laquelle il se livrait, Estlin composa divers ouvrages de liturgie et de controverse.

ESTOCART (Claude d'), habile sculpteur d'Arras au 17e siècle, doit sa réputation à la chaire de St.-Étienne-du-Mont à Paris, qu'il exécuta d'après les dessins de Laurent de la Hire, peintre distingué.

ESTOCQ (Hermann, comte de l'), fils d'un barbier hanovrien, né en 1597, exerçait à Pétersbourg la profession de son père, et parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Élisabeth, qu'il réussit à placer sur le trône. Il était devenu successivement premier médecin, conseiller intime et directeur général de la chancellerie de médecine, lorsque en 1748, sur des rapports calomnieux auxquels l'impératrice accorda trop de confiance, il fut enfermé dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Pierre III. Il mourut en 1767.

ESTOILE. *Voyez* ÉTOILE (de l').

ESTOR (Jean-George), jurisconsulte et publiciste hessois, né à Schweinberg en 1699, fut fait professeur de droit à Giessen en 1726, et à Marbourg en 1742, après avoir exercé diverses fonctions à Iéna et à Francfort-sur-l'Oder. Il mourut chancelier de l'université de Marbourg, le 25 octobre 1773. On peut voir dans Meusel le dénombrement de ses 98 ouvrages.

ESTOURMEL (Jean d'), mort le 16 août 1557. Pendant l'irruption de Charles-Quint en Provence, en 1536, les Flamands entrèrent en Picardie, sous le comte de Nassau, et assiégèrent Péronne, qui n'avait que de vieilles murailles, mais dont les véritables remparts étaient le dévouement de ses habitants et l'intrépidité de Robert III de la Marck, dit le maréchal de Fleuranges. Jean d'Estourmel se jeta dans la ville avec sa femme, ses enfants et ses vassaux, y fit amener ses grains encore en gerbe, ses bestiaux, avec tous les approvisionnements nécescessaires, enfin tout ce qui pouvait être utile aux habitants, et soudoya les troupes de son argent. Après différentes actions très-meurtrières, et trois assauts soutenus avec une rare intrépidité par les assiégés, le comte de Nassau, repoussé à toutes les attaques, leva le siége le 11 septembre 1536, et se retira précipitamment en Flandre. François Ier nomma Jean d'Estourmel son maître d'hôtel, le 19 septembre 1541. Il fut ambassadeur en Angleterre avec le cardinal du Bellay en 1546. Par son testament, Jean d'Estourmel substitua à l'aîné de sa maison, de mâle en mâle, un morceau de la vraie croix, enchâssé dans un reliquaire d'argent, donné en 1099, par Godefroid de Bouillon, roi de Jérusalem, à Reimbold, sire d'Estourmel, pour être monté le premier sur la crête des murs lors du siége de cette ville. Ce pieux chevalier en conserva le surnom de *Créton*, et prit pour devise : *Vaillant sur la crête.*—Un sieur d'Estourmel, dans le 14e siècle, ordonna, par son testament, que ses exécuteurs distribueraient à mille pauvres, mille livres, mille pains, mille lots de vin et mille habits de drap blanc, lesquels pauvres seraient tous de ses sujets.

ESTOURMEL (Louis-Marie, marquis d'), né dans la Picardie le 14 mars 1744, d'une famille noble et riche, était parvenu au grade de colonel, lorsqu'il fut député par son ordre aux états généraux de 1789, où il vota avec la fraction libérale du parti monarchique. Dans la mémorable nuit du 4 août, il renonça au privilége dont jouissait sa famille, de siéger aux états de la province d'Artois. Ses opinions, pleines de chaleur, ont été soumises par lui, plus tard, au jugement du public. On peut consulter le *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante, et comptes rendus à ses commettants par le général de division Estourmel*, 1811, in-8o. Il servait à l'armée du Nord sous Custine, en 1793, avec le grade de maréchal de camp. Dénoncé par ce général, qui voulait rejeter sur lui les revers de l'armée, il fut décrété d'accusation et acquitté. Il échappa à la faux révolutionnaire sans sortir de France. Élu deux fois député de la Somme au corps législatif, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814, et il adhéra à la déchéance de Napoléon. Il mourut à Paris le 14 décembre 1823, avec le grade de lieutenant général.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), célèbre cardinal, issu d'une illustre famille de Normandie, était fils de Jean II, seigneur d'Estouteville, et de Marguerite d'Harcourt. Le *Gallia Christiana* dit qu'il fut bénédictin. Nicolas V lui conféra l'archevêché de Rouen, et Eugène IV le fit cardinal en 1437; il fut aussi revêtu de la dignité de camerlingue de la sainte Église romaine. Outre son archevêché de Rouen, il possédait six autres évêchés, tant en France qu'en Italie. Rigide observateur de la justice, il savait se la faire lui-même quand on négligeait de la lui rendre. N'ayant pu obtenir la punition d'un barigel qui, chargé d'une exécution et n'ayant point de bourreau sous sa main, avait forcé un pauvre prêtre français d'en faire les fonctions, il manda ce chef des sbires et le fit pendre à sa fenêtre. Charles VII et Louis XI employèrent le cardinal d'Estouteville à des négociations importantes : il fut chargé par le pape de ménager un accommodement entre le premier de ces monarques et le roi d'Angleterre. Il vint à Bourges à la fin de l'année 1452, revêtu du titre de légat du saint-siége, et vit le roi, qu'il ne put porter à la paix. L'archevêque de Ravenne, envoyé à Londres pour le même sujet, ne réussit pas mieux. Le roi chargea le cardinal d'Estouteville de réformer l'université de Paris, dont ce prélat avait été élève. Après avoir terminé cet utile travail, d'Estouteville retournait à Rome, peu satisfait de sa légation, dans aucun des points de laquelle il n'avait réussi. Déjà il avait passé les monts, lorsqu'il apprit que la guerre s'allumait entre le roi et le duc de Savoie. Il revint sur ses pas, et eut le bonheur de rétablir l'union entre ces princes. Il mourut à Rome, le 22 décembre 1483, âgé de 80 ans.

ESTRADA (Marie d'), femme d'un soldat de Fernand Cortez, se signala dans les expéditions périlleuses de ce grand capitaine, par une valeur qui l'a pu faire comparer aux guerriers les plus intrépides de l'armée espagnole au Mexique.

ESTRADES (Godefroid, comte d'), maréchal de

France, né à Agen en 1607, mort le 26 février 1686, se distingua comme capitaine et comme négociateur. Ce fut lui qui ménagea l'achat de Dunkerque, fit évacuer cette ville par les Anglais, et conclut en 1667 le traité de Bréda; il fut également l'un des plénipotentiaires pour la paix de Nimègue en 1678. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées plusieurs fois, notamment à Londres (la Haye), 1743, 9 vol. in-12. C'est un extrait des mémoires originaux qui forment 22 vol. in-fol.

ESTRÉES (Jean d'), grand maître de l'artillerie de France, né en 1486, mort en 1571, avait rendu de grands services à François Ier et à Henri II. Il se signala à la prise de Calais en 1558, réorganisa l'artillerie française et perfectionna la fonte des canons. On a publié un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées, grand maître d'artillerie* par F. de la Treille, Paris, 1563.

ESTRÉES (Antoine d'), fils du précédent, fut pendant 40 ans grand maître de l'artillerie, défendit la ville de Noyon contre le duc de Mayenne dont il détruisit l'armée en 1593, et fut récompensé par le gouvernement de l'Ile-de-France.

ESTRÉES (Gabrielle d'), née vers 1571, était fille du précédent. Le hasard ayant conduit Henri IV, sur la fin de 1590, au château de Cœuvres pour y prendre quelque repos, il y fut reçu par Gabrielle, fille d'Antoine d'Estrées, avec les empressements et la joie que lui inspirait la présence d'un héros. Henri ne put résister à ses charmes. Gabrielle, éprise du duc de Bellegarde, grand écuyer, ne répondit pas d'abord aux tendres empressements du roi; mais enfin les faveurs dont cet amant généreux avait comblé sa famille, et ses qualités personnelles la rendirent sensible à une passion qui ne pouvait être plus vive. Gabrielle n'avait pas le titre de reine; mais elle jouissait déjà des honneurs attachés à ce titre; elle ne devait pas même tarder à le posséder, car les négociations pour le divorce allaient bon train. A l'approche des fêtes de Pâques, Henri IV, par le conseil de René Benoit, son confesseur, engagea sa maîtresse à s'éloigner de la cour : elle alla passer la quinzaine à Paris, chez le riche financier Zamet. Le jour du jeudi saint, étant entrée dans le jardin de Zamet pour s'y promener après dîner, et venant de manger une orange, elle fut tout à coup attaquée d'une apoplexie, accompagnée de convulsions si violentes, que sa bouche fut tournée presque au derrière de la tête : elle mourut dans cet état le samedi saint, 10 avril 1599. Cette mort affreuse fut-elle la suite d'une apoplexie naturelle? provint-elle du poison? C'est un problème sur lequel l'histoire ne nous a laissé que des incertitudes. Elle avait eu trois enfants de Henri IV, César et Alexandre de Vendôme, et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf : elle était enceinte d'un quatrième lorsqu'elle mourut.

ESTRÉES (François-Annibal), frère de la précédente, duc, pair et maréchal de France, né en 1573, mort le 5 mai 1670, avait embrassé l'état ecclésiastique, mais le quitta bientôt pour le parti des armes, et se signala en plusieurs occasions par son esprit et par son courage. On a de lui des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12, réimprimés en 1756, dans les Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France; une *Relation du siége de Mantoue* en 1629, et une *Relation du conclave* tenu lors de l'élection de Grégoire XV en 1621.

ESTRÉES (Jean, comte d'), fils du précédent, né en 1624, mort le 19 mai 1707, s'était distingué de bonne heure dans la carrière des armes. Il fut créé vice-amiral en 1670, commanda la flotte française au combat de Soultsbay en 1672, battit l'amiral Byngs devant Tabago en 1676, et reprit cette île aux Hollandais. Le roi le nomma maréchal de France et vice-roi de l'Amérique.

ESTRÉES (César d'), frère du précédent, cardinal et membre de l'Académie française, né à Paris le 5 février 1628, mort le 18 décembre 1714, montra une profonde connaissance des affaires de l'Église et de celles de l'État dans les diverses négociations dont il fut chargé par Louis XIV; l'histoire de ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687 est à la Bibliothèque royale à Paris. Il a composé pour *la Guirlande de Julie* les vers *sur la violette* attribués à Desmarets. Son *Éloge* par d'Alembert se trouve dans l'Histoire des membres de l'Académie.

ESTRÉES (Jean d'), neveu du précédent, né à Paris en 1666, ambassadeur de France en Portugal en 1692, et en Espagne en 1703, remplaça Boileau à l'Académie française, et fut désigné pour succéder à Fénelon dans l'archevêché de Cambrai; mais il mourut le 3 mars 1718 avant d'avoir été sacré.

ESTRÉES (Victor-Marie, duc d'), né à Paris le 30 novembre 1660, succéda à Jean d'Estrées son père dans la charge de vice-amiral, se distingua dans les guerres du Levant, et détruisit la flotte des Algériens. Nommé en 1701 lieutenant général des armées navales d'Espagne par Philippe V, il réunit le commandement des flottes espagnole et française en 1703, fut élevé au grade de maréchal de France et prit le nom de *Cœuvres*. Il cultivait les lettres, fut membre de l'Académie française, et associé à celle des sciences des belles-lettres. Il mourut le 28 décembre 1737.

ESTRÉES (Louis-César LETELLIER, comte, puis maréchal d'), né le 2 juillet 1695, connu d'abord sous le nom de chevalier de Louvois, obtint en 1718 un régiment de cavalerie, servit en 1719 à différents siéges sur les frontières d'Espagne. Le chevalier de Louvois, substitué en 1739 aux noms et armes d'Estrées du chef de sa mère, sœur du dernier maréchal d'Estrées, mort sans postérité en 1737, prit alors le nom de comte d'Estrées. Successivement maréchal de camp et lieutenant général, il servit avec la plus grande distinction en Bohême et sur le Rhin. Employé à l'armée de Flandre en 1744, pendant que le maréchal de Saxe était dans son camp de Courtrai, il couvrit la frontière contre les entreprises des alliés, qui, forts de 80,000 hommes, s'étaient répandus dans les environs de Lille, et il leur enleva plus de mille hommes et 800 chevaux. En 1743, à la bataille de Fontenoy, il chargea deux fois à la tête d'un corps de cavalerie la fameuse colonne anglaise, et fut un des généraux qui commandaient la maison du roi, dont le choc décida le succès de cette journée; il reçut plusieurs coups dans ses armes et dans ses habits, et fut détaché à la poursuite des ennemis, auxquels il fit 4,000 prisonniers. Chevalier des ordres du roi en 1748, il continua de servir en Flandre, contribua au gain des batailles de

Raucoux en 1746, de Lawfeld en 1747, et facilita par une manœuvre savante l'investissement de Maestricht, dont la prise termina glorieusement la guerre de Flandre, en 1748. Nommé maréchal de France, et 1756, le roi lui confia, l'année suivante, le commandement en chef de l'armée destinée à agir en Allemagne. Il passa le Wéser, atteignit le duc de Cumberland vers Hastembeck, et remporta sur lui une victoire complète le 26 juillet. Des intrigues de cour avaient déjà fait ôter le commandement au maréchal d'Estrées lorsqu'il remporta cette victoire, et lorsqu'on en apprit la nouvelle à Paris, le maréchal de Richelieu était déjà parti pour le remplacer. Après la défaite des Français près de Minden en 1759, le duc d'Estrées fut renvoyé à l'armée; mais il n'entreprit rien de remarquable, et se contenta d'aider de ses conseils Contades, général en chef. Le duc d'Estrées mourut en 1771 sans laisser de postérité. L'abrégé de sa vie a été imprimé dans la Galerie française, 1771, in-fol.

ETALLEVILLE (Guyot, comte d'), né en 1752, dans les environs de Rouen, entra fort jeune encore dans un régiment de cavalerie, et servit dans les campagnes de l'émigration. Pendant six années il vécut à Nuremberg du modeste état de maître de langues. Rentré en France, il se livra à la culture des lettres. Le comte d'Etalleville est mort au Brémien (Eure) le 20 mars 1828. On a de lui : *la Diligence*, ou *les Amours de 36 heures; les Eaux de Baréges*, ou *le Remède à l'ennui, historiette rimée*, 1815, in-16; *la Calotte du régiment royal Lorraine, cavalerie*, poëme en trois chants, 1820, in-16; *la Vie de l'officier*, poëme en 3 chants, 1821, in-16, etc.

ÉTAMPES. *Voyez* **ESTAMPES.**

ETCHEVERRI ou **ECHEVERRI** (Jean de), le plus fameux des poëtes basques, prit naissance à Tafalla, ville de la Navarre, vers le milieu du 16e siècle. Il fut prêtre et docteur en théologie. Il paraît que, dans sa première jeunesse, il composa, dans sa langue maternelle, quelques poésies légères remplies de grâce et d'esprit. On en rappelle une où il faisait l'éloge de la vertu et de la beauté réunies dans un même objet; mais on a perdu la trace de ses premières productions. Dans un âge plus mûr il ne traita que des sujets sacrés, et mit en vers *la Vie de Jésus-Christ, les Mystères de la Foi*, et *la Vie de quelques Saints;* le tout a été publié à Bayonne, en 1640, in-4°.

ETCHEVERRI, lieutenant de frégate au service de la France, rendit d'importants services dans les voyages qu'il fit aux îles Philippines et Moluques (en 1769 et 1778) pour la recherche des arbres à épiceries, d'après les vues de M. Poivre. On trouve l'abrégé de sa relation dans les *OEuvres de Poivre*, Paris 1797. Sonnerat, qui faisait partie de cette expédition, en a rendu un compte plus détaillé dans son *Voyage à la Nouvelle-Guinée*.

ÉTÉMARE (Jean-Baptiste le SESNE de MÉNILLES, d'), prêtre appelant, et écrivain fécond, était né au château de Ménilles en Normandie, le 4 janvier 1682. Il fut placé au séminaire St.-Magloire, où était alors l'abbé Duguet, et il fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal. Son premier écrit fut des *Lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle 9 Mémoires. En 1725, on l'envoya à Rome, pour essayer d'y tenir une bulle doctrinale. N'ayant point réussi, il revint à Paris où il eut le triste honneur de présider à des assemblées de convulsionnaires; mais il se retira de l'œuvre et se mit à voyager. Il assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et mourut à Rhynwick près Utrecht, le 29 mars 1770, dans un âge fort avancé. On lui rendit de grands honneurs parmi les siens.

ETFIN, roi d'Écosse, fils d'Eugène VI, succéda à Mordac en 730; il régna 30 ans en paix, et fut un prince juste et magnanime, le bienfaiteur des bons et le fléau des méchants. L'âge l'ayant rendu incapable de supporter les fatigues du gouvernement, il nomma, pour administrer le royaume, quatre régents qui répondirent mal à sa confiance, et opprimèrent le peuple. Les plaintes des malheureux ne pouvaient parvenir jusqu'au roi, accablé par les années et les infirmités; mais ils furent vengés par le successeur d'Etfin. Ce monarque mourut en 761.

ETH, roi d'Écosse, surnommé *Alipes*, à cause de son agilité, succéda à son frère Constantin II en 874. Pendant qu'il se plongeait dans les débauches, les Danois envahirent ses États, et les nobles, irrités contre lui, le déposèrent en 875.

ÉTHELBALD, roi de Mercie dans l'heptarchie saxonne, successeur de Ceolred en 716, ayant essuyé deux défaites en 754, périt victime d'une sédition fomentée dans son armée par Beornred, qui se fit proclamer roi.

ÉTHELBALD, 3e roi d'Angleterre, fils d'Éthelwolf, pendant le voyage de son père à Rome, forma le projet de lui enlever la couronne. Plus tard son mariage incestueux avec Judith, sa belle-mère, causa de grands troubles dans son royaume; il fut obligé de la renvoyer pour conserver le trône et la vie, mais n'en continua pas moins d'afficher une grande dissolution de mœurs. Il mourut en 860.

ÉTHELBERT, roi de Kent, monta sur le trône en 566, épousa en 597 Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris, embrassa la foi catholique par les conseils de cette princesse, secondée par saint Augustin, que le pape saint Grégoire avait envoyé en Angleterre, tira de la barbarie les Anglo-Saxons, leur donna des lois, et mourut en 615.

ÉTHELBERT, 4e roi d'Angleterre, mort en 866, avait succédé à Éthelbald, son frère, en 860. Il repoussa plusieurs fois les invasions des Danois, et gouverna sagement ses États.

ÉTHELFLÈDE ou **ELFLÈDE**, fille d'Alfred le Grand, sœur d'Édouard l'Ancien, roi d'Angleterre, fut mariée à Éthelred, comte de Mercie. Veuve en 912, elle fit cession à Édouard des villes de Londres et d'Oxford, gouverna ses États avec fermeté, et donna des preuves d'un grand courage dans plusieurs combats qu'elle livra aux Danois. Cette princesse, qu'on appelait le roi Éthelflède, mourut en 922.

ÉTHELFRID ou **ADELFRID**, roi de Northumberland, fils et successeur d'Éthelric, roi de Bernicie en 593, périt l'an 617 dans une bataille qu'il livra à Redwald, roi des Estangles.

ÉTHELRED Ier, 5e roi d'Angleterre, successeur de son frère Éthelbert en 866, mourut des suites des bles-

sures qu'il reçut en combattant contre les Danois le 28 avril 871, et laissa la couronne à son frère Alfred.

ÉTHELRED II, 14e roi d'Angleterre, succéda en 978 à son frère Édouard le Martyr, fit massacrer tous les Danois qui s'étaient établis dans ses États, fut chassé du trône par Suénon, roi des Danois, y remonta bientôt après, et mourut en 1016, méprisé plus que haï de ses sujets.

ÉTHELRÈDE. *Voyez* **ÆELRED.**

ÉTHELWARD ou **ÉTHEWERD**, petit-fils du roi Ethelred Ier, est l'auteur d'une *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort du roi Edgard en* 974, insérée dans le *Rerum anglicarum scriptores*, de Saville, Londres, 1596; Francfort, 1601, in-fol.

ÉTHELWOLF, 2e roi d'Angleterre, succéda l'an 837 à son père Egbert, fit un pèlerinage à Rome sous le pontificat de Léon IV, et rendit ses États tributaires du saint-siége d'un sou par chaque famille. Ce tribut s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII. Éthelwolf épousa en secondes noces Judith, fille du roi Charles le Chauve, et mourut en 858, après avoir partagé son royaume entre ses deux fils Éthelbald et Éthelbert.

ETHEREGE (GEORGE), d'une bonne famille du comté d'Oxford, naquit, près de Londres, vers l'année 1636. Il passa quelque temps à l'université de Cambridge, mais reçut sa principale éducation de ses voyages en France. On lui doit plusieurs comédies qui eurent quelque succès, entre autres: *The comical Revenge* (la Vengeance comique); *She would if she could* (Elle le voudrait bien si elle le pouvait); *The Man of Mode* (l'Homme à la mode). Etherege avait su se rendre agréable à la duchesse d'York, femme de Jacques II, à laquelle il était attaché, on ne sait en quelle qualité. Devenue reine, elle le fit nommer ambassadeur. Etherege fut ministre à Ratisbonne durant les deux dernières années au moins du règne de Jacques II. Il paraît même qu'il y mourut d'accident, on ne sait précisément à quelle époque.

ETHFIN. *Voyez* **ETFIN.**

ETHRYG (GEORGE) ou **ETHERIDGE**, et en latin *Edrycus*, savant anglais du 16e siècle, né à Thame, au comté d'Oxford, étudia à l'université d'Oxford, où il fut nommé professeur royal de grec vers 1553; il était catholique, et le zèle qu'il fit paraître contre les protestants, sous la reine Marie, lui fit perdre sa place quelques années après l'avénement d'Élisabeth au trône. Il exerça ensuite la médecine à Oxford, avec beaucoup de réputation. Il possédait, outre la médecine, une connaissance profonde des langues grecque et hébraïque et des mathématiques, et il a montré du talent pour la poésie et pour la musique. On a de lui : *Hypomnemata quædam in aliquot libros Pauli Æginetæ, seu observationes medicamentorum quæ hâc ætate in usu sunt*, 1588, in-8°; c'est le seul de ses ouvrages qui paraisse avoir été imprimé. On ne connaît point la date de sa mort; on sait seulement qu'il vivait en 1588, dans un âge avancé.

ETIENNE (ST.), premier martyr, fut lapidé par les Juifs l'an 33, 9 mois environ après la mort de J. C., sur l'accusation d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse.

ÉTIENNE (ST.), dit *le Jeune*, né à Constantinople en 714, martyrisé par les iconoclastes en 766, s'était astreint à vivre renfermé dans une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une et demie de large.

ÉTIENNE Ier (ST.) succéda le 1er mai 253 au pape Lucius, ou St. Luce, martyr; son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême donné par les hérétiques. Il mourut en prison le 2 août 257, pendant la persécution de l'empereur Valérien.

ÉTIENNE II, élu pape le 26 mars 752. Il succédait au pape Zacharie, mais non pas immédiatement : un autre avait été élu sous le nom d'Étienne; mais comme il mourut au bout de quatre jours, sans avoir été sacré, il n'est point compté dans la liste des souverains pontifes. Celui-ci était Romain de naissance. Son pontificat est remarquable par le commencement d'une grande révolution qui changea la face de l'Europe entière. Pepin était monté au trône de France avec l'assentiment du pape Zacharie, qu'il avait sollicité. Astolphe, roi des Lombards, après avoir détruit l'exarchat de Ravenne, menaçait Rome elle-même. Rien ne pouvait le fléchir, ni prières, ni présents ; il venait de rompre, au bout de quatre mois, une trêve qu'il avait accordée pour 40 ans. Dans cette détresse, Étienne s'adressa d'abord à l'empereur d'Orient, Constantin Copronyme, qui ne lui envoya aucun secours. Ce fut alors que le pape eut recours au monarque français; il le fit prier par ses émissaires secrets de l'engager à aller le trouver. Pepin consentit à toutes les demandes d'Étienne, qui sortit en effet de Rome le 14 octobre 753, et se rendit en Lombardie auprès d'Astolphe. Ce monarque voulut, mais inutilement, s'opposer au voyage du pape. Pepin l'attendait à Pontyon en Champagne ; il alla à sa rencontre, et l'ayant joint, il descendit de cheval, et se prosterna devant lui avec sa femme, ses enfants et les seigneurs de sa cour; il marcha même quelque temps à côté du cheval du pape, en lui servant d'écuyer. Mais, le lendemain, Étienne parut devant le roi sous la cendre et le cilice, et se prosterna à son tour pour implorer le secours de ses armes contre son persécuteur. Pepin lui promit son appui ; mais l'hiver qui approchait alors ne permit de s'occuper que de négociations avec Astolphe, qui rejeta toutes les propositions du monarque français. Celui-ci passa les Alpes à deux reprises : et enfin Astolphe, pressé dans Pavie, fut obligé de demander quartier et de céder l'exarchat de Ravenne. Telle fut, au reste, l'origine de la seigneurie temporelle de l'Église romaine. Un an après ce traité, en 755, Astolphe mourut; et Didier, duc de Toscane, se fit élire pour lui succéder, au préjudice de Rachis, frère d'Astolphe. Étienne s'empressa de reconnaître Didier, qui promit de confirmer le traité, et obtint aussi, aux mêmes conditions, le consentement et l'appui de Pepin. Le pape Étienne II mourut vers la fin d'avril 757, après un pontificat de 5 ans et 28 jours.

ÉTIENNE III, élu pape le 1er août 768, après l'expulsion des antipapes Constantin et Philippe. Le saint-siége avait été privé pendant treize mois d'un pontife légitime depuis la mort de Paul Ier. Étienne était fils d'Olivus et Sicilien de naissance. Il avait été ordonné prêtre par le pape Zacharie, attaché à Étienne II et à Paul Ier, qui le distinguaient à cause de sa science et de la pureté de ses mœurs. La nomination d'Étienne causa une joie universelle. L'un de ses premiers soins avait été de

députer Sergius au roi de France Pepin; mais ce monarque était mort lorsque Sergius arriva. Les rois Charles et Carloman le reçurent avec honneur. Étienne apprit que la reine Berthe était dans le dessein de marier un des princes ses enfants à Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, et leur sœur Giselle au fils du même roi. Il écrivit aux deux rois français pour les détourner de cette double alliance. Charlemagne, malgré ces représentations, épousa la fille du roi des Lombards, qu'il répudia ensuite pour cause de stérilité. Étienne III mourut le 1er février 772. Il eut pour successeur Adrien Ier.

ETIENNE IV, élu pape le 22 juin 816, dix jours après la mort de Léon III, était d'une famille noble. Sa nomination fut unanime. Aussitôt après son ordination il fit jurer par le peuple romain fidélité à l'empereur Louis le Débonnaire. Il se disposa en même temps à partir pour aller visiter l'empereur en France. L'empereur Louis IV reçut le pape avec les plus grands honneurs. Le pape le sacra de nouveau. Il retourna à Rome comblé de présents, et mourut le 22 janvier 817. Il fut remplacé par Paschal Ier.

ÉTIENNE V, élu pape le 22 juillet 886, était Romain, et de famille noble. Il succéda à Adrien III. A son avénement, des malheurs de plus d'un genre affligeaient l'État; des sauterelles ravageaient les campagnes; Rome était menacée par les Sarrasins. Étienne remédia, autant qu'il le put, à ces maux, en distribuant tout son patrimoine aux pauvres, et en admettant à sa table des orphelins qu'il nourrissait comme ses enfants. Étienne V mourut le 7 août 891, après six ans de pontificat.

ÉTIENNE VI, successeur de Boniface V, le 2 mai 896, fit déterrer le corps de Formose, son ennemi, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siége de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau et le fit jeter dans le Tibre, après lui avoir fait couper les deux doigts qui servent à la consécration. Cette vengeance atroce ayant soulevé le peuple de Rome, Étienne fut chargé de fers, et mourut étranglé dans une prison, après un pontificat d'environ quatre mois.

ÉTIENNE VII, élu pape, le 1er mars 929, était Romain de naissance. Il succéda à Léon VI, et mourut le 22 mars 931; Platine loue sa douceur et sa piété; l'histoire ne dit rien de ses actions. Jean XI lui succéda.

ÉTIENNE VIII, élu pape en juillet 939, parent de l'empereur Othon, succéda à Léon VII. Il fut nommé par la protection de Hugues, roi d'Italie, et contre le vœu d'Albéric, alors tout-puissant dans Rome. Étienne voulut, mais en vain, réconcilier Hugues avec Albéric, par l'entremise de l'abbé de Clugny, qu'il appela à Rome. Ce pape mourut au commencement de novembre 942, après trois ans et quelques mois de pontificat. Il eut pour successeur Martin II.

ÉTIENNE IX, élu pape le 2 août 1057, succéda à Victor II. On le nommait *Frédéric;* il était frère de Godefroid duc de Lorraine, un des plus grands princes de son temps. Il fut d'abord archidiacre de Liége, d'où le pape Léon IX le tira, pour le faire chancelier de l'Église romaine, et l'envoya ensuite, en qualité de légat, à Constantinople, en 1054. Il se retira depuis au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et dont il devint abbé. Le pape Victor le fit cardinal, du titre de Saint-Chrysostome, ce qui l'obligea d'aller à Rome, pour prendre possession de ce titre; et ce fut là qu'on le prit de force pour l'élever au souverain pontificat. Étienne IX tint à Rome plusieurs conciles, pour empêcher les mariages des prêtres, qu'il bannit du sanctuaire pour un temps, avec défense de pouvoir célébrer la messe. Étienne IX mourut à Florence, le 29 mars 1058, en odeur de sainteté. Il fut remplacé par Nicolas II sur le trône pontifical.

ÉTIENNE, archevêque de Siounik'h, est un des personnages les plus distingués de l'Église arménienne, au commencement du 8e siècle. Il fut élevé dans sa jeunesse à Constantinople, auprès du patriarche Germain. Il s'instruisit dans la langue grecque, et puisa, auprès de ce saint personnage, les principes orthodoxes que l'on trouve dans tous ses ouvrages. Il traduisit, à Constantinople, du grec en arménien, les ouvrages attribués à saint Denys l'aréopagite, les œuvres de saint Grégoire de Nysse, et celles de plusieurs autres Pères de l'Église. Étienne alla ensuite à Rome, où il s'instruisit beaucoup, et où il paraît qu'il apprit la langue latine. Il revint après à Constantinople, où le patriarche saint Germain le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié. Après quelque temps de séjour dans la capitale de l'empire grec, Étienne revint dans sa patrie, où il s'attacha à répandre de tout son pouvoir les principes de la doctrine orthodoxe, et à combattre les erreurs des monophysites. Il fut nommé archevêque de Siounik'h, en l'an 729. Étienne consacra le reste de sa vie à combattre les hérétiques de l'Arménie, qui le firent assassiner vers le milieu du 8e siècle.

ÉTIENNE DE MURET (St.), fondateur de l'ordre de Grandmont, vécut 50 ans sur la montagne de Muret dans le Limousin, se consacrant à la mortification, au jeûne et à la prière. Il obtint du pape Grégoire VII en 1073, une bulle pour la fondation d'un ordre monastique suivant la règle de Saint-Benoît, et mourut en 1124, à 78 ans. On a de lui sa *Règle,* 1645, in-12, et un *Recueil de maximes,* 1704, in-12, latin-français.

ÉTIENNE (St.), Anglais, surnommé *Harding,* fut le 3e abbé de Citeaux, fonda un grand nombre de monastères, eut la gloire de former saint Bernard, l'homme le plus illustre que Citeaux ait produit, et mourut en 1134. Étienne avait corrigé ou fait corriger un exemplaire de la *Bible* qui est longtemps resté dans la bibliothèque de Citeaux.

ÉTIENNE, prince de Moldavie, contemporain de Mathias Corvin et de Bajazet Ier, était parvenu à régner sur le vaste pays qui s'étend depuis les Krapacks jusqu'à la mer Noire. Il avait enlevé au roi de Hongrie les passages des montagnes qui servaient, au nord-est, de limites à ses États. Maître de la Bessarabie, Belgrade, Akerman et Kilia, formaient ses barrières méridionales contre les Ottomans. Telle était la puissance de ce prince guerrier et conquérant, lorsque Bajazet Ier vint, l'an de l'hégire 792 (ou 1390), venger en personne l'affront que ses armées avaient reçu deux ans auparavant sur les bords de Pruth. Bajazet, d'abord vainqueur, et bientôt après vaincu, lui abandonna jusqu'à son camp et sa tente impériale, trop heureux de ne pas tomber lui-même entre ses mains, et de voir enfin le Danube

entre lui et son ennemi triomphant. Tels furent les succès glorieux qui illustrèrent la vie de ce prince, dont le règne fut de 47 ans. Ses victoires ne l'aveuglèrent pas, et il eut la sagesse de conseiller à Baydan, son fils, de se mettre sous la protection des Ottomans, plutôt que de lutter contre de si formidables voisins. Étienne de Moldavie mourut vers l'an 1430, sous le règne d'Amurath II.

ÉTIENNE (St.), 1er roi de Hongrie, né en 979, succéda en 997 à son père Geysa, 4e duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionnaires qui prêchèrent l'Évangile dans ses États, obtint l'an 1000, du pape Silvestre II, le titre de roi avec celui d'apôtre de la Hongrie, publia un corps de lois en 55 chapitres, et mourut à Bude le 15 août 1038. La couronne qui lui avait été donnée par le pape sert encore pour le sacre des rois de Hongrie.

ÉTIENNE II, dit *le Foudre* ou *l'Éclair*, succéda à Coloman II, son père, en 1114, fit la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, se rendit odieux par ses cruautés et, n'ayant point d'enfants, résigna sa couronne à Bela, son cousin, en 1131, se fit moine, et mourut peu de temps après.

ÉTIENNE III succéda en 1161 à Geysa III, son père, fournit des secours à Manuel Comnène, empereur de Constantinople, dans sa guerre contre les Vénitiens, et mourut en 1173. Il eut pour successeur Bela, son frère.

ÉTIENNE IV succéda à Bela IV son père, en 1270, s'illustra par ses victoires sur le roi de Bohême, et mourut le 1er août 1272, laissant le trône à Ladislas, son fils.

ÉTIENNE DE BYZANCE, habile grammairien au 6e siècle, avait composé un *Dictionnaire géographique* où se trouvaient les noms de lieux, ceux des habitants, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies; nous n'avons de cet ouvrage qu'un mauvais *Abrégé* fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, publié par les Aldes, 1502, in-fol., et dont la meilleure édition est celle de Gronovius, Leyde, 1688, in-fol.; il faut y joindre les *notes* et *corrections* d'Holstenius, 1684 ou 1692, in-fol.

ÉTIENNE Ier (Sdep'hannos), patriarche d'Arménie, né à Tevin, d'où lui vient le nom de Tovnetsi, occupa son siége pendant deux ans, et mourut en 790. On a de lui plusieurs ouvrages en manuscrit sur la grammaire, la philosophie, les mathématiques, etc.

ÉTIENNE III, patriarche d'Arménie à la place de Vahan, qui s'était réuni aux Grecs, lança excommunication sur excommunication contre son prédécesseur; mais le roi Abousald, mécontent de ses violences, fit enfermer Étienne dans une forteresse et l'y laissa mourir en 972.

ÉTIENNE IV, élu patriarche d'Arménie en 1290, fut emmené en captivité avec tous les habitants de la ville de Hrhomkla, où il faisait sa résidence, et mourut en Égypte l'an 1294.

ÉTIENNE V, patriarche d'Arménie, élu en 1541 après la mort de Grégoire XI, abandonna pendant quelques années son diocèse ravagé par les armées des Persans et des Ottomans, alla à Constantinople et à Rome, voyagea en Pologne et en Russie, et revint mourir à Edchniadzin, sa résidence, en 1556. Michel, son vicaire, lui succéda.

ÉTIENNE VI, patriarche d'Arménie, né à Arbintch, succéda à Grégoire XII en 1573, et fut remplacé en 1575 par Thadée II.

ÉTIENNE DE BLOIS, 4e roi d'Angleterre depuis la conquête, naquit en 1105. Il était le 3e fils d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, qui avait épousé Étienne comte de Blois. Henri, roi d'Angleterre, avait invité le jeune Étienne et son frère Henri, ses neveux, à venir le trouver dans cette île; il les avait comblés des honneurs, des richesses et des faveurs que son amitié ardente prodiguait à quiconque savait lui plaire et mériter son estime. Étienne ne négligeait rien pour se concilier l'affection des Anglais. Sa bravoure, son activité, sa fermeté lui obtinrent l'estime des barons; son humeur libérale, gracieuse et affable, mérite très-rare alors chez les hommes de son rang, lui gagnèrent l'amour du peuple, surtout de celui de Londres. Dès que Henri Ier eut rendu le dernier soupir, le 1er décembre 1135, Étienne se hâta de quitter la Normandie où il avait accompagné ce prince. Hugues Bigot, intendant de la maison du roi, affirma qu'au lit de la mort, Henri lui avait exprimé l'intention d'avoir Étienne pour héritier de ses États. Quoique plusieurs grands du royaume eussent été témoins d'une déclaration toute contraire, le primat crut ou feignit de croire à ce récit, et couronna Étienne le 26 décembre. Pour consolider son usurpation, il donna une charte par laquelle il promit au clergé, à la noblesse et au peuple tout ce qui pouvait les flatter; enfin il se procura du pape une bulle pour confirmer son titre. Le clergé et les barons anglais demandèrent, en récompense de leur soumission, le droit de fortifier leurs châteaux, et de se mettre en état de se défendre. Le roi n'ayant pu refuser son consentement à cette demande exorbitante, toute l'Angleterre ne tarda pas à être couverte de forteresses; elles devinrent autant de repaires de brigands. Le peuple fut vexé et pillé pour fournir à l'entretien des troupes que les barons tenaient à leur solde pour se faire les uns aux autres une guerre furieuse. Le gouvernement féodal répandit sur l'Angleterre tous les maux qui lui sont inhérents; enfin les barons allèrent jusqu'à s'arroger le droit de battre monnaie. Mais Étienne, qui n'était pas d'humeur à souffrir longtemps ces usurpations, ayant éprouvé de la résistance quand il voulut user des justes prérogatives de la couronne, résolut de révoquer toutes les concessions qu'on lui avait extorquées à son avénement au trône, et de ne pas respecter davantage les anciens priviléges de ses sujets confirmés par les rois ses prédécesseurs. Les troupes mercenaires, son principal appui, subsistèrent de pillage après avoir épuisé les finances, et tout le royaume retentit de plaintes contre son gouvernement. Au milieu de ces dissensions intestines, David, roi d'Écosse, fit à trois époques différentes des irruptions en Angleterre pour soutenir les droits de Mathilde sa nièce. Les défaites qu'il finit par éprouver, notamment à la bataille de l'Étendard, lui firent prêter l'oreille aux propositions d'Étienne qui, pour avoir la paix, lui céda Carlisle et le Cumberland. Cet événement eût imposé aux mécontents du royaume, et affermi Étienne sur le trône, si ce prince, enivré de sa prospérité, n'eût pas eu l'imprudence de s'engager dans une querelle avec le clergé, alors tout-puissant : l'évêque de Winchester,

frère du monarque, se tourna même contre lui. Mathilde, nièce et héritière légitime de Henri Ier, profitant de l'occasion et secrètement encouragée par ce prélat, passa en Angleterre en 1139 avec le comte de Glocester, fixa sa résidence au château d'Arundel, et fut bientôt jointe par un grand nombre de mécontents. Les hostilités commencèrent. Étienne, accablé par le nombre dans une bataille livrée près de Lincoln, et dans laquelle il avait fait des prodiges de valeur, fut obligé de se rendre prisonnier. On le conduisit au comte de Glocester, qui d'abord le traita avec les égards dus à son rang, mais qui, ensuite, sur quelques soupçons, le fit charger de fers et renfermer étroitement. La détention d'Étienne abattit entièrement son parti. Les barons vinrent de toutes parts rendre hommage à Mathilde; elle fut proclamée reine et couronnée; mais son caractère emporté, dur et impérieux ne tarda pas à lui aliéner l'affection des grands et des habitants de Londres. Elle n'échappa que par une fuite précipitée à une conspiration formée pour s'assurer de sa personne, et se réfugia dans Winchester. Assiégée dans cette ville par le parti de l'évêque qui s'était de nouveau rangé du côté de son frère, la disette des vivres la força bientôt d'en sortir furtivement. Le comte de Glocester tomba entre les mains des ennemis. Mathilde consentit à l'échange de ce prisonnier contre Étienne, et la guerre civile devint alors plus furieuse que jamais. Étienne prit Oxford après un long siége, et fut mis en déroute à Witton. Mathilde, fatiguée des vicissitudes de la fortune, alarmée des dangers qui menaçaient sans cesse sa personne et sa famille, se retira en Normandie avec son fils Henri qui était venu la rejoindre, laissant le soin de défendre sa cause à son frère Robert. Ce dernier mourut bientôt après, ce qui porta un coup funeste à ses intérêts. Mais Étienne, qui avait recouvré en grande partie son autorité, voyant que les châteaux forts des nobles de son parti n'étaient pas moins funestes à la tranquillité du royaume que ceux de ses ennemis, entreprit de les leur enlever, et par là souleva contre lui la plupart de ces seigneurs. D'un autre côté il fut mis sous l'interdit par le pape, contre lequel il avait voulu défendre les droits de sa couronne. Le mécontentement de ses partisans le contraignit à plier enfin sous l'autorité du saint-siége. L'affaiblissement des deux partis qui divisaient le royaume, bien plus que la diminution de leur haine réciproque, fit cesser le bruit des armes en 1148. Henri, fils de Mathilde, traversa le royaume avec un cortége nombreux pour aller se faire armer chevalier par son oncle, David, roi d'Écosse. Il y fut joint par plusieurs de ses partisans, fit quelques incursions en Angleterre, et releva ainsi les espérances de ceux qui lui étaient dévoués. La mort d'Eustache, fils d'Étienne, facilita la conclusion d'un traité. Il fut convenu qu'Étienne conserverait la couronne pendant sa vie; que la justice serait administrée en son nom, même dans les provinces soumises à Henri; que ce dernier prince succéderait à Étienne en Angleterre et en Normandie, et que Guillaume, fils de ce roi, aurait, après le décès de son père, le comté de Boulogne et ses autres biens patrimoniaux. Étienne ne jouit pas longtemps de la paisible possession du trône qui lui était enfin assurée par ce traité. Il mourut 11 mois après, le 25 octobre 1154, à Cantorbéry où il fut enterré.

ÉTIENNE ORPELIAN, archevêque de Siounikh (Arménie), né vers le milieu du 13e siècle, convoqua en 1294 un concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins, et pour défendre celles des monophysites, et composa à cette occasion un *Manuel* pour soutenir sa secte. On lui doit une *Histoire des princes orphelins depuis l'an* 1048 *jusqu'en* 1300, imprimée en arménien à Madras en 1775. La traduction française, par Saint-Martin, est inédite.

ÉTIENNE IV, roi de Pologne. *Voyez* **BATTORI**.

ÉTIENNE ASOGHIK ou **ASOGHNIK**, historien arménien, naquit dans la province de Daron en l'an 958, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude, et devint l'un des vartabieds les plus distingués de son temps. Pendant 14 ans, il fut abbé du célèbre monastère de Mescha-sourp-Karabied. En 995, il fut appelé à Ani, capitale de l'Arménie, par le patriarche Sargis ou Sergius Ier, qui le fit son secrétaire particulier. Il mourut vers l'an 1017; ses principaux ouvrages sont: *une Histoire d'Arménie*; un *Commentaire sur Jérémie*; une *Explication du Cantique des Cantiques*, etc.

ÉTIENNE, surnommé *de Tournai*, comme évêque de cette ville, né à Orléans, en 1132, fut élevé par les soins d'un maître particulier; le désir de s'instruire encore davantage le conduisit des écoles de Sainte-Croix dans celles de Chartres et de Paris. Après avoir desservi comme simple clerc l'église d'Orléans, il se retira dans l'abbaye de Saint-Euverte, dont il devint abbé en 1163, puis de celle de Sainte-Geneviève de Paris. En 1192, Étienne fut nommé évêque de Tournai. Une de ses plus belles lettres est sans doute celle par laquelle il oppose le tableau de sa conduite aux calomnies de Berthies de Cambrai. Ses diocésains rendaient, à ses talents connus comme à son épiscopat, la plus éclatante justice quand il mourut, le 12 septembre 1203. Étienne de Tournai nous a laissé 31 *Sermons*, dont quelques-uns peuvent aller de pair avec ceux de Barlette ou d'Olivier Maillard.

ÉTIENNE, imprimeurs. *Voyez* **ESTIENNE**.

ÉTIGNY (Antoine **MÉGRET** d'), né à Paris en 1720, fils d'un receveur général des finances, qui avait amassé une grande fortune, reçut une brillante éducation, fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes par dispense d'âge, et enfin, en 1751, intendant d'Auch et de Pau, où l'avait précédé son frère aîné. Le premier soin d'Étigny fut de perfectionner les anciennes routes ainsi que d'en faire ouvrir de nouvelles, et le succès couronna son opération. Tous ces travaux, tous ces embellissements contribuèrent beaucoup à accroître la population de la ville. C'est à ses soins que ses administrés durent la culture des mûriers blancs et des vers à soie, qui est devenue pour le pays une nouvelle source de richesses. Le commerce des laines fixa particulièrement l'attention d'Étigny; il fit venir d'Espagne, à grands frais, un troupeau de mérinos dont la race s'est propagée en France avec tant de succès. En 1765, le parlement de Pau ayant opposé une très-forte résistance aux volontés de la cour, on fit choix d'Étigny pour tâcher de le ramener à l'obéissance. Il parla avec une telle fermeté qu'il fut exilé dans ses terres. Enfin la cour le rendit aux vœux de ses amis et de son intendance où il arriva au mois de novembre 1766. Il mourut au mois d'août 1767.

ÉTOILE (Pierre TAISAN de l'), un des plus habiles jurisconsultes du 15e siècle, né à Orléans vers 1480, mort le 21 octobre 1537, fut successivement docteur-régent en l'université d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully; il parut à ce dernier titre au concile provincial de Paris en 1528, fut remarqué par François Ier et nommé conseiller au parlement, et président aux requêtes. On a de lui : *Petri Stellæ brevis repetitio legis*, Orléans, in-4°, et *Repetitiones*, ibid., 1531.

ÉTOILE (Pierre de l'), grand audiencier de la chancellerie, né à Paris en 1546, fit ses études à Bourges, et vers 1569 ayant acquis la charge d'audiencier, partagea son temps entre les devoirs qu'elle lui imposait et la rédaction d'un journal dans lequel il consignait tout ce qu'il avait appris d'intéressant. Curieux de livres et de médailles, il dérangea sa fortune pour satisfaire ses goûts, vendit sa charge en 1601 pour payer ses créanciers, eut un long procès avec l'acquéreur, homme de mauvaise foi, qui lui fit perdre une partie de ce qu'il lui devait, et mourut dans les premiers jours d'octobre 1611. Le *journal* de l'Étoile, un des livres les plus curieux que l'on puisse consulter sur l'histoire des règnes de Henri III et de Henri IV, a été souvent réimprimé. L'édition du *Journal de Henri III*, la Haye (Paris), 1744, 5 vol. in-8°, et celle du *Journal de Henri IV*, la Haye, 1741, 4 vol. in-8°, que l'on doit à l'abbé Lenglet Dufresnoy, ont l'avantage de renfermer un grand nombre de pièces du temps, la plupart devenues très-rares; mais celle qui forme les tomes XLV-XLIX de la *Collection de mémoires*, publiée par Petitot, offre un texte plus exact et plus complet, l'éditeur ayant pu consulter les manuscrits originaux de l'Étoile à la Bibliothèque royale.

ÉTOILE (Claude de l'), sieur du Saussay et de la Boissinière, fils du précédent, né à Paris vers 1597, mort en 1652, était un des cinq auteurs que le duc de Richelieu employait à faire ses pièces dramatiques. Admis à l'Académie française lors de sa formation, il fut chargé d'examiner la versification du *Cid* lorsque l'Académie entreprit la critique de cette pièce. On a de lui : *la belle Esclave*, tragi-comédie, Paris, 1643, in-4°; *l'Intrigue des filous*, comédie, ibid., 1648, in-4°, et des poésies diverses dans le *Recueil* des poëtes français, 1692, 5 vol.

ÉTOILE (Pierre POUSSEMOTHE de l'), abbé de Saint-Acheul d'Amiens, fils du précédent, mort en 1718, est auteur de quelques ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul*, in-4°, en manuscrit; *Lettre à un curieux sur d'anciens monuments découverts en* 1697 *sous le grand autel de l'abbaye de Notre-Dame-Saint-Acheul*, etc., ib., 1697, in-4°.

ETRUSCILLA (Herennia-Cupressenia), épouse de l'empereur Trajan Dèce, n'est connue que par un assez grand nombre de médailles grecques et romaines frappées en son honneur, et par une inscription publiée par Muratori.

ETTERLIN (Eglof), originaire de Brugg en Argovie, fut greffier à Lucerne depuis 1427; il avait composé une *Histoire de Suisse* qui s'est perdue. Il mourut en 1452.

ETTERLIN (Peterman), fils du précédent, fut capitaine des Lucernois dans les guerres de Bourgogne, et greffier à Lucerne dès 1490. Il est le premier qui ait donné une *Chronique de la Suisse* au public. Il mêle beaucoup de fables à son histoire; mais il donne des détails intéressants sur les guerres de Bourgogne et de Souabe. On a de lui une *Vie du frère Nicolas de Flue*, en manuscrit.

ETTMULLER (Michel), célèbre médecin, né à Leipzig le 26 mai 1644, mort le 9 mars 1683, avait étudié avec succès les langues savantes, les mathématiques et la philosophie; il se consacra ensuite à la médecine, fut reçu docteur en 1668, devint membre de l'Académie des curieux de la nature, professeur de botanique, et professeur extraordinaire de chirurgie. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui, bien qu'ils ne soient pour la plupart que de courtes dissertations et des opuscules, ont été souvent réimprimés, traduits et commentés. La meilleure édition est celle que publia Michel, fils de l'auteur : *Opera medica theoretica-practica*, Francfort, 1708, 3 vol. in-fol. Il n'existe point de traduction complète des *OEuvres* d'Ettmuller, mais bien des traductions allemandes, anglaises et françaises de ses principaux traités.

ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, né à Leipzig le 26 août 1673, fit de bonnes études à Zittau et à Altenbourg. En 1692 il se rendit à l'université de Wittenberg, où il termina son cours de philosophie. Revenu à Leipzig en 1694, il prit le degré de maître ès arts, et se consacra ensuite à la profession que son père avait illustrée. Il fut nommé tour à tour professeur extraordinaire, puis ordinaire, d'anatomie, de chirurgie, de physiologie, de médecine, à l'université de Leipzig, médecin du Lazaret, assesseur de la Faculté, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, dont il devint directeur en 1730. Ettmuller mourut le 25 septembre 1732.

EUBULUS, poëte comique grec d'Athènes, vivait au commencement de la 101e olympiade. Suidas lui attribue 24 pièces de théâtre, Athénée 50, Meursius 73. On en trouve de nombreux fragments dans la *Biblioth. veter. com.* de Hertilius, et dans les *Excerpta è trag. et comœd. Græcor.* de Grotius. Ces divers fragments ont été également imprimés avec les *Petits poëtes grecs* de Winterton, Cambrigde, 1625, et Londres, 1712, in-8°. — On connaît deux orateurs de ce nom, contemporains de Démosthène, et un philosophe platonicien, cité par Porphyre dans la *Vie de Platon*.

EUCHER (St.), évêque de Lyon, assista au premier concile d'Orange en 441, et mourut en 454. On a de lui différents écrits conservés dans la *Bibliothèque des Pères*, et dont une édition a été publiée séparément à Rome en 1564. Les principaux sont : un *Éloge du désert de Lerins*, et un *Traité du mépris du monde*, traduit en français par Arnauld d'Andilly, 1672, in-12; *les Actes du martyre de la légion thébaine*, traduit par Armand Dubourdieu, Amsterdam, 1705, in-12.

EUCHIR ou **EUCHIRUS**, sculpteur de Corinthe, qui vivait vers la 30e olympiade, passe pour avoir apporté en Italie, et fait connaître aux Étrusques, les premiers éléments de l'art de modeler.

EUCHIR, Athénien, fils d'Eubulide, et sans doute son élève, exécuta une belle statue de Mercure en marbre. Pline, qui le cite, ne fait pas connaître le temps où il a vécu.

EUCLIDE fut le premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94e olympiade (403 avant J. C.), immédiatement après l'expulsion des 30 tyrans. On fit alors une révision générale des lois de la république, et un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. A cette même époque, les Athéniens adoptèrent pour les actes publics l'alphabet ionien de 24 lettres, au lieu de l'ancien, usité jusqu'alors. De là vient la citation fréquente par les auteurs anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide.

EUCLIDE, philosophe de Mégare, suivit d'abord l'école de Parménide et ensuite celle de Socrate. On dit que, malgré les lois qui défendaient aux Mégariens sous peine de mort d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de Socrate. Après la mort de son maître, Euclide retourna à Mégare, où il ouvrit une école de philosophie qui fut nommée *mégarique* ou *éristique*, c'est-à-dire *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on s'attachait plutôt à la dispute et aux subtilités dialectiques.

EUCLIDE, célèbre mathématicien, vivait dans le 3e siècle avant J. C. Le lieu de sa naissance est resté inconnu ainsi que presque toutes les circonstances de sa vie. Proclus-Diadochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend seulement qu'il ouvrit à Alexandrie d'Égypte, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, une école de mathématiques. Il composa plusieurs ouvrages. Parmi ceux qui sont venus jusqu'à nous, le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Éléments*, divisés en 15 livres dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie, postérieur à Euclide. Les autres sont : *les Données; Introduction harmonique, optique, catoptrique;* le livre des *divisions* (on n'a de ce dernier ouvrage qu'une traduction latine qui pourrait bien être celle d'un ouvrage du mathématicien arabe Mehemed de Bagdad). Ils ont été publiés un grand nombre de fois. Les meilleures éditions sont : *Euclidis opera, gr., cum Theonis expositione*, etc., Bâle, 1550, in-fol.; *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recens. D. Gregorii, gr. et lat.*, Oxford, 1703, in-fol.; *les OEuvres d'Euclide*, en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, par F. Peyrard, Paris, 1814-1818, 3 vol. in-4°.

EUCLIDES, sculpteur grec, né à Athènes, fit dans l'Achaïe plusieurs ouvrages qu'on y voyait encore du temps de Pausanias. Tels étaient, dans la ville de Bure, les statues de Cérès, de Vénus, de Bacchus, et de Lucine, placées chacune dans un temple particulier; celle de Cérès seule était habillée; et dans la ville d'Égire, un Jupiter assis. Tous ces ouvrages étaient en marbre pentélique. On ne sait dans quel temps a vécu cet artiste.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane vers l'an 170 avant J. C., fut l'un des plus célèbres capitaines de son temps. Justin le compare à Mithridate qui vivait à la même époque. Il fit de grandes conquêtes dans l'Inde, et fut tué par son fils à son retour dans ses États. Mithridate dépouilla ce fils d'une partie de ses provinces, et les Scythes mirent ensuite fin à la domination grecque en Bactriane.

EUCTEMON, astronome athénien, vivait environ 432 ans avant J. C. Il était contemporain et ami de Méton, inventeur de la période connue sous le nom de *Nombre d'or*. Il fit plusieurs observations dont parle Ptolémée, qui ne paraît pas y ajouter beaucoup de confiance.

EUDÆMON-JEAN (André), jésuite, né au 16e siècle dans l'île de Candie, de parents issus des Paléologues, amené très-jeune en Italie, fut admis dans la société de Jésus en 1581, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, et mourut à Rome le 24 décembre 1625. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont il suffira d'indiquer les suivants : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1615, in-8°; *Apologia pro Henrico Garneto*, etc., ibid., 1610, in-8°. Cet ouvrage est devenu très-rare. Eudæmon y présente comme un martyr de la foi ce Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres, pour n'avoir pas révélé la conspiration des Poudres dont il avait eu connaissance par la confession : on attribue encore à ce jésuite l'ouvrage suivant : *G. G. R. theologi ad Ludovicum XIII admonitio*, etc., Francfort, 1625, in-4°. Il n'est pas certain qu'Eudæmon soit l'auteur de ce libelle plein d'outrages et de calomnies contre le roi de France. Il a été traduit en allemand en 1625 et en français en 1627; quelques personnes l'attribuent au jésuite J. Keller.

EUDES, duc d'Aquitaine, successeur de Boggis, son père, en 688, régna sur cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône, soutint plusieurs fois le choc des Sarrasins, et finit par s'en débarrasser avec le secours de Charles Martel. Eudes mourut en 735, après avoir partagé ses États entre ses deux fils Hatton et Hunold.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et fils aîné de Robert le Fort, défendit Paris assiégé par les Normands en 885, fut proclamé en 888 roi de la France occidentale, repoussa les Normands jusque sur la frontière, et après avoir obligé Charles III, dit *le Simple*, à se retirer en Bourgogne, prit Laon, et mourut à la Fère en 898.

EUDES Ier, surnommé *Borel*, frère de Hugues Ier, lui succéda au duché de Bourgogne, et se joignit d'abord au roi de France Philippe Ier, contre le seigneur de Puiset et de Beauce, allié de Guillaume le Conquérant. En 1087, il partit avec Robert, son oncle, pour aller au secours d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, contre les Mores ou Sarrasins. Après les avoir chassés de Tudele sur l'Èbre, il se rendit à la cour de Léon, et rentra ensuite en Bourgogne. Eudes était si avide d'argent que, suivant la détestable coutume de son siècle, il ne se faisait nul scrupule de détrousser les riches voyageurs qui passaient sur ses terres. Ayant attaqué, en 1097, St. Anselme, archevêque de Cantorbery, qui traversait la Bourgogne pour aller à Rome, il fut tellement frappé de l'aspect vénérable du saint prélat, qu'au lieu de lui enlever ses équipages comme il en avait le projet, il lui offrit ses services, et le fit escorter par ses officiers jusqu'aux frontières de ses États. Depuis il mena une vie plus régulière et plus chrétienne, et prépara son voyage de la terre sainte par des actes de justice et d'humanité. Une de ses chartes, qui se conserve encore en original, donne pour motif de

son voyage au saint sépulcre, le repentir de ses fautes passées. Il avait laissé son fils Hugues pour gouverner le duché pendant son absence, et mourut en Cilicie, le 23 mars 1103.

EUDES II, fils de Hugues II, est le premier des ducs de Bourgogne qui se soit fait rendre les devoirs de fiefs; il obligea, en 1143, Thibaut IV, comte de Champagne, à lui rendre hommage, tant pour le comté de Troyes que pour d'autres fiefs qui relevaient du duché de Bourgogne; mais ayant été lui-même cité au conseil du roi, Louis VII, pour son refus de rendre hommage d'un fief de la mouvance de l'évêché de Langres, il fut condamné par jugement que le pape Adrien IV confirma. Eudes mourut en septembre 1162, après un règne de 40 ans.

EUDES III, fils de Hugues III et d'Alix de Lorraine, gouverna le duché de Bourgogne dès 1190, mais ne prit le titre de duc qu'après la mort de son père. Son premier soin fut de se concilier le clergé et les moines, en rendant aux églises ce que leur avaient enlevé son père et lui-même pendant sa régence. André, son frère consanguin, ayant prétendu partager le duché, Eudes lui résista, et lui enleva même ce qu'on lui avait adjugé des biens paternels. Il marcha ensuite, dans les Pays-Bas, au secours de Baudouin, comte de Flandre; il épousa, en 1194, Mahaut, fille d'Alphonse Ier, roi de Portugal, qui descendait de la maison de Bourgogne; mais leur mariage fut ensuite déclaré nul pour cause de parenté. L'ancienne querelle des ducs de Bourgogne avec le seigneur de Very s'étant renouvelée, il s'empara de tout ce que possédait ce seigneur au delà de la Saône, et finit par épouser sa fille, Alix de Vergy. Eudes refusa le titre de généralissime que les croisés lui envoyèrent offrir en 1201, après la mort de Thibaut III, comte de Champagne, et resta paisible dans ses États. Il accompagna Philippe-Auguste dans la guerre de Flandre, et commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Bouvine, où il eut un cheval tué sous lui. Eudes fit ensuite de grands préparatifs pour se mettre à la tête d'un nouveau corps de croisés, qui s'était formé pour aller enlever l'Égypte aux infidèles; mais il fut arrêté à Lyon par une maladie qui le conduisit au tombeau, le 6 juillet 1218.

EUDES IV, frères de Hugues V, auquel il succéda en 1315. Il épousa en 1318 la fille aînée de Philippe le Long, roi de France. Devenu lui-même roi de Thessalonique et prince d'Achaïe et de Morée par la mort de Louis son frère, il vendit le royaume et la principauté à Louis, prince de Tarente, pour la somme de 40,000 liv. Il fit en 1330 un héritage plus solide par la mort de sa belle-mère Jeanne, reine de France, qui lui laissa les comtés d'Artois et de Bourgogne. Ces deux nouvelles provinces passèrent depuis à tous les ducs ses successeurs. Devenu plus riche et plus puissant, Eudes fut successivement l'appui de Philippe le Long, dont il était le gendre, de Charles le Bel, dont il était le neveu, et de Philippe de Valois, qui avait épousé sa sœur. Il accompagna Philippe en Flandre en 1328, fut blessé à la bataille de Mont-Cassel, et contribua à rétablir Louis, comte de Flandre, dans ses États. Il vint encore en 1340 au secours de Philippe de Valois, et défendit St.-Omer avec succès contre Robert d'Artois, allié de l'Angleterre. Eudes, après un règne long et glorieux, mourut à Sens en 1350.

EUDES DE MONTREUIL, architecte de saint Louis, mort en 1289, avait suivi ce prince à la terre sainte, et y fortifia la ville et le port de Jaffa; les églises de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux à Paris, ont été construites sur ses plans et sous sa direction.

EUDES, 68e archevêque de Besançon, succéda à Guillaume de la Tour en 1268. En 1279 il s'éleva, entre le chapitre et les habitants de Besançon, une contestation dont le résultat fut le pillage de la maison d'un chanoine. Eudes se retira avec ses vassaux, dans un château fort qu'il avait fait construire. Le château fut aussitôt assiégé par les habitants, pris et détruit de fond en comble. Eudes mourut le 23 juin 1301.

EUDES. *Voyez* **MÉZERAI.**

EUDES (Jean), frère aîné de l'historien Mézerai, naquit à Ry, près Argentan, diocèse de Séez, le 14 novembre 1601. Ce fut à Caen, sous les jésuites, qu'il fit ses études; et Bérulle, qui depuis fut cardinal, le reçut dans sa congrégation (l'Oratoire), le 25 mars 1625; il fut bientôt après nommé supérieur de la maison de Caen, et quitta, le 24 mars 1643, la congrégation de l'Oratoire. Dès le lendemain, il jeta les fondements de la congrégation de Jésus et de Marie, qui, de son nom, fut bientôt connue sous celui de *Congrégation des Eudistes*. Après avoir obtenu des lettres patentes d'institution, en décembre 1642, il parvint à les faire enregistrer au parlement de Normandie, en mars 1650. Le roi s'intéressait à ce projet, et avait écrit à cet effet au pape, le 19 novembre 1647; il fit plus, il protégea l'établissement des Eudistes à Paris, par lettres patentes de 1672. Toutefois, cette fondation ne fut définitivement et positivement autorisée qu'en 1705. Cette corporation, que la révolution de 1789 enveloppa dans la destruction générale de tous les établissements de ce genre, avait des maisons en Normandie et en Bretagne, et même à Paris, à Senlis, et à Blois. Indépendamment des Eudistes, Eudes avait fondé et établi dans quelques villes, à Caen, à Rennes, à Tours, à la Rochelle, à Paris, etc., une corporation connue d'abord sous le nom de *Filles de N. D. du Refuge*, puis de *N. D. de la Charité*, qu'il avait d'abord réunie à Caen, le 25 novembre 1641, et pour laquelle il avait obtenu des lettres patentes, en novembre 1642, et des bulles d'Alexandre VII et d'Innocent XI, en 1666 et 1681. Eudes mourut à Caen, le 19 août 1680. Voici la liste des principaux ouvrages du P. Eudes : *Exercices de piété pour vivre chrétiennement et saintement*; le *Testament de Jésus*, 1641; la *Vie du Chrétien*, le *Contrat de l'homme avec Dieu par le baptême*, le *Bon Confesseur*; *Mémorial de la Vie ecclésiastique*; le *Prédicateur apostolique*, et plusieurs *Offices*, etc.

EUDOXE DE CNIDE, astronome, fils d'Aschynes et ami de Platon, mort 352 ans avant J. C., s'était formé à l'école des Égyptiens, et fut le premier qui régularisa l'année chez les Grecs. Il avait écrit de nombreux ouvrages, dont aucun ne nous est parvenu; les titres de trois seulement sont connus, savoir : *le Période* (ou contour) *de la terre*; *les Phénomènes*, et *le Miroir*. Hipparque a conservé quelques fragments des deux derniers dans ses *Commentaires* sur Aratius. On trouve sur Eudoxe de

curieux détails dans l'*Histoire des mathématiciens*, par Montucla, tome Ier.

EUDOXE DE CYZIQUE, navigateur célèbre qui vivait vers la fin du 2e siècle avant J. C. Nous avons deux relations contradictoires des voyages d'Eudoxe, l'une, puisée dans les écrits de Cornélius Népos, est rapportée par Pomponius Mela; elle suppose qu'Eudoxe, parti du golfe Arabique, était arrivé à Cadix après avoir fait le tour de l'Afrique. Le récit de Mela, qui est un abréviateur élégant, mais superficiel et ignorant, est surchargé de circonstances si évidemment controuvées, qu'il ne mérite aucune considération. L'autre relation des voyages d'Eudoxe est de Posidonius, astronome recommandable, ami du grand Pompée. Strabon paraît nous avoir conservé en entier le passage où Posidonius racontait les aventures d'Eudoxe. Il n'en fait point du tout un héros, mais un aventurier et un commerçant plein d'avidité, qui avait plus de courage et d'habileté que de probité. Comme il avait éprouvé, par expérience, combien le commerce de l'Inde était profitable, il voulut continuer à le faire, même après avoir été expulsé d'Égypte, et il ne le pouvait qu'en se frayant une route vers l'ouest, et en tournant autour de l'Afrique, qu'alors les géographes terminaient au nord de l'équateur. Il échoua dans cette entreprise, et périt probablement avec tout son équipage dans sa seconde tentative. Cet événement était récent du temps de Posidonius, et l'on ne peut savoir aujourd'hui si le conte d'un bec de proue trouvé sur la côte d'Afrique a été inventé pour flatter la vanité des habitants de Cadix, et si Eudoxe en est l'auteur. Il est certain seulement qu'il n'avait point fait le tour de l'Afrique, et que ses voyages n'apprirent rien qu'on ne sût déjà avant lui.

EUDOXE, en latin *Eudoxius*, fils de saint Césaire, né à Arabisse en Arménie, fut l'un des plus ardents défenseurs de l'arianisme. Évêque de Germanicia d'Antioche, patriarche de Constantinople en 360, Théodoret dit expressément qu'il ne parvint au patriarcat que *par tyrannie*. Eudoxe, en 367, baptisa l'empereur Valens, et lui fit promettre à son baptême qu'il favoriserait l'arianisme. Persécuteur acharné des catholiques, Eudoxe mourut en 370, sans reconnaître ses erreurs, après avoir occupé pendant dix ans le siége de Constantinople.

EUDOXIE (Elia EUDOXIA), impératrice d'Orient, femme d'Arcadius, était d'origine française, et fille du comte Bauton, un des meilleurs généraux de Théodose. Arcadius l'épousa en 395, par le conseil de l'eunuque Eutrope qui voulait se servir d'Eudoxie pour contrebalancer le crédit de Rufin, ministre ambitieux et tout-puissant, dont l'empereur était sur le point de devenir le gendre. Eudoxie, élevée dans la famille de Promotus, une des victimes de Rufin, prit bientôt l'ascendant que devaient lui donner sa beauté et la trempe de son caractère sur l'esprit faible et timide de son époux. La mort tragique de Rufin laissa le pouvoir suprême entre les mains de l'impératrice et de l'eunuque; ils se défirent d'abord de tous ceux qui leur portaient ombrage; mais la division s'étant mise entre eux, Eudoxie n'eut qu'à verser quelques larmes pour obtenir d'Arcadius l'arrêt d'Eutrope. En vain le courage de St. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, parvint-il un instant à sauver les jours du proscrit. L'impératrice le fit mettre à mort peu de temps après. Un ennemi plus respecté, le patriarche lui-même, irrita son orgueil, en frondant sans ménagement sa conduite; il osa, dit-on, la désigner en chaire sous le nom de Jésabel; l'impératrice le fit saisir ignominieusement, et transporter sur le bord de l'Euxin. Le plus affreux tumulte dans Constantinople fut la suite de ce coup d'autorité; Eudoxie, effrayée, demanda elle-même le rappel du patriarche, qui l'irrita de nouveau par d'amères censures. Cette fois elle résolut sa perte, et l'envoya dans le fond de l'Arménie où il mourut trois ans après. Eudoxie continua de maîtriser l'indolent Arcadius; elle lui donna un fils qui régna depuis sous le nom de Théodose II. Elle vécut encore 14 ans.

EUDOXIE (Licinia EUDOXIA), impératrice d'Occident, femme de Valentinien II, était fille de Théodose II et d'Athénaïs Eudoxie. Aussi belle et non moins malheureuse que sa mère, elle porta sur le trône des vertus qui lui concilièrent l'affection des peuples, l'estime et même la tendresse d'un prince d'ailleurs très-déréglé dans ses mœurs. Les excès de Valentinien ayant excité la vengeance du sénateur Maxime dont il avait outragé la femme, Eudoxie vit massacrer son époux, et, pour comble de malheur, elle fut forcée d'épouser Maxime lui-même qui venait de perdre sa femme et de s'emparer du sceptre, et qui crut compléter sa vengeance et affermir son autorité en s'unissant à la veuve de Valentinien. Il obligea en même temps une des filles de ce prince, nommée Eudoxie comme sa mère, d'épouser un de ses fils. Cependant l'impératrice, en contractant avec répugnance cette double alliance, ignorait la part que Maxime avait prise au meurtre de Valentinien. Mais l'imprudent usurpateur, entraîné par l'amour que lui inspirait Eudoxie, lui avoua que l'espoir de la posséder l'avait porté à conjurer contre Valentinien, et que la mort de ce prince n'avait eu lieu que par ses ordres. Elle reçut cette confidence avec une horreur qu'elle dissimula néanmoins, pour méditer ses projets de vengeance. Ce fut Genseric qu'elle choisit pour en être le terrible instrument; elle l'appela secrètement en Italie en 455 : à son approche, Maxime fut massacré; sa mort ne fut que le prélude des horreurs dont Rome et l'impératrice elle-même furent les victimes. Genseric saccagea la ville impériale, et emmena en Afrique Eudoxie et ses deux filles, Eudoxie et Placidie; il les traita d'abord en captives; mais il força bientôt la jeune Eudoxie d'épouser son fils Huneric. Les empereurs d'Orient et d'Occident réclamèrent en vain la liberté de ces princesses, ce ne fut que sept ans après que Genseric consentit à laisser partir Placidie et sa mère pour Constantinople. La jeune Eudoxie vécut 16 ans avec Huneric, et lui donna un fils. Mais, persécutée par un époux barbare, elle parvint à s'échapper, et se retira à Jérusalem. Sa sœur Placidie, promise avant sa captivité à Olybrius, qui fut depuis empereur, l'épousa quand elle fut libre. L'impératrice Eudoxie consacra le reste de ses jours à la retraite.

EUDOXIE (Macrembolitissa), impératrice d'Orient en 1059, fut nommée tutrice de ses trois fils Constantin, Michel et Andronic, après la mort de Constantin Ducas, son époux. Michel, s'étant fait proclamer empereur quelques années après, la fit renfermer dans un couvent. Eudoxie cultiva les lettres; elle a laissé un ouvrage inti-

tulé : *Ionia,* publié par Villoison dans les *Anecd. græca,* 1781. On y trouve tout ce qu'on a dit de plus curieux sur le paganisme.

EUDOXIE (ELIA). *Voyez* **ATHÉNAIS.**

EUGALENUS (SEVERIN), médecin, naquit à Dokkum, en Frise, voyagea en Allemagne et en Angleterre, exerça quelque temps sa profession à Hambourg et à Londres, vint ensuite se fixer à Emden, où il acquit une grande renommée, moins par un mérite transcendant, que par cette jactance et cette forfanterie qui en imposent presque toujours au stupide vulgaire. Eugalenus prétendait guérir les phthisies commençantes en 15 jours, les paralysies dans le même espace de temps. Quelques heures lui suffisaient pour dissiper des maux de dents insupportables; enfin, il osait affirmer que les maladies les plus opiniâtres, généralement regardées comme incurables, cédaient avec une promptitude et une facilité surprenantes aux merveilles de son art. Il publia, en 1588, à Brême, un volume in-8°, intitulé : *De morbo scorbuto liber,* etc.

EUGÈNE, homme d'une naissance obscure, enseignait la rhétorique et la grammaire à Vienne en Dauphiné, lorsque le comte Arbogast, Gaulois révolté contre Théodose, le salua empereur. Eugène fut vaincu en 394 par Théodose, et décapité sur le champ de bataille.

EUGÈNE Ier, Romain de naissance, et fils de Rufinien, élu pape le 9 septembre 655, succéda à saint Martin. Il fut nommé par l'autorité de l'empereur Constant, qui tenait encore Martin dans les fers, et qui ne put obtenir sa démission canonique. L'élection d'Eugène devint ensuite plus régulière par la mort de Martin. C'était l'hérésie du monothélisme qui divisait depuis longtemps les deux Églises. Eugène voulut entrer en accommodement avec les monothélites, et envoya à cet effet des légats à ce parti. Cette démarche fut infructueuse. Ce pape mourut le 2 juin 658. Il est honoré comme saint dans le martyrologe romain moderne.

EUGÈNE II, Romain de naissance, fils de Bohémond, succéda à Paschal Ier, et fut élu pape, le 5 juin 824. Il avait un concurrent, sur lequel il l'emporta, à la faveur du parti noble. Eugène tint un concile à Rome, pour la réformation du clergé. Il mourut le 27 août 827, regretté justement des Romains. Sa charité lui avait fait donner le titre honorable de *Père des pauvres.*

EUGÈNE III, élu pape, le 15 février 1145, succédait à Lucius II. Le nouveau pontife était abbé de Saint-Anastase. Né à Pise, où il avait été vidame de l'Église, il avait passé quelque temps à Clairvaux, sous la discipline de Saint-Bernard. Eugène fut sacré au monastère de Farfe, parce qu'il craignait la fureur des Romains, qui, excités par les discours séditieux d'Arnaud de Bresse, méconnaissaient l'autorité du pape, et demandaient la confirmation du sénat nouvellement établi. Ils s'étaient même portés à d'autres excès. Il se mit cependant en devoir de réduire les Romains par la force. Après avoir excommunié leur patrice, il les obligea, aidé des troupes des Tiburtins, à lui demander la paix, et à reconnaître que le sénat ne tenait son autorité que du pape. Les Romains le reçurent avec de grands honneurs; mais ils exigèrent ensuite de lui qu'il détruisît Tibur. Eugène, pour se dérober à leurs importunités, quitta Rome de nouveau. Il se rendit en France, où le roi et l'évêque de Paris allèrent au-devant de lui, et le menèrent à l'église de Notre-Dame. Il visita ensuite celle de Ste.-Geneviève, où il se passa une scène très-peu digne de la sainteté du lieu et de la gravité des personnages. Les officiers de l'église avaient étendu devant l'autel un drap de soie, où le pape se prosterna pour faire sa prière. Après la messe, qui avait été célébrée par le pape, ses officiers voulurent s'emparer du tapis, et les chanoines le leur disputèrent. Chacun le tirant de son côté, il fut mis en pièces. Des injures on en vint aux coups; il y eut du sang répandu, et le roi lui-même fut frappé au milieu du tumulte, en voulant l'apaiser. Cette affaire scandaleuse donna lieu à la réforme des chanoines de Ste.-Geneviève, auxquels on en adjoignit quelques-uns de Saint-Victor, ce qui fut exécuté par l'abbé Suger. Eugène tint un concile à Paris, où il fit examiner la doctrine de Gibert de la Porée, qui séparait l'essence divine de la personne de Dieu même, et professait d'autres dogmes contraires au mystère de l'Incarnation. L'histoire ne dit plus rien de remarquable sur les actions de ce pape jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 juillet 1144. On a d'Eugène III des Décrets, des Épîtres, et des Constitutions. Sa Vie a été écrite avec beaucoup de soin par Dom Jean Delannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; Nancy, 1737, 2 vol. in-12.

EUGÈNE IV, élu pape le 31 mars 1431, était Vénitien, d'une famille peu distinguée, et s'appelait Gabriel Condolmero. Le concile indiqué à Bâle par Martin V son prédécesseur, et demandé par le vœu général pour la réformation de l'Église, fut le premier objet qui occupa les soins d'Eugène. Le cardinal Julien Cesarini avait déjà été nommé légat par Martin pour assister en son nom. Cet homme, d'un rare mérite, était alors occupé dans la Bohême, que les hussites ravageaient par leurs erreurs et par leurs armes. Eugène leur écrivit pour procéder à l'ouverture du concile; il se rendit à cet effet à Bâle au mois d'octobre. Mais Eugène lui manda de différer l'assemblée et d'indiquer un autre lieu. Julien ne crut pas devoir déférer à ce nouvel ordre, et le concile commença le 14 décembre; les sessions continuaient avec activité. Eugène essaya d'abord de le dissoudre. Les Pères, voyant ainsi leurs mesures traversées par le pape, le sommèrent de comparaître devant eux dans l'espace de soixante jours. Eugène, loin d'obéir à cette sommation, déclara par une bulle expresse que le conseil était dissous, et en indiqua un autre à Ferrare. Mais le roi de France, Charles VII, défendit à ses évêques de s'y trouver. D'un autre côté les Pères du concile de Bâle cassèrent l'assemblée de Ferrare comme schismatique, et déclarèrent nul tout ce qui s'y était fait. Ils procédèrent ensuite à la déposition du pape, en le jugeant par contumace. La peste, qui survint à Bâle, suspendit quelque temps leurs résolutions. Mais, dans les sessions qui furent reprises ensuite, et malgré les instances de l'Empereur qui les exhortait à différer, ils élurent Amédée, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V (*Voyez* Amédée VIII). Cette élection causa un nouveau schisme; les Français reconnurent toujours Eugène, malgré leur attachement au concile de Bâle. Cependant Eugène avait, de son côté, anathématisé le concile de Bâle, après avoir fait l'ouverture de l'assemblée de Ferrare; il s'y trouva 72 évêques : les Grecs y étaient au nombre

de 700. Eugène eut encore pendant sa vie des ennemis non moins difficiles à combattre que les Pères du concile de Bâle : il lança de vains anathèmes contre les Colonne qui entretenaient la guerre dans ses États. Tandis que son autorité spirituelle était attaquée par le concile de Bâle, son pouvoir temporel était sur le point d'être envahi par Philippe, duc de Milan. Il eut la guerre avec Alphonse, roi d'Aragon, à qui il refusa l'investiture du royaume de Naples; ses troupes, commandées par le patriarche d'Aquilée, chassèrent celles d'Alphonse des environs de Rome. Il eut à combattre le comte Sforce, contre lequel il lança en même temps l'excommunication; il soumit au même anathème la ville de Bologne, et tous ceux qui retenaient les biens de l'Église. Eugène IV mourut le 23 février 1447, dans la 64e année de son âge.

EUGÈNE Ier, roi d'Écosse, succéda à son père Fergus Ier en 419. Comme il était encore mineur, Graham, son grand-père maternel, prit les rênes du gouvernement, et voyant qu'il n'était pas assez fort pour tenir tête aux Romains, resta tranquille, quoique leur armée dévastât tout le pays au sud du mur de Sévère. Ils le rendirent aux Bretons, de sorte que les Écossais et les Pictes se trouvèrent resserrés entre les deux bras de mer d'Édimbourg et de Solway. Mais les dissensions intestines qui déchiraient l'empire ayant obligé les Romains de repasser sur le continent, les Écossais et les Pictes sortirent de leur retraite, renversèrent les fortifications construites par les Romains, chassèrent les Bretons, et retournèrent chez eux chargés de butin. Ils occupèrent ensuite le pays dont ils venaient de rentrer en possession; et Graham, au lieu de poursuivre les Bretons à outrance, conclut la paix avec eux, à condition que les limites de l'Écosse s'étendraient jusqu'au mur d'Adrien, et garnit cette ligne de frontière de bonnes fortifications. Eugène, parvenu à l'âge viril, envoya des députés aux Bretons pour exiger de ce peuple la restitution du pays au delà du mur d'Adrien. Sa demande fut rejetée. Une guerre meurtrière suivit ce refus; les Bretons défaits demandèrent la paix, qui leur fut accordée à des conditions très-dures. Cependant la paix fut bientôt rompue. Vortigern, qui jouissait chez les Bretons de la plus grande influence, appela à leur secours les Danois, les Saxons, les Angles contre les Écossais. Eugène perdit la vie dans une sanglante bataille en 449, laissant la réputation d'un prince brave et affable.

EUGÈNE II succéda à Goran son oncle, dont on dit même qu'il hâta la fin. Il régna avec beaucoup de gloire, marcha au secours d'Arthur, roi des Bretons contre les Saxons, et tint ceux-ci dans des alarmes continuelles. Il mourut en 558, après 23 ans de règne.

EUGÈNE III, roi d'Écosse, fils d'Aïdan, succéda à Kenneth Ier, en 605; il fut élevé dans la piété par Colomban, Irlandais d'une vie exemplaire, et instruit dans les lettres. Eugène fit une guerre continuelle aux Pictes et aux Saxons, se montra terrible à ceux qui lui résistèrent obstinément, et au contraire doux et bienveillant à ceux qui se soumirent. Il accueillit avec la plus grande distinction les enfants d'Éthelfred, roi de Northumberland, qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et les fit instruire dans la religion chrétienne. Il mourut après 16 ans de règne, au grand chagrin de ses sujets.

EUGÈNE IV, fils de Dongard, fut le successeur de Malduin, son oncle, en 684. Il battit Egfried, roi de Northumberland, qui avait pénétré jusqu'à Galloway. Ce prince eut beaucoup de peine à se sauver, et néanmoins il revint l'année suivante attaquer les Pictes; il y perdit une partie de ses possessions; et les Bretons, débarrassés des Angles, se réunirent aux Écossais et le réduisirent aux dernières extrémités. Eugène mourut en 644, la quatrième année de son règne.

EUGÈNE V, qui succéda au précédent, était fils de Ferquard Foda; il fut, suivant l'usage du temps, très-savant en théologie, et vécut dans la plus grande intimité avec Alfred, roi de Northumberland, qui était aussi très-versé dans cette science. Les Pictes l'inquiétèrent beaucoup; mais la médiation du clergé prévint les hostilités. Cependant, Eugène, fatigué des excès de ce peuple indocile, songeait à le châtier, quand il mourut en 654. Les chroniques racontent que de son temps il y eut des prodiges terribles.

EUGÈNE VI succéda à son frère Amberkelecht. L'armée le proclama roi sur le champ de bataille, afin de ne pas rester sans général. Il fit la paix avec les Pictes, et épousa la fille de leur chef. C'est à lui qu'on doit l'ordonnance qui portait que les monastères tiendraient un registre des faits des rois. Il mourut en 715, après 17 ans d'un règne pacifique.

EUGÈNE VII, fils de Mordac, succéda à Etfin en 761; il commença par punir ceux qui, sous le règne de son prédécesseur, avaient prévariqué dans l'administration du royaume, et marcha ensuite contre Donald, prince des îles, auquel il livra de sanglantes batailles; il finit par le faire prisonnier et l'envoya au supplice, traita de même ou condamna à des amendes ses adhérents, et avec cet argent indemnisa ceux qui avaient souffert des rapines de Donald. A peine eut-il goûté les douceurs de la paix, qu'il s'abandonna à tous les vices : les représentations du clergé et des nobles n'ayant pu le faire changer, on trama contre lui une conspiration qui lui fit perdre la vie ainsi qu'à tous les compagnons de ses excès, en 764.

EUGÈNE (St.), évêque de Carthage en 481, essuya les persécutions des rois Huneric et Thrasamond, et mourut l'an 505, dans un monastère du Languedoc. On a de lui une *Lettre* ou *Exhortation aux fidèles de Carthage*, insérée dans Grégoire de Tours; *Expositio fidei catholicæ; Apologeticus pro fide; Altercatio cum arianis*, dont Victor de Vite nous a conservé des fragments; des *Requêtes* en faveur des catholiques, et quelques autres écrits dont Gennada a donné la liste.

EUGÈNE Ier, évêque de Tolède au 7e siècle, sous la domination des rois goths, mort en 636, était très-versé dans la partie des mathématiques qui se rattache aux calculs astronomiques.

EUGÈNE II, dit *le Jeune*, successeur du précédent, gouverna l'Église de Tolède avec sagesse pendant 11 années, présida les 8e, 9e et 10e conciles, et mourut vers l'an 668. Il a laissé quelques *Traités de théologie* et des *Opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. Sirmond, Paris, 1619, in-8o, avec les poésies de Draconce.

EUGÈNE (François de SAVOIE, appelé *le Prince*), né à Paris, le 18 octobre 1663, fut le plus grand général

de son temps, puisqu'il précéda Frédéric II, et que Turenne était mort avant qu'il se fit connaître. Son père, Eugène Maurice, comte de Soissons, était petit-fils du duc de Savoie, Charles Emmanuel Ier; sa mère, Olympe Mancini, était nièce du cardinal Mazarin : impliquée dans l'affaire des empoisonnements, elle se réfugia à Bruxelles pour se soustraire aux poursuites. Destiné à l'Église en naissant, on ne l'appelait à la cour que le *petit abbé*. Ayant voulu ensuite embrasser la carrière des armes, Louis XIV lui refusa un régiment. Eugène en fut si vivement piqué, qu'il conçut dès ce moment pour le roi et son ministre ce long et funeste ressentiment qui a causé tant de maux à la France. Il se rendit auprès de l'empereur Léopold, allié de sa famille, qui le reçut avec beaucoup d'égards, et lui permit, ainsi qu'à plusieurs autres seigneurs français, d'aller combattre les Turcs sous les drapeaux de l'Autriche. Le courage d'Eugène parut avec beaucoup d'éclat dans cette campagne (1683), et l'Empereur lui donna pour récompense un régiment de dragons. Après quelques autres campagnes faites avec autant de distinction à la tête du même régiment, il devint général-major; et ce fut en cette qualité qu'il se trouva au siége de Belgrade en 1688. Le prince Eugène, ayant le commandement supérieur au printemps de 1691, fit lever le siége de Coni, s'empara de Carmagnole, et sortit glorieusement de la lutte dans laquelle il se trouva engagé avec Catinat. La cour de Vienne envoya au duc de Savoie le titre de généralissime, et ce fut en cette qualité qu'il pénétra dans le Dauphiné à la tête de 40,000 hommes, ayant le prince Eugène pour lieutenant. L'armée combinée s'empara d'Embrun et de Gap, mit tout ce pays en cendres, par représailles de l'incendie du Palatinat, et elle allait porter ses ravages jusque dans la Provence et le Languedoc, lorsque le généralissime ayant été atteint de la petite vérole, cet accident sauva les provinces françaises. Le prince Eugène ramena l'armée en Piémont, et ce fut là qu'il reçut le brevet de feld-maréchal. Après une troisième campagne peu importante, le duc de Savoie s'étant de nouveau réuni aux Français, et la partie devenant tout à fait inégale pour les Autrichiens, Eugène retourna à Vienne, où il reçut le commandement de l'armée de Hongrie. Ce fut vers ce temps que Louis XIV lui fit offrir secrètement le bâton de maréchal de France, avec le gouvernement de Champagne que son père avait eu, et une pension de deux mille pistoles. Eugène repoussa de telles offres avec indignation, et il alla combattre les Turcs que commandait le vizir Cara-Moustapha. Après quelques marches habiles, il les surprit à Zenta sur la Teisse, dans un camp retranché en tête de pont. Après une attaque aussi vive que hardie, il en tua 20,000, en jeta 10,000 dans le fleuve, prit le reste de l'armée, et s'empara de son artillerie et de ses équipages. Jamais victoire plus complète et plus décisive n'avait été obtenue par les armées impériales; mais en même temps qu'elle fixa de nouveau sur le prince Eugène les regards de l'Europe, cette victoire irrita au dernier point la jalousie de ses rivaux, et il en avait à la cour de très-nombreux et de très-puissants. Ils lui avaient fait envoyer l'ordre de suspendre toute attaque; et cet ordre, qui lui était parvenu un instant avant la bataille, n'avait pu le déterminer à rester dans l'inaction : l'occasion de vaincre était belle, et il ne voulut pas la laisser échapper. Les ennemis du prince Eugène parvinrent à persuader à l'Empereur que rien ne pouvait excuser sa désobéissance; et lorsque le général victorieux se présenta devant son maître, bien persuadé qu'il allait en obtenir des remerciments et des félicitations, il n'en reçut que l'accueil le plus froid et le plus sévère. Le lendemain on vint lui ordonner les arrêts et lui demander son épée; on allait même le traduire devant un conseil de guerre, lorsque les habitants de Vienne témoignèrent hautement combien un pareil traitement leur paraissait injuste. Soit crainte ou repentir, l'Empereur revint sur ses pas, et rendit le commandement au prince Eugène, qui ne l'accepta qu'à condition qu'on lui donnerait carte blanche. Il se rendit de nouveau en Hongrie; et, après une campagne insignifiante, la paix se rétablit avec les Turcs par le traité de Carlowitz (26 janvier 1699). Revenu à Vienne, le prince s'y livra beaucoup aux arts, et surtout à l'histoire, qui eut toujours pour lui infiniment d'attraits. Mais il ne jouit pas longtemps de ce loisir; la guerre de la succession d'Espagne, qui devait lui ouvrir un si vaste champ de gloire, ne tarda pas à éclater, et dès le commencement de l'année 1701, il fut envoyé en Italie, où il eut encore une fois à combattre le sage et habile Catinat. Toute la prudence du vieux général ne put le défendre des entreprises hardies et sans cesse renouvelées de son jeune rival. Villeroi étant venu l'attaquer à Chiari dans une position inexpugnable, Eugène repoussa sans peine ses efforts, et il lui fit subir une très-grande perte. Ce premier échec ne fut pour le général français que le signal de revers encore plus fâcheux; et il fut bientôt obligé d'abandonner tout le Mantouan. Cette campagne fut terminée par la bataille de Luzara (1er août 1702), dont chaque parti s'est attribué l'avantage : c'est une des plus sanglantes qu'ait données le prince Eugène, qui en a livré de si nombreuses et de si meurtrières : il y perdit l'élite de son armée, ses meilleurs généraux, et entre autres le brave Commerci, son intime ami et son plus fidèle compagnon d'armes. Les deux armées étant entrées en quartiers d'hiver, Eugène se rendit à Vienne, où il fut nommé président du conseil de guerre. Il alla ensuite combattre les insurgés de Hongrie; mais ses moyens étaient insuffisants, et il ne fit rien d'important. La révolte fut apaisée par les succès qu'obtint d'un autre côté le général Heister. Le prince Eugène se rendit alors en Bavière (1704), et il y fit sa première campagne avec Marlborough. Le premier et peut-être le plus important de ces succès fut celui d'Hochstett, ou Bleinhein (13 août 1704). Les troupes impériales et anglaises y triomphèrent de l'une des plus belles armées que la France eût encore envoyées en Allemagne; mais depuis que le prince Eugène avait quitté l'Italie, Vendôme y obtenait des succès. Le duc de Savoie, qui était rentré encore une fois dans l'alliance de l'Autriche, avait fait de grandes pertes, et l'Empereur s'était décidé à lui envoyer des secours. Cette contrée devenait ainsi le théâtre de la guerre la plus active et la plus importante, et il était aisé de voir que le prince Eugène ne tarderait pas à y être envoyé. Il quitta Marlborough pour se mesurer avec un rival digne de lui, Le duc de Vendôme lui opposa d'abord de grands obstacles; et après beaucoup de mouvements et de marches

savantes de part et d'autre, les armées eurent un engagement meurtrier à Cassano, où le prince Eugène reçut deux blessures graves. Obligé de s'éloigner par cet accident, il perdit la bataille, et ce revers suspendit alors sa marche vers le Piémont. Après une marche des plus savantes et des plus hardies qu'il ait jamais faites, ce général se présenta devant le camp retranché des Français, qui faisaient le siége de Turin avec une armée de 80,000 hommes. Eugène n'en avait que 30,000. Il osa attaquer, dans ses retranchements, une armée aussi supérieure par le nombre, et il remporta sur elle, le 7 septembre 1707, une victoire complète, et qui décida du sort de l'Italie. Ce prince reçut pour récompense d'aussi grands services, le gouvernement du Milanais, dont il prit possession en grande pompe, le 16 avril 1707. L'entreprise qu'il forma sur Toulon dans la même année, échoua complétement, parce que l'invasion du royaume de Naples retarda la marche des troupes qui devaient y être employées, et que ce retard donna au maréchal de Tessé le temps de faire de très-bonnes dispositions. Obligé de renoncer à ses projets, le prince se rendit à Vienne. Dès le commencement du printemps, il alla commander en Flandre les armées dont son habileté diplomatique était parvenue à réunir les efforts. Cette campagne s'ouvrit par la victoire d'Audenarde, à laquelle contribuèrent également, d'un côté, la parfaite union de Marlborough et du prince Eugène, de l'autre, la mésintelligence de Vendôme et du duc de Bourgogne. La campagne de 1709 s'ouvrit en Flandre, par deux armées ennemies de 150,000 hommes chacune. Ce fut Villars qui commanda les Français. Ayant voulu secourir Mons, il fut suivi par les alliés, qui l'attaquèrent à Malplaquet (9 septembre), d'une manière très vive, dans une position formidable, et où il avait eu le temps de se retrancher. La victoire qu'ils remportèrent sur lui leur coûta plus de 25,000 hommes tués sur le champ de bataille; et l'infanterie hollandaise y périt presque en entier. Obligé de mettre en quartiers d'hiver les restes de son armée, le prince Eugène retourna à Vienne, d'où l'Empereur le fit aussitôt partir pour Berlin. Il obtint du roi de Prusse tout ce qu'il était chargé de demander, et il revint en Flandre, où la campagne de 1710 n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de Douai, de Béthune, et d'Aire. L'empereur Joseph Ier étant mort à cette époque, le prince Eugène mit tous ses soins, de concert avec l'impératrice, à assurer la couronne sur la tête de l'archiduc, qui a régné sous le nom de *Charles VI*. Dans l'année suivante (1711), les changements survenus dans la politique de la reine Anne, rapprochèrent l'Angleterre de la France. L'Empereur fut donc obligé de faire, avec le seul secours des Hollandais, la campagne de 1712. La défection des Anglais ne fit pas renoncer le prince Eugène à son plan favori, celui de l'invasion de la France. Il résolut donc de pénétrer en Champagne et s'empara d'abord du Quesnoy. Mais les Hollandais ayant été surpris et battus dans les lignes de Denain, où le prince Eugène les avait placés beaucoup trop loin de lui pour qu'il pût les secourir, il fut obligé de lever le siége de Landrecies, et de renoncer à ses projets. Cette campagne est la dernière que l'Autriche ait faite alors avec ses alliés. D'abord abandonnée par l'Angleterre, elle le fut ensuite par la Hollande. Malgré ces contrariétés, l'Empereur voulut encore soutenir la guerre en Allemagne; mais la supériorité de l'armée française ne permit pas au prince Eugène de secourir Landau ni Fribourg, qui furent successivement obligés de capituler. Voyant alors l'Empire ouvert aux armées françaises, et les États héréditaires eux-mêmes exposés à une invasion, le prince Eugène conseilla à son maître de faire la paix. Le prince Eugène reçut des pouvoirs pour négocier; et après quelques entrevues, dans lesquelles les deux rivaux de gloire et de valeur, Villars et Eugène, se comblèrent réciproquement de témoignages d'estime et d'admiration, ils signèrent, à Rastadt, le 6 mars 1714, une paix longtemps attendue, et dont les peuples avaient le plus grand besoin. Placé ensuite à la tête de l'armée de Hongrie, il remporta à Péterwaradin, avec une armée de 60,000 hommes, une victoire signalée sur les Turcs, qui n'en avaient pas moins de 150,000. La campagne suivante (1717) fut encore plus remarquable, par la bataille de Belgrade. A son retour à Vienne, il reçut de nombreux témoignages de reconnaissance; et, entre autres, une épée de la valeur de 80,000 florins, que lui donna l'Empereur. Dans l'année suivante (1718), après quelques négociations de paix, sans résultat, il fallut de nouveau se mettre en campagne; mais le traité de Passarowitz vint mettre fin aux hostilités. Le gouvernement des Pays-Bas, qui lui avait été confié quelques années auparavant, ayant été donné à la sœur de l'Empereur, il eut en échange la charge de vicaire général en Italie, avec une pension et une terre de 300,000 florins de revenu. Il s'occupa alors beaucoup plus qu'il ne l'avait fait des affaires du gouvernement; et Charles VI le consulta plus que jamais dans les choses les plus importantes. Il accompagna ce monarque dans plusieurs voyages, et notamment à Prague, où se trouva le roi de Prusse, Frédéric Ier, qui manifesta pour lui tant d'estime et d'admiration, qu'il voulut lui faire sa visite le premier. Pendant dix ans que dura la paix, Eugène s'occupa beaucoup des arts et de la littérature, auxquels il n'avait pu donner jusqu'alors que bien peu de temps. Mais la guerre que fit éclater la succession d'Auguste II au trône de Pologne, en 1733, vint encore une fois offrir à l'Autriche une occasion de faire la guerre à la France. Cette guerre fut résolue malgré les avis du prince Eugène qui, depuis ses dernières campagnes, avait appris à redouter les efforts de cette puissance. Parvenu à sa 71e année, cet habile guerrier n'avait plus la force et l'activité nécessaires au commandement des armées; il s'aperçut lui-même de ce changement funeste, et, ne voulant néanmoins se reposer qu'au sein de la paix, il fit tant qu'elle fût conclue le 3 mars 1735, et qu'il pût retourner à Vienne. Sa santé s'altéra de plus en plus, et il mourut dans cette capitale le 21 avril 1736, laissant une succession immense à sa nièce la princesse Victoire de Savoie. D'un caractère froid et sévère, le prince Eugène n'eut jamais d'autre passion que celle de la gloire. On a une *Histoire du prince Eugène* (par Mauvillon), Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12; c'est de cet ouvrage que le prince de Ligne a tiré, pour la plus grande partie, l'écrit qu'il publia en Allemagne en 1809, et qui fut réimprimé l'année suivante à Paris sous le titre de: *Vie du prince Eugène*, et de *Mémoires du prince Eugène écrits par lui-même*, in-8°. Les

ouvrages les plus remarquables qui aient été publiés sur ce prince sont : *Histoire militaire du prince Eugène*, par Dumont et Rousset, 1729, 2 vol. in-fol. ; *Vie et campagnes du prince Eugène*, Naples, 1754, in-8° ; *De Rebus gestis Eugenii*, par le P. Ferrari, Rome, 1747, in-4°.

EUGÈNE ou **EUGENIOS BULGARIS**, savant prélat grec, né à Corfou en 1716, mort à Pétersbourg en 1806, avait été appelé en Russie par Catherine II, et nommé archevêque de Slavinie et de Cherson ; il possédait le latin, l'hébreu, et presque toutes les langues européennes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits en grec ancien et en grec moderne ; les principaux sont : *Traité de logique extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipzig, 1766, in-8° ; *Éléments de métaphysique*, Venise, 1804, 3 vol. in-8° ; une traduction des *Éléments* de Genuensius, Vienne, 1805, in-8° ; une autre des *Éléments de mathématiques*, de Segner, Leipzig, 1763 ; des *Éléments des philosophie naturelle*, Vienne, 1804 ; *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4°, etc.

EUGÈNE (le prince). *Voyez* **BEAUHARNAIS**.

EUGUBINUS (Jérôme), surnom donné à Accoramboni. *Voyez* **ACCORAMBONI**.

EUHEMÈRE. *Voyez* **EVÉMÈRE**.

EULALIE (Ste.), vierge et martyre, née à Mérida (*Augusta Emerita*), en Espagne, vers 296, sous l'empire de Dioclétien, issue d'une illustre famille, passait sa vie dans la retraite, uniquement occupée à des exercices des piété. Lorsqu'elle fut informée des décrets de l'empereur, qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme, elle eut le courage de se présenter devant le préteur Dacien, pour lui reprocher l'impiété qu'il commettait en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le préteur, après de vives représentations, la livra aux bourreaux, et elle périt au milieu des tourments, étouffée par la fumée et la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent au lieu de son martyre, où fut bâtie depuis une magnifique église. — Il y eut une sainte du même nom, née à Barcelone, et qui souffrit également le martyre sous Dioclétien ; mais l'authenticité de ses actes a été révoquée en doute.

EULALIUS, archidiacre de Rome, antipape, fut élu par une faction populaire en 418, concurremment avec Boniface Ier, et mourut évêque de Népi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité dans la ville des Césars.

EULER (Léonard), l'un des plus illustres géomètres du 18e siècle, né à Bâle le 15 avril 1707, n'eut d'abord d'autre maître que son père, qui lui enseigna de bonne heure les mathématiques, et lui fit ensuite terminer ses études à l'université de sa patrie. Léonard y reçut les leçons de Jean Bernoulli, et se lia intimement avec les fils de ce savant professeur, Daniel et Nicolas, déjà les émules de leur père. L'impératrice Catherine II, occupée du soin d'achever la fondation de l'académie de Pétersbourg, ayant appelé les deux jeunes Bernoulli à en faire partie, ceux-ci s'empressèrent de procurer à leur jeune ami une place d'adjoint dans la même compagnie. Nicolas Bernoulli ne tarda pas à succomber sous la rigueur du climat, et Daniel, étant retourné bientôt après dans sa patrie, sa place de professeur fut donnée à Euler. Ce savant, continuant alors l'école de Leibnitz, s'attacha surtout à perfectionner la science du calcul en écartant de plus en plus les considérations de pure géométrie, que les disciples de Newton appelaient souvent à leurs secours. Sa réputation le fit inviter par Frédéric le Grand, en 1741, à se rendre à Berlin, où il resta 25 ans, et, au bout de ce temps, il n'obtint qu'avec peine la permission de retourner à Saint-Pétersbourg, où il fut attaqué, presque à son arrivée, d'une maladie qui le priva de la vue à l'âge de 59 ans. L'activité de son génie ne fut point ralentie par ce cruel accident ; il ne cessa de calculer qu'en cessant de vivre. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 7 septembre 1783, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. « Euler, dit Condorcet, nous présente un de ces hommes dont le génie est également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu ; il multiplia ses productions au delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et cependant il fut original dans chacune ; sa tête fut toujours occupée, et son âme toujours calme. » Ce profond géomètre a enrichi d'une grande quantité de *Mémoires* les 46 vol. in-4° que l'académie de Saint-Pétersbourg publia de 1727 à 1783, et le *Recueil* de l'académie de Berlin. Il donna aussi plusieurs *Mémoires* à l'Académie des sciences de Paris, dont il remporta ou partagea 10 prix. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés séparément, nous citerons : *Dissertatio physica de sono*, Bâle, 1727, in-4° ; *Mechanina, sive motûs scientia, analyticè exposita*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4° ; *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, ibid., 1729, in-4°, fig. ; *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi, minimive proprietate gaudentes*, etc., Lausanne, 1744, in-4° ; *Theoria motuum planetarum et cometarum*, etc., Berlin, 1744, in-4° ; *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, 2 vol. in-4° ; réimprimé à Lyon en 1796, traduit en français par Labey, Paris, 1798, avec notes ; *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4°, fig. ; *Theoria motûs lunæ*, Berlin, 1753, in-4° ; *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, ibid., 1755, in-4°, réimprimé avec addition par les soins de G. Fontana, Pavie, 1787 ; *Constructio lentium objectivarum*, etc., Pétersbourg, 1762, in-4° ; *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), Pétersbourg, 1763-1772, 3 vol. in-8°, fig. ; la meilleure édition de cet ouvrage estimé est celle de Paris, 1812, 2 vol. in-8°, fig. (avec notes de Labey) ; *Theoria motûs corporum solidorum, seu rigidorum*, Rostock, 1765, in-4°, fig., réimprimé avec augmentation, Greifswald, 1790, in-4° ; *Institutiones calculi integralis*, Pétersbourg, 1768-1770, 3 vol. in-4°, réimprimé en 1792-1793, augmenté d'un 4e vol. ; *Dioptrica*, ibid., 1767-1771, 3 vol. in-4° ; *Theoria motuum lunæ*, etc., 1772, in-4°. La table générale des écrits de L. Euler est insérée à la fin du 2e vol. de ses *Institutiones calculi differentialis*, édition de Pavie, 1788, publié par Grégoire Fontana.

EULER (Jean-Albert), géomètre, fils aîné du précédent, né à Saint-Pétersbourg, le 27 novembre 1734, partagea, en 1761, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'Académie des sciences sur *la meilleure manière de lester et d'arrimer un vaisseau*, fut membre de l'académie de

Berlin à 20 ans, obtint la place de professeur de physique à Saint-Pétersbourg lorsque son père retourna dans cette ville, fut nommé successivement secrétaire de l'Académie impériale des sciences, inspecteur de l'académie militaire, conseiller du collége et conseiller d'État. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 6 septembre 1800. On trouve de lui un grand nombre de *Mémoires* intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les recueils académiques de Berlin, de Munich et de Gœttingue.

EULER (Charles), 2e fils de Léonard Euler, né à Saint-Pétersbourg en 1740, montra de bonne heure un grand goût pour les sciences, et particuliérement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il voyagea en Allemagne, en Belgique, acheva ensuite ses études à Halle, où il fut reçu docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint, l'année suivante, la place de médecin principal de la colonie française à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour retourner à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé, en arrivant, médecin de la cour, et membre de l'Académie impériale des sciences. Il mourut vers 1800. Les biographes qui parlent de Ch. Euler le citent comme érudit et bon médecin, mais non comme mathématicien, et c'est ce qui donne lieu de penser que son père ne fut point étranger au mémoire de Charles sur la question d'*examiner si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse*, etc., qui remporta le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris, en 1767.

EULER (Christophe), frère puîné du précédent, né à Berlin en 1743, fit de bonnes études en mathématiques, en les dirigeant particuliérement vers le génie militaire, et entra au service dans l'artillerie prussienne. Le grand Frédéric ne voulut point consentir à ce qu'il suivît son père à Saint-Pétersbourg, et il fallut l'intervention de Catherine pour qu'il obtînt, non sans peine, cette permission. A son arrivée en Russie, il reçut de l'impératrice le rang de major d'artillerie, et fut nommé directeur de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Il cultivait aussi l'astronomie par goût, et il fut un des savants que l'académie de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil en 1769. On ignore l'époque de sa mort.

EULOGE (St.) *de Cordoue*, mort martyr en 859, en laissé : *Memoriale sanctorum*, ou histoire des martyrs de son temps ; une *Exhortation au martyre*, et une *Apologie pour les martyrs* ; ces écrits se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères* et dans l'*Hispania illustrata*, t. IV.

EUMARUS, peintre grec. *Voyez* **CIMON**.

EUMATHE ou **EUSTATHE**, écrivain grec que l'on croit avoir vécu dans les derniers siècles de l'empire d'Orient, est auteur des *Aventures des Hysminias et de Hysminé* : ce roman, quoique mal écrit et de mauvais goût, a été traduit plusieurs fois et en plusieurs langues. La première édition du texte parut en 1618 à Paris, avec une traduction latine et des notes fort savantes par Gaulmin ; il a été réimprimé à Leipzig en 1792 par les soins de Teucher, mais sans les notes de Gaulmin. Lelio Carani en avait donné une version italienne en 1559 : c'est la plus ancienne, et l'on croit que la plupart des autres traductions ont été faites sur celle-ci.

EUMELUS, poëte et historien grec de Corinthe, fils d'Amphylite, de la race des Bacchiades, naquit, suivant la Chronique d'Eusèbe, vers la 3e et selon Athénée, vers la 11e olympiade (environ 750 ans avant J. C.). Il obtint le premier rang parmi les Cycliques : historien et poëte, il se distingua également en vers et en prose, au rapport de Pausanias. Ses principaux ouvrages sont : *Bugonia* et *Europa* ou *Europia* ; *le Retour des Argonautes en Grèce*. Eumelus, si l'on en croit Clément d'Alexandrie, avait mis en prose les ouvrages d'Hésiode, pour se les attribuer. Il nous reste aussi quelque chose de son Histoire de Corinthe.

EUMÈNE, en latin *Eumenius*, rhéteur à Autun, né dans cette ville vers l'an 261, reçut de l'empereur Constance Chlore le titre de modérateur des écoles médianes, en récompense des soins qu'il n'avait cessé de donner à l'instruction de la jeunesse. Il reste de lui 4 discours dans les *Panegyrici veteres, cum notis variorum*, Paris, 1643, in-8°, et 1655, 2 vol. in-12.

EUMÈNES, un des plus grands généraux d'Alexandre, né à Cardie en Thrace, appartenait à une famille obscure, et ne dut son élévation qu'à son propre mérite. La Paphlagonie et la Cappadoce lui étant échues en partage après la mort d'Alexandre, il se vit contraint, pour entrer en possession de ces provinces, de se liguer avec Perdiccas. Après avoir défait Antipater et Antigone, ses concurrents, il fut trahi par Apollonide, l'un de ses lieutenants, et perdit à son tour une grande bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. Euménes se réfugia alors dans la forteresse de Nora, et s'y défendit une année entière contre Antigone, qu'il força à se retirer. Ayant dans la suite rassemblé une nouvelle armée, il livra une dernière bataille où il fut encore trahi par ses soldats, et livré à Antigone qui le laissa mourir de faim, 315 ans avant J. C. Vraiment digne de la confiance de son maître, qui, en mourant, l'avait chargé du soin de ses enfants, Eumènes lutta avec un courage héroïque contre l'ambition des autres généraux d'Alexandre ; mais dès qu'il eut cessé de vivre, ceux-ci firent périr Olympias et les jeunes rois dont ils se partagèrent les trônes.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, monta sur le trône l'an 264 avant J. C., et fit quelques conquêtes sur les rois de Syrie. Il fit fleurir les lettres, mais se déshonora par son intempérance, et mourut d'un excès de vin l'an 242 avant J. C.

EUMÈNES II, neveu du précédent, fils d'Attale Ier, monta sur le trône 198 ans avant J. C., fit alliance avec les Romains auxquels il conserva toujours la foi jurée, soutint avec avantage différentes guerres contre Antigone, roi de Macédoine, contre Prusias, roi de Bithynie, contre Cotys Ier, roi de Thrace, et mourut après un règne de 30 à 38 ans. Euménes II est célèbre par son amitié pour ses frères Attale et Philétère ; il cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bibliothéque de Pergame.

EUMÈNES III, fils du précédent, était en bas âge quand son père mourut, et eut pour tuteur son oncle Attale, qui lui remit le trône en 158 avant J. C. Ce prince ne régna qu'un an.

EUNAPE, sophiste, médecin et historien, né à Sar-

des en Lydie dans le 4e siècle, a écrit les *Vies des philosophes et des orateurs*, ou histoire abrégée des éclectiques, des médecins et des orateurs de son temps : l'édition la plus correcte est celle qui a été donnée par Boissonade, Amsterdam, 1822, 2 parties in-8°. Cet ouvrage, malgré l'exagération des opinions politiques et religieuses qui y sont exprimées, renferme des matériaux importants pour l'histoire philosophique et littéraire. Le *Lexique de Suidas* contient quelques fragments d'une *Histoire* de son temps par Eunape.

EUNOME, hérésiarque des 3e et 4e siècle, né en Cappadoce, vint chercher fortune à Alexandrie, y suivit quelque temps les leçons d'Aétius, dont il devint secrétaire, et, à la recommandation de ce célèbre sophiste, fut ordonné diacre, puis sacré évêque de Cyzique vers 360, par Eudoxe, qui plus tard fut contraint de le déposer comme fauteur de l'arianisme. Ses opinions et ses écrits le firent exiler successivement en Mauritanie, à Naxos et à Palmyride ; il vivait encore au temps de saint Jérôme, et mourut dans sa patrie, où il avait été obligé de se retirer. Entre autres erreurs Eunome soutenait que Dieu ne connait pas mieux son essence que nous ne la connaissons ; il niait que le fils de Dieu se fût uni à l'humanité, regardait les miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on honorât les reliques. Les disciples de cet hérésiarque désignés sous le nom d'*Eunomiens*, furent proscrits vers l'an 380 par un édit de Gratien, et leur secte s'éteignit sous Théodose. Saint Basile et les deux Grégoire (de Nazianze et de Nysse), ont réfuté les écrits d'Eunome.

EUPATOR, roi du Bosphore Cimmérien, n'est connu dans l'histoire que par ses médailles et par quelques passages de Lucien et de Capitolin. Les médailles de ce prince frappées au revers d'Antonin et de Marc-Aurèle, attestent qu'il régna depuis l'an 155 jusqu'à l'an 171 de l'ère chrétienne.

EUPHÉMIE (Ste.), vierge de Chalcédoine, martyre sous Dioclétien vers l'an 307.

EUPHÉMIE (Flavia-Ælia-Marcia), impératrice d'Orient, femme de Justin Ier, morte en 523, avait été élevée chez les barbares, où ses parents étaient esclaves : elle portait le nom de *Lupucine* avant que son époux fût élevé au trône.

EUPHÉMIUS commandait dans une ville de Sicile, sous le règne de l'empereur Michel le Bègue en 825. Épris d'une jeune religieuse, il crut pouvoir impunément imiter l'exemple de son souverain. Il enleva sa maîtresse avec violence et l'épousa. Les frères de cette fille allèrent à Constantinople demander justice de cet attentat. Michel ordonna au gouvernement de Sicile de poursuivre Euphémius, et de lui faire couper le nez. Le coupable, instruit de cet ordre, fit d'abord une résistance assez vive, à l'aide des troupes qu'il commandait ; mais bientôt, craignant d'être trahi, ou forcé de se rendre, il s'enfuit en Afrique, près du calife Ziadet-Allah, auquel il promit de le rendre maître de la Sicile, s'il voulait lui donner des troupes et le titre d'empereur. Le Sarrasin y consentit, équipa 100 navires et en donna le commandement à Euphémius. A la tête de ces secours, celui-ci vole en Sicile, remporte plusieurs avantages, et se présente devant Syracuse, dont il exhorte les habitants à le reconnaître, et à ne pas attirer sur leur ville les maux de la guerre. Deux frères syracusains, indignés de sa conduite, sortirent des murs en ce moment et s'approchèrent de lui avec une contenance respectueuse ; en l'abordant, ils le saluèrent du nom d'empereur; mais tandis qu'Euphémius, charmé de ces hommages, embrassait l'un d'eux, l'autre, le saisissant par les cheveux, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Les suites de sa révolte n'en furent pas moins funestes; et les Sarrasins se rendirent successivement maitres de toute l'île et d'une partie de l'Italie.

EUPHORBUS, médecin à Rome dans le 1er siècle avant J. C., avait composé un traité *Peri opon*, qui ne nous est point parvenu. Pline et Galien, qui citent ce personnage, rattachent à son nom la dénomination d'une plante (l'*euphorbe*), que Saumaise a prouvé être antérieure à ce prétendu médecin du roi Juba.

EUPHORION, poëte grec, né dans la 126e olympiade à Chalcis en Eubée, fut bibliothécaire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et composa un grand nombre d'ouvrages, dont aucun ne nous est parvenu. L'*Anthologie grecque* contient cependant quelques mots détachés, quelques vers, et deux épigrammes entières de ce poëte, qui était encore fort à la mode au temps de Cicéron, et qui fit vogue sous Tibère. Les *Fragments* d'Euphorion ont été recueillis par Auguste Meincke, et publiés avec une bonne dissertation sur sa vie et ses écrits, Dantzig, 1823, in-8°.

EUPHRAEUS, et non **EUPHRATES**, comme l'ont écrit quelques biographes, né dans l'île d'Eubée, fut disciple de Platon et devint conseiller de Perdiccas, roi de Macédoine. Après la mort de ce prince, s'étant mis à la tête du parti opposé à Philippe, successeur de Perdiccas, Ephraeus se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur grec, qui vivait dans le 4e siècle avant J. C., est cité par Quintilien comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de la perfection. Pline le range parmi les artistes athéniens. Les sculptures d'Euphranor ont reçu les mêmes éloges que ses peintures. On cite parmi ses statues celles de Pâris, de Minerve, de Latone, de Vulcain, et celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges; et parmi ses tableaux, le combat de la cavalerie athénienne à Mantinée ; les figures de Thésée, avec la démocratie et le peuple personnifiés ; une Junon, un Apollon, et Ulysse contrefaisant l'insensé.

EUPHRATAS ou **EUPHRATE** est le nom de deux évêques que l'on croit avoir occupé successivement le siége de Cologne. S'il faut en croire certains actes, le premier aurait été déposé pour cause d'hérésie, dans un concile que l'on prétend avoir été tenu à Cologne l'an 346, et le second aurait assisté au concile de Sardique en 347. Saint Athanase parle de ce dernier en termes honorables.

EUPHRATE, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline le Jeune, qui en parle avec éloges dans une de ses lettres. Il fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien, auquel il demanda, dans sa vieillesse, la permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un triste fardeau pour lui. Ayant obtenu cette permission, il prit du poison et mourut l'an 118 de J. C.

EUPHRONE (St.), évêque de Tours en 556, mort vers 573, avait assisté au concile de Paris tenu en 557, et à celui que l'on appelle le *second de Torus*, en 567 ; il jouit d'une grande considération auprès des rois Clotaire Ier et Charibert, et fut choisi par Sigebert, roi d'Austrasie, pour opérer la translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Le saint prélat signala son zèle et sa charité en pourvoyant à la subsistance des habitants de Tours, et en s'opposant à l'établissement d'une taxe que le comte Gaison voulait imposer au peuple. Saint Grégoire de Tours, parent d'Euphrone, lui succéda.

EUPHRONE (St.), évêque d'Autun, fût en partie l'auteur de la lettre adressée à Thalase d'Angers, sur les fêtes, le service divin, les ecclésiastiques bigames, etc., et assista en 475 au concile d'Arles assemblé au sujet du prêtre Lucide.

EUPHROSYNE, impératrice d'Orient, femme d'Alexis III, qu'elle fit monter sur le trône à la place d'Isaac l'Ange l'an 1195, gouverna pendant quelques années son époux et l'empire; mais son orgueil et ses mœurs corrompues soulevèrent tous les grands contre elle ; ils la firent descendre du trône et renfermer dans un monastère. Peu de temps après, Euphrosyne rentra en grâce et recouvra tout son crédit. Lors de la conquête de Constantinople par les croisés, l'an 1204, elle alla rejoindre son époux qui avait pris la fuite l'année précédente, et mourut en 1215 à Larta en Épire, où elle avait trouvé un asile.

EUPOLIS, poëte grec d'Athènes, florissait vers la 85e olympiade, 435 ans avant J. C. Il appartient, ainsi que Cratinus, à la *vieille comédie*, à cette époque de licence théâtrale, où le vice et le ridicule n'eussent paru que faiblement punis si l'homme vicieux ou ridicule n'eût pas été livré en personne à la risée ou à l'indignation du spectateur. On n'a sur la vie et sur la mort de ce poëte que des récits tellement contradictoires, que l'un réfute ou détruit nécessairement l'autre, et qu'il faut les rejeter tous, ou admettre, ce qui paraît plus vraisemblable, l'existence de plusieurs écrivains du même nom, et dont les aventures auront été par la suite attribuées à un seul et même Eupolis. On n'est pas plus d'accord sur le nombre de pièces qu'il avait composées , et qui varie depuis sept ou neuf jusqu'à dix-sept. On en rencontre quelques *fragments* dispersés dans Stobée, dans Pollux et dans le *scoliaste* d'Aristophane.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sicyone dans le 4e siècle avant J. C., fut contemporain de Zeuxis, de Timanthe et Parrhasius. Il fonda l'école qui porta le nom de sa patrie, et eut pour disciple Pamphile, qui devint maître du célèbre Apelles. On cite comme un de ses tableaux les plus remarquables, un *Grec vainqueur aux jeux gymniques*.

EURENIUS (Jean), archidiacre dans la province d'Angermanie en Suède, né en 1688, mort en 1751. Outre la théologie, il cultiva la poésie latine, l'histoire et la philologie. On a de lui : *Grammatica et Syntaxis*, 1733, et un ouvrage très-savant, intitulé : *Atlantica orientalis*, qui parut en 1751 à Strengnes, avec une préface de P. Fr. Liunberg.

EURIC ou **EVARIC**, 7e roi des Visigoths, fit poignarder son frère Théodoric à Toulouse, fut proclamé roi à sa place en 465, et s'empara d'une partie des Gaules à la tête d'une armée nombreuse; mais il échoua devant la ville de Bourges. En habile politique, Euric profita du moment où les Romains divisés avaient peu de troupes en Espagne, pour passer les Pyrénées; il surprit Pampelune et Saragosse, mais Taragone ne lui ouvrit ses portes qu'après un long siége : le vainqueur irrité la fit raser entièrement. Les habitants de cette partie de l'Espagne se réunirent en vain pour s'opposer à l'irruption des Goths ; ils furent vaincus en bataille rangée. Maître de la Catalogne et de Valence, Euric poursuivit sa marche victorieuse, et entra en Andalousie par Carthagène. Toute l'Espagne se soumit, à l'exception de la Galice, occupée par les Suèves. L'ambition d'Euric ne fit qu'augmenter avec sa puissance; il repassa les Pyrénées, ravagea de nouveau la Gaule, prit Bourges et Clermont. Devenu le plus puissant monarque de l'Europe, il vit arriver à sa cour des ambassadeurs de toutes les nations pour solliciter son appui , et il contraignit Odoacre, qui occupait alors le trône des derniers Césars, de lui abandonner ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Fier de ce nouveau titre, le monarque visigoth entra en Provence à la tête de 100,000 hommes, prit Marseille, Arles et toutes les villes des bords du Rhône. Euric défit aussi les Bourguignons; il mourut à Arles en 484, 12 années après avoir conquis l'Espagne. Ce prince fut le plus grand guerrier de son siècle ; il sut plus que vaincre, il sut régner : aux anciennes lois dont il fit un recueil, il en ajouta de nouvelles, et fit connaître à ses sujets les douceurs de la civilisation.

EURIPIDE, l'un des plus grands poëtes qui aient illustré la scène tragique, naquit à Salamine la 1re année de la 75e olympiade, 480 ans avant J. C. Il était fils de Mnésarque, et fut redevable du nom d'*Euripide* à la circonstance glorieuse qui marqua sa naissance, la victoire remportée par les Grecs à l'embouchure de l'Euripe, victoire qui fut le prélude et le gage de celle de Salamine. C'est ainsi que les premières victoires d'Euripide, dans les jeux publics de la Grèce, furent le présage des succès qui l'attendaient sur un théâtre plus digne de lui. Bientôt dégoûté du métier d'athlète, il étudia l'éloquence sous Prodicus de Chio et la philosophie sous Anaxagore : aussi, peu de poëtes ont-ils sur la scène plus d'éloquence et de philosophie; peut-être même Euripide n'est-il pas tout à fait exempt du reproche d'affectation à cet égard. Mais la nécessité de donner à ses tragédies un caractère qui les distinguât de celles d'Eschyle et de Sophocle, et qui méritât à leur auteur une place à côté de ces deux grands poëtes , indiquait à Euripide une route nouvelle où la tournure habituelle de son esprit et ses études préliminaires lui promettaient et lui obtinrent de brillants succès. Les femmes jouent en général le grand rôle dans ses pièces, dans celles du moins qui nous sont parvenues ; mais ce n'est malheureusement pas toujours le plus beau. Toutefois il ne paraît pas que les Athéniennes s'en soient autrement formalisées : elles pardonnèrent volontiers au poëte ses sarcasmes, ses épigrammes et ses déclamations en faveur de l'éclat et de l'importance qu'il leur prêtait sur le théâtre. On a donné plusieurs motifs à cette espèce d'acharnement de la part d'Euripide à poursuivre ainsi

la plus belle moitié du genre humain : le plus plausible est que, marié deux fois et deux fois malheureux dans son choix, il est possible que la conduite de ses femmes l'ait involontairement disposé à voir dans le sexe entier les vices et les travers qui avaient troublé sa tranquillité domestique. On ignore l'époque et les causes de sa retraite près d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui l'accueillit avec distinction, le combla d'honneurs, et l'éleva même, dit-on, au poste de ministre d'État. Il ne jouit pas longtemps de ces honorables faveurs : un accident affreux termina tout à coup sa carrière. Il se promenait un jour à l'écart dans un bois, et profondément absorbé dans ses pensées, lorsqu'il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pièces, ou le blessèrent du moins si dangereusement qu'il succomba peu de jours après l'événement. Il était âgé de 76 ans. Les Athéniens réclamèrent les restes de leur poëte ; mais Archélaüs voulut les garder, et Athènes, frustrée dans son attente, éleva à Euripide un cénotaphe que Pausanias vit encore sur le chemin de la ville au Pirée. Des 84 tragédies attribuées à ce grand poëte 19 seulement sont parvenues jusqu'à nous, et deux autres (l'*Hippolyte* et l'*Iphigénie en Aulide*) ont enrichi la scène française de deux chefs-d'œuvre : l'*Iphigénie* et la *Phèdre* de Racine. L'édition *princeps* d'Euripide, publiée par Lascaris vers la fin du 15e siècle, ne contient que 4 tragédies : celles qui suivirent dans le cours du 16e laissent beaucoup à désirer sous le double rapport du complet et de la pureté du texte; il faut arriver au commencement du 17e pour trouver enfin une édition moins indigne d'Euripide : c'est celle de Paul Estienne, Paris, 1602, in-4°. Celle de Barnes, in-fol., Cambridge, 1694, a sensiblement perdu de sa réputation depuis que Walkenaër et Reiske en ont démontré l'insuffisance. Elle servit néanmoins de base au grand travail commencé par Morus et terminé par Beck, qui y réunit les *fragments* d'après la récension de Musgrave. Cette édition, qui se compose de 3 vol. in-4°, Leipzig, 1779-88, renferme tout ce que les critiques modernes ont écrit de mieux sur ce grand tragique. Elle n'a été surpassée que par celle de Glascow, 1821, 9 vol. in-8°. Parmi les pièces séparément éditées, il faut distinguer l'*Hécube, les Phéniciennes, Hippolyte*, et *les Bacchantes*, publiées par le célèbre Brunck, et malheureusement devenues trop rares. Il faut regretter surtout que le grand critique Porson ait borné à quatre pièces seulement l'excellent travail dont elles offrent un si beau *specimen*. Les tragédies d'Euripide ont été traduites en français, quelques-unes en totalité et d'autres par simples extraits, par le P. Brumoy dans son *Théâtre des Grecs*. Prévost de Genève a complété ce travail en 4 vol. in-12, Paris, 1783.

EURYDICE, nom de plusieurs femmes célèbres dans l'histoire de Macédoine. La plus ancienne est la femme du roi Amyntas ; elle eut trois fils : Alexandre, Perdiccas, Philippe, et une fille nommée Euryone, qui fut mariée à Ptolémée Alorites. Devenue amoureuse de ce dernier, Eurydice se livra à des crimes dont on peut lire les détails dans l'historien Justin, qui d'ailleurs nous laisse ignorer la fin de cette princesse.

EURYDICE, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagus; mais ayant été supplantée par Bérénice, sa nièce, que son époux prit pour seconde femme, elle se retira chez Séleucus, roi de Syrie, suivit en Macédoine Ptolémée Céraunus, fils de ce prince, et se retira plus tard à Potidée, dont elle déclara les habitants libres. Ceux-ci lui en témoignèrent leur reconnaissance en instituant en son honneur une fête appelée de son nom *Eurydicée*.

EURYDICE, nommée *Adea* ou *Andata*, épousa le prince Arridée, frère naturel d'Alexandre le Grand ; et Arridée étant monté sur le trône de Macédoine, elle essaya de l'y maintenir ; mais les troupes macédoniennes se rangèrent du côté du fils du vainqueur de Darius, le jeune Alexandre. Olympias, aïeule de ce dernier, envoya à Eurydice, qui fut faite prisonnière à Amphipolis, un poignard, du poison et un cordeau pour qu'elle eût à choisir entre ces trois moyens de se donner la mort. L'épouse d'Arridée s'étrangla avec sa ceinture l'an 316 avant J. C.

EUSDEN (Laurent), ecclésiastique et poëte anglais du 18e siècle, élevé à Cambridge, était assez peu connu dans le monde littéraire, lorsque, ayant adressé un épithalame au duc de Newcastle, grand chambellan, sur son mariage avec lady Henriette Godolphin, ce seigneur le fit nommer, en 1718, à la place de poëte lauréat. Il mourut en 1730, dans sa cure de Coningeby, au comté de Lincoln. Ses meilleures pièces de poésies se trouvent dans le Recueil de Nichols. Il a laissé en manuscrit une traduction des OEuvres du Tasse, avec une Vie de ce poëte.

EUSÈBE (Saint), Grec de naissance, fut élu pape au mois d'août 310, et succéda à S. Marcel, Ier du nom. Son élection fut retardée pendant dix mois environ, à cause des troubles qui s'étaient élevés sous son prédécesseur. Eusèbe n'eut pas le temps de faire renaître des jours plus heureux ; il mourut au bout de quatre ou cinq mois de pontificat, le 26 septembre, laissant des regrets honorables pour sa mémoire.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée, né vers l'an 267, mort vers 338, fut un des fauteurs secrets des ariens et l'ennemi de saint Athanase qui combattait cette hérésie. On ne sait s'il fut plus utile à l'Église par ses lumières que nuisible par ses erreurs et ses intrigues ; on s'accorde toutefois à le regarder comme un des hommes les plus savants et les plus éloquents de l'Église chrétienne. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages suivant le témoignage de saint Jérôme, qui en a conservé quelques fragments. L'écrit le plus remarquable qui nous reste de cet auteur est une *Histoire ecclésiastique*, en X livres, publiée par Henri de Valois, Paris, 1659, in-fol., avec une version latine très-estimée qui a été traduite en français par le président Cousin. Cet ouvrage a mérité à Eusèbe le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*.

EUSÈBE DE NICOMÉDIE, prélat grec, vécut sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut l'un des plus fougueux défenseurs de l'arianisme. Maître de l'esprit des princes que nous venons de nommer, il attaqua avec acharnement les évêques orthodoxes, en fit déposer plusieurs dans un concile, accusa saint Athanase d'imposture, de sédition et d'homicide, le fit condamner par le concile réuni d'abord à Césarée, ensuite à Tyr, parvint à faire recevoir Arius à la communion des évêques, et après la mort de cet hérésiarque, devint le chef

de son parti. Il fut élu évêque de Constantinople en 339, fit tenir à Antioche, deux ans après, un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publique, et mourut en 342.

EUSÈBE, évêque de Verceil, mort vers 373, s'était distingué au concile de Milan en 355, par ses *Attaques contre l'arianisme*, et fut exilé avec plusieurs autres évêques, pour n'avoir point voulu souscrire à la condamnation de saint Athanase. On a de lui une *Traduction latine des Commentaires d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes*, Milan, 1743, 2 vol. in-4°; deux *Lettres :* l'une où il proteste contre les violences exercées contre sa personne, et l'autre adressée à Grégoire d'Elvire ; toutes deux se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*.

EUSÈBE DE SAMOSATE, évêque de cette ville dans le 4e siècle, fut d'abord lié avec les ariens, mais s'illustra ensuite par sa foi et son amour pour l'Église orthodoxe. Il souscrivit au symbole de Nicée dans le concile d'Antioche en 363, et la fermeté avec laquelle il s'opposa à la doctrine d'Arius lui attira de nombreuses persécutions. L'empereur Théodose ayant rendu la paix à l'Église, Eusèbe eut la mission de visiter les églises d'Orient et d'ordonner des évêques dans diverses villes ; mais au moment où il installait un prêtre orthodoxe sur le siége épiscopal qu'il venait d'établir à Dolique, petite ville de Syrie infectée d'arianisme, une femme de cette secte lui jeta sur la tête une pierre qui le tua. Avant d'expirer il demanda la grâce de cette fanatique. On place la mort d'Eusèbe vers l'an 379 ; l'Église l'honore comme martyr, et il est mentionné dans le *Martyrologe* romain au 21 juin.

EUSÈBE DE DORYLÉE exerçait à Constantinople la profession d'avocat dans le 5e siècle, lorsqu'il osa s'élever en pleine église contre les opinions hérétiques de Nestorius, et dénonça ce patriarche aux évêques. Appelé au siége épiscopal de Dorylée, en Phrygie, il se crut encore plus obligé de défendre la foi contre ceux qui l'attaquaient. Sa liaison intime avec Eutychès ne l'empêcha pas, dès qu'il eut connaissance de son sentiment hétérodoxe sur J. C., de le dénoncer dans un concile de trente évêques assemblés à Constantinople. Plus tard il donna de nouvelles preuves de sa fermeté dans le faux concile connu sous la dénomination de *brigandage d'Éphèse ;* il eut une très-grande part à la condamnation d'Eutychès dans le concile assemblé à Chalcédoine en 451.

EUSÈBE, évêque d'Antibes, successeur d'Euthèrius vers l'an 541, prit part aux règlements que fit le concile d'Arles en 554, et mourut vers 570 ou 572. On lui attribue une *Histoire de la translation des corps de saint Vincent, saint Oronce et saint Victor, martyrisés en Espagne.*

EUSÈBE, marchand syrien, se trouvant à Paris pour son négoce en 591, acheta l'évêché mis à l'encan par Frédégonde après la mort de Ragnemode, évêque de Paris, chassa tous les jeunes gens élevés sous la surveillance de son prédécesseur dans l'école épiscopale, avec les maîtres préposés à leur enseignement, les remplaça par des gens de son pays, et remplit ainsi de Syriens l'Église parisienne. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son marché, et fut remplacé par le frère de Ragnemode.

EUSÈBE, évêque de Paris, ordonna prêtre, en 551, Clodoalde, le seul des fils de Clodomir qui échappa au massacre de ses frères, et que l'on appelle aujourd'hui saint Cloud.

EUSEBIA (AURELIA), impératrice romaine, épouse de l'empereur Constance, employa d'abord son crédit à détruire les injustes préventions que ce prince nourrissait contre Julien, son neveu, et à protéger les savants ; mais ensuite elle persécuta l'Église, et se laissa entraîner à un zèle trop ardent pour l'arianisme. On croit qu'elle mourut vers l'an 360, empoisonnée par un breuvage qu'elle avait pris dans l'intention de faire cesser sa stérilité.

EUSÉBIE (STE), abbesse du monastère de St.-Cyr ou St.-Sauveur, à Marseille, se coupa le nez, suivant une ancienne tradition, dans l'espoir d'échapper à la brutalité des Sarrasins, qui avaient envahi la Provence, et détermina ses religieuses à l'imiter. Les barbares étant entrés dans le monastère, ne voyant dans ces femmes que des objets hideux, les massacrèrent.

EUSTACHE, EUSTOCHE ou **EUSTATHE** (ST.), martyr sous Adrien, au commencement du 2e siècle, est honoré le 20 septembre par l'Église, qui lui associe Tatiane, sa femme, ainsi que ses deux fils, Agape, ou Agapit, et Théopis, compagnons de son martyre. Les Actes de saint Eustache ont été publiés en grec par le P. Combefis, Paris, 1660, et mis en français la même année par le P. le Sueur ; mais leur authenticité est révoquée en doute par plusieurs canonistes.

EUSTACHI (BARTHÉLEMI), anatomiste célèbre, né à San-Severino, dans la Marche d'Ancône, fut archiâtre et professeur au collége de la Sapience à Rome, et mourut en 1574. Peu d'anatomistes ont poussé plus loin leurs travaux dans les diverses branches de l'anthropologie. Personne n'a plus fidèlement représenté les différentes pièces du squelette ; il en a mentionné plusieurs parties pour la première fois, notamment dans l'organe de l'ouïe, l'étrier et le canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, qui porte encore le nom de *trompe d'Eustachi*, ou d'Eustache. Les ouvrages que nous avons de ce savant sont une édition du *Lexique* d'Érotien, avec des notes, suivi d'un opuscule intitulé : *De Multitudine*, Venise, 1556, in-4° ; ce même opuscule a été réimprimé séparément à Leyde, 1746, in-8° ; *De renibus libellus*, Venise, 1563, in-4° ; *De dentibus*, 1563, in-4° : ces deux opuscules ont été refondus dans le recueil intitulé : *Opuscula anatomica, nempè de renum structurâ, officio et administratione, de auditûs organis ; ossium examen ; de motu capitis....; de dentibus*, ibid., 1564, in-4°, nouvelle édition par les soins de Boerhaave, Leyde, 1707, in-8° ; Delft, 1736, avec planches ; *Tabulæ anatomicæ, quas è tenebris tandem vindicatas, et pontif. Max. Clementis XI, munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit J. M. Lancisi*, Rome, 1714, in-folio, figures, souvent réimprimé. La meilleure édition est celle donnée par Albinus, Leyde, 1744, imprimée de nouveau, ibid., 1762, in-fol., avec des explications et des remarques qui sont des modèles de science et de saine critique. Les *Tabulæ anatomicæ* ont été également bien commentées par George Martine, Édimbourg, 1740 et 1755, in-8°. On doit regretter la perte de son ouvrage *De anatomicorum controversiis*, qu'Eustachi avait annoncé comme prêt à être publié.

EUSTASE (St.), 2e abbé de Luxeuil, né vers 560, était fils d'un seigneur bourguignon, et par sa mère, neveu de Miget, évêque de Langres. Attiré par la réputation de saint Colomban, il se rangea l'un des premiers sous sa discipline, et fut mis à la tête de l'école de Luxeuil, qui devint bientôt la plus célèbre de l'Austrasie. Il mérita par ses lumières et par sa piété le respect des seigneurs austrasiens, et plus tard la confiance du roi Clotaire II. Eustase entreprit de ramener à la foi catholique les Varasques, qui persistaient encore dans les erreurs de l'arianisme. Il assista en 624 au concile de Mâcon. Le saint abbé mourut au milieu de ses frères le 29 mars 625. La *Vie* d'Eustase par Jonas, publiée par les Bollandistes au 29 mars, l'a été depuis par Mabillon dans les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, tome II. Il existe d'autres *Vies* de ce saint abbé.

EUSTATHE (St.), évêque de Berrhée, puis d'Antioche en Syrie, né à Seyde en Pamphylie vers la fin du 3e siècle, fut le premier à attaquer Arius par ses discours et des écrits dont il ne nous reste plus que quelques fragments. Les ariens parvinrent à le faire déposer et exiler par Constantin, et il mourut dans cet exil vers l'an 337. Léon Alacci a publié sous le nom de ce prélat un *Traité sur la Pythonisse*, Lyon, 1629, in-4°.

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique au 12e siècle, célèbre commentateur d'Homère, avait été, avant son élévation à l'épiscopat, maître des requêtes et maître des orateurs à la cour de Constantinople. Ce fut à cette époque qu'il commenta Homère et Denys le Périégète; mais son travail sur Denys le Périégète ne peut entrer en comparaison avec ses *Commentaires sur l'Iliade* et *l'Odyssée*. Cet immense ouvrage n'est au reste que la compilation des scoliastes et des commentateurs qui avaient précédé Eustathe; aussi celui-ci lui a-t-il donné, ainsi qu'à ses notes sur Denys, le titre modeste de *Parecbolæ*, ou extraits. Les *Commentaires* sur Homère ont été imprimés pour la première fois à Rome, 1542, 1550, 4 vol. in-fol : cette édition est très-rare et très-chère ; Froben en a publié une autre, 1559-1560, 3 vol. in-fol. Il en existe un abrégé par Hadrien de Jonghes, Bâle, Froben, 1558, un vol. in-fol. On a encore d'Eustathe des *Notes* sur les *Canons* de saint Jean Damascène; des fragments d'un *Commentaire* sur Pindare; des *Homélies*, des *Discours* et des *Lettres*, que l'on conserve dans différentes bibliothèques.

EUSTATHE. *Voyez* **EUMATHE.**

EUSTOQUIE (Ste.), vierge romaine, née dans le 4e siècle, descendait de l'illustre famille des Scipions et des Émiles. Sa piété la conduisit en Orient avec sa mère sainte Paule, et elles se mirent l'une et l'autre sous la direction de saint Jérôme. Eustoquie mourut en 419 supérieure du monastère de Bethléem.

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12e siècle, a laissé des *Commentaires* sur Aristote, insérés dans les *Analytica græca*, Venise, Alde, 1536, in-fol., et dans les *Ethica græca et latina*, Paris, 1543. On lui doit encore un *Traité* manuscrit (conservé dans plusieurs bibliothèques), où il soutient l'opinion de l'Église grecque sur la procession du Saint-Esprit.

EUTECNIUS, médecin et sophiste grec, qui vivait à la fin du 3e siècle, est auteur de : *Paraphrasis prosaica in Oppiani ixeutica, græco-latina*, Copenhague, 1702, in-8°, très-rare; *Theriacæ et Alexipharmacæ Nicandri metaphrasis*, gr., 1764, 1792.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric en 1515, nommé consul pour l'empire d'Occident en 519, renouvela à Rome et à Ravenne le spectacle des fêtes triomphales et les combats de bêtes féroces : il devait succéder à Théodoric, mais il mourut avant ce prince en 525, laissant un fils qu'il avait eu de la célèbre Amalasonthe.

EUTHYCRATES, sculpteur grec, fils de Lysippe, vivait dans la 120e olympiade, 300 ans avant J. C. Élève habile de son père, il en imita plutôt la correction que l'élégance. On citait comme ses chefs-d'œuvre les statues d'Hercule et d'Alexandre, du chasseur Thespis et des Thespiades, et de Médée traînée dans un char.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane vers l'an 220 avant J. C., fut quelque temps en guerre contre Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise à la domination des rois de Syrie ; mais il réussit à se faire reconnaître par ce monarque comme souverain indépendant. On voit au cabinet du roi à Paris une très-belle médaille à l'effigie d'Euthydème, don du célèbre antiquaire Pellerin.

EUTHYME (St.), archimandrite, surnommé *le Grand*, né à Melitène dans la petite Arménie en 377, mort en 473, prêcha l'Évangile avec succès aux Arabes et aux Sarrasins, en convertit un grand nombre, ramena à la foi orthodoxe l'impératrice Eudoxie, et devint l'oracle de l'Église d'Orient.

EUTHYME ZIGABÈNE, moine de Constantinople et écrivain grec, florissait vers la fin du 11e siècle et au commencement du 12e ; il se fit une grande réputation par ses vertus, sa piété et ses connaissances théologiques. Alexis Ier (Comnène) le chargea de réfuter les erreurs des Bogomiles, hérétiques qui renouvelaient une partie des dogmes des Manichéens. Euthyme fit, à cette occasion, un Recueil d'un grand nombre de passages des écrits des Saints Pères, qu'il nomma *Panoplie*. Cet ouvrage a été traduit en latin par François Zini, chanoine de Vérone, sous le titre : *Orthodoxæ fidei Panoplia dogmatica adversùs omnes hæreses*, Lyon, 1536; Venise, 1575. On trouve, dans les ouvrages d'Euthyme, des renseignements assez précieux sur plusieurs points de l'Histoire ecclésiastique.

EUTHYMÈNE, navigateur marseillais. Tout ce que nous en savons se trouve renfermé dans trois passages fort courts, l'un de Sénèque, l'autre de Plutarque, le troisième d'Aristide, et ces trois auteurs paraissent tous avoir puisé à la même source, dans Eudoxe de Cnide, qui s'appuyait du témoignage d'Euthymène, pour ajouter plus de poids à son opinion sur la cause des inondations périodiques du Nil. Euthymène se vantait d'avoir navigué sur la mer Atlantique ; il ajoutait que les eaux de cette mer étaient douces, et d'une couleur semblable à celle du Nil, et nourrissaient des crocodiles ainsi que ce fleuve. Ce passage a suffi pour faire d'Euthymène un savant astronome, contemporain de Pythéas, qui avait navigué sur la côte d'Afrique, et était parvenu jusqu'au Sénégal, et peut-être même au delà. Euthymène vivait vers l'an 400 avant J. C., et seulement deux siècles après la fonda-

tion de Marseille, sa patrie. Les mensonges par lesquels il cherchait à accréditer le récit de ses courses maritimes, prouvent qu'il n'avait pas navigué dans la mer Atlantique au delà de *Gadès* ou *Cadiz*.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre grec, vivait vers l'an 540 de J. C. Il est auteur de deux *Commentaires;* l'un, sur Apollonius de Perge, se trouve dans l'édition d'Apollonius par Halley; l'autre, sur quelques-uns des ouvrages d'Archimède, Bâle, grec-latin, 1544.

EUTROPE (FLAVIUS EUTROPIUS), historien latin du 4e siècle, a laissé entre autres ouvrages un abrégé de l'histoire romaine intitulé: *Breviarum rerum romanarum,* en X livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empereur Valens, auquel cet ouvrage fut dédié. La première édition est celle de Rome, 1471, in-fol.; la plus estimée, celle d'Havercamp, Leyde, 1729, in-12, rééditée par H. Verheik, ibid., 1762, 2 vol. in-8°, reproduit à Londres, 1821, in-8°. Cette histoire a été traduite plusieurs fois en français; la meilleure traduction est celle de l'abbé Paul, Lyon, 1809, in-12.

EUTROPE, eunuque, ministre de l'empereur Arcadius, naquit en Arménie. Destiné dès son enfance à l'esclavage et aux plus viles fonctions, vendu cent fois, chassé dans sa vieillesse comme un esclave inutile de la maison du général Arinthée, dont il servait la fille, il parvint à entrer chez le consul Abundantius, qui le plaça au nombre des eunuques du palais en 393. A force de souplesse et d'hypocrisie il se fit remarquer de l'empereur Théodose, qui le chargea de quelques missions, et lui donna de l'avancement. Arcadius étant monté sur le trône le nomma grand chambellan. Rufin, favori de l'empereur, se flattait de faire asseoir sa propre fille sur le trône. Eutrope rompit adroitement ce mariage, et fit conclure celui d'Eudoxie; il aida cette princesse à perdre Rufin, et s'appropria les biens du proscrit. Sa jalousie et ses basses intrigues contre Stilicon privèrent Arcadius des secours que ce général lui amenait contre les Goths. Il perdit successivement Abundantius, qui l'avait tiré de la poussière, Timaze, général distingué, et son fils Syagrius, qui périrent dans les sables des oasis. En 398 Eutrope concourut à l'élévation de S. Jean Chrysostôme sur le siége patriarcal de Constantinople; mais l'austère vertu du saint prélat excita bientôt sa haine. L'orgueilleux eunuque ne voyait autour de lui que des esclaves et des flatteurs; on l'appelait le père de l'État, le 3e fondateur de Constantinople. Ses statues ornaient les places publiques et les édifices. Il passait les nuits à table et les jours au théâtre, et pour insulter la nature comme il insultait l'empereur et l'empire, il se maria avec une grande solennité. Le palais se remplit d'eunuques et d'esclaves qui briguaient sa faveur; un instant la renversa. Gaïnas sa créature, non moins ambitieux, non moins perfide qu'Eutrope, excita des révoltes contre lui, prit lui-même les armes, et, quand il se sentit assez fort, écrivit à Arcadius que le seul moyen de sauver l'empire était de livrer Eutrope aux mécontents. Quelques larmes de l'impératrice Eudoxie que l'eunuque n'avait pas su ménager achevèrent de décider l'empereur. Bientôt l'orgueilleux favori n'eut plus de refuge que dans une église, sous la protection de ce même Chrysostôme qu'il avait persécuté, et dont l'éloquence arrêta ses meurtriers; mais Eutrope ayant voulu s'échapper la nuit fut arrêté et conduit dans l'île de Chypre. La haine de Gaïnas et d'Eudoxie l'y poursuivit; on le ramena près de Chalcédoine, où on lui fit son procès. Il eut la tête tranchée en 399.

EUTYCHÈS, célèbre hérésiarque, né à Constantinople vers la fin du 4e siècle, se consacra dès sa jeunesse à la vie monastique, se distingua par sa piété et la régularité de ses mœurs, et devint abbé d'un monastère où il s'était retiré près de Constantinople. Son ardeur à combattre l'hérésie de Nestorius, l'ignorance des questions obscures qu'il agitait, l'entraînèrent lui-même dans l'hétérodoxie. Le dogme principal du nestorianisme était l'existence de deux personnes en J. C.; Eutychès rejeta les deux natures reconnues par l'Église; et cette opinion, que ses moines adoptèrent d'abord, se répandit bientôt au dehors; l'eunuque Chrysaphius, ministre de l'empereur Théodose II, s'en déclara le partisan, ainsi que l'impératrice Eudoxie Athénaïs; et leur exemple trouva de nombreux imitateurs. Eusèbe de Dorylée et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de ramener Eutychès à la doctrine orthodoxe; il persista dans son erreur, et le patriarche crut alors devoir le citer devant un concile assemblé dans la capitale de l'empire d'Orient. Eutychès y parut, fut condamné, excommunié, déposé sur le refus qu'il fit de se soumettre. Théodose II, excité par son ministre, résolut de poursuivre à leur tour les membres du concile qui avaient prononcé le jugement; il en convoqua un nouveau à Éphèse, où toutes les formes furent violées, Eutychès absous, le patriarche Flavien anathématisé, et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité, qu'il mourut de ses blessures trois jours après. C'est ce concile que les historiens ont nommé *le brigandage d'Éphèse.* Vainement le pape saint Léon conjura-t-il l'empereur de convoquer en Italie un 3e concile; Théodose s'y refusa; mais Eutychès ne jouit pas longtemps de son triomphe: Théodose mourut; Marcien, son successeur, d'accord avec saint Léon, convoqua le concile général de Chalcédoine, où l'anathème contre Eutychès fut confirmé; et celui-ci mourut peu de temps après. Malgré sa proscription, cette hérésie subsista pendant un grand nombre d'années.

EUTYCHÈS ou **EUTYCHUS**, grammairien du 16e siècle, disciple de Priscien, est auteur de deux livres *de Discernendis conjugationibus,* publiés à Tubingen en 1537, par Camerarius, qui les a réunis à quelques opuscules de Victorin et de Servius; ils ont été réimprimés dans les *Grammatici veteres* de Pustchius. Cassiodore, dans le 9e chapitre de son *Orthographia,* rapporte quelques fragments d'un traité *de Aspiratione* du même auteur, qui paraît avoir composé plusieurs autres écrits qui ne nous sont point parvenus.

EUTYCHIDES, sculpteur grec, et de l'école de Sicyone, fut un des élèves de Lysippe. Fils de Zoïde de Milet, il fleurit dans la 120e olympiade, et fut le contemporain et l'émule d'Euthycrate, de Lahippe, de Céphisodore, de Timarque et de Pyromaque. Ses principaux ouvrages étaient une statue de l'*Eurotas*, faite, suivant l'expression de Pline, *avec un art plus coulant que le fleuve lui-même;* un *Bacchus,* qu'Asinius Pollion fit plus tard placer à Rome dans ses monuments; une sta-

tue de la *Fortune,* honorée d'un culte particulier chez les Syriens. Il y eut un autre Eutychides, peintre, cité par Pline.

EUTYCHIEN, élu pape le 5 janvier 275, succéda à S. Félix Ier du nom. Il était né en Toscane; et, quoiqu'il ait gouverné l'Église pendant près de 9 ans, l'histoire ne nous apprend aucune particularité intéressante de sa vie. Plusieurs personnes croient qu'il souffrit le martyre. Cependant, l'ancien calendrier romain ne le place que parmi les évêques confesseurs, morts en paix pour la foi, mais préparés à souffrir pour elle. Ce fut sous son pontificat que parut le chef des hérésiarques manichéens, dont les erreurs troublèrent longtemps la paix de l'Église. Eutychien mourut à Rome, le 7 décembre 283.

EUTYCHIUS, patriarche melchite d'Alexandrie, appelé par les Arabes *Saïd-Ben-Batric,* né en Égypte l'an de l'hégire 263 (de J. C. 876), gouverna l'Église depuis 933 jusqu'en 940, se distingua par une profonde connaissance de l'histoire ecclésiastique, et pratiqua la médecine avec succès. On a de lui une *Histoire universelle* depuis le commencement du monde jusqu'à l'an de l'hégire 326 (de J. C. 937), traduite en latin par Selden sous ce titre : *Eutychii Ægyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, Ecclesiæ suæ origines,* etc., Londres, 1642, in-4°; par Pococke sous le titre de *Contextio gemmarum sive Eutychii patris Alexandrini annales,* ibid., 1658, 2 vol. in-4°; le 2e vol. renferme des *Tableaux chronologiques* et des *Lettres ;* il a composé plusieurs ouvrages de médecine, dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.

ÉVAGORAS, roi de Salamine dans l'île de Chypre, descendait de Télamon, fondateur de cette ville. Aidé de quelques amis, il remonta sur le trône de ses ancêtres; plus tard, il soumit les petits États voisins, et finit par se déclarer indépendant du roi de Perse. Soutenu dans sa révolte par Amasis, roi d'Égypte, et par les Athéniens, il arma une flotte; mais vaincu dans un combat, puis assiégé dans sa capitale, il fut obligé de se remettre à la discrétion du vainqueur. Il fut tué par un eunuque l'an 374 avant J. C. Isocrate prononça son *Oraison funèbre,* que le temps nous a conservée.

ÉVAGORAS, 2e fils du précédent, devint roi de Salamine après la mort de son frère aîné Nicoclès, fut chassé du trône par Protagoras, son frère cadet, et mis à mort sur l'ordre du roi de Perse, Artaxercès Ochus, qui lui avait d'abord confié un gouvernement en Asie.

ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, élu à la place de Paulin en 388, mort en 392, a traduit en latin une *Vie de saint Antoine* par Athanase, imprimée dans la légende, Milan, 1474, etc.

ÉVAGRE, surnommé *le Scolastique*, né à Épiphanie en Syrie vers 536, fut un des avocats les plus distingués d'Antioche. Il servit de secrétaire à Grégoire, évêque de cette ville, pour sa correspondance avec Tibère-Constantin, fut nommé questeur de ce prince et garde des dépêches du préfet sous Maurice, son successeur. On a de lui une *Histoire ecclésiastique* en VI livres, depuis l'an 431, époque de la condamnation de Nestorius au concile d'Éphèse, jusqu'à 593. Elle a été traduite en latin par Wolfg. Musculus, Christophorson et Adr. Valois, et en français par le président Cousin. On la trouve réunie aux histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, Paris, Rob. Estienne, 1544, in-fol., et dans les différentes éditions des auteurs de l'*Histoire ecclésiastique*.

EVAGRE, *Ponticus* ou *Hyperborita*, professeur de littérature sacrée à Constantinople en 381, avait suivi les leçons de saint Grégoire de Nazianze et de saint Macaire, l'un des plus illustres solitaires de la Thébaïde. Il partagea les erreurs d'Origène, et quelques-unes de ses maximes provoquèrent les censures du 5e synode en 553, et du concile de Latran en 649. Ses principaux écrits sont : *Monachus, sive de vitâ practicâ*, publié par Cottelier dans ses *Monum. eccl. gr.; Gnosticus, sive de iis qui scientiam consequi meruerunt,* traduit en latin par Suarez et inséré avec le texte grec dans son édition des œuvres de saint Nil; *Antirrheticus*, traduit en latin par Gennade, et publié par Émeric Bigot à la suite de la *Vie de saint Jean-Chrysostôme,* Paris, 1680, in-4°; *Sententiarum libri II*, traduit en latin par Gennade, et inséré dans la *Bibliotheca patrum*, Lyon, 1677, tome XXVII.

ÉVAGRE, prêtre du 5e siècle, disciple de saint Martin de Tours, passe pour auteur des deux ouvrages suivants : *Altercatio Simonis judæi et Theophili christiani*, publié par D. Martenne dans le *Thesaurus anecdotorum; Collatio sive altercatio Zachæi christiani cum Apollonio ethnico philosopho*, imprimé avec des notes et des leçons de différents manuscrits dans le *Spicilegium*, édition de la Barre.

EVANGELI (Antoine), poëte italien, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, mort à Venise le 28 janvier 1805, dans la maison professe des religieux somasques, dont il avait pris l'habit dès sa jeunesse, a laissé les ouvrages suivants : *Amor musico, poemetto in ottava rima,* Padoue, 1776; *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793, et un choix des meilleurs morceaux de différents auteurs italiens sous ce titre : *Scelta d' orazioni italiane de' megliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8°. Il fut aussi l'éditeur des *Opere varie* de J. Stellini, qui avait été son guide dans ses études littéraires.

EVANS (Arise ou Rise), astrologue gallois du 17e siècle, chassé, par suite de ses débauches, d'une cure qu'il possédait au comté de Stafford, enseigna les mathématiques à Londres, s'occupa d'astrologie et de nécromancie, et publia, de 1613 à 1623, des *Almanachs* et des *Pronostics*.

EVANS (Abel), poëte anglais, surnommé l'*Épigrammatiste,* vicaire de Saint-Gille, à Oxford, vers 1711, a laissé quelques poésies, dont les meilleures se trouvent dans le recueil de Nichols.

EVANS (Jean), théologien gallois non conformiste, né à Wrexham, dans le Denbighshire, en 1680, mort à Londres en 1730, s'était livré à la prédication, et a laissé des *Sermons à l'usage des jeunes gens*, 1725, in-8°; deux *Lettres sur l'importance des conséquences de l'Écriture*, 1719, in-8°; et des *Discours pratiques sur le caractère du chrétien*, 1729, in-8°.

EVANS (Evan), théologien et poëte anglais, curé de Llanvair-Talyhaern, dans le Denbighshire, né en 1730, mort le 4 septembre 1788, a publié en latin une *Disser-*

tation sur les bardes, 1764, in-4°; *The love of our Country, with histor. notes*, 1772, in-4°, etc.

EVANS (Olivier), un des plus habiles mécaniciens des États-Unis et l'inventeur des machines à vapeur à haute pression, est encore un de ces martyrs de la science qui ont fait immensément pour la société et que la société a laissés languir, mourir sans récompense. Né en 1755 aux environs de Philadelphie, il donna dès l'enfance les preuves d'une intelligence supérieure. Il fut placé en apprentissage chez un charron. Il venait d'en sortir, quand par suite des démêlés entre l'Angleterre et les colonies de l'Amérique du Nord en 1777, celles-ci se virent tout à coup privées d'une foule d'objets de première nécessité pour leurs fabriques. Telles étaient entre autres les cardes à coton et à laine. Evans alors débuta dans la carrière du mécanicien par deux machines, dont l'une faisait par minute 3,000 dents de cardes, tandis que l'autre perçait les cuirs de 200 paires de cardes en 12 heures de travail. Il introduisit ensuite divers perfectionnements aux moulins de meunier qui donnèrent une économie de deux tiers sur la main d'œuvre. Deux pas immenses signalent sa présence dans l'histoire des machines à vapeur. L'un c'est la maximisation de la force de la vapeur; l'autre, c'est l'application de cette force, quelle qu'elle soit, aux machines locomotives. Le 2 décembre 1773 (il avait 18 ans alors), un de ses frères, revenant d'une veillée de village lui dit comme quoi il s'était, avec ses amis, diverti à faire ce qu'on appelait des pétards de Noël. Ce jeu consistait à boucher la lumière d'une culasse de fusil, à verser un peu d'eau dans le fond, à bourrer par-dessus et à placer ce petit appareil dans un feu de forge : bientôt la culasse éclatait avec fracas. Depuis ce soir de Noël 1773, Evans avait en tête le fait capital à l'aide duquel un jour il devait trouver la haute pression. Ce fait l'avait saisi de la manière la plus vive. Son apprentissage, ses cardes, ses moulins, mille autres soins, vingt autres machines ou perfectionnements se disputèrent ensuite son temps et ajournèrent la maturité de ses idées. Personne n'ajoutait foi aux miracles promis par la machine à haute pression. Evans, refusé par tout le monde, venait de dépenser son dernier dollar à construire à ses frais une voiture qui marchait en 1801, et que tout le monde pouvait voir; il avait fait aux incrédules la réponse faite jadis à Zénon d'Élée qui niait le mouvement. Il fallut bien alors renoncer à voir en lui un songe-creux. Mais on se récria sur l'imperfection de ce premier essai, sur la nécessité de perfectionnements nouveaux, sur les dépenses qu'occasionneraient les expériences, etc. Cependant les premières idées d'Evans devenaient populaires : Trevethick et d'autres faisaient en Angleterre des machines à haute pression. Des accidents terribles eurent lieu et causèrent au public un effroi qui ne s'est bien dissipé que depuis quelques années. Personne plus qu'Evans n'a contribué à ce résultat. Créateur d'un établissement de machines à haute pression, il en construisit un nombre immense et dont pas une n'a produit d'accident, bien qu'elles eussent souvent une force expansive de 120 à 150 livres par pouce carré en sus de celle de la pression atmosphérique; et bientôt il indiqua dans un livre usuel les moyens d'éviter dans la construction de ces machines, les causes qui peuvent les rendre si funestes. Rarement la mécanique a si promptement rempli et plus que rempli toutes ses promesses que lorsque par la main d'Evans elle a donné aux deux mondes les machines à haute pression. En 1814, le congrès général des États-Unis nomma Evans comme un des hommes bienfaiteurs de leur patrie, et en récompense lui accorda le prolongement de son privilége jusqu'en 1825. Mais un de ces incendies trop fréquents aux États-Unis réduisit en cendres son bel établissement de Pittsburg, et lui détruisit pour 100,000 francs de machines. La nouvelle de ce désastre atteignit Evans à New-York le 11 mars 1811; ce fut pour lui le coup de la mort, il expira quatre jours après. On a de lui : *Guide ou Manuel des constructeurs des moulins et des meuniers*, un vol. in-8°, avec 26 planches; *Guide de l'ingénieur-mécanicien, constructeur des machines à vapeur*, 1805.

EVANS (Jean), littérateur anglais, élève de l'université d'Oxford, exerça les fonctions de l'enseignement à Bristol, où il est mort en avril 1832. On a de lui : *Voyage dans le nord du pays de Galles en 1789, et à d'autres époques; Précis historique sur Bristol;* et quelques autres publications.

EVANS (Guillaume-David), magistrat à Manchester et juriste savant, mourut le 17 février 1823, après avoir donné au public une 6ᵉ édition très-augmentée de l'ouvrage de Salkeld, intitulé : *Cas jugés au Banc du roi*, Londres, 1795, 3 vol. in-8°; *Essai sur l'action qui peut s'intenter pour prêt et livraison d'argent*, etc.; *Tableau général* (a general View) *des décisions de lord Mansfield dans les causes civiles*, etc.

EVANSON (Édouard), théologien anglais, né à Warrington, en 1731, fut élevé à l'université d'Oxford, et consacra ensuite plusieurs années à l'instruction publique. Étant entré dans les ordres, il obtint plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, dans le comté de Glocester, à laquelle il fut nommé en 1769. Un sermon qu'il prêcha en 1771, en faveur d'une réforme à faire à cet égard, fut particulièrement l'objet d'une dénonciation publique. Il fut obligé de résigner sa cure 1778. La relation de cette affaire fut publiée la même année par le magistrat de Tewkesbury, Évanson avait fait paraître en 1772, sans nom d'auteur, un écrit intitulé : *les Doctrines de la Trinité et de l'incarnation de Dieu*, etc. On a aussi de lui : *Arguments pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail, avec une lettre au docteur Priestley sur le même sujet*, 1792, in-8°. Evanson est mort à Colford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805.

ÉVARIC. *Voyez* **EURIC.**

ÉVARISTE (St.), Grec de naissance, succéda au pape saint Clément l'an 100 de J. C., fut persécuté sous le règne de Trajan, vit l'Église déchirée par diverses hérésies, et mourut en 109; l'Église l'honore comme martyr. On lui attribue la division de Rome en quartiers ecclésiastiques et en paroisses.

ÈVE ou **HÈVE**, en hébreu *Hevah* (mère des vivants), compagne d'Adam et mère de tous les hommes, fut, dans l'œuvre de la création, le dernier être sorti des mains de Dieu, et formée par lui d'une côte enlevée au premier des humains pendant un sommeil mystérieux, pour devenir l'os de ses os et la chair de sa chair. Le texte sacré,

où l'histoire de nos premiers parents est racontée avec la plus noble simplicité, nous retrace la faute et la punition d'Ève, mais ne nous apprend point à quel âge elle mourut. Les uns veulent qu'elle ait vécu à peu près autant qu'Adam, c'est-à-dire, 930 ans. Marianus Victor et Genebrard prétendent qu'elle lui a survécu, et la font vivre 940 ans. D'autres questions se sont élevées au sujet d'Ève; des écrivains se sont livrés au délire de leur imagination sur le serpent, sur l'espèce de l'arbre, sur la nature du fruit : des rabbins ont débité mille extravagances. Bayle, dans son Dictionnaire, rapporte ces rêveries indignes d'une attention sérieuse. Les mahométans ont la mémoire d'Ève en vénération. Comme ils rapportent tout à leur religion, ils montrent dans le voisinage de la Mecque la grotte qu'habitait notre première mère; ils placent son tombeau à Djidah sur la mer Rouge; ils révèrent la montagne d'Arafat, parce qu'Adam et Ève s'y rencontrèrent après une longue absence. Les Orientaux, qui ont mis Adam au rang des bienheureux, lui joignent Ève dans le culte qu'ils lui rendent, et célèbrent la fête de l'un et de l'autre le 19 novembre. Les maronites en font aussi mémoire. Les gnostiques, les manichéens et d'autres hérétiques ont enseigné diverses erreurs au sujet d'Adam et d'Ève. Saint Épiphane parle d'un *Évangile d'Ève,* plein de faussetés et de choses contraires à l'honnêteté et aux bonnes mœurs. On a fait un livre intitulé : *Prophéties d'Ève*, prétendu composé par l'ange Raziel, précepteur d'Adam; enfin il n'est point de folies auxquelles l'esprit humain ne se soit abandonné au sujet de nos premiers parents, dont l'histoire toutefois est racontée avec une si belle et si noble simplicité dans nos livres saints.

ÈVE. *Voyez* **DESMAILLOT.**

ÉVEILLON (Jacques) naquit à Angers, en 1572, d'une famille considérable, et à laquelle l'échevinage de cette ville avait valu la noblesse. Après de bonnes études, il professa la rhétorique à Nantes. Ayant embrassé l'état ecclésiastique et pris l'ordre de prêtrise, il fut successivement pourvu de différents bénéfices, et d'emplois qui pourtant ne lui firent point négliger l'étude. Il fit, en 1645, un voyage à Rome avec Philippe Galet, réformateur de l'abbaye de la Toussaint d'Angers. Il était aussi modeste que charitable. Il mourut au mois de décembre 1651. Il est auteur de : *Réponse aux Factums de M. Miron, évêque d'Angers, pour le Chapitre de la cathédrale de cette ville*; cette pièce est recherchée; *De Processionibus ecclesiasticis liber, in quo earum institutio, significatio, ordo et ritus explicantur,* Paris, 1641, in-8°; *De rectâ Psallendi ratione,* la Flèche, 1646, in-4°, etc.

EVELYN (Jean), savant anglais, né en 1620, à Wolton, comté de Surrey, mort le 27 février 1706, membre de la Société royale, du conseil du commerce et des plantations, et trésorier de l'hôpital de Greenwich, avait acquis dans plusieurs voyages qu'il fit en Italie une connaissance approfondie des antiquités, et a laissé 26 ouvrages sur différents sujets, dont on trouve les titres dans Chauffepié; les principaux sont : *Sylva, ou Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les États de S. M.*, Londres, 1664, in-fol.; il a été réimprimé un grand nombre de fois; les éditions les plus estimées sont celles avec les notes de Hunters, 1786, 2 vol. grand in-4°; 1801, 2 vol. grand in-4°, et 1814; celle-ci est augmentée d'un mémoire de l'auteur, intitulé : *Terra; Discours sur l'origine et les progrès de la navigation et du commerce,* ibid., 1674, in-8°; *Numismata, ou Discours sur les médailles*, avec une *Digression sur la physiognomie,* ibid., 1697, in-fol., avec un grand nombre de figures de médailles modernes. On a publié à Londres en 1819, 2 vol. grand in-4°, plusieurs écrits inédits de cet auteur, sous le titre de : *Diary and correspondance*; ces *Mémoires* intéressants ont été réimprimés en 1826, 5 vol. in-8°.

EVELYN (Jean), fils du précédent, l'un des commissaires du revenu d'Irlande, né à Sayes-House en 1654, mort en 1699, a publié quelques traductions du grec, du latin et du français, entre autres une en vers anglais *des Jardins*, du P. Rapin. On trouve dans les *Mélanges* de Dryden 2 pièces de vers d'Evelyn, intitulées : l'une, *la Vertu,* et l'autre, *le Remède d'amour,* toutes deux très-estimées.

EVÉMÈRE, écrivain grec que l'on croit originaire de Sicile, contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, composa un ouvrage dans lequel il cherchait à saper la religion dans ses fondements. Il prétendait que dans ses voyages il avait visité sur les côtes de l'Arabie une île nommée Panchée, dans laquelle existait une colonne d'or où étaient écrites la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été, les uns rois de cette île, les autres des personnages puissants attachés à leur service; leur mort, également rapportée dans ces inscriptions, détruisait toute idée de leur divinité. Le poëte Ennius traduisit en latin l'ouvrage d'Evémère, qui paraît n'avoir imaginé ce voyage que pour pouvoir y placer ses idées sur la religion. On en trouve quelques extraits dans le 5e livre de Diodore de Sicile, et dans les PP. de l'Église qui ont écrit contre les païens. Les fragments de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le recueil de Columna. L'abbé Sevin a publié des *Recherches* sur la vie et les écrits d'Evémère, dans le t. VIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

EVERAERTS, ÉVERARD ou GÉRARD (Gilles), né à Berg-op-Zoom, exerça la médecine à Anvers, où il publia, en 1583, deux petits vol. in-16, intitulés, l'un : *De herbâ panaceâ quam alii tabacum,* etc., l'autre : *Compendiosa narratio de usu et praxi radicis mechoacan.* Ces deux monographies furent réimprimées collectivement en 1587, avec d'autres pièces hétérogènes qui ont été avec raison bannies de la troisième édition, Utrecht, 1644, in-12, et remplacées par des écrits plus analogues à celui d'Éveraerts. On y trouve la curieuse *Tabacologie* de Jean Neander; les *Lettres* de Guillaume Van der Meer, de Just Raphelen, d'Adrien Falkenburg, sur le tabac; le *Misocapnus* de Jacques Ier, roi d'Angleterre.

EVERAERTS (Martin), médecin et mathématicien, né à Bruges, publia en 1582, des *Éphémérides météorologiques,* en latin, qui furent continuées à Heidelberg, jusqu'en 1615.

EVERAERTS (Antoine), médecin et conseiller de Middelbourg en Zélande, sa patrie, cultiva les diverses branches de l'art de guérir, et surtout l'anatomie, avec beaucoup de zèle et de succès. Attiré à Anvers par une vente de tableaux, dont il était grand amateur, Everaerts

mourut d'une esquinancie peu de jours après son arrivée dans cette ville, le 28 avril 1679. Les ouvrages qu'il a laissés sont en fort petit nombre et très-peu volumineux : *Novus et genuinus hominis brutique animalis exortus,* Middelbourg, 1661, in-12 ; *Lux è tenebris affulsa ex viscerum monstrosi partûs enucleatione,* Middlebourg, 1661, in-12, etc.

EVERARD (Ange), peintre, dit *le Flamand*, parce que son père était de la Flandre, naquit à Brescia, en 1647. Il fut d'abord élève de Jean de Hert, peintre d'Anvers; puis il passa à l'école de François Monti, dit le *Bresan,* dont il s'appropria la manière et le coloris. Jaloux de perfectionner son talent, il se rendit à Rome pour y étudier les ouvrages des grands maîtres, particulièrement les *batailles* du *Bourguignon.* Après deux ans de travaux assidus il revint dans sa patrie, où le mérite de ses productions et les agréments de son esprit lui procurèrent beaucoup de succès ; il n'en jouit que peu de temps, et mourut en 1678.

EVERARDI (Nicolas), en hollandais, *Klaas Everts,* né à Grypskerke, en Zélande, a été un des meilleurs jurisconsultes et un des magistrats les plus distingués de son temps. Après avoir fait de bonnes études à Louvain, il y fut créé docteur en droit en 1493, et il y professa lui-même cette science pendant quelque temps. En 1498 il passa comme juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, fut nommé ensuite chanoine de la collégiale de St.-Gui d'Anderlecht, doyen de Ste.-Gudule de Bruxelles, conseiller de la cour suprême de justice des Pays-Bas à Malines, et enfin, en 1509, président de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande, à la Haye. Il remplit, pendant 18 ans, ce dernier ministère avec la plus honorable réputation de talent et de probité. Ce fut par sa bouche qu'en 1515 Charles-Quint, qui n'était encore que prince royal d'Espagne, annonça aux états de Hollande son dessein de se faire inaugurer comte de Hollande, à Dordrecht. Ce prince le rappela ensuite à Malines, et il mourut dans cette ville, à l'âge de 70 ans, en 1532. Nicolas Everardi est auteur de : *Topica juris, sive loci argumentorum legales,* dont la première édition est de Louvain, 1516, in-fol., et qui ont été réimprimés plusieurs fois ; *Consilia sive responsa juris,* Louvain, 1554.

EVERDINGEN (César van), peintre hollandais, né à Alkmaar, en 1606, et élève de Jean Van Bronkhorst, peignit avec distinction le portrait et l'histoire ; il fut aussi un des plus habiles architectes de son temps. Plusieurs tableaux de ce maître, exécutés pour sa ville natale, s'y font remarquer par le mérite de la couleur et du dessin, et par le feu de leur composition. Il mourut en 1679. Au Musée de la Haye, il y a de ce peintre un tableau représentant *Diogène cherchant son homme sur le marché de Harlem* ; le Musée de Bruxelles a de lui un tableau représentant *Une jeune femme à sa toilette.*

EVERDINGEN (Aldret ou Allard van), peintre, né à Alkmaar en 1621, frère du précédent, fut élève de Roland Savery et de P. Molyn, qu'il surpassa tous deux. Jeté par une tempête sur les côtes de Norwége, il y fit un séjour de plus d'un an, pendant lequel il étudia la nature sauvage de ces contrées, qu'aucun peintre n'a su rendre avec la même vérité. Cet habile artiste mourut en 1675. Il excellait dans le paysage et dans les marines. Le Musée royal de Paris possède de lui un *paysage* représentant un site agreste. Au Musée d'Amsterdam on voit de ce peintre un *Paysage de la Norwége,* avec figures. Non moins habile graveur que bon peintre, on lui doit un grand nombre d'estampes à l'eau-forte, parmi lesquelles on distingue une suite de *Costumes de Norwége,* et une autre de 56 planches in-8° en travers, représentant les différents sujets de la fable de *Reinier le renard, ou le procès des bêtes.* Huber lui a consacré un long et curieux article dans son *Manuel,* VI, 121-29.

EVERDINGEN (Jean), frère et élève des précédents, né dans la même ville en 1625, mort en 1669, peignit d'une manière très-agréable des objets inanimés. Malheureusement ses tableaux sont en très-petit nombre, parce qu'il ne cultiva la peinture que pour son plaisir, et qu'il sacrifia l'amour des arts aux devoirs et aux occupations de l'état de procureur qu'il exerçait avec habileté.

EVERS (Othon-Just), né le 28 août 1728, à Iber, dans le diocèse d'Eimbeck, se rendit en 1750 à Berlin, où il consacra trois années à l'étude de la chirurgie. Après avoir exercé quelque temps cette profession utile dans les hôpitaux, il fut nommé chirurgien-major d'un régiment hanovrien, et devint par la suite chirurgien aulique, emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1800. Evers a beaucoup écrit ; mais aucun de ses ouvrages ne s'élève au-dessus de la médiocrité.

ÉVERS (Charles-Joseph, baron), lieutenant général au service des Pays-Bas, inspecteur général de la cavalerie, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, membre de l'ordre des Deux-Siciles, et commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, naquit à Bruxelles, le 8 mai 1773. Dès que son âge le permit, il suivit la carrière des armes, et fit promptement remarquer son intelligence et son activité dans la cavalerie de la garde nationale de Bruxelles, où il avait été admis au mois de septembre 1787. Le 4 novembre 1788, il fut fait sergent dans un bataillon de chasseurs. Entré plus tard comme sous-lieutenant dans le régiment des dragons de Namur, un des premiers corps de cavalerie des Pays-Bas, il reçut dans cette arme tous les grades de la milice. Après la rentrée des Autrichiens dans ces provinces, il passa au service de France, ne démentit pas sa réputation de courage et de fidélité en combattant pour sa nouvelle patrie, et dut tout son avancement à plusieurs beaux faits d'armes. Sa brillante valeur lui ouvrit les portes de Menin, où il entra à la tête de l'avant-garde. Évers ne se distingua pas moins, le 6 septembre 1792, sur les bords de la Lys, en se jetant à la nage avec quelques soldats liégeois et belges pour délivrer des Français qu'on venait de faire prisonniers, et dans cette rencontre, il fut blessé d'un coup de sabre à la tête. Il servit successivement dans les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, sous Rochambeau, la Bourdonnaye, Dumourier et Jourdan, puis vers le Rhin, dans le Hanovre et en Italie, sous Pichegru, Moreau, Masséna et Mortier. Chaque campagne lui fournissait l'occasion de montrer sa bravoure personnelle ; il fit prisonniers plusieurs officiers supérieurs, et enleva souvent des drapeaux ou des canons. Le 28 frimaire an IX, suivi d'un escadron de hussards du 5e régiment, il enfonça deux bataillons du

corps d'élite désigné sous le nom de *Manteaux-rouges*, et un coup de feu le renversa de cheval. Chargé trois ans après d'organiser une légion hanovrienne, le colonel Évers mérita les éloges des généraux en chef sur la discipline et la belle tenue de ce corps dont il conserva le commandement. Dans le royaume de Naples, il prit d'assaut, avec l'audace la plus heureuse, la forteresse vaillamment défendue de Civitella-del-Tronto. Ayant dressé lui-même la première échelle, et suivi de ses chasseurs, il escaladait les remparts sous une grêle de pierres et un feu bien nourri, lorsqu'un coup de grenade lui cassa le bras; mais il ne cessa pas de combattre, et reçut encore deux autres blessures. Ces Hanovriens et leur chef soutinrent dans d'autres contrées leur réputation. Faisant partie, en 1809, de la division Franceschi dans la Galice, ils attaquèrent des insurgés retranchés sur une chaîne de collines, les délogèrent en leur faisant éprouver une grande perte, et assurèrent ainsi le succès du combat général dont près de 8,000 prisonniers furent le résultat. Dans cette affaire le colonel Évers, après s'être saisi d'un drapeau, avait aussi fait prisonnier de ses propres mains le lieutenant général espagnol Maïz. Dans la retraite de Braga, culbutant et poussant jusqu'aux portes de Guimaraens l'aile droite des Portugais, il s'empara d'une partie des bagages, ainsi que de beaucoup de prisonniers, après avoir franchi une redoute, et reçut du maréchal duc de Dalmatie les plus grands éloges. A Porto, où il commandait l'arrière-garde, il reçut une blessure grave, et fut démonté deux fois. Un décret du 31 mars 1812, le nomma général de brigade. Il escorta, à l'entrée de la campagne de Russie, un convoi d'argent que, malgré de nombreux Cosaques, il fit entrer intact dans Smolensk, quoiqu'il n'eût que 3,000 cavaliers pour la sûreté de ces chariots chargés de onze millions. Conduisant ensuite 5,000 hommes à la rencontre de l'empereur, pour lui ménager dans sa retraite un passage à travers l'ennemi, le général Évers rétablit les ponts brûlés par les Russes, ouvrit une nouvelle communication de Viasma à Kalouga, et fut nommé baron de l'empire. Retenu à Kœnigsberg par suite de ses fatigues et de ses blessures, le général Évers fut fait prisonnier, le 5 janvier 1813. L'intervention du prince royal de Suède lui ayant rendu la liberté, en 1814, et la Belgique ayant été détachée de la France, Évers renonça au grade de lieutenant général que Louis XVIII venait de lui conférer, mais il reçut du roi des Pays-Bas le même titre, le 18 septembre 1814. Il fut généralement approuvé dans l'organisation de la cavalerie belge, dont il eut soin que les plus beaux corps fussent composés en partie d'hommes qui avaient servi parmi les Français. Après avoir été à la tête de la cavalerie de l'armée de réserve, le général Évers se vit chargé définitivement du sixième commandement général. Conservant beaucoup d'attachement pour le pays dont il avait partagé la gloire, il rendit de nombreux services aux réfugiés français, en 1815. Une maladie provenant des longs travaux du général Évers et de ses blessures, termina ses jours, le 9 août 1818, au château de Jambes, dans la province de Namur. Une loyauté, une franchise égales à son courage, le firent vivement regretter: des députations de la plupart des corps de l'armée assistèrent au service qui fut fait en son honneur, le 12 septembre, dans l'église du Grand-Béguinage, à Bruxelles.

EVERTSEN (Corneille), lieutenant-amiral hollandais, fut tué dans le fameux combat des Dunes contre les Anglais en juillet 1666. — Jean, son frère, qui avait pris sa retraite depuis peu de temps, rentra au service et fut tué quelques mois après sur son bord. Son père, l'un de ses fils et quatre de ses frères étaient morts pour leur patrie.

ÉVILMERODACH, roi de Babylone, que Ptolémée, dans son *Canon*, nomme *Ilvarodamus*, monta sur le trône, après la mort de Nabuchodonosor, son père, l'an 561 avant J. C. Il tira Joachim, roi de Judée, de la prison où Nabuchodonosor l'avait fait mettre et le traita avec beaucoup d'humanité. Bientôt après Évilmerodach fut victime d'une conspiration tramée contre lui par Niriglissor, son beau-frère, et il fut tué, l'an 559 avant J. C.

ÉVODE, l'un des 72 disciples de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre au siége d'Antioche, mourut martyr vers la fin du 1er siècle.

EWALD (Jean), poëte danois, né en 1743, mort en 1781, a composé des odes, des tragédies et des élégies très-estimées. On s'accorde à regarder sa tragédie de *la Mort de Balder* comme un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Copenhague, 1781-91, 4 vol. in-8°, gravures de Chodowiecki.

EWALD, frère du précédent, lieutenant général des armées danoises, né en 1725, mort à Kiel le 28 mai 1813, fit ses premières armes en Amérique au service du landgrave de Hesse, et perdit un œil dans cette guerre; il passa ensuite au service de Danemark, fut chargé de poursuivre, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le major Schill qui, malgré le désaveu du roi de Prusse, son souverain, faisait la guerre à la France, poussa l'ennemi jusque dans Stralsund et emporta la place d'assaut. Schill y périt, ainsi que la plupart de ses officiers. Ewald a laissé un ouvrage estimé: *Sur la guerre des troupes légères.*

EWERS (Joseph-Philippe-Gustave), savant allemand, né le 4 juillet 1781 dans l'évêché de Corvey, alla finir ses études à l'université de Gœttingue en 1799. Il se rendit en Russie et obtint bientôt une chaire dans l'université de Derpt. Vers 1808, il conduisit ses élèves à Moscou, et là, entre autres notabilités littéraires, il connut le célèbre Karamsin, historien de la Russie. En 1809, il fut reçu correspondant de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. De 1819 à 1830, les suffrages de ses collègues le portèrent constamment à la place de recteur de l'université. Aux travaux de l'administration et du professorat, il en joignit encore d'autres, tant comme censeur des feuilles quotidiennes de Derpt, que comme vice-président du comité de censure. Il était membre de plusieurs académies, sociétés savantes, et décoré des ordres de Saint-Vladimir et de Sainte-Anne. Ewers est mort le 8 novembre 1830. On trouve la liste de ses productions dans le Dictionnaire universel des écrivains et des savants, de Recke et Napiersky, tome Ier, page 539.

EWES (sir Sydmonds d'). *Voyez* **DEWES**.

EXIMENO (don Antoine), savant jésuite, né à Va-

lence en 1729, fut choisi en 1764 pour enseigner les mathématiques et l'artillerie aux jeunes seigneurs élèves de l'école royale que l'on venait d'établir à Ségovie, et publia pour leur instruction une *Histoire militaire de l'Espagne*, Ségovie, 1769, in-4°; et le *Manuel de l'artilleur*, ibid., 1772, in-8°. Après l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome et publia sur la musique un écrit qui fixa sur lui les regards de toute l'Italie, et le fit connaître du reste de l'Europe. Il mourut en 1808. Son ouvrage a pour titre : *Dell' origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4°. On a aussi de lui une apologie de l'ouvrage de l'abbé Andrès : *Sur l'origine, les progrès et l'état de la littérature ecclésiastique des siècles barbares*, consignée dans une *Lettre* qu'il fit imprimer à Mantoue en 1783.

EXMOUTH (EDWARD PELLEW, lord), amiral anglais, baronnet, pair d'Angleterre, commandeur du Bain, etc., naquit le 19 avril 1757 à Douvres, ou son père le capitaine de la marine royale Pellew avait obtenu l'emploi lucratif de collecteur des douanes. Il entra jeune dans la marine et reçut une éducation distinguée. Il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1780, et fit avec distinction la guerre d'Amérique; en 1782 il parvint au rang de capitaine de vaisseau. En 1793, il montait la frégate *la Nymphe*, avec laquelle il livra un combat sanglant à la frégate française *la Cléopâtre*, dont il s'empara après la plus vigoureuse résistance. Cet exploit lui valut le titre de baronnet. Commandant ensuite le vaisseau *le Lançor*, sir Edward Pellew détruisit, près des côtes d'Irlande, une petite division de bâtiments français commandée par le capitaine Bompart. En 1802, il entra à la chambre des communes comme membre de Barnstable dans le Devonshire, y défendit lord Saint-Vincent, alors chef de l'amirauté, accusé par l'opposition d'avoir négligé la marine, fut fait contre-amiral du pavillon blanc, et, en 1804, nommé commandant en chef des forces navales anglaises dans l'Inde. Créé pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de lord baron Exmouth, en 1804, et chevalier grand-croix de l'ordre du Bain, il eut, l'année suivante, le commandement en chef des forces navales de la Méditerranée. Il se préparait aux siéges de Gènes et de Livourne, quand la nouvelle de la déchéance de Napoléon lui apprit que la guerre était finie, et qu'il n'avait qu'à préparer ses frégates pour la translation de l'ex-empereur et de sa suite à l'île d'Elbe. A son retour en Angleterre, il fut élevé, par le régent, au rang de pair avec le titre de baron Exmouth de Canonteign, une dotation de 50,000 francs et le ruban que bientôt il échangea pour la grand'croix du Bain. L'année suivante, lors du débarquement de Napoléon en France, il conduisit dans la Méditerranée une escadre dont le but était de se mettre en communication avec le midi de la France et avec l'Espagne, afin de hâter une réaction contre Napoléon, et qui fut pour beaucoup dans l'expulsion de Murat et la restauration du roi de Naples. Une dernière campagne devait mettre le comble à sa gloire: ce fut celle que la Grande-Bretagne et la Hollande réunies dirigèrent contre Alger en 1816. Dès le mois de mars de cette année, il avait été chargé de demander aux trois puissances barbaresques occidentales la reconnaissance de la république des îles Ioniennes, la paix pour les royaumes de Naples et de Sardaigne, et la libération des esclaves chrétiens. Bien qu'il eût mené la négociation avec adresse et vigueur, on tergiversait, à Alger surtout; il fallut en venir à d'énergiques demandes, et même faire prendre à ses vaisseaux une position menaçante pour que le dey se décidât à promettre à peu près tout, mais il demanda un délai pour en référer à la Porte Ottomane relativement à la clause de l'abolition de l'esclavage. A peine Exmouth avait-il porté en Angleterre la nouvelle de cette soumission, qu'on apprit que le dey ne tenait aucun compte de sa promesse, et que des corailleurs anglais, français, espagnols venaient d'être massacrés à Bone par les Algériens. Il reprit incontinent la route d'Alger, accompagné de 19 voiles britanniques, s'adjoignit, chemin faisant, l'amiral hollandais Van Capellen qui commandait six frégates, et parut devant Alger le 26 août à une heure après-midi. Le lendemain un parlementaire dépêché au dey alla le sommer de remplir ses engagements, et lui donna trois heures pour rendre réponse. Au bout de ce temps, la solution se faisant encore attendre, et même le dey faisant tirer sur la flotte combinée, le vaisseau amiral *la Reine Charlotte* alla s'embosser à 40 pieds du môle, de telle façon que son beaupré touchait les maisons; les autres vaisseaux furent répartis avec un ordre et une précision admirables, de manière à se soutenir mutuellement; la division hollandaise fut chargée de faire taire les batteries ennemies qui eussent pu prendre en flanc ses alliés; et, à trois heures moins un quart, les bombes, les fusées à la Congrève commencèrent à pleuvoir sur la ville et sur les navires algériens. Mais l'incident décisif, ce fut l'audace de deux officiers qui allèrent attacher une chemise soufrée à la première frégate algérienne qui barrait l'entrée du port. Un vent d'est assez frais qui soufflait en ce moment communiqua bientôt le feu à toute l'escadre. Tous les bâtiments algériens, sauf un seul, c'est-à-dire quatre grosses frégates, cinq grandes corvettes, une foule de vaisseaux marchands et de navires de petite dimension furent incendiés, et les flammes s'étendirent à l'arsenal, aux magasins où étaient les cordages, les voiles, les bois de construction, et à d'autres édifices : 6 à 7000 Algériens furent tués ou blessés. Enfin, à 9 heures du soir, le feu de la flotte combinée se ralentit, et à 11 heures et demie, il s'éteignit tout à fait: le dey avait consenti à tout. Le 28, Exmouth entra dans le port. Le 30 fut conclu le traité aux termes voulus par le vainqueur. Non-seulement le dey délivrait à l'heure même et sans aucune rançon tout ce qu'il y avait d'esclaves chrétiens dans Alger (1,200) et faisait rechercher, pour les remettre le lendemain à midi, tous ceux qui étaient dispersés dans l'intérieur du pays, mais encore l'esclavage des chrétiens était à jamais aboli en principe: le consul anglais, qui avait été jeté en prison, recevait, outre une indemnité pour ses pertes, des excuses publiques du dey: on restitua toutes les sommes reçues dans l'année par le dey pour le rachat des prisonniers, notamment 357,000 piastres au roi des Deux-Siciles, et 25,000 au roi de Sardaigne. La Hollande participa aussi aux avantages de ce traité. Une acclamation universelle salua ce triomphe qui lavait la honte de l'Europe, et qui laissait lire dans un avenir prochain l'entière destruction de la piraterie algérienne. Avec les

éloges de tous les partis et des nations étrangères, avec des épées d'honneur, avec des pièces d'argenterie (dont une ne coûtait pas moins de 28,000 francs), lord Exmouth reçut de son souverain la dignité de vicomte (septembre 1816), et en 1817, le commandement en chef de Plymouth. Il le garda quatre ans. Puis, las d'honneurs et de travaux, il se confina dans sa belle retraite de Teignmouth, d'où il ne sortait que pour prendre part, de loin en loin, aux actes de la chambre des pairs. C'est dans cette résidence qu'il mourut le 23 janvier 1833.

EXPERIENS. *Voyez* **BUONACCORSI.**

EXPILLY (Claude), conseiller d'État et président au parlement de Grenoble, naquit à Voiron, bourg du Dauphiné, le 21 décembre 1561. Son père, sergent de bataille dans l'armée commandée par le duc de Montpensier, fut tué près de Chabrillant, le 22 septembre 1574. Le jeune Expilly, qui commençait alors ses études au collège de Tournon, fut envoyé à Paris pour les continuer. Il fréquenta ensuite, pendant plusieurs années, les cours des plus célèbres professeurs de Turin et de Padoue. Il ne tarda pas à acquérir une charge au parlement. Pendant les troubles de la Ligue, il fut obligé de suivre le parti dominant; mais il se conduisit dans sa place avec tant de modération qu'il acquit l'estime des deux partis, et que le duc de Lesdiguières, après la prise de Grenoble, fut le premier à lui offrir son amitié, et lui fit obtenir la charge de procureur général à la chambre des comptes de Grenoble. Henri IV et Louis XIII employèrent Expilly dans des négociations en Savoie et en Piémont. Il mourut à Grenoble le 25 juillet 1636. Antoine de Boniel de Catilhon, son petit-neveu, a fait imprimer sa *Vie*, Grenoble, 1660, in-4°. On a de lui : des *Plaidoyers*, Paris, 1612, in-4°, on en connaît 6 éditions; *Traité de l'orthographe française*, Lyon, 1618, in-fol.; *Poésies*, Grenoble, 1624, in-4°.

EXPILLY (Jean-Joseph), abbé, né à Saint-Remy en Provence en 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine-trésorier du chapitre de Sainte-Marthe de Tarascon, et membre de plusieurs académies; il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observations sur les pays qu'il visitait, et publia plusieurs ouvrages géographiques qui sont encore recherchés et estimés à cause de l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées. Il mourut en 1793. Ses principaux ouvrages sont : *Cosmographie* (en 5 parties), 1749, in-8°; *Polychrographie*, 1775, in-8°; *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-1770, 6 vol. in-fol., ouvrage très-estimé, quoiqu'il ne soit pas terminé; *le Géographe manuel*, 1757, in-18, souvent réimprimé.

EXPILLY (Louis-Alexandre), né à Brest, alla étudier la théologie à Paris. Il était curé de Saint-Martin de Morlaix en Bretagne, lorsque, en 1789, il fut député aux états généraux par le clergé du bailliage de Saint-Pol-de-Léon. Il siégea dans cette assemblée avec les partisans de la révolution et, en avril 1790, fit partie du comité chargé de l'examen et de la publication du *Livre rouge*. Il fut un des rédacteurs de la constitution civile du clergé, à laquelle il s'empressa de prêter serment. Élu évêque constitutionnel du Finistère le 31 octobre 1798, il fut le premier à donner le signal du schisme. Il écrivit au pape pour la forme, et sollicita de Girac, évêque de Rennes, de le sacrer; il le requit même juridiquement, et se présenta chez lui le 11 janvier 1791 avec deux notaires. Le prélat répondit par un refus formel et motivé qui fut rendu public dans le temps. Un évêque plus complaisant le sacra dans l'église de l'Oratoire à Paris le 24 février 1791. Expilly est nommé dans le bref de Pie VI du 13 avril 1791, où il est dit qu'il avait écrit au pape le 18 novembre 1790, et lui avait envoyé une lettre pastorale du 25 février. Le pape, dans ce bref, lui donne des avis, mais casse son élection, déclare sa consécration illégitime et lui défend, sous peine de suspense, d'exercer aucun acte de juridiction; ce qui n'empêcha pas Expilly d'aller prendre possession du palais épiscopal de Quimper, et de publier des *Lettres pastorales*. Il fut nommé président du directoire de son département, et prit part, en 1793, dans ce qu'on appelait le *fédéralisme;* mais bientôt tous les membres de cette administration furent condamnés à mort, et il périt avec eux sur l'échafaud à Brest, le 21 juin 1794.

EXSUPERANTIUS (Lucius ou Julius), historien latin sur lequel on n'a presque aucun renseignement, mais qu'on suppose, d'après le caractère de son style, avoir vécu au commencement du 5e siècle. On a, sous son nom, un petit ouvrage, plus important par le sujet que par le mérite de la composition, intitulé : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*. Il a été inséré par Frédéric Sylburge dans ses *Historiæ Romanæ scriptores*.

EXSUPERANTIUS ou **EXUPÉRANCE**, né à Poitiers, dans le 4e siècle, et que quelques auteurs croient être le même que le précédent, était le parent et l'ami de Rutilius, qui en parle avec éloge, au premier livre de son *Itinéraire*. Il s'était appliqué particulièrement à l'étude de la jurisprudence, et on croit qu'il avait composé des traités sur cette science. Un de ses frères, nommé *Quintilius*, s'était retiré dans la solitude de Bethléem, où il vivait sous la direction de S. Jérôme. A sa prière, le saint docteur écrivit à Exupérance une lettre qu'on a conservée, et par laquelle il l'exhorte à suivre l'exemple de son frère. Mais Exupérance ne voulut point renoncer aux avantages que le monde semblait lui offrir. Nommé à la place importante de préfet du prétoire dans les Gaules, il s'occupa de rétablir l'ordre et la police dans les provinces armoriques; il réussit à en chasser les Goths et à apaiser les troubles occasionnés par l'établissement de nouveaux impôts. Il vint ensuite à Arles, croyant que sa présence suffirait pour faire rentrer dans le devoir les légions révoltées; mais sitôt qu'il parut au milieu des soldats mutinés, ils l'environnèrent et le percèrent de coups. La mort d'Exupérance arriva en 424, sous le règne du faible Jean, qui n'ordonna pas même la recherche de ses assassins.

EXTER (Frédéric), professeur de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1714, mort le 11 décembre 1787, a donné : *De studio nummorum recentiorum qui vulgò moderni vocantur*, Deux-Ponts, 1754, in-4°; *Essai d'une collection de médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'histoire du palatinat de Bavière*, ibid., 1759-1775, 3 vol. in-4°;

et une *Vie du chevalier Ferdinand de Saint-Urbain*, dans le *Joachimische Munzkabinet,* Nuremberg, 1770, in-4°.

EXUPÈRE, rhéteur célèbre à Toulouse et à Narbonne, eut pour disciples Dalmace et Hannibalien, neveux de l'empereur Constantin, fut envoyé en Espagne en qualité de préfet l'an 335, amassa de grandes richesses et revint dans les Gaules, où il mourut vers la fin du 4e siècle.

EXUPÈRE (St.), évêque de Toulouse, successeur de Sylvius au 5e siècle, est auteur d'un *Commentaire sur Zacharie*. Une grande famine désolait son diocèse; il vendit tous ses biens et ensuite les vases sacrés pour soulager les pauvres, disant : « Qu'il aimait mieux porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre, que laisser dans le besoin ses frères indigents. » On ne peut fixer l'époque de sa mort, mais on croit qu'elle arriva en 417.

EXUPÈRE DE BAYEUX (Simon), connu ailleurs sous le nom de S. Spire, en latin *Spirius, Suspirius, Souspirius,* fut le premier évêque de Bayeux; il vivait à la fin du 4e siècle, et mourut dans le 5e. On le regarde comme un des premiers apôtres de la Neustrie. L'histoire ne nous apprend rien de ses travaux apostoliques; on sait seulement qu'il mourut à Bayeux, et fut enterré sur le mont des Temples.

EYB (Albert de), d'une ancienne famille de Franconie, vivait dans le 15e siècle. Il fut camerier de Pie II, et chanoine des églises de Bamberg et d'Eichstett. Il était très-instruit pour son temps, et acquit une grande réputation. Il florissait sous l'empereur Frédéric III en 1460, et mourut en 1479. Il a fait une compilation des préceptes et sentences des philosophes, historiens, orateurs et poëtes anciens et modernes. Ce livre fut imprimé, pour la première fois, sous le titre de *Margarita poetica,* Nuremberg, 1472. in-folio. On a aussi d'Eyb un ouvrage allemand intitulé : *Buch van Ehestand* (livre touchant le mariage), Augsbourg, 1472, in-fol. Il paraît qu'il avait composé aussi en allemand, une *Préparation à la mort.*

EYCK (Jean van), plus connu sous le nom de *Jean de Bruges,* né à Maeseyck dans le pays de Liége en 1370, fut l'élève de son frère Hubert van Eyck (né en 1366 et mort à Gand le 18 septembre 1426), et excella dans tous les genres de peinture les plus estimés des Flamands. Les deux frères travaillèrent souvent ensemble aux mêmes tableaux dans les villes d'Ypres, Gand et Bruges. Jean se fixa dans cette dernière ville après la mort d'Hubert, et c'est de là que lui vient le surnom de *Jean de Bruges.* Parmi ses principaux ouvrages on distingue *les Vieillards et les Vierges de l'Apocalypse adorant l'Agneau,* tableau qui renferme plus de 300 figures de 12 à 14 pouces de proportion : il fut peint à Gand pour Philippe le Bon, il était recouvert par deux volets, où se voyaient les portraits des deux frères van Eyck; *Dieu le Père assis sur un trône, ayant à ses côtés la Vierge et saint Jean-Baptiste;* une *Vierge au donataire;* un *saint Jérôme;* une *Adoration des mages*, etc. Jean de Bruges est généralement regardé comme l'inventeur de la peinture à l'huile; mais cet honneur lui a été contesté par Dominici qui, dans ses *Vite di pittori napoletani,* prétend qu'on a peint à l'huile depuis le commencement du 14e siècle, et qui cite en preuve plusieurs tableaux de peintres napolitains antérieurs à Jean de Bruges. Lessing, dans une *Dissertation sur l'origine de la peinture,* publiée en 1770, cite un manuscrit d'un peintre nommé Théophile, vivant à la fin du 10e siècle, qui employait, comme il le dit lui-même, ses couleurs avec de l'huile. Raspe et Cicognara pensent également que l'emploi des couleurs avec de l'huile remonte au moins jusqu'à ce Théophile. Mais il paraît constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou moins siccatives que consiste l'invention de Jean van Eyck. On croit que ce peintre mourut à Bruges en 1441. Le Musée royal de Paris possède trois de ses tableaux : *la Vierge couronnée par un ange; les Noces de Cana*, et un *Portrait d'homme vêtu de noir avec une fraise.* Le Musée d'Amsterdam a, des deux frères, un *Temple gothique avec figures en costume;* et une *Vierge avec l'enfant Jésus,* et, de Jean van Eyck, l'*Adoration des Mages.*

EYCK (Gaspard van), peintre de marines, né à Anvers en 1625, mort en 1673, réussit à peindre des vues de différents ports et des combats sur mer; il se plaisait surtout à représenter des attaques entre des Turcs et des chrétiens : la variété de leurs costumes prête un charme de plus à l'effet de ses tableaux ; ses figures sont en général bien dessinées et touchées avec finesse.

EYCK (Nicolas van), frère du précédent, né dans la même ville en 1627, et mort en 1677, acquit une grande réputation dans le genre des batailles ; il peignait avec feu le choc des combattants, et donnait à ses figures beaucoup de mouvement et d'expression. Les particularités de sa vie sont peu connues ; il était capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers où il finit ses jours. La galerie de Dresde possède un tableau de ce maître, représentant une *Halte militaire dans un village.*

EYER ou **AYRER** (Jacques), notaire et procureur impérial à Nuremberg, où il mourut en 1605, s'occupa aussi de poésie dramatique, et composa un assez grand nombre de petites pièces et d'espèces d'opéras, dont la connaissance offre quelque intérêt pour l'histoire du théâtre et de la poésie allemande. Il ne publia que le *Julius et Cicero redivivus* de Frischlin, qu'il avait mis sous forme dramatique (Spire, 1585); mais après sa mort ses enfants publièrent son *Opus theatricum*, contenant trente comédies, Nuremberg, 1610, in-fol.

EYER ou **AYRER** (Jacques), appelé *l'aîné,* ou *l'ancien,* était aussi avocat à Nuremberg, et a publié quelques ouvrages de jurisprudence : *Enodatio legis unicæ C. de errore calculi,* Francfort, 1599, in-8°; Liége, 1770, in-12; *Comment. in leg. ut vim, ff. De just. et jure,* Francfort, 1599, in-12; un Commentaire sur le *Processus Luciferi contrà Jesum*, de Jacques de Teramo, Hanau, 1611, in-8°, souvent réimprimé.

EYKE DE REPKOW. *Voyez* **EBKO.**

EYKENS (Pierre), dit *le Vieux,* peintre, né en 1599 à Anvers, mort en 1649, se forma par l'étude de la nature et des grands maîtres de son pays. Il allait partir pour Rome, étant encore fort jeune, lorsque le mariage le fixa dans sa ville natale. Traitant ordinairement le genre de l'histoire en grand, il sentit combien le voyage d'Italie lui eût été nécessaire, et, pour y suppléer en quelque sorte, il consulta autant qu'il le pût les estampes et les moules en plâtre des statues antiques. Ce peintre était très-laborieux. Il peignait quelquefois des bas-reliefs et des vases

de marbre pour les peintres de fleurs, et faisait les figures dans quelques tableaux de paysagistes. L'année de sa mort est inconnue. La plupart de ses ouvrages furent placés dans les églises d'Anvers. Descamps désigne comme les principaux : *Sainte Catherine disputant contre les docteurs païens ; Élie enlevé dans un char de feu :* le paysage est de Wans. Il eut plusieurs enfants, dont deux, Jean et François, furent ses élèves ; le premier, né en 1625, mort en 1669, avait d'abord étudié la sculpture ; mais il l'abandonna pour se livrer à peindre des fleurs et des fruits, genre dans lequel il réussit assez bien, ainsi que son frère, né en 1627, mort en 1673.

EYMAR (Ange-Marie, comte d'), né vers 1740 en Provence, d'une famille noble, consacra ses premières années à la culture des lettres. Député de la noblesse de Forcalquier aux états généraux, en 1789, il adopta les principes de la révolution, fit décréter l'érection d'un monument à J. J. Rousseau, et plus tard la translation de ses restes au Panthéon ; se tint à l'écart pendant la Terreur, fut nommé par le Directoire ambassadeur à la cour de Turin, où il remplaça Guinguené, puis, après le 18 brumaire, préfet du Léman, et mourut à Genève le 11 janvier 1803. On a de lui quelques opuscules, entre autres : *Réflexions sur la nouvelle division du royaume,* 1790, in-8° ; *Anecdotes sur Viotti,* in-12 ; *Notice historique sur la vie et les écrits du naturaliste Dolomieu.* D'Eymar avait accompagné ce savant dans sa dernière excursion dans les Alpes.

EYMAR (Claude), né à Marseille, en 1744, était destiné au commerce qui était la profession de son père ; mais une circonstance particulière l'en dégoûta bientôt. L'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau lui tomba dans les mains, il lut et relut cet ouvrage qui remplit son esprit d'idées philosophiques, et lui inspira l'amour du travail : il s'engoua tellement du philosophe de Genève, qu'en 1774, il fit le voyage de Marseille à Paris exprès pour le connaître personnellement. Il se présenta chez lui sous prétexte d'avoir de la musique à copier ; on sait qu'alors Rousseau faisait de ce genre de copie sa principale occupation ; il accepta la proposition d'Eymar, et lui fit même un accueil assez cordial. Il se forma entre eux une sorte de liaison qui toutefois ne fut pas de longue durée, car des affaires ayant rappelé Eymar à Marseille, il ne conserva plus la moindre relation avec Rousseau, dont peut-être il avait eu à éprouver quelques brusqueries et les effets d'une humeur qui se manifestait souvent d'une manière assez impolie. Cependant l'absence n'affaiblit point l'enthousiasme qu'Eymar avait conçu pour le philosophe, et il écrivit les détails les plus minutieux de la liaison momentanée qu'il eut avec lui. Il mourut à Bellegarde près Nîmes, en 1822. Les écrits d'Eymar, tous relatifs au philosophe, ont été publiés dans le tome II des œuvres inédites de J.J. Rousseau, publiées par M. Musset-Pathai.

EYMERIC (Nicolas), dominicain, né à Girone en 1320, devint le plus célèbre canoniste de son temps ; il fut nommé par Innocent VI inquisiteur général de la foi, juge des causes d'hérésie par Grégoire XI, et mourut dans sa patrie en 1399. On lui doit plusieurs écrits sur la Logique et la Physique d'Aristote, sur la puissance papale, etc. ; mais le plus remarquable de ses ouvrages est le *Directoire des inquisiteurs,* Rome, 1578, in-fol., avec les scolies et les commentaires de Pena. Il y consacre le pouvoir de l'inquisition sur tous les hommes, *sans excepter même les rois.* On en a l'abrégé par l'abbé Morellet, sous le titre de *Manuel des inquisiteurs,* in-12.

EYNDEN (Roland van), né à Dordrecht en 1748, et mort en 1819, a publié en hollandais : *Réponse à la question proposée par la Société teylérienne à Harlem, sur le caractère de l'école hollandaise dans le dessin et la peinture,* mémoire qui a remporté le prix, Harlem, 1787, in-4° de 215 pages ; *Histoire des peintres des Pays-Bas depuis le milieu du 18e siècle,* avec Adrien van der Villigen, Harlem, 1816-1817, 2 vol. in-8°.

EYNHOUEDTS (Remoldus ou Rombaut), graveur, né à Anvers, florissait vers le milieu du 7e siècle. Il a gravé à l'eau-forte différents sujets d'après Rubens : *la Paix et la Félicité d'un État ; le Tombeau de Rubens ;* une *Adoration des rois ;* un *saint Paul ;* et d'autres pièces remarquables par la manière spirituelle avec laquelle l'artiste a su traiter ses sujets.

EYRING (Élie-Martin), pasteur luthérien, et surintendant de l'église de Rodach en Franconie, né à Neckheim, le 17 octobre 1673, mort le 15 octobre 1739, a publié, en latin et en allemand, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on ne distingue que le suivant : *Vita Ernesti pii ducis Saxoniæ,* etc., Leipzig, 1704, in-8°. Antoine Teissier donna un abrégé de cette Histoire, en français, Berlin, 1707.

EYRING (Louis-Salomon), fils du précédent, adjoint de la faculté de philosophie à Iéna, avait été gouverneur d'un jeune seigneur de Rotenhahn, et mourut à Giessen, dans un âge peu avancé, n'ayant publié que les deux ouvrages suivants : *Commentatio de rebus Franciæ orientalis sub Antonio* (de Rotenhahn), *episcopo Bambergensi,* Altdorf, 1732, in-4° ; *Vita Sebast. de Rotenhahn,* Iéna, 1739, in-4°.

EYRINI D'EYRINIS, médecin, né en Russie, professeur de langue grecque en Suisse, est auteur d'une *Dissertation sur l'asphalte, ou ciment naturel,* Paris, 1721, in-12 ; d'une *Description des lois des mines,* latin-français, Besançon, 1721, in-12 ; et d'un *Avis sur l'usage des asphaltes.* Il avait découvert en 1710 une mine de cette substance dans la partie du comté de Neufchâtel appelée le *Val-de-Travers.* Cette mine, longtemps négligée, vient d'acquérir une grande importance par l'emploi de l'asphalte dans la construction des trottoirs et des chaussées.

EYSEL ou **EYSSEL** (Jean-Philippe), né à Erfurt en 1652, étudia dans cette ville, ainsi qu'à Iéna, les belles-lettres et l'art de guérir. Il obtint en 1680, à l'université d'Erfurt, le double titre de docteur en médecine et de poëte lauréat. Après avoir exercé pendant quelque temps l'emploi de médecin-physicien à Bocken en Westphalie, Eysel revint en 1684 à Erfurt, où il fut nommé, au bout de trois ans, professeur extraordinaire de médecine. En 1693, la Faculté l'admit dans son sein, et l'université le choisit pour occuper la chaire de pathologie ; l'année suivante, il remplit celle d'anatomie et de chirurgie, enfin celle de botanique lui fut également confiée. L'Académie des curieux de la nature le reçut en 1715, sous le nom de *Philoxène,* et le perdit le 17 juillet 1717. Les ouvrages d'Eysel consistent en cours abrégés

sur les diverses branches de la médecine, la plupart écrits sous la forme banale de catéchisme, et en nombreuses thèses qui lui sont généralement attribuées, bien qu'elles portent les noms des candidats qui les ont défendues.

EYSEL (André), frère puîné du précédent, cultiva pareillement la médecine, mais avec beaucoup moins de distinction. Reçu docteur à Erfurt en 1693, il publia quelques Dissertations; l'une est sa thèse inaugurale : *De febre infantum putridâ ex putredinali vermium seminario ortâ*, dans la seconde, il considère l'état physiologique et pathologique du chyle : *De chylo secundùm et præter naturam*, 1694; dans la troisième, il examine une maladie très-fréquente, et souvent fort dangereuse : *De passione colicâ*, 1716.

EYSIMOND (Jean), Polonais, qui vécut dans le 17e siècle. Il traduisit en vers polonais, un poëme latin sur la victoire de Kirckhalm, remportée par Sigismond III sur Charles, duc de Sudermanie, depuis roi de Suède, sous le nom de *Charles IX*. Ce poëme avait été composé par *Laurent Boierus*, Suédois attaché au parti de Sigismond, et naturalisé en Pologne.

EYSSON (Henri), né à Groningue, étudia la médecine à l'université de cette ville, où il obtint le doctorat en 1658. Il examina dans sa thèse inaugurale les fonctions de l'épiploon : *De officio omenti*. L'année suivante il publia un opuscule intéressant, sous ce titre : *Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis*, in-12. Les curateurs de l'université de Groningue, pénétrés d'estime pour Eysson, fîcent, à sa sollicitation, construire un nouvel amphithéâtre anatomique, dont ils lui confièrent la direction. Le professeur justifia pleinement leur attente par le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions; ce fut principalement à l'usage des élèves qu'il rédigea un manuel d'anatomie intitulé : *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia, examinibus triginta brevissimè comprehensa*, Groningue, 1662, in-12.

EYSSON (Rodolphe), médecin et anatomiste hollandais, né à Groningue, vivait sur la fin du 17e siècle. Il chercha à déterminer les plantes dont parle Virgile, et publia un essai de son travail, dans les deux opuscules suivants : *Sylvæ virgilianæ prodromus, de arboribus glandiferis*, in-12, Groningue, 1695; *De fago*, in-12, 1700. Parmi ses ouvrages de médecine et d'anatomie, nous citerons seulement son *Syntagma medicum minus*, Groningue, 1670, in-12.

EYZINGER (Michel), autrement *Aitsingerus, Eytzingerus*, né en Autriche, fils d'un gentilhomme qui possédait des biens en Belgique, et qui était seigneur de Condé, Fraisnes sur l'Escaut, etc., fut envoyé par lui en 1553 aux Pays-Bas, où il resta 20 ans. Si l'on en croit le savant Te-Water, il fut successivement conseiller des empereurs Charles-Quint, Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II. Nous ne savons sur quel fondement d'autres écrivains, tels que Jochers et Floegel, au lieu de cette fonction, lui donnent celle de fou de cour, près du roi d'Espagne Philippe II, à moins que ce ne soit d'après quelques mots employés par Reyd, mais dans un sens métaphorique. Après avoir publié à Anvers en 1579, un ouvrage intitulé : *Pentaplas regnorum mundi*, il fit imprimer à Cologne l'an 1583 en 522 pages in-fol., une histoire des troubles de la Belgique, avec ce titre : *De Leone Belgico ejusque topographica atque historica descriptione*, etc. On a encore d'Eyzinger : *Thesauri principum hac ætate in Europa viventium paralipomena*, etc., Cologne, 1592, in-8°.

ÉZANVILLE (Renaut), poëte français, attaché au service du duc d'Elbeuf et du comte d'Harcourt, était né au Val de Marremont, sur les rives de l'Aujon (aux environs de Langres). Après avoir parcouru le Levant et le nord de l'Europe, pendant 17 ans, et visité la Syrie et l'Égypte, il se proposait de faire un livre de ses deux voyages : mais il voulut auparavant faire part au public de quelques-unes de ses subtiles inventions, en lui en annonçant de plus merveilleuses encore. Ses poésies, ornées d'acrostiches et autres puérilités, sont au-dessous du médiocre, et il est probable que le peu de succès de ce premier ouvrage aura dégoûté l'auteur de publier ses Voyages et ses autres inventions, telles que son orgue à cordes, et son feu qui s'allume avec de l'eau, et dont il fit publiquement l'expérience à Paris, en 1608, la veille de la Saint-Jean.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, né vers 746 avant J. C., fils d'Achaz, lui succéda et fit, suivant les expressions de la *Bible*, ce qui était agréable devant le Seigneur : il détruisit les *lieux hauts*, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux faux dieux, ordonna même que le serpent d'airain, élevé par Moïse, fût mis en pièces, parce qu'il était un objet d'idolâtrie pour les Juifs. Il fit construire un grand réservoir et des aqueducs pour procurer des eaux abondantes à la cité de Jérusalem. Ce prince, dont le livre de l'*Ecclésiaste* renferme un grand éloge, mourut l'an 694 avant J. C., et eut pour successeur son fils Manassé.

ÉZÉCHIEL, le 3e des grands prophètes, fut emmené dans sa jeunesse captif à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda vers 599 avant l'ère chrétienne. Dieu lui accorda le don de prophétie pendant qu'il était sur le fleuve Chobar avec ses compagnons de captivité, et il eut successivement plusieurs visions qu'il leur révéla. On ne connaît pas bien le temps et le genre de sa mort, car saint Épiphane, en disant que ce prophète périt par l'ordre d'un des princes du peuple captif, ne fait connaître ni ce prince, ni comment, dans sa position, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Les prophéties d'Ézéchiel sont composées de 48 chapitres, et le sens en est très-obscur. Les Hébreux hésitèrent longtemps à les insérer dans leur canon, parce qu'ils ne regardaient Ézéchiel que comme le serviteur (*puer*) de Jérémie. Toutefois elles sont, depuis la naissance du christianisme, reconnues comme canoniques dans l'Église catholique.

ÉZÉCHIEL, poëte dramatique juif, né à Alexandrie, vivait dans le 1er siècle. On trouve dans le *Corpus poetarum græcorum* des fragments d'une tragédie qu'il avait composée sur la sortie des Israélites de l'Égypte.

ÉZÉCHIEL, astronome arménien, l'un des élèves les plus distingués du célèbre Anania Schiragatsi, naquit vers l'an 673. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'astronomie, la physique et la rhétorique, il parcourut la Syrie et la Grèce pour s'instruire encore davantage sur les objets relatifs à ses études ordinaires. Lorsqu'il revint dans sa patrie, en l'an 710, il fonda une

école qui a formé un grand nombre d'élèves fort instruits dans l'astronomie et la physique. Ezéchiel possédait presque toutes les connaissances des Persans et des Arabes sur cette science. Il mourut en l'an 727. Il a laissé les ouvrages suivants, encore manuscrits : *Traité de physique et de métaphysique; Traité sur le mouvement du zodiaque; Discours sur la création; Traité de rhétorique.*

ÉZENKANTSI (Jean), surnommé *Beloux* et *Dzordzoretsi,* savant docteur arménien, professa la grammaire et l'éloquence dans un monastère, et fut directeur de l'école du patriarche de Cilicie Jacques I[er]. Il assista comme docteur au grand concile d'Adana en 1307, et mourut en 1233, laissant une *Grammaire générale de la langue arménienne,* en manuscrit; un *Traité* en vers et en prose sur les mouvements des corps célestes, imprimé à Nakhtchevan, sur les bords du Don, en 1792, in-8°; un *Commentaire sur saint Mathieu;* un *Recueil de poésies sacrées et profanes;* un *Traité de morale,* des *Sermons* et des *Homélies.*

EZENKANTSI (George), théologien arménien, naquit vers l'an 1338. Il étudia la théologie et l'éloquence sous le célèbre Jean Orodnetsi. Il fut nommé professeur dans un monastère arménien situé auprès d'Ezenka ou Arzendjan. En l'an 1394 de J. C., 843 de l'ère arménienne, Tamerlan, après avoir dévasté la plus grande partie de l'Arménie, se présenta devant Arzendjan avec l'intention de le détruire, George Ezenkantsi sortit de la ville, et alla à la rencontre de ce conquérant, pour implorer sa miséricorde et pour sauver sa patrie du pillage. Tamerlan se laissa fléchir et lui accorda sa demande. Ce docteur mourut vers le commencement du 15e siècle. Il a composé les ouvrages suivants, qui sont encore manuscrits : *Commentaire sur Isaïe; Analyse des ouvrages de saint Grégoire le théologien; Commentaire sur l'Apocalypse; Traité sur la dignité ecclésiastique;* 14 *Sermons.*

EZENKANTSI (Kirakos), autre théologien arménien, né à Arzendjan en 1369, après avoir étudié avec ardeur dans sa jeunesse les sciences et les belles-lettres, se fit moine, et se distingua dans son ordre par l'étendue et la rectitude de ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Il mourut vers l'an 1423, laissant manuscrits : un *Recueil de pièces poétiques;* un ouvrage nommé *Oskeporak;* un *Traité sur les devoirs des prêtres et des laïques;* un grand nombre de *Sermons* et d'*Homélies.*

EZLER (Auguste), médecin à Wittenberg, vivait au commencement du 17e siècle. On connait de lui un *Introductorium Iatro-Mathematicum,* et un *Brevis tractatus fundamentum medicinæ æternum explanans;* mais le plus curieux de ses ouvrages est son *Isagoge physico-magico-medica in quâ signaturæ vegetabilium et animalium depinguntur,* Strasbourg, 1631, in-8°.

EZNIK, savant théologien arménien, né vers l'an 397 à Koghp, bourg de la province de Daik'h, dans la partie septentrionale de l'Arménie. Il étudia avec beaucoup d'ardeur et de succès la rhétorique, sous le patriarche Sahak I[er] et le savant Mesrob, puis il apprit les langues grecque, syriaque et persanne. En l'an 411, il alla à Édesse, puis à Constantinople. De retour dans sa patrie, il fut fait évêque de la province de Pagrevant, et en l'an 430, il assista, en cette qualité, au concile d'Ardaschad. Pendant tout le reste de sa vie, l'évêque Eznik s'occupa des belles-lettres et des sciences théologiques. Il mourut vers l'an 478. Il a composé : un *Traité de controverse contre les Persans et les Manichéens,* imprimé à Smyrne, 1762, 1 vol. in-12; un *Traité de Rhétorique;* un *Recueil d'Homélies;* un *Traité des règles monastiques.*

EZQUERRA ou **ESQUERRA** (Alonzo), poète espagnol, né en Biscaye vers l'an 1568, mort en 1641, était prêtre et chanoine de la cathédrale de Valladolid. Il ne reste de lui qu'une *Épître à Barth. Argenzola,* avec lequel il paraît qu'il eut une correspondance suivie. Cette pièce, d'un style élégant et pur, pleine de grâce et d'énergie, se trouve dans le tome I[er] du *Parnasse espagnol,* Madrid, 1770. Bouterwech, dans son *Histoire de la littérature espagnole,* en fait les plus justes éloges.

EZRA (Juan Josafat ben), nom sous lequel un théologien de l'Amérique espagnole, soi-disant juif converti à la religion catholique, a publié vers le milieu du 18e siècle, sous le titre de *Venida del Mesias en gloria y magestad,* une critique aussi hardie que savante de plusieurs Pères de l'Église et autres interprètes des saintes Écritures. S'il faut en croire l'auteur, des confidents peu discrets se seraient empressés d'en extraire des copies informes. De Chamrobert a donné une édition corrigée de la *Venida del Mesias,* Paris, 1825, 5 vol. in-12.

EZRAS ANKEGHATZY, l'un des hommes les plus éloquents de l'Arménie au 5e siècle, mort au commencement du 6e siècle, a laissé en manuscrit un *Traité de l'éloquence;* un *Traité de la grammaire;* un *Éloge historique de saint Mesrob;* une *Homélie sur les tourments de saint Grégoire, illuminateur;* et des *Instructions aux lecteurs.*

EZZ-EDDIN, écrivain arabe du 13e siècle. Son véritable nom était Abd-Alazyz; car *Ezz-Eddin* n'est qu'un titre qui, en arabe, signifie *honneur de la religion;* il avait acquis le titre de *cheik* ou de docteur, et remplissait, en 1240, les fonctions d'iman et de prédicateur dans une mosquée de Damas, au moment où le prince de cette ville, de la famille du célèbre Maleck-Adel, étant menacé par les princes musulmans du voisinage, fit alliance avec les chrétiens occidentaux, alors maitres de la Palestine. Ezz-Eddin, qui s'était fait remarquer par son zèle pour l'islamisme, s'éleva publiquement contre la politique de son souverain et fut obligé de se réfugier en Égypte. Là on l'investit de la dignité de cadi ou de juge; mais son caractère était trop indépendant pour se plier aux égards que de pareilles fonctions exigeaient; il aima mieux se livrer à la vie contemplative et errante, et se fit *santon,* genre de personnage que le vulgaire, en Orient, croit être en relation directe avec la divinité. Il se trouvait au camp de l'armée musulmane à Mansoura, lorsque saint Louis envahit l'antique patrie des Pharaons. Voulant relever le courage des musulmans abattu par leurs premières défaites, il leur annonça un triomphe aussi éclatant que prochain. Dans un combat qui eut lieu sur le Nil entre les deux flottes, le vent soufflait contre les vaisseaux musulmans, et les menaçait d'une ruine entière. Au plus fort du danger, Ezz-Eddin se mit à crier de toute sa force : *O vent, souffle contre les chrétiens!* Aussitôt, disent les auteurs arabes, le vent changea; les navires des Français poussés les uns contre les

autres, et leur ruine fut décidée. Le principal ouvrage d'Ezz-Eddin, moitié en prose et moitié en vers, a été publié en arabe et en français, avec des notes, par M. Garcin de Tassy, sous ce titre : *les Oiseaux et les fleurs*, Paris, 1821, 1 vol. in-8°.

EZZELIN. *Voyez* **ROMANO.**

F

FABBRA (Louis della), né à Ferrare en 1655, mort le 5 mai 1723, fut médecin du marquis de Bentivoglio et professeur de médecine à l'université de Ferrare. Il a laissé des *Dissertations* imprimées successivement et réunies sous ce titre : *Dissertationes physico-medicæ*, Ferrare, 1712, in-4°.

FABBRIZI (Louis Cintio de), noveliere italien, né vers le milieu du 15e siècle, à Venise, d'une famille patricienne, mais peu favorisée de la fortune, étudia la médecine à Padoue, et y reçut le laurier doctoral. Il pratiquait son art dans sa ville natale, et faisait en même temps le commerce. Si l'on en croit Cintio, personne n'eut jamais autant à se plaindre des moines. Ils ne cessaient de le harceler, lui suscitaient à chaque instant de nouveaux procès, et menaçaient de le faire périr en prison ou à l'hôpital. Ce fut pour se venger de leurs tracasseries qu'il composa ses Nouvelles, où il s'attache à peindre les moines, mais en particulier les récollets, des couleurs les plus propres à les rendre odieux. Les récollets, informés qu'il se proposait de les publier, recoururent à l'autorité pour l'en empêcher. Un ordre du conseil des Dix en défendit l'impression; mais l'auteur ayant eu l'adresse de faire agréer au pape Clément VII la dédicace de son recueil, l'interdiction fut levée, et l'ouvrage parut sous ce titre : *Dell' origine d. lli volgari proverbi*, Venise, 1526, in-fol. Fabbrizzi mourut peu de temps après dans un âge avancé. Le soin avec lequel les moines supprimèrent les exemplaires de ce livre l'a rendu très-rare. Il contient l'explication par autant de contes (*in terza rima*) de 45 proverbes italiens. Chaque conte est divisé en trois parties, intitulées : *Cantica prima; Cantica seconda*, etc.; les sujets en sont tirés de l'*Origine des proverbes italiens* de Cornazzano; des *Facéties* de Pogge; des *Nouvelles* de Massuccio et de Morlini, et enfin des *Cent Nouvelles nouvelles*. Mais Cintio, surpassant par le cynisme tous ses devanciers, a fait de son recueil un des livres les plus orduriers qui aient paru dans aucune langue.

FABBRONI (Luc), de Pistoie, suivit en France Marie de Médicis qui le fit pendant sa régence vicomte de Dornant. Il demeura auprès d'elle à Cologne jusqu'à sa mort, et fut particulièrement recommandé dans son testament au petit-neveu de Marie le grand-duc Ferdinand II.

FABBRONI (Jean-Valentin-Mathias), né à Florence le 13 février 1752, passa ses premières années dans une situation pénible. Heureusement, il rencontra un protecteur dans le général comte de Ligneville-Lorrain, qui le prit en affection, lui facilita ses premières études et le fit connaître avantageusement au grand-duc Léopold. Ce prince admit le jeune Fabbroni dans son laboratoire, l'envoya avec Félix Fontana voyager en Angleterre et en France pour y suivre les découvertes qui s'y annonçaient. A son retour Fabbroni fut nommé vice-directeur du cabinet de physique du grand-duc, et chargé conjointement avec Fontana de donner aux jeunes princes des leçons des sciences naturelles. En 1792, appelé à examiner le projet du code civil médité par la Toscane, Fabbroni eut, l'année suivante, la mission de vérifier et d'inventorier la célèbre galerie de Florence, et en 1798 il fut envoyé à Paris pour la vérification solennelle de l'unité des poids et mesures. Nommé en 1802 professeur honoraire de l'université de Pise, et chargé en 1803 de réformer les procédés et la comptabilité de la Monnaie de Florence, il fut bientôt après directeur et administrateur de ce dernier établissement. A la mort de Fontana en 1806, Fabbroni resta seul chargé de la direction du musée de physique, et se vit enlever sans motif cette place qu'il remplissait depuis plus de 25 ans. En 1809, il était au nombre des députés que la Toscane eut à envoyer au corps législatif à Paris; l'année suivante, il fut nommé maître des requêtes et directeur des travaux des ponts et chaussées dans les départements au delà des Alpes. Il a attaché son nom à divers travaux importants, entre autres la route de la Corniche qu'il a fait commencer. A la restauration du gouvernement grand-ducal, Fabbroni fut rétabli dans son titre de professeur honoraire de l'université de Pise, nommé membre de la commission de législation, commissaire dans les mines et usines, etc. Une attaque d'apoplexie l'enleva le 31 décembre 1822. Il a laissé plus de 40 ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, Paris, 1780, in-8°; *Elogio di d'Alembert*, Florence, 1784, in-8°; *Dell' antracite o carbon fossile*, ibid., 1798, in-8°; *Elogio di Redi*, Naples, 1796, in-4°; *De' mattoni galleggianti*, Florence, 1790, in-8°; *De provvedimenti annonari*, ib., 1804, in-8°, etc.

FABER, FABRE ou le **FEVRE** (Jean), jurisconsulte, né près d'Angoulême, mort dans cette ville en 1340, exerça les fonctions de juge à la Rochefoucauld et, suivant quelques biographes, fut élevé à la dignité de chancelier de France. Le *Commentaire* qui nous reste de lui sur les Institutes de Justinien, Venise, 1488, in-fol.; Lyon, 1593, in-4°, a placé Faber au rang des plus savants jurisconsultes. On lui attribue encore : *Breviarium in codicem*, Paris, 1545; Lyon, 1594; et *Progymnasmata ex utroque jure*, Louvain, 1594, in-8°; mais ce dernier est évidemment de Faber (Jean), jurisconsulte, surnommé *Omalius*, du village d'Omal sa patrie, près de Liége, mort en 1622.

FABER (ou proprement *Schmidt*) (Félix), dominicain et voyageur, était né à Zurich en 1441 ou 1442. Il entra dans un convent de l'ordre des frères prêcheurs à Ulm, professa la théologie, et passa de son temps pour un excellent prédicateur. Deux fois il fit le voyage de la terre sainte, la première en 1479, la seconde en 1483. A son retour il occupa différents emplois dans son ordre, et mourut à Ulm le 14 mars 1502. Il traduisit en allemand

la vie de Henri *Suso,* et écrivit en latin en 1489 *Historia Suevorum.*

FABER (Jean), religieux dominicain, surnommé *Malleus hæreticorum,* ou le Marteau des hérétiques, du titre d'un de ses ouvrages, naquit vers 1470, à Luckerchen, en Souabe. Il annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour les sciences, et fit de bonnes études dans les différentes universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le nomma, en 1519, l'un de ses vicaires généraux; l'empereur Ferdinand le choisit ensuite pour son confesseur, et lui donna, en 1531, l'évêché de Vienne. Il gouverna sagement son diocèse pendant 10 années, s'opposa avec succès aux progrès de l'hérésie, et mourut le 12 juin 1541. Lorsque la mort le surprit, il était occupé à revoir ses ouvrages, dont il se proposait de publier une édition complète. Le premier volume parut à Cologne, in-fol., en 1537; le second en 1539, et le troisième volume en 1541. On y trouve: des *Sermons;* un traité *De Fide et bonis operibus;* des écrits de *controverse;* un opuscule des *misères et calamités de la vie humaine;* un ouvrage de la *Religion et des Mœurs des Moscovites,* Bâle, 1526, in-4°. On joint à ces 3 volumes un 4e, publié à Leipzig, 1537; mais les quatre volumes ne contiennent pas même tous les écrits de Faber. On y cherche vainement le *Malleus hæreticorum,* qui fit la réputation de son auteur, mais qu'on néglige aujourd'hui; cet ouvrage fut imprimé, pour la première fois, en 1524, in-fol. Il y a aussi une édition de Rome, 1569, in-fol.

FABER (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, acquit une assez grande célébrité par ses talents pour la chaire. Il était lié d'une étroite amitié avec Érasme, et il prit sa défense dans plusieurs occasions contre les théologiens catholiques; mais étant venu à Rome dans le dessein de solliciter quelques bénéfices, il rompit avec Érasme, et se rangea même du côté de ses ennemis, pour faire sa cour aux prélats, dont il recherchait la protection. Faber était bon théologien, et il eut le titre de prédicateur de Maximilien Ier et de Charles-Quint. Il est auteur d'une *Oraison funèbre de Maximilien.* Jean Faber mourut à Rome en 1530.

FABER (Jean), religieux du même ordre que les précédents, né à Hailbron, vers 1500, fut reçu docteur en théologie à Cologne, et mourut vers 1570. Il a publié: *Libellus quod fides esse possit sine charitate,* Augsbourg, 1548, in-4°; *Enchiridion bibliorum,* ibid., 1549; Cologne, 1568, in-4°; *Fructus quibus dignoscuntur hæretici,* Augsbourg, in-4°; *De la Messe et de la présence réelle de J. C. dans le sacrement de l'Eucharistie,* 1555. Surius le traduisit en latin, Cologne, 1556, et Nic. Chesneau en français, 1564, in-4°.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, fut un prédicateur distingué. On lui attribue une *Chronique* de son ordre, une *Histoire de Brabant,* etc.

FABER (Basile), célèbre lexicographe, naquit en 1520 à Soraw, dans la basse Lusace. Après avoir enseigné les humanités à Nordhausen et à Tenstadt, il fut fait recteur à Quedlimbourg. Le refus de signer la profession de foi dictée par l'ordre de l'électeur de Saxe lui fit perdre sa place; et il se rendit à Magdebourg, où il ne tarda pas à se lier avec Francowitz. Il eut part à la réduction des quatre premiers livres de l'histoire ecclésiastique, connue sous le titre de *Centuriæ Magdeburgenses.* Le *Dictionnaire latin,* auquel Faber doit toute sa réputation, occupa depuis tous ses loisirs. Il en publia la première édition, Leipzig, 1571, in-fol.; et mourut, recteur de l'académie d'Erfurt, en 1575. Faber a traduit en allemand une grande partie des *Commentaires* de Luther, et l'*Histoire de Saxe,* par Krantz. On ne se souvient plus que de son dictionnaire intitulé : *Thesaurus eruditionis scholasticæ.* Les meilleures éditions sont celles de G.-Math. Gesner, la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. celle de Francfort, 1749, est la meilleure que l'on connaisse.

FABER (Pierre), **LEFÈVRE**, ou **FABRE**, ou **FAUR**, naquit en Auvergne, et après avoir fait ses études à Paris, sous le savant Turnebe, il eut la direction du collége de la Rochelle, et y professa l'hébreu. On ne connaît de lui que des *Notes latines* sur l'oraison de Cicéron pour Cecina, et un *Commentaire* sur les deux livres des Académiques du même auteur. Faber mourut vers 1615.

FABER (Jean), né à Nuremberg, en 1566, étudia la médecine à l'université de Bâle, où il obtint le doctorat, après avoir soutenu une thèse *sur la Céphalalgie.* De retour dans sa ville natale, il fut agrégé au collége des médecins. Will et Adelung disent qu'il mourut en prison le 7 février 1619.

FABER (Albert-Othon), médecin du 17e siècle, exerça d'abord sa profession à Lubeck, puis à Hambourg. Le prince de Sulzbach le nomma médecin de ses armées et de sa personne; enfin, il remplit les mêmes fonctions auprès de Charles II d'Angleterre, et mourut un an après ce monarque, en 1686. On ne cite de Faber que deux opuscules : le premier contient des paradoxes sur la maladie vénérienne; le second des fadaises sur l'or potable.

FABER (Jean), anatomiste et botaniste, né, vers 1570, à Bamberg dans la Franconie, étudia les éléments de la médecine dans quelques-unes des universités d'Allemagne, et passa jeune en Italie pour y perfectionner ses talents sous la direction des maîtres les plus célèbres. Ayant reçu le laurier doctoral à la faculté de Rome, il fut, peu de temps après, pourvu d'une chaire de médecine à l'académie romaine, et admis l'un des premiers à l'académie des *Lyncei,* fondée par le prince Cési. Scioppius avait pris avec Orsini l'engagement de joindre un Commentaire à son recueil de portraits d'hommes illustres de l'antiquité; mais d'autres occupations ne lui permettant pas de remplir sa promesse, il finit par en charger Faber. Sa nouvelle édition des *Illustrium imagines* d'Orsini, avec ses commentaires, parut à Anvers en 1606. L'année suivante, Faber fit imprimer une Dissertation contre Scaliger : *De nardo et epythimo adversus Jos. Scaligerum disputatio,* Rome, 1607, in-4°. Chargé, par le pape Paul V, d'aller à Naples recueillir des plantes rares dont ce pontife voulait enrichir les jardins du Vatican, Faber profita de cette circonstance pour visiter le musée de l'Imperato, et pour faire quelques observations sur les *argopyles.* En fondant l'académie des *Lyncei,* le prince Cési s'était particulièrement proposé de favoriser la publication de l'ouvrage composé par Recchi sur l'histoire naturelle du Mexique, d'après les manuscrits laissés par Fr. Hernandès, médecin du roi d'Espagne Philippe II. Aucun des *lyncei* ne remplit plus promptement que Faber

les intentions de l'illustre fondateur. Son travail sur la zoologie du Mexique fut imprimé à Rome, en 1628, in-fol., sous ce titre : *De animalibus indicis apud Mexicum*, mais la publication en fut retardée jusqu'en 1651, où parut la première édition de l'ouvrage de Recchi ou plutôt d'Hernandès. On croit que Faber mourut à Rome vers 1640, dans un âge très-avancé.

FABER (JEAN-MATHIAS), né à Augsbourg, devint premier médecin du duc de Wurtemberg, médecin-physicien de la ville de Heilbronn, membre de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de Platon I, et mourut le 21 septembre 1702. On a de lui : *Strychnomania explicans strychni maniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum* (Atropæ belladonnæ L.), *historiæ monumentum, indolis nocumentum, antidoti documentum*, etc., Augsbourg, 1677, in-4°, figures, ibid., 1683; *Pilæ marinæ anatome botanologica*, Nuremberg, 1692, in-4°.

FABER (SAMUEL) naquit à Altorf, en 1657. Son père, Jean-Louis Faber, poëte couronné connu par quelques poésies latines, et régent de cinquième à Nuremberg, étant mort en 1678 sans lui laisser de fortune, il ne put achever le cours de ses études qu'en consacrant une partie de son temps à corriger des épreuves pour les libraires. Ses talents pour la poésie le firent admettre, en 1688, dans l'académie établie à Nuremberg, sous le nom de Société des fleurs de la Pegnitz. Deux ans après, il fut appelé au collége de Saint-Gilles, en qualité de corecteur, et en obtint le rectorat en 1706. Il y mourut le 10 avril 1716, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages historiques et de morceaux d'éloquence et de politique. Le plus connu est son *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, en dix parties, formant 7 vol. in-12 (en allemand) ; mais le plus singulier de ses ouvrages, et qui mériterait d'être plus connu, est son *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4°, avec 47 planches en taille-douce. C'est un cours d'histoire et de chronologie où, par le moyen de figures composées de la manière la plus ingénieuse, et des petits vers rimés allemands qui les accompagnent, tous les traits caractéristiques des principaux événements et leur date précise se fixent dans la mémoire avec la plus grande facilité. J. D. Koeler en a donné une édition corrigée et refondue en 1726, continuée jusqu'en 1734 par Weigel. L'*Orbis terrarum in nuce*, a été traduit en français par Matt. Cramer en 1722.

FABER (JEAN-ERNEST), orientaliste saxon, naquit en février 1745, à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen. La mort le priva de son père l'année suivante. Au bout de quelques années, sa mère se remaria à un vieillard d'un caractère morose et difficile, qui était ministre dans un village près de Romhild. Dénué, dans cet endroit, de moyens d'instruction, il obtint, par grâce, la permission d'aller prendre, deux ou trois fois la semaine, des leçons de latin dans un hameau voisin. Ces difficultés ne firent qu'accroître son ardeur pour l'étude. Enfin, après beaucoup d'instances, il put fréquenter successivement le collége de Hildburghausen, le gymnase, et l'université de Gœttingue, où il étudia sous Walch, Heyne, et Michaelis. Son assiduité le fit nommer répétiteur dans le séminaire de cette ville ; et y ayant été reçu quelque temps après docteur en philosophie, il fut fait professeur de langues orientales et de philosophie dans l'université de Kiel, en 1770, et dans celle d'Iéna, en 1772. C'est dans cette dernière ville, qu'il mourut, le 15 mars 1774. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gœttingue, 1768-1769, 2 parties in-4°; *Dissertatio de animalibus quorum fit mentio Zephan*, chap. II, v. 14, ibid., 1769; *Historia mannæ inter Hæbræos*, sect. 1, Kiel, 1770; sect. 2, Iéna, 1773, etc.

FABER. *Voyez* **FABRE, FAVRE, FEBVRE, LE FEVRE, SCHMIDT.**

FABERT (ABRAHAM), né à Metz, vers 1560, était fils de Dominique Fabert, directeur de l'imprimerie de Charles III, duc de Lorraine, et anobli par ce prince, en récompense de ses services. Abraham succéda à son père, mais il possédait à Metz une imprimerie particulière de laquelle sont sortis différents ouvrages estimés. Le premier que l'on connaisse est le recueil des *Emblèmes*, de Boissard, son ami, portant la date de 1587. Fabert fut élu maître échevin de la ville de Metz en 1610, et continué plusieurs fois dans l'exercice de cette charge. Il eut l'honneur de complimenter Louis XIII, en cette qualité, à l'époque de son sacre ; reçut le cordon de Saint-Michel en 1630, et mourut le 24 avril 1638. Il a publié le *Voyage du roi Henri IV à Metz*, en 1603, Metz, 1610, in-fol.

FABERT (ABRAHAM), fils du précédent, né à Metz, le 11 octobre 1599, annonça, dès sa jeunesse, un goût décidé pour les armes; aussitôt qu'il fut en âge d'entrer au service, le duc d'Épernon le plaça dans un de ses régiments, et lui fit obtenir une compagnie dans les gardes. Fabert s'avança depuis avec beaucoup de rapidité. Chaque grade dont il était décoré était le prix d'une belle action ; il affrontait tous les périls, et y échappait par son sang-froid. A la retraite de Mayence, en 1635, Fabert contribua à sauver les débris de l'armée française fuyant en désordre devant le vainqueur. Il se trouva au siége de Saverne, en 1636, à celui de Landrecies en 1637, et à celui de Chivas en 1639. Blessé au siége de Turin, en 1640, d'un coup de mousquet à la cuisse, les chirurgiens déclarèrent qu'il faudrait lui faire l'amputation. Le cardinal de la Valette et Turenne l'engageaient à s'y soumettre : « Il ne faut pas mourir par pièces, leur dit Fabert ; la mort m'aura tout entier ou elle n'aura rien, et peut-être lui échapperai-je. » En effet, il guérit de ses blessures assez promptement, puisqu'il se trouva à la bataille de la Marfée en 1641, et ensuite au siége de Bapaume. Fabert fut fait maréchal de camp en 1646; il prit, la même année, Porto-Longone et Piombino; et, en 1654, Stenai. Louis XIV le récompensa de ses services, en le créant maréchal de France et gouverneur de Sedan. Fabert fit ajouter plusieurs ouvrages aux fortifications de cette place, et voulut payer de ses épargnes une partie des dépenses. Le roi lui offrit en 1662 le collier de ses ordres ; il le refusa par la raison qu'il ne pouvait pas produire les titres exigés. On lui fit dire qu'il pouvait présenter ceux qu'il voudrait, et qu'on ne les examinerait pas. Il répondit qu'il ne voulait pas que son manteau fût décoré par une croix et son nom déshonoré par une imposture. Le maréchal Fabert mourut à Sedan, le 17 mai 1662. On conserve à la Bibliothèque

du roi à Paris, ses *Lettres* écrites depuis le 21 octobre 1634 jusqu'au 12 septembre 1652; et dans les archives de l'hôtel de ville de Sedan, le *Recueil des Ordonnances* qu'il avait rédigées pour le maintien du bon ordre et de la police dans cette place. La *Relation de la bataille de la Marfée*, par Fabert, a été imprimée dans les *Mémoires* de Montrésor, Leyde, 1665. La *Vie du maréchal de Fabert* a été écrite par Gatien de Courtilz, Amsterdam, 1697, Rouen, 1698, in-12, et par le Père de la Barre, génovéfain, Paris, 1752.

FABERT (François-Abraham), frère du maréchal, servit avec distinction aux siéges de Montauban, la Rochelle, Nancy, Trèves. Il obtint, en récompense de ses services, le cordon de Saint-Michel, en 1638, fut élu maître échevin de Metz l'année suivante, et continué dans cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1665.

FABERT (Nicolas), cousin des précédents, est auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, depuis Philippe le Hardi, en 1363, jusqu'à la mort de Charles-Quint en 1558, Cologne, 1687, in-12, 1689, 2 vol. in-12.

FABIAN ou **FABYAN** (Robert) naquit à Londres vers le milieu du 15e siècle. C'était un des négociants les plus considérables de cette ville, qui le choisit pour l'un de ses aldermen, et le nomma shérif en 1493. Il était fort instruit pour son temps, et s'étant appliqué particulièrement à l'étude de l'histoire, il a laissé un ouvrage intitulé : *Concordance des Histoires*, ou *Chronique d'Angleterre et de France*. On prétend que le cardinal Wolsey fit brûler tout ce qu'il en trouva d'exemplaires, parce que l'auteur y faisait connaître trop clairement les richesses du clergé. Cette chronique, qui s'étend depuis Brutus jusqu'à Henri VII, ne fut imprimée qu'après sa mort en 1516, Londres, 2 vol. in-fol. Il y a eu plusieurs autres éditions de l'ouvrage de Fabian; la dernière est intitulée : *Nouvelles chroniques d'Angleterre et de France*, etc., *avec une préface biographique et littéraire*, *et un index*, par Henri Ellis, 1 vol. in-4°, Londres, 1811. Fabian mourut à Londres en 1512.

FABIEN (St.), élu pape en 356, succédait à Antère. Saint Cyprien l'appelle un « excellent homme, » et dit « que la gloire de sa mort a répondu à la pureté, à la sainteté, à l'intégrité de sa vie. » Fabien fut une des victimes de la persécution suscitée par l'empereur Dèce, il fut mis à mort le 20 janvier 250, après un pontificat de 14 ans, 1 mois et 10 jours.

FABIO INCARNATO, professeur de théologie, né à Naples dans le 16e siècle, a fait une vingtaine d'ouvrages de théologie et de mysticité, dont on trouve la liste dans l'un des plus estimés, intitulé : *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tàm in visitatione episcopali quàm in susceptione ordinum*, dédié en 1608 au cardinal Aquaviva, archevêque de Naples, réimprimé à Bracciano, 1633, in-8°, et à Rouen, 1642, 2 parties in-8°, édition augmentée par l'auteur.

FABIOLE (Ste.), dame romaine de l'illustre maison *Fabia*, était mariée à un homme de mœurs corrompues; elle le prit en aversion et le quitta. Peu instruite des lois de l'Église sur le mariage, et encore jeune, elle passa à de secondes noces, quoique son mari vécût encore. Mais étant devenue veuve, et informée de l'illégitimité des nœuds qui l'avaient unie à son dernier mari, elle en conçut une vive douleur, et résolut de se soumettre à la pénitence publique. La veille de Pâques, vêtue d'un sac, et les cheveux épars, elle se présenta avec les autres pénitents à la porte de la basilique de Saint-Jean de Latran. Elle se tint à la porte de l'église jusqu'à ce que l'évêque qui l'en avait chassée l'y eût fait rentrer. Ayant reçu l'absolution, elle vendit tous ses biens pour en assister les pauvres. Elle est la première en Italie qui fonda des hôpitaux; elle voyagea en plusieurs pays pour l'accomplissement de son pieux dessein, et vint à Jérusalem en 395. Elle vit saint Jérôme qui lui expliqua les saintes Écritures. L'invasion des Huns la força de quitter la Palestine; elle retourna en Italie, se retira à Ostie, bâtit un hôpital où elle servait elle-même les malades, et mourut à Ostie ou à Rome, vers l'an 400.

FABIUS, une des plus illustres familles de Rome, subdivisée en plusieurs branches dont la souche commune fut, s'il faut en croire Tite-Live, Quintus **FABIUS VIBULANUS**. Échappé du massacre de sa nombreuse famille à la funeste journée de Crémera, l'an de Rome 275, il fit partie du décemvirat, fut un des instruments serviles de l'odieux Appius, chef de cette association tyrannique, et ternit ainsi la gloire qu'il s'était acquise précédemment dans les guerres de la république contre les Volsques et les Sabins. Il avait été six fois consul.

FABIUS AMBUSTUS (Marcus), trois fois consul, fut dictateur vers l'an de Rome 403, et remporta sur les Herniques des avantages qui lui méritèrent les honneurs du triomphe.

FABIUS RULLIANUS (Quintus), surnommé *Maximus*, fils du précédent, général de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor l'an 430, contribua puissamment aux succès remportés par ce chef suprême. Il fut ensuite cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, reçut les honneurs du triomphe, et conserva jusque dans sa vieillesse la force de l'âme et la vigueur du corps.

FABIUS GURGÈS, consul, fils du précédent, perdit une bataille par son imprudente témérité, et fut toutefois maintenu dans le commandement, à la sollicitation de son père qui apaisa l'irritation du sénat et du peuple, voulut lui-même servir sous son fils en qualité de lieutenant, et suivit ensuite le char de triomphe sur lequel il avait contribué à le faire monter.

FABIUS PICTOR (Quintus), vivant au temps de la 2e guerre punique, dans le 3e siècle avant J. C., peut être considéré comme le père de l'histoire latine. Il écrivit des *Annales* cités souvent par Tite-Live et par Cicéron. On met en question si elles furent composées en grec ou en latin, car l'auteur possédait ces deux langues. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage existait encore du temps de Pline l'Ancien, et il en reste quelques fragments recueillis par différents auteurs. On peut consulter à cet égard Vossius (*de Historiâ lat.*), et la *Bibliothèque latine* de Fabricius.

FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS (Quintus), surnommé *Cunctator* (temporiseur), le plus célèbre de sa famille, consul pour la première fois l'an de Rome 517, battit les Liguriens et eut l'honneur du triomphe. Les Romains le mirent à la tête de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Carthage après la prise de Sagonte; et ce fut lui qui,

ayant relevé un pan de sa toge, dit au sénat : « Nous vous apportons la paix ou la guerre, choisissez. » Nommé dictateur après la bataille de Trasimène, Fabius parut bientôt avec une nouvelle armée devant Annibal; mais il s'appliqua à éviter tout engagement sérieux avec des troupes victorieuses. Le général carthaginois, malgré toute son habileté, ne put rien obtenir contre son prudent adversaire. Le sénat et le peuple romains mécontents des lenteurs de Fabius, donnèrent la moitié de son autorité à Minucius-Félix, maître de la cavalerie; mais Félix ayant bientôt reconnu par sa propre expérience la sagesse du plan du dictateur, lui remit le pouvoir qui venait de lui être confié. Après la désastreuse bataille de Cannes, Fabius, consul pour la 5e fois, harcela l'armée carthaginoise, reprit Tarente, régla avec Annibal le rachat des prisonniers; et le sénat refusant de ratifier cet accord, il vendit ses biens pour s'acquitter de sa parole. Fabius mourut l'an 549 de Rome, 204 ans avant J. C., dans un âge très-avancé, bien digne, dit Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus* qui avait été donné à son aïeul Fabius Rullianus. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire et d'avoir, en l'arrêtant, sauvé la république.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), fils du précédent, fut préteur sous le quatrième consulat de son père, et l'année d'après, consul. Fabius fut député vers son fils, au camp de Suessula, dans l'Apulie. Le fils alla au-devant de son père, qui s'avançait à cheval. Comme les licteurs le laissaient passer sans rien dire, par respect pour son grand caractère, le jeune Fabius dit au licteur qui le précédait immédiatement, d'ordonner au cavalier de descendre : le vieillard descendit aussitôt. *J'ai voulu,* dit-il, *mon fils, éprouver si vous saviez assez que vous étiez consul.* Le jeune Fabius, pendant son consulat, prit sur Annibal la ville d'Arpi, tant par un coup de main, que par le concours des habitants. On ne voit pas, par la suite de l'histoire, ce que fit ce digne fils de Fabius Maximus, ni quand il mourut.

FABIUS MAXIMUS ÆMILIANUS (Quintus), fils du consul Paul-Émile, passa par adoption dans la maison des Fabius et en prit le nom; il servit sous son père dans la guerre contre Persée et s'y distingua. Consul l'an 606 de Rome, il fit la guerre en Espagne contre le célèbre Viriathe, chef des Lusitaniens, et le battit en plusieurs rencontres.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), surnommé *Servilianus*, consul en 610, et commandant en Espagne, se trouvant à la tête d'une armée assez considérable, offrit la bataille à Viriathe, et le battit complètement. Comme les Romains, en le poursuivant, étaient dans une sorte de désordre, le général espagnol, avec sa présence d'esprit ordinaire, rallia ses gens, attaqua les vainqueurs, leur tua 3,000 hommes, et repoussa le reste dans leur camp. Là, il s'engagea un combat que la nuit seule fit cesser. Viriathe se retira ensuite dans la Lusitanie. Fabius, en qualité de proconsul, continua la guerre en Espagne, alla chercher Viriathe, et se mit en possession de plusieurs villes où ce général avait établi des garnisons. Il les traita diversement : il pardonna aux unes, et livra les autres au pillage. De tous les prisonniers qu'il fit, 500 furent mis à mort par ses ordres, et 9,000 furent vendus comme esclaves. L'année suivante, Baccia, ville de l'Espagne ultérieure dont Viriathe avait levé le siége, se rendit à Fabius; il ne pardonna qu'à un certain Connobas, chef de brigands qui s'était remis à sa foi, et fit couper les mains de ceux qui avaient été avec lui, la plupart transfuges des garnisons romaines. Il paraît que ce même Fabius fut censeur l'an 626.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), de la maison de ce nom, petit-fils de Paul-Émile par son adoption, fut consul en 631 de Rome, et remporta sur Bituitus, roi des Arverniens, une victoire qui lui valut le surnom d'*Allobrogicus,* parce que l'armée ennemie était composée en grande partie d'Allobroges. On ne connaît pas d'autres circonstances de sa vie, si ce n'est qu'il était censeur l'an 644 de Rome.

FABIUS MARCELLINUS, écrivain du 3e siècle, est cité par Lampride comme auteur d'une *Vie* d'Alexandre Mammée.

FABIUS RUSTICUS, historien romain, vivant sous les règnes de Claude et de Néron, est cité avec éloge par Tacite dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*.

FABIUS (Guillaume), dont le nom flamand était BOONAERTS, naquit à Hilvarenbeek, dans le Brabant septentrional, enseigna les humanités à Anvers, se rendit à Louvain pour y étudier la médecine et fut admis à la licence de cette faculté. Il enseignait le grec au collége Buslidien de Louvain. Une troupe d'étudiants l'assaillit un soir, au moment où il rentrait chez lui et lui porta plusieurs coups dont il mourut le 28 mai 1590. Il n'a laissé qu'une grammaire grecque : *Epitome syntaxeos linguæ græcæ,* Anvers, 1584, in-8°.

FABRE D'UZÈS, troubadour du 13e siècle, s'attribua, s'il faut en croire Nostradamus, les ouvrages d'Albert, ou Albertet de Sisteron, et fut condamné au fouet pour ce larcin. Le même biographe nous apprend que les propres écrits de Fabre se réduisent à une mauvaise chanson galante, et à un poëme moral où l'on ne trouve que des lieux communs.

FABRE (Jean), né à Tarascon, en Provence, au 14e siècle, entra dans l'ordre des carmes, et prit l'habit à Avignon, en 1390. Il se livra aux travaux de la chaire, et prêcha avec succès dans les diverses églises de Provence. Envoyé à Rome, pour les affaires de son ordre, il se fit connaître de Martin V qui l'employa en différentes occasions, et le récompensa ensuite en lui donnant l'archevêché de Cagliari, capitale de la Sardaigne. Fabre y resta 17 ans, gouvernant son diocèse avec sagesse. Ayant alors été nommé patriarche de Césarée, il se démit de son archevêché, et survécut peu à cette démission. Il mourut vers l'an 1442. On a de Fabre : *Homiliæ sacræ,* 2 volumes.

FABRE (Pierre-Jean), médecin à Castelnaudary, puisa presque toutes ses ressources dans la chimie, et réussit facilement à éblouir le vulgaire par quelques succès dus à cette thérapeutique nouvelle, et prônés avec forfanterie. Il publia en outre un grand nombre de petits écrits décorés de titres singuliers, et dans lesquels il se prodigue les louanges les plus pompeuses : *Palladium spagyricum,* Toulouse, 1624, in-8°; ibid., 1638; *Chirurgia spagyrica, in qua de morbis cutaneis omnibus spagyricè et methodicè agitur,* Toulouse, 1626, in-8°;

ibid., 1638; *Alchymista christianus*, Toulouse, 1632; *Panchymici, seu anatomiæ, totius universi opus*, Toulouse, 1646, in-8°, etc.

FABRE (Jean-Claude), oratorien, né à Paris, le 15 avril 1668, professa la philosophie, d'abord à Rumilli en Savoie, puis à Toulon, à Riom, au Mans et à Nantes; il professa ensuite la théologie à Riom pendant trois années, et à Lyon pendant le même espace de temps. Il donna dans cette ville, en 1709, une édition du *Dictionnaire de Richelet*, où il y avait quelques articles sur des matières de théologie contestées (et entre autres le mot *grâce*, qu'avait fourni un avocat); cette édition força le P. Fabre de sortir de sa congrégation, et de se retirer à Clermont. Il se trouva réduit à se charger de l'éducation de quelques enfants, et le produit étant insuffisant à ses modestes besoins, il eut l'humiliation de recevoir quelques secours du jésuite Letellier. En 1715 il rentra dans la congrégation de l'Oratoire à Troyes, et vint la même année demeurer à Montmorency. Il mourut le 22 octobre 1753. On a encore de lui : *Petit Dictionnaire latin-français*, in-8°; *OEuvres de Virgile traduites en français*, 1721; réimprimées en 1741, 4 vol. in-12; la continuation de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, qui avait laissé l'ouvrage au 20e volume; *Entretiens de Christine et Pélagie, sur la lecture des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes*, 1718, in-12; une traduction en prose des *Fables de Phèdre* et des *sentences de P. Syrus*, 1728, in-12; la *Table* de la traduction de l'histoire du président de Thou, formant un volume in-4°; *Appendix de diis et heroibus*, ou *Abrégé de l'Histoire poétique*, etc., 1726, in-12 de 106 pages, ouvrage plus étendu que celui du père Jouvenci; *P. Ovidii Nasonis metamorphoseon libri XV expurgati cum interpretatione, notis et Appendice de diis et heroibus poeticis*, 1725, 2 vol. in-12.

FABRE (Jean), issu d'une famille honnête de commerçants qui professaient la religion protestante, naquit à Nîmes, le 18 août 1727. Le 1er janvier 1756 il avait accompagné son père au *désert*; c'est ainsi qu'on désignait les lieux écartés où, depuis la révolution de l'édit de Nantes, les réformés étaient réduits à cacher l'exercice de leur culte. Un détachement de troupes fond sur l'assemblée. Fabre le fils, comme tous ceux qui étaient en état de s'éloigner, chercha son salut dans la fuite, il y allait des galères à se laisser prendre; mais, voyant son père tombé dans les mains des soldats, il revient sur ses pas, se précipite au milieu d'eux, embrasse les genoux de leur chef, demande comme un bienfait à prendre la place de l'auteur de ses jours, et, malgré la résistance de l'infortuné vieillard, obtient, à force de sollicitations et de larmes, le consentement du commandant attendri, pour ce généreux échange. Il fallut repousser avec une sorte de violence le père au désespoir, qui persévérait à réclamer ses fers. Le duc de Mirepoix, commandant en chef de la province de Languedoc, devant qui le fils fut traduit à Montpellier, offrit de lui rendre la liberté, si le ministre Paul Rabaut voulait sortir du royaume; mais Fabre, s'immolant pour les intérêts de sa secte avec non moins de magnanimité qu'il s'était sacrifié pour son père, invita lui-même le pasteur et le troupeau à ne pas acheter sa grâce au prix qu'on voulait y mettre. Sur leur refus, l'arrêt est prononcé; il est conduit à Toulon, revêtu de la honteuse livrée du crime, et enchaîné, parmi le rebut de l'espèce humaine, sur le fatal vaisseau. Cet infortuné ayant enfin réussi, par un singulier détour, à faire connaître au duc de Choiseul l'honorable cause de ses malheurs, ce ministre juste et sensible, chargé, entre autres départements, de celui de la marine, signa, à ce titre, l'ordre de sa délivrance. Fabre fut rendu à sa famille le 21 mai 1762, après plus de six ans de captivité. Il ne revit son père que pour recueillir ses derniers soupirs. Son action avait été indiquée par Marmontel, dans sa *Poétique*, comme pouvant fournir le sujet d'un drame intéressant. Fenouillot de Falbaire s'en empara, et le traita sous le titre de l'*Honnête Criminel*. Cet ouvrage produisit une vive sensation à la première représentation. Une souscription de 100 mille francs en faveur de Fabre ayant échoué, la duchesse de Grammont voulut y suppléer par les grâces dont son frère le duc de Choiseul disposait. Elle fit en conséquence adresser, par ce ministre, à Fabre une invitation pressante de se rendre à Paris; mais, il ne tira aucun parti d'un voyage entrepris sous les plus favorables auspices. De retour à Ganges, il reprit le commerce, et cultiva en paix un petit bien qui lui restait. Vingt-cinq ans après, ayant perdu sa femme, et sentant se multiplier les infirmités de la vieillesse, il alla se réunir à son fils aîné, établi depuis quelques années à Cette, et mourut dans cette ville, le 31 mai 1797.

FABRE (dom Louis), né à Roujan, diocèse de Beziers, le 16 mars 1710, entra jeune encore dans l'ordre de Saint-Benoît de la congrégation de Saint-Maur, et prononça ses vœux au monastère de la Dorade de Toulouse. Son érudition détermina ses supérieurs à le désigner pour bibliothécaire de la ville d'Orléans, après le décès de D. Verninac en 1748. Fabre mourut au monastère de Bonnes-Nouvelles (d'Orléans), le 11 février 1788. On lui doit : *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque publique fondée par Guillaume Prousteau, professeur en droit de l'université d'Orléans, composée en partie des livres et manuscrits d'Henri de Valois, nouvelle édition, avec des notes critiques et bibliographiques*, Orléans, C. P. Jacob, 1777, in-4°.

FABRE (Pierre), chirurgien et professeur de pathologie externe, né à Tarascon, en 1716, devint prévôt du collége de Saint-Côme, et fut admis, le 30 octobre 1751, dans la Société académique des chirurgiens de Paris. On a de lui : *Traité des maladies vénériennes*, Paris, 1758, in-12; deuxième édition, ibid., 1765, 2 vol. in-12; troisième et quatrième édition, ibid., 1773, 1783, in-8°; *Essai sur divers points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique*, Paris, 1770, in-8°; *Recherches sur différents points de physiologie*, etc., pour servir de base à un cours de pathologie, Paris, 1783, in-8°; *Essai sur les facultés de l'âme, considérées dans leurs rapports avec la sensibilité et l'irritabilité de nos organes*, Paris, 1785, in-12; deuxième édition, Amsterdam et Paris, 1787, in-12; *Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, Paris, 1776, in-8°; *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, Paris, 1790, in-8°.

FABRE (Antoine), frère aîné du précédent, naquit à Tarascon, en 1710, entra dans l'ordre des carmes et mourut à Aix, en 1793. On a de lui : *Panégyrique de la*

ville d'Arles, avec des remarques historiques, pour servir à l'histoire de cette ville, Arles, 1743, in-8°.

FABRE (Jean-Joseph-Augustin), médecin, né en 1798, dans une petite commune du département du Var, fit ses études médicales à Montpellier, et alla pratiquer son art à Fréjus, où il obtint quelques succès, et où il mourut, le 18 février 1829. On a de lui : une thèse *sur les fièvres intermittentes guéries par des évacuations sanguines*, Montpellier, 1820; *Notice sur la ville de Fréjus*, 1827, in-8°.

FABRE (François-Xavier), peintre, né le 1er avril 1766 à Montpellier, vint jeune à Paris, où il entra dans l'atelier de David, dont il fut un des derniers élèves. Il remporta le grand prix de peinture en concurrence avec Girodet, et fut envoyé à Rome pour s'y perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Obligé de quitter cette ville pendant les troubles de la révolution, il alla chercher un asile à Florence, où ses talents le firent bientôt connaître avantageusement. Son tableau de *la Mort d'Abel* étendit au loin sa réputation, qu'il accrut et soutint par diverses compositions que distinguent surtout la sagesse des plans et la pureté du dessin. Il trouva deux illustres amis à Florence, le grand poëte Alfieri et la comtesse d'Albani, qui l'institua son héritier. Après la mort de la comtesse en 1824, Fabre revint dans sa ville natale, qu'il dota d'une riche bibliothèque composée en partie de celle d'Alfieri, et d'un magnifique musée dont il voulut être le premier conservateur. Son noble désintéressement fut récompensé par le titre de baron que lui conféra Charles X, et l'Institut s'empressa de le nommer un de ses correspondants. Fabre mourut le 12 mai 1837, à la suite d'une violente attaque de goutte. *La sainte Famille en repos*, exposée au salon de 1812, obtint à cette époque le suffrage de tous les connaisseurs.

FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), né à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785, fit ses études à Lyon avec éclat, et vint à Paris à l'âge de 19 ans. A 26 ans, il avait déjà cinq fois été couronné par l'Académie française. En 1811, son *Ode* intitulée *Le Tasse*, remporta le prix à l'Académie des Jeux Floraux. Déjà l'Académie du Gard avait couronné son poëme sur *la mort de Henri IV*. Le succès de plusieurs petits poëmes de différents genres, *élégies, épîtres, discours*, etc., dont quelques-uns furent traduits en langues étrangères, et surtout la supériorité avec laquelle il fit à l'Athénée de Paris en 1810 et en 1811, un *Cours d'éloquence française*, achevèrent sa réputation. Le maréchal Bessières ayant péri dans la campagne de 1813, l'empereur Napoléon voulut que l'*Oraison funèbre* de ce guerrier fût prononcée avec la plus grande pompe aux Invalides. Il choisit pour orateur Victorin Fabre, en disant : « M. Fabre refuse tout; mais cette fois il s'agit de défense nationale, il ne refusera pas. » Fabre accepta en effet. La catastrophe de Leipzig et les rapides événements qui la suivirent empêchèrent la cérémonie; mais le *discours* était écrit. Il fonda, en 1824, un ouvrage périodique sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il avait reparu dans la chaire de l'Athénée de Paris, et y avait lu la première partie d'un grand ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Ce travail est inédit, et la mort prématurée de l'auteur, arrivée le 29 mai 1831, l'a même empêché de le terminer. Fabre laissa aussi en portefeuille un *Recueil de fables politiques* et un poëme en IV chants et en vers de dix syllabes, intitulé : *la Tour d'Églantine*.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né à Carcassone le 28 décembre 1755, dans une famille de bourgeoisie, fut livré dès sa jeunesse à une extrême dissipation, et, après une éducation fort négligée, se fit comédien dans une troupe de province. Il joua successivement sur les théâtres de Genève, de Lyon et de Bruxelles, où il obtint peu de succès. Il réussit mieux dans le monde par les talents d'agrément qu'il possédait à un degré assez remarquable. Il peignait en miniature, gravait, jouait passablement de plusieurs instruments, et composait de la musique et des vers. Il n'avait que 16 ans lorsqu'il publia l'*Étude de la Nature*, épître en vers qui avait concouru pour le prix de l'Académie française en 1771. Ayant ensuite obtenu le prix de l'Églantine aux Jeux Floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur. Se croyant dès lors plus fait pour cultiver les lettres que pour jouer la comédie, il vint à Paris avec une douzaine de pièces en portefeuille, tragédies, comédies, opéras-comiques, etc. Lors de la révolution, il s'y lança avec ardeur. Lié avec Danton, Lacroix et Camille Desmoulins, il fut d'abord membre de la commune qui s'installa aussitôt après la chute du trône, et ensuite secrétaire de Danton. Il occupait cette place à l'époque du 2 septembre. Nommé député de Paris à la Convention nationale, il débuta dans cette assemblée par une motion en faveur du général Caffarelli. Il vota la mort de Louis XVI sans appel, et fut nommé membre du comité de salut public. Après le 31 mai, il déposa contre Brissot et contre les députés de la Gironde devant le tribunal révolutionnaire. Il fit ensuite décréter successivement le *maximum*, l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient en France, et enfin le calendrier républicain. Il dénonça ensuite aux jacobins et fit arrêter le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel; ce qui lui attira la haine d'Hébert, leur protecteur. Dès lors, Fabre devint suspect, et bientôt après la Convention nationale le décréta d'accusation, comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes. Enfin, il fut décrété d'accusation comme complice de la *conspiration de l'étranger*, traduit au tribunal révolutionnaire en même temps que Danton, et ensuite condamné à mort le 5 avril 1794. Outre une tragédie (*Augusta*), il a donné plusieurs comédies, parmi lesquelles on distingue : *le Philinte de Molière, ou la Suite du Misanthrope*, Paris, 1790, in-8°; l'*Intrigue épistolaire*, 1791, in-8°; *les Précepteurs*, 1799, in-8°. Ces 3 pièces, en 5 actes et en vers, sont restées au répertoire. Le *Philinthe* est le chef-d'œuvre de Fabre; mais le style n'est point en rapport avec la magnifique conception de cet ouvrage. On a publié en 1796 une *Correspondance amoureuse de Fabre d'Églantine*, précédée d'un précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa *Vie* écrite par lui-même, Paris, 3 vol. in-12. Son fils a fait imprimer en 1802 *OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Églantine*, 2 vol. in-8° ou in-12.

FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né à Carcassone le 8 décembre 1755, enlevé

par le choléra le 6 juillet 1832, était, avant la révolution, avocat au parlement de Toulouse. Député en 1783 aux états du Languedoc, il fut nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur général syndic, et enfin commissaire royal près le tribunal criminel de Carcassone. Proscrit sous le régime de la Terreur, il siégea ensuite comme député de l'Aude au conseil des Cinq-Cents. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances, soit dans ce conseil, soit au tribunat. Ce fut lui qui en 1796 s'opposa à ce que le Directoire affermât le transport des lettres, qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices, la plupart ruinés par les dilapidations des révolutionnaires, et qui proposa le rétablissement de la loterie et l'impôt sur le sel. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps, il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, et plus tard s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des otages. On lui doit en outre l'organisation des ponts et chaussées. A l'époque où s'établit le gouvernement consulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi en qualité de commissaire, pour chercher à concilier les partis. De retour à Paris, il entra au tribunat, et vers cette époque fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et moyen de l'améliorer*, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits réunis. Le 18 mars 1803, Fabre proposa de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, seul moyen, suivant lui, de faire disparaître l'inégalité de la répartition, et de donner quelques capitaux à l'agriculture. Nommé président du tribunat, il félicita Napoléon devenu empereur; puis, chargé d'aller complimenter en Allemagne le vainqueur de tant de peuples, il ne put atteindre ce conquérant; mais, arrivé à Lintz, il reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il rapporta en France. Commandant de la Légion d'honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat le 14 août 1807. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) il fut élu membre du grand conseil d'administration du sénat. Napoléon ne tarda pas à le nommer procureur général près le conseil du sceau des titres. Bien qu'attaché par affection au gouvernement impérial, Fabre fut un des 67 sénateurs qui votèrent en 1814 la création d'un gouvernement provisoire. Il indiqua, par une motion d'ordre, les principales bases constitutionnelles adoptées à Saint-Ouen, et, chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa la confiscation, déclarant à cette occasion qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé. Compris au nombre des pairs de Louis XVIII, il fut de l'avis du ministère, qui demanda des mesures restrictives de la liberté de la presse. Il fit aussi partie de la chambre des pairs des cent jours, et quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il ne recouvra la pairie qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre monta rarement à la tribune; il votait ordinairement avec le ministère. Fabre de l'Aude a publié : *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8°; *Traduction* d'un ouvrage italien intitulé : *Réflexions politiques et morales, avec des notes du traducteur, en italien et en français*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FABRE DE L'HÉRAULT (Denis), avocat à Montpellier, fut envoyé à la Convention en septembre 1792, vota pour la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis. Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées-Orientales il y montra plus de courage que de prudence et d'habileté, fut blessé à l'affaire de Salcen le 17 septembre 1793, contribua à désorganiser l'armée française en y entretenant l'insubordination par ses continuels empiétements sur l'autorité militaire. Les Français ayant été attaqués le 20 décembre par le général Ricardos, essuyèrent une défaite considérable à la suite de laquelle une partie du Roussillon fut envahie. Fabre périt près de Port-Vendres en voulant rallier les fuyards.

FABRE D'OLIVET (Antoine), né le 8 décembre 1768 à Ganges (Hérault), mort à Paris le 27 mars 1825, s'était d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna pour se livrer à l'étude des belles-lettres; et après avoir donné plusieurs pièces de théâtre, telles que *la Prise de Toulon*, opéra; *le Sage de l'Indostan*, drame en un acte et en vers, 1796, in-8°, il publia les ouvrages suivants : *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8°; *le Troubadour*, poésies occitaniques du 12e siècle, 1804, 2 vol. in-18; *la Guérison de Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance*, 1811, in-8°, réimprimée en 1819; *les Vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français*, 1813, in-8°; *la Langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 2 vol. in-4°; *De l'état social, ou Vues philosophiques sur l'histoire du genre humain*, 1822, 2 vol. in 8°; *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, traduit en français, Paris, 1823, in-8°. Fabre d'Olivet fut aussi l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque des romans*.

FABRETTI (Raphael), célèbre antiquaire, naquit à Urbin, en 1618, d'une famille noble. N'étant pas l'aîné de sa famille, il fut destiné à suivre la carrière des lettres et de la jurisprudence, et envoyé aux écoles de Cagli. De retour dans sa patrie, il y fit son cours de droit, et fut reçu docteur à l'âge de 18 ans. Alors, ses parents l'envoyèrent à Rome, pour s'initier dans la pratique du barreau, sous la direction d'Étienne, son frère, qui y exerçait la profession d'avocat. Quoique l'étude des lois absorbât une grande partie du temps du jeune jurisconsulte, elle lui laissait encore assez de loisir, pour qu'il pût se livrer à celle des monuments. Cependant, il ne négligeait pas le barreau; et les lumières qu'il y avait acquises, jointes à un esprit vif et juste, et à un maintien modeste et décent, le firent choisir par le cardinal Lorenzo Imperiali, pour aller travailler en Espagne à l'arrangement de quelques affaires importantes et difficiles. Fabretti remplit si bien cette mission, que le cardinal, pour le récompenser, obtint pour lui, du pape Alexandre VII, la place distinguée et fort lucrative de trésorier, et ensuite, la place encore plus importante d'auditeur de la légation papale en Espagne. Son séjour dans ce royaume dura 13 ans. Le prélat Charles Bonelli, nonce en Espagne, fut nommé cardinal; et en re-

tournant à Rome, pour y jouir de sa nouvelle dignité, emmena avec lui Raphaël Fabretti. Dans le cours de ce voyage, il put visiter Paris et la France, ainsi que les villes principales de l'Italie. Arrivé à Rome, il fut nommé juge des appellations dans la cour du Capitole, et ensuite auditeur du cardinal Cesi, qui allait gouverner les États d'Urbin, en qualité de légat du pape. Les fonctions de cette place le détournèrent presque entièrement de ses études, pendant les trois années qu'il en fut revêtu. Alors il désira de retourner s'établir à Rome; et le cardinal Gaspar de Carpegna, vicaire du pape Innocent XI, lui en offrit l'occasion, en le nommant à une place honorable dans son département. Raphaël Fabretti pouvant alors se livrer entièrement à ses goûts, entreprit et acheva deux ouvrages qui fixèrent à jamais sa réputation littéraire : ses *Dissertations sur les aqueducs des Romains*, et son *Syntagma de Columnâ Trajani*. Le cardinal Ottoboni, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, nomma Fabretti secrétaire *de' Memoriali*, ou des requêtes, chanoine de Sainte-Marie *trans Tiberim*, et peu de temps après chanoine de Saint-Pierre. Mais, Alexandre VIII fut remplacé par Innocent XII, qui le nomma préfet des archives secrètes du château Saint-Ange. Fabretti, content de sa nouvelle place, se logea dans le *Borgo*, ou faubourg Saint-Pierre, où il était à portée des archives, ainsi que de la basilique à laquelle il était attaché comme chanoine. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut à l'âge de 82 ans, ayant toujours conservé sa santé et sa vigueur, quoique pendant ses trente premières années il eût été valétudinaire. On a de lui : *De aquis et aquæductibus Romæ dissertat. III*, Rome, 1680, in-4°, réimprimé en 1788, avec des notes; *De Columna Trajani syntagma*, Rome, 1683, in-fol., avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur le monument appelé *Table iliaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre et de la prise de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulement des eaux du lac Fucinus ou de Celano; *Inscriptionum antiquarum explicatio*, 1699 ou 1702, in-fol.; des *Lettres* et des *Opuscules* sur différents sujets d'érudition. Sa *Vie*, par l'abbé Marotti, se trouve dans les *Vitæ illustrium Italorum* d'Ange Fabbroni.

FABRI (JEAN), évêque de Chartres en 1379, se distingua par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse, fut chargé par Charles V de plusieurs missions importantes, et continua de mériter la confiance de Charles VI qui l'employa dans diverses affaires. Louis, duc d'Anjou, roi de Sicile, le nomma son chancelier. Il mourut à Avignon en 1390. On a de lui un journal, ou récit historique de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381 à 1388, manuscrit; *les Grandes chroniques du Hainaut depuis Philippe le Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-8°, manuscrit, à la Bibliothèque du roi; une réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous ce titre : *Du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*; un *Traité* pour prouver que saint Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; et un *Traité* latin, en forme de plainte, sur les affaires de France, imprimé dans l'*Histoire de l'université de Paris*, par du Boulay.

FABRI (HONORÉ), jésuite, né vers l'an 1607, dans le Bugey, diocèse de Belley, professa la philosophie à Lyon, dans le collége de la Trinité, pendant un assez grand nombre d'années, fut ensuite appelé à Rome pour y remplir les fonctions de grand pénitencier, et mourut dans cette ville le 9 mars 1688. Il est auteur des remarques sur les notes dont Nicole accompagna les *Lettres au Provincial*; elles ont paru sous le nom de Bernard Stubrock, et sous le titre de *Notæ in notas Willelmi Wendrokii* (Wendrock est le nom sous lequel Nicole s'était caché). On a encore de lui : *Physica, seu rerum corporearum scientia*, Paris et Lyon, 6 vol.; *Opusculum geometricum de lineâ sinuum, et cycloide*; un *petit Traité sur les lois du choc des corps et de la communication du mouvement*.

FABRI (JEAN-RODOLPHE), né à Genève, expliquait en 1612 les Institutes de Justinien aux élèves qui n'étaient pas en état de suivre les cours de l'académie; il professait les mathématiques en 1632, et mourut vers 1650, dans un âge très-avancé. Voici ses principaux ouvrages : *Totius logicæ peripateticæ corpus*, Genève, 1625, in-4°; *Cursus physicus*, ibid., 1625, in-8°; *Clavis jurisprudentiæ seu explicatio Institutionum Justiniani*, Grenoble, 1638, in-4°; *Systema triplex juris civilis, criminalis canonici et feudalis*, Genève, 1643, in-fol.

FABRI (GABRIEL), né à Genève en 1666, fut agrégé à la compagnie des pasteurs de cette ville, et mourut en 1711. On a de lui un *Recueil de tous les miracles contenus dans le Vieux et le Nouveau Testament*, Genève, 1704, in-8°; des *Sermons*, 1713, 2 vol. in-8°.

FABRI (ALEXANDRE), littérateur, né à Castel-San-Pietro près de Bologne, fut revêtu de la dignité de chancelier de cette ville, et mourut le 21 juin 1768. Il a laissé en manuscrit des traductions en italien de trois comédies de Térence, *l'Andrienne*, *l'Eunuque* et *l'Heautontimorumenos*, et en bolonais celle de quelques chants de l'Arioste et de quatre livres de Virgile. On lui doit en outre un *Discours* prononcé à la réception d'un gonfalonnier de Bologne; un autre adressé aux élèves de peinture, sculpture et architecture, imprimés tous les deux dans les *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, 1753, in-4°; des *Lettres familières*, imprimées dans le *Recueil de quelques Bolonais*, ibid., 1744; des *Odes* et des *Sonnets* épars dans divers recueils. Un choix de ses ouvrages en prose et en vers a été publié par son fils en 1776.

FABRI (DOMINIQUE), né à Bologne, fit ses études au collége des jésuites, et fut nommé en 1727, professeur de belles-lettres et bibliothécaire en second de la riche bibliothèque donnée à l'institut par le pape Benoit XIV. Il tomba tout à coup dans une mélancolie profonde et dans une aliénation d'esprit qui le porta plus d'une fois à vouloir se donner la mort. On l'en empêcha, mais on ne put le guérir. Il mourut le 20 septembre 1761, à l'âge de 51 ans. On a de lui un *Discours latin*, prononcé à l'ouverture des études en 1750, et dédié au sénat de Bologne, in-4°; trois *Discours italiens*, imprimés dans le Recueil des *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, Lelio dalla Volpe, 1753; *Sémiramis*, tragédie de M. de Voltaire, traduite en vers, etc.

FABRI. *Voyez* **PEIRESC.**

FABRICE, FABRICIO ou **FABRIZIO** (JÉRÔME),

surnommé d'*Acquapendente*, parce qu'il vint au monde dans cette ville épiscopale d'Italie en 1537. Ses parents, peu fortunés, voulurent cependant donner à leur fils une éducation excellente. Ils l'envoyèrent à Padoue, et le jeune Fabrice y trouva bientôt des protecteurs puissants qui se complurent à cultiver ses heureuses dispositions. Après avoir achevé sa philosophie, la médecine devint l'objet spécial de ses études. Il eut pour guide dans cette carrière, l'illustre Fallope, dont il fut le plus célèbre disciple et le digne successeur. En effet, ce savant professeur à l'université de Padoue étant mort en 1562, Fabrice, âgé de 25 ans, fut d'abord désigné pour faire simplement les démonstrations anatomiques. Il remplit ces fonctions avec un talent si supérieur, qu'il fut solennellement choisi, en 1565, pour occuper la chaire de chirurgie; celle d'anatomie, qui jusqu'alors n'en avait guère été considérée que comme une dépendance, et pour ainsi dire, un accessoire, fut déclarée primaire en faveur de Fabrice, auquel on assigna des appointements considérables, et en quelque sorte prodigieux. A ces récompenses pécuniaires, les sénateurs de Venise joignirent les plus brillantes dignités. Fabrice exerçait sa profession avec beaucoup de noblesse et un rare désintéressement. Les personnes d'un rang élevé qui lui devaient le rétablissement de leur santé remplaçaient par de riches présents le salaire que refusait ce médecin généreux. Fabrice rassembla ces présents dans un cabinet, sur la porte duquel il fit inscrire : *Lucri neglecti lucrum*. Il possédait une belle maison de campagne, située sur les bords de la Brenta. C'est là qu'il se proposait de couler une heureuse vieillesse. Ses espérances furent cruellement déçues; son repos fut troublé par l'envie et par la plus noire ingratitude. Il était parvenu à l'âge de 82 ans, lorsqu'il périt presque tout à coup, au milieu des vomissements le 21 mai 1619, laissant à sa nièce une fortune de 200 mille ducats. La science lui doit plusieurs bons écrits d'anatomie et de physiologie, réunis sous le titre de : *Opera omnia anatomica et physiologica*, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie, *Opera chirurgica*, etc., ibid., 1723, in-fol., figures. Ces éditions sont les plus estimées.

FABRICE ou **FABRI DE HILDEN** (Guillaume), ainsi nommé d'un village près de Cologne, où il naquit le 25 juin 1560, est encore fréquemment désigné sous la dénomination latine de *Fabricius Hildanus*. Après avoir fait ses premières études à Cologne, il se rendit à Lausanne en 1586, pour y suivre les leçons et la pratique du très-habile chirurgien Jean Griffon. Il voyagea en Allemagne et en France, puis revint exercer sa profession à Lausanne, ensuite à Paierne où il resta neuf années. Les magistrats de Berne le nommèrent, en 1614, médecin-chirurgien et citoyen de leur ville; Louis XIII, roi de France, le choisit pour médecin de ses ambassadeurs en Suisse, et Fabrice remplit ces mêmes fonctions auprès de divers princes. Devenu sexagénaire, il fut tourmenté par des accès de goutte dont, pendant plusieurs années, il réussit à calmer la violence. On présume néanmoins qu'il employa des répercussifs qui déterminèrent le transport de la matière arthritique sur la poitrine; car à l'instant où il se félicitait d'avoir obtenu une guérison radicale, il fut saisi d'un asthme très-intense, auquel il succomba le 17 février 1634. Voici ses principaux ouvrages : *De la gangrène et du sphacèle*, Cologne, 1593, in-8°; *Des brûlures produites par l'huile et l'eau bouillantes, le fer rouge*, etc., Bâle, 1607; *Traité de la dyssenterie*, Bâle, 1616, in-8°; *Nouveau manuel de médecine et de chirurgie militaires*, Bâle, 1615; *Exposition abrégée de l'importance et de l'utilité de l'anatomie*, Berne, 1624; *Sur la lithotomie vésicale*, Bâle, 1626; *Observationum et curationum chirurgicarum centuriæ sex*, imprimées d'abord isolément, puis réunies en 2 vol. in-4°, 1641. Fabrice avait rassemblé tous ses écrits; il était sur le point de les livrer à l'impression, et venait de terminer la dédicace, lorsque la mort le surprit. Jean Beyer se chargea de publier ce recueil, qui parut en latin à Francfort-sur-le-Mein, 1646, in-fol., et en allemand dans la même ville en 1652, in-fol., par les soins de Frédéric Greif. Parmi les éditions latines subséquentes, on estime celle qu'a donnée Jean-Louis Dufour, Francfort, 1683, in-fol. Fabrice peut être regardé comme le restaurateur de la chirurgie en Allemagne, de même que Paré l'avait été en France.

FABRICE (Frédéric-Ernest), gentilhomme de la chambre du prince Christian-Auguste de Holstein, administrateur du duché de ce nom pendant la minorité du duc Frédéric, neveu de Charles XII. L'administrateur ayant jugé à propos de changer le ministère, envoya Fabrice en 1710 à Bender, auprès de Charles, pour justifier cette mesure. Fabrice sut se rendre agréable, et resta plusieurs années avec le roi. Lorsque Charles eut été menacé d'être pris par les Turcs, et qu'il entreprit de résister, Fabrice s'établit médiateur, rendit compte de sa mission et de son séjour à Bender dans une suite de Lettres écrites en français, et adressées au prince administrateur et au baron de Gœrtz; elles ont été publiées à Hambourg, sous ce titre : *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*, ou *Lettres du baron de Fabrice*, en 1760, in-8°. Une traduction allemande avait paru à Hambourg l'année précédente. Fabrice mourut en Allemagne dans un état d'aliénation mentale.

FABRICIUS (Caïus), surnommé *Luscinus*, Romain illustre, consul en 471 (282 avant J. C.), avec Æmilius Papus, reçut les honneurs du triomphe après son expédition glorieuse contre les Samnites et les Lucaniens, qu'il avait forcés à lever le siége de Thurium. Envoyé en ambassade auprès de Pyrrhus l'an de Rome 473, il rejeta les présents et les offres brillantes par lesquels ce prince voulait ébranler sa fidélité, et remplit sa mission à l'avantage de la république. Ce grand capitaine, élu de nouveau consul l'an 475, eut la générosité d'informer en secret Pyrrhus de l'offre que son médecin avait faite aux Romains de l'empoisonner moyennant une somme d'argent. Il fut nommé censeur l'an 478 avec Æmilius Papus, deux fois son collègue au consulat, et mourut si pauvre que l'État fut obligé de doter sa fille.

FABRICIUS VEIENTO, poëte latin, fut accusé d'avoir composé contre les sénateurs et les prêtres un livre de satires, intitulé: *Mon Codicille*; ce livre fut brûlé, et l'auteur chassé de l'Italie par ordre de Néron. Fabricius revint à Rome après la mort de ce prince, obtint une place de préteur, et parvint, sous le règne de Domitien, à une haute faveur par ses lâches dénonciations.

FABRICIUS (Théodore) naquit le 2 février 1501 à Anholt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen. Ses parents ne purent lui donner aucune sorte d'éducation. Obligé, pendant près de huit ans, de joindre au travail de ses mains les secours qu'il obtenait de la charité publique pour faire subsister sa mère abandonnée par un mari libertin; parvenu à entrer ensuite en apprentissage chez un cordonnier, ce ne fut qu'à l'âge de 17 ans qu'il put commencer à fréquenter une école à Emmerick. Le comte Oswald de Bergen l'envoya, au bout de 5 ans, continuer ses études à Cologne, et ne lui retira ses bienfaits que lorsqu'il apprit que son protégé était allé à Wittenberg où, à l'école de Luther, de Melanchton et de Bugenhagen, il apprenait l'hébreu, et suçait les principes des nouveaux réformateurs. Le jeune prosélyte ne perdit point courage, se réduisit à passer la nuit dans des écuries, et à se nourrir du pain que distribuaient à leur porte les chanoines et autres bénéficiers. Au bout de quatre ans il revint dans sa patrie, ouvrit à Cologne une école d'hébreu, prêcha en secret la réforme, et s'étant fait chasser, se retira auprès du landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime, qui le chargea de différentes fonctions diplomatiques, en fit son aumônier après l'avoir d'abord fait diacre à Cassel, et le fit, en 1536, nommer curé à Allendorf sur la Werra. L'aumônier fut en faveur tant qu'il se prêta aux passions de son maître; mais s'étant avisé de le prêcher sur la polygamie, l'électeur, qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre, le fit mettre en prison, et confisqua ses biens en 1540. Remis cependant en liberté au bout de quelque temps, Fabricius, qui ne crut pas sa vie en sûreté à cette cour, retourna en 1543 à Wittenberg, y devint professeur d'hébreu et de théologie, et en 1544, fut fait premier pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst. Poursuivi par les ennemis que lui attirait son zèle un peu tracassier, accusé lui-même d'hétérodoxie, et plusieurs fois réduit à la nécessité de se justifier dans des assemblées publiques, il termina enfin son orageuse carrière le 15 septembre 1550. On connait de lui : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528-1531, in-4°; *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid.; *Tabulæ duæ, de nominibus et de verbis Hebræorum*, Bâle, Henri-Pierre, 1545; 16 homélies, sermons et discours en allemand; un abrégé de sa vie; Théodore de Hase l'a inséré dans le premier fascicule de sa *Biblioth. Bremensis.*

FABRICIUS (George), né à Kemnitz en Allemagne, le 24 avril 1516, mort le 13 juillet 1571, fut poëte et historien, et se fit remarquer par son affectation à n'employer jamais aucun mot qui sentit tant soit peu le paganisme. Il a composé ou édité un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste dans Niceron, t. XXXII, et dans la *Centuria Fabriciorum*; les plus importants sont : *Roma, sive liber utilissimus de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550, 1560 et 1587, in-8°; *Poematum veterum ecclesiasticorum opera christiana et operum reliquiæ et fragmenta*, 1562, in-4°, vol. rare et recherché; *De re poeticâ libri VII*, 1566, souvent réimprimé; *Originum illustrissimæ stirpis saxonicæ libri VII*, 1597, in-fol. — Fabricius (Jacques), fils de l'auteur, en donna une nouvelle édition augmentée de deux livres, sous le titre de : *Saxoniæ illustratæ libri IX*, Leipzig, 1606, in-fol.; *Rerum Germaniæ magnæ et Saxoniæ universæ memorabilium vol. II*, Leipzig, 1609, in-fol.

FABRICIUS (Théodose), théologien luthérien, neveu du précédent, était fils d'André Fabricius, mort pasteur de l'église Saint-Nicolas à Eisleben le 26 octobre 1577, est connu par des poésies latines et par quelques ouvrages ascétiques écrits en allemand. Né à Nordhausen en 1560, le jeune Théodose fit ses études à Wittenberg, et fut placé en 1586 à l'église de Hertzberg en qualité de surintendant; le soupçon d'attachement secret au calvinisme lui ayant fait perdre cet emploi, il obtint la direction de l'église de Saint-Jean à Gœttingue, et une chaire de théologie au gymnase de la même ville. Il mourut à Gœttingue le 7 août 1597. Outre quelques ouvrages ascétiques en latin et en allemand, il a publié une *Harmonie des quatre évangiles* en quatre langues (latin, grec, hébreu et allemand), et il a traduit d'allemand en hébreu le petit Catéchisme de Mathieu Richter (*Judex*), connu ordinairement sous le titre de *Corpus doctrinæ ex Novo Testamento.*

FABRICIUS (François), né à Ruremonde, province de Limbourg (Pays-Bas), vers 1510, étudia les langues grecque et latine, puis la médecine; il fut médecin à Aix-la-Chapelle vers 1545, et mourut en 1572. On a de lui : *Thermæ aquenses sive de Balneorum naturalium naturâ et facultatibus*, 1546, in-4°; 1564, in-12; *Divi Gregorii Nazianzeni tragœdia Christus patiens, latino carmine reddita*, Anvers, 1550, in-8°.

FABRICIUS ou **LEFÈVRE** (François), né à Duren, dans le duché de Juliers, en 1524, acheva ses études à Paris au collége de France; retourna ensuite dans son pays, obtint en 1550 le rectorat de Dusseldorf, et mourut le 23 février 1573. Il a fait imprimer : *Lysiæ orationes duæ*, Cologne, grec et latin, 1554, in-12; *Pauli Orosii adversus paganos historiarum libri septem, etc.*; *Commentarius in orationem Ciceronis pro Ligario*; *Notæ in orationes Ciceronis pro Fonteio, pro Milone, et de provinciis consularibus*; *Plutarchi de liberis educandis liber, latinus factus*; *Ciceronis historia per consules descripta et in annos 64 distincta*; *In sex Terentii comœdias annotationes*; *Disciplina Scholæ Dusseldorpiensis*; *Annotationes in quæstiones Tusculanas Ciceronis*; *Notæ in Verrinas primam et secundam.*

FABRICIUS ou **LEFÈVRE** (André), né vers 1520 à Hodeige, dans la Hesbaie, province de Liége, fit ses études à l'université d'Ingolstadt, professa la philosophie au collége de Saint-Gertrude à Louvain, fut appelé à Rome par le cardinal Othon d'Augsbourg et présenté au pape Paul IV. Nommé conseiller des ducs de Bavière, il fut député par eux au concile de Trente, obtint ensuite la prévôté d'Ottingen et mourut en 1581. On a de lui : *Harmonia confessionis Augustanæ*, Cologne, 1573, 1587; *Religio patiens*, *Jeroboam rebellans*, et *Samson*, tragédies.

FABRICIUS ou **SMITH** (Guillaume), né à Nimègue, vers l'an 1533, docteur en théologie à Louvain, successivement président du collége de Houterle et du petit collége, etc., mort le 7 mars 1628, a publié : *D. Leonis Magni in dominicam passionem enarratio*, 1600, in-12, avec notes; il est auteur de *Confutatio censuræ quorumdam theologorum Parisiensium in quas-*

dam propositiones ex R. P. Santarellæ libris collectas, ouvrage anonyme, 1627, in-4°.

FABRICIUS (David), ministre à Osterla dans l'Oost-Frise (Allemagne), disciple de Tycho-Brahé, avait découvert en 1596 l'étoile changeante de la Baleine. Il est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une *Description de l'Islande et du Groenland*, et d'une *Chronique d'Oost-Frise*, écrite en bas allemand, et publiée à Embden avec une continuation en 1640. Fabricius fut tué en 1617 par un paysan qu'il avait publiquement traité de voleur dans ses prédications.

FABRICIUS (Jean), astronome, fils du précédent, né à Osterla dans l'Oost-Frise, mort dans la première moitié du 17e siècle, fut le premier qui, à l'aide des télescopes par réfraction, aperçut des taches au soleil, découverte attribuée à Galilée. Fabricius publia le résultat de ses observations dans l'ouvrage suivant : *De maculis in sole observatis, et apparente earum cum sole conversione narratio*, Wittenberg, 1611, petit in-4°. Lalande l'a donné presque en entier dans ses *Suppléments*, t. IV, 1781, et dans les *Mémoires de l'Académie* pour 1778.

FABRICIUS (Laurent), né à Dantzig en 1555, fit ses premières études dans le collège de cette ville, parcourut ensuite les universités de Francfort, de Wittenberg, de Leipzig, d'Iéna, de Tubingen et de Strasbourg, et étant revenu à Wittenberg en 1587, il y fut reçu maître en philosophie. Étant ensuite retourné à Iéna, il y ouvrit une école. Élu professeur d'hébreu dans l'université de Wittenberg en 1593, il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée le 21 avril 1629. On a de ce savant : *De schemhamphorasch usu et abusu apud Judæos*, Wittenberg, 1596, in-8°; *Partitiones codicis hebræi*, ibid., 1610, in-4°; 1626 et 1671, in-8°; *Oratio de linguâ hebræâ*, ibid., 1594; *De reliquiis sanctis Syrarum vocum in N. T. asservatis*, ibid., 1613, in-4°; *Metrica Hebræorum vetus et nova*, ibid, in-8°.

FABRICIUS (Jean), né en 1560, après avoir fini ses études à Altorff, y forma une école, entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et après 48 ans d'exercice dans ces fonctions, mourut en 1636. On a de lui une dissertation *de Dignitate conjugii*, Nuremberg, 1592.

FABRICIUS (Jean), fils du précédent, né à Nuremberg, le 31 mars 1618, alla successivement étudier à Iéna, Leipzig, Wittenberg et Altorff, fut ministre dans cette dernière ville, et y eut une chaire de théologie. Après avoir professé 7 ans, il fut appelé à Nuremberg, où il devint pasteur de Sainte-Marie. On a de lui : *Ecclesiæ Noribergensis pastorum responsio ad litteras ministerii Berolinensis*, 1666; *Conciones in Augustanam confessionem cum annotationibus latinis*, Nuremberg; 1653; *Conciones in librum Jobi*, Nuremberg, 1681, *Prælectiones seu systema theologicum*, Altorff, 1681, publié par son fils; *Commentatio de bonorum operum ad salutem necessitate*, Helmstadt, 1709; quelques Discours, dont son fils donna la liste dans son *Historia bibl. Fabricianæ*, tome V, page 154.

FABRICIUS (Jean), fils du précédent, né à Altorff, en 1644, théologien, philologue et bibliographe, fut conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg, inspecteur général des écoles du duché de Brunswick, et associé de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin. Il mourut le 29 janvier 1729. On a de lui : *Oratio de utilitate quam theologiæ studiosus ex itinere capere potest italico*, 1678, in-4°; *Dissertatio de altaribus*, Helmstadt, 1698, in-4°; *Amœnitates theologicæ*, 1690, in-4°; le Recueil des OEuvres d'Ottavio Ferrari, 1711, 2 vol. in-4°; *Historia bibliothecæ Fabricianæ*, Wolfenbuttel, 1717-1724, 6 vol. in-4°, livre plein d'érudition, et consulté toujours utilement.

FABRICIUS (Samuel), d'Eisleben, en Saxe, né à la fin du 16e siècle, était ministre à Zebest, quand il publia sa *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8°; réimprimée à Bâle, 1675, avec des considérations sur les bienfaits de Dieu.

FABRICIUS (Étienne), ministre à Berne dans le 17e siècle, a donné : *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; *Conciones sacræ in decalogum*, 1649, in-4°; *Conciones sacræ festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°; *In CL Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

FABRICIUS (Jean) naquit à Dantzig le 17 février 1608, commença ses études dans cette ville, les continua à Rostock, à Leipzig, à Wittenberg, à Kœnigsberg et à Leyde où il séjourna un an et demi, et étudia l'arabe et le persan sous Golius. En 1635 il retourna à Rostock, enseigna les langues orientales, et chercha à établir une typographie arabe. Il visita ensuite le Danemark, parcourut la Suède, le Holstein, la Hollande, l'Angleterre et la France, revint à Dantzig en 1642, après une absence de 16 ans, et y fut nommé la même année pasteur du temple de Saint-Barthélemi. En 1650 il remplaça Abr. Calov dans la chaire de théologie et de langue hébraïque, et mourut de la peste le 10 septembre 1653. On a de lui : *Dissertatio philologica de nomine Jehovah*, Dantzig, 1636, in-4°; *Diascepsis de incarnatione λόγου*, Rostock, 1637, in-4°; *Carmen arabicum gratulatorium*, Rostock, in-4°; *Hymnus angelicus sacrâ meditatione expressus*, Dantzig, 1638, in-4°, et Leyde, 1640; *Specimen arabicum quo exhibentur aliquot scripta arabica partim in prosâ, partim ligatâ oratione composita, jam primùm in Germania edita*, etc., Rostock, 1638, in-4°; *Mahumedis testamentum*, ibid., 1638, in-4°, etc.

FABRICIUS (Vincent), né à Hambourg, le 25 septembre 1612, fit ses études à l'université de Leyde, et y prit ses grades en médecine en 1634. Il s'était déjà fait connaître par un talent assez remarquable pour la poésie latine, et même il avait publié, deux ans auparavant, un Recueil de vers, à la sollicitation de Daniel Heinsius, son hôte et son ami. Il s'appliqua ensuite à l'étude du droit. L'évêque de Lubeck lui donna le titre de conseiller avec des appointements convenables; cependant, il ne garda pas longtemps cette place : il se fixa à Dantzig avec sa famille, et peu après fut nommé syndic et ensuite bourgmestre de cette ville. Il eut treize fois l'honneur d'être député par le sénat à la diète de Pologne, et mourut pendant une de ces assemblées, à Varsovie, le 11 septembre 1667. La première édition des poésies de Fabricius parut à Leyde en 1632, in-12. Il en donna une seconde édition, corrigée et augmentée, en 1638. Enfin son fils, Frédéric Fabricius, en publia une troisième, Leipzig, 1685, in-8°.

FABRICIUS (Frédéric), fils du précédent, premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas, à Stettin, docteur en théologie à Wittenberg, s'appliqua aux langues orientales, qu'il étudia à Leyde et Utrecht, et mourut le 11 novembre 1703. Il a traduit de l'hébreu le Commentaire de R. Dav. Kimchi sur Malachie, et publié en allemand quelques sermons et divers traités de théologie polémique.

FABRICIUS (Jean-George), né à Nuremberg le 23 septembre 1593, fit le 2 avril 1602, une chute grave, se luxa la cuisse gauche, et demeura boiteux le reste de sa vie. Il se consacra spécialement à l'art de guérir, obtint le doctorat à Bâle le 29 août 1620, après avoir soutenu une thèse *sur la Phrénésie.* De retour à Nuremberg il fut associé au collége des médecins. Une pratique très-étendue l'empêcha de se livrer aux travaux du cabinet. Créé comte palatin par l'empereur Léopold, le 17 mai 1659, il mourut le 18 novembre 1668.

FABRICIUS (Wolfgang-Ambroise), fils du précédent, cultiva pareillement la médecine, à laquelle il joignit un goût décidé pour l'archéologie. Il visita les plus beaux monuments et les plus célèbres académies d'Allemagne, de France et d'Italie; mais il fut moissonné au milieu de sa carrière, à Lyon, le 13 janvier 1653, laissant : *De lucernis veterum* et *Απεραμα βοτανικον de signaturis plantarum.*

FABRICIUS (Septime-André), frère du précédent, naquit à Nuremberg le 4 décembre 1641, et se consacra aussi à l'art de guérir. Reçu docteur à Bâle, il parcourut l'Italie, et revenu dans sa ville natale, il fut élu membre du collége des médecins en 1667, et se livra entièrement à l'exercice de sa profession. Il eut, comme son père, une pratique très-étendue, et pendant les 38 années qui s'écoulèrent depuis son retour jusqu'à sa mort, le 10 décembre 1705, il ne composa pas un seul ouvrage. On avait de lui : *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum,* Padoue, 1665, in-4° ; *Μελετημα ιατρικον de medicinâ universali*, Venise, 1666, in-4°; *Discursus medicus de termino vitæ humanæ,* Rome, 1666, in-4°.

FABRICIUS (Ernest-Frédéric). médecin du 17e siècle, exerça d'abord sa profession à Vienne en Autriche, puis à Hambourg. Il n'est connu que par un ouvrage : *Medicinæ utriusque galenicæ et hermeticæ anatome philosophica,* etc., Francfort, 1653, in-fol.

FABRICIUS (Louis), ambassadeur de Charles XI, roi de Suède, en Perse, était né au Brésil, d'une famille hollandaise, et avait d'abord parcouru la carrière militaire en Russie. Charles XI l'envoya en Perse pour établir, entre ce pays et la Suède, un commerce dont Narva, en Esthonie, devait être l'entrepôt; mais comme il fallait passer sur le territoire russe, ce commerce éprouva bientôt des difficultés qui en arrêtèrent le développement. Fabricius fit trois fois le voyage de Perse, et amena en 1683, à Stockholm, plusieurs marchands arméniens, qui apportèrent des soies crues pour la valeur de 40,000 rixdales de Suède.

FABRICIUS (Jean-Sebald), né à Spire, le 15 juin 1622, professa à Heidelberg la logique et la langue grecque ; deux ans après, on lui confia encore la chaire d'histoire, et il reçut, en 1657, le grade de docteur en théologie. Lorsque l'Allemagne, et surtout le Palatinat, furent ravagés par la guerre, en 1674, Fabricius se retira en Angleterre, et l'on ignore s'il y termina ses jours ou s'il revint en Allemagne. Il a publié 18 ouvrages, dont, d'après l'auteur lui-même, Freytag donne la liste dans son *Adparatus litterarius,* tome III, page 614-616.

FABRICIUS (Jean-Louis), frère du précédent, naquit, en 1632, à Schaffouse, où son père était recteur du collége; il y commença ses études. En 1690, il obtint à Utrecht, la permission d'enseigner, se rendit à Paris en 1652, et alla, en 1656, rejoindre son frère à Heidelberg. Il eut, l'année suivante, la place de professeur extraordinaire en langue grecque. Il remplit à diverses reprises plusieurs fonctions ecclésiastiques, littéraires ou politiques, et revint à Heidelberg. Lors de l'incendie de cette ville, il en sauva les archives, d'abord à Eberbach, puis à Francfort, où il mourut en 1697. Ses œuvres, imprimées d'abord séparément, ont été recueillies et publiées par J. H. Heidegger, Zurich, 1698, in-4°.

FABRICIUS (Charles), peintre hollandais, un des premiers de son temps pour les perspectives et les portraits, fut une des victimes écrasées sous les débris lors de l'explosion du magasin à poudre de Delft en 1654. Retrouvé six heures après le désastre, donnant quelques faibles signes de vie, il fut transporté à l'hôpital où il mourut un quart d'heure après, à l'âge de 30 ans. Le Musée de Bruxelles possède de ce peintre un tableau représentant *un Jeune homme examinant une pièce d'or dans le creux de sa main.*

FABRICIUS (Werner), directeur de la musique dans l'église de Saint-Paul à Leipzig, né à Itzehoe dans le Holstein, le 10 avril 1633, mort le 9 janvier 1679, est auteur de deux ouvrages allemands et des *Deliciæ harmonicæ,* 1657, in-4°.

FABRICIUS (Jean-Albert), fils du précédent, le plus laborieux et le plus savant des bibliographes, né à Leipzig le 11 novembre 1668, mort à Hambourg le 30 avril 1736, recteur de l'école de St.-Jean, a laissé 128 ouvrages dont on peut voir la liste dans Niceron ; un très-grand nombre sont originaux, quelques-uns traduits, et quelques autres édités et commentés; tous peuvent donner une haute opinion du profond savoir et de la vie laborieuse de leur auteur. Nous nous bornerons à signaler les suivants : *Bibliotheca latina,* etc., Hambourg, 1721-1722, 3 vol. in-8°; Venise, 1728, 2 vol. in-4° ; Leipzig, 1773, 3 vol. in-8° ; cette édition, revue par Ernesti, est la plus estimée; *Biblioth. latina mediæ et infimæ latinitatis*, avec des additions du P. Mansi, Padoue, 1754, 6 vol. petit in-4°; *Bibliotheca græca,* Hambourg, 1705-1728, 14 vol. in-4°, réimprimés avec des corrections et des améliorations à Hambourg, de 1790 à 1812, par les soins de J. C. Harles : c'est le plus important et le meilleur ouvrage de l'auteur; il lui valut les surnoms de *Museum Græciæ,* de *Thesaurus eruditionis,* etc.; *Bibliographia antiquaria,* 3e édition, Hambourg, 1760, in-4°. Parmi les ouvrages dont Fabricius n'a été que l'éditeur, le plus important est : *Vincent Placcii theatrum anonym. et pseudonymorum,* Hambourg, 2 vol. in-fol. H. S. Reimar, son gendre, a donné : *De Vitâ et scriptis J. A. Fabricii commentaria,* 1737, in-8°.

FABRICIUS (François), né à Amsterdam le 10 avril 1663, perdit, à l'âge de 5 ans, son père et sa mère, et fut

redevable de sa première éducation à son aïeul maternel, qu'il perdit bientôt après (1673). Après avoir fait ses études, Fabricius se consacra à la théologie, et devint ministre à Velsen. Ce fut en 1705 qu'il succéda à J. Trigland dans la chaire de théologie en l'université de Leyde; il avait été quatre fois recteur de cette université, lorsqu'il mourut le 27 juillet 1738. On a de lui : *Christus unicum ac perpetuum fundamentum Ecclesiæ*, Leyde, 1717, in-4°; *De sacerdotio Christi juxta ordinem Melchizedeci*, 1720, in-4°; *De christologiâ Noachicâ et Abrahamicâ*, 1720, in-4°; *De fide christianâ patriarcharum et prophetarum*, 1720, in-4°; *De oratore sacro*, 1720, in-4°, etc.

FABRICIUS (Christophe-Gabriel), né le 18 mai 1684 à Schacksdorf, village de la basse Lusace, étudia la théologie protestante à l'université de Wittenberg, et fut nommé en 1703 pour prêcher l'Évangile en langue wende (slave) aux habitants de Mulknitz et de Weysaghk dans la basse Lusace, et, en 1740, à ceux de Daubitz dans la Lusace supérieure. Il y termina sa carrière le 12 juin 1757. Il a publié un Catéchisme et des Pièces en langue wende; mais ce qui l'a rendu remarquable c'est le zèle et l'activité qu'il déploya pour s'opposer aux progrès que le système religieux, imaginé en 1727 par le comte de Zinzendorf, faisait dans les deux Lusaces.

FABRICIUS (Jean-André), né en 1696 à Dodendorf, près Magdebourg, fut successivement adjoint de la faculté philosophique de Iéna, professeur du collége Carolin de Brunswick, et depuis 1753 recteur du gymnase de Nordhausen. Il mourut en cette ville le 28 février 1769. Il donna en 1724 une *Rhétorique philosophique* qu'il refondit entièrement en 1739; à cette nouvelle édition il ajouta une *Poétique allemande*, la première peut-être qui ait paru. Sa *Logique d'après la méthode mathématique* parut en 1733, et dans de nouvelles éditions en 1737, 1746 et 1758, in-8°. De 1748 à 1759 il publia une *Bibliothèque critique* en 24 tomes ou 4 vol. in-8°, et de 1752 à 1754 une *Histoire littéraire* en 3 vol. in-8°. Il eut aussi part à l'*Histoire ecclésiastique* que J. George Henesius et Ern. Stocxman firent paraître en 1735 en 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand.

FABRICIUS (Philippe-Conrad), médecin, né le 2 avril 1714 à Butzbach dans la Hesse, fut, en 1748, professeur d'anatomie, de physiologie et de pharmacie à l'université de Helmstadt, où il mourut le 19 juillet 1774. On lui doit : *Primitiæ floræ butesbaccensis*, Butzbach, 1743, in-8°; *Enumeratio methodica plantarum horti medici helmstadensis*, 1759, 1763 et 1766, in-8°.

FABRICIUS (Jean-Chrétien), le plus célèbre entomologiste du 18e siècle, né à Tundern dans le duché de Sleswick en 1742, suivit à Upsal le cours de Linné, qui l'honora de son amitié, et auquel il soumit son idée de classer tous les insectes d'après les organes de la bouche. Ce système, le plus général de tous ceux qui avaient été enseignés jusque-là, fit une révolution dans la science. Reçu docteur-médecin en 1767, nommé peu après professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, Fabricius consacra 30 ans de sa vie à répandre et perfectionner son système. Il parcourut les États du nord et du centre de l'Europe, visitant les musées d'histoire naturelle, et décrivant partout avec une infatigable activité tous les insectes encore inédits. Ce savant laborieux est mort à Copenhague en 1807, moins encore des suites de ses longs travaux et de ses voyages, que de la douleur qu'il ressentit à la vue des malheurs auxquels son pays était en proie. Il avait été nommé conseiller du roi de Danemark, professeur d'économie rurale et politique, et a publié sur ces deux branches, en allemand et en danois, plusieurs ouvrages utiles, mais moins connus que ceux qu'il a écrits en latin sur l'histoire des insectes. Parmi ceux-ci les plus importants sont : *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8°; *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8°; *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792-1796, 9 vol. in-8°; *Genera insectorum*, 1776, in-8°; *Species insectorum*, 1781, 2 vol. in-8°; *Mantissa insectorum*, 1787, 2 vol. in-8°; *Systema eleutheratorum*, 1801, 2 vol. in-8°; *Rhingotorum*, 1803, in-8°; *Antliatorum*, 1804, in-8°; *Piezatorum*, 1805, in-8°.

FABRICIUS (Otto), né le 6 mars 1744 à Rudkioping dans l'île de Langeland (Danemark), fit ses études à Copenhague, fut ordonné en 1768 et nommé missionnaire pour la colonie de Frederikshaad où il passa cinq à six ans, vivant de la vie des Groënlandais. Il revint à Copenhague en 1773, fut nommé à différentes cures, et mourut le 20 avril 1822, titulaire de celle de Christianshavn à laquelle le roi avait attaché en sa faveur le titre et le rang d'évêque. Son principal ouvrage d'histoire naturelle est *Fauna Groenlandica*, Copenhague, 1780.

FABRICY (le P. Gabriel), savant bibliographe, né à St.-Maximin en Provence vers l'an 1725, mort à Rome en 1800, était entré fort jeune dans l'ordre de St.-Dominique. Il fut d'abord chargé des fonctions de provincial, puis nommé lecteur en théologie à Rome. De tous les ouvrages qu'il a publiés sur différents sujets d'antiquité sacrée et profane, les plus estimés sont : *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Ancien Testament*, Rome, 1772, 2 tomes in-8°; *Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars chez les anciens*, Marseille (Rome), 1764-1765, 2 vol. in-8°.

FABRINI (Jean), grammairien italien, né en 1516, à Fighine en Toscane, fut appelé en 1547 à Venise par le sénat, pour remplir la chaire d'éloquence; il y professa pendant 30 ans avec le plus grand éclat, et obtint ses appointements entiers pour retraite quelques années avant sa mort, qu'on place vers 1580. On a de lui : une traduction italienne des discours latins *De institutione reipublicæ* de Francesco Patrizi de Sienne, Venise, chez les fils d'Alde, 1545, in-8°; *Della interpretazione della Lingua volgare e latina*, etc., Rome, 1544; *Teorica della Lingua*, Venise, 1565; *il Terentio latino comentato in lingua toscana*, etc., Venise, 1548, in-4°; *l'Opere d'Oratio poëta lirico commentate in lingua volgare toscane*, etc., Venise, 1565; *l'Opere di Virgilio spiegate e comentate in volgare*, etc., Venise, 1597.

FABRIS (Nicolas), mécanicien, prêtre de l'Oratoire, né à Chioggia en 1739, mort le 13 août 1801, s'occupa de mathématiques avec succès, et fut en mécanique d'une adresse assez rare. On lui doit un grand nombre d'inventions, dont plusieurs sont relatives à la musique, entre autres une table des progressions harmoniques pour

accorder promptement et facilement les instruments à clavier, sans avoir recours à un organiste; un clavecin au moyen duquel les notes se trouvent écrites en même temps que frappées; une main de bois à ressorts pour battre toutes sortes de mesures. Il construisit aussi une horloge qui marquait exactement le rapport des heures italiennes et des heures françaises, avec les minutes et les secondes respectives, et d'autres ouvrages fort ingénieux.

FABRIS (Joseph), frère aîné du précédent, exerça la médecine dans sa patrie, et commença avec Barthélemi Bottari à mettre en système la botanique de l'Italie et à en répandre la connaissance.—Un 3e frère, l'abbé François, travailla avec Nicolas à l'analyse et à la classification des êtres marins de l'Adriatique.

FABRIZI (Charles), jurisconsulte, né à Udine en 1709, occupa diverses charges publiques dans sa patrie. L'obligation où il se trouva de faire des recherches dans les archives d'Udine, l'engagea à les mettre en ordre, et à extraire, des titres qu'elles renferment, ceux qui concernent plus spécialement l'histoire du Frioul. Il se disposait à mettre au jour le résultat de son travail, lorsqu'il mourut en 1773. Les manuscrits de Fabrizi forment plusieurs volumes in-folio. On en a tiré deux Dissertations qui ont été imprimées, l'une : *De l'intérêt de l'argent dans le Frioul au 14e siècle;* l'autre : *De l'ancienne Monnaie de ce pays.*

FABRO-BREMUNDANO (François **FAIVRE** ou **FEBVRE** de BREMONDANS, plus connu sou le nom de), historien, naquit vers 1620, à Besançon, d'une famille patricienne. Envoyé fort jeune à Madrid, il y fut élevé dans la maison et sous les yeux du célèbre Diégo de Saavedra. Ses études terminées, il fut attaché comme secrétaire au comte de Fuentes, qu'il accompagna dans les Pays-Bas. Il y remplit ensuite divers emplois. Sa trop grande franchise, ou peut-être son indiscrétion, lui fit un ennemi dangereux d'un des chefs du gouvernement espagnol. Pour se soustraire à sa vengeance, il chercha, vers 1650, un asile en Italie. Doué d'une facilité merveilleuse pour apprendre les langues, il parla bientôt l'italien avec autant d'élégance que de pureté. Il fut admis à l'académie des *Faticosi* de Milan, et il y lut un grand nombre de morceaux de sa composition qui furent très-applaudis. Il finit par obtenir son rappel en Espagne, et fut placé près de don Juan d'Autriche, qu'il suivit dans son gouvernement de la Catalogne. Après la mort de ce prince, il revint à Madrid occuper un emploi de confiance dans les bureaux du ministère. Fabro vivait encore en 1693, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On doit à Fabro des éditions de l'*Ars poetica* du P. Alex. Donato; de la *Recreazione del savio*, du P. Bartoli. On sait qu'il avait composé des *Discorsi*, récités à l'académie imaginaire des *Ammartellati*, et plusieurs autres ouvrages. Les plus connus sont : *l'Eroe trionfante, istoria delle gloriose azioni di Mocenigo II, procuratore di San-Marco e capitano generale del mare,* Venise, 1651, in-4°; *Delle lettere scritte in varie lingue ed in diversi argomenti, libri tre*, Milan, 1661, in-8°; *Historia de los hechos de don Juan d'Austria en el principado de Cataluna*, Saragosse, 1673, 4 tom. in-fol.; *Viage del rey don Carlos II, al regno de Aragon el ano de* 1677, Madrid, 1680, in-4°; *Floro historico de la guerra de Ungria*, Madrid, 1684, 1693, in-4°, 3 vol. : c'est une traduction de l'italien; elle est très-rare; *Historia de las revoluciones de Navarra.*

FABRONI (Ange), célèbre biographe italien, né à Marradi (Toscane) le 7 septembre 1732, fut successivement prieur du chapitre de la basilique de St.-Laurent à Florence, de l'ordre de St.-Étienne de Pise, provéditeur de l'université de cette ville, et trouva dans les papes Benoît XIV, Clément XIV, dans les cardinaux Neri Corsini, d'York et Battori, et dans le grand-duc Léopold, des protecteurs qui favorisèrent son goût pour l'étude et ses recherches dans les archives. Il voyagea en France, en Angleterre et en Allemagne, séjourna à Paris, à Londres, à Vienne, à Dresde, à Berlin, se lia d'amitié et entretint une correspondance suivie avec les hommes les plus remarquables de son temps, fut à même de recueillir de riches et nombreux matériaux pour les ouvrages biographiques qu'il a écrits, et mourut le 22 septembre 1803. On a de lui : *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt,* Pise, 20 vol. in-8°, dont 18 parurent de 1778 à 1799, et les deux derniers en 1804 et 1805, ouvrage estimé; *Laurentii Medicis Magnifici vita,* 1784, 2 vol. in-4°; *Magni Cosmi Medicei vita,* ibid., 1789, 2 vol. in-4°; *Leonis X, pontificis maximi, vita,* ibid., 1797, in-4°; *Francisci Petrarchæ vita,* Parme, Bodoni, 1799, in-4°; *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 1786-1789, 2 vol. in-8°; *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto e di Torq. Tasso,* Parme (Bodoni), 1806; *Histoire de l'université de Pise,* Pise, 1791-1795, 3 vol. in-4°; le *Giornale de' letterati,* Pise, 1771-1796, 105 vol. in-12, et d'autres écrits moins importants.

FABROT (Charles-Annibal), savant jurisconsulte, né à Aix en 1580, professeur de droit à l'université et avocat au parlement de cette ville, eut pour protecteurs et pour amis le garde des sceaux Duvair, le chancelier Séguier, le premier président Mathieu Molé, le président Jérôme Bignon, et plusieurs autres personnages distingués. Il mourut le 16 janvier 1659, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont la traduction en latin des *Basiliques* de Léon le philosophe, Paris, 1747, 7 vol. in-fol.; et celle de la Paraphrase grecque des *Institutes* de Justinien, par Théophile, ibid., 1638 et 1658, in-4°. On lui doit en outre les *Antiquités de la ville de Marseille,* traduit du latin de J. Raymond de Solier, Marseille, 1615; Lyon, 1632, in-8°; *Exercitationes duæ de tempore partûs humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4°; *Prælectio in titulum decretalium, de vitâ et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4°; *Notæ ad titulum codicis Theodosiani, de paganis sacrificiis et templis,* Paris, 1648, in-4°. Fabrot a aussi donné une édition de *Cujas* avec des notes, la meilleure avec celle de Venise, et de plusieurs auteurs qui font partie de l'*Histoire Byzantine,* tels que *Cedrene, Micetas, Anastase*, etc.

FABROT (le chevalier de), né en Provence vers 1740, était officier dans un régiment d'infanterie avant la révolution; il émigra en 1791, fit les premières campagnes de l'armée des princes, se trouva à l'affaire de Quiberon, vécut ensuite en Allemagne, où il s'occupa de poésie latine. Rentré en France en 1814, il obtint la

croix de Saint-Louis avec le grade de colonel, publia diverses brochures dans le sens de la restauration, et entre autres une *Réfutation des rapports au roi du ministre Fouché*. Fabrot est mort vers 1830. On a de lui : *Genethliacum carmen in ortum principis regii Burdigalæ ducis*, 1820 ; *Au roi en son conseil d'État*, 1822 ; le *Zodiaque du royaume*, épître, 1822 ; *les Voies du bonheur*, poëme français et latin, 1824.

FABRUCCI (Étienne-Marie), professeur à l'université de Pise, mort vers 1750, a publié plusieurs Dissertations sur cette école célèbre. Les premières parurent d'abord dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici filologici* ; l'auteur les réunit ensuite, et les publia sous ce titre : *Pisanæ academiæ prima ætas quatuor dissertationibus illustrata*, Florence, 1739, in-12.

FABRY (Jean-Baptiste-Germain), littérateur, né, en 1780, à Cornus, près de Saint-Affrique, dans le Rouergue, vint de bonne heure à Paris pour y faire ses études de droit, et fut reçu avocat en 1804; mais il parut peu au barreau, et se livra à des travaux d'un autre genre. Il publia un recueil sous le titre de *Spectateur français au XIXe siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires*, recueillies des meilleurs écrits périodiques. Cet ouvrage commencé en 1805 et terminé en 1812, forme 12 vol. in-8°. Depuis la restauration, il donna successivement plusieurs ouvrages dont aucun ne porte son nom. Tels sont : *La régence à Blois*, ou *les Derniers moments du gouvernement impérial*, 1814, in-8°; *Itinéraire de Bonaparte de Doulevent à Fréjus*, 1814, in-8°; *Itinéraire de Bonaparte de l'île d'Elbe à l'île Sainte-Hélène*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de* 1815; in-8°, 1816 ; *le Génie de la révolution considéré dans l'éducation*, ou *Mémoires pour servir à l'instruction publique, depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*, 1817 et 1818, 3 vol. in-8° ; *Monuments de la reconnaissance nationale, votés en France depuis* 1789, 1819, in-8°; *Les missionnaires de* 1793, 1819, in-8°. Le 4 janvier 1821, à cinq heures du matin, il voulut aller chercher lui-même le docteur Dubois pour assister une de ses parentes qui était dans le travail d'un accouchement difficile et qui mourut le même jour. Il gelait très-fort; Fabry glissa dans l'obscurité sur le perron du docteur, et tomba sur une pointe de fer qui lui rompit une artère : le sang jaillit aussitôt ; Fabry eut la force de dire pourquoi il venait, et expira en quelque minutes.

FACARDIN. *Voyez* **FAKHR-EDDYN.**

FACCIARDI (Christophe), capucin et prédicateur célèbre à la fin du 16e siècle, né à Veruchio ou Verucolo, petite ville du territoire de Rimini, fut d'abord religieux mineur conventuel de l'ordre de St.-François, d'où il passa dans l'institut réformé des capucins. Il se rendit surtout fameux par son éloquence persuasive et entraînante. Un jour, à Bologne, après un discours sur la charité, les assistants non-seulement vidèrent leurs bourses, mais se défirent de leurs joyaux et de tout ce qu'ils avaient de précieux en faveur de l'hôpital des Orphelins que Facciardi venait de leur recommander ; et où, au moyen de ces abondantes aumônes, on entretenait 1,000 enfants de l'un et l'autre sexe. Il a laissé : *Exercitiorum spiritualium ex SS. Patribus volumina tria*, Lyon, 1590 ; Venise, 1597 ; et Paris, 1606; *Exercizi d'anima raccolti de' SS. Padri, predicati in diverse città d'Italia*, in-12, Venise, 1592 ; *Meditazioni de principali mysterj della vita spirituale*, Venise, 1599 ; *Vita et gesta sanctorum ecclesiæ Veruchinæ*, in-8°, Venise, 1600 ; *Tractatus de excellentiâ B. Catharinæ virginis Bononiensis*, Bologne, 1600 ; *Compendio di cento meditazioni sagre*, etc., Venise, 1602 ; Plaisance, 1606 ; *Vita del B. Giovane canonico di Rimini, et del B. Roberto Malatesta*, etc., Rimini, 1610 ; *Della prima origine della casa Malatesta*, in-4°, Rimini, 1610 ; *Cæremoniale sacrum ad usum PP. capucinorum*, Venise, 1614; *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ tum scholasticæ, tum positivæ, aperta.*

FACCIOLATO (Jacques), savant italien, né à Torreglia, près de Padoue, le 4 janvier 1682, mort le 25 août 1769, professeur émérite de logique à l'université de Padoue, consacra sa vie à des travaux qui ont été très-utiles pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont des *Éléments de logique*, Venise, 1728 et 1750, in-8° ; un *Traité de l'orthographe italienne*, Padoue, 1721, in-4° ; des *Scolies* sur les traités de Cicéron : *De Officiis, de Senectute, de Amicitiâ, de somnio Scipionis*, etc., Venise, 1741, in-8°; une *Histoire abrégée* et une *Histoire générale de l'université de Padoue*, la première, Padoue, 1752, in-8° ; et la 2e, ibid., 1757, in-4° ; des *Discours latins*, ibid., 1767, in-8° ; et des *Lettres latines*, ibid., 1765, in-8°.

FACINI (Pierre), peintre, né à Bologne vers 1566, mort en 1602, fut élève d'Annibal Carrache. Ses compositions se distinguent par la vigueur et la vérité des carnations ; mais on lui reproche de l'incorrection dans le dessin et une manière peu naturelle d'attacher les mains et les bras. Son meilleur tableau est celui qui représente les *Saints protecteurs de Bologne*, fait pour l'église de St.-François de cette ville.

FACINO CANE (BONIFACIO, dit), célèbre partisan (*condottiere*), né à Santhia vers l'an 1360, d'une famille noble de la faction des Gibelins, s'attacha d'abord au service de J. Galéaz Visconti, premier duc de Milan, qui le récompensa par le don de plusieurs seigneuries. Après la mort de ce prince, Facino, à l'exemple des autres généraux, chercha à se procurer une principauté indépendante, et s'empara d'Alexandrie *della Paglia* en 1404. Deux ans après il enleva Plaisance à Ottobon Terzo, qui, comme lui, avait voulu se rendre indépendant ; et attaqua Gênes pendant que le maréchal de Boucicaut, qui en était alors gouverneur, marchait sur Milan. Il excita dans cette ville un soulèvement, à la suite duquel tous les Français furent massacrés ou chassés le 6 octobre 1409. Il tourna ensuite ses armes contre ses anciens maîtres, assiégea dans Pavie Philippe-Marie Visconti, le plus jeune des fils de J. Galéaz, prit cette ville et la livra au pillage pendant 3 jours. Il allait poursuivre le cours de ses conquêtes lorsqu'il mourut en 1412. Sa veuve, de la famille des Lascaris, épousa le jeune duc Ph. M. Visconti, qui la fit ensuite périr sur un échafaud. La *Vie* de Facino Cane se trouve dans la *Biographia piemontese* de Tenivelli.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, se signala sous le règne de Justinien par sa résistance à ce prince lors des disputes théologiques qui se renouvelèrent au sujet des écrits désignés sous le nom des *Trois*

chapitres de Théodoret, évêque de Cyrrhe, de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Éphèse, et se sépara de l'Église lorsque le pape Vigile les eut condamnés en 547. On a de lui une apologie *De tribus capitulis*, publiée par le P. Sirmond, 1629; un *Traité* sur le même sujet. On trouvera les détails relatifs à cette querelle dans les *Actes* du 5e concile général de Constantinople, et dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de M. Dupin.

FADL-BEN-REBY, vizir du calife Haroun-al-Raschid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça au ministère le célèbre Giafar. Disgracié à son tour sous le califat de Mamoun, fils de Haroun, il mourut dans la misère l'an 208 de l'hég. (824 de J. C.). Les historiens arabes font l'éloge des qualités politiques et littéraires de ce vizir.

FADL-BEN-SAHAL, vizir du célèbre calife Mamoun, fut revêtu par ce prince d'une autorité absolue, et eut sous sa dépendance l'administration civile et militaire. On dit qu'il conseilla à Mamoun de se choisir un successeur dans la maison d'Ali, afin de mettre fin aux dissensions qu'elle suscitait sans cesse dans l'empire; mais ce conseil, loin d'apaiser les troubles, en créa de nouveaux, et Fadl le paya de sa vie, car les Abbassides le firent assassiner dans le bain, le vendredi 2 de chaaban, en 202 ou 203 de l'hégire (12 février 818 de J. C.). Fadl descendait, selon Fakhreddyn, des anciens rois de Perse; son père avait quitté la religion des mages, pour embrasser l'islamisme. Il est auteur d'un *Traité d'astrologie judiciaire*.

FADLOUN Ier, riche particulier musulman, qui, en l'an 1072, acheta du sultan Seldjoucide Alp Arslan, pour une somme très-considérable, la ville d'Ani, capitale de l'Arménie, et en fut souverain, sous la suprématie des princes Seldjoucides de Perse. Il fit relever les murs et la plus grande partie des édifices publics, qui avaient été presque entièrement détruits dans la guerre des Arméniens et des Grecs, contre les Turcs. Il rappela aussi la plupart des personnages marquants de l'Arménie, que la tyrannie des musulmans avait forcés de s'éloigner. Lorsqu'il mourut, son neveu, Manou Sché, lui succéda dans sa souveraineté.

FADLOUN II, fils d'Aboul Sewar, succéda à son père dans la souveraineté de la ville d'Ani. Il rendit dans plusieurs occasions de grands services aux sultans Seldjoucides de Perse. En l'an 1125, pendant qu'il était dans le Khoraçan, David III, roi de Géorgie, après avoir conquis la plus grande partie de l'Arménie septentrionale, vint attaquer Ani, qui fut prise après un long siége; l'émir Abou'l Sewar, père de Fadloun, fut emmené prisonnier à Teflis, où il mourut peu après dans la captivité. En l'an 1126, Fadloun, informé de la conquête de ses États, revint promptement de Perse avec une nombreuse armée, fit alliance avec plusieurs des petits princes de l'Arménie, vainquit les Géorgiens, et reprit Ani après un an de siége. Démétrius II, roi de Géorgie, successeur de David III, fut contraint, par ce revers, de faire la paix avec lui. Fadloun prit encore la ville de Tovin, qu'il réunit à sa souveraineté. Il mourut vers l'an 1132.

FADLOUN III, fils de Mahmoud et neveu de Fadloun II, succéda à son père en l'an 1153, dans la dignité d'émir des villes d'Ani et de Tovin. Il gouverna ses États avec la plus grande tyrannie, et s'aliéna entièrement l'esprit de ses sujets. George III, roi de Géorgie, le vainquit en 1161, et s'empara de ses deux villes, et des contrées qui composaient sa souveraineté. Bientôt après, Fadloun et son allié, Sokman Schah Armen, roi de Khelath, parurent devant Ani avec une armée très-considérable, et livrèrent bataille aux Géorgiens. Après un combat très-acharné, cette armée fut mise dans une déroute complète, et Fadloun resta parmi les morts.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin moderne, était de Crémone, et fleurit dans le 16e siècle. L'époque de sa naissance, l'emploi de ses premières années et ses premiers pas dans le monde, sont également ignorés. Malgré son extrême modestie, son mérite fut enfin connu du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui se l'attacha, et prit pour lui beaucoup d'affection. Étant devenu pape sous le nom de Pie IV, il s'occupa de sa fortune, et chargea son neveu, Charles Borromée, de s'en occuper plus particulièrement. Le bon Faërne ne profita de cette augmentation de crédit que pour rendre service, auprès du cardinal et du pape, à tous les gens de lettres qui avaient recours à lui. Du reste, il vivait à Rome comme s'il eût été à la campagne. Après une maladie longue et douloureuse, il mourut dans un âge peu avancé, le 17 novembre 1561. Le principal fondement de sa réputation est un *Recueil de fables* en vers latins, qui parut pour la première fois à Rome, 1564, in-4°, avec gravures, et a été souvent réimprimé. Ce recueil a été traduit en français par Perrault, Paris, 1698, in-12 : la plus belle édition des *Fables* de Faërne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4°; l'abbé Salviani, qui en fut l'éditeur, a mis à la fin une notice des éditions précédentes. On doit encore à Faërne deux livres de *corrections* sur les *Philippiques* et les autres harangues de Cicéron; un *Commentaire* sur Térence, Florence, 1565, in-8°; Paris, 1602, in-4°.

FAES (P. van der LEDY), né à Soest en Westphalie en 1618, fut placé chez Grebber, peintre à Harlem, surpassa bientôt son maître et devint un bon peintre de portraits. Il partit pour l'Angleterre, où le roi le fit chevalier et gentilhomme de la chambre, et mourut à Londres en 1680.

FAESCH (Jean-Jacques), jurisconsulte, naquit à Bâle en 1571, et y mourut en 1652; il fut professeur des institutes depuis 1599. Son fils, Jean-Jacques, occupa la même chaire, et mourut en 1649.

FAESCH (Remi), né à Bâle, en 1595, étudia la jurisprudence à Genève, à Lyon, à Bourges, à Marbourg, et fit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Italie. Dès l'année 1629, il passa successivement par les diverses chaires de droit. Il forma une bibliothèque nombreuse, un cabinet d'antiquités et de médailles des plus riches. Ce cabinet existe encore sous le nom de *Cabinet de Faesch*; son fondateur, pour en éviter la distraction, en fit un fidei-commis de famille, et substitua l'académie de Bâle. En 1620 il avait donné une Dissertation *de Fœderibus*. Il mourut en 1667.

FAESCH (Sébastien), né en 1647, devint professeur en droit à Bâle, en 1687. On a de lui : *Dissertation sur la vie de Cicéron*, 1661; *Dissertation savante de insigni-*

bus, 1671 ; *Lettre* sur une médaille très-rare de *Palæmon Évergète,* roi de Paphlagonie. Il mourut en 1712. — Son père, CHRISTOPHE, avait de même occupé des chaires à Bâle ; il a publié une Dissertation *De re venatica,* et il mourut en 1683.

FAESCH (BONIFACE), né à Bâle, en 1651, y mourut professeur en droit, le 23 décembre 1713. On a de lui un grand nombre de *Dissertations.*

FAESCH (JEAN-RODOLPHE), né à Bâle, en 1669, y mourut en 1751. Il étudia la jurisprudence et fut nommé, en 1698, conseiller du margrave de Baden ; en 1713, l'électeur de Trèves l'avait nommé son résident à Paris ; en 1722, il fut de même délégué à la cour de France par le duc de Wurtemberg, dans l'affaire de Montbelliard. Il rendit de très-bons services au duc de Wurtemberg et au margrave de Baden, dont il resta le chargé d'affaires en France et près la république helvétique, jusque dans un âge très-avancé, où il se retira dans sa ville natale.

FAESCH (JEAN-LOUIS), né à Bâle, avait étudié la jurisprudence, et se distingua bientôt par ses talents en peinture. Il s'occupa de portraits, et surtout de caricatures et d'attitudes théâtrales. Il en avait donné plus de cent qui représentent le célèbre *Garrik.* Ses ouvrages furent recherchés. Il mourut à Paris, en 1778.

FAESCH (JEAN-RODOLPHE), ingénieur et architecte au service de l'électeur de Saxe, mort à Dresde, en 1742, a laissé un *Traité de la manière de rendre les fleuves navigables,* Dresde, 1728, in-8° ; un *Dictionnaire des ingénieurs,* ibid., 1735, in-8°, et plusieurs autres ouvrages sur l'architecture et les fortifications, tous en allemand.

FAESCH (GEORGE-RODOLPHE), probablement fils du précédent, général-major, chef du corps des ingénieurs saxons, et directeur des fortifications de Dresde, où il mourut le 1er mai 1787, âgé de 77 ans, a traduit en allemand l'*Art de la guerre,* de Puységur, Leipzig, 1753, in-4° ; les *Rêveries du maréchal de Saxe,* ibid., 1757, in-fol., etc. ; il a traduit de l'allemand en français les *Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux,* Francfort (Paris), 1761, in-8°, et a publié : *Règles et Principes de l'art de la guerre,* Leipzig, 1771, 4 vol. in-8° ; *Histoire de la guerre de la succession d'Autriche, de 1740 à 1748,* essai, Dresde, 1787, grand in-8°, en allemand.

FAESI (JEAN-JACQUES), natif de Zurich, s'appliqua aux mathématiques et à l'astronomie. Outre les almanachs de Zurich qu'il composa pendant longtemps, on a de lui des *Deliciæ astronomicæ,* 1697 ; un *Planetoglobium,* ou *Paradoxum novum mechanico-astronomicum,* 1713, in-4°.

FAESI (JEAN-CONRAD), né à Zurich en 1727, mourut curé à Flaach, village près de Schaffhouse, en 1790. Écrivain laborieux, il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles et remplis d'érudition. Sa *Description géographique et statistique de la Suisse* a paru en 4 vol. in-8°, en allemand, de 1765 à 1768 ; en 1765 il avait fait paraître 2 volumes de *Mémoires sur divers sujets d'histoire ancienne et moderne ;* en 1790 a paru son *Histoire de la paix d'Utrecht.* Il a traduit en allemand l'Histoire d'Afrique et d'Espagne, de Cardone ; les journaux historiques soignés par Meusel contiennent quantité de ses Mémoires.

FAGAN (BARTHÉLEMI-CHRISTOPHE), auteur dramatique, naquit à Paris en 1702, d'une famille irlandaise réfugiée en France pour cause de religion. Le système de Law ayant ruiné son père, il fut heureux d'obtenir un emploi qui lui permît de cultiver son goût pour les lettres. Né paresseux et insouciant, il avait les affaires en aversion, il fréquentait de préférence le cabaret où il se trouvait plus à son aise que dans la société plus relevée. Lié avec Panard, il composa des opéras-comiques, puis plusieurs comédies dont quelques-unes sont restées au répertoire. Son chef-d'œuvre est la *Pupille.* Parmi ses autres pièces on distingue : *les Originaux ; le Rendez-vous ; le Marié sans le savoir ; le Marquis auteur.* On a aussi de lui : *Nouvelles observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens,* 1751, in-12. Fagan mourut le 28 avril 1755. Son *Théâtre,* Paris, 1760, 4 vol. in-12, est précédé de la *Vie* de l'auteur par Pesselier.

FAGE (DURAND), fanatique des Cévennes, né à Aubais (Languedoc) en 1681, servit d'abord forcément dans un corps de milices contre ses coreligionnaires ; mais ayant reçu, disait-il, des *inspirations de l'esprit,* il fit toute la guerre des Camisards, vint en Hollande après la capitulation de 1706, passa à Londres la même année, et ne fit plus parler de lui. Il existe sous son nom une *Relation* des événements qui lui sont arrivés de 1702 à 1706.

FAGEL (GASPARD), né en 1629 à Harlem, conseiller pensionnaire de cette ville, greffier des États-Généraux, se distingua par la fermeté de son caractère lors de l'invasion de la Hollande en 1672, par Louis XIV, posa avec le chevalier Temple les bases de la paix de Nimègue conclue en 1678, sut conserver une honorable indépendance, et repoussa les offres brillantes qui lui avaient été faites pour l'engager à sacrifier les intérêts de sa patrie, prépara l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre, et mourut le 15 décembre 1688.

FAGEL (FRANÇOIS), neveu du précédent, né à la Haye en 1659, mort en 1746, occupa 64 ans la place de greffier des États-Généraux.

FAGEL (FRANÇOIS), greffier adjoint des États-Généraux, né en 1740, donnait à sa patrie les plus belles espérances, lorsque la mort l'enleva le 28 avril 1773. On trouve dans le *Mercure* d'octobre 1772 : *Description philosophique du caractère de feu M. Fagel,* par Fr. Hemsterhuis.

FAGEL (HENRI), né à la Haye en 1706, mort en 1790, fut aussi greffier des États-Généraux, contribua à l'élévation du stathouder Guillaume IV, et se montra constamment le protecteur des savants et artistes.

FAGEL (FRANÇOIS-NICOLAS), de la famille des précédents, général d'infanterie au service des États-Généraux lieutenant feld-maréchal au service d'Allemagne, se signala à la bataille de Fleurus en 1690, à la défense de Mons en 1691, au siége de Namur, à la prise de Bonn en 1703, à la prise de Valence, d'Albuquerque, etc., dans la campagne de Portugal ; à la prise de Tournai, aux batailles de Ramillies et de Malplaquet dans la campagne de Flandre en 1711 et 1712, et montra toujours une intrépidité et une modestie dignes des plus grands éloges. Ce guerrier, l'un des plus braves dont la Hollande

se glorifie, mourut le 23 février 1718, commandant de l'Écluse.

FAGES (Joseph), chirurgien, né à Toulouse en 1764, entré à 14 ans à l'hôpital de Saint-Joseph de la Grâce, s'y fit remarquer par ses progrès surprenants. A peine âgé de 18 ans, il y faisait déjà un cours d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements. Ce fut en 1783 qu'il vint disputer la place de 1er chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. Sa supériorité fut incontestable dans ce concours; mais l'usage assurait la première place au chirurgien qui occupait la seconde, et ce ne fut qu'en 1785 que Fages obtint, dans un nouveau concours, le rang qu'il avait déjà mérité depuis longtemps. Vers cette époque ses travaux furent distingués par l'Académie royale de chirurgie, qui lui décerna plusieurs médailles; mais ils lui valurent surtout l'amitié de Louis, qui lui témoigna le désir de l'appeler auprès de lui. En l'an III, Fages fut nommé chirurgien en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, et depuis à l'hôpital militaire de Montpellier, où il établit un cours de chirurgie clinique qui n'existait pas dans l'ancienne université de Montpellier. Des inimitiés particulières parvinrent à l'exclure de la liste des professeurs lors de la réinauguration de la Faculté, et ce ne fut qu'après deux concours brillants que Fages fut nommé en 1814 à la chaire de médecine opératoire. Étranger aux intrigues de l'école, le docteur Fages était tout entier à ses élèves, et son zèle a peut-être hâté sa mort en 1824.

FAGET DE BAURE (Jacques-Joseph), né le 30 octobre 1755, à Orthez, d'une famille de robe, fut à 19 ans pourvu de la charge d'avocat général au parlement de Pau. La révolution vint interrompre sa carrière, et ce ne fut qu'en 1809 qu'il obtint, à la recommandation de Daru, son beau-frère, la place de rapporteur du contentieux de la maison de l'empereur. Il fut ensuite élu successivement membre du corps législatif, et l'un des présidents de la cour impériale de Paris. Il n'en fit pas moins éclater son dévouement à la famille royale à l'époque où Napoléon revint de l'île d'Elbe. Après les cent jours il fut nommé par le département des Basses-Pyrénées membre de la chambre des députés, qui l'élut son vice-président, et mourut le 30 décembre 1817. On a de Faget de Baure une *Histoire du canal de Languedoc*, etc., Paris, 1805, in-8°, il y combat les prétentions d'Andréossy; *Essai historique sur le Béarn* (publié par Daru), Paris, 1818, in-8°, et divers morceaux de littérature et de poésie, dans la *Spectateur du Nord*.

FAGGI ou DE FAGGIIS (Ange), né au château de Sangrino dans le royaume de Naples vers 1500, entra dans l'ordre des bénédictins, fut abbé de Mont-Cassin et mourut en 1593. Il a composé beaucoup d'écrits, dont la plupart en vers latins.

FAGGIUOLA (Uguccione), chef des Gibelins et seigneur de Pise, avait été choisi pour général par les villes gibelines de la Romagne contre les Bolonais; appelé au secours de Pise et nommé seigneur de cette ville en 1313, il s'empara de Lucques, et remporta sur les Florentins, en 1315, la mémorable victore de Montecatini; mais bientôt les Pisans, révoltés par le despotisme de l'homme qu'ils avaient pris pour maître, le chassèrent de leur ville. Faggiuola se retira auprès de Can Grande de la Scala, seigneur de Vérone et chef des Gibelins de Lombardie, fut mis à la tête des troupes, et périt au siége de Padoue en 1319.

FAGGOT (Jacques), savant suédois, né en 1699, dans la province d'Upland, mort en 1777, secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm, réussit à rectifier les poids et mesures usités en Suède, fit lever les cartes des provinces du royaume, donna un nouveau plan pour l'établissement des greniers publics, perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et introduisit une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. On a de lui un *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale*, en suédois. Son *Éloge* académique a été fait par H. Nicander, Stockholm, 1779.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poëte burlesque, né à Florence le 24 juin 1660, fut reçu très-jeune dans l'académie des *Apatistes*, et commença dès lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plaisants, en même temps qu'il amusait les sociétés les plus distinguées par ses vers, son humeur bouffonne et ses bons mots. Cet homme si gai avait beaucoup de sens et une rare capacité pour les affaires. Il occupa plusieurs places dans la magistrature florentine, et mourut le 12 juillet 1742. Ses *Rime piacevoli* ont eu plusieurs éditions; la meilleure est celle de Florence, 1729-1734, 6 vol. petit in-4°, auxquelles un 7e fut ajouté en 1745. Fagiuoli publia lui-même ses *Comédies*, 1734-1736, 7 vol. in-12; et des *Mélanges* en prose, 1737.

FAGIUS (Paul BUCHER, dit), né en 1504, à Saverne, village du Palatinat, se rendit à Heidelberg, et de là à Strasbourg, où il apprit l'hébreu du célèbre Wolfgang Capiton. Il s'établit à Isny, en Souabe, se maria et ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes. Cet établissement eut si peu de succès, qu'il se détermina à revenir à Strasbourg après la retraite de Capiton. Il succéda à cet habile professeur dans la chaire d'hébreu. Il retourna à Isny, vers 1537, pour y remplir les fonctions de ministre du saint Évangile. Le traitement qu'on lui accorda en cette qualité n'était pas suffisant pour le faire subsister avec sa famille; et il était sur le point de demander sa retraite, lorsqu'un magistrat, nommé Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie s'il voulait en prendre la direction. Fagius accepta avec reconnaissance, fit venir d'Italie le célèbre rabbin Élias Levita, et commença à imprimer des ouvrages qui, en accroissant sa réputation, contribuaient à répandre en Allemagne le goût des langues orientales. Fagius revint à Strasbourg, vers la fin de l'année 1542, pour les affaires de sa communion; il visita ensuite Marbourg, Heidelberg; et, à la sollicitation de Th. Cranmer, archevêque de Cantorbery, il passa en Angleterre avec Martin Bucer, au mois d'avril 1549. Les deux ministres, après s'être reposés quelque temps de leurs fatigues, furent envoyés à Cambridge pour y professer la théologie. Fagius fut à peine arrivé dans cette ville, qu'il tomba malade, et mourut le 12 novembre 1549. Son corps fut déterré huit ans après, et brûlé publiquement par ordre de la reine Marie: sa mémoire fut réhabilitée sous le règne suivant. Fagius a composé plusieurs ouvrages de grammaire et de critique, et en a traduit quelques autres de l'hébreu. Voici les principaux:

Metaphrasis et enarratio perpetua epistolæ D. Pauli ad Romanos, Strasbourg, 1536, in-fol.; *Pirskoavol, seu sententiæ veterum sapientum hebræorum quas apophtegmata Patrum nominant*, Isny, 1541, in-4°, très-rare; *Expositio litteralis in IV priora capita Geneseos*, ibid., 1541, in-4°; *Precationes hebraicæ, ex libello hebraico excerptæ cui nomen : Liber fidei*, ibid., 1542, in-8°; *Tobias hebraicus in latinum translatus*, ibid., 1542, in-4°; *Ben Syræ sententiæ morales cum succincto commentario*, ibid., 1542, in-4°; *Isagoge in linguam hebraicam*, Constance, 1543, in-4°.

FAGIUS (Jean-Nicolas). *Voyez* **FAU.**

FAGNAN (Marie-Antoinette), née à Paris, dans le 18e siècle, morte vers 1770, a écrit : *Minet bleu* et *Louvette; Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam, (Paris), 1750, in-12 ; *le Miroir des princesses orientales*, Paris, 1755, in-12; *Histoire et aventures de milord Pet*, la Haye (Paris), 1755, in-12.

FAGNANI (Jean-Marc), noble milanais, né sur la fin de l'année 1524, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Il était âgé de 80 ans lorsqu'il consentit enfin à laisser imprimer un de ses ouvrages; c'est un poëme intitulé : *De bello ariano*. L'auteur y décrit la guerre que, suivant une tradition populaire, saint Ambroise eut à soutenir contre les ariens de son diocèse. Fagnani mourut au commencement de l'année 1609.

FAGNANI (Raphael), parent du précédent, mort en 1627, a laissé l'*Histoire des plus illustres familles de Milan*, 8 vol. in-fol., manuscrit conservé dans la Bibliothèque des avocats de cette ville.

FAGNANI (Prosper), canoniste longtemps renommé, fut pendant 15 ans à Rome le secrétaire de diverses congrégations. On le consultait comme un oracle; il entreprit, par l'ordre d'Alexandre VII, un long *Commentaire latin sur les Décrétales*, publié à Rome, en 1661, 5 vol. in-fol., et réimprimé à Venise en 1697. Fagnani fut aveugle pendant 28 ans, et ne travailla qu'avec les secours d'autrui. Il mourut en 1678, à l'âge de 80 ans.

FAGNANO (le comte Jules-Charles de), marquis de Toschi et de Saint-Onorio, né à Sinigaglia en 1690, et mort vers l'an 1760, est un des géomètres distingués que l'Italie a produits. Vers l'an 1719, il donna, dans les journaux italiens et dans les actes de Leipzig, plusieurs Mémoires sur des problèmes de géométrie et d'analyse transcendante. Il a réuni ces pièces à plusieurs autres, qui n'avaient point encore vu le jour, et a publié le tout sous ce titre : *Produzioni matematiche*, Pise, 1750, 2 vol. in-4°.

FAGNANO DE TOSCHI (Jean-François de), fils du précédent, fut archidiacre de Sinigaglia; il aimait beaucoup les mathématiques; les journaux de Leipzig, particulièrement ceux des années 1774, 1775 et 1776, contiennent divers Mémoires de lui sur la géométrie et l'analyse.

FAGON (Gui-Crescent) naquit le 11 mai 1638, dans le Jardin des Plantes de Paris, dont Gui de la Brosse, son oncle, était fondateur et intendant. Après la mort de son père, commissaire des guerres, qui perdit la vie sous les murs de Barcelone, en 1649, le jeune Fagon, placé au collége de Sainte-Barbe, y fit d'excellentes études. La médecine devint ensuite l'objet spécial de ses travaux. A peine reçu docteur, Fagon obtint la chaire de botanique et celle de chimie au Jardin des Plantes. Il fit des excursions botaniques en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et les bords de la mer, où il recueillit une abondante moisson. Le catalogue publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius*, est précédé d'un petit poëme qui ne manque pas d'élégance. Fagon devint, en 1680, premier médecin de Madame la Dauphine, puis de la reine, enfin de Louis XIV en 1693. Revêtu de ces dignités, il fut nommé en 1699, membre honoraire de l'Académie des sciences. Tous les moments dont ses emplois lui permirent de disposer, il les consacrait soit à l'exercice *gratuit* de sa profession, soit à des actes de justice et de bienfaisance. Ce fut par ses soins et sur sa recommandation que Louis XIV envoya Plumier en Amérique, Feuillée au Pérou, Lippi en Égypte, Tournefort en Asie. Fagon était d'une constitution très-délicate; fatigué par un asthme violent, et tourmenté par la pierre, dont il fut opéré en 1702, par l'habile chirurgien Mareschal, il parvint cependant, à l'aide d'une conduite régulière, d'une sobriété constante et scrupuleuse, jusqu'à l'âge de près de 80 ans; il mourut le 11 mars 1718. Son Éloge est inséré parmi ceux des académiciens, par Fontenelle, et beaucoup plus détaillé dans la *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de Médecine*, par J. A. Hazon. Fagon n'a laissé qu'une brochure intitulée : *les Admirables qualités du quinquina, confirmées par plusieurs expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toute sorte d'âge*, Paris, 1703, in-12; et quelques thèses sur différents sujets, entre autres *sur la circulation du sang* (1663).

FAHLENIUS (Éric), né en Suède, dans la province de Vestmanie, devint, en 1701, professeur des langues orientales à Pernau, en Livonie. Lorsque ce pays eut été occupé par les Russes, il retourna en Suède. On a de lui : *Disp. duo priora capita ex comment. R. Isaaci Abarbanelis in prophetam Jonam in linguam lat. translata*, 1696 ; *Disp. historiam Alcorani et fraudem Mahumedis sistens*, 1679; *De triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione, scriptorum usu et utilitate in scholis christianorum*, 1701. — Un autre Suédois, nommé **FAHLENIUS** (Jonas), fut évêque d'Abo, où il mourut en 1748, laissant quelques Dissertations latines.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), habile physicien et artiste ingénieux, naquit à Dantzig, en 1686. Son père le destinait à suivre le commerce, mais son goût le portait à l'étude des sciences, et le succès de quelques instruments qu'il exécuta avec d'utiles rectifications détermina son penchant pour la physique. Il voyagea dans les différentes parties de l'Allemagne pour accroître ses connaissances par la fréquentation des savants ; s'établit ensuite en Hollande où il acquit l'amitié des hommes les plus distingués, entre autres de l'illustre 's Gravesande, et mourut en 1736. Il avait entrepris une machine pour le dessèchement des terrains sujets aux inondations, et avait obtenu des états de Hollande un privilége pour l'exécution. En mourant, il pria 's Gravesande de terminer cette machine au profit de ses héritiers; 's Gravesande y fit des changements qu'il jugeait propres à en rendre le jeu plus prompt ; mais, à la première expérience, elle se dérangea et fut abandonnée. Fahrenheit est principalement

connu par les aréomètres et les thermomètres de son invention, dans lesquels le mercure est substitué à l'esprit-de-vin. Les *Transactions philosophiques*, année 1724, et les *Acta eruditor.* de Leipzig, renferment 5 Mémoires de Fahrenheit *sur le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition ; sur la congélation de l'eau dans le vide ; sur les gravités spécifiques de différents corps ; sur un nouveau baromètre* et *sur un aréomètre de son invention*. On lui attribue aussi une *Dissertation sur les thermomètres*, publiée en 1724.

FAIGNET (Joachim), né à Moncontour en Bretagne, au mois d'octobre 1703, mort vers 1780, trésorier au bureau de Châlons, fut, sinon l'un des créateurs en France de la science de l'économie politique, du moins l'un de ceux qui en propagèrent les principes, et en firent ressortir les avantages avec le plus de zèle et de constance. On a de lui : *l'Économe politique, projet pour enrichir et perfectionner l'espèce humaine*, Paris, 1763, in-12; *Mémoires politiques sur les finances*, 1763, in-12 ; *Entretien de nos troupes à la décharge de l'État*, 1769, in-12 ; *la Légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal*, 1770, in-12.

FAIL (Noel du). *Voyez* **DUFAIL**.

FAILLE (Jean-Charles de la), jésuite, né à Anvers, en 1597, professa les mathématiques à Dôle et à Louvain, fut nommé à la chaire de cette science, au collége royal de Madrid, lors de sa fondation, et, quelque temps après, fut appelé à la cour, pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche. Il accompagna son élève dans ses voyages en Catalogne, en Sicile et à Naples. Il mourut à Barcelone le 4 novembre 1652. On a de la Faille : *Theses mechanicæ*, Dôle 1625; *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4°.

FAILLE (Germain de la), littérateur, né à Castelnaudary en 1616, fut en 1638 pourvu de la charge d'avocat du roi au siége présidial de cette ville, puis nommé syndic de Toulouse en 1655, secrétaire perpétuel des Jeux Floraux en 1694, et mourut le 12 novembre 1711. Il a laissé : *Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), 1687, 1701, 2 vol. in-fol., ouvrage rare et recherché; *Traité de la noblesse des capitouls*, 3e édition, 1707, in-4°; *Lettres sur P. Goudelin*, en tête de ses poésies, 1678, in-12; *Discours et pièces de vers* dans le *Recueil des Jeux Floraux*, etc.

FAILLE (Clément de la), naturaliste, né à la Rochelle, avocat au parlement de Toulouse, puis contrôleur des guerres, profita des loisirs que lui donnait cette dernière place pour se livrer à son goût pour les sciences naturelles, et mourut vers 1770. Il a laissé en manuscrit : *Conchiliographie, ou Traité général des coquillages de mer... du pays d'Aunis*, in-4°, figures, dont on a extrait deux dissertations imprimées dans les *Mémoires* de l'académie de la Rochelle et dans le *Mercure de France*, septembre 1751; *Mémoires sur les pierres figurées du pays d'Aunis*, etc., in-4°. On en trouve un extrait dans le *Mercure*, octobre, 1754 ; *Mémoire sur les pétrifications des environs de la Rochelle*, dans l'*Oryctologie* d'Argenville ; *Essai sur l'histoire naturelle de la taupe et sur les différents moyens de la détruire*, la Rochelle, 1768, in-12, figures, 1769, in-8° ouvrage estimé ; enfin *Mémoires sur les moyens de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis, Journal économique*, septembre 1762.

FAILLE (Jacob BAART de la), né à la Haye le 20 juillet 1757, perdit à 17 ans son père lecteur de mathématiques et de physique, fréquenta l'université d'Utrecht et se rendit à Paris, en 1776, pour se perfectionner. A 20 ans il remplaça son père dans la place de lecteur des sciences physiques et naturelles à la Haye; en 1790, il remplaça Brugmans comme professeur de physique, d'histoire naturelle et d'astronomie, remplit ces fonctions pendant 13 ans et demi, et mourut au commencement d'avril 1823. On a publié de lui deux harangues : *De vero felicitatis sensu; Quid artes atque disciplinæ cum juventute communitate faciant ad salutem communem adjuvandam augendamque.*

FAIN (Agathon-Jean-François, baron), né le 11 janvier 1778 à Paris, fut, à l'âge de 17 ans, nommé secrétaire du comité de la Convention, institué en l'an III pour résister aux menées des royalistes, et qui contribua puissamment à la journée du 13 vendémiaire. L'année suivante il fut employé dans les bureaux du Directoire comme chef de division aux archives. Plus tard il remplaça Menneval comme premier secrétaire de l'empereur, qui, l'ayant pris en affection, le fit son secrétaire intime, et voulut qu'il l'accompagnât dans toutes ses campagnes. Le zèle et l'intelligence dont il donna des preuves dans ses fonctions, furent récompensés par le titre de baron et celui de maître des requêtes. Privé de toutes ses places à la restauration, il les reprit momentanément pendant les cent jours, et, le 6 juillet 1815, fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire. Après le second retour du roi, il se retira près de Montargis dans une campagne où il s'occupa de la rédaction de ses mémoires. La révolution de 1830 lui rouvrit la carrière des honneurs : nommé secrétaire particulier de Louis-Philippe, puis intendant de ses domaines, il mourut en 1837. On a de Fain : *Manuscrit de l'an III* (1793-95), in-8°; *Manuscrit de* 1812, *de* 1813, *de* 1814, 5 vol. in-8°.

FAINI (Mme Diamante), née à Savallo dans le Bresciau, morte à Salo le 13 juin 1770, composa un grand nombre de sonnets, de stances, de madrigaux qui lui attirèrent l'admiration de ses contemporains, et lui méritèrent sa réception dans plusieurs académies. Ses *OEuvres*, imprimées avec sa *Vie* par Joseph Pontara, renferment, outre ses poésies, des *Lettres familières ;* une *Dissertation* savante sur les études qui conviennent aux dames. Son *Éloge* a été publié par Antoine Brognoli, Brescia, 1785.

FAIPOULT. *Voyez* **FAYPOULT**.

FAIRFAX (Édouard), poëte anglais, mort en 1632, a composé, tant en prose qu'en vers, différents ouvrages; mais le seul sur lequel se fonde sa réputation est son *Godefroid de Bouillon*, traduit de *la Jérusalem délivrée*, 1600. plusieurs fois réimprimé. On cite encore de lui : des *Églogues*, une *Histoire*, en vers, *d'Édouard, dit le Prince Noir*, la *Démonologie*, des *Lettres*, etc., mais tous manuscrits. — FAIRFAX (Guillaume), fils du précédent, a traduit du grec en anglais les *Vies des anciens philosophes*, par Diogène Laërce.

FAIRFAX (Thomas lord), né à Denton, dans la paroisse d'Otley en Yorkshire, au mois de janvier 1611, perfectionna son éducation au collége de Saint-Jean à

Cambridge, dont il devint le bienfaiteur sur la fin de ses jours. Doué d'un caractère martial, il alla servir en Hollande, comme volontaire, sous Horace lord Vere, afin d'apprendre le métier des armes. De retour en Angleterre, il épousa la fille de ce général, et se retira dans la maison paternelle: ce fut dans cette retraite qu'il conçut pour la cour une aversion extrême; sentiment qui prit naissance en lui, soit par les suggestions de sa femme, presbytérienne zélée, soit par l'exemple et les exhortations de son propre père, qui devint un des factieux les plus actifs et les plus ardents contre la cause du roi. Aussi, dès le premier moment où ce prince essaya de lever à York, pour la garde de sa personne, un corps que les habitants de la province supposèrent être le noyau d'une armée, le parti auquel tenait Fairfax le chargea de présenter une pétition à Charles, pour le supplier d'écouter la voix de son parlement, et de ne pas continuer à lever des troupes. Comme le roi cherchait à éviter cette pétition, il le suivit avec une telle persévérance, qu'il finit par la lui présenter en pleine campagne, sur le pommeau de la selle de son cheval, en présence de 100,000 personnes. Peu de temps après, quand la guerre civile éclata, le père de Fairfax reçut du parlement une commission de général en chef dans le Nord, et lui une de général de cavalerie. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans cette guerre, par leur bravoure, leur intelligence et leur activité, notamment à la bataille de Marston-Moor et à la prise d'York. Fairfax fut deux fois blessé très-grièvement, et courut souvent risque de la vie. Ses exploits lui valurent les applaudissements de son parti, et en 1645, lorsque le parlement jugea à propos de donner une nouvelle forme à l'armée, et d'ôter le commandement en chef au comte d'Essex, cette assemblée, qui savait que Fairfax était un presbytérien zélé, l'élut unanimement pour lui succéder. On lui adjoignit Cromwell avec le titre de lieutenant général. Mais ce fut Cromwell qui, sous le nom de Fairfax, agissait constamment. Nommé gouverneur de Hull, et envoyé par le parlement au secours de Taunton dans le Somerset-Shire, que les royalistes assiégeaient vivement, Fairfax y reçut contre-ordre, et fut chargé de joindre Cromwell, pour veiller sur les mouvements du roi, qui venait de quitter Oxford. Après divers mouvements, les deux armées se rencontrèrent, et, le 14 juin, se livra la bataille de Naseby dans le Northamptonshire: elle fut décisive. Le roi, obligé de fuir, se retira dans le pays de Galles. Fairfax, victorieux, mit, le 16, le siége devant Leicester, qui se rendit le 18. Le 10 juillet il défit lord Goring, qui avait été obligé d'abandonner le siége de Taunton pour venir à sa rencontre; le 22 il emporta d'assaut Bridgewater, prit ensuite plusieurs autres places, et, le 10 septembre, força Bristol à se rendre. Il soumit tout ce qui est à l'ouest de Londres, puis marcha dans le sud; et ne pouvant, à cause de la saison, assiéger dans les formes Exeter, ville bien fortifiée, il en forma le blocus qui dura jusqu'au 13 avril 1646. Dans cet intervalle il prit plusieurs places, défit et dispersa différents corps de royalistes; et ce parti fut totalement anéanti dans les provinces du sud et de l'ouest. Après avoir obtenu ces succès, Fairfax marcha en toute hâte à Oxford, où était la garnison la plus considérable qui restât au roi. Ce prince, craignant de se trouver enfermé, en partit à la dérobée et déguisé, pour aller se jeter dans les bras des Écossais. Oxford capitula, et, à la fin de septembre, Charles I[er] n'avait plus en Angleterre ni armée ni place forte. Fairfax, arrivé à Londres le 12 novembre, fut complimenté et remercié de ses succès par les deux chambres du parlement qui se transportèrent chez lui à cet effet. Il eut à peine le temps de prendre du repos dans la capitale; on lui donna la commission d'escorter les 200,000 liv. sterling accordées par le parlement d'Angleterre à l'armée d'Écosse, pour prix de la personne du roi qu'elle avait consenti à livrer. Charles I[er] fut remis aux commissaires du parlement le 30 janvier 1646. Fairfax, qui venait au-devant de ce prince, l'ayant rencontré au delà de Nottingham, descendit de cheval, lui baisa la main, et, après être remonté, discourut avec lui pendant la route jusqu'à Holdenby, où Charles fut mené. Fairfax fut reçu à Cambridge avec les plus grands honneurs, et créé maître ès arts. Il coopéra à toutes les démarches de l'armée qui eurent pour but de détruire le pouvoir du parlement: en vain les deux chambres lui firent dire de laisser ses troupes à une distance de 15 milles au moins de Londres; il entra dans cette ville en triomphe avec l'orateur et les 60 membres des communes qui, trahissant les priviléges du parlement, s'étaient retirés dans son camp, et il les remit en place. Il fut récompensé de ce service par les remercîments des deux chambres, et par la charge de gouverneur de la Tour. Fairfax perdit son père à cette époque, lui succéda dans ses titres et emplois, et n'en resta pas moins le docile instrument de l'ambition de Cromwell. Il déploya la plus grande activité pour apaiser des insurrections, et prit Colchester où s'étaient réfugiés les restes du parti royaliste. A la fin de l'année, il revint à Londres pour tenir en respect la ville et le parlement, et prit son quartier général au palais de Whitehall. Ses démarches hâtèrent la marche des procédures contre le roi. Cependant, quoique placé en tête de la liste des juges du roi, il refusa de siéger; il fit même tous ses efforts pour empêcher l'exécution de la fatale sentence, et chercha à persuader à son régiment d'arracher le roi à ses meurtriers. Peu de jours après le supplice du monarque, Fairfax fut nommé membre du conseil, mais il refusa de signer la formule de serment par laquelle on approuvait tout ce qui avait été fait relativement au roi et à la royauté. A la fin de mars, on lui donna le titre de général des troupes en Angleterre et en Irlande, mais il n'en eut pas plus de pouvoir réel. Il marcha contre les niveleurs qui, devenus nombreux, commençaient à se rendre inquiétants, et se seraient bientôt fait craindre; il les mit en déroute complète à Burford, dans l'Oxfordshire. Après avoir été reçu docteur en droit à Oxford, il courut apaiser des troubles dans le Hampshire, réunit l'armée à Guilford, l'exhorta à l'obéissance, et revint à Londres où le conseil de la Cité lui fit don d'un bassin et d'une aiguière en or. Lorsque, en juin 1650, les Écossais se déclarèrent pour Charles II, le conseil d'État d'Angleterre résolut, pour prévenir une invasion, d'envoyer une armée en Écosse. Fairfax, consulté sur le plan, parut l'approuver; mais ensuite les conseils de sa femme et des ministres presbytériens lui firent répondre qu'il ne pensait pas que le parlement d'Angleterre eût un juste motif pour faire envahir l'Écosse par son armée, et il

résigna sa commission, pour ne pas s'engager dans cette expédition, contraire à ses principes religieux. Le commandement suprême de l'armée fut donné à Cromwell. Pour dédommager en quelque sorte Fairfax, le parlement lui accorda un revenu annuel de 5,000 livres sterling. Débarrassé de tout emploi public, Fairfax vécut tranquillement dans sa terre de Nunappleton, dans l'Yorkshire. Ses vœux, ses prières, demandaient constamment au ciel le rétablissement de la famille royale, et il était fermement déterminé à saisir la première occasion de pouvoir y contribuer, ce qui le faisait regarder d'un œil jaloux par le Protecteur. Dès que le général Monk l'invita à se joindre à lui contre l'armée de Lambert, il n'hésita pas un moment, et se montra, le 3 décembre 1659, à la tête d'un corps d'habitants de la province; telle était l'influence de son nom et de sa réputation, qu'une brigade irlandaise de 1,200 hommes quitta aussitôt les drapeaux de Lambert pour se joindre à lui. Le résultat de cette affaire fut la dispersion de cette armée; ce qui facilita la marche de Monk en Angleterre. Fairfax se rendit ensuite maître d'York, et reparut sur la scène publique. Le parlement, auquel on avait donné le nom de *rump,* ayant repris ses fonctions, le nomma conseiller d'État; et, après la dissolution de cette assemblée, le comté d'York l'élut député au parlement réparateur. Il fut à la tête du comité chargé par la chambre des communes d'aller trouver Charles II à la Haye, pour le prier de se rendre au vœu de son parlement en venant reprendre au plus tôt l'exercice de ses fonctions royales. Dans une audience particulière, il obtint de Charles le pardon de sa conduite passée. Après la dissolution du parlement réparateur, Fairfax retourna dans sa terre où il passa le reste de ses jours dans la retraite. Tourmenté par la goutte et par la pierre, fixé sur son fauteuil, il consacrait presque tout son temps aux devoirs de la religion, ou à la lecture de bons livres, dans la plupart des langues modernes. Il mourut le 12 février 1671, d'une fièvre qui l'enleva en peu de jours. Il eut deux filles, Marie, l'aînée, avait épousé le duc de Buckingham, dont elle ne put fixer le cœur inconstant; elle mourut en 1704. Fairfax favorisa la publication de plusieurs grands ouvrages, entre autres de la *Polyglotte*; il a laissé des *Mémoires,* 1699, in-8°; des traductions des *Psaumes*; un *poëme* sur la solitude, etc., manuscrits.

FAIRFAX (THOMAS, lord), de la même famille que le précédent, né vers 1691, quitta l'Angleterre pour aller s'établir en Virginie, où il avait des biens immenses, encouragea la culture des terres, exerça paternellement les fonctions de juge du comté de Frédéric, à l'ouest des monts Apalaches, eut le bonheur de vivre tranquille durant les dissensions civiles de l'Amérique, et mourut en 1782. On a donné son nom au comté où est située Alexandrie, vis-à-vis de la cité de Washington. On trouvera des détails sur la vie de Fairfax dans les *Voyages* de Burnaby, Londres, 1798, 3e édition.

FAISTENBERGER (ANTOINE), né à Inspruck, en 1678, peignit avec succès le paysage. Élève de Bouritsch, il devint à son tour le maître de son frère Joseph: tous deux furent appelés à Vienne, où ses ouvrages furent recherchés. Antoine, l'aîné et le plus habile, mourut en 1722.

FAITHORNE (GUILLAUME), né à Londres, vers l'année 1616, eut pour maître le peintre Peake, et prit les armes, ainsi que lui, pour la défense de la cause royale, lors de la guerre civile de 1640. Il fut pris par les rebelles, et passa quelque temps dans la prison d'Adersgate, à Londres, où il exerça son talent dans la gravure. Ayant recouvré sa liberté, mais n'ayant pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwell, il fut banni de l'Angleterre, et vint étudier en France sous Champagne. Faithorne trouva un protecteur dans l'abbé de Marolles et un guide dans Nanteuil, qui lui apprit à faire le portrait au crayon, et perfectionna son talent pour la gravure. Vers 1650, il retourna en Angleterre, se maria et ouvrit à Londres, près de Temple-Bar, un magasin d'estampes, qu'il quitta en 1680. Il gravait pour les libraires; on cite principalement de lui une *sainte Cène*, le *Christ en prière dans le Jardin des Olives*, la *Flagellation* d'après Diepenbeck, et les *Noces de Cana en Galilée.* On cite aussi de son burin une *sainte Famille,* d'après Vouet, et le *Christ au tombeau*, d'après Vandyck. On a aussi de lui un *Traité sur l'art de la gravure,* imprimé en 1662. Il mourut en 1691.

FAKHR-EDDAULAH (ALI), prince de la dynastie des Bouides, héritier des États de Hamadan, de l'Irac-Adjemi et du Tabaristan à la mort de Rokn-Eddaulah, son père, tenta de dépouiller du reste du royaume Movaid-Eddaulah, son frère, qui le vainquit et le força de se retirer auprès des princes samanides. Après la mort de Movaid, l'an de l'hégire 373 (de J. C. 983), Fakhr-Eddaulah fut appelé au trône par l'influence du célèbre vizir Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb-Ibn-Abbad, gouverna sagement tant qu'il eut près de lui cet habile ministre, et jeta le trouble dans ses États aussitôt qu'il eut seul le maniement des affaires. Ce prince mourut en 387 (997 de J. C.), laissant le trône à Madjad-Eddaulah, son fils.

FAKHR-EDDYN, plus connu sous le nom de *Facardin*, émir, prince des Druses, peuples qui habitent les environs du mont Liban, était maître de Barut, de Séide, etc., lorsque Amurath IV songea à le dépouiller de ses États et à détruire au sein de ses provinces d'Asie une puissance qui lui faisait ombrage. Il fit marcher contre lui les pachas de Tripoli, de Damas, de Gaza, d'Alep et du Caire. Le vieux Fakhr-eddyn les attendit à la tête de 25,000 hommes, commandés par ses deux fils. Ali, l'aîné, attaqua les Turcs et leur tua 8,000 hommes; mais, accablé ensuite par le nombre, il fut forcé de se rendre sous la promesse d'avoir la vie sauve, et n'en fut pas moins égorgé. A la nouvelle de la défaite et de la mort de son fils Ali, Fakhr-eddyn perdit courage; il abandonna Séide et Barut, et gagna les montagnes avec les Maronites et les Druses qui lui restaient. Mais bientôt, chassé de poste en poste, de montagne en montagne, il se rendit, à condition qu'il aurait la faculté d'aller trouver le sultan lui-même avec ses chariots et ses trésors, et qu'il ne serait pas conduit en triomphe comme un captif. Arrivé près de Constantinople, il se fit précéder de huit cassettes pleines d'or, pour préparer le sultan à la bienveillance. Satisfait de ses présents, Amurath déguisé vint trouver Fakhr-eddyn dans sa tente. Celui-ci, feignant de ne le pas reconnaî-

tre, se servit de toute son adresse pour s'insinuer dans les bonnes grâces du maître qui, d'un mot, pouvait disposer de sa vie. Il y réussit assez pour exciter la jalousie des grands de l'empire et des favoris d'Amurath : ils accusèrent Fakhr-eddyn d'avoir renoncé à la religion mahométane. A ce soupçon, les dispositions du sultan changèrent : il se fit amener le malheureux émir, et le fit étrangler par ses muets le 14 mars 1635. Fakhr-eddyn avait 70 ans.

FAKHR-EDDYN-RAZY (MOHAMED, fils d'OMAR, surnommé), un des plus célèbres docteurs musulmans, né à Rei (Perse), l'an 543 ou 544 de l'hégire, janvier 1149 ou 1150, mort à Hérat le 29 mars 1210 (606 de l'hégire), avait étudié la théologie scolaire et la philosophie sous le fameux Algazaly, et professa avec un succès tel, que l'on se rendait à ses cours de toutes les parties de la Perse et de la Mésopotamie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, les principes de la jurisprudence canonique, la philosophie, les mathématiques, l'art de composer des talismans, la physiognomonie, etc. Les principaux sont : un *Traité des principes de la religion ;* un *Traité de métaphysique et de théologie scolaire ;* un *Commentaire sur l'Alcoran*, etc. La liste de ses ouvrages se trouve dans la *Bibliotheca arab. hispan.*, de Casiri, tome 1er.

FAKHR-EDDYN-RAZY, historien musulman, n'est connu que par son *Histoire chronologique des dynasties*, depuis les premiers califes des Arabes jusqu'à la destruction du califat de Bagdad par Holagou, l'an de l'hégire 658 (de J. C. 1259), conservée en manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris. Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe,* en a publié trois extraits : *Histoire du califat de Haroun-Errachid*, suivie de celle *des Barmécides ; Histoire du califat de Motassem, dernier prince Abasside ;* et le chapitre *Des droits des souverains sur leurs sujets.*

FAKHR-ENNISA (Choudéh), fille d'Ahmed, était originaire de la ville de Dinaver en Perse, et native de Bagdad. Elle s'adonna à l'étude de la jurisprudence et de la théologie, acquit une grande habileté dans ces sciences, et les professa avec éclat à Bagdad, où elle mourut âgée de plus de 90 ans, le 13 de moharrem 574 (1er juillet 1178 de J. C.). On ne connaît d'elle aucun ouvrage, quoique plusieurs docteurs se soient honorés d'avoir été au nombre de ses disciples.

FALBAIRE (Charles-George FENOUILLOT de), auteur dramatique, né à Salins, le 16 juillet 1727, fit ses études à Paris, au collége de Louis le Grand. Son père le destinait à l'état ecclésiastique, et il en porta même l'habit pendant quelques années. Admis dans la société de Trudaine, il obtint, par son crédit, un emploi dans les finances. Son premier ouvrage fut l'*Honnête criminel,* qui obtint un grand succès. Il ne fut ni aussi bien inspiré, ni aussi heureux dans ses autres productions, dont aucune n'est restée au théâtre, excepté *les Deux avares.* Falbaire acquit, en 1778, la terre de Quingey, en Franche-Comté, et obtint la permission d'en prendre le nom. Il fut nommé, en 1782, inspecteur général des salines de l'Est, et s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'État. La révolution, en le privant de ses emplois, détruisit sa fortune. Il se retira avec sa famille à Sainte-Menehould, et y mourut le 28 octobre 1800. Il a laissé un grand nombre de pièces de théâtre, publiées sous ce titre : *OEuvres de Falbaire,* Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Les plus remarquables sont : *l'École des mœurs, ou les suites du libertinage,* drame en 5 actes et en vers, 1770 ; *les Jammabos, ou les Moines japonais*, tragédie en 5 actes, avec une épître dédicatoire aux mânes de Henri IV. On lui doit encore une *Description des salines de Franche-Comté*, dans l'Encyclopédie ; une brochure intitulée : *Avis aux gens de lettres,* ou Réflexions sur les mauvais procédés de quelques libraires envers les auteurs, 1770, in-8° ; et un *Mémoire au roi et à l'assemblée nationale sur quelques abus,* Paris, 1790, in-8°.

FALCAND (Hugues), historien du 12e siècle, originaire de Normandie, a écrit en latin une *Histoire* des événements arrivés en Sicile de 1146 à 1169, publiée pour la première fois par Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, Paris, 1550, in-4°, et réimprimée dans divers recueils, entre autres dans ceux de Muratori et de Burmann.

FALCK. *Voyez* **FALK.**

FALCK (Antoine-Reinhard), né le 19 mars 1776 à Utrecht, et non à Amsterdam, comme l'indiquent plusieurs biographies, fit ses études à l'athenæum de cette dernière ville, puis à l'université de Leyde, visita plusieurs universités d'Allemagne et passa quelque temps à celle de Gœttingue pour y suivre un cours de diplomatie. De retour à Amsterdam en 1800, il y fut nommé membre de la municipalité, et, en 1802, secrétaire de la légation à Madrid pour la république batave. Son chef immédiat, M. Meyners, reconnaissant les capacités de Falck, lui abandonna la direction des affaires et jusqu'à la correspondance officielle avec le gouvernement. Le ministre ayant été rappelé en 1805, Falck ne tarda pas à le suivre. Il joignit ses efforts à ceux des patriotes qui repoussaient la royauté de Louis Napoléon ; ayant échoué, il abandonna la carrière politique et s'éloigna de la cour. Il accepta cependant ensuite les fonctions de secrétaire du département des affaires étrangères et, en 1808, passa avec le même titre au ministère de la marine et des colonies. Après l'abdication du roi Louis, Falck renonça entièrement aux affaires publiques : la réunion de la Hollande à l'empire français venait d'être décrétée. Falck, nommé d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de la Réunion, ne voulut jamais porter ses insignes : dès lors il fut traité en suspect, surveillé par la police et, pour s'y soustraire, prit le parti de voyager dans le nord de l'Europe. Pendant ce voyage, il défendit à Saint-Pétersbourg et à Stockholm les intérêts du commerce d'Amsterdam, et réunit les éléments d'un mémoire sur l'*Influence de la civilisation de la nation hollandaise sur les progrès des peuples du Nord,* publié en 1813 en hollandais. Falck revint en Hollande en 1812, et fut nommé capitaine d'une cohorte de la garde nationale d'Amsterdam. Ce fut lui qui, en novembre 1813, lorsque l'empire croulait de toutes parts, se présenta à l'hôtel de ville à la tête de la garde nationale et décida par son énergie le conseil municipal à embrasser la cause du pays. Il fut le secrétaire du gouvernement provisoire établi à la Haye, et appelé ensuite, comme secrétaire d'État, dans les conseils du nou-

veau souverain le prince d'Orange. En 1819, Falck fut envoyé en mission extraordinaire à Vienne pour assister aux négociations relatives à l'entrée du grand-duché de Luxembourg dans la Confédération germanique ; il fut, en 1820, investi du ministère du commerce et des colonies, de l'instruction publique, des sciences et des beaux-arts et déploya dans ses fonctions un talent remarquable et une noble élévation de caractère. C'était lui qui, en 1816, avait contre-signé, comme secrétaire d'État, l'arrêté royal qui réorganisait l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles ; la même année parut l'arrêté royal qui créait les trois universités de Gand, Liége et Louvain. Devenu ministre de l'instruction publique, Falck put donner une impulsion plus immédiate à ces institutions qu'il devait regarder comme sa création. Falck parlait et écrivait plusieurs langues ; il fit insérer plusieurs articles remarquables sur la philosophie dans le *Magasin critique* du professeur Van Hemert. Le roi des Pays-Bas lui avait conféré le titre de baron, Falck ne voulut point faire lever les lettres de noblesse. Sa popularité, son influence, l'indépendance de son caractère blessèrent de hautes susceptibilités ; son éloignement fut décidé et l'on déguisa cette espèce de disgrâce sous un titre d'ambassadeur à Londres, où il fut envoyé en 1824 comme successeur de M. Fagel. Falck s'y lia avec Canning, et termina, par un traité, les différends entre l'Angleterre et la Hollande à propos des possessions territoriales et du commerce des Indes orientales. En 1829, Falck s'étant aperçu que ses conseils n'étaient pas écoutés et qu'il ne jouissait pas de la confiance de son roi, profita de quelques mois de congé pour faire un voyage en Italie ; il visita Nice et le midi de la France. Lors de la révolution belge en 1830, Falck se prononça pour la séparation de la Belgique d'avec la Hollande, et, malgré la protestation officielle contre l'intention des puissances de remanier les traités de 1815, il fit tous ses efforts pour amener son souverain à perdre la Belgique. Ici un nouveau désaccord éclata entre le prince et son ministre, et ce dernier fut rappelé de Londres. Il quitta son ambassade sans aigreur, sans éclat, vécut dans la retraite, alla passer l'été de 1838 aux bains d'Ischl près de Saltzbourg, fit ensuite un voyage en Autriche et en Hongrie, et ne revint que l'année suivante. Le traité de paix définitif ayant été conclu entre la Belgique et la Hollande, Falck fut nommé représentant du roi des Pays-Bas à Bruxelles, réparation éclatante de la faute commise en le rappelant de Londres. Son arrivée à Bruxelles fut accueillie comme un gage de réconciliation. Atteint d'une maladie grave, Falck mourut le 16 mars 1843, et son corps fut transporté à Utrecht. Falck était membre honoraire de l'académie de Bruxelles depuis le 7 mai 1818. Le secrétaire perpétuel de l'académie, M. Quetelet, a lu dans la séance publique du 16 décembre 1843, une *Notice* sur Falck, à laquelle nous avons emprunté les principaux faits de cet article.

FALCKEMBERG (Jean de), dominicain, né au 14e siècle dans un village de Poméranie dont il prit le nom, se distingua au concile de Constance par sa défense du pape Grégoire XII, et sa déclaration en faveur de Jean Petit accusé d'hérésie. Les trois discours qu'il prononça pour Petit ont été imprimés dans les *OEuvres de Gerson*, Anvers, 1706, tome V. Falckemberg ayant pris la défense des chevaliers de Livonie contre Jagellon, roi de Pologne, encourut l'animadversion de ce prince, se retira à Rome pour se soustraire à sa vengeance, et mourut dans cette ville après une détention de plusieurs années.

FALCKENBURG (Gérard), en latin *Falcoburgius*, naquit à Nimègue ; après avoir fait dans sa patrie de bonnes études, il voyagea en France, et fut disciple de Cujas à Bourges. Il alliait la philologie à la jurisprudence, et acquit une rare érudition dans les langues anciennes. Il n'en a publié qu'un seul monument, savoir ses notes et ses conjectures sur les *Dionysiaca* de Nonnus, qui parurent à Anvers chez Plantin, en 1569, in-4°, et qui furent réimprimées à Francfort, en 1606, in-8°. Pris de vin en route du côté de Steinfurt, il tomba de cheval et se tua en 1578. La Bibliothèque de Leyde possède de lui quelques manuscrits, tels que des notes sur Catulle, et des observations sur le *Promptuarium juris* d'Harménopule.

FALCKENSKIOLD (Sénèque-Othon de) naquit le 15 avril 1738 à Flagelse, dans l'île de Seeland, entra dans un régiment à l'âge de 13 ans. Au commencement de la guerre de 7 ans, il servit en France dans le régiment d'Alsace, fut blessé légèrement à Bergen, et mis hors de combat à Clostercamp. Durant cette guerre, il s'appliquait à prendre connaissance du mouvement des armées, à relever leurs positions et à vérifier par la pratique, les théories enseignées dans les livres. A la paix de 1762, Falckenskiold rentra au service du Danemark, et obtint une compagnie dans le régiment d'infanterie de Delmenhorst, alors en Norwége. Il sollicita quelque temps après et obtint un congé pour voyager en Suède, en Allemagne, en France et en Angleterre ; il fit dans tous ces pays une ample provision de connaissances sur les langues, les usages et les institutions, retourna à Copenhague, fut nommé adjudant général du roi de Danemark, et en reçut la clef de chambellan. Il servit en 1768, dans l'armée russe contre les Turcs, en qualité de lieutenant-colonel d'ingénieurs, fut chargé de faire les cartes des opérations de la guerre, passa, en 1769, dans la grande armée sous les ordres du prince de Gallitzin, et assista au siége et à la prise de Choczim. L'année suivante, employé dans la même armée, commandée alors par le comte de Romanzof, il se signala à la journée du Larga, pénétra le premier dans le camp retranché des Turcs, reçut la croix de Saint-George et fut l'un des 12 premiers chevaliers de cet ordre. Il se fit également remarquer à la journée de Cahul, et fut nommé colonel effectif avec commission et rang de brigadier. Rappelé en Danemark pour servir les projets du comte de Struensée, il se détermina avec peine à obéir, parce qu'il fallait renoncer aux espérances que lui offrait la Russie ; mais enfin des considérations particulières, relatives à des négociations concernant le Holstein ducal, le décidèrent à partir pour Copenhague. Après un séjour de quelques mois dans cette capitale, il fut chargé, au sujet de ces négociations, d'une commission diplomatique auprès de la cour de Pétersbourg, et il s'y rendit. A son retour, il s'aperçut qu'un orage commençait à menacer Struensée et ses partisans ; il donna au ministre des avis qu'il négligea, et

l'orage éclata en janvier 1772. Falckenskiold, bien qu'étranger à toutes les opérations de Struensée, se vit entraîné dans sa chute ; il fut arrêté en même temps que lui, jeté dans un cachot et condamné sans forme de procès à perdre ses biens, emplois, dignités et à être enfermé pour le reste de ses jours dans une forteresse de Munckholm, située sur un rocher voisin de Drontheim vers le 64e degré de latitude septentrionale. Au bout de 5 ans, on lui permit d'aller vivre en Languedoc, d'une pension qui lui fut accordée, sous l'engagement de renoncer à son pays, de ne point quitter le lieu de son exil sans une autorisation du roi de Danemark, et surtout de n'entrer au service d'aucune puissance étrangère. En 1780, il obtint la permission de se retirer dans le pays de Vaud, où son ami Reverdil l'appelait, et il fixa son domicile à Lausanne. Il avait eu de bonne heure la prudence de se créer une fortune indépendante, en épargnant chaque année une partie de son revenu, qu'il plaçait ensuite dans les banques étrangères : ce qui augmenta son aisance lorsqu'il vécut dans l'exil. En 1787, la cour de Pétersbourg lui fit proposer de rentrer à son service. Lié par les engagements qu'on lui avait fait prendre, il consulta sa cour qui lui refusa son consentement, sous prétexte qu'elle avait besoin de ses services. L'année suivante, il lui fut permis de rentrer à Copenhague, et l'on parut vouloir révoquer son arrêt de proscription. Trompé dans son espoir, il retourna à Lausanne, et plaça en viager dans les fonds de France une partie de ses biens saisis qu'on lui avait rendue. La même année, on lui conféra le grade et les appointements de général-major, pour servir dans la guerre qui venait d'éclater entre le Danemark et la Suède ; mais la paix se fit avant son départ, et il resta en Suisse. Il y vécut au milieu de ses cartes, de ses plans et de ses livres, et mourut le 30 septembre 1820. Philippe Sécretan, vice-président de la cour des appellations suprêmes du canton de Vaud, a publié : *Mémoires de Falckenskiold, officier général au service de S. M. le roi de Danemark*, etc., Paris, 1826, in-8°. Sécretan mourut peu de jours avant la publication du volume.

FALCKENSTEIN (Jean-Henri de), né en 1682, originaire de la Silésie, fut, en 1714, après bien des aventures, mis par le margrave de Bayreuth à la tête de l'académie noble d'Erlang. En 1718 il embrassa la religion catholique, et entra comme conseiller aulique et chambellan au service du prince-évêque d'Eichstett. Ce souverain l'ayant renvoyé en 1730, le margrave d'Anspach le nomma son conseiller aulique. Il fut envoyé en 1738 comme résident du margrave à Erfurt, où il passa encore deux ans. Le 3 février 1760 il mourut à Schwabach. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquitates nordgavienses*, 3 vol. in-fol., Nuremberg, 1733 ; *Deliciæ geographicæ Noribergenses*, 1733, in-fol. ; *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, 4 vol. in-fol., Schwabach, 1734-1743-1788 ; *Chronique de Thuringe*, 3 vol. in-4°, Erfurt, 1737-1739 ; *Civitatis Erfurtensis historia critica et diplomatica*, 2 vol. in-4°, Erfurt, 1739 et 1740 ; *Chronicon Swabacense*, Ulm, 1740, in-4° ; *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4° ; *Antiquitates et memorabilia Marchiæ Brandenburgicæ*, 3 vol. in-4°. Bayreuth, 1751 ; *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière*, 3 volumes in-fol., Munich, 1763.

FALCO (Benoit di), littérateur, né à Naples vers la fin du 15e siècle, joignait à la connaissance des langues anciennes celle de l'hébreu, peu cultivée alors en Italie, et il en ouvrit un cours à Naples avec quelque succès. On a de lui : *De origine hebraïcarum, græcarum, latinarumque litterarum, deque numeris omnibus libellus*, 1510, in-4° ; *De syllabarum poeticarum quantitate noscendâ*, 1529 ; *Rimario*, Naples, 1535, in-4° ; *La dichiaratione de molti luoghi dubbiosi d'Ariosto e d'alquanti del Petrarcha ; escusatione fatta in favor di Dante*, in-4° ; *la Descrittione de i luoghi antichi di Napoli, e del suo distretto*, Naples, 1539, in-8°.

FALCO (Jean). *Voyez* **CONCHILLOS.**

FALCO ou **FALCON** (Aymar), chanoine régulier de Saint-Antoine, naquit vers la fin du 15e siècle, et entra fort jeune dans cet ordre. Chargé de la paroisse de la ville de Saint-Antoine, où était le chef-lieu de l'ordre, il reçut ensuite la commanderie de Bar-le-Duc, et l'ordre ayant besoin en cour de Rome d'un agent expérimenté, le chapitre général crut ne pouvoir mieux faire que de donner à Falco cette commission délicate. C'était Clément VII (Jules de Médicis) qui occupait alors le trône pontifical. Falco revint après avoir complétement réussi dans ses négociations. Théodore de Chaumont, abbé de Saint-Antoine, étant mort en 1527, ce fut encore Falco que l'on choisit pour gouverner pendant la vacance en qualité de vicaire général, conjointement avec Jean Borrel, commandeur de Sainte-Croix. Il mourut de la pierre en 1544. Il a laissé une histoire de son ordre, sous ce titre : *Antonianæ historiæ compendium*, Lyon, 1534 ; *De tutâ fidelium navigatione*, Lyon, 1536 ; *De exhilaratione animi, quem metus mortis angit et excruciat*, Vienne, 1541, in-8° ; *De compendiosâ ratione, quâ quis ditari possit dialogus familiaris ; De fœdere cum Turcâ non ineundo.*

FALCONBRIDGE (Alexandre), Anglais, employé comme chirurgien à bord des bâtiments qui font le commerce avec l'Afrique, publia, en 1789, in-8°, un *Précis de la Traite des Nègres, sur la côte d'Afrique*, où il met au jour les cruautés qui accompagnent cet odieux trafic. Il mourut à Sierra-Leone en 1792. Sa femme, Anne-Marie Falconbridge, qui l'avait suivi dans cette contrée, a écrit la relation de ses voyages, qu'elle publia en 1793, sous ce titre : *Deux Voyages à Sierra-Leone, dans les années* 1791, 1792 *et* 1793, *dans une suite de Lettres* ; Londres, in-8° (en anglais).

FALCONCINI (Benoit), né en 1657, à Volterra, en Toscane, fit ses premières études au collége de cette ville, fréquenta ensuite les cours de l'université de Pise, et y obtint une chaire de droit canon. Ses talents lui méritèrent la protection du grand-duc Cosme III et du souverain pontife. Il fut nommé, en 1704, à l'évêché d'Arezzo, gouverna son diocèse avec sagesse pendant 20 années, et mourut, dans sa ville épiscopale, le 20 mars 1724. On a de ce prélat : *Vita di Rafaello Volaterrano*, Rome, 1722, in-4° ; elle est estimée.

FALCONE (Aniello), peintre, né à Naples en 1600, étudia d'abord sous un peintre médiocre, puis fut élève de Joseph Ribera, dit *l'Espagnolet*, il se plaisait à peindre des batailles, et fut surnommé *l'Oracolo delle Bata-*

glie. Au fort de ses succès, il vint en France, où il fut accueilli par Colbert, et, avant son départ pour Naples, il exécuta deux tableaux pour le ministre, qui le paya magnifiquement. Ce peintre mourut en 1665. Il eut un grand nombre d'élèves: au nombre de ceux qui se rendirent célèbres, il faut citer Salvator, Rosa, Domenico Gargiulo, vulgairement appelé Micco Spadero, Paolo Porpora, Andrea di Lione et Giuseppe Trombatore.

FALCONER (Guillaume), poëte écossais, né à Édimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate *l'Aurore*, et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. Un premier naufrage qu'il avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui a fourni le sujet de son poëme intitulé: *le Naufrage*, Londres, 1762, ouvrage qui n'est pas sans mérite et qui jouit encore aujourd'hui d'une juste estime. James Stanier Clarke en a donné en 1804 une édition, grand in-8° avec des éclaircissements, une notice biographique sur Falconer et des gravures. On a en outre de Falconer un *Dictionnaire de marine*, 1769, in-4°, réimprimé en 1815 avec des additions considérables par les soins de D. Burney. Un poëme *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751; des *Chansons* et autres poésies recueillies et publiées par le D. Anderson.

FALCONER (Guillaume), médecin anglais, né vers 1741 à Chester, capitale du comté de ce nom, était en 1789 médecin de l'hôpital de Bath, et fut membre de la Société d'encouragement de cette ville. Il y mourut d'apoplexie en 1824. On lui doit: *Dissertatio de nephritide verd*, Édimbourg, 1766; *Essai sur les eaux de Bath*, 1770, in-8°; deuxième édition, 1774; *Observations sur la Dissertation du docteur Cadogan, concernant la goutte*, 1772, in-8°; *Observations et expériences sur la propriété vénéneuse du cuivre*, 1774, in-8°; *Remarques sur l'influence qu'exercent sur l'homme le climat, la position géographique, le pays, la population, l'alimentation, la carrière parcourue*, 1781, in-4°; *Notice sur la fièvre catarrhale épidémique, dite influenza*, 1782, in-8°; *De l'Influence des passions sur les altérations du physique*, 1788; *Dobson, sur l'air fixe, suivi d'un appendice sur l'usage des solutions des sels alcalins fixes, dans les cas de pierre et de gravelle*, in-8°, 1785; 4e édition, 1792; *Essai sur les moyens propres à préserver la santé des personnes employées aux travaux de l'agriculture*, 1789, in-8°, etc.

FALCONET (André), né à Roanne, le 12 novembre 1611, étudia la médecine à Montpellier, fut reçu docteur en 1634, s'établit deux ans après à Lyon, où il exerça la médecine avec succès jusqu'en 1691, année de sa mort. Il s'était fait recevoir docteur en droit en 1641; il avait obtenu, en 1656, le titre de conseiller, médecin ordinaire du roi, et avait été appelé, en 1663, à Turin, pour la maladie de Christine de France, fille de Henri IV. On a de lui: *Moyens préservatifs et Méthode assurée pour la parfaite guérison du Scorbut*, 1642, in-8°, imprimé en 1684.

FALCONET (Noel), fils du précédent, né à Lyon, en 1644, fut envoyé à Paris, où Gui Patin surveilla ses études, s'établit à Lyon, auprès de son père; mais en 1678, il fut amené à Paris par Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer, qui lui procura la place de médecin des écuries du roi. Falconet obtint, depuis, le titre de médecin consultant du roi, et mourut à Paris le 14 mai 1734. On a de lui: *Système des fièvres et des crises selon la doctrine d'Hippocrate*, 1723, in-12; *Méthode de Lucque sur la maladie de M*me (Dugué), *intendante de Lyon, réfutée*, Lyon, 1675, in-4°.

FALCONET (Camille), fils du précédent, né à Lyon, le 1er mars 1671, se fit recevoir docteur à Avignon, et s'établit à Lyon. Son cabinet fut bientôt le rendez-vous des savants et des étrangers, et il est regardé comme le berceau de l'académie de cette ville. Il eut d'abord la survivance de médecin des écuries du roi; à ce titre il joignit ensuite celui de médecin de la maison de Bouillon: enfin, après la mort de Tournefort, il fut, en 1709, nommé médecin de la chancellerie. Ce fut cette même année qu'il se fit recevoir à la faculté de médecine de Paris. Il était l'ami de Mallebranche, de Fontenelle, etc. Ses connaissances littéraires le firent admettre, en 1716, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et il a fourni plusieurs dissertations curieuses dans les Mémoires de cette société. Il mourut le 8 février 1762. Dès l'année 1742, Camille Falconet avait donné à la Bibliothèque du roi tous ceux de ses livres qui n'y étaient pas: il s'en était seulement réservé l'usage durant sa vie. On porte à 11,000 le nombre de volumes dont il a enrichi cette bibliothèque. On cite de lui: *Dissertation historique et critique sur ce que les anciens ont cru de l'aimant; Observations sur nos premiers traducteurs français avec un essai de bibliothèque française; Dissertation sur les assassins; Dissertation sur Jacques de Dondis*; plusieurs Thèses de médecine; une édition des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduit par Amyot; avec Lancelot, l'édition du *Cymbalum mundi*, de 1732.

FALCONET (Étienne-Maurice) naquit à Paris en 1716, de parents peu fortunés. Placé de très-bonne heure apprenti chez un mauvais sculpteur en bois, dont la principale occupation, dit-on, était la fabrication de têtes à perruques, il employait les heures de ses délassements, et souvent celles du sommeil, à modeler en terre, et à dessiner d'après des estampes, à l'acquisition desquelles il sacrifiait une partie de l'argent nécessaire à ses premiers besoins. Il avait atteint sa 17e année, lorsque, ayant entendu parler de Lemoine, sculpteur, aussi connu par son extrême bonté que par ses talents, il parvint à vaincre sa timidité naturelle, et se détermina à se présenter chez lui, avec quelques-uns de ses faibles essais, pour lui demander de l'appui et des conseils. Lemoine l'accueillit favorablement; et non-seulement l'admit dans son atelier, mais encore par suite l'aida de sa bourse, afin de le mettre en état de suivre ses études. Les progrès de Falconet furent si rapides, qu'au bout de six ans, quoiqu'il fût obligé d'employer une grande partie de son temps à des travaux de compagnon pour suffire à sa subsistance, il composa et exécuta sa figure du *Milon de Crotone*, qui lui mérita, en 1745, son agrément à l'académie. L'académie l'admit successivement professeur et adjoint au recteur. Quoique chargé de famille, s'étant marié assez jeune, cet artiste, peu content de l'éducation qu'il avait reçue, voulut s'en donner une nouvelle. Il employait une partie de son temps à l'étude du

latin et de l'italien. Aidé des conseils d'un ecclésiastique dont il avait fait connaissance, il s'appliqua aussi à celle du grec. Le goût de Falconet pour les lettres marchait de front avec son penchant inné pour la sculpture; il mit au jour ses deux figures de *Pygmalion* et de *la Baigneuse,* productions gracieuses, qui furent moulées et surmoulées dans toute l'Europe. Sa figure de l'*Amour menaçant* ne lui valut pas moins d'éloges. Il exécuta pour l'église de Saint-Roch un *Christ agonisant;* il décora la chapelle de la Vierge de la même basilique d'une *Annonciation,* et des statues de *Moïse* et de *David:* un *saint Ambroise,* décore aussi l'église des Invalides. Peu de temps après l'exécution de ce dernier ouvrage, en 1766, Falconet fut appelé en Russie par Catherine II pour exécuter la statue équestre de Pierre Ier. Ce monument le retint 12 ans à Saint-Pétersbourg, pendant lesquels il ne produisit qu'une petite figure en marbre, représentant l'Hiver, et dont il fit hommage à l'impératrice. Il occupa ses loisirs à la littérature; ce fut à cette époque qu'il composa les différents écrits dont il a enrichi la théorie des beaux-arts. Revenu à Paris en 1778, après avoir séjourné quelques mois en Hollande, il résolut de terminer sa carrière de statuaire, et de s'amuser à compléter et à revoir ses différentes productions littéraires. Cependant, curieux depuis nombre d'années, de parcourir l'Italie, qu'il n'avait jamais vue, il se disposait à partir pour ce voyage; déjà le jour était fixé, la voiture arrêtée, lorsque, le 3 mars 1783, une violente attaque de paralysie vint mettre obstacle à ses projets. Il survécut encore 8 années à ce funeste accident qui, en éteignant ses facultés physiques, n'altéra en rien ses facultés morales. Enfin il succomba à ses maux le 24 janvier 1791. On a de lui, entre autres écrits: *Réflexions sur la sculpture,* 1761, in-8°, traduites en anglais et en allemand. C'est à tort qu'on l'a donné comme auteur de la traduction des livres XXXIV, XXXV et XXXVI de Pline; il y a fait seulement des corrections: cet ouvrage, d'un de ses amis, parut avec des notes, des réflexions sur la peinture des anciens, et des *Observations sur la statue de Marc-Aurèle,* la Haye, 1773. Falconet a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie méthodique.* Le recueil des *OEuvres* de cet artiste, Lausanne, 1781, 6 vol. in-8°, contient, outre les écrits déjà cités, une grande quantité de *Lettres* à des journalistes et à des critiques.

FALCONET (Ambroise), reçu avocat au parlement de Paris, en 1790, avait été un des conseillers de Beaumarchais dans l'affaire Lablache. Il plaida en 1806, avec succès, dans la fameuse affaire de Flachat et du duc de Looz. En 1811, il défendit avec beaucoup de force et d'amertume la cause de Saint-Léger contre M. Lacretelle jeune, dont celui-ci était le secrétaire. Falconet mourut en avril 1817. On a de lui: *le Début,* ou *Premières aventures du chevalier de ****, Londres et Paris, 1770, 2 parties in-12; *Essai sur le barreau grec, romain et français,* Paris, 1773, in-8°; *Lettre à S. M. Louis XVIII, sur la vente des biens nationaux,* 1814, in-8°; Falconet a publié comme éditeur: *OEuvres choisies de Lemaistre,* 1806, in-4°; *le Barreau français moderne,* 2 vol. in-4°, dont le premier a été imprimé en 1807, et le second en 1808.

FALCONIA (Proba), épouse du proconsul Adelfius, sous le règne d'Honorius vers l'an 379, cultiva la poésie latine avec succès. Un poëme qu'elle avait composé sur les guerres civiles de Rome s'est perdu, et il ne nous reste d'elle que le Centon de Virgile sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, production bizarre qui suppose, dit un judicieux critique, plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement, imprimé pour la première fois à Venise, 1472, in-fol., avec Ausone. Il l'a été depuis plusieurs fois: l'édition la plus récente est celle de Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8°.

FALCONIERI (Julienne), oblate servite, naquit à Florence de parents riches, en 1270, prit l'habit en 1284, fut en 1307 élue supérieure des oblates, composa pour elles une règle qui fut approuvée par Martin V, et mourut à Florence en 1341. Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation. Sa fête a été fixée au 19 juin.

FALCONIERI (Octave), savant antiquaire, membre de plusieurs académies et prélat de l'Église romaine, mort à Rome en 1676, à l'âge de 30 ans, est auteur de *Dissertations* insérées dans les *Antiquités romaines* de Grævius et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius: les principales sont celles qui roulent sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument, sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique du portique de la rotonde, sur une médaille d'Apamée portant pour empreinte le déluge de Deucalion. On doit encore à ce savant: *Inscriptiones athleticæ,* Rome, 1668, in-4°, avec des notes qui jettent un nouveau jour sur le sujet, des *Lettres* et des *Rimes* dans différents recueils. Il est l'éditeur de la *Roma antica* de Nardini, Rome, 1666, in-4°, vol. rare et très-recherché.

FALCUCCI (Nicolas) ou **NICOLAS DE FLORENCE**, célèbre médecin, né vers le milieu du 13e siècle, obtint dans l'enseignement et dans la pratique de son art une réputation très-étendue. Ses contemporains le surnommèrent *le Divin.* Il mourut en 1411. On a de lui: *Sermones medicinales septem,* Pavie, 1474, in-fol; c'est un cours complet de la doctrine médicale au commencement du 15e siècle: *Commentaria super aphorismos Hippocratis,* Bologne, 1522, in-8°; *Liber de medicâ materiâ,* Venise, 1533, in-fol., et enfin un opuscule sur *les fièvres,* inséré dans le grand recueil *De febribus opus aureum,* Venise, 1576, in-fol. C'est par erreur qu'on lui a longtemps attribué *l'Antidotarium Nicolai.* Cet ouvrage est de Nicolas (Niccolo), médecin de Salerne, qui vivait au moins un siècle avant Falcucci, puisqu'il en existe à la bibliothèque de Florence un manuscrit, sous la date de 1370.

FALDA (Jean-Baptiste), graveur, né vers 1640, à Valdaggia, dans le Milanais, se rendit très-jeune à Rome, pour s'y perfectionner dans le dessin, et depuis s'appliqua tout entier à la gravure. Il a gravé les principales vues de Rome d'après ses propres dessins, ou d'après ceux du cavalier Bernin. Ses estampes à l'eau-forte sont très-recherchées. Parmi les suites qu'il a publiées, on distingue: *Nuovi disegni dell' architetture e piante de' palazzi di Roma de' più celebri architetti,* in-fol. oblong; *Nuovo teatro delle fabbriche ed edifici in perspettiva di Roma moderna,* in-fol. oblong, 142 planches; *le Fontane di Roma nelle piazze e luoghi publici,* in-fol. oblong,

107 planches; *Gli giardini di Roma*, in-fol. oblong. Cet artiste est mort au commencement du 18e siècle.

FALDONI, maître d'armes à Lyon, connu par sa fin tragique et par les écrits auxquels elle a donné lieu, était né en Italie, vers le milieu du 18e siècle. Amant aimé de Marie-Thérèse Lortet, fille du sieur Lortet, dit Meunier, traiteur à Lyon, il ne pouvait obtenir sa main, et se voyait lentement conduire au tombeau par un anévrisme. Il éprouve d'abord le courage de sa bien-aimée, par un poison feint, qu'elle avale avec joie. Sûr de sa fermeté, il se renferme avec elle dans une chapelle, à Irigny. Là, l'autel paré, les deux amants vêtus de blanc, s'attachent un ruban rose au bras, prennent chacun un pistolet, passent le bout du ruban derrière la détente, et, tirant en même temps, se donnent en même temps la mort. Les deux infortunés furent inhumés à Irigny, le 30 mai 1770. Cette histoire tragique a fourni à Léonard le sujet d'un roman intitulé: *Lettres de deux amants, habitants de Lyon;* et d'un mélodrame *Thérèse et Faldoni*, ou *le Délire de l'amour*, remis plusieurs fois au théâtre, sous cet autre titre : *Célestine et Faldoni*, ou *les Amants de Lyon*.

FALEDRO ou **FALIERI** (Vital), doge l'an 1084, mort en 1096, avait été élu pour remplacer Dominique Silvio, qui s'était laissé vaincre par Robert Guiscard. Le nouveau doge joignit aux titres de duc de Venise, de Dalmatie et de Croatie, celui de *protosebaste* que l'empereur grec lui accorda; ce fut lui qui retrouva le corps de saint Marc l'évangéliste, et le fit enterrer dans la basilique de ce nom. Faledro eut pour successeur Vital Micheli.

FALEDRO (Ordelaffo), doge, successeur de Vital Micheli en 1102, prit la ville de Zara en Dalmatie, et la força de demeurer sous la dépendance de la république; il périt en combattant contre les Hongrois en 1117.

FALENS (Charles van), né à Anvers en 1684, mort à Paris en 1733, fut un bon peintre dans le goût et la manière de Wouwermans.

FALETTI ou **FALLETTI** (Jérôme), né à Trino dans le Montferrat vers 1518; continua ses études à l'académie de Ferrare. Se trouvant en 1542 à Louvain, il fut témoin du commencement des hostilités entre François Ier et Charles-Quint dans les Pays-Bas. L'année suivante, il était de retour à Ferrare, puisqu'il eut l'honneur de haranguer le pape Paul III, à l'entrée du pontife dans cette ville. Ayant terminé son cours de droit, il reçut le laurier doctoral des mains d'Alciat. Ses talents lui méritèrent bientôt la confiance du duc de Ferrare (Hercule II), qui le chargea de diverses missions honorables. Envoyé par ce prince à l'empereur Charles-Quint, puis au roi de Pologne Sigismond, il se trouvait en Allemagne pendant la guerre de Smalkalde, dont il a écrit l'histoire. De retour en Italie, il alla complimenter, en 1550, Jules III sur son élection au trône pontifical. Enfin le duc de Ferrare le nomma son ambassadeur (*orator*) à Venise, au plus tard, en 1554, puisqu'il s'y trouvait lorsque François Veniero fut revêtu de la dignité de doge. Faletti fut continué dans cette place par le duc Alphonse II, et mourut à Padoue, le 3 octobre 1564. On a de lui : *Della guerra di Germania in tempo di Carlo V*, Venise, Giulito, 1552, in-8°; la traduction italienne du livre d'Athenagoras *della resurrezione*, avec un discours, *della Nativita di Christo*, Venise, Albe, 1556, in-4°; *De bello sicambrico, libri IV, et alia poemata, libri VIII*, Venise, Alde, 1557, in-4°; *Orationes XII*, Venise, Alde, 1558, in-fol.; des *Rime* dans le recueil publié par Jérôme Barufaldi; *Genealogia degli principi Estensi*, Francfort, 1581, in-fol., à la suite de la *Chronique des Slaves*, par Helmold.

FALIERI (Marin), doge de Venise, fut donné pour successeur à André Dandolo, auteur des Chroniques de Venise, le 11 septembre 1354. Falieri était alors âgé de 76 ans; il était fort riche, et il avait occupé des emplois importants, mais il avait une femme jeune et belle, dont il était excessivement jaloux. Un des chefs de la *Quarantie criminelle*, Michel Steno, excitait surtout sa défiance. Dans une mascarade de carnaval, Steno et Falieri s'insultèrent mutuellement : le premier fut condamné à un mois de prison par le tribunal dont il était président, mais cette peine était loin de suffire au ressentiment ou à la jalousie du doge. Il étendit sa haine sur tout le tribunal, sur toute la noblesse qui n'avait pas mieux vengé son injure. Dans son courroux, il rechercha l'appui des plébéiens qui, dépouillés 40 ans auparavant de la souveraineté qu'ils avaient exercée dès l'origine de la république, ne pardonnaient point à la noblesse son usurpation, et aux jeunes praticiens leur insolence. Six cents conjurés convinrent de se réunir, le 15 avril 1355, sur la place de Saint-Marc, lorsque le doge ferait sonner la cloche d'alarme; et, comme à cette cloche tous les nobles devaient accourir pour se ranger autour de la Seigneurie, tous devaient être massacrés à mesure qu'ils arriveraient sur la place. Mais le complot fut révélé au conseil des Dix, la veille de son exécution; plusieurs des coupables furent mis à la torture et le doge lui-même, ayant été convaincu d'être entré dans un complot contre le gouvernement dont il était le chef, fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1355 sur l'escalier du palais ducal, au lieu même où il avait prêté serment de fidélité à la république. Presque tous ses complices périrent ensuite par différents supplices, tandis que son dénonciateur fut anobli et largement récompensé. On sait que tous les portraits des doges sont rangés dans la salle du grand conseil : à la place où devait être celui de Falieri, on a fait représenter un trône ducal couvert d'un voile noir, avec cette inscription : *C'est ici la place de Marin Falieri, décapité pour ses crimes*. Lord Byron et Casimir Delavigne ont tous deux pris Marin Falieri pour héros d'une de leurs tragédies.

FALISCUS. *Voyez* **GRATIUS.**

FALK (Jean-Pierre), médecin suédois, naquit en 1727 dans la province de Westrogothie. Il manifesta de bonne heure un zèle ardent pour les sciences et une profonde hypocondrie. Étudiant à l'université d'Upsal, il eut l'avantage d'être honorablement distingué par Linné qui lui confia l'éducation de son fils, le chargea d'aller recueillir les plantes et les zoophytes que produit l'île de Gottland. Falk suivit Forskal à Copenhague, et de retour à Upsal, reçut le 23 juin 1762, le doctorat des mains de son protecteur qui inséra sa thèse : *Planta alstroemeria*, dans le recueil intitulé : *Amœnitates academicæ*. Falk bientôt après obtint la chaire longtemps vacante, de professeur au Jardin de pharmacie. Lorsque l'Académie impériale des sciences forma, en 1768, une société de

voyageurs destinés à enrichir le domaine de la géographie et de l'histoire naturelle, Falk reçut un diplôme qui lui assignait un des principaux rangs. Accablé sous le poids d'une mélancolie toujours croissante, il se vit obligé d'interrompre sa course scientifique. De retour à Casan au mois de novembre 1773, il offrait l'image repoussante d'un squelette. Enfin il refusa toute consolation, toute espèce de visite, excepté celle de son ami Jean-Théophile Georgi, que l'Académie lui avait donné pour adjoint. Ils restèrent ensemble le 30 mars 1774 jusqu'à minuit. Le lendemain matin Georgi trouva son infortuné compagnon de voyage privé de vie, et couvert de sang. Il avait près de lui un rasoir, avec lequel il s'était fait une légère blessure au cou, et le pistolet dont il s'était servi pour terminer sa pénible existence. L'Académie chargea le professeur Laxmann de mettre en ordre les manuscrits de Falk, et c'est à ce savant que l'on en doit la publication sous ce titre : *Mémoires topographiques sur la Russie*, Pétersbourg, 1785, 3 vol. in-4°, figures.

FALK (Jean-Daniel), né à Dantzig en 1770, embrassa dans son enfance la profession de son père, qui était perruquier. Le jeune Falk, afin de satisfaire son penchant irrésistible pour l'étude, portait l'argent de ses épargnes au cabinet de Briedner, où il se procurait les œuvres de Gellert, Wieland, Lessing, etc., qu'il lisait en secret le jour ou la nuit, suivant l'occasion, et quelquefois même dans les rues à la faible lumière d'une lanterne. Quoique son père contrariât ses goûts, il lui permit de se livrer à la musique. Il y fit de si grands progrès, qu'à la fête qui fut donnée dans l'église de Schwarzenuneh, il fut en état d'occuper la place du second violon. Cependant sa situation ne s'améliorait pas, ce qui lui fit prendre la résolution d'abandonner la maison paternelle, et de chercher fortune sur mer. Il partit secrètement, et erra plusieurs jours dans les forêts sur le bord de la mer. Les marins auxquels il s'offrit le trouvèrent trop jeune; et comme il ne savait pas l'anglais, ils ne voulurent pas se charger de lui. Cette dernière circonstance l'engagea à s'adresser au maître d'anglais Drommert, qui lui donna des leçons, et le mit bientôt en état de traduire avec succès des passages d'Ossian. Son maître fit voir cette traduction au pasteur de l'église Saint-Pierre, et tous les deux sollicitèrent auprès du père de Falk son consentement pour que son fils fit ses études. En 1785, il se présenta chez le recteur Payne; mais il eut encore bien des difficultés à vaincre pour se procurer les livres nécessaires et fournir aux dépenses indispensables. Les poëtes grecs et romains l'occupèrent particulièrement. Il publia bientôt après avec succès, un poëme sous le titre *les Héros* (Die Helden). Vers 1796, Falk conçut l'idée de publier un *Almanach portatif de la plaisanterie et de la satire*. Il alla ensuite se fixer à Weimar, où il se maria en 1797, et quitta en 1806 la carrière littéraire. Sur la recommandation de Wieland, la commission française chargée de faire rentrer les contributions, le prit pour secrétaire, interprète et médiateur avec les autorités allemandes. Pour le récompenser des services qu'il avait rendus, le grand-duc de Weimar le nomma après la retraite des Français, conseiller de légation. Il resta en 1813 deux jours aux bivouacs des maréchaux Marmont et duc de Raguse, et à l'aide d'une compagnie d'infanterie que le commandant général baron de Cohorn avait mise à sa disposition, il s'opposa vigoureusement au pillage de plusieurs villages. Il a contribué à établir la *Société des amis dans le besoin*, établissement destiné aux orphelins et aux enfants abandonnés. Il est mort le 14 février 1826. On a publié ses œuvres choisies, Leipzig, 1819, 3 vol. On cite encore ses satires, ses drames de *Prométhée*, d'*Amphitryon; Vie et voyages de Jean de la Baltique*, Tubingue, 1805; *Miroir populaire des Allemands*, Leipzig, 1825; *Introduction aux chants populaires de Herder*, 1825, 2 vol., etc.

FALKLAND (Louis CARY, comte de), fils aîné de Henri, vicomte de Falkland, naquit vers l'an 1610 à Burford, dans le comté d'Oxford. Il fut élévé d'abord à Dublin, puis à Cambridge. Étant très-jeune encore, quelques légèretés le firent enfermer dans la prison de la Fleet. Devenu avant 20 ans héritier d'une fortune considérable que lui laissait un de ses grands-pères, il n'usa de son indépendance que pour se livrer à des occupations solides. A la mort de son père, arrivée en 1633, il fut fait gentilhomme de la chambre du roi; et, lors de l'expédition contre les Écossais en 1639, trompé dans la promesse qu'on lui avait faite de lui donner un commandement de troupes, il n'en fit pas moins la campagne en qualité de volontaire. En 1640, il fut nommé membre du parlement, et entraîné dans des mesures contraires à la douceur de son caractère, en particulier contre l'infortuné comte de Strafford, il accepta la place de secrétaire d'État. Dès lors fidèle au roi comme il l'avait été d'abord au parti qu'il avait cru le plus juste, il partagea les diverses chances de sa destinée. Après la bataille d'Edgehill, que gagna l'armée royale, il courut les plus grands dangers pour sauver la vie à ceux des ennemis qui avaient mis bas les armes. Quand tout espoir de paix fut perdu, la vie lui devint insupportable. Le matin de la première bataille de Newbury, il demanda une chemise blanche, disant que s'il était tué, il ne voulait pas qu'on trouvât son corps dans du linge sale. Ses amis, le sollicitant de ne pas s'exposer à un danger auquel ne l'appelait point son devoir, puisqu'il n'était pas militaire, il répondit : « Qu'il était las des temps où il vivait; qu'il prévoyait de grands malheurs, mais qu'il croyait qu'il en serait dehors avant la fin de la journée. » En effet, s'étant mis au premier rang du régiment de lord Byron, il reçut dans le bas-ventre une balle de mousquet, dont il mourut sur-le-champ le 20 septembre 1643. Il a laissé quelques poésies et plusieurs discours sur les affaires du temps, imprimés séparément. On croit qu'il a beaucoup aidé Chillingworth dans son *Histoire du protestantisme*.

FALKLAND (Henri, lord), fils du précédent, fut enfermé à la Tour de Londres comme impliqué dans la conjuration de George Booth en faveur de Charles II, devint à la restauration lord-lieutenant du comté d'Oxford, et mourut à la fleur de l'âge en 1663. On a de lui une comédie: *Marriage Night*.

FALKLAND (Antoine, lord), fut enfermé à la Tour de Londres comme prévenu d'avoir abusé de la confiance royale en se faisant donner sans titre une somme de 2,000 livres sterling. On ne connait de lui que deux prologues, l'un pour le *Vieux célibataire*, de Congrève, l'autre pour le *Soldat de fortune*, d'Otway.

FALKNER (Thomas), fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia sous son père la chirurgie, et se rendit à Londres pour se perfectionner par la pratique dans les hôpitaux. Comme il était logé dans une rue près de la Tamise, il fit connaissance d'un capitaine qui naviguait à la côte de Guinée. Celui-ci persuada au jeune chirurgien de l'accompagner en cette qualité. Falkner, après ce premier voyage, en fit un autre à Cadix, où il s'embarqua pour Buenos-Ayres. Il tomba malade dans cette ville, et fut réduit à une telle extrémité qu'au départ de son navire il ne put s'embarquer. Les jésuites qui le soignaient avec une assiduité affectueuse dans sa longue maladie, n'épargnèrent rien pour gagner son attachement et sa confiance. Ils lui persuadèrent d'entrer dans leur collége, et finalement de faire profession dans la société. Il exerça son ministère parmi les Indiens qui habitent la vaste étendue de pays comprise dans la vice-royauté de Buenos-Ayres et plus loin au sud du Rio de la Plata. Il séjourna près de 40 ans dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas, et fut une des personnes chargées par le gouvernement espagnol de faire par mer le relevé de la côte comprise entre le Brésil, la Tierra del Fuego, etc. A l'époque de la dissolution des jésuites, Falkner fut envoyé en Espagne, d'où il retourna dans sa patrie. Un catholique de ses compatriotes qui demeurait à Spetchley près de Worcester, le prit pour chapelain. Ce fut dans cet asile qu'il écrivit en anglais : *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Hereford et Londres, 1774, 1 vol. in-4°, avec des cartes. Falkner mourut en 1780.

FALKOWSKI (N......), général de brigade, né en Podolie vers 1770, entra au service dans les légions polonaises en Italie. Appelé en 1805 comme officier interprète au grand quartier général, il fut ensuite nommé officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon, et le suivit dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Envoyé en mission en Espagne en 1808, il fut à son retour nommé major de la légion de la Vistule, et fut chargé de l'administration de ce corps pendant les années 1809, 1810 et 1811. Adjudant-commandant en 1812, il fut attaché à l'état-major du prince de Neufchâtel, major général de l'armée pendant les campagnes de 1812 et 1813. Nommé enfin général en 1814, il commanda une brigade dans l'armée du royaume de Pologne jusqu'à sa mort, arrivée en 1821 à Varsovie.

FALLE (Philippe), auteur anglais, né dans l'île de Jersey en 1655, y fut quelque temps recteur de la paroisse de Saint-Sauveur. Il publia en anglais : *Cæsarea*, ou *Tableau de Jersey, la plus étendue des îles qui restent à la couronne d'Angleterre, de l'ancien duché de Normandie*, 1684, in-8°, avec une carte de l'île, et une vue du château d'Élisabeth.

FALLET (Nicolas), né à Langres en 1753, mort le 22 décembre 1801, a laissé : *Mes prémices*, 1773, in-8°, recueil de poésies; *le Phaéton*, poëme héroï-comique en six chants, imité de l'allemand de Zacharie, 1775; *les Aventures de Chéréas et de Callirhoé*, traduites du grec, 1775-1776; *Mes Bagatelles*, 1776, in-8°; *De la fatalité*, épître, 1779, in-8°; *Tibère et Sérénus*, tragédie, 1782, in-8°; *Mathieu*, ou *les Deux soupers*, comédie, mêlée d'ariettes, musique de Dalayrac, 1783, in-8°. Il a travaillé pendant quelque temps à la *Gazette de France*, a fourni des articles au *Journal de Paris*, des poésies à l'*Almanach des Muses;* enfin il a coopéré au *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8°.

FALLETTI. *Voyez* **FALETTI.**

FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il mourut le 30 janvier 1828, avait commencé par porter les armes. Il se retira ensuite pour consacrer aux études littéraires les loisirs d'une vie indépendante, et, après avoir repris momentanément du service à l'époque où son pays était menacé de l'invasion des Français, il ne fut plus distrait des paisibles occupations du cabinet que par les devoirs de représentation attachés à la condition d'homme de cour et par les soins qu'il voulut donner à l'éducation de son fils, avec qui il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la France. Son premier essai littéraire fut un *Éloge* de l'historien Saint-Réal; il publia depuis ou fournit au recueil de l'académie royale des sciences de Turin, dont il était membre, différents *Mémoires* sur des sujets de philosophie morale, de critique littéraire et de métaphysique. Mais celles de ses productions qui ont été le plus remarquées, sont ses *Épîtres* (critiques) sur les œuvres posthumes d'Alfieri, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimachi en Italie.*

FALLOPE (Gabriel), ou plus exactement **FALLOPPIO**, anatomiste et chirurgien célèbre du 16e siècle, naquit à Modène en 1523, fit d'excellentes études médicales, d'abord à Ferrare, où il eut pour principal guide Antoine Musa Brassavola, puis à Padoue. Il posséda pendant quelque temps un canonicat à la cathédrale de Modène; mais il renonça bientôt à ce titre, qui ne lui permettait pas de se livrer à son goût pour la dissertation. Après avoir enseigné l'anatomie à l'université de Ferrare pendant un petit nombre de mois, et durant trois années à celle de Pise, il fut choisi en 1551, par le sénat de Venise, pour occuper à Padoue la chaire de chirurgie et d'anatomie. On lui confia en outre la démonstration des plantes médicinales, et l'inspection du jardin de botanique, qu'il enrichit de plusieurs végétaux rapportés de ses voyages en Italie, en France et dans la Grèce. Il parcourait avec autant de zèle que de gloire cette triple carrière, lorsqu'il fut moissonné avant l'âge de 40 ans, le 9 octobre 1562. Il a rendu à la science des services d'une haute importance, et l'a enrichie de découvertes précieuses. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes au fœtus; on lui doit une description savante de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aqueduc porte encore le nom de Fallope, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphyse du pubis; il a enrichi d'observations neuves et lumineuses l'anthropotomie, la névrologie, la splanchnologie, et dans cette dernière branche, il a notamment signalé avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine et de la semence. Toutes ces recherches sont consignées dans ses *Observationes anatomicæ*, Venise, 1561, in-8°; Padoue, Cologne et Paris, 1562; Helmstadt, 1588. On a de lui divers autres opuscules publiés séparément et réunis sous le titre de : *Opera genuina omnia tàm practica quàm theorica in III tomos*

distributa, Venise, 1584; ibid., 1606; Francfort, 1600; ibid., 1606, etc., 3 vol. in-fol. On trouve des notices biographiques sur Fallope dans Niceron, dans Tommasini, et surtout dans la *Bibliothèque des écrivains modenais*, par Tiraboschi.

FALLOT DE BEAUMONT DE BEAUPRÉ (Étienne-André-François de PAULE, comte), né à Avignon le 1er avril 1750, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut sacré évêque titulaire de Sebastopolis le 23 décembre 1782, et nommé coadjuteur de Vaison. Devenu évêque de cette ville peu d'années avant la révolution, il se montra l'un des plus zélés défenseurs des prétentions du saint-siége sur le comtat Venaissin, et l'un des plus opiniâtres opposants à la réunion de ce pays à la France. Privé de son évêché par suite de la réunion du Comtat à la France, de Beaumont cessa ses fonctions ecclésiastiques après la fermeture des églises, et se retira en Italie. Il reparut à l'époque du concordat de 1801, fut nommé par Napoléon en 1802, évêque de Gand, et peu après membre de la Légion d'honneur. Le 22 mai 1807, il passa au siége épiscopal de Plaisance. De Beaumont adressa le 26 février 1811 à Napoléon, sa soumission pleine et entière. Cette condescendance valut au prélat en 1813 l'archevêché de Bourges, pour lequel il prêta serment le 15 août entre les mains de l'impératrice Marie-Louise; mais il ne put en obtenir les bulles, et ne fut, comme Maury, qu'archevêque nommé. En janvier 1804, il fit plusieurs voyages à Fontainebleau, pour déterminer Pie VII à prendre avec Napoléon de nouveaux arrangements, dont le résultat devait être de céder à la France une partie des États de l'Église pour conserver le reste. Mais ces négociations furent sans succès, et valurent au prélat négociateur quelques désagréments. Au retour de Napoléon en mars 1815, le prélat fut nommé son premier aumônier. Ce fut lui qui officia à la cérémonie du *Champ de Mai*, et qui reçut sur le livre des Évangiles le serment que fit le souverain de maintenir les constitutions de l'empire. Il fut admis le 3 juin à la chambre des pairs, où il vota toujours en faveur du gouvernement auquel il devait son élévation. Après la seconde abdication, il vécut dans la retraite et mourut le 26 octobre 1835, privé de l'épiscopat et de la pairie.

FALLOT (Gustave), né le 17 novembre 1807, à Montbéliard, d'une famille protestante et qui était alliée à celle de Cuvier, fit de fortes études au collége de cette ville. Arrivé à l'âge de prendre un état, il fut placé, par son père, dans une maison de commerce à Gray; mais, n'ayant pu vaincre son penchant pour les lettres, il prit le parti de renoncer au commerce, et de venir à Besançon, où un imprimeur le chargea de réviser les ouvrages qu'il se proposait d'éditer. Il sut se ménager le temps de lire dans un ordre méthodique tous les livres des philosophes modernes, depuis Bacon jusqu'à Malebranche. Dans le même temps il amassait des matériaux pour différents ouvrages qu'il ne se proposait d'exécuter que lorsque l'âge aurait mûri ses idées. La crise commerciale de 1831 lui ayant fourni un motif plausible pour rompre les engagements qui le retenaient à Besançon, il partit, dans le mois de juillet pour Paris. A son arrivée, il fut accueilli par l'éditeur de la *Biographie universelle*, qui l'associa au travail du Supplément. Inscrit parmi les élèves qui se proposaient de suivre les cours de l'école des chartes, il y fut admis comme pensionnaire. En 1834, il fut nommé secrétaire du comité des travaux historiques, et, presque dans le même temps, il obtint la place de sous-bibliothécaire de l'Institut. Fallot s'occupait avec ardeur de *Recherches sur la langue et la littérature slaves*, dont il se proposait de faire l'objet d'un cours public, et il mettait la dernière main à un grand ouvrage sur les *Origines de la langue française*, quand une congestion cérébrale l'enleva, le 6 juillet 1836, dans sa 29e année.

FALLOWS (Fearon), né en 1789, à Cockermouth, comté de Cumberland, exerça d'abord la profession de son père, qui était tisserand. Dévoré par l'amour de l'étude, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les sciences mathématiques. A l'université de Cambridge, où il compléta son éducation, il devint bientôt professeur lui-même, puis fut choisi, en 1821, pour diriger l'observatoire que le gouvernement anglais avait résolu d'établir au cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut qu'en 1825 qu'on commença la construction de cet observatoire; mais, en attendant, Fallows avait envoyé un *Catalogue* approximatif de 275 étoiles principales. Au commencement de 1829, le grand cercle mural de l'observatoire ayant été mis en place, Fallows commença, avec le secours de sa femme, une suite régulière d'observations qu'il espérait rendre très-exactes, quoique cet instrument eût éprouvé quelque dommage dans le débarquement. Mais la santé de l'astronome, minée par le climat, ne lui permit pas de compléter ses travaux, et il mourut le 25 juillet 1831, à Simonn's Town, à peine âgé de 43 ans.

FALTONIA, épouse d'Anicius Probus, et accusée d'avoir introduit les Gaulois dans Rome par trahison, a été souvent confondue mal à propos avec Falcona Proba, épouse du proconsul Adelfius.

FAMIN (Pierre-Noel), né à Paris en 1740, travailla d'abord dans une étude de procureur, et ensuite chez son père qui, en 1767, alla établir une maison de commerce à Rouen. Obligé d'embrasser l'état ecclésiastique, parce qu'il était le second de 12 enfants, et se sentant peu de dispositions pour cette carrière, il se retira à Londres chez un de ses frères. De retour en France, avec le fils de l'ambassadeur d'Angleterre, qui l'avait chargé de l'éducation de ses enfants, il revint à Paris, et y reprit ses fonctions ecclésiastiques. Il fut nommé en 1772 curé de Samois, près de Fontainebleau. Attaché en 1780 comme lecteur à l'éducation du duc de Chartres (depuis le roi Louis-Philippe), et de ses frères, il forma en 1783 un cabinet de physique, et ouvrit l'année suivante un cours public, annuel et gratuit d'électricité, qu'il continua jusqu'en 1798, dans l'appartement qu'il occupait au Palais-Royal. Forcé alors de quitter ce local, où le tribunat vint tenir ses séances, et de vendre son cabinet, il fut employé quelques années au musée de Versailles. Il est mort vers la fin de 1830. Il a publié: *Cours abrégé de physique expérimentale, mis à la portée de tout le monde*, 1791, in-8°; *Considérations sur le danger des lumières trop vives pour l'organe de la vue, et sur les moyens de s'en garantir*, 1802, in-8°; *l'Obligeant maladroit*, comédie, etc.

FANCOURT (Samuel), théologien anglais du 18e siècle, fut pendant longtemps pasteur d'une nombreuse congrégation de protestants *dissenters* à Salisbury. Étant allé à Londres, où il exerça son ministère, mais sans aucun établissement fixe, il y établit entre 1740 et 1745, les premiers abonnements de lecture (*circulating library*) qu'on ait connus en Angleterre; mais cette ressource, à laquelle il joignit l'enseignement de la langue latine, ne put le sauver de la misère qui assaillit sa vieillesse. Il eut bientôt une foule d'imitateurs qui furent plus heureux que lui, et il ne recueillit de ses efforts que des dettes, des reproches et le découragement. Sa bibliothèque passa dans les mains de ses créanciers, et il vécut des secours de la pitié jusqu'à sa mort, arrivée le 8 juin 1768, dans la 90e année de son âge.

FANELLI (François), historien, né, dans le 17e siècle, à Venise, y remplissait les fonctions d'avocat. On lui doit une histoire complète d'Athènes, sous ce titre : *Atene attica, descritta dà suoi principi, colla relazione de' re*, etc., Venise, 1707, in-4° avec 16 planches.

FANGÉ (Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Hatton-Châtel près de Verdun, coadjuteur, puis abbé de Senones en 1757, après la mort de D. Calmet, son oncle, vers 1791, a laissé un *Traité des sacrements*, en latin, ouvrage très-estimé; *Iter helveticum;* c'est la relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; une *Vie de D. Calmet*, 1763, in-8°; il a achevé l'*Histoire universelle* et la *Notice de Lorraine*, deux ouvrages laissés incomplets par son oncle. On lui attribue *Mémoire pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, 1775, in-8°.

FANIER ou **FAGNIER DE VIAIXNES** (dom Thierri). *Voyez* **VIAIXNES**.

FANNIUS STRABO (Caïus), consul de Rome l'an 161 avant J. C., signala sa magistrature par la publication de deux règlements pour arrêter les progrès du luxe. L'un de ces règlements, qui fixe les dépenses de la table, fut converti par le sénat en une loi qui prit le nom de Fannia; c'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains.

FANNIUS (Caïus), fils du précédent, consul l'an 122 avant J. C., fut l'ami de Scipion l'Africain, et l'un des bons orateurs de son temps.

FANNIUS (Caïus), neveu de Fannius Strabo, avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, mais qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. D. G. Moller a publié une *Dissertation* latine sur ce Caïus Fannius, Altdorff, 1693.

FANNIUS (Caïus), historien, fut l'ami de Pline le Jeune. Il avait composé un ouvrage sous le titre d'*Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone*, dont quelques fragments, recueillis par Ausone Popma, ont été publiés à la suite du *Salluste*, édition d'Amsterdam, 1661.

FANNIUS QUADRATUS, poëte latin, avait obtenu que son portrait et ses ouvrages fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le temple d'Apollon. Horace le nomme à ce sujet (*Satir. IV, lib. I*) *Beatus Fannius*, dans le sens de l'épithète *bienheureux*, donnée par Boileau au poëte Scudéry.

FANNIUS COEPION, ayant trempé dans une conspiration tramée contre Auguste, échappa d'abord à toutes les recherches, mais fut ensuite trahi par un esclave et mis à mort.

FANSHAW (sir Richard), né en 1607 dans le comté d'Hereford, d'une famille noble, étudia à Cambridge, et termina son éducation par des voyages sur le continent. Envoyé par Charles Ier à la cour d'Espagne, en qualité de résident, et rappelé au commencement des troubles, il s'attacha au parti de ce prince, qu'il servit utilement en différents emplois, ainsi que son fils Charles II. Fait prisonnier par les rebelles en 1651, à la bataille de Worcester, il fut d'abord conduit à Londres et étroitement enfermé. Élargi ensuite sous caution, il n'obtint son entière liberté qu'au commencement de 1660. Après la restauration, il fut fait maître des requêtes, conseiller privé pour l'Irlande, puis envoyé extraordinaire, ensuite ambassadeur en Portugal, où il négocia le mariage de Charles II avec l'infante Catherine; enfin, en 1664, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Espagne, où il mourut le 16 juin 1666, comme il se préparait à retourner en Angleterre, après avoir conclu et signé la paix de 1665 entre l'Angleterre et l'Espagne. On a de lui plusieurs traductions en vers anglais, entre autres celle du *Pastor fido*, Londres, 1646, in-4°, et in-8°; et de la *Lusiade*, Londres, 1655, in-fol. Il a traduit aussi quelques Odes d'Horace, le quatrième livre de l'*Énéide*, deux comédies de l'Espagnol Antonio de Mendoza, publiées après sa mort en 1671, in-4°. Il n'a guère laissé de poésies originales qu'une ode et quelques stances.

FANTETTI (César), graveur italien, né à Florence, vers 1660, vint s'établir à Rome, où il grava 37 sujets de la *Bible* de Raphaël. On a de lui aussi *la mort de sainte Anne*, d'après André Sacchi. Il a gravé encore plusieurs frises et bas-reliefs antiques et différentes autres pièces, d'après des maîtres italiens.

FANTI (Sigismond), littérateur, naquit à Fano, vers la fin du 15e siècle. Outre une *Grammaire italienne*, en 4 livres, Venise, 1514, in-4°, on connaît de lui : *Il triomfo di Fortuna*, Venise, 1529, in-fol. M. Brunet a, dans le *Manuel du libraire*, donné la description de ce volume rarissime, composé presque entièrement d'estampes en bois.

FANTIN-DÉSODOARDS (Antoine-Étienne-Nicolas), historien et écrivain politique, né le 26 décembre 1758, à Pont-de-Beauvoisin, était en 1789 vicaire général du diocèse d'Embrun. Partisan des idées nouvelles, il adopta les principes de la révolution, et se maria pendant la Terreur. Ses liaisons avec Danton, Robespierre et autres, le mirent à portée de connaître et de juger les événements; mais il manqua des qualités nécessaires à l'historien, et ses nombreux ouvrages, méprisés au moment de leur publication, sont tombés dans l'oubli. Fantin sollicita vivement une place à l'Institut. Il mourut à Paris le 25 septembre 1820. Ses écrits les plus importants sont : *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Église, conciliés avec les libertés et franchises de l'Église gallicane*, etc., 1788, 6 vol. in-8°; *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président Hénault, continué successivement jusqu'en 1815, 4e édition, 1820, in-4°; *Histoire philosophique de la révolution française*, etc., 6e édition, Paris, 1817, 6 vol. in-8°; *les Monuments inédits de l'an-*

tiquité, expliqués par Winckelmann, gravés par David, etc., Paris, 1808-1809, 3 vol. in-4°; *Histoire de France*, commencée par Villy, Villaret et Garnier, continuée jusqu'à la mort de Louis XVI, 1808-10, 26 vol. in-12. Il a laissé un grand nombre de manuscrits qui ont été mis en vente après sa mort.

FANTONI (Jean), célèbre médecin anatomiste, né à Turin en 1675, se rendit, par les ordres et sous les auspices de son souverain, dans les villes d'Allemagne, de France et de Hollande, les plus fameuses par leurs écoles ou leurs académies. A son retour en Piémont, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Turin, place qu'il occupa avec honneur pendant une longue suite d'années. Il mourut le 15 juin 1758. On a de lui : *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4°; *Dissertationes anatomicæ XI*, ibid., 1701, in-12; *Anatomia corporis humani ad usum theatri medici accomodata, pars prima*, ibid., 1711, in-4°; *Dissertationes anatomicæ septem renovatæ*, ibid., 1745, in-8°; *Dissertationes duæ de structurâ et usu meningis ad Pacchionum ; Opuscula medica et physiologica*, Genève, 1738, in-4°, etc.

FANTONI (Jean-Baptiste), père du précédent, médecin bibliothécaire et conseiller de Victor-Amédée II, duc de Savoie et roi de Sardaigne, fut premier professeur de médecine théorique à l'université de Turin. Il mourut d'une fièvre maligne au siége de Chorges, ville du diocèse d'Embrun, en 1692. On a de lui : *Observationes anatomico-medicæ selectiores, editæ et scholiis illustratæ, à Johanne Fantoni filio*, Turin, 1699, in-12 ; Venise, 1713, in-4°; Genève, 1738, in-4°, avec les opuscules de Fantoni fils.

FANTONI (Pie), mathématicien italien, mort à Bologne, le 26 janvier 1804, était né en Toscane l'an 1721. Admirateur de la révolution française, il s'attira des persécutions qui le décidèrent, lors de l'établissement de la république cisalpine, à chercher un asile dans son sein. Il se retira dans la ville où il a terminé ses jours, laissant plusieurs ouvrages imprimés, et d'autres en manuscrit, dont sa nièce Julie Paillot de Rome est restée dépositaire.

FANTONI (Jean), poëte lyrique, né en 1755, à Fivizzano en Toscane, eut une jeunesse orageuse, et passa successivement du cloître à l'armée, et du camp à la retraite. Ses parents, qui le destinaient à la vie monastique, le firent élever dans le collége Romain à Rome. La vivacité de l'élève déplut aux maîtres, qui ne voulurent plus se charger de son éducation. Fantoni obtint une place dans un régiment en Toscane. Il alla ensuite à Turin, à Naples, à Rome, faisant des infidélités, contractant des dettes, envoyant des cartels, et composant des vers. Il eut pour admirateur Alfieri, et fut reçu à l'Arcadie, où il prit le nom de *Labindo*, sous lequel il est plus généralement connu. En 1796, il se prononça avec énergie contre le nouveau système qu'on essayait d'introduire en Italie; il désirait la voir libre, forte, indépendante, et non asservie par ceux qui s'en étaient proclamés les libérateurs. Il fut arrêté à Milan, enfermé dans la citadelle de Turin, et envoyé sous escorte à Grenoble, où il fit la connaissance de Joubert, qui lui donna un rang dans l'armée. Il fit avec ce général la campagne de 1800, prit part au siége de Gênes, et n'en sortit que pour demander sa démission. Il se retira en Toscane, où il remplit pendant quelques années une chaire d'éloquence à l'université de Pise, et mourut à Fivizzano en 1807. Ses *Poésies*, qui sont très-estimées, ont été rassemblées en 3 volumes in-8°, Italie (Prato), 1822. Le 3e volume contient des *Mémoires* autobiographiques de Fantoni, et quelques opuscules en prose.

FANTUCCI (le comte Marc), né à Ravenne en 1745, mort le 10 janvier 1806, après avoir rempli les plus hautes fonctions de la magistrature, se distingua par son zèle pour rendre à Ravenne l'ancien éclat dont elle avait brillé. On a de lui plusieurs ouvrages, tous relatifs à sa patrie. Les principaux sont: *Sur les causes de la décadence de Ravenne*, adressé au pape Clément XIV, Rome, 1716; *Sur la nécessité de dessécher les marais des vallées méridionales du territoire de Ravenne*, mémoire publié à la suite de l'épidémie de 1780; l'auteur imagina une machine hydraulique fort utile pour le dessèchement proposé; trois mémoires: *Sopra i benefizj communitativi;* un plan militaire, publié sur l'invitation de Pie VI, en 1786, et quelques autres impressions sous le titre de *Memorie di vario argomento*, Venise, 1804, in-4°; *Monumenti ravennati de secoli di mezzo*, Venise, 1801, 6 tom. in-4°, ouvrage rare, n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires que l'auteur donna à ses amis; *De gente Honestiâ*, Césène, 1786, in-fol.

FANTUZZI (Jean), surnommé *le Vieux*, jurisconsulte, professeur à l'université de Bologne en 1377, mort en 1391, remplit plusieurs missions politiques pendant les troubles de sa patrie au 14e siècle. Il a laissé manuscrits des consultations et des commentaires sur différents sujets de jurisprudence.

FANTUZZI (Jean-Baptiste), docteur en philosophie et en médecine, passe pour auteur d'un ouvrage de philosophie péripatéticienne imprimé à Bologne en 1536.

FANTUZZI (Gaspard), littérateur, mort en 1532, cultiva surtout la poésie latine, et a laissé un grand nombre de *Lettres* en latin, imprimées avec celles de Jean-Antoine Flaminio, son maître et son ami, Bologne, 1744.

FANTUZZI (Jean), surnommé *le Jeune*, docteur en philosophie et en médecine et professeur à l'université, mort en 1648, a laissé plusieurs ouvrages philosophiques.

FANTUZZI (Paul-Émile), sénateur et membre de l'académie *de' Gelati* de Bologne, dans laquelle il prit le nom de *l'Ardente*, mort en 1661, est auteur d'un *Recueil de poésies lyriques*, Bologne, 1647, in-4°, et d'une *Oraison funèbre de François d'Este, duc de Modène*, imprimée dans un recueil de prose et de vers sur ce même sujet, 1659.

FANTUZZI (Paul-Émile), *le Jeune*, neveu du précédent, sénateur comme lui et président de la même académie, mort à Venise en 1721, n'a laissé qu'un *Discours sur l'immaculée conception*, prononcé à l'académie de Bologne, 1706, in-4°, et deux poëmes latins en l'honneur de deux nobles bolonais, l'un de la famille Bentivoglio, et l'autre de celle d'Aldrovande, 1708 et 1709, in-fol.

FANTUZZI (Jean) est auteur d'un ouvrage fort important pour l'étude de l'histoire littéraire de l'Italie,

publié sous le titre de *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 9 vol. in-fol., de 1781 à 1794.

FANUCCI (Jean-Baptiste), historien, né à Pise en Toscane, le 7 mars 1756, fils d'un maître d'escrime en réputation, s'adonna, dans les premières années de sa jeunesse, à l'exercice de cette profession, qu'il abandonna ensuite pour se livrer aux études qui devaient lui ouvrir les portes de l'université. Admis au barreau pisan, il s'y fit remarquer par son esprit fin et délié, par sa sagacité, et il prit rang, jeune encore, parmi les grandes notabilités de l'ordre. Après avoir, quelque temps, cédé à un goût passager qui le portait à la poésie, il résolut d'élever un monument à la gloire historique de sa patrie, compulsa les documents, et ne fut interrompu dans ses travaux que par l'arrivée des Français en Italie. Appelé en 1800, par la nouvelle administration qui avait succédé au gouvernement grand-ducal, à la chaire de droit maritime à l'université, Fanucci se vit obligé, au retour de ses souverains, de se dérober aux persécutions. S'étant volontairement retiré à Gênes, il reprit avec plus d'ardeur ses occupations. Revenu dans sa patrie, après deux années d'exil, il jeta les fondements de son histoire des trois célèbres peuples maritimes de l'Italie, Pisans, Vénitiens, Génois, qu'il publia en 1817. Depuis cette publication Fanucci ne reprit plus la plume que pour répondre à des critiques trop acerbes. Il mourut à Pise le 11 février 1834. Ses écrits sont : *Orazione accademica sull' istoria militare Pisana*, Pise, 1788, 1 vol. in-4°; *Storia dei tre celebri popoli maritimi dell' Italia, Veneziani, Genovesi e Pisani, e delle loro navigazioni e commerci nei bassi secoli*, 4 vol. in-8°, Pise, 1817, 1818, 1821, 1822; plusieurs articles biographiques signés des lettres initiales G. B. F., dans l'ouvrage intitulé : *Vite d'uomini illustri Toscani*, Florence, 1800, 4 vol. in-4° et in-8°.

FARABY. *Voyez* **ALFABARIUS.**

FARADJ, 2e sultan des mameluks Circassiens, succéda à son père l'an de l'hégire 801 (1399 de J. C.), à l'âge de dix ans, et périt assassiné à Damas l'an 815 (1412 de J. C.), après un règne de 13 années troublé par les révoltes des émirs mameluks, les séditions de la haute Égypte et les dévastations de Tamerlan.

FARCOT (Joseph-Jean-Chrysostôme), né le 8 avril 1744, à Senlis, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa d'abord la philosophie, puis la physique expérimentale dont il établit la première chaire dans les collèges de la congrégation, et enfin les mathématiques spéciales à Vendôme et à Juilly. Des affaires de famille l'ayant, en 1779, obligé de quitter la congrégation, il établit à Paris une maison de commerce qu'il dirigea lui-même. Électeur en 1789, il fut nommé suppléant de la députation de Paris, membre de la municipalité provisoire, du bureau de ville et du tribunal de la même municipalité. Mis en arrestation en 1793, tous ses magasins furent saisis ; et il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé en 1795 l'un des administrateurs du département de la Seine, il fut spécialement chargé de l'exécution des mesures nécessitées par le rétablissement du culte catholique. Il recherchait depuis quelque temps le moyen de détruire l'usure : il crut l'avoir trouvé dans l'établissement de bureaux de prêt disséminés dans les quartiers les plus pauvres et les plus populeux ; mais cette institution ne put se maintenir. Membre du jury des arts, il rédigea le rapport sur les produits de l'industrie à l'exposition de 1806. Lors de l'établissement du bureau de statistique, Farcot en fut nommé chef, et mourut le 23 août 1815. Il n'a fait imprimer que : *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8°; *Discussions relatives à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*, ibid., 1808, in-4° ; *Mémoire sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, ibid., 1809, in-4°, publié par le fils de l'auteur, J. Farcot. L'abbé Grégoire a donné sur Farcot une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, 1819.

FARCY (Jean-George), né à Paris le 20 novembre 1800, entra à l'âge de 19 ans, après avoir terminé ses études, à l'école normale, d'où il ne sortit qu'à sa suppression, en 1822. Alors il se logea rue d'Enfer, près de son maître et son ami, M. Cousin, et continua avec lui ses études philosophiques. En 1825, il publia une traduction du 3e vol. des *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, par Dugald Stewart. Il fournit aussi plusieurs articles au journal *le Globe*. Au mois de septembre 1826 il partit pour l'Italie. A la fin de 1827, il revint à Paris, où il resta huit jours, et partit pour l'Angleterre d'où il s'embarqua pour le Brésil. Il était de retour à Paris en 1829. Il accepta un enseignement de philosophie chez M. Morin, à Fontenay-aux-Roses. En juin 1830, il avait loué une petite maison dans le charmant vallon d'Aulnay. Le mercredi 28 juillet, à la nouvelle du combat qui avait commencé la veille, il arrivait à Paris le jeudi matin ; M. Cousin voulut en vain le retenir. A peine arrivé sur la place du Carrousel, au coin des rues de Rohan et de Montpensier, Farcy tomba percé d'une balle dans la poitrine, et mourut deux heures après. Il a été publié, en 1831, un petit volume intitulé : *Farcy Reliquiæ*, mélange de prose et de vers, que l'éditeur, M. Sainte-Beuve, a fait précéder d'une *Notice* sur l'auteur.

FARDEAU (Louis-Gabriel), littérateur, né à Paris, le 28 janvier 1731. Ayant acquis, en 1757, une charge de procureur au Châtelet, il chercha d'abord dans la culture de la poésie une distraction aux fatigues de son état, et donna, en 1774, son premier recueil de vers sous ce titre : *Amusements de société*. Ignorant même les premières règles de la versification, et ne connaissant de l'art dramatique que ce que l'on en peut apprendre par la fréquentation du théâtre, il composa cinq à six comédies, dont aucune ne fut représentée, mais qu'il eut soin de faire imprimer pour les distribuer à ses amis. Il vivait encore en 1806, car il a donné, cette année, une nouvelle édition augmentée de ses *Amusements*, mais on n'a pas découvert la date précise de sa mort.

FARDELLA (Michel-Ange), né en 1650, à Trapani en Sicile, entra, à l'âge de 15 ans, dans le tiers-ordre de Saint-François, s'appliqua, quelque temps, à la théologie, mais son goût le portait vers les sciences naturelles. Lorsqu'il eut reçu les ordres sacrés, on l'envoya à Messine, où il suivit les leçons du célèbre Borelli, et il se trouva bientôt en état d'en donner lui-même sur toutes les parties de la physique et des mathématiques. Il fut mandé à Rome, en 1676, pour y professer la géométrie au col-

lége de Saint-Paul *ad arenulam*, et peu de temps après, on lui permit de faire un voyage en France. Pendant trois années qu'il demeura à Paris, il vécut dans la plus grande intimité avec Arnauld, Regis, Mallebranche, Lamy, et acquit, dans leurs entretiens, une connaissance parfaite des principes de la philosophie de Descartes, dont il fut dès lors un des plus zélés partisans. De retour à Rome, il fut fait docteur en théologie et nommé à la chaire de cette science au couvent de SS. Cosme et Damien; mais son goût le ramenait toujours à l'étude de la physique. Le duc de Modène lui fit offrir, et il accepta la chaire de philosophie à l'académie de cette ville. Il se démit de cette place au bout de quelque temps, pour se rendre à Venise, où il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens. En 1693, le pape le releva de ses vœux, et l'année suivante, il succéda à Geminiano Montanari, dans la chaire d'astronomie et de physique de l'université de Padoue. Il remplaça, en 1700, Charles Rinaldini, premier professeur de philosophie, fut nommé docteur de cette faculté et de celle de médecine, et les présida alternativement avec un égal succès. En 1709, Fardella suivit à Barcelone l'archiduc d'Autriche, qui lui avait donné le titre de son mathématicien, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville qu'il éprouva, en 1712, une première attaque d'apoplexie si violente, que sa santé et ses facultés morales en restèrent très-affaiblies. D'après le conseil de ses amis, il se rendit à Naples dans l'espoir de s'y rétablir. Il y languit quelques années, et une seconde attaque d'apoplexie y termina ses jours le 2 janvier 1718. On a de lui : *Universæ philosophiæ systemata*, Venise, 1691, Leyde, 1691, Amsterdam, 1695, in-12; *Universæ usualis mathematicæ theoria*, Venise, 1691, Leyde, 1691, Amsterdam, 1695, in-12; *Animæ humanæ natura ab Augustino delecta*, Venise, 1698, in-fol.; des *Lettres* en italien, imprimées dans *la Galleria di Minerva*, Venise, 1696 et 1692, etc.

FARDULFE, 16e abbé de St.-Denis, fut amené en France, avec Didier dernier roi des Lombards, dont il était le favori. Il mérita la faveur de Charlemagne en découvrant à ce prince un complot tramé par Pepin, et obtint en récompense de son dévouement plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de St.-Denis après la mort de Maginaire en 790. Il a composé des vers en latin; mais on n'a conservé de lui que trois pièces publiées par Duchesne sous le nom d'Alcuin dans les *Rerum francorum script. coætan.*

FARE ou BURGUNDOFARA (Ste.), première abbesse du monastère de Faremoutier, était fille d'Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, et mourut le 3 avril 655, âgée de 60 ans.

FARE (Charles-Auguste, marquis de la), poëte, né à Valgorge dans le Vivarais en 1644, servit d'abord comme volontaire en Hongrie contre les Turcs, puis en France de 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Ayant été nommé en 1680 capitaine des gardes du corps de Monsieur, frère de Louis XIV, il conserva ce grade pendant la régence, et mourut en 1722. On a de lui des poésies légères pleines de douceur, d'élégance et de facilité; la plupart sont le fruit d'une passion tendre et délicate qu'il nourrissait pour Mme de la Sablière : il a encore laissé un opéra : *Penthée*, dont le régent composa la musique, et des *Mémoires sur les principaux événements du règne de Louis XIV* (Rotterdam), 1716, in-8°; Amsterdam (Paris), 1734, in-12, et avec des améliorations dans le texte, dans la *Collection des mémoires* de Petitot, t. LXV.

FARE (Anne-Louis-Henri de la), petit fils du précédent, cardinal, archevêque de Sens, pair de France, ministre d'État, aumônier de la dauphine, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, né le 8 septembre 1752 à Luçon (Vendée), fit ses études au collége Louis le Grand, obtint très-jeune le prieuré de Donchéry près Sedan, et en 1785, l'abbaye de Licques, ordre de Prémontré, diocèse de Boulogne. Vicaire général de Dijon dès 1778, et doyen de la sainte Chapelle de cette ville, il fut à ce titre élu agent général du clergé des états de Bourgogne en 1784, et eut grande part à l'administration de la province. Le 13 février 1788, il fut sacré évêque de Nancy. Député aux états généraux par le clergé de son diocèse, il prononça le *discours* d'ouverture, s'opposa à ce que les biens possédés jusqu'alors par le clergé fussent compris au nombre des propriétés nationales; combattit le projet de loi tendant à supprimer en France les communautés religieuses, et celui dont l'adoption donna aux juifs les droits de citoyen, fut un des signataires de l'*Exposition des principes*, et publia des *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8°; *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8°, etc. Le triomphe des doctrines contraires aux siennes prenant, de jour en jour, une nouvelle consistance, l'évêque de Nancy se retira à Trèves, dont l'archevêque était son métropolitain. Vers la fin de 1792, il se rendit en Autriche, où, pendant plus de 20 ans, il fut chargé de la correspondance des princes de la maison de Bourbon. Lorsque la fille de Louis XVI, échangée contre les représentants du peuple que Dumouriez avait livrés à l'Autriche, arriva à Vienne, ce fut l'évêque de Nancy qui négocia son mariage avec le duc d'Angoulême. Depuis 1807 jusqu'en 1814, il remplit les fonctions de commissaire vérificateur, chargé d'ordonnancer le paiement des pensions accordées aux soldats retraités de l'armée de Condé. Sa qualité d'agent de Louis XVIII attira l'attention de Napoléon, qui demanda son éloignement à la Saxe. Il passa, en effet, plusieurs années d'exil en Moravie. Revenu en France avec la famille royale, il fut dans le même temps nommé membre de deux commissions, dont l'une était destinée à procurer des secours aux émigrés rentrés; l'autre avait pour objet une organisation nouvelle de l'Église de France. Devenu aumônier de la duchesse d'Angoulême, il fut aussi nommé l'un des commissaires chargés de recueillir les cendres de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, et de les faire transporter du cimetière de la Madeleine à la basilique de Saint-Denis. Au commencement de 1816, le roi l'adjoignit, pour l'administration des affaires ecclésiastiques, à M. de Talleyrand Périgord, alors archevêque de Reims, et il signa la *lettre* du 8 novembre qui fut publiée avec le concordat de 1817. Nommé à l'archevêché de Sens, il n'en prit possession qu'en 1821, fut promu au cardinalat le 16 mai 1823, avec le titre presbytéral de Sainte-Marie *in trans-*

pontifié, et assista à deux conclaves. Il est mort le 10 décembre 1829, laissant en manuscrit des *Mémoires* curieux sur son émigration et sur la mission dont il avait été chargé à Vienne. Outre les diverses compositions déjà citées, on lui doit un *Éloge* de Bernis, archevêque de Rouen; une *Notice* sur M. de Girac, ancien évêque de Rennes, et des *discours* prononcés dans diverses cérémonies.

FARE (Gabriel-Joseph-Marie-Henri, comte de la), frère aîné du précédent, était né, dans le diocèse de Luçon, en 1749. Il fut nommé, en 1766, premier page de la dauphine; et, après les campagnes de 1767 et 1768, il obtint dans les gendarmes d'Artois le même guidon qu'avait eu, cent ans avant lui, le marquis de la Fare, son aïeul. Devenu, en 1780, mestre de camp, commandant du régiment de Piémont, et ensuite brigadier des armées du roi, il mourut le 12 octobre 1786, au château de la Fare en bas Languedoc. A l'occasion de sa mort, on annonça, dans le *Mercure* de 1786, la publication du recueil de ses poésies : il n'a cependant jamais été imprimé.

FAREDH. *Voyez* **IBN FAREDH.**

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, fit ses études à Paris, régent au collége du Cardinal Lemoine, et se fit chasser de Méaux où il répandait les principes de Luther. Par son zèle indiscret, il excita des troubles dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbéliard, à Strasbourg, à Neufchâtel, à Metz. On le vit à Montbéliard, au milieu d'une procession, arracher une statue de saint Antoine des mains du prêtre qui la portait, et la jeter dans une rivière. Il s'établit à Genève, y attira Calvin et fut un des principaux fauteurs de la réformation de cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une querelle qu'il avait provoquée sur la Cène, Farel se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, et y mourut en 1565. Il a laissé quelques ouvrages qui ne décèlent pas des connaissances bien profondes; le plus intéressant a pour titre : *Glaive de l'Esprit*. Ruchat, dans la préface de son *Histoire de la réforme*, dit qu'il existe un recueil des lettres de Farel qui mériteraient bien d'être imprimées, car elles renferment quantité de choses intéressantes. Merle d'Aubigné, dans son *Histoire de la réformation*, trace un portrait brillant du zèle religieux de Farel.

FARET (Nicolas), né à Bourg en Bresse en 1596, languit quelque temps à Paris sans pouvoir trouver de l'emploi. Ayant fait connaissance avec Boisrobert, qui était alors en crédit, il entra comme secrétaire chez le comte d'Harcourt, à la fortune duquel il eut le bonheur de contribuer. Faret était lié avec Vaugelas, qui lui avait d'abord rendu le service de le produire dans le monde, et envers qui il se comporta dans la suite, de la façon la plus généreuse. Il mourut à Paris d'une fièvre maligne, dans le courant du mois de septembre 1646. Voici la liste de ses ouvrages : *Histoire chronologique des Ottomans*, 1621; *Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français, 1621; *Des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets*, 1623; *Recueil de lettres nouvelles*, 1627 (le même *Recueil* en 2 vol. avec des augmentations, 1634); *Préface* au-devant des œuvres de Saint-Amand, 1629; l'*Honnête homme*, ou l'*Art de plaire à la cour*, 1630, in-4°; *Poésies diverses* insérées dans les recueils du temps. Faret fut membre de l'Académie française, à la fondation de laquelle il contribua beaucoup, et dont il rédigea même les premiers statuts.

FARGÈS, munitionnaire général des vivres sous Louis XIV, se signala par un rare désintéressement. Lors de la disette de 1709, il acheta dans les pays étrangers, sur son seul crédit et sans demander aucune garantie, les grains et tous les fourrages nécessaires à l'armée pendant la campagne de 1710, renouvela la même opération pour la campagne de 1714, et mourut sans fortune.

FARGET ou **FERGET** (Pierre), ancien traducteur français sur lequel on a fort peu de renseignements. Farget était né dans le 15e siècle, et probablement à Lyon qu'il habita la plus grande partie de sa vie. Ayant embrassé la règle de Saint-Augustin, il se fit recevoir docteur et enseigna quelque temps la théologie. Julien Macho, son confrère, s'associa Farget pour traduire les *Livres historiés de l'Ancien et du Nouveau Testament*, imprimés à Lyon, par Barth. Buyer, 2 vol. in-fol. à 2 colonnes, sans date, mais au plus tard en 1477. Les deux associés publièrent ensuite la traduction du *Miroir de la vie humaine*, et revirent celle du *Propriétaire des choses* de Glanville, par Corbichon. Farget a traduit seul : le *Procès de Bélial*, et *le Fardelet des temps*, ou les fleurs et manières des temps passés et les faits merveilleux de Dieu, tant en l'Ancien Testament comme au Nouveau. Farget vivait encore en 1490; mais on ignore la date de sa mort.

FARGUES (Balthasar de), aventurier attaché au parti du prince de Condé, fut d'abord simple soldat, puis employé dans les vivres, et enfin major du régiment de Bellebrune. S'étant enfermé dans la place d'Hesdin, il s'y livra à toutes sortes de cruautés et de rapines, refusa d'entrer en négociation avec le cardinal Mazarin, et ne rendit cette ville qu'après s'être fait comprendre dans le traité des Pyrénées. Il en sortit avec quatre millions, et vint à Paris dans l'intention d'y jouir du fruit de ses déprédations; mais, arrêté par ordre de Louvois, il fut jugé et condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversation, et pendu le 27 mars 1665.

FARGUES (Jean-Joseph de **MÉALLET**, comte de), était né à Issoire le 19 décembre 1776. A l'époque de la révolution, il quitta la France, prit du service dans l'armée des princes, et revint, sous le consulat, s'établir à Lyon, où il occupait la place de président de l'administration des hôpitaux, lorsque le gouvernement impérial fut renversé. Nommé maire en 1815, il signala son dévouement à la famille royale par les mesures qu'il prit à la nouvelle du débarquement de Napoléon. Conservé d'abord dans ses fonctions, de Fargues fut destitué pour avoir entretenu des relations avec les princes; réintégré après les événements de juillet 1815, il siégea cette même année à la chambre des députés, fut réélu l'année suivante, et mourut le 23 avril 1818. On a de lui : *Vérités sur les événements de Lyon en 1817, réponse à un mémoire de M. le colonel Fabvier*, 1818, in-8°. Le recueil de ses proclamations pendant le cours de l'année 1815, a paru sous le titre de *Pièces authentiques et notes essentielles pour servir à l'histoire de Lyon*, etc., in-8°.

FARIA (Antoine de), fameux aventurier portugais, naquit à Lisbonne vers l'an 1505. Sans fortune en Europe, il alla aux Indes en 1530, chercher des ressources près d'un gentilhomme de ses parents, qui était alors gouverneur de Malaca. Arrivé dans cette ville, il y trouva aussitôt des marchandises et du crédit. Il équipa un petit bâtiment, et avec 18 Portugais, ses compagnons de voyage, fit voile pour Lugor, ville de la dépendance du royaume de Siam, où il espérait débiter ses marchandises avantageusement. Mais, à l'embouchure de la rivière de Lugor, il fut attaqué par le corsaire maure Caja-Azem qui, après lui avoir tué 14 de ses Portugais et pris ses marchandises, coula à fond son bâtiment. Faria, avec 4 de ses compagnons, put à peine se sauver à la nage. A Patane il trouva le moyen d'équiper encore un autre bâtiment, et suivi par quelques jeunes gens que ses discours avaient enflammés, il commença à parcourir les mers à la recherche de Caja-Azem. Devenu corsaire lui-même, il se signala par un grand nombre d'exploits. Son nom était la terreur de tous ces pirates indiens, et au bout de quelques années, après beaucoup d'aventures, de combats et de dangers, il rencontra enfin celui à qui il avait juré une haine éternelle, le tua de sa propre main, et s'enrichit de ses dépouilles. Fatigué de mener une vie errante, comblé de richesses, à la prière de deux riches Portugais, Faria alla s'établir à Liampo, où le Portugal avait alors le même établissement qu'il a eu depuis à Macao. Il y vécut six mois au milieu de l'abondance et des plaisirs; mais bientôt son esprit turbulent lui fit chercher de nouvelles aventures. Il se proposa d'enlever des trésors immenses renfermés, disait-on, dans 17 tombeaux d'autant de rois de la Chine; ils devaient se trouver dans l'île de Calempluy. Il s'embarqua de nouveau, et après 80 jours de recherches, il mouilla devant cette île, qui n'était habitée que par 300 bonzes. Une partie de ses gens et Faria lui-même y étant descendus, s'emparèrent d'une espèce de temple et d'un ermite qui le gardait; ils en emportèrent quelques richesses avec l'espérance d'en prendre bien d'autres le lendemain. Mais n'ayant pu emmener l'ermite ni pensé à le faire garder, celui-ci avertit ses 300 compagnons. Des feux qu'ils allumèrent pendant toute la nuit instruisirent les habitants des pays voisins du danger où ils se trouvaient; de façon que le lendemain Faria, à son retour, voyant devant lui plus de 5,000 ennemis, s'embarqua à la hâte avec ses Portugais; mais pour comble de malheur, il s'éleva une furieuse tempête qui le jeta contre les rochers, où il périt misérablement avec une partie de ses compagnons. Faria pouvait avoir alors près de 45 ans. On peut consulter les Mémoires de Mendez Pinto, qui l'accompagna dans tous ses voyages et fut témoin de sa mort, lui seul s'étant sauvé de la tempête avec quelques Portugais.

FARIA (Thomé de), carme portugais, coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, sous le titre d'évêque de Targa, mort le 25 octobre 1628, a publié une traduction latine des *Lusiades*, 1622, in-8°, réimprimée dans le *Corpus illustr. poetar. lusitanor.* de Dos Reis, avec une notice sur la vie de Faria et le catalogue de ses autres ouvrages.

FARIA (Manoel-Severim de), écrivain portugais, né à Lisbonne vers 1581, se livra avec ardeur à l'étude des saintes Écritures, de la théologie mystique, de l'histoire, de la politique, de la géographie, et des antiquités romaines et portugaises, obtint un canonicat du chapitre d'Évora, dont il employa les revenus à former des collections précieuses de manuscrits, de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre, et mourut le 16 décembre 1655, laissant un ouvrage intitulé : *Noticias de Portugal*, 2 vol. suivis d'un 3e intitulé : *Discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 3e édition, 1791 : l'auteur y propose des moyens de porter le Portugal à l'état le plus florissant, et donne les *Vies* de plusieurs personnages célèbres, etc.

FARIA DE SOUSA (Manoel), célèbre historien et poëte castillan, né vers 1590 à Souto en Portugal, entra fort jeune en qualité de gentilhomme chez don Gonzalès, évêque d'Oporto, et perfectionna ses connaissances sous la direction de ce prélat. Il suivit en 1631 comme secrétaire, le marquis de Castel Rodrigo dans son ambassade à Rome, obtint de Philippe V la croix de chevalier du Christ, vécut dans une agitation que l'on peut attribuer à quelques singularités de son caractère, et mourut à Madrid en 1647, dans un état voisin de l'indigence, emportant l'estime des savants dont il était connu. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Commentaires sur les Lusiades*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol.; une *Défense de ces commentaires*, ibid., 1640, in-fol. ; une *Histoire de Portugal*, ibid., dont la meilleure édition est celle de 1779, in-fol., ouvrage très-estimé; *El Asia portuguesa*, Lisbonne, 1666-1675, 3 vol. in-fol., *la Europa portuguesa*, ibid., 1678-1679, 2 vol. in-fol.; *El Africa portuguesa*, ibid., 1681, 2 parties; *El America portuguesa*, manuscrit traduit en italien, en anglais et en français; des poésies diverses en 7 vol., dont 4 ont été publiées sous ce titre : *Fuente de Aganipe, rimas varias*, Madrid, 1644-1646. Il a mis en ordre et publié l'ouvrage de Samedo, intitulé : *Imperio de la China y cultura evangelica por los religiosos de la compania de Jesus*, Madrid, 1643, in-4°; Lisb., 1733, in-fol.

FARIA BARREIROS (Antoine de), né à Lisbonne, consacrait le temps que lui laissait son travail de correcteur d'imprimerie à traduire en portugais des livres espagnols. Il a ainsi traduit *la Clef du ciel*, du P. Corella, Lisbonne, 1714; *la Vie de sainte Anne*, du P. Lezana, ibid., 1716; *les cris de l'Enfer*, du docteur Bonetta, ibid., 1721, et dans la même année le roman de *Lazarille de Tormes*.

FARIA (l'abbé), Portugais métis, né à Goa, dans les Indes orientales, était fils d'un habitant de la même ville, qui, après avoir perdu sa femme, embrassa l'état ecclésiastique, et devint évêque de Goa. Le jeune Faria, après avoir fait les études ordinaires, suivit la même carrière, fut ordonné prêtre, et continua à résider dans sa ville natale. Cependant son père ayant été accusé d'entretenir des correspondances criminelles avec le gouverneur français de Pondichéry, dans le but de livrer Goa aux Français, il fut arrêté ainsi que son fils, par ordre du vice-roi portugais, qui les envoya à Lisbonne. Après une détention assez longue dans le couvent des paulistes, le jeune Faria fut élargi, vint en France dès le commencement de la révolution, et y résida jusqu'à sa mort arrivée peu de temps après la seconde rentrée des Bourbons. Sous le gouvernement impérial, il avait été nommé professeur de philosophie morale dans le midi de la France. Il acquit dans les dernières années de sa vie quelque

célébrité comme magnétiseur. Il mourut dans un état voisin de l'indigence.

FARIN (Nicolas), historien, né dans le 17e siècle, à Rouen, embrassa l'état ecclésiastique et, ayant obtenu le modeste prieuré de Notre-Dame-de-Val, partagea sa vie entre ses devoirs et la recherche des antiquités de sa ville natale. Il mourut en 1675. On a de lui : *Histoire de la ville de Rouen*, 1668, 3 vol. in-12. Les éditions suivantes moins recherchées ont été retouchées par Jean le Lorrain, chapelain de l'église métropolitaine, mort en 1810, Rouen, 1706 et 1710, 3 vol. in-12; et par dom Ignace, chartreux de Rouen, réfugié à Utrecht, 1731 et 1738, 6 vol. in-12, ou 2 vol. in-4°. On doit encore à Farin : *la Normandie chrétienne*, ou *l'Histoire chrétienne, première partie contenant l'histoire des évêques qui sont au nombre des saints*, Rouen, 1669, in-4°. On trouve dans les *Mémoires biographiques* de M. Guilbert, une *Notice* sur Farin.

FARINA, frère de l'ordre des *humiliés*, excité contre le cardinal Charles Borromée qui voulait réformer cet ordre, tira un coup d'arquebuse presque à bout portant sur le saint archevêque à genoux devant l'autel. La balle ne fit qu'effleurer le prélat. Mais le meurtrier fut puni de mort, et l'ordre des *humiliés*, dissous par le pape Pie V.

FARINACCI (Prosper), célèbre jurisconsulte, né à Rome en 1554, comptait tellement sur sa facilité et sur l'art dangereux de présenter les objets sous le point de vue le plus favorable, qu'il se chargeait indistinctement de toutes les causes qu'on lui apportait. Il acquit de cette manière, en assez peu de temps, une fortune considérable, qu'il employa en partie à se faire des protecteurs, et en partie à satisfaire son goût pour les vices les plus honteux. Parvenu à la place de procureur fiscal, jamais magistrat ne se montra plus actif dans la recherche des coupables, ni plus sévère dans leur punition. Accusé lui-même d'un crime odieux, il ne dut qu'aux instances du cardinal Salviati, la grâce qu'il obtint de Clément VIII. Les ouvrages de droit qu'il a publiés ont servi longtemps de règle dans les tribunaux d'Italie. Il mourut à Rome le 30 octobre 1618. La collection de ses ouvrages a été publiée à Anvers en 1620, et à Francfort en 1670-1676, 13 vol. in-fol. Elle renferme : *Tractatus de hæresi; De immunitate Ecclesiæ; Decisiones rotæ romanæ; Repertorium de contractibus; Repertorium de ultimis voluntatibus; Praxis et theoria criminalis; Repertorium judiciale; Consilia; Fragmenta; Decisiones; Variæ quæstiones; Tractatus de testibus; Decisiones posthumæ*.

FARINATO (Paul), peintre, né à Vérone en 1525, mort en 1606, paraît avoir été l'élève de Jules Romain. On a de lui un grand nombre de tableaux exécutés pour les villes de Mantoue, de Plaisance, de Padoue, et dans lesquelles on remarque la finesse des contours ainsi que la correction du dessin. Ses premières pensées et les figures en cire qu'il modelait pour ses études ont été très-recherchées du temps de Ridolfi.

FARINATOR (Mathias), religieux carme, était de Vienne en Autriche et vivait à la fin du 15e siècle. Ayant retrouvé dans quelques bibliothèques de l'Allemagne, une copie du *Lumen animæ*, offert en 1330, au pape Jean XXII, par le compilateur anonyme, il le divisa par chapitres, y joignit une préface, une table des matières, et, publia sous ce titre : *Liber moralitatum elegantissimus, magnarum rerum naturalium, lumen animæ dictus*, Augsbourg, 1477, in-fol. goth. de 369 feuilles.

FARINE (Pierre-Joseph, vicomte), né le 2 octobre 1770, à Damrichard, bailliage de Baume (Fr.-Comté), entra sous-lieutenant, en 1793, dans le deuxième bataillon des volontaires du Doubs, fit les premières campagnes sur le Rhin, et se distingua dans plusieurs affaires, notamment à Kaiserlautern. Nommé successivement lieutenant et capitaine de grenadiers, puis adjoint aux adjudants généraux, il fit, en cette qualité, partie de l'état-major de la division Saint-Cyr, employée au blocus de Mayence. Il fut attaché depuis à la division Delmas, passa le Rhin avec l'armée de Moreau, en 1796, donna des preuves de valeur et de sang-froid dans plusieurs occasions, et fut chargé par Desaix d'établir une communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Lors de la retraite si célèbre de Moreau, il revenait avec le parc général d'artillerie; attaqué par l'avant-garde autrichienne, il fit tête à l'ennemi, dont les forces étaient bien supérieures, et parvint à sauver son convoi ; mais blessé de plusieurs coups de sabre, à l'épaule gauche et à la tête, il fut renversé de son cheval, fait prisonnier et conduit dans une forteresse de Bohême. Échangé quelques mois après, il rejoignit son compatriote le général Michaud qui venait de le choisir pour son aide de camp, et le suivit, en 1800, à l'armée d'Italie. Chef d'escadron au 23e régiment de dragons, il fit sous les ordres de Masséna la campagne de 1805, se signala au passage du Tagliamento, et fut ensuite chargé d'explorer les gorges de la Carinthie. Il fut envoyé l'année suivante à l'armée de Naples, et nommé commandant de Salerne. Major en 1807, puis, en 1809, colonel du 4e de dragons, il rejoignit ce corps en Espagne. Il se signala au siége de Badajoz, à la bataille d'Albuféra, et enfin à Usagré. Dans cette dernière affaire, il eut son cheval tué sous lui, et, n'ayant pu se dégager, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. S'étant évadé, dans les derniers jours de décembre 1811, il revint à Paris, d'où, au mois de mars 1812, il fut envoyé à l'armée de Russie. Il rejoignit Macdonald au delà de Kœnigsberg, prit part au combat de Brunsberg et fut avec son régiment enfermé dans Dantzig, dont il partagea la glorieuse défense. Créé général de brigade en 1813, il fut, après la capitulation de Dantzig, conduit à Kiow. Il adhéra, de concert avec les autres généraux prisonniers, à la déchéance de Napoléon, et fut, à son retour en France, nommé par le roi chevalier de Saint-Louis et commandant de la Légion d'honneur. Dans la courte campagne de 1815, il commandait une brigade de cuirassiers, et fit, en avant de Ligny, le 15 juin, une charge qui détermina la retraite des Prussiens. A Waterloo, il eut trois chevaux tués sous lui et fut blessé d'une balle à la tête. Cette blessure l'empêcha de suivre l'armée au delà de la Loire; mais il concourut au licenciement de la cavalerie. Nommé inspecteur en 1816, il fut chargé, en 1818, d'organiser à Caen le dépôt général des remontes dont il eut ensuite la direction. Il reçut, en 1821, le titre de vicomte, fut nommé inspecteur général de la cavalerie, et, quelque temps après, mis en disponibilité. A la révolution de 1830, il fut fait commandant du département de Seine-

et-Marne ; mais atteint par l'ordonnance sur les retraites, il ne tarda pas à être remplacé, et revint à Paris, où il mourut dans les derniers jours d'octobre 1833.

FARINELLI (CHARLES BROSCHI, plus connu sous le nom de), naquit à Naples le 24 janvier 1705. Son père, trouvant en lui toutes les dispositions requises pour former un grand musicien, se décida à outrager la nature pour donner à son fils une voix plus souple, plus moelleuse, et faire par ce moyen sa fortune. Farinelli se forma alors à l'école du fameux maître Porpora. A l'âge de 17 ans il fit son premier début à Rome en qualité de premier chanteur dans le théâtre d'*Aliberti*. Tous les théâtres de l'Italie se le disputèrent bientôt. En 1734, il passa à Londres où il fut reçu avec un enthousiasme général, mais où il trouva un redoutable adversaire; c'était Caffarelli. Ces deux célèbres chanteurs jouaient sur deux différents théâtres. Pour mieux juger de leurs talents, on les fit chanter dans une même pièce : Caffarelli représentait un tyran farouche, et Farinelli un héros malheureux courbé sous le poids de ses chaînes. Caffarelli d'abord obtint tous les suffrages; mais quand le morceau de Farinelli arriva, le premier fut tellement saisi de plaisir et d'admiration qu'oubliant tout à fait son rôle, il courut à son prisonnier et l'embrassa tendrement. Farinelli quitta Londres, comblé d'éloges et de présents. Le roi d'Espagne, Philippe V, se trouvait chargé d'infirmités depuis plusieurs années; on crut que le talent de Farinelli pourrait faire quelque distraction à ses maux. Il fut appelé à la cour de Madrid ; et sa voix produisit plus d'effet sur le monarque infirme que n'avaient fait jusqu'alors tous les remèdes de l'art. Devenu nécessaire à la santé de Philippe, on lui assigna aussitôt des appointements considérables. Son unique tâche fut, pendant plusieurs années, de chanter tous les soirs quatre ariettes, constamment les mêmes, d'après les ordres et l'uniformité du goût du roi. Durant le règne de Philippe, les manières aimables et le talent de Farinelli lui avaient attiré l'estime et la considération de toute la cour; mais il n'exerça une véritable influence que sous le règne de son successeur. Il la dut en grande partie à la faveur dont il jouissait auprès de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, faveur qui augmenta toujours quand elle occupa le trône. Ferdinand VI avait hérité des infirmités de son père. Seul enfermé dans sa chambre, à peine il y recevait la reine; et pendant plus d'un mois, malgré les instances de celle-ci et les prières de ses courtisans, il s'était refusé à changer de linge et à se laisser raser. Ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles, on eut recours au talent de Farinelli. Ce dernier chanta; le charme fut complet. Le roi ému, touché par les sons mélodieux de sa voix, consentit sans peine à tout ce qu'il voulut exiger de lui. La reine alors se faisant apporter une croix de Calatrava, après en avoir obtenu la permission du monarque, l'attacha de sa propre main à l'habit de Farinelli. C'est de cette époque que date son influence à la cour d'Espagne, et ce fut depuis ce moment qu'il devint presque le seul canal par où coulaient toutes les grâces. Ayant observé l'effet qu'avait produit la musique sur l'esprit du roi, il lui persuada aisément d'établir un spectacle italien dans le palais de Buen-Retiro, où il appela les plus habiles artistes de l'Italie. Il en fut nommé directeur. Il était souvent employé dans les affaires politiques; il avait de fréquentes conférences avec le ministre la Ensenada, et était plus particulièrement considéré comme l'agent des ministres de différentes cours de l'Europe qui étaient intéressées à ce que le roi catholique n'effectuât pas le traité de famille que la France lui proposait. La mort de la reine et du roi, arrivée dans l'intervalle d'un an, jeta Farinelli dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne, et se retira en 1762 à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison de campagne hors de la porte dite de Saragosse. Là il menait une vie tranquille. Ses principales occupations étaient sa harpe et la culture de son jardin. Il encouragea le P. Martini à écrire son *Histoire de la musique*, et l'aida de sa fortune à former la plus rare collection d'ouvrages sur la musique qu'on eût encore vue. Après avoir répandu des bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient, Farinelli mourut le 15 juillet 1782, à l'âge de 78 ans.

FARINI (JEAN), mathématicien, né le 10 avril 1778, à Ruffi près de Ravenne, fréquenta les cours des universités de Pise, de Bologne et de Pavie, fut attaché comme ingénieur à l'arsenal de Venise, passa professeur en 1810, à l'université de Padoue, et fut chargé de l'enseignement de la physique, puis des mathématiques transcendantes. Il composa deux mémoires : l'un, inséré dans le *Recueil de l'académie des sciences de Padoue*, contient la *Théorie* du tour à plusieurs cylindres ayant un seul axe, inventé par M. Borgnis; et le second, en manuscrit, une nouvelle démonstration du fameux théorème qu'Euler a qualifié : *maxime memorabile*. Il mourut le 25 décembre 1822.

FARISSOL (ABRAHAM), rabbin plus connu sous le nom de *Péritsol*, prononciation corrompue de Farissol, né à Avignon vers le milieu du 15e siècle, passa un grand nombre d'années à Ferrare, et y composa la plupart de ses ouvrages; les principaux sont un *Petit traité des chemins du monde*, en hébreu, Venise, 1587; hébreu et latin, Oxford, 1691 : cette édition est la plus estimée, surtout à cause des notes dont Hyde l'a enrichie; un *commentaire* sur Job, dans la grande Bible rabbinique de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterdam, 1724, etc. M. de Rossi a donné la liste des autres ouvrages de Farissol.

FARJAT (BENOIT), graveur né à Lyon en 1646; suivit à Rome Guillaume Château, son maître, qu'il a surpassé, et se fixa dans cette ville, où il épousa la fille du Bolognèse. Ses principaux ouvrages sont : la *Communion de S. Jérôme*, d'après le Dominiquin; une *Sainte Famille*, d'après Piètre de Cortone; le *Baptême de Jésus-Christ*, d'après C. Maratte; la *Course d'Hippomène et d'Atante*, d'après Lucatelli; le *Mariage de sainte Catherine* et la *Tentation de saint Antoine*, d'après Annibal Carrache, etc.

FARLATI (DANIEL), né en 1690 à San-Daniele dans le Frioul, embrassa l'institution de St.-Ignace et vécut à Padoue, où il mourut en 1773. Ses ouvrages sont : *Illyricum sacrum*, Venise, 1750-1775, 5 vol. in-fol., plein d'érudition et de recherches curieuses; *De artis criticæ inscitiâ antiquit. objectâ*, ibid, 1777, in-4°.

FARMER (HUGUES), né en 1714, près de Shrewsbury termina ses études théologiques à Northampton, sous le docteur Doddridge. Sa première situation fut celle de

chapelain d'un riche *dissenter* nommé Coward, qui fit construire à Walthamstow un temple où se réunit bientôt une congrégation composée des hommes les plus riches de la secte, et dont Farmer fut nommé ministre. Une des bizarreries de Coward était de fermer de très-bonne heure dans l'après-dînée la porte de sa maison, et de ne plus l'ouvrir à qui que ce fût jusqu'au lendemain matin. Son chapelain ayant un jour oublié l'heure fixée, fut obligé d'aller chercher un gîte chez un M. Snell, et depuis ce moment n'eut pas d'autre domicile pendant plus de 30 ans. Il résigna successivement ses fonctions ecclésiastiques, après avoir été 40 ans pasteur de la congrégation de Walthamstow. Il mourut dans ce hameau, le 6 février 1787, et fut enseveli dans le même tombeau que son ami Snell. On a de lui : *Recherche sur la nature et le but de la tentation de Notre-Seigneur dans le désert*, 1761; *Dissertation sur les miracles*, 1771; *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, 1775, etc.

FARMER (Richard), célèbre critique, né à Leicester en 1735, mort le 8 septembre 1797, membre de la Société des antiquaires de Londres, avait été successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et Coventry, et chanoine de l'église de St.-Paul. Il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'écrits, tels que des poésies et des brochures de peu d'étendue; mais son *Essai sur l'érudition de Shakspeare*, Londres, 1766, 1777 et 1789, in-8°, lui assure la réputation de l'un des meilleurs critiques de l'Angleterre. Cet ouvrage a été réimprimé dans les éditions de Shakspeare données par Stevens en 1793, et successivement par Reed et Harris, 1803, 1812.

FARNABY ou **FARNABIE** (Thomas), maître d'école, né à Londres en 1575, fut d'abord serviteur au collége de Merton d'Oxford, se fit successivement élève des jésuites en Espagne, compagnon des navigateurs Francis Drake et John Hawkins en 1594, volontaire au service des Pays-Bas; enfin, après avoir erré pendant un grand nombre d'années dans les pays étrangers et dans sa patrie, il ouvrit une école de petits enfants à Martock dans le comté de Somerset, et s'établit ensuite à Londres. Il se fit connaître dans cette ville par quelques ouvrages de grammaire et de critique, et acquit bientôt une telle vogue, qu'il eut à la fois plus de 300 élèves. Soupçonné pendant la guerre civile de menées en faveur du roi, il fut jeté dans les prisons, y demeura plusieurs années, et mourut le 12 juin 1647. On a de lui, outre quelques traités de rhétorique, de poétique et de grammaire, des commentaires estimés sur *Juvénal* et *Perse*, Londres, 1612, in-8°; *Sénèque le tragique*, ibid., 1613, in-8°; *Martial*, 1615; *Lucain*, 1618; *Virgile*, 1634; sur les *Métamorphoses d'Ovide*, 1637, in-fol.; les 4 premières *comédies de Térence*, 1651, avec la continuation de Méric Casaubon.

FARNÈSE (Pierre), simple gentilhomme d'Orvieto, avait acquis, dans les guerres de l'Église, la réputation d'un bon capitaine, lorsque les Florentins firent choix de lui, au printemps de 1363, pour commander l'armée qu'ils envoyaient contre Pise. Farnèse livra bataille aux Pisans le 11 mai; il les vainquit, et fit prisonnier leur général avec la plus grande partie de leur armée; mais le 19 juin suivant il fut atteint de la peste qui désolait alors la Toscane, et il mourut la même nuit.

FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était né d'Alexandre Farnèse, avant que celui-ci eût reçu la pourpre, en 1493, des mains d'Alexandre VI. Ce cardinal, ayant été fait pape en 1534, sous le nom de Paul III, s'occupa dès lors avec passion du soin d'agrandir sa famille. Pierre-Louis fut en 1537 nommé gonfalonier de l'Église, seigneur de Népi et duc de Castro. Paul III désirait le placer au rang des souverains; il ne se laissait point rebuter par les vices odieux de cet homme farouche qui, par ses mœurs infâmes, son orgueil et sa cruauté, s'attirait la haine universelle. Il s'efforça de lui faire adjuger par Charles-Quint le duché de Milan, disputé entre l'Empereur et la France, et que ni l'une ni l'autre de ces puissances ne voulait céder à la puissance rivale. Paul III fit un voyage, en 1543, auprès de l'Empereur pour le solliciter; il lui offrit des sommes énormes pour prix de cette acquisition; mais voyant enfin que Charles ne voulait pas se dessaisir de cet État, Paul III résolut d'ériger en duché les deux États de Parme et de Plaisance, et créa, au mois d'août 1545, son fils, Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Celui-ci s'établit à Plaisance où il fit bâtir une citadelle. Il enleva aux nobles leurs armes, limita leurs priviléges, et les contraignit à venir habiter la ville, sous peine de confiscation de leurs biens. Les chefs de la noblesse de Plaisance s'entendirent avec don Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan. Trente-sept conjurés, avec des armes cachées sous leurs habits, s'introduisirent l'un après l'autre dans la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, comme pour faire leur cour au duc, et s'étant emparés des principaux passages du palais, Jean Anguissola entra dans la chambre du duc, et le poignarda, sans que celui-ci, qui était rendu impotent par ses honteuses maladies, pût faire un mouvement pour se défendre. Les conjurés ayant par deux coups de canon averti Ferdinand de Gonzague de leur succès, celui-ci leur envoya aussitôt un renfort, et vint bientôt après lui-même prendre possession de Plaisance au nom de l'Empereur.

FARNÈSE (Octave), fils du précédent et second duc de Parme et de Plaisance, ne fut mis en possession de ses États qu'à l'avénement de Jules III en 1550; il eut à soutenir les attaques de Charles-Quint et du pape, eut recours à la protection de la France et se défendit avec courage. Après l'abdication de Charles-Quint, Farnèse signa un traité de paix avec Philippe II, et mourut le 18 septembre 1585, après un règne de 30 années.

FARNÈSE (Alexandre), duc de Parme, fils aîné du précédent et de Marguerite d'Autriche, accompagna sa mère en Flandre, lorsqu'elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas; à l'âge de 10 ans il y épousa, le 18 novembre 1565, Marie, nièce du roi Jean de Portugal. Il fit ensuite ses premières armes sous don Juan d'Autriche, et se distingua à la bataille de Lépante, le 16 septembre 1571. A la fin de l'année 1577, Philippe II l'appela de l'Abruzze, où il était auprès de sa mère, pour ramener en Flandre, à don Juan d'Autriche, les troupes espagnoles que celui-ci avait été obligé de renvoyer. Les affaires du roi d'Espagne, dans les Pays-Bas, semblaient ruinées.

La victoire de Gembloux, remportée en 1578, par Alexandre, sous les ordres de don Juan, commença à rétablir la réputation des Espagnols. Alexandre Farnèse fut investi par Philippe II, après la mort de don Juan, du gouvernement des Pays-Bas; ce prince, après avoir pris Maestricht et plusieurs autres villes, entra en négociation avec les insurgés; il sut profiter habilement des dissensions que la religion excitait entre eux, et il engagea, en 1580, presque tous les catholiques à se réconcilier avec Philippe II, tandis que les protestants conclurent entre eux la fameuse union d'Utrecht. Les Provinces-Unies, se voyant trop faibles pour résister au prince de Parme, appelèrent en 1581 un nouveau défenseur, le duc d'Anjou, frère de Henri III de France; celui-ci, avec une armée de 25,000 hommes, força Farnèse à lever le siége de Cambrai; mais il ne sut pas tirer parti de la supériorité de ses forces, et dans la même année, Alexandre prit Breda, St.-Ghislain et Tournay. Il eut de nouveaux succès l'année suivante, et il en eut plus encore après 1583, lorsque le duc d'Anjou eut aliéné les États-Généraux, par son entreprise sur Anvers. Dunkerque, Bruges, Ypres, Gand et Anvers, ouvrirent leurs portes au prince de Parme, après autant de siéges. Le prince de Parme entra en France en 1590, pour forcer Henri IV à lever le siége de Paris, et il atteignit son but, tout en refusant de livrer bataille. A son retour en Flandre, il y trouva Maurice de Nassau, qui, fortifié par son absence, avait enlevé plusieurs places aux catholiques. Les soldats d'Alexandre Farnèse s'étaient mutinés plus d'une fois, faute de paie. Cependant Farnèse tenait en échec en même temps les deux plus habiles généraux de son siècle, Maurice de Nassau et Henri IV, et il força encore ce dernier à lever, en 1592, le siége de Rouen. A son retour de cette expédition il fut blessé au bras devant Caudebec, et le 2 décembre 1592, il mourut dans Arras à l'âge de 40 ans, des suites de cette blessure qu'il avait trop négligée.

FARNÈSE (RANUCE Ier), 4e duc de Parme et de Plaisance, fils aîné du précédent, était en Flandre auprès de son père, et lui servait de lieutenant, lorsque ce grand général mourut en 1592. Il n'avait hérité d'aucune des qualités héroïques de son père, et gouverna par la terreur. Remarquant le mécontentement de la noblesse, il l'accusa d'avoir conjuré contre lui: les chefs des familles San Vitali, Simonetta, Coreggio, Mazzi et Scoti, après avoir été soumis à un procès secret, eurent la tête tranchée le 19 mai 1612, et leurs biens furent confiqués; un grand nombre de leurs clients et de leurs domestiques furent pendus comme complices de la prétendue conjuration. Farnèse avait épousé, en 1600, Marguerite Aldobrandini, petite nièce du pape Clément VIII. Une brouillerie entre les deux époux les tint longtemps séparés l'un de l'autre, et l'on croyait que ce mariage demeurerait stérile. A cette époque, Ranuce voulait appeler à la succession son bâtard, Octave Farnèse, mais Marguerite lui ayant ensuite donné plusieurs enfants, le duc de Parme ne sentit plus pour son bâtard que de la haine ou de la jalousie. Il le fit enfermer dans la prison de la Roquette à Parme, où Octave périt misérablement au bout de quelques années. Ranuce mourut au commencement de mars 1622. Ce fut pendant son règne que le fameux théâtre de Parme fut construit par l'architecte Jean-Baptiste Alcotti, sur le modèle des théâtres romains.

FARNÈSE (ÉDOUARD), 5e duc de Parme et de Plaisance, 2e fils et successeur de Ranuce Ier, épuisa mal à propos ses États d'hommes et d'argent, et faisant contre les Espagnols des entreprises qui n'eurent aucun succès, soutint contre le pape Urbain VIII une guerre qui l'aurait ruiné, si les ducs de Toscane, de Modène et les Vénitiens ne fussent intervenus en sa faveur. Farnèse mourut en 1646, à 40 ans, laissant quatre fils et deux filles de Marguerite de Médicis, fille de Cosme II.

FARNÈSE (RANUCE II), 6e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur d'Édouard Farnèse, régna de 1646 à 1694. Facile et faible, il se laissait gouverner. Un maître de langue française, nommé Godefroi, devint son premier ministre, et reçut de lui le titre de marquis. Cet aventurier engagea le duc dans une guerre avec la cour de Rome, en faisant assassiner en 1649, le nouvel évêque de Castro, que Farnèse ne voulait pas reconnaître. Le pape Innocent X, indigné de cet attentat, fit raser Castro. Le marquis Godefroi, qui conduisait contre Rome une armée, fut battu dans le Bolonais. Ses ennemis profitèrent de son absence pour le perdre dans l'esprit de son maître. Ranuce, à son retour, lui fit trancher la tête, et confisqua tous ses biens. Il fut ensuite obligé, pour faire sa paix avec l'Église, de lui céder les deux États de Castro et de Ronciglione. Ranuce II mourut le 11 décembre 1694.

FARNÈSE (FRANÇOIS), 7e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Ranuce II, régna de 1694 à 1727 avec prudence et justice, garda la neutralité pendant la guerre de la succession d'Espagne, mais vit plusieurs fois violer son territoire par les Impériaux. Comme il n'avait point d'enfants et que son embonpoint excessif permettait de prévoir qu'il n'en aurait pas, les principales puissances de l'Europe disposèrent d'avance de son héritage en faveur d'un fils de Philippe V. François Farnèse mourut le 26 février 1727.

FARNÈSE (ANTOINE), 8e duc de Parme et Plaisance, frère et successeur de François, fut soumis pendant toute la durée de son règne à des humiliations sans nombre de la part des puissances de l'Europe qui avaient réglé le partage de ses États, et qui n'attendaient que sa mort pour en prendre possession: elle eut lieu le 20 janvier 1731, et 6,000 Espagnols s'emparèrent de Parme et de Plaisance au nom de don Carlos.

FARNÈSE (HENRI), né à Liége, était très-versé dans le droit et les langues anciennes. Étant allé en Italie pour se perfectionner dans les sciences, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Pavie, où il mourut en 1616. On a de lui: *De imitatione Ciceronis seu de scribendarum epistolarum ratione,* Anvers, 1571; *De verborum splendore,* etc., Venise, 1590; *De simulacro reipublicæ*, etc., Pavie, 1595; *Diphtera Joris sive de antiquâ principis institutione,* Milan, 1607.

FARNÈSE (ÉLISABETH), reine d'Espagne. *Voyez* ÉLISABETH.

FARNEWORTH (ELLIS), ecclésiastique anglais, né à Bonteshall, comté de Derby, était recteur de Carrington lorsqu'il mourut dans la misère, le 25 mars 1763. On lui doit des traductions anglaises de quelques ouvrages italiens: *Vie du pape Sixte V,* de Grégorio Leti;

Histoire des guerres civiles de France, de Davila, 1757, 2 vol. in-4°; la *Traduction des OEuvres de Machiavel.*

FARON (S.) ou **BURGUNDOFARO**, évêque de Meaux, passa ses premières années à la cour du roi Théodebert II, et ensuite du roi Thierri, son frère et son successeur; puis il s'attacha en 613 à Clotaire II. Ste Fare, sa sœur, le détermina à se consacrer à Dieu, en se séparant, avec un consentement mutuel, de sa femme, et renonçant au monde. Il devint en 626 évêque de Meaux, et assista au concile qui se tint à Sens en 630. S. Faron mourut le 28 octobre 672, âgé de près 80 ans.

FARQUHAR (George) naquit en 1678 à Londonderry, en Irlande. Élevé à l'université de Dublin il embrassa d'abord la carrière dramatique; mais un accident l'en dégoûta pour jamais. Jouant une tragédie de Dryden, *l'Empereur indien*, où le personnage qu'il représentait, Guyomar, tue un général espagnol, il oublia d'émousser son épée; le pauvre général pensa être tué tout à fait; il fut du moins dangereusement blessé, et Farquhar tellement frappé de ce malheur, qu'il ne put se résoudre à s'y exposer de nouveau. D'acteur, Farquhar devint auteur, et s'étant rendu à Londres, il y donna avec succès, en 1698, sa première comédie, *Love and a Bottle* (*l'Amour et le Vin*). A peu près dans le même temps, le comte Orrery, de qui Farquhar était déjà connu par ses talents littéraires, lui donna une commission de lieutenant dans son régiment, alors en Irlande. L'aménité de ses manières, la douceur de ses mœurs, le faisaient aimer et rechercher. Plusieurs comédies, données dans l'espace de quelques années, attestent ses travaux, et le recueil de ses lettres, la plupart adressées à une maîtresse, que l'on croit être la célèbre mistress Oldfields, qu'il avait contribué à faire recevoir au théâtre à l'âge de 16 ans, prouvent que le travail n'avait pas été sa seule occupation. Une jeune femme qui s'était prise de passion pour lui, voulant l'épouser, imagina de se faire croire fort riche. Il l'épousa, et lorsqu'il s'aperçut qu'on l'avait trompé, il n'en vécut pas moins très-bien avec elle. Jeté dans des embarras pénibles, il ne vit d'autre moyen pour y parer que de vendre sa commission, sur la promesse que lui fit un homme de la cour de ses amis de le pourvoir plus avantageusement. Celui-ci ayant manqué à sa parole, Farquhar succomba au chagrin de sa position, et mourut en avril 1707, n'ayant pas encore 33 ans. On a de lui 8 comédies remarquables par l'amusante vivacité des intrigues, assez naturellement conduites, et par la gaieté du dialogue. On regarde comme son chef-d'œuvre celle qui porte le titre de: *The Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maître). Il a laissé en outre des lettres, quelques poésies, quelques essais et un discours sur la comédie, où il s'élève contre l'assujettissement aux règles. Ses *OEuvres* ont été imprimées pour la 10e fois à Londres, 1772, 2 vol. in-12. Sa comédie: *les Folles raisonnables*, imitée par Dumaniant, fait partie du *Théâtre des variétés étrangères*, et son *Officier de recrutement* a été traduit par Campenon dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre anglais.*

FARREN (Élisabeth), actrice anglaise, née à Liverpool en 1759, parut, pour la première fois, sur le théâtre de Liverpool, en 1773, dans le rôle de Rosette de *l'Amour au village*. En 1777, elle débuta à Londres, sur le théâtre de May-Market. Quelques mois après, son talent contribua au succès qu'eut en Angleterre *le Barbier de Séville*, où elle avait le rôle de Rosine. De ce moment les deux principales scènes de Londres se disputèrent cette artiste, et elle joua alternativement à Drury-Lane et à Covent-Garden. Les avantages personnels de cette actrice, joints à la décence de sa conduite dans le monde, fixèrent sur ses pas des adorateurs illustres. Le célèbre Fox perdit auprès d'elle ses soupirs. Lord Derby lui procura la protection de quelques grandes dames, sous les auspices desquelles elle fut produite, dans la plus haute société. Le duc de Richmond ayant introduit des jeux scéniques dans sa maison de Privy-Garden, ce fut elle que l'on choisit pour y présider, et elle y joua la comédie avec le général Fitz-Patrick, Ch. Fox, mistress Damer. En 1797, la mort de la comtesse de Derby, qui depuis longtemps ne vivait plus avec son mari, écarta l'obstacle qui empêchait encore celui-ci de s'unir avec la femme qu'il aimait. Miss Farren fit ses adieux au public, dans une dernière représentation qui attira la foule de ses admirateurs. Le 8 mai, elle devint enfin comtesse de Derby. La dernière partie de sa vie s'écoula principalement à la campagne, où elle exerça la bienfaisance. Elle mourut le 23 avril 1829.

FARRILL (don Gonzalo O'), lieutenant général au service d'Espagne, né à la Havane le 22 janvier 1754, reçut sa première éducation dans le collége de Sorèze, embrassa, de très-bonne heure, la vie militaire, et prit part à toutes les guerres que son pays a soutenues depuis cette époque. Il se trouva et se signala au siége de Melilla et à Oran sur la côte d'Afrique, ainsi qu'à Mahon et devant Gibraltar. La guerre, entre la république française et le roi d'Espagne, ayant éclaté en 1793, O'Farrill servit d'abord dans le corps d'armée commandé par don Ventura Caro et par le comte de Colomera, fut blessé aux combats de Lecumberri et de Tolosa en Biscaye et dans le Guipuscoa, et passa, en 1795, à l'armée de Catalogne en qualité de quartier-maître général; il prit part aux affaires de Banalos et de Col d'Oriol. O'Farrill fut chargé de la délimitation des frontières de l'Espagne, conformément aux stipulations du traité de Bâle; en 1798, il fut nommé inspecteur de l'infanterie espagnole, et, l'année suivante, il reçut le commandement d'une division de troupes espagnoles envoyée à Rochefort pour coopérer dans une expédition méditée par le gouvernement français. Quelque temps après il remplit une mission en Prusse, et voyagea ensuite en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, tantôt comme simple particulier, tantôt comme agent diplomatique de la cour d'Espagne. Lors de l'abdication forcée de Charles IV, en 1808, O'Farrill, qui depuis longtemps s'était attaché au parti opposé au prince de la Paix, fut nommé, par Ferdinand, dès son avénement au trône, colonel général directeur de l'artillerie et ministre de la guerre, et fut employé par ce prince dans toutes les négociations qui eurent lieu, avec les généraux français, antérieurement à son voyage à Bayonne. Ferdinand quitta Madrid le 10 avril 1808, et nomma O'Farrill membre de la junte qui, sous la présidence de l'infant don Antonio, devait tenir les rênes du gouvernement pendant l'absence du roi Ferdinand. Dans la sanglante journée du 2 mai, O'Farrill contribua puissamment, par sa fermeté et sa sagesse et par l'ascendant qu'il avait sur les esprits, à arrêter

l'effusion du sang, et à rétablir la tranquillité. Le départ subit de don Antonio laissa la junte sans chef; Murat demanda à y être admis, ou plutôt il l'exigea, pour être entièrement le maître à Madrid ; mais O'Farrill s'y opposa, et voyant que ses collègues fléchissaient, il donna sa démission après avoir remis, au secrétaire du gouvernement, une protestation énergique contre les prétentions de Murat. Il se retira en effet, mais bientôt après on le vit accepter un emploi éminent sous le roi Joseph, qu'il servit avec fidélité. A la chute de Joseph, O'Farrill fut compris dans les proscriptions qui signalèrent le retour de Ferdinand en Espagne, et quoiqu'il ait adressé au roi une lettre de soumission renfermant l'exposé fidèle des motifs qui avaient guidé sa conduite pendant toute la révolution, il n'en fut pas moins déclaré traître à la religion et au roi, condamné à la peine capitale, et dépouillé de ses titres, grades et propriétés. O'Farrill se réfugia à Paris où il mourut le 10 avril 1814. Le général O'Farrill a fait paraître conjointement avec M. Azanza (duc de Santa-Fé) des mémoires qui ont été traduits en français par M. Alexandre Foudras de Lyon, sous le titre de : *Mémoire de don Miguel Azanza et de don Gonzalo O'Farrill, et exposé des faits qui justifient leur conduite politique depuis mars* 1808 *jusqu'en avril* 1814.

FARSETTI (Philippe), né à Massa, d'une ancienne famille originaire de Luni, a laissé des *poésies* latines qui le placent au rang des bons poëtes latins du 16e siècle.

FARSETTI (Cosme), jurisconsulte, né à Massa le 17 mai 1619, mort à Florence le 23 février 1689, fut successivement conseiller intime du duc de Massa et son ambassadeur à Venise, à Lucques et à Milan, puis l'un des premiers magistrats de Florence sous Ferdinand-Cosme III. Il a publié en latin divers écrits sur des questions de jurisprudence.

FARSETTI (André), fils du précédent, né à Massa, le 30 novembre 1655, professa le droit civil à Pise, suivit son père à Florence, lui succéda dans ses emplois, et mourut le 12 février 1715. Une médaille fut frappée en son honneur.

FARSETTI (l'abbé Philippe), Vénitien, est célèbre par le noble emploi qu'il fit de sa fortune. C'est à ses frais que furent moulés tous les chefs-d'œuvre de sculpture antique et moderne qui se trouvaient à Rome, à Florence, à Naples, et dans d'autres villes d'Italie; il rassembla un grand nombre de bronzes des meilleurs maîtres et d'esquisses des premiers peintres, fit exécuter en liége et en pierre ponce des modèles de tous les monuments antiques de Rome, plaça cette immense et riche collection dans son palais de Venise, et en donna la jouissance à tous ceux qui désiraient s'instruire dans l'imitation des chefs-d'œuvre des grands maîtres sans voyager hors de leur patrie. Une *Lettre* latine de l'abbé Lastésio à l'académie de Cortone, Venise, 1764, in-4°, renferme la description de ce musée.

FARSETTI (le bailli Joseph-Thomas), poëte latin, cousin du précédent, né à Venise en 1720, commandant de Malte, membre de l'Académie de la Crusca, avait formé une bibliothèque nombreuse qui était ouverte aux amateurs et aux élèves des arts. Il proposa à tous les poëtes de son temps un concours en vers italiens ou latins sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre du musée de son cousin, et par ce moyen se rendit célèbre dans toute l'Italie. Ses poésies latines, suivant le P. Desbillons, « pourraient soutenir le parallèle avec les meilleures de celles qui nous restent des poëtes légers du siècle d'Auguste, surtout de Catulle et de Properce. » Ses *OEuvres* consistent en 2 tragédies, 3 petits poëmes, la traduction en vers non rimés (*sciolti*) des églogues de Némésien et de Calpurnius, dédiée à Mme du Boccage; le tout a été souvent réimprimé, notamment à Parme, 1776, grand in-8°. Farsetti mourut en 1792. L'abbé Morelli, son ami, a publié le *Catalogue* de sa collection de manuscrits, 2 vol. petit in-8°.

FARULLI (George-Ange), camaldule de la maison de Sainte-Marie-des-Anges à Florence, où il mourut en 1728, ne s'est guère acquis de la célébrité que par l'extrême fécondité de sa plume. Les plus remarquables de ses œuvres sont : *Storia cronologica del nobile et antico monastero degli Angioli di Firenze, dell' ordine Camaldolese,* 20 vol. in-4°, Lucques, 1700; *Annali e Memorie dell' antica e nobile citta di S. Sepulcro,* etc., vol. in-4°, Foligno, 1713; *Annali di Arezzo in Toscana,* Foligno, in-4°; *Vita della B. Elisabetta Salviati,* Bassano (Florence), 1723, in-4°, etc.

FARWHARSON professait les mathématiques à l'université d'Aberdeen en 1698, lorsque le czar Pierre le Grand vint visiter Londres. Ce prince l'engagea à son service, et le conduisit à Moscou, où Farwharson fonda en 1701, une *école de marine,* qui fut ensuite subordonnée à l'académie de marine fondée à Saint-Pétersbourg en 1715. Farwharson y fut appelé, en 1716, pour professer les mathématiques. Il mourut au mois de décembre 1739.

FASCH (Augustin-Henri), né à Arnstadt, en Thuringe, le 19 février 1639, se rendit à l'université de Iéna, pour y étudier la médecine. Il obtint en 1673 la chaire de botanique, et bientôt après celles de chirurgie et d'anatomie, ne signala par aucun ouvrage sa carrière professorale, qui pourtant fut de 17 années, et mourut le 22 janvier 1690.

FASCITELLI (Honoré), en latin *Fasitellus,* né en 1502, à Isernia, embrassa la règle de Saint-Benoît, à 17 ans, dans la congrégation de Mont-Cassin. Ayant obtenu de ses supérieurs la permission de visiter les principales villes de l'Italie, il vit successivement Rome, Padoue, Venise, Florence. Le pape Jules III l'attacha comme gouverneur au jeune cardinal Innocent del Monte, son neveu, et, en 1551, lui donna l'évêché d'Isola dans la Calabre. Il assista depuis au concile de Trente. Ayant éprouvé beaucoup d'embarras dans l'administration de son diocèse, il résigna son évêché et s'établit à Rome, où il mourut au mois de mars 1564. On lui doit une bonne édition de *Lactance,* Venise, Alde, 1535, in-8°, revue sur les manuscrits du Mont-Cassin; ses vers ont été recueillis dans les *Deliciæ poetar. italorum*, 952, et dans les *Carmina illustr. poetar. italor.*, IV, 191; une édition des *Poésies* de Fascitelli, plus ample, a été publiée par J. Vinc. Meola, Naples, 1776. Elle est précédée d'une *Vie* de l'auteur. Il avait, dit-on, composé un grand ouvrage : *De fastis Alphonsi Avali, marchionis Vasti;* mais il ne s'est point retrouvé.

FASEL (Jean-Frédéric), né le 24 juin 1721, à Berka, dans le duché de Weimar, étudia la médecine à l'univer-

sité d'Iéna, fut nommé en 1758 professeur extraordinaire, et en 1761 professeur ordinaire de médecine, et mourut le 16 février 1767. Fasel donna en 1764 une édition estimée des *Institutiones medicinæ legalis,* de Teichmeyer. Il avait rédigé un opuscule sur la même matière, qui fut publié par Chrétien Rickmann : *Elementa medicinæ forensis prælectionibus accomodata* ; Iéna, 1767, in-4°, traduit en allemand par Chrétien-Godefroi Lange, Leipzig, 1768, in-8°, Wurzbourg, 1770, in-8°.

FASOLO (Jean), en latin *Fascolus,* né à Padoue dans le 16e siècle, commença vers 1552 à donner des leçons d'éloquence à l'université, mais ne fut nommé professeur en titre qu'en 1567, après la mort de Robortel, célèbre humaniste. Fasolo mourut à Padoue au mois de décembre 1571. On lui doit la *première traduction latine* des Commentaires de Simplicius sur le Traité de l'âme d'Aristote, Venise, 1543, in-fol.

FASOLO (Jean-Antoine), peintre, né à Vérone, suivit les leçons de Zeloti et de Paul Véronèse, et travailla surtout à Vérone, où il mourut en 1574, à 44 ans, d'une chute qu'il fit en peignant la salle du podestat. On cite comme ses plus beaux ouvrages un tableau de la *Piscine* à St.-Roch de Véroue, et un portrait de femme à la galerie de Dresde.

FASOLO (Bernardino), peintre, né à Pavie, fut élève de Léonard de Vinci. On voit de lui au Musée royal à Paris, un tableau représentant *la Vierge* assise sur son trône, et tenant son fils dans ses bras. Ce tableau, daté de 1518, vient de la galerie du prince Braschi (*voir l'Histoire de la peinture* de Lanzi).

FASSIN (Nicolas-Henri-Joseph de), né à Liége, le 20 avril 1728, manifesta dès son enfance un goût prononcé pour le dessin. Son père, bourgmestre, échevin de Liége, premier ministre du prince-évêque George-Louis de Berghes, le destinait à la magistrature, mais cédant aux importunités de son fils, il lui permit d'aller passer ses heures de récréation et de congé chez le peintre Coclers. A 20 ans Fassin entra dans les mousquetaires gris du roi de France, quitta ce corps en 1754 pour organiser une compagnie de cavalerie dans un régiment créé par le maréchal de Belle-Isle. Quelques désagréments dégoûtèrent Fassin du service, il rentra dans sa patrie, se remit à la peinture, fit le voyage de Rome, visita Naples, les montagnes de Savoie et de Suisse, et de retour à Liége, créa avec Defrance l'académie de dessin, de peinture et de sculpture. Fassin refusa les offres de l'impératrice de Russie, de la margrave d'Anhalt et de plusieurs riches Anglais. Il habita tour à tour Bruxelles et Liége et alla se fixer à Spa. Lors de l'arrivée des troupes françaises il fut chargé du commandement militaire de cette petite ville, retourna ensuite à Liége et y mourut subitement le 21 janvier 1811. P. J. Henkart lui a consacré une notice dans les *Loisirs de trois amis,* et M. Félix Vanhulst a écrit sa biographie dans la *Revue Belge,* biographie tirée à part avec un portrait de Fassin d'après l'original peint par lui-même, Liége, 1837.

FASSONI (Liberat), savant religieux, mort à Rome en 1767, était en 1754 professeur de théologie et de littérature grecque dans le collége de Sinigaglia, et fut ensuite appelé à Rome, où il remplit, en 1755 et 1756, la chaire de théologie dans le nouveau collége que les piaristes venaient d'y obtenir. En 1757 il commença à prendre à Rome même le titre de professeur émérite, et en 1758 il était membre de la congrégation des Conciles et associé de l'Académie étrusque de Cortone. On a de lui : *De Leibntiano rationis principio,* in-fol., Sinigaglia, 1754; *De græcâ sacrarum litterarm editione à LXX interpretibus,* in-4°, Urbin, 1754 ; *De miraculis, adversus Ben. Spinosam*, etc.

FATAH (Abou-Nasr), écrivain arabe d'Espagne ou d'Afrique, tué à Maroc par ordre du roi Ali-ben-Yousef, l'an 535 de J. C. (1140-1141 de l'hégire), est auteur d'une histoire littéraire d'Espagne : *Cataïd eli' qyan* (colliers d'or), dont la Bibliothèque royale de Paris possède deux copies; et d'une autre histoire littéraire : *Mouthmih alanfous* (regard des âmes), dont les manuscrits sont très-rares.

FATHIMEH, fille unique du prophète Mahomet, née à la Mecque, mariée dès l'âge de 15 ou 18 ans, l'an 2 de l'hégire (623 de J. C.), à Ali, son cousin, qui devint calife, passe pour être la tige de la dynastie célèbre des califes fatimites qui ont régné en Afrique et en Syrie. Elle mourut à Médine 6 mois après la mort de son père, dans un âge peu avancé.

FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre, d'origine italienne, né à Bâle le 16 février 1664, se fit connaître, dès l'âge de 17 ans, par des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne, sur la dilatation de la prunelle et son resserrement, et contribua aux progrès de la science par plusieurs découvertes et inventions utiles : il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau et de profiter du mouvement des eaux, occasionné par le sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un vaisseau. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière, lorsque tout d'un coup il abandonna les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, à l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou prédicants des Cévennes réfugiés à Londres, partagea les disgrâces que la police leur fit éprouver, fit un voyage en Asie dans le dessein d'y commencer la conversion de l'univers, et revint mourir obscurément dans le comté de Worcester en 1753. On a de lui un assez grand nombre d'écrits sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, imprimés séparément ou dans les numéros du *Gentlemen's magazine* de 1737 et 1738. Le Musée britannique possède plusieurs de ses lettres et autres manuscrits autographes.

FATOUVILLE (..... de), natif de Normandie, conseiller au parlement de Rouen, vivait à la fin du 17e siècle, et a travaillé pour l'ancien théâtre italien. Il y donna successivement, de 1682 à 1692 : *Arlequin Mercure galant ; la Matrone d'Éphèse ; Arlequin Lingère du Palais, Arlequin Prothée ; Arlequin Empereur dans la lune ; Arlequin Jason ; Arlequin Chevalier du soleil ; Isabelle médecin ; le Banqueroutier ; la Fille savante ; Colombine Avocat pour et contre; la Précaution inutile ; le Marchand dupé,* et *Colombine femme vengée.* Toutes ces comédies étaient

en trois actes, les quatre dernières sont insérées en entier dans le *Théâtre italien* de Gherardi, 1700, 6 vol. in-12.

FATTORE (LE). *Voyez* **PENNI.**

FAU (JEAN-NICOLAS), en latin *Fagius*, religieux minime, né à Besançon vers la fin du 16e siècle, fut nommé provincial de son ordre en Allemagne, passa ensuite avec le même titre dans la Castille, et de là à Naples, où il mourut le 16 juillet 1655. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques en vers latins : *Speculum vigilantium, memoria dormientium,* Prague, 1640, in-12; *S. Maria liberatrix,* Munich, 1644; *Florida corona boni militis seu encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. provincialis,* Munich, 1652, in-8°.

FAUCCI (CHARLES), graveur, né à Florence en 1729, alla s'établir à Londres, où il a travaillé longtemps pour Boydell. On a de lui une *Bacchanale* et un *Couronnement de la Vierge*, d'après Rubens; une *Naissance de la Vierge* et une *Adoration des bergers,* d'après P. de Cortone; un *Martyre de S. André,* d'après Carlo Dolce.

FAUCHARD (PIERRE), chirurgien-dentiste, né en Bretagne vers la fin du 17e siècle, mort à Paris le 22 mai 1761, peut être regardé comme le créateur de l'art du dentiste : il est le premier qui ait traité par écrit de la théorie et de la pratique de cette branche de l'art de guérir, qui jusqu'alors avait été abandonnée aux charlatans. Son ouvrage intitulé : *le Chirurgien-Dentiste, ou Traité des dents,* etc., Paris, 1728, 2 vol. in-12, avec 42 planches, réimprimé en 1746 et 1786, jouit encore aujourd'hui d'une juste réputation.

FAUCHE-BOREL (LOUIS), né à Neufchâtel le 12 avril 1762, dirigeait avant la révolution un vaste établissement typographique dans cette ville; et cet établissement rendit alors beaucoup de services aux Français émigrés. Fauche fut exilé pendant six mois, en 1793, pour avoir imprimé le testament de Louis XVI dans un almanach. En 1795, il abandonna toutes ses affaires pour se vouer sans réserve à la cause de Louis XVIII; et il fut chargé par le prince de Condé de faire au général Pichegru, des propositions pour l'engager à quitter les drapeaux républicains, et à passer, avec son armée, au service des Bourbons. Il prit le nom de *Louis,* pour suivre cette négociation, qui l'obligea de faire plusieurs voyages à Huningue, à Bâle, à Strasbourg et à Mulheim, où se trouvait le prince de Condé. La révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797) vint renverser le plan de contre-révolution qu'avait préparé Pichegru. Fauche se trouva nominativement enveloppé dans la proscription de cette époque; et sa correspondance avec Pichegru saisie dans les équipages du général autrichien Klinglin, servit de base à l'exposé de la conspiration que publia le Directoire. N'osant rester dans son domicile, il se réfugia dans la maison d'un certain David Monnier, avec lequel il avait eu des relations commerciales. Là, dès le lendemain même du 18 fructidor, cet infatigable agent des Bourbons s'occupa de nouer les fils d'un nouveau complot dans l'intérêt de ces princes. Il sut amener David Monnier à le mettre en rapport avec Barras. Le succès paraissait assuré, lorsque la révolution du 18 brumaire éloigna Barras du gouvernement. Découragé par ce revers, Fauche prit la résolution de se livrer exclusivement aux travaux de sa profession, et partit pour Londres, où un de ses amis l'appelait, afin d'y établir une imprimerie et une librairie française. Alors se négociait le traité d'Amiens, et quelques personnes, dévouées aux Bourbons, crurent qu'il importait plus que jamais de réconcilier Moreau, qui était à Paris, avec Pichegru, qui se trouvait à Londres. Fauche fut choisi pour aller porter à Moreau des paroles de réconciliation, de la part de son ancien chef, mais il fut arrêté et conduit au Temple. La détention prolongée de Fauche détermina Moreau à se servir d'un autre intermédiaire; et cet agent fut l'abbé David, qui bientôt après fut arrêté. Il y avait déjà dix-huit mois que Fauche était retenu au Temple, lorsque Napoléon, voulant tirer de lui des aveux contre Moreau, le fit interroger par divers agents, et notamment par Réal. Il ne cessa de protester contre sa détention, en se déclarant sujet du roi de Prusse. Enfin les instances de M. de Lucchesini, ambassadeur de Prusse, et une lettre de S. M. Prussienne elle-même, déterminèrent Napoléon à le mettre en liberté. Des gendarmes le reconduisirent jusque sur le territoire prussien. Fauche s'établit à Berlin, et ne cessa de rendre de nouveaux services à la cause des Bourbons. Il fut chargé, en juillet 1805, par le comte d'Avaray, ministre de Louis XVIII, d'imprimer, à dix mille exemplaires, une déclaration adressée aux Français, que ce prince avait faite à Colmar le 4 décembre 1804. Menacé par la police, Fauche partit pour Londres, passant par Boitzembourg, où il eut une conférence avec M. de Fersen, ministre suédois; et par Lunébourg, où il obtint plusieurs audiences du roi de Suède. Arrivé à Londres dans le mois de janvier 1806, il reçut l'ordre de suivre, sous la surveillance et l'inspection de M. le comte de la Charte, une correspondance déjà commencée avec l'ancien journaliste Perlet. Louis XVIII, étant devenu roi, ne songea plus à Fauche-Borel; ce dernier s'attacha au prince de Hardenberg, fut encore chargé de diverses missions, revint à Paris en 1816, réclamer le prix de ses longs services, et n'obtenant rien, se crut obligé de publier le *Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. L. Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie.* La plus grande partie de l'édition fut saisie : Fauche partit pour l'Angleterre où il vécut d'une pension accordée par le ministère britannique et qui lui fut toujours continuée. Il fit plusieurs voyages en Prusse, en Suisse, retourna à Paris où il essaya de tirer parti de ses *Mémoires.* Il en plaça à peine quelques exemplaires, quitta Paris en juillet 1829, se retira à Neufchâtel et dans les premiers jours de septembre de cette année, se jeta par une fenêtre et expira sur-le-champ.

FAUCHER (DENIS), bénédictin, né à Arles en 1487, embrassa la vie religieuse au monastère de Polinore en Italie, fut envoyé pour établir la réforme dans les maisons de l'ordre situées en deçà des monts, et mourut à l'abbaye de Lerins en 1562. On a de lui : *Ecloga de Laudibus insulæ Lerinensis; De contemptu mortis elegia; Annalium Provinciæ libri V.*

FAUCHER (JEAN), médecin, né à Nîmes en 1530, savait parfaitement non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'hébreu et l'arabe. Il traduisit de cette dernière langue en latin les *Cantica Avicenni,* et publia cette version avec un commentaire et des notes.

FAUCHER (César et Constantin), frères jumeaux, nés à la Réole (Gironde), le 20 mars 1759, entrèrent dans le même corps, obtinrent les mêmes grades, furent nommés adjudants généraux et généraux de brigade sur les mêmes champs de bataille, à l'armée du Nord. Au combat de Fontenay, Constantin légèrement blessé, courut au secours de César qui l'était grièvement, le tira de la mêlée, pansa sa blessure, le mit en lieu de sûreté, et le soigna jusqu'au moment où ils furent tous deux en état de reparaître sur les champs de bataille. Ils tenaient au parti de la Gironde; ils furent accusés de fédéralisme, arrêtés et condamnés à mort par le tribunal de Rochefort. Ils marchaient au supplice, et étaient parvenus au pied de l'échafaud, quand l'ordre arriva de surseoir à l'exécution. Le procès fut revisé et un nouvel arrêt les acquitta. Ils donnèrent leur démission lors de l'installation du gouvernement impérial, et se retirèrent à Bordeaux, où ils établirent une petite maison de commerce qu'ils exploitèrent pendant 15 ans. César fut nommé en 1815 membre de la chambre des représentants. Après la session il revint à Bordeaux, et trouvant son frère commandant de la Réole, poste que lui avait confié le général Clausel, il vint se ranger sous ses drapeaux. Ils ne mirent bas les armes que lorsque des rapports certains leur eurent appris la seconde restauration. Ce retard leur fut imputé à crime, et, le 22 septembre 1815, les généraux Faucher furent traduits devant le tribunal de Bordeaux. Ils parurent seuls devant leurs juges et se servirent de défenseurs l'un à l'autre. Ils ne répondirent à la condamnation qui fut prononcée qu'en se jetant dans les bras l'un de l'autre, et marchèrent au supplice, le 27 septembre sans que leur fermeté se démentit un seul instant. Arrivés au terme fatal, ils se serrèrent plus étroitement et le plomb mortel les atteignit au même endroit.

FAUCHERY (A.), graveur distingué, né à Paris en 1800, mort en avril 1843. On lui doit *le Vœu à la Madone,* d'après Schnetz et *la Joconde* de Léonard de Vinci.

FAUCHET (Claude), historien, né à Paris en 1529, s'appliqua de bonne heure à l'étude des anciennes chroniques françaises, fut attaché au cardinal de Tournon, qu'il accompagna en Italie, obtint ensuite la place de premier président de la chambre des monnaies, et mourut en 1601. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de Claude Fauchet,* Paris, 1610, 2 vol. in-4°. On y distingue le *Recueil de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans; plus les noms et sommaires des œuvres de* 127 *poëtes français vivant avant l'an* 1300, imprimé séparément, Paris, 1581, in-4°: ouvrage très-curieux, rare et recherché. On doit en outre à Fauchet une traduction des *OEuvres de Tacite,* Paris, 1582; les 5 premiers livres des *Annales* ont été traduits par la Planche; et celle du *Dialogue des orateurs* (attribué à Tacite ou à Quintilien), 1585, in-8°.

FAUCHET (Claude), ecclésiastique, né à Dorne dans le Nivernais le 22 septembre 1744, fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Choiseul, et vicaire général du cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon. Il fut ensuite grand vicaire de Bourges, se fit connaître par quelques oraisons funèbres où l'on trouva des morceaux très-remarquables, et qui semblaient promettre un orateur sacré. La révolution vint le détourner de la carrière dans laquelle il se serait probablement illustré. Nourri de la lecture des livres philosophiques, il adopta toutes les idées des meneurs, et dès 1789 se signala parmi les plus ardents révolutionnaires. Nommé membre de la commune de Paris, il prononça plusieurs discours dans des cérémonies publiques, et fut l'un des rédacteurs de la *Bouche de fer.* Il fut nommé en 1791 évêque constitutionnel du Calvados et député de ce département à l'assemblée législative. Réélu à la Convention, il eut le courage de s'opposer à la mise en jugement de Louis XVI, et vota pour la détention et l'appel au peuple. Après avoir défendu le roi, il défendit la religion, fit un mandement contre le mariage des prêtres, et au 31 mai donna sa démission; mais il n'en fut pas moins proscrit avec ses généreux collègues, et périt sur l'échafaud le 13 octobre 1793.

FAUCIGNY DE LUCINGE (L. C. A., comte de), naquit dans la Bresse vers 1750. Entré au service dès son enfance, il était parvenu au grade de lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie avant la révolution. Nommé, par la noblesse de Bresse, dont il était président, député aux états généraux de 1789, le comte de Faucigny se montra, dès le commencement, fort opposé à la révolution, vota avec la minorité, et signa toutes les protestations qui furent faites contre les innovations révolutionnaires; il se rendit dans ses terres de Savoie, puis en Allemagne, où il fit les premières campagnes dans les armées des princes; il vécut ensuite dans la retraite, et mourut obscurément vers 1800, dans un village de la Franconie.

FAUCON (Jean), ou **FALCON**, né à Sarinena, bourg du royaume d'Aragon, étudia la médecine à l'université de Montpellier, y reçut le doctorat, obtint une chaire en 1502, fut nommé doyen en 1529, et mourut en 1532. On a de lui: *Additiones ad practicam Antonii Guainerii,* Pavie, 1518, in-4°, Lyon, 1525, in-4°; *Notabilia suprà Guidonem,* Lyon, 1559, in-4°.

FAUGÈRES (Marguerite **BLEECKER**) naquit en 1771, et fut élevée dans un village auprès d'Albany, dans les États-Unis. Elle perdit sa mère de bonne heure, et son père alla s'établir à New-York. Une union mal assortie sema de maux la vie de Marguerite. Elle épousa un médecin de cette ville, qui dissipa sa fortune, au point qu'en 1796 Mme Faugères languissait dans un grenier avec son époux. Ce dernier mourut en 1798, de la fièvre jaune, et sa veuve se consacra à l'éducation des personnes du sexe: elle ne survécut que trois ans à son mari, et termina ses jours en 1801. On trouve d'elle de nombreuses poésies dans le *Muséum américain* et dans le *Magasin de New-York.* En 1793 elle publia les œuvres de sa mère. En 1795 elle donna une tragédie de *Bélisaire,* qui eut quelque succès.

FAUJAS DE SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né le 17 mai 1741 à Montélimart, mort dans sa terre de Saint-Fond en Dauphiné, le 18 juillet 1819, administrateur et professeur au musée d'histoire naturelle, a enrichi cette science de plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques. Il a consigné dans un assez grand nombre d'ouvrages les savantes observations qu'il fut à portée de

recueillir dans le cours de ses voyages, soit en Europe, soit au nouveau monde; les plus importants sont : *Mémoires sur les bois de cerf fossiles*, 1776, in-4°; *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-fol.; *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1781, in-8°; *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8°; *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle de la montagne de Maestricht*, 1789, in-fol.; *Essai de géologie*, 1803, 3 vol. in-8°; *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1813, in-8°, etc., etc. Un *Essai sur la vie et les ouvrages de Faujas de Saint-Fond*, a été publié par Freycinet, frère du navigateur, Valence, 1820, in-4°.

FAULCON et non **FALCONI** (Nicolas), né en Poitou dans le 13e siècle, fut secrétaire de Jean Hayton, de la famille royale d'Arménie; il écrivit sous sa dictée, en 1305, une *Histoire de l'Orient* en langue vulgaire, et la traduisit en latin deux ans après. Jean Molther s'en étant procuré une copie, la publia à Haguenau en 1529, in-4°; elle fut ensuite insérée dans le Recueil de Grynæus (*Novi orbis*), Bâle, 1532-1555, in-fol.

FAULCONNIER (Pierre), grand bailli héréditaire de la ville et du territoire de la ville de Dunkerque, président de la chambre de commerce de cette ville, où il mourut le 26 septembre 1735, a écrit une *Description historique de Dunkerque*, en 10 livres, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol., avec cartes et planches.

FAULHABER (Jean), mathématicien allemand, né à Ulm en 1580, dans la classe des ouvriers, et mort dans la même ville en 1635, enseignait les mathématiques avec distinction dans sa patrie. Il a perfectionné la construction de plusieurs instruments de mathématiques, et a publié en allemand divers ouvrages qui eurent de la vogue dans leur temps; son *Arithmétique* a été souvent réimprimée, et l'on recherche encore son *Himmlische geheim de Magia, oder Kunst-und-Wunder-Rechnung von Gog und Magog*, Ulm, 1613, in-4°.

FAULHABER (Christophe-Eahard), né à Ulm en 1708, y fut professeur de mathématiques en 1737 et de théologie en 1763, et mourut le 16 juillet 1781. Outre un livre en allemand *sur la sainte Cène*, on a de lui huit *Dissertations* sur divers sujets de physique et de mathématiques.

FAULHABER (Albert-Frédéric), médecin en titre de la ville d'Ulm sa patrie, mort le 26 juin 1773, âgé de 32 ans, a traduit du latin en allemand la *Nouvelle méthode de traiter la petite vérole*, de J. F. Clossius, Ulm, 1769, in-8°.

FAULHABER (Élie-Mathieu), frère du précédent, né à Ulm en 1742, fut professeur de mathématiques en 1767, de physique en 1773, de théologie en 1779, et et mourut le 28 mai 1794. Il n'a publié que deux *Dissertations*, quelques almanachs, et quelques articles dans le *Journal theologico-littéraire* de Seiler.

FAULKNER (George), imprimeur du 18e siècle, est le premier qui ait exercé sa profession en Irlande avec quelque réputation. Après avoir fait son apprentissage à Londres sous le célèbre Bowyer, il alla vers 1727 s'établir imprimeur-libraire à Dublin, où il se fit connaître par différentes publications utiles. Il mourut alderman de Dublin le 28 août 1775. On trouve dans les *Mémoires de Richard Cumberland* des anecdotes curieuses sur George Faulkner.

FAULKON. *Voyez* **CONSTANCE.**

FAULTRIER (Joachim), né à Auxerre, en 1626, embrassa l'état ecclésiastique, et d'abord se livra à la profession d'avocat. Un procès pour le comte du Lude lui procura l'avantage d'être remarqué par Louis XIV; ce prince le donna à Louvois qui l'employa dans différentes négociations. L'intendance du Hainaut lui ayant été confiée, il administra cette province avec habileté. Il était pourvu en commende de l'abbaye d'Ardennes, près Caen, ordre de Prémontré, et de celle de Saint-Loup de Troyes; fatigué des affaires, il se démit en 1688, de l'intendance du Hainaut et consacra son loisir à la culture des lettres. Il avait commencé à former une bibliothèque; il mit ses soins à l'augmenter et à la compléter. Le roi avait donné à l'abbé Faultrier un logement à l'Arsenal; il y passa paisiblement le reste de sa vie à côté de ses livres, et mourut le 12 mars 1709. On a de lui une *Lettre* en réponse *à l'abbé de Rancé*, qui, en écrivant la vie d'un de ses religieux, ancien militaire, y avait inséré des choses peu avantageuses à cet état.

FAUQUE (Mlle), née au commencement du 18e siècle, dans le comtat d'Avignon, fut forcée par ses parents d'embrasser la vie religieuse dans le couvent où elle avait été élevée. Elle essaya de faire parvenir ses plaintes aux supérieurs ecclésiastiques, et au bout de dix ans, elle obtint un bref qui annulait ses vœux. Sa famille refusa de la recevoir, et Mlle Fauque se rendit à Paris, où elle comptait se faire une ressource de sa plume. Peu de temps après son arrivée dans cette ville, elle conçut une passion violente pour un seigneur anglais; et séduite par ses promesses, le suivit à Londres. Trahie par son amant, elle se trouva réduite à subsister du produit de ses ouvrages. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'elle vivait encore à Londres en 1777, et qu'elle s'y faisait appeler Mme Fauque de Vaucluse. Lady Craven (depuis margrave d'Anspach) la chargea d'enseigner le français à ses filles. On a de Mlle Fauque : *le Triomphe de l'Amitié*, Londres (Paris), 1751, in-12; *Abassaï, histoire orientale; Contes du sérail, traduits du turc*, la Haye, 1753, in-12; *les Préjugés trop bravés et trop suivis*, Londres (Paris), 1755, in-12; *la Dernière guerre des Bêtes*, Londres (Bruxelles), 1758, in-8°; *Frédéric le Grand au temple de l'immortalité*, Londres, 1758, in-8°; *les Zelindiens*, in-12; *les Vizirs*, ou *le Labyrinthe enchanté*; *la Belle Assemblée anglaise*, 1774; *Dialogues moraux et amusants*, en anglais et en français, Londres, 1777.

FAUQUEMONT (THIERRY III, sire de), tirait son nom d'une petite ville voisine de Maestricht, que l'empereur Charles IV érigea en comté avec ses dépendances. Thierry, dont il est souvent question dans Froissart, succéda à son père en 1332, et la même année on le voit, en qualité de maréchal, à la tête de l'armée des princes confédérés contre le duc de Brabant. Il se déclara de nouveau l'ennemi de ce duc l'an 1333, en faveur du comte de Flandre. En 1337, il s'allia à Édouard III, roi d'Angleterre, contre le roi de France, et s'engagea à fournir cent hommes équipés en guerre; service qui lui fut payé par une rente de 1,200 florins d'or. En attendant qu'Édouard arrivât dans les Pays-Bas, Thierry,

dont l'épée était toujours au plus offrant, vint, au mois d'avril 1338, secourir le duc de Brabant contre l'évêque de Liége. Il servit ensuite sous Édouard, auquel il paraît être resté attaché jusqu'à sa mort arrivée le 19 juillet 1346, sur le champ de bataille.

FAUR (N.), secrétaire du duc de Fronsac, naquit vers 1755, publia en 3 vol. in-8°, 1790, la *Vie privée du maréchal de Richelieu,* et mourut vers 1815, dans la misère et l'oubli. On a de lui : *le Déguisement forcé,* comédie-féerie en 2 actes, *Isabelle et Fernand,* comédie en 3 actes et en vers, musique de Champein, en 1783; *Amélie et Monrose,* drame en 4 actes et en prose, 1783; *l'Amour à l'épreuve,* etc.

FAUR. *Voyez* **PIBRAC** et **SAINT-JORRY.**

FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, à l'établissement et à l'augmentation de laquelle il contribua très-activement, né en 1594, mort le 4 novembre 1644, travailla toute sa vie à la réforme des ordres religieux en France, et trouva même le moyen d'étendre jusque sur l'Irlande l'influence de son institution. On de lui les *Constitutions* de l'ordre, différents *Traités* en manuscrit, des *Dissertations*, des *Lettres* sur des sujets pieux, etc. Sa *Vie* a été publiée, Paris, 1698, in-4°.

FAURE (François), sous-précepteur de Louis XIV, évêque d'Amiens, né le 8 novembre 1612, mort le 11 mai 1687, dut son avancement à la protection du cardinal de Richelieu, conserva la faveur de la cour en donnant à la reine Anne d'Autriche des preuves de dévouement pendant les troubles de la minorité. On a de lui, entre autres écrits : une *Censure des Lettres provinciales;* un *Panégyrique* de Louis XIV, et des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et de Gaspard IV de Coligny.

FAURE DE FONDAMENTE (François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes dans le 17e siècle, était parent et fut l'ami de Pélisson, qui lui dédia son *Histoire de l'Académie française.* Il n'a publié aucun ouvrage, mais on sait qu'il avait composé un *Traité sur la science des médailles,* traduit l'*Épître d'Aristenète sur le luxe et la mauvaise humeur des femmes,* et qu'il s'occupait d'une traduction de Quintilien. Il mourut en 1686.

FAURE (Pierre-Joseph-Denis-Guillaume), conventionnel, né au Havre le 17 août 1726, d'abord officier de la marine, quitta cette carrière pour embrasser la profession d'avocat. Nommé juge au Havre en 1791, puis député de la Seine-Inférieure à la Convention, après avoir fait de courageux efforts pour empêcher la Convention de juger Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. L'un des 73 proscrits à la suite du 31 mai, il ne fut rappelé qu'avec ses collègues. Après la session il reprit sa place de juge au Havre, fut anobli par le roi en 1814, et mourut le 7 octobre 1818. Outre l'article *Marine* dans l'*Encyclopédie,* il a publié : *Réflexions sur la marine,* 1759, in-12; *Parallèle de la France et de l'Angleterre relativement à leur marine,* 1779, in-12, et quelques brochures, notamment son *opinion* sur le procès de Louis XVI.

FAURE (Louis-Joseph), fils du précédent, né au Havre le 5 mars 1760, était avocat à Paris à l'époque de la réorganisation de l'ordre judiciaire. Nommé substitut près le tribunal criminel de la Seine, puis en 1793 près le tribunal extraordinaire, il montra dans cette place une grande modération. Député en 1799 au conseil des Cinq-Cents, il devint membre du tribunat après le 18 brumaire, vota pour le consulat à vie et pour l'empire, et fut, à la dissolution du tribunat, fait conseiller d'État, section de législation. Plus tard il fut envoyé commissaire dans les départements formés du territoire des villes hanséatiques. Il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon, et fut maintenu dans sa place au conseil d'État. Il mourut en juin 1837.

FAURE (Guillaume-Stanislas), frère du précédent, né au Havre le 1er mars 1765, négociant, puis imprimeur, fut sous le Directoire commissaire du gouvernement près de l'administration du district du Havre, sous-préfet et membre du corps législatif, où il fit en 1814 une motion d'ordre sur la liberté de la presse. Après la session, il revint au Havre, où il mourut le 30 mars 1826. Il a publié *le nouveau Flambeau de la mer, ou Description nautique des côtes d'Irlande, d'Écosse et de Flandre,* 1822-24, 2 vol. in-8°, atlas.

FAURE (Le P.). *Voyez* **MAMACHI.**

FAURIN (Jean), né à Castres, en 1530, a composé un Mémoire curieux sur les événements arrivés dans sa patrie et dans le haut Languedoc, lequel commence à l'an 1559 et finit en 1606. Ce journal a été imprimé dans les *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France.* Il mourut vers l'époque où se termine ce journal.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (Jules-François-Paul), né en 1718 à Aix (Provence), où il mourut en 1798, associé libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), s'adonna à la culture des sciences et des lettres, fut en correspondance avec plusieurs savants de son époque. Il était, avant la révolution, président au parlement de Provence. Outre quelques *Mémoires* et *Observations* insérés dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, on connaît de lui : *Tables des monnaies de Provence,* Aix, 1770, in-4°, et *Mémoires sur les monnaies et les monuments des anciens Marseillais,* ibid., 1771, in-4°. Son fils lui a consacré une *Notice,* tome IV du *Magasin encyclopédique* de 1748, et séparément, 1800, in-4°.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (Alexandre-Jules-Antoine), né à Aix en 1750, mort dans cette ville en 1819, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Simiane et petite-fille de Mme de Sévigné. Nommé président à mortier au parlement de Provence, il employa à la culture des lettres, et surtout à l'étude de l'archéologie, les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions; et parvint ainsi à acquérir une connaissance approfondie des monuments de l'antiquité et du moyen âge. Il a publié sur ce sujet un grand nombre de *Mémoires* qui sont estimés des savants. Ses connaissances l'avaient fait nommer associé libre de l'Académie des inscriptions de l'Institut.

FAUST (Jean), né vers le commencement du 16e siècle, était fils d'un paysan de Weimar, d'autres disent de Kundling. Il fut élevé par un de ses oncles, qui le fit étudier en théologie. Malgré son penchant à la débauche,

Faust termina son cours et se fit recevoir docteur. Mais bientôt il se dégoûta de cette science, cultiva la médecine, l'astrologie, et se livra surtout à la magie. De ce moment, ses historiens ne sont plus que d'insipides romanciers, qui débitent mille absurdités sur son compte. Ils le font conjurer le diable, s'asservir un esprit infernal, nommé Méphistophélès, avec lequel il fit un pacte de 24 ans, descendre aux enfers, parcourir les sphères célestes, toutes les contrées de ce monde sublunaire, s'entourant partout de prestiges, jouant des tours dignes d'un écolier, et pour terminer convenablement la scène, ayant le cou tordu par le diable, à l'expiration de son pacte. Sa *Vie* et celle de Christophe Wagner, son valet, écrites par George Rodolphe Widman, Francfort, 1587, in-8°, a été souvent réimprimée et traduite en anglais, en hollandais et en français. On peut consulter sur ce prétendu magicien la *Dissertation historique* publiée par J. George Neumann, Wittenberg, 1683, 1693, 1711, in-4°. Sa vie est le sujet d'un des chefs-d'œuvre de Gœthe.

FAUST (Jean-Frédéric), historien, né à Aschaffenbourg (Franconie) au 16e siècle, n'est connu que comme auteur d'un ouvrage intitulé : *Limburgenses fasti, sive fragmentum chronici urbis*, etc., Heidelberg, 1616, in-fol.

FAUST, fils du précédent, a donné une *Chronique de la ville de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12; et traduit de l'hébreu en vers latins la partie du Talmud qui a rapport aux mariages : il a publié cette traduction sous le titre suivant : *Tractatus de contractibus Judæorum matrimonialibus Talmudicus, latinis donatus musis*, Bâle, 1699, in-4°.

FAUST (Maximilien) d'Aschaffenbourg, avocat et syndic à Francfort-sur-le-Mein, a donné un ouvrage intitulé : *Consilia pro ærario*, Francfort, 1641, in-fol.

FAUST. *Voyez* **FUST.**

FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximien Hercule, et femme de Constantin, fut d'abord regardée comme la princesse la plus accomplie; mais, trahissant bientôt ses penchants vicieux, elle s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'empereur. Blessée du refus que fit le jeune prince de répondre à son amour incestueux, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; et celui-ci ne connut l'innocence de Crispus qu'après l'avoir sacrifié trop précipitamment à sa coupable épouse, qu'il fit à son tour étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J. C. Cette femme odieuse avait emprunté le masque d'une dévotion ardente, et se montra très-favorable aux chrétiens dans les premiers temps de son règne.

FAUSTE, évêque de Riez, né dans la Grande-Bretagne vers l'an 390, mort dans l'exil vers 485, avait d'abord paru avec éclat au barreau lorsqu'il s'ensevelit dans le monastère de Lérins, dont il devint abbé après saint Maxime, auquel il succéda aussi à l'évêché de Riez vers 455. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, et quelques autres écrits dans la *Bibliothèque des Pères*. Bien que les ouvrages de Fauste aient été flétris comme contenant des opinions condamnées depuis par l'Église, sa mémoire n'en est pas moins vénérée; il était inscrit au martyrologe avant que Molan en eût supprimé son nom, et il est encore honoré à Riez, où il existe une église sous son invocation. On peut consulter l'*Apologie* que Simon Bartel lui a consacrée à la fin de son *Histoire chronologique des évêques de Riez*.

FAUSTINE ou **FAUSTINA** (Annia-Galeria), impératrice romaine, femme d'Antonin le Pieux, souilla par ses débauches le trône des Césars que son mari illustrait par ses vertus. Le caractère de douceur et de modération de ce prince lui fit fermer les yeux sur une conduite aussi scandaleuse. Tel était son aveuglement, qu'après avoir toléré les excès de Faustine pendant sa vie, il lui fit ériger après sa mort des statues, des autels et des temples. Il existe un grand nombre de médailles de cette princesse avec le titre de *Diva*. Une des plus précieuses est celle qui rappelle l'institution des filles faustiniennes avec la légende : *Puellæ faustinianæ*.

FAUSTINE JEUNE (Annia FAUSTINA Junior), fille de la précédente, surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Épouse du vertueux Marc-Aurèle, elle trouva dans cet empereur la même faiblesse que son père d'adoption avait eue pour la première Faustine; peut-être ignora-t-il en partie l'odieuse conduite de sa femme, ou peut-être craignit-il en la punissant de justifier les bruits populaires qui la flétrissaient; c'est tout ce qu'on peut dire de mieux pour excuser ce digne empereur. Il pleura Faustine comme s'il avait perdu la plus vertueuse des femmes, et fonda dans le lieu où elle mourut (en Cappadoce) une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*. Faustine la Jeune reçut les mêmes honneurs qui avaient été décernés à sa mère. Les médailles qui nous restent de cette princesse portent le titre de *Mater Castrorum* (mère des armées); et, ce qui paraît plus étrange, la légende *pudicitia*.

FAUSTINE (Annia FAUSTINA), épouse de l'empereur Hélogabale, n'est connue que par des médailles qui restent d'elle en petit nombre. Avant d'être impératrice, elle avait été l'épouse de Basus, personnage consulaire qu'Hélogabale fit assassiner pour contracter ce troisième mariage. Cette Faustina descendait de Marc-Aurèle.

FAUSTINUS (Périsaule), de... est auteur de deux poëmes latins, intitulés l'un : *De honesto appetitu*, l'autre : *De triumpho stultitiæ*, imprimés sans date à Rimini, chez Jérôme Soncino. Ce livre est d'une extrême rareté.

FAUSTO (Sébastien), savant italien du 16e siècle, surnommé *da Longiano*, du nom d'une petite ville de la Romagne où il avait reçu le jour, n'est guère connu que par ses traductions de Dioscoride, Venise, 1542, in-8°; des *Lettres* de Cicéron, ibid., 1544, 1555, in-8°; des *Oraisons* du même, ibid., 1556, 3 vol. in-8°; de l'*Histoire du duc de Milan, François Sforce*, par Simonetta, ibid., 1543, in-8°; de la *Vie* du fameux tyran de la Romagne, Ezzelino, ibid., 1544, in-8°; et de quelques autres ouvrages peu importants. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort, et l'on ne connait sur sa personne que le peu qu'il en a dit lui-même dans les dédicaces de ces différents écrits.

FAUSTUS DE BYZANCE, évêque arménien, né à Constantinople vers l'an 320, mort vers la fin du 4e siècle, a écrit en arménien une *Histoire byzantine* en VI livres; les quatre derniers livres seulement nous sont restés : ils renferment le récit des événements qui se sont passés en Arménie de 340 à 390, et ont été imprimés à Constantinople, 1730, in-4°.

FAUVEAU ou **FULVIUS** (Pierre), poëte latin, né à Noaillé en Poitou, dans le 16e siècle, était lié d'une amitié très-étroite avec Muret et Joachim du Bellay. On n'a conservé des ouvrages de Fauveau que quelques petites pièces recueillies d'abord par Roland Betaulaud, son contemporain, et insérées ensuite dans le tome Ier des *Deliciæ poetarum Gallorum*, de Gruter. Fauveau mourut à Poitiers en 1562.

FAUVEL D'OUDEAUVILLE, maître des comptes à Rouen, accompagna Fermanel et Stochove dans le voyage qu'ils firent en 1630. *Voyez* **FERMANEL.**

FAUVEL, né dans la Bourgogne en 1753, fit jeune un voyage en Italie et en Grèce, d'où il rapporta des dessins qui commencèrent sa réputation et lui valurent les encouragements des savants. Il retourna en 1787 dans l'Orient, avec Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople, l'accompagna dans ses excursions sur les côtes de l'Asie Mineure, et concourut comme peintre et dessinateur au *Voyage pittoresque de la Grèce*. S'étant fixé à Athènes, il s'occupa d'archéologie, dessina le célèbre bas-relief des Panathénées, l'intérieur du Parthénon, et un grand nombre de morceaux non moins précieux de sculpture et d'architecture, qui furent gravés dans la *Galerie antique*. Nommé vice-consul de France, il parcourut les lieux les plus célèbres de la Grèce pour les explorer, et ses courses ne furent pas moins utiles à la géographie qu'aux arts. Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1802, il fut accueilli avec distinction par le premier consul, et nommé, peu de temps après, correspondant de l'Institut. De retour à Athènes, il s'empressa d'expédier à Paris, pour le Musée, divers objets précieux de sculpture, et fit mouler les bas-reliefs de l'Acropolis. Continué dans ses fonctions de vice-consul en 1814, il reçut en 1821 la décoration de la Légion d'honneur. Il n'aspirait qu'à terminer paisiblement sa vie entre les objets de ses constantes études, lorsque éclata la révolution des Grecs. Les Turcs renfermés dans l'Acropolis menaçaient de s'ensevelir sous ses ruines. Fauvel leur fit accorder une capitulation que les Grecs violèrent indignement en égorgeant tous les malheureux qui s'étaient confiés à leur serment. Dès lors Fauvel, dont le caractère public avait été méconnu dans cette circonstance, et qui redoutait d'ailleurs d'être le témoin d'horribles représailles, ne songea plus qu'à s'éloigner d'Athènes. Retiré dans l'île de Zea, puis à Syra, il vint enfin à Smyrne, où, malgré son grand âge, la gestion du consulat général lui fut confiée. C'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il mourut le 9 avril 1838, à 85 ans.

FAUVELET DU TOC (Antoine), secrétaire des finances de Monsieur, frère de Louis XIV, a écrit une *Histoire des secrétaires d'État*, contenant l'origine, les progrès et l'établissement de leurs charges, Paris, 1668, in-4°; et a retouché le style de l'*Histoire de Henri, duc de Rohan*, ibid., 1666; Cologne, 1667, in-12 : ouvrage dont on ne connaît pas le véritable auteur.

FAVARD DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à Saint-Florent (Puy-de-Dôme) le 20 avril 1762, mort le 14 novembre 1831, fut reçu, en 1785, avocat au parlement de Paris, et envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire en qualité de commissaire national. Élu membre du conseil des Cinq-Cents en 1795, réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Presque étranger aux discussions politiques de ces deux assemblées, il s'occupa beaucoup des travaux de législation. En 1804, il vota pour la création de l'empire. Après la bataille d'Austerlitz, membre de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Napoléon, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. Le tribunat ayant été supprimé, Favard entra au corps législatif, où il présida presque aussitôt la section de l'intérieur. Nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, il reçut en 1813 le titre de maître des requêtes au conseil d'État. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places, et si, au retour de Napoléon, il resta à la cour de cassation, il ne fit plus partie du conseil d'État. Le département du Puy-de-Dôme l'élut député à la rentrée du roi, et son emploi de maître des requêtes lui fut rendu. A la chambre de 1815, il vota avec la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Nommé en 1817 conseiller d'État en service ordinaire, il présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Jurisconsulte laborieux, il avait travaillé à la rédaction des codes; magistrat, il se faisait remarquer par son exactitude. De ses ouvrages, on estime particulièrement : *Conférence du Code civil avec la discussion particulière du conseil d'État et du tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol. in-12; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, in-4°; *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre-vifs, les testaments et les contrats de mariage*, 1811, in-8°; *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8°.

FAVART (Charles-Simon), né à Paris le 13 novembre 1710, était fils d'un pâtissier en renom, qui se glorifiait d'avoir inventé les échaudés. Favart fit une partie de ses études au collége de Louis le Grand, et commença de bonne heure à faire des vers. Son coup d'essai fut un *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*, puis *la France délivrée par la Pucelle d'Orléans*, poëme qui lui valut un prix à l'Académie des Jeux Floraux. Favart, toutefois, n'eut de grands succès qu'au théâtre, particulièrement à l'Opéra-Comique et aux Italiens, où il donna plus de 60 pièces, presque toutes remplies d'esprit, de délicatesse et de gaieté. On distingue parmi ces jolies productions, *la Chercheuse d'Esprit, Acajou, la Fête du Château, Annette et Lubin ; l'Astrologue de Village, Ninette à la Cour, Bastien et Bastienne, Isabelle et Gertrude, la Fée Urgèle, les Moissonneurs, l'Amitié à l'épreuve, la Belle Arsène, les Rêveries renouvelées des Grecs*, etc... Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, qui fut longtemps jouée aux Italiens, et qui est maintenant au répertoire du Théâtre-Français, prouve qu'il était en état de s'élever au-dessus du genre de l'opéra-comique. Le théâtre de l'Opéra-Comique, dont Favart était le plus ferme soutien, ayant porté ombrage aux Italiens, fut supprimé en 1745, et l'auteur de *la Chercheuse d'Esprit* se trouva trop heureux d'obtenir la direction de la troupe ambu-

fante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. Celui-ci épris d'amour pour Mme Favart, essaya tous les moyens de vaincre les scrupules de cette charmante actrice, et alla même, dit la chronique, jusqu'à quelques abus d'autorité. Mme Favart fit d'abord, à ce qu'il paraît, une resistance héroïque. En vertu d'une lettre de cachet, on la sépara de son mari, qui prit la fuite, et on la renferma dans un couvent de province, où elle resta plus d'une année. Mais enfin elle obtint la liberté de se rendre à Paris; les persécutions dirigées contre Favart cessèrent aussitôt; et, loin de s'en féliciter, il n'en conçut, avec raison, que plus d'inquiétudes. De retour dans la capitale, il se voua entièrement à la culture de l'art dramatique. L'abbé de Voisenon, avec lequel il se lia (et qui devint chez lui l'*Ami de la Maison*), s'associa à quelques-uns de ses travaux. En 1769, la Comédie-Italienne offrit à Favart une pension annuelle de 800 fr., en lui imposant l'obligation de donner au moins deux pièces par an, et de renoncer à travailler pour les autres spectacles. Favart refusa cette proposition. Les comédiens, un peu confus, lui accordèrent alors, sans condition, cette faible rente, dont il jouit tout le reste de sa vie. Il mourut le 12 mai 1792, des suites d'un catarrhe pulmonaire. Ses pièces ont été réunies en 10 vol. in-8°. On a publié en 1809, en 3 vol. in-8°, son *Théâtre choisi*, avec la liste chronologique de tous ses ouvrages. Son petit-fils a publié ses *Mémoires* et sa *Correspondance littéraire, dramatique et anecdotique*, 1808, 3 vol. in-8°.

FAVART (Charles-Nicolas-Joseph-Justin), fils du précédent, acteur du Théâtre-Italien, né en 1749, mort en février 1806, a aussi composé quelques pièces : *le Diable boiteux*, opéra-comique en 1 acte, 1782; *le Déménagement d'Arlequin*, comédie mêlée de vaudevilles, 1783; *la Famille réunie*, 1791, in-8°; *les Trois folies*, 1786; *le Mariage singulier*, 1787, et a laissé des *Poésies fugitives*.

FAVART (Marie-Justine-Benoite CABARET du RONCERAY), née à Avignon, le 15 juin 1727, fut élevée à Lunéville, où son père et sa mère étaient attachés à la musique du roi de Pologne Stanislas. La jeune du Ronceray vint à Paris en 1744 avec sa mère, et obtint le plus grand succès dans ses débuts au théâtre de l'Opéra-Comique, dont Favart était directeur. La grâce de sa danse, la variété piquante de son jeu, et ce qu'on appelait alors la beauté de son chant procurèrent à l'Opéra-Comique une vogue telle, que les grands théâtres, jaloux de sa prospérité, obtinrent la suppression de ce spectacle secondaire. Devenue vers cette époque la femme de Favart, elle débuta aux Italiens en 1749, fut reçue en janvier 1751, et mourut le 20 avril 1772. Mme Favart a passé pour avoir eu part avec l'abbé de Voisenon à quelques-uns des opéras-comiques de son mari.

FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), général, né à Reims en 1735, entra de bonne heure au service dans l'arme du génie, se distingua par sa bravoure et par ses talents, défendit Belle-Isle assiégée par les Anglais, contribua, par l'exécution d'ouvrages extérieurs, à retarder la prise de cette place, et sortit par la brèche, ainsi que la garnison, avec tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plusieurs années à la Martinique, revint en Europe, fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf et de l'expédition de Genève en 1782. En 1792, il commandait la place de Neuf-Brisach lorsqu'une insurrection éclata dans le camp qui était sur le glacis; par sa prudence et surtout par son courage, il rétablit l'ordre et sauva la vie à plusieurs personnes. Pendant le cours de la révolution il se montra modéré dans ses actions et dans ses principes, et mit en état de défense toutes les places de l'Alsace. Il obtint ensuite sa retraite et mourut le 15 mai 1800. On a de lui des *Mémoires sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires*.

FAVART D'HERBIGNY (Christophe-Élisabeth), frère du précédent, chanoine de Reims, mort le 4 septembre 1793 à 66 ans, est auteur d'un *Dictionnaire d'histoire naturelle des testacées*, Paris, 1775, 3 volumes petit in-8°.

FAVELET (Jean-François), né au fort de la Perle, près d'Anvers, en 1674, perdit, à l'âge de 7 ans, son père et sa mère, qui ne lui laissèrent pour toute fortune que de vieux titres de noblesse. Heureusement un ecclésiastique, son parent, le recueillit, et prit soin lui-même de sa première éducation. Il l'envoya ensuite au collége et à l'université, où le jeune Favelet justifia tant de soins par d'éclatants succès. A la fin de son cours de médecine, l'université de Louvain lui conféra le titre de *fisc-doyen*, distinction particulière à cette université, et qui ne s'y obtenait qu'après qu'un étudiant avait triomphé pendant trois mois de tous ses adversaires, dans des disputes publiques et solennelles. Favelet ayant achevé ses études théoriques, se livra tout entier à celles de la pratique de l'art de guérir; et ce ne fut qu'après avoir fréquenté pendant plus de 4 ans les hôpitaux, qu'il soutint sa thèse de *licencié*. Sa renommée lui valut la confiance publique, et lui fit obtenir successivement dans l'université la chaire de botanique, celle d'anatomie et de chirurgie, et enfin l'une des deux premières chaires de médecine. Favelet était le médecin de l'archiduchesse Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas. L'Académie des sciences de Paris le comptait parmi ses associés. Il mourut à Louvain le 30 juin 1743. Il a laissé : *Prodromus apologiæ fermentationis in animalibus*, Louvain, 1721, in-12; *Novarum, quæ in medicinâ à paucis annis repullulârunt, hypotheseon Lydius Lapis*, Aix-la-Chapelle, 1737, in-12.

FAVENTINUS (Paul-Marie), religieux dominicain, né à Faenza dans le 16e siècle, fut envoyé par ses supérieurs en Arménie, revint à Rome vers 1620, et fut nommé l'un des supérieurs des missions de son ordre dans l'Orient. On ignore la date de sa mort. Il a publié: *Dottrina cristiana ove catechismo; Miracoli per mezzo della santissima Eucaristia et del Rosario della Madona operati*.

FAVEREAU (Jacques), né en 1590 à Cognac, exerça à Paris la profession d'avocat, fut pourvu en 1617 d'une charge de conseiller à la cour des aides, partagea son temps entre l'étude des lettres et ses devoirs, et mourut au mois de mai 1638. On a de lui : *Mercurius redivivus sive varii lusus de mercurii loculos manu præferentis simulacro*, Poitiers, 1613, in-4°; *la France consolée, épithalame pour les noces de Louis XIII*, Paris, 1625, in-8°; *Icon Ludovici XIII*, 1633, *ad eundem protrepticon*, 1634, in-4°; ou *la Miliade*, satire contre le cardinal de Richelieu.

FAVEREAU (Joseph-Dominique), lieutenant général, chevalier de la Légion d'honneur, né à Versailles le 29

juin 1758, mort en décembre 1832 à Blaye, près Bordeaux, était parvenu en peu d'années au grade de général de division. Forcé de demander sa retraite pour cause d'infirmités graves, il fut chargé de l'administration de l'hôpital militaire de San-Benedetto en Italie, passa en 1806 à Venise en qualité d'inspecteur général des hôpitaux militaires, et ne rentra en France que par suite des événements de 1814.

FAVIER (Nicolas), né à Troyes, conseiller au parlement de Paris, et ensuite directeur des monnaies du royaume, mort vers 1590, est auteur des ouvrages suivants : *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi le 24 août 1572*, Paris, 1572, in-8° : volume rare et curieux; *Discours sur la mort de Gaspard de Coligny, qui fut amiral de France, et ses complices*, 1572, in-12 : c'est une apologie du meurtre de l'amiral Coligny; *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1574, in-8°.

FAVIER, publiciste, né à Toulouse vers 1720, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire général des états de Languedoc; mais le dérangement de sa fortune l'ayant obligé de vendre cette charge, il se livra à l'étude de la diplomatie, servit utilement M. d'Argenson dans des circonstances importantes, et fut chargé de différentes missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère de M. de Choiseul. Ayant perdu la faveur du ministère pour avoir servi à la correspondance secrète de Louis XV, Favier fut forcé de s'expatrier : poursuivi jusqu'à l'étranger, enlevé à Hambourg, amené à Paris et renfermé à la Bastille, il y resta jusqu'à l'avénement de Louis XVI au trône, et mourut le 2 avril 1784. Ses écrits ont été recueillis en partie, et publiés par M. de Ségur sous le titre de *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol, in-8°.

FAVIER DU BOULAY (Henri), né à Paris en 1670, après avoir terminé ses études, entra dans l'ordre de Saint-Benoit de la congrégation de Cluny. Après avoir prêché plusieurs fois à Paris, il demanda sa sécularisation, l'obtint, et fut pourvu du prieuré de Sainte-Croix de Provins. L'abbé Favier mourut à Paris, le 31 août 1753. On a de lui : *Lettre sur le Discours de Fontenelle, relatif à la prééminence entre les anciens et les modernes*, Paris, 1699; 2e édition, Rouen, 1703, in-12; *Oraison funèbre du duc de Berry*, Paris, 1714, in-4°; *de Louis XIV*, Metz, 1715, in-4°; *Épîtres en vers à Racine fils, au sujet de son poëme de la Grâce*, Paris, 1730, in-8°; *Trois Lettres au sujet des choses surprenantes arrivées à St.-Médard, en la personne de l'abbé Bescherand*, 1731, in-4°; *l'Histoire universelle de Justin*, traduite en français, Paris, 1733, 2 vol. in-12.

FAVIÈRES (Edme-Guillaume-François de), auteur dramatique, né en 1755, entra dans la carrière de la magistrature, et obtint une charge de conseiller au parlement de Paris. A la suppression de l'ordre judiciaire, il se retira dans une campagne près de Versailles, et parvint à se faire oublier pendant la Terreur. Les lettres, qu'il avait cultivées jusqu'alors par délassement, devinrent son unique occupation, et il donna successivement, mais en gardant l'anonyme, une foule de pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent du succès. Il mourut en 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Paul et Virginie*, comédie lyrique en 3 actes, 1791; *Lisbeth*, 1797; *Aline, reine de Golconde*, 1803; *le nouveau Seigneur de village*, etc.

FAVILA, roi des Asturies et de Léon, fils de don Pélage, monta sur le trône en 737. Il ne fut qu'un fantôme de roi, ne s'occupant que de plaisirs. Il aimait passionnément l'exercice de la chasse; un jour, s'étant écarté de sa suite, il fut attaqué et dévoré par un ours. N'ayant pas laissé d'enfants, don Alfonso, son beau-frère, dit *le Catholique*, lui succéda en 739.

FAVIN. *Voyez* **FAVYN**.

FAVOLI (Hugues), né à Middelbourg en 1523, d'un père pisan et d'une mère zélandaise, après avoir fini ses basses classes dans sa ville natale, fut envoyé continuer ses études à Padoue, et s'y appliqua à la philosophie et à la médecine. En 1545, il voyagea à Rome et à Venise, et rencontra, dans la dernière de ces villes, l'ambassadeur que Charles-Quint envoyait auprès de la Porte-Ottomane. Celui-ci y emmenait, comme son secrétaire de légation, Mathieu Laurin, de Bruges, ancien condisciple de Favoli. Laurin obtint de l'ambassadeur l'admission de Favoli au voyage de Constantinople. Favoli, en s'en retournant, visita quelques îles de la Grèce, et revint l'hiver suivant à Venise, d'où il se rendit dans les Pays-Bas. La ville d'Anvers le nomma son médecin pensionnaire vers 1563, et il y mourut en 1585. A côté de la médecine, Favoli cultivait avec affection les muses latines. Son principal ouvrage est une description en vers latins de son voyage à Constantinople, sous le titre de *Hodæporici Byzantini, libri III*; il l'a dédié au cardinal de Granvelle, Louvain, 1563, in-8°. On a encore de Favoli : *Enchiridion orbis terrarum, carmine illustratum*, Anvers, 1585, in-4°, et une brochure où il examine *quomodo Deus locutus sit cum prophetis*.

FAVORINUS (Varinus ou Guarino), lexicographe, né dans le 15e siècle, à Camerino, suivit à Florence les leçons de Lascaris et de Politien, qui l'aimaient beaucoup, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre de l'ordre de Saint-Benoît, fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), puis conservateur de la bibliothèque des Médicis, évêque de Nocera, et mourut en 1537. Éditeur du *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, in-fol., il a traduit en latin les *Apophthegmes* de Stobée, 1519, in-8°; mais son principal ouvrage est le *Magnum ac perutile dictionarium*, etc., Rome, 1523, Venise, 1713, in-fol.

FAVORINUS, d'Arles, acquit un rang distingué parmi les écrivains grecs de la fin du 1er siècle de notre ère et du commencement du second. Ami de Plutarque, il pouvait, dit-on, rivaliser avec le philosophe de Chéronée pour le nombre et la variété de ses compositions. Cependant aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. On voit dans les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle que Favorinus était également consulté sur les difficultés du latin et du grec. Il était, disait-on, androgyne, ou du moins le son féminin de sa voix et l'absence de barbe le firent passer pour eunuque. On dit qu'en dépit des apparences, Favorinus, dans sa jeunesse, avait eu des passions vives, et qu'il eut même à soutenir un procès scandaleux contre le mari d'une dame romaine, personnage

consulaire. Dans la suite, il disait : « Il y a dans ma vie trois choses étranges : étant Gaulois, de parler grec; eunuque, d'être accusé d'adultère; et de vivre, étant mal avec l'empereur. » Ce dernier mot avait trait à ses différends avec Adrien, qui avait la manie de s'entourer de philosophes et de grammairiens, d'argumenter contre eux, mais ne pardonnait pas à qui l'emportait sur lui. Il mourut vers les dernières années du règne d'Adrien, léguant sa maison de Rome et sa bibliothèque au célèbre Hérode Atticus qui l'appelait ordinairement son père et son maître. Les auteurs anciens citent de Favorinus des *Mémoires*, en plusieurs livres, où Diogène de Laërce a souvent puisé pour les vies des philosophes; un traité de la *Philosophie d'Homère; sur Platon; sur Socrate et sa science de l'amour; Alcibiade; sur la ville Cyrène; un livre de sentences* (gnomologica); *A Epictète; sur la manière de vivre des philosophes; sur l'Académie*. Il avait donné pour titre à ce dernier ouvrage le nom de *Plutarque*.

FAVORITI (Augustin), l'un des poëtes de la Pléiade latine, qui brillait en Italie dans le 17ᵉ siècle, né à Lucques en 1624, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit à Rome où ses talents lui méritèrent bientôt d'illustres amis. Le cardinal Fabio Chigi, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, se déclara, l'un des premiers, son protecteur. Honoré de la charge de secrétaire du sacré collége, il fut presque constamment employé dans les affaires importantes, et mourut le 13 novembre 1682. Comme le chancelier Bacon, Favoriti ne pouvait supporter l'odeur de la rose. Il ne faisait par jour qu'un seul repas, et si frugal qu'on était surpris qu'il pût vivre avec un pareil régime. Ses poésies ont été recueillies avec celles des autres poëtes de la Pléiade, sous ce titre : *Septem illustrium virorum poemata*. L'édition d'Amsterdam, 1672, in-8°, sortie des presses d'Elzevir, est d'une beauté admirable. A la suite de ses vers, on trouve deux *Oraisons funèbres*, prononcées par Favoriti devant le conclave, l'une d'Alexandre VII, son bienfaiteur, et l'autre de Clément IX.

FAVRAS (Thomas Mahi, marquis de), né à Blois en 1745, fit la campagne de 1761 dans les mousquetaires, fut fait plus tard lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère du roi, et se démit de cette charge en 1775. Il commandait une légion en Hollande lors de l'insurrection de 1787 contre le stathouderat. Accusé à la fin de 1789 d'avoir tramé contre la révolution, il montra dans sa défense beaucoup de calme et de présence d'esprit, et monta sur l'échafaud le 19 février 1790. Il a laissé des *Mémoires* relatifs aux troubles de Hollande.

FAVRAT (François-André de), général au service de Prusse, et gouverneur de la place de Glotz, mort en 1804, à 74 ans, était doué d'une force physique extraordinaire. On dit qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et qu'il lui arriva plusieurs fois de porter sur son épaule une pièce de canon comme un soldat porte son arme. Il a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne, depuis* 1794 *jusqu'en* 1795, Berlin, 1799, in-8°.

FAVRAT (Louis), médecin, né vers 1735, à Wurtzbourg, fréquenta dans sa jeunesse les principales universités d'Allemagne, et reçut, en 1757, le grade de docteur à la faculté de Bâle. Il s'établit ensuite à Payerne (*Paterniacum*), petite ville de Suisse, où il partagea son temps entre l'exercice de son art et la culture des sciences. C'est de cette ville qu'est daté l'avis au lecteur dont il a fait précéder l'ouvrage suivant : *Aurea Catena Homeri, id est concatenata natura, historia physico-chimica*, Francfort et Leipzig, 1763, 1 vol. in-8°. Dans cet avis, Favrat nous apprend qu'il a traduit de l'allemand cet ouvrage dont l'auteur anonyme vivait au commencement du 17ᵉ siècle. C'est un traité d'alchimie ou de chimie, composé dans un temps où les principes de cette science n'étaient connus que d'un petit nombre d'adeptes.

FAVRE (Pierre), jésuite, le premier des compagnons de saint Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Sainte-Barbe à Paris, né en 1506, au hameau de Villeret, diocèse de Genève, contribua par son exemple à la réforme et à la conversion des ecclésiastiques et des moines corrompus, et, par son zèle ardent, à la propagation de l'ordre des jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome le 1ᵉʳ août 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles du P. Canisius. Sa *Vie*, par Nicolas Orlandini, a été publiée à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8°.

FAVRE (Antoine), né le 4 octobre 1557, à Bourg en Bresse, province qui était alors sous la domination des ducs de Savoie, fit son cours de droit à Turin, après avoir fait d'excellentes études à Paris dans le collége des jésuites. Il n'avait que 23 ans lorsqu'il publia les trois premiers livres *Conjecturarum juris civilis* (Lyon, 1580, in-4°). Le duc de Savoie Charles-Emmanuel Iᵉʳ le nomma en 1581 juge-mage de Bresse, quoiqu'il fût loin d'avoir l'âge de 30 ans exigé pour cette charge; et trois ans après le rappela pour être sénateur au sénat de Savoie, dont il devint ensuite premier président en 1610. Les nombreuses missions dont Favre était chargé par la confiance de son prince, le détournaient fréquemment de son assiduité au sénat; il avait séjourné neuf mois à Paris et à Fontainebleau pour le service de la duchesse de Nemours. Il fut, en 1611, employé presque toute l'année à lever des troupes en Savoie pour l'armée de son souverain, et à veiller aux approvisionnements nécessaires. Appelé à Turin, en 1614, pour l'affaire de la succession du Montferrat, il fut nommé membre de l'Académie de belles-lettres que le cardinal Maurice de Savoie venait de fonder dans cette ville, et en 1618 il fut nommé avec saint François de Sales pour accompagner à Paris le même prince, chargé d'y négocier le mariage de Victor Amédée Iᵉʳ avec Madame Christine de France, fille d'Henri IV. Louis XIII, qui désirait se l'attacher, lui fit les offres les plus séduisantes, et n'ayant pu lui rien faire accepter, il accorda une pension de 2,000 livres à son deuxième fils (Vaugelas) qui déjà s'était fixé à Paris. L'année précédente, le marquis de Lans, gouverneur de Savoie, ayant été aussi envoyé en France pour d'autres affaires, le président Favre avait été nommé pour le remplacer dans le commandement général du duché; et tel était son désintéressement, qu'après avoir rempli les deux places les

plus éminentes de son pays, il ne fut jamais riche. A sa mort, arrivée à Chambéri le 28 février 1624, il n'avait pas augmenté de 1,000 livres de rente le patrimoine qu'il avait reçu de ses ancêtres. Il est vrai que ses charités étaient immenses, le secrétaire qui l'accompagnait lorsqu'il allait au sénat, avait ordre de donner quelque chose à tous les pauvres qui se trouvaient sur sa route. Ses aumônes s'élevaient régulièrement chaque année à mille ducatons (6,700 fr. de notre monnaie actuelle), et dans les temps de disette il vendait une partie de son argenterie pour les rendre plus abondantes. Les principaux ouvrages du président Favre ont été recueillis à Lyon en 10 vol. in-fol. (*Ant. Fabri opera juridica*). Cette collection comprend : *Jurisprudentiæ papinianeæ scientia*, 1658; *De erroribus pragmaticorum*, 1658, 2 vol.; *Rationalia*, 1659-1663, 5 vol.; *Codex Fabrianus*, 1681; et *Conjecturarum libri XX*, 1661. On a encore quelques autres écrits de jurisprudence moins remarquables : une tragédie intitulée : *les Gordians et Maximin*, en 5 actes et en vers, dédiée à Charles-Emmanuel, duc de Savoie, Chambéry, 1589, in-4°; *Centuries de quatrains moraux*, dédiées à Mademoiselle Marguerite, princesse de Savoie, in-8°, souvent réimprimées, etc.

FAVRE (Cl.). *Voyez* **VAUGELAS**.

FAVYN (André), avocat à Paris au commencement du 17e siècle, s'appliqua à l'étude des antiquités de la monarchie française. On a de lui les ouvrages suivants : *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613, in-8°; *le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, etc., Paris, 1620, 2 vol. in-4, fig., curieux et très-recherché; *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et conquêtes de ses rois*, ibid., 1622, in-fol. On reproche à l'auteur d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé beaucoup de faits qu'on ne peut admettre d'après lui.

FAWCET (Sir William), né à Shipdenhall, près d'Halifax, dans le comté d'York, montra dès son enfance une vocation décidée pour l'état militaire, et ayant obtenu une commission d'enseigne dans le régiment du général Oglethorpe, qui était alors en Géorgie, il préféra cependant d'aller faire la guerre en Flandre comme simple volontaire. Ayant épousé une personne riche et d'une bonne famille, il céda aux instances de ses amis en résignant une commission qu'il venait d'obtenir; mais il ne tarda pas à regretter un genre de vie qui paraissait être le seul qui lui convînt, et acheta une nouvelle commission d'enseigne dans le 3e régiment des gardes. Dans les heures de loisir que lui laissait son service il traduisit du français les *Rêveries* du comte de Saxe; imprimé en 1757, in-4°. Il traduisit de l'allemand *les Règlements pour la cavalerie prussienne*, 1757; *les Règlements pour l'infanterie prussienne*, et la *Tactique prussienne*, 1759. Il fut élevé au grade d'adjudant dans les gardes, devint aide de camp du général Éliot en Allemagne pendant la guerre de sept ans, et ensuite du marquis de Granby, dont il fut de plus l'ami et le secrétaire. Il eut une compagnie dans les gardes, avec le rang de lieutenant-colonel dans l'armée. Il était colonel du 3e régiment de dragons des gardes et gouverneur du collége de Chelsea lorsqu'il mourut à Westminster le 19 mars 1804.

FAWKES (Guy ou Guido), officier anglais, soldat de fortune, avait couru l'Europe et se trouvait à Londres sans ressources, lorsqu'il entra dans la conspiration dite *des poudres*, ourdie par Robert Catesby contre Jacques Ier d'Angleterre. On sait que ce prince, cédant aux exigences de ses favoris écossais, leur abandonnait les biens qu'il enlevait aux catholiques. Catesby, l'une des victimes de ces libéralités du roi, voulut délivrer l'Angleterre des malheurs auxquels elle semblait condamnée, et se réunit avec une dizaine d'amis pour faire périr d'un seul coup le roi et les membres du parlement. Fawkes, déguisé en domestique d'un des seigneurs de la cour, loua auprès du palais de Westminster, une petite maison dans laquelle, avec ses compagnons, il commença, le 11 décembre 1604, une mine qui devait s'étendre presque sous la salle du parlement. En creusant ils arrivèrent à un caveau dont la voûte soutenait l'édifice de Westminster. Ils louèrent ce caveau pour le prétendu maître de Fawkes, et y introduisirent une quarantaine de barils de poudre. Fawkes se chargea de mettre le feu à la mine. La prorogation du parlement fit ajourner le plan des conjurés. Sur ces entrefaites, l'un d'eux, Tresham écrivit à son beau-frère Monteagle, membre du parlement, qu'il le suppliait de ne pas se trouver à Westminster le jour où le roi irait au parlement. Cette lettre, communiquée au roi, donna l'éveil; Jacques Ier ordonna de visiter les souterrains du palais : le 5 novembre 1605, on y trouva Fawkes qui venait de terminer ses préparatifs; botté et éperonné il avait dans sa poche trois allumettes, un briquet, et derrière la porte était cachée une lanterne sourde. Les autres conjurés, apprenant l'arrestation de Fawkes, prirent la fuite, furent bientôt atteints, ramenés à la Tour de Londres, et peu de jours après, ils eurent tous la tête tranchée.

FAWKES (François), poëte anglais, né vers 1721, dans le comté d'York, entra dans les ordres, et occupa successivement la cure de Bromhal dans sa province, celle de Croydon au comté de Surrey et les vicariats d'Orpington et de Sainte-Marie Gray, au comté de Kent, qu'il échangea, en 1774, pour le vicariat de Hayes; il mourut le 26 août 1777. On a de lui un recueil de *Poésies*, in-8°, 1761; le *Calendrier poétique*, 1763; le *Magasin poétique*, 1764, etc.; mais il s'est encore fait plus de réputation par ses traductions en vers. On cite de lui des traductions d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus* et *Musée*, 1760, in-12; la traduction des *Idylles de Théocrite*, in-8°, 1767; celle des *Fragments de Ménandre*, insérée dans son recueil de poésies, et celle des *Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, qu'il n'a pas achevée, mais qui l'a été depuis sa mort par M. Meen, et publiée in-8°, l'année 1780.

FAY (du). *Voyez* **DUFAY**.

FAYD'HERBE (Lucas), né à Malines le 20 janvier 1617, fut élève de Rubens pendant trois ans, et exécuta pour le cabinet de son maître, et d'après ses propres dessins, plusieurs figures en ivoire qui passèrent ensuite dans la galerie de l'électeur palatin. Excellent sculpteur, Fayd'herbe était aussi un des meilleurs architectes de son temps. Il fit bâtir, en 1678, l'église de Notre-Dame d'Hanswyck à Malines. On admire encore de lui le maître-autel de l'église métropolitaine de sa ville natale. Il se préparait à visiter l'Italie, lorsque l'amour dérangea ce projet : il se maria, en 1640, avec Marie Snyers qui lui

donna six garçons et autant de filles. Deux de ses fils, Lucas et Henri, furent ses élèves. Le premier joignit le talent de sculpteur à celui d'architecte ; le second, préférant la poésie à la sculpture, n'exécuta que de petites figures en albâtre. Fayd'herbe ne quitta jamais sa ville natale, où il mourut le 31 décembre 1694. Il s'y était fait bâtir une maison dans la rue du Brul : cette maison a subi peu de changements : on y trouve plusieurs de ses bas-reliefs qui ornent des cheminées qu'on a laissées intactes. Un grand nombre de ses statues, bas-reliefs, mausolées, etc., se trouvent dans les principales villes de la Belgique.

FAYDIT ou **FAIDIT** (Cancelm, ou Anselm), troubadour, né à Uzerche dans le Limousin, eut une jeunesse déréglée ; il épousa en Provence une fille de mauvaises mœurs, mais qui était belle, spirituelle, et chantait agréablement des chansons. Après avoir couru le monde en histrion et en jongleur, quelques-unes de ses productions lui méritèrent la protection de Richard, comte de Poitou, qui, en 1189, succéda au trône d'Angleterre ; dès lors il fut mis au nombre des troubadours. Faydit s'embarqua pour la croisade à la suite de laquelle Richard Cœur de Lion, son bienfaiteur, éprouva de grands malheurs ; mais si le poëte ne se fit pas remarquer pendant son séjour à la terre sainte, ses meilleurs vers furent les stances qu'il composa sur la mort de ce monarque en 1199. Ce troubadour vécut aussi à la cour du marquis de Montferrat et à celle de Raymond d'Agoult, l'un des plus riches seigneurs de la Provence. Il mourut en 1220 à la cour de ce dernier. On a de ce troubadour plus de cinquante pièces de vers.

FAYDIT (Pierre-Valentin), prêtre, de Riom en Auvergne, né dans la première moitié du 17e siècle, mort en 1709. Il fut accusé tour à tour de schisme, de trithéisme, de novatianisme. Il avait débuté à Paris par un sermon prêché dans l'église de Saint-Jean en Grève, où il comparait audacieusement la conduite d'Innocent XI envers la France, à celle des prélats les plus décriés dans l'histoire par leurs injustices ; il se réfuta vivement dans un sermon imprimé à Liége, et se défendit avec tout autant de vigueur dans un autre imprimé à Maestricht. La congrégation de l'Oratoire, dont Faydit faisait partie, ne lui permit pas de prendre fait et cause en main pour Descartes, et le congédia à l'occasion de son traité : *De mente humanâ, juxtà placita neotericorum*. On a de lui : le traité *De mente humanâ*, 1670 ; l'Extrait du *Sermon de saint Polycarpe*, 1687, réimprimé à Liége en 1689, sous le titre : *Conformité des Églises de France avec celles de l'Asie et de Syrie, du 2e et du 3e siècle, dans leurs différends avec Rome ; Mémoires contre les Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique de M. de Tillemont*, Bâle, 1695, in-4° ; *Éclaircissements sur la doctrine et sur l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*, Maestricht, 1695, in-8°, etc.

FAYE (Barthélemi), sieur d'Espeisses, d'une ancienne famille de Lyon, s'acquit une grande réputation par son savoir et sa capacité. François Ier le nomma en 1541 conseiller au parlement de Paris ; il remplit cette place avec honneur, fut pourvu de celle de président à la cour des enquêtes, et mourut dans un âge avancé. On a de ce savant magistrat un ouvrage intitulé : *Energumenicus et alexiacus*, Paris, 1571, in-8°. Cujas lui a dédié les deux premiers livres de ses *Observations*.

FAYE (Jacques), fils du précédent, seigneur d'Espeisses, naquit en janvier 1543. Maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, il accompagna ce prince en Pologne, fut envoyé vers la reine mère à la mort de Charles IX, et revint ensuite à la diète de Stendzig, où il empêcha la nomination de l'Empereur. Avocat général au parlement de Paris en 1580, il montra en diverses occasions, notamment aux états de Blois, son éloquence et sa fermeté. A la journée des Barricades, il quitta Paris et fut créé président. Il maintint le parlement à Tours, ménagea l'entrevue entre Henri III et Henri IV, et mourut au siége de Senlis le 20 septembre 1590.

FAYE (Charles), sieur d'Espeisses, fils du précédent, conseiller au parlement de Paris, et ambassadeur en Hollande, né à Paris vers 1577, mort le 5 mai 1638, est auteur de *Mémoires sur les événements du temps, de* 1607 à 1609, Paris, 1632, in-8° ; *Négociations diplomatiques*, 6 vol. in-fol., déposées à la Bibliothèque du roi à Paris.

FAYE (Charles), oncle du précédent, abbé de Saint-Fuscien, conseiller clerc du parlement de Paris, et archidiacre de Notre-Dame, a laissé un ouvrage sur les *Bulles monitoriales de Grégoire XIV*, Tours, 1591 ; 2e édition, 1593, in-8°. On lui attribue encore une réponse à l'ouvrage de Genebrard : *Excommunication des ecclésiastiques qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois, après le massacre du cardinal de Guise.*

FAYE. *Voyez* **LAFAYE.**

FAYE (Jacques de la), en latin *Fayus*, savant théologien, et l'un des adversaires du fameux Toland, vivait au commencement du 18e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il remplissait les fonctions de prédicateur de l'église anglaise d'Utrecht, lorsqu'il publia l'ouvrage suivant : *Defensio religionis nec non Mosis et gentis judaicæ contra duas dissertationes Joh. Tolandi*, etc., Utrecht, 1709, in-8° de 230 pages.

FAYE (Jean la) a donné des éditions augmentées, des *Délices de l'Italie*, par Rogissard, Leyde, 1709, 6 vol. in-12 ; et des *Éloges des hommes savants*, par Reissier, ibid., 1715, 4 vol. in-12. C'est sans doute au même qu'il faut attribuer le *Mémoire bibliographique sur la collection des Républiques, imprimée par les Elzevir*, in-12, inséré dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, tome II, 2e partie, pages 149 à 162.

FAYEL. *Voyez* **COUCY.**

FAYETTE (Gilbert MOTIER de la), maréchal de France, issu d'une très-ancienne famille d'Auvergne, servit avec distinction en Italie, défendit Bologne contre les Vénitiens, suivit le duc de Bourbon au siége de Soubise, et reçut de prince le titre de lieutenant général en Languedoc. Créé capitaine général du Lyonnais par Charles VII, il battit les Anglais à Baugé en 1422, marcha au secours d'Orléans, fut nommé maréchal, accompagna le roi à Reims, signa, en qualité de ministre plénipotentiaire, le traité de paix d'Arras en 1435, contribua par sa valeur et ses talents à l'expulsion des Anglais, et mourut le 23 février 1464.

FAYETTE (Marie-Paul-Jean-Roch-Yves-Gilbert MOTIER, marquis de la), naquit en 1757 à Chavagnac (Auvergne). A 16 ans il épousa Mlle de Noailles, fille du

riche duc d'Ayen ; il n'en avait que 20 lorsque dans l'été de 1777, il partit sur un navire qu'il avait frété lui-même, pour aller combattre dans les rangs des Américains. Revêtu du grade de major général dans l'armée des États-Unis, il fut blessé près de Philadelphie, dans la première affaire à laquelle il prit part. Le sang-froid qu'il montra dans cette occasion accrut la confiance qu'on avait en lui, et dès lors il se dévoua tout entier à la cause américaine, qu'il servit de son épée et de sa fortune, par les armes et par les négociations, et qu'il contribua plus que personne à faire triompher en préparant la défaite de l'armée anglaise et la capitulation d'York-Town en 1781. De retour en France, il concourut avec l'illustre Malesherbes à toutes les améliorations que réclamait la philosophie au nom de l'humanité et des lumières. Dans les deux assemblées des notables, il se fit remarquer par la hardiesse de ses propositions. Député de la noblesse d'Auvergne en 1789 aux états généraux, il appuya, le 8 juillet, la motion de Mirabeau pour l'éloignement des troupes, et, le lendemain, fit adopter le projet de la déclaration des droits de l'homme. Vice-président de l'assemblée, il se rendit, le 15, à la tête d'une députation chargée de calmer les esprits échauffés par les événements qui s'étaient passés la veille. Dans ce moment quelques personnes s'occupant de l'organisation d'une garde nationale, la Fayette en fut nommé commandant tout d'une voix. Quelques jours après, en prenant la cocarde tricolore comme un symbole de la liberté naissante, il dit: *Cette cocarde fera le tour du monde*. N'ayant pu s'opposer aux massacres de Foulon et Berthier, il donna sa démission; mais les instances qui lui furent faites le décidèrent à reprendre le commandement. Le 5 octobre, après une émeute, il conduisit une partie de la garde nationale à Versailles pour protéger la famille royale menacée, et le 7 il la ramena dans Paris. Lors de la fuite de Louis XVI, il se vit accusé par les uns d'avoir laissé partir le roi, et par les autres de l'avoir fait arrêter. Dans cette grave circonstance il protégea comme toujours la famille royale, mais il approuva la suspension de Louis XVI, et ne reconnut les droits de ce prince qu'après qu'il eut accepté la constitution. Le décret qui rétablissait le roi ayant excité un soulèvement, la Fayette dissipa par la force les attroupements du Champ-de-Mars, après avoir fait publier la loi qui les défendait. Le 8 octobre 1791, lorsqu'il eut fait accepter l'amnistie proposée par Louis XVI, il donna sa démission de commandant de la garde nationale, et quitta Paris. Lors de la première coalition il fut mis à la tête d'une des trois armées destinées à agir sur les frontières du Nord, et remporta quelques avantages à Philippeville et à Maubeuge. Dénoncé pendant ce temps-là par les meneurs de la société des jacobins, il signala leurs manœuvres à l'assemblée législative, et quelques jours après vint lui-même à la barre demander la punition des attentats du 20 juin; il repartit avec la triste conviction que sa popularité s'était évanouie. Décrété d'accusation après le 10 août, il ne lui resta d'autre parti que de chercher un asile dans les pays étrangers; il fut arrêté par les Autrichiens à Namur, et conduit dans les cachots d'Olmütz, où Mme de la Fayette, sortie des prisons de la Terreur, vint le rejoindre avec ses deux filles et partager sa longue captivité. Les victoires de Bonaparte en Italie lui permirent de réclamer la liberté de la Fayette; il en fit une des conditions du traité de Léoben; mais la Fayette n'osa pas rentrer en France, où les partis étaient encore soulevés, et il vint habiter Kiel avec sa famille. Ce ne fut qu'après le 18 brumaire qu'il revint habiter sa terre de Fontenoy, près de Chaulnes. Il refusa la place de sénateur qui lui fut offerte par le premier consul, et, lors de l'établissement de l'empire, cessa d'avoir aucune relation avec le chef du gouvernement. A la restauration il vit une seule fois le roi et Monsieur, dont il fut bien accueilli. Dans les cent jours, député par le département de Seine-et-Marne, à la chambre des représentants, il en fut élu vice-président; fit, après la bataille de Waterloo, décréter que l'assemblée était en permanence, fut l'un des commissaires envoyés près des puissances alliées pour demander une suspension d'armes, protesta contre la violence dont les vainqueurs avaient usé pour dissoudre le corps législatif, et se retira dans sa terre de la Grange, où il vécut dans la retraite. Député en 1818 par le département de la Sarthe, il prit place à la chambre sur les bancs de l'extrême gauche. Rendu à la vie privée, le vieux compagnon de Washington sentit le désir de revoir le peuple pour lequel il avait combattu dans sa jeunesse: il partit pour l'Amérique en 1824. Son séjour dans les États de l'Union fut une suite de fêtes où se retrempa son enthousiasme républicain, et lorsque en 1827 il fut envoyé de nouveau à la chambre par l'arrondissement de Meaux, on l'y vit défendre avec une nouvelle ardeur les principes démocratiques. Il avait prévu la chute du trône de Charles X, et lorsque ce grand événement s'accomplit en 1830, il refusa toutes les propositions du vieux roi, en déclarant qu'*il était trop tard;* il contribua beaucoup à rattacher les hommes les plus exaltés à la nouvelle dynastie, en annonçant qu'on allait voir l'alliance de la *monarchie* et des *institutions républicaines*. Nommé dans les premiers jours de la révolution de juillet commandant en chef des gardes nationales de France, il ne garda que peu de temps ce titre; reparut bientôt dans les discussions parlementaires hostile au pouvoir qu'il avait tant contribué à établir, et mourut en 1834, le 20 mai, à Paris, des suites de la fatigue qu'il avait éprouvée en suivant à pied le convoi du député Dulong. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Picpus. Les *Mémoires de la Fayette* ont été publiés par sa famille, sur les manuscrits originaux, 1837-1838, 6 vol. in-8.

FAYETTE (Louise MOTIER de la), célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Louis XIII conçut pour elle une passion violente; mais Mlle de la Fayette sut au milieu des séductions de toute espèce résister aux désirs du roi, et conserva sa vertu en renonçant à la cour en 1637, pour s'enfermer dans un couvent où elle mourut en 1665. Mme de Genlis a donné un roman historique intitulé: *Mademoiselle de la Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12.

FAYETTE (Marie-Madeline PIOCHE de la VERGNE, comtesse de la), née au Havre en 1632, reçut des leçons de Ménage et du P. Rapin, fut introduite de bonne heure à l'hôtel de Rambouillet, se fit connaître par la justesse et la solidité de son esprit, eut pour amis les hommes les plus célèbres, entre autres la Fontaine, vécut dans l'union la plus intime avec le duc de la Ro-

chefoucauld, l'auteur des *Maximes*, et mourut en 1693. Elle s'est fait un nom dans les lettres par ses romans de *Zaïde*, et de *la Princesse de Clèves*; on lui doit aussi une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8°. Ses *OEuvres*, précédées d'une *Notice* par Auger, ont été imprimées avec celles de Mmes de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, et par les soins de MM. Étienne et Jay, 1825, 5 vol. in-8°.

FAYOLLE (Paul-Antoine), né à Paris en 1778, embrassa avec beaucoup d'ardeur la cause de Napoléon, après sa chute, et le suivit à Waterloo; et, lorsque le gouvernement royal fut rétabli pour la seconde fois, il se trouva compromis dans plusieurs entreprises politiques, entre autres l'émeute du mois de juin 1820. Traduit pour ce fait devant les tribunaux, il fut condamné à quelques mois de prison. Atteint bientôt après d'une complète aliénation mentale, il mourut à Charenton en 1828. Il avait publié les deux brochures suivantes que Quérard attribue par erreur à son homonyme, et son cousin : *Lettre d'un Français au roi*, par M. P. A. F. 1815, in-8°; *Journée du Mont-Saint-Jean* par Paul, Paris, 1818, in-8°.

FAYPOULT (Guillaume-Marie), administrateur et homme d'État, né en 1752 d'une famille noble de Champagne, entra de bonne heure au service et était capitaine du génie lorsque le gouvernement français se déclara pour les colonies américaines. N'ayant pu obtenir d'être employé dans cette guerre, il donna sa démission. La culture des sciences occupait ses loisirs quand la révolution survint; il en adopta les principes, fut secrétaire général du ministère de l'intérieur sous Roland, puis ministre des finances sous le Directoire. Proscrit après le 18 fructidor par suite d'un querelle très-vive qu'il avait eue avec Championnet, Faypoult obtint de Napoléon la préfecture de l'Escaut, et administra ce département pendant dix années, au bout desquelles, ayant perdu cette place, il fut appelé en Espagne par le roi Joseph qui lui confia l'administration de ses finances. De retour en France en 1813, il remplit avec plus de zèle que de succès une mission en Italie pour Napoléon, qui, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet de Saône-et-Loire. Après avoir vivement appuyé la résistance des citoyens et de la garnison de Mâcon contre les Autrichiens, il remit cette ville au baron de Frimont, leur général en chef. Fatigué des vexations auxquelles il se trouvait en butte, et surtout de l'incertitude de sa position sous l'autorité immédiate d'étrangers qui affectaient de ne pas reconnaître le gouvernement royal, Faypoult se retira après avoir installé secrètement M. de Rigny, nommé son successeur par le roi. Cet administrateur intègre était de retour à Paris en 1816, et il mourut en 1817 à Augy, près d'Auxerre, dans une honorable pauvreté. On trouve sur lui une notice dans les *Annales politiques, morales et littéraires*, du 25 octobre 1817.

FAZARY (Mohamed-Ben-Ibrahim-Al), un des premiers musulmans qui s'occupèrent d'astronomie, traduisit en arabe, par ordre du calife Mansour, les *Tables calculées selon le Send-Hind*, ouvrage qui avait été présenté à ce calife l'an de l'hégire 157 (de J. C. 772), par un astronome indien.

FAZELLI (Thomas), historien, né dans la Sicile, à Sacca, en 1498, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, professa la philosophie à Palerme, et mourut dans cette ville le 8 avril 1570. On lui doit : *De rebus siculis decades II*. Cette histoire est très-estimée. La meilleure édition est celle de Catane, 1749-1753, 3 vol. in-fol., avec des notes et des additions par Statella.

FAZIO (Barthélemi), historien latin du 15e siècle, naquit à la Spezia, petite ville de la république de Gênes. Alphonse d'Aragon, roi de Naples, l'appela auprès de lui et l'y fixa par ses libéralités. Il lui confia le soin d'écrire son histoire. Il mourut en novembre 1457. Ses ouvrages, qui ne furent imprimés qu'après sa mort, sont : *De bello veneto Clodiano liber*, Lyon, 1558, in-8°; *De humanæ vitæ felicitate*, Anvers, Plantin, 1556, in-8°; *De rebus gestis ab Alphonso primo Neapolitanorum rege commentariorum libri decem*, Lyon, 1560; *De origine belli inter Gallos et Britannos; De viris ævi sui illustribus liber*, 1745, Florence.

FAZZELLO. *Voyez* **FAZELLI.**

FEA (l'abbé Charles), né le 2 février 1753, dans le petit village de Pigna de la vallée d'Oneglia en Piémont, s'appliqua à l'étude de la philosophie, du droit civil et canonique dans l'université de la Sapienza à Rome, où il reçut le bonnet de docteur. Il suivit pendant quelque temps le barreau; mais il l'abandonna pour se consacrer à l'étude de l'archéologie. Le prince Chigi le nomma son bibliothécaire, et il vécut longtemps de cette petite place et du produit de ses publications. Au retour du pape Pie VII, il fut nommé directeur des travaux publics que les Français avaient entrepris sur tous les points. Fea mourut le 18 mars 1834. On a de lui : *l'Integrità del Panteone di Marco Agrippa*, Rome, 1801; *Dei diritti del principato negl' antichi edifizi pubblichi*, ibid., 1806, in-8°; *Descrizione di Roma e dei contorni con vedute*, ib., 1822, 3 vol. in-12; 2e édition, Milan, 1824; *Notizie intorno Raffaello Sanzio d'Urbino ed altri autori*, Rome, 1822.

FEATLY ou **FAIRCLOUGH** (Daniel), théologien anglais, né en 1582 à Charlton, dans le comté d'Oxford, passa en France comme chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques, et y soutint, pendant un séjour de trois ans qu'il y fit, plusieurs disputes contre les plus savants théologiens catholiques. De retour en Angleterre, il devint chapelain de l'archevêque Abbot, qui le nomma recteur de Lambeth. Après avoir occupé différentes cures, il se maria en 1625, et alla vivre à Kennington, près de Lambeth. Il publia l'année suivante un livre intitulé : *Ancilla pietatis*, ou *la Servante dans ses dévotions privées*, dont il y eut 8 éditions avant l'année 1676. Il y ajouta ensuite la *Pratique de dévotion extraordinaire*. Il fut obligé de faire une espèce d'amende honorable aux genoux de l'archevêque de Cantorbéry, Laud, pour avoir, dans l'un de ces deux ouvrages, révoqué en doute l'histoire de S. George, le patron de l'Angleterre. A l'époque de la guerre civile, les soldats du parlement firent des recherches pour se saisir de sa personne, et n'ayant pu le découvrir, s'en consolèrent en détruisant ses propriétés. Nommé en 1643 membre de l'assemblée des théologiens de Westminster, il manifesta des principes de calvinisme qu'on n'attendait pas de lui, et porta témoignage contre l'archevêque Laud; mais son

opposition au *covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut mis en prison. Transféré quelque temps après, par égard pour ses infirmités, au collége de Chelsea, dont il était alors prévôt, il y mourut en avril 1645. De quarante Traités qu'il a écrits, la plupart sont entièrement oubliés. Sa *Vie* a été écrite par J. Featly, son neveu.

FEBRONIUS. *Voyez* **HONTHEIM.**

FEBURE ou **FÈVRE** (Michel) est le nom qu'a pris le père Justinien de Tours, missionnaire, sans doute parce que sa famille le portait ; on ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait toutefois qu'il résida longtemps en Orient. Voici ses ouvrages : *Præcipuæ objectiones muhameticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*, Rome, 1679, in-12; *Specchio, overo descrittione della Turchia*, Rome, 1674, in-12; *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4°.

FÉBURE (Jean ou Jacques le), ou **LE FEBVRE**, né à Gluson, village du Hainaut, entra chez les jésuites, et après les exercices ordinaires, fut chargé d'enseigner la philosophie à Douai. On lui donna ensuite la direction et la présidence du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai, près de Valenciennes. Étant tombé malade, il se fit porter à Valenciennes, où il mourut en 1755. Il est auteur des ouvrages suivants : *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12; *la seule Religion véritable démontrée contre les athées, les déistes*, etc., Paris, 1744, in-8°.

FEBVE, littérateur, mort en 1831, était connu par des *poésies* ingénieuses, et surtout par le talent de faire valoir les ouvrages des autres. Il avait réduit en principe et soumis à des règles fixes *l'Art de la lecture à haute voix et du débit oratoire*, qu'il pratiquait lui-même avec un rare succès, et qu'il enseignait publiquement.

FEBVRE (Jacques FABRI, ou le), dit *d'Étaples*, du nom du village près d'Amiens où il naquit en 1455, enseigna quelque temps les belles-lettres à Paris, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique, à son retour fut attaché à Briçonnet, d'abord évêque de Lodève, puis transféré au siége de Meaux, où le Febvre le suivit comme son grand vicaire. Plus tard il devint précepteur du prince Charles, 3e fils de François 1er. Il mourut en 1536 à Nérac, où la reine de Navarre l'avait emmené. Le Febvre joua un grand rôle dans les querelles théologiques de son temps, et montra, dans les différentes dissertations qu'il publia, de la critique et une connaissance approfondie des langues savantes. On a de lui, entre autres ouvrages: *Psalterium quintuplex gallicum, roman., hebraicum, vetus, conciliatum*, H. Estienne, 1509 et 1513, in-fol., avec de petites notes ; des *Commentaires* sur les Évangiles, Meaux, 1525 ; sur les épîtres canoniques, ibid., 1525 ; une *Version* de la Bible en français, Anvers, 1528, 4 vol. in-8° : c'est l'édition la plus estimée; *De Mariâ-Magdalenâ*, 1516-1518 ; et de *De tribus et unicâ Magdalenâ*, 1519, in-4°.

FEBVRE (Gilbert le), poëte français, né dans la Normandie, au commencement du 16e siècle, a composé des rondeaux, ballades, ou chants royaux en l'honneur de la Vierge, imprimés dans les recueils du temps. Le Febvre prenait la qualité de prince du Puy de Rouen, parce qu'il avait remporté plusieurs prix à l'académie de ce nom.

FEBVRE (Jean le), prêtre, né à Dreux dans le 16e siècle, est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé : *les Fleurs et antiquités des Gaules, où il est traité des anciens philosophes gaulois appelés Druides ; avec la description des bois, forêts, vergers et autres lieux de plaisir situés près de la ville de Dreux*, Paris, 1532, in-8°.

FEBVRE (Nicolas le), prêtre, curé dans la Picardie, au 17e siècle, n'est connu que par une tragédie intitulée : *Eugénie, ou le Triomphe de la Chasteté*, Amiens, 1678, in-12.

FEBVRE. *Voyez* **LEFÈVRE.**

FECHT (Jean), né en 1636 à Sultzbourg, dans le Brisgau, fut reçu licencié en théologie à Giessen en 1666. Il était déjà à cette époque pasteur et président des synodes du comté de Hochberg. Le marquis de Bade-Dourlach le nomma, en 1668, l'un de ses chapelains et professeur d'hébreu et de métaphysique. L'année suivante il fut chargé d'enseigner la théologie, et il s'en acquitta, pendant 20 années, avec une grande distinction. La ville de Dourlach ayant été brûlée par les Français en 1689, Fecht fut appelé à Rostock, où il mourut au mois de mai 1716. Krackewitz prononça son oraison funèbre ; cette pièce fut imprimée la même année avec la liste des nombreux ouvrages publiés par ce savant professeur. En voici les principaux : *Disquisitio de judaicâ Ecclesiâ*, Strasbourg, 1670, in-4°; *Noctes christianæ*, Dourlach, 1677 ; Leipzig, 1706, in-8°; *Historiæ ecclesiasticæ seculi à nato Christo sexti decimi supplementum*, Dourlach, 1684, in-4°; *De origine et superstitione missarum in honorem sanctorum celebratarum*, Rostock, 1707, in-4°; *Philocalia sacra*, 1708, in-4°; *Historia colloquii Emmendingensis inter Pontificios et Lutheranos anno 1590, instituti*, Rostock, 1709, in-8°; *Notice de la religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8°.

FECKENHAM (Jean de), ainsi nommé du lieu de sa naissance (la forêt de Feckenham, dans le comté de Worcester), naquit dans les 10 ou 11 premières années du règne de Henri VIII, de pauvres paysans. Son véritable nom était *Howman*. Son goût pour l'étude engagea le curé de sa paroisse à le faire entrer dans le monastère d'Evesham, couvent de bénédictins, d'où il fut envoyé à Oxford dans le collége de cet ordre, nommé collége de Glocester. Il prit les ordres, et fut successivement chapelain de l'évêque de Worcester, et de Bonner, évêque de Londres. Lorsque en 1549, sous Édouard VI, l'évêque fut dépouillé de son évêché, Feckenham fut mis à la Tour, où il demeura jusqu'à l'avènement de la reine Marie. (1553); Feckenham rentra dans ses fonctions près de l'évêque, et fut nommé chapelain de la reine, qui l'envoya à l'infortunée Jeanne Grey, quatre jours avant sa mort, pour essayer de la convertir au catholicisme. Il fut ensuite promu à plusieurs bénéfices, et enfin à l'abbaye de Westminster, qu'il posséda jusqu'à sa suppression, sous le règne d'Élisabeth. Celle-ci, à son avènement au trône, lui offrit, dit-on, l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il se soumettrait aux lois nouvelles introduites dans l'Eglise d'Angleterre. Feckenham refusa, et il s'opposa dans la chambre des pairs, où il siégeait en qualité d'abbé

mitré, à toutes les mesures tendantes à l'établissement de la réformation, ce qui le fit remettre en 1560 à la Tour, d'où il ne sortit, en 1563, que pour y rentrer bientôt après. Il passa le reste de sa vie dans des alternatives de captivité et d'une liberté incertaine, souvent même incomplète, et mourut enfin en 1585, prisonnier dans l'île d'Ely. Il fut le dernier abbé de Westminster et le dernier abbé mitré qui siégea dans la chambre des pairs. On ne connaît de lui que le récit de sa *Conférence avec Jeanne Grey*, Londres, 1554, in-8°, et 1626, in-4°, quelques sermons et oraisons, et quelques écrits contre diverses mesures de la réformation.

FEDELE (Cassandra), née à Venise en 1465, morte en 1558, supérieure du couvent des hospitalières de Saint-Dominique à Venise, où elle s'était retirée après la mort de son époux, Jean Marie Mapelli, médecin de Vicence, se distingua par une connaissance approfondie des lettres grecques et latines, de la philosophie, de l'histoire, de la théologie, et surtout de l'éloquence: elle fut en relation avec le pape Léon X, Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Aragon, et les hommes les plus illustres de son temps. On a de cette femme célèbre des *Discours* prononcés en diverses occasions solennelles, et des *Lettres*, recueillies par Philippe Tomasini, Padoue, 1636, in-8°.

FEDELISSIMI (Jean-Baptiste), médecin de Pistoie, vivant à la fin du 16e et au commencement du 17e siècle cultiva les muses sans négliger la médecine. On a de lui: *Il giardino morale*, en vers lyriques toscans, Florence, 1594; *Pastorale carmen*, Florence, 1599; *Centurie d'osservazioni thaumafisiche*, Bologne, 1619; *Lexicon herbarum*, 1636, etc.

FEDELISSIMI (Rainero), frère du précédent, aussi médecin, a publié: *Enchiridion pharmaceuticum medicamentorum omnium quæ in antidotario Florentino continentur*, Bologne, 1617, in-12.

FEDERICI (Étienne), savant jurisconsulte, né dans le 15e siècle, se rendit jeune à Paris pour y compléter ses études; et de retour dans sa ville natale, obtint diverses charges de magistrature. On a de lui: *Opus de interpretatione juris*, Brescia, 1496, in-fol., réimpr. plusieurs fois.

FEDERICI (Louis), littérateur, de la famille du précédent, né vers 1540 à Brescia, se fit agréger au collége des avocats de cette ville. Dans ses loisirs il cultivait la poésie, et composait avec une égale facilité des vers en latin et en italien. Il mourut vers 1607, laissant en manuscrit quelques *satires*, des *notes* sur le droit, et un ouvrage inachevé: *Della vera filosofia e delle leggi*.

FEDERICI (Marc-Antoine), Brescian, a publié un ouvrage intitulé: *Æstates patavinæ*, Padoue, 1595, in-4°.

FEDERICI (Jérôme), criminaliste, a laissé des résolutions de quelques cas, imprimées à la suite des *Responsa criminalia* de Prosper Farinacci, Venise, 1616, in-folio.

FEDERICI (D. Placide), né en 1759 à Gênes, embrassa la vie religieuse dans la célèbre congrégation du Mont-Cassin, consacra ses loisirs à l'étude des antiquités ecclésiastiques, et mourut en 1785, vicaire général de l'abbaye de Volterra, laissant la réputation d'un savant consommé. D. Placide n'avait cependant publié que le 1er volume de l'histoire du monastère de Pomposa, sous ce titre: *Rerum pomposianarum historia, monumentis illustrata*, Rome, 1781, in-4°.

FEDERICI (le P. Dominique-Marie), écrivain savant et laborieux, mais très-paradoxal, naquit en 1739 à Vérone. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre des dominicains, il fut chargé d'enseigner la théologie, occupa pendant plusieurs années les chaires d'Udine, de Padoue et de Trévise, où il mourut au mois de décembre 1808. On a de lui: *Storia di cavalieri Gaudenti*, Venise, 1787, 2 vol. in-4°; *Memorie trevigiane sulle opere di disegno*, ibid., 1803, 2 vol. in-4°; *Memorie trevigiane sulla tipographia del secolo XV*, ibid., 1805, in-4°; *Esame critico apologetico della letteratura trevigiana del secolo XVIII*, ibid., 1807.

FEDERICI (J. B. Camille-Frédéric VIASSOLO, connu sous le nom de CAMILLE), célèbre auteur dramatique italien, né en 1751 à Garessio, dans le Piémont, fit ses études à Turin, y exerça quelque temps la profession d'avocat et obtint en 1784 une charge de judicature à Govone, bourg de la province d'Asti. Nommé ensuite juge royal à Moncaglieri, petite ville près de Turin, Viassolo devint amoureux de Camille Ricci, actrice de Turin. Il quitta sa place, se voua au théâtre et s'engagea sous le nom de Federici dans une troupe de comédiens. Il était en 1787 à Venise, d'où il se rendit à Padoue et s'y maria. Fixé dans cette ville, il y trouva des amis dont les soins lui furent très-utiles pendant une maladie grave, qui mit longtemps ses jours en danger. Il recouvrait à peine la santé, lorsqu'il eut le chagrin d'apprendre que ses comédies, jusqu'alors inédites, avaient été imprimées sans sa participation. Plus tard il entreprit de donner lui-même une édition de ses ouvrages; mais le 4e volume venait de paraître lorsqu'il mourut le 23 décembre 1802. La meilleure édition des *OEuvres* de Federici est celle de Venise, 1807-16, 14 vol. petit in-8°. Le nombre de ses comédies s'élève à 56. Celle qui est intitulée *la Bugia viva poco* (le mensonge ne va pas loin) a été transportée sur la scène française, sous le titre de *la Revanche*, par MM. Roger et Creuzé de Lessert. M. Visconti (Sigismond) a traduit *le Remède pire que le mal*, dans le tome IX des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, et l'a fait précéder d'une *Notice* sur l'auteur.

FEDERMANN (Nicolas), voyageur allemand, né à Ulm en Souabe, embrassa l'état militaire, et y acquit une expérience qui fit agréer ses services par les Welser, riches négociants d'Augsbourg, auxquels Charles Quint concéda la province de Venezuela, dans l'Amérique méridionale, en payement des sommes qu'il leur avait empruntées. Federman, nommé capitaine d'une compagnie de soldats espagnols et accompagné de mineurs, s'embarqua le 20 octobre 1529, à San-Lucar de Barameda en Andoulasie: le vaisseau fut poussé sur Lancerote une des Canaries, où des Arabes, venus des côtes d'Afrique voisines, attaquèrent les Européens et leur firent des prisonniers, au nombre desquels se trouvait Federman. Sorti de captivité, il continua sa route, et atterrit à Saint-Domingue, où déjà la population indigène était presque totalement exterminée, et enfin arriva près de Coro. Le gouverneur A. Dalfinger étant parti de cet établissement à la fin de juin 1530, Federmann le remplaça. Il fit une expédition vers le sud-ouest et, chargé d'un mince butin en or, revint vers la côte qu'il suivit jusqu'à Coro, où il rentra le 17 mars 1531, et remit

l'autorité entre les mains d'A. Dalfinger. La fièvre l'y retint jusqu'au 9 décembre ; alors il partit pour Saint-Domingue et, le 16 janvier 1532, débarqua heureusement à Séville. Il salua l'Empereur qui se trouvait à Medina del Campo. Enfin le 31 août, il revit Augsbourg. Il y écrivit la relation de son voyage, la laissa aux mains de Jean Kiefhaber, son beau-frère, bourgeois d'Ulm, puis il alla de nouveau tenter la fortune en Amérique : on ignore l'époque de sa mort. Sa relation parut en allemand sous ce titre : *Belle et agréable narration du premier voyage de Nicolus Federmann le jeune, d'Ulm, aux Indes de la mer Océane*, etc., Haguenau, 1557, in-8°. M. Henri Ternaux l'a traduite en français, et l'a insérée dans le recueil qu'il publia sous ce titre : *Voyages, Relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois en français*, Paris, 1837.

FEDOR IWANOWITSCH, souverain de Russie, le dernier de l'ancienne dynastie de Rurik, né en 1557, monta sur le trône en 1584, et mourut en 1598, empoisonné, dit-on, par Boris Godounof, son beau-frère, qui régnait sous le nom de Fédor, et devint son successeur. C'est sous le règne de ce prince que l'Église russe obtint du patriarche de Constantinople (1588) de nouvelles prérogatives qui la rendirent indépendante, et par la suite autorisèrent Pierre Ier à s'en déclarer le chef.

FÉDOR II ALEXIEWITSCH, czar de Russie, petit-fils de Michel Romanoff, qui commença une nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitsch, et frère de Pierre le Grand, succéda à son père en 1676, à l'âge de 19 ans, et mourut en 1682. Il signala son règne par plusieurs traits de sagesse, entre autres par l'abolition des anciens registres de la noblesse appelés *livres d'arrangement* (*rodriadnié knigui*), livres sur lesquels on avait coutume d'inscrire depuis une haute antiquité le droit de prééminence de la noblesse de l'empire.

FÉDOTOFF (MARCIEN), né en 1721, mort dans le village de Gribky, district de Mourom, gouvernement de Vladimir, le 18 février 1841, avait conservé ses forces physiques et ses facultés intellectuelles jusqu'à l'âge de 120 ans.

FEDRICI (CÉSAR), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563 pour aller dans l'Inde, parcourut pendant 18 années consécutives les mers de l'Inde jusqu'à Malacca ; et, de retour dans sa patrie en 1583, écrivit en italien et publia la relation de son voyage sous le titre de : *Voyage à l'Inde orientale et au delà*, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ces pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent, etc., Venise, 1587, in-12. Cet ouvrage, utile pour la connaissance du commerce et de la géographie de l'Inde, a été réimprimé dans le 3e vol. de la *Collection* de Ramulio.

FEDRIGOTTI (JÉRÔME), né en 1742 à Sacco di Roveretto, était destiné au barreau ; mais la nature l'avait fait poëte, il s'essaya d'abord avec succès dans la pastorale, dans le genre lyrique, s'éleva depuis à la tragédie, et composa les deux premiers chants d'un poëme dont le héros est *Antoine* le triumvir. Mais attaqué d'une maladie lente, dans laquelle il refusa le secours des médecins, il y succomba en 1776, à 34 ans. Ses *poésies*, qui n'ont point encore été réunies, sont éparses dans les *Raccolte*, et conservées dans les archives de l'académie des *Agiati* dont il était membre.

FEHLING (HENRI-CHRISTOPHE), peintre, naquit en 1653 à Sangerhausen, et eut pour maître Samuel Botschild, son parent, qu'il accompagna en Italie. Fehling, de retour à Dresde, fut nommé successivement peintre de la cour, directeur de l'académie, et inspecteur de la galerie de tableaux. Il peignit plusieurs plafonds au palais du grand jardin de Dresde, ainsi qu'à ceux du Zwinger et du prince Lubomirsky, et mourut à Dresde en 1725, à l'âge de 72 ans.

FEHR (JEAN-MICHEL), né le 9 mai 1610, à Kitzingen en Franconie, obtint la place de directeur du laboratoire de chimie de Dresde. En 1639, il suivit les leçons de Gaspard Hoffmann à Altorff, puis voyagea en Italie, visita Venise, Padoue, et fut reçu docteur dans cette dernière ville par le célèbre Veslinge, en 1641. De retour en Allemagne, il se fixa à Schweinfurt. 20 ans après, Léopold Ier le nomma son médecin impérial. Fehr mourut le 15 novembre 1688, des suites d'une apoplexie. Il enrichit les *Mémoires des Curieux de la Nature* d'un grand nombre d'observations intéressantes ; mais il n'a publié séparément que deux petits ouvrages. Ce sont : *Anchora sacra, vel scorsonera elaborata*, Breslau, 1664 ; Iéna, 1668, in-8° ; *Hiera Picra, vel de absynthio analecta*, Iéna, 1667 ; Leipzig, 1668, in-8°, figures.

FEHR (JEAN-LAURENT), fils du précédent, né à Schweinfurt, cultiva, comme son père, la médecine et la physique, et inséra ses observations dans les *Mémoires de l'Académie des curieux de la Nature*, dont il était membre. Il mourut le 22 septembre 1706.

FEHRE (CHRÉTIEN-AUGUSTE), né le 25 mars 1744 à Burgstadt, dans le comté de Schœnburg, étudia d'abord la théologie, puis le droit, alla plaider et conduire des affaires à Pyrna d'abord, ensuite à Chemnitz, enfin à Dresde, devint successivement procureur de la chambre en 1781, et procureur de l'administration des finances en 1784. Il eut aussi de 1784 à 1800, diverses affaires à conduire avec l'étranger et, de 1797 à 1817, il fut chargé de l'administration judiciaire des domaines de Gorlitz. Plus que septuagénaire à cette époque, il se retira complétement des affaires, et survécut encore six ans à sa retraite : sa mort eut lieu le 29 août 1823. On a de lui plusieurs poésies de circonstance, imprimées sous le titre de *Cadeaux à mes amis et amies* ; d'autres dans les *Entretiens de Hambourg* et dans les *Fides* de Leipzig, 1768 et 1769.

FEHRMAN (DANIEL), graveur de médailles, né à Stockholm en 1710, eut pour maître le fameux Hedlinger, alors graveur du roi de Suède. Fehrman accompagna Hedlinger dans un voyage en Danemark et en Russie, et, de retour en Suède, il fut employé par le gouvernement suédois à la monnaie de Stockholm. Il grava un grand nombre de médailles, de jetons, de sceaux et d'armoiries, qui sont la plupart recherchés des connaisseurs. En 1764, Fehrman fut mis par une attaque d'apoplexie hors d'état de travailler ; il eut cependant la satisfaction de se voir remplacé par son fils, dont il avait été le maître. Daniel Fehrman mourut en 1780.

FEIJOO. *Voyez* **FEYJOO**.

FEINES. *Voyez* **FEYNES.**

FEILER (Jean), né en 1771, exerça l'art de guérir à Landshut, devint professeur d'accouchements à l'université de cette ville, y enseigna aussi la pathologie et l'hygiène. Le roi de Bavière le nomma conseiller aulique. Il mourut à Landshut le 21 mars 1822. Ses écrits sont : *De spinæ dorsi incurvationibus earumque curatione,* Nuremberg, 1807, in-8°; *Sur la fracture de l'olécrâne avec une nouvelle méthode de la guérir,* Sulzbach, 1811, in-8°, en allemand; *Introduction à la connaissance et au traitement des maladies des enfants,* Sulzbach, 1814, in-8°, en allemand; *Sur les monstruosités humaines en général, et les hermaphrodites en particulier,* Landshut, 1814, in-8°, avec figures, en allemand; *Manuel de diététique,* Landshut, 1721, in-8°, allemand.

FEINAIGLE (Grégoire de), mnémoniste, né vers 1765 en Allemagne et peut-être en Bavière, était, selon toute apparence, un des disciples du baron d'Arétin. Chargé vraisemblablement par son patron de propager sa découverte, Feinaigle alla en France vers le milieu de l'année 1806, et s'arrêta quelque temps dans les provinces de l'Est. Dans les premiers jours de décembre, il fit à Paris, dans une salle de l'hôtel de ville, en présence d'une assemblée nombreuse et brillante, la répétition des expériences de son système mnémonique. Mais n'ayant point obtenu le brevet d'invention qu'il sollicitait, il vit bientôt sa méthode abandonnée et tournée en ridicule par ceux même que ses promesses avaient attirés à ses leçons. Lorsqu'il vit quelques-uns de ses élèves ouvrir des cours de mnémonique, il fit retentir les journaux de ses plaintes contre ceux qui lui dérobaient ses secrets. Il mourut à Londres en 1820.

FEITAMA (Sibrand) naquit à Amsterdam en 1694. Ses parents le destinèrent d'abord au ministère sacré, mais sa complexion délicate fit abandonner ce projet. Il fut question de lui ouvrir la carrière du commerce; cependant, au bout de quelques années d'apprentissage, le jeune Feitama reconnut encore que ce genre de vie convenait peu à sa passion pour l'étude. Il donna au théâtre hollandais en 1720-1724, une tragédie de *Fabricius* et un drame allégorique intitulé : *le Triomphe de la poésie et de la peinture.* Sa traduction du *Romulus,* de Houdart de Lamotte, parut à la même époque. Il a encore traduit du même *les Machabées;* de Corneille, *Darius, Pertharite, Stilicon* et *Vespasien;* de Voltaire, *Brutus;* de Crébillon, *Pyrrhus;* de Brueys, *Gabinie;* de Duché, *Jonathan;* de de Caux, *Marius.* Il a traduit en vers hollandais le *Télémaque* de Fénélon et la *Henriade* de Voltaire. La première édition du *Télémaque* est de 1733. Il avait formé une très-belle collection de dessins, et il dessinait fort bien lui-même. Il mourut en 1758. Le poëte François van Steenwyk publia, en 1763, la 2e édition de son *Télémaque,* ainsi que ses œuvres posthumes, parmi lesquelles on distingue une traduction de l'*Alzire.* Du vivant de Feitama, en 1735, son théâtre avait paru en 1 vol. in-4°.

FEITAMA (Jean), neveu du précédent, compte en Hollande parmi les poëtes dramatiques traducteurs, comme son oncle. On a de lui les tragédies de *Thésée,* 1740; *Thémistocle,* 1741; *Mérope,* 1746.

FEITH (Éverard) naquit dans le 16e siècle à Elbourg, petite ville de la Gueldre hollandaise. L'envie de s'instruire le fit sortir de son pays, et, quand il y retourna, les troubles publics ne lui permirent pas de s'y fixer. Il alla en France, où il donna des leçons de grec, et obtint l'amitié de Casaubon, de Dupuy, du président de Thou. Il mourut fort jeune et d'une manière extraordinaire. Étant à la Rochelle il se promenait suivi d'un valet. Un habitant l'invite à entrer dans sa maison; il y entra, et depuis on ne le revit plus. Toutes les perquisitions des magistrats restèrent sans succès. Feith laissa plusieurs ouvrages, entre autres, *Antiquitates Athenienses,* en 8 livres, et *Antiquitates Homericæ,* en 4 livres, Leyde, 1677. La meilleure édition est celle de Stober, Strasbourg 1743, in-8°, figures avec les remarques et les notes de Heupel.

FEITH (Rhynvis), l'un des meilleurs poëtes de la Hollande, né à Zwolle, province d'Over-Yssel, le 7 février 1753, prit le grade de docteur en droit à l'université de Leyde en 1770, et retourna ensuite dans sa ville natale où il cultiva les lettres et la poésie, tout en y remplissant les fonctions de bourgmestre et de receveur du collége de l'amirauté. Le nombre de ses ouvrages, tant en prose qu'en vers, est considérable. Il remporta souvent la palme dans les concours ouverts par les sociétés littéraires. Celle de Leyde ayant une année mis au concours l'*Éloge de l'amiral Ruyter,* Feith envoya 2 pièces, un poëme et une ode, qui obtinrent le premier et le second prix, et que les Hollandais croient pouvoir opposer à ce que les étrangers ont de plus parfait dans le même genre. Parmi les ouvrages qu'il a publiés hors de tout concours, nous citerons cinq volumes d'*Odes* et de *Poésies diverses* (*Oden en Gedichten*), publiées en 1809 et années suivantes, et réimprimées à Zwoll, 1824 et suivantes, in-12; 4 tragédies, savoir : *Thirsa, ou le Triomphe de la religion,* 1784; *lady Jeanne Gray,* 1791; *Inès de Castro,* 1794; *Mutius Cordus, ou la délivrance de Rome.* Entre autres ouvrages en prose, on distingue ses *Lettres sur différents sujets de littérature* (*Brieven over verscheide onderwerpen*), 6 vol. in-8°, dont le premier parut en 1784. Feith mourut à la fin de 1824.

FEIZALLAH-EFFENDI, mufti sous le règne de Mustapha II, dont il avait été le précepteur, abusa de son ascendant sur son maître pour s'enrichir. Ses vexations causèrent une révolte en 1702, et Mustapha, le sacrifiant à sa propre sûreté, l'abandonna aux rebelles. Feizallah supporta toutes les tortures, et mourut avec un courage qui se rencontre rarement dans les grands coupables.

FEKHR-EDDIN. *Voyez* **FAKHR-EDDYN.**

FELDMANN (Bernard), né à Coln, sur la Sprée, le 11 novembre 1704, médecin-physicien et sénateur de Rupin, mort en janvier 1777, a publié des Mémoires sur les lombrics trouvés dans les reins; sur les effets de la déglutition du verre; sur l'utilité du séton dans les éruptions varioleuses et psoriques; sur l'efficacité du camphre à grandes doses.

FELEKI, poëte persan, dont les vrais noms sont *Aboul-Nizam-Mohamed,* naquit à Chamaki, dans le Chirvan, vers le commencement du 6e siècle de l'hégire, vécut en honneur à la cour de Manoutchéher-Chah, et jouit des bonnes grâces de ce prince. Il mourut en 577

de l'hégire (1182 de J. C.), et fut enterré à Chamaki. Il a composé près de 14,000 vers.

FELGENHAUER (Paul), visionnaire allemand, né vers la fin du 16e siècle, à Putschwitz en Bohême, étudia la théologie à Wittenberg, et, de retour en Bohême, y publia quelques écrits qui prouvent que son cerveau était dérangé. Forcé de s'éloigner, il vint à Amsterdam, où de nouveaux écrits, remplis des rêveries les plus absurdes, excitèrent contre lui le zèle des pasteurs, qui se réunirent pour en demander la suppression. Obligé de prendre la fuite, il se retira sur le territoire de Brême, d'où il se fit expulser en 1650; depuis il ne trouva d'asile nulle part, demeura emprisonné pendant plusieurs années, chercha à prouver la divinité de sa mission par ses souffrances, et disparut postérieurement à 1660, sans qu'on ait jamais pu découvrir ce qu'il était devenu. On cite comme ses principaux ouvrages : *Chronologie, ou efficacité des années du monde*, 1620, in-4°; *Aurora sapientiæ*, 1628, in-4°; *Refutatio paralogismorum socinianorum*, Amsterdam, 1658, in-12; *Nova cosmographia et dimensio circuli*, 1660, in-12.

FÉLIBIEN (André), l'un des premiers membres de l'Académie des inscriptions, né à Chartres en mai 1619, fut secrétaire d'ambassade à Rome, où la vue des monuments développa son goût pour les arts; de retour en France, fut fait successivement historiographe du roi, secrétaire de l'Académie d'architecture, contrôleur général des ponts et chaussées, administrateur des Quinze-Vingts, et mourut le 11 juin 1695. Ses principaux ouvrages sont: *Tableaux du cabinet du roi, avec la description*, 1677, grand in-fol., figures; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1685, 5 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12; cet ouvrage a été traduit en anglais. Ce fut Félibien qui composa toutes les inscriptions placées dans la cour de l'hôtel de ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686.

FÉLIBIEN (Jacques), frère du précédent, curé de Veneuil, chanoine de Chartres et de Vendôme, né à Chartres en 1636, mort à Vendôme le 23 novembre 1716, a laissé plusieurs ouvrages de dévotion, entre autres: *Instructions morales sur les commandements de Dieu*, 1693, in-12; *Symbole des apôtres expliqué par l'Écriture sainte*, 1696, in-12; *Pentateuchus historicus*, 1702, in-4°.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils aîné d'André, secrétaire de l'Académie d'architecture, trésorier de l'Académie des inscriptions, mort à Paris le 23 juin 1733, âgé de 75 ans, a publié, entre autres ouvrages : *Recherches historiques de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4°; *Description de la nouvelle église des Invalides*, ibid., 1702, in-12, figures;

FÉLIBIEN (dom Michel), frère du précédent, critique et historien, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres le 14 septembre 1666, mort à Saint-Germain-des-Prés, le 25 septembre 1719, est auteur d'une *Histoire de l'abbaye royale de St.-Denis en France*, Paris, 1706, in-fol.; d'une *Vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy*, ibid., 1711, in-8°; et d'un *Projet de l'histoire de la ville de Paris*, 1713, in-4°. La mort l'empêcha de terminer cet ouvrage; il a été achevé par dom Lobineau en 1755, 5 vol. in-fol.

FELICE (Costanzo), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, né au commencement du 16e siècle à Castel-Durante, petite ville de la Marche d'Ancône, fit ses humanités au collége de Pérouse dans l'espace de 2 ans, et en avait à peine 18 lorsqu'il publia ses premières productions. Il s'appliqua ensuite à l'étude du droit et de la médecine. On n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de Felice : *De conjuratione Catilinæ liber unus; De exilio Ciceronis liber unus; De reditu Ciceronis liber unus*, Rome, 1518, in-4°; *Calendario overo efemerida storica*, Urbin, 1577, in-4°, etc.

FÉLICE (Fortuné-Barthélemy de), savant littérateur, né à Rome le 24 août 1723, mort le 7 février 1789 à Yverdun, où il avait établi une imprimerie, a publié ou édité une foule d'ouvrages dont le plus connu est : *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 1765, 8 vol. in-8°; il en donna en 1769 un abrégé en 4 vol. in-12. Sa grande entreprise, comme éditeur, fut celle de l'*Encyclopédie*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4°, et de 10 planches. On lui doit encore : *Code de l'humanité, ou la législation universelle, naturelle, civile et politique*, 1778, 13 vol. in-4°; et un *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, Neufchâtel, 1775, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8°.

FELICIANO (Félix), surnommé l'*Antiquaire*, né à Vérone, dans le 15e siècle, passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour recueillir des inscriptions, des médailles et d'autres objets de curiosité, donna dans les rêveries de l'alchimie, et dépensa en cherchant les moyens de faire de l'or, avec ce qui lui restait, les sommes que lui avaient prêtées des amis trop confiants. Il essaya de se tirer d'affaire en se livrant à l'exercice de l'imprimerie; il s'associa pour cet effet avec Innocent Ziletti, et ils publièrent ensemble une édition de l'ouvrage de Pétrarque, *Degli uomini famosi*, Vérone, 1476, in-fol. Feliciano l'orna d'une préface (*ragionamento*) et d'une pièce de vers; c'est le seul ouvrage que l'on connaisse sorti des deux presses des associés. On ne peut fixer la date de la mort de Feliciano, mais elle est antérieure à 1485. Maffei possédait un manuscrit daté de janvier 1463, et intitulé : *Felicis Feliciani, Veronensis, Epigrammaton ex vetustissimis per ipsum fideliter lapidibus inscriptorum*. Il en a publié l'épître à Montegna, et quelques fragments dans sa *Verona illustrata*, partie II, page 189.

FELICIANO (Jean-Bernardin), littérateur, né à Venise, vers le commencement du 16e siècle, ouvrit dans sa patrie une école d'éloquence, dont la réputation s'étendit bientôt par toute l'Italie. Feliciano possédait à fond la langue grecque, et il a traduit de cette langue en latin, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera les suivants : *Pauli Æginetæ, liber sextus de Chirurgid*, Bâle, 1533; *Galeni de Hippocratis et Platonis decretis; De Anatomid matricis liber; De fœtuum formatione liber; Eustratii et aliorum insig. peripateticorum Comment. in lib. Aristotelis de moribus ex gr. in lat. versi*, Venise, 1541, in-fol. Paris, 1543, etc.

FELICIANO (Bernardin), lecteur de la secrétairerie de Venise, mort en cette ville en 1577, a publié le recueil des discours qu'il avait prononcés en public, dans les cérémonies d'éclat : *Pro munere legendi suscepto; De*

virtutis præstantiâ; De optimo imperatore; De studiis humanitatis; De poetarum laudibus, Venise, 1564, in-4°.

FÉLICITÉ (Ste.), dame romaine sous le règne d'Antonin ou de Marc-Aurèle, était mère de 7 fils. Ayant perdu son mari, elle vivait dans une honorable viduité, pratiquant les bonnes œuvres, et donnant à ses enfants l'exemple de la piété et de l'assiduité à la prière. Les païens, irrités de voir leurs temples de plus en plus abandonnés à mesure que l'Évangile se propageait, excitèrent une sédition et se plaignirent au prince, de Félicité, disant que l'impiété de cette femme envers les dieux attirait leur colère. Félicité fut arrêtée, et l'empereur ordonna qu'elle et ses enfants seraient obligés de sacrifier aux dieux. Tous refusèrent et périrent de différents supplices. L'aîné fut fouetté jusqu'à la mort avec des courroies armées de plomb et de pointes de fer; deux autres furent assommés à coups de bâton; un quatrième fut précipité; ceux qui restaient et la mère eurent la tête tranchée. L'Église honore ces martyrs le 23 novembre, et en fait mention dans le *Canon* de la messe.

FÉLICITÉ (Ste.), esclave chrétienne, souffrit le martyre avec sainte Perpétue à Tuburbe en Mauritanie, durant la persécution de Sévère, l'an 206. — Une troisième sainte du même nom fut martyrisée avec plusieurs autres chrétiens d'Afrique. Le martyrologe en fait mention le 2 mars.

FELINO (Guillaume-Léon du TILLOT, marquis de), né le 31 mai 1711 à Bayonne, fut placé par le crédit de quelques amis de son père, dans les bureaux à Versailles pour s'y former à la connaissance des affaires; ses talents et son activité lui méritèrent la confiance des ministres qui le recommandèrent au roi comme un sujet de grande espérance. Lorsque, en 1749, l'infant don Philippe fut mis en possession du duché de Parme, Louis XV, son beau-père, plaça près de lui du Tillot, pour le diriger dans les discussions qu'il allait avoir avec la cour de Rome, au sujet de l'investiture de ce duché. La prudence et l'habileté qu'il montra dans la conduite de cette affaire épineuse lui valurent l'estime de don Philippe, qui le fit intendant de ses finances, charge à laquelle il joignit celle de secrétaire des commandements de l'infante. En 1759, il fut nommé ministre de l'*Azienda* (trésor royal) ou premier ministre; et sans accroître les impôts, sans recourir à la voie ruineuse des emprunts, uniquement par l'ordre qu'il sut établir dans les dépenses, il parvint bientôt à solder toutes les dettes de l'État en assurant pour l'avenir tous les services publics. Dans le même temps, il encourageait l'agriculture et le commerce. Il favorisa les arts et les lettres, et fixa dans cette capitale des savants qu'il y avait attirés des diverses parties de l'Italie et même de la France. Il entreprit de réformer les abus qui s'étaient glissés dans la plupart des maisons religieuses. Une ordonnance, qu'il fit rendre en 1764, limita la quotité des fondations pieuses, d'après la fortune du testateur et celle de ses héritiers naturels; et l'année suivante, une seconde ordonnance soumit les fonds acquis par les ecclésiastiques aux mêmes impositions que payaient les précédents propriétaires. En 1765, don Philippe créa du Tillot marquis et lui fit présent de la terre de Felino, dont les revenus étaient à cette époque de 7 à 8,000 livres de Parme (environ 2,000 francs). Après la mort de cet excellent prince, il continua d'administrer pendant la minorité de l'infant dont l'éducation avait été confiée, d'après ses conseils, à Condillac et à d'autres habiles instituteurs. Au mois de janvier 1768, il fit publier la pragmatique sanction qui défendait aux sujets du duc de Parme de porter, sans sa permission, la connaissance de leurs affaires contentieuses à des tribunaux étrangers. Cet acte de vigueur engagea Felino dans une nouvelle lutte avec la cour de Rome; mais avec l'appui de la France, il en sortit victorieux. Quelques jours après, les jésuites furent expulsés des États de Parme; et le ministre s'occupa sur-le-champ de les remplacer en établissant une université qui devait rivaliser avec les plus célèbres de l'Europe. Des offres brillantes faites à Bodoni, décidèrent cet habile typographe à venir prendre la direction de l'imprimerie royale que Felino avait résolu d'établir à Parme sur le plan de celle du Louvre. Il poursuivait l'exécution des projets qu'il avait conçus, dans l'intérêt de sa patrie adoptive, lorsqu'il fut remercié par l'infant. En quittant le palais pour n'y plus rentrer, Felino fut assailli par la populace qu'on avait excitée contre lui. Retiré dans les premiers moments à Colorno, il partit quelques jours après pour Madrid, où il reçut du roi Charles III un accueil distingué. L'état de sa santé ne lui permettant pas de reprendre les affaires, il quitta bientôt l'Espagne pour aller à Paris, où il mourut au mois de décembre 1774.

FELINSKI (Aloïse), poëte polonais, né en 1763 à Ossow en Wolhynie, étudia d'abord au collége de Dombrowica, puis à Wlodzimierz. Lors de la diète constitutionnelle de 1789, il publia quelques brochures politiques, et remit au chancelier Hyacinthe Malachowski un ouvrage de sa composition, intitulé : *Sénatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski,* pour être déposé aux archives de la couronne. Thadée Czacki, qui l'avait appelé à Varsovie, le chargea en 1791, de l'éducation de son neveu Jean Tarnowski; et plus tard Kosciuszko, généralissime des armées polonaises, l'employa comme secrétaire. Après avoir voyagé en Allemagne pendant les années 1808 et 1809, il retourna dans sa patrie et fut nommé professeur de poésie et d'éloquence à Krzemieniec, et enfin directeur du lycée de cette ville, où il mourut le 12 février 1822. Outre les écrits politiques déjà cités, une méthode pour la réforme orthographique de la langue polonaise et quelques pièces de vers adressées à des personnages remarquables, entre autres à Kosciusko, on a de Felinski : *Barbe Radziwil,* tragédie tirée de l'histoire de Pologne; des traductions de *l'Homme des champs,* poëme de Delille, de *Rhadamiste et Zénobie*, tragédie de Crébillon, de *Virginie*, tragédie italienne d'Alfieri. Les *OEuvres* de Felinski parurent d'abord à Varsovie, 1816-1821, 2 vol. in-8°; seconde édition, 1825.

FÉLIX (Antonius ou Claudius), proconsul et gouverneur de Judée pour les Romains, frère de Pallas, affranchi de Claude, succéda l'an 53 à Cumanus, suivant Josèphe : cet historien lui reproche d'avoir fait mourir le grand prêtre Jonathas, qui avait été son protecteur. Ce fut devant Félix que saint Paul comparut à Césarée. Rappelé de son gouvernement par l'empereur Néron à cause des malversations qu'il y commettait, Félix eut pour successeur Porcius Festus.

FÉLIX Ier (St.), né à Rome, élu pape le 28 décembre 269, mort le 22 décembre 274, vit l'Église troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécutions et à souffrir le martyre. On ignore s'il mourut naturellement ou s'il périt victime de son zèle. Ce pontife avait écrit à Maxime d'Alexandrie, contre les hérétiques Sabellius et Paul de Samosate, une lettre dont on trouve un fragment dans le concile de Chalcédoine.

FÉLIX ou **FÉLIX II**, antipape, d'abord archidiacre de l'Église romaine, fut placé sur le saint-siége par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 356. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé à son tour, et mourut le 22 novembre 365.

FÉLIX III, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux Églises publié par l'empereur Zénon, condamna plusieurs hérétiques, assembla un concile à Rome en 487, et mourut en février 490.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement l'Église, et mourut en 530.

FÉLIX V, élu par le concile de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait longtemps gouverné sous le nom d'Amédée VIII.

FÉLIX DE NOLE (St.), ainsi nommé de la ville de Nole en Campanie, où il était né, gouvernait cette Église pendant l'absence de saint Maxime. Au moment où l'empereur Dèce ranima les persécutions, l'an 350, Félix fut condamné au fouet et jeté dans les fers; mais il s'échappa miraculeusement, eut le bonheur de sauver la vie à saint Maxime, revint à Nole lorsque la persécution fut apaisée, refusa par humilité de monter sur le siége de cette ville, vécut pauvre et mourut dans un âge avancé.

FÉLIX (St.), évêque de Thibare en Afrique, transporté en Italie, mourut martyr à Venouse, dans la Pouille, l'an 303 de J. C.

FÉLIX (St.), évêque de Nantes, distribua son bien aux pauvres, et mourut l'an 584 en odeur de sainteté, après avoir fait construire une magnifique cathédrale dont Fortunat donne la description.

FÉLIX (St.), évêque de Dunwich dans le comté de Suffolk, convertit Sigebert, roi des Est-Angles, et presque tous les idolâtres de cette contrée, fonda des églises, des monastères, des écoles, et mourut en 646 après 17 ans d'épiscopat.

FÉLIX, évêque d'Urgel en Catalogne dans le 8e siècle, soutint que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'était que fils adoptif et nuncupatif, fut condamné par les conciles de Narbonne, de Frioul en 791, de Francfort en 794 et de Rome en 799, déposé la même année et relégué à Lyon, où il passa le reste de sa vie.

FÉLIX DE VALOIS (St.), né en 1127, fondateur de l'ordre de la Rédemption des captifs, conjointement avec saint Jean de Matha, appartenait, dit-on, à l'illustre famille des Valois, et avait renoncé au monde pour se vouer à la vie religieuse. Il dirigea les maisons de son ordre pendant les voyages de Matha à Rome et en Barbarie, forma un établissement à Paris, et mourut dans la solitude de Cerfroi le 4 novembre 1212.

FÉLIX DE CANTALICE (St.), capucin, né à Cantalice, dans l'État ecclésiastique, remplit à Rome pendant 40 ans les fonctions de frère quêteur, se distingua par ses jeûnes, ses austérités et sa charité infatigable, mourut en 1587, et fut canonisé par Clément XI, en 1712.

FÉLIX, surnommé *Pratensis*, de Prato en Toscane, lieu de sa naissance, était fils d'un rabbin qui l'instruisit dans les langues orientales. Après la mort de son père il voyagea dans l'Italie, se fit baptiser, et peu de temps après entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Il traduisit les Psaumes d'hébreu en latin. Il revit le texte des deux premières éditions hébraïques de la Bible publiées par le célèbre Bomberg, et mourut en 1557 dans un âge très-avancé. On a de Félix : *Psalterium ex hebræo ad verbum ferè translatum adjectis notationibus,* Venise, Bomberg, 1515, in-4o; Haguenau, 1522, et Bâle, 1524, in-4o; cette version a été insérée dans le *Psalterium sextuplex*, Lyon, 1530, in-8o; *Biblia sacra hebræa, cum utrâque masora et targum*, Venise, Bomberg, 1518, 4 tomes in-fol.

FÉLIX DE TASSY (Charles-François), habile chirurgien, exerça d'abord dans les hôpitaux civils et militaires, fut nommé en 1676 premier chirurgien de Louis XIV, opéra ce prince de la fistule à l'anus en 1687 avec le plus éclatant succès. Cette opération, que Celse avait décrite 1600 ans auparavant, n'avait encore été tentée jusque-là par aucun chirurgien moderne. Une mort prématurée enleva Félix de Tassy à la reconnaissance du monarque, le 25 mai 1703.

FÉLIX (Louis), baron de *Beaujour,* né le 28 décembre 1765 à Callas près de Draguignan, était prêtre habitué de l'église paroissiale de ce nom, et chapelain particulier du comte et de la comtesse de Bentheim, lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en embrassa les principes et entra dans la carrière administrative. Ayant été pourvu d'un emploi dans les bureaux de la Convention nationale, il y resta tout le temps que dura le pouvoir de cette assemblée. Il débuta en 1798, par le poste consulaire de Salonique. De retour, il publia un livre qui a pour titre : *Tableau du commerce de la Grèce.* Après le 18 brumaire il fut nommé membre du tribunat, et en devint secrétaire. A la suppression de ce corps politique, il obtint la place de consul général aux États-Unis d'Amérique. Après son retour de New-York il fit imprimer sous ce titre : *Aperçu sur les États-Unis,* Paris, 1814, un vol. in-8o. En 1815, le prince de Talleyrand fit créer pour lui une mission extraordinaire avec le titre d'inspecteur général du consulat français dans le Levant. En 1823, Félix de Beaujour donna sa *Théorie des gouvernements*, et enfin ses *Voyages militaires dans l'Orient,* complétés par *l'Histoire de l'expédition d'Annibal,* où il traite de la stratégie des anciens. En 1832, il fut élu membre de la chambre des députés par le collége électoral de Marseille. Il y vota avec la majorité ministérielle et passa à la chambre des pairs en 1835. Il mourut à Paris le 1er juillet 1836, laissant par son testament 100 mille francs pour l'établissement d'une école et d'un hospice à Fréjus.

FELL (Jean), fils d'un maître d'école, naquit en 1782 à Cockermouth, dans le comté de Cumberland. Après avoir reçu quelque instruction, on lui fit apprendre un métier; mais étant allé l'exercer à Paris, le maître qui

l'employa lui trouva trop d'esprit et même de lumières pour n'être qu'un simple artisan, et, aidé des secours de quelques autres personnes, le fit admettre dans un séminaire destiné à former des ministres pour la secte des dissenters indépendants. Fell devint bientôt instituteur dans un séminaire dirigé par un de ses amis à Norwich, et se livra ensuite avec succès à la prédication et aux fonctions pastorales. Devenu instituteur dans le séminaire où il avait fait ses études, il y fut à peine installé qu'une querelle assez vive s'éleva entre lui et les étudiants. Après deux années de tracasseries il perdit sa place. On l'engagea à prononcer de mois en mois une suite de douze leçons sur les preuves du christianisme. Il venait de prononcer sa quatrième leçon lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 6 septembre 1797. On a de lui : *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8°; *le Véritable protestantisme*, 1773, in-8°; *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour diriger la conscience*, 1774, in-8°; *Essai de grammaire anglaise*, 1784, in-12, etc.

FELLE (Guillaume), dominicain, né à Dieppe en 1639, visita l'Afrique et l'Asie, parcourut l'Europe presque entièrement, termina sa carrière en 1710, probablement à Rome. On connaît de lui : *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum, quæ unquàm à Christi nativitate, potuerunt afferre hæretici, contrà beatæ Virginis cultum*, 1687, in-4°; *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4°; *Fel jesuiticum; Lapis theologorum; la Ruina del quietismo et dell' amor puro*, Gênes, 1702.

FELLER (Joachim), célèbre professeur saxon, né à Zwickau le 30 novembre 1628, n'avait que 13 ans lorsqu'il publia un poëme latin sur la *Passion de J. C.* Feller fut reçu maître ès arts en 1660, avec tant de distinction, que les professeurs demandèrent eux-mêmes son agrégation à l'académie, où on le chargea d'expliquer les poëtes anciens. En 1676, il fut nommé conservateur de la bibliothèque, et publia le *Catalogue* des manuscrits. Il travailla plusieurs années à la rédaction des *Acta eruditorum*, mais l'amertume de ses critiques lui attira de fâcheux débats avec Gronovius, Eggeling et Charlotte Patin. Une nuit qu'il était agité par des songes pénibles, il se leva, et s'étant approché inconsidérément de la fenêtre, il tomba dans la cour, et mourut des suites de cette chute le 5 avril 1691. On a de lui : *Oratio de Bibliothecâ academ. Lipsiensis Paulina*, Leipzig, 1676, in-4°; *Cygni quasimodo geniti, h. e. clari aliquot cygnæi ab oblivione vindicati*, ibid., 1686, in-4° (Biographie des hommes célèbres de Zwickau), etc.

FELLER (Joachim-Frédéric), fils du précédent, naquit à Leipzig, le 26 décembre 1673. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il visita une partie de l'Allemagne et de la Suisse. Le sénat le retint à Zwickau pour mettre en ordre la bibliothèque de Daumius, dont la ville venait de faire l'acquisition. Il étudia ensuite le droit à Leipzig pendant trois années, et reprit le cours de ses voyages. Leibnitz l'arrêta à Wolfenbuttel, pour l'aider à rassembler les pièces qu'il devait employer dans son histoire de la maison de Brunswick. En 1706, le duc de Weimar le prit pour secrétaire, et le chargea de dresser l'état des pièces conservées dans les archives de Wittenberg. Il mourut le 15 février 1726. On a de lui : *Monumenta varia inedita, variisque linguis conscripta, nunc singulis trimestribus prodentia*, Iéna, 1714-1718, 12 cahiers formant 2 vol. in-4°; *Histoire généalogique de la maison de Brunswick, depuis Guelphe Ier jusqu'à Albert et Jean*, Leipzig, 1717, in-8°, en allemand; *Otium hanoveranum sive miscellanea ex ore et schedis Leibnitzii*, ibid., 1718, in-8°.

FELLER (Jean-David), né à Chemnitz, reçu adjoint de la faculté de philosophie à Leipzig, en 1739, et nommé en 1744 recteur de l'église de Luckau en basse Lusace, a publié quelques savantes dissertations philologiques : *Romanorum exercitationes declamandi et recitandi romanæ linguæ instaurandæ adornandæque fuisse subsidium*, Luebben, 1745, in-fol.; *Sur le vrai usage de la sagesse et de la raison dans l'étude des langues savantes*, Wittenberg, 1741, in-4°, en allemand; *Fruh aufgelesene Sammlung*, etc., c'est-à-dire, *Collection pour la langue allemande*, Luebben, 1746, in-4°, etc.

FELLER (François-Xavier de) naquit à Bruxelles le 18 août 1735. Son père, secrétaire du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, ensuite haut officier de la ville et prévôté d'Arlon, obtint en récompense de ses services des lettres de noblesse. Le jeune Feller reçut sa première éducation sous les yeux de son aïeul maternel à Luxembourg. Il passa de là au collége des jésuites à Reims. Admis au noviciat chez les jésuites de Tournai à l'âge de 19 ans, il se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue. Chargé d'enseigner les humanités à Liége, il y publia en 1761, sous le titre de *Musæ leodienses*, un recueil de poésies latines tant de lui que de ses élèves. Après avoir donné pendant plusieurs années, des leçons de théologie à Luxembourg, Feller fut appelé à remplir la même mission à Tyrnau en Hongrie. Après un séjour de cinq ans dans ce pays, il revint dans sa patrie; et en 1771, il prononça ses derniers vœux. Ses supérieurs, qui le destinaient à la chaire, l'envoyèrent à Liége, où il se trouvait à l'époque de l'extinction de son ordre. Il se livra dès lors à la composition de ses ouvrages : ses travaux furent interrompus en 1794; il quitta ses foyers à l'approche des armées françaises, pour se retirer en Westphalie, au collége des ex-jésuites de Paderborn où il passa deux ans; il se rendit ensuite à l'invitation du prince de Holenlohe qui résidait à Bartenstein, et se fixa enfin, en 1797, chez le prince-évêque de Freysingen, à Ratisbonne, où il mourut le 23 mai 1802. Pendant la révolution brabançonne, 1787-1790, Feller avait été l'un des principaux coryphées du parti patriote. Ses principaux écrits sont : *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12; *Catéchisme philosophique*; ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, publié sous le pseudonyme de Flexier de Reval, Liége, 1773, in-8°, réimprimé souvent dans ce format, ou en 3 vol. in-12, avec des additions; *Examen impartial des Époques de la nature de M. de Buffon*, 1780, in-12, souvent réimprimé; *Dictionnaire historique biographique*, etc., 1781, 6 vol. in-8°, nouvelle édition augmentée, Liége, 1789-1794, 8 vol.; *Observations sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblements de*

terre, les épidémies, les orages, les inondations, etc., Liége, 1771. Les autres productions de l'abbé Feller sont des écrits polémiques qui n'ont pas dû survivre aux circonstances qui les ont fait naître; et un *Journal historique et littéraire*, publié à Luxembourg, ensuite à Liége, de 1774 à 1794, qui a eu une certaine vogue dans les Pays-Bas et en Allemagne. Les principaux articles qu'il avait insérés dans les journaux ont été réunis sous ce titre : *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, Paris, 1824, 5 vol. in-8°. Il existe une *Notice sur la vie et les ouvrages de l'abbé Feller*, 2e édition, Liége, 1810, in-8°, portraits.

FELLON (Thomas-Bernard), poëte latin, né à Avignon le 12 juillet 1673, fut admis dans la société des jésuites, professa plusieurs années la rhétorique au collége de la Trinité de Lyon, et y mourut le 25 mars 1759. On a de lui : *Faba arabica, carmen*, Lyon, 1696, in-12; *Magnes, carmen*, ibid, 1696, in-12; *Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, prononcée à Marseille, 1711, in-4°; *de Louis dauphin de France*, et de *Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse*, 1712, in-4°; *de Louis XIV*, 1715, in-4°; *Paraphrase des psaumes et des cantiques de l'Église*, Lyon, 1731, in-12.

FELS (Jean-Michel), théologien suisse, né le 15 août 1761 à Saint-Gall, fut d'abord précepteur à Dortmund, puis vicaire et professeur de latin à Cappel, et ensuite à Saint-Gall, membre du grand conseil du canton, inspecteur des établissements d'instruction, etc. Il mourut le 24 septembre 1833. On lui doit : *Manuel de la langue latine*, 1789; *Sur les améliorations à introduire dans les écoles publiques de filles*, 1791; *Biographie de J. D. de Wegelin*, 1792; une imitation du *Tableau de la vie humaine* de Cébès, 1799; *Petit Manuel d'arithmétique*, 1812; *Discours pour la fête séculaire de la réforme*, 1819; *Monument des réformateurs suisses*, 1819.

FELTON (Henri), littérateur anglais, élève de l'université d'Oxford, où il devint principal du collége d'Edmund-Hall, publia, vers 1710, une *Dissertation* sur la lecture des classiques, sur les moyens de se former un style correct, réimprimé plusieurs fois, notamment en 1723 et en 1757, in-12. Il a aussi publié des *Sermons*. Il mourut le 9 mars 1740.

FELTON (Jean), Irlandais, qui s'est fait un nom par l'assassinat de George Villiers, duc de Buckingham, était, en 1628, lieutenant dans l'armée qui devait s'embarquer à Portsmouth, sous le commandement de ce favori, pour aller secourir les protestants de la Rochelle. Il était courageux, mais d'un caractère enthousiaste et mélancolique. Regardant le duc de Buckingham comme le seul obstacle qui s'opposait au bonheur de sa patrie, il résolut de se dévouer pour elle, en l'immolant, et s'étant introduit dans la chambre du duc au moment de son lever, il le frappa au cœur avec un couteau, le 23 août 1628. Il fut arrêté sur-le-champ, et ne cherchant point à se soustraire à la peine due à son attentat, il la subit avec le courage du fanatisme.

FELTZ (Guillaume-Antoine-François, baron de), né à Luxembourg le 5 février 1744, entra de bonne heure dans la carrière administrative, et fut chargé en 1766, de la direction du cadastre de sa province, puis nommé, en 1770, commissaire général pour l'exécution de ce grand travail. Il devint ensuite conseiller de la chambre des comptes. A l'époque des troubles des Pays-Bas, il fut successivement trésorier, membre du comité de la caisse de religion, et assesseur au conseil du gouvernement. Dévoué à la maison d'Autriche, il se vit obligé de s'expatrier et d'aller demeurer en Hollande. L'ordre ayant été rétabli, il s'acquitta, en 1790, d'une mission diplomatique, revint à Bruxelles, et y reçut les titres de secrétaire et de conseiller d'État du gouvernement général. L'académie de Bruxelles le choisit alors pour un de ses membres ordinaires. Les Français ayant envahi la Belgique, Feltz se retira avec sa famille à Vienne. Employé aux affaires étrangères, au conseil aulique des finances et du crédit public, il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, en Hollande, où il résida jusqu'à la réunion de ce pays à la France. En 1814, il rentra dans sa patrie, où il fut nommé conseiller d'État, commandant de l'ordre du Lion Belgique, membre de la première chambre des états généraux, et l'un des curateurs de l'université de Louvain. L'académie de Bruxelles ayant été rétablie en 1816, il fut désigné pour son président. Il mourut en 1820.

FELVINTZKI (Alexandre), savant hongrois du 17e siècle, qui, après avoir fait ses études à Leyde et à Groningue, professa dans son pays la philosophie, la théologie, le grec et l'hébreu, et obtint ensuite une place de ministre protestant. Il a fait une nomenclature alphabétique de toutes les hérésies modernes, sous le titre de *Heresiologia*, Debrezsen, 1685, in-8°. — Un autre Hongrois, nommé George FELVINTZKI, qui vivait également dans le 17e siècle, s'est fait connaître par un grand nombre de poésies écrites dans la langue de son pays, et parmi lesquelles nous remarquerons une tragi-comédie imprimée en 1659.

FENAROLI (Camilla SOLAR D'ASTI), femme poëte italienne, né à Brescia vers le commencement du 18e siècle, morte en 1769, a écrit des poésies répandues dans plusieurs recueils et entre autres dans celui des *Autori Bresciani viventi*.

FENAROLI (Fidèle), né en 1730 à Lanciano dans les Abruzzes, fut élevé au conservatoire de Loreto, où il remplaça Durante. Il a été le maître de Cimarosa, de Guglielmi, de Palma; et ses *Regole musicali* avec les *Partimenti* sont dans les mains de tous ceux qui étudient l'art du chant. Il mourut à Naples en 1817.

FENARUOLO (Jérome), poëte italien, né à Venise, mais originaire de Brescia, exerça longtemps dans sa patrie son talent poétique et son goût pour les belles-lettres en général. Il alla ensuite à Rome, et s'attacha au cardinal Farnèse. Il y resta jusqu'à sa mort, que l'on place vers l'an 1570. Ses poésies furent imprimées après sa mort, à Venise, 1574, in-8°.

FENEL (Jean-Baptiste-Pascal), chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy, né à Paris en 1695. Ménage habitait la même maison que son père, dont il était l'ami; et le vieux philologue qui trouvait dans ce jeune enfant des dispositions et une docilité remarquables, tourna toutes ses idées vers la critique littéraire. Fenel, à 13 ans, aurait pu passer pour un érudit, et cependant il n'avait jamais fréquenté d'école publique. Un prix qu'il remporta, en 1743, à l'Académie des inscrip-

tions, commença à le faire connaître d'une manière avantageuse. L'année suivante il y remplaça Gédoyn, et depuis ce moment il fit de fréquentes lectures à l'Académie. Il mourut le 19 décembre 1753. Son éloge, prononcé par Bougainville, a été imprimé dans le tome XXV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

FENEL (Charles-Maurice), oncle du précédent, doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé en manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens*.

FÉNÉLON (Bertrand de SALIGNAC de), militaire distingué, ambassadeur en Angleterre, refusa de justifier auprès de la reine Élisabeth l'horrible journée de la Saint-Barthélemi, et mourut en 1599. On a de lui : *le Siége de Metz en* 1552, Paris, 1553, in-4°; *le Voyage du roi Henri II aux Pays-Bas de l'Empire en* 1554, ibid., 1554; *Mémoire touchant l'Angleterre et la Suisse, ou Sommaire de la négociation faite en Angleterre en* 1571 *par Fénélon, François de Montmorency et Paul de Foix,* dans les *Mémoires* de Castelnau, tome Ier, Paris, 1659, in-fol.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC de LAMOTTE), naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651. Appelé à Paris par son oncle, le marquis de Fénélon, pour achever ses études philosophiques et commencer le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante, il soutint à quinze ans la même épreuve que Bossuet, et prêcha devant un auditoire moins célèbre à la vérité que celui de l'hôtel de Rambouillet. Cet éclat d'une réputation prématurée alarma le marquis de Fénélon, qui, pour soustraire le jeune apôtre aux séduction du monde et de la gloire, le fit entrer au séminaire de St.-Sulpice. Dans cette retraite, Fénélon se pénétra de l'esprit évangélique. Il y reçut les ordres sacrés et sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada, puis il tourna ses regards vers celles du Levant, vers la Grèce, mais détourné de ces missions lointaines, il se consacra à l'instruction de *Nouvelles-Catholiques*. Les devoirs et les soins de cet emploi, le préparèrent à la composition de son premier ouvrage, le Traité *de l'Éducation des Filles*. Dans la modeste obscurité de son ministère, il entretenait déjà avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse cette amitié qui résista également à la faveur et à la disgrâce. Il avait trouvé dans Bossuet un attachement qui devait être moins durable. Admis à la familiarité de ce grand homme, il étudiait son génie et sa vie. L'exemple de Bossuet, dont la religion toute polémique s'exerçait par des controverses et des conversions, inspira sans doute à Fénélon le Traité *du Ministère des Pasteurs*. Le sujet, le mérite de cet ouvrage et le suffrage tout-puissant de Bossuet engagèrent Louis XIV à confier à Fénélon le soin d'une mission nouvelle dans le Poitou. Il convertit sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre. L'importance que l'on attachait à de semblables missions attira plus que jamais les regards sur Fénélon, qui s'en était heureusement acquitté. Le Dauphin, petit-fils de Louis XIV, sortait de la première enfance, et le roi cherchait en quelles mains il confierait ce précieux dépôt (1689). M. de Beauvilliers fut nommé gouverneur, et il choisit et fit agréer au roi, Fénélon pour précepteur du jeune prince. Il passa cinq années dans cette place éminente sans demander, sans recevoir aucune grâce. Louis XIV voulut réparer cet oubli, il nomma Fénélon à l'archevêché de Cambrai (1694). Depuis longtemps Fénélon, que le mouvement de son âme portait à une dévotion vive et spirituelle, avait cru reconnaître une partie de ses principes dans la bouche d'une femme pieuse et folle. Mme Guyon, écrivant et dogmatisant sur la grâce et sur le pur amour, d'abord persécutée et arrêtée, bientôt admise dans la société particulière du duc de Beauvilliers, accueillie par Mme de Maintenon, autorisée à répandre sa doctrine dans St.-Cyr, puis devenue suspecte à Bossuet, arrêtée de nouveau, interrogée, condamnée, fut le prétexte de la disgrâce de Fénélon. Bossuet voulut obtenir que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât lui-même les erreurs d'une femme dont il avait été l'ami. Fénélon s'y refusait par conscience et par délicatesse. Il publia ce trop fameux livre des *Maximes des Saints,* que l'on peut regarder comme une apologie indirecte, ou même comme une rédaction atténuante des principes de Mme Guyon. La première apparition de cet ouvrage excita beaucoup d'étonnement et de murmures. Bossuet dénonça lui-même à Louis XIV, au milieu de sa cour, l'hérésie de M. de Cambrai. Au moment où Fénélon était frappé de ce coup sensible, l'incendie de son palais de Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses manuscrits, de ses papiers, mit son âme à une nouvelle épreuve. Cependant Bossuet, après l'éclat de sa première déclaration, se préparait à poursuivre son rival, et semblait jaloux de lui arracher un désaveu. Fénélon soumit son livre au jugement du saint-siége. Malgré la volonté manifeste de Louis XIV, la cour de Rome hésitait à condamner un archevêque aussi illustre que Fénélon, et pendant que les juges balançaient, les écrits des deux adversaires se succédèrent avec une prodigieuse rapidité. L'intérêt de cette discussion, si étrangère aux idées de notre siècle, est parfaitement conservé dans l'excellente *Histoire de Fénélon*, par M. de Bausset, et c'est là qu'on trouvera le tableau animé de la cour de Rome et de la cour de France, qui s'intéressent vivement à cette question si frivole, agrandie par les opinions du temps et par le prodigieux talent des deux rivaux. Lorsque le bref si longtemps différé, obtenu par tant de discussions et d'intrigues, eut enfin paru (1699), Fénélon se hâta d'y souscrire et de se condamner lui-même par le mandement le plus touchant et le plus simple, dans lequel Bossuet ne manqua point de trouver beaucoup de *faste et d'ambiguïté*. Un événement inattendu vint irriter plus que jamais le cœur du monarque. Le *Télémaque*, composé quelques années auparavant à l'époque de la faveur de Fénélon, fut publié quelques mois après l'affaire du quiétisme, par l'infidélité d'un domestique chargé de transcrire le manuscrit. L'ouvrage, supprimé en France, fut reproduit par les presses de Hollande, et obtint dans toute l'Europe un succès que la malignité rendait injurieux pour Louis XIV, en y cherchant des illusions aux conquêtes et aux malheurs de son règne. Ce prince regarda l'auteur du Télémaque comme un détracteur de sa gloire, qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. Fénélon apprit bientôt l'ineffaçable impression que le *Télémaque* avait faite dans le cœur du roi; il parut se résigner à son éloignement de la cour. Il se consola par le bonheur qu'il répandait autour

de lui, dans sa retraite de Cambrai. La vénération qu'il inspirait était telle, qu'à l'époque de l'invasion de la Flandre les généraux ennemis ne ravagèrent point le diocèse de Cambrai, par respect pour l'illustre archevêque. Ce vertueux et savant prélat mourut le 7 janvier 1715. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera le catalogue dans le *Recueil de quelques opuscules*, etc., 1722, in-8°; les principaux sont : *Traité de l'éducation des filles*, 1687, in-12; *Traité du ministère des Pasteurs*, 1688, in-12; *Explication des Maximes des saints*, Bruxelles, 1698, in-12; *Aventures de Télémaque*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, et dont il a été fait de nombreuses éditions, Amsterdam, 1719; 1735; Didot, 1781, 1790; T. Barrois, 1799, 2 vol. in-18; Parme, 1812; Lyon, 1815, 3 vol. in-8° : l'édition la plus estimée aujourd'hui est celle qui a été publiée par M. Lequien, Paris, P. Didot, 1820, 2 vol. in-8°; *Dialogues des morts*, composés pour l'éducation d'un prince, 1712, 1718; *Dialogues pour l'éloquence*, etc., 1718, in-12; *Directions pour la conscience d'un roi*, Londres, 1747, in-12; *Démonstration de l'existence de Dieu*, etc., 1718; *Sermons choisis*, 1710. Ses *OEuvres complètes*, ont été publiées par MM. Gosselin et Caron, Paris, 1821-1824, 22 vol. in-8°. Il faut y joindre sa *Correspondance*, 1827, 11 vol. in-8°. Il existe deux éditions de ses *OEuvres choisies*, 6 vol. in-8°. L'ouvrage le plus estimé sur Fénélon est son *Histoire composée sur les manuscrits originaux*, par le cardinal de Bausset, 1780, 3 vol in-8°, souvent réimprimée.

FÉNÉLON (Gabriel-Jacques de SALIGNAC, marquis de), neveu du précédent, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande, assista comme ministre plénipotentiaire au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité fait avec les États en 1733. Il fut tué à la bataille de Rocoux le 11 octobre 1746. On a de lui plusieurs *Mémoires diplomatiques* relatifs aux négociations dont il avait été chargé.

FÉNÉLON (François-Louis de SALIGNAC, marquis de LAMOTTE), frère du précédent, capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, est auteur d'une tragédie d'*Alexandre*, Paris, 1761, in-8°.

FÉNÉLON (J. B. A. de SALIGNAC de), de la famille des précédents, aumônier de la reine femme de Louis XV, né à Saint Jean-d'Estissac en 1714, quitta la cour après la mort de la reine, et se retira au prieuré de Saint-Sernin-du-Bois près d'Autun, annula son terrier et libéra tous ses vassaux mainmortables, encouragea l'agriculture, fit faire à ses frais une grande route de St.-Sernin à Couches, et mérita les bénédictions et l'amour de tous les habitants de ce pays. Appelé à Paris pour ses affaires, il s'y fixa pour se livrer à l'instruction des jeunes Savoyards, fut arrêté comme suspect pendant la Terreur, traduit au tribunal révolutionnaire, et décapité le 7 juillet 1794. L'éloge de ce respectable ecclésiastique est consigné dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires*, faisant suite aux *Annales catholiques*, tome II, Paris, 1800, in-8°.

FENESTELLA (Lucius), écrivain du siècle d'Auguste, dont le nom se trouve fréquemment dans les ouvrages des anciens, avait écrit des *Annales* dont il ne reste que quelques fragments imprimés dans diverses éditions de classiques latins, notamment dans le *Salluste* de Wasse, Cambridge, 1710. On a longtemps regardé Fenestella comme auteur de deux livres *De romanis potestatibus*, etc., imprimé sous son nom, et dont le véritable auteur est A. D. Fiocco.

FENILLE. *Voyez* **VARENNE.**

FENIZER ou **FENNITZER** (Jean), coutelier à Nuremberg, où il mourut le 21 novembre 1629, s'est fait un nom par son zèle pour la propagation des bonnes études. Quoiqu'il y eût déjà dans cette ville une bibliothèque publique, formée des débris de celle des monastères détruits lors de la réformation, Fenizer, qui avait déjà fondé six bourses pour des étudiants en théologie, ne la jugea pas suffisante, et fit en 1615, un fonds annuel pour acheter des livres à l'usage du ministère ecclésiastique, et dès l'année suivante, la bibliothèque commença à se former. Par son testament, en 1624, il augmenta encore cette fondation de vingt florins de rente annuelle. La bibliothèque de Fenizer, confiée au chapitre de St.-Laurent, tient un rang distingué parmi les bibliothèques publiques d'Allemagne. J. Michel Weis en publia le catalogue en 1736, in-4° de 80 pages, avec le portrait de Fenizer, et une notice sur sa vie.

FENN (sir John), né à Norwich en 1739, membre de la Société des Antiquaires de Londres, publia en 1784, in-4°, *Trois tables chronologiques présentant l'état de cette société depuis son origine, en* 1572, *jusqu'en* 1784. Devenu possesseur des papiers de la famille Paston de Caister, Fenn en fit un choix qu'il donna au public en 1787, en 2 vol. in-4°, sous le titre de *Lettres originales écrites sous les règnes de Henri VI, Édouard IV, et Richard III, par différentes personnes de distinction, etc., arrangées dans un ordre chronologique, avec des notes historiques et explicatives.* Il y eut bientôt une nouvelle édition de ces lettres, qui fut suivie en 1789 de la publication de deux autres volumes. Sir John Fenn exerça les fonctions de juge de paix, et il était, en 1791, shérif du comté de Norfolk. Il a écrit sur les devoirs de cette place un traité qui n'a pas été imprimé. Il mourut à East-Dereham, dans le comté de Norfolk, le 14 février 1794.

FENOLLAR (Bernard), chanoine de Valence en Espagne, contribua beaucoup, dans le 15e siècle, à ranimer parmi ses compatriotes le goût de la littérature. Le chapitre de Valence ayant, en 1474, invité les amateurs de la poésie à célébrer dans leurs vers le mystère de la Conception, Fenollar fut nommé secrétaire du concours, et il en publia le recueil sous ce titre : *Certamen poetiche en lohor de la Concecio*, Valence, 1474, in-4°; c'est le premier livre imprimé en Espagne, qui ait une date certaine. On connait encore de Fenollar : *Istoria de la passio de Nostro-Segor Jesu-Christ*, etc., Valence, 1493, in-4°; *lo Processo de los olives e disputa dels jovens y dels viegos*, ibid., 1497, in-4°. L'auteur vivait encore dans les premières années du 15e siècle, mais on ignore la date de sa mort.

FENOLLIET (Pierre), évêque de Montpellier, était né à Anneci, vers la fin du 16e siècle. Saint François de Sales chercha à le fixer auprès de lui, en le nommant à une cure, puis à un canonicat de sa cathédrale. Cependant il accepta la place de théologal du chapitre de Gap, et peu de temps après, fut mandé à Paris, où il prêcha

devant Henri IV avec un tel succès, que ce prince le retint pour son prédicateur ordinaire. En 1607, l'évêché de Montpellier étant devenu vacant par la mort du titulaire, Fenolliet fut désigné pour lui succéder. Cependant l'édit qui ordonnait la restitution de tous les biens ecclésiastiques possédés par les protestants, excitait des mécontentements qui éclatèrent en 1621. Les révoltés s'emparèrent de Montpellier, et l'évêque fut obligé de s'enfuir. Il rentra dans son diocèse après la pacification en 1622. En 1635, il assista à l'assemblée générale du clergé, convoquée pour prononcer sur la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine, et fut d'avis que cette union était nulle, puisqu'elle avait été contractée sans le consentement du roi. Les affaires de son diocèse l'ayant obligé de retourner à Paris en 1652, il y mourut le 23 novembre. On a de ce prélat : *Remonstrances au Roi contre les duels*, Paris, 1615, in-8°; une *Harangue au Roi*, prononcée à Béziers le 20 juillet 1621; *Discours sur le mariage de Monsieur* (Gaston de France), imprimé dans le *Mercure français*, tome XX; les *Oraisons funèbres* du chancelier Pomponne de Bellièvre, Paris, 1607, in-8°, de Louis Ier, duc de Montpensier, 1608, in-8°, de Henri le Grand, 1610, in-8°, et de Louis XIII, 1643, in-4°.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. *V.* **FALBAIRE.**

FENOUILLOT (Jean), frère puîné de l'auteur de *l'Honnête criminel*, naquit à Salins en 1748. Ayant achevé ses études, il s'établit à Besançon, acheta la charge d'avocat du roi au bureau des finances, et peu de temps après, par le crédit de son frère, obtint celle d'inspecteur de la librairie pour la Franche-Comté. L'un des premiers, il se prononça fortement contre la révolution. Inscrit sur la liste des émigrés, il se fixa dans le comté de Neufchâtel, où Fauche-Borel se chargea d'imprimer et de répandre les brochures qu'il rédigeait dans l'intérêt du parti royaliste. Il prit une part assez active à tous les plans de contre-révolution. Il profita de l'amnistie accordée aux émigrés en 1802, pour rentrer en France, et aller demeurer à Lyon, où il reprit l'exercice de sa profession d'avocat. En 1811, il fut nommé conseiller à la cour de Besançon. Il est mort dans cette ville le 27 mai 1826. On a de lui : *le Dîner du grenadier à Brest*, Paris, 1792, in-8°; *la Table d'hôte à Provins*, ou *la Croisée des diligences*, ibid., 1792, in-8°; *Précis historique de la vie de Louis XVI et de son martyre*, Neufchâtel, 1793, in-8°; *la Rencontre imprévue*, ou *le Souper de l'auberge de la Cicogne, à Bâle*, dialogue politico-tragi-comique, Neufchâtel, 1793, in-8°; *le Meilleur des almanachs* pour 1794, in-4°; *les Fruits de l'arbre de la liberté française*, en Suisse, 1798, in-8°; *Adresse de remercîment des requins de la Méditerranée au Directoire exécutif*, Constance, 1798; Paris, 1799, in-8°; *la France à ses enfants*, Bâle et Besançon, 1814, in-8°; *le Cri de la vérité sur les causes de la révolution de* 1815, Besançon, in-8°.

FENOUILLOT DE LAVANS, frère du précédent, avec lequel on l'a confondu quelquefois, est auteur d'une brochure intitulée : *Moyens propres pour rétablir les finances de l'État*, Besançon, 1815, in-8°.

FENTON (Édouard), navigateur anglais, issu d'une ancienne famille du comté de Nottingham, servit en Irlande avec distinction, accompagna Martin Frobisher dans son voyage de découvertes au Nord, puis partit en 1582 avec quatre bâtiments pour une expédition dont on n'a jamais positivement connu le but. Après s'être signalé par la défaite de trois vaisseaux de l'escadre espagnole, il eut, à son retour en Angleterre, le commandement d'un vaisseau dans l'armement destiné à repousser *l'Invincible Armada*, contribua par sa valeur à la destruction de cette flotte, et mourut en 1603 à Deptford, où il s'était retiré depuis plusieurs années. La relation de ses voyages se trouve dans le 3e vol. du *Recueil* de Hackluyt.

FENTON (Geoffroi), frère du précédent, conseiller privé et secrétaire d'État de la reine Élisabeth et de Jacques Ier en Irlande, s'y conduisit avec un désintéressement d'autant plus honorable, que tous ceux qui étaient chargés de l'administration de ce pays ne songeaient qu'à s'enrichir, et sut, malgré les intrigues de ceux dont il éclairait la conduite, conserver son crédit à la cour. Il mourut à Dublin le 13 octobre 1608, laissant différentes traductions d'ouvrages français, italiens, espagnols, etc., entre autres celle de l'*Histoire des guerres d'Italie* de Guichardin, imprimée vers 1579.

FENTON (Élisée), poète anglais, né à Shelton, près de Newcastle, fut destiné au ministère ecclésiastique; mais n'ayant pas cru devoir prêter les serments exigés sous le règne du roi Guillaume et de la reine Anne, il quitta l'université de Cambridge, où il avait été élevé, et se dévoua à l'enseignement et à la culture des lettres. Après avoir été quelque temps sous-maître dans une école célèbre à Headley, au comté de Surrey, le comte d'Orrery le prit pour son secrétaire, et lui confia, en 1714, l'éducation du lord Boyle, depuis comte Orrery, son fils unique. Pope lui confia l'exécution d'une partie de sa traduction de l'Odyssée, et le fit entrer d'abord chez le secrétaire d'État Craggs, et ensuite chez la veuve de sir William Trumball, dont il éleva le fils, et où il finit ses jours, le 13 juillet 1730. Ses ouvrages sont : un volume de poésies, publié en 1717; la tragédie de *Mariamne*, représentée avec succès en 1723; la traduction des 1er, 4e, 19e et 20e livres de l'Odyssée, insérée par Pope dans sa traduction de ce poëme; une *Vie de Milton*, et des poésies imprimées dans la collection choisie de Nichols, en 1780. Fenton a publié en outre un volume intitulé : *Vers d'Oxford et de Cambridge*, 1709, et une superbe édition des œuvres de Waller, avec des notes estimées. Pope lui a consacré une belle épitaphe. Les œuvres de Fenton, en vers et en prose, ont été recueillies en un volume in-4°, Londres, Toulon, 1739.

FENWICK, évêque de Cincinnati, né dans le Maryland en 1784, mort en 1832, fit ses études chez les dominicains de Bornhem en Belgique, entra dans leur ordre, fut arrêté et condamné à mort pendant la révolution de France. Il échappa cependant au supplice, et obtint de ses supérieurs, en 1804, la permission de passer en Amérique, évangélisa d'abord le Maryland, sa terre natale, puis fut envoyé dans le Kentucky. Il employa son patrimoine à y préparer à ses frères, supprimés en Europe, une retraite dans le couvent de Sainte-Rose; il fit aussi venir des religieuses dominicaines. Ce fut en 1818 que le saint apôtre de l'Ohio commença à pénétrer dans les immenses forêts de cet État; en 1823, il fut nommé

évêque de Cincinnati, diocèse qui comptait alors bien peu de catholiques, mais qui en renfermait 40,000 à sa mort. Fenwick avait fait un voyage à Rome pour se procurer des secours. Il continua son apostolat au milieu même des ravages du choléra; mais, atteint de l'épidémie, il fut enlevé prématurément à son vaste diocèse.

FENZI (François-Marie), patriarche de Jérusalem, né à Zara, d'une famille noble, en 1738, mort à Rome en 1829, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archevêque de Corfou du rit latin, le 20 septembre 1799, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

FER (Nicolas de), géographe, né à Paris en 1646, parcourut l'Italie, l'Allemagne et d'autres parties de l'Europe, fit graver plus de 600 cartes qui doivent la plus grande partie de la vogue dont elles ont joui aux ornements qui les enjolivaient, et mourut le 15 octobre 1720. On a en outre de de Fer : *Introduction à la géographie*, Paris, 1708, in-12; *les Côtes de France sur l'Océan*, etc., ibid., 1790, in-4°. Le catalogue des ouvrages et des cartes de ce géographe se trouve dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet-Dufresnoy.

FER DE LA NOUERRE (de), né vers 1740 à Paris, entra jeune dans l'artillerie, prit sa retraite en 1770 avec le grade de capitaine et fut employé dans l'élection de la Charité sur Loire comme inspecteur des ponts et chaussées. Il s'occupa particulièrement à la recherche du moyen de faciliter l'établissement d'une communication générale en France en combinant les routes et les canaux. Il mourut vers 1790. On a de lui: *Mémoire sur la théorie des écluses*, 1780; *la Science des canaux navigables, ou théorie générale de leur construction*, 1786, 2 vol. in-8°, etc.

FÉRANDIÈRE. *Voyez* **LAFÉRANDIÈRE.**

FÉRANDINI (Jean), compositeur dramatique, né à Venise, conseiller et maître de chapelle de l'électeur Charles-Albert, depuis Empereur, sous le nom de Charles VII, mort à Munich en 1793, a donné les opéras suivants : *Bérénice*, 1730; *Adriano in Siria*, 1737; *Demofoonte*, 1737; *Artaserse*, 1739; *Catone in Utica*, 1753; *Diana placata*, 1758; *Componimento dramatico per l'incoronazione di Carolo settimo*, etc., 1742.

FERAUD, FERALDO ou **FERRANDO** (Raimond). *Voyez* **FERAUDI.**

FERAUD (Jean-François), grammairien, né à Marseille le 17 avril 1725, fut admis chez les jésuites en terminant ses études, professa la rhétorique et la philosophie dans divers colléges; lors de la suppression de la société, il revint à Marseille, et fut nommé membre de l'académie de cette ville; quitta la France au commencement de la révolution, y rentra en 1798, se consacra au service des autels abandonnés faute de ministres, fit des conférences religieuses, et mourut à Marseille le 8 février 1807, correspondant de l'Institut. Il a laissé deux ouvrages estimés: *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°; et un *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-1788, 3 vol. in-4°.

FERAUD. *Voyez* **FERRAUD.**

FERAUDI (Raimond), baron de Thouard, naquit vers le milieu du 13e siècle, suivit Charles Ier d'Anjou en 1265 à la conquête de Naples, et fut un des cent chevaliers appelés par lui au fameux duel contre D. Pedro, roi d'Aragon, avec un pareil nombre de chevaliers. Charles II l'attacha au service de Robert, duc de Calabre. Il mourut vers 1324. Il ne reste de lui qu'une traduction en vers provençaux de la *Vie de saint Honorat*, premier abbé et fondateur de Lérins.

FERAUDI (Bertrand), 3e fils du précédent, fut un des chevaliers de la cour d'amour de Romanin, et mourut en 1345. Il a composé un grand nombre de vers, mais on n'en a conservé aucun.

FERBER (Jean-Jacques), minéralogiste suédois, né à Carlscrona en 1743, fut en 1774 nommé professeur de physique et d'histoire naturelle à Mittau, capitale de la Courlande; passa quelque temps après au service de Russie, qu'il quitta pour celui de Prusse, fut successivement attaché à l'académie de Saint-Pétersbourg et à celle de Berlin, parcourut différentes parties de l'Europe pour recueillir des observations, et mourut d'apoplexie près de Berne en 1790. On a de lui, en allemand, *Lettres écrites d'Italie et Description des mines d'Ydria*, traduite en français par Dietrich, 1776, in-8°; *Histoire minéralogique de Bohême; Oryctologie du Derbyshire*, traduite en français dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrin*, par Hamilton, Paris, 1790, in-8°; *Notice minéralogique du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neufchâtel*; *Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc.; *Notices et descriptions de quelques produits chimiques*, avec les observations minéralogiques et technologiques de J. Chr. Fabricius, Halberstatdt, 1793, in-8°, fig. Un extrait de cet ouvrage se trouve dans le Bulletin de la Société d'encouragement, n° 123.

FERCHARD Ier, roi d'Écosse, monta sur le trône en 622, régna paisiblement suivant quelques-uns, suivant d'autres, fut déposé et se tua lui-même dans sa prison après un règne de 14 ans.

FERCHARD II, fils du précédent, succéda à son oncle Donald III en 651, et gouverna sagement ses États pendant un règne de 18 années.

FERCHAULT. *Voyez* **RÉAUMUR.**

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, naquit à Alcala en Espagne, le 10 mars 1503. Il épousa en 1521 Anne Jagellon, sœur et unique héritière de Louis, roi de Bohême et de Hongrie. Ce prince étant mort en 1526 à la bataille de Mohacs, Ferdinand s'empressa de faire valoir ses droits à cette double couronne, presque sans opposition, par les Bohémiens; mais une partie des seigneurs hongrois ayant élu roi Jean de Zapol, vayvode de Transylvanie, il marcha aussitôt contre lui, l'atteignit près de Tockay, et le défit complétement. Zapol, au désespoir, implora la protection des Turcs, et leur livra les villes de la Hongrie dans lesquelles il avait conservé des intelligences. Ferdinand essaya de résister quelque temps à ces nouveaux ennemis; mais, battu dans plusieurs rencontres, il se vit obligé d'abandonner la Hongrie et de se retirer à Vienne, où les Turcs vinrent l'assiéger en 1529. Enfin, après une guerre longue et sanglante, dont les succès furent balancés, il fut conclu en 1536 un traité qui cédait à Zapol les villes de Hongrie dont il était en possession, avec la condition

qu'après sa mort, elles rentreraient sous l'obéissance de Ferdinand. Après l'abdication de Charles-Quint en 1558, Ferdinand fut proclamé empereur d'Allemagne, eut quelque démêlés avec le pape Pie IV, qui ne voulait pas le reconnaître, travailla efficacement à l'extinction des troubles religieux dans ses États, et mourut le 25 juillet 1564. On a publié en latin les *Lettres* de Ferdinand Ier au pape Pie IV, Paris, 1565. On trouve l'éloge de ce prince dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum virorum*, etc., *ad principes habitæ*, Cologne, 1559.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand Ier, naquit le 9 juillet 1578. Mathias, son cousin, possédait avec l'Empire les royaumes de Bohême et de Hongrie, que la maison d'Autriche s'habituait à regarder comme une partie de ses domaines. Ce prince n'avait été ni assez habile pour dissimuler sa haine contre les protestants, ni assez fort pour contenir leurs chefs. Il prévit que sa mort serait l'époque de nouveaux troubles, et il crut pouvoir les empêcher en assurant la Bohême à Ferdinand, qui fut couronné roi de Bohême le 29 juin 1617. L'électeur palatin, Frédéric V, ne vit pas sans inquiétude cet acheminement de Ferdinand à l'Empire, et il résolut d'y porter obstacle. Le zèle mal entendu de quelques catholiques vint servir ses projets. Des protestants, insultés dans leurs temples, demandèrent une réparation qu'on ne parut pas disposé à leur accorder. Ce fut le signal d'un soulèvement général ; on courut aux armes, et Ferdinand fut déclaré déchu du trône pour n'avoir pas tenu ses serments. Telle est l'origine de cette funeste guerre qui désola tant de provinces pendant trente ans. Tandis que les états de Bohême déposaient Ferdinand, ce prince avait été reconnu roi de Hongrie presque sans opposition. Mathias meurt, Ferdinand se rend à la diète, et y ménage si bien les intérêts de tous les électeurs, qu'il réunit leurs suffrages, même celui du palatin. Son élection à l'Empire eut lieu le 29 août et son couronnement le 9 septembre 1619. L'électeur palatin hésitait toujours d'accepter le trône que lui offraient les états de Bohême ; son épouse l'y détermine, il signe le décret d'adhésion et se rend à Prague pour s'y faire couronner. L'électeur avait pour lui tous les ennemis de la maison d'Autriche. Ferdinand met dans ses intérêts l'électeur de Saxe, par la promesse de lui donner l'investiture du duché de Juliers ; il détache encore de la coalition Maximilien de Bavière, à qui il confie le commandement de ses troupes, et il sollicite des secours des princes catholiques. Maximilien pénètre dans la Bohême, poursuit Frédéric et lui livre auprès de Prague une bataille où il est entièrement défait. Ferdinand usa sans ménagement du droit de la victoire ; il mit le palatin au ban de l'Empire, et fit périr par la main du bourreau tous les gentilshommes bohémiens qui s'étaient montrés les partisans de ce malheureux prince. Les princes protestants étaient comprimés, mais non pas abattus ; ils forment une nouvelle ligue en 1624. Christian IV, roi de Danemark, déclaré chef de la ligue, entre dans la basse Saxe. Il est défait en bataille rangée (1626) près de Northeim. Ferdinand fait élire son fils roi de Hongrie ; mais il le fait couronner roi de Bohême sans élection. Le roi de Danemark, battu dans presque toutes les rencontres par les généraux de Ferdinand, est contraint de demander la paix. Croyant le moment favorable pour anéantir le protestantisme dans ses États, Ferdinand ordonna la restitution des biens ecclésiastiques séquestrés depuis le traité de Passau, et chargea Wallenstein, le plus célèbre de ses généraux, de faire exécuter cet édit dans la Souabe. L'Empereur avait alors une armée de 150,000 hommes ; les princes protestants ne pouvaient pas mettre sur pied plus de 30,000 soldats ; l'issue d'une nouvelle guerre, si elle avait lieu, ne semblait pas douteuse. Cependant la France, Venise, Rome même, qui avaient vu jusqu'alors avec une indifférence apparente l'accroissement de la puissance autrichienne, prévoient que si Ferdinand consomme la ruine des princes protestants, rien ne pourra plus balancer son pouvoir. Richelieu négocie avec Gustave-Adolphe, détache l'électeur de Bavière de la cause de Ferdinand. Gustave-Adolphe aborde en Poméranie, marche sur Leipzig, où l'attendait Tilly, général en chef des troupes autrichiennes. Une bataille est livrée devant cette ville le 7 septembre 1631 ; les troupes de Saxe nouvellement levées prennent la fuite au premier choc ; l'habileté de Gustave répare ce malheur, et il remporte une victoire qui le rend maître de tout le pays, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Pendant ce temps, l'électeur de Saxe pénétrait dans la Bohême, et prenait possession de la Lusace. Ferdinand, que la fortune avait abandonné, ôte le commandement de son armée à Tilly pour le rendre à Wallenstein. Tandis que celui-ci reprend la Bohême sur l'électeur de Saxe, Gustave poursuit ses succès en Bavière. Ces deux grands généraux se joignent enfin près de Nuremberg, où il y eut un combat indécis. Gustave remporte une victoire complète près de Lutzen, le 15 novembre 1632, mais il est tué dans la mêlée. Par la mort de ce prince les protestants se trouvent sans chef ; Ferdinand entame alors des négociations avec chaque électeur en particulier ; mais il ne peut réussir à en détacher aucun de la cause commune. Le duc de Weimar prend le commandement des Suédois, et le chancelier Oxenstiern est reconnu pour le chef de la ligue. Les secours que Ferdinand reçoit de l'Italie ne lui servent qu'à prolonger la guerre. La conduite de Wallenstein lui donne des soupçons ; il le fait assassiner, et s'aliène, par cet acte d'autorité, les cœurs de tous les soldats. Dans cette situation presque désespérée il fait de nouveaux efforts. La bataille de Nordlingen, gagnée par ses troupes le 5 septembre 1634, changea tout à coup la face de ses affaires. La France voulut alors se déclarer publiquement pour les protestants ; mais il était trop tard. Ferdinand profite de ce retour de fortune pour faire la paix avec l'électeur de Saxe ; d'autres princes protestants accèdent à ce traité. La guerre continuait dans la Hesse, la Saxe et la Westphalie ; mais, secondé par ses nouveaux alliés, il n'en fait pas moins déclarer son fils Ferdinand-Ernest roi des Romains, le 22 décembre 1636. Il sentait sa fin prochaine, et il voulait s'assurer un successeur. Ce prince mourut le 23 février 1637, à l'âge de 59 ans, dont il en avait passé 18 sur le trône, dans des guerres continuelles. Khevenhuller a publié les *Annales* de Ferdinand II en allemand.

FERDIDAND III, empereur d'Allemagne, fils et successeur du précédent, né en 1608, fut contraint à continuer la guerre que l'ambition de son père avait en partie allumée, et eut à soutenir à la fois les attaques de

la France et de la Suède. Partout repoussé et vaincu par le grand Condé, il se vit forcé de signer, en 1648, le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à toute l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France la possession de l'Alsace et des trois évêchés. Il mourut en 1657, après un règne de 20 ans. L'*Histoire* de Ferdinand III a été publiée en italien, par le comte Galeazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol., avec portraits et plans.

FERDINAND Ier, dit *le Grand*, roi de Castille, succéda à Sanche III, son père, roi de Navarre, en 1035, s'empara des États de Bermude, roi de Léon, en 1038, rendit les rois de Tolède, de Saragosse et de Séville, ses tributaires, expulsa les Mores de la Castille et recula les bornes de ses États jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcias IV, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille à quatre lieues de Burgos; et, s'il eut, comme capitaine, des talents propres à justifier le titre de *Grand*, ils ont été effacés par les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065, après avoir partagé ses États entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, se distingua pendant un règne d'environ 30 années par sa prudence, sa valeur et son affabilité, apaisa les troubles qui s'étaient élevés en Castille après la mort de don Sanche, son frère, enleva aux Mores plusieurs places importantes, raffermit ses propres États ébranlés par les attaques des infidèles, en recula les limites, et mourut en 1187, au moment où il se préparait à entrer dans la coalition des princes chrétiens pour délivrer Jérusalem du joug des musulmans. C'est du règne de ce prince que date l'établissement de l'ordre militaire de Saint-Jacques, destiné à la défense des domaines des chrétiens.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône de Castille en 1217, après l'abdication de Bérengère, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse. Il réunit pour toujours ces deux royaumes, mit un terme aux guerres civiles qui les avaient longtemps agités, enleva aux Mores le royaume de Baëza, les villes d'Ubeda et de Cordoue, força les rois mores de Grenade et de Murcie à se reconnaître ses vassaux et à payer tribut, emporta Séville après un siége de 20 mois, prit Xérès de la Frontera, Cadix et Saint-Lucar, et mourut le 30 mai 1252, au moment où il se préparait à la conquête du royaume de Maroc. On doit à ce prince la fondation de l'université de Salamanque, et le corps régulier de lois, connu en Castille sous le nom de *las partidas*. Comme guerrier et comme législateur, Ferdinand fut un des plus grands princes de son siècle. L'histoire de son règne, écrite par don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a été publiée sous le titre suivant: *Cronica del santo rey don Fernando III; sacada de la libreria de la iglesia de Sevilla*, Medina-del-Campo, 1567, in-fol. Sa *Vie* a été écrite en français, par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, né à Séville le 6 décembre 1285, succéda à don Sanche IV, son père en 1295, et dut à sa mère, la reine Marie, la conservation de ses États menacés par le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi more de Grenade. Lorsque le calme fut rétabli dans ses États, il tourna ses armes contre les mahométans, les vainquit en plusieurs rencontres, et projetait de nouveaux exploits, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 27 ans le 17 septembre 1312. Ce prince était d'un caractère emporté et cruel: l'injuste supplice des *Carvajal*, condamnés sans être entendus, a imprimé sur son règne une tache ineffaçable. On dit que les Carvajal, au moment où on les entraînait pour les jeter dans un précipice, citèrent le roi à comparaître devant le tribunal de Dieu dans 30 jours. Ce fut le dernier jour de ce terme que mourut Ferdinand; de là son surnom d'*Ajourné*.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, naquit à Soz, sur les frontières de Navarre, le 10 mars 1452; il était fils de Jean II, roi d'Aragon, et il épousa, en 1469, Isabelle de Castille, fille de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*. Ce mariage réunit les États de Castille à ceux d'Aragon. Les deux époux, qui se chérissaient tendrement, quoique jaloux chacun de leur autorité, se trouvaient parfaitement d'accord toutes les fois que l'exigeaient leur intérêt commun et le bien de leurs États. A peine montés sur le trône, ils durent s'occuper à calmer les factions qui s'étaient élevées en faveur de Jeanne, nièce d'Isabelle, faction qui était soutenue par Alphonse V, roi de Portugal. Celui-ci entre en Espagne à la tête de 20,000 hommes; plusieurs prélats et seigneurs castillans se joignent à lui; il se fait proclamer roi de Castille et de Léon. Ferdinand lui livre bataille devant la ville de Toro (1476). Resté maître du champ de bataille, il ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre son rival. Alphonse s'était sauvé à Castro-Nuno, où, épuisé de fatigue, il s'endormit à table. Les Castillans, regardant ce sommeil comme une marque de stupidité et d'indifférence, se rangèrent presque tous du parti d'Isabelle et de Ferdinand. Alphonse alla demander des secours à Louis XI, roi de France, son allié, qui le reçut avec de grands honneurs, l'amusa longtemps par de belles promesses, et fit une paix séparée avec l'Aragonais. Ferdinand avait peu à peu calmé les mécontents. Toujours attentif à faire administrer la justice, à secourir les faibles et à réprimer les factieux, de concert avec son épouse, il tourna toutes ses vues à délivrer l'Espagne des mahométans. Déjà ils n'y possédaient plus que le royaume de Grenade; mais ils étaient très-forts et très-puissants. Le roi d'Aragon ouvrit la première campagne en 1483, et le succès semblait dès lors présager l'heureuse réussite de son entreprise. Sur ces entrefaites, Louis XI, roi de France, étant mort (en 1484), il envoya près de son successeur, Charles VIII, don Jean Ribeira, pour solliciter la restitution du Roussillon, ancienne possession de la couronne d'Aragon, et que Louis XI, disait-il, avait donné ordre de restituer. La réponse évasive du roi de France aurait donné lieu à une rupture, si l'intérêt que Ferdinand mettait à la guerre de Grenade ne l'eût empêchée. Toujours à la tête de ses armées, ce prince se distingua autant par sa prudence que par sa valeur. Pendant qu'il volait de victoire en victoire, des troubles s'élevaient dans l'Aragon. L'établissement de l'inquisition à Saragosse, en 1484, n'avait pu s'effectuer aussi facilement qu'il s'était opéré à Séville, trois ans aupara-

vant. Les Aragonais avaient fait au roi plusieurs offres considérables, afin d'en être délivrés. Exaspérés par ses continuels refus et par un acte de violence que venait d'exercer le grand inquisiteur, quelques séditieux l'assassinèrent dans l'église cathédrale. La fuite seule put les soustraire au supplice qu'ils méritaient. Ferdinand informé de cet attentat court à Saragosse, et, malgré la résistance de tous les habitants, nomme aussitôt un nouvel inquisiteur, et rétablit ce tribunal, qui devint plus redoutable encore. La guerre de Grenade semblait toucher à sa fin, par les rapides progrès que les Espagnols avaient faits dans ce royaume. Cependant il paraît que cette entreprise aurait été abandonnée, sans la fermeté et la constance d'Isabelle. Le roi d'Aragon s'avançait toujours vers Grenade, qui obéissait dans ce moment à un nouveau souverain, dont le parti avait d'abord prévalu sur celui de Zagal, qui ne possédait que deux places fortes, les seules qui restassent à conquérir à Ferdinand pour arriver jusqu'à la capitale; jugeant toute défense impossible, il alla au-devant du vainqueur pour lui en remettre les clefs. Après avoir conquis 30 places fortes et autant de villes, outre celles qui s'étaient rendues sans résistance, Ferdinand se trouva enfin campé dans les environs de Grenade. Toute la fleur de la noblesse espagnole se trouvait réunie sous ses drapeaux et ceux d'Isabelle, et chaque guerrier se signalait par de nombreux exploits. Ce fut dans ce siége fameux que le grand Gonsalve de Cordoue fit ses premières armes, et ce fut là qu'Isabelle déploya toute la grandeur et l'énergie de son caractère. Enfin, après un siége long et terrible, Grenade se rendit le 25 novembre 1491, et les deux *rois* y firent leur entrée le 6 janvier suivant. Cette glorieuse expédition mit fin à la domination des Mores en Espagne, et valut à Ferdinand le surnom de *Catholique*, qui lui fut donné par le pape Innocent VIII, et confirmé par Alexandre VI. Débarrassé de la guerre de Grenade, Ferdinand ne s'occupa dès lors qu'à se ménager de puissantes alliances pour agir contre la France, dont les armées commençaient à faire de grands progrès en Italie. Ce fut dans cette même année 1492, que la reine Isabelle, pressée par les instances réitérées de Colomb, auxquelles Ferdinand n'avait jamais voulu accéder, lui fournit une somme de 17,000 ducats et trois petits bâtiments pour aller à la découverte du nouveau monde. Dans cette même année fut rendu le fameux édit contre les juifs, et il sortit d'Espagne plus de 10,000 de ces malheureux, c'est-à-dire, tous ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême. L'affaire du Roussillon et de la Cerdagne tenait fort au cœur à Ferdinand. Charles VIII consentit à entrer en accommodement avec Ferdinand; mais la négociation fut bientôt rompue, et suivie d'une guerre qui dura près de deux siècles, et ne finit qu'à l'extinction de la dynastie régnante en Espagne. Cependant, voyant les immenses préparatifs de Ferdinand, Charles VIII, malgré l'opposition des seigneurs de sa cour et du parlement de Paris, restitua les comtés de Roussillon et de Cerdagne, que la France ne reprit que sous Louis XIV. Tout paraissait concourir à la prospérité de l'Espagne et à la gloire d'Isabelle et de Ferdinand. Colomb, ayant découvert l'île Hispaniola, était de retour de l'Amérique (en 1493), et apportait avec lui une grande quantité d'or et d'argent. Alphonse de Lugo, de Séville, qui avait contribué avec Pierre de Vera à la conquête des Canaries, venait de s'emparer de l'île de Palma. Les seigneurs napolitains, poussés à bout par la tyrannie de Ferdinand Ier, étaient partagés en deux partis; les uns, réfugiés en France, tâchaient de décider Charles VIII à entreprendre la conquête de ce royaume; les autres sollicitaient pour le même objet le roi d'Espagne; mais celui-ci se contenta de répondre qu'il ne saurait se décider à dépouiller un ami et un parent. Charles VIII pénètre en Italie, enlève plusieurs places au saint-siége; le pape, le duc de Calabre arment chacun de son côté pour aller s'opposer aux troupes victorieuses du monarque français. Ferdinand lui envoie Antonio Fonseca, pour lui signifier qu'il eût à se désister de la conquête du royaume de Naples, et à rendre à l'Église les places dont il s'était emparé; qu'autrement il se croirait dégagé de la paix faite par le traité de Roussillon, et lui déclarerait ouvertement la guerre. Fonseca trouva Charles VIII à Rome, où il avait fait son entrée. Mais ce monarque n'ayant eu aucun égard à cette sommation, Fonseca déchira en pleine assemblée les articles de la paix existante entre les deux souverains. Cette action irrita tellement les seigneurs français, qu'ils l'auraient tué sans l'intervention du roi. Ferdinand, ayant appris le mauvais succès de son ambassade, pourvoit à la sûreté du Roussillon, s'assure de différents points dans la Navarre, et entre en France avec une puissante armée. Il envoie en même temps en Italie Gonsalve de Cordoue, avec 6,000 hommes d'armes. Charles avait déjà battu le roi de Naples et ses alliés, et s'était rendu maître de la capitale; mais les Français y commirent tant d'excès, que pour éviter la mort ils furent contraints de sortir de la ville. En peu de temps, Gonsalve avait soumis une grande partie des places que les Français occupaient, et il avait rétabli le roi de Naples sur son trône; mais la bataille de Seminara, livrée contre l'avis du *grand capitaine*, rendit de nouveau Charles VIII maître de ce royaume. Dans le Roussillon, le gouverneur don A. Henriquez avait porté le ravage jusqu'aux portes de Narbonne. Une autre armée espagnole allait faire une irruption du côté de la Guienne; mais, à l'invitation de Charles VIII, Ferdinand consentit à une suspension d'armes de trois mois, suspension cependant qui ne comprenait que la guerre de France. On se battait toujours avec fureur en Italie. Le roi de Naples, accablé des fatigues de la campagne, mourut à Monte-de-Somma, et nomma pour successeur à sa couronne son oncle don Frédéric d'Aragon. Celui-ci vit en peu de mois, par les talents du grand capitaine, son royaume délivré de ses ennemis; mais il ne jouit pas longtemps de cette possession. La trêve entre la France et l'Espagne allait expirer, et Charles VIII se préparait à porter ses armes contre le Roussillon, lorsqu'il mourut à Amboise, le 7 avril 1498. Son oncle lui succéda, sous le nom de Louis XII. Ce prince, en montant sur le trône, avait conclu avec Ferdinand un traité d'alliance. Après plusieurs débats, ces deux souverains convinrent de se partager le royaume de Naples. Cependant le roi catholique n'était pas sans inquiétude dans ses propres États. Les Mores qui demeuraient dans la Castille s'étaient révoltés; ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Alpuxarras por-

taient la désolation dans les villes voisines. Le roi ayant puni les premiers, marcha contre les seconds, et parvint, non sans peine, à les faire rentrer dans leurs rochers, où ils furent longtemps inexpugnables. Ce fut par un effet de cette révolte, qu'on proclama, en 1501, le décret en vertu duquel tous les Mores devaient se faire chrétiens ou sortir du royaume. Dix mille reçurent le baptême, et près de 100,000 familles se réfugièrent en Afrique. Pendant ce temps, Louis XII s'était rendu maître du duché de Milan. Le roi de Naples commença alors à craindre pour ses propres États, et envoya implorer le secours du roi d'Espagne; mais Ferdinand ne lui répondit qu'en termes généraux. Les Français et les Espagnols occupèrent bientôt tous les États napolitains. Le roi Frédéric, ne pouvant compter sur les secours de Ferdinand, ni sur la protection de Louis XII, se retira en France. Mais les deux conquérants ne tardèrent pas à se brouiller au sujet de deux provinces, la Basilicate et la Capitanate, dont les Français demandaient la cession. Ferdinand voulait en appeler à la décision du pape (Alexandre VI); mais Louis XII crut mieux faire en se rapportant à la décision des armes. La guerre recommence sur les frontières du Roussillon. Les Français assiégent Salces; Ferdinand vole au secours de cette place, la délivre, entre en France, et porte le ravage dans le Languedoc. Une trêve est conclue pour ne s'occuper que des affaires de Naples, où l'on ne se battait pas avec moins d'acharnement; les Français et les Espagnols y faisaient des prodiges de valeur; mais tous les efforts du duc de Nemours et du marquis de Mantoue ne pouvaient lutter contre les talents du grand capitaine; les batailles de Cerisoles et du Garigliano rendirent Ferdinand maître paisible du royaume de Frédéric. Cette conquête fut terminée en 1503. On ne fit à ce sujet aucune réjouissance en Espagne, où l'on pleurait encore la mort de dona Isabelle, arrivée le 27 novembre 1504. Cette princesse avait laissé héritière des royaumes de Castille et de Grenade sa fille dona Jeanne, dite *la Folle,* mariée à l'archiduc Philippe, et après elle don Carlos, son petit-fils. Ferdinand s'était aussitôt dépouillé du titre de roi de Castille, et avait fait proclamer sa fille dona Jeanne; mais, attendu la faiblesse d'esprit de cette princesse, les états le déclarèrent régent du royaume. L'Empereur et son gendre lui causaient cependant les plus vives inquiétudes. Le premier réclamait la régence de la Castille, comme aïeul paternel de l'héritier mâle, le prince don Carlos; et l'archiduc prétendait y gouverner en souverain. Les grands d'Espagne étaient eux-mêmes partagés en deux partis. Toute l'habileté de Ferdinand suffisait à peine pour s'opposer à tant d'ennemis de son pouvoir. Afin de mieux leur résister, il demanda à Louis XII la main de Germaine de Foix, sa nièce. Louis la lui accorda, en se désistant de toute prétention au royaume de Naples, et il lui promit son secours contre l'Empereur et l'archiduc Philippe. Ce mariage, qui mit le sceau à la politique de Ferdinand, fut conclu le 14 mai 1506; il mit de grands obstacles aux prétentions de l'Empereur, et il alarma vivement l'archiduc. Mais ne voulant pas exciter de nouveaux troubles dans le royaume, Ferdinand le reconnut, devant les états, comme roi de Castille. Après cette cérémonie, il partit pour aller visiter ses nouvelles possessions de Naples. Depuis longtemps il nourrissait des soupçons sur la fidélité de Gonsalve. Ayant réglé les affaires de son nouveau royaume, il s'en retourna en Espagne, emmenant avec lui le grand capitaine. Arrivé à Savone, il eut avec Louis XII une entrevue, dans laquelle il paraît que furent jetés, sous la direction du roi catholique, les fondements de la fameuse ligue de Cambrai. La reine Jeanne, instruite de l'arrivée de son père en Espagne, alla à sa rencontre, faisant porter devant elle le corps de son mari, dont elle n'avait pas encore voulu se séparer. Quand cette princesse vit son père, elle se jeta à ses genoux, et le pria de se charger en tout et pour tout du soin de la monarchie. De retour dans ses États, il n'y trouva que désordre et tumulte parmi les grands. Ceux-ci, cernés de tous les côtés, manquant d'appui, furent obligés de se soumettre et d'implorer la clémence du roi. Il leur pardonna, et pour faire preuve de leur fidélité, ils allèrent, par son ordre, chasser des côtes d'Espagne les Mores d'Afrique, qui y exerçaient les plus affreux brigandages. Débarrassé de ces soins, réconcilié avec Maximilien, et dans un parfait accord avec Louis XII, Ferdinand fit publier dans la cathédrale de Valladolid, en présence de leurs ambassadeurs et du nonce du pape, la funeste *ligue de Cambrai,* qui mit de nouveau en feu toute l'Italie. Rentré dans ses possessions en Italie, et ayant trouvé le moyen de rendre infructueuses les menaces de ses alliés, Ferdinand s'occupa de la guerre qu'il voulait porter en Afrique. Sur les instances de l'archevêque de Tolède, il avait déjà envoyé, dans les années précédentes, une flotte pour conquérir Marsalquiver. Le cardinal offrit d'avancer les sommes nécessaires pour équiper une flotte qui serait destinée à la conquête d'Oran. Le roi accéda à cette proposition, et Ximenès voulut être de cette expédition (1509); il avait sous ses ordres le général Navarro. Ayant abordé aux côtes de l'Afrique, ils se dirigèrent vers Oran, qui fut pris d'assaut. Ximenès revint aussitôt en Espagne apporter cette heureuse nouvelle au roi. Navarro ayant laissé une garnison dans la place, alla à Iviza chercher de nouveaux renforts, et, de retour en Afrique, il conquit Bugie (janvier 1510), et soumit à un tribut Alger et Tunis. Le roi Ferdinand, ayant appris tous ces succès, prit le parti d'aller en personne en Afrique; mais les affaires d'Italie le firent renoncer à ce projet. Il existait entre le pape et l'Empereur de grands différends, que la médiation de Ferdinand n'avait pu faire cesser. Voyant que la France avait repris sa prépondérance en Italie, Ferdinand a l'habileté de détacher l'Empereur de son alliance avec Louis XII, et forme bientôt contre ce monarque une ligue avec le pape, l'Empereur, les Vénitiens et l'Angleterre. Cette ligue, appelée *la ligue sacrée,* fut proclamée à Rome en 1511. Les alliés perdirent en 1512 la sanglante bataille de Ravenne, où périt le brave Gaston, frère de la reine Germaine. Ferdinand envoya des ambassadeurs au roi de Navarre, pour l'engager à entrer dans la *ligue sacrée.* Louis XII, presque en même temps, lui demandait son alliance. Le roi de Navarre se décida en faveur de celui qui était le moins exigeant et le plus équitable. Ferdinand envoya le duc d'Albe en Navarre avec une forte armée; il ordonna en même temps qu'on s'emparât de toutes les places que la reine Catherine d'Albret

possédait en Catalogne. Après divers combats, la victoire se déclara pour les armes du roi catholique, et la Navarre fut définitivement réunie à la couronne d'Espagne. La guerre de Navarre, celle de France, d'Afrique, les Mores des Alpuxaras, qui de temps en temps sortaient pour désoler les villes et les campagnes, ceux qui venaient infester les côtes de l'Espagne, tant d'ennemis à combattre ne faisaient point oublier à Ferdinand les affaires d'Italie. Il nomma le duc de Cardone généralissime de la sainte ligue. Ce duc arrive en Italie, se présente devant Florence, qu'il prend d'assaut, s'empare de Prato, Lucques, Arezzo, etc. Il s'unit ensuite à l'Empereur et aux Vénitiens, bat les Français, et rétablit Sforce dans son duché de Milan, d'où les Français l'avaient chassé pour la seconde fois. Louis XII, harcelé de toutes parts, offrit au roi catholique une trêve, qui fut célébrée à Madrid par de grandes fêtes. Mais les trêves de Ferdinand n'étaient jamais que les avant-coureurs de nouvelles ruptures. Le roi de France se ligue avec les Vénitiens, toujours ennemis de l'Empereur, et la guerre recommence encore (1513). Les Français sont battus à Novare par les Suisses et les Milanais. Le duc de Cardone porte le fer et la flamme dans les États vénitiens, s'empare de Vérone, de Padoue, arrive à Mestre, se rend maître du château; il bombarde Venise, se retire, et va combattre le général Alviano, qu'il met en déroute avec ses Vénitiens. Le roi de France se hâte de faire la paix avec Ferdinand, qui abandonne encore ses alliés, après les avoir engagés dans cette guerre. Tandis qu'il donnait un peu de repos à ses armées, il reçut une ambassade de la reine des Abyssins, qui lui envoyait un morceau de la vraie croix. Le premier soin de Ferdinand fut de faire examiner si l'ambassadeur était bien instruit dans les mystères de la religion. Louis XII meurt l'année suivante (1515); François Ier, son successeur, renouvelle un traité de paix avec le roi catholique; mais comme il se disposait à reconquérir le Milanais, Ferdinand parvient à se réconcilier avec l'Angleterre, et il allait, pour la quatrième fois, traverser les projets de la France, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Il n'avait eu de Germaine, sa femme, qu'un enfant, mort en bas âge. Celle-ci, désirant avoir un successeur à la couronne d'Aragon et des Deux-Siciles, avait fait prendre au vieux monarque un aphrodisiaque, dont les effets lui devinrent funestes. On assure que depuis cette époque il fut attaqué d'une profonde tristesse, d'évanouissements continuels, jusqu'à ce qu'un jour, se trouvant à la chasse, il fut obligé de s'arrêter à un village nommé Madrigalejo, près de Consuegra, où il mourut le 23 janvier 1516. Il fit sa fille Jeanne héritière de tous ses États, et après elle le prince don Carlos son fils (depuis Charles-Quint), qui était toujours resté en Flandre. L'histoire de son règne par Hernand de Pulgar, a été publiée sous le titre de *Cronica de los reyes don Fernando y dona Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.; Valence, 1780, in-fol.; traduite en latin par Antoine Labrixa, sous le titre de *Rerum à Ferdinando et Isabellâ Hispaniarum regibus gestarum decades II*, Grenade, 1545, in-fol. L'abbé Mignot a publié l'*Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12.

FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, naquit à Madrid, le 10 avril 1712. Il était fils de Philippe V et de Marie de Savoie, sa première femme, et monta sur le trône après la mort de son père, en 1746. Ferdinand signala les commencements de son règne par des actes de bienfaisance. Il pardonna aux contrebandiers, aux déserteurs, et fit rendre la liberté aux prisonniers, spécialement à ceux qui étaient détenus pour dettes, chargeant son trésorier de payer leurs créanciers. Il eut la satisfaction de signer la paix de 1748, qui assurait à l'infant don Carlos, son frère, la couronne des Deux-Siciles, et à l'infant don Philippe les États de Parme et de Plaisance. Il donna ensuite tous ses soins à la prospérité de ses États. Secondé par un habile ministre, il réforma les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, qui était dans la décadence la plus absolue depuis le règne de Charles II. Il encouragea l'agriculture, le commerce, les arts. Ce monarque avait toujours été d'une santé chancelante. Il était fréquemment dominé par une humeur noire qui faisait quelquefois craindre pour ses jours. Il dut son rétablissement aux charmes du chant du fameux Farinelli. Il fit bâtir un superbe théâtre dans son palais du Buen-Retiro, où les plus habiles chanteurs de l'Italie furent appelés. Aimé de ses sujets, il mourut à l'âge de 42 ans, le 10 août 1759, sans laisser de postérité de son mariage avec Marie-Thérèse de Portugal, qu'il avait épousée en 1728.

FERDINAND VII, roi d'Espagne, né à Saint-Ildephonse, le 13 octobre 1784, fils de Charles IV et de Marie-Louise de Parme, fut proclamé à l'âge de 6 ans prince des Asturies ou héritier de la couronne. Son éducation fut confiée à deux hommes très-éclairés, le duc de San-Carlos et le chanoine don Juan Escoiquitz. D'un caractère doux et facile, il n'eût pas pu sans doute, au milieu d'une cour corrompue, sans l'appui de ces hommes dévoués, résister longtemps aux embûches dont il était environné. Le favori Godoy, déjà parvenu à se faire donner la main d'une princesse royale, mais dont l'ambition n'avait point de bornes, lui portait surtout une haine qui devait être aussi funeste à l'Espagne qu'à lui-même; et, ce que l'on a de la peine à comprendre, c'est qu'il avait fait pénétrer le même sentiment dans le cœur du roi et de la reine. Il leur inspira aussi la plus injuste défiance contre ceux qu'ils avaient chargés de l'éducation du jeune prince, et ce fut par ses conseils que le comte d'Alvarez, Escoiquitz et San-Carlos furent successivement disgraciés, et éloignés de la cour. Lorsque, au milieu de toutes ces contrariétés, Ferdinand fut arrivé à sa 18e année, il fallut cependant le marier (21 août 1802). Si le favori eut part au choix qui fut fait, il est évident qu'il se trompa; car la princesse qu'on lui donna (Marie-Antoinette-Thérèse), fille du roi de Naples, était pleine de grâce et d'esprit, et elle ne pouvait manquer d'avoir à la cour une grande influence. Dès qu'elle y parut, en effet, son jeune époux fut transporté de l'amour le plus vif; tout le monde se précipita sur ses pas, et les appartements de la reine comme ceux de Godoy restèrent abandonnés. On conçoit toutes les jalousies, toutes les haines que dut exciter un pareil triomphe. Mais il dura peu, et bientôt les deux jeunes époux, forcés de vivre isolés, n'eurent plus qu'à se défendre des piéges qu'on leur tendait sans cesse. Enfin, après quatre ans d'union,

la jeune princesse des Asturies mourut victime d'un crime odieux et que personne aujourd'hui ne peut mettre en doute. L'apothicaire de la cour, qui fut généralement soupçonné d'avoir fourni les moyens de consommer ce crime, fut trouvé étranglé chez lui, quelques jours après la mort de la princesse, et la police prit grand soin de faire disparaître une lettre qu'il avait écrite quelques minutes avant de mourir. Le prince de la Paix eut à peine vu fermer les yeux à la princesse qu'il voulut profiter de cet événement pour faire épouser à Ferdinand la fille cadette du prince de Bourbon, qui était la sœur de sa femme et la cousine du roi. C'était un excellent moyen de conserver son crédit et son influence, même après le règne de Charles IV. Ferdinand aperçut le piége, et dirigé par les conseils d'Escoiquitz il montra quelque énergie dans sa résistance. Son refus, présenté au roi et surtout à la reine sous les couleurs les plus fausses, ajouta beaucoup à l'éloignement que dès longtemps Godoy leur avait inspiré pour le prince des Asturies. Dès lors Ferdinand vécut retiré, environné d'embûches et n'ayant pas même auprès de lui le vieux chanoine, son ancien maître, le seul en qui il crût pouvoir se fier. Ce fut dans une position si embarrassante qu'il tourna ses regards vers la France : ayant fait venir Escoiquitz, ils imaginèrent ensemble d'écrire à Napoléon pour lui demander son appui et la main d'une de ses parentes. L'empereur qui, dès ce temps-là, avait conçu la pensée de se rendre maître absolu de la Péninsule, saisit avec empressement le moyen qui lui était offert, de diviser et de brouiller encore davantage la famille royale, afin de parvenir plus sûrement à sa ruine. Ne voulant pas s'expliquer positivement avec l'héritier du trône, il chargea son ambassadeur, Beauharnais, de prolonger les illusions du jeune prince par des promesses vagues et mensongères, et en même temps d'exciter, d'entretenir contre lui la haine du favori et celle de la reine et du roi. Ferdinand eut alors de fréquentes conférences avec l'ambassadeur Beauharnais, et il écrivit beaucoup de lettres où il ménagea peu le favori. Il fit même de la monarchie espagnole un tableau très-rembruni, qu'il se proposait d'envoyer à Napoléon. Godoy qui l'avait environné d'espions, fut bientôt informé de cette intrigue; et il résolut de la mettre à profit pour perdre définitivement le jeune prince. Trompé par ses mensonges, le crédule Charles IV fut persuadé qu'il ne s'était agi de rien moins que de lui arracher la couronne et même d'attenter à ses jours comme à ceux de la reine. S'étant mis à la tête de ses gardes, il arrêta lui-même son fils et plusieurs de ses confidents, entre autres Escoiquitz et le duc de l'Infantado. Mais Ferdinand et ses coaccusés furent acquittés à l'unanimité. Ce procès, dont toutes les circonstances furent connues du public, environna le jeune prince de beaucoup de popularité, et il ajouta au mépris des peuples pour leur souverain comme à la haine dont Godoy était déjà poursuivi. C'était dans le même temps que cet homme, traitant au nom de l'Espagne, à l'insu de son roi, avait fait conclure à Fontainebleau, le 17 octobre 1807, ce funeste traité qui, sous prétexte de conquérir le Portugal pour la reine d'Étrurie, et de donner à Godoy la principauté des Algarves, ouvrit aux Français toute la Péninsule et compléta la ruine de la monarchie espagnole. Le stupide favori ne s'aperçut de sa méprise qu'au moment où les troupes françaises approchèrent de la capitale, et lorsque son perfide agent vint lui dire qu'il fallait céder à la France toutes les provinces situées entre l'Èbre et les Pyrénées. Le roi et la reine parurent aussi à la fin comprendre en ce moment qu'il s'agissait de leur ruine, et ils ne songèrent plus qu'à s'y soustraire par la fuite, déclarant qu'ils cédaient tout ce que demandait l'empereur, qu'ils s'en rapportaient à sa générosité. Le prince de la Paix, non moins épouvanté, conçut alors aussi le projet de se retirer dans l'Andalousie, même au Mexique, avec la famille royale, et il ne pensa plus qu'à préparer le départ. Le roi et la reine le sollicitant, le pressant de hâter les préparatifs, ils déclarent à leur fils, le prince des Asturies, qu'ils lui laisseront tous les pouvoirs, qu'en leur absence il gouvernera le royaume. Et pendant ce temps les équipages, les voitures s'apprêtent; des troupes sont mises en mouvement pour protéger le voyage. Mais ces mouvements sont remarqués du public; on en comprend le but; et alors se réveille soudainement, parmi les habitants de la capitale et ceux d'Aranjuez, où se trouvait la famille royale, tout l'amour que ce peuple nourrissait pour ses rois. La foule s'accumulant dans les cours et les jardins du palais, la famille royale se décide à partir pendant la nuit sans gardes et sans bruit; mais une voiture du prince de la Paix ayant paru tout attelée, la fureur du peuple se dirige contre le favori. On enfonce les portes de son hôtel; et il n'a que le temps de se cacher dans un grenier, d'où ayant essayé de sortir il est bientôt aperçu et poursuivi par des cris de mort. Il allait périr lorsque le prince des Asturies l'arrache à ce danger en le faisant mettre en prison. La présence de l'héritier du trône sembla calmer un peu l'effervescence publique, et la foule parut satisfaite quand il l'assura lui-même que certainement il ne partirait pas. Alors des cris multipliés de : *Vive le prince des Asturies* se firent partout entendre; quelques voix même proclamèrent *Ferdinand VII;* le vieux Charles IV les entendit, et il signa son abdication; Ferdinand la reçut, et le calme se rétablit. Lorsque ce prince partit pour Madrid, afin d'y prendre les rênes du gouvernement, son père l'embrassa de la manière la plus tendre ; et il écrivit dans l'instant même à l'empereur des Français, pour lui faire part de cet important événement et lui recommander le nouveau roi. Mais Napoléon, qui poursuivait sans relâche le projet qu'il avait formé de s'emparer de l'Espagne, expédia son aide de camp Savary pour annoncer à Ferdinand sa prochaine visite et l'engager en même temps à venir au-devant de lui le plus loin possible. Savary ajouta qu'il ne doutait pas que l'empereur, touché de cette politesse, ne le reconnût comme roi d'Espagne et ne lui donnât la main d'une de ses nièces. Ferdinand, convaincu, quitta Madrid le 10 avril, après avoir chargé des soins du gouvernement une junte que devait présider son oncle Antonio. C'était en vain qu'il avait demandé à son père une recommandation auprès de Napoléon. La lettre que le vieux roi voulut d'abord écrire, dans des termes vagues, fut définitivement supprimée par les conseils de Murat. Accompagné d'un petit nombre de serviteurs dévoués, Ferdinand se dirigea sur Burgos, puis sur Vittoria, croyant à chaque pas, suivant les promesses de Murat et de Sa-

vary, rencontrer l'empereur. Sa surprise fut extrême lorsqu'il ne le vit pas dans cette dernière ville; et ce fut de là qu'il lui écrivit avec tant de candeur et d'humilité, qu'élevé récemment au trône par l'abdication de son père, il n'attribuait qu'à l'oubli et à un défaut d'instructions positives, de n'avoir reçu à cette occasion de sa part aucune félicitation; mais déjà le trop crédule Ferdinand était prisonnier : une division de troupes françaises entourait Vittoria, sous les ordres de Verdier; et Savary, qui s'était chargé de porter à Napoléon la lettre du confiant monarque, avait recommandé à ce général d'observer soigneusement tous les passages, et surtout d'empêcher que le jeune roi ne pût retourner sur ses pas. Ce prince pouvait cependant encore échapper par la fuite; il en reçut le conseil de tous ceux qui l'environnaient; plusieurs hommes dévoués vinrent même lui en offrir les moyens. Rien ne put décider Ferdinand à prendre un tel parti; et il continua sa route lors même qu'il eut reçu de Napoléon une tardive et équivoque réponse dans laquelle celui-ci, ne lui donnant que le titre d'*altesse royale*, exprimait le désir de *causer avec elle* sur l'affaire d'Aranjuez, et sur ses *droits* au trône qui n'étaient autres, disait-il, que ceux qui lui avaient été *transmis par sa mère*. Ferdinand et Escoiquitz ne parurent pas avoir compris toute l'étendue de cette insulte. Ferdinand reprit le chemin de Bayonne, où il arriva le 28 avril 1808. Si ce fut pour le prince espagnol la plus funeste époque de sa vie, il faut dire aussi que ce ne fut pas la moins honorable. Il y montra autant d'énergie et de présence d'esprit qu'auparavant il avait montré de faiblesse et de crédulité. Ses conseillers, si longtemps aveugles, semblèrent aussi comprendre enfin tout le péril où ils l'avaient plongé, et, s'ils ne réussirent pas à l'en tirer, il faut du moins convenir qu'ils firent pour cela des efforts qui méritent d'être loués. Dès que Napoléon fut informé de l'arrivée de Ferdinand, il accourut à cheval vers la maison où le prince était descendu; et celui-ci vint pour le recevoir jusqu'à la porte de la rue. Ils s'embrassèrent affectueusement en apparence, et après quelques démonstrations de politesse réciproque ils se séparèrent. A six heures une voiture de Napoléon vint chercher le prince espagnol, pour dîner avec Sa Majesté impériale. Le dîner fut encore assez calme et même affectueux; rien n'y annonça la catastrophe qui était près d'éclater. Napoléon reconduisit Ferdinand jusqu'à sa voiture. Ce prince était à peine dans son appartement, il parlait encore avec ses familiers de l'empereur et de sa politesse, lorsque l'aide de camp Savary parut, demandant à lui parler seul; et de prime abord lui signifia de la part de son maître que *la maison de Bourbon avait cessé de régner en Espagne, qu'elle y était remplacée par celle de l'empereur, et qu'il devait signer une renonciation tant pour lui que pour les princes de sa famille*... On conçoit de quel effet dut être sur l'esprit du jeune roi une déclaration aussi terrible, aussi inattendue. Cependant il ne manqua point de présence d'esprit. Seul, loin de ses conseils, il répondit froidement et avec une extrême convenance que, *quelle que fût sa résolution personnelle, il ne pouvait disposer des droits de sa famille*. Et lorsque Savary dit que la couronne d'Étrurie, dont sa sœur venait d'être dépouillée, lui serait donnée en échange de sa renonciation au trône d'Espagne, il déclara avec la même fermeté qu'il n'accepterait pas les *dépouilles d'un autre*. Il chargea ensuite un de ses conseillers de demander péremptoirement s'il pouvait retourner dans ses États, ou s'il avait cessé d'être libre. En cas de négative il voulut que l'on déclarât à Napoléon que tout ce qui serait fait ultérieurement devait être considéré comme nul, il fit positivement notifier à l'empereur, par le ministre Cevallos, que son intention était de retourner dans sa capitale. Napoléon ne tint aucun compte de toutes ces protestations; et tout le résultat de celle-ci fut qu'on augmenta encore le nombre des troupes qui étaient chargées de garder Ferdinand. Ce prince ayant tenté de correspondre avec sa capitale, ses courriers furent arrêtés par ordre de l'empereur. Ainsi il était décidément prisonnier, et l'on ne prenait même plus la peine de le dissimuler. Dès que Charles IV et sa femme furent arrivés le 1er mai, après une longue conférence avec Napoléon, ils firent venir Ferdinand devant eux, et là, en présence de l'empereur des Français, le vieux monarque espagnol se livra à de longues récriminations contre son fils, et finit par lui signifier que si, le lendemain avant six heures du matin, il ne lui avait pas rendu la couronne par un acte signé de sa main, sans condition ni réserve, lui, son frère (l'infant don Carlos) et leur suite seraient emprisonnés et traités comme émigrés, c'est-à-dire passés par les armes... Et Napoléon ajouta à ces menaces qu'il serait forcé de *soutenir un roi malheureux contre son fils rebelle*. Le jeune prince voulut répondre, mais son père, élevant la voix, lui imposa silence; puis, revenant sur les calomnies de Godoy, il l'accusa encore d'avoir voulu le détrôner, l'assassiner, et il se leva de son siége pour le frapper. La reine alla plus loin encore, et Napoléon lui-même en fut consterné. Il s'éloigna de cette scène monstrueuse; et, revenu chez lui, il s'écria à plusieurs reprises : *Quelle femme! quelle mère! elle m'a fait horreur; elle m'a demandé de le faire monter sur l'échafaud; elle m'a intéressé pour lui!*.... Cet intérêt toutefois ne fut pas extrêmement vif ni de longue durée. La famille royale d'Espagne fut bientôt dispersée. Le vieux roi et sa femme, avec la reine d'Étrurie et l'inséparable Godoy, partirent au milieu d'une nombreuse troupe de gendarmes, d'abord pour le château impérial de Fontainebleau, ensuite pour celui de Compiègne; Ferdinand et son frère avec leur oncle don Antonio furent conduits, par des escortes de gendarmes encore plus nombreuses, dans le Berri, au château de Valençay, propriété de M. de Talleyrand. Ils restèrent cinq ans dans cette triste demeure, sans qu'il leur fût permis d'en sortir une seule fois. Ferdinand montra dès le commencement une grande résignation, et, paraissant plus que jamais soumis aux volontés de l'empereur, il ne manqua pas de le féliciter par écrit sur chacun de ses triomphes, même ceux qu'il obtenait contre les Espagnols insurgés au nom de Ferdinand VII. Le malheureux prince arriva ainsi jusqu'à la fin de l'année 1813. Pendant ce temps, des flots de sang avaient coulé; toute la Péninsule, soulevée au nom du jeune roi, avait triomphé des armes françaises, et Joseph Bonaparte, que Napoléon avait mis à sa place, obligé pour la troisième fois de quitter Madrid, semblait avoir pour toujours renoncé à la couronne d'Espagne. Après les désastres de Moscou et de Leipzig, Na-

poléon, ne pouvant plus remplacer tant de pertes, se vit contraint de faire revenir de la Péninsule, pour la défense du territoire français, la plus grande partie des troupes qui s'y trouvaient. Craignant de laisser cette contrée soumise à l'influence des Anglais, ou de l'anarchie populaire qu'il redoutait peut-être encore davantage; ne pouvant pas non plus rendre la couronne à Charles IV qui, vivant dans la retraite à Rome, était de plus en plus incapable de la porter, ce fut alors qu'il songea à Ferdinand, et qu'il envoya à Valençay le conseiller d'État Laforêt avec de pleins pouvoirs. Le jeune prince hésita d'abord, déclarant qu'il ignorait l'état actuel de son royaume, et demandant à y envoyer des commissaires; enfin il voulut se mettre en correspondance avec ses sujets avant de prononcer sur leur sort. Mais les circonstances étaient urgentes; l'empereur était pressé, et Ferdinand ne devait pas moins l'être. Il donna des pouvoirs au duc de San-Carlos, et un traité fut signé le 11 décembre 1813, par lequel Napoléon le reconnut roi d'Espagne et des Indes. Il prit l'engagement de faire évacuer la Péninsule par les troupes anglaises; de payer à son père Charles IV et à sa mère une pension de neuf millions; de conserver à tous les Espagnols qui avaient servi Joseph Bonaparte leurs places et prérogatives. Ainsi Ferdinand fut rétabli sur le trône par celui-là même qui l'en avait fait descendre. Cependant il ne recouvra pas aussitôt sa liberté; ce n'est que le 3 mars 1814 qu'il lui fut permis de quitter sa prison, et de se rendre en Catalogne sous le nom de comte de Torreno, avec un passe-port du ministre de la guerre. Ayant rencontré à Perpignan le maréchal Suchet, qui y commandait les troupes françaises, et qui avait ordre de lui rendre tous les honneurs, il le traita fort bien, et fit dîner à sa table ce général, qui s'était fait remarquer en Espagne par sa modération et le bon ordre qu'il avait su y maintenir. Les peuples accoururent en foule sur son passage, et jusqu'à Madrid il ne marcha qu'au milieu des acclamations et des cris de joie. Dès qu'il fut arrivé dans cette capitale, il s'occupa d'y rétablir l'autorité royale sur ses anciennes bases, et refusa la constitution que les cortès avaient faite en son absence. Une partie de ceux qui s'étaient dévoués pour le roi et pour la patrie furent contraints de prendre la fuite; d'autres furent incarcérés, traînés dans les bagnes, immolés sur des échafauds. Tous les citoyens qui avaient servi sous Joseph, furent condamnés à un exil perpétuel. Tous ceux qui furent soupçonnés d'être libéraux, furent placés sous la surveillance de l'inquisition. Au mois d'avril 1816, Ferdinand épousa, en secondes noces, Marie-Thérèse, princesse de Portugal, qui mourut peu d'années après (26 décembre 1818), sans laisser d'enfants. Vers le même temps, moururent également Charles IV et la reine Marie-Louise, qui s'étaient réfugiés à Rome, où ils touchaient une pension de trois millions que leur avait accordée Ferdinand. Cependant l'État de l'Espagne devenait de plus en plus déplorable. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient proclamé leur indépendance dès l'année 1810; les persécutions, dirigées par le roi contre ses sujets de la métropole, encouragèrent les colons dans leur projet. Trois expéditions furent en vain dirigées contre eux sous la conduite du général Morillo. Les indépendants, qui avaient choisi Bolivar pour chef, furent partout vainqueurs. L'état de la Péninsule n'était guère plus satisfaisant pour le gouvernement royal: le peuple et les soldats, réduits à la plus extrême misère et en butte à toutes sortes de vexations, témoignaient le plus grand mécontentement; des hordes de brigands parcouraient toutes les provinces; des soulèvements, des émeutes, des conspirations éclataient de toutes parts. Au milieu de ces circonstances alarmantes, Ferdinand songea à prendre une troisième épouse. Le 2 octobre 1819, on célébra son mariage avec Marie-Joséphine-Amélie, princesse de Saxe. On proclama, à ce sujet, un acte d'amnistie; mais cette clause, *sans préjudice de la vindicte publique,* le rendit illusoire. L'inquisition et les commissions militaires continuèrent à envoyer des conspirateurs à la mort sur tous les points du royaume. La peste vint encore ajouter aux maux du peuple; jamais aucune nation n'avait vu assembler à la fois tant de calamités sur sa tête; aussi pouvait-on prévoir une réaction prochaine. Déjà les symptômes s'en montraient de toutes parts et partout effrayants: une armée avait été assemblée en Andalousie pour être envoyée en Amérique, où Morillo avait été, sur tous les points, battu par les indépendants de Bolivar; les troupes de la nouvelle expédition refusèrent d'abord de s'embarquer. Bientôt, don Raphaël Riégo, lieutenant-colonel, se réfugia, avec une faible troupe, dans l'île de Léon, appela aux armes tous les amis de la liberté, et proclama la constitution des cortès de 1812. L'insurrection s'étendit bientôt. Don Antonio Quiroga fut nommé général en chef de l'armée constitutionnelle; Mina, réfugié en France, alla se placer à la tête des guérillas de la Catalogne: toute l'Espagne suivit ce mouvement. Ferdinand VII, partout abandonné, céda au torrent, et, d'après les conseils du général Ballesteros, accepta la constitution et jura de la faire exécuter. Une junte provisoire fut nommée jusqu'au moment de la réunion des cortès; l'inquisition fut abolie, les jésuites chassés, la liberté de la presse rétablie: le peuple put respirer; enfin les cortès s'ouvrirent, le 9 juillet 1820, en présence du roi et de la famille royale. Le premier acte de l'assemblée fut la suppression des couvents, la sécularisation des moines et la confiscation des biens du clergé; ses travaux subséquents furent en harmonie avec cette conduite. C'était promettre beaucoup pour l'avenir; mais c'était attirer à la cause de la constitution de puissants ennemis. Cependant Ferdinand VII souscrivit à toutes les mesures que lui présentèrent les cortès, mais non sans être soupçonné de prendre part en secret aux sourdes menées contre l'ordre établi, qu'il désapprouvait ostensiblement. On croyait généralement que le roi n'avait accepté qu'à regret la constitution, et qu'appuyé sur un conseil secret, il cherchait, par tous les moyens, à entraver la marche du gouvernement constitutionnel. Nous ne suivrons pas les cortès dans tous leurs actes, et nous ne ferons connaître, de cette époque, que ce qui a un rapport intime avec l'histoire de Ferdinand. Le 6 février 1821, une rixe violente eut lieu, presque sous les yeux du roi, entre les gardes du corps et le peuple de Madrid: les soldats avaient été agresseurs. On apprit bientôt qu'une conspiration avait été ourdie par eux pour renverser la constitution. Les coupables furent punis; mais non sans que leur complot portât ombrage à la popu-

larité du roi. Il en fut de même de l'insurrection de don Manuel de Castro, à la tête d'une bande qui s'intitula la première *armée de la foi*; de la conspiration du chapelain Vinosa, condamné à dix ans de travaux forcés; de celle du général Ellio, condamné à mort et exécuté à Valence. Rarement le roi s'entourait de ministres constitutionnels; plus rarement encore de ministres dont les idées fussent en harmonie avec celles de l'assemblée; cette conduite faisait éclater chaque jour un mécontentement nouveau; mais l'acte qui contribua le plus à rendre Ferdinand VII comptable, aux yeux du peuple, des complots des contre-révolutionnaires fut l'affaire du 8 juillet 1822. La veille, dès le matin, les révoltés qui s'étaient réfugiés au Prado cherchèrent à rentrer dans Madrid par la Puerta del Sol. Ils furent repoussés par les miliciens nationaux. Un combat opiniâtre s'engagea, à la suite duquel les absolutistes, défaits sur tous les points furent contraints de fuir sur Madrid, et de se réfugier au palais, où ils se placèrent sous la protection royale. Ferdinand adressa alors à la junte des cortès un message dans lequel il disait que quelque coupables que fussent ses gardes, il était contraire à sa dignité personnelle de les voir désarmer sous ses yeux. On ne tint pas compte de ce message. Les gardes furent réduits à accepter une capitulation, par laquelle ils se livraient à discrétion aux vainqueurs, mais ils cherchèrent à la violer par la suite. Poursuivis par les constitutionnels, ils furent tués ou faits prisonniers. Tel fut le résultat de cette sanglante lutte dans laquelle le nom de Ferdinand s'était trouvé compromis par la trahison et le parjure envers les deux partis opposés. Un procès fut instruit contre les conspirateurs; ils fournirent plusieurs lettres autographes du roi, d'après les ordres duquel ils avaient agi. De tels faits, rendus publics, devaient achever d'ôter toute considération à un prince pour lequel la nation espagnole avait montré tant de dévouement. Cependant, pour atténuer l'effet de la conspiration, Ferdinand assembla les cortès extraordinaires que les constitutionnels désiraient voir réunir; il nomma, en même temps, un ministre patriote, à la tête duquel fut placé le jeune Évariste San-Miguel, ancien officier d'état-major de Riégo. Les résistances avaient de jour en jour exalté l'esprit libéral des Espagnols, et déjà deux partis se formaient parmi les patriotes. Les modérés, à la tête desquels étaient placés Quiroga, Arguelles, etc., et les exaltés ou *communeros* que dirigeaient Riégo et Canga Arguelles. Les absolutistes du continent feignirent de croire que l'Espagne était sur le point de se livrer aux excès qui ont signalé la révolution française. L'armée de la foi fut hautement protégée. La régence d'Urgel, forcée par Mina de se réfugier en France, y fut reçue avec affection par les hommes influents. Son chargé d'affaires, Balsaméda, fut reçu dans les dîners diplomatiques, d'où l'on commençait à repousser l'ambassadeur San-Lorenzo. Le banquier Ouvrard prêta des fonds aux apostoliques; on leur donna des moyens de recruter leurs troupes. Déjà, sous le prétexte de former un cordon sanitaire contre l'invasion de la fièvre jaune qui désolait Barcelone, le gouvernement français avait réuni une armée d'observation aux pieds des Pyrénées. Un congrès, où tous les monarques de la sainte alliance envoyèrent leurs chargés de pouvoir, se réunit à Vérone et conclut le renversement du gouvernement constitutionnel d'Espagne. La France fut chargée de commencer la guerre. Elle avait réuni une armée considérable destinée, sous les ordres du duc d'Angoulême, à envahir la Péninsule. La campagne s'ouvrit le 7 avril 1823. A peine les Français eurent-ils quelques combats à soutenir. Le 20 mai ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Madrid. Une capitulation fut signée; mais le jour même où les Français entrèrent dans la capitale de l'Espagne, les patriotes commandés par Zagas, livrèrent dans cette ville un combat aux apostoliques qui furent battus et dispersés. Galiano proposa de mettre le roi et le gouvernement à l'abri d'un coup de main, en transportant S. M. et les cortès à Séville : cette proposition fut adoptée à la presque unanimité. Ayant appris que cinquante officiers royalistes devaient enlever le roi et le conduire au camp des Français, les cortès suspendirent Ferdinand VII de ses fonctions; nommèrent une régence à la tête de laquelle furent placés don Cayetano, Valdès et le général Vigodet, et ordonnèrent que le roi et le gouvernement quitteraient Séville dans les vingt-quatre heures, et s'établiraient à Cadix. Renfermés dans cette dernière ville, les constitutionnels se préparèrent à la plus vigoureuse résistance. Mais plusieurs généraux s'étaient soumis, d'autres avaient cessé de combattre, Riégo était prisonnier, le fort de Trocadero pris : il fallut négocier. Après d'assez vives discussions, le 28 septembre, les cortès se déclarèrent dissoutes et rendirent le gouvernement absolu au roi. Ferdinand publia alors une proclamation dans laquelle il promettait amnistie à tous les partis, et des garanties constitutionnelles à ses sujets. Les premiers actes de Ferdinand, rendu à la liberté, rappelèrent son ancienne domination. Don Victor Saez, prêtre exalté, fut nommé premier ministre. Les généraux, les chefs politiques constitutionnels, les membres des cortès qui avaient ordonné la translation du roi à Cadix furent frappés de proscription. Morillo, Ballesteros, et les autres chefs qui avaient trahi leurs serments à la constitution en faveur de Ferdinand, ne furent pas même épargnés. Les emprunts faits sous le régime des cortès, au nom du roi, furent annulés; odieuse banqueroute qui a détruit pour longtemps le crédit du gouvernement espagnol; enfin les chefs de l'armée de la foi eurent seuls part aux faveurs royales. Ferdinand VII fit, peu de temps après avoir pris ces mesures de rigueur, son entrée à Madrid, qui venait d'être témoin du supplice de l'infortuné Riégo. Il vit bientôt éclater plusieurs conspirations des deux partis rivaux et les confondit l'un et l'autre dans ses vengeances. Le même jour a vu conduire à la mort l'ancien chef de l'armée de la foi Bessières et le constitutionnel l'Empecinado. En 1824, Ferdinand contracta un nouveau mariage avec une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829, et dans cette même année, un quatrième avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples. De cette dernière union naquit, le 10 octobre 1830, Marie-Isabelle-Louise. Mais dès le 29 mars, Ferdinand avait rétabli la pragmatique sanction ayant force de loi, décrétée par Charles IV en 1789, et portant que les successions à la couronne seront pris à perpétuité par ordre de primogéniture dans la ligne directe, et que les princesses monteront sur le trône à défaut d'héritier mâle. Cette mesure

fut publiée avec solennité en Espagne ; mais les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques réclamèrent et protestèrent contre le décret, comme portant atteinte au pacte de famille et aux droits des deux branches de Naples et de Lucques. Depuis, Ferdinand confirma encore cet acte, et fit prêter serment à sa fille. La santé de ce prince s'étant affaiblie, le bruit de sa mort courut pendant l'hiver de 1832. Il mourut le 27 septembre 1833. Dans les deux dernières années de sa vie il ne fut guère en état de s'occuper d'affaires. C'est alors que la reine prit une grande influence, dont elle usa pour faire changer l'ordre de la succession. Eneffet, à la mort de Ferdinand, elle se déclara régente pendant la minorité d'Isabelle II. On a publié en 1824 sous le titre de *Mémoires historiques sur Ferdinand VII, roi des Espagnes, et sur les événements de son règne,* par Don ***, avocat près des tribunaux espagnols, 1 vol. in-8°, d'abord en espagnol, puis en anglais et en français, par M. G. H***.

FERDINAND, infant, fils de Jacques II, roi d'Aragon, naquit à Valence, en 1228. Par la disposition que, de son vivant, son père avait faite entre ses enfants, il lui était échu en partage les États de Roussillon, de Cerdagne, de Conflant et de Montpellier. Les représentations, les prières, les menaces, les punitions du monarque ne purent jamais parvenir à établir la paix entre ses deux fils, nés tous les deux avec un caractère violent, ambitieux et vindicatif. Don Pèdre entre à main armée dans les États de don Ferdinand, et s'en empare. Ce dernier se ligue contre lui avec les seigneurs catalans révoltés. Don Pèdre, de son côté, se met à la tête des seigneurs aragonais : il défait et poursuit don Ferdinand, qui est contraint de se réfugier au château de Pomar ; mais cerné de toutes parts, il se déguise en paysan et veut chercher son salut dans la fuite : il tombe malheureusement entre les mains des soldats de don Pèdre, qui ordonne aussitôt qu'on le jette dans la rivière de Cinga, l'an 1275.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coimbre en 1340, succéda à Pierre le Cruel, son père, en 1367, eut à soutenir deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean Ier, successeur de Henri II : il termina la première par un traité conclu sous les auspices du pape Grégoire XI, et la seconde par une renonciation à ses prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez de Acuna ; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener à lui tous les esprits, et mourut regretté en octobre 1383, dans la 17e année de son règne.

FERDINAND (don), fils de Jean Ier, dixième roi de Portugal, et de dona Philippe, fille du duc de Lancastre, naquit à Santarem, le 29 septembre 1402. Il prit part à l'expédition qui, en 1437, fut dirigée contre Tanger et y déploya, comme ses compagnons d'armes, une brillante, mais inutile valeur. Les Portugais n'ayant obtenu des Mores la permission de sortir des postes qu'ils occupaient autour de la ville, qu'à condition de livrer pour otages quelques-uns des plus illustres chefs de l'armée, l'infant don Ferdinand fut de ce nombre, et fut conduit à Fez. La peste étant venue ravager cette ville, il fut transféré à Alcaçar : c'est là qu'il mourut au milieu des plus vives souffrances, le 5 juillet 1443.

FERDINAND Ier, roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit *le Magnanime,* fut appelé au trône en 1458 à l'âge de 34 ans, par la mort de son père : son caractère cruel et dissimulé causa, dès l'année suivante, une insurrection générale ; les barons révoltés invitèrent Jean d'Anjou, fils du roi René, comte de Provence, à conquérir la couronne de Naples : et Ferdinand eût été détrôné, si François Sforce, duc de Milan, et le pape Pie II, n'eussent cru leur politique intéressée à le maintenir. Aussitôt après la conclusion de la paix, Ferdinand se vengea de tous ceux qui avaient embrassé le parti de Jean d'Anjou; une nouvelle révolte éclate contre lui ; il l'apaise en accordant tout ce qui lui est demandé ; mais à peine a-t-on mis bas les armes, qu'il fait trancher la tête à ses ennemis, confisque leurs biens, et rétablit par la terreur le calme dans son royaume. Il mourut le 25 janvier 1494, emportant avec lui la haine de ses sujets, et au moment où Charles VIII se disposait à faire valoir sur le royaume de Naples les droits que lui avait cédés René d'Anjou.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II et petit-fils du précédent, monta sur le trône après l'abdication de son père en 1495. La haine universelle qui accablait Alphonse s'étendit aussi sur Ferdinand : la noblesse, les troupes et le peuple l'abandonnèrent pour se ranger sous l'obéissance des Français, commandés par Charles VIII : les villes de Brindes et de Gallipoli furent les seules qui ne voulurent pas ouvrir leurs portes. Les dispositions des Napolitains changèrent pendant le séjour du roi de France, et après son départ ils rappelèrent volontairement leur souverain le 7 juillet 1495. Ferdinand obtint des secours d'argent et de soldats des Vénitiens, s'empara successivement des places occupées par les Français, et reconquit son royaume. Une mort prématurée l'enleva le 5 octobre à l'âge de 26 ans, peu de temps après son mariage avec sa tante Jeanne, fille de Ferdinand Ier.

FERDINAND IV de Naples, et Ier des Deux-Siciles, 3e fils de Charles III, roi d'Espagne, et de Marie-Amélie de Saxe, né à Naples le 12 janvier 1751, n'avait que 8 ans lorsque son père, appelé à recueillir l'héritage de Ferdinand VI, le laissa possesseur du trône des Deux-Siciles, sous la régence d'un conseil présidé par le marquis de Tanucci. Malheureusement ce prince avait été confié, dès l'enfance, aux soins de personnes peu capables de développer en lui le germe des hautes qualités qu'on attend d'un monarque; et c'est à leur impéritie qu'il faut imputer l'éloignement qu'il manifesta de bonne heure pour les affaires. Son union avec l'archiduchesse Caroline-Marie d'Autriche était peu faite pour réveiller cette insouciance ; aussi active qu'impérieuse, la jeune reine songea d'abord à tirer parti des mécontentements qu'avaient provoqués les réformes tentées par le conseil du roi ; elle s'efforça ensuite de renverser le ministre Tanucci pour élever à sa place Acton, qu'elle avait revêtu de sa confiance la plus intime. Pour éviter les répétitions, nous renvoyons le lecteur à l'article Caroline-Marie, pour ce qui regarde Ferdinand depuis son mariage jusqu'en 1811, époque où la reine, qui avait constamment gouverné sous le nom de Ferdinand, fut forcée de quitter la Sicile par les intrigues de Bentinck, proconsul anglais, dont Caroline avait deviné les projets. Après le départ de la reine,

Bentinck fut tout-puissant, mais presque aussitôt des partis se reformèrent, l'un tenant pour les Anglais et pour les réformes qu'ils voulaient introduire dans la constitution sicilienne; l'autre soutenant l'inutilité des modifications britanniques et faisant haut sonner les mots d'indépendance nationale. Les deux fils aînés du roi (François, depuis duc de Calabre, et Léopold, prince de Salerne) étaient à la tête de ces deux partis, et le roi lui-même tenait plutôt pour le second que pour le premier; il le croyait du moins, et en fait ses familiers étaient du nombre des zélés antibritannistes. C'étaient sans cesse des intrigues, des complots pour se débarrasser de ces étrangers. Bentinck déjouait ces trames, et devenait sévère. En une seule fois 500 Siciliens furent obligés d'émigrer en Calabre et de demander asile à Murat, qui les reçut favorablement comme antagonistes des Anglais. Ferdinand alors passait dans cette Sicile, sans force morale, pour l'ami, le représentant de la nationalité sicilienne; et à ce titre, son inhabileté patente trouvait grâce aux yeux de ses compatriotes. Ce sentiment s'exalta encore quand Bentinck, voulant se mouvoir à l'aise, crut devoir suspendre de fait le monarque de ses fonctions en l'obligeant à déléguer la lieutenance générale au prince François, le 16 janvier 1812. Bentinck, devenu capitaine général de toutes les troupes siciliennes, fut au fond le vrai roi de la Sicile, et organisa un ordre de choses tout nouveau, utile sans doute et qui déjà portait en lui des améliorations, mais qui était un calque trop fidèle de la constitution britannique. L'omnipotence anglaise alors devint trop claire pour être niée. « Autant subir Napoléon! » disaient tout bas les plus avisés. Tout haut on faisait sonner les mots de patrie, d'indépendance, on ne nommait qu'avec amertume l'étranger. Le roi chassait toujours comme à son ordinaire; mais au retour de la chasse, et même pendant la chasse, ses fidèles envenimaient ses mécontentements, lui montraient les antiques franchises de la Sicile perdues et les bois de la couronne perdant de leurs vastes dimensions, enfin ils lui communiquaient de fugitives velléités de reprendre les rênes de l'État. Ils firent si bien qu'il apparut au milieu de janvier 1813 à Palerme, et déclara que, rendu récemment à la santé, il revenait faire par lui-même le bonheur de son peuple bien-aimé. Et sur-le-champ le parti stationnaire de relever la tête et de dire que la constitution allait rentrer dans le néant. Pendant ce temps, Bentinck renforçait la garnison anglaise à Palerme, et quand elle eut été portée à 12 mille hommes, aux communications il répondit que lui aussi il allait fêter l'heureuse guérison du roi et lui rendre ses hommages par une revue et des coups de canon. La constitution ne fut point abolie, le roi retomba malade tout de bon, à ce qu'il paraît, et alla respirer de nouveau l'air de la campagne; le duc de Calabre se remit à la tête du gouvernement, et les ennemis de la constitution passèrent devant des commissions militaires. Mais bientôt l'approche de la chute de Napoléon changea la face des événements: Bentinck partit pour une expédition maritime : ce fut le signal d'une révolution antibritannique. Le roi reprit presque sans obstacles le timon des affaires, et bientôt la plénitude de son autorité. L'Angleterre ne lui pardonnait pas son opposition; l'Autriche savait qu'il n'avait jamais été de cœur disposé pour elle, et que si plus d'une fois il avait été son allié, c'est que la reine Caroline le traînait à sa remorque; d'ailleurs l'Autriche était engagée avec Murat, et au fond mieux valaient pour elle deux faibles royaumes qu'un État assez fort (comme les Deux-Siciles). Le congrès de Vienne n'eut donc, au moins en apparence et pour l'instant, aucun égard aux doléances de Ruffo et de Serra Capriola faites au nom de Ferdinand IV. Ce roi n'en fut pas moins obligé de chanter les louanges de l'auguste congrès devant le nouveau parlement qu'il ouvrit le 22 octobre 1814. Toutefois vers le commencement de 1815 les tentatives des deux plénipotentiaires étaient moins dédaigneusement repoussées, et Murat avait de bonnes raisons de trembler pour sa couronne. Le retour de Napoléon acheva de décider les événements. Murat alors déclara qu'il voulait réunir l'Italie en une seule domination, et à la tête de ses Napolitains (2 mai) envahit l'État romain et la Lombardie. La défaite de Tolentino mit fin à ces rêves; et la reine de Naples, malgré la ferme contenance qu'elle fit encore quelques jours, alla chercher un asile à bord du Terrible (*the Tremendous*). Le même jour entraient à Naples le comte de Neipperg et le 2e fils du roi, le prince Léopold. Avant même que la fortune eût ainsi prononcé, les souverains à Vienne, dès la levée de boucliers de Murat, avaient arrêté en principe que Ferdinand IV remonterait sur son trône de Naples. Dès le 1er mai, il fit connaître cette décision par une proclamation à la population palermitaine qui eût autant aimé qu'il ne s'éloignât point; mais leurs vœux étaient ce dont le roi s'embarrassait le moins. Malgré les cris des lazzaroni, il avait quitté Naples pour Palerme; en dépit du dévouement des Siciliens, il quittait Palerme pour Naples. Un navire anglais mit à terre le 4 juin, aux environs de Palerme; et le 14 août il fit son entrée à Naples. Le nouveau gouvernement n'avait pas encore eu le temps de se créer un système; et après avoir proclamé d'abord, et surtout d'après le vœu des Autrichiens, des vues sages et modérées, il se laissait aller aux mesures réactionnaires, lorsque Murat reparut le 8 octobre 1815, dans un coin des Calabres. Mais il n'eut pas même l'éphémère succès de Napoléon, et ce dernier acte de sa vie de prince, au lieu d'être nommé les cent jours, doit s'appeler les cinq jours. Cet événement, en donnant l'occasion de sévir contre ceux que l'on regardait comme des muratistes ou du moins comme des ennemis soit de la maison de Bourbon, soit du régime absolu, jeta le roi dans une route semée d'écueils. Le prince Léopold, à la tête du ministère de la guerre, licencia l'ancienne armée, sans tenir compte des capacités et des services, et en organisa une autre dont le premier échantillon fut une compagnie de gardes du corps, qui devaient fournir, pour être admis, la preuve de Malte. C'est à ces futilités que s'attachaient les fortes têtes de la restauration napolitaine. Du reste on conservait la conscription; mais cette loi était impopulaire, et pour en adoucir l'amertume il eût fallu donner au royaume un bien-être matériel immense. La réunion de la Sicile à Naples en une seule puissance, sous le titre de Deux-Siciles, en 1817, était aussi une de ces mesures dans l'esprit du siècle; mais les Siciliens n'y virent que la destruction de leur nationalité et l'abolition de leurs franchises : sur le dernier point, ils avaient raison, et il est clair que

Ferdinand ne s'accommodait pas plus de leur vieille et vénérée constitution que de celle que les Anglais avaient imposée à la Sicile. Les brigandages dans les Apennins étaient aussi flagrants, aussi nombreux que jamais ; et tout ce que, grâce aux nouvelles lumières, on avait gagné, c'était de sentir la profondeur de la plaie, et non le moyen de la guérir. L'union assez intime avec la France et l'Espagne, le concordat avec le pape, le règlement pour les majorats, la répression de la piraterie barbaresque par les Américains, puis par l'Angleterre, les améliorations réelles apportées dans les finances et le militaire, ne semblaient que des compensations insuffisantes, surtout à ceux qui, frappés de la régularité, de la célérité du système monarchique de Napoléon, auraient voulu le voir importé chez eux. N'en attendant pas la réalisation par le fait des rois, et moins encore des huit ou neuf rois, ducs, grands-ducs ou princes de l'Italie morcelée, ces hommes crurent que les peuples devaient se charger de cette grande révolution. De là la forme nouvelle que revêtit dans les premières années après la chute de Napoléon, le carbonarisme, qui naguère avait servi d'arme à la légitimité contre l'usurpation, et que la reine Caroline d'Autriche avait développé de son mieux, de 1807 à 1812, dans les provinces napolitaines. Le cabinet de Naples n'était pas sans pressentiment de l'orage ; cependant il n'était en mesure sur aucun point. Tous ses préparatifs de défense se bornèrent à faire revenir de son gouvernement de Sicile le prince royal François, dont les opinions et la personne étaient agréables aux fauteurs des idées libérales, et à tenter quelques cajoleries sur les régiments en garnison à Naples. Pour Ferdinand, il ignora complétement l'intensité des dangers jusqu'à l'explosion, c'est-à-dire jusqu'à l'insurrection de Nola, le 2 juillet 1820. Puis quand les ministres, après avoir voulu en vain conjurer la tempête, en arrêtant les meneurs, donnèrent leur démission dans la nuit du 5 au 6, il promit aux Napolitains un gouvernement constitutionnel, dont sous huit jours les bases seraient publiées. Mais ces assurances ne suffirent pas à l'impatience des insurgés ; et une députation impérieuse vint lui demander d'accepter, sous vingt-quatre heures, la constitution espagnole de 1812. Ferdinand alors finit par dire que ne pouvant, vu la faiblesse de sa santé, pourvoir, dans de si graves circonstances, au gouvernement du royaume, il nommait le duc de Calabre vicaire général avec la clause illimitée de l'*alter ego;* et bientôt une proclamation du vicaire général promit la constitution des cortès. Évidemment le silence, l'inaction de Ferdinand dans cette crise étaient une protestation contre les événements. Les révolutionnaires ne s'y trompèrent pas : ils voulurent que le roi aussi jurât la constitution. Après plusieurs négociations, il jura, et par une troisième proclamation il promit de confirmer la constitution espagnole, sauf les modifications que la législature jugerait à propos d'introduire. Pendant les cinq mois qui suivirent, son nom servit de drapeau et de point de ralliement aux légitimistes. Le 5 décembre arrivèrent des lettres autographes des souverains réunis au congrès de Troppau, qui invitaient le roi des Deux-Siciles à se rendre à Laybach pour y conférer avec eux. Trois messages successifs (7, 8, 10 décembre) à la chambre annoncèrent son intention de partir et en demandèrent l'autorisation; et trois réponses du pouvoir législatif révélèrent bien hautement ses défiances. Enfin, pourtant la dernière accordait l'autorisation sollicitée; mais il avait fallu qu'il nommât un ministère plus libéral encore; on donnait au duc de Calabre le titre de régent, au lieu de celui de vicaire général, et encore appuyait-on sur l'espérance que les vœux de la nation ne seraient pas trompés. A tout cela le monarque répondait en termes vagues, et ne précisait que lorsqu'il y était forcé : il prêta serment pourtant de se refuser à toute proposition contre la constitution. Le même jour, 13, il quitta la rade de Naples sur le vaisseau *le Vengeur,* que commandait le capitaine Maitland. Le calme l'ayant retenu deux jours à Baies, une députation de Naples vint l'y trouver : il lui répondit plus vaguement encore qu'à Naples. Enfin, le 26, il fut débarqué à Livourne, d'où il se rendit à Florence; puis, traversant toute l'Italie, il arriva le 8 janvier à Laybach. Que là il ait cherché à faire comprendre aux souverains que, modifiée par la chambre des Deux-Siciles, la constitution espagnole conviendrait à son royaume, c'est ce que nous ne croyons pas. Il est fort clair, au contraire, que, plus routinier dans sa théorie du pouvoir absolu que ces princes éclairés et laborieux, il exprima plus d'antipathie pour les concessions libérales qu'ils n'en avaient eux-mêmes. Bientôt, dans une séance solennelle, il fut déclaré que les quatre puissances ne reconnaissaient en aucune façon le gouvernement actuel de Naples, et qu'une armée autrichienne allait entrer dans le royaume et l'occuper pour y remettre les choses sur le pied où elles étaient le 5 juillet 1820, à moins que tout ne rentrât dans l'ordre sur-le-champ. Le duc de Gallo avait suivi le roi : sans l'admettre à ses délibérations, car c'eût été reconnaître le régime napolitain, le congrès lui notifia sa décision. Le 22 janvier, le roi fit part à son fils de l'intention irrévocable des souverains, par une lettre destinée à la publicité et qui finissait par une exhortation à la soumission. Sur ces entrefaites on avait réuni un corps d'armée autrichien sous le commandement du baron de Frimont qui ramena, en quelque sorte, sans coup férir Ferdinand dans sa capitale où il entra le 15 mai. Depuis ce temps jusqu'à sa mort, Naples fut presque une province autrichienne : des poursuites sévères contre les carbonari et les adelphistes de Naples, les barabistes de Palerme, et d'autres sectes révolutionnaires, forment les principaux traits de son histoire : une amnistie, en 1822, pour tous les membres de sociétés secrètes, sauf exceptions, n'en interrompit le cours que pour quelques moments et en apparence. La même année le roi se rendit au congrès de Vérone, et y reçut les ordres polis et péremptoires de la sainte alliance pour la continuation de l'occupation des Deux-Siciles par les Autrichiens et la sévérité contre les ennemis des trônes. Il vécut encore deux ans entiers après cet événement. Le 3 janvier 1825, il donna ordre de préparer la chasse pour le lendemain, mais de ne pas l'éveiller : on n'ouvrit en effet sa chambre que tard ; on le trouva mort d'apoplexie. Après le décès de la reine Caroline, il avait épousé de la main gauche, en 1815, la duchesse de Floridia. Son fils François Ier lui succéda. Parmi les actes remarquables de ce prince, on doit citer la constitution donnée à un petit village qu'il avait fondé près du château de Caserta, pour y établir une manufacture

de soieries. Ce recueil de lois est intitulé : *Origine della popolazione di S. Leucio, colle leggi correspondenti*, Naples, 1780, in-8°, ouvrage traduit dans toutes les langues. Les nombreux écrits publiés à la louange du roi des Deux-Siciles attestent la flexibilité du talent de ses panégyristes. Nous citerons entre autres : *Delle Lodi di Ferdinando I*, etc., par F. M. Avelino, Naples, 1825, in-4°; *Per le solenni Esequie di Ferdinando I*, etc., par Emmanuel Taddei, etc., 2e éditition, ibid., 1825.

FERDINAND III, (Ferdinand-Jean-Joseph), fils puîné du grand-duc Léopold, grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, etc., né le 8 mai 1769, monta sur le trône en 1791, au moment où l'Europe courait aux armes pour arrêter les progrès de la révolution française. Trop faible pour prendre part à ce grand mouvement, et trop éclairé pour ne pas en sentir le danger, il envoya un ministre en France pour stipuler un traité avec la Convention. Il y serait resté fidèle sans les insinuations de l'Angleterre, à laquelle il résista d'abord ; mais la menace du bombardement de Livourne obligea ce prince d'accéder à la coalition. Dès que les armées françaises eurent franchi les Alpes, il s'empressa de rétablir ses relations avec la république. Malgré son caractère pacifique, il lui fut impossible de maintenir la neutralité au milieu de la lutte qui se préparait en Europe. Les Anglais, qui l'avaient détaché la première fois de l'alliance française venaient d'insulter publiquement le pavillon tricolore dans le port de Livourne. Le Directoire chargea Bonaparte de venger cette insulte; et ce général envahit la Toscane en 1796. Dans cette circonstance le grand-duc montra toute la fermeté que l'on était en droit d'exiger d'un prince sans moyens pour repousser une agression. Environné de baïonnettes étrangères, il ne consentit pas à s'éloigner de sa capitale, et il y reçut avec dignité le général en chef, qui se plut à rendre hommage à ce trait de magnanimité. Cette conduite ne suffit point pour désarmer le Directoire : il ordonna la spoliation des musées de Florence, et annonça des vues hostiles sur le territoire qu'il respecta cette fois, moyennant une contribution de deux millions, et la promesse donnée par le grand-duc de fermer ses ports à l'Angleterre. Mais on n'était pas impunément faible devant le Directoire. Au commencement de 1799, il fit remettre à ce prince une note par laquelle il le sommait d'opter entre une coopération active, ou l'inimitié de la France. Un débarquement des troupes napolitaines à Livourne vint ajouter à l'embarras de cette position, et Ferdinand dut racheter par de nouveaux sacrifices quelques mois de son existence politique. Au mois de mars 1799, les généraux Scherer, Miollis et Mortier, reçurent l'ordre d'occuper la Toscane; et le grand-duc, qui n'avait pas d'armée pour la défendre, se retira à Vienne, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1802. Compris dans le traité de Lunéville, il obtint la dignité d'électeur, et le titre de duc de Salzbourg qu'il perdit en 1805. Ce ne fut qu'en vertu de la paix de Presbourg, qu'il reçut le grand-duché de Wurtzbourg, faisant partie de la confédération du Rhin, à laquelle il resta attaché jusqu'à la dissolution de ce corps. En 1814, il fut remis en possession de la Toscane, où, excepté les troubles causés par l'entreprise de Murat en 1815, il a joui d'une parfaite tranquillité jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juin 1824. De son mariage avec une princesse napolitaine, morte en 1804, il eut un fils, qui lui a succédé sous le nom de Léopold-François II.

FERDINAND. *Voyez* **BRUNSWICK** et **MÉDICIS.**

FERDINAND DE CORDOUE, savant espagnol, né à Cordoue vers 1420, mort vers 1480, mérita par la précocité, l'étendue et la variété de ses connaissances, d'être regardé comme un prodige. A 10 ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, à 25 il était docteur dans toutes les facultés, possédait à fond plusieurs langues et plusieurs sciences, et savait par cœur une foule de livres tout entiers. Il servit avec distinction dans les guerres contre les Mores, sous Jean II de Castille, et fut envoyé à Rome en 1469, auprès du pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec les plus grands honneurs. On a de lui entre autres écrits : *De Pontificii pallii mysterio ; An sit licita pax cum Saracenis disquisitio ; Commentaire sur l'Almageste de Ptolomée*, etc.

FERDINAND DE JÉSUS, carme déchaussé, né à Jaen, en 1571, enseigna pendant longtemps la théologie scolastique et morale dans plusieurs provinces de l'Espagne, où il prêcha avec beaucoup de succès. Il mourut à Grenade en 1644. Les bibliographes de son ordre donnent la liste de ses ouvrages au nombre de 48. On y remarque des *Commentaires* sur plusieurs Livres d'Aristote, et sur diverses parties de la Somme de saint Thomas; plusieurs *Traités de Théologie;* quelques ouvrages historiques concernant son ordre ; 265 *Sermons ;* une *Grammaire grecque*, une *Grammaire hébraïque*.

FERDINAND DE TALAVERA, religieux de l'ordre de St.-Jérôme, né à Talavera-la-Reyna en 1445, fut confesseur et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, évêque de Grenade après la prise de cette ville, et mourut en odeur de sainteté le 14 mars 1507. Il a laissé quelques ouvrages de piété.

FERDINAND MARTINEZ, dit *de Ste-Marie*, carme déchaussé, né près d'Astorga, l'an 1554, fit profession le 10 juin 1570, fut en 1605 nommé général confirmé dans le même poste en 1614, et contribua beaucoup à la propagation de son ordre. Il passa à Rome, où Urbain VIII le nomma son confesseur, et en même temps commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de St.-François en Italie. En 1629, il fut élu pour la troisième fois supérieur général de son ordre, et mourut à Rome le 25 mars 1631. Il a laissé quelques ouvrages relatifs à sa congrégation.

FERDINAND D'ARAGON, archevêque de Saragosse et vice-roi d'Aragon, né à Madrid en 1514, mort le 20 janvier 1575, était petit-fils de Ferdinand le Catholique. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire des rois et des prélats du royaume d'Aragon, et un nobiliaire de plus illustres familles de Castille, d'Aragon et de Biscaye.

FERDINAND DE SAINT-JACQUES, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquents prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541, à Séville, mort dans la même ville en 1639, a laissé 2 vol. de *Sermons* et des ouvrages de piété.

FERDINANDI (Épiphane), né le 2 novembre 1569, à Misagna, dans la province d'Otrante, cultiva de bonne

heure la littérature grecque et latine, se rendit à Naples pour y faire ses cours de philosophie et de médecine, dont il obtint le doctorat le 24 août 1594. De retour dans sa patrie, il y exerça honorablement sa profession, et mourut le 6 décembre 1638. On a de lui : *Theoremata medica et philosophica*, Venise, 1611, in fol.; *De vitâ prorogandâ, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4°; *Centum historiæ, seu observationes et casus medici, omnes ferè medicinæ partes, cunctosque corporis humani morbos continentes*, etc., Venise, 1621, in-fol.; *Aureus de peste libellus*, Naples, 1631, in-4°.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Mansour), le plus célèbre poëte persan, né à Rizvan dans le Khoraçan, l'an de l'hégire 304 (de J. C. 916-917), mort l'an 411 (de J. C. 1020), avait déjà chanté les exploits de plusieurs anciens héros persans lorsqu'il fut appelé à la cour de Mahmoud, 3e prince de la dynastie des Sebektégny qui le chargea d'écrire le *Chah-Nâmeh*, ou l'histoire des rois; pendant les 30 années que Ferdoucy employa à ce travail, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie et à se retirer à Bagdad, où sa haute réputation l'avait précédé, et lui mérita la protection du calife. Après quelques années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa laborieuse carrière. Le *Chah-Nameh*, qui ne contient pas moins de 120,000 vers, a été traduit en prose arabe par ordre du grand roi Aboul-Fetch-Iça, l'an de l'hégire 675 (de J. C. 1277); la Bibliothèque royale à Paris possède le manuscrit de cette traduction. Des extraits du *Chah-Nameh* ont été traduits en différentes langues. Une traduction complète en anglais a été publiée avec le texte persan, par le capitaine Turner Macan, Calcutta, 1829, 4 vol. grand in-8°. Une traduction abrégée, en prose et en vers, a paru, Londres, 1831, in-8°.

FERG (François de Paule), peintre, naquit à Vienne en Autriche en 1689. Après avoir perdu plusieurs années sous des maîtres médiocres, il essaya de se former lui-même en copiant les estampes de Callot et de Seb. Leclerc, recourut aux leçons de Hans Graf, peintre de genre en réputation à Vienne, et s'attacha ensuite à Lorient, paysagiste distingué. Il parcourut la Franconie, s'arrêta quelque temps à la cour de Bamberg, puis à Leipzig, à Dresde. Enfin il passa à Londres, où des malheurs domestiques, suite d'un mariage inconsidéré, le réduisirent à l'indigence; il périt de misère à l'âge de 51 ans. Ferg a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses paysages, et les gravures en sont recherchées. Vivarès a gravé d'après lui la *Conversation champêtre*. La plupart de ses tableaux sont répandus en Allemagne et en Angleterre.

FERGOLA (Nicolas), né à Naples en 1751, devint géomètre par la force de son génie, fonda une école dont sortirent plusieurs habiles professeurs, et mourut à Naples en 1812. On a de lui : *Solutiones novorum quorumdam problematum geometricorum*, Naples, 1779, in-4°; *Prelezioni à principj matematici del Newton*, ibid., 1792, 2 vol. in-8°; *Trattato delle sezioni coniche*, ibid., 1791, in-8°, publié sous le nom de son élève Giannattasio; plusieurs *Mémoires* dans les Actes de la Société royale de Naples. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages inédits.

FERGUS Ier, fils d'un roi d'Irlande, fonda la monarchie d'Écosse vers l'an 332, fut continuellement en guerre avec les Romains et les Bretons; et périt dans un combat après un règne de 24 à 25 ans.

FERGUS II, petit-fils et successeur d'Eugène, monta sur le trône l'an 411, et mourut après un règne de 16 à 18 ans, pendant lequel ses États furent troublés par les Romains.

FERGUS III, fils d'Etfin, succéda en 764 à Eugène VIII, se livra à toute espèce d'excès, et périt empoisonné par sa femme après un règne de 3 années.

FERGUSON (Jacob), algébriste hollandais, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Labyrinthus Algebræ*, la Haye, 1667, in-4°, en hollandais, dans lequel il traite très au long de la préparation et résolution des équations.

FERGUSON (Jacques), né en 1710, dans un village du comté de Banff en Écosse, réduit à garder les moutons chez un fermier, avait appris à lire en écoutant seulement quelques leçons données par son père à son frère aîné. Le cours des astres frappa ses regards : il voulut connaître les lois suivant lesquelles ils se meuvent, et ne pouvant se procurer les instruments nécessaires à ses études, il essaya d'y suppléer par son génie et son adresse, en construisant lui-même un globe céleste; une montre et une horloge en bois. Son maître lui procura la connaissance d'un homme qui lui donna les premières notions des mathématiques. Ferguson quitta le fermier pour travailler aux sciences avec plus d'ardeur. Le besoin de fournir à la subsistance de sa famille, lui fit entreprendre des voyages en faisant des portraits à l'encre de la Chine; il parcourut ainsi comme peintre ambulant plusieurs parties de l'Écosse et de l'Angleterre. Londres fut le terme de ses courses. Il y vint en 1744, y publia des tables et des calculs astronomiques, donna des leçons publiques de physique, et fut reçu membre de la Société royale, avec la faveur de ne payer aucun droit pour son admission. Le roi d'Angleterre, auquel il avait donné des leçons, lui fit, à son avénement au trône, une pension de 50 livres sterling. Ferguson est mort le 16 novembre 1776. On cite son *Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, dont la 7e édition est de 1785, in-8°, et ses *Dialogues entre un jeune homme qui revient du collége, et sa sœur âgée de 14 ans, à laquelle il enseigne en secret l'astronomie*, 1768, in-8°, 7e édition. On a encore de lui : *Introduction à l'Électricité*, 1770; *Introduction à l'Astronomie*, 1722; *Exercices choisis de Mécanique*, précédés d'une Notice sur la vie de l'auteur, 1773, etc.

FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, né en 1723 à Logierait, remplit les fonctions de chapelain d'un régiment écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, fut nommé professeur de philosophie naturelle, et plus tard de philosophie morale à l'université d'Édimbourg, accompagna en 1773 le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent, en 1778 fut nommé secrétaire de la commission chargée d'aller proposer des arrangements pacifiques aux Américains, consacra le reste de sa vie à perfectionner ou à terminer ses ouvrages, et mourut à Édimbourg le 22 février 1816. On a de lui : *Essai sur la société civile*, 1767, in-8°, traduit en français par Bergier, 1783, 2 vol. in-12; *Institution de philosophie morale*, traduit en français par Reverdit, 1775, in-12; *Histoire des progrès de la chute de la répu-*

blique romaine, ouvrage très-estimé, dont la meilleure édition est celle d'Édimbourg, 1799, 5 vol. in-8°, traduit en français par Demeunier et Gibelin, Paris, 1784, 7 vol. in-8° et in-12; *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4°, traduit en français, 1821, 2 vol. in-8°.

FERGUSSON (Robert), jeune poëte écossais, né à Édimbourg en 1750 ou 1751, était fils d'un commis négociant. Après avoir étudié successivement à Édimbourg et à Dundée, il fut reçu à l'université de Saint-André. Des tours d'écolier le firent expulser après y être demeuré 4 ans. Son père le destinait à la carrière ecclésiastique, mais il mourut avant d'avoir pu lui faire suivre sa volonté. On lui proposa d'étudier la médecine; il s'y refusa. Il essaya de la jurisprudence, mais s'en dégoûta bientôt. Il alla voir, près d'Aberdeen, un oncle instruit et opulent, qui après l'avoir accueilli d'abord avec tendresse et l'avoir gardé chez lui environ 6 mois, se refroidit insensiblement à son égard, et finit par lui commander un jour, sans préparation, de sortir de chez lui. Fergusson, profondément affecté d'un procédé qu'il croyait n'avoir point mérité, retourna à Édimbourg, chez sa mère, où il tomba malade. C'est immédiatement après cette maladie qu'il composa ses deux élégies, l'une le *Déclin de l'amitié*, et l'autre sur la résignation à la mauvaise fortune (*Against repining at fortune*), il était réduit, pour subsister, à copier des rôles. Un talent naturel qu'il avait pour le chant et pour contrefaire les ridicules s'étant développé, lui offrit une ressource : sa société fut recherchée par tous ceux qui aimaient à rire. Malheureusement il prit alors le goût de l'ivrognerie, qui l'entraîna dans d'autres dérèglements. Une chute qu'il fit un soir lui fracassa le crâne d'une manière si horrible, que la quantité de sang qu'il perdit le jeta dans le délire. Il parlait sans cesse, ne dormait plus, et cet état dura plusieurs mois au bout desquels il mourut, dans la maison des fous de Bethlem, le 16 octobre 1774, à l'âge de 24 ans. Ses poésies ont été imprimées à Perth, précédées d'une notice sur sa vie, 1774, in-12. David Irving a donné en 1799, Glascow, in-12, une Notice bien faite sur la *Vie de Robert Fergusson, avec un examen de ses ouvrages*.

FERHAD-PACHA, grand vizir d'Amurat III, un des plus judicieux et des plus célèbres ministres de l'empire ottoman, s'était vu, par un de ces coups du sort dont le gouvernement des sultans offre plusieurs exemples, tiré des cuisines d'un oda des janisssaires pour être placé à la tête de l'administration et des armées. Après avoir exercé ses fonctions pendant 15 années, il fut disgracié, et mourut dans l'obscurité.

FERICHTAH (Mohamed-Kazem), célèbre historien persan, natif d'Ahmednagor, ville du Dekhan, florissait au commencement du 17e siècle de notre ère, pendant les dernières années du règne d'Akbar et les premières de celui de Djihan Guyr. Négligé par ce dernier, il accueillit avec empressement les propositions que lui fit le souverain du *Visapour*, Aboul-Mazaffer-Ibrahim-Adil-Chah II. Ce sultan combla de faveurs l'historien et lui confia des postes assez importants. Il a publié une *Histoire de l'Inde* en 12 livres. Le recueil de ses ouvrages ne porte pas d'autre titre que *Kétabi Férichtah témam* (livre de Férichtah complet).

FERID-EDDYN. *Voyez* **FERYD**.

FERINO (Pierre-Marie-Barthélemy, comte), né à Caravaggio dans le Milanais en 1747, prit du service en Autriche, devint major dans un régiment d'infanterie, et le quitta à cause d'un acte d'injustice dont il fut l'objet. Il alla à Paris en 1789, s'éleva rapidement aux premiers grades, et fut employé en qualité de général de brigade, en 1794 et 1795, à l'armée du Rhin, où il mérita par ses talents et par sa bravoure le grade de général de division. Il commanda sous Desaix en 1796, la première division de l'armée de Moreau qui passa le Rhin à Kehl, et défit l'armée des Cercles. Le 26 et le 27, il eut plusieurs affaires avec le corps de Condé qui s'était avancé contre lui; le 28 il vint à bout de repousser ses avant-postes, et d'entrer dans la ville d'Offenbourg. Opposé longtemps à ce corps, il lui livra pendant la nuit du 13 août, à Ober-Kamelach, un combat sanglant où les deux partis perdirent beaucoup de monde. Le 24 du même mois, il passa le Lech avec la plus grande intrépidité à Kussing, battit les Autrichiens et les poursuivit avec vigueur. Il continua à servir utilement pendant le reste de la campagne, rendit des services importants pendant la fameuse retraite de Moreau, et rejoignit le corps de l'armée, après en avoir été séparé pendant 48 heures, sans avoir perdu un seul canon, et ayant même fait des prisonniers. Chargé de défendre la tête de pont d'Huningue, il se signala particulièrement dans une sortie qu'il opéra pendant la nuit du 28 au 29 janvier 1797, et dans laquelle il encloua l'artillerie de l'ennemi, lui enleva des canons, lui fit des prisonniers et détruisit une partie de ses travaux. Il commandait, en 1799, la 7e division militaire, passa dans la 3e en 1803, fut nommé par l'empereur, le 1er février 1805, membre du sénat-conservateur, et décoré en même temps du titre de grand officier de la Légion d'honneur; il obtint ensuite la sénatorerie de Florence, fut pourvu, en 1807, du gouvernement de la ville et des ports et, chargé en 1813 par le ministre de la guerre, de l'organisation des gardes nationales de la Hollande. Il revint au mois de novembre siéger au sénat, et prit part à ses actes jusqu'à la déchéance de l'empereur qu'il vota le 1er avril 1814. Le roi lui accorda la croix de Saint-Louis le 27 juin, et des lettres de naturalisation en décembre suivant. Le général Ferino ne jouit pas longtemps de ces faveurs : il mourut à Paris le 28 juin 1816.

FÉRIOL (Charles, comte de), ambassadeur de France à la cour ottomane de 1699 à 1710, n'ayant point voulu quitter son épée au moment d'être présenté au Grand Seigneur, ne fut point admis à l'audience. La cour de Versailles décida qu'à l'avenir les ambassadeurs de France, lors de leur présentation, laisseraient leur épée dans leur palais. On doit au goût du comte de Fériol pour les arts un *Recueil de cent estampes*, représentant différentes nations du Levant, Paris, 1714, in-fol., gravé par le Hay.

FÉRIOL. *Voyez* **PONT-DE-VEYLE**.

FERLET (l'abbé Edme), né vers le milieu du 18e siècle, professa d'abord les belles-lettres à l'université de Nancy, fut nommé secrétaire en second de l'archevêché de Paris, sous MM. Christophe de Beaumont et de Juigné, puis chanoine de Saint-Louis du Louvre, places qu'il conserva jusqu'à la révolution. Il mourut à Paris le 24 novembre 1821. On a de lui : *Sur le bien et le mal*

que le commerce des femmes a faits à la littérature, Nancy, 1772, in-8°; *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature,* Nancy, 1773, in-8°; *Éloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne,* Londres et Paris, 1774, in-8°; *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris,* 1784, in-8°; *Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc., sur les Histoires de Tacite, avec le texte latin corrigé,* Paris, 1801, 2 vol. in-8°, etc.

FERLONI (l'abbé Séverin-Antoine), né dans les États du pape en 1740, et mort à Milan le 23 octobre 1813, fut un des plus célèbres prédicateurs de son temps en Italie. Il avait fait une étude approfondie de l'histoire ecclésiastique. Il travaillait depuis 30 ans à une *Histoire des variations de la discipline de l'Église;* cet ouvrage, qui pouvait former 30 volumes, fut détruit lors de l'irruption des armées françaises dans Rome, en 1798. Réfugié à Milan, il fit et publia, sous son propre nom, en faveur de la conscription militaire, plusieurs homélies très-spécieuses, devint le théologien du conseil particulier du vice-roi, et publia un ouvrage assez considérable intitulé : *Dell' autorità della Chiesa secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8°. Mais, quoique le conseil privé du vice-roi eût secondé l'impression de cet ouvrage, elle ne put avoir lieu, parce qu'il y manquait la formalité de l'approbation des censeurs, que l'autorité n'osait pas exiger. Cette affaire était encore indécise, et les trois volumes restaient cachés dans le magasin du libraire, lorsque en 1814 Napoléon cessa d'être roi d'Italie. Il y avait six mois que l'auteur était mort, lors de cet événement.

FERLUS (François), né en 1748, à Castelnaudary, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et professa les belles-lettres et la philosophie dans divers colléges. Ayant adopté les principes de la révolution, il prêta le serment exigé des ecclésiastiques, et, peu de temps après, rouvrit une école à l'abbaye de Sorèze. Ferlus présenta, le 10 juin 1791, à l'assemblée constituante, un *Projet d'éducation nationale*, qu'il fit imprimer. Sorèze, seul établissement d'instruction que la Terreur respecta dans le Midi, fut un asile ouvert à tous les hommes de lettres; et plusieurs durent la vie à l'humanité de Ferlus. A la création de l'Institut, il en fut nommé correspondant pour la classe des sciences morales. Il mourut à Sorèze le 11 juin 1812. Ferlus est auteur de plusieurs *Discours* et de quelques pièces de théâtre, dont une seule est imprimée : *Casseno et Zamé,* ou *l'Affranchissement des nègres,* drame en 3 actes et en prose, Revel, 1 vol. in-8°.

FERMANEL (......), conseiller au parlement de Rouen, entreprit en 1630 un voyage avec Fauvel d'Oudeauville, maître des comptes à Rouen, Baudouin de Launay, et de Stochove, gentilhomme flamand. Ils partirent tous ensemble de Paris le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, atterrirent à Smyrne, séjournèrent 5 mois à Constantinople, visitèrent la Syrie, la terre sainte, l'Égypte, etc., débarquèrent à Livourne le 31 décembre; parcoururent ensuite l'Italie, revinrent à Toulouse le 27 juin 1633, visitèrent le midi de la France, et arrivèrent à Rouen le 4 août. Stochove les quitta, et, le 1er septembre, rentra à Bruges. Il paraît que ce dernier, peu de temps après son retour en Flandre, fit imprimer à Bruxelles la relation du voyage qu'il avait rédigée en particulier. Des libraires de Rouen firent revoir l'imprimé de Bruxelles; de plus, ayant recouvré un manuscrit tiré de l'original de Fauvel, alors décédé, on compara les deux relations, et l'on eut ainsi sujet d'extraire de chacune ce qu'elle contenait de plus intéressant. Il résulta de ce travail l'ouvrage suivant : *le Voyage d'Italie et du Levant, de Fermanel, Fauvel, Baudouin, et de Stochove,* Rouen, 1664, 1670, in-12.

FERMAT (Pierre de), un des plus grands géomètres dont la France s'honore, né à Toulouse en 1608, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de cette ville, donna à la culture des sciences tous les loisirs que lui laissaient ses devoirs comme magistrat, s'occupa surtout de l'analyse géométrique des anciens, et parvint à la résolution absolue d'une des paraboles et de plusieurs autres courbes. Il partagea avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes, trouva un procédé ingénieux pour faire disparaître des équations les quantités irrationnelles, et fit plusieurs découvertes importantes qui sont consignées dans ses différents écrits et dans sa vaste correspondance avec les plus habiles mathématiciens de son temps, tels que Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis. Fermat mourut le 12 janvier 1665. Ses œuvres ont été publiées par Samuel de Fermat, son fils, sous le titre de *Varia opera mathematica D. P. de Fermat, senatoris tolosani,* etc., Toulouse, 1679, in-fol., ouvrage rare et très-recherché des géomètres, ainsi que le *Diophante* de Bachet, enrichi de notes de Fermat, ibid., 1670, in-folio.

FERMAT (Samuel de), fils du précédent, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville vers 1630, mort vers 1690, a laissé, entre autres ouvrages : *Variorum carminum libri VI,* Toulouse, 1680, in-8°; *Dissertationes de re militari; De auctoritate Homeri apud jurisconsultos; De historiâ naturali; accessit opusculum de mirandis pelagi*, ibid., 1680, in-8°; et une traduction française des *Traités de la chasse* par Arrian et Oppian, Paris, 1680, in-12.

FERMELHUIS (Jean), maître d'école à Paris, au commencement du 17e siècle, est auteur de l'*Histoire de la vie de S. Roch*, poëme spirituel, suivi de plusieurs autres poésies chrétiennes, Paris, in-12. Dans ce poëme l'auteur fait de S. Roch un seigneur souverain de Montpellier.

FERMELHUIS (Jean-Baptiste), médecin à Paris, dans le 18e siècle, a publié : *Éloge funèbre d'Élisabeth-Sophie Chéron, de l'Académie de peinture,* Paris, 1712, in-8°; *Éloge funèbre d'Antoine Coysevox, sculpteur du roi,* ibid., 1721, in-8°. — Son fils, mort à Paris en 1742, avait fait représenter, en 1730, l'opéra de *Pyrrhus,* dont la musique est de Royer.

FERMIN (Philippe), médecin-naturaliste, né vers 1720 à Maestricht, se rendit en 1754 à Surinam, où il fit un séjour assez long, consacrant tous ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle de cette contrée. De retour dans sa patrie, il publia : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une Dissertation sur le fameux crapaud pipa,* 1764, in-8°. L'année suivante il fit paraître *l'His-*

toire naturelle de la Hollande équinoxiale, ou de Surinam, in-8°, fig. Cet ouvrage fut suivi de la *Description générale de la colonie de Surinam*, 1769, 2 vol. in-8°, fig. Ces 3 vol., pleins de détails curieux, sont recherchés. Fermin y joignit : *Tableau historique et politique de la colonie de Surinam*, 1778, in-8°. Il était membre du corps municipal de Maestricht, où il mourut vers 1790.

FERNAND ou **FRENAND** (Charles), né à Bourges dans le 15e siècle, enseigna d'abord la théologie, la philosophie et les belles-lettres dans l'université de Paris, et fut aussi attaché à la musique du roi Louis XI. Dégoûté de la vie tumultueuse où l'entraînait la carrière qu'il parcourait, il quitta la cour, et se fit moine dans l'abbaye de Chezal-Benoit, à trois lieues d'Issoudun, en 1494. Il changea de résidence en 1510, et se rendit à l'abbaye de St.-Vincent du Mans, dont il fut bientôt bibliothécaire, et où il mourut le 17 juin 1517. On a de lui : *Epistola parænetica observationis regulæ benedictinæ, ad Sagienses monachos*, 1512, in-4°; *De tranquillitate animi, libri II*, 1512; deux livres sur l'*Immaculée Conception* (en latin); des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand son frère*, 1515 (idem); *Epistole* (sic) *familiares ad Robertum Gaguinum*, sans date, in-4° de 28 feuillets, sans chiffres, réclames, etc.; *Epistolæ*, Paris, 1506, grand in-8°.

FERNAND (Jean), frère du précédent, et moine de Chezal-Benoît, a donné une Vie de Sulpice-Sévère, évêque de Bourges, que l'on trouve dans le Recueil de Bollandus, 17 janvier, et dans les Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît, tome II, page 167.

FERNAND (François), jésuite espagnol, né dans le diocèse de Tolède en 1557, suivit à Goa le P. Alexandre Valignani, reçut la prêtrise en 1595, occupa avec distinction la chaire de théologie, dirigea plusieurs maisons de son ordre à Goa et dans le Concan, et passa, en 1598, dans le Bengale, où il se livra aux missions. Des querelles s'étant élevées à Chatigam entre les Portugais et les indigènes, Fernand tomba entre les mains des plus furieux, qui, après l'avoir maltraité, le jetèrent dans une prison, où il mourut le 14 novembre 1602. Il a laissé deux *Catéchismes* écrits dans la langue du Bengale.

FERNAND. *Voyez* **FERDINAND**.

FERNAND-NUNÈS (le duc de), grand d'Espagne, né à Madrid en 1778, se rangea dans le parti du prince des Asturies contre le premier ministre, D. Manuel Godoï, prince de la Paix. Contraint d'accepter la charge de grand veneur du roi Joseph, il revint à Madrid, mais avec l'intention de consacrer sa fortune et sa vie au rétablissement de son souverain légitime. Proscrit par Napoléon, il rejoignit les cortès à Cadix, et les seconda dans toutes les mesures qu'il jugea propres à favoriser le retour de son maître. A la restauration il ne songea plus qu'à affermir le pouvoir royal. Sa fidélité fut récompensée par le titre d'ambassadeur à Londres en 1815, puis de ministre plénipotentiaire à Paris en 1817. Lors de la révolution de 1820, il cessa d'être ambassadeur, mais il continua de résider à Paris, où il mourut d'une chute de cheval le 26 octobre 1821.

FERNANDEZ (Alvaro), navigateur portugais, neveu de Zarco, s'embarqua comme volontaire dans l'expédition envoyée en 1446, pour explorer l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du cap Vert; il s'avança, en 1447, au delà de Rio-Grande, fleuve qui venait d'être découvert par Nuno-Tristan, entra dans le Tabite et poussa ses découvertes 40 lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé; à son retour, le roi don Pedro, pour le récompenser de son zèle, lui fit présent de 200 ducats d'or.

FERNANDEZ (Denis), navigateur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour aller faire des découvertes le long de la côte d'Afrique, découvrit l'embouchure du Sénégal, arriva au promontoire le plus occidental de l'Afrique, et revint dans sa patrie après avoir donné à cette pointe de terre le nom de cap Vert.

FERNANDEZ (Jean), navigateur portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, resta plusieurs mois prisonnier des Mores Assanhadji, dans le voisinage de Rio-do-Ouro, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignements qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Ayant accompagné, en 1448, Diego Gilhomen au nord du cap Nam, il fut à peine descendu à terre pour visiter le pays, que le vaisseau fut poussé en mer par un vent impétueux; on ignore ce que devint ce hardi navigateur.

FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol au 16e siècle, navigua d'abord le long de la côte d'Amérique méridionale, mais en poussant plus au large, arriva plus promptement à la côte du Chili; il découvrit en 1572 les îles qui portent son nom. On sait que l'aventure d'un matelot écossais délaissé dans la plus grande de ces îles, a été le fondement sur lequel de Foé a bâti la fable du célèbre roman de *Robinson Crusoé*. Fernandez obtint la concession de son île; il essaya d'y former un établissement, mais après y avoir séjourné quelque temps, il l'abandonna, y laissant quelques chèvres qui s'y multiplièrent tellement qu'elles peuplèrent l'île. Dans une autre traversée, il découvrit, en 1574, les îles de St.-Félix et de St.-Ambroise, situées au nord des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très-petit et assez mal équipé, il ne poussa point ses recherches et partit dans l'intention de revenir avec une expédition plus considérable; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. Quelques détails sur les expéditions de Fernandez se trouvent dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publié aussi en anglais par Dalrymple, Édimbourg, 1773.

FERNANDEZ (Antonio), né à Souzel, en Portugal, fut maître de chœur dans la paroisse de Ste-Catherine à Lisbonne. On a de lui un Traité de l'orgue, du plain-chant, de l'harmonie : *Arte da musica de canto de orgam*, etc., Lisbonne, 1625, in-4°. Il a laissé d'autres Traités manuscrits, dont la bibliothèque de Barbosa donne l'indication.

FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voyez* **GONSALVE**.

FERNANDEZ (Diégo), historien espagnol, né à Palencia au royaume de Léon, passa au Pérou en 1555, et fit la campagne dans laquelle le rebelle Giano fut vaincu et son parti anéanti. Il a écrit l'histoire de cette

contrée sous le titre de *Primera y segunda parte de la historia del Peru*, Séville, 1571, in-fol. : cette histoire est estimée, comme étant l'ouvrage d'un homme qui a pris part aux événements, a connu les personnages qui ont figuré dans la conquête du Pérou, et n'adopte les faits qu'après les avoir soumis à une critique éclairée. *

FERNANDEZ (Louis), peintre espagnol, né à Madrid en 1594 ou 1595, fut un des meilleurs disciples d'Eugène Caxes, et peignit également bien à l'huile et à fresque. Une chapelle, dans la paroisse de Ste.-Croix à Madrid, est citée par Palomino Vélasco comme son meilleur ouvrage. Il y a représenté plusieurs sujets de la vie de la Vierge. Cet artiste habita toujours sa ville natale, et y mourut, en 1654, à l'âge d'environ 60 ans.

FERNANDEZ (François) naquit aussi à Madrid en 1605, eut pour maître Vincent Carducho, et devint très-habile. Le couvent de la Victoire, à Madrid, possède de ce maître un tableau des *Obsèques de S. François de Paule*. Il n'avait que 42 ans, lorsque, en 1646, un certain François de Varas le tua dans une dispute qu'ils eurent en buvant ensemble. Parmi plusieurs autres artistes du même nom, on compte quatre bons peintres et trois habiles sculpteurs. Le plus ancien de ces derniers vivait dans le 14e siècle.

FERNANDEZ (Antoine), jésuite, né à Lisbonne en 1566, fut envoyé à Goa en 1602, puis en Abyssinie, où il arriva en 1604, après avoir été obligé de se déguiser en Arménien pour y pénétrer. Il résida 30 ans dans ce pays, où il acquit l'estime et la confiance de Socinios ou Melec-Segued. Il mourut à Goa le 12 novembre 1642. On a de Fernandez, en éthiopien, *Traité des erreurs des Éthiopiens*, Goa, 1642, in-4° ; en dialecte amharique, *Instructions pour les confesseurs*, et plusieurs ouvrages ascétiques ; traduction en éthiopien du *Rituel romain*, 1626, avec des additions, et quelques autres livres de liturgie ; *Voyage à Gingiro, fait avec Fecur Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie en* 1613, dans le tome II d'un recueil publié en hollandais par Van der Aa, 1707, 2 vol. in-12.

FERNANDEZ (Louis), missionnaire jésuite, né à Lisbonne en 1550, partit pour les Indes orientales en 1580. Il fut supérieur à Baçaïm, et ensuite dans les Moluques, où il mourut vers 1609. On a de lui en latin : *Annuæ litteræ è Moluccis, anni* 1603.

FERNANDEZ (Jean Patrice), jésuite espagnol, passa très-longtemps dans les missions du Paraguay ; il mourut en 1672. On publia assez longtemps après sa mort l'ouvrage suivant qu'il avait composé en espagnol : *Relation historique de la mission chez la nation* appelée *Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°, en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°, et en latin, ibid., in-4°.

FERNANDEZ-NAVARETTE (Jean), surnommé *el Mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, perdit dès l'âge de trois ans l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très-décidé pour la peinture. Il fut élève du Titien, et s'acquit une grande réputation en Italie. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour le palais de l'Escurial, où l'on voit encore cinq de ses tableaux, dont le plus remarquable est celui qui représente *Abraham au milieu de trois anges*. Fernandez mourut à Ségovie en 1579.

FERNANDEZ-THOMAS (Manoel), né dans la province de Beira en Portugal vers 1770, l'un des principaux auteurs de la révolution qui, en 1820, plaça pour un moment le Portugal sous le régime constitutionnel, était juge à Oporto lors du mouvement qui éclata dans cette ville le 24 août de cette année. Il fut aussitôt choisi pour être membre de la junte provisoire de gouvernement, qui s'installa à Oporto, et qui ne tarda pas à se réunir à celle de Lisbonne. Nommé député aux cortès constituantes par la province de Beira, il en fut élu vice-président. Ce fut sur sa proposition que l'on forma une commission chargée de poser les bases de la constitution nouvelle, et lui-même fit partie de cette commission. Lors de la présentation du décret qui abolissait l'inquisition, il attaqua ce décret dans son préambule, qui donnait pour motif de la nouvelle mesure la nécessité de l'économie et de la diminution des dépenses, tandis que la véritable et unique raison, suivant lui, était l'incompatibilité de ce tribunal avec un pays habité par des hommes libres. Les cortès constituantes voulant lui décerner des récompenses, comme membre du gouvernement provisoire, il déclara qu'il s'était dévoué pour le bien du pays sans en attendre aucun émolument. Il mourut à Lisbonne le 20 novembre 1822. On a publié sur lui une biographie portugaise intitulée : *Galeria dos deputados das cortes gerães extraordinarias e constituintes da naçào portugueza, instauradas em* 26 *janeiro de* 1821. *Epocha Ia; Lisboa, na typographia Rollandiana*, 1822, petit in-4°.

FERNE (Henri), ecclésiastique anglais, né à York en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes, fut nommé, lors de la restauration, directeur du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et mourut le 16 mars 1662, peu de temps après avoir été sacré évêque de Chester. Il passe pour avoir aidé beaucoup Walton dans la rédaction de sa Bible polyglotte, et il a publié lui-même plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *the Resolving of conscience*, etc., Cambridge, 1642, et Oxford, 1643 ; *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647 ; *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc.

FERNE (sir John), antiquaire anglais, père du précédent, mort vers 1610, est auteur d'un traité intitulé : *the Blason of gentry*, divisé en deux parties in-4°.

FERNEL (Jean), célèbre médecin et mathématicien, né à Clermont en Beauvoisis en 1497, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité, que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Fernel mourut le 26 avril 1558. On a de lui de nombreux ouvrages scientifiques, entre autres : *Monalosphærium, sive astrolabii genus, generalis horarii structura et usus*, Paris, 1526, in-fol.; *Cosmotheoria libros duos complexa*, ibid., 1528, in-fol.; *De naturali parte medicinæ libri VII*, Paris, 1542, in-fol.; *De abditis rerum causis libri II*, ibid., 1560, in-8°; *Universa medicina*, ibid., 1567, in-fol.; *Therapeutices universalis libri VII*, Lyon, 1571, in-8°, etc., traduit en

français par du Teil, Paris, 1648, in-8°; *Febrium curandarum methodus generalis,* Francfort, 1577, in-8°, traduit en français par le docteur Charles de Saint-Germain, Paris, 1655, in-8°; *De luis venereæ curatione perfectissimâ liber,* Anvers, 1579; Padoue, 1580, in-8°; traduit en français par Michel le Long, Paris, 1633, in-12; *Pathologiæ libri VII,* Paris, 1638, in-12.

FERNER (Benoît de), conseiller de chancellerie en Suède, où il était né au commencement du dernier siècle, étudia à Upsal les mathématiques, la physique, la philosophie, et après avoir achevé ses cours, il accompagna le fils d'un riche négociant de Stockholm, dans un voyage. De retour en Suède, il fut nommé instituteur du prince royal, depuis Gustave III, et acheva l'éducation littéraire de ce prince. En se retirant, il obtint une pension, et termina sa carrière dans un âge avancé. L'Académie des sciences de Stockholm le comptait parmi ses membres. Il lut dans une séance publique de cette société savante, un précis clair et méthodique de ce qui était écrit sur la question importante de la diminution des eaux de la mer. On trouve un extrait de ce discours dans l'*Encyclopédie.*

FERNIG (les demoiselles de), Félicité, âgée de 16 ans, et Théophile de 13 ans, filles d'un greffier de Mortagne, étaient nées avec un courage peu commun que portèrent jusqu'à l'exaltation les événements dont elles furent fréquemment les témoins dans les premières guerres de la révolution. Les dangers auxquels elles avaient été exposées, et ceux plus grands encore qu'elles avaient à craindre, les déterminèrent à s'associer à la garde nationale, seule force alors sur la frontière, commandée par Fernig, leur père. Une nuit donc, elles s'arment en silence après s'être revêtues des habits d'homme, vont se placer dans un peloton et marchent à l'ennemi; la victoire se décida pour elles. Le général Beurnonville, qui arriva sur ces entrefaites avec ses troupes, éloigna l'ennemi des frontières; les demoiselles Fernig n'hésitèrent pas à le poursuivre sur son terrain. Dumouriez qui alla alors commander l'armée française, leur donna des commissions d'officiers d'état-major, et s'en fit suivre dans toutes ses opérations. Ainsi elles combattirent à Valmy, à l'attaque du village de Quaregnon, au combat d'Anderlecht, en avant de Bruxelles, à la bataille de Neerwinden et dans toutes les affaires qui eurent lieu jusqu'au 5 avril 1793; elles se trouvèrent partout où il y avait des dangers à courir, et partout elles firent des actions d'éclat qui auraient illustré de vieux guerriers. Attachées à Dumouriez par les liens de la reconnaissance et peut-être de l'admiration, elles ne l'abandonnèrent pas lorsqu'il fut forcé de quitter la France; elles se firent un point d'honneur de partager ses dangers et sa fortune au moment de passer sur le sol ennemi; Dumouriez et la cadette des demoiselles Fernig ayant eu leurs chevaux tués, l'aînée mit pied à terre, fit monter le général et le guida vers le bac de Boncaulde pour passer l'Escaut. Enfin l'instant de se séparer arriva. Les jeunes Fernig, regardant leur mission comme finie, reprirent les habits et les occupations de leur sexe, et se rendirent en Hollande qu'elles quittèrent bientôt pour parcourir l'Allemagne, cherchant partout un asile qu'on leur refusait; les habitants les accueillaient, mais les gouvernements les repoussaient. Jetées en prison en Hollande, elles coururent à Paris dès qu'elles furent libres, mais on les condamna à l'exil. Enfin, le consulat leur rouvrit les portes de la France; mais leurs biens avaient été vendus, leur maison incendiée, et malgré un décret de la Convention qui ordonnait qu'elles seraient dédommagées de leurs pertes, elles ne reçurent aucune indemnité. L'aînée des deux sœurs, Félicité, épousa un officier belge retiré; la cadette, Théophile, se consacra aux lettres et aux soins qu'elle devait à son père. Après sa mort arrivée en 1816, elle se retira auprès de sa sœur à Bruxelles, où elle mourut deux ans après.

FERNO (Michel), savant littérateur du 15e siècle, né à Milan, y était notaire en 1786. Peu de temps après, il se rendit à Rome où il exerça, plusieurs années, la profession d'avocat d'une manière brillante. Ferno recherchait avec empressement les manuscrits des bons auteurs. Ayant trouvé dans les mains de son secrétaire une copie de l'opuscule de Felino Sandeo : *Epitome de regno Apuliæ et Siciliæ,* il fut si charmé de cet ouvrage, qu'il s'empressa de le publier avec une lettre à Pomponius Lætus, dans laquelle on voit que l'entrée des Français en Italie l'avait troublé dans ses études. Par la date de cette lettre, *Idis aprilis* 1495, on connaît celle de l'impression de ce rarissime opuscule, que, de tous les bibliographes, le P. Audiffredi seul a décrit avec exactitude dans le *Catalog. libror. Romæ impressor.,* 332. Il quitta Rome, vraisemblablement après la mort de Pomponius Lætus. En 1500, il était attaché comme simple clerc à l'église de Mouza; depuis il fut pourvu d'un canicat de la cathédrale de Scala dans le royaume de Naples. Il mourut subitement et peut-être d'une manière violente, en 1513, âgé au moins de 50 ans. On connaît de lui : *De legationibus italicis,* Rome, 1493, in-8°; la première édition des *Œuvres de Campani; la Vie ou l'éloge de Pomponius-Lætus.*

FERNOW (Charles-Louis), archéologue et critique allemand, naquit le 19 novembre 1763, au château seigneurial de Blumenhagen en Poméranie, où son père était domestique. L'intelligence peu commune qu'il montra dès ses premières années lui attira la bienveillance du juge du lieu, qui se chargea de son éducation. A l'âge de 12 ans, il devint clerc de notaire, et, quelque temps après, il fut mis en apprentissage chez un pharmacien. Après avoir fini son apprentissage, Fernow quitta sa patrie pour éviter les racoleurs, et se rendit à Lubeck, où il trouva un emploi qui lui laissa le temps de cultiver son goût pour le dessin et la poésie. Il y fit connaissance avec le célèbre peintre allemand Carstens, renonça à son emploi, et se fit peintre de portraits et professeur de dessin. Dans ses heures de loisir, il s'exerçait à faire des vers. A Ludwigslust il contracta une liaison intime avec une jeune dame qu'il suivit depuis à Weimar, mais, voyant ses espérances déçues, il la quitta et partit pour Iéna. Là il fut introduit chez le professeur Reinbold, qui le présenta au poëte danois Baggesen. Ce dernier, étant sur le point de faire un voyage en Suisse et en Italie, lui proposa de l'accompagner. A peine étaient-ils entrés en Italie que des affaires de famille obligèrent Baggesen à retourner en Danemark. Fernow, qui n'avait pas assez d'argent pour continuer le voyage, eut alors le bonheur de trouver deux protecteurs, le baron de Herbert et le comte de Burgstall, qui lui fournirent les moyens d'aller

à Rome et d'y séjourner pendant quelque temps. Plein d'admiration pour les monuments de cette ville, et guidé par son ami Carstens, qui y était établi, il commença d'étudier l'histoire et la théorie des beaux-arts, la langue et la littérature italiennes. Fernow y fit de si rapides progrès qu'il se vit bientôt en état d'ouvrir des cours d'archéologie, qui furent suivis par les principaux artistes de Rome. De retour en Allemagne, il obtint, en 1803, une chaire de littérature italienne à l'université d'Iéna; mais, comme les appointements qui y étaient attachés ne lui suffisaient pas pour vivre, il accepta, en 1804, la place de conservateur de la bibliothèque de la duchesse de Weimar, et mourut le 4 décembre 1808. Parmi ses ouvrages on distingue : *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (en allemand), Gotha, 1802, in-8°; *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, ibid., 1804, 2 vol. in-8°; *Raccolta d'autori classici italiani*, 1807-09, 10 vol.; une édition des *OEuvres* de Winkelmann. On doit encore à Fernow une *Notice* très-intéressante sur le peintre Carstens, traduite dans le *Magasin encyclopédique* (1808); les *Études romaines*, Zurich, 1806, 3 vol. in-8°, contiennent aussi de lui plusieurs morceaux remarquables, notamment une *Dissertation* sur les dialectes d'Italie, et un article sur les ouvrages de Canova traduit dans le *Magasin encyclopédique* (1807). Boettiger lui a consacré une *Notice*, traduite dans le *Magasin encyclopédique* de 1809.

FÉROUX (Christophe-Léon), né en 1730 à Frévent, près l'abbaye de Saint-Pol en Artois, entra dans l'ordre des bernardins, et dès l'âge de 27 ans y était prieur. Il fut placé à la tête de plusieurs maisons considérables, et mourut à Paris en 1803. Il publia : *Vues d'un solitaire patriote*, Paris, Clousier, 1784, 2 vol. in-12. Le but de l'auteur était de diminuer graduellement l'inégalité des fortunes en augmentant le nombre des petites propriétés, et en divisant les grandes. Il y défend l'utilité politique des ordres religieux, suivi des *Vues politiques sur la division des grandes propriétés*, 1793, 24 pages in-12.

FERQUARD Ier, roi d'Écosse, succéda en 622 à Eugène III, son père, et suivant Fordun et Maitland, régna paisiblement pendant 10 ans. D'autres historiens disent au contraire que ses sujets, fatigués de son gouvernement tyrannique, le déposèrent, et qu'il se tua dans sa prison la 14e année de son règne.

FERQUARD II, fils du précédent, succéda en 641, à son oncle Donald. Avant de monter sur le trône, il s'était signalé par sa libéralité et sa bienfaisance, et durant un règne de 18 ans il gouverna avec justice.

FERRACINO (Barthelemi) naquit à Solagna, près de Bassano, en 1602. Jeune encore, il fut conduit à la montagne, et condamné à scier tout le jour des planches pour pouvoir fournir à la subsistance de sa famille. Ce métier pénible lui déplut bientôt. Ne pouvant l'abandonner, il chercha dans sa tête des moyens de soulagement. et imagina une machine qui, placée dans un lieu convenable, et mise en mouvement par le vent, fit le travail pour lui. Ce premier essai de son industrie fut bientôt suivi de plusieurs autres qui lui fondèrent une grande réputation. On le rechercha : il alla s'établir à Padoue, et se transportait de là dans les endroits où la confiance appelait ses talents. C'est lui qui a fait l'horloge de la place St.-Marc, à Venise. Il a dirigé la voûte de la grande salle de Padoue. En 1749, il construisit une machine hydraulique qui, par le moyen de plusieurs vis d'Archimède, portait l'eau à 35 pieds de hauteur. Mais le monument qui perpétua le nom de Ferracino, et qui honore le plus son génie, c'est le pont de Bassano qu'il a fait construire. On en trouve l'histoire et la description dans un ouvrage publié par François Memmo, et intitulé : *Vita e Macchine di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4°, figures avec le portrait de cet habile mécanicien. J. B. Verci a aussi donné un *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*, Venise, 1777, in-8°. Il est mort à Solagna, en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument.

FERRAIUOLI (Nunzio), dit *degli Affiti*, peintre napolitain, naquit en 1661, à Nocera, près de Salerne, et mourut à Bologne. Élève de Luc Giordano, il peignait agréablement la figure; mais son goût pour le paysage lui fit embrasser ce genre, et ses productions, soit à fresque, soit à l'huile, eurent une grande vogue.

FERRAND (Fulgentius FERRANDUS), diacre de Carthage, et théologien, fut disciple de St. Fulgence, et florissait vers l'an 530. Il reste de Ferrand une exhortation au comte Reginus, sur les devoirs d'un capitaine, et une collection abrégée des canons. Ces deux ouvrages font partie de la *Bibliothèque des Pères*. Enfin on lui attribue la *Vie de St. Fulgence*, et quelques autres fragments imprimés à Dijon, en 1649.

FERRAND (Jean), né au Puy, en Velay, naquit en 1586, entra chez les jésuites en 1604, professa la rhétorique pendant 10 ans, puis la théologie, et fut recteur du collége d'Embrun. Désigné pour passer à celui de Carpentras, il refusa cet emploi, et mourut à Lyon le 30 octobre 1672. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Le seul qui mérite d'être cité est sa *Disquisitio reliquiaria sive de suspiciendâ et suspectâ earumdem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine*, Lyon, 1647, in-4°.

FERRAND (Jacques), docteur en médecine, né à Agen, à la fin du 15e siècle, a publié : *Traité de l'essence et guérison de l'Amour, ou la Mélancolie érotique*, Toulouse, 1612, in-12, Paris, 1622, in-8°, production d'un esprit fort original, et remplie d'érudition.

FERRAND (David), imprimeur à Rouen, au 17e siècle, est moins connu à ce titre que par son talent pour la poésie. On croit qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il se décida à publier la collection de ses œuvres poétiques, et dans la préface il s'excuse de n'en avoir pas soigné l'impression, sur ce qu'il était malade. Ce recueil est intitulé : *Inventaire général de la Muse normande, divisé en vingt-huit parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante ans*, chez l'auteur, 1655, in-8°. On connaît encore de lui : *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, Rouen, 1616, in-8°; *Figures des Métamorphoses d'Ovide sommairement décrites en vers par D. Ferrand*, Rouen, 1641, in-12.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, étudia à fond les langues orientales; il était âgé de 20 ans lorsqu'il fut invité de se rendre à Mayence pour coopérer à une nouvelle traduction de la *Bible*, d'après le

texte hébreu. Cette entreprise n'ayant pas eu de suite, il revint en France, s'appliqua à l'étude du droit, prit ses degrés à l'université d'Orléans, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement de Paris. Il était trop occupé de ses projets littéraires pour fréquenter assidûment le barreau. Le président de Mesmes l'engagea à faire tourner ses talents à l'utilité de la religion ; il suivit ce conseil, publia quelques ouvrages de controverse, et en fut récompensé par une pension du clergé, qui fut successivement augmentée. Ferrand mourut le 3 mars 1699. On a de lui : *Paraphrases des sept psaumes pénitentiaux; Conspectus seu synopsis libri hebraici qui inscribitur Annales regum Franciæ et domûs Othomanicæ,* Paris, 1670, in-8°; *Réflexions sur la religion chrétienne,* Paris, 1679, 2 vol. in-12, 1701, 2 vol. etc., etc.

FERRAND (Henri), frère du précédent, a publié un bon recueil d'inscriptions : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes, ab anno* 1707 *ad* 1726, Avignon, 1726, in-4° de 42 pages.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre, né à Joigny en Bourgogne, vers 1653, et mort à Paris en 1732, fils d'un médecin de Louis XIII, étudia le dessin à l'école de Mignard, et apprit ensuite de Samuel Bernard à peindre en miniature et en émail : il excella dans ce genre, et son talent le fit admettre parmi les membres de l'Académie royale de peinture. Il fut aussi valet de chambre de Louis XIV. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre, en Allemagne, et avoir travaillé pour les diverses cours qu'il parcourut, Ferrand revint à Paris, et il s'occupa à décrire les procédés de son art dans un livre curieux imprimé en 1732, sous le titre de l'*Art du feu,* ou *Manière de peindre en émail,* accompagné d'un petit *Traité de Miniature.* Ce peintre a laissé un fils nommé Antoine, qui a suivi la carrière de son père.

FERRAND, médecin et voyageur, né vers 1670, devint médecin du kan des Tartares de Crimée, jouit pendant toute sa vie d'une grande considération auprès des autres souverains qui se succédèrent dans ce pays, y amena des missionnaires jésuites, et employa tous ses efforts pour la conversion de ces peuplades. On a de lui : *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses; Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais, fait l'an* 1702 ; ces deux écrits se trouvent dans les *Lettres édifiantes.* Il vivait encore en 1713.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, mourut dans cette ville en 1719, âgé de 41 ans. Il faisait agréablement des vers. On a aussi de lui un recueil in-8° de chansons mises en musique par le célèbre organiste F. Couperin. Il existe un petit volume imprimé à Londres en 1738, sous le titre de *Pièces libres de M. Ferrand, et poésies de quelques auteurs sur divers sujets.* Il a été réimprimé en 1760 et 1762.

FERRAND (Jacques), général français, né le 11 novembre 1746 à Ormoy, bailliage de Vesoul, était fils d'un pauvre vigneron. A l'âge de 20 ans il entra dans le régiment royal (infanterie), et parvint de grade en grade à celui d'officier de recrutement. Devenu colonel en 1791, lors de l'émigration des anciens officiers, il signala sa valeur en 1792, au siége de Lille, fut bientôt après nommé général de division, et envoyé à l'armée des Ardennes, dont il eut un instant le commandement en chef. Il se hâta de donner sa démission, et revint à l'armée du Nord. Il concourut, en 1794, à la reprise des Pays-Bas et s'empara de Mons sans coup férir. Nommé commandant à Bruxelles, il y maintint l'ordre. Sur sa demande, il passa, dans le mois de juillet 1795, à l'armée du Rhin, et fut envoyé par Pichegru, son compatriote et son ami, pour commander à Besançon. Un complot ayant été ourdi par les émigrés pour livrer Besançon au prince de Condé, un arrêté du 19 janvier 1796 destitua Ferrand. Carnot lui rendit son grade, et peu de temps après lui fit donner le commandement d'une légion de vétérans, disséminée dans les trois départements de la Franche-Comté. En 1797, Ferrand fut élu par le département de la Haute-Saône au conseil des Cinq-Cents, où il vota constamment avec Pichegru. Il ne fut point inscrit sur la liste des députés condamnés à la déportation au 18 fructidor; mais son élection fut annulée. Il revint alors dans son département à Amance, où il mourut le 30 septembre 1804.

FERRAND (Antoine-François Claude, comte), né à Paris le 4 juillet 1751, conseiller à la chambre des enquêtes du parlement de Paris, proposa des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires publiques, il émigra dès le mois de septembre 1789, fut admis à faire partie du conseil du prince de Condé, et fut nommé membre du conseil de régence au commencement de 1795. Il se rendit à l'armée de Monsieur, mais se retira bientôt après à Lisbonne, où il se livra à des travaux littéraires. Il obtint du roi la permission de rentrer en France en 1801, ne s'y occupa plus que d'études historiques, et publia quelque temps après *l'Esprit de l'histoire,* long plaidoyer en faveur du despotisme contre la liberté. Une autre entreprise littéraire lui attira de nouveaux démêlés avec l'autorité. Chargé d'achever le manuscrit de l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, dont l'auteur Rulhières n'avait terminé que les onze premiers livres, il ne craignit point de faire subir au texte des changements considérables. Au moment où l'ouvrage allait paraître, la police fit enlever le manuscrit et en dépouilla le libraire sous le prétexte qu'il ne pouvait être publié sans l'autorisation du gouvernement, parce que Rulhières avait été pensionnaire de l'État. Ce manuscrit fut remis à Daunou qui en devint l'éditeur et qui crut devoir s'élever contre les procédés de Ferrand, à l'égard du travail de Rulhières. Au moment de la première entrée des armées étrangères à Paris, Ferrand assistait avec une grande assiduité aux réunions qui avaient lieu chez Lepelletier de Morfontaine. On y résolut d'envoyer une députation à l'empereur Alexandre et de lui demander la couronne de France pour Louis XVIII. Cette députation fut composée de Sosthène de Larochefoucauld, Châteaubriand et Ferrand. Le 13 mai 1814, Ferrand fut nommé ministre d'État et directeur général des postes. Il fit aussi partie de la commission chargée de rédiger le projet de la charte constitutionnelle. Au mois de juillet suivant, il fut nommé membre de la commission chargée d'examiner les demandes en restitution des biens non vendus des émigrés. Durant la maladie et après la mort de Malouet, Ferrand remplit, par inté-

rim, les fonctions de ministre de la marine. Ce fut pendant ce temps qu'il rédigea un projet de loi sur l'abolition de la traite des noirs. Le 20 mars 1815, il occupait encore les fonctions de directeur des postes, lorsqu'il céda la place au comte de Lavalette qui l'avait remplie pendant 20 ans. Mais avant de quitter l'hôtel, Ferrand réclama de ce dernier un sauf-conduit pour sortir de Paris. Lavalette refusa de le donner, prétendant que, dans la circonstance présente, il était absolument inutile et que Ferrand pouvait voyager dans la plus grande sécurité. Peu satisfait d'une garantie verbale, celui-ci fit renouveler sa demande par Mme Ferrand, et cette dame, à force d'instances et d'obsessions, finit par se faire délivrer ce sauf-conduit qui, quelque temps après, devint la principale charge du procès qui se termina par la condamnation capitale de Lavalette. Au lieu de suivre le roi à Gand, Ferrand se dirigea vers la Vendée, y séjourna quelque temps, et se rendit à Orléans, où on le laissa tranquille. A la seconde restauration, il reprit la direction des postes, et fut de plus nommé pair de France, membre du conseil privé, grand officier et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et créé, par autorité d'ordonnance, membre de l'Académie française. Depuis cette époque et malgré ses infirmités, Ferrand suivait avec beaucoup d'assiduité les séances de la chambre des pairs, où il vota constamment en faveur des projets ministériels et contre les libertés nationales. Il mourut le 17 janvier 1825, et il eut pour successeur à l'Académie, Casimir Delavigne. Ferrand a publié : *Essai d'un bon citoyen*, Paris, 1789, in-8°; *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations*, Paris, 1786, in-12, et 1789, avec notes et additions; *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, Paris, 1789; *les Conspirateurs démasqués par l'auteur de Nullité et despotisme*, Turin, 1790, in-8°; *État actuel de la France*, Paris, 1790; *les Français à l'assemblée nationale*, ou *Réponse aux pamphlets de l'assemblée nationale aux Français*, Paris, 1790; *Adresse à un citoyen actif aux questions présentées aux états généraux du Manége*, février 1790; *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur sur les affaires du temps*, Paris, 1790; *le Dernier coup de la Ligue*, octobre 1790; *Réponse au post-scriptum de Lally-Tollendal, à Burke*, 1791, ou 1793; *le Rétablissement de la monarchie française*, Nice, septembre, 1793, in-8°; 2e édition, Liége, 1794, in-8°; *Lettres d'un ministre d'une cour étrangère sur l'état actuel de la France*, 1793; *Considérations sur la révolution sociale*, Neufchâtel et Londres, 1794, in-8°; *l'Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils sur la manière d'étudier l'histoire en général et particulièrement celle de France*, 1802, 4 vol. in-8°; 2e édition, 1803; 3e édition, 1804; 4e édition, 1805; 5e édition, 1809, et avec de nouveaux titres, 1816; 6e édition, précédée d'une *Notice biographique* par Héricart de Thury, neveu de Ferrand, Paris, 1826, 4 vol. in-8°, ou 5 vol. in-12; *Éloge historique de Madame Élisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse*, Paris, 1814, in-8°; *OEuvres dramatiques* de A. F. C. Ferrand, Paris, 1817, in-8°; *Théorie des révolutions, rapprochée des principaux événements qui en ont été l'origine, le développement ou la suite, avec une table générale et analytique*, Paris, 1817, 4 vol. in-8°; *Histoire des trois démembrements de la Pologne, pour faire suite à l'histoire de l'anarchie de Pologne*, par Rulhières, Paris, 1820, 3 vol. in-8°; *Vues d'un pair de France sur la session de 1826*, Paris, 1821, in-8°; *Réflexions sur la question du renouvellement intégral de la chambre des députés*, Paris, 1823, in-8°.

FERRAND (Marie-Louis), général, né à Besançon le 12 octobre 1753, fit toutes les campagnes de la guerre d'Amérique avec un de ses frères, pharmacien en chef de l'armée de Rochambeau. A son retour, il prit du service dans un régiment de cavalerie, et avait le grade de chef d'escadron en 1793. Jeté en prison pendant la Terreur, il dut sa liberté à la journée du 9 thermidor, fut promu au grade de général de brigade en 1793, servit successivement dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, fut nommé gouverneur de Valenciennes après la paix d'Amiens, puis commandant du département du Pas-de-Calais. Appelé à faire partie de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue et chargé du commandement de Santo-Domingo, Ferrand parvint à force de talents et de courage à rétablir momentanément la tranquillité dans la colonie; à la nouvelle de l'insurrection de Barahonde, il marcha contre les révoltés avec 500 hommes; mais voyant ses troupes se débander, et craignant de tomber entre les mains de ses féroces ennemis, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet, le 7 novembre 1808. Le *Précis historique des derniers événements de la partie de l'est de Saint-Domingue*, par Gilbert Guillermin, chef d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8°, contient des détails intéressants sur les opérations administratives du général Ferrand.

FERRAND (Anthelme), jurisconsulte, né en 1757 à Arandas, dans le Bugey, fut en 1792 élu député suppléant du département de l'Ain à la Convention, où il ne vint siéger qu'après le jugement de Louis XVI. Il y combattit le projet de taxe des grains, et se montra généralement favorable à toutes les idées modérées. Après la session il entra au conseil des Cinq-Cents, où il continua de voter avec les partisans des principes d'ordre. Il cessa de faire partie du conseil en 1797; et fut, à la réorganisation de l'ordre judiciaire en 1800, nommé président du tribunal de Belley, dont il exerça longtemps les fonctions. Admis à la retraite sur sa demande, il mourut en 1833.

FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri BECAYS), né le 16 septembre 1736 à Mont-Flanquin en Agenois, embrassa très-jeune la carrière des armes, obtint en 1746 une lieutenance au régiment de Normandie, infanterie, fit les campagnes de 1747 et 1748, assista aux siéges de Berg-op-Zoom, du fort de Lillo, de Maestricht, et à la bataille de Lawfeld. Pendant la guerre de sept ans il fut grièvement blessé au combat de Clostercamp. Élevé au grade de capitaine dans son régiment en 1755, décoré de la croix de Saint-Louis en 1767, il fut fait major-commandant de Valenciennes en juillet 1773, et ne quitta cette place qu'à l'époque de la suppression des états-majors des villes de guerre en 1790. Lorsque la guerre de la révolution éclata, les habitants de Valenciennes le choisirent pour commander la garde nationale de cette ville. Le 20 août 1792 il fut promu au grade de

maréchal de camp, partit pour l'armée du Nord, et commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Après avoir emporté à la baïonnette les villages de Carignan et de Jemmapes, il manœuvra sur le flanc droit de l'armée ennemie, imposa au général duc de Saxe-Teschen, et décida le sort de la journée. A l'attaque de Jemmapes il eut son cheval tué sous lui. Aussitôt après cette bataille il se rendit à Mons, dont le commandement venait de lui être confié. Le 8 mars 1793 il fut fait général de brigade, sept jours après général de division, et le 26 du même mois Dumouriez lui ordonna d'évacuer Mons pour se retirer avec ses troupes à Condé et à Valenciennes ; il prit le commandement de cette dernière place, refusa de recevoir les troupes de Dumouriez, et par ce refus conserva la ville à la France. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris, investit Valenciennes le 5 mai. Le général Ferrand, quoiqu'il n'eût avec lui que 9,500 hommes de toutes armes, fit une brillante défense, et ne capitula que le 28 juillet suivant, lorsqu'il n'eut plus d'espoir d'être secouru, après avoir repoussé quatre assauts, et lorsque le corps de la place eut trois brèches praticables depuis huit jours, dont une seule offrait un passage facile à 40 hommes de front. Toutefois le général Ferrand s'étant rendu à Paris y fut incarcéré par l'ordre de Robespierre, et supporta pour récompense de ses services neuf mois d'emprisonnement. La chute de Robespierre le rendit à la liberté. En 1802 le premier consul Bonaparte le nomma à la préfecture de la Meuse-Inférieure. Il fut rappelé en 1804 pour remplir d'autres fonctions, reçut la décoration de la Légion d'honneur, et s'étant retiré à la Planchette, près de Paris, il y mourut le 28 novembre 1805. Quelques mois avant sa mort il publia un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8°.

FERRAND DE MONTELON, peintre et professeur de l'académie de St.-Luc de Paris, est auteur d'un *Mémoire sur l'établissement de l'école des arts à Reims*, où il fut appelé pour enseigner le dessin. Cet artiste mourut à Paris, sa ville natale, en 1752.

FERRANDO (Gonzalve), introducteur du gaïac en Europe, était né à Oviedo vers le milieu du 15e siècle ; il acquit une grande fortune en appliquant ce remède à la guérison de la maladie vénérienne, dont lui-même s'était débarrassé par ce moyen. On a de lui : *De guajacano ligno tractatus unus; De ligno sancto tractatus alter*, dans le recueil *De morbo gallico*, par Luisini.

FERRAR (Nicolas), né à Londres en 1591 ou 1592, savait déjà par cœur, à 6 ans, des passages considérables de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, de la *Chronique d'Angleterre* et du *Martyrologe*, de Fox. A 13 ans, on le plaça à l'université de Cambridge. Mais sa constitution délicate se trouvant encore affaiblie par tant d'application à l'étude, son médecin conseilla de le faire voyager, et il partit à la suite de la princesse Élisabeth, l'une des filles de Jacques Ier, mariée au comte Palatin. Ferrar quitta la princesse en Hollande, et alla seul visiter l'Allemagne. Il alla ensuite à Padoue, où il étudiait la médecine, lorsque le faux bruit d'une persécution contre les protestants lui fit quitter le pays précipitamment. Il vint à Marseille s'embarquer pour l'Espagne, retourna en Angleterre en 1618. Après la mort de son père, il se chargea de l'administration des affaires commerciales de sa maison. Nommé en 1624 membre du parlement ; il réalisa, l'année suivante, son projet favori de s'éloigner entièrement du fracas du monde. Sa famille et quelques amis partageant ses goûts et ses sentiments, se retirèrent dans le manoir de Little-Gidding au comté de Huntingdon, et y établirent une école pour les enfants des deux sexes. Il était le médecin et le pasteur de ce petit troupeau ; de jeunes femmes, vêtues de noir, soignaient les malades et les vieillards. Ferrar se levait régulièrement à une heure du matin, et quelquefois passait toute la nuit dans son église. Il composa dans sa retraite des *Traités* sur différents sujets, des *Dialogues*, des ouvrages d'*Histoire*, des *Fables* et des *Essais* pour l'usage de sa famille ; des *Harmonies des Évangiles*, en anglais et en plusieurs autres langues, où il fut aidé même, dit-on, par des femmes de sa congrégation. Ferrar reçut souvent des visites d'étrangers et de personnages illustres, notamment celle de Charles Ier. Il fit brûler sur la place où il voulut être enterré les romans et les pièces de théâtre qu'il avait conservés, et fit ensuite creuser sa fosse. En sortant d'une sorte d'extase qu'il eut peu de moments avant de mourir, il assura qu'il venait d'assister à une fête céleste. Il mourut le 5 novembre 1637. L'évêque Turner a publié une notice sur sa vie. P. Peckard fit paraître des Mémoires sur sa vie, en 1790, in-8°.

FERRARA (Gabriel), chirurgien italien du 16e siècle, pratiqua son art à Milan. Il fut un des premiers, au jugement de Freind, qui conseillèrent d'ouvrir la dure-mère, pour donner issue à l'humeur épanchée entre cette membrane et la pie-mère. Le seul ouvrage que l'on possède de lui est intitulé : *Nuova selva di Cirurgia*, etc., Venise, 1596, in-8°, ibid., 1627, traduit en latin par Pierre Uffenbach : *Sylva chirurgiæ in tres libros divisa*, Francfort, 1625, in-8°, ibid., 1629-1644.

FERRARA (Alphius), né à Trestacagne (Sicile), en 1777. Après avoir terminé son cours d'études, il alla à Catane où résidait son frère aîné, savant naturaliste, et s'appliqua sous sa direction à l'étude de la médecine. Les Anglais ayant opéré un débarquement de troupes dans la Sicile, le jeune Ferrara fut d'abord nommé élève dans l'hôpital militaire qu'ils établirent à Messine, et peu de temps après il obtint au concours la place de médecin et de chirurgien en chef. Chargé de soigner les soldats anglais qui étaient revenus accablés d'infirmités de leur expédition d'Égypte, il en accompagna le plus grand nombre en Angleterre, et le gouvernement récompensa ses soins en lui donnant une place de médecin dans un hôpital de Londres. Après plusieurs campagnes en Espagne, comme chirurgien-major, Ferrara retourna en Sicile, et passa bientôt à l'île de Sainte-Maure, en qualité de chirurgien en chef des troupes anglaises stationnées dans ces parages. Il profita de quelques mois de loisir pour visiter deux fois la Grèce, et parvint à former un riche médaillier. Ayant obtenu sa retraite, il vint s'établir à Paris, où il mourut le 27 octobre 1829. Il a publié : *Memoria sopra le acque della Sicilia*, Londres, 1811 ; *Sur le corail de la Sicile* (en anglais), Londres, 1813 ; *Coup d'œil sur les maladies les plus importantes qui règnent dans une des îles les plus célèbres de la Grèce*,

ou *Topographie médicale de l'île de Leucade, ou Sainte-Maure*, Paris, 1827.

FERRARE (Hippolyte d'ESTE, cardinal de), petit-fils du pape Alexandre VI, par sa mère, la fameuse Lucrèce Borgia, et fils du duc de Ferrare Alphonse d'Este, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de France. Formé par son père à ce qu'on appelait alors la science du gouvernement, et initié dans les secrets de la politique, il gagna aisément, par ses qualités aimables, la confiance de François Ier, conserva son crédit sous Henri II, remplit avec autant de talents que d'adresse diverses missions importantes, notamment sous Charles IX, pour la cour de Rome. Consumé par les pénibles travaux de la diplomatie de cette époque mémorable, beaucoup plus que par les années, il mourut à Rome le 2 décembre 1572, pourvu, ou plutôt accablé (*exoneratus plùs quàm ornatus*), comme l'avoue un écrivain religieux, de dignités et de riches bénéfices. On peut du moins lui rendre cette justice, qu'il employa une partie de ses énormes revenus en munificences qui tournèrent au profit des arts et à la protection des lettres, qu'il cultivait lui-même.

FERRARE (Anne de), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène, née le 16 novembre 1531, épousa en 1549 le duc d'Aumale, François de Lorraine (duc de Guise *le Balafré*), partagea tous les dangers que courut son époux pendant ces temps de troubles, et poursuivit juridiquement Poltrot, qui l'avait assassiné. En 1536 elle s'unit à Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui venait de faire casser son mariage avec Françoise de Rohan, et mourut le 7 mai 1607, sans avoir discontinué de prendre une part très-active aux affaires du temps.

FERRARI, troubadour de Ferrare, attaché à la maison d'Este en 1264, se rendit célèbre par la pureté avec laquelle il parlait la langue provençale; c'était lui qui était chargé de recevoir les jongleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, et d'improviser des réponses à leurs questions. Il avait composé des couplets, des sirventes, et un recueil ou choix des meilleurs couplets de divers troubadours; mais toutes ces pièces se sont perdues.

FERRARI (Jean-Mathieu), médecin italien du 15e siècle, né au château de Grado, dans le Milanais, exerça sa profession à Milan, avec une telle distinction, que bientôt il fut appelé à l'université de Pavie pour y occuper la première chaire de médecine. Il remplit honorablement les devoirs de cette place jusqu'à sa mort, arrivée au mois de décembre 1472. On cite de lui: *Practicæ pars prima et secunda*, etc., Pavie, 1471, in-fol., ibid., 1497; Venise, 1520, in-fol.; Lyon, 1527, in-4°, etc.; *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ*, Milan, 1494, in-fol.; *Consiliorum secundùm vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium*, etc., Pavie, 1501, in-fol.; Venise, 1514, in-fol.; Lyon, 1535, in-fol., etc.

FERRARI (Antoine), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, était né en 1444, à Galatina, petite ville du royaume de Naples. Il s'appliqua à la médecine, suivit les cours des écoles les plus célèbres de l'Italie, fut reçu docteur à l'université de Ferrare, et vint ensuite à Naples où il exerça son art avec succès. Sannazar et Pontanus parlèrent de lui au roi dans des termes si honorables, que ce prince le nomma son médecin. La faveur dont il jouissait à la cour lui attira des envieux. Nommé médecin du roi, il prétexta le mauvais état de sa santé pour demander la permission de retourner dans sa patrie. Il y vécut quelque temps dans une situation tranquille. Il fut détourné de ses occupations par l'ordre qu'il reçut d'accompagner Alphonse, duc de Calabre, au siége d'Otrante dont les Turcs s'étaient emparés. Après la reddition de cette place, le roi l'engagea à se rendre à Naples, où il chercha à le fixer de nouveau par différents emplois. Il fit un voyage en France, chargé d'une mission particulière. En 1504, se rendant de Bari en Calabre, par mer, il fut pris par des corsaires barbaresques, qui lui enlevèrent tous ses effets, et il ne put recouvrer sa liberté qu'en s'obligeant à leur payer sa rançon. Après tant de traverses, Ferrari obtint la permission de se fixer à Lecce, où il mourut le 12 novembre en 1517, à 73 ans. Paul Jove lui a consacré un article dans ses *Elogia illustrium virorum*. La vie de Ferrari a été écrite en italien par Dominique *de Angelis*, et en latin par Pierre Antoine *de Magistris*, et Jean-Baptiste Pollidori. On a de lui: *De situ Japygiæ; Descriptio urbis Gallipolis; De villa Vallæ*, etc., Bâle, 1558, in-8°; *De situ elementorum, de situ terrarum, de mari et aquis et fluviorum origine*, Bâle, 1558, etc.

FERRARI ou, selon quelques-uns, **FERRERA** (Barthelemi) naquit à Milan en 1497. Sa famille était une des premières de la ville. Deux autres gentilshommes, Antoine-Marie Zacharie et Jacques-Antoine Morigia, se réunirent à lui pour instituer une nouvelle congrégation dont ils jetèrent les premiers fondements en 1530. Le but de l'établissement est de former des ministres de l'Évangile, aussi recommandables par la pureté de leurs mœurs et leur instruction, que par leur désintéressement et leur zèle pour le salut des âmes. Paul III leur donna le nom de *clercs réguliers de St.-Paul*. Ils furent aussi appelés *barnabites*, soit à cause de leur dévotion à St. Barnabé, soit plutôt parce qu'ils firent leurs premiers exercices dans une église de chanoines réguliers dédiée à ce saint apôtre. Cette institution se répandit en Italie, et eut quelques maisons en France. Ferrari en fut élu supérieur général en 1542, et mourut en 1544.

FERRARI. *Voyez* **GIOLITO**.

FERRARI (Jérôme), né en 1501 à Correggio, embrassa l'état ecclésiastique et fut en 1527 pourvu d'un bénéfice. Il se rendit peu après à Rome, où ses talents lui procurèrent la protection des membres du sacré collége, entre autres du cardinal Cesarini qui voulut l'avoir logé dans son palais. Il mourut en 1542. La même année il avait publié ses remarques (*Emendationes*) sur les Philippiques de Cicéron.

FERRARI (Louis), mathématicien, naquit à Bologne, le 2 février 1522. Ses parents, ruinés par la guerre, ne purent lui faire donner la moindre instruction. Il les quitta à l'âge de 14 ans, et se rendit à Milan, d'où sa famille était originaire. Cardan le prit d'abord à son service, l'employa comme secrétaire, lui fit donner de l'instruction, et se chargea lui-même de lui enseigner les mathématiques. A 17 ans il fut en état de professer les mathématiques et de soutenir plusieurs thèses avec la plus grande distinction. Dans ce temps vivait un nommé

Jean Colla, dont le principal plaisir était d'embarrasser les savants par des questions captieuses. Il avait proposé un problème qui, étant analysé, conduisait à une équation du 4e degré. Aucune méthode n'indiquait encore comment on pouvait résoudre ces sortes d'équations ; on croyait même la chose impossible. Cardan seul semblait espérer qu'on en viendrait à bout : il communiqua le problème à son élève. Ferrari justifia l'espoir de son maître, en rapportant bientôt une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4e degré. Ferrari fut encore versé dans l'architecture, la géographie, les langues grecque et latine. Il avait à peine 22 ans, que plusieurs princes de l'Italie se disputaient l'avantage de l'avoir à leur cour. Il préféra celle du cardinal Hercule Gonzague et du prince don Ferrante, son frère, gouverneur de Milan, qui lui confia le soin de lever la carte de cet État. Il y travailla 8 ans, retourna à Bologne, où il retrouva Cardan, son ancien bienfaiteur, qui lui procura une chaire de mathématiques ; mais il ne put la remplir longtemps. Il mourut l'année suivante.

FERRARI (André), peintre génois, mort en 1669 à 78 ans, a traité l'histoire, le paysage, les fleurs, les animaux et le portrait en grand et en miniature, et a laissé une telle quantité de tableaux dans ces différents genres, que, suivant quelques biographes, il n'est point d'églises, de palais, et presque point de maisons particulières de Gênes qui n'en possèdent quelques-uns.

FERRARI (Gregorio), né à Port-Maurice en 1644, mort à Gênes en 1726, peignit dans diverses églises de Parme, soit à l'huile, soit à fresque. On remarque qu'il cherchait à imiter la manière du Corrége.

FERRARI (Lorenzo), fils du précédent, appelé *l'abbé*, parce qu'il avait pris l'habit ecclésiastique, cultiva aussi la peinture, et mourut en 1744, à 64 ans.

FERRARI (Gaudenzio), dit *le Milanais*, peintre, né à Valdugia en 1484, mort en 1550, se distingua par la noblesse de ses compositions, les attitudes gracieuses de ses figures, la fraîcheur des carnations, et surtout par la variété de ses draperies. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste *saint Paul en méditation.*

FERRARI (Philippe), religieux servite, né à Ovillo dans le Milanais, professeur de mathématiques à l'université de Pavie, mérita la faveur des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VII, fut élu deux fois général et deux fois vicaire général de son ordre, et mourut en 1626. On a de lui plusieurs ouvrages ; le plus estimé est son *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4°, réimprimé avec des additions par Baudrand, 1670, in-fol.

FERRARI (Sigismond), religieux dominicain, né à Vigevano au duché de Milan en 1589, fut envoyé à Gratz en 1627 pour y être à la tête des études de la province de Styrie, et en 1633 de celle de la province de Vienne ; il fut fait en même temps procureur général de la nation d'Autriche. En 1636 il fut nommé commissaire des missions établies en Hongrie, obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut dans le couvent de Ste.-Sabine en 1646. Il a laissé : *De rebus Hungaricæ provinciæ sacri ordinis prædicatorum*, Vienne, 1637, in-4° ; *Correctorium poematis super universam Summam sancti Thomæ*, etc.

FERRARI (Jean-Baptiste), savant jésuite, professeur de belles-lettres et d'hébreu dans le collége de la Sapience à Rome, mort le 1er février 1655 à Sienne, où il était né vers 1580, a laissé deux ouvrages qui sont encore recherchés des curieux : *Flora, seu de florum culturâ*, Rome, 1633, in-4°, figures ; *Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu libri IV*, Rome, 1646, in-fol., avec 101 planches gravées par Bloemaert.

FERRARI (François-Bernardin), conservateur de la bibliothèque Ambroisienne qu'il avait contribué à former, né en 1585 à Milan, mort en 1665, possédait une connaissance approfondie de l'histoire ecclésiastique et de la littérature sacrée et profane. Il a laissé : *De ritu sacrarum Ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1620, in-4° ; *De antiquo epistolarum Eccles. genere*, ibid., ibid., 1612, in-8° ; *De veterum acclamationibus et plausu*, 1627, in-4°.

FERRARI (Octave), neveu du précédent, né à Milan en 1607, professeur d'éloquence à l'université de Padoue, mort le 16 mars 1682, a laissé entre autres ouvrages : *De re vestiariâ*, 1654, in-4°, réimprimé plusieurs fois ; *Electorum libri II*, recueil très-estimé des antiquaires.

FERRARI (Octavien), né le 23 septembre 1518, à Milan, de la même famille que le précédent, fit ses études dans les universités d'Italie, cultiva les lettres, la philosophie et la médecine, fut en 1548 professeur de logique à Pavie, alla enseigner la philosophie, à Milan en 1554, dans l'école *Canobienne*, où il professa 18 ans, et mourut en 1586. On a de lui : *De disciplina encyclio*, Venise, 1560 ; *De sermonibus exotericis*, ibid., 1575 ; *De origine Romanorum*, Pavie, 1588.

FERRARI (Barthélemi), né à Bologne dans le 17e siècle, fit ses études dans cette ville où il prit ses degrés en philosophie et en médecine ; il s'appliqua à la mécanique et construisit pour Gonzague, duc de Sabionetta, une horloge très-compliquée dont il publia lui-même la description sous ce titre : *Dello sferologio e sue operationi*, Bologne, 1683. Elle indiquait non-seulement les heures, mais encore les mouvements de la lune, des planètes et de toutes les étoiles.

FERRARI (Gui), né à Novare en 1717, fut admis dans la société des jésuites, et chargé d'enseigner les humanités et la rhétorique dans les principaux colléges de l'Italie. Après la suppression des jésuites, il se consacra entièrement au travail du cabinet. Poésie, éloquence, histoire, biographie, inscriptions, il est peu de genres qu'il n'ait cultivés. Ferrari mourut en 1791. On cite de lui : *De rebus gestis Eugenii principis à Sabaudiâ, bello pannonico, libri III*, Rome, 1747, in-4°, la Haye, 1749, in-8°, traduit en italien par le P. Savi ; *De rebus gestis Eugenii principis*, etc., *bello italico libri IV*, Milan, 1752, *bello germanico libri I, bello belgico libri III*, Zutphen, 1773, in-8° ; *Res bello gestæ auspiciis M. Theresiæ Augustæ, ab ejus regni initio ad annum 1763, inscriptionibus explicatæ*, Vienne, 1773, in-8° ; *De vitâ quinque imperatorum germanorum*, Vienne, 1775, in-8° ; *Epistola de institutione adolescentiæ*, Milan, 1750, in-8°, traduit en italien par Savi ; *De politicâ arte oratio dicta* 1750, Nimègue, in-4° ; *De optimo statu civitatis dicta*, 1751, ibid., *De jurisprudentiâ*, 1755, in-4° ; *Orationes actionesque academicæ*, Augsbourg, 1756, in-4°, etc.

FERRARI (l'abbé Jean-Baptiste), latiniste italien, né le 21 juin 1732, à Tresto, près d'Este, et mort à Padoue le 14 avril 1806, préfet des études. Il a laissé : *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4°, Padoue, 1769; *Vita Ægidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4°; *Vita Jacobi Facciolati*, ibid., 1799, in-8°; *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, ibid, 1799, in-8°; *Vita Pii VI, cum appendice*, ibid., 1802, in-4°.

FERRARI (Louis Marie-Barthélemi), né à Milan le 5 juin 1747, fut admis en 1764 dans la congrégation des barnabites, et professa les mathématiques et la physique pendant 30 ans jusqu'en 1810, époque de la suppression des barnabites et des autres congrégations enseignantes que Joseph II avait laissées subsister en Lombardie. Ferrari vécut alors dans la retraite; mais, en 1816, le comte Scopoli, directeur général de l'instruction publique, l'appela à la chaire d'instruction religieuse créée dans le lycée de Saint-Alexandre, à Milan, dirigé maintenant par les barnabites. Il mourut dans les fonctions du professorat, le 19 mai 1820. Ferrari s'était spécialement appliqué à l'étude de l'hydraulique, et il a publié en 1793, 1797 et 1811, trois volumes de dissertations dans lesquelles il traite : *de la Percussion*; *de la Vitesse des eaux jaillissantes*, etc., etc. Il a laissé aussi plusieurs ouvrages religieux en italien : *Mémoire sur la mission du prophète Moïse; De la vérité de la religion chrétienne; Introduction à l'étude de la religion révélée.*

FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né en 1753 à Spolète, mort à Naples le 7 décembre 1825, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art dans lequel il s'est distingué. Employé par l'administration française en qualité d'ingénieur en chef dans le département de Trasimène, il exécuta différents travaux d'utilité publique, et s'occupa dès lors, de concert avec le chevalier Fontana, à tracer le plan d'un canal de jonction entre la mer Adriatique et la Méditerranée. On peut voir le développement de ses savantes conceptions dans le mémoire qui a paru en 1826, sous ce titre : *De l'ouverture d'un canal navigable*, etc. L'Italie doit encore à cet ingénieur distingué différents projets pour le desséchement des lacs de Trasimène et de Fucino. Ses travaux comme architecte ne lui font pas moins d'honneur, et il a laissé en portefeuille de nombreux dessins de maisons de campagne et autres morceaux précieux.

FERRARINI (Michel-Fabrice), antiquaire, né à Reggio, en Lombardie, dans le 15e siècle, entra dans l'ordre des carmes, visita les principales villes d'Italie, pour recueillir les inscriptions, fut nommé prieur du couvent de son ordre à Reggio, en 1481, et mourut en cette ville à la fin de 1492. Les inscriptions copiées par Ferrarini forment un vol. in-4°, de 182 feuillets de vélin. Ce précieux manuscrit est orné de dessins et d'arabesques d'un très-bon goût. Il en existe une belle copie à la Bibliothèque royale de Paris. C'est à Ferrarini qu'on doit la première édition de l'ouvrage de Valérius Probus : *Significatio litterarum antiquarum.*

FERRARINI (Joseph-Marie-Félix), dominicain milanais, né en 1670, mort dans sa patrie le 3 juillet 1744, après y avoir exercé les fonctions de commissaire du saint-office, a publié : *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzio Ferreri*, Milan, 1732, in-4°.

FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville le 20 avril 1726, d'une famille noble originaire du Piémont, entra dès 1741 enseigne dans le régiment autrichien de Grune, devint général-major en 1761, et lieutenant général en 1775. Très-instruit dans les sciences exactes et surtout en mathématiques, il avait été nommé en 1767 directeur général de l'artillerie dans les Pays-Bas. Ce fut à cette époque qu'il entreprit de dresser la carte de ces provinces. Cet important ouvrage, terminé en 1777, en 25 feuilles grand-aigle, est à la même échelle que la carte de France par Cassini, et malgré quelques inexactitudes de détails, en forme une suite nécessaire. Il en a été fait une copie à Paris en 69 petites feuilles; mais cette copie est bien moins estimée que l'original. Le comte de Ferraris jouit de la constante bienveillance de l'impératrice Marie-Thérèse, des empereurs Joseph II, Léopold et François II. Quoique âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, sur les frontières de la Belgique, se distingua aux combats de Saultain, de Famars, et au siége de Valenciennes. A la fin de cette campagne il fut appelé à Vienne pour occuper la place de vice-président du conseil aulique de guerre; il obtint en 1808 le grade de feld-maréchal, et mourut le 1er avril 1814.

FERRARO (Jean-Baptiste), écuyer, né à Naples dans le 16e siècle, est auteur d'un ouvrage en italien, dans lequel il traite des moyens d'améliorer les différentes races de chevaux, de les élever et de les guérir des maladies auxquelles ils sont le plus sujets. Cinelli lui attribue encore : *Due Anatomie, una delle membri e viscere, l'altra dell' ossa de' cavalli*, Bologne, 1673, in-12.

FERRARO (Pierre-Antoine), fils du précédent, et comme lui écuyer de Philippe II, roi d'Espagne, a publié : *il Cavallo frenato*, Naples, 1602, Venise, 1620 et 1653, in-fol., avec de belles estampes.

FERRARO (André), né à Nole, dans le royaume de Naples, chanoine et trésorier de la cathédrale de cette ville, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *del Cemeterio Nolano, con le vite d'alcuni santi che vi furono sepeliti*, Naples, 1644, in-4°.

FERRARS (George), né en 1512 près de St.-Albans dans le comté d'Hertford, fut élevé à Oxford, se livra ensuite à l'étude des lois, et obtint de grands succès dans le barreau. Attaché à la maison de Henri VIII, qu'il suivit plusieurs fois à la guerre, en faveur auprès de ce prince et de son fils Édouard VI, Ferrars fut également bien traité de la reine Marie. On lui attribue une *Histoire du règne de cette princesse*, publiée sous le nom de Richard Grafton. Il est auteur de plusieurs ouvrages de poésie insérés dans un recueil intitulé *le Miroir des magistrats*, et parmi lesquels se trouvent une tragédie du *Meurtre illégal de Thomas Woodstock, duc de Glocester*, une autre de *Richard II*, et une troisième d'*Edmond, duc de Somerset*. Il mourut à Flamstead en 1579.

FERRATA (Hercule), sculpteur, naquit à Palsot, près du lac de Côme, vers 1630. Il se rendit à Rome, où il s'était déjà fait connaître en 1657. Il a exécuté dans les principales églises de cette ville un grand nombre d'ouvrages en marbre et en stuc, parmi lesquels on distingue

particulièrement plusieurs statues faites pour décorer les tombeaux des cardinaux Bonelli et Pimentel, placés dans l'église de la Minerve. L'ange qui soutient la croix placée au pont St.-Ange, est sorti aussi de son ciseau. Ferrata a séjourné en Toscane, où il a exécuté divers ouvrages pour le grand-duc, ainsi que pour différents monuments publics et pour des amateurs florentins.

FERRAUD (Nicolas), né en 1764, dans la vallée d'Aure, fut envoyé, par le département des Hautes-Pyrénées, à la Convention nationale en septembre 1792. Il s'attacha au parti de la Gironde. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel et sans sursis. Commissaire près de l'armée des Pyrénées orientales, il chargea plus d'une fois à la tête des colonnes républicaines, montra autant de talents que de courage, et fut grièvement blessé dans une affaire d'avant-poste. Lors de la journée du 9 thermidor, Ferraud fut adjoint à Barras par la Convention nationale contre les rebelles réfugiés à la commune. Il dirigea l'une des trois colonnes qui cernèrent l'hôtel de ville, et contribua à l'arrestation de Robespierre et de ses partisans. Depuis cette époque il se rallia au parti thermidorien. Envoyé de nouveau, en l'an III, en mission à l'armée du Rhin, il se signala, comme l'année précédente, par son intrépidité. Rentré dans le sein de l'assemblée peu de temps après la fatale journée du 12 germinal, il ne devait plus s'y faire remarquer que par sa mort. Le 1er prairial, les faubourgs se levèrent en masse et vinrent assiéger la Convention en demandant à grands cris *du pain* et la *constitution de* 93. Les couloirs de la salle des séances furent envahis et les portes brisées. Ferraud voulut s'opposer au passage de la multitude, il fut renversé, foulé aux pieds, les insurgés envahirent les bancs, se substituèrent à l'assemblée et rendirent quelques décrets qu'ils présentèrent au président, Boissy d'Anglas, en le sommant de les signer et d'en proclamer l'adoption. Boissy d'Anglas refusa; aussitôt on se précipita vers son siége; vingt piques furent tournées contre lui, vingt fusils le couchèrent en joue. Ferraud se jeta entre ces instruments de mort et le président qu'il couvrit longtemps de son corps; un coup de pistolet l'atteint dans sa poitrine. Il tombe. Ses ennemis se précipitent sur lui, insultent à ses restes. Sa tête séparée de son corps et placée au bout d'une pique est présentée à Boissy d'Anglas qui s'incline avec respect devant ce triste trophée.

FERREIN (Antoine), célèbre anatomiste, né à Fresquepêche dans l'Agenois en 1693, fut admis en 1741 à l'Académie des sciences, nommé l'année suivante professeur de chirurgie au collége de France, remplaça Winslow au Jardin du Roi, et mourut le 28 février 1769 avec la réputation d'un habile praticien. Il a publié dans le *Recueil* de l'Académie un grand nombre de mémoires dont les principaux sont : *Sur la structure du foie et de ses vaisseaux*, 1733; *Observations sur de nouvelles artères et veines lymphatiques*, 1741; *Sur la structure des viscères nommés glanduleux*, etc., 1749; *Sur l'inflammation des viscères du bas-ventre*, 1766; *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, 1767. Après sa mort parurent : *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein*, par Arnault de Nobleville, Paris, 1769, 1781, 3 vol. in-12; *Matière médicale*, etc., Paris, 1770, 3 vol. in-12; *Éléments de chirurgie pratique*, 1771, in-12.

FERREIRA (Antoine), célèbre poëte portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, a laissé des poésies lyriques et dramatiques qui le placent au rang des auteurs classiques de sa patrie. Ses œuvres consistent en épîtres, élégies, odes, etc., recueillis sous le titre de : *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598, in-4°, édition rare; 1771, 2 vol. in-8°; deux comédies imprimées en 1622 avec celles de Sà de Miranda, dont l'une, intitulée : *le Jaloux*, est l'une des premières pièces de caractère données depuis la renaissance du théâtre en Europe, comme son *Inès de Castro* est la seconde tragédie régulière. M. Ferdinand Denis en a donné l'analyse dans son *Résumé de l'histoire littéraire de Portugal*, chapitre XI.

FERREIRA DE VERA (Alvaro), né à Lisbonne, tourna de bonne heure ses études vers la biographie et la généalogie des grandes maisons. Après avoir compulsé tous les cartulaires, toutes les archives de Lisbonne, il alla feuilleter les bibliothèques de Madrid, et s'y ensevelit plusieurs années de suite. On a de lui, entre autres ouvrages : *Origine de la noblesse politique, des blasons, charges et titres*, Lisbonne, 1631; l'*Orthographe*, ou *Méthode pour écrire correctement le portugais, avec deux Traités, l'un de la mémoire artificielle, l'autre de la grande ressemblance du portugais et du latin; Notes sur le Nobiliaire du comte D. Pedro*, Lisbonne, 1643; *Vies abrégées du comte D. Henri de Bourgogne, du roi Alphonse Henriquez, de Sanche Ier, d'Alphonse II, de Sanche II, d'Alphonse III, de Denis, d'Alphonse IV, et de Pierre Ier*, Saragosse, 1643.

FERREIRA (Christophe), missionnaire portugais, naquit à Torres-Vedras, en 1580. Il entra dans la compagnie de Jésus, à l'âge de 16 ans; passa au Japon en 1609, et y demeura jusqu'à l'an 1633. Ayant été arrêté, et sommé d'opter entre la mort et l'abandon de sa foi, après 4 heures des tortures les plus cruelles, la douleur l'emporta; mais bientôt après, ayant déploré amèrement sa faiblesse, il se livra volontairement au martyre, qu'il souffrit à Nangasaki, vers l'an 1652, étant alors âgé de 72 ans. On a de lui : *Annuæ litteræ è Japoniâ, anni* 1627.

FERREIRA (Gaspard), autre jésuite portugais, né à Castro-Journo, prit l'habit de l'ordre en 1588, à l'âge de 17 ans, et fut envoyé aux Indes en 1593, où il enseigna dans son couvent les lettres humaines et sacrées. Ayant passé à la Chine, avec le P. Ricci, il prêcha la religion à Pékin pendant l'espace de 40 années, et mourut le 27 décembre 1649. Le P. Gaspard a composé et fait imprimer en langue chinoise des *Vies des Saints* pour chaque mois avec des passages de l'Écriture et des Pères, et un recueil de Méditations sur les XV Mystères du Rosaire.

FERREIRA (Antonio FIALHO), voyageur, Portugais d'origine, naquit à Macao, vers l'an 1600. Il occupa avec distinction plusieurs emplois civils et militaires, et en 1633, il fut nommé capitaine de la flotte de Macao, destinée pour aller à Melille. De retour dans son pays, il trouva toute la colonie en combustion à cause d'une grande dispute qui s'était élevée entre les indigènes et les officiers du roi. Ferreira alla à Goa demander du secours au vice-roi don Pèdre de Silva, partit de Goa en 1639, passa en Perse, et, voyageant toujours à pied, il franchit

les montagnes de l'Arménie supérieure, traversa l'Anatolie, et après avoir surmonté les plus grands périls, il arriva à Constantinople, où il s'embarqua pour Livourne. De là, traversant une partie de l'Italie, il se rendit à Madrid. Ayant exposé au roi Philippe IV le sujet de son voyage, ce monarque donna aussitôt ordre qu'on armât à Lisbonne six vaisseaux, pour aller secourir les Indes. Dans ce temps, éclata la fameuse révolution de Portugal, qui détacha ce royaume de l'obéissance de l'Espagne, et mit sur le trône le duc de Bragance, sous le nom de Jean IV. Ferreira arrivé à Lisbonne, reconnut son nouveau souverain, et obtint les secours nécessaires pour retourner à Macao. La colonie rentra bientôt dans l'ordre, Ferreira fit aussi le voyage de la Chine, par ordre de Jean IV. En récompense de ses services, il fut créé chevalier de l'ordre du Christ en 1643. On croit qu'il mourut vers l'an 1658. Ferreira a laissé les ouvrages suivants : *Relaçaon da Viagem*, etc., c'est-à-dire, Relation du Voyage fait par Antonio Ferreira, de Macao à la Chine, par ordre de S. M., Lisbonne, Lopes-Rosa, 1643, 1 vol. in-4°; *Oraçaon que fez na Casa do Senado*, etc., ou Harangue prononcée dans la Maison du Sénat de Macao, à l'occasion de l'avènement au trône de Jean IV.

FERREIRA (Alexandre), né à Oporto, en 1644, nommé *dezembargador* (magistrat suprême) d'Oporto, en 1708, fut fait conseiller de la reine et de l'illustre maison de Bragance, en 1715, accompagna, en qualité de secrétaire, le marquis d'Abrantès dans son ambassade à Madrid, en 1726. Retourné à Lisbonne, il fut élu membre de l'Académie royale d'histoire, qui le chargea d'écrire les Mémoires des Ordres militaires de Portugal. Il mourut à Lisbonne, le 9 décembre 1737. On a de lui : *Preuves juridiques des droits de l'archiduc d'Autriche, Charles III, à la couronne d'Espagne*, 1704, in-fol.; *Mémoire de l'ordre célèbre des Templiers*, Lisbonne, 1735, in-fol.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne le 6 novembre 1626, de Valentin Ferreira, chirurgien et familier du saint-office, se rendit à Tanger, avec une mission publique pour arrêter les progrès d'une épidémie qui y faisait de grands ravages. A son retour à Lisbonne, il fut attaché à l'hôpital de Tous-les-Saints, où il resta 20 ans. Lorsque en 1662, l'infante Catherine quitta le Portugal pour aller épouser Charles II, roi d'Angleterre, Ferreira qui était chirurgien-major de cette princesse, l'accompagna jusqu'à Londres. Il mourut en 1679. On a de lui : *Luz verdadeira*, etc.; c'est-à-dire : *Lumière véritable et examen abrégé de toute la chirurgie*, Lisbonne, 1670, in-fol.

FERRELO (Barthélemi), navigateur espagnol, partit en qualité de pilote avec Rodrigue de Cabrillo, que Mendoça, vice-roi du Mexique, envoyait en 1542 faire des découvertes au nord de la Californie. Après la mort de Cabrillo, Ferrelo continua ses recherches jusqu'au 43° de latitude, où il vit les côtes du cap Blanc, et aperçut à 41° 30′ une pointe de terre qu'il nomma cap *Mendocino*. On trouve la relation détaillée de ce voyage dans l'*Histoire des Indes*, de Jean de Laët.

FERREOL (St.), premier évêque de Besançon, était d'une illustre famille d'Athènes; il accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie, avec saint Ferjeux son frère, qui avait la qualité de diacre. Les deux apôtres se fixèrent à Besançon, où ils vécurent cachés pendant quelque temps. Après avoir vaqué le jour à leur saint ministère, ils se retiraient la nuit dans une grotte à quelque distance de la ville. Le bruit des conversions qu'ils opéraient étant parvenu aux oreilles de Claude, préfet romain, il les fit arrêter et conduire devant son tribunal. Les trouvant inébranlables dans la foi, il les livra aux bourreaux, qui leur tranchèrent la tête, le 16 juin 211.

FERREOL (Tonance) naquit vers 420, au château de Trevidon, dans le Rouergue. Son père avait été préfet des Gaules, sous l'empire d'Honorius. Il épousa une fille de l'empereur Avitus, et succéda à son père dans la préfecture des Gaules. Il persuada aux Gaulois de s'unir aux Romains pour repousser Attila, qui, s'étant avancé jusqu'aux bords de la Loire, se préparait à faire le siége d'Orléans. Quelque temps après, à sa prière, Thorismond, roi des Goths, leva le siége d'Arles. Il fit le voyage de Rome, en 468, avec Thaumaste et Pétrone, pour dénoncer les exactions dont un nommé Arvande se rendait coupable dans sa place. Tonance vivait encore en 485, mais on ne peut fixer l'époque précise de sa mort. Il avait formé dans son château de Prusiane, sur les bords du Gardon, une bibliothèque qui passait pour la plus belle de toutes les Gaules. Sidoine en a donné la description dans une de ses lettres.

FERRERA. *Voyez* **FERRARI** (Barthélemi).

FERRERAS (Juan de), célèbre historien espagnol, membre de l'Académie d'Espagne, bibliothécaire de Philippe V, né à Labaneza le 7 juin 1652, entra dans les ordres à Salamanque, obtint la cure de Saint-Jacques de Talavera, puis celle d'Alvarès en 1681, fut appelé dans la capitale par le cardinal Porto-Carrero, reçut la cure de Saint-Pierre, et fut fait proviseur de l'inquisition; depuis il ne voulut accepter aucune autre dignité. Il mourut le 14 avril 1735, laissant un grand nombre d'ouvrages tant imprimés que manuscrits, dont on trouvera le catalogue dans les *Mémoires* de Trévoux, ainsi que son *Éloge* historique par don Blas Nassarre y Ferriz. Les principaux ouvrages de Ferreras sont : *Dissertatio de prædicatione Evangelii in Hispanià per S. Jacobum*, etc., Madrid, 1705; *Varias poesias*, Madrid, 1726, in-8°; *Desengano politico*, ibid., 1712; *Historia de Espana*, ibid., 1700-1727, 16 vol. in-4°, ouvrage estimé, qui a été traduit en français par d'Hermilly, Paris, 1751, 10 vol. in-4°.

FERRÈRE (Philippe), avocat, né à Tarbes en 1767, se plaça dès ses premiers débuts au rang des orateurs distingués de Bordeaux. Les événements de la révolution, dont il n'adoptait pas les principes, le forcèrent de fuir sa ville natale. Ce n'est qu'en 1795, après la Terreur, qu'il lui fut permis de rentrer dans la carrière. Il refusa, en 1804, de faire partie du tribunat, vit avec joie, en 1814, la restauration de la monarchie, mais ne sollicita aucune faveur. Atteint d'une maladie de poitrine, il y succomba en 1815, à 48 ans. Ferrère a laissé des plaidoyers, dont les principaux ont été imprimés dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820 et années suivantes, 12 vol. in-8°.

FERRERI (Zacharie), poëte latin, religieux du Mont-Cassin, puis de l'ordre des chartreux, évêque de

Guardie (royaume de Naples) sous le pontificat de Léon X, né à Vicence en 1479, mort à Rome après 1525, se signala au concile de Pise en 1511 par la hardiesse de ses attaques contre l'ambition du pape Jules II, et fut chargé de rédiger les actes de ce concile. Envoyé en Allemagne comme nonce apostolique de Léon X, Ferreri réconcilia Sigismond de Hongrie avec son neveu Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, et recueillit des informations sur la vie et les miracles de saint Casimir, dont on sollicitait la canonisation. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits, tous consacrés à la défense de la religion. On trouvera des détails sur ces différents ouvrages dans Tiraboschi, *Giornale di Modena*, t. XXVI. Le plus remarquable est le recueil intitulé : *Hymni novi ecclesiastici juxtà veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°; ibid., 1549, in-8°. On estime dans ces hymnes le choix des pensées, la grandeur des images et le style constamment pur et harmonieux.

FERRERI (Mathias), capucin piémontais, né à Cavalmaggior, dans le 17e siècle, professeur en théologie et ensuite définiteur des différentes maisons de son ordre. fit plusieurs missions dans les vallées des Alpes, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones ecclesiasticas religiosorum totius ordinis hierarchici, ab initio Ecclesiæ*, etc., Turin, 1659, 2 vol. in-folio.

FERRERO (Guido), né en 1537, à Bielle près de Verceil en Piémont, succéda, sur le siége épiscopal de Verceil, au cardinal Pierre-François Borromée, son oncle, obtint la nonciature de Venise, et fut appelé, en 1565, à un concile provincial tenu par saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Dans le même temps il fut créé cardinal par le pape Pie IV. Nommé, sous Grégoire XIII, à la légation de la Romagne, il mourut à Rome en 1585. On a de lui : *Sommario di decreti conciliari e dioces ani spettanti al culto divino*, 1572; *Synodus in qua multa pro cleri et populi reformatione decreta sunt*, 1567 et 1572; *Decretum Gratiani emendatum*, Rome, 1582.

FERRERO (Jacinthe), médecin, mort à Turin en 1833, âgé de 48 ans, cultivait avec un égal succès la botanique et l'entomologie, et pendant longtemps aida le professeur Bonelli dans ses travaux. On doit à Ferrero de nombreuses *Observations sur l'entomologie des Alpes piémontaises*, où il faisait chaque année de fructueuses excursions, dont il distribuait généreusement le produit à ses correspondants. La belle collection de cet entomologiste a été léguée par lui à la ville de Gênes.

FERRERO DELLA MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né à Turin, le 5 octobre 1757, fut reçu docteur en droit civil et canonique à l'université de cette ville en 1779. Ses moments de loisir étaient consacrés à former une *Collection* de médailles et des monnaies des différents seigneurs du Piémont au moyen âge. Évêque de Casel en 1796, il le devint de Saluzzo en 1805. Léon XII lui donna la pourpre le 27 novembre 1824, mais ce cardinal ne parut point au dernier conclave. Chevalier de l'ordre de l'Annonciade, il fut encore abbé de Saint-Bénigne, et c'est dans son palais abbatial qu'il mourut pendant la nuit du 30 décembre 1831, aussi respecté pour ses vertus qu'admiré pour ses connaissances.

FERRET, appelé *le grand Ferret* à cause de sa taille colossale, né vers 1756 au village de Rivecourt près de Verberie, se signala d'abord dans la faction des *Jacquiers*, en ravageant les châteaux voisins de l'Oise. Sa force et son intrépidité suffirent pendant plusieurs années pour maintenir la tranquillité dans les environs du village de Rivecourt. Les Anglais ayant surpris le château de Longueil, le grand Ferret, armé d'une hache énorme et suivi de quelques domestiques, se précipite sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste dans les fossés, et délivre la place ; une nouvelle troupe se présente pour faire le siége de ce château : elle est encore taillée en pièces par ce héros. Épuisé par 2 jours de combats consécutifs, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit que 12 Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie : il saisit sa hache qu'il avait placée près de son lit, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Ce fut son dernier exploit : la mort l'enleva peu de temps après.

FERRET (Émile), né à Castel-Franco dans la Toscane, en 1489, commença à 12 ans l'étude du droit civil et du droit canon à Pise, et la continua ensuite à l'académie de Sienne. Il se rendit à Rome, où il fut d'abord secrétaire du cardinal Salviati, fut reçu avocat à l'âge de 19 ans, prit le prénom d'*Émile*, au lieu de celui de *Dominique* qu'il portait auparavant. Léon X le prit pour son secrétaire. Il quitta cet emploi après quelques années, se retira dans sa patrie, et se mit à la suite du marquis de Montferrat, qui commandait une partie de l'armée que Lautrec conduisait à la conquête de Naples en 1528. Cette expédition ayant manqué, Ferret se rendit en France, et enseigna le droit à Valence avec tant d'éclat, que François Ier le fit conseiller au parlement de Paris. Ce prince l'employa dans des négociations avec les Vénitiens et les Florentins. Le marquis de Montferrat l'envoya plus tard auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna dans son expédition d'Afrique. Il se trouva à l'entrevue de François Ier, de Charles-Quint et du pape Paul III, à Nice en 1538. S'étant défait de sa charge de conseiller au parlement, il fut à Lyon, à Florence, puis à Avignon, où on l'appela pour y professer le droit. Il mourut dans cette ville le 15 juillet 1552. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le droit, ainsi qu'un commentaire sur Tacite. On trouve sa Vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum*, de Buder, Iéna, 1722, in-8°.

FERRETI (Nicolas), habile grammairien du 15e siècle, ouvrit à Venise une école qui fut fréquentée de toutes les parties de l'Italie, et publia plusieurs ouvrages qui ajoutèrent encore à sa réputation. Le recueil en a été imprimé à Venise en 1507, in-fol. On ignore les particularités de la vie de Ferreti ; mais on sait qu'il mourut en 1523.

FERRETI (Jules), fils du précédent, jurisconsulte, naquit à Ravenne en 1480. Le pape lui conféra les titres de chevalier et de comte du palais de Latran, et l'empereur Charles-Quint le nomma intendant de la Pouille. Il avait entrepris un ouvrage contre les protestants ; mais il mourut, avant de l'avoir terminé, à San-Severo dans la Pouille en 1547. On a de lui : *Consilia et tractatus varii*,

Venise, 1575; *De jure et re navali, et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis liber*, Venise, 1579, in-4°.

FERRETI (Jean-Pierre), frère du précédent, né à Ravenne en 1482, embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord pourvu de l'évêché de Milazzo en Sicile, fut ensuite transféré à Lavello au royaume de Naples, se démit de cet évêché à raison de son grand âge, et mourut quelque temps après en 1557.

FERRETI (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Vicence en 1639, entra dans l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin, et s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la recherche des antiquités. Il mourut en 1682. Le seul livre qu'il ait publié est intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol., rare.

FERRETI (Jules), jurisconsulte italien du 16e siècle, a publié : *De jure et re navali*, Venise, 1579, in-4°.

FERRETI (François), d'Ancône, vivant au 16e siècle, a publié : *Della Osservanza militare libri due*, Venise, 1575, in-4°.

FERRETI (Marc-Antoine), de Venise, publia dans cette ville : *Mirinda*, pastorale en cinq actes et en vers, 1613, in-4°.

FERRETI (François) a donné à Ancône : *I diporti notturni, dialoghi Familiari*, 1588, in-8°.

FERRETI (Laurent) a terminé avec Veneroni le *Dictionnaire latin-français* d'Antoine Oudin, Paris, 1681, in-4°, 2 tomes.

FERRETO, historien, né à Vicence vers la fin du 13e siècle, écrivait avec une égale facilité en vers et en prose. On a de lui : *Ferreti, poetæ Vicetini, suorum et paulò antè actorum temporum historia*. Cette histoire, divisée en cinq livres, commence en 1250, à la mort de Frédéric II, et finit à l'année 1318; *De Scaligerorum origine, libri IV; In obitum Dantis poetæ Florentini; In excessum Benevenuti de Campesanis poetæ Vicetini*, etc.

FERRI ou **FERRO** (Alphonse), médecin italien du 16e siècle, enseigna la chirurgie à Naples, et l'anatomie à Rome, fut premier chirurgien du pape Paul III, et mourut octogénaire vers 1575. On a de lui : *De ligni sancti multiplici medicinâ et vini exhibitione libri quatuor*, Rome, 1507, in-4°; *De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres*, Rome, 1552, in-4°; Lyon, 1553, in-4°.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville en 1689, disciple de Piètre de Cortone, imita si bien sa manière, qu'on ne pouvait distinguer leurs ouvrages. Il termina les peintures du palais Pitti commencées par son maître, et travailla à la coupole de Saint-Agnèse à Rome. Ses plus belles productions sont à Rome et à Florence.

FERRI (Paul), né à Metz, le 24 février 1591, d'une ancienne famille de robe. Pendant le cours de ses études à l'académie protestante de Montauban, il y publia, en 1610, un recueil de poésies assez médiocres, fut fait ministre l'année suivante, et exerça les fonctions de cette charge jusqu'à sa mort, le 27 décembre 1669. Il avait publié en 1654 un *Catéchisme général de la réformation*; ce fut par la réfutation de ce catéchisme que le jeune Bossuet, alors chanoine et archidiacre de Metz, entra dans la carrière de la controverse. On a encore de Ferri : *Scholasti orthodoxi specimen*, Gotstad (Genève), 1616, in-8°; *Le dernier désespoir de la tradition contre l'Écriture; Vindiciæ pro scholastico orthodoxo*, Leyde, 1630; *Oraisons funèbres de Louis XIII et de la reine mère Anne d'Autriche.*

FERRI (Balthasar), né à Pérouse, dans le commencement du 18e siècle, fut un chanteur aussi célèbre que Farinelli et Caffarelli; il était comme eux élève de Porpora, au conservatoire de Naples. Il mourut fort jeune. Jamais chanteur ne fut fêté avec autant d'enthousiasme. On a gravé son portrait et frappé une médaille en son honneur.

FERRI (Jérôme), littérateur, né le 5 février 1713, à Longiano dans la Romagne, professa les belles-lettres à Massa, puis dans les séminaires de Faenza et de Rimini. Lorsque le pape Clément XIV eut formé le projet de rendre à l'université de Ferrare son ancienne splendeur, il la pourvut d'habiles professeurs et donna la chaire d'éloquence à Ferri dont les talents lui étaient connus. Ferri la remplit pendant 14 ans avec une rare distinction, et mourut le 27 juin 1786. Outre plusieurs *Discours* en latin et en italien, prononcés dans des occasions solennelles, on cite de Ferri : *Epistolæ pro linguæ latinæ usu adversus Alembertium*, Faenza, 1771, in-8°; *De Tabulario Azuriniano ad Sexviros Faventinos commentariolum; De Alexandri Sardii vita commentarius*, Rome, 1775; *Ragionamento di materia agraria*, dans le *Magasin* de Florence, 1782; *Elogio del conte Camillo Zampieri*. Adam Barichevich a publié la *Vie* de Ferri dans la *Bibliotheca ecclesiastica*, Pavie, 1790.

FERRI DE SAINT-CONSTANT (le comte Jean-L.), littérateur, né en 1755, à Fano (États romains), étudia dans une congrégation religieuse, et vint de bonne heure en France, où il publia ses premiers ouvrages. Il y épousa Mme de Saint-Constant, dont il ajouta le nom au sien, et obtint la place de secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande. Il revint à Paris en 1789, mais les progrès de la révolution le forcèrent bientôt à chercher un asile en Angleterre. Il ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. En 1807, il fut nommé proviseur du lycée d'Angers, et en 1811, il reçut la mission de se rendre à Rome, pour y organiser l'instruction publique. Il s'occupait, en 1813, de former un lycée; mais les événements de 1814 mirent fin à ses fonctions. Il se retira à Fano, sa patrie, et y mourut le 16 juillet 1830. On a de lui : *le Génie de Buffon*, Paris, 1778, in-12; *les Portraits, caractères et mœurs du 18e siècle*, ibid.. 1780, in-12; *De l'éloquence et des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789, in-8°; *Londres et les Anglais*, Paris, 1804, 4 vol. in-8°; *les Rudiments de la traduction*, ou *l'Art de traduire le latin en français*, Paris, 1808, 1 vol. in-12; ibid., 1811, 2 vol. in-12, 2e édition, avec une *Notice des traductions des auteurs latins; lo Spettatore italiano*, Milan, 1824, 4 vol. in-8°.

FERRIER (St.-Vincent), prédicateur, né à Valence en Espagne, le 23 janvier 1357, embrassa la règle de Saint-Dominique, parcourut l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, inspirant une profonde vénération pour sa personne aux souverains et aux

peuples, fut élu député par les états de Valence pour concourir à la nomination du successeur de Martin, roi d'Aragon, appelé au concile de Constance en 1415, et mourut le 5 avril de la même année à Vannes, où il s'était rendu sur l'invitation du duc de Bretagne, pour reprendre ses missions. On a de lui : *Traité de logique; Traité sur le schisme*, adressé à don Pierre III d'Aragon en 1380; *De la fin du monde et de la science de la vie spirituelle;* des *Sermons*, etc. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés, Valence, 1491, 4 vol. in-fol. Sa *Vie*, par Ranzano, évêque de Lucera, se trouve dans le recueil des bollandistes. Il a été canonisé par Calixte III en 1455.

FERRIER (Boniface), frère du précédent, général des chartreux pendant le schisme occasionné par l'élection simultanée de Benoît XIII et d'Urbain VI, né à Valence en 1355, mort le 27 avril 1417, a laissé un traité où il examine pourquoi peu de religieux de l'ordre des chartreux ont été canonisés, une traduction de la *Bible* en espagnol, des *Sermons*, des *Lettres*, etc.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse, où il était né vers 1508, devint président à la chambre des enquêtes de Paris, ensuite maître des requêtes, député par le roi au concile de Trente, et mourut en octobre 1585, garde des sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV. Dans les dernières années de sa vie il avait embrassé le calvinisme. Ses *Mémoires et ambassades* forment 3 vol. in-fol., dont on en conserve deux à la Bibliothèque du roi à Paris.

FERRIER (Auger), docteur en médecine, né en 1513 dans les environs de Toulouse, s'adonna particulièrement aux rêveries de l'astrologie judiciaire, fort en crédit de son temps. Étant allé se fixer à Paris, il fut bientôt admis dans la confiance et la familiarité des personnages les plus illustres. Le cardinal Bertrand le détermina à l'accompagner à Rome. De retour en France, Ferrier choisit Toulouse pour son séjour; il y exerçait paisiblement la médecine, lorsqu'il s'engagea dans une discussion polémique fort vive contre Jean Bodin, au sujet des *six Livres de la république*, dont ce dernier était auteur. Il mourut, en 1588, d'une maladie inflammatoire. On a de lui : *De diebus decretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*, Leyde, 1541, 1549, in-16; *Liber de Somniis*, Leyde, 1549, in-16; *De Pudendagrâ, lue Hispanicâ, libri duo*, Toulouse, 1553, in-12; *De radice chinæ liber*, Toulouse, 1554, in-8°; *Vera methodus medendi*, Toulouse, 1557, in-8°; Leyde, 1574, 1602, in-8°; *Avertissement à Jean Bodin, sur le quatrième livre de sa République*, Toulouse, 1580, in-8°, etc.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant comme son père, professa la théologie dans l'académie de Nîmes; il était né dans cette ville après le milieu du 16e siècle, et mourut à Paris le 26 septembre 1626, converti depuis 13 ans à la religion romaine. Estimé de Richelieu et de Louis XIII, il fut employé dans plusieurs affaires importantes. On a de lui : *le Catholique d'État*, ou *Discours politique des alliances du roi très-chrétien, contre les calomnies des ennemis de son État*, 1625, in-8°.

FERRIER et non **FERRIÈRE** (Louis), né à Arles en 1652, avait à peine achevé ses études, qu'il perdit son père; il se rendit chez une de ses tantes à Avignon, et se fit bientôt remarquer par son goût et ses dispositions pour la poésie. La sainte inquisition éplucha les vers qu'il faisait courir en manuscrit, et, faute de mieux, s'attacha à celui-ci : « L'amour, pour les mortels, est le souverain bien. » L'auteur, pour se soustraire aux poursuites, fut contraint de se retirer sur le territoire français, et passa à Villeneuve-lez-Avignon. Par grâce spéciale, il obtint de venir faire amende honorable et rétractation, après quoi il reçut l'absolution, et l'affaire fut terminée. Cette persécution ayant dégoûté Ferrier du séjour d'Avignon, il se rendit à Paris, où le duc de Saint-Aignan lui confia l'éducation de ses enfants, et le fit, en 1674, associer à l'académie d'Arles. Ferrier était aimé et estimé du grand Condé, qui le logea dans son hôtel. Il hérita en 1687 de la terre de la Martinière, près de Caudebec, dans laquelle il se retira, et mourut en 1721. On a de lui : *Préceptes galants*, Paris, Cl. Barbin, 1678, in-12; *Anne de Bretagne, reine de France, Adraste, Montézuma*, tragédies; *Histoire universelle de Trogue Pompée, réduite en abrégé, par Justin, traduction nouvelle, avec des remarques, par D. L. M.*, 1693, 2 vol. in-12.

FERRIER (Paul de), cousin de Pellisson-Fontanier, né à Castres en 1639, entra dans l'état ecclésiastique et obtint le prieuré de Saint-Vivant-sous-Vergy. Ferrier s'occupa de publier les œuvres complètes de Pellisson, et n'ayant pu continuer cette entreprise, il en confia la direction à la Rivière, gendre de Bussy-Rabutin. Il a composé : *Éclaircissements aux articles proposés par le président Bouhier, et où l'on a joint plusieurs faits particuliers, qu'on a crus pouvoir servir à celui qui veut écrire la vie de M. Pellisson.* L'abbé de Ferrier mourut dans son prieuré le 30 septembre 1730.

FERRIER DU CHATELET (Pierre-Joseph de), général français, né le 25 mai 1739 au Châtelet, près de Béfort, était fils d'un conseiller au conseil souverain d'Alsace. Entré dans les mousquetaires en 1754, il obtint une lieutenance dans le régiment de Bouillon, à la création de ce corps, en 1757, et fit avec distinction les campagnes de la guerre de Hanovre, depuis 1759 jusqu'à la paix de 1763. Il passa capitaine dans la légion de Soubise en 1766, se signala dans l'expédition de Corse, en 1769, et fut attaché, l'année suivante, avec le grade de lieutenant-colonel, à l'état-major du général de génie Bourcet. Ayant témoigné le désir d'aller étudier en Allemagne la tactique et les grandes manœuvres, il fut, en 1774, désigné l'un des gentilshommes de la suite du baron de Breteuil, nommé récemment à l'ambassade de Vienne. Pendant son séjour dans cette capitale, il reçut du duc d'Orléans de pleins pouvoirs pour terminer l'affaire de la succession du duc de Baden-Baden, mort en 1771. A son retour en France, en 1779, il obtint, avec le rang de colonel, le commandement en second du régiment des grenadiers royaux de Guienne. En 1786, il joignit à cette place celle de secrétaire des commandements du nouveau duc d'Orléans; et, deux ans après, il fut promu au grade de maréchal de camp. Il concourut à l'élection des députés de la noblesse de la ville de Paris, aux états généraux, et, plus tard, fut l'un des officiers supérieurs appelés au comité militaire de l'assemblée na-

tionale, pour donner leur avis sur la nouvelle organisation de l'armée. Il sollicita d'être employé dans son grade, sous les ordres de Luckner, rejoignit ce général à Grenoble au mois d'avril 1792; et, quelques mois après, il eut le malheur d'être choisi pour commander les troupes destinées à comprimer les troubles qui venaient d'éclater à Avignon et dans le comtat Venaissin. Ferrier se trouva sous les ordres de l'abbé Mulot, qui le requit de s'avancer jusqu'à Sorgue, dans l'espoir sans doute que l'approche des troupes suffirait pour empêcher les scènes de carnage dont Avignon était menacé. Mais il n'en fut pas ainsi : le peu de troupes que Ferrier avait à sa disposition, loin d'intimider les assassins, ne fit que les encourager dans leurs projets sanguinaires. L'abbé Mulot lui fit plus tard un reproche de n'avoir pas fait entrer ses deux bataillons dans Avignon. Ferrier, envoyé à l'armée du Rhin, au mois de janvier 1792, fut chargé, dès le mois de mars, de s'emparer du pays de Porentrui; il obtint ensuite le commandement d'Huningue, et fut nommé, le 26 septembre, général de division. Dans la campagne de 1793, il remporta différents avantages sur les Autrichiens, et se signala notamment à la perte des lignes de Weissembourg (17 juillet), où sa division opéra sa retraite sans désordre. Proposé pour la place de général en chef de l'armée de la Moselle, Ferrier refusa ce poste, et, six semaines après (15 septembre 1793), il demanda sa retraite, alla habiter Luxeuil, et y mourut le 29 décembre 1828, l'un des doyens d'âge des officiers généraux de France.

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de la Faculté de Paris, né dans cette ville en 1639, y professa la jurisprudence, ainsi qu'à Reims, et mourut le 11 mai 1714 avec la réputation d'un habile jurisconsulte. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue la traduction des *Institutes de Justinien* avec les analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4°; *Commentaire sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12; *Nouvelles institutions coutumières*, 1702, 3 vol. in-12; *la Science parfaite du notaire*, 1684, in-4°.

FERRIÈRES (Claude-Joseph de), fils du précédent, mort vert 1749, doyen des professeurs et de la Faculté de Paris, travailla à perfectionner les ouvrages de son père. L'*Introduction à la pratique* devint par ses soins un *Dictionnaire de droit*, Paris, 1740, 2 vol. in-4°, réimprimé, depuis les changements faits à la jurisprudence, sous le titre de *Nouveau Ferrières*; il porta également à 2 vol. in-4° *la Science du parfait notaire*, que M. Massé a reproduite.

FERRIÈRES (Charles-Élie, marquis de), membre de l'assemblée constituante, né à Poitiers le 27 janvier 1741, mort le 30 juillet 1804 au château de Marsay près de Mirebeau, a laissé : *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante et de la révolution de* 1789, an VII, 3 vol. in-8°, réimprimés dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*, Paris, 1821, 2 vol. in 8°; un 3e vol. inédit parut la même année avec une notice sur la vie de l'auteur, des notes et des éclaircissements historiques, par MM. Berville et Bavière. Parmi les autres ouvrages du marquis de Ferrières il faut distinguer : *le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2e édition, Paris, 1791, 2 vol. in-12. L'auteur développe dans cet écrit la doctrine de Descartes, de Malebranche et de Locke, et cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et le gouvernement ne sont plus en rapport avec la religion établie.

FERRIÈRE (la). *Voyez* **LAFERRIÈRE.**

FERRIÈRES-SAUVEBOEUF (le comte de), né en Champagne, vers 1750, entra d'abord dans la carrière militaire, qu'il quitta bientôt, n'ayant pu obtenir un avancement aussi rapide qu'il l'eût désiré. Il partit pour l'Orient, et se mit à voyager en 1782 jusqu'en 1789. Revenu en France à l'époque de la révolution, il en embrassa la cause avec beaucoup de chaleur, et fit partie, dès le commencement, de la société des Jacobins. Ayant continué de se mêler de toutes les intrigues politiques, son crédit se soutint pendant tout le règne de la Terreur, et il servit souvent d'espion ou de délateur. Le Directoire le chargea, en 1799, d'une mission secrète dans la république cisalpine, où Schérer le fit enfermer dans la citadelle de Milan. Ayant réussi à s'évader, il revint à Paris, publia un libelle contre Schérer, et fut encore arrêté et détenu pendant plusieurs mois à la prison du Temple; ce qui donna lieu à une nouvelle publication qu'il fit sous ce titre : *Précis des lettres écrites par le citoyen T. S., pendant sa détention au Temple, au citoyen Merlin, alors président du Directoire*, 1799, in-8°. Après la révolution du 18 brumaire, Ferrières-Sauvebœuf disparut entièrement de la scène politique; il alla habiter la Champagne, où il s'était fait donner par des menaces, à l'époque de la Terreur, la main d'une fille du marquis de Montmort qu'il rendit très-malheureuse. En 1814, au moment de l'invasion des alliés, il avait formé un corps de partisans; et il fut tué publiquement à Montmort au milieu de la rue. Il avait publié en 1799 : *Mémoires historiques et politiques de ses voyages, faits depuis* 1782 *jusqu'en* 1789, *en Turquie, en Perse et en Arabie*, etc., 2 vol. in-8° (Maestricht et Paris); réimprimés en 1807, à Paris, sous le titre de *Voyages faits en Turquie, en Perse et en Arabie*, 2 vol. in-8°.

FERRINI (Luc), religieux servite, né à Florence, dans le 16e siècle, fut l'éditeur des ouvrages laissés manuscrits par le P. Poccianti, son confrère, tels que *Catalogus scriptorum Florentinorum omnis generis*, Florence, 1589, in-4°; *Poccianti Mich. vite de sette Beati Fiorentini fundatori dell' ordine de' Servi*, Florence, 1689, in-8°. Ferrini inséra dans ce volume deux morceaux de sa composition, l'un, *della nobiltà de' Fiorentini*, l'autre, *della religione de' Servi*.

FERRINI (Vincent), religieux dominicain, né dans le 16e siècle, à Castel-Nuovo de Carfagnana, en Toscane, était vicaire général de l'inquisition à Parme, en 1583. Il fut nommé, l'année suivante, supérieur des couvents de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, était à Venise en 1596, mais on ne connaît pas la date de sa mort. On a de lui quelques livres ascétiques; *Alfabeto spirituale; Alfabeto esemplare* et la *Lima universale de' vitii*.

FERRO (Jean-François), historien estimable, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, naquit vers le milieu du 18e siècle, à Comacchio, dans le Ferrarais. Il reçut le laurier doctoral à la faculté de droit et

partagea sa vie entre le travail du cabinet et la culture des lettres. On a de lui : *Istoria dell' antica città di Comacchio, libri IV,* Ferrare, 1701, in-4°.

FERRO (Barthélemi), né, comme le précédent, à Comacchio, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des théatins. Il a publié *la Storia delle missioni de' cherici regolari teatini,* Rome, 1704, 2 vol. in-fol.

FERRO (Pascal-Joseph de), médecin allemand, né à Bonn en 1753, vint s'établir dans la capitale de l'Autriche peu de temps après avoir pris le grade de docteur, et y obtint une brillante réputation. En 1793, il fut nommé conseiller d'État et, sept ans plus tard, premier médecin pensionné de la ville de Vienne, s'occupa spécialement de tout ce qui regarde l'hygiène publique et la police médicale, et il fut chargé de faire au conseil d'État les rapports à ce sujet. En 1805, il fut anobli par l'empereur d'Autriche, et décoré du titre de chevalier. Il fut aussi nommé vice-directeur de l'instruction médicale dans l'Empire. Ferro mourut le 21 août 1809. Les écrits qu'il a laissés sont : *De l'usage du bain froid* (en allemand), Vienne, 1781, in-8°; ibid., 1787, in-8°; *De la contagion des maladies épidémiques, spécialement de la peste* (en allemand), Leipzig, 1782, in-8°; *Nouvelles recherches sur la contagion de la peste* (en allemand), Vienne, 1787, in-8°; *Ephemerides medicæ,* Vienne, 1791, in-8°; traduit en allemand par Rosenbladt, Gotha, 1795, in-8°.

FERRON (Arnoul le), conseiller au parlement de Bordeaux sa patrie, né en 1515, mort en 1563, fut le continuateur de l'*Histoire de France,* de Paul-Émile, depuis l'an 1384 jusqu'à 1547. Cette continuation en 9 livres a été imprimée, Paris, 1554, in-fol.; 1555, in-8°, et traduite en français avec l'histoire de Paul-Émile par J. Regnart, Paris, 1581, in-fol. Le Ferron a continué aussi l'*Histoire des rois de France,* par du Haillan, Paris, 1615, 2 vol. in-fol., et a publié des *Observations* sur la coutume de Bordeaux, Lyon, 1565, in-fol.

FERRON (dom Anselme), bénédictin de St.-Vannes, était né le 30 septembre 1751, à Ainvelle, bailliage de Vesoul. Ayant, à l'âge de 18 ans, embrassé la vie monastique, il fut d'abord chargé d'enseigner la rhétorique à Faverney, puis à Luxeuil. Il remporta trois fois le prix d'érudition à l'académie de Besançon. Il assista, comme définiteur, en 1789, au chapitre général de sa congrégation, qui devait être le dernier; il y remplit les fonctions de secrétaire. Après la suppression des ordres religieux, il vint chercher un asile à Buffigneycourt-les-Conflans. et mourut maire de cette commune, le 14 mars 1816. Les Mémoires de dom Ferron sont conservés dans les archives de l'ancienne académie de Besançon; et vraisemblablement ils feront partie de la *Collection de documents historiques inédits sur la province de Franche-Comté.*

FERRONNAYS (Jules-Basile FERRON de la), né au château de Saint-Mards-lès-Ancenis, le 2 janvier 1735, fut, comme le cinquième de sept frères, destiné à l'état ecclésiastique. Un des alliés de sa famille, l'évêque de Couserans (Vercel), le mit au nombre de ses vicaires généraux, et, quelques années après, le cardinal de Bernis l'appela auprès de lui pour le conclave qui éleva Clément XIV au trône pontifical. Le 24 décembre de la même année, le roi le nomma évêque de Saint-Brieuc, d'où il passa, en 1774, à l'évêché de Bayonne, puis à l'évêché de Lisieux, dont il prit possession le 31 mars 1784, et où il resta jusqu'en 1790. Il s'était signalé dans ses deux premiers diocèses par un zèle ardent pour secourir l'humanité. S'étant signalé par son zèle contre la constitution civile du clergé, à laquelle il refusa de prêter serment, la Ferronnays quitta la France en juin 1791, se retira à Genève jusqu'à la fin de 1792, passa à Soleure, d'où il se rendit à Erlang en Franconie. En 1794, il était à Bruxelles, et reculant devant les armées françaises successivement à Dusseldorf, à Munster, à Brunswick, à Constance, il alla mourir à Munich, le 15 mai 1799.

FERROUX (Étienne-Joseph), né à Besançon, le 25 avril 1751, occupait, à l'époque de la révolution, une place au ministère des finances. Nommé par le département du Jura, député à la Convention nationale, il y siégea sur les bancs de la Gironde, vota dans le procès de Louis XVI, pour la mort, avec l'appel au peuple et le sursis. Après le 31 mai, il signa la fameuse protestation des soixante et treize, et il resta compris parmi les députés décrétés d'arrestation, enfermé pendant quatorze mois dans la prison du Temple. Après le 9 thermidor, rappelé à la Convention, il remplit pendant le cours de l'an III plusieurs missions peu importantes. Porté, par les départements du Jura et de la Haute-Saône, au conseil des Anciens, il vota constamment avec le parti modéré. Compris dans le nombre des députés proscrits au 18 fructidor an V, il fut condamné à la déportation, mais plusieurs de ses collègues obtinrent sa radiation. Après la session de l'an VI, il rentra dans l'administration des finances, et occupa successivement les places de commissaire du gouvernement près des salines du Jura, et de directeur des contributions directes de ce département. Il exerça cette dernière place jusqu'au 20 juillet 1814, époque à laquelle il fut mis à la retraite. Atteint en 1816 par la loi d'amnistie, il fut obligé de sortir de France, passa son exil à Nyon, ne put rentrer qu'en septembre 1830 à Salins, où il mourut le 12 mai 1834. Il avait publié en 1829 : *Testament politique de M. Ferroux, ex-conventionnel.*

FERRY (André), minime, géomètre et mathématicien, de l'académie d'Amiens et de quelques autres sociétés savantes, naquit à Reims en 1714 et mourut le 5 septembre 1773. Il donna le plan de la machine hydraulique pour les fontaines de la ville de Reims. Les villes d'Amiens et de Dôle lui doivent les eaux dont elles jouissent. Il donna en 1748 le *Plan des Écoles de Mathématiques et de Dessin* de Reims. Il fut nommé premier professeur de ces écoles, établies en 1749. Le P. Ferry a laissé quelques autres ouvrages, et entre autres un Poëme latin à la louange de Mme de Tencin.

FERRY. *Voyez* **FERRI.**

FERSEN (Axel, comte de), feld-maréchal et sénateur suédois, mort vers la fin du 18e siècle, servit en France avec distinction pendant plusieurs années, et à son retour dans sa patrie, se signala par ses talents militaires en Poméranie, et par ses talents politiques aux états de 1756 et de 1772, aux diètes de 1778, de 1786 et de 1789. Son éloquence, son désintéressement et son dévouement à sa patrie lui donnèrent une grande in-

fluence dans toutes ces assemblées; mais ses efforts ne purent empêcher la révolution opérée dans le gouvernement par Gustave III.

FERSEN (AXEL, comte DE), fils du précédent, né à Stockholm vers 1750, se rendit en France où il devint colonel propriétaire du régiment Royal-Suédois. Il fit les campagnes d'Amérique, voyagea en Angleterre et en Italie, et se trouvant à Paris au commencement de la révolution française, il montra le plus entier dévouement pour la famille royale. Ce fut lui qui se chargea de procurer à Louis XVI une voiture lorsque ce prince voulut quitter Paris, le 20 juin 1791. Il l'accompagna dans ce voyage, et, ramené prisonnier avec lui dans la capitale, il ne recouvra la liberté qu'à la faveur de l'amnistie qui suivit l'acceptation de la constitution, fut forcé de quitter la France, séjourna successivement à Vienne, à Dresde, à Berlin, retourna enfin dans sa patrie, où il remplit auprès de Gustave la place de capitaine des gardes, et fut envoyé, en août 1791, à Vienne, chargé de missions secrètes relatives à la révolution française. Gustave-Adolphe le nomma grand maître de sa maison, chevalier de ses ordres, chancelier de l'université d'Upsal. Fersen fut nommé, en juillet 1797, ministre près de la diète de l'Empire pour les affaires concernant la paix. Membre de la légation suédoise à Rastadt, il eut, en novembre 1797, une entrevue avec le général en chef Bonaparte, et fut remplacé peu de temps après. Il était, en septembre 1803, ambassadeur du roi de Suède à Dresde, où il portait la croix de Saint-Louis. Ayant été invité, sur la plainte du chargé d'affaires de France, à la quitter, et s'y étant refusé, il fut obligé de s'éloigner et retourna dans sa patrie. A l'occasion de la mort de Charles-Auguste d'Augustembourg, prince royal de Suède, qu'on supposait avoir été empoisonné, des factieux le soupçonnant d'être l'auteur de ce crime, l'assaillirent à coups de pierre pendant le convoi funèbre du prince, et l'entraînèrent sur une place publique, où ils le firent mourir au milieu des traitements les plus barbares.

FERTÉ (HENRI DE SENNECTÈRE, maréchal DE LA), né à Paris en 1600, se distingua aux siéges de la Rochelle en 1628, de Moyenvic, de Trèves et à la bataille d'Avesnes. Après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Rocroi, il battit en 1650 le comte de Ligneville au combat de Saint-Nicolas, fut nommé lieutenant général la même année, et reçut l'année suivante le bâton de maréchal. En 1655, il assista aux siéges de Landrecies et de Saint-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes et racheté par le roi; il prit Montmédy en 1657, Gravelines en 1658, et ne commença à jouir tranquillement des honneurs qu'il avait obtenus qu'après la paix des Pyrénées en 1659. Ce brave maréchal mourut le 27 septembre 1681.

FERTÉ (HENRI-FRANÇOIS, duc DE LA), fils du précédent, né en 1657, suivit Louis XIV à la conquête de la Hollande en 1672, obtint peu après un régiment d'infanterie, et en 1674 le gouvernement des Trois Évêchés sur la démission de son père. Il fut blessé au siége de Fribourg en 1677, commanda un corps de grenadiers au siége de Gand en 1678, fut nommé brigadier des armées du roi en 1684, et servit en cette qualité au siége de Luxembourg. Il fut fait ensuite maréchal de camp, fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, reçut pour prix de ses services le titre de lieutenant général en 1696, et mourut à Paris en 1703.

FERTÉ (LOUIS DE LA), frère du précédent, né en 1659, entra dans l'ordre des jésuites en 1677, et mourut à la Flèche en 1732, avec la réputation d'un bon prédicateur.

FERTÉ IMBAUT (le maréchal DE LA). *Voyez* **ESTAMPES** (JACQUES D').

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur à Saint-Omer, parcourut différentes villes de France et d'Italie pour approfondir son état, et fit paraître le fruit de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *la Science pratique de l'imprimerie, contenant des instructions faciles*, etc., Saint-Omer, 1723, in-4°, avec des additions par Annoy-Vandewyder, Bruxelles, 1822, in-4°.

FÉRUS (GEORGE), jésuite, né à Teyn dans la Bohême en 1585, fut admis dans la société à l'âge de 17 ans, et chargé d'enseigner les humanités, la rhétorique et la philosophie dans différents colléges. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et occupa pendant 20 années les principales chaires de la Bohême avec un succès remarquable. Son zèle pour le maintien de la foi l'engagea à composer et à traduire en langue bohémienne plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque* de Sotwel, p. 287 et suivantes. Le P. Férus mourut à Brezniz le 21 janvier 1655. Les productions pieuses du P. Férus sont oubliées, mais non sa *Grammaire de la langue bohémienne*, Prague, 1642, in-8°, ouvrage utile et peu commun.

FERUS. *Voyez* **WILD.**

FÉRUSSAC (JEAN-BAPTISTE-LOUIS D'AUDEBARD, baron DE), naquit le 30 juin 1745 à Clérac, d'une famille ancienne, dont le berceau est la terre de Férussac, près d'Agen. Admis en 1754 à l'école militaire, il en sortit en 1762 avec le brevet de sous-lieutenant dans le régiment de Béarn. Réformé l'année suivante, il se présenta pour l'artillerie, arme qui convenait mieux à ses goûts et à ses études. Il fut reçu, en 1764, aspirant dans le régiment de Besançon, lieutenant en 1765, capitaine en 1778. Il lut, cette année, à l'Académie des sciences, un *Mémoire, sur les deux groupes de montagnes de Sassenage et de la Chartreuse, dans le Dauphiné*. En 1780, il inséra dans le *Journal de physique*, mois de juin, des *observations sur les couches solides et terreuses de la terre*. Sans abandonner ses études géologiques, Férussac s'occupait dès lors plus spécialement de la recherche des coquillages, et rassemblait les matériaux du grand ouvrage auquel il doit une place distinguée parmi les naturalistes français. Mais ses travaux scientifiques ne l'empêchaient pas de remplir avec exactitude ses devoirs comme officier. Il reçut la croix de Saint-Louis, et fut, en 1790, présenté pour la place de major; mais des raisons de famille ou de convenance le déterminèrent à profiter d'une disposition du nouveau code militaire, pour demander sa retraite. Après avoir conduit ses enfants et sa femme chez sa belle-mère il traversa la Suisse, et rejoignit, en 1791, l'armée du prince de Condé. Il fit toutes les campagnes de ce corps, à l'avant-garde, dont il commandait l'artillerie, sous les ordres du duc d'Enghien, et dans diverses circonstances donna des preuves de valeur, qui lui méritèrent, en 1794, le brevet de chef de brigade, et quelques années

après, celui de lieutenant-colonel. A sa rentrée en France en 1808, il n'y retrouva que les débris de sa fortune, que sa femme était parvenue à lui conserver. Il n'en reprit qu'avec plus d'ardeur l'exécution du grand ouvrage que les circonstances l'avaient obligé d'ajourner ; et dès l'année suivante, il fit imprimer, dans les *Mémoires* de la Société médicale d'émulation, l'*Essai d'une méthode conchyliologique, appliquée aux mollusques fluviatiles et terrestres*, réimprimé séparément en 1807, in-8°, amélioré et complété par son fils. Férussac, au retour du roi, reçut le titre de colonel avec une pension, et mourut en 1815 au château de la Garde, près de Lauzerte, sans avoir pu mettre la dernière main au grand travail sur les mollusques, qui l'avait occupé près de 30 ans. Cet ouvrage, continué et mis en ordre par son fils, a paru sous le titre suivant : *Histoire naturelle, générale et particulière des mollusques terrestres et fluviatiles*, Paris, 1819 et années suivantes, 3 vol. grand in-4°, figures en noir, et in-fol., figures en couleur.

FÉRUSSAC (André-Étienne-Just-Paschal-Joseph-François d'AUDEBARD, baron de), né le 30 décembre 1786 au Chartron, près de Lauzerte, dans le Quercy. En 1791, son père, le conduisit dans le Jura chez son aïeule maternelle, qui se chargea de soigner sa première éducation. Ce fut là que se développa son goût pour les sciences naturelles, dans lesquelles il fit seul et presque sans livres de rapides progrès. A 15 ans, ramené dans son pays natal, il continua de s'y livrer aux recherches géologiques, et se mit dès lors en relation avec plusieurs naturalistes distingués. Plus tard, admis dans le corps des vélites qui s'organisait à Paris, il profita de cette circonstance favorable pour suivre les leçons de Cuvier, de Lamarck, de Latreille, et lut à l'Académie des sciences un mémoire sur de nouvelles espèces de crustacés, qui fut jugé digne d'être inséré dans les *Annales du muséum* (1806). Son corps ayant été appelé à l'armée d'Allemagne, il se mit en route sans cesser de s'occuper de ses travaux, se battit à Iéna, à Austerlitz, etc., et fut envoyé sous-lieutenant au 105e régiment, dans la Silésie, où il passa un an qu'il employa à visiter cette province dans le plus grand détail. Appelé bientôt en Espagne, sans interrompre ses plans d'étude, il s'y distingua par son intrépidité dans un grand nombre d'affaires; mais blessé à Moguer d'une balle qui lui traversa la poitrine, il revint en France pour soigner cette blessure, et donna sa démission au moment où il venait d'être nommé capitaine. Depuis son retour à Paris, il avait repris ses travaux scientifiques avec une activité nouvelle. Divers mémoires qu'il lut à la Société philomathique, à l'Institut, à l'Académie celtique, accrurent sa réputation naissante. Son *Coup d'œil sur l'Andalousie* (1812, in-8°) fut remarqué de l'empereur, qui, s'étant fait rendre compte de la position de Férussac, le nomma sous-préfet d'Oleron. Par suite d'une intrigue odieuse, il perdit cette place à la restauration ; mais le duc d'Angoulême, pour le dédommager, lui fit obtenir le grade de chef de bataillon dans l'état-major de la garde nationale de Paris. Pendant les cent jours il avait accepté la sous-préfecture de Compiègne, qu'il remit à son prédécesseur au second retour du roi. Nommé en 1815 sous-chef, puis quelque temps après chef d'état-major de la 2e division militaire, il profita de son séjour en Champagne pour en étudier la géologie, et recueillir de nombreux fossiles. A la réorganisation du corps d'état-major, il fut appelé à Paris, et en 1818 créé professeur de géographie et de statistique militaire à l'école d'application. Il eut à faire la première année le cours d'astronomie ; mais n'ayant obtenu, malgré ses efforts, aucun résultat, il donna sa démission pour reprendre ses travaux qu'il avait été forcé, sinon d'interrompre, au moins d'ajourner. En 1823, il fonda le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, sorte d'encyclopédie périodique, établie sur un plan trop vaste, et qui, malgré les secours du gouvernement, cessa de paraître avant 1830. Élu, après la révolution de juillet, membre de la chambre des députés par le département de Tarn-et-Garonne, il cessa d'en faire partie en 1832, et mourut le 21 janvier 1836. Les publications de Férussac sont très-nombreuses; on en trouvera la liste détaillée dans la *France littéraire* de Querard. On distingue ses *Considérations sur les mollusques*, Paris, 1812 ; *Extraits du journal de mes campagnes en Espagne*, etc., ibid., 1815 ; *De la Géographie et de la Statistique*, etc., ibid., 1821. Mais son plus beau titre est sa coopération à l'*Histoire des mollusques*, de son père, qu'il a eu la gloire de compléter et de terminer.

FÉRYD. *Voyez* CHYR-CHAH.

FÉRYD-EDDYN ATTHAR, célèbre poëte persan né l'an de l'hégire 613 (de J. C. 1226), a laissé un grand nombre d'ouvrages qui jouissent en Orient d'une juste renommée. Les principaux sont intitulés : *Pend-naméh* (livre de conseil), traité de morale dans le genre des *Maximes* de la Rochefoucauld : le texte original a été imprimé, mais incorrectement, à Londres, 1809, in-12, par les soins de J. H. Hindley. Silvestre de Sacy a donné, dans le tome II des *Mines de l'Orient*, une traduction de cet ouvrage, précédée de la *Vie de Féryd-Eddyn*, extraite de la *Biographie des poëtes persans* de Daulch-Chah, et l'a réimprimée séparément, 1819, in-8° ; *Asrar-naméh* (livre des secrets) ; *Bulbulnaméh* (livre du rossignol) ; *Tesker et olaviya* (Vie des saints); *Manthac althaïr* (traité de morale), etc. Tous ces ouvrages sont d'un style mystique.

FESCA (Frédéric-Ernest), compositeur distingué, naquit à Magdebourg, le 17 février 1789. Dès l'âge de 4 ans, il répétait sur le piano les morceaux qu'il entendait exécuter par sa mère. A 9 ans, il reçut des leçons de violon de Lohse, et quitta les compositions de Pleyel pour étudier les quatuors d'Haydn et de Mozart. En 1804, il se rendit à Leipzig, pour y poursuivre ses travaux sous la direction d'Auguste-Eberhard Müller. Il obtint une place de violon-solo à Cassel où il resta jusqu'en 1813. Il y écrivit ses sept premiers quatuors et ses deux premières symphonies. Après la dissolution du royaume de Westphalie, en 1814, il se rendit à Vienne, où il publia trois livraisons de ses quatuors. En 1815, il fut nommé intendant du théâtre de la cour et maître des concerts à Carlsruhe. Dans l'espace de 11 ans, il y composa neuf autres quatuors et quatre quintetti pour le violon, ainsi que quatre quatuors et un quintette avec flûte. On lui doit aussi plusieurs ouvertures et deux opéras : *Cantémire et Omar*, et *Ceïla*. De fréquents accès d'hémorragie le conduisirent au tombeau le 24 mai 1826. On a publié, à Paris, la collection complète de ses *quatuors* et de ses *quintetti*.

FESCH (Joseph), cardinal, oncle de Napoléon, né le 3 janvier 1763 à Ajaccio, fut, dès l'âge de 13 ans, envoyé au séminaire d'Aix en Provence, où il acheva ses études et reçut les ordres. Il s'y trouvait encore au commencement de la révolution, dont il adopta les principes avec chaleur; et, ayant quitté l'habit ecclésiastique, il rejoignit en Savoie le général Montesquiou, qui lui fit donner un emploi dans les vivres. Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, le fit commissaire des guerres. Après le 18 brumaire, il exigea que son oncle rentrât dans la carrière ecclésiastique, et le concordat de 1801 fut suivi de sa nomination à l'archevêché de Lyon. Promu au cardinalat en 1803, il fut envoyé ambassadeur à Rome, d'où il revint avec le pape pour assister au couronnement de son neveu. Nommé grand aumônier et sénateur en 1805, il fut en 1809 désigné pour l'archevêché de Paris : mais il refusa d'accepter ce nouveau siége, à raison des discussions qui existaient alors entre le pape et Napoléon. Élu président du concile de Paris en 1810, il s'y prononça fortement pour le maintien des droits de l'Église, et fut relégué à Lyon, où il acheta la Chartreuse qu'il habita jusqu'en 1813. A l'approche des armées autrichiennes, il se retira d'abord à Roanne, et, sur les instances de Mme Lætitia, sa sœur, partit pour Rome, où le pape Pie VII l'accueillit très-gracieusement. Pendant les cent jours il revint à Paris, et siégea même à la chambre impériale des pairs. Mais au second retour du roi, il reprit avec sa sœur le chemin de Rome, où il vécut dès lors tranquillement, employant une partie de ses revenus à soulager les pauvres, et l'autre à favoriser les arts. Il refusa constamment de se démettre de l'archevêché de Lyon, et mourut à Rome en mai 1839, laissant une riche bibliothèque et une belle galerie de tableaux.

FESCH. *Voyez* **FAESCH.**

FESSARD (Étienne), graveur, né à Paris en 1714, fut élève de Jeaurat. Ses principaux ouvrages sont : *la Chapelle des Enfants-Trouvés*, d'après Natoire, en 16 planches ; *les Quatre Arts*, et *Jupiter et Antiope*, d'après Vanloo ; *la Fête flamande*, d'après Rubens ; *l'Empire de Flore*, d'après le Poussin ; les *Fables* de la Fontaine (avec le texte gravé par Montbulay), 6 vol. in-8°, Paris, 1765-1775. Le meilleur de ses ouvrages est sans contredit son estampe *Herminie cachée sous les armes de Clorinde*. Fessard est mort à Paris, en 1774.

FESTA-MATTEI (Mme), née à Milan en 1784, débuta au théâtre de l'Opéra-Buffa en 1809. Alors Mme Barilli brillait à ce théâtre : elle avait plus de grâce et de douceur dans son chant ; Mme Festa avait plus de force, de sensibilité, d'étendue dans la voix et de plus elle était bonne comédienne. Les amateurs l'ont applaudie, surtout dans *la Molinara* de Paisiello ; dans la *Zerbina* de don Giovanni ; dans *la Nina* de Paisiello, ainsi que dans *la Zingarella* d'*I Zingari in fiera*, de ce grand compositeur. Des intrigues de coulisse la forcèrent de quitter le Théâtre-Italien, pour retourner dans sa patrie, où elle obtint de nouveaux succès. Elle s'était enfin décidée à se fixer à Saint-Pétersbourg, et y mourut au mois de janvier 1836.

FESTARI (Jérôme), né à Valdagno, dans le Vicentin, le 12 octobre 1738, fut nommé en 1776, par le gouvernement de Venise, médecin en chef et directeur de l'établissement des eaux minérales de Recoaro. Lié avec le sénateur A. Querini, un des principaux magistrats de la république de Venise, Festari fut invité par lui à l'accompagner dans un voyage que, par ordre de son gouvernement, il entreprenait, pour faire des observations sur l'état des esprits, sur les dispositions des cours, sur la prospérité des finances, etc. Il en rédigea un journal, qui ne fut publié qu'en 1835, par les soins d'Emmanuel Cicogna. Festari mourut à Valdagno le 3 juillet 1801. Ses ouvrages sont : *Saggio d'osservazioni sopra alcune montagne ed alpi altissime del Vicentino confinanti collo stato austriaco*, Venise, 1775, in-12 ; *Description d'une butte basaltique qui s'élève vis-à-vis de celle d'Altissimo, du côté opposé de la vallée de l'Agno.*

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J. C., succéda à Antonius Félix. Il fit, à la demande des Juifs, citer saint Paul à son tribunal ; mais l'apôtre en ayant appelé à César, il fut obligé de le laisser sortir sain et sauf de son gouvernement.

FESTUS (Pompeius Sextus), philologue célèbre vers le 5e siècle, est connu comme abréviateur du grand ouvrage de Verrius Flaccus, *De Verborum significatione*, Milan, 1471, in-fol. ; la meilleure édition est celle d'André Dacier, Paris, 1681, in-4° (*ad usum Delphini*).

FESTUS. *Voyez* **RUFUS.**

FESULANUS (Prosper). *Voyez* **INGHIRAMI.**

FETH-ALY-KAN, l'un des chefs de la tribu turque des Kadjars qui, sous le règne de Schah-Abbas Ier, vint se réfugier dans le nord-est de la Perse, fut nommé, sous le roi Thamasp Ier, gouverneur du Mazandéran. Lorsque Nadir-Schah, plus connu en Europe sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, s'empara de la domination de l'Iran, Feth-Ali-Kan voulut résister à l'usurpateur, mais il fut défait et tué. Après la mort de Nadir, le fils de Feth-Aly-Kan, nommé Mohamed Hassan-Kan, fut un des concurrents qui se disputèrent à main armée la couronne de la Perse. Il fut tué dans une bataille. Un de ses fils, l'eunuque Aga-Mohamed-Kan parvint à s'emparer du pouvoir suprême ; son frère Hussein-Kouly-Kan fut tué dans une bataille livrée aux Turcomans en 1779 et laissa un fils Baba-Kan, qui fut roi de Perse en 1797, sous le nom de Feth-Ali-Schah.

FETH-ALI-SCHAH, roi de Perse, né vers 1752. Son véritable nom était Baba-Kan. Neveu d'Aga-Mohamed, il fut dès son enfance l'objet des affections de son oncle qui, parvenu à la suprême puissance, le déclara son héritier présomptif. Après avoir accompagné son oncle dans plusieurs expéditions il fut fait gouverneur de Chiraz, où il résidait lorsqu'il apprit l'assassinat d'Aga-Mohamed en 1797. Baba-Kan se rendit aussitôt à Téhéran, où, mis en possession des trésors de l'État par le premier ministre Mirza-Ibrahim, il fut reconnu roi sans obstacles. Trois prétendants s'élevèrent contre lui dans les provinces ; son frère Houçain-Kouly-Kan, qui se fit un parti dans le Mazandéran, le général Sadek-Kan-Chakaki, qui, ayant quitté l'armée avec un corps de troupes, en emportant la caisse militaire, s'empara de Tauris et de l'Adzerbaïdjan ; enfin, Mohamed-Kan, prince de la famille Zend, dont il s'efforça de relever la puissance. Le premier se soumit et se révolta plusieurs fois, et lassa l'indulgence du roi, qui le fit enfin aveugler ; le second, corrigé par quelques re-

vers, obtint son pardon par une soumission pleine et entière, et par la restitution des sommes et du trésor d'Aga-Mohamed qu'il s'était appropriés ; le troisième réussit à s'emparer d'Ispahan ; mais il ne put s'y maintenir que deux jours, et se sauva sur le territoire ottoman. Délivré de ses compétiteurs, Baba-Kan se fit couronner solennellement au commencement de 1798, et prit le nom de Feth-Aly-Schah. La vaste province de Khoraçan, nouvellement conquise, avait conservé, en quelque sorte, son indépendance sous divers chefs. Le nouveau monarque tenta de la soumettre, mais ne put en obtenir que de vains hommages et de faibles tributs. Les progrès de la secte des Wahabites, le pillage et les massacres qu'ils exercèrent en 1801, à Rinam-Houcein, ville réputée sainte par les Persans, quoique dépendante des Turcs, indigna Feth-Aly-Schah. Déjà il avait rassemblé une armée sur ses frontières occidentales, dans le dessein d'attaquer ces sectaires, et de punir le pacha de Bagdad, dont l'inertie avait favorisé leur invasion, lorsque l'apparition subite des Russes, dans le nord de la Perse, obligea ce prince à s'opposer à leurs desseins et à pourvoir à la sûreté de cette partie de son empire. La Russie venait alors de prendre possession de la Géorgie, d'après l'acte de cession qui lui en avait été fait, en 1801, par le prince George, fils et successeur d'Héraclius II. La Perse voulut élever des droits comme ancienne suzeraine de cette province : telle fut la cause de la guerre qui éclata, en 1803, entre les deux empires. Elle fut presque toujours malheureuse pour les Persans, qui n'obtinrent qu'un seul avantage signalé, en 1812, la victoire du sultan Bout, qu'ils durent à leur artillerie dirigée par des officiers européens ; ils achetèrent la paix, en 1813, en renonçant à leurs prétentions sur la Géorgie, et en cédant la province entière de Chyrwan, sur les bords de la mer Caspienne, et quelques autres territoires jusqu'à l'embouchure de l'Araxe. Dans l'intervalle, les Wahabites, par les égards qu'ils témoignèrent pour les pèlerins persans, et par les lettres amicales qu'ils envoyèrent à la cour de Téhéran, se concilièrent la bienveillance du Schah, qui ordonna à l'un de ses fils, gouverneur de Chiras et des provinces maritimes, de vivre en bonne intelligence avec ces sectaires fanatiques. Le roi de Perse paraissant aux Anglais un puissant auxiliaire contre les Afghans qui menaçaient les possessions britanniques dans l'Inde et contre la France, si elle portait ses vues sur cette contrée, ils avaient envoyé à Feth-Aly-Schah, dès l'année 1800, une ambassade, dont le chef, le major Malcolm, fit un traité d'alliance avec ce prince. Napoléon, qui cherchait aussi tous les moyens de nuire aux Anglais, rechercha l'amitié du roi de Perse, et lui fit faire des ouvertures par M. Amédée Joubert. Un ambassadeur persan, Mahmoud-Riza-Kan, vint trouver l'empereur des Français à Varsovie, en 1806. L'année suivante, le général Gardanne partit pour la Perse avec le titre d'ambassadeur de France. Sa mission était d'abord d'offrir des secours contre les Russes ; mais la paix de Tilsitt et l'alliance de Napoléon avec l'empereur Alexandre, réduisirent les relations de la Perse et de la France, à des échanges de politesses et de présents. Gardanne revint avec un ambassadeur persan, Asker-Kan, qu'on a vu à Paris, en 1808, et qui apporta à l'empereur des Français les prétendus sabres de Tamerlan et de Nadir-Schah, et un manuscrit des poésies composées par son souverain. Cependant les Anglais ayant conçu des alarmes sur ces négociations insignifiantes et sans résultat firent de nouvelles démarches auprès du gouvernement persan, qui, n'ayant rien à craindre ni à espérer de la France, et ayant tout à redouter du voisinage des Anglais et de leurs forces maritimes dans le golfe Persique, renouvela son alliance avec eux, en 1809, par l'intermédiaire de sir Harford Jones, leur envoyé extraordinaire ; elle fut confirmée par un nouveau traité, conclu en 1812, par sir Gore Onseley. C'est par le conseil et le secours des Anglais que Feth-Aly-Schah est parvenu sans efforts, sans obstacles, sans effusion de sang, à établir un corps de troupes disciplinées et équipées à la manière européenne, ces soldats se nomment *serbaz*. Cette milice aida la Perse à soutenir, contre les Russes, une guerre de dix ans, qui fut terminée par la médiation de l'Angleterre. Dans cet intervalle, la cour de Téhéran eut avec la Turquie quelques démêlés suivis d'hostilités peu importantes et de peu de durée. En 1813, les peuples du Khoraçan se révoltèrent, soutenus par le roi des Afghans. Feth-Aly-Schah, qui depuis plusieurs années s'en reposait sur ses fils du commandement des armées, marcha en personne contre les rebelles, remporta sur eux plusieurs avantages, et s'empara de Hérat, le foyer de la révolte, qu'il parvint à assoupir par sa clémence, plus encore que par la terreur de ses armes. Deux de ses fils furent moins heureux, en 1818, dans une expédition qu'ils entreprirent contre cette province qui s'était insurgée de nouveau ; mais leur rivalité causa leurs mauvais succès. Feth-Aly-Schah avait eu de ses diverses femmes un très-grand nombre d'enfants ; mais c'est le troisième, Abbas-Mirza, qu'il avait fait reconnaître comme héritier présomptif du trône, parce qu'il a eu pour mère une femme de la tribu royale des Kadjars. C'est lui qui a commandé les armées persanes contre les Russes, dans la guerre de 1803 à 1813, c'est encore lui qui les commanda dans la nouvelle guerre, que les troubles survenus en Russie à l'avénement au trône de l'empereur Nicolas, ont déterminé la cour de Perse à entreprendre en 1826. La première campagne parait avoir été désavantageuse aux Russes pris au dépourvu ; mais la prise d'Érivan, le 13 octobre 1827, la soumission de Tauris, le 25 du même mois, et leur entrée dans le cœur de l'empire persan, amenèrent un traité de paix qui assura à la Russie la possession d'Érivan et de tous les pays sur la rive gauche de l'Araxe. Feth-Aly-Schah mourut à Ispahan sur la fin de l'année 1834. Son fils Abbas-Mirza, reconnu comme héritier légitime du trône, était mort quelques mois avant son père, laissant un fils nommé Mohamed, que le vieux roi déclara son héritier ; celui-ci dut cependant recourir à la force pour recueillir son héritage.

FÉTI (Dominique), peintre romain, né en 1589, mort en 1624, élève de Civoli, dut moins aux préceptes de ce maître qu'à l'étude des chefs-d'œuvre de Jules Romain, du Titien et de Paul Véronèse, la touche large et moelleuse, la vigueur de ton qui distinguent ses ouvrages. Il n'a guère laissé que des tableaux de chevalet dont le prix est très-élevé dans les ventes. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste *l'empereur Néron* ;

l'Ange gardien ; la Mélancolie, et *la Vie champêtre.*

FEU (Jean), né à Orléans en 1477, professeur à l'université de cette ville, obtint de François Ier, en 1518, la sénatorerie de Milan, et depuis, la charge de second président au parlement de Rouen. Sous ce titre il assista au lit de justice du 16 décembre 1527. Il mourut le 17 novembre 1549. Ses ouvrages, *Joannis Ignei opera*, furent imprimés à Lyon en 1509, 3 vol. in-fol.

FEU (François), curé de St.-Gervais à Paris, succéda en 1699 à un de ses oncles qui portait le même nom. Pendant plus de 60 ans qu'il a gouverné cette paroisse, il s'y est distingué par sa bienfaisance et la pureté de ses mœurs. Il est mort à Paris, âgé de 90 ans, le 3 avril 1761.

FEU-ARDENT (François), cordelier fameux par ses déclamations virulentes contre Henri III et Henri IV, et l'un des plus fougueux ligueurs, né à Coutances en décembre 1539, mort le 1er janvier 1610, a laissé une grande quantité d'ouvrages, soit imprimés, soit manuscrits, dont la liste se trouve dans le tome XXXIX de Nicéron. Ils sont dirigés pour la plupart contre les hérésies de Luther et de Calvin. Le seul qui ait conservé quelque valeur est son livre intitulé : *Entremangeries et guerres ministrales*, etc., Paris, 1604, petit in-8°.

FEUDRIX. *Voyez* **BRÉQUIGNY.**

FUERBACH (Paul-Jean-Anselme), né à Iéna en Prusse, le 14 novembre 1775, vint très-jeune avec ses parents à Francfort, et fit ses études au gymnase de cette ville. Il retourna à Iéna, en 1792, se maria trois ans après, et parvint, en luttant courageusement contre tous les genres de privation, à faire ses cours universitaires. Il avait à peine atteint sa 28e année, qu'encouragé par Tennemann et d'autres savants, il publia quelques traités, tels qu'un *Essai sur la connaissance du droit ;* sur *l'Impossibilité d'un premier principe de la philosophie*, etc. En 1795, reçu docteur en philosophie, il continua ses études avec plus d'ardeur que jamais, en se dévouant plus particulièrement à la jurisprudence. Il fit paraître, en 1798, à Erfurt, son *Anti-Hobbes*, ou *Limites du pouvoir suprême*, etc.; in-8°; ensuite, comme précurseur de son grand ouvrage sur le droit pénal : *Recherche philosophique et critique sur la haute trahison*, Erfurt, 1798. En 1799, Feuerbach, après avoir soutenu publiquement sa thèse, *De causis mitigandi ex capite impeditæ libertatis*, fut reçu docteur en droit, et obtint bientôt après la permission de faire des lectures, qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il publia en même temps le premier volume de son ouvrage de la *Révision des principes et des notions qui servent de fondement au droit pénal.* Il développa son système dans un ouvrage intitulé : *Instruction sur le droit pénal particulier généralement en usage en Allemagne*, publié en 1801, qui depuis lors a été adopté pour l'instruction presque par toutes les universités de l'Allemagne, et qui, en 1820, était parvenu à sa 7e édition. L'auteur fut nommé, en 1801, professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, et peu de temps après, professeur ordinaire de droit féodal. A cette époque il fut appelé, dans l'espace d'un mois, à quatre universités étrangères parmi lesquelles se trouvait aussi celle de Kiel. Comme la place de professeur du droit féodal était une *ordinaria honoraria* qui était gratuite, Feuerbach quitta Iéna pour aller remplir sa nouvelle chaire à Kiel où il entra en exercice, au printemps de 1802, ainsi que dans l'emploi d'un syndic de l'université qui y était réuni. Pendant le séjour de deux années qu'il fit à Kiel, il fit des lectures sur le droit de la nature, sur le droit criminel, sur les Pandectes, prit aussi une part active dans les discussions que soutint son collègue Trendtenburg, et conçut la première idée d'une jurisprudence générale, positive et comparative. En 1804, il accepta la place de conseiller et de professeur à l'université de Landshut en Bavière, mais il n'y fit pas un long séjour. La susceptibilité de son caractère le détermina à demander sa démission, en 1805. Dès le 19 août 1804, il avait été chargé par un rescript de l'électeur de travailler à un projet d'un code pénal bavarois. En conséquence on lui accorda la démission qu'il demandait de son professorat, et, le 16 décembre 1805, il fut transféré à Munich en qualité de membre du département du ministère de la justice et de la police, avec le rang et les fonctions de référendaire privé. Il fut ensuite nommé, le 15 novembre 1806, membre ordinaire du même département, et, le 1er octobre 1808, conseiller privé en activité. Sur la proposition de Feuerbach, le code pénal fut soumis, en 1810 et 1812, au conseil d'État assemblé sous la présidence du roi, obtint, le 16 mai 1813, la sanction royale, et fut publié sous le titre de *Code pénal pour le royaume de Bavière.* Tous les États voisins reconnurent le mérite de ce code, et le prirent pour le fondement de la réformation de leurs lois pénales. Feuerbach fut encore chargé par le roi de Bavière de reviser le code Napoléon. Ce travail fut présenté, en 1808, à la commission de législation, et reçut la sanction royale jusqu'au 3e livre, titre XI ; il fut imprimé, en 1809, sous le titre de *Code civil pour le royaume de Bavière*, mais ne fut pourtant pas mis en vigueur. En 1812, Feuerbach, conjointement avec Adam d'Aretin et le conseiller d'État Gonner fut pareillement chargé de la rédaction et révision de l'ancien *Codex maximilianeus* qui ne fut point non plus mis en exécution. De 1813 à 1814, il publia plusieurs brochures politiques en faveur de l'indépendance de l'Europe et de l'Allemagne. Cette même année il fut nommé second président de la cour d'appel à Bamberg. Après avoir fait un voyage en Suisse pour rétablir sa santé délabrée, il entra en fonctions, fut ensuite nommé, au mois de mars 1816, commissaire général du cercle de Salzach, et en 1817, premier président de la cour d'appel du cercle de Rezat à Anspach. En 1821, il obtint la permission de faire un voyage à Paris pour examiner sur les lieux mêmes les institutions de la France. Revenu dans sa patrie, il vécut encore une dizaine d'années et mourut le 9 mai 1833.

FEUERLEIN (George-Christophe), né à Nuremberg, le 15 juillet 1694, eut d'abord l'intention de parcourir, comme son père Jean Conrad, la carrière ecclésiastique. Libre, par la mort de son père, de suivre son penchant, il abandonna la théologie pour se livrer à la médecine, dont il étudia les diverses branches à l'université de Halle, et alla exercer sa profession à Nordlingen ; mais l'année suivante il fut nommé médecin-physicien de Feuchtwangen, puis inspecteur des eaux minérales d'Heilsbronn. Appelé ensuite par le margrave à Anspach, il devint membre du collége des médecins de cette ville, médecin de la cour et de la garnison, enfin

conseiller aulique. Il mourut le 25 mai 1756. Ce médecin s'est borné à publier des Mémoires peu importants sur les eaux d'Heilsbronn.

FEUERLEIN (Jacques-Guillaume), frère du précédent, professeur de philosophie et de langues orientales à Altdorf, et premier professeur de théologie à Goettingue, depuis 1737, né à Nuremberg en 1689, et mort le 10 mai 1766, a composé beaucoup d'ouvrages, presque tous en latin. Meusel en donne le catalogue au nombre de 106.

FEUERLEIN (Jean-Conrad), dit *l'Ancien*, père des précédents, né le 5 janvier 1656, ministre luthérien à Nuremberg et à Nordlingen, où il mourut d'apoplexie, le 5 mars 1718, a laissé un grand nombre de *Sermons* et autres ouvrages théologiques en allemand.

FEUERLEIN (Frédéric), frère du précédent, né à Nuremberg, le 10 janvier 1664, y fut diacre du nouvel hôpital du Saint-Esprit, et y mourut le 14 décembre 1716. On connaît de lui une dissertation curieuse: *De strenis Romanorum*, Altdorf, 1687, in-4°, fig.

FEUERLEIN (Jean-Jacques), frère des précédents, né en 1670, suivit la même carrière, et mourut le 30 mai 1716. On a de lui trois dissertations académiques, en latin.

FEUERLEIN (Conrad), père des trois précédents, pasteur et bibliothécaire à Nuremberg, où il mourut le 29 mai 1704, était né en 1629 à Schwabach, en Franconie. Il a laissé, en allemand, beaucoup de Sermons et Discours théologiques.

FEUERLEIN (Conrad-Frédéric), fils de Frédéric, né en 1694, se consacra au ministère pastoral, enseigna les langues orientales à Nuremberg, et y mourut d'un coup de sang, le 22 août 1742, n'ayant publié que quatre Sermons ou oraisons funèbres, en allemand.

FEUERLEIN (Jean-Conrad), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Nuremberg, en 1725, s'adonna à la jurisprudence, et fut revêtu de quelques emplois de magistrature dans sa patrie, où il mourut le 28 janvier 1788. On peut voir dans Meusel la liste des ouvrages dont il est auteur ou éditeur.

FEUILLADE (de la). *Voyez* **AUBUSSON** (d').

FEUILLÉE (Louis), religieux minime, astronome et botaniste célèbre, un des voyageurs qui ont le plus contribué à l'avancement de l'astronomie, de la géographie et même des différentes parties de l'histoire naturelle, né à Mane près de Forcalquier en 1660, mort à Marseille en 1732, a laissé les ouvrages suivants qui sont le fruit de ses recherches longues et périlleuses dans l'Amérique méridionale et dans les Indes : *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales, de* 1707 *à* 1712, Paris, 1714, 2 vol. in-4°; *Suite du Journal des observations physiques, etc., faites à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*, Paris, 1725, in-4°; cette suite est terminée par une *Histoire des plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux par ordre du roi en* 1709, 1710 *et* 1711.

FEUILLET (Nicolas), pieux et zélé chanoine de Saint-Cloud, se rendit célèbre dans le 17e siècle par ses prédications et par son zèle pour les conversions, et mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. Outre une *Histoire de la conversion de M. Chanteau*, l'on a de Feuillet des *Lettres* et une *Oraison funèbre de Madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*.

FEUILLET (Madeleine), nièce du précédent, a été placée par ses contemporains, au nombre des dames illustres du siècle de Louis XIV. Son éducation fut plus soignée que ne l'était généralement alors celle des femmes: on lui enseigna même le latin. Indépendamment de la traduction des deux Traités du père Drexel ou Drexelius: *la Voie qui conduit au ciel*, Paris, 1684, et *l'Ange gardien*, 1691, in-12, on cite de Mlle Feuillet : *Sentiments chrétiens sur les principaux mystères de Notre-Seigneur*, Paris, 1689, in-12; *Concordance des prophéties avec l'Évangile*, ibid., 1690, in-12; *les Quatre fins de l'homme*, ibid., 1694, in-12; *l'Ame chrétienne soumise à l'esprit de Dieu*, ibid., 1701, in-12. On n'a pu découvrir l'époque de sa mort.

FEUILLIE ou **FEULIE**, acteur comique, débuta le 8 mai 1764 à la Comédie-Française, et fut reçu en 1766. Sans chercher à imiter Préville qu'il doublait, il parvint à obtenir presque autant de succès que ce grand acteur dans un certain nombre de rôles, et on le comptait déjà au nombre des premiers sujets de la Comédie-Française, lorsqu'il mourut de la petite vérole le 18 octobre 1774.

FEUQUIÈRE (Manassès de PAS, marquis de), lieutenant général, né à Saumur le 1er juin 1590, servit avec distinction au siége de la Rochelle, et contribua à la prise de cette ville par les intelligences qu'il avait dans la place. Ambassadeur en Allemagne après la mort de Gustave-Adolphe, il releva le courage des Suédois et forma avec eux un traité d'alliance qui fut très-utile à la France. Louis XIII lui donna pendant la campagne de 1637 les témoignages les plus flatteurs de sa confiance, et le chargea en 1639 du siége de Thionville : Feuquière fut attaqué dans ses retranchements, eut un bras cassé et fut fait prisonnier après avoir soutenu courageusement deux attaques dans la même journée. Neuf mois s'écoulèrent à négocier sa rançon, et Feuquière mourut le 14 mars 1640, au moment où il allait recouvrer la liberté. On a de lui : *Lettres et négociations du marquis de Feuquière, ambassadeur du roi en Allemagne en* 1633 *et* 1634, Amsterdam (Paris), 1753, 3 vol. in-12.

FEUQUIÈRE (Isaac de PAS), fils aîné du précédent, lieutenant général, gouverneur de Toul et de Verdun, fut successivement chargé de diverses ambassades en Allemagne, en Suède et en Espagne, et mourut à Madrid le 6 mars 1688.

FEUQUIÈRE (Antoine de PAS, marquis de), fils aîné du précédent, né à Paris, en 1648, entra à 18 ans dans le régiment du roi, fut aide de camp de Luxembourg, son parent, pendant la campagne de 1672 et 1673, devint colonel du régiment royal-marine, à la fin de 1674, se distingua à la tête de ce corps, sous les ordres de Turenne, obtint ensuite un régiment qui prit son nom, puis fut nommé brigadier en 1688, maréchal de camp l'année suivante, et lieutenant général en 1693. Tous ces grades furent le prix de sa valeur et de ses talents militaires. Feuquière eut une très-grande part à la victoire de Neerwinden. La paix de Ryswick mit fin, en 1697, à sa carrière militaire. Il ne fut pas employé dans la guerre

qui recommença en 1701 ; sa disgrâce fut attribuée à la liberté avec laquelle il s'était exprimé sur le compte de plusieurs officiers généraux alors en crédit. Cette inactivité dut lui être bien pénible. Il chercha à s'en consoler en suivant dans sa retraite les opérations de la guerre à laquelle il ne lui était pas permis de prendre part, en recueillant d'utiles matériaux et en écrivant des mémoires qui parurent pour la première fois après sa mort (arrivée le 27 janvier 1711) sous le titre de *Mémoires sur la guerre*, Amsterdam, 1731, in-12. La 4e édition, faite sur le manuscrit de l'auteur par les soins de son neveu, Paris, 1770, 4 vol. in-4° et in-12, avec cartes et planches, est précédée de la *Vie* de Feuquière, écrite par son frère, qui avait été le témoin d'une grande partie de ses travaux guerriers. Ces mémoires doivent être mis au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire ; on y trouve de bons jugements et une grande liberté d'opinion sur les opérations du temps : les causes diverses des événements de la guerre de 1701 y sont développées avec une grande sagacité ; mais parfois l'auteur s'y montre trop sévère et partial envers plusieurs de ses anciens compagnons d'armes.

FEUTRIER (Jean-François-Hyacinthe), évêque de Beauvais, né à Paris le 2 avril 1785, acheva ses études au séminaire de St.-Sulpice, sous l'abbé Émery, et se recommanda bientôt comme prédicateur. Le cardinal Fesch l'appela à la grande aumônerie, en qualité de secrétaire général. Il contribua à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés de l'empereur ; on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètement passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archevêque de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrétaire général de la grande aumônerie, qu'il quitta pendant les cent jours. Après la seconde restauration, il recouvra sa place, et lorsqu'il la perdit en 1822, il fut fait grand vicaire de Paris, puis curé de la Madeleine. Les commencements de son épiscopat à Beauvais furent marqués par une vie fort active. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si vives réclamations de la part des évêques et du clergé français. Il sortit du ministère en 1829 ; dès lors sa santé s'altéra, et il succomba subitement, le 27 juin 1830, à un anévrisme dont il était atteint depuis plusieurs mois. Il avait été fait comte et pair de France, peu de jours avant de quitter le ministère. On doit à ce prélat un *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le* 8 *mai* 1429, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823, Orléans, 1823, in-8° ; *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr. le duc de Berri*, qu'il devait prononcer pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8° ; *Oraison funèbre de S. A. R. Mme la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édition, Paris, 1821, in-8°.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph) naquit à Lille en 1720. Après avoir exercé quelque temps les fonctions d'avocat au parlement de Douai, il se livra entièrement à la culture des belles-lettres. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on a distingué le poëme du *Temple de la Mort*, celui des *Tombeaux* et une *Ode aux Nations*. Feutry mourut à Douai le 28 mars 1789.

FÈVRE (Jehan le), poëte français du 14e siècle, n'est connu que comme auteur d'une satire grossière contre les femmes, et d'un ouvrage dans lequel, pour réparer ses impertinences, il les exalte avec emphase : l'un et l'autre sont écrits en vers de 8 syllabes. La satire a été publiée sous le titre de : *Livre de Matheolus*, Paris, 1492, petit in-fol. gothique, ib., 1518, in-4°, etc., et la réparation d'abord sous le titre de : *le Rebours de Matheolus*, Lyon, in-4° gothique ; Paris, 1518, in-4° ; puis sous le suivant : *le Livre du résolu en mariage*, Paris, in-4° gothique, sans date. On l'a quelquefois confondu avec FÈVRE (Jehan le), avocat au parlement de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France sous Charles V, dont on a un petit poëme intitulé : *le Respit de la mort*, Paris, 1506, in-4°, 1533, in-8°.

FÈVRE (Raoul le), prêtre et chapelain de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, vivait en 1464 ; on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de le Fevre : *Recueil des Histoires de Troyes, contenant la généalogie de Saturne et de Jupiter son fils, avec leurs faits et gestes ; les faits et promesses du vaillant Hercule*, etc. ; la première édition a paru en Allemagne vers 1469, petit in-fol. gothique. Guillaume Caxton, le même qui importa l'imprimerie en Angleterre, composa, à la prière de Marguerite de Bourgogne, une traduction en anglais de ce roman, et l'imprima à Cologne vers 1471, in-fol. ; *la Vie du preux et vaillant Hercule*, Lyon, sans date, gothique in-4° ; Paris, 1500 et 1511, in-4° ; *le Livre du preux et vaillant Jason et de la belle Médée*, petit in-fol. gothique, sans date, mais qu'on croit imprimé avant 1474 avec les caractères de Caxton, traduit en anglais par Caxton, et imprimé vers 1475, in-fol., et à Anvers en 1492, in-fol. On trouve, dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, une analyse détaillée des trois ouvrages de Raoul le Fèvre. Il paraît que cet écrivain aurait emprunté une grande partie de son travail à Guill. Fillastre, évêque de Tournai, et son prédécesseur dans la charge de chapelain de Philippe de Bourgogne.

FÈVRE (Denis le), religieux célestin, vicaire général et provincial de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, mort à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvrages suivants : *Vita sancti Celestini, conscripta primùm à Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4° ; *Poema hebraicum de immaculatâ conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4° ; des *Sermons*, etc.

FÈVRE (Jean le), chanoine de Langres, né à Dijon en 1493, mort en 1565, avec la réputation d'un savant théologien, d'un excellent mathématicien, curieux des arts mécaniques, surtout de l'horlogerie et de la peinture, a laissé les ouvrages suivants : *Livret des emblèmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8° gothique ; *Dictionnaire des rimes françaises*, ib., 1572, in-8° ; ib., 1588, augmenté par Tabourot ; *Liber de Horariorum compositione*, en manuscrit.

FÈVRE (Jacques le), prevôt et théologien d'Arras dans le 17e siècle, a publié : *Anciens mémoires du* 14e *siècle depuis peu découverts*, sur la vie de Bertrand Duguesclin, Douai, 1692, in-4°. Ce livre fort rare est

reproduit en substance dans les tomes III, IV et V de la *Collection universelle des Mémoires sur l'histoire de France.*

FÈVRE (Jean-François), médecin, né à Pontarlier vers 1680, obtint une chaire à l'université de Besançon en 1721, et mourut en cette ville en 1739, à l'âge d'environ 60 ans. On a de lui : *Opera medica,* Besançon en Vesoul, 1747, 2 vol. in-4°.

FÈVRE. *Voyez* **FABER** et **LEFÈVRE.**

FEVRET (Charles), né à Semur en Auxois, en 1583, avocat, puis conseiller au parlement de Bourgogne, mort à Dijon en 1661, est auteur de quelques ouvrages, dont le plus remarquable et le plus connu est un *Traité de l'abus,* Dijon, 1653, in-fol., réimprimé à Lyon en 1667, 1677, 1736, 2 vol. in-fol.

FEVRET (Pierre), fils du précédent, né en 1625, conseiller-clerc et sous-doyen du parlement de Dijon, fonda la bibliothèque publique de cette ville, et mourut en 1706.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils de Charles, né à Dijon le 14 avril 1710, fut conseiller au parlement de cette ville, et honora le cours de sa magistrature par l'alliance des vertus avec les talents. C'est à lui que l'on doit les importantes additions faites à la *Bibliothèque historique du P. le Long.* Il mourut à Dijon le 16 février 1772.

FEYDEAU (Mathieu), né à Paris en 1616, embrassa l'état ecclésiastique, et fut agrégé à la maison de Sorbonne, où il fixa sa résidence. Lié avec M. Arnauld et les autres solitaires de Port-Royal, il fut l'un des 72 docteurs exclus de la Sorbonne pour n'avoir point voulu adhérer à la condamnation de cet homme célèbre. Feydeau prit alors le parti de la retraite. D'abord il se retira à la campagne, ensuite à Melun, où il dirigea les religieuses ursulines. Au mois de juillet 1657 une lettre de cachet l'exila à Cahors. En 1669 M. Vialart, évêque de Châlons, le pourvut de la cure de Vitry-le-Français. S'y voyant tourmenté et peu soutenu par ce prélat, il s'en démit en 1676. Alors M. de Buzanval, évêque de Beauvais, lui offrit la théologale de son Église, dont il prit possession en 1679. Une nouvelle lettre de cachet vint le troubler dans cet asile, où il croyait trouver la paix. Elle l'exila à Bourges. Il y passa 9 ans. Un troisième ordre du gouvernement le transféra à Annonay. Feydeau mourut dans cet exil le 24 juillet 1694. On a de lui : *Méditations sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Écriture sainte, des Conciles et des saints Pères,* 1 vol. in-12, 1649; *Catéchisme de la Grâce,* Paris, 1650; *Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles,* 2 vol. in-12, Bruxelles, 1673; Lyon, 1689-96, 3 vol. in-12; *Mémoires de sa vie,* qui ne vont que jusqu'au mois d'octobre 1670, *la Vie de Mme Maton,* etc.

FEYDEAU (Claude), frère aîné du précédent, embrassa aussi l'état ecclésiastique, et s'appliqua de préférence à l'étude du droit canon, faculté dans laquelle il fut reçu docteur. Il fut longtemps supérieur des dames de la Visitation de Moulins, et assista en cette qualité à la mort de la mère de Chantal, fondatrice de cet ordre. On a de lui : *Oraison funèbre de Claude Duret, président du présidial de Moulins ; Panégyrique sur la Paraphrase des 150 psaumes d'Antoine de Laval, sieur de Bel-Air,* 1608, réimprimé avec la Paraphrase, Paris, 1619, in-4°; plusieurs *Offices de saints et saintes* pour des églises particulières.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que les précédents, naquit en 1653 de Henri Feydeau, conseiller d'État. Il prit ses degrés en Sorbonne, reçut le bonnet de docteur en théologie, prêcha avec succès à la cour, et fut l'un des aumôniers de Louis XIV. Ce prince l'ayant nommé en 1687 à l'évêché d'Amiens, il se passa cinq ans avant qu'il pût recevoir ses bulles, à cause des différends qui s'étaient élevés entre Innocent XI et le roi, au sujet de la régale. Il fut un des députés à l'assemblée du clergé de 1705. L'année suivante, comme il avait commencé ses visites, il fut attaqué d'une maladie mortelle, et vint mourir à Amiens, le 14 juillet. On a de ce prélat : une *Lettre latine à Innocent XII au sujet du livre du cardinal Sfrondate;* une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés contre le P. Desimbrieux, jésuite,* etc.

FEYDEAU DE BROU (Charles-Henri), de la famille des précédents, né en 1744, et fils d'un intendant de Rouen, fut en 1775 maître des requêtes, puis successivement intendant de Berri, de Bourgogne, de Caen, conseiller d'État en 1787, et enfin directeur et administrateur général des économats. A la révolution, il prit le parti de vivre dans une retraite profonde. Il mourut le 10 décembre 1802, laissant plusieurs manuscrits, entre autres une *Traduction de quelques ouvrages d'Euler, avec des notes et des observations.*

FEYERABEND (Jean), graveur en bois, de Francfort-sur-le-Mein, au 16e siècle. Papillon assure qu'il a vu un *Nouveau Testament* en latin, orné de figures en bois, gravées par cet artiste; mais il n'en indique ni la date, ni le format.

FEYERABEND (Jérome), imprimeur distingué, avait pour marque une Renommée tenant une trompette de chaque main.

FEYERABEND (Jean), autre imprimeur, avait pour marque un lion debout, appliqué contre un bouclier, traversé d'une bande.

FEYERABEND (Christophe) est auteur d'une traduction en allemand, des *Commentaires de César,* Francfort, 1565, 1588, 1620, in-fol.

FEYERABEND (Sigismond), dessinateur, graveur en bois et libraire, publia de belles éditions des auteurs anciens, parmi lesquelles on remarque celle de *Tite-Live,* 1568, in-fol.

FEYERABEND (Charles-Sigismond), fils du précédent, lui succéda vers 1590, dans la profession de libraire. Il a publié différents recueils de gravures. Papillon en possédait un daté de 1599, contenant 299 estampes, y compris le titre.

FEYJOO Y MONTENEGRO (François-Benoit-Jérome), célèbre critique espagnol, né à Compostelle le 6 février 1701, mort le 16 mai 1764, abbé du monastère Saint-Vincent à Oviedo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des belles-lettres, et s'était déjà fait connaître par plusieurs sermons et quelques ouvrages théologiques, lorsqu'il fit paraître en 1726, les deux premiers vol. de son *Théâtre critique universel,* qui eut un succès prodigieux : cet ouvrage, successivement augmenté, fut

imprimé à Madrid en 1738, en 8 vol. in-8°; le supplément parut de 1740 à 1746, en 8 vol. in-8°. Le *Théâtre critique* a été traduit en français par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12; en italien, Rome, 1744, et en plusieurs autres langues. On a du même auteur *Cartas eruditas y curiosas* (Lettres curieuses et instructives), Madrid, 1748, 8 vol. in-8°. La meilleure édition des œuvres de Feyjoo est celle qu'a donnée Campomanès avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8°.

FEYNES (François), professeur de la faculté de médecine de Montpellier, naquit à Beziers au commencement du 16e siècle, et mourut à Montpellier en 1573. Ce médecin n'a rien écrit qu'un cours de médecine, imprimé à Lyon en 1650, in-4°, ayant pour titre: *Medicina practica in quatuor libros digesta.*

FEYNES (Henri de), voyageur, né en Provence, traversa la portion de l'Asie qui s'étend entre Alexandrette, Bagdad et Ispahan, parcourut les côtes de l'Inde, et alla jusqu'à Canton : à son retour en Europe, de Feynes, ayant abordé à Lisbonne, fut emprisonné par ordre du gouvernement qui redoutait ses révélations sur l'état des établissements portugais dans les Indes, et ne recouvra sa liberté, sur la demande de Louis XIII, qu'après 4 ans de captivité. Il a publié l'histoire de ses voyages : sous le titre suivant : *Voyage par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer,* Paris, 1630, in-12. Cet ouvrage, l'un des premiers qui aient été écrits en français sur les Indes orientales, se fait lire avec intérêt.

FIACCHI (Louis), poëte et critique distingué, naquit en 1754 à Mugello dans la Toscane, embrassa l'état ecclésiastique et professa, plusieurs années, la philosophie dans un collége. En quittant l'enseignement il obtint un canonicat, devint membre de l'Académie de la *Crusca,* et mourut à Florence le 26 mai 1825. On a de Fiacchi : *Dichiarazione di molti proverbi, detti e parole,* 1820, in-8°; *Osservazioni sul Decamerone di Boccacio,* 1821, in-8°; *Favole,* 1707, in-8°; *Poesie pastorali e rusticali,* Milan, 1808, grand in-8°.

FIACRE (St.), né en Irlande vers la fin du 6e ou au commencement du 7e siècle, suivant les légendes, qui lui donnent la qualité de prince, se rendit en France, où saint Faron, évêque de Meaux, lui assigna pour résidence une solitude dans la Brie, partie de son diocèse. Il y bâtit, pour les voyageurs ou pèlerins nationaux et étrangers, un hospice qui depuis est devenu un bourg célèbre par ses pèlerinages, et y mourut vers l'an 670. Il existe différentes opinions sur le motif qui a fait donner aux voitures de place le nom de ce saint : l'abbé Feller a cru pouvoir les concilier en imaginant que l'hôtelier qui le premier loua ces sortes de voitures n'avait pris pour enseigne l'image de saint Fiacre que parce que ces mêmes voitures, avant d'être employées à un autre usage, ne servaient qu'à conduire les Parisiens en pèlerinage à la chapelle du saint ermite. Notre biographe appuie son opinion sur ce que l'hôtellerie de St.-Fiacre était située rue St.-Antoine, précisément sur le chemin de Paris à St.-Fiacre. On révoque en doute l'authenticité des actes de ce saint, dont on a plusieurs *Vies,* entre autres une par D. Piron, bénédictin de St.-Maur, Paris, 1636, in-12. — Un autre personnage de ce nom, de l'ordre de St.-Augustin, né en 1619 à Marli, près St.-Germain en Laye, mort à Paris en 1684, eut quelque célébrité dans son temps par des prédictions dont plusieurs se vérifièrent et lui attirèrent la confiance de personnes du plus haut rang. Sa *Vie* (par le P. Gabriel de St.-Claire), a été imprimée, Paris, 1722, in-12; *abrégée* (par Guyot), Paris, 1805, in-8°.

FIALETTI (Odoard), peintre et graveur de l'école vénitienne, né à Bologne en 1575, mort à Venise en 1638, fut élève du Tintoret : Boschino cite de lui 38 tableaux qui ornaient les églises de Venise. Cet artiste a laissé deux livres de *Principes du dessin,* Venise, in-4°; des *Scherzi d'amore* (jeux d'amour), en 20 planches; *Abiti delle religioni con le armi e breve descrizioni loro,* Venise, 1626, in-4°.

FIAMMA (Galvano), célèbre historien, naquit à Milan en 1283. A l'âge de 15 ans il entra dans le couvent de Saint-Eustorg des dominicains de Milan, où il ne tarda pas à prononcer ses vœux. Fiamma professa le premier la philosophie morale au couvent de Saint-Eustorg, et y enseignait en l'année 1315 avec succès. De tous les ouvrages qu'il avait composés, deux seulement ont été publiés : *Manipulus florum sive historia mediolanensis, ab origine urbis ad annum 1336, ab alio continuatore producta ad annum usque 1371; De rebus gestis ab Azone, Luchino et Joanne Vicecomitibus, ab anno 1328 ad annum 1342.*

FIANCÉ (Antoine), né à Fleuret, près de Besançon, le 1er janvier 1552, étudia la médecine à Montpellier, l'exerça pendant trois ans à Carpentras, puis à Arles, et se fit recevoir docteur en médecine à Avignon. Cette ville ayant été, en 1580, affligée de la peste, Fiancé, mandé par le consulat pour y administrer les secours nécessaires, donna pendant neuf mois entiers tous ses soins aux pestiférés, jusqu'à ce qu'atteint lui-même de la contagion, il mourut victime de son zèle, le 27 mai 1581. Son plus important ouvrage est *la Platopodologie.*

FIARD (Jean-Baptiste), né le 28 novembre 1736, à Dijon, fit ses études sous la direction des jésuites, embrassa la règle de ses maîtres et fut envoyé régent au collége d'Alençon. A la suppression de la société, il passa quelque temps à Paris, au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, et revint à Dijon exercer les humbles fonctions de vicaire. Imbu de l'idée que les hommes peuvent se mettre en communication avec les esprits infernaux, il finit par attribuer aux magiciens ou démonolâtres tout ce qui lui paraissait sortir de l'ordre naturel, signala, dès 1775, cette secte abominable, dans une suite de *lettres,* imprimées d'abord dans les journaux, et qu'il reproduisit sous le titre de *Lettres magiques,* ou *Lettres sur le diable,* Paris, 1791, in-8°. Lors de la révolution, ayant été surpris célébrant la messe, il fut arrêté et conduit dans les prisons de Rochefort, et après une captivité de deux ans, rendu à sa famille, il se hâta de publier une *Instruction sur les sorciers,* 1796, in-8° de 30 pages, et mourut à Dijon le 30 septembre 1818. On a de lui : *Lettres philosophiques sur la magie,* Dijon, 1803, in-8°; *la France trompée par les magiciens et démonolâtres du 18e siècle,* FAIT *démontré par des* FAITS, Dijon, 1803, in-8°; *le Secret de l'État et le dernier cri du vrai patriote,* ibid., 1815.

FIBONACCI (Léonard), mathématicien de Pise, vivait au commencement du 13e siècle. Étant encore

enfant, il fut conduit par son père en Barbarie ; il y étudia tout ce que l'on y savait sur les sciences, revint dans sa patrie, et fut le premier qui introduisit en Italie l'usage des chiffres que nous nommons *arabes*, et que lui appelle *indiens*. Il a composé un *Traité arithmétique*, que l'on conserve manuscrit dans la bibliothèque *Magliabecchiana*, et dont l'abbé Zaccaria et le docteur Targioni ont donné des extraits dans leurs ouvrages. Ce traité est intitulé : *Incipit liber abaci compositus à Leonardo filio Bonacci Pisano in anno* 1202. On conserve encore dans la bibliothèque *Magliabecchiana* un autre ouvrage manuscrit de Fibonacci : *Pratica Geographiæ*, écrit en 1220.

FICHARD (Jean), savant jurisconsulte, né en 1512 à Francfort-sur-le-Mein, mort syndic de cette ville le 7 juin 1581, a laissé les ouvrages suivants : *Onomasticon philosopho-medicum synonymum et alterum pro vocabulis Paracelsi,* Bâle, 1574, in-8° : c'est un dictionnaire d'alchimie; *Vitæ recentiorum jurisconsultorum*, etc., Bâle, 1537, in-4°; Padoue, 1565, in-4° : cet ouvrage fait suite à celui de Bernard Rutilius ; *Tractatus cautelarum*, Francfort, 1572, in-fol. ; Lyon, 1577 et 1582, idem ; *Exegesis titulorum institutionum*, Bâle, in-8° ; *Virorum qui superiore nostroque sæculo eruditione et doct. illustres fuerunt, Vitæ*, etc., Francfort, 1536, in-4°, très-rare ; *Consilia*, etc., ibid., 1590, 2 vol. in-fol. ; Darmstadt, 1677, 3 vol., in-fol., précédé d'une *Vie* de l'auteur par H. P. Herdesianus.

FICHET (Guillaume), né au Petit-Bornand en Savoie, docteur de Sorbonne, procureur de la nation de France, recteur de l'université, donna pendant 20 ans des leçons de théologie et de rhétorique dans le collège de Sorbonne, favorisa l'établissement de l'imprimerie, et fut l'éditeur des *Lettres de Gasparini,* l'un des premiers livres imprimés à Paris ; il alla à Rome en 1471, et fut nommé camérier et pénitencier de Sixte IV. On lui doit : *Rhetoricorum libri III*, etc., 1471, in-4°; *Epistolæ, in Parisiorum Sorbonâ*, 1471, in-4°.

FICHET (Alexandre), jésuite, né en 1588 au Petit-Bornand. Après avoir enseigné la rhétorique à Lyon pendant sept ans et la philosophie pendant quatre, il se consacra pendant 30 années au ministère de la chaire. Il mourut à Chambéri le 30 mars 1659. On a de lui : *Favus mellis ex variis sanctis Patribus collectus*, Lyon, 1615, 1617, in-24 ; *la Vie de saint Bernard de Menthon; Vie de la Mère de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation*, Lyon, 1642, in-8° ; *Arcana studiorum omnium methodus, et Bibliotheca scientiarum, librorumque earum ordine tributorum universalis*, ibid., 1649, in-8° ; *Chorus poetarum classicorum duplex, sacrorum et profanorum*, Lyon, 1616, in-4°.

FICHET DE FLÉCHY (Philippe), docteur en médecine, vivait dans le 18° siècle, et a publié à Paris, en 1761, un volume in-12, intitulé : *Observations sur différents cas singuliers relatifs à la médecine pratique, à la chirurgie, aux accouchements et aux maladies vénériennes.*

FICHTE (Jean-Théophile), célèbre philosophe et métaphysicien allemand, naquit dans le village de Rammenau en Lusace, le 19 mai 1762. Son père, fabricant de rubans, faisait un petit commerce de mercerie, qui ne lui permit pas de donner à son fils une éducation soignée. Heureusement pour le jeune Fichte, un protecteur de sa famille reconnaissant en lui des dispositions heureuses, le plaça dans une école pour y faire des études préliminaires; mais Fichte, ne rêvant que liberté, conçut le projet de voyager, et un jour s'étant sauvé de chez son maître, on le trouva sur les bords de la Saale examinant avec attention une carte d'Amérique, où il voulait se rendre. Cependant il reprit ses études qu'il poursuivit ensuite dans les universités de Wittenberg et de Leipzig, sans néanmoins mettre beaucoup d'assiduité dans la fréquentation des classes. Au sortir de l'université, le manque de fortune l'obligea d'accepter une place de précepteur dans une famille de Kœnigsberg, et ce fut dans cette ville qu'il fit la connaissance du célèbre Kant, dont il embrassa la doctrine. En 1792, il publia, sous le voile de l'anonyme, son premier ouvrage intitulé : *Essai de critique de toutes les révélations ;* il fut généralement attribué à Kant, et eut une grande vogue en Allemagne. En 1793, Fichte épousa une nièce du célèbre Klopstock. Nommé à la chaire de philosophie vacante à l'université de Iéna, par la retraite du professeur Reinhold, Fichte modifia les théories de Kant et publia un système également fondé sur l'*idéalisme transcendental,* auquel il donna le nom de *Doctrine de la science,* et en fit la base de ses cours, qui furent suivis avec engouement. En 1798, Fichte fit paraître son *Système de morale,* qui lui suscita une sorte de persécution, et l'obligea à donner sa démission de la chaire qu'il avait occupée avec tant d'éclat; il fut accusé d'hérésie et d'athéisme, et il eut bien de la peine à se justifier de ce double reproche. Il se retira à Berlin, poursuivit ses travaux et donna des cours qui furent très-suivis ; mais il eut la douleur de voir un de ses disciples, Schelling, s'élever avec violence contre sa doctrine, ce qui donna lieu à une guerre de plume dans laquelle la plupart des savants de l'Allemagne prirent part pour l'un ou l'autre des deux rivaux. En 1805, Fichte occupa pendant l'été la chaire de philosophie transcendante à l'université d'Erlang, et l'année suivante il donna un cours à Berlin. La guerre de 1806 lui ayant fait perdre sa place de professeur à Erlang, M. G. de Humboldt lui fit obtenir après la paix, la place de recteur de la nouvelle université de Berlin qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 29 janvier 1814. Il a laissé plusieurs ouvrages philosophiques dans lesquels il développe dans toutes ses parties la doctrine de l'idéalisme transcendantal, doctrine qui offre beaucoup d'analogie avec celle des anciens éléatiques et des scolastiques du moyen âge. On trouvera une juste exposition des différences qui caractérisent les systèmes philosophiques de Fichte, de Schelling et de Kant, dans l'*Essai sur le premier problème philosophique* et dans l'*Essai sur l'existence et sur les derniers systèmes qui ont paru en Allemagne,* par Ancillon, *Mélanges de littérature et de philosophie,* Paris, 1809, in-8°. Les principaux ouvrages de ce philosophe sont : *Essai de critique de toutes les révélations,* Kœnigsberg, 1792; ibid., 1793, in-8° ; *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française,* 1793, in-8°; *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément philosophie,* Weimar, 1794, 1798, 1799, in-8°; *la Liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe,* 1794, in-8° ; *Discours sur la destination de l'homme de lettres,* Iéna, 1794, in-8°; *Bases de la doctrine*

de la science, ibid., 1794, in-8°; 1801-1802, 2 vol.; *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794 et 1802, in-8°; *Bases du droit d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1796 et 1797, 2 vol. in-8°, *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1798, in-8°; *Nouvel essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marbourg, in-8°; *Appel au public sur l'imputation d'athéisme* faite à l'auteur, Iéna, 1799, in-8°, 2e édition; *la Destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8°; *Discours sur la condition de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, ib., 1806, in-8°; *Discours adressés à la nation allemande*, ibid., 1806, in-8°; *la Doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8°; *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science*, etc.; *Esquisse du caractère distinctif de cette science relativement à la faculté théorétique*, 1810, in-8°.

FICHTEL (Jean-Ehrenreich), naturaliste hongrois, né à Presbourg, en 1732, s'adonna d'abord à la jurisprudence, exerça pendant quelque temps les fonctions d'avocat dans sa patrie, et obtint ensuite une place d'actuaire dans le directoire de l'intendance de la nation saxonne en Transylvanie. Ce directoire, qui excitait les plaintes de la nation, ayant été supprimé en 1765, Fichtel vint à Vienne, y fut d'abord employé dans la chambre des comptes, sans caractère particulier, puis renvoyé en Transylvanie, en 1768, comme chef de bureau à la trésorerie, et ensuite devint, en 1785, directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787, conseiller du gouvernement de la même province, où il mourut presque subitement le 4 février 1795. On a de lui : *Mémoires sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 parties in-4°; *Observations minéralogiques sur les monts Carpaths*, Vienne, 1791, 2 parties in-8°, avec une carte; *Mémoires* (*Aufsætze*) *minéralogiques*, ibid., 1794, in-8°; *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799, dans le recueil des *Mémoires* de la Société des amateurs d'histoire naturelle.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence, né dans cette ville le 19 octobre 1433, se livra avec passion à l'étude approfondie des dogmes de Platon, et devint un des sectateurs les plus enthousiastes de ce philosophe. Il mourut le 1er octobre 1499. Son zèle pour la propagation des spéculations métaphysiques de l'école platonicienne était tel, qu'il ne se contentait point de les enseigner à l'académie de Florence, mais encore qu'il les prêchait en chaire à ses auditeurs. Ses *OEuvres* ont eu plusieurs éditions; la meilleure est celle de Paris, 1641, 2 vol. in-fol.

FICK ou **FICKE** (Jean-Jacques), médecin et professeur à l'université d'Iéna de 1715 à 1726, né le 28 novembre 1662, à Iéna, mort le 23 juin 1730, a publié : *Manuductio ad formularum compositionem, tabulis XXIII, cum scholiis, notarum schemate, atque exemplis idoneis absoluta*, etc., Iéna, 1713, in-4°, etc. Fick a beaucoup vanté l'eau froide sous toutes les formes.

FICORONI (François), célèbre antiquaire, né à Labico près de Rome en 1664, s'appliqua de bonne heure à l'étude des monuments, et s'étant fait connaître par plusieurs dissertations curieuses, fut nommé correspondant de l'Académie des inscriptions à Rome, de la Société royale de Londres et de plusieurs autres académies. Il fut le fondateur de la société *degl' Inculti*, et mourut le 25 janvier 1747. Ses principaux ouvrages sont : *I Tali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, 1734, in-4°; *le Maschere sceniche*, etc., 1736, in-4°; *I vestigj e rarità di Roma antica, ricercate e spiegate*, 1744, grand in-4°; *Gemmæ antiquæ litteratæ aliæque rariores*, Rome, 1757, in-4°, avec de savantes notes de Galeotti.

FICQUET (Étienne), graveur, né à Paris en 1731, mort en 1794, s'est fait une réputation méritée dans le portrait en petit. Il a laissé dans ce genre une suite connue sous la dénomination de *Collection de Ficquet*; les plus remarquables sont les portraits de Molière, Voltaire, Montaigne, J. B. Rousseau, J. J. Rousseau, Fénélon, Descartes, Corneille, etc. Celui de Mme de Maintenon est regardé comme son chef-d'œuvre.

FIDDES (Richard), théologien anglican, né en 1671, à Hunmanby, près de Scarborough, au comté d'York, fut d'abord recteur d'Halsham dans ce comté, vint à Londres en 1712. Chargé d'une famille nombreuse, il composa, pour la soutenir, différents ouvrages de morale et de théologie. Il se lia avec Swift et les plus distingués d'entre les torys, qui remplissaient alors le ministère, et fut successivement chapelain du comte d'Oxford et de la garnison de Hull. Lors de la chute de ce ministère et de la mort de la reine Anne, il perdit ses places, et ses principes politiques l'empêchèrent d'en obtenir d'autres; malgré les bienfaits et les encouragements des hommes riches de son parti, et le succès de plusieurs de ses ouvrages, son défaut d'économie le réduisit à l'indigence. Épuisé par le chagrin et le travail, il mourut à Putney, en 1725, âgé de 54 ans. On distingue parmi ses ouvrages : *Theologia speculativa*, ou *première partie d'un corps de Théologie*, 1718, in-fol.; 52 *Discours pratiques* sur différents sujets, 1720, in-fol.; *Vie du cardinal Wolsey*, 1724, in-fol.; *Traité de morale universelle, composé sur les seuls principes de la raison naturelle*, 1724, in-8°.

FIDE-JOS, empereur du Japon, est regardé comme le premier monarque séculier qui se soit rendu entièrement absolu dans le gouvernement, dont jusque-là les empereurs ecclésiastiques avaient retenu quelque part. C'est en 1585 qu'il reçut le titre de *Kouan-boukou*, ou de lieutenant général, avec le commandement des armées et l'administration des affaires séculières de l'empire.

FIDÈLE (St.). *Voyez* **SIGMARINGEN**.

FIDÈLE (Horatio), poëte italien du 17e siècle, s'est fait connaître par un petit livre d'une extrême rareté, intitulé : *Lo R sbandito, sopra la potenza d'amore, nella quale si leggono mille e setto cento versi senza la lettera* R, Turin, Guglielmo Tisma, 1633, in-12 de 48 pages.

FIDÈLE (Cassandre). *Voyez* **FEDELE**.

FIDENZA. *Voyez* **BONAVENTURE** (St.).

FIDENZI (Jacques-Antoine), célèbre comédien, né à Florence dans le 16e siècle, s'était acquis une grande réputation dans toute l'Italie, par la manière dont il jouait le personnage d'amoureux dans les pièces de l'ancien théâtre. Il avait pris le nom de *Cintio*, par égard pour sa famille, et c'est en mémoire de cet aimable acteur que Romagnesi adopta le même nom lorsqu'il vint en France avec la première troupe italienne. Il cultivait la poésie avec quelque succès. On connait de lui : *Effeto*

di divozione consagrato al merito indicibile di due famosi in amicizia, e per sangue e per l'opere illustrissimi, Niccolo Barbarigo e Marco Trivisano, Venise, 1628, in-4°; *Cappricci poetici*, Plaisance, 1652, in-12.

FIELD (Richard), théologien anglican, né en 1561, à Hampstead au comté de Hertford, fut successivement chapelain d'Élisabeth et de Jacques Ier, et en 1604, chanoine de Windsor; en 1609, doyen de Glocester, mourut le 21 novembre 1616. On a de lui un ouvrage estimé, intitulé: *les Quatre livres de l'Église*, imprimé pour la deuxième fois en 1610, augmenté d'un cinquième livre et d'un appendice, et réimprimé à Oxford, en 1628, in-fol.

FIELD (Jean), pianiste célèbre, né à Bath en Angleterre en 1783, fut l'élève favori de Clementi, avec lequel il fit un voyage à Paris en 1802, étonnant tous ceux qui l'entendirent par le brillant et le fini de son jeu. Field suivit son maître en Allemagne, puis en Russie; il s'établit en 1804 à Saint-Pétersbourg, fit un long séjour à Moscou où il se rendit en 1822, fit quelques voyages en Courlande, en Lithuanie et retourna à Londres en 1831, puis à Paris où il donna plusieurs concerts. Il voyagea ensuite dans le midi de la France, en Belgique, quitta Bruxelles en 1833, se rendit en Italie et fut forcé de s'arrêter à Naples, où une grave maladie le retint jusque vers l'été de 1835. Il s'attacha à une famille russe qui l'emmena de nouveau à Moscou, où il est mort en janvier 1837. On a publié de sa composition *sept concertos*, des *divertissements*, des *sonates*, des *nocturnes*, etc., qui ont été gravés plusieurs fois en Allemagne, en France et en Angleterre.

FIELDING (Henri), né en 1707 à Sharpham-Park, dans le comté de Somerset, était fils d'Edmond Fielding, lieutenant général sous le duc de Marlborough. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, sous la direction d'Olivier, il entra à l'école d'Éton, où il eut pour condisciples et pour amis le lord Littleton, Fox, depuis lord Holland, M. Pitt, depuis lord Chatham, etc. Il alla à Leyde, à l'âge de 18 ans, pour se livrer à l'étude du droit; mais la petite pension que son père lui accordait ne lui étant pas exactement payée, il retourna à Londres deux ans après. Avec un tempérament ardent, un penchant très-prononcé à la dissipation et même au libertinage, ayant fort peu d'argent, il chercha des ressources dans l'exercice de ses talents littéraires, et en 1727, à peine âgé de 20 ans, il se fit connaître par une comédie intitulée: *l'Amour sous différents Masques*, qui eut beaucoup de succès. Vers 1734, il épousa une jeune et jolie personne de Salisbury, qui lui apporta quelque fortune, et la mort de son père, arrivée à peu près à la même époque, le rendit maître d'un revenu de 200 livres sterling. Il se retira à la campagne avec sa femme, qu'il aimait passionnément, avec la résolution de changer de vie, mais le goût du plaisir l'y suivit. Il tint table ouverte, eut des laquais, une livrée, des chevaux, etc., et se ruina pour avoir voulu paraître riche. Il avait alors 30 ans. Il reprit l'étude du droit, travailla avec une ardeur infatigable, et il commençait à se distinguer au barreau, lorsque de violentes attaques de goutte, fruit des excès de sa première jeunesse, vinrent lui fermer cette carrière. Il n'avait pas cessé de produire de temps en temps des comédies et des farces dont la plupart furent jouées avec succès, et dont quelques-unes sont restées au théâtre. Il donna successivement un grand nombre de pamphlets politiques, un *Essai sur la conversation*; un *Essai sur la connaissance et les caractères des hommes*; un *Voyage de ce monde-ci à l'autre*; l'*Histoire de Jonathan Wild le Grand*, et *les Aventures de Joseph Andrews et de son ami Abraham Adams*. La mort de sa femme plongea Fielding dans une sorte de désespoir, au point qu'on craignait pour sa raison. Ayant repris le dessus, il travailla à différents journaux patriotiques, et finit par accepter un emploi judiciaire dans la commission de la paix, pour le comté de Middlesex. Fielding garda cet emploi presque toute sa vie. Ce fut au milieu des devoirs qu'il lui imposait qu'il composa *Tom-Jones* ou *l'Enfant trouvé*, publié en 1750, ouvrage qui l'a mis au rang des écrivains les plus distingués. Accablé sous le poids de ses infirmités précoces et des fatigues de sa place, il fit, en 1754, d'après l'avis de ses médecins, un voyage à Lisbonne, et mourut dans cette ville le 8 octobre 1754, deux mois après son arrivée, et dans la 48e année de son âge. On a publié à Londres, 1755, 1 vol. in-12, la relation qu'il a faite de ce voyage à Lisbonne, écrite pour ainsi dire au lit de mort. Outre les ouvrages déjà cités, Fielding a laissé 26 pièces de théâtre. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Londres en 1762, 4 vol. grand in-4°, et réimprimées plusieurs fois dans différents formats. Les meilleures éditions sont celles de Londres, 1806; ibid., 1811, 10 vol. in-4°, avec la *Vie* de l'auteur par Arth. Murphy. Tous les romans de Fielding ont été traduits en français par différents auteurs. La collection de ses romans, édition de Cazin, 23 vol. in-12, en contient quelques-uns qui lui sont faussement attribués. *Tom-Jones*, son chef-d'œuvre et, suivant la Harpe, le premier roman du monde, a été traduit par de la Place, par Davaux et par Chéron. La nouvelle traduction par le comte de la Bédoyère, Paris, 1833, 4 vol. in-8°, est supérieure à toutes les précédentes par l'exactitude et par le style. Après *Tom-Jones* vient le charmant roman de *Joseph Andrew*; il a été traduit par l'abbé Desfontaines, 1743, 2 vol. in-12; cette traduction, souvent réimprimée, est moins fidèle que celle de Lunier, 1807, 4 vol. in-12; *Amélie*, traduite par de Puisieux, 4 vol. in-12, l'a été depuis par Mme Riccoboni, 1790, 2 vol. in-12, qui dans sa traduction, a fait disparaître les longueurs de l'original. L'*Histoire de Jonathan Wild le Grand* a été traduite par Picquet, 1763, 2 vol. in-12, et *Julien l'Apostat en voyage dans l'autre monde*, par Kauffmann, 1768, in-12. On trouve une excellente *Vie* de Fielding dans la *Biographie des romanciers célèbres*, par sir Walter Scott, traduite de l'anglais, Paris, 4 vol. in-12, 1826.

FIELDING (Sarah), sœur du précédent, née en 1714, morte à Bath en avril 1768, a donné deux romans: *les Aventures de David Simple dans la recherche d'un ami fidèle*, 1752, 3 vol. in-12, traduit en français par Laplace, 1749, 2 vol. in-12; *les Pleurs*, nouvelle fable dramatique, 1753, 3 vol. in-12; une traduction des *Choses mémorables de Socrate* par Xénophon, avec la *Défense de Socrate devant ses juges*, un vol. in-8°, avec des notes du savant Harris. Quelques-unes de ses lettres sont insérées dans la correspondance de Richardson.

FIELDING (John), frère de Henri, lui succéda dans la place de juge de paix, fut créé chevalier baronnet en 1761, et mourut à Brompton en 1780. On lui doit plu-

sieurs établissements d'humanité dans la ville de Londres, et il a publié : *Extraits des lois pénales relatives à la paix et au bon ordre de la métropole*, 1761, in-8°; *le Mentor universel, contenant des essais sur les sujets les plus importants dans la vie*, etc., 1762 et 1781, in-12.

FIENNES (Guillaume), connu sous le nom de lord SAY et SELE, né à Broughton, comté d'Oxford, en 1582, se montra d'abord un des plus zélés défenseurs de la monarchie, et contribua généreusement aux frais de la guerre que Jacques Ier soutenait dans le Palatinat; mais dès les premiers symptômes de division entre Charles Ier et le parlement, il se mit à la tête des plus ardents ennemis de la prérogative royale, s'opposa à toute espèce de traité entre les deux partis, devint un des confidents intimes de Cromwell, et fut élu membre de la chambre des lords pendant le protectorat. A la restauration, Charles II le nomma lord du sceau privé et grand chambellan de sa maison, fonctions que Fiennes remplit jusqu'à sa mort, le 14 avril 1662. On a de lui quelques *Discours* prononcés au parlement et d'autres écrits particulièrement dirigés contre les quakers qui étaient très-nombreux dans le voisinage de Broughton.

FIENNES (Nathaniel), fils du précédent, né à Broughton en 1608, membre du parlement en 1640, y manifesta son aversion pour le gouvernement monarchique. Il voulut se distinguer dans la carrière militaire; mais ayant rendu la ville de Bristol sans défense, il fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce que par le crédit de son père. Pendant le protectorat de Cromwell, Fiennes fut membre du conseil, lord du sceau privé et membre de la chambre des lords. Après la restauration, il se retira dans ses terres, et mourut en 1669. L'ouvrage suivant, que Fiennes publia en 1660, prouve qu'il savait habilement plier ses opinions aux circonstances : *la Monarchie démontrée être la meilleure, la plus ancienne et la plus légale des formes du gouvernement, dans une conférence tenue à Whitehall entre Olivier, lord-protecteur, et un comité du parlement*, etc., *en avril* 1657.

FIENNES (Jean-Baptiste de), orientaliste, né à St.-Germain en Laye le 9 octobre 1669, partit pour le Levant en 1687, fut successivement premier drogman du consulat d'Alexandrie d'Égypte, de celui du grand Caire, revint en France en 1706, fut en 1714 professeur d'arabe au collége de France, et secrétaire-interprète du roi. Il accompagna Dussaux en 1718 dans sa mission près des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, fut envoyé seul à Tripoli en 1729, conclut avec cet État un traité de paix avantageux à la France, et mourut à Paris en 1744. Il n'a laissé aucun écrit.

FIENNES (Jean-Baptiste HELIN de), fils du précédent, orientaliste distingué, secrétaire-interpète du roi, et professeur d'arabe au collége de France, né à Saint-Germain en Laye en 1710, fut chargé de deux missions à Tunis et à Tripoli, pour demander satisfaction d'insultes faites au pavillon du roi, ramena en France un ambassadeur chargé d'exprimer au roi les excuses de ces régences, et mourut en 1767. Il a traduit en français la *Relation de Dourry effendi*, ambassadeur de la Porte auprès du roi de Perse, sur la traduction latine du P. Krusinski. Cette traduction a été publiée par Langlès dans le *Magasin encyclopédique*, 1800.

FIENUS. *Voyez* **FYENS.**

FIERA (Jean-Baptiste), médecin et poëte, né en 1469 à Mantoue, mort en 1538, a publié: *Commentaria in artem medicinalem definitivam Galeni*, Mantoue, 1515, in-fol.; *Cœna, de herbarum virtutibus, et de eâ medicæ artis parte quæ in victûs ratione consistit*, Mantoue, 1515, in-4°; Paris, 1533, in-8°.

FIERBERTUS. *Voyez* **FITZ-HERBERT.**

FIESCHI (Joseph-Marie), le principal auteur de l'horrible attentat qui ensanglanta Paris le 28 juillet 1835, était né en 1790, à Murano dans la Corse. D'abord berger comme l'avait été son père, à 18 ans il s'engagea, fut incorporé dans la légion corse, fit la campagne de Russie, et passa ensuite avec cette légion au service de Murat, roi de Naples. Après la mort de Murat, qu'il avait accompagné dans son expédition aventureuse, il fut mis comme Français à la disposition de Louis XVIII, et ne tarda pas à retourner en Corse; mais il n'y resta pas longtemps. Condamné pour vol, en 1816, à 10 ans de reclusion, il subit sa peine dans la prison d'Embrun. Il erra depuis de ville en ville, vivant misérablement du produit de son travail. Arrivé à Paris après la révolution de 1830, il se donna comme une victime de la restauration, et parvint à se faire allouer une pension de 550 fr. par la commission des condamnés politiques; il obtint en même temps son incorporation dans la compagnie des sous-officiers sédentaires en garnison à Paris. Ses intrigues lui valurent encore différents petits emplois, et il réussit à captiver la confiance de plusieurs personnes notables. Dans les temps de troubles qui suivirent, il paraît qu'il rendit de réels services; mais sa mauvaise conduite, les escroqueries dont il se rendit coupable lui firent perdre bientôt ses places et ses protecteurs, et il retomba dans la misère. C'est alors qu'il conçut l'idée de la machine infernale, et qu'il l'exécuta, aidé de quelques partisans fanatiques du dogme de la souveraineté du peuple. Cette machine, armée de 24 canons de fusil, fut placé par Fieschi dans un appartement qu'il avait loué sur le boulevard du Temple, et il y mit le feu au moment où, le 28 juillet, le roi passait la revue de la garde nationale. Le roi échappa par miracle à ce danger, le plus grand qu'il eût encore couru; mais onze personnes, parmi lesquelles le maréchal Mortier, tombèrent autour de lui sans vie. Arrêté dans sa fuite, Fieschi fut traduit avec ses complices devant la chambre des pairs formée en cour de justice, et, après de longs et solennels débats, il fut condamné à mort avec Pepin et Morey, et subit sa peine le dernier, le 19 février 1836. On a publié *Procès de Fieschi*, Paris, 1836, 3 vol. in-8°.

FIESQUE (Jean-Louis), comte de Lavagne, issu d'une famille illustre de Gênes, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 11e siècle, et qui durant les troubles d'Italie était attachée au parti guelfe, se rendit fameux comme chef d'une conspiration contre les Doria et contre le gouvernement de sa patrie. Après avoir gagné les bonnes grâces du vieux André Doria, le libérateur de la république de Gênes, il s'attacha Jean-Baptiste Verrina, l'un des hommes les plus ardents et les plus accrédités dans le parti populaire, s'empara du port pendant la nuit, et se disposait à l'expulsion ou au massacre de la noblesse, afin d'obtenir la souveraineté, quand, au moment d'exécuter

le complot, il tomba dans la mer avec ses armes, et périt sans pouvoir être secouru. Les conjurés, privés de leur chef, traitèrent avec le sénat, et se retirèrent à Montobbio; mais ils furent assiégés dans cette place, tombèrent au pouvoir de leurs ennemis, et furent condamnés au dernier supplice. Les Fiesque furent bannis de Gênes jusqu'à la 5e génération après la mauvaise issue de cette conjuration, dont Auguste Mascardi a écrit une *histoire* en italien, Anvers, 1629, in-4° ; elle a été traduite en français, Paris, 1639, in-8°. La *Conjuration de Fiesque* est le sujet d'une tragédie de Schiller.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Cendré et Ligny, né à Toulouse en 1626, fut successivement conseiller au parlement, chancelier de la reine (femme de Louis XIV), et conseiller d'État ordinaire du roi. Quelques petites pièces de poésie répandues dans différents recueils ont plus contribué à sa réputation que sa carrière comme magistrat. Il avait fait une épitaphe en vers pour Descartes; le P. Bouhours, dans son recueil de vers choisis, a rapporté une fable du même auteur intitulée : *Ulysse et les Syrènes*. Ayant perdu sa femme en 1686, et n'ayant point d'enfants, Fieubet se retira chez les Camaldules de Grosbois près Paris, et y termina sa vie le 10 septembre 1694.

FIEUX. *Voyez* **MOUHY.**

FIÉVÉE (J.), littérateur et publiciste, né vers 1770 à Paris, embrassa d'abord l'état d'imprimeur, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la culture des lettres. Dans le principe, partisan du nouvel ordre de choses, il concourut à la *Chronique de Paris*, et fit représenter en 1790 un petit opéra intitulé : *les Rigueurs du cloître*, qui eut beaucoup de succès. Les événements, qui se succédaient avec une effrayante rapidité, modifièrent ses opinions politiques. Royaliste constitutionnel, au 13 vendémiaire, il se signala dans la lutte des sections de Paris contre la Convention, et parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. Proscrit de nouveau après le 18 fructidor, il se tint caché dans les environs de Paris, et continua d'entretenir une correspondance active avec les agents des Bourbons. Deux de ses lettres ayant été saisies, il fut arrêté en 1799 et enfermé au Temple. Le premier consul le chargea en 1802 d'une mission délicate en Angleterre. A son retour il devint censeur et propriétaire du *Journal de l'empire*, dont ses articles commencèrent la réputation. Nommé maître des requêtes et chevalier de la Légion d'honneur, il remplit en 1810 une mission de confiance à Hambourg, et fut fait en 1813 préfet de la Nièvre. Il perdit sa préfecture en 1815, et renonçant dès lors aux fonctions publiques, devint le chef de l'opposition royaliste qui ne cessa de harceler les divers ministères de la restauration. Affaibli par l'âge, fatigué de cette lutte incessante contre tous les pouvoirs qui se succédaient, il passa ses dernières années dans la retraite, et mourut en mai 1839, laissant la réputation d'un homme d'un esprit souple et fécond, et d'un bon littérateur. Ses principales productions sont : *la Dot de Suzette*, roman; *Frédéric*, 1800, vol. in-18, réimprimé plusieurs fois ; *Lettres sur l'Angleterre*, 1802, in-8°; *Correspondance politique et administrative*, dédiée au comte de Blacas, 1815-1819, in-8°, 15 parties ; *Histoire de la session* de 1815-1820, 4 vol. in-8°; Fiévée a été l'un des rédacteurs du *Nouveau Mercure*, de la *Nouvelle bibliothèque des romans*, et il a fourni des notices et des jugements signés L. T. au *Répertoire du Théâtre-Français* de Petitot.

FIGARI (Jacques-Marie), religieux augustin, né au 17e siècle dans l'État vénitien, joignait à son titre de docteur en théologie celui de professeur dans l'art militaire. Il tenta d'introduire des réformes dans l'orthographe italienne, et proposa entre autres choses, de substituer au *ch* le *k*, dont cette lettre indique la véritable prononciation. Il fit usage, mais sans succès, de ce système qu'il attribue à l'abbé Rafiki, dans le seul ouvrage qu'on connaisse de lui, et qui est intitulé : *Trattato massimo delle venete lagune*, Venise, 1714, in-4°.

FIGLIUCCI (Félix), philosophe et littérateur italien du 16e siècle, né à Sienne, acheva sa philosophie dans l'université de Padoue, suivit les cours que Claudio Tolomnei faisait chez lui pour la jeune noblesse vénitienne ; rédigea la matière de ces cours en forme d'entretiens, et en composa peu de temps après un commentaire sur la Morale d'Aristote, qui fut imprimé sous ce titre : *Della filosofia morale libri dieci, sopra li dieci libri dell' ethica d'Aristotile*, Rome, Valgrisi, 1551, in-4°. Le premier ouvrage que Figliucci avait fait paraître était une traduction du *Phèdre* de Platon, Rome, 1544, in-8°. Il donna au public, en 1546, la traduction des cinq premiers livres des Lettres latines de Marsile Ficin, et les sept autres livres en 1548. Après s'être fait une réputation dans le monde par ces divers ouvrages, il prit l'habit de Saint-Dominique, et entra dans le couvent de Saint-Marc à Florence, sous le nom de frère Alexis. C'est sous ce nom qu'il fit paraître, par ordre du souverain pontife, la traduction italienne du catéchisme du concile de Trente : *il Catechismo*, Rome, Paul Manuce, 1566, in-8°. Il est probable qu'il mourut au plus tard vers 1590.

FIGON (Louis), né le 9 février 1745, aux Pennes, près de Marseille, acheva ses études à Paris au séminaire des missions, et se fit agréger ensuite à la congrégation de Saint-Lazare. Il professa la théologie au séminaire d'Arles, puis à Marseille, où il se trouvait en 1791. Le refus de prêter serment l'obligea de se réfugier en Italie; il habita presque constamment Nice, et se hâta de rentrer en France dès qu'il le put sans danger. Il desservit à Marseille l'église des Missions jusqu'à l'époque du concordat de 1802, qu'il fut nommé curé d'Aubagne, où il y mourut le 9 juillet 1824. On ne connait de lui qu'un opuscule : l'*Encyclique de Benoît XIV*, vix pervenit, *expliquée par les tribunaux de Rome*, Marseille, 1822, in-8°.

FIGRELIUS (Edmond), professeur à l'université d'Upsal, né dans cette ville vers 1605, devint précepteur de Charles XI, qui le créa chancelier de la cour. Il mourut dans sa patrie le 24 août 1676, laissant les ouvrages suivants : *Brevis reipublicæ cum romanâ Sueciæ comparatio*, Upsal, 1642, in-4°; *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vitâ æternâ*, Paris, 1648; *De statuis illustrium Romanorum liber singularis*, Stockholm, 1656, in-8°, rare et curieux; *Tabula grammaticæ in usum Caroli XI*, imprimé à Stockholm, chez Hautschenius.

FIGUEIRA (Louis), jésuite, né à Almodover en Portugal, fut envoyé en mission au Brésil, et accompagna en 1606 son confrère Pinto qui, prêchant la foi aux Tapuyes, peuplade voisine de Pernambouc, fut tué par

ces anthropophages. Figueira leur échappa heureusement, et revint à Pernambouc; il fut supérieur du collége de cette ville, exerça ensuite l'emploi de chef des missions du Maragnon, puis fit un voyage en Portugal pour ramener de ce pays des collaborateurs de ses travaux. Il était déjà arrivé avec eux à l'embouchure du fleuve des Amazones, quand le navire qui les portait fut brisé contre une île habitée par les Arouans. Figueira et 13 de ses compagnons furent massacrés en juillet 1643. On a du P. Figueira en portugais une *Grammaire de la langue brésilienne*, Lisbonne, in-12.

FIGUEIRA (Guillaume). *Voyez* **FIGUIER**.

FIGUEIRA DURAM. *Voyez* **DURAM**.

FIGUEIREDO (Manoel de), mathématicien portugais, né à Torres-Novas, diocèse de Lisbonne vers l'an 1568, enseigna les mathématiques, la cosmographie, l'astronomie, l'art nautique, et mourut vers 1630. Il a laissé: *Chronographie*, Lisbonne, 1603, in-4°; *Pronostic de la comète qui parut le 13 septembre* 1604, ibid., 1605, in-4°; *Traité pratique d'arithmétique* composé par Nicolas, corrigé et augmenté par Figueiredo, ibid., 1679, 1716, in-8°; *Hidrographia*, ou *Règles pour les pilotes*, ibid., 1608, 1614, 1625, in-4°; *Roteiro*, etc., ou *Route et navigation aux Indes occidentales et aux Antilles de l'Océan occidental*, etc., ibid., 1603, in-4°.

FIGUEIREDO (Jozé-Anastasio de) a composé, par ordre de l'Académie des sciences de Lisbonne, un Abrégé chronologique des matériaux pour l'histoire et l'étude critique de la législation portugaise (*Synopsis chronologica de subsidios ainda os mais raros para a historia*, etc., ibid., 1790, 2 vol. in-4°.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA de), savant portugais, né à Macao le 14 février 1725, se fit connaître dès l'âge de 26 ans par la publication d'excellents ouvrages de grammaire qui jetèrent les fondements de sa réputation; un peu plus tard il publia, pour la défense du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques, des écrits qui lui méritèrent divers emplois, et le titre de membre, puis de doyen de l'Académie royale des sciences, classe de littérature. Après une vie active et laborieuse, il mourut le 14 août 1797, revêtu de l'habit de l'Oratoire, qu'il avait pris fort jeune et qu'il avait quitté dans le monde. Le nombre de ses ouvrages s'élève à 169, dont 68 imprimés. Le catalogue en a été publié, Lisbonne, 1800, in-4° de 76 pages. Les plus remarquables sont: *Exercices des langues latine et portugaise*, 1751, in-8°; *Novo methodo da grammatica latina*, 1752, in-8°; 10ᵉ édition, 1797, in-8°; *Doctrina veteris Ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-fol.; réimprimé dans la *Collectio thesium in diversis universitatibus*, etc., et traduit en français avec le texte latin, Paris, 1766; *Tentativa theologica*, etc., ou essai théologique pour démontrer que, dans le cas où l'on ne peut avoir recours au siége apostolique, les évêques ont la faculté de pourvoir à tous les cas réservés au pape, lorsqu'un besoin urgent l'exige, 1766, 1769, in-8°, traduit en français par l'avocat Pinault, Lyon, 1772; en italien par Marcolino, Venise, 1767; en latin par l'auteur lui-même, et enrichi de notes, Lisbonne, 1769. On en cite aussi des versions allemandes et espagnoles.

FIGUEROA (Barthélemi CAYRASCO de), poëte espagnol, né à Logrono vers 1510, mort en 1570, a introduit dans la poésie castillane les *esdruxulos*. Assez semblables aux *dactyles* de Grecs, ces vers, communément de 7 ou de 11 syllabes, forment un rhythme très-harmonieux. Figueroa avait composé plusieurs pièces de poésie dont il ne nous reste qu'une seule chanson uniquement formée d'*esdruxulos* en rimes croisées; elle se trouve dans le Recueil de poésies choisies inédites et anciennes de don Manuel de Ugarte.

FIGUEROA (François), médecin de Séville, habile praticien, né en 1630, mort en 1693, a laissé un *Traité des qualités de l'aloja* (boisson alors en Espagne), et un autre *sur l'esquinancie*, Lima, 1644, in-4°. Tous deux sont très-estimés.

FIGUEROA (don Lopez de), mestre de camp dans les armées de Philippe II, né à Valladolid vers 1520, se signala dans la réduction des Moresques de l'Andalousie, révoltés, en 1562, assista à la célèbre bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, et eut la gloire de contribuer au gain de cette bataille en se rendant maître de la galère capitane commandée par Ali, général des Mores d'Afrique, qui fut tué dans le combat. Figueroa servit encore encore utilement sa patrie dans plusieurs autres circonstances, et mourut couvert de blessures en 1595.

FIGUEROA (François de), poëte espagnol, né à Alcala de Henarès vers 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité dans son temps. Quelques instants avant d'expirer, il exigea qu'on brûlât devant lui toutes ses poésies; mais on parvint à en sauver quelques-unes qui furent imprimées sous le titre de *Obras en verso de Franc. Figueroa*, Lisbonne, 1626; elles se distinguent par la pureté et l'élégance du style. Le *Parnaso espanol* contient, t. IV, deux églogues et quelques pièces inédites de Figueroa.

FIGUEROA (Garcia de SILVA Y), diplomate, né à Badajoz vers 1574, quitta la carrière des armes après s'être distingué dans les guerres de Flandre sous Philippe II, et fut employé dans diverses missions diplomatiques sous ce prince et sous Philippe III, son successeur. Une relation succincte de son ambassade en Perse et dans les Indes, rédigée d'après les mémoires de l'auteur, a paru en français sous ce titre: *l'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roi Schah-Abbas, et une relation exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassadeur a été l'espace de 8 années qu'il y a demeuré*, par Wicqfort, Paris, 1667, in-4°. C'est suivant Chardin, un des meilleurs, des plus exacts et des plus judicieux ouvrages que l'on ait sur la Perse. On ignore l'époque de la mort de Figueroa, on sait seulement qu'elle se rapproche de la publication du *Breviar. histor. hispanicæ*, Lisbonne, 1628, ouvrage qu'il avait composé en latin pendant son séjour à Goa.

FIGUEROA (Christophe SUAREZ de), poëte distingué, né à Valladolid vers 1586, abandonna la jurisprudence pour suivre la carrière des lettres, dans laquelle il obtint des succès mérités, et mourut en 1650. On a de lui: *Espejo de Juventud*, Madrid, 1607, in-8°; *la Constante Amarillis*, Valence, 1609, traduit en français, Lyon, 1614, in-8°; *Espana defendida*, poëme héroïque, Madrid, 1612, in-8°; *Hist. anal. ó relacion*, etc., relation

des missions des PP. de la société de Jésus en Orient, ibid., 1614, in-4°; *Hechos del marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, ib., 1613, in-4°; *El pasajero*, etc., ib., 1617, Barcelone, 1618, in-8°; *Noticias importantes à la humana comunicacion*, Barcelone, 1618, in-8°.

FIGUIER (Guillaume), troubadour, naquit à Toulouse, où il exerça pendant quelque temps, ainsi que son père, le métier de tailleur. C'est sans doute à l'indignation qu'excita en lui la croisade contre les Albigeois, dont sa ville natale eut beaucoup à souffrir, que l'on dut ses premiers vers; il les composa et les chanta dans la Lombardie, où il fut connu sous le nom de *Figueira;* on a cependant de la peine à expliquer comment un jongleur a pu débiter publiquement le sirvente qu'il fit contre la cour de Rome et le clergé. On a de Figuier une *Pastourelle* qui ne manque ni de grâce ni de naïveté; elle fait partie des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, où l'on trouve en outre de lui onze pièces. Raynouard en a publié quatre dans le *Choix de poésies*, tome IV.

FIGULUS (Charles), ichthyologue, qui vivait au milieu du 16e siècle, était peut-être parent de Herman Figulus, d'Hirschfeld, professeur au gymnase de Marbourg, auquel on doit une édition d'*Horace*, Francfort, Egenolphe, 1545, in-8°. A la même date, Charles habitait Coblentz. Il est auteur des trois opuscules suivants, tous fort rares, et qui méritent d'être recherchés: *Botano-Methodus, seu dialogus de herbis*, Cologne, 1540, in-4° de 8 f.; *Ichthyologia, sive dialogus de piscibus*, ibid., 1540, in-4° de 8 f.; *De Mustellis*, ib., 1540, in-4° de 8 f.

FILAMONDO (Raphael-Marie), né à Naples dans la dernière moitié du 17e siècle, embrassa la vie religieuse dans le couvent des dominicains de Sainte-Marie *della Sanità*, fut appelé à Rome et nommé l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque de la Casanata. Le pape Clément XI lui conféra en 1705 l'évêché de Suessa dans la terre de Labour. Filamondo mourut en 1716. On a de lui : *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri Napolitani*, Naples, 1694, 2 parties in-fol.; *Raguaglio del viaggio fatto da' padri dell' ordine de' predicatori nella Tartaria minore l'anno 1662*, 1695, in-8°; *Theo-rhetoricæ idea ex divinis Scripturis et politioris litteraturæ mystagoges deducta*, Naples, 1700, 2 vol. in-4°; c'est un cours de rhétorique à l'usage des prédicateurs.

FILANGIERI (Gaétan), l'un des publicistes du 18e siècle qui ont le plus contribué aux progrès de la législation et à l'adoucissement du sort des hommes, naquit à Naples le 18 août 1752, de César, prince d'Araniello. Gaétan fut destiné dès l'enfance, par son père, dont il était le 3e fils, à la carrière des armes; à 7 ans il avait un grade dans un des régiments du roi, et il commença son service à 14 ans. Les mauvaises méthodes qu'on suivait alors dans l'enseignement du latin, l'avaient dégoûté de l'apprendre, et l'on en concluait qu'il n'était propre à aucune étude littéraire. Un jour le précepteur de son frère aîné s'était trompé dans la solution d'un problème de géométrie: Gaétan aperçut d'où venait l'erreur, le démontra au maître, et, encouragé par ce petit succès, quitta le service pour se livrer aux sciences et à la philosophie. Il répara si bien la perte de ses premières années, qu'à 20 ans il savait le grec, le latin, l'histoire ancienne et moderne, les principes du droit naturel et du droit des gens, et était initié dans presque toutes les parties des mathématiques. Il avait dès lors conçu le projet et commencé l'exécution de deux ouvrages, l'un sur l'éducation publique et privée, l'autre sur la morale des princes, fondée sur la nature et sur l'ordre social. Il déféra une seconde fois au vœu de sa famille en prenant, contre son gré, l'état du barreau qui était alors le chemin des honneurs et de la fortune. Il y obtint bientôt des succès par son éloquence autant que par son savoir. Engagé par son oncle, archevêque de Palerme, à prendre une charge à la cour, Filangieri fut reçu en 1777, majordome de semaine et gentilhomme de la chambre du roi, et presque en même temps nommé officier du corps royal des volontaires de la marine, plus particulièrement attachés à la personne du roi. Son séjour à la cour ne le détourna ni de sa vie réglée, ni de ses études, ni de la composition du grand ouvrage auquel il consacrait depuis plusieurs années, ses recherches et ses méditations: *la Scienza della legislatione*. Il en divisa le plan en 7 livres : le premier, qui traitait des règles générales de la législation, et le second qui avait pour objet les lois politiques et économiques, parurent en 1700 à Naples en 2 vol. in-8°. Le succès en fut prodigieux, non-seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, et l'auteur se trouva placé, n'ayant encore que 28 ans, parmi les publicistes les plus célèbres. Il donna en 1783 les deux suivants, entièrement remplis par son 3e livre, dont les lois criminelles sont le sujet. La proposition qu'il avait faite dans son second livre, de supprimer les propriétés ecclésiastiques, et sa promesse de proposer dans le 5e livre la réforme des abus du pouvoir de l'Église romaine, scandalisèrent la congrégation de l'Index, et *Science de la législation* fut condamnée par un décret du 6 décembre 1784. Filangieri n'y répondit qu'en faisant paraître dès l'année suivante les 5e, 6e et 7e vol. de son ouvrage, qui en contenaient le 4e livre; il a pour objet l'éducation, les mœurs et l'instruction publique. Il avait épousé en 1783, Caroline de Frendel, noble hongroise, directrice de l'éducation de l'infante seconde fille du roi. Il s'était démis, avec l'agrément du roi, de ses emplois militaires et de ses charges à la cour, et s'était retiré à 25 milles de Naples, dans la petite ville de Cava; ce fut là qu'il écrivit ce 4e livre. Aussitôt après sa publication, il se mit avec la même ardeur à la composition du 5e, qui traitait des lois relatives à la religion; mais sa santé, déjà sensiblement altérée par l'excès de l'application et du travail, le forçait souvent de s'arrêter, et il n'avançait plus qu'avec lenteur. D'autres interruptions lui survinrent. Le nouveau roi Ferdinand IV l'appela en 1787 dans son conseil suprême des finances; il retourna donc à Naples, et dès ce moment les travaux importants de l'administration l'absorbèrent presque entièrement. Ses incommodités augmentèrent. Une maladie grave de son fils aîné, une couche malheureuse de sa femme, affectèrent profondément cette âme sensible et déjà disposée à la mélancolie; il prit le parti de se retirer avec toute sa famille à Vico-Equense, qui appartenait à sa sœur avant l'abolition des fiefs. Il y tomba sérieusement malade, et après avoir résisté pendant 20 jours, il succomba le 21 juillet 1788, n'étant

âgé que de 36 ans. Filangieri avait terminé avant de mourir, le 8ᵉ vol. de son ouvrage, contenant la 1ʳᵉ partie du 5ᵉ livre. Il y traite des religions qui ont précédé le christianisme. Tout incomplet qu'il est, aucun ouvrage n'a eu un succès plus grand, plus rapide et plus universel. Naples, Venise, Florence, Milan, etc., en multiplièrent les éditions, et la France, l'Allemagne et l'Espagne en possédèrent bientôt des traductions; celle de Gallois, en français, Paris, 1789-1791, 7 vol. in-8°, et avec *Notes* de Benjamin Constant, Paris, 1821, 6 vol. in-8°, est estimée; l'*Éloge historique de Filangieri* par l'avocat Tommasi, Naples, 1788, in-8°, contient une bonne analyse de la *Législation universelle*.

FILANGIERI (Antoine), commandeur de l'ordre de Malte, frère du précédent, né dans le royaume de Naples vers 1750, entra au service d'Espagne, et devint vice-roi et commandant général de la Galice. Il fut massacré au milieu d'une émeute populaire fomentée par Blake, son ennemi, partisan anglais.

FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-Sud dans la Flandre, vers 1736, s'adonna à la lecture des ouvrages philosophiques, et en relisant l'*Émile*, s'occupa des moyens de perfectionner le système d'éducation qu'on suivait alors. Il fit part de ses idées à un ancien magistrat, nommé Rose, qui s'offrit pour son collaborateur; c'est à l'association de leurs travaux qu'on doit *Éraste*, ou l'*Ami de la jeunesse*, ouvrage qui eut un grand succès dans sa nouveauté, et qui mérita aux deux auteurs leur admission à l'académie d'Arras. Filassier aimait le séjour de la campagne. Cependant il saisit avec plaisir l'occasion d'aller habiter le voisinage de Paris, en se chargeant de diriger la pépinière de Clamart. Lorsque la révolution éclata, il fut élu procureur syndic du district de Bourg-la-Reine. Nommé député à l'assemblée législative, il y parla en faveur de la liberté de conscience. Après la journée du 10 août, il fut dénoncé, et s'étant justifié de l'accusation portée contre lui, retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions, il réclama contre cette mesure illégale, et n'ayant pu obtenir sa réintégration, il reprit ses anciennes et douces habitudes, et mourut à Clamart en 1806. Filassier a laissé, entre autres ouvrages : *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1784, 2 vol. in-8°; *Éraste*, ou l'*Ami de la jeunesse*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°; ces ouvrages sont souvent réimprimés; *Éloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°; *Culture de la grosse asperge*, etc., Paris, 1783, in-12; *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 volumes in-8°.

FILASSIER (Marin), prêtre, né à Paris dans le 17ᵉ siècle, mort le 13 juillet 1733, a publié en gardant l'anonyme, *Sentiments chrétiens propres aux personnes infirmes et malades*, Paris, 1723, in-12.

FILCHIUS ou **FILCHINS** (Benoit), issu d'une famille noble, né en 1560, au sein du protestantisme, passa sa jeunesse à Londres, où il se livra à la dissipation, abjura le calvinisme, et s'étant rendu à Paris, il entra dans l'ordre des capucins, âgé de 24 ans. Il osa, en 1599, passer en Angleterre, où de sévères lois proscrivaient le catholicisme, fut surpris dans l'exercice de cette périlleuse mission, et dénoncé à la reine Élisabeth, qui le fit mettre en prison. Il y gémit pendant trois ans. Filchius retourna en France où le roi le chargea de la direction spirituelle des personnes attachées à son service. Il a laissé les ouvrages suivants : *Regula perfectionis*, etc., Rome, 1625 et 1628; *Soliloquium pium et grave in quo exponit conversionis suæ primordia*, 1602; *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, Viterbe, 1608; *Eques christianus*, Paris, 1609, etc. La vie de Filchius a été écrite par différents auteurs, parmi lesquels on remarque Agathe Wisman, religieuse de Saint-Benoît, laquelle a composé, en petits vers latins rimés, l'éloge de ce saint religieux.

FILELFO. *Voyez* **PHILELPHE.**

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Jean en Grève, né à Paris, y fit ses études dans l'université, où il fut reçu maître ès arts en 1571. Après avoir enseigné pendant six ans les humanités au collége de la Marche, il passa à une chaire de dialectique, fut nommé, le 22 avril 1583, procureur de la nation de France, et élu recteur le 24 mars 1586. En 1590, il prit le bonnet de docteur, et fut un des principaux ornements de la faculté de théologie. Lorsque le cardinal Duperron et l'évêque de Paris Gondi, voulurent faire ôter le syndicat à Richer, dont le livre *De la puissance ecclésiastique et politique* avait déplu à Rome, ce dernier fut déposé du syndicat le 1ᵉʳ septembre 1612, et Filesac élu à sa place. Il mourut doyen de sa compagnie le 2 juin 1638. Ses ouvrages sont: *De l'Autorité sacrée des évêques*; *Traité du Carême*; *De l'origine des Paroisses*; *De la confession auriculaire*; *De l'idolâtrie et du Sacrilége*; *De l'ancienneté de l'origine de la faculté de théologie de Paris et de ses anciens statuts*. Tous ces ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8°, et *Opera selecta*, ibid., 1621, in-4°.

FILHOL (Antoine-Michel), habile graveur et marchand d'estampes, né en 1759 et mort à Paris le 5 mai 1812, est principalement connu comme l'éditeur du *Cours élémentaire de peinture*, ou *Galerie complète du musée Napoléon*, 1804 et années suivantes, 10 vol. grand in-8° ou in-4°. Cet ouvrage, terminé par les soins de sa veuve en 1814, se compose de 120 livraisons. Madame Filhol a donné, en 1827, une suite à cet ouvrage sous ce titre : *le Musée royal de France*, ou *Collection gravée de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont il s'est enrichi depuis la restauration*, 1 vol. grand in-8°, dont les notices explicatives sont de M. Jal. Il a encore publié : *Concours décennal*, ou *Collection gravée des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et médailles*, mentionnés dans les rapports de l'Institut, 1812 et années suivantes, in-4°, 10 livraisons de 3 planches chacune.

FILIASSI (le comte Jacques), historien et physicien, né vers 1750 à Venise, fut élevé à Mantoue et publia, en 1772, son *Saggio su i Veneti primi*, 2 vol. in-8°. Admis en 1787 à l'académie de Mantoue, il y lut successivement plusieurs mémoires, refondit son premier travail sur Venise, et publia sous ce titre : *Memorie storiche de' Veneti primi e secondi*, Venise, 1796, 9 vol. in-8°. En 1803, il publia son second ouvrage historique : *Ricerche storico-critiche sull' opportunità delle lagune veneziane*. Filiassi promettait, dès 1806, un cours d'astronomie pour les dames, en forme de lettres. Il a paru bien des années après, sous

ce titre : *Lettere famigliari astronomiche*, Venise, 1818, vol. in-8°.

FILICAIA (Vincent de), l'un des meilleurs poëtes lyriques italiens, naquit à Florence le 30 décembre 1642. Fils et petit-fils de sénateur, et destiné à l'être lui-même, il commença ses études chez les jésuites de Florence, et les acheva à l'université de Pise. Comme presque tous les jeunes poëtes, il commença par des vers d'amour ; mais celle qu'il aimait et qu'il célébrait étant morte à la fleur de l'âge, il brûla tout ce qu'il avait fait de vers pour elle, et jura de ne plus chanter que des sujets héroïques ou sacrés. De retour à Florence, après 5 ans de séjour à Pise, il ne tarda pas à être reçu à l'Académie de la Crusca. Peu de temps après, il épousa la fille du sénateur Scipion Capponi, qui lui apporta peu de fortune, et comme il en avait peu lui-même, il prit, à la mort de son père, le parti de se retirer entièrement du monde. Il vivait retiré à la campagne, partageant son temps entre l'éducation de ses enfants et la culture des lettres, lorsqu'il apprit que Vienne, assiégée par 200,000 Turcs, venait d'être délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne, et par Charles V, duc de Lorraine. Cédant à l'enthousiasme que la nouvelle de ce grand événement produisit sur lui, il écrivit d'inspiration six odes ou *canzoni*, qui excitèrent l'admiration universelle. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du grand-duc, qui plus tard lui conféra la dignité de sénateur, le gouvernement de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, charge très-importante à cette époque. Il préparait une édition de ses poésies, quand la mort le surprit le 24 septembre 1707. Elle a été publiée par son fils à Florence, en 1707, in-4°. Les *poesie toscane* de Filicaia ont été réimprimés plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur, par Thomas Bonaventuri. L'édition la plus correcte est celle de Venise, 1812, 2 vol. in-16.

FILICAIA (Louis de), capucin florentin, vivait au milieu du 16e siècle, et employa les loisirs que lui laissait l'exercice de ses devoirs monastiques, à mettre en vers la partie historique du Nouveau Testament. On connaît de lui les ouvrages suivants : *la Vita del nostro salvator J. C.*, Venise, 1548, in-4°; *gli Atti degli apostoli secondo san Luca, tradotti in terza rima*, ibid., 1549.

FILICE, surnommé **CYRNÆUS**. *Voyez* **CYRNÆUS**.

FILIPPINI (Antoine-Pierre), archidiacre de Mariana en Corse, naquit à Vescovato de Casinca, arrondissement de Bastia, en 1529, d'une famille noble, originaire de Sardaigne. Après avoir été témoin et victime des deux guerres allumées dans sa patrie en 1555 et 1564, il conçut la pensée de transmettre à la postérité le souvenir des sanglants événements qui s'étaient passés sous ses yeux. A cet effet, et pour rendre son livre encore plus utile à ses compatriotes, il tira de l'oubli trois chroniques inédites, laissées par Jean de la Grossa, Pierre-Antoine Monteggiani et Marc-Antoine Ciaccaldi, les mit en ordre, et, après une consciencieuse révision, les inséra dans son ouvrage publié sous le titre d'*Istoria di Corsica*, Tournon, 1594, in-4°, 2e édition, considérablement augmentée, a paru en 1832 à Pise, Toscane, 5 vol. in-8° et in-4°. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

FILLASTRE (Guillaume), doyen de l'Église de Reims, cardinal, puis archevêque d'Aix, né à la Suze en 1344, assista aux conciles de Pise et de Constance, fit rebâtir les écoles de théologie de Reims, et mourut le 6 novembre 1428. Il a traduit quelques livres de Platon, et la *Cosmographie de Ptolomée*.

FILLASTRE (Guillaume), né vers 1400, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à Châlons-sur-Marne, et devint abbé du monastère de Saint-Thierry de Reims, d'où il sortit pour occuper successivement le siége épiscopal de Verdun en 1437 et celui de Toul en 1449. René d'Anjou, roi de Sicile, duc de Lorraine, le choisit pour son secrétaire, et Philippe le Bon lui conféra en 1461, l'évêché de Tournai, le nomma président de son conseil d'État, chancelier de l'ordre de la Toison d'or, qu'il avait institué en 1429, l'employa utilement dans plusieurs négociations délicates, et l'envoya vers Pie II en 1463, pour obtenir de ce pontife la dispense du vœu qu'il avait fait d'aller en terre sainte. Fillastre prononça l'oraison funèbre de Philippe le Bon, mort à Bruges en 1467, et l'année suivante il fit dans la même ville le discours d'ouverture pour la solennité annuelle de l'ordre de la Toison d'or, en présence de Charles le Téméraire. Ce prélat mourut à Gand le 22 août 1473. Il légua de riches dons à l'Église de Tournai. On a de lui une *Chronique de l'Histoire de France*, 1517, 2 vol. in-fol. ; *la Toison d'or*, etc., Paris, 1517, 2 vol. in-fol., ouvrage curieux et fort recherché.

FILLEAU (Jean), d'abord avocat à Poitiers, ensuite conseiller et avocat du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, naquit à Poitiers en 1600. Il est surtout devenu célèbre par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, in-8°, imprimé à Poitiers en 1654 et, y est-il dit, par le commandement de la reine. C'est dans le IIe chapitre de cette relation que se trouve la fameuse anecdote du projet de Bourgfontaine. Selon Filleau un ecclésiastique de mérite passant par Poitiers, et y ayant entendu parler de son zèle pour la bonne doctrine, s'adressa à lui en sa qualité d'avocat du roi, et lui déclara qu'il avait en 1621 assisté à Bourgfontaine, chartreuse près de Villers-Cotterets, à une assemblée composée de six personnes outre lui, dont une seule dans le moment était survivante, mais toutes attachées à la nouvelle doctrine, et que, dans cette conférence, il ne s'était agi de rien moins que de renverser la religion chrétienne pour établir le déisme sur ses débris. Filleau, par discrétion, disent ses partisans, ne déclara point le nom de l'ecclésiastique, et ne désigna les six personnages que par des lettres initiales. Depuis on a nommé l'abbé de Saint-Cyran ; Jansénius, évêque d'Ypres ; Philippe Cospean, évêque de Nantes et ensuite de Lisieux ; Pierre Camus, évêque de Bellay ; Arnauld d'Andilly et Simon Vigor, conseiller au parlement. Pascal, dans sa 16e *Provinciale*, repoussa avec force cette odieuse imputation, et le récit de Filleau passa assez généralement pour une fable. Cependant, environ un siècle après, le P. Sauvage, jésuite lorrain, fit imprimer un ouvrage intitulé : *Réalité du projet de Bourgfontaine démontrée par l'exécution*, Paris, 2 vol. in-12, 1755, et don Clément, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, y répondit par un autre ouvrage aussi en 2 vol. in-12, ayant pour

titre : *la Vérité et l'innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758. Le livre du P. Sauvage fut brûlé par arrêt du parlement du 21 février 1758. Filleau mourut à Poitiers en 1682. Ses autres ouvrages sont : *les Arrêts notables du parlement de Paris*, Paris, 1631, 2 vol. in-fol. ; *les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde, tirées des historiens français*, Poitiers, 1643, in-4° ; *Traité de l'université de Poitiers*, ibid., 1644, in-8°.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers vers 1630, mort à Paris en 1693, avait été chargé d'écrire l'*Histoire de saint Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvrage parut en XV livres, Paris, 1688, in-4°, et produisit dans le public une sensation telle, que l'édition fut enlevée en peu de jours. On a du même auteur : *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, in-12, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, réimprimé dans plusieurs éditions des *Pensées* de Pascal.

FILLEAU DE SAINT-MARTIN, frère cadet du précédent, mort vers 1695, n'est connu que par la traduction de : *Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12. Les nouvelles traductions du chef-d'œuvre de Cervantes n'ont pas fait oublier celle de Saint-Martin, qui a été réimprimée un grand nombre de fois, notamment en 1826, 6 vol. in-8°.

FILLEAU DES BILLETTES (Gille), frère des précédents, membre de l'Académie des sciences, né à Poitiers en 1634, mort le 15 août 1720, a laissé des descriptions d'arts dans le *Recueil* de l'Académie. Son *Éloge* a été fait par Fontenelle.

·**FILLEUL** (Nicolas), poëte français, né à Rouen, vers 1530, fit ses études à Paris avec assez de succès, et se livra ensuite uniquement à son goût pour la littérature. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié : *le Discours*, recueil de sonnets moraux, Rouen, 1560, in-4° ; *Achille*, tragédie, Paris, 1564, in-4°, représentée au collége d'Harcourt en 1563 ; plusieurs autres pièces de théâtre publiées sous ce titre : *les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4°, vol. rare et recherché ; *la Couronne de Henri le Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573.

FILMER (sir Robert), écrivain politique anglais, né au commencement du 17e siècle, et élevé à Cambridge, a publié entre autres ouvrages : l'*Anarchie d'une monarchie limitée et mixte ; Patriarcha*. C'est pour combattre les principes exposés dans cet ouvrage, que le célèbre Sidney a écrit ses *Discours sur le gouvernement*. Filmer mourut vers 1688.

FIMBRIA (Caius-Flavius), partisan fougueux de Marius, tua de sa main le consulaire Lucius César. Après la mort de Marius, ayant été envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius Flaccus, il souleva l'armée contre ce général, le fit périr pour se mettre à sa place, remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et, fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances contre les partisans de Sylla ; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort l'an de Rome 668 (85 ans avant J. C.).

FINCH (Guillaume), voyageur anglais, accompagna en 1607 Guillaume Hawkins, nommé ambassadeur auprès du Grand Mogol pour établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustan, fit plusieurs voyages dans l'intérieur de ce pays, et revint par terre en Angleterre. La relation de son voyage a longtemps été la meilleure que l'on eût sur ces contrées ; il en a été inséré un extrait dans le recueil de *Purchas*, t. Ier ; et l'on trouve dans l'*Histoire des voyages* de Prévost des observations de Finch sur Sierra-Leone.

FINCH (Heneage), comte de Nottingham, né à Londres en 1621, professeur de jurisprudence au collége d'Inner-Temple, fut nommé successivement par Charles II, après la restauration, solliciteur général, *attorney* (procureur général), garde du sceau, lord grand chancelier, chevalier baronnet, baron et comte. Il mourut en 1682, avec la réputation d'un légiste profond et d'un magistrat ferme et intègre. On connaît de lui plusieurs discours prononcés dans le procès des juges de Charles Ier, imprimés dans l'*Exposé exact et impartial de l'accusation, du procès et du jugement de 29 régicides*, etc., 1660, in-4° ; 1679, in-8° ; *Discours aux deux chambres du parlement*, prononcé lorsque Finch était garde du sceau et chancelier.

FINCH (Daniel), comte de Nottingham, fils du précédent, né en 1647, fit partie du conseil d'État qui signa l'ordre pour proclamer roi le duc d'York, mais n'en resta pas moins éloigné de la cour et des affaires pendant tout le cours de ce règne. A l'avénement de Guillaume et de Marie, il accepta le poste de secrétaire d'État, et le conserva jusqu'en 1704, époque à laquelle il donna sa démission. En 1716, il se retira des affaires pour ne plus se livrer qu'à des études théologiques, et il mourut en 1730.

FINCH (Édouard), frère d'Heneage et oncle du précédent, était vicaire de Christ-Church à Londres, fut expulsé par le long parlement, et mourut peu de temps après, le 2 février 1642.

FINCH (Robert), littérateur, né à Londres en 1785, mort à Rome le 16 septembre 1830, servit quelque temps dans l'armée, qu'il quitta pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre et prédicateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. On l'employa dans plusieurs missions diplomatiques ; mais aux affaires politiques il préféra la science, voyagea en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse, et se fixa à Rome. Finch avait fait plusieurs *traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour être publiées, et entrepris la *Biographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. C'était l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*.

FINCH (Robert-Pool), théologien anglais, né en 1723, mort le 18 mai 1803, prébendier de Westminster et recteur de St.-Jean l'Évangéliste a publié : *Considérations sur l'usage et l'abus des serments reçus judiciairement*, 1788, in-8° ; *Défense du sabbat des chrétiens contre l'indifférence sceptique*, etc. 1798 ; des *Sermons* détachés.

FINCH (Thomas), fils du précédent, né en 1757, mort à Londres en mai 1810, jurisconsulte distingué, membre de la Société royale de Londres, fut l'éditeur du recueil intitulé : *Precedents in chancery, being a collection of cases in chancery, from 1689 to 1722*, réimprimé en 1786.

FINCKE (Jean-Paul), savant hambourgeois du milieu du 18e siècle, suivait la carrière de la jurisprudence ;

mais il s'est principalement fait connaître par son zèle pour l'histoire littéraire de sa patrie. On connaît de lui : *Laudes Hamburgi, Epistola gratulatoria*, Leipzig, 1736, in-4°; *Index in collectionem scriptorum rerum Germanicarum*, ibid., 1737, etc., etc.

FINCKE (Daniel), né à Brandebourg en 1705, recteur des écoles de la même ville en 1739, et adjoint au ministère ecclésiastique, y était bibliothécaire de l'église Sainte-Catherine ; il a publié, tant en latin qu'en allemand, plusieurs pièces académiques et opuscules théologiques de peu d'importance. Nous mentionnerons seulement sa *Notice des antiquités et de l'origine de la ville de Brandebourg*, ibid., 1749, in-4°. Il mourut dans sa patrie le 25 octobre 1756.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en 1494, professeur au collége royal de France depuis 1530 jusqu'à sa mort le 6 octobre 1555, a puissamment contribué par ses préceptes et son exemple à répandre le goût des mathématiques, qui jusqu'alors avaient été fort peu cultivées en France. On a de lui 31 ouvrages ou opuscules dont on trouve la liste dans Niceron, tome 38. Il inventa diverses machines qui, de son temps, furent un grand objet de curiosité, entre autres une pendule construite pour le cardinal de Lorraine en 1553, et que l'on voyait encore avant la révolution dans le cabinet de Sainte-Geneviève.

FINÉ DE BRIANVILLE. *Voyez* **BRIANVILLE.**

FINELLI (Julien), sculpteur et architecte, élève de Jean Lorenzo et du célèbre Bernini, né à Carrare en 1602, habitait Naples à l'époque où éclata la révolution dont Mazaniello se fit le chef. Arrêté et condamné à mort comme suspect d'attachement au parti de l'Espagne, il dut la conservation de sa vie au duc de Guise, que les talents dont il avait déjà donné des preuves intéressèrent en sa faveur. Cet artiste mourut à Rome en 1657. Ses ouvrages les plus remarquables sont les deux statues de *saint Pierre* et *saint Paul*, dans la chapelle du Trésor royal à Naples ; et les modèles de *douze lions* en bronze doré pour le roi d'Espagne.

FINESTRES Y MONSALVO (Joseph), célèbre jurisconsulte catalan, né à Barcelone le 11 avril 1688, enseigna le droit, pendant plusieurs années, à Cervera, visita plusieurs colléges et écoles de la province, et y laissa de sages règlements qui furent adoptés et constamment suivis par les jésuites. Quoique la langue grecque fût depuis longtemps considérée comme indispensable pour tous ceux qui se consacraient à la carrière des lettres, on ne pouvait imprimer aucun ouvrage en Catalogne dans cette langue, faute de caractères. Finestres fut le premier qui les y introduisit, et qui contribua aux frais nécessaires. Son profond savoir lui fit donner le surnom du *Covarruvias* catalan. Ces principaux écrits sont : *Exercitationes academicæ XII*, Cervera, 1745, in-4° ; *In Hermogeniani jurisconsulti juris epitomarum libros sex. Commentarius*, ibid., 1757, 2 vol. in-4° ; *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ, vel extant, vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*. Cervera, 1760. Finestres, accablé par l'âge et les infirmités, se retira dans un petit village de Catalogne appelé Montfalca de Mosenmeca, où il mourut le 17 novembre 1770, à l'âge de 82 ans.

FINET (sir John), auteur anglais, issu d'une ancienne famille d'Italie, naquit en 1571 à Soulton, près de Douvres. Il fut en faveur auprès de Jacques Ier. Envoyé en 1614 en France comme chargé d'affaires, il fut créé chevalier l'année suivante. Il fut également en faveur sous Charles Ier, qui le fit, en 1626, maître des cérémonies. On a de lui : *Fineti Philoxenus : Observations choisies touchant la réception et la préséance, le traitement et l'audience, l'étiquette* (punctilios) *et les contestations des ambassadeurs étrangers en Angleterre*, 1656, in-8°, publié par Jacques Howell ; *le Commencement, la durée et la décadence des États*, etc., traduit en anglais du français de René de Lusinge, et imprimé en 1606. Finet mourut en 1641.

FINETTI (le P. Boniface), savant orientaliste, né vers 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique, et consacra tous ses loisirs à l'étude des langues. En 1756 il mit au jour : *Trattato della lingua ebraica e dei sui affini*, Venise, in-8°.

FINI. *Voyez* **FINO.**

FINIGUERRA (Tommaso, et par abréviation Maso), sculpteur et orfévre florentin, du 15e siècle, célèbre par l'invention de l'art d'imprimer des estampes sur des planches de métal gravées en creux, et le plus habile nielleur de son temps, a exécuté une grande partie des bas-reliefs en argent d'un autel de l'église de Saint-Jean-Baptiste de Florence, et laissé un bon nombre de dessins coloriés à l'aquarelle ; la galerie de Florence en possède 56. Le morceau capital de cet artiste est son *Couronnement de la Vierge*, composition de 42 figures, tracée sur une surface de 4 pouces 8 lignes de haut sur 3 pouces 2 lignes de large ; cette estampe se distingue par un dessin noble et correct, par l'intelligence des groupes, l'expression des têtes, la finesse et l'esprit du burin ; elle enrichit le cabinet royal de Paris. On trouvera tous les développements que les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de donner sur l'invention de Finiguerra, dans l'ouvrage intitulé : *Materiali per servire alla storia dell' origine e de progressi della incisione in rame e in legno*, par l'abbé Zanni, Parme, 1802, in-8°, et dans *le Peintre graveur* de M. A. Bartsch, t. XII.

FINK (Henri), *l'aîné*, maître de chapelle d'Alexandre, roi de Pologne, vers l'an 1480, se distingua parmi ses contemporains, comme compositeur et professeur de chant. — FINK (Hermann), *le jeune*, musicien érudit, vivait à Wurtemberg vers 1557. Il publia dans cette ville : *Musique pratique, contenant les exemples des différents signes, proportions et canons, le jugement des tons, et des observations pour chanter avec goût* (*Practica musica*, etc.), 1556, in-4°.

FINK (Frédéric-Auguste de), général allemand, naquit à Strélitz, le 25 novembre 1718, d'une famille de négociants, et se voua dès son enfance à l'étude des sciences militaires. Il entra, en 1735, au service de l'Autriche, et passa ensuite à celui de Russie qu'il quitta vers 1755, afin d'accepter un régiment qui lui avait été offert dans l'armée prussienne. La bravoure dont il fit preuve en maintes occasions et son zèle infatigable pour les intérêts de Frédéric II, lui valurent bientôt le grade de lieutenant général. Au commencement de 1759, lorsque Daun eut levé son camp de Wilsdruff, Frédéric, con-

jecturant que ce général allait prendre ses quartiers d'hiver en Bohême, donna ordre à Fink de se porter à Maxen avec 18 bataillons et 35 escadrons (18,000 hommes), pour lui couper les défilés de ce pays. Fink atteignit sa destination le 13 novembre; mais le général autrichien, dès qu'il eut appris le mouvement d'un corps aussi considérable, posta celui du général Sincère sur les hauteurs de Rainchen, fit camper l'armée des cercles dans les environs du village de Giesbuhel, marcha lui-même avec 30,000 hommes contre Fink, et le cerna complétement le 19 du même mois. Cependant, le lendemain matin, l'arrière-garde de celui-ci, commandée par le général Wunsch, parvint à se faire jour et alla prendre position dans une forêt située à quelques lieues de Maxen. Alors Daun n'hésita pas à en venir aux mains avec Fink; il l'attaqua le même jour, et après un combat très-vif, où les Prussiens eurent environ 3,000 hommes tués et blessés, Fink se vit obligé de signer une capitulation, qui contenait cette clause étrange, que le général Wunsch et ses troupes reviendraient et se constitueraient prisonniers, clause que ce général eut la simplicité d'exécuter à la lettre, de sorte que plus de 14,000 Prussiens posèrent les armes et se rendirent à l'ennemi. Frédéric, indigné de cette honteuse capitulation, fit traduire les deux généraux devant une cour martiale; mais il ordonna bientôt de cesser les poursuites contre Wunsch, parce que celui-ci avait traversé les armes à la main les lignes autrichiennes, et ne s'était rendu qu'en vertu de l'obéissance passive qu'il croyait devoir à son chef. Fink, au contraire, fut jugé suivant la rigueur des lois militaires. La cour le cassa de toutes ses dignités, et le condamna à deux ans de prison dans la forteresse de Spandaw. Après avoir subi son emprisonnement, il entra comme général d'infanterie au service du Danemark, et mourut à Copenhague le 24 février 1766. On a de lui : *Pensées sur des objets militaires*, Berlin, 1788, in-8°.

FINKE ou **FINCK** (Thomas), médecin et astronome, né à Flensbourg dans le Sud-Jutland, le 6 janvier 1561, fit ses premières études sous la direction de son père qui avait été disciple de Mélanchton. A l'âge de 16 ans, il fut envoyé à Strasbourg, où il suivit les cours de l'université, et consacra ensuite une année à visiter les écoles de l'Allemagne. A peine fut-il de retour dans sa patrie, que Henri Randzau l'appela près de lui à Breitenburg. Au bout de quelques mois il se rendit à Bâle, où il fut accueilli des savants. Ce fut à leur sollicitation qu'il se détermina à laisser paraître un *Traité de géométrie* qu'il venait d'achever, et qui eut un succès remarquable. Après avoir passé quelque temps à Bâle, il suivit son projet qui était de voir les villes principales d'Italie. Après une absence de quatre années, il revint à Bâle et y prit ses degrés en médecine en 1587. Il parcourut ensuite le nord de l'Allemagne. Le duc de Sleswig le nomma son médecin en 1589; mais il quitta cet emploi au bout de deux années, pour occuper la chaire de mathématiques et d'éloquence à l'université de Copenhague. Il la remplit jusqu'en 1603, qu'il obtint celle de médecine. Il mourut, le 26 avril 1656. On trouvera la liste de ses ouvrages de médecine dans la *Biblioth. medicor.* de Manget, et celle de ses ouvrages d'astronomie, dans la *Bibliographie* de Lalande.

FINKENSTEIN (Charles-Guillaume FINCK, comte de), homme d'État, né dans la Prusse en 1714, fut l'envoyé du roi Frédéric-Guillaume à Stockholm, de 1735 à 1740, puis en Russie de 1740 à 1748. Nommé par Frédéric II ministre des affaires étrangères, en remplacement du comte Podewils, il conserva cette place pendant 50 ans, et mourut le 3 janvier 1800. Il était depuis 1744 membre de l'académie de Berlin. On a de lui une *Relation de la diète de* 1738, en français : on y trouve l'histoire exacte de toutes les manœuvres qui ont précédé, accompagné et suivi le renversement du système adopté par la Suède depuis plusieurs années. Ce changement politique, à l'avantage de la France, est appelé le triomphe des *chapeaux* sur les *bonnets*.

FINLAY (Jean), né en 1782, à Glascow , a publié, entre autres écrits, un recueil de ses poésies sous le titre de *Wallace, ou le Vallon d'Ellerslie*, et vers 1808, en deux volumes in-8°, des *Ballades écossaises historiques et romantiques, la plupart anciennes*, avec des notes et un glossaire, et précédées de *Remarques sur l'état primitif de la composition des romances en Écosse*. Jean Finlay est mort le 8 décembre 1810.

FINLAYSON (George), chirurgien et voyageur écossais, était né, vers 1790, à Thurso, ville de la côte septentrionale du Caithness, dans le nord du royaume. Ses parents, très-peu aisés, après lui avoir donné la première éducation, l'envoyèrent suivre les cours de médecine à l'université d'Édimbourg. Il avait un frère aîné nommé Donald, qui suivait la même carrière, et augmentait ses faibles ressources en donnant des leçons : il instruisait également son jeune frère. Son assiduité et ses progrès lui valurent d'être placé comme secrétaire auprès du chef du service médical des armées en Écosse, et de continuer ses études plus aisément. Quand elles furent terminées, son protecteur l'envoya remplir l'emploi d'aide-chirurgien d'un régiment. S'étant acquitté de ces fonctions avec non moins de zèle que Donald, comme lui il fut attaché à un régiment. Après la bataille de Waterloo, Donald disparut dans la marche; tout ce que son frère put apprendre, c'est qu'on l'avait vu aller vers une caverne près de Saint-Quentin, et qu'il n'avait pas reparu, on supposa qu'il était tombé sous les coups de soldats ennemis. Le protecteur de George, pour l'arracher à une contrée qui lui rappelait sans cesse sa douleur, le fit envoyer à l'île de Ceylan. Finlayson consacrait tous les moments que ne lui prenaient pas ses fonctions d'aide-chirurgien d'état-major, à des recherches sur l'histoire naturelle. Après quatre années de séjour à Ceylan, il fut nommé aide-chirurgien du 8e régiment de dragons en garnison à Mérat, ville du Bengale, près des monts Himalaya. Son régiment revint en Europe, mais Finlayson resta en Asie, ayant été désigné pour accompagner, comme chirurgien et naturaliste, l'ambassade envoyée par le gouverneur général de l'Inde britannique à Siam et à la Cochinchine. Le 21 novembre 1821, cette légation s'embarqua à Calcutta, et le 20 octobre 1822, elle reprit la route du Bengale. La santé de Finlayson ne put résister aux fatigues que son zèle pour l'histoire naturelle lui fit affronter dans cette campagne qui avait duré treize mois. Il rapportait à Calcutta de magnifiques collections; mais il sentait bien qu'il était dans un état très-précaire, et il

écrivait, le 15 juin 1823, à son protecteur, le docteur Somerville : « J'ai des raisons de craindre une phthisie confirmée. » Il s'embarqua, le mois suivant, avec l'idée que le voyage par mer déciderait de son sort; il ne se trompait pas, il mourut dans la traversée. On a de Finlayson, en anglais : *l'Ambassade à Siam et à Hué, capitale de la Cochinchine, dans les années* 1821-1822, *avec un Mémoire sur l'auteur,* Londres, 1827, in-8°, orné d'une vue de Bankok.

FINNO (Jacob), pasteur à Abo (Finlande), vers la fin du 16e siècle, est auteur de l'ouvrage suivant : *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Sueciæ*, etc., Greifswald, 1582; Rostock, 1625, recherché des bibliographes et des antiquaires.

FINO FINI, un des plus célèbres orientalistes italiens du 15e siècle, né à Ariano, dans la Polésine de Rovigo le 4 octobre 1431, exerça d'abord l'emploi de notaire, fut ensuite premier maître des comptes ou intendant du duc de Ferrare, et travaillait à un ouvrage considérable lorsque la mort l'enleva en 1517, avant qu'il y eût mis la dernière main. Daniel, son fils, a publié ce livre sous le titre suivant : *Fini Hadriani Fini Ferrariensis in Judæos flagellum ex sacris Scripturis excerptum*, Venise, 1538.

FINO (Daniel), fils du précédent, secrétaire et trésorier de la ville de Ferrare, où il était né en 1475, a laissé quelques pièces de vers en latin et en italien.

FINO (Alemanio), historien italien, né à Bergame, mort vers 1586 à Crême, où il occupait une place dans la magistrature, a laissé : *la Istoria di Crema, raccolta dagli annali di Pietro Terni*, Venise, 1566, in-4°, réimprimée à Crême, 1711, in-8°, avec une réponse aux critiques que François Zava avait faites de cette histoire; et *Scelta di uomini usciti da Crema*. On a du même auteur : *la Guerra d'Attila, flagello di Dio*, etc., Venise, 1569, in-12, et une traduction du latin en italien de la *Description de Madère*, par Jules Landi, Plaisance, 1574, in 8°.

FINOT (Raymond), né à Beziers en 1637, prit le doctorat à Montpellier, puis à Paris, où il fut renommé comme excellent praticien. Finot était médecin du prince de Condé (Henri-Jules), et fut, auprès de ce prince, le protecteur du célèbre Hecquet, dont il était l'ami très-dévoué et le conseil. Né avec une constitution très-faible, qui fit incessamment craindre pour sa vie, il la prolongea cependant, par un artifice dont le grand médecin seul possède le secret, jusqu'à l'âge de 72 ans, et mourut à Paris le 28 septembre 1709.

FINOT (Étienne), huissier du village d'Averolles en Bourgogne avant la révolution, fut nommé, à la fin de 1792, député du département de l'Yonne à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Exclu du corps législatif par le sort en 1795, il fut président de l'administration de son département, puis commissaire du Directoire. Ayant perdu cet emploi après le 18 brumaire, il vivait dans l'obscurité lorsque la loi de 1816 obligea les régicides à sortir de France. Finot se réfugia alors en Suisse, mais il ne tarda pas à revenir dans sa patrie, et mourut dans son village d'Averolles en mai 1829.

FINOT (Antoine-Bernard), né en Bourgogne, le 2 décembre 1750, occupa d'abord une place supérieure de finances à Orléans, fut nommé payeur général à Blois, puis conseiller référendaire à la cour des comptes, en 1807, et mourut en 1818. Il avait été élu, en 1812, député de Loir-et-Cher au corps législatif, et continua de siéger à la chambre sous la restauration. Après le second retour du roi, il y fut renvoyé par le département du Mont-Blanc, dont son fils était préfet; mais il cessa d'en faire partie à la fin de 1815, lorsque la Savoie fut restituée à ses anciens maîtres.

FINOTTO (Christophe), religieux somasque, né vers 1570, à Venise, embrassa jeune la vie monastique, et cultiva dans le cloître son goût pour la littérature. Ses vers ont été recueillis sous ce titre : *Parnassi violæ; odarum, disticorum et anagrammatum libri tres*, Venise, 1617, in-8°. Un choix des discours (*Orationes*) de cet écrivain a été publié, Venise, 1647, in-8°. Dans le nombre on distingue celui qui est intitulé : *De laudibus Aristotelis.*

FIOCCO (André-Dominique), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, n'est connu que comme auteur d'un traité : *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, imprimé en 1477 à Milan, petit in-4°, et traduit en italien par Fr. Sansovino, Venise, 1547, in-8°.

FIOCCO (Pierre-Antoine), musicien italien, né à Venise vers 1650, vint se fixer à Bruxelles, et fut maître de musique de l'église de Notre-Dame du Sablon. Il a laissé : *Sacri concerti a una o più voci*, etc., op. 1, Anvers, 1691, in-4°; *Missa e motetti*, etc., Amsterdam, 1693, in-4°.

FIOCCO (Joseph-Hector), fils du précédent, musicien compositeur, né à Bruxelles vers 1680, fut maître de chapelle à Anvers. Il a laissé une sonate, *Adagio e allegro*, pour le clavecin, gravée à Hambourg; et *Motetti a IV voci, con III strumenti*, Amsterdam, 1730.

FIORAVANTI (Léonard), médecin, chirurgien et alchimiste du 16e siècle, naquit à Bologne. En 1548, il se rendit à Palerme, où il exerça sa profession pendant deux années; alors il s'embarqua sur une flotte espagnole pour l'Afrique, revint à Naples en 1556, alla ensuite à Rome, puis à Venise. De retour à Bologne, il y fut proclamé docteur, comte et chevalier. Avec des talents médiocres et une extrême jactance, il s'acquit une réputation brillante, et la conserva jusqu'à sa mort arrivée le 4 septembre 1588. Il se vantait d'avoir recollé des nez tout à fait séparés du visage, d'avoir excisé des rates et opéré une foule d'autres cures merveilleuses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages moins dignes d'un médecin que d'un empirique et qui, cependant, ont été souvent réimprimés et même traduits en langues étrangères. Nous citerons entre autres : *lo Specchio di scienza universale libri III*, Venise, 1564, in-8°; traduit en latin, Francfort, 1525, in-8°, et en français par Gabriel Chapuis, 1584, in-8°; *Del reggimento della peste*, Venise, 1565, in-8°, traduit en allemand, Francfort, 1632, in-8°; *Il compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia ed alchemia*, Venise, 1571, in-8°, traduit en allemand, Darmstadt, 1624, in-8°; *la Fisica, divisa in IV libri*, Venise, 1582, 1603, 1629, in-8°, traduit en allemand, Francfort, 1618, in-8°, etc.

FIORAVANTI (Jérôme), en latin *Floravantius*, jésuite, né à Rome en 1655, fut admis dans la société à l'âge de 17 ans, et chargé d'enseigner la rhétorique et la théologie dans différents colléges. Le pape Urbain VIII le choisit pour son confesseur. Fioravanti mourut à Rome le 9 octobre 1630. On a de lui : *De beatissimâ trinitate libri tres ; primus contrà hæreticos, secundus scholasticos, tertius gentiles*, 1604, 1616, 1618, 1624 ; *Explanatio in nonnulla sacræ Scripturæ loca*, Anvers, Moret ; une *Somme abrégée de la théologie morale*, manuscrite.

FIORAVANTI (Alexandre), prédicateur et docteur en théologie, naquit à Bologne, dans le 16e siècle, entra dans l'ordre des capucins, et mourut vers 1585, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Commentaires sur la Physique d'Aristote*, manuscrits ; *De modo practicandi retiarium mathematicum, eò quod ad retis similitudinem sit expansum*, Venise, 1585, in-4°.

FIORAVANTI ou **FLORAVANTES** (l'abbé Benoit) a été l'éditeur de la collection des monnaies papales, publiées sous ce titre : *Antiqui Romanorum pontificum denarii, à Benedicto XI ad Paulum III, editi à Joanne Vignolio, tertiâ sui parte aucti, et notis illustrati*, Rome, 1734-38, 2 vol. in-4°.

FIORAVANTI (Jacques), noble de Pistoie, s'appliqua aux recherches des antiquités de sa patrie, et mit au jour le résultat de son travail sous ce titre : *Memorie storiche della città di Pistoja*, Lucca, 1758, in-fol.

FIORDIBELLO (Antoine), littérateur, né à Modène vers 1510, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet, ensuite au cardinal Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du cardinal Polus dans la mission dont ce dernier fut chargé, lors de l'avénement de la reine Marie au trône d'Angleterre. A son retour à Rome, Fiordibello fut nommé par le pape évêque d'Avello, royaume de Naples; il se démit de cet évêché au bout de trois ans pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique, et vint mourir à Modène le 23 avril 1567. On a de lui une édition des *Lettres* de Sadolet, Lyon, 1550 ; des *Discours latins* imprimés à différentes époques ; un commentaire : *De vita Jacobi Sadoleti*, et des lettres (*Epistolæ*) recueillies et publiées par l'abbé Costanzi, en un vol., avec la *Vie* de l'auteur. On conserve à la bibliothèque Ambroisienne de Milan un manuscrit autographe de Fiordibello, sous ce titre : *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis*.

FIORE (Agnello del), sculpteur et architecte, vivait au milieu du 15e siècle. Il exécuta en 1469, dans l'église cathédrale de Naples, le *Tombeau* du cardinal Rinaldo Piscicello. En 1473 il termina celui de Jean Cicimello dans l'église de Saint-Laurent. Cet artiste a exécuté encore dans l'église de Saint-Dominique-Majeure de la même ville un autre *Tombeau* qui se trouve placé dans la chapelle de Saint-Thomas d'Aquin.

FIORE (le P. Jean), né en 1622 à Cropani dans la Calabre, embrassa la règle de Saint-François dans l'ordre des capucins, se fit une réputation par son talent pour la chaire, remplit successivement les premiers emplois dans sa province et mourut dans sa ville natale en 1683, laissant en manuscrits des *Sermons*, des *Traités ascétiques*, un *Martyrologe de son ordre*, etc., dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque calabraise*, p. 171. On a imprimé du P. Fiore, *Della Calabria illustrata opera varia istoria*, Naples, 1691, in-fol.

FIORENTINI (François-Marie), écrivain médiocre né à Lucques, cultiva la médecine, la littérature, la théologie et la poésie, et mourut dans sa patrie le 25 janvier 1673. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *De genuino puerorum lacte*, etc., Lucques, 1653, in-8° ; *Memorie della gran contessa Matilda*, ib., 1642, in-4°, ouvrage très-important ; *Hetruscæ pietatis origines, seu de primâ Tusciæ christianitate*, Id., 1701, in-4°.

FIORI (George), jurisconsulte, né à Milan dans le 15e siècle, y professa le droit avec distinction, et mourut vers l'année 1512. Il a écrit en latin l'histoire des guerres qui avaient eu lieu de son temps en Italie et en Allemagne. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois sous le titre suivant : *De bello Italico et rebus Gallorum præclarè gestis libri VI*, Paris, 1613, in-4°.

FIORI (Joseph), né en 1623 à Cefalu en Sicile, fut envoyé à Palerme, où il fit ses premières études avec succès. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence ; mais son goût naturel l'entraînait vers la poésie, et il y consacrait tous ses loisirs. Il étudia cependant les mathématiques, l'astronomie et enfin l'astrologie judiciaire. Ayant cru trouver dans de certains calculs qu'il mourrait à la fleur de son âge, il fut frappé de cette idée au point de devenir malade, retourna à Cefalu et y mourut le 30 novembre 1646. Vincent Auria, son ami, recueillit ses *Poésies italiennes et latines*, et les publia à Venise, 1651, in-12, avec la Vie de l'auteur et des notes. On trouve quelques *canzoni siciliane* de Fiori, dans le 1er volume des *Musæ siculæ*, Palerme, 1647 et 1662, in-12.

FIORILLO (Ignace), né à Naples le 11 mai 1715, fit ses études sous Leo et Durante, devint maître de chapelle à Brunswick en 1754, fut appelé à Cassel en 1762, se retira en 1780 à Fritzler, où il mourut en juin 1787. Il a laissé trois *Te Deum*, un *Requiem*, deux *Miserere*, deux *Magnificat*, l'oratorio d'*Isacco* de Métastase, et quelques opéras *Diana ed Endimione*, *Nitteti*, *Andromeda*, etc.

FIORILLO (Frédéric), fils du précédent, célèbre violoniste, naquit à Brunswick en 1753. Il se livra d'abord à l'étude de la mandoline ; mais il quitta bientôt cet instrument ingrat, pour le violon, et devint un virtuose très-distingué. Après avoir séjourné trois ans en Pologne, il se rendit à Paris en 1783, et obtint beaucoup de succès au concert spirituel, autant par ses compositions que par l'élégance de son jeu. En 1788, il quitta la France pour se fixer à Londres, où il est mort le 5 mai 1819. On a gravé de ce compositeur des sonates, des duos, des trios, des quatuors et des symphonies. Ses quinze études de violon, formant 36 *caprices*, sont les plus estimés de ses ouvrages. Son jeu avait tout le charme qui convient à la musique de chambre.

FIORITO (Augustin), né à Mazzara en Sicile, médecin et professeur de médecine et de philosophie, mort en 1590, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres la *Topographie de Mazzara*.

FIORITO (Augustin), jésuite, né à Mazzara en 1580, fut chargé d'enseigner la langue grecque aux jeunes profès du collége de Palerme, et mourut en 1613. Il avait

recueilli et traduit en latin un grand nombre d'opuscules des Pères grecs, relatifs à l'histoire ecclésiastique de Sicile. Octave Gaëtan en a inséré la plus grande partie dans ses *Sanctorum siculorum vitæ*, Palerme, 1657, 2 vol. in-fol.

FIRENZUOLA (Ange), célèbre littérateur italien, dont les écrits font autorité dans la langue et sont souvent cités dans le grand vocabulaire de la Crusca, né à Florence le 28 septembre 1493, fit une partie de ses études à Pérouse, et se lia dans cette ville avec le fameux Pierre Arétin. Après avoir suivi à Rome la carrière du barreau, il prit l'habit religieux à Vallombreuse, fut successivement pourvu des abbayes de Ste.-Marie de Spolette et de St.-Sauveur de Vajano, et mourut antérieurement à 1548. Il a laissé plusieurs opuscules en prose, tels que les *Discours des animaux*, imitation libre d'un ancien recueil de fables orientales; les *Entretiens d'amour*, avec une *Épître en l'honneur des dames*; 8 *Nouvelles* dans le genre de Boccace; un *Dialogue* galant sur les beautés des dames; une imitation de *l'Ane d'or*, d'Apulée; des *Poésies* diverses dans le genre burlesque et satirique; 2 *Comédies*, etc. : le tout a été recueilli dès 1548. L'édition de Florence, 1763, 4 vol. in-8°, a été reproduite à Milan, 1802, 5 vol. in-8°, dans la *Collection des classiques italiens*. Le *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16, ainsi que le *Discours sur la beauté des dames*, Paris, 1578, in-8°, par Jean Pallet.

FIRMAS PÉRIÈS (le comte de), né à Alais en Languedoc, le 4 août 1770, était sous-lieutenant au régiment de Piémont-infanterie en 1785; il prit part à l'insurrection royaliste du camp de Jalès, fut arrêté le 17 mars 1791 et, de retour à son régiment qui était en Alsace, il défendit, devant le tribunal de Colmar, le général de Roque, commandant d'Huningue, accusé de menées antinationales. Firmas émigra peu de temps après, fut employé à l'état-major du prince de Condé, fit la campagne de 1793, fut blessé à Brestheim, se rendit à la cour de Wurtemberg après le licenciement de l'armée de Condé, et accepta, en 1806, les fonctions de chambellan et de grand maître des cuisines. Rentré en France en 1814, il obtint les grades de maréchal de camp et lieutenant général, fut admis à la retraite le 1er avril 1819, et mourut en Allemagne en 1828. Il a publié : *Observations aux députés de la noblesse sur les objets militaires*, Nîmes, 1789; *le Jeu de stratégie* ou *les Échecs militaires*, Memmingen, 1808, in-8°; Paris, 1816, in-12; *Pasitélégraphie*, Stuttgard, 1811; *Bigamie de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1815; *Réflexions politiques sur le projet d'une constitution pour le royaume de Wurtemberg*, Paris, 1815, etc.

FIRMIAN (Charles, comte de), administrateur du gouvernement général de la Lombardie autrichienne, né en 1718 à Trente, ou, suivant d'autres, à Kromnetz dans le Tyrol, se fit chérir par sa justice et son zèle pour la prospérité publique, protégea les lettres, les sciences et les arts, forma une bibliothèque qui contenait plus de 40,000 vol., et un cabinet des tableaux, de médailles et de gravures qui devint un des plus beaux de ce temps. Il érigea les chaires de sciences et d'arts à l'université de Pavie, enrichit cette célèbre école d'une bibliothèque, d'un jardin botanique, d'un laboratoire de chimie, d'instruments de physique et de cabinets d'histoire naturelle et d'anatomie, et mourut le 20 juin 1782, généralement regretté. Son *Éloge* a été écrit en italien par le comte Jean-Baptiste-Gérard d'Arco, et en latin par Ange-Théodore Villa, professeur à l'université de Pavie.

FIRMIAN (Léopold-Maximilien de), fils du précédent, archevêque de Vienne, né à Trente en 1766, d'abord évêque de Lavaur en 1800, succéda, en 1802, à Hohenwart sur le siége de Vienne, où il mourut, après une longue maladie, le 28 novembre 1831.

FIRMICUS (Maternus-Julius), écrivain latin qui vivait sous les successeurs du grand Constantin, a composé vers l'an 345 un ouvrage très-estimé, intitulé : *Des Erreurs des religions profanes*, imprimé dans le 16e siècle, avec des notes de Jean Wouver. On lui attribue VIII livres *sur l'astronomie*, imprimés pour la première fois par Alde Manuce en 1501, et souvent réimprimés depuis cette époque; mais cet ouvrage lui est contesté par plusieurs critiques.

FIRMILIEN (St.), en latin *Firmilianus*, évêque de Césarée en Cappadoce, au 3e siècle, mort le 23 octobre 269, fut intimement lié avec Origène, contribua beaucoup à détruire le schisme de Novatien, et assista en 264 au concile d'Antioche, tenu à l'occasion de l'erreur de Paul de Samosate.

FIRMIN (St.), disciple de saint Honeste, né à Pampelune au 3e siècle, prêcha l'Évangile à Beauvais, puis à Amiens, dont il est regardé comme le 1er évêque, et où il souffrit le martyre en 287. Sa *Vie*, par un anonyme, a été insérée avec des notes critiques du P. Suyskens, dans le *Recueil* de Bollandus. L'Église célèbre sa fête le 25 septembre.

FIRMIN (St.), *le Confesseur*, fut le 3e évêque d'Amiens. Sa *Vie* se trouve dans le *Recueil* de Bollandus. L'Église célèbre sa fête le 1er septembre.

FIRMIN (St.), 3e ou 4e évêque de Mende, vivait vers la fin du 4e siècle. L'Église célèbre sa fête le 14 janvier.

FIRMIN (St.), 7e évêque de Verdun, né à Toul au 4e siècle, gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut de frayeur lorsque la ville de Verdun, qui s'était révoltée contre Clovis, fut assiégée en 502.

FIRMIN (St.), évêque d'Uzès, né en 509, assista au concile d'Orléans en 541, et au second concile de Paris, en 551, gouverna son Église avec zèle et mourut le 11 octobre 553.

FIRMIN (Thomas), philanthrope anglais, administrateur de l'hôpital St.-Thomas de Southwark, né à Ipswich en 1630, mort le 20 décembre 1697, eut occasion d'exercer particulièrement sa bienfaisance lors de la peste qui ravagea Londres en 1556, et de l'incendie de cette même ville en 1666. Il établit à Ipswich une manufacture de toile en faveur des protestants français chassés de leur patrie, et employa tous ses moyens pour secourir les Irlandais victimes des persécutions du roi Jacques. On lui doit une *Histoire abrégée des unitaires appelés sociniens, en IV lettres*, Londres, 1687, in-12. Il est l'éditeur de l'ouvrage intitulé : *De l'analogie qui se trouve entre les unitaires de l'Église catholique*, Londres, 1697. Sa *Vie* a été publiée en anglais, Londres, 1698, in-8°.

FIRMONT (Henri ESSEX-EDGEWORTH de), vicaire général de l'Église de Paris, né en 1745 au bourg d'Edgeworthtown, fit ses premières études aux jésuites de Toulouse, reçut les ordres, et choisit les fonctions de confesseur. Ses compatriotes qui résidaient à Paris lui ayant offert un évêché s'il voulait retourner en Irlande, il ne l'accepta point. Madame Élisabeth, pendant sa détention au Temple, parla à Louis XVI de l'abbé de Firmont son directeur, qui demeurait à Choisy-le-Roi, sous le nom d'Essex, depuis les événements de septembre 1792. Agréé par le roi, le digne prêtre lui donna jusqu'au moment fatal tous les secours de la religion, et resta à ses côtés sur l'échafaud. L'abbé de Firmont rentra le soir même dans sa retraite à Choisy, et n'en sortit qu'au mois d'avril 1795. En 1796, il passa en Angleterre, et alla remettre à Monsieur, depuis Louis XVIII, qui était en Écosse, les papiers où étaient déposées les dernières paroles de Louis XVI et de Madame Élisabeth. Il rejoignit plus tard Louis XVIII à Blankenbourg, et resta dix ans auprès de lui. A cette époque il saisit avec empressement l'occasion de soulager, ou de consoler des soldats français prisonniers et blessés. Atteint lui-même du mal épidémique qui se déclara parmi eux, il succomba le 22 mai 1807.

FIRMUS ou **FIRMIUS**, né à Séleucie en Syrie, possédait de grands biens en Égypte. Poussé par la mobilité impétueuse des Égyptiens, il s'empara d'Alexandrie, et ensuite se fit proclamer Auguste, pour soutenir le parti de Zénobie, son amie et son alliée, que l'empereur Aurélien avait vaincue. Aurélien marcha contre le rebelle, le battit, emporta d'assaut la forteresse où il s'était retiré, le prit et le fit mettre en croix. Firmus avait d'immenses richesses : il trafiquait avec les Sarrasins, et envoyait dans l'Inde des navires marchands.

FIRMUS MAURUS, un des plus puissants seigneurs de la Mauritanie, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier, vers l'an 370, s'empara de Césarée et souleva les provinces voisines; mais il fut vaincu par Théodose, et, se voyant près de tomber entre les mains de ses ennemis, il se donna la mort vers l'an 372 de J. C.

FIROUZABADI ou **FYROUZABADI**, né à Cazerin (district de Chiraz), l'an de l'hégire 729 (1328-29 de J. C.), voyagea dans l'Asie Mineure et dans l'Inde pour acquérir et perfectionner ses connaissances, et s'attacha surtout à l'étude de l'arabe. S'étant fixé à Zébid à son retour de l'Inde, postérieurement à l'an 790, il y jouit d'une grande faveur auprès d'Ismaïl, fils d'Abbas, souverain de l'Yémen, et remplit les fonctions de cadi supérieur depuis l'an 793 jusqu'à sa mort, arrivée en 817 de l'hégire (2 janvier 1415). Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont le plus connu est un dictionnaire arabe intitulé : *Alkamous almohit*, c'est-à-dire *l'Océan environnant*, et appelé communément *Camous*.

FISCH (Jean-George) naquit à Arau en 1758, et y mourut en 1799. Il étudia la théologie à Berne, et voyagea pendant les années 1786 à 1788 dans les provinces méridionales de la France. Il a donné une relation de ce voyage en 2 vol. in-8°, qui ont paru en 1790. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Berne, et ensuite curé à Arau. Au commencement de la révolution suisse, il résigna sa cure, fut nommé secrétaire-rédacteur du ministère des sciences, et enfin receveur et membre du conseil d'éducation de son canton. Il a donné quelques pamphlets pendant la révolution.

FISCHART (Jean), surnommé *Mentzer*, né dans les premières années du 16e siècle, et mort avant 1597, était docteur en droit, avocat de la chambre impériale de Wetzlar, et bailli de Forbach, près de Saarbrück; mais il est plus connu par ses nombreux écrits, dont quelques-uns sont des traductions, et la plupart du genre burlesque. Il avait composé plus de 37 ouvrages. Tous n'ont pas été imprimés. Fischart fit aussi une traduction libre du 1er livre de Rabelais, intitulé *Gargantua*. Il y a eu 13 éditions de ce livre, et dans chacune le titre et le texte même offrent des variations. Un autre ouvrage offre une imitation du Catalogue des livres de la bibliothèque de St.-Victor, qui est dans Rabelais : celui de Fischart est beaucoup plus étendu.

FISCHBECK (Chrétien-Michel), philologue allemand, recteur de l'école de Langensalza, fut nommé en 1717 professeur de philosophie à Gotha, où il vivait encore en 1725. On ignore l'époque de sa mort; mais elle est antérieure à 1737. Outre une édition de *Cornélius Népos* qu'il donna en 1721, in-8°, et quelques ouvrages de théologie ou de philosophie morale à l'usage des écoles, presque tous en latin, on lui doit : *Vitæ Ephororum longosalissensium*, Langensalza, 1710, in-4° (histoire abrégée de ses prédécesseurs); *Commentatio de præcipuis doctoribus scholæ Arnstadiensis*, ibid., 1710, in-8°; *De eruditis sine pietate*, ibid., in-4°, sans date.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne vers 1650, mort en 1724, a construit la plupart des beaux édifices de la ville de Vienne, entre autres : l'hôtel de la chancellerie de Bohême, le palais du prince Eugène, celui du prince Trantzen, les écuries impériales, l'église de St.-Charles Borromée. On lui reproche d'avoir surchargé quelques parties de ces monuments d'ornements bizarres et de mauvais goût. En récompense de ses travaux, Fischer fut nommé premier architecte de l'Empereur et baron d'Erlach. Il a laissé : *Essai d'une architecture historique, ou Recueil de bâtiments antiques avec des explications en allemand et en français*, Vienne, 1712, in-fol. oblong, 93 planches.

FISCHER (Emmanuel, baron de), fils du précédent, architecte et mécanicien, mort en 1738, dirigea la construction de la plupart des édifices dont son père avait donné les plans, perfectionna les pompes à feu, les appliqua à l'exploitation des mines de Kremnitz et de Schemnitz, et inventa la machine hydraulique qui conduit et fait jouer les eaux dans les jardins du prince de Schwartzemberg.

FISCHER (Jean-André), né le 28 novembre 1667, à Erfurt, étudia pendant plusieurs années la jurisprudence, abandonna, en 1687, le droit pour la médecine, fut reçu docteur le 28 avril 1691, et bientôt après élu médecin-physicien du district d'Eisenach. Rappelé en 1695 à Erfurt, en qualité de professeur extraordinaire de médecine, il obtint en outre la chaire de logique au collége évangélique. Promu, en 1715, à celle de pathologie et de pratique, il se livra tout entier à ce genre d'enseignement et renonça, en 1718, à l'emploi d'instituteur de

logique. Agrégé à la faculté de médecine, il en devint doyen en 1719, et dans le cours de la même année, il fut nommé conseiller et médecin de l'archevêque-électeur de Mayence. Fischer fut frappé d'un accès foudroyant d'apoplexie, le 13 février 1729. Le seul ouvrage de ce professeur est intitulé : *Consilia medica quæ in usum practicum et forensem pro scopo curandi et renunciandi adornata sunt*, Francfort, 1704-1712, 3 vol. in-12.

FISCHER (Daniel), né le 9 novembre 1695, à Kesmark en Hongrie, étudia la médecine à l'université de Wittenberg. Revêtu du doctorat en 1718, il fut nommé bientôt après médecin-physicien de Kesmark, et médecin de l'évêque de Gross-Wardein (Waradin). L'Académie impériale des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres en 1719. Il mourut en 1746. Fischer eut la manie d'inventer, d'attacher son nom à divers remèdes. Tels sont l'élixir antivénérien, la poudre et l'esprit de nitre *bézoardiques*. On a de lui : *Commentationes physicæ de calore atmosphærico non à sole sed à pyrite fervente deducendo*, Bautzen, 1722, in-4°; *De terrâ medicinali Tokayensi à chymicis quibusdam pro solari habitâ*, Breslau, 1732, in-4°; *De remedio rusticano variolas per balneum primò aquæ dulcis, post verò seri lactis feliciter curandi*, Erfurt, 1745, in-4°, etc.

FISCHER (Jean-Chrétien), savant philologue allemand, né en 1712 à Schleben, dans la principauté d'Altenbourg, professeur adjoint de philosophie à l'université d'Iéna, puis libraire et conseiller du duc de Saxe-Weimar, mort le 21 mars 1793, a publié entre autres ouvrages : *De insignibus bonarum litterarum sæculi XIV, usque ad initium sæculi XVI, in Italiâ instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4°; *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum sæculi XV in Italiâ instauratore*, ibid., 1739, in-4°. Il a donné quelques traductions en allemand et quelques éditions estimées, dont une de l'*Introd. in notitiâ rei litter.*, de B. G. Struvius, avec des remarques et additions, Francfort, 1755, in-4°.

FISCHER (Joseph-Emmanuel, baron de), bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, est auteur de la *Dilucida repræsentatio magnificæ et sumptuosæ bibliothecæ cæsareæ*, Vienne, 1731, in-fol.; la 1re partie seulement a vu le jour: on la regarde comme un chef-d'œuvre typographique.

FISCHER (Jacques-Benjamin), naturaliste livonien, élève de Linné, directeur de la maison des Orphelins de Riga, où il naquit en 1730, et mourut le 6 juin 1793, a écrit en allemand : *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipzig, 1778, in-8°; 2e édition corrigée et augmentée, Kœnigsberg, 1791, grand in-8°.

FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg, vers la fin du 17e siècle, y fut nommé professeur de philosophie en 1715; mais son zèle à soutenir la doctrine de Wolf, dont il avait puisé les principes à l'université de Halle, l'entraîna dans la persécution qu'essuya cette philosophie dans les États de Prusse, et en 1725 un ordre du roi le bannit de la ville et du royaume. Il obtint cependant la permission d'enseigner à Dantzig; ayant ensuite fait quelques voyages en Italie, en France et en Angleterre, on lui permit, en 1736, de revenir à Kœnigsberg, où il mourut le 15 décembre 1751. On a de lui : *Premiers fondements d'une Histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714, in-4°; *De lapidibus in agro prussico sine præjudicio contemplandis*, ibid., 1715, in-4° de 32 pages; *Quæstio philosophica : an spiritus sint in loco?* ibid., 1723, in-4°.

FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à Pétersbourg, et membre de l'Académie impériale de la même ville, était né en 1697 à Essling en Souabe. Il fut du nombre des savants envoyés en 1739, par la cour de Russie, pour faire des observations dans la Sibérie, et jusqu'au Kamtschatka, d'où il ne revint qu'en 1747. De retour dans la capitale, il se livra aux travaux académiques et à la composition de ses ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 24 septembre 1771. On connaît de lui : *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays, jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°; *Sur l'origine, la langue*, etc., *des Moldaves*, dans le Calendrier historique de Pétersbourg, année 1770; *Sur l'origine des Américains*, ibid., année 1771; ces trois ouvrages sont en allemand; *Quæstiones Petropolitanæ*, Gœttingue, 1770, in-8° de 119 pages.

FISCHER (Jean-Bernard), né le 28 juillet 1685, à Lubeck, étudia la médecine aux écoles de Halle, d'Iéna, de Leyde et d'Amsterdam, alla exercer sa profession à Riga, et fut nommé, en 1755, second médecin-physicien de cette ville. L'impératrice Anne de Russie le choisit en 1734, pour son médecin, et le créa archiâtre de l'empire. Quand Élisabeth monta sur le trône de Russie, elle confia le département médical à l'Estocq. Fischer se retira à Hinterbergen, près de Riga, où il termina sa carrière le 8 juillet 1772. On a de lui : *Économie rurale livonienne*, Halle, 1753, in-8°; *De senio ejusque gradibus et morbis*, Erford, 1754, in-8°; *De febre miliari purpurâ albâ dictâ*, Riga, 1767, in-8°.

FISCHER (Jean-Frédéric), savant littérateur, né le 10 octobre 1726 à Cobourg, mort le 11 octobre 1799 à Leipzig, où il professa les belles-lettres depuis 1762, a laissé un très-grand nombre d'ouvrages dont on trouvera la liste complète, avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de M. Kuinol, imprimée à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecque de Weller, 1798-1801. On doit à ce célèbre professeur des éditions estimées de plusieurs auteurs classiques : les principales sont les suivantes : *Théophraste*, 1763; *Platon*, 1783; *Eschine le socratique*, 1788; *Paléphatus*, 1789; *Anacréon*, 1793, etc.

FISCHER (Jean-Frédéric), jurisconsulte, n'est connu que par une savante et curieuse dissertation sur l'état civil des juifs en général, et surtout d'Alsace : *Comment. de statu et jurisdict. Judæor., secundum leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg, 1763, in-4° de 115 pages.

FISCHER (Jean-Godefroi), médecin aulique et physicien de la ville de Stade, mort en 1767, est auteur d'une dissertation intitulée *Commentar. de vermibus in corpore humano, et anthelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8°.

FISCHER (Gottlob-Nathanael), savant philologue et journaliste saxon, né à Graba, près de Saalfeld, le 12 janvier 1748, était en 1769, professeur au *Pædagogium* de Halle, fut fait, en 1775, recteur de l'école de Saint-Martin, à Halberstadt, et y mourut le 20 mars

1800. Outre les *feuilles d'Halberstadt,* journal hebdomadaire écrit en allemand, dont il fut le principal rédacteur depuis 1785 jusqu'à sa mort, il donna en société avec A. Riem, le journal de Berlin *für Aufklærung,* etc., de 1788 à 1790, et fournit un très-grand nombre d'articles au *Teutsche Monatschrift*, de 1790 à 1795. Parmi ses autres ouvrages nous indiquerons seulement : *Extraits de Molière*, Halberstadt, 1778, in-8°, *Histoire de l'école capitulaire* (Domschule), d'Halberstadt, ibid., 1791, in-8°, en allemand ; *Feuilles volantes pour les Amis de la tolérance,* Dessau, 1783 et 1784, in-8°, ouvrage périodique, en allemand, dont il paraissait quatre numéros par an ; *Florilegium latinum anni* 1786, Leipzig, 1785, in-8°. Il a aussi été l'éditeur des poésies latines de Gleim, Halberstadt, 1783, in-8°.

FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), né à Stuttgard en 1750, fut, après divers voyages, employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. A la fin de l'année suivante, il fut nommé professeur de droit des gens, et des fiefs de l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire en 1780 ; il mourut le 20 septembre 1797. Meusel donne la liste de ses ouvrages, au nombre de 35, presque tous en allemand. Voici les principaux : *De primâ expeditione Attilæ in Gallias*, etc., etc., Leipzig, 1780 et 1792, 2 parties in-4° ; *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum Germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum collectio,* Halle, 1781-82, 2 parties in-4° ; *Littérature du droit Germanique*, Leipzig, 1782, in-8° ; *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaies*, etc., *et du luxe de l'Allemagne,* Hanovre, 1785-92, 4 parties in-4° ; *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse,* Halle, 1787, 2 vol. in-8°.

FISCHER (E.-Gotthelf), docteur et chimiste allemand, connu en France par un excellent *Traité de physique,* mort en 1831, professa les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Vermium intestinalium brevis expositio,* 1786, 1788 ; *Sur les formes de l'os intermaxillaire,* Leipzig, 1800, in-8° ; *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux,* 1798, in-8° ; *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine,* insérées dans la *Gazette de santé,* octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire ; *Physique mécanique,* traduit par Mme Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8°, 4° édition, 1829. Millin a donné une *Notice* détaillée des ouvrages de Fischer.

FISCHER (Jean-Léonard), médecin allemand, né à Culmbach, le 19 mai 1760, termina ses études à l'université de Leipzig, où, en 1786, il fut nommé prosecteur d'anatomie, et où, trois ans plus tard, il obtint à la fois une chaire de professeur extraordinaire et le titre de docteur. En 1795, il passa de Leipzig à Kiel comme professeur titulaire de chirurgie et d'académie ; et dès lors, se fixant dans les possessions danoises, il se vit successivement nommer médecin en chef avec rang de conseiller de justice en 1802, directeur de la maison de santé de l'académie la même année, conseiller d'État en 1810, et chevalier de l'ordre de Danebrog en 1811. Il mourut le 8 mars 1833. On lui doit : des Suppléments à l'Elminthologie de Werner ; *Des marques de ladrerie dans la chair de porc* (dans le *Magasin allemand des connaissances utiles,* première année, 1788 ; *Tæniæ hydatigenæ in plexu choroideo nuper inventæ historia,* Leipzig, 1789 ; *Instruction pour la pratique de la dissection d'après l'Anatomical instructor de Thom. Pole,* Leipzig, 1791, 13 planches ; *Préparation des organes des sens et des organes intestinaux,* 1793, 6 planches ; *Nevrologiæ generalis tractatus, descriptio anatomica nervorum lumbalium, sacralium et extremitatum inferiorum,* Leipzig, 1791, 4 planches ; *Præfatio ad G. F. Seidel, index Musei anatomici Kiliensis,* Kiel, 1818.

FISCHER (Jean-Charles), né à Altstædt dans le grand-duché de Saxe-Weimar, le 5 décembre 1760, fut nommé successivement professeur extraordinaire de mathématiques à l'université d'Iéna (1793) ; professeur de mathématiques au gymnase supérieur de Dortmund (1807) ; professeur ordinaire de mathématiques, puis d'astronomie à l'université de Greifswalde. Les écoles allemandes lui doivent un grand nombre d'ouvrages élémentaires, dont la réunion forme un corps complet d'enseignement des sciences exactes. Ce sont : *Éléments d'arithmétique,* Iéna, 1789 ; *Introduction à toutes les sciences du calcul*, ibid., 1791 ; *Éléments des mathématiques pures*, ibid., 1792 ; *Éléments des sciences mécaniques*, ibid., 1793 ; *Éléments des sciences optiques et astronomiques,* ibid., 1794 ; *Éléments de géométrie transcendante,* ibid., 1796 ; *Éléments de physique,* ibid., 1797 ; *Dictionnaire de physique*, ibid., 1798 ; 1825, 8 vol. ; *Histoire de la physique depuis la renaissance des arts,* etc., ibid., 1801 ; 1806, 7 vol. ; *Traité des engrais,* ibid., 1803 ; *Principes de l'art agronomique,* ibid., 1806 ; *Cours complet de mathématiques,* Leipzig, 1807, 2 vol. ; *Éléments d'histoire naturelle,* Schwelm, 1811 ; *Premiers principes de mathématiques pures*, Dortmund, 1809 ; *Premiers principes du calcul différentiel, du calcul intégral et du calcul des variations*, Elberfeld, 1810 ; *Mathématiques pures élémentaires,* Leipzig, 1820. Fischer mourut à Greifswalde, le 22 mai 1833.

FISCHER (Gotthelf-Auguste), savant saxon, naquit, le 28 avril 1763, au village d'Okrylla, non loin de Meissen, s'enrôla dans l'armée saxonne comme artilleur en 1779, pendant la guerre de la succession de Bavière. Au bout de quelques semaines, il fut nommé sous-officier, puis admis comme élève gratuit à l'école spéciale d'artillerie. Il abandonna la carrière des armes en 1794, et s'accommoda d'une chaire de mathématiques dans l'école des pages de l'électeur de Saxe à Dresde. De cet établissement il passa, en 1815, à l'école des cadets du royaume de Saxe, et, en 1818, à l'académie des arts et métiers ; mais il résilia la première de ces deux places pour professer (1828) à l'école polytechnique récemment créée en Saxe. Sa mort eut lieu le 8 février 1832. On a de lui : *Recueil des principaux problèmes de calcul qui s'offrent dans l'aménagement forestier,* Pyrna, 1805 ; 3° édition, Dresde, 1813 ; *l'Art de faire les calculs de tête à propos de toute espèce d'objets, militaires, physiques,* etc., Dresde, 1808 ; *Introduction à la partie pratique de l'art*

de projeter les principaux linéaments du réseau cartographique, ibid., 1809; *Manuel des premiers éléments de l'arithmétique et de l'algèbre*, ibid., 1815; 2e édition, 1823 (pour l'algèbre) et 1826 (pour l'arithmétique); *Manuel des premiers éléments de géométrie*, Dresde, 1818; *Manuel de trigonométrie tant rectiligne que sphérique*, Leipzig, 1819; *Éléments de statistique et de dynamique*, Dresde, 1822; *Éléments d'hydrostatique et d'hydraulique*, ibid., 1824; *Géométrie de construction*, ibid., 1825; *Géométrie des courbes*, ibid., 1828.

FISCHER (Chrétien-Auguste), savant allemand, né à Leipzig, le 29 août 1771, étudia, de 1788 à 1792, dans l'université de sa ville natale, termina son éducation par un voyage en Suisse et dans une partie de la France. De retour dans sa patrie, il y devint, en 1795, gouverneur d'un jeune noble des environs de Leipzig, mais il n'y resta que peu de temps et partit pour Riga. Il entra dans une maison de commerce, puis se mit à donner des leçons de tenue de livres. Ayant ainsi atteint la fin de l'année 1796, il se mit en route avec des commissions pour l'ouest de l'Europe, mais partout il trouva les chances peu favorables, et revint en Allemagne. Établi à Dresde, il y vécut d'abord sans emploi, se fit recevoir en 1803 maître ès philosophie, et, l'année suivante, fut nommé membre du conseil de légation du duc de Saxe-Meiningen. Après avoir fait un nouveau voyage en France (de 1803 à 1806), il fixa son séjour à Heidelberg. Il ne quitta cette ville que pour se rendre à Wurtzbourg, où, grâce à la protection du comte de Thurheim, il était pourvu d'une chaire. Cette place lui devint désagréable quand, par suite de la paix de Presbourg, Wurtzbourg passa sous la domination de l'ex-grand-duc de Toscane. Le mécontentement le jeta dans le système des opposants à Napoléon; et c'est sous l'influence de cette mauvaise humeur qu'il mit au jour, à la fin de 1807, le *Recueil de discours, proclamations, lettres d'apparat*, etc., *émanés du gouvernement français*. Cette compilation fit du bruit en Allemagne; et l'année suivante Fischer fut chargé de la rédaction de la *Gazette politique de Wurtzbourg*. Peu de temps après, Fischer privé de sa place, se crut autorisé par sa destitution à parler contre l'ultramontanisme du grand-duc. Il reçut alors, sans l'avoir demandée, la permission, c'est-à-dire, l'invitation d'aller fixer son séjour ailleurs qu'à Wurtzbourg (1810). Quand le congrès de Vienne eut rendu Wurtzbourg à la Bavière, il s'empressa de composer un prologue mélodramique qui fut débité lors de l'arrivée de la cour bavaroise à Wurtzbourg. Cette manifestation de ses sentiments lui valut la permission d'ouvrir un collége pour y former des élèves à l'art oratoire et pour y faire des lectures historiques. Mais un professeur de l'université s'avisa de le jalouser, et, appuyé d'un homme puissant, il déposa une dénonciation contre son enseignement. Il résulta de là un débat dans lequel Fischer eut le dessous, ce qui le força de discontinuer ses leçons. Il publia sous le pseudonyme de Félix de Frohlichsheim, une apologie de sa conduite et une satire de celle de ses ennemis, intitulée: *Excursion de Francfort-sur-le-Mein à Munich*. Un ministre bavarois, Lerchenfeld, était violemment attaqué dans ce factum; il s'en vengea en traduisant l'auteur devant une commission qui le condamna à 7 ans d'emprisonnement dans un fort. Cependant la durée de sa détention fut abrégée, mais il dut quitter la Bavière. Il vint alors résider à Mayence; mais il ne survécut que peu d'années à son élargissement, et mourut le 14 avril 1829. On a de Fischer beaucoup d'ouvrages; en partie sous des pseudonymes. Les principaux sont: *Léopold II*, Leipzig, 1792; *les Constitutions*, ou *France et Angleterre*, ibid., 1792; *l'Esprit de Hume*, ibid., 1795; *les Rois qui ont été fous*, Kœnigsberg, 1797; 2e édition, sous le titre de: *Biographie des rois malheureux*, ibid., 1800; *Voyage d'Amsterdam par Madrid et Cadix à Gênes en* 1797 *et* 1798, Berlin, 1799; 2e édition, 1801; *Doute politique de Hume*, Leipzig, 1799; *Écrits érotiques*, ibid., 2 vol., 1800; 2e édition, 1807; 3e, 1817; *Collection générale complète de toutes les pièces officielles et secrètes qui peuvent servir à l'histoire diplomatique de la France depuis* 1792 *jusqu'à* 1810, Tubingue, 1810 et 1811, 2 vol., etc.

FISCHERSTROEM (Jean), secrétaire de la Société patriotique de Stockholm, et membre de l'Académie des sciences de cette ville, avait entrepris un *Dictionnaire économique*, embrassant l'agriculture, les fabriques, le commerce; mais il n'en publia que trois volumes. Cet ouvrage a été continué par le naturaliste Ol. Swartz, et quelques autres. Peu avant sa mort, Fischerstroem donna, sous la forme de voyage, un *Essai d'une description du Mœlar*, Stockholm, 1785, in-12, en suédois.

FISEN (Barthélemi) né à Liége en 1591, fit ses humanités chez les jésuites de cette ville et entra dans leur compagnie en 1610. Il régenta pendant six ans les basses classes de la rhétorique, fut recteur des colléges d'Hesdin, de Dinant et de Lille, et mourut le 26 juin 1649. Il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de son pays. Ses ouvrages sont: *Origo prima festi corporis Christi*, Liége, 1628; *Historia ecclesiæ Leodiensis*, ibid., 1642, 1696; *Flores ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647.

FISEN (Englebert), peintre, né à Liége en 1655, fut élève de Bertholet Flémalle, voyagea en Italie et mourut à Liége en 1733. On cite de lui: *le Christ en croix, avec la Vierge, saint Jean et la Madelaine*, à Liége, et une *Descente de croix*.

FISHER (Jean), évêque de Rochester, né à Beverley dans le comté d'York, en 1459, fit ses études à Cambridge, et y prit le bonnet de docteur. La comtesse de Richemont, Marguerite, mère de Henri VII, le choisit pour son confesseur. Il se servit du crédit qu'il avait sur l'esprit de cette princesse, pour lui faire faire des établissements qui tournassent au profit de la religion et des lettres. C'est à sa sollicitation que Marguerite fonda le collége de *Christ*, dans l'université de Cambridge, et qu'elle fit venir à grands frais les meilleurs professeurs en tout genre. Fisher fut élu chancelier de cette université. Henri VII, en 1504, le nomma évêque de Rochester; ce prince avait de l'affection pour lui, mais elle se refroidit lorsqu'il le vit opposé à son divorce, et prenant avec chaleur le parti de Catherine d'Aragon; il le fit d'abord condamner à la perte de ses biens, et à l'emprisonnement *durant le bon plaisir du roi*, comme coupable de haute trahison, pour n'avoir pas révélé les prédictions d'Élisabeth Barton. Fisher ne recouvra sa liberté qu'en payant 300 livres sterling. Il ne montra pas moins de courage, et indisposa plus encore Henri en refusant de

reconnaître sa suprématie spirituelle. Ce prince le fit arrêter en 1534, et mettre à la Tour. Il y passa un an. Paul III voulut le dédommager par une marque éclatante d'estime, et le créa cardinal ; cette faveur ne fit qu'aggraver le sort de Fisher, et hâter sa perte. Le roi défendit que le *chapeau* entrât dans ses États, et en outre il fit faire le procès à Fisher. Condamné au supplice des criminels de lèse-majesté, le 17 juin 1535, Fisher fut décapité le 22 du même mois. Ses principaux ouvrages, imprimés à part dans le temps, ont été recueillis en 1 vol. in-fol., Wurtzbourg, 1597.

FISHER (Marie), Anglaise, fanatique de la secte des quakers, au 17e siècle, conçut l'insensé projet d'aller à Constantinople porter au commandeur des croyants des paroles de vérité. Sans être arrêtée par les difficultés d'un voyage long et pénible, elle traverse l'Italie, seule, à pied, puis s'embarque pour Smyrne sur un vaisseau de sa nation. Son projet fut découvert par le consul de cette ville, qui la fit conduire à Venise. Marie dirige alors sa route par terre, parcourt sans crainte, et qui plus est sans accident, la Macédoine, la Grèce, la Romanie, et arrive enfin à la cour de Mahomet IV, prince d'une humeur peu traitable. Heureusement pour elle, il la prit pour une folle, et cette espèce de gens étant sacrée aux yeux des Turcs, il se contenta de la renvoyer en Angleterre. On peut consulter sur cette femme l'*Histoire du Fanatisme*, par le P. Catrou, livre III.

FISSIRAGA (Antoine), seigneur de Lodi au commencement du 14e siècle. La famille Fissiraga, l'une des plus distinguées dans la noblesse de Lodi, avait été pendant tout le 13e siècle à la tête du parti guelfe, tandis que les Vestarini dirigeaient le parti gibelin. Antoine Fissiraga profita de ce crédit héréditaire pour se rendre souverain de Lodi. Il fit avec succès en 1302 la guerre à Mathieu Visconti, et fut en 1310 confirmé dans sa souveraineté par l'empereur Henri VII. Mais s'étant ensuite allié aux ennemis de ce monarque, il fut vaincu, fait prisonnier, et mourut dans la captivité.

FISZER (Stanislas), général de division des armées polonaises, naquit dans la Grande-Pologne vers 1755, embrassa de bonne heure la carrière militaire, et mérita d'être distingué particulièrement par le général Kosciusko, dont il fut aide de camp dans la campagne de 1792. En 1793, il se trouvait avec le rang de capitaine, dans la division du général Byszewski. Après le funeste résultat des efforts des patriotes en 1794, Fiszer s'empressa de rejoindre en Italie les légions polonaises, commandées par les généraux Dombrowski et Kniaziewikz. Élevé au rang de général de brigade, il rentra en 1806 dans sa patrie. Comme chef inspecteur de l'infanterie, il prit une part très-active à l'organisation de l'armée polonaise du grand-duché de Varsovie, et à l'époque de l'envahissement de ce duché par les Autrichiens en 1809. En 1812, il remplit les fonctions de chef d'état-major du 5e corps d'armée, commandée par le prince Joseph Poniatowski, se signala aux batailles de Smolensk, de Borodino ou de la Moskowa, et succomba en 1812, au champ de bataille de Voronovo près de Rojestro. Il a publié en polonais un extrait de l'ouvrage de l'illustre Carnot : *Sur la défense des places*, Varsovie, 1811.

FISZER (Mme), épouse du précédent, célèbre par son patriotisme, morte à Dresde en 1825, a laissé en manuscrit la *Vie de Kosciusko*. Lors du séjour de Mme Fiszer à Paris, Kosciusko aimait à passer ses soirées dans sa maison, rendez-vous des Polonais de distinction.

FITCH (Ralph), voyageur anglais du 16e siècle, passa huit années à parcourir l'Orient, et, de retour à Londres, donna une relation de son voyage qui a été insérée dans le tome II d'Hackluyt, et dans le tome II de Purchas, sous ce titre : *Voyage à Ormus, puis à Goa, dans les Indes orientales*, etc., *commencé l'an* 1583 *et terminé l'an* 1591. Cette relation est exacte et très-intéressante : la plupart des choses que Fitch raconte ont été confirmées par des voyages plus modernes.

FI-TI. Ce nom, qui signifie *prince déposé*, est commun à plusieurs empereurs de la Chine ; mais on le donne particulièrement à Licou-tse-nie, 5e empereur de la première dynastie des Song, tyran farouche qui égorgea son ancien précepteur, ses ministres, leurs enfants et leurs frères, les princes du sang, en un mot, tous les hommes qui par leur réputation de sagesse et de vertu lui étaient devenus suspects. Un eunuque du palais délivra la Chine de ce monstre, l'an 464. Fi-ti avait à peine régné une année.

FITZ-GERALD (Gérard), né à Limerick en Irlande, étudia la médecine à l'université de Montpellier, où il obtint le doctorat, en 1719. Nommé professeur en survivance, en 1726, il devint titulaire à la mort de Pierre Chirac, au mois de mars 1732, et termina lui-même sa carrière, en 1748. Il publia, pendant le cours de son professorat, quelques dissertations estimées : *De naturali catameniorum fluxu*, 1731 ; *De tumoribus tunicatis*, 1733 ; *De visu*, 1741 ; *De carie ossium*, 1742. Les leçons qu'il avait dictées sur les maladies des femmes furent recueillies et mises au jour, en 1754, sous ce titre : *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus*, Paris, in-12, traduit en français, et imprimé à Avignon, sous la date de Paris, 1758, in-12.

FITZ-GERALD (Guillaume-Thomas), littérateur, né vers 1759, reçut la première éducation à Greenwich, puis fut envoyé à Paris où il entra au collége de Navarre. De retour dans son pays natal, il obtint un emploi dans les vivres de la marine à Portsmouth, fut promu par degrés à des postes plus élevés, se retira avec une pension, et mourut à Paddington le 9 juillet 1829. Il a publié un volume de *poésies* en 1801 ; *la Tombe de Nelson*, poëme, 1806 ; *les Pleurs de l'Hibernie séchés par l'Union*, 1802.

FITZ-GERALD (lord Édouard), né au château de Carton près de Dublin le 15 octobre 1763, était fils du comte de Kildare, premier duc de Leinster, et petit-neveu, par sa mère, du célèbre Fox. Il embrassa fort jeune la carrière des armes, et parvint bientôt au grade de major d'un régiment d'infanterie, à la tête duquel il fit avec la plus grande distinction la guerre d'Amérique. Il vint en France peu avant la révolution, et s'y prit d'une vive passion pour la belle Paméla, élève de Mme de Genlis. Il l'épousa à Tournai et l'emmena en Irlande. De retour dans sa patrie, lord Edward Fitz-Gerald la trouva en proie aux dissensions intestines, et partagée en deux partis également violents et acharnés l'un contre l'autre ; il prit parti pour les opprimés contre les oppresseurs, et devint l'idole du peuple. Les Irlandais, fatigués du joug anglais et séduits par l'exemple de la France, s'organisèrent sous

le nom d'*Irlandais unis*. Des comités furent formés dans tous les comtés, et un directoire central à Dublin donnait l'impulsion aux mécontents. Lord Fitz-Gerald fut regardé par eux comme le généralissime des Irlandais unis. Cependant le gouvernement anglais conçut des soupçons. L'ordre fut donné d'arrêter Fitz-Gerald, mais il se cacha. La police anglaise ayant appris qu'un individu avec lequel Fitz-Gerald était étroitement lié, et en qui il avait la plus entière confiance, venait d'arriver à Dublin, le fit suivre, et découvrit bientôt qu'il se rendait fréquemment dans une maison de la rue Thomas, occupée par un marchand nommé Murphi. On investit la maison pendant que les majors de place Sirr et Swan, accompagnés du capitaine Ryan, forcèrent les portes, et pénétrèrent dans la chambre où Fitz-Gerald se trouvait seul et se promenait tranquillement. Swan et Ryan se jetèrent à l'improviste sur lui; mais il se défendit en brave, perça l'un d'eux d'un coup de poignard, l'étendit à ses pieds, et blessa dangereusement l'autre dans le bas-ventre; mais tandis qu'il luttait corps à corps avec ce dernier, Sirr, qui s'était caché derrière la porte, lui tira d'une main tremblante un coup de pistolet qui lui traversa la poitrine. La garde de l'hôtel des Invalides arriva en ce moment, et porta le malheureux Fitz-Gerald, baigné dans son sang, à la prison de Newgate, où il expira peu de jours après, le 4 juin 1794. Th. Moore a écrit la *Vie et la mort de lord Édouard Fitz-Gérald,* Londres, 1829, 2 vol. in-8°.

FITZ-GÉRALD (lady) fut élève de Mme de Genlis, qui l'a tour à tour célébrée et calomniée sous le nom de Paméla. Chargée, en 1782, de l'éducation des enfants du duc d'Orléans, avec le titre singulier de gouverneur, Mme de Genlis, voulant leur rendre familier l'usage des langues étrangères, le duc de Chartres fit venir d'Angleterre une petite fille : ce fut Paméla, qui portait le nom de Nancy. Élevée avec les princes et princesses comme une sœur, elle montra bientôt autant de talents que de grâces et de beauté. Dans un voyage qu'elle fit en Angleterre avec Mademoiselle d'Orléans, depuis Madame Adélaïde, elle produisit une vive impression sur lord Fitz-Gérald, qui ne tarda pas à l'épouser. Elle partagea ses dangers sous le ministère de Pitt, et ne dut son salut qu'au prince d'Esterhazy, qui, la cachant à fond de cale de son paquebot, la conduisit à Hambourg. Dès lors sa vie ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Épouse du négociant Pitcairn, elle divorça pour reprendre le nom de son premier mari. Revenue, en 1812, à Paris, elle vécut dans la retraite à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez Auber, père du célèbre compositeur : elle se retira ensuite à Montauban, où elle demeura ignorée. La révolution de 1830, ayant donné un trône à son ancien condisciple, la rappela à Paris. Il paraît que Louis-Philippe n'avait pas cessé de lui faire une pension; mais il ne voulut pas la voir; elle mourut d'une rougeole, dans l'isolement, en novembre 1831.

FITZ-HERBERT (Anthony), un des plus célèbres jurisconsultes anglais de son temps, né à Norbury, comté de Derby, sous le règne de Henri VII, fut créé chevalier en 1516, nommé un des juges des plaids communs en 1523, et mourut le 27 mai 1538, après avoir fait jurer à ses enfants de ne jamais se rendre possesseurs de biens ecclésiastiques. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Recueil de décisions judiciaires*, très-estimé, 1519, 1577, etc.; *l'Office et autorité des juges de paix*, etc., Londres, 1538, in-12; *l'Office des shérifs baillis de franchises*, etc., ibid., 1538, in-4°; *De la diversité des cours*, etc., 1529; *De l'arpentage des terres*, 1539; *le Livre de l'agriculture*, 1534.

FITZ-HERBERT (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils du précédent, né en Irlande en 1550, abandonna volontairement sa patrie vers 1572 pour cause de religion, et mourut à Rome en 1612, retiré dans la famille du cardinal Guillaume Alan. On a de lui: *Oxoniensis in Angliâ acad. descriptio*, Rome, 1602; *De antiq. et continual. cathol. relig. in Angliâ*, ibid., 1608; *Vitæ card. Alani epitome*, ibid., 1608, in-8°; et une traduction latine du *Galateo* de J. della Casa, ibid., 1595, in-8°, avec le texte italien.

FITZ-HERBERT (Thomas), cousin du précédent et petit-fils d'Anthony, né dans le Stafford en 1552, fut également forcé de quitter sa patrie par suite des persécutions, passa en France, de là en Espagne, puis enfin en Italie, entra dans la société des jésuites en 1614, fut envoyé à Bruxelles pour y présider la mission, y demeura deux ans, et retourna à Rome où il mourut en 1640, recteur du collége anglais de cette ville. Il a publié: *Traité concernant la politique et la religion,* Douai, 1606, in-4°; une 3e partie fut imprimée à Londres 1652; un autre *Traité* sur ce sujet de Machiavel : *An sit utilitas in scelere? vel de infelicitate principis Machiavellani*, Rome, 1610, in-8°; et quelques autres ouvrages de circonstance tout à fait oubliés.

FITZ-JAMES. *Voyez* **BERWICK.**

FITZ-JAMES (François, duc de), né à Saint-Germain en Laye le 9 juin 1709, était fils de Jacques duc de Berwick. Il embrassa l'état ecclésiastique à 18 ans, reçut en 1728 l'abbaye de Saint-Victor à Paris, fut ordonné prêtre en 1735, et prit le bonnet de docteur en théologie à Paris la même année. Grand vicaire de l'archevêque de Lyon, il fut en 1739 sacré évêque de Soissons et remplaça M. le cardinal d'Auvergne dans la charge de premier aumônier du roi Louis XV. Pendant une maladie de ce prince en 1744, l'aumônier réclama et obtint le renvoi de Mme de Châteauroux la favorite. Le danger passé, la favorite reprit son ascendant, et l'évêque reçut l'ordre de se retirer dans son diocèse où il mourut le 19 juillet 1764. On a de ce prélat, *Instruction pastorale contre le livre du P. Berruyer; Rituel à l'usage de son diocèse*; *OEuvres posthumes*, 1769, 3 vol. in-12.

FITZ-JAMES (Charles, duc de), frère du précédent, né le 4 novembre 1712, fut pourvu, à l'âge de 17 ans, du gouvernement et de la lieutenance générale du Limousin, entra aux mousquetaires en 1730, obtint une compagnie au régiment de cavalerie de Montrevel en 1732, et l'année suivante un régiment de cavalerie irlandaise auquel on donna le nom de Fitz-James. Il fit ses premières armes en Allemagne sous son père le maréchal de Berwick, assista aux siéges de Kehl et de Philipsbourg, et se trouvait auprès de son père lorsque celui-ci fut tué. Créé duc et pair de France en 1736, il servit sous le maréchal de Maillebois comme brigadier dans la guerre de la succession d'Autriche en 1741, et prit part à presque toutes les actions de cette campagne. Il se trouvait à l'armée du maréchal de Belle-Isle lors du siége et de la retraite de Prague. Rentré en France en juillet 1743, il fit la campagne

de basse Alsace sous le maréchal de Noailles. Il commandait les travaux du siége de Tournay en 1745, servit aux siéges d'Audenarde et de Termonde, fut employé à l'armée de Flandre en 1746 sous le maréchal de Saxe, couvrit les siéges de Mons, de Saint-Ghislain et de Charleroi, servit à celui de Namur et prit part à la victoire de Raucoux. Promu en 1748 au grade de lieutenant général, le duc de Fitz-James commanda plusieurs corps détachés pendant la guerre de sept ans en Allemagne, se distingua en plusieurs rencontres, revint en France en 1759, et fut nommé en 1761 commandant de la province du Languedoc et des côtes de la Méditerranée. Ce fut en 1763 qu'éclatèrent des dissentiments entre le parlement de Toulouse et lui. Chargé de faire enregistrer des édits bursaux à la publication desquels le parlement se refusait, le duc de Fitz-James fit mettre des magistrats aux arrêts rigoureux. Ceux-ci, rendus à la liberté par ordre du roi, décrétèrent le duc de prise de corps. Le parlement de Paris et les pairs du royaume réclamèrent comme ayant seuls le droit de juger les pairs. Les autres parlements appuyèrent de leur côté le parlement de Toulouse : il fallut un arrêt du conseil pour mettre un terme à ces contestations qui duraient encore en 1767. Le duc n'en avait pas moins perdu son commandement en 1763. Ce ne fut qu'en 1766 qu'il fut pourvu du commandement du Béarn, de la Navarre et de la Guienne. Il fut appelé en 1771 à celui de la Bretagne, fut créé maréchal de France le 24 mars 1775, et mourut en mars 1787.

FITZ-JAMES (Édouard-Henri), 2e fils du précédent, né à Paris le 13 septembre 1750, fut reçu chevalier de Malte le 21 mars 1752, colonel du régiment de Berwick, au mois de juin 1758, et brigadier des armées du roi, en janvier 1784, il obtint le grade de maréchal de camp, le 9 mars 1788. Il émigra en 1791, et mourut en 1805.

FITZ-SIMON (Henri), fils d'un marchand de Dublin, né vers 1569, fut élevé dans l'université d'Oxford, et la quitta, sans y avoir pris de grade, pour aller se faire jésuite à Louvain, où il devint disciple de Léonard Lessius, puis professeur de philosophie dans cette université. Étant repassé en Irlande pour s'y livrer aux missions, il se fit une grande réputation par ses conférences publiques et privées avec les ministres protestants. On le tint enfermé pendant 5 ans au château de Dublin. Ayant été relâché sur la promesse de mettre plus de modération dans ses discours, il alla dans les Pays-Bas, y composa une réfutation de Jean Ryder, qui fut imprimée à Rouen, in-4°, 1608, se rendit cette même année à Rome, pour y être reçu profès des quatre vœux, et revint en Irlande continuer ses travaux apostoliques. Lors de l'insurrection de 1641, il fut condamné à être pendu, et n'échappa au dernier supplice qu'en errant dans les bois, sur les montagnes et dans les marais, toujours parcourant les villages pour instruire les enfants et fortifier les catholiques dans la croyance de l'Église. Enfin il trouva une retraite un peu moins agitée, et mourut en 1644. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Justification du sacrifice de la Messe*, 1611, in-4°; *Britannomachia ministrorun in plerisque et fidei fundamentis et fidei articulis dissidentium*, Douai, 1614, in-4°. Il a beaucoup augmenté le catalogue des saints d'Irlande qui se trouve dans les *Hiberniæ vindiciæ*, de G. F. Verdié; Anvers, 1621, in-8°.

FITZ-STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au 12e siècle, est auteur d'une *Vie de St. Thomas, archevêque et martyr*, massacré sous ses yeux. C'est dans cet écrit, imprimé à la suite de la *Description de Londres*, par Stowe, que se trouve la plus ancienne description connue de la ville de Londres, avec des particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitants.

FIURELLI ou **FIORELLI** (Tiberio), acteur napolitain, né en 1608, fit partie de l'une des premières troupes italiennes qui s'établirent en France sous le règne de Louis XIII, et s'acquit une grande réputation dans le rôle de Scaramouche. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le Dauphin (Louis XIV). Resté au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans, il mourut le 8 décembre 1694. Sa *Vie*, écrite par Angelo Constantini, un de ses camarades de théâtre, fait partie de ce qu'on appelle la *Bibliothèque bleue*. On a aussi un *Scaramucciana, ou Bons mots de Scaramouche*, in-12; et un *Scaramouchiana*, in-32.

FITZ-WILLIAM (le comte William WENTWORTH), né le 30 mai 1748, reçut sa première éducation à Éton, où il se lia avec Charles Fox et lord Carlisle. Il compléta ses études à Cambridge, voyagea sur le continent et prit place à la chambre des pairs en 1769. Ses parentés et ses liaisons le plaçaient parmi les whigs; aussi fut-il des opposants à l'administration de lord North et aux mesures désastreuses qui firent perdre à l'Angleterre les colonies anglo-américaines. N'ayant point eu de place dans la nouvelle combinaison ministérielle, Fitz-William cessa d'être pour le ministère. Il se montra hostile à la France lors de la révolution, fut nommé en 1794 président du conseil privé et, quelque temps après, gouverneur général d'Irlande. Il adoucit pour les Irlandais l'injuste sévérité des lois, destitua lord Beresford, premier commissaire du revenu, et l'antagoniste le plus prononcé des mesures conciliatrices. Le cabinet refusa son concours à la marche adoptée par le gouverneur général, et lui prescrivit plus de sévérité; sur ses objections, on le remplaça par lord Camden. Dublin fut en deuil le jour de son départ. Les deux chambres s'occupèrent de cette révocation; on demanda une enquête qui fut écartée. Fitz-William fit alors, dans deux *Lettres* adressées à lord Carlisle, l'historique et l'apologie de sa conduite. Provoqué par lord Beresford, que quelques traits amers avaient signalé peu avantageusement à l'opinion publique, Fitz-William accepta, pour le 26 juin 1795, un duel qui fut empêché par l'intervention d'un magistrat de paix sur le terrain. Fitz-William continua à se montrer hostile à la France, fut nommé en 1798 lieutenant du West-Riding du comté d'York, et commandant du 1er régiment de milice de cette contrée; il eut la présidence du conseil privé pendant le court ministère de Fox en 1806 et 1807, fut mis à la retraite à l'avénement de lord Grenville, et mourut plus qu'octogénaire à Milton-house le 8 février 1833. Fitz-William était immensément riche, mais s'il menait un train de prince, il donnait beaucoup tantôt aux particuliers, tantôt aux communes. La ville de Rathdrum lui doit sa halle aux flanelles qu'il construisit à ses frais; la Société de bienfaisance de Liverpool reçut de lui, en 1807, un don de 50,000 francs. Après la révolution de 1798 en Irlande, il refusa la forte somme qui lui reve-

nait comme indemnité des ravages commis sur ses biens par l'émeute : on peut lui pardonner alors d'avoir donné, le 2 septembre 1789, au prince de Galles, dans sa résidence de Wentworth, une fête dans laquelle il ne traita pas moins de 40,000 personnes. Il était en outre le plus magnifique chasseur de l'Angleterre.

FIXLMILLNER (D. Placide), astronome, né dans la haute Autriche en 1721, embrassa la règle de St.-Benoit en 1737, fut nommé professeur de droit canonique, puis directeur du collège de Cremsmunster, et ne laissa pas de se livrer à son goût pour l'astronomie. Il fut un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus, et mourut le 27 août 1791, laissant un grand nombre d'observations, dont les astronomes font encore usage. On lui doit : *Reipubl. sacræ origines divinæ*, 1756; *Meridianus speculæ astronomicæ cremifaciensis*, Steyer, 1765, in-4°; *Decennium astronomicum*, ibid., 1776, in-4°; *Acta astron.*, ibid., 1791, in-4°. On trouve une *Notice* sur Fixlmillner dans les *Éphémérides géographiques* de B. de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, né dans cette ville en 1690, obtint en 1732 la chaire de Deidier, qu'il remplit avec le plus grand succès, partagea dès lors son temps entre l'enseignement et la pratique, fut vers 1765 nommé 1er médecin du duc d'Orléans; mais ne pouvant s'habituer aux usages de la cour, il retourna bientôt à Montpellier, où il mourut le 14 août 1765. Ses ouvrages sont à peu près oubliés aujourd'hui, parce qu'ils sont écrits dans un esprit systématique dont les progrès de l'art médical ont fait justice; toutefois on conserve encore la mémoire du grand talent que Fizes montra comme praticien. On peut voir la liste des ouvrages de ce médecin dans Éloi; les principaux ont été recueillis sous le titre de : *Opera medica*, Montpellier, 1742, in-4°. Sa *Vie*, par Estève, médecin, son élève, 1765, est écrite avec impartialité.

FLABANT LA BILLARDERIE, comte d'ANGIVILLIERS. *Voyez* **ANGIVILLIERS**.

FLABENIGO ou **FLABANICO** (Dominique), doge de Venise en 1032, conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée en 1043. Flabenigo gouverna avec sagesse et modération, et fit rendre une loi pour empêcher les doges d'associer leurs fils à leur autorité, abus qui commençait à s'introduire, et aurait infailliblement changé le gouvernement républicain en un état monarchique.

FLACCILLA (Ælia), impératrice romaine, première femme de Théodose le Grand, était née en Espagne; elle se distingua autant par sa piété que par ses vertus, fut mère d'Arcadius et d'Honorius, et mourut en 385, du regret d'avoir perdu sa fille Pulchérie, 3e fruit de son union avec Théodose.

FLACCUS. *Voyez* **FRANCOWITZ, HORACE, VALERIUS** et **VERRIUS.**

FLACÉ (René), littérateur manceau, né à Noyen-sur-Sarthe le 23 novembre 1530, mort le 15 septembre 1600, dirigea le collège du Mans, entra dans l'état ecclésiastique sous les auspices de l'évêque de Beauvais, et fut nommé curé de la paroisse de la Couture. Il tenait, dans sa maison, une école publique, où l'on enseignait la musique et les belles-lettres. On a de lui : *Prières tirées de la Bible, tournées de latin en vers français*, au Mans, 1582, in-12; un poëme latin intitulé : *Catechismus catholicus*, le Mans, Olivier, 1590, petit in-4°, 2e édition, 1595; traduit en vers français, sous ce titre : *Catéchisme catholique et sommaire de la doctrine chrétienne*, ibid., 1576, in-8°.

FLACHAT (Jean-Claude), négociant, né à Lyon vers 1720, parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie, séjourna 15 ans à Constantinople avec le titre de baserguian-bachi ou de marchand du Grand Seigneur, et publia à son retour : *Osbervations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes orientales*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12, avec figures. Les services qu'il avait rendus au commerce français dans le Levant, furent récompensés par le cordon de St.-Michel, qu'il reçut en 1757. Nommé prévôt des marchands à Lyon, il mourut en 1789.

FLACHÉRON (Louis-Cécile), architecte, né à Lyon, le 9 mai 1771, fut, pendant plus de 30 ans, employé par la mairie de cette ville, et dirigea un grand nombre de travaux. L'Académie de cette ville avait mis au concours, en 1814, l'*Éloge de Philibert de Lorme*. Flachéron obtint le prix, et son Mémoire publié la même année, à Lyon, in-8°, valut à son auteur l'entrée à l'Académie, où il fut reçu en 1818. On a encore de Flachéron un *Mémoire sur la pierre de Choin de Fay*, Lyon, in-8° de 8 pages. Flachéron mourut d'une attaque d'apoplexie le 12 mars 1835.

FLACHSENIUS (Jean), évêque d'Abo, en Finlande, né en 1636, mort le 11 juillet 1708, joignit à l'étude de la théologie, celle des mathématiques. On remarque parmi ses ouvrages, les *Observations sur la Comète de* 1681, et le recueil intitulé : *Sylloge systemat. theolog. mundi ante et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, Abo, 1690.

FLACHSENIUS (Jacob), probablement frère du précédent, mort en 1696, est auteur de quelques ouvrages sur la théologie et la physique.

FLACIUS. *Voyez* **FRANCOWITZ.**

FLACIUS (Mathias), fils de Francowitz connu sous le nom de Flaccus Illyricus, né à Brunswick, vers le milieu du 16e siècle, fit ses études à Strasbourg et à Rostock, et fut nommé professeur de médecine dans cette dernière ville, en 1590, après avoir occupé pendant quelques années la chaire de physique. On a de lui : *Commentariorum de vità et morte libri quatuor*, Francfort, 1584, in-4°, Lubeck, 1616, in-8°; *Disputationes XVIII, partim physicæ, partim medicæ, in academià Rostochianà propositæ*, Rostock, 1594, ibid., 1602, 1603; *Themata de concoctione et cruditate*, Rostock, 1594, in-8°; *Compendium logicæ ex Aristotele*, Rostock, 1596, in-12.

FLACOURT (Étienne de), né à Orléans en 1607, fut nommé commandant de Madagascar par la compagnie des Indes, en 1648. Il trouva cette ile dans le plus triste état. Les Français s'étaient mutinés contre Pronis, leur chef. Il ne put rétablir entièrement la tranquillité; sans cesse en butte aux menées sourdes de quelques Français turbulents, et aux attaques des Madécasses, il passa six années très-pénibles. Il quitta l'ile le 12 février 1655, et après une navigation heureuse, il débarqua à Nantes, le 28 juin. Il fut par la suite employé dans l'administration de la compagnie dont son frère était un des principaux intéressés, et il eut un neveu de son nom, directeur du comptoir français à Surate. C'est lui qui donna à l'ile

Bourbon le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Flacourt, revenant en France pour la seconde fois, se noya malheureusement le 10 juin 1660. On lui doit : *Petit catéchisme madécasse et français avec les prières du matin et du soir,* Paris, 1657, in-8°; *Dictionnaire de la langue Madagascar,* etc., ibid., 1658, in-8°; *Histoire de la grande île Madagascar,* ibid., 1658, in-4°, 1661 et 1664.

FLAD (Philippe-Guillaume-Louis), laborieux jurisconsulte allemand, né à Heidelberg, en 1712, fut directeur du conseil ecclésiastique dans sa patrie, où il mourut le 1er juin 1786. On voit par ses ouvrages, dont Meusel donne la liste au nombre de 28, qu'il avait fait une étude particulière de la numismatique, du droit public et de l'histoire civile et littéraire du Palatinat.

FLAD (Jean-Daniel), probablement frère du précédent, était archiviste de l'administration ecclésiastique de Heidelberg sa patrie, où il mourut en octobre 1779, âgé de 61 ans. Son mémoire sur l'époque où l'on a commencé à faire usage du papier de chiffons, fut couronné par l'académie de Goettingue, en 1755. Il a publié en français des *Pensées sur une monnaie d'argent des anciens Allemands,* avec figures, Heidelberg, 1755, in-8°.

FLAHAUT. *Voyez* **SOUZA.**

FLAHERTY (Roderic O'), savant irlandais, né en 1630 à Moycullin, comté de Galway, mort en 1718, a donné une histoire d'Irlande qui commence au déluge, sous le titre de : *Ogygia, sive rerum hibernicarum chron.,* etc., Londres, 1685, in-4°, traduit en anglais, Dublin, 1793, 2 vol. in-8°. Flaherty donna dans la suite *l'Ogygia vengée contre les objections de George Mackensie et autres.*

FLAJANI (Joseph), né en 1741, dans la terre d'Arnano, près d'Ascoli, chirurgien en chef de l'hôpital du Saint-Esprit, professeur de médecine opératoire et lithotomiste, chirurgien du pape Pie VI, mourut le 1er août 1808. Flajani a publié : *Nuovo metodo di medicare alcune malattie spettanti alla chirurgia,* Rome, 1786, in-4°; *Osservazioni pratiche sopra l'amputazione degli articoli,* Rome, 1791, in-8°; traduit en allemand par Kühn, Nuremberg, 1799, 2 vol. in-8°; *Collezione di osservazioni e riflessioni di chirurgia,* Rome, 1798; 1803, 4 vol. in-8°.

FLAMAND (François). *Voyez* **DUQUESNOY.**

FLAMANT (Pierre-René), né le 29 avril 1762 à Nantes, fut, à 18 ans, chirurgien aide-major du régiment du Roi, infanterie, alors en garnison à Caen. Bientôt après, il obtint l'autorisation de se rendre à Paris, et il y fréquenta pendant deux ans les cours de clinique de Desault. De retour à son régiment, alors à Nancy, il fut presque aussitôt nommé démonstrateur d'anatomie à l'école que le roi venait d'y établir pour l'instruction des élèves militaires. Nommé chirurgien-major, il rejoignit en 1791, à Besançon, le 105e régiment qui s'était formé, depuis l'émeute de Nancy, des débris du régiment du Roi. Il fit en cette qualité les premières campagnes dans les armées du Rhin et de la Moselle. A la réorganisation de l'enseignement médical en 1795, il fut désigné professeur d'accouchement à l'école de Strasbourg; et lors de la création de l'université, en 1808, Flamant fut maintenu dans cette chaire. Il lut en 1816, à l'Institut, un *Mémoire sur le forceps,* instrument qu'il a perfectionné, imprimé séparément à Strasbourg et inséré dans le *Dictionnaire des sciences médicales.* Flamant mourut à Strasbourg le 7 juillet 1833.

FLAMEL (Nicolas), écrivain-libraire juré en l'université de Paris, mort le 22 mars 1418, a été le sujet des fables les plus absurdes. Il jouissait d'une fortune assez considérable; mais l'ignorance et la jalousie de ses contemporains n'ont pas manqué de l'exagérer beaucoup; et, comme il faut trouver une cause aux faits même fabuleux, après avoir donné à Flamel des richesses immenses, on a prétendu qu'il les devait à l'art hermétique. Non content d'en faire un heureux adepte, on en fit aussi un auteur; 153 ans après l'époque de sa mort, Jacques Gohorry, dit *le Parisien,* publia sous son nom le *Sommaire philosophique* en 656 vers; *la Fontaine des amoureux de sciences* et les *Réponses de Nature à l'alchimiste errant.* Ces trois traités rimés ont été réimprimés, Lyon, 1589 et 1618, in-16. On peut voir des détails sur Flamel dans les *Essais sur Paris* de St.-Foix, dans Dulaure, etc. L'abbe Villain a publié : *Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme,* Paris, 1761, in-12.

FLAMEN (Albert), peintre et graveur, naquit à Bruges, au commencement du 17e siècle. Il s'établit jeune à Paris, et s'étant fait connaître des amateurs par quelques estampes d'un faire agréable et facile, il abandonna les pinceaux, d'après leur conseil, pour se livrer uniquement à la gravure. Cet artiste excellait surtout dans le genre du paysage. Outre des *Vues des environs de Paris* qu'il a gravées sur ses propres dessins, on cite d'Albert Flamen : *Diverses espèces de poissons de mer et d'eau douce,* in-4° oblong; *Devises et emblèmes d'amour moralisez,* Paris, 1653, petit in-8°.

FLAMENG, FLEMING ou **FLAMAND** (Guillaume), poëte dramatique et hagiographe, était originaire de Flandre, et vivait dans le 15e siècle. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Langres, et, sans rien relâcher de ses devoirs, consacra ses loisirs à la culture des lettres. Dans la suite, il résigna son canonicat pour aller remplir les fonctions de curé à Monthery, petit village du Bassigny. Sur la fin de sa vie, il prit l'habit de Saint-Bernard à l'abbaye de Clairvaux, et y mourut vers 1510. Des ouvrages dramatiques de Guillaume, le plus remarquable est *le Martyre de saint Didier.* Cette pièce fut représentée à Langres, en 1482, par une confrérie de pénitents. On cite encore de Guillaume : *le Martyre des saints Jumeaux,* tragédie. Enfin, outre une *Chronique* des évêques de Langres depuis 550, on a de lui : *la Vie de monseigneur saint Bernard,* Troyes, Pantoul, sans date, in-4°; et Paris, Fr. Regnault (vers 1520), même format; *Devote exhortation pour avoir crainte du grand jugement de Dieu,* sans date, in-4°, goth.

FLAMIN-LEWISTON, maîtresse de Henri II, était d'une des premières maisons d'Écosse, et vint en France avec Marie Stuart; elle fut aimée du roi et en eut un fils, Henri d'Angoulême, grand prieur de France, tué à Aix en 1588 par Philippe Altoritti, mari de la belle Châteauneuf.

FLAMININUS (T. Quinctius), consul romain, remporta sur Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, la mémorable bataille de Cynocéphales (557 de Rome), après laquelle il rendit la liberté à toutes les villes grecques qui étaient sous la domination de ce prince. En-

voyé par le sénat auprès de Prusias, roi de Bithynie, Flamininus contribua puissamment à la mort d'Annibal, qui était venu chercher un asile à cette cour.

FLAMINIO (Jean-Antoine), poëte latin dont le nom de famille était Zarabbini de Coñgnola, né à Imola en 1464, professa successivement les belles-lettres à Seravalle, à Montagnana, à Bologne, et mourut dans cette ville le 18 mai 1536. Il a laissé un grand nombre de poésies médiocres ; XII livres de *Lettres* latines ; la *Vie* de quelques saints ; un *Dialogue sur l'éducation des enfants ;* un *Traité de l'origine de la philosophie ;* une *Grammaire latine*, etc. Ses *Lettres* latines ont été publiées à Bologne en 1744 par le P. Capponi, qui y a joint une *Vie* de l'auteur et un catalogue exact de tous ses ouvrages imprimés ou manuscrits.

FLAMINIO (Marc-Antoine), fils du précédent, né à Seravalle en 1498, mort à Rome le 18 février 1550, n'eut pas d'autre maître que son père, et fit sous sa direction de si heureuses études, qu'ayant été envoyé par lui à l'âge de 16 ans pour présenter quelques poésies latines au pape Léon X, il en reçut l'accueil le plus distingué. Retenu à Rome par les bontés de ce pontife et de ses successeurs, Flaminio ne quitta plus cette ville que pour visiter à Naples le célèbre Sannazar, et accompagner au concile de Trente le cardinal Polus. Sa vie fut heureuse et paisible ; aussi ses poésies latines joignent à une élégance remarquable un caractère de douceur et d'amabilité : elles roulent presque toutes sur des sujets sacrés. La plus belle et la meilleure édition des poésies de Flaminio est celle de Padoue, 1743, in-4°, précédée d'une *Vie* de l'auteur et d'une liste de ses ouvrages.

FLAMINIO (Lucius), Sicilien, né dans le 15e siècle, s'appliqua avec succès à l'étude des belles-lettres, et passa en Espagne où il professa plusieurs années la rhétorique à l'université de Salamanque. Il fut chargé, malgré sa grande jeunesse, d'expliquer l'*Histoire naturelle* de Pline, se retira à Séville, où il donna des leçons publiques sur les différents auteurs de l'antiquité. Il revint ensuite à Salamanque, et y mourut en 1509 dans un âge peu avancé. On connaît de Flaminio : *In Plinii proœmium commentarium, orationes et carmina,* Salamanque, 1503 ; 5 *Lettres* insérées dans le recueil de celles de Marini, Valladolid, 1514, in-fol.

FLAMINIUS (Caïus), tribun du peuple, l'an de Rome 520, proposa une loi agraire qui mit le trouble dans Rome. L'autorité du sénat, ses prières, ses menaces, les représentations de son père, rien ne put le fléchir. Il était à la tribune pour faire passer sa loi : son père, emporté par la douleur, le saisit par la main, et le tira du rostrum. L'an 523, Flaminius fut créé prêteur, et envoyé en Sicile avec un commandement. Quatre ans après, étant consul avec P. Furius, il fit passer le Pô aux légions romaines pour aller combattre les Gaulois. Elles essuyèrent un échec. Censeur en 532, il fit établir un chemin jusqu'à Rimini, et construire un cirque ; ces deux monuments portèrent son nom. Porté par la faveur populaire, il parvint à un second consulat l'an 535, après la bataille de la Trébie, prétexta un voyage, et se rendit secrètement et en simple particulier dans la province où il devait commander. Il se mit en marche avec son armée, et lui fit traverser les Apennins pour entrer en Étrurie. Annibal s'y rendait de son côté. Sachant à quel consul il avait affaire, il s'attacha à l'irriter, à le provoquer par le spectacle de la dévastation, du carnage et de l'incendie. Flaminius ne put tenir à cette vue ; et sans attendre son collègue, il résolut de se mettre en marche et d'aller au combat. Annibal, après avoir dévasté tout le territoire entre la ville de Cortone et le lac de Trasimène, était arrivé à un endroit propre à des embuscades entre des montagnes et le lac. Il campa dans la partie découverte avec les Africains et les Espagnols seulement ; il jeta les Baléares et la cavalerie légère sur les montagnes, et plaça sa cavalerie à l'entrée du défilé derrière des hauteurs. Flaminius arriva auprès du lac, sans avoir envoyé à la découverte. Le lendemain, ayant passé le défilé, et se trouvant dans la plaine, il n'aperçut que les ennemis qui lui faisaient face, et ne se douta pas des embuscades qu'il avait à dos et au-dessus de la tête. Le général carthaginois, voyant son ennemi cerné de tous côtés, donna le signal de l'attaque. Elle se fit à la fois sur tous les points. Quand les Romains virent que tous leurs efforts pour se faire jour étaient inutiles, qu'ils étaient cernés de toutes parts, le combat recommença, et avec tant d'acharnement qu'un tremblement de terre qui renversa plusieurs villes d'Italie et détourna des fleuves, ne fut entendu par aucun des combattants. On se battit près de trois heures. Le consul, suivi d'un gros de ses gens, se montra partout avec la même intrépidité. Un cavalier insubrien, qui le connaissait de vue, poussant son cheval, s'ouvrit un passage à travers les rangs ; et ayant tué l'écuyer qui couvrait le consul, il perça ce dernier de sa lance, mais il ne put parvenir à s'emparer du corps pour le dépouiller. Telle fut, à Trasimène, l'an 535 de Rome, la fin de Flaminius.

FLAMMA (Galvaneus). *Voyez* **FIAMMA.**

FLAMSTEED (Jean), célèbre astronome anglais, né à Denby, dans le Derbyshire, le 19 août 1646, s'est distingué par un goût particulier pour les observations astronomiques. Dès l'an 1670, on voit de lui des calculs astronomiques dans les Transactions philosophiques. Il observa à Denby depuis l'année 1668 jusqu'en 1674. De là, il se rendit à Londres, où il fit la connaissance de Hook, Halley et Newton. Il entra alors dans les ordres sacrés, obtint, quelques années après, un bénéfice dans le comté de Surrey, et en jouit jusqu'à sa mort. Charles II ayant résolu de fonder un observatoire à Greenwich, en confia la direction au chevalier Moor. Celui-ci était lié d'amitié avec Flamsteed, il conseilla au roi de choisir son ami pour astronome royal, et de lui confier la direction des travaux astronomiques. L'observatoire fut achevé, et Flamsteed y entra au mois d'août de 1676. C'est là qu'il passa le reste de sa vie. Il s'attacha avec une patience admirable à l'observation du ciel, et déterminait successivement la position de toutes les étoiles. Son travail parut sous ce titre : *Historia cœlestis libri duo,* Londres, 1712, un seul vol. in-fol. Il en préparait une nouvelle lorsque la mort le surprit dans ses travaux le 31 décembre 1719. Cette nouvelle édition de l'*Histoire céleste* ne parut à Londres qu'en 1725, en 3 vol. C'est un des plus beaux recueils que possède l'astronomie. Flamsteed en a tiré l'*Atlas céleste*, 1729, grand in-fol., contenant 28 cartes. Cet atlas a été réduit au tiers par Fortin, 1776, in-4°, et revu et

corrigé par Lalande et Méchin, 1795, in-4°. Cette réduction est beaucoup plus commode que les grandes cartes.

FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon le 12 septembre 1752, mort en juin 1796, directeur de l'école d'Alfort et membre associé de l'Institut, a publié divers ouvrages et mémoires sur l'art qu'il professait avec la plus honorable distinction; les principaux sont: *Mémoires sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8°; *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, ibid., 1793, in-8°; *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires anciens et modernes*, ibid., 1782-1795, 3e édition, 6 vol. in-8°.

FLANGINI (Louis), patriarche de Venise et cardinal, né à Venise en juillet 1733, mort dans cette ville en février 1804, cultiva avec un égal succès la philologie, l'éloquence et la poésie. Ses principaux ouvrages sont: *Annotazioni alla corona poetica di Quirino Telpasinio, in lode della republica di Venezia*, Venise, 1750; *Orazione per l'esaltamento del doga Mario Foscarini*, ibid., 1762; *Argonautica di Apollonio Rodio*, traduit en vers italiens, Rome, 1791-1794, 2 vol. in-4°, bonne édition, enrichie de notes de Visconti.

FLASSANS, poëte provençal, dont le véritable nom est *Taraudet*, vivait vers le milieu du 14e siècle. Ce nom de Flassans est celui d'un petit village du diocèse de Fréjus, où ce poëte vit le jour, vers le commencement du 14e siècle. Tout ce qu'on sait de lui c'est que la reine Jeanne l'employa à composer les remontrances pour l'empereur Charles IV, à son passage en Provence, et que Foulques lui donna une partie de sa terre de Pontèves pour son poëme intitulé: *Enseignement pour éviter les trahisons de l'amour*.

FLATMAN (Thomas), né à Londres vers 1633, fut élevé pour le barreau, et fut même reçu avocat dans la société d'Inner-Temple; mais il se livra particulièrement à la poésie et à la peinture. On a de lui un recueil de poëmes, dont la 3e édition, ornée de son portrait, parut en 1682, et *don Juan Lamberto*, ou *Histoire comique de ces derniers temps*, satire en prose contre Richard Cromwell, publiée, en 1661, sous le nom de *Montelion, chevalier de l'Oracle*. Comme peintre, il avait adopté le genre du portrait en miniature. Son pinceau valait, dit-on, mieux que sa plume. Il mourut à Londres, le 8 décembre 1688.

FLAUGERGUES (Honoré), né le 16 mai 1755, à Viviers en Vivarais, montra dès l'âge de 8 ans un goût prononcé pour l'astronomie et s'occupa d'histoire naturelle et de morale. Des prix académiques finirent par déterminer sa vocation en faveur de l'astronomie. Il se mit en correspondance avec Lalande qui le fit nommer en 1796 associé correspondant de l'Institut, et en 1797, directeur de l'observatoire de Marseille. Flaugergues n'accepta pas cette place; il ne sortit jamais de son lieu natal où il était devenu juge de paix dans les dernières années de sa vie, et où il mourut en 1835. Depuis 1798 il avait enrichi de beaucoup d'observations l'ouvrage intitulé: *la Connaissance des temps*. Le 1er vol. de l'ancien recueil de l'Institut renferme les deux seules pièces imprimées que l'on connaisse de ce savant: un mémoire *sur le lien du nœud de l'anneau de Saturne*, en 1790, et des *Observations astronomiques faites à Viviers*, 1798.

FLAUGERGUES (Pierre-François), né en 1767 à Rodez, était avocat à Toulouse avant la révolution, à laquelle il se montra hostile. Obligé de se cacher, il fut inscrit sur la liste des émigrés, reprit la profession d'avocat après la chute de Robespierre, et fut en 1796 administrateur de son département. Il se livra d'abord à des spéculations agricoles et fut ensuite nommé sous-préfet à Villefranche, fonction qu'il remplit de 1800 à 1810. Membre du corps législatif en 1813, il fit partie, avec Lainé, Raynouard et Maine de Biran, de la commission extraordinaire chargée de prendre connaissance des négociations avec les puissances après le désastre de Leipzig. Flaugergues fut un des premiers à voter la déchéance de Napoléon. Il fut envoyé à la chambre des représentants, nommé maître des requêtes en 1820, éloigné en 1823 et mourut à Brie le 31 octobre 1836. On connaît de lui deux brochures: *De la représentation nationale et principes sur la matière des élections*, Paris, 1820; *Application à la crise du moment, des principes exposés dans la brochure...*, ibid.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, travailla, dit-on, pendant quarante ans, à une *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-8°. Il mourut à sa terre de St.-Sever, près Vire, le 21 mai 1783.

FLAVACOURT. *Voyez* **MAILLY.**

FLAVIEN ou plutôt **FLAVIANUS** (St.), patriarche d'Antioche vers la fin du 14e siècle, occasionna, par son élection faite du vivant de son prédécesseur Paulin, un schisme qui ne fut éteint que sous le pontificat d'Innocent Ier. Ce prélat plaida auprès de Théodose en faveur des habitants de sa métropole qui, dans une sédition, avaient renversé et outragé les statues de cet empereur et de l'impératrice Flacille, obtint leur grâce, et mourut en 404, après avoir gouverné son Église pendant 24 ans, durant lesquels il combattit le schisme des ariens avec autant de zèle que de prudence. Quoiqu'on lui ait donné le nom de *saint*, il ne paraît pas qu'il ait été honoré d'un culte public ni chez les Grecs ni chez les Latins.

FLAVIEN (St.), patriarche de Constantinople, succéda à Proclus en 447, et résista avec fermeté aux intrigues de Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, qui voulait le faire chasser de son siége. Ayant plus tard anathématisé Eutychès, dans un concile, saint Flavien fut lui-même condamné par les prélats partisans de cet hérésiarque, et déposé dans le fameux synode connu sous le nom de brigandage d'Éphèse (449). L'évêque Dioscore, qui présidait cette assemblée, ne répondit aux raisonnements de Flavien que par des voies de fait, et le maltraita si cruellement, que ce prélat en mourut trois jours après.

FLAVIGNY (César-François, comte de), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, créé maréchal de camp en 1788, mort le 11 décembre 1803 dans sa terre de Charmes près de la Fère, a composé plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont: *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8°; *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint sur la conquête du Mexique*, Paris, 1778,

in-12; des *Réflexions* sur l'art de la guerre et les voyages de l'auteur en Italie, en Angleterre et en Espagne, sont restés manuscrits.

FLAVIGNY (A. L. J., vicomte DE), fils du précédent, né en 1764, lieutenant aux gardes françaises, se montra jusqu'à la fin attaché à la cause de Louis XVI, fut arrêté après le 10 août, détenu 18 mois à Saint-Lazare, puis traduit au tribunal révolutionnaire comme complice de la conspiration des prisons, et mis à mort le 24 juillet 1794.

FLAVIGNY (VALÉRIEN), né à Villiers en Prayères, près de Laon au commencement du 17e siècle, étudia la théologie dans les écoles de Sorbonne, fut pourvu d'un canonicat dans l'Église de Reims, succéda en 1630 à P. Vignal, dans la chaire d'hébreu du collége de France, et professa cette langue avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 29 avril 1674. En 1632, il se fit connaître par une édition des œuvres de Guillaume de Saint-Amour, docteur célèbre des 12e et 13e siècles. L'édition projetée de la *Bible polyglotte* de le Jay le lança dans la carrière de la critique. En 1636, il publia à cette occasion quatre lettres sous ce titre : *Epistolæ IV de ingenti Bibliorum opere septinlingui*, in-8°, suivies de quatre autres en 1646-1648. Abraham Echellensis, particulièrement attaqué dans ces lettres, et même Gabriel Sionite, répondirent avec amertume aux critiques presque toujours justes de Flavigny. Il a encore publié divers autres écrits de critique.

FLAVIO (BIONDO) ou **BIONDO** (FLAVIO), savant italien, né à Forli en 1388, mort à Rome le 4 juin 1463, avait trouvé à Milan un exemplaire unique du traité de Cicéron *De claris oratoribus*, dont il fit une copie qu'il envoya successivement à Vérone et à Venise, et qui bientôt après se multiplia dans toute l'Italie. Flavio est le premier des modernes qui se soit occupé de recherches sur la topographie de l'ancienne Rome, ses lois, usages et cérémonies de la guerre, des triomphes, et enfin de tout ce qui tient au gouvernement de la république. Son style est loin d'être pur; ses observations ne sont pas toujours exactes; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir aplani le chemin à ceux qui sont venus après, et qui ont fait incontestablement mieux que lui. Les ouvrages de ce savant laborieux ont été réunis et publiés à Bâle, 1531, et réimprimés en 1559, in-fol.

FLAVITAS ou **FRAVITAS**, patriarche de Constantinople, parvint par la ruse à cette dignité, en 488. L'empereur Zénon, embarrassé du choix d'un pontife, avait imaginé de publier un jeûne solennel et de placer un papier blanc cacheté sur l'autel, en priant Dieu d'y faire écrire par un messager céleste le nom de celui qui lui serait agréable. L'ambitieux Flavitas corrompit l'eunuque chargé de veiller sur le billet déposé, et y fit écrire adroitement son nom sans qu'on pût s'apercevoir de cette fraude. Il conserva sur le siége patriarcal l'esprit d'intrigue qui l'y avait porté. Tout en protestant, dans ses lettres au pape Félix, de sa soumission au saint-siége, il excitait et encourageait les hérétiques. Ces manœuvres furent découvertes, et bientôt on connut le secret de son élection frauduleuse. L'empereur se disposait à sévir contre cet indigne prélat, lorsque la mort vint le dérober au châtiment un an après son élection.

FLAVIUS (CAÏUS), fils d'un affranchi de Rome, parvint à l'édilité curule dans le 5e siècle de la fondation de Rome, suivant Cicéron, qui s'accorde en cela avec Tite-Live. Il paraît, d'après divers documents obscurs et confus, qu'ayant longtemps exercé la profession de scribe, ou secrétaire d'un magistrat, il avait été à même d'étudier et d'apprendre les différentes formules à employer à peine de nullité pour les actions qu'on intentait en justice. Il les publia, et cette collection ou manuel fut appelé de son nom *Jus flavinianum*. Il jouissait à Rome d'une grande popularité, puisqu'il fut chargé de dédier un temple à la Concorde, honneur qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'aux consuls ou aux grands dignitaires de l'État.

FLAVIUS. *Voyez* **JOSÈPHE.**

FLAXMAN (JEAN), un des plus célèbres sculpteurs que l'Angleterre ait produits, naquit le 6 juillet 1755, à York. Son père, après avoir été praticien dans les ateliers de Roubillac et de Scheemaker, monta dans New-Street Covent-Garden, et plus tard dans le Strand, un magasin de figures de plâtre. C'était alors un commerce tout nouveau. Il y gagna quelque fortune. C'est dans ce musée à bon marché que Flaxman sentit s'éveiller en lui le génie du statuaire. Par ses mains, passaient sans cesse les copies de chefs-d'œuvre classiques. Il s'amusait à les imiter, à les reproduire avec la glaise. Agé de 15 ans, il régularisa ses premières études en allant travailler assidûment à l'Académie royale. Du reste il ne fut l'élève d'aucun maître spécialement. Sans nier son talent on ne l'appréciait que froidement à l'Académie royale. Ayant concouru pour la médaille d'or, il la vit adjuger à Englebert : il en pleura d'indignation, et il ne concourut plus. Toutefois il ne se découragea pas. C'est de cette époque que datent beaucoup de jolis portraits qu'il fit en glaise, en cire, en terre cuite. Aucune année, sauf celle de son mariage en 1782, ne se passait sans qu'il exposât quelque chose de remarquable à Somerset-House. Sa réputation dès lors alla toujours croissant. Il partit en 1787, pour l'Italie, et y resta 7 ans, dont la plus grande partie à Rome, *Via Felice*. Son atelier y fut bientôt le rendez-vous des étrangers de distinction et des Italiens eux-mêmes. Mais ce qui popularisa son nom ce fut la suite de dessins qu'il publia pour les trois grands poëtes typiques, Homère, Eschyle et Dante. Ce trois suites entières furent gravées à Rome même par Thomas Piroli; et, en 1793, on vit paraître l'Homère et l'Eschyle. Les planches du Dante ne furent publiées qu'en 1806, et un an après la réimpression d'Homère. Répandues sur-le-champ en Italie et en Allemagne, les scènes d'Homère et d'Eschyle y jetèrent l'éclat le plus vif sur le nom de Flaxman, et contribuèrent à ouvrir pour les arts du dessin une ère nouvelle. Les académies de Florence et de Carrare le nommèrent un de leurs membres. De retour en Angleterre en 1795, il ne tarda pas à devenir membre associé (1797), puis membre titulaire de l'Académie royale. En 1800, il fut nommé professeur de sculpture à cet établissement. C'était alors, et longtemps encore ce fut la seule chaire de sculpture qui existait dans le monde. Toujours dévoré du besoin impérieux de produire, il travaillait sans cesse. Il mourut le 9 décembre 1826. Parmi les nombreux ouvrages qu'on doit à son ciseau, on peut citer les monuments du comte Howe et de lord Nelson à

St.-Paul, et celui du comte de Mansfield à l'abbaye de Westminster. On a de lui quelques opuscules : une *Lettre à la commission pour l'érection de la colonne navale*, ou *Monument sous le patronage de S. A. R. le duc de Glocester*, Londres, 1790 ; une *Caractéristique du peintre Romney*, insérée dans la vie de Romney par Hayley; divers articles dans *l'Encyclopédie de Rees*, entre autres : *Bas-relief*, *Beauté*, *Bronze*, *Buste*, *Cérès*, *Composition*. Les *Leçons* (*Lectures*) de Flaxman *sur la sculpture*, précédées d'une *Notice* sur l'auteur, et ornées de son portrait et de planches gravées, ont été publiées en 1829, Londres, 1 vol. in-8°.

FLECHÈRE (Jean-Guillaume de la), né en 1729 à Nyon, dans le pays de Vaud, fit des études brillantes à Genève, rejoignit un de ses oncles, officier au service de Hollande, qui le fit entrer sous-lieutenant dans son régiment. La paix l'ayant laissé sans emploi, il alla visiter l'Angleterre, accepta la place de gouverneur des enfants de M. Hill, membre du parlement ; résolut de se consacrer au ministère évangélique, et ayant reçu les ordres en 1756, il fut, en 1759, pourvu, sur la présentation de M. Hill, de la cure de Madeley, dans le Shropshire. Le besoin de rétablir sa santé l'obligea de faire, en 1769, un voyage sur le continent. Il revint en Angleterre en 1781 ; et se maria quoique alors âgé de plus de 50 ans, et mourut le 14 avril 1785. Comme prédicateur, il ne reste de lui que quelques sermons, parmi lesquels on cite un *Discours sur la régénération*, imprimé à Londres, en 1759, in-8°, et reproduit à Genève, en 1823, avec deux autres discours. On cite de lui : *la Louange*, poëme moral et sacré, Nyon, 1781, in-8° ; *Essai sur la paix de* 1783, Londres, in-8° ; *la Grâce et la nature*, poëme, ib., 1785, in-8° ; *le Portrait de saint Paul*, Londres, 1791, 2 vol. in-8°, précédé de la vie de l'auteur. Une *Vie de la Fléchère* (extraite des biographies anglaises de Weslay et Benson) a été publiée à Lausanne, 1825, in-8°.

FLÉCHIER (Esprit), né le 10 juin 1632 à Permes, diocèse de Carpentras, fut élevé par les soins de son oncle, le P. Audifret, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, où il entra lui-même à 16 ans. Obligé, suivant la règle, de se livrer à l'enseignement, il professait la rhétorique à Narbonne lorsqu'il quitta l'ordre et vint remplir dans une des paroisses de Paris l'emploi de catéchiste. Une pièce de vers sur le carrousel (*circus regius*) donné par le roi en 1662 commença sa réputation ; ses *Sermons* y ajoutèrent beaucoup, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Il fut nommé lecteur du Dauphin par le crédit du duc de Montausier, qui l'honorait de son amitié ; les portes de l'Académie s'ouvrirent pour lui en 1673, le même jour où Racine y entra. Élevé sur le siége épiscopal de Lavaur en 1685, et deux ans après sur celui de Nîmes, Fléchier, par la douceur de sa morale, par sa piété sincère et son inépuisable charité, sut, au milieu des circonstances les plus difficiles, se faire respecter et chérir de tous ses administrés, catholiques et protestants, et fut également regretté des uns et des autres lorsqu'il mourut à Montpellier le 16 février 1710. Les œuvres complètes de ce prélat ont été recueillies et publiées par l'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, Nîmes, 1782, 10 vol. in-8. Cette édition est moins belle, mais plus complète que celle de Paris, 1825-1828, précédée d'une *Notice* par Fabre de Narbonne. On y remarque la *Vie de Théodose le Grand*, celle *du cardinal Ximénès*, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*.

FLECK (Jean-Frédéric-Ferdinand), le plus célèbre artiste dramatique que l'Allemagne ait eu, naquit le 12 janvier, à Breslau, où son père était sénateur. Fleck commença, en 1776, à Halle, l'étude de la théologie. Il eut le malheur de perdre son père, et, par suite de cet événement, il se trouva sans ressource. Alors il forma le projet de se faire comédien. Son début eut lieu à Leipzig, qu'il quitta bientôt pour un engagement à Hambourg. C'est dans cette dernière ville, où il figura à côté du célèbre Schroeder, qu'il fonda sa grande réputation. Agé de 26 ans, il fit sa première apparition sur le théâtre de Berlin, dans le rôle du comte Horace Capacelli, et dans une comédie d'Arien, intitulé : *l'Amour et la Raison*. Le premier, il parvint à faire goûter à ses compatriotes les tragédies de Shakspeare. Il ne fut pas moins heureux dans les tragédies de Gœthe et de Schiller, dont plusieurs rôles avaient été écrits exprès pour lui. Son triomphe fut le rôle de Charles Moor, dans les *Brigands* de Schiller. Il termina sa carrière théâtrale à Berlin, par le rôle de Wallenstein dans la tragédie de ce nom, de Schiller, et y mourut peu de temps après, le 20 décembre 1801, à l'âge de 45 ans.

FLECKNOE (Richard), poëte anglais, vivait sous Charles II, et fut substitué à Dryden, après la révolution, dans la place de poëte lauréat. A cette occasion Dryden écrivit contre lui sa satire *Mac Flecknoe*, qui a servi en quelque sorte de modèle à *la Dunciade*. De plusieurs comédies que Flecknoe a composées, une seule, *la Domination de l'amour* a été représentée, imprimée en 1654 et réimprimée en 1664 sous le titre de : *Règne de l'amour*. On a encore de lui des épigrammes et des énigmes, et un *Diarium* ou *Journal en vers burlesques*.

FLEETWOOD (Guillaume), greffier de la ville de Londres, obtint cette place, en 1569, par le crédit du comte de Leicester, et ne se montra pas moins empressé que son protecteur à persécuter les catholiques et à prodiguer à la reine les plus serviles adulations. Il mourut en 1594, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels les plus importants sont : *Annalium tam regum Edwardi V, Richardi III et Henrici VII quàm Henrici VIII elenchus*, Londres, 1579, 1597 ; *the Office of a justice of peace*, 1658, in-8°, etc.

FLEETWOOD (Charles), gendre de Cromwell, était receveur de la cour des pupilles, place que son père avait occupée. Il prit une part très-active à la révolution qui renversa du trône Charles Ier. Cromwell lui fit épouser sa fille, veuve du général Ireton, le nomma commandant des troupes en Irlande, l'un des commissaires civils de cette île, et enfin vice-roi en 1652, quand il eut pris lui-même le titre de protecteur des trois royaumes. Après la mort de son beau-père, Fleetwood, qui s'était d'abord flatté de lui succéder, signa l'acte qui appelait Richard Cromwell au protectorat ; mais bientôt après il se mit à la tête du parti qui le força d'abdiquer. Voyant tous les esprits disposés en faveur de Charles II, il aurait voulu coopérer à la restauration ; mais, comme il hésita trop longtemps, elle s'effectua sans son secours ; il se vit porté sur la liste des personnes qui, exceptées de l'amnistie

royale, étaient, sauf la peine de mort, passibles de toutes les peines qu'un acte ultérieur du parlement pourrait leur infliger. Fleetwood termina ses jours près de Londres, dans l'obscurité, peu de temps après la restauration.

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né à la Tour de Londres en 1656, mort évêque d'Ély le 4 août 1723, fut successivement chapelain et prédicateur du roi Guillaume et de la reine Anne. Il s'acquit beaucoup de réputation dans l'éloquence sacrée, et n'en mérita pas une moins grande par ses savantes recherches sur l'antiquité. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, les plus importants sont : *Inscriptionum antiquarum sylloge in duas partes distributa*, Londres, 1691, in-8°; *An essay upon miracles*, etc., ibid., 1701, in-8°; *Sixteen practical discourses*, ibid., 1705, in-8°; *Chronicon pretiosum, ou Essai sur les monnaies d'or et d'argent d'Angleterre pendant les six derniers siècles*, ibid., 1707 et 1726, in-8°.

FLEISCHER (Jean), théologien luthérien et physicien allemand, né à Breslau en 1539, enseigna quelque temps à Goldberg et à Wittenberg, exerça le ministère de la chaire évangélique, et fut chargé de l'inspection des églises et des écoles dans sa patrie, où il mourut le 4 mars 1593, par suite de la maladresse d'un chirurgien qui, en le saignant, lui avait piqué l'artère. Il a laissé une *Instruction pour les parrains et marraines*, en allemand, et un traité intitulé : *De iridibus doctrina Aristotelis et Vitellionis*, 1571, in-8°.

FLEISCHER (Jean), fils aîné du précédent, suivit la carrière de la médecine, passa en Amérique pour étudier les plantes de cette partie du monde, et mourut en Virginie en 1608, âgé de 26 ans.

FLEISCHER (Joachim), fils du précédent, exerça comme son père les fonctions du ministère à Breslau; en 1631, il fut pris, en chaire, d'un mal subit qui le priva de la vue pendant six mois. Sa cécité ne l'empêcha pas de prêcher; car il savait la Bible allemande presque entièrement par cœur. Il mourut le 29 mai 1645.

FLEISCHER (Jean-Laurent), professeur et directeur de la faculté de droit à Francfort-sur-l'Oder, né à Bareuth en 1691, mort le 15 mai 1749, a laissé en allemand et en latin un grand nombre d'ouvrages et de dissertations académiques.

FLEISCHER (Guillaume), né en Allemagne vers 1767, fut longtemps employé dans la maison de librairie Levrault à Paris, et se livra en même temps à des recherches bibliographiques. Il mourut à Paris le 1er juin 1820. Il a publié : *Annuaire de la librairie* ou *Répertoire systématique de la littérature de France de l'an IX*, 1802, in-8°; *Dictionnaire de bibliographie française*, 1812, t. I et II, jusqu'à la syllabe Bha. Cet ouvrage, qui n'a pas été terminé, était annoncé en 24 vol.

FLEISCHMANN (Jean-Martin), agronome saxon, né en 1747, à Schwarza dans le comté de Stolberg-Werningerode, mort le 16 juillet 1831, se voua de bonne heure à l'horticulture sous la direction de Putmann de Meiningen. Après quelques voyages scientifiques entrepris en Allemagne, on le nomma, en 1775, jardinier royal de la cour de Dresde, et, en 1793, inspecteur en chef des vignobles du royaume. Ce fut lui qui fonda, en 1799, la société de Misnie, pour la culture de la vigne. Ses ouvrages ont pour objet la botanique, la culture de la vigne et du mûrier, et l'art d'élever les vers à soie.

FLÉMALLE (Renier), né à Liége, excellent peintre sur verre du 16e siècle, a laissé de beaux ouvrages à Liége et dans plusieurs autres villes. On cite surtout l'*Adoration des rois* faite en 1532 pour l'église Saint-Paul, à Liége.

FLÉMALLE (BARTHELEMI dit BERTHOLET), peintre, fils du précédent, né à Liége en 1614, entra fort jeune parmi les enfants de chœur de la cathédrale où il se fit remarquer par la fraîcheur et la mélodie de sa voix. Il prit ses premières leçons de dessin d'un peintre assez renommé, Henri Trippez, passa sous la discipline de Gérard Douffet, quitta Liége à l'âge de 24 ans, parcourut l'Italie, se rendit en France, à Paris, où il peignit plusieurs tableaux, entre autres *le Prophète Élie enlevé sur un char de feu*, une *Adoration des mages*, un plafond aux Tuileries, etc. Il revint à Liége vers la fin de l'année 1647, se retira à Bruxelles lors des troubles qui agitèrent Liége sous le règne de Ferdinand de Bavière, et ne tarda pas à rentrer dans sa ville natale. Il retourna à Paris en 1670, fut reçu à l'académie de peinture, et nommé professeur, revint de nouveau à Liége, où il obtint une prébende dans l'église collégiale de Saint-Paul, et mourut en 1675. Flémalle était bon architecte; il fit, entre autres, un plan pour la construction de l'église des Dominicains à Liége. On voyait de lui dans l'église de Saint-Lambert de cette ville, un *Christ mis au tombeau*, et une *Résurrection*.

FLÉMALLE (Henri), frère du précédent, s'adonna à l'orfévrerie et à la ciselure. Son meilleur ouvrage est un *saint Joseph* en argent, sur le modèle de Jean Delcour, auquel il ne put mettre la dernière main. Étant descendu par curiosité dans une fosse à houille, il fut saisi d'un froid violent, et mourut peu de temps après.

FLÉMALLE (Guillaume), frère des précédents, est le dernier qui ait cultivé à Liége la peinture sur verre. Il a peint quelques vitraux dans l'église de la Madeleine. Il avait un beau talent de chanteur, et mourut en 1676.

FLÉMALLE (Renier), frère des précédents, annonça de grandes dispositions pour la peinture, quitta Liége fort jeune, voyagea beaucoup, et resta plusieurs années en Espagne où l'on croit qu'il est mort.

FLEMING (Claude), connétable de Suède, né en Finlande dans le 16e siècle, commandait dans cette province, et y soutint avec la plus grande fidélité les droits de Sigismond, roi de Pologne, au trône de Suède, qui lui était dévolu après la mort de son père Jean III, et que lui disputait son oncle Charles, duc de Sudermanie. Sigismond était catholique; on craignait qu'il ne voulût renverser la religion du pays; les paysans se soulevèrent: Fléming, pour rétablir l'ordre, en fit périr plus de 5,000; mais il mourut lui-même en 1597. Avec lui s'évanouirent les espérances de Sigismond, qui fut obligé de céder à l'ascendant de son compétiteur.

FLEMING (Patrice), religieux observantin, issu d'une famille noble d'Irlande, né dans le comté de Louth en 1599, avait reçu au baptême le nom de *Christophe*, qu'il changea en celui de *Patrice* lorsqu'il entra en religion. A l'âge de 13 ans, il fut envoyé dans les Pays-Bas pour y être élevé et y faire ses études. Après avoir fini ses humanités, il se rendit à Louvain, et entra dans le

collége de Saint-Antoine de Padoue, qui appartenait à des franciscains irlandais. Après avoir fini sa philosophie et sa théologie, où il se distingua, il partit pour Rome avec le P. Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. Il recueillit des matériaux pour composer les Vies des saints d'Irlande. Chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome, ses supérieurs le rappelèrent à Louvain pour y exercer le même emploi. De là, il alla à Prague, où il fut supérieur et lecteur en théologie dans le couvent de l'Immaculée Conception. Prague, après la bataille de Leipzig le 7 septembre 1631, étant menacée d'être assiégée par les troupes suédoises et saxonnes, Fleming jugea prudent d'aller ailleurs chercher un lieu de sûreté. Il prit pour compagnon le P. Mathias Hoar. Tous deux tombèrent entre les mains d'une troupe de paysans luthériens, et furent impitoyablement massacrés par eux le 7 novembre 1631. On a de Fleming: *Collectanea sacra*, Louvain, 1667, in-fol.; *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel), 1626; un abrégé du *Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*.

FLEMING (Robert), théologien écossais, naquit en 1650 à Bathens, résidence des comtes de Twedale, fut nommé avant l'âge de 23 ans à la cure de Cambuslang, et expulsé comme non-conformiste. Menacé de la prison, il mena quelque temps une vie errante, et fut enfin arrêté; mais ayant bientôt obtenu son élargissement, il passa en Hollande, et se fixa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il mourut le 25 juillet 1694. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres le *Miroir de l'Amour divin dévoilé*, 1691, in-8°; c'est un recueil de poésies religieuses: mais le plus estimé surtout parmi les dissidents et les calvinistes, a pour titre l'*Accomplissement des Écritures* (Fulfilling of the Scriptures.)

FLEMING (Caleb), auteur anglais, a publié en 1758 : *A Survey of the Search after souls* (Examen de la Recherche des âmes), dirigé contre le docteur Coward; *la Tentation du Christ dans le désert est la preuve d'une mission divine*, etc., 1764, in-8°.

FLEMMING ou **FLEMMYNGE** (Richard), prélat anglais, né à Crofton, dans le comté d'Oxford, embrassa d'abord les opinions de Wiclef; mais dans la suite il rentra dans le sein de l'Église catholique, et devint l'un des plus ardents adversaires de cet hérésiarque, contre lequel il parla violemment au concile de Constance, et dont, à son retour en Angleterre, il fit brûler les os, suivant les décrets du même concile. Flemming mourut évêque de Lincoln en 1430. Il avait fondé le collége de ce nom à Oxford, et voulait en faire un séminaire de théologiens destinés à combattre la doctrine de Wiclef et de ses partisans.

FLEMMING (Robert), neveu du précédent, ecclésiastique, né à Oxford, mort en 1483, écrivit en l'honneur du pape Sixte IV un poëme en 11 chants : *Lucubrationes Tiburtinæ,* dont il fut récompensé par la place de protonotaire apostolique. On lui doit encore : *Dict. græco-latinum ; Carmina diversi generis*, et *Epistolarum ad diversos liber I.*

FLEMMING (Heino-Henri, comte de), feld-maréchal, né en Poméranie l'an 1632, servit avec la plus grande distinction contre les Turcs, et contribua à leur faire lever le siége de Vienne en 1683. L'électeur de Brandebourg le nomma successivement gouverneur de Berlin et de la Poméranie; il renonça à toutes ses charges, se retira dans ses terres, et mourut le 28 février 1706.

FLEMMING (Jacques-Henri, comte de), neveu du précédent, né en 1667, entra de bonne heure au service de l'électeur de Saxe, Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il fut bien plus avant encore dans la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et premier ministre. Flemming contribua puissamment à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne, qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa la guerre contre Charles XII avec animosité, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste, dont il avait causé tous les malheurs. Flemming avait de grandes qualités, mais elles étaient ternies par beaucoup de hauteur et d'ambition, et par un goût très-vif pour les plaisirs. Il encourut la haine des Polonais, parce qu'il voulut étendre sans mesure l'autorité de son maître, ou plutôt la sienne propre, et mourut à Vienne le 30 avril 1728.

FLÉRON (Adrien de), né à Liége vers 1577, fit ses études à Louvain, voyagea en Italie, resta à Rome jusqu'en 1611, et revint à Liége ayant obtenu la prévôté de l'église collégiale de Maubeuge. Le comte de Tilly affectionnait Adrien de Fléron; il l'appela auprès de lui en 1626 et le chargea de diverses négociations. Fléron fut revêtu de la charge de conseiller du siége des échevins à Liége, et de la prévôté de Saint-Cunibert à Cologne. On ignore la date de sa mort. On a de lui l'*Éloge de Tilly,* en latin, Liége, 1630, in-8°.

FLERS (Charles de), né en 1756, entra fort jeune au service dans un régiment de cavalerie, devint maréchal de camp en 1791, et fut placé l'année suivante sous les ordres de Dumouriez, au camp de Maulde, où il reçut une blessure grave. Dès qu'il fut rétabli, il commanda une division dans l'invasion de la Belgique; puis dans celle de la Hollande au commencement de 1793. Resté dans Breda après l'évacuation de la Hollande, de Flers fut obligé de capituler. Il commanda ensuite à Tournay, puis nommé général en chef de l'armée des Pyrénées orientales, il tint longtemps les Espagnols en échec près du camp de Masden qu'il occupait. Il les battit ensuite près de Collioure, et dégagea cette place; mais dans le même temps les Espagnols s'emparèrent de Bellegrade. Après avoir perdu la bataille de Masden et s'être vu forcé dans trois camps retranchés qu'il avait établis sur la frontière, de Flers fit de vains efforts pour secourir Bellegarde. Cependant il reprit enfin le dessus; battit les Espagnols le 17 juillet 1793, et les éloigna de Perpignan, les refoulant dans leur camp. Mais, le 4 août, ils parvinrent à s'emparer de Villefranche, et de Flers, accusé de trahison, et destitué par les représentants du peuple, fut arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort, le 28 juillet de l'année suivante.

FLESSELLE (Philippe de), médecin ordinaire des rois François Ier, Henri II, François II et Charles IX, harcela l'illustre Fernel, et mourut en 1562. Il a publié : *Introductoire pour parvenir à la vraye cognoissance de la chirurgie rationnelle,* 1547, 1635.

FLESSELLES (Jacques de), prévôt des marchands

de Paris, né en 1721, figura dans les troubles de la Bretagne, où il embrassa la cause du duc d'Aiguillon, et se joignit aux adversaires de la Chalotais. La cour, satisfaite de sa conduite, le nomma intendant de Lyon ; il s'y fit aimer par la douceur de ses mœurs et la facilité de son caractère. Ce fut cette même facilité qui le perdit lorsqu'il fut appelé à remplir, au commencement de la révolution, les fonctions de prévôt des marchands de Paris. Partisan des mesures rigoureuses à la cour, ami du peuple dans les réunions de l'hôtel de ville, il voulut ménager à la fois deux partis extrêmes entre lesquels il n'y avait plus d'accommodement possible. Pressé dans la fameuse journée du 14 juillet 1789 de s'expliquer, il se rendait de l'hôtel de ville au Palais-Royal, où sa justification devait être entendue, lorsqu'un jeune homme lui tira un coup de pistolet, et lui brisa la tête. Le peuple se jeta sur son cadavre, qui fut en butte à mille outrages.

FLETCHER (Richard), né dans le comté de Kent vers le milieu du 16e siècle, n'était encore que doyen de Sutton-Longa, lorsque en 1586 il fut chargé d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra plus de zèle que de discrétion dans ses efforts pour lui faire abjurer la foi catholique. Lorsque l'exécuteur eut élevé en l'air la tête sanglante de cette femme infortunée, on entendit avec horreur le fanatique Fletcher s'écrier d'une voix forte : « Ainsi périssent tous les ennemis de la reine Élisabeth. » Il fut nommé successivement évêque de Bristol en 1589, de Worcester en 1592, et enfin de Londres peu de mois après. A peine installé sur ce dernier siége, Fletcher perdit la faveur d'Élisabeth pour s'être marié une seconde fois, et mourut de chagrin en 1596.

FLETCHER(Gilles), frère du précédent, né à Kent, fut employé par la reine Élisabeth dans plusieurs missions diplomatiques, et envoyé en 1588 en Russie, pour y conclure une ligue avec l'empereur Fédor Ivanowich. Peu de temps après son retour, il fut nommé secrétaire de la cité de Londres, maître de la cour des requêtes, et trésorier de Saint-Paul en 1597. Il a publié sur la Russie un ouvrage intitulé : *Of the Russe common wealth* (De l'empire russe), etc., ou *Manière de gouverner de l'empereur de Russie, communément appelé l'empereur de Moscovie, avec les mœurs et les modes des peuples de cette contrée*, Londres, 1590, in-8°. Il a été réimprimé en 1643, in-12, et l'on en a inséré un extrait dans la collection des *Voyages de Hakluyt*. L'auteur mourut en 1610.

FLETCHER (Gilles), fils aîné du précédent, né vers 1588, mort en 1623, est auteur d'un écrit intitulé : *Christ's victory and triumph in heaven and earth over aud after death*, Cambridge, 1610 et 1640, in-4°.

FLETCHER (Phineas) frère du précédent, mort vers 1650 ministre de Hilgey dans le comte de Norfolk, a laissé : *Miscellanies*, Cambridge, 1633, in-4° ; *Piscatory eclogues*, et *Purple Island, or the isle of Man* : cette dernière pièce a été réunie à l'ouvrage de son frère, Cambridge, 1783, in-4°.

FLETCHER (John), fils de Richard, auteur dramatique anglais célèbre, né vers 1576 dans le comté de Northampton, mourut à Londres en 1625. Destiné par son père à la carrière du barreau, il négligea les études du droit, et se livra à son goût pour la poésie. Il avait formé, avec Beaumont, étant encore à l'école de Middle-Temple, une liaison intime, et depuis donna en société avec lui plus de 50 pièces de théâtre, tant tragédies que comédies. Ces pièces eurent un grand succès, et quelques-unes sont encore représentées aujourd'hui. Andrieux a traduit son *École des épouseurs*, dans les *Chefs-d'OEuvre du théâtre anglais*, et deux autres de ses pièces ; les *Événements imprévus* et *la Pucelle* avaient déjà été traduits en français. Infiniment supérieures à celles de Ben-Johnson, elles ont été mises longtemps en parallèle avec celles de Shakspeare. Elles ont été imprimées pour la première fois en 1672, in-fol., et depuis un grand nombre de fois, entre autres, en 1711, 7 vol. in-8° ; 10 vol. in-8°, par les soins de Colman. Enfin on les a réunies à celle de Ben-Johnson, Londres, 1811, 4 gros vol. in-4°. J. Monck Watson a donné un *Commentaire sur les pièces de théâtre de Beaumont et de Fletcher*, etc., Londres, 1799, in-8°.

FLETCHER (André), publiciste anglais, ordinairement appelé *Fletcher de Saltoun*, nom d'un bourg d'Écosse où il naquit en 1653, fut élevé par le célèbre Gilbert Burnet, depuis évêque de Salisbury, et par ses rapides progrès se montra digne des leçons d'un tel maître. Fletcher, nommé membre du parlement d'Écosse, s'éleva avec force contre toutes les mesures tendant à augmenter l'autorité royale, s'opposa tant qu'il le put à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre, trempa dans la révolte du duc de Montmouth contre Jacques II, et bien qu'ennemi de ce monarque, n'approuva pas qu'on l'eût expulsé du trône pour y faire asseoir un étranger, Guillaume III, prince d'Orange. Ce grand orateur mourut en 1716, emportant avec lui l'estime et les regrets de ses adversaires eux-mêmes. Ses *discours politiques*, aussi remarquables pour leur brièveté que pour leur mâle vigueur, ont été recueillis et publiés à Glascow, 1749, in-12. Lord Buchan a donné en 1792, in-8° : *Essais sur la vie et les écrits de Fletcher de Saltoun, et poète Thomson*.

FLETCHER (Archibald), avocat écossais, né en 1745 dans une ferme du comté de Perth, fut placé, après de très-bonnes études, chez un procureur d'Édimbourg, dont il devint bientôt le clerc le plus habile, et qui, en mourant, le recommanda aux soins du lord avocat d'Écosse, sir John Montgomery. La protection de ce dignitaire lui valut son entrée dans le cabinet de Wilson de Houden, alors écrivain du sceau. C'est lui qui, en 1778, lors de la rébellion du régiment highlander de Cra, qui refusait obstinément de se laisser embarquer pour l'Amérique du Nord, fut chargé d'aller négocier avec ces fiers enfants des montagnes. Cet incident lança Fletcher dans la politique, et il se classa bientôt parmi les vhigs les plus ardents. Il entra dans la Société édimbourgeoise de la réforme des bourgs, en devint secrétaire, recueillit une formidable masse de documents à l'appui des plaintes contre les bourgs, et, en février 1787, fut un de ceux que la Société envoya dans la capitale de l'Angleterre pour provoquer l'attention du parlement sur les abus du système électoral en vigueur. Fletcher se mit en rapport avec Fox, qui, ne pouvant, vu la multiplicité de ses engagements, se charger de soutenir la thèse offerte à son éloquence, les envoya près de son ami Shéridan. Survint alors la révolution française ; Fletcher en approuva les principes, en réprouva les excès, mais se prononça très-vivement contre la déclaration de la guerre faite par le

cabinet de Saint-James à la France. Cette manifestation de sa pensée fit beaucoup de tort à sa fortune. Fletcher avait réfugié son activité dans le comité d'Édimbourg, pour l'abolition de la traite, et dans la société pour l'amélioration des highlands. Le torysme ayant perdu de son intensité et de sa puissance en Écosse, sa clientèle revenait et la fortune avec elle. En 1818 il renonça aux affaires, et se retira dans une maison de campagne (Anchidenny-House), à huit milles d'Édimbourg. Il mourut le 20 décembre 1828. On n'a de lui qu'un *Dialogue entre un whig et un radical*, York, 1822.

FLETCHER (Jacques), littérateur anglais, était sous-instructeur dans une école particulière. Il coopéra à plusieurs ouvrages périodiques, et livra à l'impression quelques poëmes : *le Siége de Damas, le Joyau* (the Gem), etc. Le succès que parut avoir une Histoire de Pologne qu'il publia ensuite le détermina à quitter son humble place dans l'enseignement ; mais il eut sujet de s'en repentir : sa position devint très-précaire, et, pour en sortir, il se tua d'un coup de pistolet, à Lisson-Grove, le 3 février 1832, n'ayant encore que 21 ans. Son *Histoire de Pologne* a été traduite en français, Paris, 1832, 2 vol. in-8°, et, avec les additions du traducteur, conduit les événements jusqu'à la dernière prise de Varsovie. Fletcher a laissé en manuscrit une *Histoire de l'Inde*.

FLEURANGES (Robert de la Marck, seigneur de), maréchal de France, né à Sedan vers 1490, fut l'un des hommes de guerre les plus remarquables de son temps. Envoyé de bonne heure par son père à la cour de Louis XII, il fut très-favorablement accueilli de ce prince, qui l'attacha aussitôt à la personne du duc d'Angoulême, depuis François Ier. Fleuranges, qui venait d'épouser en 1510 la nièce du cardinal d'Amboise, fit ses premières armes dans le Milanais, défendit Vérone contre les Vénitiens, contribua puissamment à la prise de la Mirandole, fut chargé en 1512 d'aller lever de nouvelles troupes en Flandre, s'empara l'année suivante d'Alexandrie, reçut 46 blessures au siége de Novare, et se retira à Lyon pour se remettre de ses fatigues. François Ier, lors de son avénement au trône, ayant fait revivre les prétentions de son prédécesseur sur le Milanais, Fleuranges reparut de nouveau en Italie, fit prisonniers à Turin tous les généraux suisses qu'il renvoya sur leur parole, se rendit maître de Chivas et de Crémone. Dans la campagne suivante il fut fait prisonnier avec le roi à la bataille de Pavie en 1525, et conduit au château de l'Écluse en Flandre, où il demeura pendant plusieurs années. Promu au grade de maréchal de France pendant sa captivité, il fut, lorsqu'elle eut cessé, chargé de la défense de Péronne, assiégée en 1536 par le comte de Nassau, et succomba aux suites de ses glorieuses fatigues en décembre 1537, à Longjumeau, près de Paris, lorsqu'il se rendait à Sedan sur la nouvelle de la mort de son père. Fleuranges a écrit l'*Histoire des choses mémorables advenues du règne de Louis XII et de François Ier depuis* 1499 *jusqu'en* 1521, publiée par l'abbé Lambert, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1753, in-12, et dans le tome XVI de la collection des *Mémoires historiques*, à la suite de ceux de Martin et Guill. du Bellay.

FLEURANT (Claude), chirurgien major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a publié, en 1752, un bon traité de *splanchnologie*, en 2 vol. in-12.

FLEUREAU (dom Basile), historien, né vers 1620 à Étampes, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des barnabites de la congrégation de Saint-Paul, tira des archives et des différents dépôts publics, les documents qui lui étaient nécessaires pour composer l'histoire de sa ville natale, et venait de mettre la dernière main à cet ouvrage lorsqu'il mourut vers 1680. Un de ses confrères, dom Remi de Montmerlier, revit le travail de dom Basile, et le publia sous ce titre : *les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes*, Paris, 1683, in-4°.

FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, né à Paris en 1662, fut d'abord chanoine de Chartres, abbé commendataire de Moreilles en 1687, puis trésorier de la sainte Chapelle du Palais à Paris. Nommé en 1698 à l'évêché d'Aire, il passa en 1705 à celui d'Orléans. A son avénement, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes; fit différents établissements utiles, acheta et fonda une maison pour les nouvelles converties. Il mourut le 11 janvier 1733. La Bibliothèque de France fait mention d'*Ordonnances, Règlements et Avis synodaux extraits des procès-verbaux des synodes tenus par l'évêque d'Orléans depuis* 1707 *jusqu'à sa mort*, Orléans, 1736, in-4°.

FLEURIAU (Thomas-Charles), jésuite, né vers la fin du 17e siècle, fut chargé par ses supérieurs de correspondre avec les missionnaires de la compagnie dans le Levant. On a de lui : *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, avec le P. Monier, Paris, 1712; *État présent de l'Arménie*, Paris, 1694, in-12 ; *État des missions de la Grèce*, Paris, 1695, in-12.

FLEURIAU (Bertrand-Gabriel), jésuite, né le 8 août 1693, a écrit : *Relation des conquêtes faites dans les Indes par D. P. M. d'Alméida*, traduite de l'italien, Paris, 1749, in-12; *Vie du P. Claver*, Paris, 1751, in-12; *Principes de la langue latine*, Paris, 1751, in-12; la 6e édition a été retouchée par de Wailly, Paris, 1762, in-12, et la 9e, 1773, in-12, entièrement refondue par le même; *Dictionnaire alphabétique de tous les noms propres qui se trouvent dans Horace*, Paris, 1756, in-12, formant le 3e vol. des *Poésies d'Horace*, traduites par Sanadon, avec des notes de Fleuriau; *Aër, Carmen*.

FLEURIAU (Jean-François), jésuite, né à Reims le 2 février 1700, est auteur d'un *Poëme latin sur la convalescence de M. le Dauphin*, Paris, 1752, in-4°; de vers grecs et français sur le même sujet, et de vers grecs sur la naissance du duc de Bourgogne. Il a travaillé au journal de Trévoux.

FLEURIAU (Alexandre), prêtre, a fait paraître en une grande feuille le *Jeu des lettres ou de l'Alphabet, inventé il y a près de deux mille ans, et renouvelé en faveur de la naissance de Mgr. le duc de Bretagne*.

FLEURIAU (Jérôme-Charlemagne), plus connu sous le nom de *Marquis de Langle*, né en Bretagne vers 1740, mort à Paris le 12 octobre 1807, est auteur de plusieurs ouvrages, dont quelques-uns lui valurent une éphémère célébrité. Quoiqu'ils soient tombés, ainsi que le prétendu marquis, dans un juste oubli, nous indiquerons : *Voyage de Figaro en Espagne*, St.-Malo (Paris), 1785, 2 vol. in-12, condamné par arrêt du parlement (26 février 1788), reproduit sous le titre de *Voyage en Espagne, par L. M. de Langle, 6e édition, seule avouée par l'auteur*,

1803, in-8°; *Mon voyage en Prusse, ou Mémoires secrets sur Frédéric le Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8°.

FLEURIAU. *Voyez* **MORVILLE.**

FLEURIEU (CHARLES-PIERRE CLARET, comte DE), né à Lyon le 2 juillet 1738, entra dès l'âge de 13 ans dans la marine, et montra de très-bonne heure une habileté peu ordinaire et une instruction plus surprenante encore. Profitant, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763, Fleurieu fabriqua, de concert avec Ferdinand Berthoud, la première horloge marine qu'on eût encore vue, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. En 1768, il monta la frégate *l'Isis*, et fit pendant un voyage de long cours l'heureux essai des instruments qu'il venait d'inventer, fut nommé directeur général des ports et arsenaux en 1776, dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par la Pérouse et d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, Fleurieu donna sa démission l'année suivante, malgré les instances de Louis XVI, qui avait conçu pour son caractère la plus haute estime et lui en donna une preuve signalée en le nommant gouverneur du jeune prince royal. La révolution l'arracha à ses nouvelles fonctions, il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté, devint membre du conseil des Anciens en 1797, fut exclu de cette assemblée lors des événements du 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au conseil d'État, puis nommé sénateur. Il mourut à Paris le 18 août 1810, membre de l'Institut. On a de lui : *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, in-4°; *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 1791 *et* 1792, par Étienne Marchand, Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4°. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, parmi lesquels on distingue une *Histoire générale des navigations de tous les peuples*, dont la première partie seulement est terminée.

FLEURIOT-LESCOT (J. A. C.) était né à Bruxelles en 1761. Forcé de quitter cette ville lors des premiers troubles qui y précédèrent la révolution, il se rendit à Paris, s'y livra à l'étude de l'architecture et fut pendant quelque temps commissaire aux travaux publics. Digne substitut de Fouquier-Tainville dans les fonctions d'accusateur public, il se fit remarquer au club des jacobins parmi les plus fougueux démagogues, et se lia d'amitié avec Robespierre, qui le fit nommer maire de Paris. La chute de son protecteur entraîna sa perte ; après avoir fait sonner le tocsin, rassemblé le corps municipal, garni de troupes la place de l'Hôtel-de-Ville, il voulut exciter le peuple à prendre la défense de Robespierre, qu'il proclamait le sauveur de la patrie, lorsqu'il fut arrêté par Bourdon de l'Oise, jugé et exécuté le 10 thermidor an II (28 juillet 1794).

FLEURY (JEAN), ou **FLORIDUS**, poëte français du 15e siècle, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Traité très-plaisant et récréatif de l'amour parfait de Guisgardus et Sigismonde, fille de Tancredus.* Les différentes éditions en sont assez recherchées par les curieux : cependant ils donnent la préférence à celles qui ont paru dans le 15e siècle, Paris, Ant. Verard, 1493, in-fol. gothique de 20 feuillets; ibid., le Caron, 1493, in-4°; ibid., 2e édition, in-4°.

FLEURY (CLAUDE), né le 6 décembre 1640 à Paris, fit ses études chez les jésuites au collége de Clermont, embrassa d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir avocat au parlement en 1658, et exerça pendant 9 ans, au bout desquels il entra dans l'état ecclésiastique. Il venait de recevoir la prêtrise, lorsque en 1672 il fut nommé précepteur des fils du prince de Conti ; il le fut ensuite du comte de Vermandois, qui mourut en 1683, avant que son éducation eût été achevée. Après avoir récompensé les soins de Fleury par une riche abbaye, Louis XIV lui donna une nouvelle preuve de son estime en le chargeant de coopérer comme sous-précepteur à l'éducation des enfants de France. L'abbé Fleury se montra le digne associé de Fénélon dans cette tâche si noble et si difficile, et quand elle fut terminée, il se retira de la cour, comblé des faveurs de Louis XIV. Rappelé en 1716 pour être confesseur du jeune roi Louis XV, il remplit avec discrétion cette fonction délicate, s'en démit en 1722 à cause de son grand âge, et mourut le 14 juillet 1723. Il était membre de l'Académie française, où il avait remplacé la Bruyère, et prieur d'Argenteuil. Fleury est auteur d'un grand nombre d'ouvrages presque tous très-remarquables ; nous citerons seulement : *Mœurs des Israélites*, Paris, 1681, in-12 ; *Mœurs des Chrétiens*, 1682, in-12, souvent réimprimés ensemble, édit. entre autres Paris (1802), 3 vol. in-12; *Institution au droit ecclésiastique*, Paris, 1687, 2 vol. in-12; *Histoire ecclésiastique*, Paris, 1691 et années suivantes, 20 vol. in-4°, continuée par le P. Fabre, Paris, 1726 et années suivantes, 16 vol. in-4°. Rondet en donna une nouvelle édition à laquelle il joignit une table générale des matières qui forme un 37e vol. in-4°. Les 20 volumes écrits par l'abbé Fleury ne vont que jusqu'en 1414, et la continuation du P. Fabre à 1588. Tous ces opuscules ont été réunis, Nîmes, 1780, 5 vol. in-8°. L'abbé Émery a publié en 1807 *Nouveaux opuscules de Fleury*, un vol. in-12.

FLEURY (JULIEN), chanoine de Chartres, mort à Paris, le 13 septembre 1725, a donné d'excellentes éditions d'Apulée *ad usum Delphini*, Paris, 1688, 2 vol. in-4°, et de la *Concorde évangélique grecque et latine*, de Nicolas Toinard d'Orléans, ib., 1707, in-fol.; enfin, c'est d'après son travail sur Ausone que l'abbé Souchay en a donné l'édition *ad usum*, 1730, in-4°.

FLEURY (ANDRÉ-HERCULE), cardinal-ministre, né à Lodève, dans le Languedoc, le 22 juin 1653, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et fit de très-brillantes études aux colléges de Clermont et d'Harcourt. Il fut à 15 ans pourvu d'un canonicat à Montpellier; il en avait à peine 24, et n'était pas encore prêtre, lorsqu'il fut nommé aumônier de la reine Marie-Thérèse ; après la mort de cette princesse il fut attaché à la maison du roi en la même qualité, et s'attira l'estime de toute la cour par son esprit, ses connaissances et ses manières pleines à la fois de franchise et de politesse. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus, dont il se démit en 1715 à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé, ce qui ne l'empêcha pas toutefois d'accepter la fonction de précepteur du jeune roi Louis XV, dont il sut se faire chérir par le zèle même qu'il mit à s'acquitter des devoirs de sa place. Investi de toute la confiance de son élève, Fleury eût pu se mettre à la tête des affaires

à la mort du régent, en 1723; il ne le fit qu'après l'exil du duc de Bourbon, et ne voulut jamais recevoir le titre de premier ministre, quoiqu'il en eût toute l'autorité. Parvenu au faîte du pouvoir à un âge où le repos devient nécessaire, le cardinal de Fleury, décoré de la pourpre en 1726, ne sut peut-être point assez se garantir de l'hésitation et de la lenteur, défauts ordinaires de la vieillesse; mais si les 17 années de son administration ne furent pas sans tache, si on peut, entre autres, lui reprocher avec raison d'avoir laissé dépérir la marine de l'État, de n'avoir pas envoyé à Stanislas Leczinski des secours assez puissants pour assurer sur sa tête la couronne de Pologne, on doit convenir aussi qu'il diminua les impôts, fixa avec plus de justice la valeur des monnaies, qu'il encouragea les arts et les savants, et donna plus d'étendue à notre commerce. En un mot, s'il fit peu de chose pour la gloire nationale, il ne cessa de travailler avec ardeur pour procurer au peuple plus d'aisance et de bonheur. Telle était sa probité sévère, qu'à sa mort arrivée à Issy, le 29 janvier 1743, sa succession se trouva à peine celle d'un bourgeois médiocrement riche, et n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever. Le cardinal de Fleury était membre de l'Académie française, de celle des inscriptions et de celle des sciences.

FLEURY (N.), poëte, né à Lyon au commencement du 18e siècle, mort en 1746, est auteur de *Biblis*, opéra représenté en 1732, musique de Lacoste; le ballet des *Génies*, représenté en 1736, musique de Mlle Duval. Ces deux pièces sont imprimées dans le recueil de Ballard.

FLEURY (Jacques), avocat au parlement de Paris, mort en 1775, négligea l'exercice de son état pour se livrer à la culture des lettres. On a de lui : *Chansons maçonnes*, Paris, 1760, in-8o; *Poésies diverses*, 1761, in-12, réimprimées sous le titre de *Folies*, 1769, in-8o; *les Grands objets de la Foi*, ou *les Mystères*, *Odes*, 1774, in-8o. Il a fourni au théâtre de l'Opéra-Comique *le Retour favorable* et *le Temple de Momus*, prologues; *Olivette, juge des enfers; le Miroir magique; la Mort du Goret* et *le Rossignol*.

FLEURY (Guillaume-François JOLY de), procureur général, né à Paris le 11 novembre 1675, fut de bonne heure destiné à soutenir la haute réputation dont sa famille avait toujours joui dans la magistrature. Reçu avocat en 1695, il fut nommé avocat général à la cour des aides en 1700, et au parlement de Paris 4 ans après, lors de la mort de son frère, Joseph-Omer Joly de Fleury; enfin, en 1717, il succéda dans les fonctions de procureur général au célèbre d'Aguesseau, promu à la dignité de chancelier de France. Il était difficile de remplacer dignement un aussi grand homme, toutefois, si Fleury ne le fit pas oublier, il sut se faire admirer lui-même pour son éloquence facile et persuasive, l'ordre et la profondeur de ses idées, la justesse et la clarté de ses raisonnements. En 1746 il se démit de sa charge en faveur de son fils, qu'il s'était adjoint 6 ans auparavant, et continua néanmoins de se livrer au travail dans la retraite, ne refusant jamais ses conseils éclairés à ceux qui les réclamaient, quel que fût le rang qu'ils occupassent dans la société. Ce magistrat mourut à Paris le 25 mars 1756. On a de lui un très-grand nombre de *Mémoires sur diverses matières*, dont quelques-uns seulement ont été imprimés; des *Observations et notes sur diverses parties du droit public français*, restées manuscrites; des *Extraits de plaidoyers*, insérés dans les tomes VI et VII du *Journal des audiences*; des *Réquisitoires*, et plusieurs autres travaux importants, sur lesquels Barbier a donné des détails, tome XXVIII de la *Revue encyclopédique*.

FLEURY (Jean-Omer JOLY de), neveu du précédent, chanoine de l'église métropolitaine de Paris, mort le 29 novembre 1755, a publié : *la Science du salut*, ou *Principes solides sur les devoirs les plus importants de la religion*, tirés des *Essais de morale* de M. Nicole, Paris, 1746, in-12; l'*Abrégé de la philosophie*, par de la Chambre, ibid., 1754, 2 vol. in-12.

FLEURY (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né à Besançon en 1698, s'appliqua particulièrement à l'histoire de la Franche-Comté, obtint un canonicat à la collégiale de Sainte-Madeleine de Besançon, et mourut en cette ville le 6 mai 1754. On a de lui : deux *Dissertations sur les usages singuliers de l'Église de Besançon*, imprimées dans les *Mercures* de juillet, décembre 1741, et septembre 1742; les *Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté, depuis* 1746 *jusqu'à* 1753, 8 vol. in-8o.

FLEURY (François-Michel), né à Alençon vers le milieu du 18e siècle, mort le 19 avril 1781. Cet ecclésiastique, entêté d'idées bizarres, s'avisa de se faire répondre et servir la messe par la sœur de son vicaire. L'évêque du Mans, de Grimaldi, dans le diocèse duquel Fleury était curé, l'ayant interdit de ses fonctions, il publia dans le Journal ecclésiastique du mois d'avril 1774, la question suivante : *Si une femme, au défaut d'homme, peut répondre la messe.* Une critique manuscrite ayant couru dans le pays qu'habitait Fleury, il fit imprimer une brochure intitulée : *Réponse de la Messe par les femmes, en réponse à une lettre anonyme*, 1778, in-8o.

FLEURY (Joseph-Abraham BÉNARD, dit), acteur du Théâtre-Français, né à Chartres en 1750, était fils d'un comédien nommé Bénard. Une sage-femme, à laquelle il avait été confié, le déposa aux Enfants-Trouvés et l'administration de cet établissement le plaça peu de temps après chez un artisan, cardeur de matelas, qui annonçait l'intention de l'adopter. Retrouvé dans la suite et réclamé par ses parents, alors directeurs du théâtre de Nancy, il passa chez eux une partie de sa première jeunesse, n'y recevant que le degré d'instruction strictement nécessaire à un comédien de province. L'intelligence précoce qu'il montra dans quelques rôles assortis à son âge lui attira la protection du roi Stanislas Leczinski et l'amitié du chevalier de Boufflers, aux jeux duquel il fut associé. Quand il eut 15 ans, néanmoins, il crut apercevoir que ses jeunes amis, appartenant à l'ordre élevé de la société, ne lui permettaient plus les familiarités d'enfant, auxquelles ils l'avaient habitué; et il résolut d'aller chercher fortune dans les villes lointaines. Il s'attacha successivement aux théâtres de Genève, de Troyes, de Lyon et de Versailles, où son talent fut encouragé; et, le 7 mai 1774, il débuta à la Comédie-Française, mais avec un succès médiocre, dans la tragédie de *Mérope* (rôle d'Égyste). S'étant de nouveau engagé au théâtre de Lyon, où l'on comptait alors des talents remarquables, il y fit de rapides progrès, ce qui lui valut son rappel à

Paris en 1778. A la suite de son second début dans cette capitale, il fut reçu comédien du roi en qualité de sociétaire. Ce fut seulement à la retraite précipitée de Monvel qu'il trouva quelques occasions de se distinguer. Ce fut le *Marquis* de *l'École des Bourgeois* qui lui valut les premières faveurs du public. Il excella surtout dans le persiflage; jamais on n'avait vu d'acteur qui représentât avec une vérité si frappante ces marquis libertins, ces ivrognes de cour partagés entre le cabaret et les salons, dont les modèles furent si nombreux sous Louis XIV et la régence, mais qui étaient devenus plus rares. Ces rôles, dans *le Retour imprévu*, *le Cercle*, *Turcaret*, *l'Homme à bonnes fortunes*, *l'École des bourgeois*, furent les triomphes de Fleury. Mais il prouva la flexibilité de son talent dans *les Deux pages*, pièce où il reproduisit si bien les manières et le ton du grand Frédéric, que le prince Henri de Prusse, touché jusqu'aux larmes, récompensa d'un riche présent l'acteur qui lui avait mis sous les yeux le portrait vivant de son frère. Après les représentations de *l'Ami des lois* et de *Paméla*, deux pièces signalées par la faction comme infectées d'aristocratie et de modératisme, presque tous les sociétaires du Théâtre-Français furent arrêtés et traînés en prison dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793; Fleury ne fut pas excepté de cette mesure. Sa détention ne se termina que 15 ou 20 jours avant la révolution du 9 thermidor. Il rentra d'abord, avec ses camarades, au théâtre du faubourg Saint-Germain; puis il suivit une fraction de la société à la salle de Feydeau; il fut des premiers compris dans la réorganisation complète du Théâtre-Français en 1799. Il créa en peu de temps un grand nombre de rôles. Après 44 ans de service, des tracasseries administratives le forcèrent à prendre sa retraite. Il mourut en 1824, dans une maison de campagne qu'il avait acquise près d'Orléans. On a sous son nom des *Mémoires*, 1835-36-37, 6 vol. in-8, publiés par M. Lafitte.

FLEURY-TERNAL (Charles), jésuite de la province de Toulouse, né à Tain en Dauphiné le 29 janvier 1692, professa longtemps avec distinction, dans les colléges de la société, et mourut vers 1750. On a de lui : *la Vie de saint Bernard, archevêque de Vienne; Histoire du cardinal de Tournon, ministre de France sous quatre rois français*, Paris, 1728, in-8° et in-4°.

FLEXIER DE REVAL. *Voyez* **FELLER** (François-Xavier de).

FLINCK (Govaert), peintre, né à Clèves en 1616, mort en 1660, fut élève de Lambert Jacobs et de Rembrandt, dont il s'appropria tellement la manière, que ses compositions ont été souvent confondues avec celles de ce maître. Il travailla longtemps pour l'électeur de Brandebourg et le duc de Clèves, qui l'honoraient tous deux d'une estime particulière. Le Musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : l'un représentant *une jeune Bergère*, l'autre *les Anges annonçant la venue du Messie*; celui d'Amsterdam : *Jacob recevant la bénédiction de son père*; et *la Compagnie bourgeoise du capitaine Huidekooper, après la paix de Munster*. C. Van Dalen a gravé d'après Flinck *la Vierge allaitant l'enfant Jésus; Vénus et l'Amour*; un *Portrait de Jean-Maurice, prince de Nassau*; et J. G. Muller a exécuté d'après le même maître *Alexandre cédant Campaspe à Apelles*.

FLINDERS (Mathieu), navigateur anglais, naquit à Donington dans le Lincolshire, s'adonna de bonne heure à la marine, et n'était encore que cadet ou volontaire en 1795, lorsqu'il s'embarqua sur le vaisseau qui conduisait au port Jackson le capitaine Hunter, chargé de prendre le commandement de la colonie de la Nouvelle-Galles méridionale. Flinders était alors depuis peu de temps, de retour d'un voyage dans le grand Océan; et le désir de faire des découvertes était le principal motif qui l'avait engagé à s'embarquer pour le port Jackson. George Bass, le chirurgien du vaisseau sur lequel il se trouvait, avait les mêmes idées et la même intrépidité. Ils obtinrent, pour tout moyen d'exécution, un bateau de huit pieds de long, dont tout l'équipage ne se composait que de ces deux courageux amis et d'un seul mousse. C'est avec cette frêle embarcation qu'ils reconnurent une partie du cours de la rivière de George, et relevèrent ensuite plusieurs points de la côte non encore visités. Le succès de cette tentative détermina le gouverneur à confier à Bass, un an après, en 1798, un grand bateau avec six hommes pour continuer ses découvertes; et immédiatement après on donna, dans le même but, à Flinders, le commandement d'une corvette. Il avait mis à la voile avant que son ami Bass fût de retour. Revenus tous deux au port Jackson et s'étant communiqué les résultats de leurs explorations, on acquit la certitude d'un passage entre la *Terre de Van Diemen* ou la *Tasmanie*, et la *Nouvelle-Hollande* ou la *Notasie*. Alors le gouverneur confia le commandement d'une nouvelle corvette à Flinders. Il partit avec son ami Bass en septembre 1798, et ne revint qu'après avoir relevé une partie des côtes de Van Diemen et recueilli les matériaux nécessaires pour dresser une carte du canal dont on avait soupçonné l'existence, et auquel il donna le nom de *Détroit de Bass*. Flinders fut ensuite envoyé au nord du port Jackson pour reconnaître les baies d'Hervey et de Glass-House. En 1800, Flinders, de retour à Londres, y dressa une carte du *Détroit de Bass*, et fit connaître ses découvertes dans un mémoire intitulé : *Observations sur la côte de Van Diemen*, qu'Arrowsmith publia en 1801, in-4°. Il explora en 1801, en 1802 et en 1803, les côtes méridionales et orientales de la Nouvelle-Hollande, et au nord le détroit de Torrès et le golfe de Carpentarie. A peine fut-il de retour qu'il fit de nouveau voile du port Jackson, sur le vaisseau nommé *la Porpoise*, pour retourner au nord compléter son travail sur le détroit de Torrès; mais il fut jeté sur un des vastes bancs de ces récifs qui se trouvent entre la Nouvelle-Calédonie et la Notasie, et son vaisseau, ainsi qu'un autre nommé *le Caton*, qui l'accompagnait, y firent naufrage le 17 août 1803. Flinders revint sur une frêle embarcation au port Jackson, d'où il repartit avec deux corvettes pour aller au secours de ses compagnons d'infortune restés sur le *banc du Naufrage*. Il continua ensuite de faire voile au nord : il passa le détroit de Torrès, visita Timor; et le mauvais état de son vaisseau ne lui permettant ni de reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, ni de retourner sur ses pas, il se dirigea vers l'Ile de France pour se ravitailler. Flinders ignorait que son pays fût alors en guerre avec la France; et le passe-port dont il était pourvu et qu'avait accordé le gouvernement français, pour faire respecter le vaisseau qu'il montait, même dans le cas d'hostilités déclarées,

donnait le signalement de la corvette *l'Investigateur,* et non celui du *Cumberland* que commandait alors Flinders. Ce passe-port indiquait la mer Pacifique ou le grand Océan comme le but de l'exploration de Flinders, et n'avait de validité qu'autant que ce capitaine ne se détournerait pas volontairement de la route qu'il devait suivre. Aussi, le capitaine Flinders, à son arrivée à l'île de France, fut soupçonné d'espionnage : on mit l'embargo sur son bâtiment ; on mit le scellé sur ses papiers, et on le retint prisonnier pendant six ans et demi. De retour dans sa patrie vers la fin de 1810, il ne cessa point de travailler à la rédaction de sa relation et de l'atlas qui devait l'accompagner. Cet ouvrage parut enfin en 1814, et l'auteur mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille, et avant qu'il fût publié. Il est intitulé : *Voyage aux terres Australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 et 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4°, et atlas, un vol. in-fol., en anglais. On lui doit encore : *Mémoire sur l'usage du baromètre pour reconnaître la proximité des côtes; Transactions philosophiques*, année 1806 ; et *Lettre aux membres de la Société d'émulation de l'île de France sur le banc du Naufrage et sur le sort de la Pérouse,* tome X des *Annales des voyages.*

FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), littérateur, né à Reims en 1757, mort en 1806, commissaire impérial près le tribunal de Vervin, a laissé 4 comédies : *le Réveil d'Épiménide à Paris,* en un acte et en vers (1790, in-8°); *le Mari directeur,* id.; *la jeune Hôtesse,* en 3 actes et en vers, imitée de *la Locandiera* de Goldoni, et restée au répertoire ; *la papesse Jeanne,* comédie-vaudeville en un acte, représentée de 1790 à 1793; *Voltaire*, poëme lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, 1779, in-8°; *Fragment d'un poëme sur l'affranchissement des serfs,* 1781, in-8° ; *Poëmes et discours en vers, lus et mentionnés aux séances publiques de l'Académie française,* Paris, 1782, in-8°; *les Voyages de l'opinion,* etc., Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que 5 n^{os}. Flins a été l'éditeur des *OEuvres de Bertin,* 1785, 2 vol. in-18, et l'un des collaborateurs du *Modérateur,* à la rédaction duquel présidait de Fontanes, son ami.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, mort le 9 juillet 1782, fut élève de Laurent Cars, et membre de l'Académie de peinture de Paris. Cet artiste, qui avait une très-grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé d'après Greuze, entre autres : *le Paralytique servi par ses enfants ; l'Accordée de village,* etc.; on estime encore de lui : *la sainte Famille,* d'après Jules Romain ; *Vénus et Énée ; Adam et Ève,* d'après Natoire; *Notre-Seigneur à la Piscine,* d'après Dietrich, etc.

FLIPART (Charles-François), frère du précédent, mort à Paris en 1773, a gravé plusieurs estampes d'après Fragonard et autres peintres modernes.

FLISCUS (Étienne), grammairien, né, vers le commencement du 15e siècle, à Soncino, petite ville du Crémonese, se fit recevoir docteur en droit civil et canonique, d'où l'on peut conjecturer qu'il suivit d'abord le barreau ; mais il y renonça pour se livrer à l'enseignement des lettres. En 1453, il était recteur du gymnase de Raguse. L'époque de sa mort est inconnue. On a de cet écrivain : *Variationes, sive sententiarum synonyma.* La première édition, suivant Panzer (*Annales typographiques*), est de 1477, in-fol., sans indication de ville. Celle de Rome, 1479, in-4°, *per Joann. Bulle de Bremis,* est si rare qu'elle a échappé aux recherches des PP. Laire et Audiffredi. Parmi les éditions postérieures, on distingue celle de Turin, 1480, in-fol. ; un *Commentaire* sur les *Décrétales* d'Innocent IV, Venise, 1481, in-fol. ; *De componendis epistolis*, ibid., 1493; 1503, in-4°, et 1567, in-8° ; *Regulæ Summaticæ ; Luctus Soncinensis.*

FLITNER (Jean), poëte latin, né en Franconie, au commencement du 17e siècle, a laissé plusieurs volumes de poésies, parmi lesquelles on recherche les suivantes: *Nebulo nebulonum, hoc est joco-seria nequitiæ censura,* 1620, 1634 et 1663, in-12.

FLOCCO ou **FLOKE**, pirate norwégien suivant les uns, suédois suivant les autres, fit en 865 un voyage en Islande, et, voyant couverte de glaces cette île dont on lui avait fait un rapport tout différent, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui (*Island*, c'est-à-dire, terre de glace.)

FLOCCUS. *Voyez* **FIOCCO.**

FLODERUS (Jean), professeur de langue grecque à l'université d'Upsal, mort vers la fin du 18e siècle. On a de lui plusieurs discours latins prononcés à l'université d'Upsal, des dissertations latines, et une édition des *Dialogues* de Lucien, à l'usage des étudiants d'Upsal.

FLODOARD, historien français, né à Épernay en 894, mort chanoine de l'église de Reims en 966, est auteur de : *Historia ecclesiæ Remensis,* dont la meilleure édition est celle de George Colvener, Douai, 1617, in-8°. Cet ouvrage, plein de recherches savantes et exactes, est écrit d'un style plus facile et plus pur qu'aucun autre de la même époque. Nicolas Chesneau en donna une traduction française en 1580, in-4°, c'est-à-dire 31 ans avant la publication du texte, qui fut imprimé pour la première fois en 1611, par les soins du P. Sirmond. On doit encore à Flodoard, outre plusieurs ouvrages latins dont on peut voir la liste dans Marlot : *Chronicon rerum inter Francos gestarum ab anno* 919 *ad ann.* 966, inséré par Pithou dans sa *Collection des historiens,* et ensuite par André Duchesne dans les *Sriptores rerum Francorum.*

FLOERKE (Jean-Ernest), écrivain mecklenbourgois, naquit le 7 juillet 1767, à Altenkalden, près de Gnoya, exerça douze ans les humbles offices de chantre et de deuxième maître d'école à Waren. Enfin, en 1803, il devint prédicateur à Kirch-Mulsow et à Passee, et le 24 août 1812, il fut nommé en remplacement de Romlag, préposé du cercle de Buckow. Ses principaux ouvrages sont : *l'Aurore,* Nouvelle-Brandebourg, 1795; *les Heures de vacances*, ibid., 1797 ; *la Fête du siècle à Waren*, ibid., 1801 ; *Feuille de conversation de l'Allemagne septentrionale,* 12 livraisons en 2 vol., Gustrow, 1816, etc.

FLOGEL (Charles-Frédéric), né à Jauer, en Silésie, le 3 décembre 1729, mort le 7 mars 1788, professeur de philosophie à l'académie des jeunes nobles de Liegnitz, s'est attaché d'une manière toute particulière à l'histoire de la littérature, et se proposait de la suivre

dans toutes ses parties. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8° ; *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8° ; *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8°. On a imprimé depuis sa mort, *Histoire du comique grotesque*, 1788 ; *Histoire des fous en titre d'office*, 1789, in-8° ; *Histoire du burlesque*, 1794, in-8°. Tous ces ouvrages, écrits en allemand, jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg, en 1697, fut d'abord avocat au parlement. Il fut, en 1731, secrétaire d'État de la principauté de Monaco, et, en 1739, premier secrétaire des affaires étrangères sous MM. Amelot et d'Argenson, censeur royal, etc. Il s'était avec le temps formé une bibliothèque très-précieuse, composée de 11,000 volumes en langue italienne. Il mourut le 15 septembre 1773. Le Catalogue de sa bibliothèque parut en 1774, 2 vol. in-8°, et est très-recherché aujourd'hui. On a de Floncel une traduction de la *Lettre de M. Riccoboni à M. Muratori sur la comédie de l'École des maris de M. de Lachaussée*, 1737, in-12, réimprimée en 1762.

FLONCEL (Jeanne-Françoise de LAVAU, dame), épouse du précédent, née à Paris en 1715, morte le 6 octobre 1764, a traduit de l'italien de Goldoni, *les deux premiers actes de la comédie de l'Avocat vénitien*, 1760, in-12.

FLONCEL (Albert-Jérôme), fils des précédents, né à Paris le 1er mai 1747, a donné un *Essai sur la vie et les découvertes de Galileo Galilei, traduit de l'italien du P. Frisi*, 1767, in-12.

FLOOD (Henri), né en 1732, fut élu membre de la chambre des communes d'Irlande en 1759, et réélu en 1761. Devenu chef de l'opposition d'Irlande, s'il approuva quelquefois le ministère, on doit l'attribuer non à la versatilité de ses opinions, mais à un zèle éclairé pour tout ce qui lui paraissait dans l'intérêt de son pays. Ce fut lui qui parvint à faire fixer à 8 ans la durée des sessions du parlement d'Irlande, qui jusque-là avait été indéfinie, et se prolongeait ordinairement pendant un règne entier. Il mourut le 2 décembre 1791. Son éloquence n'était pas moins remarquable par la logique que par la pureté du style et les grâces de l'élocution. On a imprimé plusieurs de ses discours, un entre autres, *sur le Traité de commerce avec la France*, 1787, in-8°. Flood cultiva la poésie avec succès, et l'on trouve de lui, dans la collection d'Oxford, des *Vers sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751 ; une *Ode sur la Renommée*, 1785 ; la *Traduction de la première ode pythique de Pindare*, 1785. Il a laissé manuscrite une *Traduction des deux harangues d'Eschine et de Démosthène sur la Couronne*.

FLOQUET (Étienne-Joseph), compositeur, né à Aix le 25 novembre 1750, mort à Paris le 10 mai 1785, fit exécuter à 11 ans un motet à grand chœur, qui fut généralement applaudi ; mais, comme il arrive trop souvent, la suite ne répondit pas à tout ce qu'un pareil début semblait promettre. Excepté la musique de l'*Union de l'Amour et des Arts*, opéra de l'abbé le Monnier, qui fut joué en 1773, et eut 80 représentations de suite, les autres compositions de Floquet n'eurent point de succès ou n'en eurent que de fort médiocres.

FLOR (Roger), chevalier du Temple, né à Tarragone le 14 juillet 1262, mort à Constantinople le 23 avril 1306, s'était signalé dans les dernières croisades, et particulièrement à la défense de St.-Jean-d'Acre. L'empereur Andronic, auquel il avait rendu d'importants services, le créa césar et lui donna sa nièce en mariage ; mais bientôt, craignant ses vues ambitieuses, il s'en défit par un assassinat. Deux mille Catalans, compagnons de Roger dans les nombreuses excursions qu'il avait faites pour porter des secours à diverses places de l'empire successivement assiégées par les Turcs, se renfermèrent dans Gallipoli, et firent chèrement expier aux Grecs le meurtre de leur ancien chef.

FLORE (Franc). *Voyez* **FLORIS**.

FLORENT-CHRÉTIEN. *Voyez* **CHRÉTIEN**.

FLORENT Ier, comte de Frise en 1049, frère de Thierri IV, continua la guerre avec le comte de Flandre, et fut tué sous un arbre où il s'était endormi accablé de fatigue, après une victoire remportée sur l'évêque d'Utrecht.

FLORENT II, dit *le Gros*, comte de Hollande en 1091, apaisa une révolte des West-Frisons. L'élite de ses sujets partit pour la croisade, mais Florent refusa d'y aller.

FLORENT III, comte de Hollande en 1157, fut vaincu par les West-Frisons ; obtint de l'Empereur en 1165 que le domaine et la propriété de la Frise fussent partagées entre lui et l'évêque d'Utrecht, fit cette même année la guerre au comte de Flandre dans l'espoir de recouvrir la Zélande. Fait prisonnier et conduit à Bruges, il y signa en 1168 une paix désavantageuse. Les troupes qu'il avait envoyées cette même année pour apaiser une nouvelle révolte en Frise, ayant été massacrées, il parvint en 1182 à rétablir la tranquillité, conquit les îles du Texel et de Wieringen, et mourut à la croisade vers le même temps que l'empereur Frédéric Ier.

FLORENT IV, comte de Hollande en 1223, avait été régent pendant l'absence de son père ; il fut assassiné à Corbie, dans un tournoi, par le comte de Clermont, dans un accès de jalousie.

FLORENT V, comte de Hollande en 1256, fit la paix avec la Flandre, épousa la fille aînée du comte Gui de Dampierre, et obtint la Zélande qui devint un comté séparé. Il fut tué en 1296, par Gérard de Velsen, dont il avait violé la femme.

FLORÈS (Louis), dominicain, naquit à Gand le 14 janvier 1570. Ayant fait ses études dans sa patrie, ses parents l'envoyèrent en Espagne solliciter un emploi. N'ayant pu l'obtenir, il passa au Mexique, où il prit l'habit religieux. Il fut bientôt envoyé comme missionnaire aux Philippines, où il se distingua par son zèle pour la conversion des infidèles. Plusieurs de ses confrères gémissaient dans les fers au Japon : Florès le sut, et désira aussitôt partager avec eux le martyre ; mais, tandis qu'il allait les rejoindre, les Hollandais l'arrêtèrent en chemin, le retinrent deux ans en prison, et le livrèrent ensuite aux Japonais, qui le condamnèrent à être brûlé vif : cet arrêt fut exécuté le 29 août 1622. On a de lui une Relation de l'état du christianisme dans le Japon jusqu'au 24 mai de la même année.

FLORÈS (André), poëte espagnol, vit le jour à Ségovie en 1484. Il eut beaucoup de talent dans la poésie lyrique. On retrouve quelques-unes de ses compositions

dans les Recueils de poésies castillanes. Florès mourut vers l'an 1560.

FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid le 14 février 1701, prit l'habit de Saint-Augustin en 1715, et mourut à Madrid le 20 août 1773. On lui doit entre autres ouvrages : *Clave historical*, Madrid, 1743, in-4°, ouvrage dans le genre de l'*Art de vérifier les dates*, et dont la 8e édition a paru en 1764; *la Espana sagrada o teatro geografico-historico de la Iglesia de Espana*, ibid., 1747-1770, 29 vol. in-4°, ouvrage assez semblable à la *Gallia christiana*, et à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et qui a été poussé par le P. Fernandez jusqu'au 34e vol.; *Medallas de las colonias municipios y pueblos antiguos de Espana*, ibid., 1757-1773, 3 vol. in-4°.

FLORIAN (Jean-Pierre CLARIS de), né le 6 mars 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes, fut reçu en 1768 parmi les pages du duc de Penthièvre, dont il ne tarda pas à se concilier l'honorable protection par les grâces de son esprit, la candeur et la gaîté de son caractère. Ce prince lui donna une compagnie dans son régiment de dragons; mais bientôt il le rappela près de lui, le nomma son gentilhomme ordinaire, et partagea avec lui ce que cet homme de bien appelait ses *bonnes fortunes*, c'est-à-dire, le soin de rechercher le mérite malheureux et de distribuer des bienfaits. Des occupations si douces laissèrent à Florian tout le loisir dont il avait besoin pour se livrer à son goût naturel pour la littérature, que les encouragements de Voltaire avaient encore rendu plus vif. Il mourut à Sceaux le 13 septembre 1794. Ses ouvrages ont été souvent réimprimés; la meilleure édition est celle de Paris, 1823-1824, 13 vol. in-8°. On distingue ses *Fables*; *Galatée* et *Estelle*, nouvelles; *plusieurs pièces pour le Théâtre-Italien*; *Gonzalve de Cordoue*, poëme en prose, précédé d'un *Précis historique sur les Mores*; *Numa Pompilius*; *Guillaume-Tell*; *Éliézer et Nephtali*; une traduction complète, ou imitation abrégée de *don Quichotte* (ouvrage posthume).

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine MONINO, comte de) naquit à Murcie, l'an 1730. Son père exerçait l'état de notaire, et, malgré son peu de fortune, il procura à son fils l'éducation la plus soignée. Antoine Monino termina ses études à Salamanque, où il s'adonna exclusivement à l'étude des lois. De retour dans sa patrie, il fut contraint de suivre, pendant quelque temps, la profession de son père. Dans la suite, ses talents le firent bientôt connaître pour un des plus habiles avocats de l'Espagne, et le portèrent successivement aux places les plus distinguées de la magistrature. Sa réputation, qui augmentait de jour en jour, parvint jusqu'aux oreilles du marquis d'Esquilache, alors ministre d'État, qui, récompensa le mérite de Monino, en lui ouvrant une plus brillante carrière. Il le nomma donc ministre à Rome, sous le pontificat de Clément XIV. Aussi habile diplomate que jurisconsulte instruit, il fit régner entre les deux cours la plus parfaite intelligence. Appelé au ministère d'État, et succédant, dans cette dignité, à son protecteur, qu'une émeute populaire avait fait exiler de Madrid et de l'Espagne, son premier soin fut d'établir dans la capitale une police exacte, et de réformer parmi le peuple une multitude d'anciens usages qui dégénéraient en abus. Florida-Blanca eut souvent à lutter contre Pitt. Il vint à bout de terminer les dissensions politiques de l'Espagne et du Portugal par le double mariage de l'infante dona Charlotte avec le prince du Brésil, et de l'infant don Gabriel, frère de Charlotte III, avec une princesse portugaise. Ami des sciences et des arts, Florida-Blanca les protégea durant tout le cours de son ministère; et dans le même temps qu'il embellissait Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics, il instituait des écoles gratuites de toutes les sciences, accordant de riches honoraires aux professeurs les plus renommés. Il fut moins heureux dans les guerres où il engagea son maître, par le choix de mauvais généraux : celle d'Alger en 1777, et celle de Gibraltar en 1782, coûtèrent à l'Espagne près de 80,000 hommes. Plus jaloux d'augmenter l'autorité de son maître que de plaire aux grands, il les traita sans ménagement, et s'attira leur haine : aussi fut-il renvoyé du ministère à l'avénement de Charles IV (1792), exilé de la cour et détenu au château de Pampelune, d'où il ne sortit que pour retourner dans un nouvel exil. Appelé en 1808 à présider les cortès extraordinaires, il mourut le 20 novembre de cette année à Séville. Il avait publié plusieurs traités sur la jurisprudence. Nous citerons seulement : *Respuesta fiscal sobre la libre disposicion, patronato y proteccion immediata de S. M. en los bienes occupados a los jesuitas*, Madrid, 1768; *Juicio imparcial sobre las letras, en forma de breve, publicadas por la curia romana, en que se intenta disputar al senor infante de Parma la soberania temporal*, ibid., 1768 et 1769.

FLORIDE (le marquis de la), général, né à Madrid vers l'an 1646, se distingua d'une manière toute particulière en Flandre dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre Louis XIV. Charles II ayant institué pour son héritier le duc d'Anjou, qui prit le nom de Philippe V, le marquis de la Floride reconnut aussitôt ses droits et les soutint vaillamment. Il se fit remarquer surtout au siége de Milan, qu'il défendit contre Eugène de Savoie, et à la bataille d'Almanza, où il commandait sous les ordres du duc de Vendôme, et mourut en 1714.

FLORIDIA (Lucie MIGLIACCIO, duchesse de), née à Syracuse en 1772, venait de perdre son premier mari, le prince de Partanna, en 1812, lorsqu'elle attira sur elle les regards du roi de Naples, Ferdinand Ier. Peu après la mort de la reine Caroline d'Autriche, ce monarque épousa en secondes noces, et de la main gauche, cette dame sicilienne, qui, à l'âge de 43 ans, avait conservé tous les charmes de la jeunesse. Ce mariage, célébré secrètement le 27 novembre 1814, resta caché jusqu'au départ du roi de Naples en 1815. Ce fut alors qu'il fut permis à la nouvelle épouse de Ferdinand de prendre la livrée de la cour, et de se loger au château; le roi voulut aussi qu'à l'ancien titre de princesse de Partanna elle substituât celui de duchesse de Floridia, l'un des fiefs de la famille Migliaccio. Si, comme femme, elle se montra exempte de vanité, elle cédait à l'ambition comme mère, et elle employa tous les moyens pour préparer l'élévation et la fortune de ses enfants. Comblée des bienfaits du roi, elle ne lui survécut pas assez pour jouir de ses richesses. Atteinte d'une maladie inflammatoire, elle mourut à Naples le 29 avril 1826.

FLORIDOR (Josias de SOULAS, sieur de PRINEFOSSE, dit), comédien français, né dans la Brie en 1608,

était d'une famille noble. Il fit d'assez bonnes études, et embrassa d'abord la profession des armes. La compagnie du régiment de Rambure, dans laquelle il servait, ayant été réformée, il se décida à jouer la comédie et se fit appeler Floridor. Après avoir essayé son talent en province, dans différentes villes, et à Paris dans la troupe du Marais, il débuta au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où il fut reçu en 1643. Cet acteur jouait les premiers rôles dans le tragique et dans la haute comédie. Doué d'une belle représentation, d'une voix mâle, touchante et flexible, il joignait à ces avantages physiques, de l'esprit, de l'aisance et ce qu'on appelait alors de belles manières. Vers la fin de l'année 1671, cet acteur étant tombé malade se retira du théâtre, et mourut peu de temps après. Sa femme, Marguerite Valore, était avec lui comédienne à l'hôtel de Bourgogne. Il ne paraît pas qu'elle se soit jamais élevée au-dessus des actrices médiocres.

FLORIDUS (François), habile grammairien italien, naquit au commencement du 16e siècle, à Dodanco, bourg de la province de Sabine, d'où il a été surnommé *Sabinus*. Il enseigna, pendant quelques années, les langues grecque et latine à Bologne, se rendit en France, à la prière de François Ier, qui lui fit un accueil digne de ses talents, et lui assigna une pension considérable. Floridus mourut en 1547, à Paris. On a de lui : *Apologia in Plauti aliorumque poetarum et linguæ latinæ calumniatores*, Lyon, 1537, in-4o ; *Lectionum subcesivarum libri tres*, Bologne, 1539, in-4o ; *Adversùs Stephani Doleti calumnias*, Rome, 1541, in-4o ; *De Julii Cæsaris præstantiâ libri tres*, Bâle, 1540, in-fol. ; *Homeri Odysseæ libri octo priores latinis versibus redditi*, Paris, 1545, in-4o.

FLORIDUS. *Voyez* **FLEURY** (Julien).

FLORIEN ou **FLORIANUS** (Marcus-Antonius), frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder et se fit reconnaître par le sénat ; mais Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient, Florien marcha à sa rencontre et essuya un premier échec, après lequel ses propres soldats le massacrèrent, en 276 de Jésus-Christ. Il n'avait régné que 2 mois.

FLORINUS (Henri), pasteur et recteur d'une école à Tawastehus en Finlande, et ensuite archidiacre à Pemar, né dans le 17e siècle, et publia *Epitome theologiæ*, 1667 ; *Nomenclatura latino-suetico Finnica*, 1678, in-8o ; *Hyperaspistes, seu defensor veritatis adversùs errores Joh. Heseri*, 1694, in-4o. Il donna aussi une édition de la Bible en finnois, Tuvusa, 1685, in-4o.

FLORIO (François), romancier, né à Florence dans le 15e siècle, était attaché en qualité de secrétaire à l'archevêque de Tours. Il publia, vers 1475, *De amore Camilli et Æmiliæ Aretinorum liber*. Ce roman auquel on doit trouver joint celui de Léonard Bruni d'Arezzo, *De duobus amantibus in latinum ex Boccacio translat.*, est un in-4o gothique de 41 feuillets.

FLORIO (Jean), dit *le Résolu*, naquit à Londres, sous le règne de Henri VIII. Ses parents, qui étaient protestants, avaient fui de la Valteline en Angleterre ; et à l'avénement de la reine Marie au trône, ils furent obligés d'aller chercher de nouveau un asile contre l'intolérance religieuse. Ce fut, à ce qu'il paraît, en France, que le jeune Florio reçut sa première éducation. De retour en Angleterre, lors du rétablissement du protestantisme par Élisabeth, il vint résider à Oxford, où il enseigna dans l'université les langues française et italienne, et fut agrégé à un collége. Lorsque Jacques eut monté sur le trône, Florio fut choisi comme professeur de ces langues auprès du prince Henri, et attaché au service de la maison du roi. Il fut aussi instituteur et secrétaire du cabinet de la reine Anne. Il mourut de la peste en 1625, âgé d'environ 80 ans. On a de lui : *Premiers fruits, d'où l'on peut tirer des discours familiers, de joyeux proverbes, des mots piquants, et des maximes précieuses*, 1578, in-4o ; et 1591, in 8o ; *Introduction parfaite aux langues italienne et anglaise*, imprimée avec l'ouvrage précédent ; *Seconds fruits à recueillir de douze arbres de goûts différents, mais délicieux au palais des Italiens comme des Anglais ; suivis du Jardin de récréation, contenant six mille proverbes italiens*, 1591, in-8o ; *Dictionnaire italien et anglais*, 1597, in-fol., réimprimé en 1611, in-fol., avec des additions sous le titre de *Nouveau Monde des Mondes de la reine Anne ; les Essais de Montaigne,* traduits en anglais, 1603, 1613, 1632, in-fol.

FLORIO (Daniel, comte), poëte italien, très-estimé de ses compatriotes, né en 1710 à Udine, mort dans la même ville en 1789, a recueilli et publié lui-même ses différentes productions sous le titre de *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4o, figures. Il a laissé les trois premiers chants d'un poëme : *Il Tito, o la Gerusalemme distrutta*. Les deux premiers, publiés en 1819, font regretter qu'il n'ait pu terminer un poëme qui promettait un pendant au chef-d'œuvre du Tasse. Fabroni a publié sa *Vie* dans les *Vitæ illustrium Italorum*, XVI.

FLORIO (François), frère aîné du précédent, naquit à Udine le 5 janvier 1705. Pourvu dès l'âge de 25 ans d'un canonicat du chapitre d'Aquilée, transféré depuis longtemps à Udine, il mit à profit ses loisirs pour se livrer à l'étude de l'histoire et des antiquités ecclésiastiques. Il fut député trois fois à Rome pour régler les différends qui s'étaient élevés entre les Vénitiens et la maison d'Autriche au sujet du patriarcat d'Aquilée. Le pape Benoit XIV voulut le récompenser du talent qu'il avait montré dans cette affaire, en le nommant à l'évêché d'Adria ; mais Florio refusa cet honneur, préférant la place de prévôt du chapitre d'Udine, qui lui permettait de continuer ses travaux d'histoire et de philosophie. L'un des premiers membres de l'académie ecclésiastique, fondée par l'évêque Denis Delfino, il y lut plusieurs savantes dissertations dont quelques-unes sont imprimées, notamment celle *sur le tombeau de Gaston della Torre patriarche d'Aquilée*. Quoiqu'il ait mené une vie très-laborieuse, on ne connaît de lui que quelques opuscules parmi lesquels on distingue des éclaircissements sur Bachionius, moine cité par Gennade dans les *Scriptores ecclesiasticæ*, chapitre 24 ; et la *Défense* de la liberté prise par Rufin en traduisant l'*Histoire* d'Eusèbe. Florio mourut le 13 mars 1791.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres et confesseur des religieuses de Port Royal-des-Champs, naquit en 1604, et mourut à Paris le 1er décembre 1691. On a de lui : *la Morale du Pater*, Rouen, 1672, in-4o ; *Homélies morales sur les Évangiles de tous les dimanches de l'année et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur*

Jésus-Christ, et de la sainte Vierge, Paris, 1677, 1681 et 1688, in-8°; *Traité de la Messe de paroisse, où l'on découvre les grands mystères cachés sous le voile de la Messe publique et solennelle*, Paris, 1679, in-8°,

FLORIS (PIERRE-WILLIAMSON), voyageur, natif de Dantzig, fit pendant longtemps, avec les Hollandais, le commerce des Indes orientales; et son expérience engagea les intéressés de la compagnie anglaise à l'attacher à leur service. Après avoir conclu son engagement avec eux, il s'embarqua le 5 janvier 1610 (V. S.), sur le navire *le Globe*, en qualité de premier marchand : il arriva le 21 mai à la baie de Saldanha, où il avait ordre de chercher le ginseng. Le 9 août il était devant Paliacate. Les Hollandais l'empêchèrent de commercer dans ce lieu : il fut plus heureux à Pétapoli et à Masulipatnam. Les troubles qui suivirent la mort du roi lui firent quitter cette ville en 1612. Il alla à Bantam, puis à Patane, obtint la permission de s'y établir et d'y bâtir un magasin, et envoya *le Globe* trafiquer à Siam. Il eut pendant son séjour l'occasion de sauver la reine et les habitants des fureurs d'une troupe de révoltés. Le 24 octobre 1613, il partit de cette ville, et arriva en décembre à Maulipatnam. Il y vendit ses marchandises avec profit. Le gouverneur de Masulipatnam, entre autres, remettait de jour en jour à s'acquitter de ses dettes; et ce délai qui retardait le départ des Anglais leur causait un préjudice notable. Floris prit en conséquence la résolution d'enlever le gouverneur ou son fils. Il réussit à s'emparer de ce dernier; et malgré les obstacles qu'il rencontra, il l'emmena à bord d'un vaisseau anglais, à la vue de 3,000 habitants du pays. Il fit en même temps déclarer au gouverneur qu'il ferait pendre son fils à la grande vergue du bâtiment, si le seul Anglais qu'il avait été obligé de laisser à terre recevait la moindre injure. Le gouverneur n'obtint son fils qu'en payant ses dettes et celles des habitants de la ville dont Floris n'avait pu rien tirer. Celui-ci arriva à Bantam le 3 janvier 1615; et après y avoir réglé ce qui concernait le commerce des Anglais, il en partit le 22 février : le 1er juin il relâcha à l'île Sainte-Hélène, entra en automne dans le port de Londres, et mourut deux mois après son retour. La relation de Floris est très-estimée. Elle était originairement écrite en hollandais. Purchas en a inséré une traduction abrégée dans le tome Ier de son recueil : cette version a été traduite en français par Thévenot, tome Ier de sa Collection; il y a fait beaucoup de retranchements. Prévost a publié aussi le voyage de Floris dans son *Histoire des Voyages*.

FLORIS (FRANÇOIS), dit *Franc-Flore* ou *Franc-Floris*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, fut surnommé par quelques-uns le *Raphaël de la Flandre*, et par d'autres l'*Incomparable*. Son nom de famille était *de Vriendt*. Cet artiste, fils d'un tailleur de pierre, prit le goût et acquit les premières connaissances du dessin chez un de ses oncles (Claude Floris), sculpteur, qui l'employait à ciseler des figures sur des tables de cuivre destinées à l'ornement des tombeaux. Il alla ensuite étudier la peinture à Liége, chez Lambert Lombard. Le maître fut surpassé par l'élève; et celui-ci revint à Anvers, où il établit une école qui attira une foule de jeunes gens. Une fois au-dessus du besoin, il partit pour l'Italie, dont il parcourut les principales villes. Ce fut à Rome qu'il se perfectionna dans la connaissance de l'antique. Il cultiva en même temps les sciences et les lettres. Il peignait avec une facilité rare; et les fumées du vin lui donnaient quelquefois une telle hardiesse d'exécution, qu'il en était lui-même tout surpris lorsqu'il revoyait de sang-froid son ouvrage. Lorsque Charles-Quint fit son entrée à Anvers, Franc-Floris eut la direction des arcs de triomphe élevés en l'honneur de ce monarque. On rapporte à cette occasion, comme une preuve de sa prodigieuse facilité, qu'il peignit tous les jours 7 figures en 7 heures de temps. Franc-Floris fut chargé des mêmes travaux et s'en acquitta avec le même succès, lorsque Philippe II vint, à l'exemple de Charles, recevoir l'hommage des Anversois. La plupart de ses ouvrages, notamment ses beaux *Arcs de Triomphe*, et ses douze *Travaux d'Hercule*, ont été gravés par d'habiles artistes. On voit de ses productions en Flandre, en Hollande, en Espagne, et dans le Musée de Paris où est son tableau du *Jugement dernier*. Ses dessins sont rares et estimés. Franc-Floris mourut en 1570. Il avait été reçu avec distinction dans la compagnie des maîtres-peintres d'Anvers dès l'année 1539, c'est-à-dire avant qu'il eût atteint l'âge de 20 ans. Peu d'artistes comptèrent dans leur atelier un aussi grand nombre d'élèves; il en avait plus de 120, parmi lesquels étaient ses deux fils, dont l'un, François FLORIS, a particulièrement réussi dans les tableaux de petite proportion. Le Musée de Bruxelles possède deux tableaux de François Floris, dont un *Jugement dernier*; celui d'Anvers en possède 4 dont un représente la *Chute des anges rebelles*.

FLORUS (LUCIUS-ANNÆUS-JULIUS), historien latin, était, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Espagne, de la famille de Sénèque, et vivait sous le règne de Trajan et d'Adrien. On a de lui, sous le titre d'*Epitome*, la relation des principaux événements de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste. On lui attribue encore le poëme intitulé : *Pervigilium Veneris*, et quelques autres morceaux de poésie qu'une saine critique a jugés indignes de sa plume. Il paraît certain que les *Epitome* de Tite-Live, également attribués à Florus, ne sont point de lui; et c'est à tort que l'on a prétendu que l'*Epitome* de ce dernier n'était qu'un simple abrégé de l'histoire de Tite-Live. L'ouvrage de Florus a eu un grand nombre d'éditions. Les quatre premières paraissent être de 1470-72; parmi les autres on recherche celles de Venise, Alde, 1518, 1521, in-8° (avec le Polybe, traduit par Perroti); Leyde, Elzevir, 1638, in-12, *in usum Delphini*; avec des commentaires de Mme Dacier, 1726, in-4°. Il en existe plusieurs traductions françaises dont la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12.

FLORUS (JULIUS), célèbre orateur gaulois, mort à Lyon l'an 55 ou 56 de notre ère, paraît avoir fait par son éloquence l'ornement du barreau de Rome. Il avait composé plusieurs discours qui ne nous sont pas parvenus; mais Sénèque nous a conservé quelques fragments de celui qu'il prononça contre Flaminien, accusé d'avoir fait mourir un prisonnier pour satisfaire la curiosité barbare d'une courtisane. Quintilien parle aussi de Florus avec le plus grand éloge, chapitre 3, livre X des *Institut. de l'orateur*.

FLORUS (DRÉPANIUS), chanoine du diocèse de Lyon, que l'on croit être le même que *Florus Magister* et *Flo-*

rus le Diacre, et que l'on suppose mort vers 860, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulement : *Poemata*, Paris, 1560; *Liber de prædestinatione, contra Johannis Scoti erroneas definition.*, inséré, ainsi que le suivant, *Commentarius, sive expositio in canonem missæ*, dans les collections des Pères.

FLOTTE (Jean-Silvestre), professeur de philosophie, mort à Metz en 1829, a publié : *Leçons élémentaires de philosophie, destinées aux élèves de l'université qui aspirent au grade de bachelier ès lettres*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut accueilli favorablement ; l'auteur en publia, l'année suivante, une nouvelle édition, revue et corrigée.

FLOTTWELL (Célestin-Chrétien), savant théologien, né à Kœnigsberg en Prusse, mort en 1759, professeur à l'université de cette ville, est surtout connu par son ouvrage latin sur *Luther, considéré comme auteur classique dans la langue allemande*, Kœnigsberg, 1743, in-4°. Il a aussi pris part à la traduction allemande des *Panégyriques et oraisons funèbres de Fléchier*, Liegnitz, 1749-59, 6 vol. in-8°.

FLOUR (St.), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de St.-Flour.

FLOURNOIS (Jacques), ministre de la religion réformée, né à Genève dans le 17e siècle, fut nommé desservant d'une paroisse en Suisse, et mourut en 1693. Il s'était occupé de l'histoire de sa patrie, et a laissé des manuscrits intéressants, parmi lesquels on cite : *Mémoire sur les franchises d'Adhemarus Fabry; Extrait de l'Histoire des Évêques de Genève*.

FLOURNOIS (Gédéon), de la famille du précédent, fut admis au saint ministère, et nommé desservant de l'hôpital de Genève en 1672. Il passa quelque temps après en Hollande, y travailla en 1685 à un journal intitulé, *Nouvelles solides et choisies*, et mourut au commencement du 18e siècle. On a de lui : *Lettres sincères*, Cologne, 1681, in-12; *Réponses générales et chrétiennes de quatre gentilshommes protestants, avec des entretiens sur les affaires des Réformés de France*, Cologne, 1682, in-12; *les Entretiens des Voyageurs sur mer*, Cologne, 1683, 2 vol. in-12.

FLOYD (Jean), né dans le comté de Cambridge, fit ses études sur le continent, et entra chez les jésuites en 1593. Ses supérieurs l'ayant renvoyé en Angleterre pour y remplir les fonctions de missionnaire, il fut arrêté, banni du royaume, et alla professer la théologie à Saint-Omer, où il mourut vers le milieu du 17e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, les uns contre les protestants anglais, les autres relatifs à la querelle des réguliers, et des prêtres séculiers sur les droits de la hiérarchie. Ces derniers furent publiés sous les noms de *Daniel de Jésu*, d'*Herman Lœmelius*, et autres.

FLOYER (Jean), célèbre médecin anglais, né vers 1649, à Hinters dans le Stafford, mort le 1er février 1734 à Litchfield, où il exerçait son art avec la plus grande distinction, est auteur de plusieurs ouvrages recommandables, parmi lesquels nous citerons : *An Enquiry into the right use of Baths*, Londres, 1697, in-8°, réimprimé en 1702 sous ce titre : *Ancient Psychrolusy revived*, et de nouveau sous celui de : *Hist. of hot and cold Bathing, ancient and modern, with an appendix by B. Baynard*, ib., 1709, 1715 et 1722; *Treatise on the asthma*, ib., 1698, réimprimé en français un très-grand nombre de fois, et traduit par Jault.

FLUDD ou **DE FLUCTIBUS** (Robert), écuyer, docteur en médecine, né à Milgate, dans le comté de Kent, en 1574, voulut d'abord embrasser le parti des armes, mais l'abandonna bientôt pour se livrer à l'étude. Il cultiva les lettres, la philosophie, la théologie, la médecine, et surtout la physique, et visita pendant 6 ans la France, l'Allemagne et l'Italie. De retour dans sa patrie en 1605, il fut reçu docteur en médecine à Oxford le 16 mai de la même année, et se fit agréger au collége des médecins de Londres. Il mourut dans cette ville le 8 septembre 1637. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Utriusque Cosmi metaphysica, physica atque technica historia*, Oppenheim, 1617, in-fol.; *De supernat., nat., præternat. et contranat. microcosmi historid*, ib., 1619 et 1621; *Summum bonum, quod est verum magiæ, cabalæ et alchimiæ veræ ac fratrum Roseæ-Crucis subjectum*, ibid., 1629, in-fol.

FLUE (Nicolas), personnage célèbre dans les annales de la Suisse, dont le véritable nom est LOEWENBRUGGER, naquit à Saxeln, canton d'Unterwald, le 21 mars 1417. Après avoir passé 50 ans dans la pratique de toutes les vertus civiles et domestiques, devenu landamman de son canton, il quitta tout à coup sa femme et son enfant pour se retirer dans un ermitage, où il mourut le 22 mars 1487. C'est lui qui, par son éloquence et le crédit que lui donnait sa haute réputation, apaisa une guerre civile prête à s'élever entre les huit cantons et les habitants de Soleure et de Fribourg, qui demandaient à entrer dans la fédération et à devenir le 9e et le 10e, ce qu'il leur fit obtenir par le fameux pacte appelé *Convenant de Stantz*. Au mérite de ce service réel les légendaires en ajoutent un autre qui n'est pas aussi certain : ils assurent que Nicolas Flue demeura 20 ans sans prendre aucune nourriture que la sainte Cène qu'il recevait tous les mois. On a *l'Esprit et la Vie du B. Frère Nicolas*, par Foldlin de Tieffenau, 2e édition, Lucerne, 1808, in-8°, en allemand.

FLURL (Mathias de), savant bavarois, mourut le 27 juillet 1823, aux eaux de Kissingen. On lui doit plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels la *Description des montagnes de la Bavière* (Munich, 1792, grand in-8°, planches) a longtemps été classique et se lit encore avec fruit. Les autres sont : *De l'influence que les sciences exercent sur la civilisation d'un peuple*, Munich, 1798; *Linéaments premiers de l'histoire naturelle*, ibid., 1805-1820, tomes 1 à 4; *De la formation des montagnes de la Bavière*, ibid., 1806, grand in-8°.

FLURY (Louis-Noel), né le 20 novembre 1771 à Versailles, occupa divers emplois dans l'administration, fut consul en Moldavie en 1803, devint en 1804 sous-directeur au ministère des affaires étrangères, puis en 1814 directeur des consulats et du commerce, en 1816 membre du conseil d'État, et mourut le 7 avril 1836. Il a fait paraître en 1833 son ouvrage : *De la richesse, sa définition et sa génération* ou *Notion primordiale de l'économie politique*, in-8°.

FOCKENBROCH (Guillaume-Godescalc van), médecin d'Amsterdam, mort dans cette ville en 1695,

s'est moins fait connaître comme tel que comme poëte burlesque. Vers 1668 il accepta un emploi dans un des comptoirs hollandais à la côte de Guinée (St.-George de la Mine). Sa muse enjouée ne l'abandonna point dans ces régions lointaines. Les productions qu'elle lui inspira portent dans le recueil de ses œuvres le nom de *Thalie africaine*. Fockenbroch singeait Scarron, dont il a traduit la *Gigantomachie*, et les deux premiers livres de l'*Énéide travestie*; il a parodié de la même manière les *Églogues* de Virgile : le surplus de ses œuvres contient des Épithalames, des Bouquets de fêtes, etc., ainsi que deux comédies, l'*Amour aux Petites-Maisons*, qui est resté au théâtre, en 5 actes, et *le Jaloux embarrassé*, en un acte. Les œuvres de Fockenbroch ont eu plusieurs éditions, en 1 vol. in-12, 1676; en 2 vol., 1682. La meilleure est celle qu'a donnée Abraham Bogaert, en 1709, 2 vol. in-12.

FODERÉ (Jacques), cordelier, né au 16e siècle, à Bessan dans la haute Maurienne, embrassa la vie religieuse à l'âge de 16 ans, fut successivement nommé à différents emplois de son ordre, et se livra au ministère de la chaire. Il vivait encore en 1623; mais on ignore l'année de sa mort. On connaît du P. Foderé : *Avertissement aux archevêques et évêques de France, sur l'arrêt rendu en* 1606 *contre les Récollets*, Lyon, 1607, in-8°; *Traité des indulgences, et confirmation de celles de St. François*, ibid., 1611, in-8°; *Narration historique et topographique des couvents de l'ordre de St.-François, et des monastères de Ste.-Claire, érigés en la province de Bourgogne, ou de St.-Bonaventure*, ibid., in-4°.

FODERÉ (Joseph-Benoit), médecin, né le 15 février 1764 à Saint-Jean de Maurienne, après avoir fait ses études au collége de cette ville, se rendit à Turin, où il reçut ses grades en médecine, et alla à Paris perfectionner ses connaissances par la fréquentation des cours et des savants les plus distingués. De retour en Piémont, il fut nommé médecin juré du duché d'Aoste, puis du fort de Bar. A la réunion de la Savoie, il fut attaché comme médecin à l'armée française, fit la campagne de 1795 en Italie, et se retira peu après du service. Nommé professeur de physique à l'école centrale du département des Alpes-Maritimes, il fut ensuite médecin de l'Hôtel-Dieu de Marseille. Le roi d'Espagne Charles IV, pendant son séjour dans cette ville, le fit son médecin consultant, et depuis il remplit les mêmes fonctions près de Ferdinand VII à Valençay. En 1814, il obtint au concours la chaire de médecine légale à la faculté de Strasbourg. Il l'occupa pendant 20 ans avec un grand succès, et mourut le 4 février 1835, d'une maladie lente, occasionnée par l'excès du travail. Parmi ses ouvrages assez nombreux, les plus remarquables sont : *Mémoire sur le goître et le crétinisme*, Turin, 1789, in-8°, réimprimé plusieurs fois et traduit en allemand; *les Lois éclairées par les sciences physiques, ou Traité de médecine légale et d'hygiène publique*, Paris, an VII, 3 vol. in-8°, et 1815, 6 vol., avec le portrait de l'auteur; cet ouvrage, le plus complet que l'on ait sur cette matière importante, gagnerait encore à être resserré; *Traité du délire*, 1816, 2 vol. in-8°; *Voyage aux Alpes maritimes, ou Histoire naturelle du comté de Nice*, 1821, 2 vol. in-8°; *Leçons sur les épidémies et l'hygiène publique*, Strasbourg, 1822-24, 4 vol. in-8°.

FODHAIL BEN AIADH, sofi musulman très-célèbre, de la tribu de Temym, et originaire de Fondyn, bourg de la dépendance de Thalecan en Khoraçan, né à Samarcand, exerça le métier de coureur, ou même la profession de voleur sur la route de Osour à Serkhas. Sa conversion s'opéra par la vertu d'un verset de l'Alcoran, qui retentit à ses oreilles, au moment où il escaladait le mur d'une maison pour aller trouver sa maîtresse. Dès lors il quitta une vie errante et désordonnée, se livra à l'étude de l'islamisme, vécut dans la retraite, et s'abandonna aux méditations de la mysticité. Il vint à Koufah, où il étudia les traditions prophétiques, et de là il se rendit à la Mecque. Il y fixa sa demeure, et y mourut en moharrem 187 de l'hégire (803 de Jésus-Christ).

FOÉ (Daniel de), écrivain anglais, né à Londres en 1663, était fils d'un simple artisan qui le fit élever avec soin. Déjà doué d'un esprit actif, développé par de premières études, le jeune Daniel ne tarda pas à éprouver le besoin de l'exercer sur d'autres objets que sur les détails d'une profession mécanique. Il n'avait encore que 21 ans lorsqu'il publia un écrit intitulé : *Traité contre les Turcs*. Les travaux littéraires auxquels Foé continua de se livrer ne l'empêchèrent pas d'exercer le métier de bonnetier, et de prendre également une part active aux affaires publiques par des pamphlets dont plusieurs se font lire encore en Angleterre. Ces publications appelèrent sur leur auteur la sévérité du parlement. Foé comparut à la barre de la chambre des communes, et plaida sa cause avec beaucoup d'esprit et d'éloquence. Il fut toutefois condamné au pilori, à une détention de 2 ans et à une forte amende qui le privait de toute sa fortune. Il subit ce jugement avec résignation, composa un *Hymne au pilori*, après son exposition, et pendant sa captivité continua d'écrire sur divers sujets. C'est alors qu'il commença (1704), l'ouvrage périodique intitulé *la Revue*, terminé en 1713 et formant 9 vol. in-4°, devenu très-rare et dont il n'existe plus même, dit-on, un seul exemplaire complet. De Foé fut ensuite employé par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, entre autres à préparer l'opinion en Écosse pour l'union projetée des deux royaumes. Après avoir encore éprouvé quelques désagréments pour de nouveaux pamphlets, il résolut de ne plus s'occuper que de littérature, et cette détermination lui procura, avec plus de repos, une réputation plus durable. Il mourut en avril 1731 à Islington. Parmi ses ouvrages, le plus remarquable, et le seul peut-être qui soit connu en France et dans les autres parties de l'Europe, est celui qui a pour titre : *la Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, Londres, 1719, traduit dès 1720 par Saint-Hyacinthe et van Effen, et souvent réimprimé. Mme Montmorency-Laval a donné une édition du texte anglais avec une version française interlinéaire, Dampierre, 1797, 2 vol. in-8°. Feutry en a publié une imitation libre ou abrégée en 1766. Campe a donné un *Nouveau Robinson*, à l'usage des enfants. Nous citerons encore des ouvrages de Foé : *l'Instituteur de famille*, 1715, 1772, 17e édition; *la Vie et les pirateries du capitaine Singleton*, 1720, roman dans le genre du *Robinson*, mais bien inférieur; *Histoire de Duncan Campbell*, 1730; *Histoire politique du diable*, 1726; *Système complet de magie*, 1727; *Journal de la peste de Londres en* 1665, 1722; *Mémoires*

d'un cavalier, 1724, roman historique estimé; *Voyage dans la Grande-Bretagne*, continué par Richardson et d'autres littérateurs, 8e édition, Londres, 4 vol. in-12; *Nouveau voyage autour du monde par une route nouvelle*, 1725. On a publié une édition de ses romans, Londres, 1810, 4 vol. in-4o; plusieurs de ses pamphlets politiques ont été réunis en 2 vol. in-8o.

FOËS (Anuce), en latin *Foetius*, célèbre médecin, né à Metz en 1528, mort le 8 novembre 1595, s'attacha surtout à la méditation des œuvres d'Hippocrate dans lesquelles il a eu le mérite d'éclaircir plusieurs passages obscurs. On a de lui : *Hippocratis Coï liber secundus de morbis vulgaribus*, etc., Bâle, 1560, in 8o, augmenté de commentaires fort estimés; *Pharmacopœia, medicamentor. omnium tractationem et usum ex antiquorum medicorum præscripto continens*, etc., ib., 1561, in-8o; *OEconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta*, etc., Francfort, 1588, in-fol.; Genève, 1662, in-fol., livre devenu classique. Foës a publié en outre une excellente édition des *OEuvres* complètes d'Hippocrate, grec-latin, Francfort, 1595, 1657, in-fol., et Genève, 1675, 2 vol. in-fol. : cette dernière contient en outre l'*OEconomia* et les *Glossaires* d'Érotien, d'Hérodote et de Galien. Son *Éloge historique*, par Percy, se trouve dans le *Magasin encyclopédique*, février 1812.

FOGEL (Martin), en latin *Fogelius*, mal nommé *Vogel* dans quelques dictionnaires, né à Hambourg en 1632, étudia d'abord la théologie, s'appliqua ensuite à la médecine, consacra quelques années à visiter les principales villes d'Italie et d'Allemagne, et revint en 1666 dans sa patrie, où il exerça son art avec beaucoup de réputation. En 1672, il fut nommé professeur de logique et de métaphysique au gymnase de Hambourg; il mourut en cette ville le 21 octobre 1675. Le principal ouvrage de Fogel ne parut que 4 années après sa mort; il a pour titre : *Joachimi Jugii præcipuæ opiniones physicæ passim receptæ*, Hambourg, 1679, in-4o. On connait encore de lui : *Observatio de submersis non suffocatis*, insérée dans le no 115 des *Éphémérides* de l'Académie des Curieux de la nature. Morhof, qui était son ami particulier, rapporte dans son *Polyhistor* (I, 3,47, page 61), le détail de près de 40 ouvrages qu'il avait laissés inédits, dont la plupart étaient prêts pour l'impression, surtout l'*Historia Lyncœorum*, en 2 vol., et le commentaire *De Turcarum nepenthe*.

FOGEL (Charles-Jean), fils du précédent, reçu, en 1702, licencié en droit à Orléans, exerça la jurisprudence à Hambourg, sa patrie, et s'y fit connaitre par quelques travaux littéraires.

FOGEL (Théodore-Jacques et Jean-Henri), frères du précédent, ont publié en commun une *Notice sur plus de 300 Hambourgeois qui ont occupé des places honorables hors de leur patrie*, Hambourg, 1735, in-8o, et une *Notice des ecclésiastiques qui se sont distingués dans les pays étrangers*, 2e édition augmentée, ibid., 1738, in-4o. Ces deux ouvrages sont en allemand. Théodore-Jacques a été l'éditeur de la *Bibliotheca Hamburgensium eruditione et scriptis clarorum*, ibid., 1738, in-fol., dont son père avait laissé le manuscrit.

FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la bibliothèque du Vatican, membre de plusieurs académies et sociétés savantes, né à Florence en 1713, mérita la faveur de Benoît XIV et de Clément XII, et mourut le 2 juin 1783, laissant sur différents sujets d'érudition et d'antiquités des dissertations savantes qui sont le fruit de longues recherches et d'un examen approfondi des manuscrits du Vatican. Les principales sont : *De primis Florentinorum apostolis*, etc., 1740, in-4o; *De romano D. Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4o; *la Vera istoria di S. Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4o. On lui doit en outre la publication du fameux manuscrit de Virgile conservé dans la bibliothèque des Médicis : *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4o; des fragments authentiques du calendrier des Romains, tirés en grande partie d'anciennes inscriptions découvertes à Palestrina, et publiées sous le titre de *Verrii Flacci fastorum anni Romani reliquiæ et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol.

FOGLIANI (Louis), en latin *Folianus*, musicien, né à Modène, dans le 16e siècle, mort vers 1539, dans un âge peu avancé, a traduit : *Musica theorica, doctè simul ac dilucidè pertractata, in quâ quamplures de harmonicis intervallis non priùs tentatæ continentur speculationes*, Venise, 1529, in-fol.; *Refugio di dubitanti; Flosculi philosophiæ Aristotelis et Averroïs*. Il existe un exemplaire de ce manuscrit à la Bibliothèque du roi à Paris.

FOGLIANI (François), jésuite, né en 1545 dans la Valteline, embrassa la vie religieuse à l'âge de 16 ans, et mourut en 1609. Il portait continuellement un cilice, et, chaque jour, se déchirait le corps à coups de fouet. L'on conservait dans la bibliothèque des jésuites à Rome les nombreux ouvrages de P. Fogliani, parmi lesquels on cite un *Traité de la dévotion aux saints Anges; trois mille Distiques sur l'amour de Jésus-Christ;* un *Recueil de prières divisé en trois livres*.

FOGLIANI (Sigismond), littérateur, né à Bormio dans la Valteline, au 16e siècle, professa la rhétorique à Reggio avec une grande réputation. On a de lui : *Epistolarum libri V*, Milan, 1579.

FOGLIANI (Louis), jurisconsulte, né à Modène en 1630, remplit pendant plusieurs années la place de juge, et ensuite celle de lieutenant à Reggio, où il mourut le 9 mars 1680. Outre des poésies éparses dans différents recueils, on connait de lui : *In obitum S. Principis Almerici Estensis, et card. Julii Mazarini elegia*, Reggio, 1661, in-4o; *Saggio delle glorie del S. Alfonso IV, duca di Modena, orazione*, ibid., 1663, in-4o.

FOGLIANO, nom d'une famille noble de Reggio, dont plusieurs membres exercèrent la souveraineté dans cette ville. En 1331 ils cédèrent cette seigneurie au roi Jean de Bohême, et la lui rachetèrent ensuite pour la revendre plus tard à la maison de Gonzague, qui régnait à Mantoue.

FOGLIETTA (Uberto), historien génois, un des meilleurs écrivains latins de l'Italie moderne, né en 1518, mort en 1581, avait été exilé de sa patrie à cause de son livre *della Republica di Genova*, Rome, 1559, et passa la plus grande partie de sa vie auprès du cardinal Hippolyte d'Este à Rome. C'est dans cette ville qu'il composa et publia ses ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Historiæ Genuensium libri XII*, traduit en italien par Fr.

Serdonati, Gênes, 1597, in-fol.; *Clarorum Ligurum Elogia*, Rome, 1574, et 1577 avec augmentations; *De causis magnitudinis Turcarum imperii; De linguæ latinæ usu et præstantiâ*, Rome, 1574, in-8°, et les opuscules suivants qui devaient faire partie de l'histoire générale de son temps depuis la guerre de Charles-Quint contre la ligue protestante : *De sacro fœdere in Selimum; De expeditione in Tripolim; De obsidione melitensi;* l'*Histoire de la conjuration de Fiesque, du meurtre de P. L. Farnèse, de la sédition de Naples en* 1547, etc. Ces divers opuscules ont été réunis par Grævius dans son *Thesaurus antiquitatum et histor. ital.*

FO-HI. *Voyez* **FOU-HI.**

FOHMANN (Vincent), né le 5 avril 1794 à Assamstadt, dans le grand-duché de Bade, fils d'un médecin distingué, fit ses études à Heibelberg sous Tiedmann, sur la recommandation duquel il fut nommé en 1826, professeur ordinaire d'anatomie à l'université de Liége. Il s'occupa de 1827 à 1832 de la création d'un musée anatomique que le gouvernement belge a acheté depuis. Fohmann mourut à Liége le 25 septembre 1837. M. Morren, professeur à l'université de Liége, a publié une *Notice* sur ce savant qui a laissé, entre autres ouvrages : *Das Saugadersystem der Wirbelthiere*, Heidelberg et Leipzig, 1827; *Sur la texture de la cornée transparente*, 1831; *Sur les vaisseaux lymphatiques de la peau*, etc., Liége, 1833, etc.. etc.

FOIGNY (Gabriel), que d'autres nomment *Cogny*, cordelier, né en Lorraine vers 1650, s'enfuit de son couvent, et se retira à Genève, où il fit profession publique de la réforme, en 1667. Il fut d'abord attaché à l'Église de Morges; mais on le chassa de cette ville, et il revint à Genève, où il vécut quelque temps du produit des leçons de grammaire et de géographie qu'il donnait à des étrangers. Il se maria, abandonna sa femme, et se retira dans un couvent de son ordre, en Savoie, où il mourut, en 1692, dans un âge peu avancé. On a de lui : *l'Usage du jeu royal de la langue latine, avec la facilité et l'élégance des langues latine et française*, Lyon, 1676, in-8°; *les Aventures de J. Sadeur dans la découverte et le voyage de la terre Australe*, Genève, 1676, in-12, souvent réimprimées. On trouvera d'amples détails sur ce livre singulier dans le dictionnaire de Bayle, article Sadeur, et aux nos 1441 et 17668 du *Dictionnaire des Anonymes.*

FOIGNY (Jean de), imprimeur à Reims dans le 16e siècle, mérita la protection du cardinal de Lorraine, par son dévouement absolu aux Guises. Il fut l'un des imprimeurs employés par les écrivains du parti de la Ligue; mais la plupart des libelles sortis de ses presses ne portent ni son nom ni sa marque. On a de lui : la traduction en français de l'*Oraison funèbre prononcée à Rome aux obsèques de François de Lorraine, duc de Guise, par Jules Poggius*, Reims, 1563, in-8°; *le Sacre et Couronnement du roi de France* (Henri III), *avec les cérémonies et prières qui se font en l'Église de Reims*, ibid., 1575, in-8°.

FOIGNY (Jacques de), imprimeur, de la famille du précédent, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Les Merveilles de la vie, des combats et victoires d'Ermine, citoyenne de Reims*, ibid., 1648, in-8°.

FOINARD (Frédéric-Maurice), savant ecclésiastique, né à Conches, au diocèse d'Évreux, vers la fin du 17e siècle, mort à Paris, le 29 mars 1743, a écrit : *Projet d'un nouveau Bréviaire*, Paris, 1720, in-12; *Analyse du Bréviaire ecclésiastique*, Paris, 1726, in-12; *Breviarum ecclesiasticum*, Emerick, 1726, 2 vol. in-8°; *la Genèse en latin et en français*, Paris, 1732, 2 vol. in-12, etc.

FOISSET (Jean-Louis-Séverin), né à Bligny-sous-Beaune, département de la Côte-d'Or, le 11 février 1796, composa des vers à l'âge de 10 ans. Au mois de novembre 1815, il alla à Dijon, où il suivit les cours de droit, qu'il acheva à Paris en 1817. Indépendamment de la jurisprudence, il avait cultivé la littérature et esquissé en vers le 1er acte d'une tragédie de *Marie Stuart*, qu'il abandonna voyant le succès de celle de M. P. Lebrun. L'année d'après, il disputa en même temps trois couronnes littéraires, et obtint le prix proposé par la Société philosophique de Bordeaux pour l'*Éloge du maréchal d'Ornano*, ancien gouverneur de la Guienne. Devenu un des rédacteurs de la *Biographie universelle*, il se chargea des articles de jurisprudence et des hommes illustres de l'ancienne province de Bourgogne, sa patrie. Foisset a terminé ses jours dans sa ville natale, le 22 octobre 1822. Une notice sur Foisset, publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or*, du 9 novembre 1822, a été reproduite en partie dans l'*Annuaire* de M. Mahul.

FOIX (Raymond-Roger, comte de), fils et successeur de Roger-Bernard Ier en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la terre sainte en 1191, se signala au siége d'Ascalon et à la prise de Saint-Jean-d'Acre, et revint avec Philippe lorsque Richard Cœur de Lion eut pris le commandement de l'armée des croisés. S'étant déclaré pour les Albigeois, le comte de Foix fut battu en diverses rencontres et dépouillé de ses États. Il mourut en 1222 au moment où il se disposait à les reconquérir.

FOIX (Rogert-Bernard III, comte de), poëte français du 13e siècle, s'étant ligué avec ses voisins contre le roi d'Aragon Pierre III, fut fait prisonnier, ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Pierre, en 1285, et mourut en 1303. On trouve dans les anciens manuscrits deux pièces de vers que la colère lui inspira contre son ennemi : l'abbé Millot en a donné un extrait dans son *Histoire littéraire des troubadours*, tome II.

FOIX (Gaston III, comte de), vicomte de Béarn, surnommé *Phœbus*, né en 1331, succéda à Gaston, son père, à l'âge de 12 ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence; mais on lui reproche un caractère violent et la mort de son propre fils. Sa vie se passa dans des guerres continuelles. Il fit ses premières armes en 1345 contre les Anglais; en 1358, pendant la révolte dite de *la Jacquerie*, il contribua à la délivrance du Dauphin à Meaux. La même année il fit la guerre au comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn, puis au duc de Berri. Il mourut en 1390, laissant un monument de sa passion pour la chasse : c'est un livre intitulé : *Phebus des deduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye*, en prose et en LXXXV chapitres, imprimé souvent sans date, et réimprimé avec des corrections dans quelques éditions de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, in-fol., etc.

FOIX (Pierre de), dit *l'Ancien*, cardinal-archevêque d'Arles, né en 1386, mort à Avignon en 1464, fut dé-

puté par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Légat du nouveau pontife près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'antipape Clément VIII termina le schisme qui troublait l'Église depuis plus de 20 ans. En 1457, Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et fit arrêter de sages règlements pour l'administration des diocèses. La ville de Toulouse lui dut la fondation d'un collége doté de 25 bourses.

FOIX (Pierre de), cardinal, petit-neveu du précédent, né à Paris en 1449, mort en 1490, fut chargé de plusieurs missions importantes par le pape Sixte IV, s'en acquitta avec succès, apaisa les troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, et rétablit la paix dans le royaume de Naples.

FOIX (Catherine de) porta en dot la Navarre à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ses États furent envahis par Ferdinand, roi d'Espagne, et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II.

FOIX (Gaston de), duc de Nemours, fils de Jean, vicaire de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses exploits, fut nommé *le Foudre d'Italie*, gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512 à 23 ans, et fut tué en poursuivant les vaincus. Brantôme a fait un bel éloge de ce jeune héros.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, et l'un des plus célèbres hommes d'État de son temps, était de la famille illustre de ce nom, mais seulement par les femmes. Il naquit en 1528, fit ses études à Paris, et après avoir achevé sa philosophie, se rendit à Toulouse pour y étudier la jurisprudence. Il quitta Toulouse pour venir à la cour de Henri II, dont il acquit l'estime, ce prince lui donna une charge de conseiller au parlement. Il s'en démit en 1561, pour s'attacher uniquement à la cour, et suivre la carrière diplomatique sous la protection de Catherine de Médicis. Sa première ambassade fut celle d'Écosse vers Marie Stuart, qui depuis peu avait quitté la France. A la fin de 1561, Paul de Foix fut envoyé en Angleterre, où il demeura 4 ans. Il fournit au roi les moyens de retirer le Havre des mains des Anglais, et empêcha qu'on ne leur rendît Calais. Au retour de cette légation, Charles IX le fit conseiller d'État, et le dépêcha vers la république de Venise, de laquelle il obtint le prêt d'une somme de 100,000 écus d'or, qui vinrent fort à propos pour satisfaire les reitres, ces troupes ne voulant pas sortir de France sans avoir été payées. C'est pendant cette ambassade de Venise que Montaigne dédia à Paul de Foix, qu'il avait en grande estime, un petit poëme de la Boétie, imprimé depuis; et c'est à son retour que, pour le récompenser de ses bons services, le roi le nomma conseiller d'honneur au parlement de Paris. Peu de temps après, il le renvoya en Angleterre négocier le mariage du duc d'Anjou avec la reine Élisabeth, et faire adoucir, s'il le pouvait, le sort de Marie Stuart, que cette princesse tenait en prison. C'est Paul de Foix qui, en 1573, complimenta les ambassadeurs polonais, venus pour annoncer au duc d'Anjou son élection au royaume de Pologne, et qui ensuite fut envoyé pour remercier, au nom du roi Charles IX, les puissances qui l'avaient fait complimenter sur cette élection. Paul de Foix devait d'abord aller en Italie et à Rome, passer de là en Allemagne, et enfin se rendre à la cour du nouveau roi de Pologne. Il retourna quelque temps après à Rome, par ordre de Henri III, pour remercier le pape, de la part de ce prince, de l'honneur qu'il lui avait fait de lui envoyer un légat pour le complimenter sur son avénement à la couronne de France, revint en France, et continua d'y être employé dans des affaires et des négociations importantes. Il retourna à Rome en 1575, en qualité d'ambassadeur. L'année suivante, Henri III l'envoya en Guienne, vers le roi de Navarre, depuis Henri IV, pour le détacher du parti des huguenots, et l'engager à changer de religion. Il eut beaucoup de part à l'édit de pacification, et fut l'un des commissaires nommés pour son exécution. Le roi lui donna, en 1578, l'ordre d'accompagner Catherine de Médicis, sa mère, dans un voyage qu'elle fit en Guienne. La reine l'ayant congédié à Lyon, comme elle retournait à la cour, Paul de Foix partit de cette ville pour Rome, où l'appelaient ses propres affaires. Dès 1581, pendant que Paul de Foix était à Rome sans caractère, Henri III, par une dépêche du 11 mai, l'y avait nommé son ambassadeur ordinaire. C'était Grégoire XIII qui alors était assis sur le trône pontifical. Paul de Foix mourut à la fin de mai 1584. Auger de Mauléon a publié *les Lettres de Messire Paul de Foix, archevêque de Toloze et ambassadeur pour le roi auprès du pape Grégoire XIII, au roi Henri III*, vol. in-4°, Paris, 1628.

FOIX (François de), en latin *Flussas*, duc de Candale, commandeur des ordres du roi, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé évêque d'Aire en Gascogne, et mourut à Bordeaux le 5 février 1594 à 90 ans. Il a donné, avec le secours de Jules Scaliger, une édition grecque et latine du *Pimandre* d'Hermès, Bordeaux, 1574, in-4°; une traduction française du même ouvrage, ibid., 1574, in-8°; une édition latine des *Éléments* d'Euclide, augmentée de III livres, Paris, 1578, 1602, in-fol.

FOIX (Louis de), architecte, né à Paris vers la fin du 16e siècle, eut la direction des travaux du palais de l'Escurial. Il fut un de ceux auxquels l'infant don Carlos fit part du projet qu'il avait formé de s'enfuir dans les Pays-Bas. Louis de Foix trahit la confiance du prince, et contribua à le faire arrêter. Mal récompensé de cette trahison par Philippe II, il retourna en France peu de temps après, fut chargé des travaux du port de Bayonne, fit creuser le nouveau canal de l'Adour, et construisit ensuite la tour de Cordouan à l'embouchure de la Gironde. On ignore l'époque de sa mort.

FOIX (Marc-Antoine), jésuite, né en 1627, au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, entra au noviciat en 1643, devint un théologien habile, et cultiva les lettres avec succès. Il mourut au collége de Billon, vers le milieu du mois de juin de l'an 1687. On connaît de lui les ouvrages suivants : l'*Art de prêcher la parole de Dieu, contenant les règles de l'éloquence chrétienne*, Paris, 1687, in-12; l'*Art d'élever un prince*, 1687, in-4°, réimprimé en 1688, sous le titre de l'*Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*, 2 vol. in-12.

FOIX. *Voyez* **CHATEAUBRIAND, LAUTREC, LESCUN, LESPARRE, SAINT-FOIX.**

FOLARD (Jean-Charles de), surnommé le *Végèce français*, né le 13 février 1669 à Avignon, d'une famille noble, mais peu aisée, montra de bonne heure pour le métier des armes un goût très-vif que développa la lecture des *Commentaires de César*, ouvrage qu'il avait reçu en prix à 15 ans. Il fit sa première campagne en 1688, sous-lieutenant dans le régiment de Berri, et peu de temps après obtint une lieutenance dans le même corps. C'est dans ce grade qu'il commença la haute réputation d'habileté qui bientôt lui valut la confiance des généraux les plus distingués : il s'était créé, dès son début sur les champs de bataille, un système d'observation et d'étude dont il a consigné les résultats dans ses ouvrages sur l'art stratégique, et ils n'ont pas médiocrement aidé Frédéric le Grand dans les savantes combinaisons par lesquelles il prépara la révolution qu'a depuis subie la tactique européenne. Employé tour à tour en qualité d'aide de camp auprès du duc de Vendôme, puis du grand prieur, son frère, Folard s'illustra dans la guerre d'Italie par plusieurs beaux faits d'armes, notamment par la défense de la Cassine de la Bouline, qui lui valut la croix de Saint-Louis. Il servit ensuite dans les campagnes de Flandre sous les ordres du duc de Bourgogne, puis du maréchal de Villars; fut blessé grièvement à la bataille de Malplaquet, et tomba entre les mains des Impériaux en se rendant à Aire, place dont il avait été appelé à diriger la défense contre le prince Eugène : celui-ci employa vainement les offres les plus séduisantes pour corrompre la loyauté du chevalier Folard, qui, après la paix de 1712, alla chercher successivement auprès du grand maître de Malte et du fameux Charles XII de nouvelles occasions de mettre en pratique les théories qu'il avait profondément méditées, et pour lesquelles il poussait l'enthousiasme jusqu'à s'exposer à de justes reproches d'indiscrétion et de vanité. Ce brave capitaine mourut le 23 mars 1752, commandant de la place de Bourbourg et membre de la Société royale de Londres. Les idées du chevalier Folard sur la stratégie, son système des colonnes et de l'ordre profond, ont trouvé même de son temps, des antagonistes redoutables; mais quelle que soit leur singularité, il n'en faut pas moins convenir qu'il avait en quelque sorte indiqué dans ses ouvrages la méthode des attaques en colonnes serrées, aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de la tactique. Celui des ouvrages de Folard qui a fait le plus de bruit, et contribua surtout à rendre sa réputation européenne, est l'*Histoire de Polybe, avec commentaires*, Paris, 1727-1730, 6 vol. in-4°, et Amsterdam, 1753, 6 vol. in-4° : cette édition est la plus estimée ; elle contient la plupart des écrits de Folard, etc.; la traduction du texte grec est de dom V. Thuilier. Les *Commentaires sur Polybe* ont été abrégés et publiés séparément par Chabot, Paris, 1757, 3 vol. in-4°. On trouve sur ce brave officier d'amples détails dans l'ouvrage intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire de M. le chevalier de Folard*, Ratisbonne (Paris), 1753, in-12.

FOLARD (François-Melchior), jésuite, frère du précédent, né en 1683 à Avignon, mort dans cette ville le 19 février 1739, s'est fait connaître, sans beaucoup y gagner, par plusieurs tragédies, etc. Il avait professé la rhétorique à Lyon, et était membre de l'Académie de cette ville. Ses tragédies, au nombre de 4, ont paru de 1720 à 1733.

FOLCHER (Jean), né à Calmar en Suède, vers la fin du 17e siècle, professeur de théologie à Calmar, puis à Pernau en Livonie, se déclara pour les dogmes des piétistes, et fut dénoncé par un de ses collègues comme hérétique. S'étant rendu à Stockholm pour échapper aux Russes, qui avaient occupé la Livonie, il trouva chez les théologiens suédois une telle animosité, qu'il fut obligé de se réfugier en Scanie. La cour le prit en vain sous sa protection, et il mourut en 1729, dans l'exil auquel l'avait condamné une assemblée d'évêques. On a de lui quelques dissertations latines, et plusieurs ouvrages polémiques contre ses antagonistes.

FOLCUIN (St.), évêque de Térouane en 817, mort le 14 décembre 856, sauva les reliques de saint Bertin de la fureur des Normands vers 846.

FOLCUIN, abbé de Lobes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 990, a fait des règlements pour la discipline de son abbaye, et laissé la *Vie de saint Folcuin, évêque de Térouane*, insérée dans les *Actes de l'ordre de Saint-Benoît*, du P. Mabillon ; *les Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monastère au 7e siècle; les Vies de saint Omer, de saint Bertin, de saint Vinoc et de saint Silvin.*

FOLCUIN, moine de Saint-Bertin dans le 10e siècle, né en Lorraine, mort à un âge peu avancé, est auteur de deux *Recueils* de chartres, diplômes et autres monuments de différents monastères. On a aussi de lui quelques vers, entre autres une *Épitaphe de saint Folcuin, évêque de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLCZ (Jean), poëte allemand, né vers le milieu du 15e siècle, était barbier à Nuremberg; il se distingua par l'invention de plusieurs rhythmes, et fit imprimer un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on remarque son *Histoire poétique allemande*, 1480, in-4° de 20 feuilles; c'est une histoire abrégée de l'empire germanique en rimes allemandes; *Vitæ Patrum, vel liber colacionum*, poëme de 297 vers, 1485, in-fol.

FOLENGO (Jérôme, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Cocaïe*, poëte burlesque, né à Mantoue le 8 novembre 1491, mort le 9 décembre 1544 au couvent de Sainte-Croix de Campèse, près Bassano, a laissé plusieurs poëmes, la plupart sur des sujets de dévotion et quelques-uns aussi dans un genre qu'il appela macaronique, sans que l'on sache bien pourquoi, entre autres l'*Orlandino*, publié sous le nom de *Limerno Pitocco*, Venise, 1526, in-8°; *la Humanità del Figliuolo di Dio, in ottava rima*, ibid., 1533, in-8°. Le plus connu de ses ouvrages est son *Opus macaronicum*, souvent réimprimé, et dont l'édition la plus récente est celle d'Amsterdam et Mantoue, 1768-1771, 2 vol. in-4°, avec sa *Vie* : il en existe une traduction française sous le titre d'*Histoire macaronique de Merlin Cocaïe*, Paris, 1606, 2 vol. in-12, réimprimée en 1832.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin, frère du précédent, né à Mantoue vers 1499, mort le 5 octobre 1559, a laissé un *Commentaire sur les psaumes*, Bâle, 1557, et un autre *sur les deux épîtres de saint Pierre*, celle de *saint Jacques* et la première de *saint Jean*. Cet ouvrage a été mis à l'Index. On a encore de lui une

Table où les psaumes sont divisés en différentes classes.

FOLEY (sir THOMAS), contre-amiral anglais, né dans le Pembrokeshire en 1757, entra fort jeune au service. Il était déjà lieutenant sur le vaisseau *le Prince George*, lorsqu'il prit part à l'action entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse; en 1793, il montait *le Saint-George* en qualité de capitaine. On le vit, en 1797, prendre une part active à la bataille du cap Saint-Vincent; et ce fut lui qui, le 1er août 1798, après avoir renforcé la flotte de Nelson, engagea le combat entre la flotte française à la bataille du Nil, et se distingua par son audace et l'habileté de ses manœuvres. L'enlèvement de la flotte danoise à Copenhague lui fit cueillir de nouveaux lauriers, et lui assura l'estime et l'amitié de Nelson. Depuis 1807, où il fut élevé à la dignité de contre-amiral, aucune action d'éclat ne distingua sa carrière; seulement des récompenses pour ses services lui furent décernées à plusieurs reprises. Il était à Portsmouth, gouverneur en chef, lorsqu'il mourut le 12 janvier 1833, âgé de 76 ans.

FOLIGNO (la B. ANGÈLE DE), née dans cette ville au 13e siècle, embrassa la vie religieuse dans le tiers ordre de Saint-François, se fit remarquer par sa modestie et sa piété, et mourut le 4 janvier 1309. On a d'elle plusieurs opuscules publiés sous le titre de : *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601 ; traduit en français, Cologne, 1696, in-12. Saint François de Sales et Bossuet parlent avantageusement des écrits de cette sainte religieuse, dont la *Vie* a été écrite par le P. J. Biancone, Paris, 1604, in-12.

FOLIUS ou **FOLLIUS**. *Voyez* **FOLLI**.

FOLKES (MARTIN) naquit à Westminster, le 29 octobre 1690. Envoyé en France à l'université de Saumur, après la suppression de cette université, en janvier 1695, il passa dans celle de Cambridge, et à 23 ans il fut reçu membre de la Société royale de Londres. Newton, qui présidait cette société, le choisit pour un de ses vice-présidents; et, après la mort de Newton et de Hans Sloane, Folkes fut porté à la présidence. Élu en 1729, membre de la Société des antiquaires, il en devint aussi président en 1740; on le choisit, en 1742, associé étranger de l'Académie des sciences de Paris; en 1746 il fut reçu docteur en droit de l'université d'Oxford. Il voyagea en Italie en 1733, et en rapporta le modèle en plâtre de la sphère antique du palais Farnèse à Rome. Il termina sa carrière le 26 juin 1754. Il a composé un grand nombre de mémoires sur le poids et la valeur des monnaies romaines; les mesures des colonnes Trajane et Antonine; les monnaies d'or d'Angleterre depuis Édouard III; sur les polypes d'eau douce et sur divers sujets de physique. La plupart de ces mémoires ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*; les principaux sont : *Table des monnaies d'or d'Angleterre, depuis la 18e année du règne d'Édouard III*, Londres, 1736, in-4°, réimprimé en 1745 avec des additions ; *Comparaison entre les mesures et les poids de France et d'Angleterre*, etc.

FOLLEVILLE (GABRIEL GUYOT DE), ecclésiastique plus connu sous le nom d'*évêque d'Agra*, a joué un rôle pendant la guerre de la Vendée (1793-94) en se faisant passer pour évêque, alors qu'il n'était réellement que simple prêtre, et naguère vicaire à Dol en Bretagne. Placé à la tête d'un conseil supérieur qui devait administrer le pays insurgé, le prétendu évêque ne répondit pas à l'idée que les Vendéens avaient conçue de lui; son imposture fut même découverte par les chefs, mais les circonstances critiques où se trouvaient l'armée empêchèrent qu'on ne dévoilât ce scandale. Après la déroute du Mans, l'abbé de Folleville tomba entre les mains des républicains, et périt sur l'échafaud à Angers, le 5 janvier 1794.

FOLLI ou **FUOLI** (CECILIO), né en 1615, à Fanano, sur les Alpes modenaises, alla étudier la médecine à l'université de Padoue, et y obtint le doctorat. De retour à Venise, il fut créé chevalier, et promu à la chaire d'anatomie, qu'il remplit honorablement jusqu'à sa mort. On a de lui : *Sanguinis à dextro in sinistrum cordis ventriculum defluentis facilis reperta via*, Venise, 1639, in-4° ; *Nova auris internæ delineatio*, Venise, 1645, in-4°, fig.; *Discorso sopra la generazione e l'uso della pinguedine*, Venise, 1644, in-4°. L'auteur fait de vains efforts pour prouver que la graisse n'est pas sécrétée par le sang.

FOLLI (FRANÇOIS), médecin de la cour de Cosme III à Florence, né le 3 mai 1624 au château de Poppi en Toscane, mort à Citerna en 1685, est auteur des ouvrages suivants : *Recreatio physica, in quâ de sanguinis et omnium viventium univers. analogicâ circulatione disseritur*, Florence, 1665, in-8° ; *Dialogo intorno alla cultura della vite*, ibid., 1670, in-8°, ouvrage cité par Gamba dans la *Serie di testi*; *Stadera medica*, etc., Florence, 1680, in-8° : dans cet écrit Folli se donne pour l'inventeur de la transfusion du sang; mais on sait que cette invention appartient à Libavius. L'*Éloge* de Folli a été écrit par A. F. Durazzini.

FOLLIE, né à Paris en 1761, s'étant embarqué à Bordeaux sur le navire *les Deux Amis* qui fit naufrage sur la côte d'Afrique le 17 janvier 1784, fut, avec le reste de l'équipage, réduit chez les Mores dans une cruelle captivité. Follie, rendu enfin à sa patrie, publia la relation de ses malheurs sous le titre de *Voyage dans les déserts du Sahara*, Paris, 1792, in-8° de 171 pages, traduit en allemand par J. Reinhold Forster, Berlin, 1793, in-8°.

FOLLIE (LOUIS-GUILLAUME DE LA), chimiste, né en 1733, mort en 1780 à Rouen, sa patrie, a fourni à l'Académie de cette ville, dont il était membre, un grand nombre de mémoires chimiques, et publié : *le Philosophe sans prétentions, ou l'homme rare*, ouvrage physique, chimique, politique et moral, etc., Paris, 1775, in-8°, traduit en allemand, Francfort, 1781, in-8°.

FOLLIN (HERMAN), médecin frison du 17e siècle, exerça pendant plusieurs années, avec distinction, l'emploi de médecin-physicien de la ville de Bois-le-Duc, et fut appelé en qualité de professeur à Cologne. On a de lui : *Amulethum Antonianum, seu luis pestiferæ fuga*, Anvers, 1618, in-8°, etc.

FOLLIN (JEAN), fils du précédent, né à Bois-le-Duc, pratiqua la médecine comme son père, et publia deux espèces de manuels qui ont joui de quelque réputation : *Synopsis tuendæ et conservandæ bonæ valetudinis*, Bois-le-Duc, 1646, in-12, ib., 1648, Cologne, 1648, in-12; *Tyrocinium medicinæ practicæ, ex probatissimis auctoribus digestum*, Cologne, 1648, in-12.

FOLQUET, en latin *Fulco*, en italien *Folchetto*, dit de Marseille, troubadour du 12e siècle, naquit dans une petite maison, près de Gênes, vers l'an 1155. A la mort

d'Alphonse son père, Folquet passa en Orient, au temps de l'empereur Emmanuel Comnène, vers l'an 1179, pour servir en Syrie dans l'armée chrétienne. Folquet fut dans les bonnes grâces de Richard Ier, roi d'Angleterre, de Raimond V, comte de Toulouse, et plus longtemps encore dans celles du prince Barral de Boulx, seigneur de Marseille. Il fut chassé de la cour de Barral par le jaloux mari qui, peu de temps après, répudia sa femme, laquelle mourut de douleur vers l'an 1193. Frappé de cette mort, Folquet, après avoir visité la cour du roi Richard Cœur de Lion, celle de Raimond V, comte de Toulouse, d'Alphonse II, roi d'Aragon, le même qui régnait déjà en Provence, et d'Alphonse IX, roi de Castille, ayant d'ailleurs perdu plusieurs protecteurs, se retira, en 1196, un an avant la mort de Barral, dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, et fut nommé abbé de Toronet, près du Luc, diocèse de Fréjus. En 1205 il fut tiré de sa solitude monacale pour être placé sur le siége épiscopal de Toulouse; il se déclara le persécuteur de la nouvelle secte des Albigeois, et alla à Rome demander au pape de nouveaux missionnaires, en remplacement de ceux que saint Dominique avait amenés à Toulouse, et qui étaient morts. Le comte de Foix accusa le zélé prélat, au concile de Latran, d'avoir livré la ville de Toulouse au pillage, et d'avoir fait périr, de concert avec le légat et Simon de Montfort, plus de 10,000 habitants; mais il se justifia et, en 1217, il augmenta sa juridiction temporelle par la cession de 20 villages que le même Montfort fit à l'évêché. La paix de 1229 ayant été signée, Folquet resta dans ses fonctions épiscopales: il mourut à Toulouse, le jour de Noël 1231. M. Grégory a lu, le 2 juillet 1836, à l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de Paris, une notice fort étendue sur le troubadour Folquet.

FOLQUET DE ROMANS, troubadour du 13e siècle, vécut successivement en Italie, à la cour de Frédéric II, à celle du marquis de Montferrat, à Savone auprès du seigneur de Carret, et fut un des poëtes qui cherchèrent à enflammer le zèle des princes chrétiens pour les croisades. Il reste de lui 16 pièces, dont Raynouard a publié quelques-unes dans le tome IV du *Choix des poésies des troubadours*.

FOLQUET DE LUNEL, autre troubadour du 13e siècle, n'est connu que comme auteur de 4 pièces dédiées à Henri, comte de Rodez, et d'une satire intitulée: *Roman de la vie mondaine*, dans laquelle il se montre excessivement dévot envers la sainte Vierge.

FONCEMAGNE (ÉTIENNE LAUREAULT DE), savant littérateur, né à Orléans en 1694, passa quelques années dans la congrégation de l'Oratoire. Rentré dans le monde, il fut admis en 1722 à l'Académie des inscriptions dont il devint un des membres les plus utiles, et en 1737 à l'Académie française. Il était alors sous-gouverneur du duc de Chartres, place dont il se démit en 1758, et mourut le 26 septembre 1779. On a de lui, dans le *Recueil* de l'Académie, des dissertations pleines de goût et d'érudition. Il est particulièrement connu par la longue polémique qu'il soutint avec avantage contre Voltaire au sujet de l'authenticité du testament du cardinal de Richelieu. Tout ce que Foncemagne a écrit sur cette matière se trouve réuni dans la *Lettre* jointe à l'édition donnée par Marin des *Maximes d'État, ou Testament politique du cardinal de Richelieu*, Paris, 1764, 2 vol. in-8°.

FONCENET (FRANÇOIS DAVIET DE), géomètre, né à Thonon en 1734, a donné à l'Académie des sciences de Turin, dont il était membre, plusieurs mémoires sur l'analyse algébrique, les principes généraux de la mécanique et l'analyse transcendante: il paraît que la partie analytique de ces mémoires lui avait été fournie par le célèbre Lagrange, son maître. Foncenet acquit la réputation d'un bon géomètre, et fut placé à la tête de la marine sarde, puis chargé du commandement de Villefranche. Lors de l'invasion du comté de Nice par les Français en 1792, ayant rendu la place sans se défendre, d'après des ordres supérieurs, il fut jeté dans un cachot et y resta plus d'un an. Il mourut à Casal en août 1799. La plupart de ses écrits se trouvent dans les *Miscell. phys. mathem. Taurin.*, etc., Turin, 1759.

FONDOLO (GABRINO), tyran de Crémone de 1406 à 1420, était un simple soldat de fortune attaché à la famille Cavalcabo, qui pendant longtemps avait été à la tête du parti guelfe à Crémone. Ugolin Cavalcabo fut délivré d'une prison où il avait été longtemps retenu, déclaré seigneur de Crémone, et mis à la tête d'une ligue formée contre les Visconti. Gabrino Fondolo fut nommé son lieutenant; on lui donna le commandement de la forteresse de Crémone et celui de plusieurs châteaux. Cependant Ugolin, ayant été fait prisonnier en 1404, trouva en 1406, lorsqu'il recouvra sa liberté, un de ses cousins, nommé Charles, qui s'était emparé de la seigneurie de Crémone pendant sa captivité, et qui ne voulait point la lui rendre. Une guerre civile, également ruineuse pour la famille Cavalcabo, pour l'État de Crémone et pour le parti guelfe, allait s'allumer entre eux, lorsque Gabrino Fondolo offrit sa médiation, comme serviteur de toute la famille. Il invita les deux Cavalcabo, avec tous leurs parents, tous les chefs du parti, tous les hommes considérés dans l'État, à un grand repas qu'il leur donna dans la forteresse le 26 juillet 1406. Tout à coup il se leva de table, et, à ce signal convenu, ses gardes, se précipitant dans la salle, commencèrent, par son ordre et sous ses yeux, une horrible boucherie. Tous les Cavalcabo, avec 70 citoyens de Crémone, furent massacrés, leurs corps jetés à la voirie; et, au milieu de ce carnage, Gabrino Fondolo se fit proclamer seigneur de Crémone. Les talents de Gabrino et son audace lui firent conserver longtemps la seigneurie dont il s'était emparé par une aussi effroyable trahison. Il fit la paix avec le duc de Milan, et se joignit même à lui contre Ottobon Ferzi, autre usurpateur non moins cruel que lui, qu'il battit près de Castelletto le 19 juin 1408. Il accueillit dans Crémone, en 1413, l'empereur Sigismond et le pape Jean XXIII, qui venaient prendre des mesures pour le futur concile de Constance; il les conduisit tous deux au sommet de la haute tour de la cathédrale pour leur montrer les vastes plaines de la Lombardie. Sigismond lui accorda le vicariat impérial de Crémone, et légitima ainsi son usurpation. Cependant, lorsque le duc de Milan eut commencé à se relever de son abaissement, par les talents et l'activité du brave Carmagnola, Gabrino Fondolo fut des premiers exposé à ses attaques. Il se défendit avec vaillance de 1417 à 1420. Il vendit alors Crémone au duc de Mi-

lan pour le prix de 35,000 florins, se retirant au château de Castiglione, dont il se réserva la propriété. C'est là qu'ayant été trahi par son ami et son compère Oldrado, officier du duc de Milan, il fut enlevé en 1425, et conduit à Milan, où il fut condamné à perdre la tête sur un échafaud. Comme le confesseur de Fondolo s'approchait de lui sur l'échafaud pour l'exhorter à la repentance : « Je me repens en effet, s'écria Fondolo, et d'une faute irréparable, j'ai tenu l'Empereur et le pape au haut de ma tour de Crémone ; j'aurais pu les précipiter tous deux en bas, et m'acquérir ainsi une gloire immortelle, j'ai laissé échapper cette occasion unique de m'illustrer à jamais. »

FONFRÈDE. *Voyez* **BOYER-FONFRÈDE.**

FONS (Jacques de la), poëte, né dans l'Anjou vers 1580, est principalement connu par l'ouvrage intitulé : *le Dauphin,* Paris, 1609, in-8° ; *Discours sur la mort de Henri le Grand,* Paris, 1610, in-8°.

FONSECA (Pierre de), d'une ancienne famille de Portugal, fut fait cardinal en 1409 par Benoît III, et confirmé par Martin V, qui l'employa comme légat près de l'empereur de Constantinople. Il mourut en 1422, après avoir rempli plusieurs autres missions importantes.

FONSECA (Jean-Rodrigue de), évêque de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment à l'adoption des mesures sollicitées par Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens ; c'est lui qui disait que pour convertir ces peuples il fallait un baptême d'eau ou de sang.

FONSECA (Antoine da), né à Lisbonne en 1517, mort en 1588, était fils d'Antoine Correa, fondateur du couvent de Sainte-Anne dans la ville de Viana. Après avoir pris l'habit de Saint-Dominique, il vint à Paris, et étudia en Sorbonne. Fonseca prit possession de la chaire d'Écriture sainte, à l'université de Coïmbre, en 1544. Il avait à peine 22 ans lorsqu'il composa les *gloses,* ou notes marginales jointes à l'*Interprétation du Pentateuque par le cardinal Cajétan,* Paris, 1539, in-folio.

FONSECA (Antoine), médecin, né à Lisbonne, publia en 1623 à Malines, un traité, *De epidemiâ febrili,* à propos d'une maladie épidémique qui avait ravagé les troupes espagnoles dans le bas Palatinat, en 1620 et 1621.

FONSECA (Pierre da), jésuite, surnommé l'*Aristote portugais,* né à Cortizada en 1528, mort le 4 novembre 1599, professeur à l'université d'Évora, fut élevé aux premières dignités de son ordre, nommé membre du conseil des ministres de Philippe II, et chargé de diverses négociations importantes par le pape Grégoire XIII ; on a de lui un *Commentaire latin sur la Métaphysique d'Aristote,* 4 vol. in-fol. ; *Institutiones dialecticæ,* Lisbonne, 1564.

FONSECA (Rodrigue), célèbre médecin portugais, professeur à Pise, puis à Padoue, où il mourut en 1622, a laissé un assez grand nombre d'ouvrages dont plusieurs sont encore estimés ; les principaux sont : *De calculorum remediis qui in renibus et in vesicâ gignuntur,* Rome, 1586, in-4°, *De venenis eorumque curatione,* ibid., 1787, in-4° ; *De hominis excrementis,* Pise, 1613, in-4° ; *Opusculum quo adolescentes ad medicinam facilè capescendam instruuntur,* etc., Florence, 1596, in-4° ; *De tuendâ valetudine et producendâ vitâ,* ibid., 1602, in-4°, traduit en italien par Policien Mancini, ibid., 1603, in-4° ; *Consultationes medicæ,* etc., Venise, 1618, in-fol.

FONSECA (Gabriel), médecin portugais, neveu du précédent, né à Lamego, professa la philosophie à Pise et la médecine à Rome, devint archiâtre du pape Innocent X, et mourut en 1668 ; on a de lui, entre autres ouvrages : *OEconomia medici ; Convivia medicinalia,* etc.

FONSECA (Éléonore PIMENTEL, marquise de), née à Naples en 1768, d'une des premières familles de cette ville, épousa à 17 ans le marquis de Fonseca, et fut choisie comme dame d'honneur de la reine Caroline. Éléonore ne tarda pas à être disgraciée. Elle se consola par l'étude, et cultiva la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle ; elle aida même le célèbre Spallanzani dans ses recherches et dans la découverte des vaisseaux lymphatiques. En 1799, à l'approche de l'armée française, elle résista aux lazzaroni qui massacraient tous les partisans des Français. Après les succès du cardinal Ruffo, la marquise de Fonseca, qui n'avait point quitté Naples, fut arrêtée, jetée dans un cachot et pendue le 20 juillet 1799. Elle avait créé le *Moniteur napolitain,* journal dans lequel elle attaquait la famille royale et surtout la reine, dont elle avait personnellement à se plaindre.

FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Évora le 3 décembre 1690, mort le 14 avril 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégations sacrées, président de *salines* à Rome, conseiller aulique de l'empereur Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipotentiaire sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêque de Porto et membre de plusieurs académies. On a de lui divers ouvrages en espagnol et en italien ; les principaux sont : *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam aracœlitanam,* etc., Rome, 1719, in-fol ; *Excelencias y virtudes del apostolo de las Indias S. Francisco Solano,* ibid., 1727, in-8° ; *Tabulæ chronologicæ,* etc., *sanctorum pontificum, cardinalium,* etc., ibid., 1737, in-fol.

FONSECA SOARÈS (Antoine da), né à Vidiguiera, en Portugal, le 25 juin 1631, quitta le collége d'Évora pour le service, et se jeta longtemps dans les excès les plus condamnables. Poursuivi pour crime d'homicide, il passa au Brésil ; mais en changeant de climat, il ne changea pas de mœurs. La lecture d'un volume de Louis de Grenade, qui par hasard se trouva sous sa main, le fit rougir des désordres où il était plongé. Dans un moment de componction, il fit vœu de prendre l'habit de cordelier, et pour l'accomplir, revint en Portugal. Il entra, le 18 mai 1662, dans le couvent des cordeliers d'Évora, et prit, en religion, le nom de frère Antoine das Chagas (*des Plaies*). Après avoir étudié avec soin la philosophie et la théologie, il se livra tout entier aux fonctions de l'apostolat ; il parcourut le Portugal et une grande partie de la Castille. Le régent lui offrit, en 1679, l'évêché de Lamego, qu'il refusa. Fonseca mourut à Varatojo le 20 octobre 1682. Le P. das Chagas a écrit beaucoup de traités ascétiques, *les Étincelles de l'amour divin, le Fouet des pécheurs, le Bouquet spirituel composé avec les fleurs de la doctrine,* etc., recueillis en 2 volumes. Sa *Vie* a été écrite par le P. Godinho.

FONTAINE (Jehan de la), né en 1381 à Valenciennes, et non pas en 1478 comme le dit Paquot dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas,* III, 273. Dans sa jeunesse il cultiva la littérature, les mathématiques et les sciences occultes. Il perfectionna ses connaissances par des voyages. Ce fut à Montpellier qu'il mit la dernière main à son poëme sur l'Alchimie. De retour à Valenciennes, il entra dans les charges municipales. Il remplissait, en 1431, les fonctions de maire; mais on ignore la date de sa mort. Son poëme, qu'il intitula, par une allusion dans le goût du temps, *la Fontaine des amoureux de science,* fut imprimé pour la première fois, Paris, Jeh. Jannot (vers 1495), in-4° gothique de 24 feuillets, avec figures en bois. A défaut de l'édition originale, qui est fort rare, les curieux donnent la préférence à celle de Paris, Guillaume Guillard, 1561, petit in-8°, à laquelle on a réuni : *les Remontrances de nature à l'alchimiste errant,* par J. de Meung, et *le Sommaire philosophique* de Nicolas Flamel.

FONTAINE (Jacques), docteur en médecine, et professeur à la faculté d'Aix en Provence, naquit à Saint-Maximin, au 16e siècle, et mourut dans la même ville en 1621. On a de lui : *Traité de la Thériaque,* Avignon, 1601, in-12 ; *Discours problématique de la nature, usage et action du diaphragme,* Aix, 1611, in-12.

FONTAINE (Charles), poëte français, élève et ami de Marot, né à Paris le 13 juillet 1515, mort postérieurement à 1588, a composé un grand nombre de poésies telles que : *Élégies, Épîtres, Épigrammes, Odes, Énigmes, Chants divers,* qu'il publia successivement à Lyon depuis 1546 jusqu'en 1557. Son ouvrage le plus remarquable est *le Quintil horatian,* 1551, in-16, ainsi intitulé du *Quintilus Varus,* dont parle Horace dans son *Art poétique.*

FONTAINE (Nicolas), écrivain laborieux, né à Paris en 1625, passa quelques années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnaud et Sacy, avec lequel il fut enfermé à la Bastille, depuis 1664 à 1669, et mourut à Melun le 28 janvier 1709. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété, entre autres : *Vie des Saints pour tous les jours de l'année,* Paris, 1679, 4 vol. in-8°; *les Figures de la Bible,* attribuées à le Maistre de Sacy, et connues sous le nom de *Bible de Royaumont,* Paris, 1674, in-4°, souvent réimprimées; *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal,* Utrecht, 1736, 2 vol. in-12; *Traductions des homélies de saint Chrysostôme sur les épîtres de saint Paul,* 7 vol. in-8°, etc.

FONTAINE, dit *de la Roche* (Jacques), naquit à Fontenai-le-Comte, en 1688. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha au diocèse de Tours, et fut fait curé de Mantelan en 1713. Son zèle contre la bulle *Unigenitus,* et une lettre imprimée à M. de Rastignac, l'obligèrent de quitter sa cure. Il se rendit à Paris, où il fut accueilli par les frères Desessarts, dont la maison était ouverte à tous les prêtres inquiétés pour la même cause. Ils avaient commencé, en 1727, à envoyer dans les provinces des bulletins imprimés, pour avertir leurs partisans de ce qui se passait, et exciter leur zèle. Ils s'adjoignirent pour ce travail l'abbé Fontaine, qui prit apparemment alors le nom de *la Roche.* Fontaine en demeura bientôt seul chargé; et depuis 1729, il paraît avoir été l'unique rédacteur de cette feuille. Le lieutenant de police Hérault mit tout en œuvre pour connaître l'auteur des *Nouvelles* et pour en faire cesser le débit. Mais Fontaine, protégé par le fanatisme de ses partisans, continua sa gazette qui paraissait toutes les semaines. Le 27 avril 1732, M. de Vintimille, alors archevêque de Paris, donna un mandement pour les condamner. Quelques curés de Paris refusèrent de le publier. L'archevêque ayant voulu obliger les curés appelants à lire son mandement, ils se pourvurent au parlement. Plusieurs conseillers se firent exiler, et presque tous les autres donnèrent leur démission plutôt que de souffrir que l'on touchât à leur protégé. Fontaine peut être regardé, par la persévérance de ses clameurs contre les jésuites, comme une des causes principales de leur destruction. Il mourut d'un ulcère à la vessie le 26 mai 1761, ayant rédigé les *Nouvelles* pendant plus de 30 ans. Sa mort ne fit point cesser les *Nouvelles* qui furent rédigées depuis par Guénin, dit l'abbé de Saint-Marc, et Mouton. Leur véritable titre est : *Nouvelles ecclésiastiques* ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution Unigenitus.* Elles étaient in-4°, chaque feuille contenant 4 pages; ce qui fait 208 pages par année. La collection entière jusqu'en 1803, fait de 20 à 25 volumes.— Il y a eu, sous le nom de Jacques Fontaine, un jésuite flamand, qui a écrit pour la défense de la bulle *Unigenitus* 4 vol. in-fol., et qui est mort à Rome en 1728.

FONTAINE (Jean-Claude), professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville, né à Talloires en Savoie, en 1715, mort en 1807, a publié : *Dissertation latine sur l'existence de Dieu, prouvée par le consentement unanime des peuples,* couronnée en 1775, par l'académie de Leyde ; *Réfutation de la nécessité et du fatalisme,* Annecy, 1783, 2 vol. in-8° ; *Méthode facile et simple pour calculer les intérêts,* Paris, 17.., in-8°, etc.

FONTAINE (Pierre la), né à Courtrai en 1738, fut élève de Jean Douelle, peintre d'intérieurs d'églises, se rendit à Paris, où il se lia avec Greuze, fut nommé membre de l'Académie de peinture, se livra au commerce des tableaux, fit ainsi une grande fortune, et mourut le 12 janvier 1835. On recherche ses intérieurs d'églises.

FONTAINE (le chevalier Alfred-Désiré de la), né à Namur en 1787, d'une famille ancienne, fut admis à l'école militaire de Fontainebleau, reçut son brevet de sous-lieutenant à l'âge de 18 ans, et fit, en servant alternativement dans l'infanterie, dans la cavalerie et dans l'état-major, les principales campagnes de l'empire. Présenté à Napoléon sous les murs de Madrid, en 1809, il en obtint des éloges avec le titre de capitaine. Dès lors successivement décoré de plusieurs ordres, colonel d'état-major, colonel en premier du 7e hussards, gouverneur civil et militaire de l'île de Banca, dans toutes les occasions il donna des preuves de talent, d'instruction et de courage. Commandant de Taracona, et chargé ensuite de la défense du fort de Coca, dans la Vieille-Castille, il triompha d'un ennemi bien supérieur en nombre. Avec une poignée de grenadiers, il défendit le passage de l'Erasma contre un corps espagnol composé de 500 chevaux et de 300 hommes d'infanterie. A la tête de 40 grenadiers, il tomba sur un détachement de 400 Espagnols,

reprit un convoi dont ils s'étaient emparés, et délivra 40 prisonniers qu'ils emmenaient. Provoqué à un combat par le commandant du corps dit des Bourbons, il accepta le défi, et les deux guerriers à cheval, au milieu de l'enceinte que formaient leurs soldats, rappelèrent ces temps antiques où des chefs suspendaient une lutte générale pour combattre corps à corps. Fontaine resta vainqueur. En Allemagne, paraissant inopinément et seul, devant 500 ennemis placés au détour d'un bois, il les somme avec une telle assurance de mettre bas les armes, que ceux-ci, se croyant enveloppés par un corps nombreux, obéissent à cette audacieuse sommation. Après la bataille de Waterloo, rentré en Belgique, sa prudence préserva Namur de grands malheurs; les bourgmestres et le conseil de régence lui envoyèrent, sur parchemin, un témoignage de leur reconnaissance. Chargé par le roi des Pays-Bas du commandement des forces militaires des Célèbes, il attaqua le sultan Aboë-Bakar, qui en était la terreur, et qui se trouvait à la tête de 4,000 hommes; il enfonça, à l'arme blanche, les masses ennemies, s'attacha au sultan, en reçut un coup de poignard, et parvint, après une lutte terrible, à le vaincre, en lui donnant la mort; le fils aîné de ce prince et tous les chefs de son armée succombèrent avec lui. Nommé chef de l'état-major général de l'armée des Pays-Bas aux Indes orientales en 1821, Fontaine présenta et fit adopter ses moyens d'attaque de la colonie de Palembang, qui résistait depuis plusieurs années aux armes hollando-belges; après deux jours d'un combat sanglant, ses efforts furent couronnés d'un succès glorieux et complet. Il mourut à Montak, chef-lieu de son gouvernement, en 1823, au moment où il allait recevoir sa promotion au grade de général. Il a laissé des *Mémoires* inédits.

FONTAINE (JEAN LA). *Voyez* **LAFONTAINE.**

FONTAINE DES BERTINS (ALEXIS), célèbre géomètre, né Claveison (Dauphiné) en 1725, mort vers 1771, est le premier mathématicien qui se soit occupé de la théorie générale et des applications du calcul intégral. Admis en 1733 à l'Académie des sciences, il lui présenta une foule de mémoires intéressants, qui tous ont contribué au progrès de la science, et qui pour la plupart ont constaté des découvertes utiles; ces mémoires font partie du recueil de l'Academie et ont été réunis, 1764, in-4°; l'*Éloge* d'A. Fontaine a été composé par Condorcet.

FONTAINE-MALHERBE (JEAN) naquit dans le diocèse de Coutances, vers 1740, et mourut en 1780. Il a laissé: *Calypso à Télémaque*, héroïde, 1761; *Éloges de Carle Vanloo* et *de Deshaies* (dans le Nécrologe de 1766); *la Rapidité de la vie*, poëme, etc.

FONTAINES (PIERRE DES), conseiller de saint Louis, l'un des premiers qui écrivirent sur la jurisprudence français, a recueilli les costumes de l'ancien bailliage du Vermandois, avec des notes, dans un ouvrage intitulé *Conseil*, que Ducange a joint à l'histoire de saint Louis, 1668, in-fol.

FONTAINES (MARIE-LOUISE-CHARLOTTE DE PELARD DE GIVRY, épouse du comte DE), morte en 1730, est auteur de deux romans: *la comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye;* tous deux réimprimés dans l'édition des *OEuvres* complètes de Mme de la Fayette et de Tencin, Paris, 1804, in-8°, et séparément avec une Notice littéraire, Paris, 1812, in-8°.

FONTAINES. *Voyez* **DESFONTAINES.**

FONTANA (ANNIBAL), habile graveur en pierres fines, mort à Milan, sa patrie, en 1587, excellait dans l'art de graver, soit en creux, soit en camées; le plus précieux de ses ouvrages était une petite cassette en cristal de roche, couverte de bas-reliefs composés et exécutées par lui: on cite aussi les bas-reliefs et les statues dont il orna le portail de Notre-Dame de St.-Celse à Milan.

FONTANA (PROSPER), né à Bologne en 1512, fut peintre d'histoire, et le maître de Louis et d'Augustin Carrache.

FONTANA (LAVINIE), fille du précédent, morte en 1602, peignait le portrait, et fut puissamment protégée par le pape Grégoire XIII.

FONTANA (PUBLIO), curé de Paluccio, village du territoire de Bergame, où il naquit en 1548, et où il resta jusqu'à sa mort, en 1609, malgré les offres séduisantes du cardinal Adolbrandini pour l'attirer à Rome, a laissé des *Poésies* qui ont été recueillies et publiées par Marc-Antoine Foppa et ensuite par le cardinal Furietti, Bergame, 1752, in-8°, avec une *Vie* de l'auteur. Le plus estimé des ouvrages de Fontana est sa *Delphinis libri III*, imprimé pour la première fois à Venise, 1582, in-4°.

FONTANA (DOMINIQUE), célèbre architecte et ingénieur, né au village de Mili près du lac de Côme en 1613, s'est rendu célèbre par les travaux qu'il exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint. La ville de Rome lui doit l'érection de l'obélisque qui embellit la place Saint-Pierre, et de ceux du mausolée sur la place de Sainte-Marie-Majeure, de la basilique de Saint-Jean-de-Latran et de la porte du Peuple. Fontana construisit aussi plusieurs édifices remarquables, entre autres la bibliothèque du Vatican, le palais pontifical du *Monte Cavallo*, la fontaine dite *Acqua Felice*, qui amène à Rome l'eau d'une montagne distante de 5 lieues; celle de la place *Termini* et quelques autres. Comblé d'honneurs et de richesses, Fontana se vit accuser d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et perdit son emploi. Il se retira à Naples vers 1592, fut nommé architecte et premier ingénieur du roi des Deux-Siciles, creusa des canaux qui préservèrent des inondations la province dite *Terre de Labour*, éleva un chemin le long de la mer, construisit le palais du roi, et donna le plan du port de Naples, exécuté sous Pierre d'Aragon, par François Picchiati, et mourut à Naples en 1607. On a de lui: *Del modo tenuto nel transportare l'obelisco Vaticano, e delle fabbriche di nostro signore Sisto V, fatte dal cavalier Dom. Fontana*, Rome, 1590, in-fol., avec 19 gravures de Boniface da Sebenico, réimprimé à Naples, 1604, in-fol., avec un 2e vol. *in cui si ragiona di alcune fabbriche fatte in Roma e in Napoli*, etc.

FONTANA (JULES-CÉSAR), fils du précédent, architecte du roi de Naples, a élevé un mausolée à son père dans l'église de Ste-Anne.

FONTANA (JEAN), frère aîné de Dominique, architecte et ingénieur, né en 1540, mort à Rome en 1614, s'est particulièrement distingué par ses travaux hydrauliques. On lui doit le rétablissement des anciens aqueducs d'Auguste destinés à amener à Rome l'eau du lac Bracciano, la construction des digues qui préservèrent Ravenne

et Ferrare des inondations du Pô, et une foule d'autres travaux utiles. On croit que le beau palais Giustiniani a été construit sur les dessins de cet artiste.

FONTANA (François), astronome napolitain, vivait au 17e siècle; il s'occupa de la taille des verres, du perfectionnement des instruments, et prétendit, en 1608, avoir inventé le télescope. Fontana mourut de la peste en juillet 1656. Il a publié : *Novæ cœlestium et terrestrium rerum Observationes*, Naples, 1646, 1667, in-4°, et a laissé en manuscrit, *Fortificazioni diverse*.

FONTANA (Gaetan), astronome, né à Modène en 1645, embrassa l'état ecclésiastique, et prit, avant l'âge de 20 ans, l'habit des clercs réguliers dits Théatins. Ses supérieurs l'employèrent à l'enseignement public dans leurs maisons de Rome, de Padoue, de Vérone et de Modène. Une des sciences qu'il affectionnait le plus, était l'astronomie. Il se lia d'une amitié particulière avec le célèbre J. Dominique Cassini. Fontana mourut de la pierre, le 25 juin 1719. On a de lui : *Institutio physico-astronomica, cum appendice geographico*, Modène, 1695, in-4°; *Animadversiones in historiam sacro-politicam, præsertim chronologiam spectantes*, etc., Modène, 1718; une *Carte géographique* du pays de Modène.

FONTANA (Augustin), comte de Scagnelli, juge civil à Plaisance, sénateur à Mantoue, auditeur de rote à Rome, mort vers la fin du 17e siècle, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Amphitheatrum legale, seu Bibliotheca legalis amplissima*, Parme, 1688, 5 tomes in-fol., recueil bibliographique plus recherché que celui de Lipenius.

FONTANA (Ch.-Emmanuel), autre bibliographe italien, de la même époque, a laissé un ouvrage intitulé : *Bibliotheca poetico-toscana*, Rimini, 1688, in-12.

FONTANA (Charles), architecte, né à Bruciato dans le territoire de Côme en 1634, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI de la construction de plusieurs monuments importants, entre autres des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de Saint-Pierre, de la fontaine de Saint-Pierre et de la fontaine de Sainte-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église de Saint-Michel à Ripa, du palais du Mont Citorio, des greniers publics de Termini. Il mourut à Rome en 1714; on a de lui un assez grand nombre d'écrits relatifs à son art; les principaux sont : *Il tempio Vaticano e sua origine con gli edifici più conspicui antichi e moderni*, Rome, 1694, in-fol., traduit en latin par J. Jos. Bonnerue de Saint-Romain, ibid., 1753, figures; *l'Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, etc., la Haye, 1725, in-fol.; *Trattato delle acque correnti*, Rome, 1694 et 1696, in-fol.; *Descrizione della capella del fonte battismale nella basilica Vaticana*, Rome, 1697, in-fol.; *Discorso sopra il Monte Citorio dell' Antio*, ibid., 1708, in-fol.; *Antio e sua antichità*, ibid., 1710, in-folio.

FONTANA (François), de la famille du précédent, fut aussi un habile architecte. L'ouvrage le plus important qu'il ait exécuté est le transport et l'érection sur la place du Monte Citorio, en 1705, d'une ancienne colonne prise d'abord pour la *Columna citatoria*, et que l'on reconnut ensuite pour la colonne consacrée à Antonin le Pieux par Marc Aurèle et Lucius Vérus.

FONTANA (Félix), savant physicien et naturaliste, né à Pomarolo dans le Tyrol le 15 avril 1730, mort à Florence le 9 mars 1805, avait été successivement professeur de philosophie à Pise, physicien de l'empereur Léopold II, et chargé, en cette qualité, de former le beau cabinet de physique et d'histoire naturelle que possède cette ville. Il est auteur de plusieurs écrits remarquables sur la chimie, la physique et la physiologie. Les principaux sont : *Ricerche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4°; *Ricerche fisiche sopra 'l veneno della vipera*, Lucca, 1767, in-8°; *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains*, etc. (en français), Florence, 1781, 2 vol. in-4°, figures; traduit en allemand, Berlin, 1787, 2 vol. in-4°, figures; *Principes raisonnés sur la génération*, etc. Napoléon avait commandé à Fontana une collection de toutes les parties du corps humain en cire coloriée, à l'instar de celle que ce savant avait fait exécuter sous ses propres yeux pour le musée de Florence; mais les pièces envoyées à Paris s'étant trouvées inférieures à celles de M. Laumonier, la collection fut donnée à la faculté de médecine de Montpellier.

FONTANA (le P. Grégoire), frère du précédent, né à Villa de Nogarola, près de Roveredo dans le Tyrol le 7 décembre 1735, entra fort jeune dans la communauté des écoles pies, professa successivement à Sinigaglia, à Bologne, à Milan, enfin à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich dans la chaire de hautes mathématiques. Il remplit cette place pendant environ 30 années avec distinction, et donna au public une foule de mémoires qui, en attestant son zèle pour les progrès de la science, lui firent une réputation européenne. En 1796, Fontana reçut de Bonaparte des témoignages d'estime et de confiance; il fut nommé membre du corps législatif de la république cisalpine, puis membre du collége électoral *de' Dotti*, à l'époque de l'organisation de la république italienne; mais ces distinctions ne changèrent rien à l'état de sa fortune; il mourut pauvre à Milan le 24 août 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Analyseos sublimioris opuscula*, Venise, 1763; *Memorie mathematiche*, Pavie, 1796, in-4°. On a de lui des traductions de plusieurs ouvrages savants, entre autres des suivants : *Compendio di un corso di lezioni di fisica sperimentale del Giorgio Atwood*, etc., Pavie, 1781; *la Dottrina degli azzardi applicata a' problemi della probabilità della vita, delle pensioni*, etc., *di Abram Moivre*, ib., 1776, in-8°. Les *Recueils* des académies de Sienne, de Turin, etc., renferment divers mémoires de G. Fontana, qui a également fourni des notes et des additions importantes à un grand nombre d'ouvrges de physique et de mathématiques publiés de son temps en Italie.

FONTANA (Joseph), frère aîné des précédents, né en 1729 à Pomarolo, alla suivre les cours de la faculté de Bologne, et s'établit à Roveredo, où pendant 37 ans il pratiqua la médecine. Il mourut le 29 mars 1788. Indépendamment d'un *Recueil de consultations*, très-estimé, on lui doit un assez grand nombre d'articles insérés dans le *Giornale medicale* de Venise; ce sont des observations sur des maladies rares et singulières; l'histoire d'une épidémie de Roveredo; un Mémoire en faveur d'un cavalier accusé d'un délit imaginaire; des lettres apologétiques, etc.

FONTANA (le P. Mariano), mathématicien, né à Casalmaggiore le 18 février 1746, entra fort jeune dans la congrégation des barnabites, et professa successivement pendant près de 30 années consécutives la philosophie dans le collége public de Ste-Lucie à Bologne, puis à Livourne, les mathématiques au collége de Mantoue, les mathématiques appliquées à la mécanique et à la statique à Milan et à Pavie, prit sa retraite en 1802, et mourut à Milan le 18 novembre 1808. Il était associé à plusieurs académies italiennes et étrangères, membre de l'Institut national du royaume d'Italie, et du collége *de' Dotti*. Parmi ses ouvrages imprimés on remarque son *Corso di dinamica*, Pavie, 1790, 1792 et 1793, 3 vol. in 4°; on trouve dans les *Atti* de l'Institut national de Pavie un mémoire dans lequel Fantana a essayé de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, etc., par Girard.

FONTANA (Louis-François), cardinal, né à Casalmaggiore dans le Milanais, le 27 août 1750, mort à Rome le 19 mars 1822, membre des premières académies d'Italie, était professeur d'éloquence à Milan, quand il fut appelé à Rome pour être procureur général de l'ordre des barnabites et consulteur des rites. En 1804, il suivit le pape Pie VII à Paris, fut enfermé à Vincennes à l'occasion du bref adressé au cardinal Maury, et seconda le pape dans ses projets de réformer les États pontificaux. Ce savant prélat avait fait beaucoup de recherches biographiques; on trouve plusieurs articles de lui dans les *Vitæ Italorum doctrinâ præst.*, de Fabroni, ainsi que dans d'autres recueils. Il coopéra avec le P. Scati à la publication des œuvres de Gerdil, 1806-1811, 20 vol. in-4°, et plaça en tête une Vie fort bien écrite de ce savant théologien, dont il avait été l'ami.

FONTANEILLES, médecin de la maison du duc de Bourbon, membre de la Société d'horticulture, correspondant de celle d'agriculture, mourut en novembre 1831. On a de lui, outre divers *Mémoires* relatifs à la médecine et à l'horticulture, la *traduction*, avec *notes*, de deux ouvrages estimés, et qui obtinrent un grand succès : l'*Art d'élever les vers à soie*, du comte Dandolo, 3e édition, 1830, et l'*Art de cultiver les mûriers*, du comte Ch. Verri, 1826.

FONTANELLA (François), né à Venise le 28 juin 1768, fils d'un ouvrier, était destiné à l'état ecclésiastique; il s'occupa des langues orientales, devint professeur de grammaire à Venise, puis d'éloquence latine au lycée d'Urbin, se déclara l'admirateur enthousiaste de Napoléon, et eut pour cette raison sa maison pillée en 1814. Réduit à la pauvreté, il se fit correcteur d'imprimerie et mourut le 22 mars 1827. On a de lui : l'*Ortografia del nome Johannes*, Venise, 1790; *Prosodia che serve d'appendice alle regole generali della sintassi latina*, 1812; *Lo stampare non è per tutti*, 1814; *Limen grammaticum*, 1819, etc.

FONTANELLE (Jean-Gaspard DUBOIS), littérateur, né le 29 octobre 1737 à Grenoble, et mort le 15 février 1812, membre de l'académie de cette ville. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souvent réimprimé; *Anecdotes africaines*, etc., 1775; *Nouveaux mélanges... dramatiques, philosophiques et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8°; *Théâtre et œuvres philosophiques*, etc., 1785, in-8°; une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8°, avec des notes; 1806, 2 vol. in-12; et enfin un *Cours de belles-lettres*, plus élémentaire que celui de la Harpe, publié par Renauldon, petit-fils de l'auteur, 1813, 4 vol. in-8°. Fontanelle travailla à la rédaction de plusieurs ouvrages périodiques, entre autres au *Journal de politique et de littérature* et au *Mercure de France*. Des pièces de théâtre qu'il a composées, et dont aucune n'est restée au répertoire, nous citerons : *le Connaisseur*, comédie en 2 actes et en vers, 1762, in-8°; *le Bon Mari*, comédie en 1 acte et en vers, 1763, in-8°; et son drame d'*Éricie* ou *la Vestale*, en 3 actes, 1768, in-8°.

FONTANELLI (Alphonse), né en 1557 à Reggio en Lombardie, fut, très-jeune encore, associé à l'académie des *Politici*, et présidait cette compagnie en 1580. Alphonse d'Este le nomma l'un de ses chambellans, l'envoya, en 1584, complimenter le nouveau doge de Venise sur son élection, et l'honora de plusieurs autres missions de confiance. Le successeur d'Alphonse le nomma son ambassadeur à Rome, puis en Espagne, où il demeura plusieurs années, et pour le récompenser de ses services, lui fit don d'une terre considérable, et qu'il érigea en marquisat en 1619. Fontanelli, ayant résolu de renoncer au monde, résigna ses titres, fit une donation générale de ses biens à son frère, et mourut deux ans après avoir quitté la cour, le 11 février 1621. On a de lui : *Oratio in ecclesiâ D. Prosperi habita in ejus die festo* 7 *cal. jul.* 1570, Reggio, in-4°; quelques pièces de poésies, des harangues, des lettres en manuscrit.

FONTANELLI (Alphonse-Vincent, marquis de), de la famille du précédent, né à Reggio en 1706, conseiller intime du duc de Modène, fut envoyé en Allemagne en 1734, et l'année suivante en France. Il fut nommé en 1740 colonel du régiment de la Mirandole, en 1741 gouverneur du duché de Massa-Carrara; et lorsque les événements de la guerre déterminèrent le duc de Modène à quitter ses États, il nomma Fontanelli membre de la junte qu'il établit pour gouverner pendant son absence. On lui doit l'idée de la route pratiquée dans les Apennins, et qui communique en ligne directe de Modène à Massa, la construction du magnifique arsenal de Modène, et la plupart des embellissements qu'a reçus cette capitale dans le siècle dernier. Il mourut à Modène le 3 décembre 1777. On a de lui : des *Cantates*; des *Traductions* en prose d'*Alzire*, de *Mahomet*, de *Brutus* et de *Zaïre*, tragédies de Voltaire; du *Gustave*, de Piron, et du *Mahomet II*, de Lanoue, etc.

FONTANELLI (Alphonse-François), né à Bologne le 20 décembre 1721, mort à Reggio le 13 juin 1782, est auteur de la *Descrizione d'alcuni discendenti di Giacomo o Giacobino seniore da Fontanella di Reggio in Lombardia*, Reggio, 1773, in-4°.

FONTANES (Jean-Pierre-Marcellin de), inspecteur des manufactures dans le bas Languedoc, puis dans le Poitou, né à Genève en 1721, mort à Nantes en novembre 1774, a laissé des souvenirs honorables par les établissements utiles qu'il créa dans le Poitou. Cette province lui doit en grande partie le défrichement des terrains stériles appelés *lais de mer*, l'amélioration de la culture et la propagation des pépinières de garance. Les

Éphémérides du citoyen renferment plusieurs *Mémoires* fournis par de Fontanes.

FONTANES (Louis de), fils du précédent, né à Niort (Deux-Sèvres) le 6 mars 1757, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, et fit ses premières études dans sa ville natale, chez d'anciens jésuites. Il profita si bien de leurs leçons, qu'avant l'âge de 20 ans il s'était déjà fait un nom par des morceaux de poésie où l'on s'accordait à louer la réunion si rare de l'imagination, du goût et de l'harmonie; à 21 ans, il avait publié une traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, traduction qu'il revit depuis avec soin, et dont l'édition la plus récente ne précéda que de trois jours celui de sa mort. Dans l'intervalle de 1783 à 1789, il publia *la Journée des morts,* quelques fragments de *Lucrèce,* le poëme du *Verger*, qui passe pour son meilleur ouvrage, et enfin l'*Épître à Louis XVI sur l'édit en faveur des non-catholiques*, qui remporta le prix à l'Académie française. Depuis la révolution il fut attaché à la rédaction d'un journal, *le Modérateur*. Pendant la Terreur, il eut le courage de composer en faveur des malheureux Lyonnais une pétition qui fut présentée à la Convention. Lors de la formation de l'Institut, il en fut nommé membre, et ensuite professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations. Proscrit au 18 fructidor, il alla chercher un asile en Angleterre; ce fut là qu'il forma avec M. de Chateaubriand une liaison que la mort seule a interrompue. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut l'un des rédacteurs du *Mercure,* journal dont les principes ne furent point agréables au premier consul. Quelque temps après il prononça dans l'église des Invalides, qui n'était point encore rendue au culte, l'*Éloge funèbre de Washington*. Nommé ensuite membre du corps législatif en 1805, il fut élevé à la présidence; c'était l'époque des plus grandes victoires et des actes les plus sages de l'administration de Napoléon : Fontanes les loua; il eut raison de les louer. On a voulu depuis lui en faire un crime : rien ne semble plus injuste. Cependant quelques vérités sévères, mêlées aux accents de la louange, blessèrent les oreilles du maître. Il perdit la présidence, et en 1808, par forme de dédommagement, il fut nommé grand maître de l'université. Il s'occupa dans cette place importante à faire refleurir les bonnes études. Appelé au sénat en 1810, il fut un des premiers qui, le 1er avril 1814, parlèrent en faveur du rappel des Bourbons. La charte le compte au nombre de ses rédacteurs. Créé pair de France le 4 juin de la même année, au second retour du roi en 1815, il entra dans le conseil privé. Depuis 1816, Fontanes parla rarement à la chambre des pairs. Il mourut à Paris le 17 mars 1821, laissant en portefeuille un poëme *Sur la délivrance de la Grèce*. Son dernier ouvrage est une *Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis,* qui eut un grand succès à l'Académie.

FONTANEY (Jean de), jésuite français, et missionnaire à la Chine, fut désigné, en 1684, par Cassini, à Colbert, d'après l'intention où était ce ministre, d'envoyer à la Chine et aux Indes des hommes capables d'y faire des observations utiles aux sciences en général, et à l'astronomie en particulier, en même temps qu'ils y porteraient le christianisme. Le P. Fontaney avait jusqu'alors enseigné les mathématiques dans le collége des jésuites de Paris, où il s'occupait aussi d'astronomie. Le voyage fut différé de près de deux ans; mais au mois de mars 1685, le P. Fontaney, accompagné des PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, partit de Brest. Ce fut là le premier noyau de cette mission française de la Chine, si célèbre pendant plus de cent ans. Les missionnaires avaient dirigé leur route par le royaume de Siam, où ils arrivèrent en septembre 1685. Le 19 juin 1687, ils s'embarquèrent sur un vaisseau chinois qui allait à *Ning-pho,* dans la province de *Tche-kiang,* où ils arrivèrent le 23 juillet suivant, deux ans et demi après leur départ de France. Environ trois mois après, ils furent appelés à Pékin par ordre de l'empereur. Le P. Fontaney n'y demeura pas longtemps : il se rendit à *Kiangning,* ou *Nankin*, au mois de mai 1688, et fixa dans cette ville le siége de ses travaux apostoliques. Il y resta plus de deux ans, fit un voyage à Canton, et fut bientôt après mandé à Pékin, où l'empereur donna à lui et à ses compagnons, une maison dans la première enceinte de son palais, pour les récompenser des remèdes européens qu'il avait reçus d'eux. Il resta dans cette capitale jusqu'à l'année 1699, où il fit un premier voyage en Europe. Il revint en Chine au milieu de 1701, et demeura dans le port de *Tcheou-chan,* à 18 lieues de *Ning-pho*. Il en repartit le 1er mars 1703, sur un vaisseau anglais, qui l'amena à Londres. L'époque de son retour en Chine n'est pas connue; mais on sait qu'il revint en France au mois d'octobre 1720. Dans ses premiers voyages, il avait apporté plusieurs livres chinois, qui sont du nombre des premiers qu'ait possédés la Bibliothèque du roi à Paris. Dans le dernier, il fit présent à cet établissement d'un dictionnaire mandchou, en 12 volumes, qui est très-probablement le premier ouvrage en cette langue qu'on y ait vu. On ignore l'époque, le lieu et les circonstances de la mort du P. Fontaney. On a de lui deux lettres insérées dans les tomes VII et VIII des *Lettres édifiantes*.

FONTANGES (Marie-Angélique SCORAILLE de ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, était fille d'honneur de Madame lorsque son éclatante beauté séduisit le roi, fatigué de la hauteur, des violences et des inégalités de caractère de Mme de Montespan. Mlle de Fontanges se vit en peu de temps la dispensatrice de toutes les grâces et l'objet des adorations de la cour; elle était tellement enivrée de sa faveur, qu'elle passait devant la reine sans la saluer; mais son règne fut de courte durée : ayant perdu sa beauté à la suite d'une couche, elle perdit le cœur du roi, se retira dans l'abbaye de Port-Royal, et y mourut le 28 juin 1681, dans sa 20e année.

FONTANIEU (Gaspard-Moïse), maître des requêtes et intendant de Grenoble, conseiller d'État ordinaire, contrôleur général des meubles de la couronne, mort le 26 septembre 1767, âgé de 74 ans, a laissé en manuscrit le plus volumineux recueil de titres que l'on possède sur l'histoire de France, avec des notes, des observations et des dissertations. Ce recueil, composé de 841 portefeuilles in-4°, est à la Bibliothèque du roi à Paris. On a encore de Fontanieu plusieurs autres ouvrages historiques en manuscrit. Le seul écrit qu'il ait publié est la *Rosalinde,*

imité de l'italien de Bernardo Morando, la Haye et Paris, 1732, 2 vol. in-12.

FONTANIEU (Pierre-Elisabeth), fils du précédent, contrôleur des meubles de la couronne et membre de l'Académie des sciences, de celle d'architecture et de l'académie de Stockholm, mort le 30 mai 1774, a publié l'*Art de faire des cristaux coloriés imitant les pierres précieuses*, 1778, in-8°, et a laissé en manuscrit un *Traité sur les couleurs en émail.*

FONTANINI (Juste), archevêque d'Ancyre, né à Saint-Daniel dans le Frioul le 30 octobre 1666, se distingua par une connaissance approfondie de l'histoire de l'antiquité ecclésiastique, et consacra ses talents à défendre la puissance temporelle de la cour de Rome; mais le ton dur et amer qui règne dans ses écrits nuisit quelquefois à la cause dont il avait pris la défense. Il mourut à Rome le 17 avril 1736, laissant un grand nombre d'ouvrages, soit en latin, soit en italien. Les principaux sont: *Vindiciæ antiquorum diplomatum*, etc., *libri II*, Rome, 1705, in-4°; *Bibliothecæ card. Imperialis catalogus*, Rome, 1711, in-fol.; *De antiquitatibus Hortæ coloniæ Etruscorum*, etc., ibid., 1715, in-4°; *Dissertatio de coronâ ferreâ Longobardorum*, ibid., 1717, in-4°; *De corpore S. Augustini Ticini reperto*, etc., ibid., 1728, in-4°; *Historiæ litterariæ Aquilejensis, libri V*, etc., ibid., 1742, in-4°; *l'Aminta di Torquato Tasso difeso e illustrato*, ibid., 1700, in-8°, et Venise, 1730, in-4°, avec les notes critiques d'Uberto Benvoglienti et la réponse de Fontanini: *Dell' eloquenza italiana, ragionamento steso in una lettera*, etc., Rome, 1736, in-4°, édition augmentée.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement, né en Auvergne, réunit les *anciennes ordonnances des rois de France* et les publia, 1589, 4 vol. in-fol. La Rochemaillet revit cette collection par ordre du chancelier de Sillery, et en donna une édition, Paris, 1611, 4 vol. in-fol., qui est encore recherchée.

FONTANON (Denis), médecin français du 16e siècle, naquit à Montpellier, obtint en 1502 une chaire de médecine à l'université, et mourut en 1545. Les leçons qu'il avait dictées pendant le cours de son professorat, furent recueillies par le docteur Jean Reinier, et imprimées sous ce titre: *Practica medica, sive de morborum internorum curatione libri quatuor*, Lyon, 1550, in-8°; ibid., 1556, 1605, Francfort, 1600, in-8°, ibid., 1611, Leyde, 1658, in-12.

FONTANUS (Nicolas), ou plutôt *Fonteyn*, médecin du 17e siècle, né à Amsterdam, et professeur d'anatomie dans cette ville, n'est guère connu que par ses ouvrages, qui sont assez nombreux: *Institutiones pharmaceuticæ ex Bauderoni et Dubois*, Amsterdam, 1633, in-12; *Florilegium medicum*, Amsterdam, 1637, in-12; *Responsionum et curationum medicinalium liber unus*, Amsterdam, 1639, in-12; *Observationum rariorum analecta*, 1641, in-4°; *Syntagma medicum de morbis mulierum, in quatuor tomos distinctum*, Amsterdam, 1644, in-12, Venise, 1649, in-18; *Fons sive origo febrium, earumque remedia*, Amsterdam, 1644, in-12. Fontanus a donné en outre une édition *méthodique* des Aphorismes d'Hippocrate, enrichie d'un mémoire sur l'extraction du fœtus.

FONTE (Moderata), ou plus exactement Modesta POZZO, dame célèbre par son esprit, née à Venise en 1555, acquit, en très-peu de temps, la connaissance de la géographie, de l'histoire et de la mythologie. Elle épousa, à 17 ans, Philippe Giorgi, avocat général près le tribunal des eaux à Venise, et mourut des suites d'une couche, le 2 novembre 1592. On a d'elle: *Il Floridoro*, poëme en 13 chants, Venise, 1581, in-4°; *la Passione di Christo, in ottava rima*, Venise, 1582, in-12, fig.; *la Resurrezione di Christo*, Venise, 1592, in-4°; *Il merito delle Donne scritto in due giornate*, Venise, 1600, in-4°, publié par Cécile Giorgi, sa fille, avec une Vie de l'auteur, par Jean Nicolas Doglioni.

FONTE. *Voyez* **FUENTES**.

FONTECHA (Jean-Alphonse de), médecin espagnol, né vers 1560, à Daimiel, fut pourvu d'une chaire de médecine à l'université d'Alcala, fut récompensé de ses travaux par le titre de chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et mourut vers 1620. On connaît de lui: *Medicorum incipientium medicina: seu medicinæ christianæ speculum*, Alcala, 1598, in-4°; *Diez previlegios para mugeres prenadas; Diccionario medico de piedras, plantas, fructos, yervas, flores, enfermedades*, etc., ibid., 1606, in-4°; *De anginis disputatio*, ibid., 1611, in-4°.

FONTENAI (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort le 16 octobre 1742, a continué l'*Histoire de l'Église gallicane* du P. Longueval, dont il a publié le 9e, le 10e et une partie du 11e volume. Il a fourni en outre plusieurs extraits au *Journal de Trévoux*. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes*, mais il n'a pas été possible de tirer parti des matériaux qu'il avait rassemblés sur ce sujet.

FONTENAILLES (André PERRET de), chanoine honoraire de Bordeaux et de Montauban, né à Mâcon vers 1754, étudia au collége Louis le Grand, et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de Sainte-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon, et fut quelque temps après grand vicaire sous la fin de l'administration de Moreau, dernier évêque de ce diocèse. Pendant la révolution, il fut du nombre des prêtres jetés sur les pontons de Rochefort. Après cette persécution, il reprit son ministère, tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon, retourna à Paris, où il prêcha dans presque toutes les églises, et mourut le 13 juin 1831 dans un état voisin de l'indigence. Il a publié: *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18; *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826, etc., etc.

FONTENAY (Jean-Baptiste BLAIN de), peintre de fleurs, né en 1654 à Caen, mort à Paris en 1715, membre de l'Académie, excellait à rendre les formes et l'éclat des fleurs, le velouté des fruits, la transparence de la rosée, les feuilles, les insectes, les membres, les vases, etc.; cependant il est inférieur à van Huysum. On voyait de ses ouvrages à Versailles, à Marly, à Trianon, à Fontainebleau et dans plusieurs autres maisons royales.

FONTENAY (Louis-Abel de BONAFONS), jésuite, né à Castelnau du Brassac, près de Castres en 1737, alla à Paris après la destruction de sa société, travailla aux affiches de province, rédigea le *Journal général de France* depuis le 1er mai 1776 jusqu'au 10 août 1792, s'expatria pendant la Terreur, retourna à Paris, reprit

ses travaux littéraires, et mourut le 28 mars 1806. On a de lui, entre autres ouvrages : *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8°. Il a rédigé la plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 89 livraisons in-fol., et *la Suite du voyageur français*, etc. On lui doit aussi des éditions du *Dictionnaire de l'élocution française* par Demandre, 1802, 2 vol. in-8°; du *Dictionnaire géographique* de Vosgien, 1803, in-8°, et de la *Géographie* de Nicole de la Croix, 1805, 2 vol. in-12.

FONTENAY (le marquis DE), chef d'escadre. *Voyez* **BASTARD** (DENIS DE).

FONTENELLE (BERNARD LE BOVIER ou mieux LE BOUYER DE), né à Rouen le 11 février 1657, était neveu du grand Corneille. Il se fit d'abord connaître par quelques pièces de vers insérées dans le *Mercure*, par des poésies légères, des pastorales et des pièces de théâtre dont aucune n'eut du succès. Les *Dialogues des morts* commencèrent sa réputation; ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* et son *Histoire des oracles* y mirent le sceau. Admis à l'Académie française en 1691, il fut reçu six ans plus tard à l'Académie des sciences, dont il devint secrétaire perpétuel en 1699. Il remplit cette place pendant 42 ans, et s'acquit une gloire méritée par ses *Éloges* des académiciens, genre qu'il a créé, et dont il reste le modèle. Personne mieux que lui n'a su mettre les vérités les plus abstraites à la portée de tous les lecteurs, et les intéresser aux travaux des hommes supérieurs dont il a tracé la vie. Né avec des goûts tranquilles et des passions modérées, il se fit de bonne heure une règle de conduite dont il ne s'écarta jamais; il lui dut le bonheur dont il jouit constamment, et une longue vie exempte d'infirmités, qu'il termina presque centenaire le 9 janvier 1757. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 11 vol. in-12, Paris, 1758, 1766 ou 1767; en 8 vol. in-8°, 1790, et en 5 vol. in-8°, 1824-1825. La *Géographie de l'infini* ne fait pas partie de ce recueil; elle a été imprimée en 1727, in-4°; *les OEuvres diverses*, la Haye, Gosse, 1728-1729, 3 vol. in-fol., sont recherchées à cause des figures de Bernard Picard; les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont été souvent imprimés; la meilleure édition est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande; ils ont été traduits dans toutes les langues.

FONTENETTES (LOUIS), docteur en médecine, né en 1612 dans le Berri, mourut à Poitiers au mois d'octobre 1661. On a de lui une traduction en vers français des Aphorismes d'Hippocrate, intitulée : *Hippocrate dépaysé, ou Version paraphrasée de ses Aphorismes*, Paris, 1654, in-4°; *Anatomie des fautes contenues en la réponse au Discours des maladies populaires de* 1652, Poitiers, 1653, in-8°.

FONTENU (LOUIS-FRANÇOIS DE), né au château de Lilledon, dans le Gâtinais, le 16 octobre 1667, d'une famille noble, avait reçu de la nature un tempérament délicat. Il osa braver les prescriptions des médecins et guérit. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit à Rome le cardinal Janson, en rapporta le goût des antiques, fut admis à l'Académie des inscriptions en 1714, et mourut le 3 septembre 1759, à 92 ans. Il a fourni au Recueil de l'Académie 20 *Mémoires* sur divers points de mythologie, sur des médailles curieuses, sur les anciens camps de France attribués à César, et sur plusieurs sujets d'histoire naturelle. Il a laissé en manuscrit des *Traités* relatifs à la théologie, la philosophie, la physique, l'astronomie, la botanique et l'histoire.

FONTENY (JACQUES DE), auteur dramatique, né à Paris, dans le 16e siècle, faisait partie d'une de ces sociétés connues sous le nom de *confrères de la Passion*, qui représentaient de ville en ville les *mystères*. On a de lui : *le Bocage d'Amour*, Paris, 1578, in-12; *les Esbats poétiques*, ibid., 1587, in-12; *les Ressentiments de Jacques de Fonteny pour sa céleste*, ibid., 1587, in-12; *Anagrammes et Sonnets* dédiés à la reine Marguerite de Valois, ibid., 1606, in-4°; *les Bravacheries du capitaine Spavante*, traduit en français, de l'italien de Fr. Andréini, Paris, 1608, in-12, italien et français; rare et recherché des curieux.

FONTEYN (PIERRE), savant hollandais, ministre d'une congrégation de mennonites, à Amsterdam, né vers 1708, dirigea constamment ses recherches et ses études vers l'interprétation du petit livre des Caractères de Théophraste, dont il préparait une édition qu'il était encore fort loin de pouvoir donner, quand la mort le frappa le 8 août 1788.

FONTEYN. *Voyez* **FONTANUS.**

FONTI (BARTHÉLEMI), en latin *Fontius*, savant florentin, né en 1445, mort en 1513, professa la rhétorique et la langue grecque dans sa patrie, puis fut nommé directeur de la bibliothèque formée par Mathias Corvin, roi de Hongrie, dans la ville de Bude. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux ont été recueillis sous le titre de *Opera exquisitissima Bartholomæi Fontii*, Francfort, 1621, in-12. On a encore de lui un *Commentaire* sur Perse, Venise, 1477, in-fol.; une édition de Celse, Florence, 1478, in-fol.; des *Poésies* italiennes et d'autres écrits dont on trouve la liste dans la *Biblioth. lat. med.*, etc., de Fabricius.

FONTON (CHARLES), orientaliste français, est auteur de deux ouvrages qui se trouvent manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris, ils sont datés de Constantinople en 1751. L'un est intitulé : *Aventures de Zélide et de Ferannès*, composées en persan, et traduites du turc en français; l'autre, plus curieux, et contenu dans le même volume, est intitulé : *Essai sur la musique orientale comparée à la musique européenne.*

FONTRAILLES (LOUIS D'ASTARAC, marquis DE), chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivarez les moyens de perdre le cardinal de Richelieu, conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir 12,000 hommes d'infanterie, 5,000 de cavalerie, 400,000 écus pour faire des levées en France, et 12,000 écus par mois pour les dépenses particulières du duc; cette conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre, ne retourna en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui : *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars*, insérée dans les *Mémoires de Montrésor*, et des *Lettres* manuscrites à la Bibliothèque royale de Paris.

FONVIELLE (BERNARD-FRANÇOIS-ANNE), né en 1759 à Toulouse, était employé dans la régie des aides à Perpignan, lors de la révolution. Étant venu habiter alors Montpellier, il fut un des fondateurs du premier club

politique de cette ville; mais la modération de ses principes et son attachement sincère à la monarchie constitutionnelle ne tardèrent pas à l'exposer à la haine des révolutionnaires, et, pour échapper à leur poursuite, il se vit, en 1792, obligé de se réfugier à Marseille, où il établit une maison de commerce. Après le 31 mai, il essaya de soulever les départements du Midi contre la Convention, et se rendit à Lyon pour seconder les insurgés. Il quitta cette ville avant le siége, et, après avoir parcouru la Suisse, vint à Toulon, alors occupé par les Anglais. Lors de la reprise de cette ville par les républicains, il parvint à s'échapper et gagna l'Italie. Après une absence de 18 mois, il revint à Lyon, où il composa sa tragédie de *Collot d'Herbois*, dont la journée du 13 vendémiaire empêcha la représentation. Ayant inutilement essayé de rétablir sa maison de commerce à Marseille, il se rendit à Paris dans l'intention de s'y fixer; mais le 18 fructidor l'obligea bientôt de s'éloigner. Il partit pour l'Espagne à la fin de 1797, et, après avoir visité les différentes provinces de la Péninsule, revint à Marseille pour y vendre son fonds de commerce, et, de retour à Paris, s'y livra exclusivement à la culture des lettres. Un ouvrage qu'il publia sous le titre de : *Résultats possibles du 18 brumaire*, lui valut, dans l'administration de la guerre, une place de chef de bureau, qu'il perdit à la restauration, sans obtenir aucun dédommagement. Il mourut en juin 1837, à 76 ans, dans un état voisin de l'indigence. Ses écrits sont nombreux, mais nous ne citerons ici que ceux qui présentent quelque intérêt. Sa tragédie de *Collot dans Lyon*, 1795, in-8°, est devenue rare; celle de *Louis XVI, ou l'École des peuples*, 1820, in-8°, est très-faible; *Voyage en Espagne en* 1799, Paris, 1822, in-8°; *Mémoires historiques*, 1824, 4 vol. in-8°; *Mémoires de l'académie des ignorants*, 1825-28, recueil périodique, 2 ou 3 vol. in-8°.

FOOTE (Samuel), comédien et auteur comique anglais, surnommé par ses concitoyens *le moderne Aristophane*, né en 1720 dans le Cornouailles, dissipa en peu de temps une fortune considérable que lui avait laissée son père, contracta des dettes qu'il ne put payer, devint comédien par nécessité, et débuta sur le théâtre de Hay-Market en 1744, par le rôle d'Othello, dans lequel il n'eut aucun succès. Après s'être replongé pendant deux ans dans de nouvelles intrigues pour échapper à la poursuite de ses créanciers, on le vit tout à coup ouvrir pour son propre compte ce théâtre de Hay-Market, où il fut à la fois directeur, auteur et acteur, et pour lequel il composa, sous la dénomination générale de *Divertissements du matin*, un grand nombre de comédies satiriques. Ces pièces furent bien accueillies et souvent jouées malgré l'opposition de quelques magistrats. Foote s'y chargeait de plusieurs rôles, passant rapidement de l'un à l'autre, et n'épargnant dans ses métamorphoses *protéiques* ni l'amitié ni le malheur. L'inconvenance de cette conduite le fit condamner à des amendes assez fortes; les magistrats de Westminster, autorisés par un acte du parlement qui limitait le nombre des théâtres, firent fermer celui de Hay-Market. Plus tard, un accident fâcheux pour Foote (il avait eu la jambe amputée à la suite d'une chute de cheval) lui fit obtenir, par le crédit du duc d'York, une permission de tenir son théâtre ouvert pendant la clôture des deux principaux théâtres de Londres; il eut alors plus que jamais la faveur du public, et il aurait pu faire une fortune considérable si le jeu n'eût absorbé ses bénéfices. Il en vint au point de mettre à prix sa discrétion dans les rôles satiriques qu'il continuait de créer; mais l'autorité en ordonna la suppression. Foote, à qui les médecins avaient conseillé le voyage de France, mourut presque subitement à Douvres le 21 octobre 1777. On a de lui 20 pièces de théâtre où il ne faut pas chercher une grande régularité de plan, mais où l'on trouve beaucoup d'esprit et de gaieté; elles ont été imprimées séparément de 1752 à 1778, in-8°. On a publié sous le nom de Foote, et sous le titre de *Théâtre comique*, en 5 vol. in-12, un recueil de comédies traduites du français. Will. Cooke a publié les *Mémoires de Samuel Foote, avec un recueil de ses bons mots, anecdotes*, etc., Londres, 1805, 3 vol. in-8°.

FOPPENS (Jean-François), historien et bibliographe, né à Bruxelles en 1689, professa la théologie à Louvain, et mourut le 16 juillet 1761, archidiacre de Malines. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire de son pays; les principaux sont : *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4°, figures; *Historia episcopatûs antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°; *Historia episcopatûs sylvæducensis*, 1721, in-4°; *Compendium chonologicum episcoporum brugensium*, 1731, in-4°. La bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles possède des manuscrits importants de Foppens.

FOPPENS (François et Pierre), frères du précédent, ont donné une nouvelle édition des *Délices des Pays-Bas*, 1743, 4 vol. in-12.

FOQUELIN (Antoine), né dans le Vermandois, a fait imprimer à Paris, en 1555, une édition des Satires de Perse, avec un commentaire latin. Après avoir donné à Paris des cours publics sur la philosophie d'Aristote, Foquelin alla professer le droit à Orléans. On a de lui : *Prælectiones Aurelianæ*, Paris, 1559, Leyde, 1677 et 1695.

FORBES (Patrice), seigneur de Corse et baron d'Oneille dans ce royaume, était né en 1564, et avait embrassé l'état ecclésiastique à l'âge de 48 ans, il accepta une cure de campagne, fut nommé évêque d'Aberdeen par Jacques Ier, et mourut en 1635. Il a composé un *Commentaire sur l'Apocalypse*, Londres, 1613, en anglais, traduit depuis en latin par son fils, qui l'a publié avec des notes, Amsterdam, 1646, in-4°; *Exercitationes de verbo Dei, et dissertatio de versionibus vernaculis*.

FORBES (Jean), fils du précédent, et théologien célèbre de l'Église anglicane, né à Aberdeen en 1593, commença, au collége d'Aberdeen, un cours de théologie, qu'il alla continuer à l'université d'Heidelberg, visita plusieurs autres académies et universités d'Allemagne, et revint dans sa patrie où l'on créa tout exprès pour lui une chaire destinée à des leçons où la théologie devait se trouver réunie à l'histoire du christianisme. Forbes voulait être évêque, et tenait aux opinions des épiscopaux, rejetées par l'Église d'Écosse entièrement presbytérienne; il avait signé les cinq articles de Jacques Ier, et refusé le *covenant* : cela le rendit suspect. Déféré, en 1660, au synode d'Aberdeen, il y fut condamné et dépouillé de sa chaire : les troubles augmentant, il se retira, en 1642, en Hollande. Il profita de son loisir pour revoir les leçons

qu'il avait faites à Aberdeen, et mettre la dernière main à quelques ouvrages ; il en fit imprimer plusieurs. Après avoir passé environ deux ans en Hollande, il retourna en Écosse, et alla se fixer dans sa terre de Corse, où il vécut dans la retraite. Il y mourut le 29 avril 1648. Il a laissé : *Institutiones historico-theologicæ*, Amsterdam, in-fol., 1646 ; Genève, 1699 ; 10 *Livres de théologie morale, qui contiennent une explication du décalogue*, etc., etc. M. Gutler, professeur de théologie à Deventer, a donné le recueil des œuvres de Jean Forbes, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol. Sa *Vie*, de la composition de George Garden, se trouve à la tête du premier volume.

FORBES (Guillaume), premier évêque d'Édimbourg, né vers l'an 1585, à Aberdeen, et de la même famille que les précédents, commença ses études dans sa patrie, visita l'Allemagne, suivit les leçons des professeurs d'Helmstadt, d'Heidelberg, se rendit à Leyde, où il vit Grotius, Vossius et d'autres savants et revint à Aberdeen, où il fut nommé pasteur de l'Église d'Alfort, puis ministre d'Aberdeen et principal du collége Marshal. Sa réputation fit souhaiter à la ville d'Édimbourg de l'avoir à la tête de son Église. Forbes avait sur l'épiscopat des sentiments contraires à ceux des presbytériens qui prévalaient à Édimbourg. Quoique dans ses sermons il n'exposât ses opinions qu'avec beaucoup de modération et de sagesse, il déplut. On l'accusa de *papisme*. Il prit la résolution de quitter Édimbourg et de retourner à Aberdeen. Le roi Charles Ier était venu se faire couronner à Édimbourg, Forbes fut nommé pour aller le haranguer et pour prêcher le premier sermon devant lui. Il s'acquitta de cette double fonction d'une manière si agréable au monarque, que ce prince, ayant fondé à Édimbourg un évêché, il y nomma Forbes. Le nouveau prélat ne jouit pas longtemps de cette dignité. Il mourut le 1er avril 1634. Il ne publia rien de son vivant. Il avait préparé et laissé en manuscrit, un livre intitulé, *Considerationes modestæ controversiarum*, lequel fut imprimé à Londres en 1658, in-8°, et à Helmstadt en 1655. Il en parut une autre à Francfort-sur-le-Mein, en 1707. A la tête du livre se trouve un abrégé de la *Vie* de l'auteur.

FORBES (Duncan), jurisconsulte, né à Culloden en 1685, fut successivement solliciteur général d'Écosse, avocat du roi, premier président de la cour de session, et député de son comté au parlement. Il signala son zèle pour la défense de la cause royale pendant la rébellion de 1745 et 1746, opérée en faveur du prétendant, et mourut en 1747, consumé, dit-on, par le chagrin d'avoir vu les ministres méconnaître ses services. On a de lui les écrits suivants : *Pensées sur la religion; Lettre à un évêque; Réflexions sur l'incrédulité*, 1750, 2 vol. in-8°, traduit en français par le P. Houbigant, 1768 et 1771, in-8°.

FORBES (sir William) DE PISTLIGO, baronnet anglais, ami intime de Beattie et l'un de ses exécuteurs testamentaires, a publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jacq. Beattie, comprenant un grand nombre de ses lettres inédites*, 1806, 2 vol. in-4°.

FORBES (Alexandre) DE PISTLIGO, a joué un rôle dans le mouvement jacobite de 1715. Il était possesseur d'une fortune médiocre, mais si estimé, qu'en 1745 son exemple seul suffit pour attirer plusieurs gentilshommes dans le parti de Charles-Édouard. Il leva lui-même un corps de cavalerie de 150 hommes qu'il commanda. Privé de ses biens et de ses titres après le revers de Culloden, il crut pouvoir décliner sa sentence de proscription comme y étant désigné par le titre de lord Pistligo, au lieu de lord Forbes de Pistligo. Étant venu réclamer devant la cour des sessions, il en obtint en 1749 un nouveau jugement ; mais la chambre des pairs maintint la première sentence. Il mourut le 21 décembre 1762 à Auchiuries, comté d'Aberdeen, dans un âge très-avancé. Lord Forbes publia en 1734 des *Essais moraux et philosophiques;* et fit paraître un second ouvrage du même genre en 1761. C'est ce lord que Walter Scott peint dans *Waverley* sous le nom de baron de Bradwardine.

FORBES (Jacques), né à Londres en 1749, obtint à 16 ans un emploi dans les bureaux de la compagnie des Indes à Bombay, sollicita bientôt un congé dont il profita pour parcourir les différentes contrées de l'Inde écrivant des observations et les accompagnant de dessins. Après 17 ans de séjour en Orient, il retourna dans sa patrie, se maria en 1788, et ne tarda pas à visiter la Suisse, l'Italie et l'Allemagne. Lors du traité d'Amiens, il se rendit à Paris ; la rupture du traité le fit envoyer prisonnier à Verdun. Rentré dans ses foyers, il les quitta de nouveau en 1819, dans l'intention de se rendre à Stuttgard, et atteint de maladie il mourut à Aix-la-Chapelle le 1er août de cette année. On a de Forbes en anglais : *Lettres écrites de France en* 1803 *et* 1804 *contenant une peinture détaillée de Verdun et un exposé de la situation des prisonniers anglais dans cette ville*, Londres, 1806, 2 vol.; *Réflexions sur le caractère des Indous*, ibid., 1810 ; *Mémoires sur l'Orient*, 4 vol. in-8° avec figures coloriées, ibid., 1813.

FORBES (Jean), botaniste anglais, élève de M. Spepherd, directeur du jardin botanique de Liverpool, né en 1799, partit en février 1822, avec l'escadre commandée par le capitaine William Owen. Forbes était chargé par la Société horticulturale de Londres de recueillir des plantes rares sur les côtes orientales de l'Afrique, où l'escadre était envoyée en surveillance. Il avait déjà expédié plusieurs collections remarquables lorsqu'il succomba en 1824, dans une expédition sur la rivière Zambesi. Il s'agissait de faire 800 milles en canot sur la rivière et de se diriger ensuite vers le Cap.

FORBIN (Gaspard de), seigneur de Soliers et de Saint-Canat, député de la noblesse de Provence à l'assemblée des notables à Rouen en 1617, a laissé : *Mémoires sur les troubles de Provence de* 1578 *à* 1588, in-4° ; *Mémoires pour servir à l'histoire de Provence..... depuis le mois de mai* 1588 *jusqu'au* 16 *novembre* 1597, ouvrage qui a beaucoup servi à César Nostradamus pour la rédaction de son *Histoire de Provence*.

FORBIN (Palamède de), dit *le Grand*, né dans le 15e siècle, d'une famille ancienne de Provence, fut président de la chambre des comptes, puis conseiller du roi René, et décida Charles d'Anjou, successeur de ce prince, à léguer au roi de France ses États dans le cas où il décéderait sans postérité. Cette disposition ayant rendu Louis XI possesseur de la Provence, Forbin en fut nommé gouverneur ; mais bientôt des tracasseries que lui suscitèrent des envieux le déterminèrent à résigner son gouvernement. Il mourut à Aix en fé-

vrier 1508, entouré de la renommée la plus brillante.

FORBIN (Claude), chef d'escadre des armées navales de France, né en 1656, à Gardane, près d'Aix en Provence, entra de bonne heure dans la marine, et servit, en 1675, dans l'expédition de Messine. Ennuyé ensuite du repos dans lequel on le laissait, il entra dans l'armée de terre; mais il reprit bientôt la mer, et fit la campagne d'Amérique avec le comte d'Estrées, puis, avec Duquesne, celle dans laquelle Alger fut bombardé. Dans toutes les occasions il se distingua par une valeur qui allait jusqu'à la témérité. Lorsque en 1685 le chevalier de Chaumont fut envoyé en ambassade à Siam, Forbin l'accompagna en qualité de major. L'activité qu'il montra en s'acquittant des fonctions de cet emploi, plut tellement au roi de Siam, que ce prince voulut le retenir auprès de lui et lui donna la charge de grand amiral, général des armées du roi et gouverneur de Bancok. Ce poste éminent ne lui ayant attiré que des désagréments de tout genre, au bout deux ans, il demanda, sous prétexte de mauvaise santé, à se retirer du service, et en obtint la permission. Il se rendit à Pondichéri, et, après différentes courses dans les mers voisines, il s'embarqua pour la France où il arriva en 1688. Lors de la guerre qui éclata en 1689, le chevalier de Forbin eut le commandement d'une frégate destinée à croiser dans la Manche. Il fit une partie de cette campagne avec Jean Bart. Tous deux pris, conduits à Plymouth et mis sous les verrous, s'échappèrent et abordèrent heureusement sur les côtes la Bretagne. Forbin obtint le grade de capitaine de vaisseau, et une gratification pour l'indemniser des pertes qu'il avait éprouvées : il remercia le ministre et le roi; mais représenta que l'on avait l'air d'oublier Jean Bart, qui était son commandant, et qui, dans la dernière occasion, n'avait pas moins mérité que lui. Pendant le reste de la guerre, Forbin servit, soit sur un bâtiment qu'il arma en course, soit sur les vaisseaux de l'État, et eut de nouveau l'occasion de se signaler avec son fidèle compagnon Jean Bart. Ils firent ensemble des prises considérables sur les Hollandais, et ravagèrent les côtes d'Écosse. Ce fut au retour de cette expédition, qu'il mena Jean Bart à la cour. A la bataille de la Hogue, Forbin fut blessé, mais il sauva son vaisseau; et à la célèbre journée de Lagos, où Tourville prit sa revanche, Forbin brûla trois bâtiments ennemis et s'empara d'un quatrième. Il fit ensuite respecter le pavillon français dans la Méditerranée, tant par les Algériens que par les corsaires de Flessingue. Il accompagna le comte d'Estrées à la prise de Barcelone; et quand la paix fut signée, en 1697, il eut ordre d'aller annoncer cette nouvelle en Sardaigne. L'année suivante il alla, comme ambassadeur extraordinaire, à Alger. La guerre de la succession d'Espagne rappela Forbin aux combats. En 1702, il fut chargé, par Louis XIV, de croiser dans l'Adriatique. Forbin, avec un vaisseau, deux frégates et deux galiotes, se rendit absolument maître du golfe. Il bombarda Trieste, menaça d'autres parties de la côte, et détruisit un grand nombre de bâtiments ennemis. Il venait de terminer une longue croisière dans la Méditerranée, lorsqu'il reçut, en 1706, le commandement d'une escadre de vaisseaux qui était à Dunkerque. A peine fut-il hors du port, qu'il rencontra une flotte nombreuse de navires marchands, escortée par un vaisseau de ligne et trois frégates : il enleva 10 navires richement chargés; tout le reste prit la fuite. Une autre campagne dans la mer du Nord, en 1707, donna occasion à Forbin de livrer aux Anglais un sanglant combat: le roi, pour le récompenser, le fit chef d'escadre et comte. Forbin alla combattre les ennemis de la France au delà du cercle polaire, dans la mer Blanche. La même année il se signala avec Duguay-Trouin, dans le combat qui fut livré aux Anglais près du cap Lézard. On lui confia en 1708 le commandement de l'escadre qui devait porter le prétendant en Écosse; les Anglais faisaient si bonne garde le long des côtes, qu'il ne put réussir, et rentra à Dunkerque. Il avait prévu le mauvais succès de cette expédition, mais tout sembla s'être réuni pour le contrarier; ce qui lui occasionna bien des désagréments. Après avoir rempli quelque temps les fonctions de commandant de la marine à Dunkerque, Forbin se retira du service en 1710, et alla passer le reste de ses jours dans une maison de campagne près de Marseille. Il y mourut le 4 mars 1733. Il avait rédigé ses Mémoires, qui ont été publiés par Reboulet, Amsterdam, 1730, 2 vol. in-12.

FORBIN (Gaspard-François-Anne de), né le 8 juillet 1718, à Aix, fut reçu presque au berceau, chevalier de Malte, et fit ou dut faire dans sa jeunesse quelques courses sur les galères de l'ordre. Son penchant pour les études abstraites l'engagea de bonne heure à renoncer au service pour se livrer entièrement à l'examen des théories scientifiques. Il mourut vers 1780. Voici les titres de ses ouvrages, tous anonymes : *Accord, ou Traité dans lequel on établit que les voies de rigueur, en matière de religion, blessent les droits de l'humanité*, Paris, 1755, 2 vol. in-12; *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde et d'expliquer les différents mystères de la religion*, ib., 1757, 2 vol. in-12; *Exposition géométrique des principales erreurs de Newton, par la génération du cercle et de l'ellipse*, Paris, 1761, in-12; *Éléments des forces centrales*, ibid., 1774, in-8°.

FORBIN (Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de), directeur général des musées de France, né en 1779 à la Roque en Provence, échappa comme par miracle aux événements qui environnèrent sa première jeunesse. Réfugié à Lyon pendant le siége de cette ville par les troupes de la Convention, il y vit périr sous ses yeux son oncle et son père. Privé de toute fortune, un habile dessinateur lyonnais, Boissieu, le recueillit et lui enseigna les éléments de l'art auquel il dut plus tard sa fortune et son illustration. Forcé d'entrer dans un bataillon dirigé sur Nice, puis sur Toulon, il trouva dans cette ville le peintre Granet, qui fut l'ami de toute sa vie. A la fin de la campagne, il se rendit à Paris, et perfectionna dans l'école de David ses talents naissants; mais atteint par la conscription, il fut obligé de reprendre les armes. Son colonel, le général Sébastiani, le dispensa de la plupart de ses devoirs militaires, pour qu'il pût continuer de se livrer à la peinture, et finit par lui faire obtenir son congé. Le comte de Forbin se rendit alors en Italie, où il trouva une protection spéciale dans les membres de la famille Bonaparte, et ne retourna à Paris qu'à l'époque du couronnement de l'empereur. Nommé chambellan de la princesse Pauline, il ne tarda pas à reprendre encore

du service, et fit plusieurs campagnes en Autriche, en Portugal et en Espagne. A la paix de Schœnbrunn, il quitta l'armée et ses fonctions de chambellan pour retourner à Rome. De retour à Paris après la restauration, il y exposa son tableau de l'*Éruption du Vésuve*, qui lui ouvrit les portes de l'Institut. Nommé peu de temps après directeur général des musées royaux de France, il s'occupa de les enrichir et de combler les lacunes qu'y avait laissées le passage des alliés en 1815. Il fit en 1817 et en 1818 un voyage en Syrie, en Grèce et en Égypte, dont il publia la relation. En 1821, chargé de l'inspection générale des musées de France, il s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle, que dans l'espace de quelques années il les eut tous visités et organisés. Après avoir agrandi le Musée royal de Paris, il en établit un au Luxembourg pour les ouvrages des peintres vivants, acquis par le gouvernement, et un autre à Versailles, où il réunit les tableaux des maîtres français que le défaut de place ne permettait pas d'étaler au Musée royal de Paris. Malgré ses nombreuses occupations, il continuait de cultiver la peinture avec un zèle croissant, et trouvait encore des loisirs à donner aux lettres. Il mourut en février 1841. Parmi ses productions comme peintre on citera : *la Vision d'Ossian ; la Procession des pénitents noirs ; Inès de Castro ; la Mort de Pline ; Gonsalve de Cordoue*; une *Scène de l'inquisition* ; un *Arabe mourant de la peste au lazaret de Saint-Jean-d'Acre* ; la *Vue du Campo-Santo* à Pise, et celle du *Cloître de Santa Maria Novella* à Florence. Comme littérateur il a publié *Charles Borimore*, Paris, 1810, in-8°; 4e édition, 1823, 2 vol. in-12; *Voyage dans le Levant*, 1819, grand in-fol., fig.; in-8°, sans figures ; *Souvenirs de la Sicile*, 1823, in-8° ; *un Mois à Venise*, ou *Recueil de vues pittoresques*, etc., 1824-1825, in-fol.

FORBIN-JANSON (MICHEL-PALAMÈDE, marquis DE), lieutenant général, chevalier de Saint-Louis, né à Paris en 1746, y mourut à la fin de mars 1832, dans la 86e année de son âge. Maréchal de camp avant la première révolution, lieutenant général le 13 août 1814, il avait obtenu sa retraite en 1817. Il comptait plus de 30 ans de services effectifs. Le *Mémoire* justificatif qu'il publia en 1815 sur la conduite du comte de Forbin-Janson, son fils, pendant les cent jours, est un monument de sa tendresse paternelle.

FORBISHER. *Voyez* **FROBISHER.**

FORBONNAIS (FRANÇOIS VÉRON DE), inspecteur général des monnaies, membre de l'Institut, né au Mans en 1722, fit ses études à Paris, voyagea pendant deux années en Italie et en Espagne pour les affaires commerciales de son père, alla passer cinq ans à Nantes auprès d'un oncle riche armateur, se rendit à Paris en 1752, et publia de 1753 à 1758 plusieurs traités d'économie politique qui fixèrent sur lui l'attention du gouvernement, épuisé par une guerre désastreuse et réduit à un tel état de détresse que le trésor ne possédait plus que 1,500,000 liv. Attaché au contrôleur général Silhouette en 1759, il commença sa carrière administrative par une opération brillante qui produisit en 24 heures 72,000,000, sans grever l'État : cette opération fut de créer sur les fermes générales du royaume 72,000 actions de 1,000 liv. chacune, auxquels il accorda la moitié des bénéfices dont jouissaient les fermiers généraux. Pendant tout le cours de son administration, il présenta des plans utiles, mais qui furent écartés par l'influence de Mme de Pompadour, dont il n'avait point recherché la faveur. Les réformes qu'il annonçait lui ayant valu un ordre d'exil dans ses terres, ce fut en vain que l'abbé Terray voulut le ramener aux affaires ; Forbonnais se contenta de fournir des mémoires, ne revint à Paris qu'au moment où les troubles civils du département de la Sarthe le forcèrent de quitter ses foyers, et mourut le 20 septembre 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Extrait de l'esprit des lois, avec des observations*, 1753, in-12 ; *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*, Dresde (Paris), 1753, in-12 ; *le Négociant anglais*, ibid., 1753, 2 vol. in-12 ; *Éléments du commerce*, Paris, 1796, augmenté : ce livre a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe ; *Recherches et considération sur les finances de France, depuis* 1595 *jusqu'en* 1721, Bâle, 1758, 2 vol. in-4° ; Liége, 1758, 6 vol. in-12 ; *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, in-12. Sa *Vie littéraire* par M. Delisle de Sales a été publiée, Paris, 1801, in-8°.

FORCADEL (ÉTIENNE), en latin *Forcatulus*, né à Béziers en 1534, mort en 1673, se trouva en concours avec Cujas pour une chaire de droit vacante à Toulouse en 1554. Cujas ayant quitté Toulouse avant la décision du concours, Forcadel fut nommé. On a de lui : *Sphæra juris, Necyomantia juris, Cupido jurisperitus, Aviarium juris civilis*, Lyon, 1549 ; *Prometheus seu de raptu animorum*, Paris, 1578, in-8°, livre singulier. Le plus connu de ses livres d'histoire est son traité *De Gallorum imperio et philosophiâ*, Paris, 1569, in-4°. Il avait également composé un recueil de vers latins et français, sous ce titre : *le Chant des Seraines* (Sirènes), Lyon, 1548, in-8°. Son fils a publié ses *OEuvres poétiques*, etc., Paris, 1579, in-8°. Ses poésies latines, *Epigrammata*, avaient paru à Lyon, 1554, in-8°. Ses OEuvres ont été recueillies en un vol. in-fol., Paris, 1595.

FORCADEL (PIERRE), frère du précédent, né à Béziers, avait séjourné quelque temps à Rome et dans d'autres villes d'Italie, lorsqu'il vint à Paris, où Ramus, auquel il avait commencé d'expliquer Euclide, lui fit obtenir en 1560 une des deux chaires de mathématiques du collége royal. Il mourut en 1576. On trouve le détail de tous ses ouvrages dans l'*Histoire du collége royal*, par l'abbé Goujet ; voici les principaux : *Arithmétique par les gects*, divisée en 3 livres, Paris, 1558, in-8° ; *Description d'un anneau solaire convexe*, Paris, 1569, in-4° ; *les Six premiers livres des Éléments de géométrie d'Euclide, traduits en français*, ib., 1564, in-4° ; ib., 1566, in-12 ; il y ajouta en 1565 les livres 7, 8 et 9, in-4° ; *Traduction de la Musique d'Euclide*, ib., 1565, in-8° ; *Deux livres d'Autolice*, ib., 1572, in-4°, etc.

FORCE (JACQUES NOMPAR DE CAUMONT, duc DE LA), pair et maréchal de France, né vers 1559, était fils de François de Caumont, qui fut enveloppé dans le massacre des protestants en 1572. Celui-ci, instruit, par un maquignon de son voisinage, du danger qui le menaçait, se disposait à sortir de sa maison avec ses deux enfants, pour chercher un asile, lorsqu'un assassin, nommé Martin, se précipita dans sa chambre, suivi de plusieurs

soldats. Caumont l'attendrit par ses supplications, et lui promet 2,000 écus, s'il veut lui sauver la vie et à ses enfants. Martin les conduit dans une maison non suspecte, où il les laisse sous la garde de deux suisses; mais ils en sont bientôt arrachés par le comte de Coconas, favori du duc d'Anjou, et traînés au lieu des exécutions. Caumont père et son fils aîné tombent sous les coups des meurtriers. Jacques Nompar, tout couvert du sang de son père et de son frère, se laisse tomber en criant: Je suis mort. Cet acte de prudence lui sauva la vie. Un malheureux, en le dépouillant de ses habits, s'aperçut qu'il respirait encore, et, touché de compassion, le couvrit d'un vieux manteau, et le conduisit, pendant la nuit, chez le maréchal de Biron, l'oncle de Caumont, où celui-ci resta quelque temps caché dans la chambre des filles; mais enfin, sur le bruit qu'on le faisait chercher, il se sauva, déguisé en page, sous le nom de Beaupuy. La Force se rendit, par des chemins détournés et à travers mille dangers dans sa famille, où il demeura jusqu'à ce que le roi de Navarre (Henri IV), s'étant évadé de la cour, vint se remettre à la tête des protestants. La naissance, les malheurs et les belles qualités du jeune Caumont intéressèrent vivement le prince, qui s'empressa de lui donner un emploi dans son armée. Il se distingua dans plusieurs rencontres, et particulièrement au combat d'Angers, en 1589. La Force avait été l'un des premiers à reconnaître Henri IV pour son roi légitime, et son exemple contribua à ramener plusieurs seigneurs. Il jouit constamment de la confiance de Henri, et il se trouvait dans sa voiture lorsque ce grand prince fut assassiné. Quelques sujets de mécontentement l'éloignèrent de la cour dans les premières années du règne de Louis XIII. Il prit du service dans l'armée des rebelles, et, en 1621, il défendit Montauban contre le roi en personne, qui fut obligé de lever le siége après avoir perdu la meilleure partie de ses troupes. L'année suivante, la Force obtint son pardon, fut fait maréchal de France, et envoyé en Piémont avec le titre de lieutenant général. Il prit Saluces en 1630, et défit les Espagnols à Carignan : en 1634, il investit Lunéville et prit Lamotte qui paraissait imprenable. En 1635, il fait lever le siége de Philipsbourg, secourut Heidelberg, et s'empare de Spire; l'année suivante il bat le général autrichien Colloredo et le fait prisonnier. Il se démit de son commandement peu de temps après et mourut à Bergerac le 10 mai 1652, âgé d'environ 93 ans.

FORCE (Armand NOMPAR, duc de la), fils du précédent, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne. Il fut fait maréchal de France, après la mort de son père, et mourut au château de la Force, en Périgord, le 16 décembre 1675, à l'âge de 90 ans. Ses *Lettres,* écrites en 1639 à 1638, étaient conservées dans la bibliothèque de Bouthilier, ancien évêque de Troyes.

FORCE (Charlotte-Rose de CAUMONT de la), petite-fille de Jacques de la Force, née au château de Casenove en Bazadois, morte à Paris en 1724, à l'âge de 74 ans, a laissé quelques poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et dont les principaux sont : *Histoire secrète du duc de Bourgogne,* 1694, 2 vol. in-12, réimprimée, Paris, 1782, 3 vol. in-12 : le tome 3ᵉ contient des notices historiques et des remarques de Laborde, l'éditeur ; *Histoire secrète de Marie de Bourgogne,* 1712 ; 2 vol. in-12 ; *Histoire de Marguerite de Valois,* 1696, 2 vol. in-12, publiée par de Laborde, 1783, 6 vol. in-12, dont les deux derniers sont de l'éditeur ; *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV,* Nancy, 1703, in-12, réimprimée sous le titre de *Mémoire historique, ou Anecdotes galantes,* Amsterdam, 1709; *Gustave Wasa,* Lyon, 1698, 2 vol. in-12 ; *les Fées, contes des contes,* Paris, 1692, in-12.

FORCE. *Voyez* **PIGANIOL DE LA FORCE.**

FORCELLINI (Egidio), savant ecclésiastique, né à Fener, village du diocèse de Padoue, le 26 août 1688, mort le 4 avril 1768, est auteur de l'un des ouvrages qui ont le plus contribué à faciliter l'étude des langues anciennes et de l'antiquité; c'est un vaste vocabulaire latin dans lequel chaque mot est rendu en italien et en grec : le sens et les diverses acceptions, tant au propre qu'au figuré, y sont démontrés par de nombreux exemples. Ce vocabulaire a été publié sous le titre suivant : *Ægidii Forcellini totius latinitatis lexicon, plurimorum annorum opera, et studio ab ipso accuratissimè elucubratum, consilio et curâ celeb. Jacobi Facciolati ; typis semin. Patavini,* 1671, 4 vol. in-fol. La *Vie* de Forcellini a été écrite par l'abbé J. B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4ᵒ.

FORCELLINI (Marc), frère du précédent, né en 1711 à Campo dans la Marche Trévisane, abandonna les études théologiques pour celle du droit, fut reçu docteur à Padoue, et alla à Venise exercer sa profession. S'y étant lié avec le poëte latin Noël Lastesio, il se livra à la poésie et aux études littéraires, reprit plus tard les fonctions d'avocat, fut assesseur criminel des *podesta* vénitiens, se retira à Saint-Salvador, fief de la famille Collalte qui le nomma juge de ses terres, et y mourut en 1794. Il a donné avec Lastesio une édition des ouvrages de Sperone Speroni, 5 vol. in-4ᵒ, Venise, 1740, un poëme en 3 chants : *les fêtes d'Amour de la Marche Trévisane.* Forcellini a publié : *la Biblioteca italiana del Fontanini,* Venise, 1758, et *le Opere di mons. della Casa,* ib., 1752, 3 vol. in-4ᵒ. M. Gamba a publié : *Lettres familières* de Forcellini, Venise, 1835.

FORD (Jean), auteur dramatique anglais, né en 1586, mort vers 1640, membre de la Société de jurisprudence de *Middle-Temple,* fit jouer de 1629 à 1636 un grand nombre de pièces de théâtre qui presque toutes obtinrent du succès. Ses *OEuvres dramatiques* ont été recueillies par Henri Weber, et publiées avec une introduction et des notes explicatives, Londres, 1811, ibid., 1827, 2 vol. in-8ᵒ. Cette édition est la plus estimée.

FORD (Jean), ingénieur mécanicien anglais, né à Uppark, paroisse de Harting en Sussex, en 1605, mort le 3 septembre 1670, avait servi d'abord dans l'armée royale et fut créé chevalier par Charles Iᵉʳ. Il s'était livré ensuite spécialement à la pratique de son art, avait inventé une machine pour faire monter l'eau de la Tamise jusqu'à 93 pieds de hauteur, et la distribuer dans les quartiers de Londres les plus élevés : cette même machine fut appliquée dans quelques parties du royaume au dessèchement des terres et des mines inondées. Ses autres inventions se trouvent décrites et les sujets indiqués dans

les ouvrages suivants : *Projet pour amener une rivière de Rickmansworth en Hertfordshire à Saint-Giles-des-Champs, près de Londres*, etc., Londres, 1641, in-4° ; *Propositions expérimentales pour que le roi puisse avoir de l'argent... sans fouler le peuple*, etc., ibid., 1666, in-4°.

FORDUN (Jean de), historien écossais du 14e siècle, avait entrepris une histoire de son pays depuis l'antiquité la plus reculée, dans l'intention de réparer la perte des archives de l'Écosse détruites par Édouard Ier, roi d'Angleterre, et déjà il avait écrit les 5 premiers livres d'une chronique écossaise lorsque la mort le surprit. Continuée par quelques moines, entre autres par Macullo, moine de Scoon, et secrétaire de l'archevêque Schevez sous les règnes de Jacques II et de Jacques III ; elle a été publiée sous le titre suivant : *Joannis Fordun, Scoti, chronicon genuinum, unà cum ejusdem supplem. ac continuat., edid. Thomas Hearne*, Oxford, 1722, 5 vol. in-8°. Walth. Goodall en a donné une nouvelle édition, Édimbourg, 1759, 2 vol. in-fol. Pour apprécier le mérite du travail et rectifier les erreurs volontaires que l'auteur a commises par orgueil national, il est nécessaire de joindre à la lecture de cette histoire celle des *Antiquités d'Écosse*, par Maitland, Londres, 1757, 2 vol. in-fol.

FORDYCE (Jacques), célèbre prédicateur écossais, était fils d'un respectable magistrat, père de vingt enfants d'une mère, et naquit, en 1720, à Aberdeen. Nommé ministre de Brechin, dans le comté d'Angus, et ensuite d'Alloa, près de Stirling, il se rendit à Londres en 1760, et fut fait copasteur d'une congrégation de *dissenters*. Un manque de procédés, envers son collègue, lui fit beaucoup de tort dans l'esprit du public, qui déserta le prédicateur. Il se retira alors dans le Hampshire, et ensuite à Bath, où il mourut le 1er octobre 1796. Il a laissé les écrits suivants : *Sermons aux jeunes femmes*, 1796, 2 vol. in-12, traduits par Rob. Estienne ; *le Caractère et la conduite du sexe feminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8° ; *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 vol. in-12 ; *Essai sur l'action convenable à la chaire*, réimprimé à la suite de *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher, par David Fordyce, 1755, in-12, 3e édit. ; quelques *sermons* détachés ; un vol. de *poésies*, 1786, in-12, etc.

FORDYCE (David), frère du précédent, professeur de philosophie au collége Marshal d'Aberdeen, né en 1711, périt en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande. On a de lui, outre le dialogue mentionné dans l'article ci-dessus, des dialogues sur l'éducation, in-8° ; et un *Traité de philosophie morale*, 1754, plusieurs fois réimprimé, traduit en français par de Jaucourt, 1756, in-8°.

FORDYCE (Guillaume), frère des précédents, exerça la médecine à Londres avec succès jusqu'à sa mort, en 1792. Il s'était livré particulièrement au traitement des affections syphilitiques. On a de lui : *Examen de la maladie vénérienne et des moyens propres à la guérir*, Londres, 1768, in-12 ; *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammatoires*, Londres, 1773, in-8° ; *Lettre à Jean Sinclair, sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8° ; *Essai sur l'importance de la rhubarbe et sur la meilleure manière de la cultiver en Angleterre pour les usages médicinaux*, Londres, 1792, in-8°.

FORDYCE (George), célèbre médecin anglais, de la famille des précédents, né en 1736, docteur en 1758, médecin de l'hôpital St.-Thomas de Londres en 1770, membre de la Société royale en 1776 et du collége des médecins en 1787, mort le 25 juin 1802, a répandu de nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions, et sur la nature du liquide qu'elles charrient. Il a fait pendant plusieurs années, avec distinction, des cours de chimie, de pharmacologie, de thérapeutique et de pathologie : mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, c'est la belle série d'expériences qu'il entreprit en 1774 sur la température des animaux en général et du corps de l'homme en particulier. On trouve dans ses ouvrages des vues neuves et des expériences curieuses ; les principaux sont : *Éléments de médecine pratique*, ouvrage devenu classique, Londres, 1768, in-8° ; *Traité de la digestion des aliments*, Londres, 1791, in-8° ; *Quatre dissertations sur la fièvre simple*, Londres, 1794 ; ibid., 1795 ; ibid., 1796 ; ibid., 1802, in-8°.

FOREIRO, en latin *Forerius*, célèbre dominicain du 16e siècle, né à Lisbonne, fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'université, retourna en Portugal en 1540, se livra à l'enseignement et passa pour le plus éloquent prédicateur de son pays. Envoyé au concile de Trente comme théologien, on a prétendu qu'il avait rédigé le texte du concile. Revenu à Lisbonne en 1564, il fut nommé prieur du couvent, puis provincial, fit bâtir un couvent à Almeida, s'y retira et y mourut le 10 janvier 1587. Il a laissé : *Isaiæ prophetæ vetus et nova ex hebraico versio*, Venise, 1563, in-fol. ; Anvers, 1565, in-8°, des sermons et autres ouvrages restés manuscrits.

FORER (Laurent), né à Lucerne, en 1580, entra chez les jésuites à l'âge de 25 ans, professa la philosophie, la théologie et la controverse, fut recteur du collége de Lucerne, confesseur de l'évêque d'Augsbourg, et mourut d'une attaque d'apoplexie à Ratisbonne, le 7 janvier 1659. Sotwell cite de lui 44 ouvrages de controverse, les uns en latin, les autres en allemand.

FOREST (Pierre de la), archevêque de Rouen et cardinal, vit le jour dans le village de la Suse, à quelques lieues du Mans, en 1314. A l'âge de 12 ans il avait achevé ses humanités et sa philosophie. Il s'appliqua alors à la jurisprudence avec tant de succès, qu'après avoir obtenu ses licences il fut fait professeur, et enseigna le droit dans les écoles, alors fameuses, d'Orléans et d'Angers. Sa réputation y amena bientôt un grand concours d'auditeurs. Il résolut de se rendre à Paris et de s'y faire connaître, en s'attachant au barreau, et exerçant la plaidoirie près de la première cour de magistrature de France. Il ne tarda point à se faire distinguer dans cette carrière ; et le bruit de ses succès parvint jusqu'à Philippe de Valois, qui le pourvut d'une charge d'avocat général. Philippe de Valois ayant investi son fils Jean des duchés de Normandie et d'Aquitaine, ce jeune prince admit Pierre de la Forest dans son conseil, lui confia les sceaux de ses duchés, et l'en nomma chancelier ; il fit plus encore, il le recommanda à Clément VI, qui lui donna l'évêché de Tournai. Pierre de la Forest, néanmoins, n'alla jamais dans cette ville, ses charges le retenant à la cour. Philippe de Valois, peu de temps après, l'éleva à la dignité de chancelier de France, à la place de Jean de

Cherchemont, et le nomma son exécuteur testamentaire. Les talents de Pierre de la Forest et les hauts emplois dont il était revêtu lui firent prendre une grande part dans les affaires politiques de son temps. A la trêve entre Édouard et la France au mois d'août 1351, la Forest fut un des plénipotentiaires nommés pour aller traiter de la paix. Les conférences se tinrent entre Calais et Guines; mais on ne put convenir que d'une trêve, qui même fut bientôt rompue, et que Pierre de la Forest signa en prenant les qualités de chancelier de France et d'évêque de Paris. L'année suivante, il fut nommé archevêque de Rouen. En 1354, il se rendit à Avignon, où l'on devait conférer en présence d'Innocent VI, sur les moyens de rétablir la paix entre la France et l'Angleterre; mais Édouard y mit des conditions qui la rendirent impraticable. Le renouvellement des hostilités obligea le roi Jean de convoquer les états l'année suivante. Pierre de la Forest, en sa qualité de chancelier, en fit l'ouverture en la chambre du parlement de Paris. En 1356, le roi ayant été fait prisonnier à la bataille de Poitiers une nouvelle assemblée des états fut convoquée pour travailler à la délivrance du roi. Pierre de la Forest en fit encore l'ouverture; mais les députés, au lieu de s'y occuper du bien de l'État, présentèrent au Dauphin Charles, lieutenant du royaume pendant la captivité de son père, une liste de vingt personnes revêtues des premières offices, et les plus fidèles serviteurs du roi, à la tête desquelles était Pierre de la Forest, dont ils exigeaient la destitution. Charles éluda pendant quelque temps cette demande; et, pour éviter d'y répondre, prenant le prétexte d'un voyage à Metz pour y aller consulter l'empereur Charles IV, son oncle, sur la situation des affaires de France, il rompit les états. Le prince, dans ce voyage, se fit accompagner de Pierre de la Forest; à son retour, voyant que s'il ne consentait à la demande des états, il ne pourrait obtenir de subsides pour le roi son père, il se vit obligé de céder. La même année, Pierre avait été nommé cardinal par Innocent VI, qui le créa aussi son légat en Sicile. Pierre se voyant destitué de sa place de chancelier, se retira à Bordeaux, où le roi Jean était encore, et où il lui reporta les sceaux. On y négociait la liberté du roi. Les affaires n'avançant point, et Pierre espérant que peut-être en Angleterre il pourrait les hâter, se rendit à Londres, où il demeura près d'un an. En 1359, le Dauphin ayant réussi à calmer un peu les esprits, un de ses premiers soins fut de réhabiliter les officiers qu'il s'était vu contraint de destituer. Pierre de la Forest fut rétabli dans sa charge de chancelier de France; mais, instruit que ses ennemis tramaient contre lui de nouveaux complots, il se retira à la cour d'Avignon, et s'établit à Villeneuve, près de cette ville, où il mourut de la peste le 25 juin 1361.

FOREST (Pierre van), plus connu sous le nom latin de *Forestus,* célèbre médecin hollandais, né à Alkmaer en 1522, acquit la réputation d'un habile praticien, fut appelé à Delft par les magistrats de cette ville à une époque où une maladie pestilentielle y exerçait les plus grands ravages, et eut le bonheur de sauver une multitude de malades et de se préserver de la contagion. Depuis lors il se fixa dans cette ville, y passa quatre années consécutives, se retira dans sa ville natale vers la fin de ses jours, et y mourut en 1597, à 75 ans. Ses ouvrages, qui jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens, ont été imprimés soit séparément, soit ensemble, en Hollande, en Allemagne et en France; nous citerons l'édition suivante: *Observationum et curationum medicinalium ac chirurgicar. opera omnia,* Rouen, 1653, 4 tomes en 2 vol. in-fol.

FOREST (Jean), paysagiste distingué, élève de P. F. Mola, né en 1636 à Paris, mort dans la même ville en 1712, peintre du roi, se distingua par l'élévation du style et la correction du dessin.

FOREST (René-Guillaume), né en 1722 à Orléans, mort vers 1790, avait publié en 1749 une *Carte historique et géographique des principaux événements de la vie de Louis XV.*

FOREST, prêtre, mort à Toulouse en 1789, est auteur d'un *Almanach historique et chronologique du Languedoc,* 1752, in-8°.

FOREST-DUCHESNE (Nicolas), jésuite, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Reims vers l'an 1595, On a de lui: *Pratique du compas de proportion,* 1639, in-12; *Nicolai Forest-Duchesne abbatis Escuriensis florilegium universale liberalium artium et scientiarum; Horoscopus Delphini,* Paris, 1652, in-4°; *Précautions tirées du Concile de Trente contre les nouveautés de la Foi,* 1649, in-8°; *Lettre d'un théologien à son ami malade, contenant l'Abrégé de Jansénius,* Paris, 1651, in-4°, etc.

FOREST. *Voyez* **LECLERC.**

FORESTI (Jacques-Philippe de), religieux de l'ordre des ermites de St.-Augustin, plus connu sous le nom de Jacques-Philippe de Bergame, né près de cette ville en 1434, mort le 15 juin 1520, s'était occupé de comparer entre eux tous les historiens, et de fondre leurs récits pour en former un corps d'histoire universelle. On a de lui: *Supplementum chronicum orbis ab initio mundi usquè ad annum* 1482, *libri XV,* Venise, 1483, in-fol., l'édition la plus complète est celle de Venise, 1506; elle contient un XVI° livre qui finit à l'an 1503. Ce même ouvrage a été publié à Paris, 1535, augmenté d'un 17° liv. attribué à Bernardin Bindoni, mais mutilé dans ses autres parties. Cette chronique a été traduite en italien par F. Sansovino, Venise, 1491, 1553, in-fol. On a encore de Foresti: *De plurimis claris selectisque mulieribus opus propè divinum novissimè congestum,* Ferrare, 1497, in-fol.; *Confess. seu interrogat., aliorum novissimum,* Venise, 1487, in-fol., etc.

FORESTI (Antoine), jésuite, né à Carpi, vers le milieu du 17° siècle, mort vers 1699, est principalement connu par son histoire universelle, intitulée: *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperi del mundo, delle vite de' pontef. e i fatti più illustri dell' antica e moderna storia,* Parme, 1690 et années suivantes, 6 vol. in-4°, traduit en allemand par George Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage, continué par Apostolo Zeno, par le marquis Dominique Suarez et par le docteur Silvio Grandi, a été réimprimé, Venise, 1745, 14 vol. in-4°.

FORESTIER (Antoine), en latin *Sylviolus*, poëte, né à Paris dans le 15°, siècle, avait eu pour amis et pour compagnons d'étude Robert Gaguin et Fauste Andrelin. On conjecture qu'il avait embrassé la profession des armes, et qu'il fit les campagnes du Milanais sous Louis XII.

Voici, d'après Conrad Gesner, le titre du recueil de ses ouvrages devenus excessivement rares : *Elegiæ aliquot, videlicet de Spiritu Sancto; De signo lignoque crucis*, etc., Pavie, 1508, in-4°. On connaît encore de Forestier : *Carmen de triumphali atque insigni victoriâ Ludovici XII Galliæ regis in Venetos*, sans date et sans nom de lieu d'impression, in-4°.

FORESTIER (Pierre), prêtre, né à Avalon le 16 décembre 1654, obtint un canonicat à la collégiale de cette ville, partagea sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut dans sa patrie le 30 novembre 1723, à l'âge de 69 ans. Il est auteur des ouvrages suivants : *Homélies ou instructions familières pour des vêtures ou professions religieuses*, Paris, 1690, 2 vol. in-12; *Histoire des indulgences et des jubilés*, Paris, 1700, in-12; les *Vies des saints patrons, martyrs et évêques d'Autun*, Dijon, 1713, in-12, etc.

FORESTIER (Mathurin-Germain le), jésuite, né à Paris en 1697, fut admis dans la société en 1717, et appelé à Rome par le supérieur général, qui le nomma son théologien, et le chargea de la révision des ouvrages composés par les membres de la société. Il fut envoyé en 1766 à Londres, pour apaiser les créanciers du fameux père la Valette, et y parvint, non sans peine. De retour à Rome, il fit de vains efforts pour s'opposer à la suppression de l'ordre, sollicitée alors par tous les souverains. Il mourut dans cette ville, en 1778.

FORESTIER (Henri), né en 1775, à la Pommeraye dans le Maine, fils d'un cordonnier, se destinait à l'état ecclésiastique lorsque éclatèrent les troubles de la Vendée. Après s'être signalé comme chef d'un parti de cavalerie sous Stofflet, et avoir contribué à la formation des premières bandes connues sous le nom de *chouans*, il dut quitter les armes à la paix, mais n'en continua pas moins de servir clandestinement le parti qu'il avait embrassé. Condamné à mort par contumace, en 1805, comme chef d'une agence secrète établie à Bordeaux, et qui fut découverte à peu près à la même époque que la conspiration de George Cadoudal, il se sauva en Espagne, et de là à Londres, où il mourut le 14 septembre 1806.

FORESTIER, avocat à Cusset, puis député à la Convention par le département de l'Allier, vota, dans le procès de Louis XVI, la mort sans appel et sans sursis, remplit ensuite quelques missions, notamment dans le département de la Nièvre, et vivait retiré de toutes fonctions publiques lorsque, atteint par l'ordonnance de 1816, il fut obligé de quitter la France. Il était alors âgé de 80 ans.

FORESTIER (Jacques-Antoine-Isidore), ancien chef de division au ministère de la marine, né à Versailles en 1762, mort près de Sens en 1825, avait été nommé en 1814 conseiller d'État et intendant des dépenses de la maison du roi. Il fit partie en 1816 de la commission instituée pour l'examen et la liquidation des frais de guerre à payer aux puissances alliées.

FORESTIERI (François-Bénédict), littérateur, né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Cesarotti. Il s'occupa de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des *traductions* de quelques-unes des *Élégies* de Tibulle et des poésies latines de Pétrarque; il publia lui-même plusieurs *Morceaux de poésie*, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari, son ami.

FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur, membre correspondant de l'Académie des sciences, né en 1752 à Rouen, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrement à l'attention du gouvernement, en 1787, par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un grand nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les États-Unis une navigation régulière; chargé d'une mission de la plus haute importance en Angleterre, il fut à son retour nommé député du département de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative en 1791. Il s'y fit remarquer par sa modération, retourna au Havre après la session, et fut dénoncé comme suspect pendant la Terreur. Après la conquête de la Belgique et de la Hollande, Forfait fut chargé d'examiner les côtes des deux pays, fit établir un port militaire à Anvers, s'occupa des moyens de faire remonter directement des bâtiments du Havre à Paris, explora le cours de la Seine depuis son embouchure jusqu'à la capitale, et prouva la possibilité de cette navigation en venant mouiller au bas du pont Royal sur le navire *le Saumon*. Appelé par le 1er consul au ministère de la marine, il devint ensuite conseiller d'État, inspecteur général de la flottille de Boulogne, préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Il occupait ce dernier poste, lorsque, ayant été desservi par des envieux, il se retira au sein de sa famille, et mourut le 8 novembre 1807. On a de lui un *Mémoire* (en latin) *sur les canaux navigables*, couronné par l'Académie de Mantoue en 1773; *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, in-4°; un grand nombre de *Mémoires* envoyés à l'Académie des sciences, et des articles excellents dans l'*Encyclopédie méthodique*, dictionnaire marine.

FORGE (Louis de la), docteur en médecine, naquit à Paris dans le 17e siècle. Il habitait la ville de Saumur, où il exerçait sa profession, et y composa un traité fort savant pour son temps, publié d'abord en français, et traduit en latin par J. Flayder, sous ce titre : *Tractatus de mente humanâ, ejus facultatibus et functionibus, necnon de ejusdem unione cum corpore, secundùm principia Renati Descartes*, Paris, 1666, in-4°.

FORGEOT (Nicolas-Julien), né à Paris en juillet 1758, mort le 4 avril 1798. Après avoir fait son droit, il fut reçu avocat, et se lia avec MM. Pons (de Verdun) et Andrieux. Il fut aussi attaché à l'administration des postes, et en fut inspecteur pendant quelque temps. Il a laissé plusieurs pièces de théâtre qui ont eu du succès, et dont quelques-unes sont restées au répertoire de l'Opéra-Comique; de ce nombre est le joli opéra-comique des *Dettes*, en 2 actes, musique de Champein, joué le 8 janvier 1787.

FORGET (Pierre), sieur *de Fresnes*, secrétaire d'État sous les règnes de Henri III et de Henri IV, puis successivement intendant général des bâtiments de la couronne, conseiller du bureau des finances et commissaire en Provence, servit Henri IV avec autant de zèle que de succès, régla les affaires de la religion, rédigea le célèbre édit de Nantes, accompagna le roi en Savoie lors de l'échange

du marquisat de Saluces, se démit de ses charges en 1610, et mourut la même année, de la douleur que lui causa la fin malheureuse de son souverain. On lui attribue *la Fleur de lis, qui est le discours d'un François, où l'on réfute la déclaration du duc de Mayenne,* 1593, in-8°.

FORGET (PIERRE), sieur *de la Picardière*, qu'on a quelquefois confondu avec le précédent, fut conseiller d'État et maître d'hôtel ordinaire du roi, député auprès de plusieurs princes d'Allemagne, agent d'affaires à Constantinople, historien de l'ordre de Saint-Michel, et mourut en 1638. Il a laissé plusieurs pièces de poésies, entre autres : *Hymne à la reine régente, mère du roi*, Paris, 1613, in-4°; *les Sentiments universels,* ou *Recueil de quatrains politiques, philosophiques et moraux,* Paris, 1630, in-folio.

FORGET (JEAN), médecin, né à Essey en Lorraine, mérita la confiance de Charles IV, qui, en récompense de ses services, l'anoblit par lettres patentes du 24 août 1630. Il exerça la place de premier médecin de ce prince jusqu'en 1644, époque où il demanda sa retraite, à raison de l'affaiblissement de sa santé, et il mourut quelques années après. On a de lui : *Artis signatæ designata fallacia*, Nancy, 1633, dans lequel il réfute solidement le système de Porta, qui prétendait qu'on pouvait deviner les propriétés des plantes par leurs caractères extérieurs. Il a laissé en manuscrit deux autres ouvrages sur les *Signes des métaux et ceux des animaux;* et enfin des *Mémoires de la vie de Charles IV*.

FORGET (le docteur), chirurgien-major des sapeurs-pompiers de Paris, officier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold de Belgique, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Versailles, le 1er juillet 1791, entra au service en 1809, fit avec distinction les campagnes de l'empire, fut blessé à Valladolid en 1811, et demeura néanmoins attaché activement au service de l'armée d'Espagne jusqu'en 1814. Il fut chargé de l'organisation et de la direction de l'hôpital militaire établi lors du siége d'Anvers par les Français en 1831. Il est mort le 17 août 1841.

FORKEL (JEAN-NICOLAS), né le 22 février 1749 à Meeder, aux environs de Cobourg, était fils d'un pauvre cordonnier. Doué d'un goût prononcé pour la musique, le jeune Forkel dénicha dans le grenier paternel un vieux clavecin, en répara lui-même les ruines, y adapta tant bien que mal une pédale, puis se mit, dans tous ses instants perdus, à faire courir ses doigts sur l'épinette. Il lui suffit de tomber sur le *Parfait maître de chapelle* de Mattheson pour se familiariser avec les principes de la composition. Ces dispositions le firent admettre vers l'âge de 13 ans, dans le chœur de Lunébourg; et, en 1760, il vint habiter Schwérin avec le titre de préfet du chœur. En 1769, Forkel, ayant résolu de réparer les lacunes de son éducation, se rendit à Gœttingue, sous prétexte d'étudier le droit. Il resta 10 ans dans cette académie, et obtint alors le titre de directeur de musique de l'université. Il vivait heureux de son sort, entre les leçons qu'il donnait, les concerts académiques d'hiver qu'il dirigeait en vertu de son titre, et les études profondes auxquelles il ne cessait de se livrer. Il se forma une magnifique bibliothèque musicale. L'université de Gœttingue lui conféra spontanément le doctorat (1787), et les académies de Stockholm (1804) et de Livourne (1811) inscrivirent son nom sur la liste de leurs membres. Il mourut le 17 mars 1818. On a de Forkel, entre autres ouvrages : *Histoire générale de la musique,* Gœttingue, 1788 et 1801, 2 vol. in-4°; *Bibliographie générale de la musique* (Allgemeine litteratur der musik), Gœttingue, 1792; *Bibliothèque musico-critique,* Gœttingue, 3 vol., 1778, etc.; *Almanach musical pour l'Allemagne,* (1782-1785); *Sur la théorie de la musique,* Gœttingue, 1777, in-4°; *Développement de quelques idées sur la musique,* ib., 1780, in-4°; *De la meilleure organisation des concerts publics,* ibid., 1779, in-4°; une traduction de l'*Histoire du théâtre italien,* d'Arteaga, avec des notes, Leipzig, 1789, 2 vol. in-8°; une foule d'observations, de discussions, d'analyses dans le *Journal littéraire de Gœttingue*. Il a de plus laissé en manuscrit : des *Lectures académiques sur la théorie de la musique;* une traduction, avec remarques, du traité de Della Valle, *sur la musique du XVIIe siècle,* etc. Outre ces productions de littérature musicale, il avait écrit beaucoup de musique proprement dite, des concertos et des sonates pour le piano, des symphonies, des oratorios, des cantates, des chansons. Comme exécutant, c'est sur le piano qu'il excellait.

FORLENZE (JOSEPH-NICOLAS-BLAISE), chirurgien oculiste célèbre, naquit à Picerno, dans le royaume de Naples, au mois de mai 1751. A l'âge de 16 ans, il se rendit à Naples chez un oncle qui se chargea de son éducation. Il entreprit ensuite ses premiers voyages, passa en Sicile, à Malte et dans les îles de la Grèce. Son oncle l'envoya plus tard à Paris pour suivre les cours de Louis et de Desault. Forlenze passa deux ans entiers à Londres, à l'hôpital Saint-George dirigé par le célèbre John Hunter, se rendit en Hollande, puis en Allemagne et revint à Paris où il se livra à l'étude spéciale des maladies des yeux. Nommé en 1799, chirurgien oculiste des Invalides, et ensuite de tous les hôpitaux et de tous les établissements de bienfaisance de France, il est mort d'apoplexie le 22 juillet 1833. Il n'a publié qu'un seul ouvrage : *Considérations sur l'opération de la pupille artificielle,* 1805, in-4°.

FORLI (JACQUES DELLA TORRE, plus connu sous le nom de JACQUES DE), célèbre médecin et philosophe, était né vers le milieu du 14e siècle, dans la ville dont il prit le nom, suivant l'usage de son temps. Après avoir professé la médecine à Bologne, il accepta la chaire qu'on lui offrait à l'académie de Padoue, et la remplit d'abord, de 1400 jusqu'à 1404, que la guerre l'obligea de s'éloigner. Rappelé dans cette ville en 1407, il y mourut le 12 février 1413, ou plus vraisemblablement 1414. Les écrits de Forli ont eu longtemps la plus grande vogue. Il s'en est fait, dans le 15e et le 16e siècle, une foule d'éditions dont on trouve la liste dans les *Annales typographiques* de Panzer, dans le *Dictionnaire* d'Éloy, etc. On se contentera d'indiquer : *In aphorismos Hippocratis expositiones,* sans nom de ville, 1473, in-fol., première édition, en lettres rondes, d'une belle exécution; *Super libros tegni Galeni,* Padoue, 1475, in-fol., première édition; *Super generatione embryonis Avicennæ, cum quæstionibus*, Pavie, 1479, in-fol.; Bologne, in-fol, connues du 15e siècle; *In primum librum canonis Avicennæ*, Venise, 1479, in-fol., première édition.

FORMAGE (JACQUES-CHARLES-CÉSAR), fabuliste, né

à Coupe-Sartre près de Lisieux, le 16 septembre 1749, fut professeur de troisième à Rouen en 1799, puis de langues anciennes à l'école centrale et enfin au lycée de cette ville, et mourut le 11 septembre 1808. On a de lui différents morceaux de poésie, couronnés par l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen en 1778, 1779 et 1780, et insérés dans le *Recueil des pièces* de cette académie; *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie; *Fables mises en vers*, 1801, 2 vol. in-12; c'est à ce recueil qu'il doit toute sa réputation.

FORMALEONI (Vincent), historien, né vers 1740 à Venise, embrassa d'abord le commerce de la librairie, et plus tard acquit un atelier typographique, d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages, plus remarquables par la correction que par la manière dont ils sont exécutés. En 1777, il publia *Descrizione topografica estorica del dogado di Venezia*, in-8°, avec une carte. Ayant découvert dans les manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc le *Portulan*, c'est-à-dire, le recueil des cartes hydrographiques d'André Bianco, il obtint du conservateur, l'abbé Morelli, la permission d'en faire graver quelques cartes, qu'il publia dans le tome VI d'une continuation italienne de *l'Abrégé de l'histoire des voyages*, avec une dissertation. Cette publication ne produisit aucune sensation en Italie; et Formaleoni se vit obligé de renoncer à l'édition qu'il avait projetée du *Portulan* de Bianco. Formaleoni mit au jour, en 1783, la *Storia curiosa delle aventure di Caterino Zeno* et *Saggio sulla nautica antica de' Veneziani*, in-8°. Formaleoni travaillait depuis plusieurs années à l'histoire du commerce, de la navigation et des colonies des anciens dans la mer Noire. Il en publia les deux premiers volumes sous ce titre : *Storia filosofica e politica della navigazione*, etc., Venise, imprimerie de l'auteur, 1788, in-8°. La partie imprimée de l'ouvrage a été traduite en français (Venise, 1789, 2 vol. in-8°, avec cartes) par le chevalier d'Hénin de Cuvillers, alors chargé d'affaires de France à Venise. On connaît encore de Formaleoni : *Venezia illustrata colle vedute più cospicue*, etc., 1791, in-4° oblong, avec 25 planches gravées par Zucchi.

FORMAN (Simon), né en 1552 à Guidham, près de Wilton en Wiltshire, perdit son père en 1563 : sa mère ne donna aucun soin à son éducation, et lui fit garder les moutons, aider les laboureurs et ramasser du bois. Cependant, à l'âge de 14 ans, il entra en apprentissage chez un épicier-droguiste de Salisbury, et apprit à connaître les objets dont son maître faisait commerce; il cherchait à augmenter ses connaissances par la lecture, mais on lui interdit l'usage des livres. Faute d'autre moyen, il se faisait répéter par un jeune homme en pension dans la maison où il habitait, ce que celui-ci apprenait à l'école de Salisbury. Parvenu à l'âge de 18 ans, il se fit maître d'école, et, au bout de 6 mois d'un travail assidu, il amassa 40 schellings, qui lui servirent à aller à Oxford, où il entra comme étudiant pauvre au collége de la Madelaine. Un bachelier ès lettres se chargea d'une partie de son entretien. Forman quitta l'université après deux ans de séjour. Les nombreuses contraintes qu'il avait éprouvées lui inspirèrent des sentiments peu favorables pour l'espèce humaine. Il alla en Hollande étudier la médecine et l'astrologie, et revint exercer ces deux arts à Londres. Les médecins de cette ville s'y opposèrent fortement : il fut condamné quatre fois à des amendes et emprisonné. Alors il étudia à Cambridge, s'y fit recevoir docteur, prit une permission de pratiquer la médecine, et s'établit à Lambeth, près de Londres, où il exerça ouvertement les deux professions de médecin et d'astrologue. La foule des dupes de tous les rangs ne cessa pas de se porter chez lui. Il mourut subitement en traversant la Tamise en bateau, le 12 septembre 1611. Forman a écrit un grand nombre de livres sur la pierre philosophale, la magie, l'astronomie, l'histoire naturelle et la philosophie de la nature; deux Traités sur la peste, et d'autres sur la religion.

FORMEY (Jean-Henri-Samuel), né à Berlin le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés originaire de Vitry en Champagne, était pasteur à Brandebourg, à l'âge de 20 ans. Bientôt il fut appelé à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie. Nommé membre de l'Académie en 1744, à sa formation, il en mourut doyen le 8 mars 1797. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages : Meusel en donne une liste fort longue, mais incomplète; les plus remarquables sont : *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa d'Auguste III*, la Haye, 1741, in-8°; *la Belle Wolfienne, ou Abrégé de la philosophie wolfienne*, ibid., 1741-53, 6 vol. in-8°; *Éloge des académiciens de Berlin*, 1757, 2 vol. in-12; il en a composé un grand nombre d'autres qui ont été imprimés séparément de 1760 à 1786; *l'Esprit de Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, 1762, in-8°; *l'Anti-Émile*, 1761, in-8°; *Émile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8°; *Frédéric le Grand, Voltaire, Jean-Jacques et d'Alembert*, 1789, in-8°; *Souvenirs d'un citoyen*, 1789, 2 vol. petit in-8°. Il a coopéré à un grand nombre de journaux et d'ouvrages périodiques, et a donné des éditions de plusieurs ouvrages.

FORMEY (Jean-Louis), fils du précédent, né à Berlin en 1766, fit ses études à l'université de Halle, voyagea en France, en Allemagne, fut chargé d'organiser les ambulances et nommé en 1791 premier médecin d'état-major. Il fit la campagne de Pologne en 1794, et Frédéric-Guillaume II se l'attacha comme médecin ordinaire en 1796. En 1798, Formey accepta la chaire de chirurgie militaire au collége médico-chirurgical de Berlin, puis celle de médecine générale, et devint successivement médecin de la colonie française à Berlin en 1803, et médecin de l'état-major général en 1804. Il mourut le 28 juin 1823. On lui doit entre autres ouvrages : *De vasorum absorbentium indole*, Halle, 1788; *Topographie médicale de Berlin; Sur l'iodine et sur son emploi dans le croup; Essai sur le pouls*, Berlin, 1810, etc.

FORMI (Samuel), médecin-chirurgien, né à Montpellier, suivit Henri IV au siége de Paris en 1590, et retourna dans sa patrie lorsque ce prince fut monté sur le trône. Il y exerça son art avec distinction, et a laissé des observations que l'on a jointes à celles de Rivière. On a de Formi un *Traité chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages*, Montpellier, 1651, in-8°.

FORMI (Pierre), médecin à Nîmes, accompagna Gustave-Adolphe dans le voyage que ce prince fit en

France en 1631, mais refusa de le suivre en Suède, et mourut à Nîmes en 1679. On a de lui : *De l'Adianton, ou Cheveu de Vénus*, etc., Montpellier, 1644, in-8°, ouvrage rare ; Buchoz l'a réimprimé en 1780, avec quelques opuscules, sous le titre de : *Traités très-rares concernant l'histoire naturelle ; Vita Samuelis Petit*, Grenoble, 1673, in-4° ; et quelques manuscrits.

FORMI (Jacques), fils du précédent, docteur en médecine comme son père, naquit à Nîmes vers le milieu du 17e siècle. Il fut de l'académie de cette ville, et publia des notes sur divers opuscules de Maïmonides. Il paraît qu'il mourut, ou qu'il s'expatria pour cause de religion en 1687.

FORMONT (Jean-Baptiste-Nicolas de), né à Rouen vers la fin du 17e siècle, se trouva, fort jeune, maître d'une fortune considérable et doué d'une grande facilité à composer des vers légers. Lié intimement avec Voltaire, il vécut dans la familiarité de Mme du Deffand, Fontenelle, Montesquieu, etc., abandonna quelque temps les muses pour des spéculations financières, et mourut en novembre 1758. On n'a sous son nom que quelques vers compris dans toutes les éditions de Voltaire et des stances sur la mort de la Faye.

FORMOSE, élu pape en 891 après Étienne V, jouissait d'une grande réputation de science et de vertu : sa tolérance et sa modération se signalèrent en diverses circonstances, notamment au sujet de la condamnation de Photius et à l'occasion du couronnement du roi de France Charles le Simple. Il mourut le 4 avril 896, après un pontificat de quatre ans et demi. A l'article Étienne VI, on a rapporté la singulière et monstrueuse condamnation dont Formose fut l'objet après sa mort. Sa mémoire fut réhabilitée au concile de Rome en 898, sous le pontificat de Jean IX.

FORNARI (Simon), littérateur italien, né dans la Calabre à Reggio, mort vers 1560, a laissé un *Commentaire* estimé sur l'Arioste, sous le titre de : *Sposizione sopra l'Orlando furioso*, Florence, 1549-50, 2 vol. in-8°, et une *Vie* de ce grand poëte, réimprimée avec l'édition de l'*Orlando*, Venise, 1566, in-4°.

FORNARI (Marie-Victoire), institutrice des annonciades célestes, née à Gênes en 1562, gouverna son ordre avec sagesse pendant 13 années, et mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617. Sa *Vie* a été écrite par le P. Fab.-Ambr. Spinola, jésuite, Gênes, 1640, in-4° ; une autre, par le P. Ferdinand Melzi, en italien, a été traduite en français par le P. Ferdinand Guyon, de Dôle, Lyon, 1631, in-8°.

FORNARIS (Fabrice de), poëte et acteur, était né vers 1560 à Naples. S'étant engagé pour jouer les rôles comiques, il créa celui du capitaine *Cocodrille*, sorte de trufaldin ou de matamore, dont le nom lui resta. Il est probable que Fabrice faisait partie de la troupe italienne qui vint à Paris vers la fin du règne de Henri III, et que les ligueurs en expulsèrent en 1588. Il continua longtemps d'être attaché, comme acteur ou comme auteur, au théâtre de Naples. On sait qu'il vivait encore en 1636 ; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui : *l'Angelica commedia*, Paris, 1585 ; Venise, 1607, in-12 ; traduite en français par L. C., Paris, 1599, in-12 ; *Davide perseguitato*, Naples, 1609, in-8° ; *la Vendetta di Giove contra i Giganti, intermedi*, ibid., 1625, in-8° ; *la Giudea destrutta da Vespasiano e Tito, tragedia*, ibid., 1627 in-8° ; *Giuditta trionfante, sacra representazione*, ibid., 1635, in-12 ; *Theodora pentita, represen. sacra*, ib., 1636, in-8°.

FORNER (don Pablo), jurisconsulte et poëte espagnol, né à Palma dans l'île de Majorque, le 15 avril 1750, exerça pendant plusieurs années avec distinction la charge de procureur général du roi à Madrid, et venait d'être nommé juge lorsqu'il mourut le 20 juin 1779. Ses *OEuvres*, contenant des poésies lyriques, des odes au prince de la Paix, et une comédie intitulée : *El Filosofo enamorado*, ont été imprimées, Madrid, 1799, in-8°.

FORNERET (Philippe), né à Beaune le 29 janvier 1666, sortit de France pour cause de religion, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et les acheva à Lausanne. Après avoir desservi pendant deux ans l'église de Cöpenick, près de Berlin, il fut appelé dans cette dernière ville en qualité de pasteur de l'église française ; il mourut le 26 février 1736. Formey, qui après avoir été son catéchumène en 1720, devint son collègue en 1731, et fut depuis son successeur, se rendit éditeur des *Sermons de Forneret*, 1738, 1 vol. in-8°.

FORNICI (Jean), chanoine de la collégiale de Saint-Eustache, né vers 1762, mort à Rome en 1828, avait de grandes connaissances en liturgie. Il laissa des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain ; deux *Collections de questions et réponses sur les doutes liturgiques* ; des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites ; un *Recueil de panégyriques* plusieurs fois réimprimé.

FORNIER ou **FOURNIER** (Jehan), poëte et traducteur, né à Montauban dans le cours du 16e siècle, a laissé : 201 *épigrammes érotiques*, Toulouse, 1537, in-12 ; *Chansons lyriques*, ibid., 1555, in-8° ; *l'Uranie, contenant l'horoscope de Henri II, en 18 sonnets ; plus, l'Uranomachie, avec de briéves annotations sur les phénomènes d'icelle*, Paris, 1555, in-8° ; le premier vol. (les 15 premiers chants), de *Roland furieux, traduit du thuscan en rimes françaises*, ibid., 1555, in-4° ; les *Affections d'amour de Parthénius de Nicée, jointes les Narrations d'amour de Plutarque*, ibid., 1555, in-8° ; Lyon, 1555, puis réimprimé en 1797 dans la *Bibliothèque des romans grecs* : on trouve en tête un mémoire (de l'abbé de Saint-Léger) où l'on établit la différence des deux éditions faites la même année à Lyon et à Paris ; *Histoire des guerres faites en plusieurs lieux de la France contre les hérétiques*, etc., *de* 1200 *à* 1311, Toulouse, 1561, in-4°.

FORNIER DE SENEVELS, né à Senevels, près d'Escoussens (Tarn), le 28 décembre 1761, entra comme cadet gentilhomme dans le régiment des dragons de Condé, et ne quitta jamais ce corps, dont il fut colonel en 1794. Nommé général de brigade, il combattit aux armées du Nord et du Rhin, et concourut à la victoire de Hohenlinden. Il fit encore les campagnes d'Allemagne et de Suisse. En 1806, les armées françaises étant en Pologne, une lutte terrible se trouvait engagée ; la brigade du général Lasalle était enveloppée, lorsque Fornier accourt et, à la tête du corps qu'il commande, se jette au milieu des ennemis, les met en fuite, et est frappé au même instant par un obus. Il expira deux heures après.

FORREST (Thomas), navigateur anglais, entra de bonne heure au service de la compagnie des Indes, et

parvint, par son habileté, au grade de capitaine de vaisseau. Cette société avait formé, en 1770, un établissement à Balambagan, petite île au nord de Bornéo, afin d'y cultiver le muscadier et les autres arbres à épices qui croissent aux Moluques et dans leur voisinage. En 1771, on y vit arriver des ambassadeurs de l'héritier présomptif du sultan de Mindanao, île de l'archipel des Philippines. Parmi les gens de leur suite, se trouvait Ismaël Toan-Hadji, qui connaissait très-bien les parages voisins des Moluques. Forrest proposa de le prendre avec lui et de faire un voyage à la Nouvelle-Guinée, d'où ce Malais avait rapporté des muscades. Cette expédition eut lieu en 1774, il revint en 1776. La compagnie des Indes chargea Forrest, en 1789, d'explorer les parages de la mer des Indes, le long de la côte occidentale de la presqu'île de l'est. Il partit de Calcutta et détermina la position véritable de l'archipel Mergui. On a de Forrest, en anglais : *Voyage de Balambagan à la Nouvelle-Guinée et aux Moluques, fait dans les années* 1774, 1775, 1776, Londres, 1779, in-4°, cartes et figures ; Dublin, 1779, in-8° ; traduit en français, Paris, 1780, in-4°, cartes et figures ; en allemand, mais extrait, Hambourg, 1782, in-8° ; *Voyage de Calcutta à l'archipel Mergui, situé dans la partie orientale du golfe de Bengale*, Londres, 1792, in-4°, figures et cartes ; *Traité des moussons*, Londres, 1784, in-4° ; traduit en français, Paris, imprimerie royale, 1786, in-4°.

FORSIUS (Sigefrid-Aron), théologien, mathématicien et physicien, né en Suède vers la fin du 16e siècle, fut d'abord professeur d'astronomie et de mathématiques à Upsal, et ensuite pasteur à Stockholm et en Finlande. Il fit des observations sur la comète de 1607, rédigea des almanachs pendant une longue suite d'années, et composa une *Minérographie*, la première qu'on eût publiée dans le Nord. Ayant publié des prédictions sur l'année 1619, il perdit sa place cette même année. Ce revers ne le corrigea point ; et dans sa retraite il continua d'observer les astres, pour y lire l'avenir. Il s'occupa aussi de poésie, et traduisit en vers suédois un recueil de distiques latins, intitulé : *Speculum vitæ humanæ*. Il mourut en 1637.

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, voyageur célèbre, né en 1736, fut choisi par Frédéric Ier, roi de Danemark, pour accompagner Niebuhr, von Haven et Cramer dans leur voyage en Asie, et mourut à Djérim en Arabie, le 11 juillet 1763. Niebuhr recueillit ses papiers dont il tira les ouvrages suivants : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhague, 1775, in-4° ; *Flora ægyptiaca-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid., 1775, in-4° ; *Icones rerum natural. quas in itinere*, etc., *depingi curavit*, ibid., 1776, in-4°. Linné, qui avait été le professeur de Forskal, a consacré à sa mémoire un genre de plantes exotiques de la famille des orties, sous le nom de *Forskalea*.

FORSTER (Jean), savant lexicographe, né à Augsbourg en 1495, mort à Wittenberg le 8 décembre 1556, après avoir parcouru différentes villes de l'Allemagne dans le dessein de faire des prosélytes au luthéranisme, a laissé : *Dictionarium hebraicum novum ex sacris Bibliis depromptum*, Bâle, 1552, 1557, 1564, in-fol.

FORSTER (Jean), poëte, est connu comme auteur d'un ouvrage allemand sur la guerre de Smalcalde.

FORSTER (Jean), professeur de théologie à Wittenberg, puis pasteur de l'église d'Eisleben, né à Aurbach dans le Palatinat le 25 décembre 1576, mort le 17 novembre 1613, a laissé quelques opuscules sur les saintes Écritures, un poëme épique en l'honneur de l'électeur de Saxe, et *Theatrum christianæ juventutis*, etc.

FORSTER (Jean), jurisconsulte, vivant à Padoue au commencement du 17e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Processus judicialis cameralis*.

FORSTER (Valentin), jurisconsulte allemand, né à Wittenberg en 1550, mort le 27 octobre 1609, après avoir enseigné le droit à Marbourg et à Heidelberg, a laissé : *Historia juris civilis Romani, libri tres*, Mayence, 1607, in-4° ; Helmstadt, 1610, in-8° ; Genève, 1619, in-8° ; *De successionibus ab intestato*, Cologne, 1594, in-fol. etc.

FORSTER (Valentin-Guillaume), fils du précédent, né à Marbourg le 25 août 1574, professa le droit, avec distinction, à l'université de Wittenberg, et mourut le 23 octobre 1620. On a de lui : *De domino*, 1620, in-8° ; *De pactis*, Wittenberg, 1621, in-8° ; *Jutinianeæ dissertationes, De successionibus*, Francfort, in-8°.

FORSTER (Nathaniel), théologien et philologue anglais, membre de la Société royale de Londres, né dans le Devonshire en 1717, occupa diverses charges ecclésiastiques, et mourut le 20 octobre 1757. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions sur l'antiquité du gouvernement, des arts et des sciences en Égypte*, Oxford, 1743 ; *Platonis dialogi quinque*, etc., ibid., 1745, in-8°, très-estimé ; *Appendix Liviana*, ibid., 1746 ; *Sermons pour prouver que le papisme tend à détruire l'évidence du christianisme*, ibid., 1746 ; *Dissertation sur le récit relatif à Jésus-Christ, que l'on attribue à Josèphe*, etc., ib., 1749.

FORSTER (Frobenius), savant prélat, né en 1709 à Konigsfeld en Bavière, embrassa la règle de Saint-Benoît, fut élu prieur, puis abbé de Saint-Emmeran à Ratisbonne, se distingua par son zèle pour faire fleurir l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et mourut le 12 octobre 1791. Outre quelques dissertations, on lui doit une belle édition d'Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini...... opera...... de novo collecta, multis locis emendata, et opusculis primùm repertis plurimùm aucta*, 1777, 2 parties en 4 vol. in-fol.

FORSTER (Jean-Chrétien), professeur de philosophie à l'université de Halle, né dans la même ville le 14 décembre 1735, y exerça différents emplois administratifs, y fut nommé, en 1791, inspecteur du jardin botanique et économique, et y mourut le 19 mars 1798. On de lui : *Disputatio de deliriis*, Halle, 1759, in-4° ; *Comparatio demonstrationis Cartesii existentiâ Dei cum illâ quâ Anselmus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4° ; *Caractère des trois philosophes*, Leibnitz, Wolf et Baumgarten, 2e édition, Halle, 1765, in-8°, en allemand, etc. Forster a rédigé pendant quelque temps le feuilleton (*Intelligenz blatt*) de la Gazette littéraire de Halle, et a été l'éditeur de deux ouvrages posthumes d'Antoine-Théophile Baumgarten : *Sciagraphia encyclopædiæ philosophicæ*, Halle, 1769, in-8° ; et *Philosophia generalis*, ib., 1770, in-8°.

FORSTER (Jean-Crétien), théologien protestant, né en 1754 à Auerstædt en Thuringe, inspecteur des écoles à Naumbourg en 1787, nommé surintendant ecclésiastique à Weissenfels en 1800, mort le 15 décembre de la même année, a publié en allemand des sermons et quelques ouvrages ascétiques.

FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre naturaliste et voyageur, né à Dirschaw dans la Prusse polonaise, le 22 octobre 1729, descendait d'une famille anglaise qui s'était expatriée lors des troubles politiques du règne de Charles Ier. Il fit ses études en théologie à l'université de Halle, alla habiter Dantzig où il se distingua dans la prédication, fut nommé pasteur à Nassenhuben en 1753 et consacra ses loisirs à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de la géographie. Forster s'était marié en 1754; l'augmentation de sa famille le mit dans la gêne, et il accepta une place de surveillant à la nouvelle colonie de Saratow en Russie. Dégoûté de cette place, il alla chercher fortune à Londres en 1766, et s'y fit connaître par les traductions du suédois en anglais des Voyages de Kalm et d'Osbeck. Lord Baltimore, qui possédait des terres considérables en Amérique, voulut à cette époque lui en donner l'administration. Forster préféra entrer au collége de Warington, où il devait professer les langues allemande et française, ainsi que l'histoire naturelle. Retourné à Londres peu de temps après, Forster réussit à se faire comprendre comme naturaliste dans la seconde expédition autour du monde du capitaine Cook. Forster avait alors 43 ans, et son fils George, qui l'accompagna, 17 ans. Lors de son retour en Angleterre en 1775, l'université d'Oxford lui conféra le titre de docteur, et il se mit à préparer, avec son fils, l'ouvrage de botanique qui devait faire connaître les nouvelles espèces de plantes découvertes dans son voyage. Cependant une relation de ce voyage fut publiée par George Forster, en anglais et en allemand, et l'on eut lieu de penser que le père avait pris une grande part à la publication de son fils. Or, Forster s'était engagé à ne rien écrire en son nom de particulier sur l'expédition du capitaine Cook, de sorte que cette publication le mit en disgrâce auprès du gouvernement anglais. En outre, comme il était d'un caractère irritable, il s'était livré à des réflexions inconvenantes sur l'administration qui l'entretenait. Tout cela causa à Forster et à son fils une suite de désagréments fâcheux, et ils résolurent de quitter l'Angleterre; mais avant d'avoir pu se ménager une autre retraite, ils étaient tombés dans une situation voisine de la misère. Frédéric II, qu'ils avaient intéressé à leur sort, nomma Forster à la place de professeur d'histoire naturelle à Halle, et inspecteur du jardin botanique. En conséquence, il se rendit à Halle vers 1780. L'année suivante il obtint en cette université, le degré de docteur en médecine. Le travail et la perte prématurée de son fils George, achevèrent de ruiner sa santé depuis longtemps chancelante. Il mourut le 9 décembre 1798. On a de lui entre autres ouvrages : *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis 1772-1775, J. R. Forster et G. Forster*, Gœttingue, 1776, in-4°; c'est le premier ouvrage que l'on connaisse sur les productions de ces contrées; *Liber singularis de bysso antiquorum*, Londres, 1776, in-8°; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4°, en anglais; traduit en allemand par son fils, Berlin, 1783, grand in-8°; en français, par Pingeron, 5e volume de l'édition française du voyage de Cook; *Zoologia indica, sistens descriptorum animalium selectorum*, Halle, 1781, in-fol.; 2e édition, augmentée, 1795, avec 15 planches coloriées; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, grand in-8°; traduit en anglais, Londres, 1786, in-4°; en français sur la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8°, etc. On trouvera dans Meusel la liste complète des ouvrages de Forster. Une baie de la terre de Sandwich porte son nom. Linné a dédié aux Forster père et fils, sous le nom de *Forsterea*, une petite plante qui croît sur le sommet des montagnes de la Nouvelle-Zélande.

FORSTER (Jean-George-Adam), fils du précédent, né à Nassenhuben près de Dantzig en 1754, fit avec son père le voyage autour du monde, quitta Londres en 1777, fut successivement professeur d'histoire naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et premier bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lors de la prise de cette ville par les Français en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république; la perte de sa fortune et de ses manuscrits à la reprise de Mayence par les Prussiens, l'infidélité d'une femme qu'il idolâtrait, et surtout un travail forcé, abrégèrent ses jours; il mourut à Paris le 12 février 1794, au moment où il se préparait, par l'étude des langues orientales, à entreprendre un voyage à l'Hindoustan et au Thibet. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage autour du monde sur le vaisseau la Résolution, commandé par le capitaine Cook, dans les années 1772-1775*, Londres, 1777, 2 vol. in-4°, en anglais, traduit en allemand par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-1780, 2 vol. in-4°; *Réplique aux remarques de M. Wales sur la relation du dernier voyage de Cook*, publié par Forster, Londres, 1778, in-8°; *Mélanges*, ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipzig et Berlin, 1789-1797, 6 vol. in-8°, etc. Meusel a donné une liste détaillée de tous les ouvrages de Forster.

FORSTER (George), voyageur, employé de la compagnie anglaise des Indes orientales, entreprit en 1782 de parcourir les parties de l'Asie jusqu'alors inaccessibles aux Européens : ce voyage dura près d'une année; on en trouve la relation rédigée d'après ses propres observations et ses mémoires dans l'ouvrage intitulé : *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Cachemire, la Perse sur la mer Caspienne*, etc., *suivi de l'histoire des Rohyllahs et de celle des Seyks*, traduit de l'anglais avec des additions, par Langlès, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-8°, avec 2 cartes. Forster mourut à Calcutta vers 1792.

FORSTER (T. Furly), né le 5 septembre 1760, d'une ancienne famille originaire de Normandie, mort le 28 octobre 1812 à Walthamstow, cultivait la botanique et a publié *Flora Tonbrigiensis*, Londres, 1812.

FORSTER (Benjamin-Meggot), frère du précé-

dent, né le 16 janvier 1762, mort le 8 mars 1829 à Scotts, près de Woodford en Essex, s'occupa de botanique et de physique. Il s'est distingué par ses illustrations des *Fungi*. Ses découvertes en électricité et ses expériences en galvanisme sont restées en manuscrit. Il a publié beaucoup d'observations de physique dans le *Philosophical Magazine* de Londres.

FORTSNER (Christophe), habile jurisconsulte allemand, conseiller intime du comte de Hohenlohe, et en cette qualité membre de la diète de Ratisbonne, vice-chancelier du duc de Wurtemberg et enfin chancelier du comté de Montbéliard, né dans un village de Wurtemberg en 1598, mort le 28 décembre 1667, a laissé la réputation d'un habile politique et d'un sage administrateur. On a de lui : *Hypomnematum politicorum centuria*, Strasbourg, 1623 et 1650, in-12; *Epistola de negotio pacis osnabrugensis*, Montbéliard, 1656, in-12, 2e édition augmentée; *Notæ ad libros Annalium Taciti*, Francfort, 1662, in-12, etc. Son *Éloge*, écrit en latin par Henri Boecler, se trouve dans les *Mémoires philosophiques*, décad. VIII.

FORSYTH (Guillaume), jardinier écossais, membre de la Société des antiquaires de Londres, de la société Linnéenne et d'autres corps savants, élève du célèbre Miler, et son successeur dans la direction du jardin des apothicaires de Chelsea, né à Old-Meldrum dans le comté d'Aberden en 1737, mort le 25 juillet 1804 avec le titre de surintendant des jardins royaux de Kensington et de Saint-James, s'était spécialement livré à la culture des arbres forestiers et des arbres à fruit, et avait découvert une composition propre à remédier aux maladies de ces végétaux. Le résultat de ses recherches est consigné dans son *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4°; traduit en français avec des notes par Pictet-Mallet, Genève, 1803, in-8°. On a en outre de lui : *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruits et les arbres forestiers sont sujets*, en anglais, Londres, 1791, in-8°.

FORTAIR (SAVALÈTE de), né vers 1746, d'une famille qui avait fourni sous Louis XV et Louis XVI, trois gardes du Trésor royal, entra jeune dans la carrière militaire et devint l'aide de camp, le confident, l'ami de Dumouriez. Après la défection de ce dernier, Fortair, qui s'intitulait architecte du département de la Charente, et professeur d'architecture à l'Athénée de Paris, publia un *Discours sur la vie et les ouvrages de Jean Marie Morel*, architecte, auteur de la Théorie des Jardins, 1813. Fortair s'était marié et vivait difficilement à Paris en 1814. Dumouriez écrivit pour le recommander au duc de Tarente et au duc d'Orléans, et Fortair fut placé en 1816 au secrétariat général de la Légion d'honneur en qualité de chef de bureau adjoint. Il conçut en 1819 l'idée d'écrire l'histoire de la Légion d'honneur, mais ce projet fut abandonné. On ne sait rien de plus sur la vie de Fortair qui, à dater de 1823, a cessé de figurer dans l'*Almanach royal*, comme chef de bureau adjoint au secrétariat général de la Légion d'honneur.

FORTE ou **FORTIO** (Ange), médecin à Venise au commencement du 16e siècle, était fort entiché d'astrologie, et en dissension ouverte avec le collége des médecins de cette ville. On a de lui : *Opera nuova*, Venise, 1532, id-8°; *Dialogo nominato Specchio, de la vita umana*, Venise, 1535, in-8°; *Il trattato de la peste dove si fa conoscere l'esser suo*, etc., Venise, 1536, in-8°; *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8°; *Veritatis redivivæ Militia*, Venise, 1541, in-8°, etc.

FORTE ou **FORTI** (Léonard), mathématicien de Rome, au 16e siècle, a publié un livre assez rare, intitulé : *De re militari et variis instrumentis belli*, Venise, 1531. Il est écrit en vers grecs modernes, in-8°, fig.

FORTEBRACCIO (Nicolas), condottiere italien au 15e siècle, était neveu du fameux Braccio di Montone. Après la mort de ce général, il commanda longtemps les troupes que Braccio avait formées, et qui conservaient son nom. Fortebraccio servit les Florentins en 1429 contre Volterre et contre Lucques. Il passa ensuite au service du pape Eugène IV; puis, sur quelque mécontentement, il lui déclara la guerre, en 1433. Il avait déjà conquis une grande partie de l'État ecclésiastique, lorsqu'il fut blessé dans une bataille à Capo di Monte, en 1425. Il expira peu de jours après.

FORTEGUERRI ou **FORTIGUERRA** (Nicolas), cardinal, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Après avoir obtenu du roi de Naples, Ferdinand d'Aragon, la restitution de Bénévent et de Terracine, il négocia le mariage d'Antoine Piccolomini, neveu du pape Pie II, avec une nièce de Ferdinand, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTEGUERRI ou **FORTIGUERRA** (Scipion), savant illustre, plus connu sous le nom de *Carteromaco*, qui n'est que la traduction grecque de celui de Forteguerri, né à Pistoie le 4 février 1466, mort à Florence le 16 octobre 1515, s'était livré à peu près exclusivement à la correction, l'explication et la publication des anciens auteurs; il a donné conjointement avec Alde Manuce un grand nombre d'éditions d'ouvrages classiques.

FORTEGUERRI ou **FORTIGUERRA** (Antoine), frère aîné des précédents, et chanoine de la cathédrale de Pistoie, était né trois ans avant lui, et lui survécut de huit ans. Il était poëte : on conserve un recueil de ses poésies à Pistoie dans la bibliothèque de sa famille. Le Crescimbeni et le Quadrio en ont publié quelques essais.

FORTEGUERRI ou **FORTIGUERRA** (Jean), de la famille des précédents, mort en 1582, a laissé en manuscrit un Recueil de nouvelles ou de contes en prose.

FORTEGUERRI ou **FORTIGUERRA** (Nicolas), de la famille du précédent, que l'on nomme *le jeune* pour le distinguer de *l'ancien*, cardinal, nommé Nicolas comme lui, naquit à Pistoie en 1674. Il entrait à peine dans l'adolescence lorsqu'il perdit son père Jacques Forteguerri, il se rendit à Pise pour étudier la jurisprudence. Reçu docteur en 1695, il partit pour Rome, où il ne tarda pas à se faire de nombreux et puissants amis. La première occasion qu'il eut d'y paraître, fut l'oraison funèbre d'Innocent XII, qu'il prononça au Vatican. Il obtint bientôt de Clément XI le titre de son camérier honoraire, puis un canonicat, d'abord de Sainte-Marie Majeure, ensuite de Saint-Pierre au Vatican, et enfin la dignité de prélat référendaire de l'une et de l'autre chancellerie. Innocent XIII, et plus encore Clément XII, y ajoutèrent d'autres honneurs; mais ses qualités person-

nelles, jointes aux avantages les plus brillants de la taille et de la figure, le distinguaient encore davantage. Il était admis et recherché dans toutes les sociétés littéraires de Rome, et principalement dans celle des Arcades, où il reçut le nom de *Nidalmo Tiseo*. Il y récitait souvent, ou de ses poésies, ou des morceaux de prose, qui recevaient les plus vifs applaudissements. L'automne de 1715 qu'il alla, selon sa coutume, passer à la campagne, lui fournit l'occasion d'un poëme de plus longue haleine. Après avoir chassé pendant le jour, il recevait le soir les jeunes gens les plus instruits et les mieux élevés des environs. Il s'amusait souvent avec eux à lire quelques chants du Berni, du Pulci, de l'Arioste. L'un d'eux admirait un jour l'art avec lequel ces poëtes célèbres avaient su vaincre les difficultés de cette forme de l'octave dans laquelle leurs poëmes sont écrits. Forteguerri ne voulut trouver à cela rien d'admirable; il soutint que ces difficultés étaient imaginaires, et prit l'engagement d'apporter le lendemain au soir le premier chant d'un poëme, fait dans un genre qui tiendrait de ceux de tous les trois. Il remplit avec tant de succès sa promesse, qu'on exigea de lui qu'il continuât ce qu'il avait si bien commencé, telle fut l'origine du charmant poëme de Richardet, que l'auteur acheva ensuite en peu d'années, en y travaillant dans les moments de loisir que lui laissaient des occupations plus graves; il est en 30 chants, et l'action fait suite à celle du Roland furieux. En même temps qu'il composait son *Ricciardetto,* il travaillait à une élégante traduction italienne des comédies de Térence, en vers blancs ou *sciolti,* qui ne parut non plus qu'après sa mort. Il avait traduit de même 5 comédies de Plaute; mais cette traduction s'est perdue. Ces goûts aimables ne lui avaient point nui sous les pontificats de Clément XI et d'Innocent XIII, celui de Benoit XIII lui fut moins favorable; il eut beaucoup à souffrir de l'humeur difficile et de l'inimitié personnelle du cardinal Coscia, qui était alors tout-puissant; mais il retrouva toute sa faveur auprès de Clément XII, qui monta en 1730 sur le trône pontifical. Ce pape aimait la poésie, et Forteguerri ne se trouvait jamais seul auprès de lui sans réciter quelques passages de son poëme, auxquels ce bon vieillard prenait un extrême plaisir. En 1735, au moment où, ni Forteguerri, ni personne de la cour de Rome ne s'y attendait, Clément XII le nomma au secrétariat important de la congrégation *de propagandâ fide*. Le pape lui destinait un nouveau secrétariat supérieur au premier; le cardinal Corsini voulut absolument y porter un de ses favoris, homme sans mérite. Forteguerri, pour ne se pas faire un ennemi du cardinal, cessa de suivre cette affaire auprès du pape. Celui-ci lui en sut mauvais gré, et traita même de refus cet acte de réserve politique. Le repentir qu'en eut Forteguerri, fut si grand qu'il tomba malade; les forces de l'âme et du corps l'abandonnèrent en même temps; et après environ cinq mois de maladie, il mourut le 17 février 1735. Peu de temps avant sa mort, il fit brûler devant lui tous ses manuscrits encore inédits. On a de lui : *les Comédies de Térence,* traduites en vers italiens, Urbin, 1736, in-8° ; *Ricciardetto,* Paris (Venise), 1738, 2 vol. in-4° et in-8° ; Milan, 1813, 3 vol. in-8°, excellente édition. Ce poëme a été traduit ou imité en vers français par A. F. Dumouriez et Nivernois.

FORTESCUE (Jean), né à Wear-Gifford dans le Devonshire, fut, en 1430, sous Henri IV, revêtu de la charge d'avocat général, et fait, en 1441, lord chef de justice du Banc du roi. Fidèle à ce monarque, il devint, l'objet des persécutions dans la révolution qui le renversa du trône. Le premier parlement tenu sous Édouard IV déclara Fortescue atteint du crime de lèse-majesté. Il suivit Henri en Écosse, et ce prince le nomma grand chancelier d'Angleterre. Obligé de fuir, il passa en France, et se réfugia en Lorraine. C'est dans ce séjour qu'il composa une partie de ses ouvrages. Henri étant remonté sur le trône, en 1470, Fortescue retourna en Angleterre; mais, dès l'année suivante le parti d'Édouard prévalut; et Henri, renfermé dans la Tour, y fut poignardé. Fortescue néanmoins resta en Angleterre, sans y être inquiété. Il avait fait l'acquisition d'une terre à Éberton, dans le comté de Glocester. Il s'y était retiré, et il y mourut à l'âge de 90 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés sur la loi naturelle et sur les lois d'Angleterre. Le plus remarquable est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ,* traduit du latin en anglais en 1737, avec des notes de Selden, et de nombreuses remarques sur les antiquités, l'histoire et les lois d'Angleterre.

FORTI ou **FORTIS** (Raimond-Jean), appelé quelquefois *Janfortius* ou *Zanforti*, médecin à Venise, puis premier professeur à l'université de Padoue, né à Vérone en 1603, acquit dans la pratique de son art une réputation telle, que l'Empereur l'appela à Vienne pour recevoir ses soins en 1676, et lui conféra le titre de conseiller-médecin de la cour impériale. Forti mourut le 26 février 1678, après avoir publié : *Consilia de febribus et morbis mulierum facilè cognoscendis et curandis,* Padoue, 1668, in-4°; ibid., 1701, in-fol.; *Consultationum et respons. medic. centuriæ IV,* Padoue, 1669, in-fol., et Genève, 1677, 1er vol.; le 2e ne parut qu'en 1681.

FORTI (Gaetano), prélat, mort à Rome en 1770, est auteur de plusieurs *Mémoires* et d'un écrit intitulé : *Osservazioni sulla condotta tenuta dal ministro di Portogallo nell' affare de' jesuiti,* Cosmopoli, 1760.

FORTIA D'URBAN (Agricol-Joseph-François-Xavier-Pierre-Esprit-Simon-Paul-Antoine, comte, puis marquis de), né le 18 février 1756 à Avignon, dont son père était alors viguier, eut pour parrains les consuls et assesseurs de cette ville qui lui donnèrent chacun leurs prénoms. Il fit ses études à Passy, puis au collége de la Flèche, et fut admis en 1771 à l'école militaire, dont il sortit au bout de trois ans pour entrer comme sous-lieutenant en second au régiment du roi-infanterie. Il se livrait à l'étude des mathématiques lorsqu'il fut appelé à Rome pour y suivre des procès de famille à l'heureuse issue desquels il a dû l'opulence dont il a joui. Il s'y lia intimement avec Pougens. De retour à Paris, il forma des liaisons avec plusieurs savants et entre autres avec d'Alembert. Il avait quitté le service de France, et le pape l'avait nommé colonel de ses milices dans le comtat Venaissin. Lors de la révolution, il fit partie de la première municipalité constitutionnelle d'Avignon en 1790, en sortit lorsque le parti anarchiste triompha dans cette ville, et se rendit à Paris, où il se fixa dès 1795, se livrant dans la retraite à l'étude et aux travaux littéraires. Il y est

mort le 3 août 1843. Une énorme quantité de manuscrits et d'imprimés a été vendue à vil prix après sa mort. M. de Hoffmans a publié : *Bibliographie des ouvrages composés ou traduits, publiés ou édités par M. le marquis Fortia d'Urban*, 1840, in-8° de 30 pages. Parmi ces publications on remarque *Annales du Hainaut*, par Jacques de Guyse, traduit en français, 1826 et suivantes, 12 vol. in-8°; l'*Art de vérifier les dates depuis 1770 jusqu'à nos jours*, 1821-1829, 12 vol. in-8°, etc. L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences et belles-lettres*, 10e année, Bruxelles, 1844, contient une *Notice* sur le marquis de Fortia d'Urban par M. de Reiffenberg.

FORTIA DE PILES (Alphonse-Toussaint-Joseph-André-Marie-Marseille, comte de), cousin du précédent, né à Marseille le 18 août 1758, entra au service en 1773 dans les chevau-légers de la garde du roi, et en juin 1776 dans le régiment d'infanterie du roi où il était lieutenant lors de la dissolution du corps en 1790, après l'insurrection de Nancy. Il quitta la France, voyagea dans le Nord, retourna dans son pays en 1792, et s'y tint caché jusqu'après la chute de Robespierre. Il rentra à Paris, hérita en 1801 du titre de duc, obtint en 1814 la croix de Saint-Louis, publia de 1822 à 1825, son *Préservatif* contre la *Biographie des contemporains* de MM. Arnault, Jay, Jouy et Norvins, éprouva à ce sujet quelques dégoûts, et se retira à Sisteron où il est mort le 18 février 1826. On a de Fortia de Piles, outre son *Préservatif*, 6 parties en 2 vol. : *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne*, 1796, 5 vol. in-8°; *Coup d'œil rapide sur l'état présent des puissances européennes*, 1805; *l'Ermite du faubourg Saint-Honoré à l'ermite de la chaussée d'Antin*, 1814, etc.

FORTIN (le P. François), surnommé *le Solitaire inventif*, né à Tours vers la fin du 16e siècle, mort le 21 juillet 1661, ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre de Grandmont, montra de l'inclination pour l'étude de l'histoire naturelle et principalement de l'ornithologie. En travaillant à former une collection d'oiseaux, il se rendit très-habile dans l'art de les prendre aux filets. Il avait composé, pour son instruction particulière, un recueil des secrets qu'il publia sous ce titre : *les Ruses innocentes, dans lesquelles on voit comment on prend les oiseaux passagers et les non passagers, et plusieurs sortes de bêtes à quatre pieds, avec les plus beaux secrets de la pêche*, etc., Paris, 1660, in-4°, figures; réimprimé, Paris, 1680, 1688 et 1700, in-4°; Amsterdam, 1695, in-8°, et sous le titre de : *Délices de la campagne*, ou *les Ruses innocentes*, etc., Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12, etc.

FORTIN, statuaire, mort à Paris à la fin d'août 1832, avait remporté le grand prix de sculpture en 1783. Il est auteur du *fronton de la porte du Louvre* du côté du pont des Arts, du bas-relief d'*Apollon et de Minerve*, dans le grand escalier du même monument, etc. Parmi le grand nombre de bustes, bas-reliefs, etc., sortis de ses mains, on remarque sa statue d'*Harpocrate*.

FORTIN. *Voyez* **HOGNETTE**.

FORTIS (l'abbé Jean-Baptiste, dit Albert), né à Padoue en 1741, prit jeune l'habit de Saint-Augustin, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, et devint aide du P. Giorgi, bibliothécaire de Saint-Angel, quitta son ordre sans en attendre l'autorisation du pape, et publia dans les journaux différents articles importants. Ayant reçu d'un homme en place une injure qu'il ne pouvait ni punir ni supporter, il vendit ses biens, alla en France en 1790, et ne retourna en Italie qu'après la victoire de Marengo, fut fait bibliothécaire de Bologne, et mourut dans cette ville le 21 octobre 1803, secrétaire perpétuel de l'Institut d'Italie. On a de lui : *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4°; *Viaggio in Dalmazia*, ibid., 1774, 2 vol. in-4°, figures, traduit en anglais, Londres, 1778, in-4°, 20 planches et des additions considérables; *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, traduit de l'italien en allemand par F. Schutz, Weimar, 1788, in-8°, etc.

FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, né à Vérone en 1748, mort à Rome en 1829, fut reçu dans la compagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima cette société; il rentra alors dans sa patrie pour y faire ses études théologiques. On lui donna la chaire de philosophie au lycée de Vérone, où il se fit une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam*, qu'il y publia. Vers la même époque, il acheva, conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de *Illustrazione de' Pesci impietriti del monte Bolca in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le père Fortis se fit inscrire au nombre de ses membres; puis, allant rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection de Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, il y professa pendant plusieurs années la littérature. Les éloges qui accueillirent dans plusieurs réunions de savants ses *poésies* italiennes, grecques et latines, ont fait regretter que, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes, par humilité, tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement. Mais à peine avait-il organisé les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholique. Le pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vicaire général en Italie. Il fut élu à son tour général de son ordre en 1822.

FORTUNAT, évêque, surnommé *le Philosophe des Lombards*, se réfugia en France à l'époque où les barbares ravageaient l'Italie, et mourut dans le voisinage de Chelles vers l'an 569. On a de lui une *Vie de saint Marcel*. Quelques bibliographes lui attribuent une *Vie de saint Hilaire*, mais il paraît que ce dernier écrit appartient plutôt à Venance Fortunat.

FORTUNAT (Venance), en latin *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers à la fin du 6e siècle, et l'un des meilleurs poëtes de son temps, assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut dont il composa l'épithalame, édifia l'Église par ses vertus, et mourut à Poitiers vers 609. Ses *OEuvres* ont été publiées plusieurs fois; mais l'édition la meilleure et la plus complète est celle de Michel-Ange Luchi, Rome 1786-1787, 2 parties in-4°.

FORTUNIO (Augustin), camaldule, né à Fiesole en

Toscane dans le 16e siècle, mort à Florence vers 1595, a écrit : *Camaldulensium*, Florence, 1575-1579 ; *Chronichetta del monte Sansavino di Toscana*, 1583, *liber Carminum*, 1591.

FORZATE ou **FORZATI** (Claude), poëte, né à Padoue dans le 16e siècle, a écrit une tragédie de *Ricinda* représentée sur plusieurs théâtres de l'Italie et réimprimée plusieurs fois ; un recueil de *Rime* ou poésies, 1585, et un volume de vers dans le patois padouan, sous ce titre : *Scareggio tandarello*, Padoue 1583.

FOSCARARI (Gille), en latin *Foscherarius*, célèbre dominicain, évêque de Modène, né à Bologne le 27 janvier 1512, remplit diverses missions sous les papes Paul III, Jules III et Pie IV, fut employé à l'examen du livre des *Exercices spirituels de saint Ignace*, à la réformation du bréviaire et du missel romain, et mourut à Rome, le 23 décembre 1564, avant d'avoir mis la dernière main au catéchisme *ad Parochos*, terminé par ses collègues Léon, Marini et Foreiro, et publié à Rome, 1567, in-fol. On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), élu doge de Venise le 15 avril 1423, à la mort de Thomas Mocenigo, n'avait guère plus de 50 ans, et était le plus jeune de tous les électeurs dont il réunit les suffrages. On redoutait cependant à Venise le goût qu'on lui connaissait pour les armes ; et en effet, comme ses ennemis l'avaient annoncé, il engagea les Vénitiens dans une longue guerre avec les ducs de Milan, Philippe Marie Visconti, et François Sforza. Mais l'ambition de Foscari fut avantageuse pour la république, tandis qu'à lui-même elle ne procura que des mortifications et des chagrins. Il perdit successivement ses trois fils ; et le quatrième, Jacques Foscari, sur qui reposait l'espoir de sa maison, fut accusé, au mois de février 1445, d'avoir reçu des présents de plusieurs princes et de plusieurs capitaines, sans doute pour qu'il leur rendît son père favorable. Jacques Foscari fut arrêté par ordre du conseil des Dix ; et après avoir confessé à la torture les charges portées contre lui, il fut relégué à Napoli de Romanie, et ensuite à Trieste, on le menaça de la peine de mort, s'il s'écartait du lieu qui lui était assigné pour demeure. Cependant Hermolao Donati, procurateur de Saint-Marc, ayant été assassiné en 1450, on soupçonna Jacques Foscari d'avoir armé l'assassin, pendant plusieurs jours on soumit à la plus horrible torture, et Foscari, et l'homme qu'on croyait qu'il avait soudoyé ; mais on ne put tirer aucun aveu ni de l'un ni de l'autre. Cependant le fils du doge, à la suite de ces affreuses douleurs, perdit pendant quelque temps l'usage de sa raison. Son père supplia qu'on lui permît de déposer une dignité qui semblait si funeste à toute sa famille ; mais le conseil des Dix le retint forcément sur le trône, en même temps qu'il retenait son fils dans les fers. Celui-ci fut renvoyé à la Canée, dans l'île de Candie, avec l'obligation de se présenter chaque jour au gouverneur de la ville. Dans le désir de revoir son père et sa mère, arrivés tous deux au dernier terme de la vieillesse, il écrivit au duc de Milan pour implorer sa protection auprès du sénat ; et sachant bien qu'une telle lettre lui serait imputée comme un crime, il l'exposa lui-même dans un lieu où il savait qu'elle serait saisie par les espions qui l'entouraient. En effet, au mois de juillet 1456, le conseil des Dix envoya une galère pour le chercher. Introduit devant ses juges, il reconnut aussitôt sa lettre, et il avoua le motif qui la lui avait fait écrire. Le tribunal, sans se contenter de cette déclaration, lui fit donner trente tours d'estrapade pour tirer de lui quelque autre aveu ; cependant il permit ensuite à son père, à sa mère, à sa femme et à ses fils, d'aller le voir dans sa prison, après quoi il le renvoya à la Canée ; mais à peine Foscari fut-il débarqué sur cette terre d'exil, qu'il y mourut de douleur. Le vieux doge, accablé d'années et de chagrins, s'était efforcé de paraître encore ferme dans la prison de son fils ; mais après l'avoir quitté, il s'évanouit. Dès lors on ne le vit jamais recouvrer ni la force du corps ni celle de l'âme ; il n'assista plus à aucun des conseils ; et il ne put plus remplir aucune des fonctions de sa dignité. Il était alors âgé de 84 ans ; et sa mort ne pouvait se faire longtemps attendre, mais le conseil des Dix, au mois d'octobre 1457, fit demander à François Foscari d'abdiquer. Le vieux doge répondit qu'il se soumettrait aux ordres de la seigneurie, et qu'il ne les devancerait pas. Alors le conseil des Dix lui donna l'ordre d'évacuer en trois jours le palais, et de renoncer aux ornements ducaux. Foscari obéit sans murmurer ; il retourna chez lui avec son vieux frère Marc Foscari, procurateur de Saint-Marc. Un édit du conseil des Dix menaça de traduire devant les inquisiteurs d'État, quiconque parlerait de cette révolution. Pasqual Malipieri fut élu pour successeur de Foscari, mais ce dernier, entendant les cloches qui sonnaient en actions de grâces pour cette élection nouvelle, mourut tout à coup d'une veine qui se rompit dans sa poitrine, trois jours après sa déposition.

FOSCARI (François), sénateur, né à Venise, le 30 décembre 1704, fut député par le sénat à Rome, en 1748, afin de régler les difficultés qui subsistaient entre la cour d'Autriche et les Vénitiens, au sujet de l'ancien patriarcat d'Aquilée. Il profita de son séjour à Rome pour étudier les antiquités. En 1756, il fut envoyé à Constantinople avec le titre de baile ou résident, qu'il échangea contre celui d'ambassadeur extraordinaire, pour complimenter Mustapha III, sur son avénement au trône impérial, fut nommé depuis à l'ambassade de Vienne, en 1765, et à celle de St.-Pétersbourg, en 1781. On lui est redevable de l'impression du *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, vaste collection qui parut de 1744 à 1769, en 34 vol. in-fol. ; des *OEuvres* de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, 1754, et de la *Bibliotheca græco-latina* des Pères et des anciens auteurs ecclésiastiques. Il mourut à Venise, le 17 décembre 1790, à 86 ans, laissant la réputation d'un généreux protecteur des lettres et d'un homme d'État consommé. Le marquis Ant. Solari a publié son *Éloge historique*, Venise, 1791.

FOSCARINI (Paul-Antoine), mathématicien italien, né à Venise vers 1580, entra dans l'ordre des carmes, professa la théologie à Naples, puis à Messine, remplit pendant plusieurs années les fonctions de recteur de la province de Calabre, et mourut vers 1616. On a de lui une *Lettre sur le système de Copernic*, dans laquelle il explique fort ingénieusement les passages de la Bible qui paraissent en opposition avec le principe de la rotation de la terre, Naples, 1615, in-4°. Cette lettre servit de

signal aux persécutions qu'essuya le célèbre Galilée ; elle a été traduite en latin et réimprimée à la suite des *Dialogi galilei*, Lyon, 1641, in-4°: Foscarini a laissé des *Sermons*, des *Traités de théologie* et des *Livres ascétiques*, publiés à Cosenza, 1611, in-8°, et quelques manuscrits.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, né en 1632, mort le 31 mai 1692, est moins connu par les diverses charges qu'il remplit dans sa patrie que par sa continuation de l'*Histoire de Venise*, de Nani ; elle a été publiée par Bastien Foscarini, son frère, Venise, 1696, grand in-4°, et fait partie de la *Collection des Histoires de Venise*, dont elle forme le 10e vol., 1722, grand in-4°. On a de lui deux *Nouvelles* dans les *Novelle degli Accademici incognit*, 1651, in-4°.

FOSCARINI (Marc), de la famille du précédent, littérateur distingué, né en 1695, fut d'abord chargé de diverses ambassades, et se fit remarquer par son savoir, son éloquence, la dignité de sa conduite et sa magnificence ; il fut ensuite chargé de la direction des monuments publics, puis de la bibliothèque de St.-Marc, et enfin élu doge en 1762. Il mourut l'année suivante, après un règne de 10 mois. On a de lui le 1er vol. d'une histoire littéraire de Venise publié sous le titre : *Della letteratura veneziana libri otto*, Padoue, 1752, grand in-fol.; un *Traité de l'éloquence* et des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'empereur Charles VI* (en italien). Dans les *Lettere scelte di celebri autori*, Venise, 1812, in-8°, on en trouve quelques-unes de Foscarini. Enfin un curieux a récemment publié son *Ragionamente della letterat. della nobiltà veneziana*, 1826, in-4°, à 100 exemplaires.

FOSCHINI (Antoine), architecte, fils de Gaëtan Foschini de Ferrare, que le goût des voyages avait conduit à Corfou, y naquit le 4 juin 1741, fit ses études à Ferrare, y fut nommé président de l'archigymnase et désigné pour remplir à l'université la chaire d'architecture civile et militaire. Il mourut le 14 décembre 1813. Ferrare lui doit l'achèvement de son théâtre ; Foschini a fait construire l'hôpital de Comachio, et la salle de spectacle de Lendinara. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits : *Idée générale de l'architecture; Traité de la Symétrie; Traité de l'architecture militaire; Éléments d'Algèbre*, etc. Mme Canonici-Fachini lui a consacré une notice dans la *Biografia italiana*.

FOSCO (Placide), en latin *Fuscus*, célèbre médecin, surnommé *Prognostes* à cause de son habileté dans la science du *pronostic*, né à Montefiori en 1509, exerça d'abord en Sicile et à Malte avec distinction. Appelé à Rome avec le titre de médecin du pape Pie V, il se consacra principalement à la visite des prisons et des hopitaux, et mourut le 13 mars 1574. On a de lui : *De usu et abusu astrologiæ in arte medicâ*.

FOSCO (Lactance), frère du précédent, docteur en droit civil et en droit canon, chanoine de Rimini et archiprêtre, mort le 9 juin 1559, se distingua par une profonde connaissance des langues grecque et latine.

FOSCO (Palladio), savant humaniste, né vers le milieu du 15e siècle à Padoue. Son véritable nom était Negri. Il professa les belles-lettres à Trau, dans la Dalmatie, avec une grande réputation, et ensuite à Capo-d'Istria, et mourut d'apoplexie en octobre 1520. On a de lui : des *Commentaires sur Catulle*, Venise, 1496 ; *De situ oræ illyricæ libri duo*, Rome, 1540, in-4°. On connaît encore de Fosco deux ouvrages manuscrits : une *Notice géographique du Padouan ;* et une histoire en trois livres : *De la guerre des Turcs contre les Vénitiens, sous Bajazet*.

FOSCOLO (Ugo), né vers 1776 à bord d'une frégate appartenant à la république de Venise, près Zante, fit ses études à l'université de Padoue, et avant l'âge de 20 ans, composa une tragédie sous le titre de *Thyeste*, qui fut représentée à Venise avec grand succès. Il paraît que dès cette époque Foscolo avait embrassé la carrière militaire. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie, où il composa l'ouvrage intitulé : *la République cisalpine*, et *les Lettres de Jacques Ortis*. En 1808 et 1809, il publia la meilleure édition des *OEuvres de Montecuculli ;* vers le même temps il fut nommé professeur de littérature à l'université de Pavie, et historiographe du royaume d'Italie, place qu'il perdit par un coup d'autorité de Napoléon. Il s'était réfugié à Florence: accusé bientôt d'avoir pris part à une conjuration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il s'enfuit en Suisse, et passa, en 1815, en Angleterre. Il mourut d'hydropisie le 10 septembre 1827, dans les environs de Londres. On a de lui, outre divers articles dans les journaux, les tragédies de *Thyeste*, *Ajax* et *Ricciarda ; Lettres de Jacopo Ortis*, Milan, 1795, traduites en français par M. de Sonnes, 1814, par M. Trognon, 1818, et par M. Alex. Dumas en 1839 ; *la Chevelure de Bérénice*, Milan, 1803 ; *les Tombeaux*, 1807 ; *Poésie et vers*, Milan, 1812, 1822 ; *Didymi clerici, prophetæ minimi hypercalypseos liber singularis ;* satire violente contre les littérateurs italiens partisans des Français ; *Essai sur Pétrarque*, Londres, 1821 ; *Introduction aux Nouvelles de Boccace*, 1825 ; *Discours sur le texte de Dante*, Londres, 1826. Ce morceau est en tête de l'édition de la Divine Comédie imprimée à Bruxelles en 1843-1844, avec les observations d'Ugo Foscolo.

FOSSATI (Jean-François), religieux bénédictin de la congrégation du Mont-Olivet, né à Milan vers la fin du 16e siècle, se fit un nom par son talent pour la chaire, et fut enfin tiré de son cloître pour être placé sur le siége épiscopal de Tortone. Il administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1653. On connaît de ce prélat : *Orazione funebre nella morte del ser. Cosimo II Medici, gran duca di Toscana*, Sienne, 1620, in-4° ; *Discorso nella morte della signora D. Francesca da Cordova, moglie del duca di Feria*, Milan, 1623, in-4° ; *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall' anno 1600*, Milan, 1640, in-4°, Bologne, 1641 et 1643, in-8°.

FOSSATI (George), architecte et graveur, né à Morco, dans la Suisse italienne vers 1710, a publié un grand nombre de beaux ouvrages, entre autres les édifices de Palladio, les plans de Venise, de Bergame, de Genève, et une carte du lac Lugano. On a de lui ; *Raccolta di varie favole delineale ed incise in rame*, Venise, 1744, 6 vol. grand in-4° ; *Storia dell' architettura*, Venise, 1747, in-8°, figures ; c'est une traduction des *Vies* des architectes de Félibien.

FOSSATI (David-Antoine), frère du précédent, peintre, né à Morco en 1708, a laissé des peintures à fresque très-estimées.

FOSSÉ (Pierre-Thomas du), savant littérateur, né en

1634 à Rouen, descendait d'une bonne famille originaire de Blois. Son grand-père avait servi utilement les rois Henri III et Henri IV. Du Fossé fut amené à Port-Royal à l'âge de 9 ans, pour y recevoir une éducation à la fois chrétienne et littéraire, et conserva, toute sa vie, pour les membres de cette société un attachement que les persécutions ne purent altérer. Il mourut le 4 novembre 1698. On a de lui, entre autres ouvrages : *Vie de dom Barthélemi des Martyrs*, Paris, 1663, in-8° ; *Vie de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry*, etc., Paris, 1674, in-4° et in-12, sous le nom de Beaulieu ; *Histoire de Tertullien et d'Origène*, etc., ib., 1675, in-8° ; *Mémoire de Louis de Pontis... sur les règnes de Henri IV, Louis XII, et Louis XIV*, ib., 1676, 2 vol. in-12 ; des *Mémoires contenant l'histoire de sa propre vie et plusieurs particularités*, Utrecht, 1739, in-12.

FOSSÉ (Charles-Louis-François), né à Écouen, le 25 août 1734, s'engagea dès l'âge de 17 ans, comme soldat, fit les campagnes de 1752 à 1380, et se distingua particulièrement dans la guerre de sept ans. De grade en grade il devint lieutenant-colonel, et fut appelé au commandement de la place d'Huningue. Rentré dans la vie privée, il s'occupa, avec M. J. J. E. Sédillot, son gendre, de mettre la dernière main aux ouvrages qu'il avait écrits sur l'art militaire, et mourut à Paris, le 19 juin 1812. Fossé a publié : *Idées d'un militaire pour la disposition des troupes confiées aux jeunes officiers dans la défense des petits postes*, in-4° ; *Précis sur la défense relative au service de campagne, à l'usage de l'officier d'infanterie*, in-18 ; *Cours pratique militaire, ou partie de la science de l'officier*, in-8° ; *Questions expliquées pour les jeunes officiers sur la fortification de campagne, et sur la fortification, l'attaque et la défense des places de guerre*, in-8° ; *Éléments d'arithmétique et de géométrie, à l'usage du régiment d'infanterie du roi*, in-8°.

FOSSEUSE (Françoise de MONTMORENCY FOSSEUX, dite la belle), fille de Pierre de Montmorency, premier du nom, naquit vers l'année 1564, et fut placée comme fille d'honneur près de la reine Marguerite, femme de Henri IV, alors roi de Navarre. Marguerite de Valois, très-indulgente pour les amours de son mari, vit d'abord sans peine l'attachement de Henri pour Mlle de Fosseux. Cette belle, naturellement coquette, inspira une vive passion au duc d'Alençon, beau-frère de Henri IV, et fut cause de la brouillerie du duc avec le roi de Navarre. Fosseuse étant devenue grosse, Henri ne négligea rien pour cacher sa grossesse ; il décida même la reine à aller prendre les eaux d'Aigues, et à emmener sa maîtresse (qu'il appelait sa fille), avec peu de suite. Cependant le moment fatal arriva. « Le mal, dit la reine Marguerite, prit à Fosseuse au point du jour. Elle fit avertir mon mari, nous étions couchés en une chambre, en divers lits, comme nous avions accoutumé. Il se trouva fort en peine. Craignant d'un côté qu'elle fût découverte, et de l'autre qu'elle fût mal secourue, il ouvre mon rideau et me dit : Ma mie, je vous ai célé une chose qu'il faut que je vous avoue ; je vous prie de m'en excuser. Obligez-moi tant que de vous lever à cette heure et d'aller secourir Fosseuse qui est fort mal. Je m'assure que vous ne voudrez, la sentant en cet état, vous ressentir de ce qui s'est passé. Vous savez combien je l'aime. Je vous prie, obligez-moi en cela. » La reine se leva, et alla voir Mlle Fosseux, qui accoucha d'une fille morte. Fosseuse fut abandonnée pour la comtesse de la Guiche, en 1582 ; et elle épousa dans la même année François de Broc, seigneur de Saint-Mars et de Broc, dont elle n'eut point d'enfants. La suite de sa vie ne présente rien de remarquable.

FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né dans les premières années du 17e siècle ou les dernières du 16e, fut nommé en 1636 professeur d'astronomie au collége de Gresham, et mourut en 1652. On a de lui un bon *Traité de gnomonique*, 1638, in-8°, et d'autres ouvrages publiés après sa mort.

FOSTER (Guillaume) a publié, en 1633, in-4°, la traduction anglaise de deux ouvrages en latin par Oughtred, géomètre fameux dans son temps et dont il avait été le disciple ; l'un sur des *cercles de proportion*, espèce de cadran logarithmique ; l'autre sur un *instrument horizontal*, servant à résoudre tous les problèmes qui exigent ordinairement l'usage du globe, et à tracer des cadrans sur toutes sortes de plans.

FOSTER (Marc) publia en anglais, en 1690, une *Trigonométrie arithmétique*, dans laquelle il donne le moyen de résoudre tous les triangles rectilignes par l'arithmétique simple et sans le secours des tables.

FOSTER (Jacques), célèbre théologien de la classe des *dissenters*, né à Exeter en 1697, se distingua par un rare talent dans la controverse, devint pasteur de la congrégation de Barbican à Londres, puis de l'Église indépendante de Pinner's-Hall, et mourut paralytique le 5 novembre 1753. On a de lui : *Essai sur les principes fondamentaux*, 1720 ; une *Défense de l'utilité, de la vérité et de l'excellence de la révélation chrétienne*, 1731, en réponse à l'ouvrage de Tindal, intitulé : *le Christianisme aussi ancien que la création* ; des *Traités* sur l'hérésie, des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* qui ont été en partie traduits en français par J. N. S. Allamand, Leyde, 1739, in-8°.

FOSTER (sir Michael), jurisconsulte, né à Marlborough en 1689, exerça la profession d'avocat dans cette ville, puis à Bristol, devint juge de la cour du Banc du roi, fut créé chevalier-baronnet, et mourut le 7 novembre 1762. On a de lui (en anglais) un *Rapport* sur les procédures de la commission instituée pour le jugement des rebelles en 1746 dans le comté de Surrey... suivi de *Discours* sur quelques parties du droit de la couronne (*Crown law*), Londres, 1763, in-fol., 1776 et 1792, in-8° : *Lettre d'avis aux Protestants non-conformistes*, 1720, etc.

FOSTER (Jean), savant philologue, né en 1731 à Windsor, chanoine de cette ville en 1772, mort aux eaux de Spa en septembre 1773, n'a publié qu'un seul ouvrage, mais qui suffit pour prouver son érudition : c'est un *Essai* (en anglais) *sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaise, latine et grecque*, etc., Cambridge, 1763, in-8°.

FOSTER (mistress Anne-Emelinde MASTERMANN), née en 1747 à Margate, s'aliéna le cœur de ses parents par une aventure galante qu'elle eut avant l'âge de 16 ans, fut mariée deux fois, abandonnée par son second mari, et forcée de se créer des ressources par quelques travaux littéraires. Elle mourut à Margate le 24 mars 1789. On

cite parmi ses productions un roman intitulé : *la Vieille fille* (the old maid).

FOSTER (Henri), navigateur anglais, né en 1797 à Woodplumpton dans le comté de Lancastre, entra de bonne heure dans la marine royale, accompagna le capitaine Parry dans ses expéditions aux mers arctiques, et fut envoyé par la Société royale pour éclaircir quelques points de la physique du globe, restés obscurs dans les parages des mers antarctiques. Foster reçut le commandement de la corvette *le Chanticler*, partit le 27 avril 1828, navigua pendant près de trois ans, et se trouvait à Panama le 5 février 1831, lorsque descendant la rivière de Chagres dans une pirogue, il posa son pied à faux sur la toile d'un tendelet, tomba à l'eau et disparut. On ne retrouva son corps que trois jours après. *Le Chanticler* retourna en Angleterre, et M. Webster, chirurgien de la corvette, publia en anglais d'après son journal particulier : *Relation d'un voyage à l'océan Atlantique méridional en* 1828,29,30,31, Londres, 1834, 2 vol. in-8°.

FOTHERBY, navigateur anglais, envoyé en 1614 avec Baffin pour faire des découvertes dans le Nord, s'avança au delà du 80° de latitude boréale, et ne put à cause des glaces pousser plus loin sa navigation. Des voyageurs plus récents ont acquis la certitude qu'il était impossible d'avancer davantage.

FOTHERGILL (Jean), célèbre médecin anglais, né à Carr-End dans le Yorkshire, le 8 mars 1712, exerçait déjà depuis 6 années lorsqu'une angine gangréneuse, qui devint épidémique en 1746, lui fournit l'occasion de se placer au rang des plus habiles praticiens. Par une méthode opposée à celle de ses confrères, il guérit presque tous les malades confiés à ses soins. La Société royale de Londres, et celle des antiquaires de médecine l'admirent au nombre de leurs membres. Il consacra une partie de ses revenus à créer à Upton en Essex un magnifique jardin botanique dans lequel il acclimata une foule de plantes étrangères nécessaires à la médecine et aux arts. Chaque année il distribuait un grand nombre de ces plantes dans les trois royaumes et dans les colonies, et se signalait par une foule d'actes de désintéressement. Il mourut le 26 décembre 1780 généralement regretté. On a de lui un grand nombre de *Mémoires* dans la collection de la Société médicale de Londres; la plupart ont pour objet la thérapeutique, la pharmacologie et l'hygiène publique. Ils ont été recueillis et publiés en anglais par Elliot, Londres, 1781, in-8°, puis par Lettsom, ib., 1783, 3 vol. in-8°, et traduits de l'anglais et du latin en allemand, Altembourg, 1785, 2 vol. in-8°.

FOTHERGILL (George), théologien anglais, né en 1705 dans le Westmoreland, mort en 1760, principal du collége de St.-Edmond à Oxford, a laissé des *Sermons* qui ont été recueillis en 2 vol. in-8°.

FO-THOU-TCHING, célèbre Samanéen, né dans la contrée que les Chinois appellent Thiantchou (l'Hindoustan), s'établit à Lo-yang (Ho-Nau) l'an 310, et contribua puissamment par ses connaissances dans les sciences occultes, son talent à expliquer les présages et à opérer des prestiges, à l'établissement de la religion de Bouddha, dont la secte a civilisé les Tatars. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

FOUBERT (Jean), bénédictin, né à St.-Benoît-sur-Loire en 1540, mort le 18 avril 1619, a écrit : *Histoire des Lombards*, traduite de Paul Diacre, précédée d'une préface et de la vie de cet auteur, Paris, 1603.

FOUCAULD (Jean), chambellan du roi Charles VII, l'un des vaillants et fidèles capitaines de ce prince, fut fait prisonnier par le célèbre Talbot au siége de Laval en 1425, se racheta de ses propres deniers, défendit en 1430 la ville de Lagny contre les efforts de l'armée anglaise, et conserva au roi ce poste important. Il avait assisté en 1429 au sacre de Charles VII, et il mourut en 1466, dans un âge assez avancé.

FOUCAULD (Jean), seigneur de Lardimalie, baron d'Auberoche, né en 1542 dans le Périgord, servit de tous ses moyens la cause du roi de Navarre, depuis Henri IV, et son suzerain comme comte de Périgord. Ces services sont attestés dans un grand nombre de lettres du prince, religieusement conservées dans la famille de Foucauld. Monté sur le trône, Henri IV nomma Jean Foucauld son chambellan, puis gouverneur du comté de Périgord et vicomte de Limoges. Ce brave gentilhomme fut tué d'un coup de canon, à un assaut, dans la guerre que le roi eut à soutenir contre les Espagnols.

FOUCAULD (Louis), comte de Dognon, maréchal de France, né en 1616 dans la Marche, fut d'abord page du cardinal de Richelieu, s'attacha ensuite au duc de Fronsac, servit avec distinction dans la marine, où il devint vice-amiral, se trouva au combat naval devant Cadix en 1640, et au siége d'Orbitello en 1646. Gouverneur de l'Aunis et du Brouage, après la mort du duc de Fronsac et pendant les troubles de la Fronde, le comte de Dognon se démit de ces places pour recevoir le bâton de maréchal, qui lui fut donné par le roi en 1653. Il mourut à Paris en 1659.

FOUCAULD (Louis, marquis de), seigneur de Lardimalie, né en 1755, entra de bonne heure au service, et commandait une compagnie de cavalerie lorsqu'il fut député par la noblesse de Périgord aux états généraux de 1789. Il s'y fit remarquer par son opposition violente à la révolution. Après la dissolution de l'assemblée constituante, il rejoignit les princes, frères du roi; fit la campagne de 1792 en qualité de commandant des gentilshommes du Périgord, et les autres campagnes de l'émigration dans le corps de Condé. Rentré en France en 1802, il mourut en 1805 dans son château de Lardimalie, écrasé par la chute d'une tour qu'il faisait réparer.

FOUCAULD (Jules, marquis de), cousin germain du précédent, né en 1782, au château de Lubersac (Limousin), entra à l'école polytechnique en 1801, fut reçu officier au corps du génie en 1803, assista au siége de Stralsund, passa de l'armée d'Allemagne à celle d'Espagne en 1808, servit avec distinction aux siéges de Saragosse, de Mequinenza, de Lerida et de Tortose, et reçut plusieurs blessures. Devenu chef de bataillon dans son arme, il passa en Hollande en 1811, et eut la mission de défendre et de fortifier le Helder; il se trouvait encore à ce poste en 1814, et fit reconnaître l'autorité du roi aux troupes de la garnison. S. M. le nomma secrétaire de la commission des anciens officiers, et le département de la Corrèze le choisit pour l'un de ses députés à la chambre de 1815. Il obtint en 1816 le commandement

de l'un des quatre régiments du génie, et mourut à Metz en 1821.

FOUCAULD (François), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite moins d'être cité dans ce dictionnaire pour quelques traités mystiques qui restent de lui que pour les services importants qu'il rendit comme citoyen et comme ecclésiastique aux habitants de sa ville natale lors de la peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il a composé un livre de prières intitulé : *le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Élie pour conforter le moribond*, Orléans, 1631, réimprimé plus tard sous ce titre : *Prières chrétiennes pour servir de préparation à la mort*. Il ne faut pas le confondre avec FOUCAULD (Nicolas), de la même même famille et du même diocèse, mort en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, imprimés en 1696, et qui ont eu deux éditions. Il fonda aussi à Orléans l'établissement du *Bon Pasteur* ou des *Filles pénitentes* à l'instar de celui de Paris.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), conseiller d'État, né à Paris le 8 janvier 1643, était fils de Foucault, secrétaire du conseil d'État, et honoré de toute la confiance du ministre Colbert. Il obtint très-jeune encore la place de procureur général des requêtes de l'hôtel, passa ensuite au grand conseil comme avocat général, puis fut successivement intendant des généralités de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Ces quatre villes lui doivent plusieurs établissements d'utilité publique. Louis XIV récompensa les services de cet administrateur en l'appelant au conseil d'État et en le nommant chef du conseil de Madame. Il mourut le 17 février 1721. Il s'était livré particulièrement à l'étude des antiquités. Le tome Ier des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, dont il était honoraire, renferme le résultat de ses observations sur des fouilles qu'il avait fait faire dans un village près de Caen. Il avait écrit l'*Histoire de l'abbé de Saint-Martin*, mais cet ouvrage n'a jamais vu le jour.

FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, né à Nantes le 29 mai 1763, fils d'un capitaine de la marine marchande, fut dès l'âge de 9 ans confié aux pères de l'Oratoire qui avaient un collége à Nantes. Destiné d'abord à la marine, Fouché fut trouvé d'une complexion trop délicate, et on le voua à l'instruction publique. Il professa la philosophie et les mathématiques à Juilly, à Arras, à l'école militaire de Vendôme, et fut à 25 ans nommé préfet des études à Nantes. Lors de la révolution, il se jeta dans la carrière politique, se maria, se fit avocat et fut l'un des fondateurs de la société populaire de Nantes. Élu député de la Loire-Inférieure à la Convention en 1792, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. En 1793, il fut envoyé dans le département de la Nièvre, où il s'appliqua avec une ardeur sans égale à faire exécuter les décrets par lesquels la Convention venait d'abolir tous les cultes religieux : quatre jours lui suffirent pour remplir cet objet, mais il outre-passa de beaucoup la mesure des devoirs qui lui étaient imposés par sa mission. Après avoir dépouillé et ensanglanté le département de la Nièvre, Fouché fut jugé digne d'aller à Lyon, pour seconder Collot-d'Herbois dans les sanglants travaux accomplis par ce dernier dans cette malheureuse ville. Il s'y rendit, après avoir accepté cette dernière mission avec une sorte de modeste regret. Son premier soin fut de se concerter avec Collot-d'Herbois pour venger la mort de Challier, en faisant trancher les têtes de tous les membres de la municipalité qui avaient instruit la procédure de ce dernier. Revenu à Paris, en 1794, il reçut la récompense de ses travaux patriotiques de Lyon. Les jacobins, dans une séance solennelle, lui décernèrent les honneurs de la présidence de leur société. Cette popularité naissante porta ombrage à Robespierre, qui en arrêta les progrès en dénonçant les infâmes voleries de Fouché, et celui-ci se vit exclu de la société qui venait de l'accueillir d'une manière si glorieuse. Fouché fut dès ce moment l'irréconciliable ennemi de Robespierre. Après la chute de ce dernier, Fouché se sépara du parti de Tallien et se rallia à la faction qui voulait renverser les thermidoriens. Ses manœuvres furent découvertes; et décrété d'accusation sur la proposition de Boissy d'Anglas, malgré l'audace avec laquelle il se défendit, il fut chassé de la Convention le 25 prairial an III (11 juin 1795) ; mais il y rentra dès le 26 octobre suivant, à la faveur de l'amnistie qui fut une suite de la constitution de l'an III. Après cette sorte de réhabilitation politique, il garda le silence, et se tint à l'écart pendant deux ans. Barras le fit alors nommer ambassadeur à Milan, puis en Hollande, où il resta jusqu'au moment où le Directoire de seconde formation l'appela au ministère de la police. Le premier acte de l'autorité de Fouché frappa les débris de la faction jacobine, et par conséquent ses anciens amis. Il fit fermer la salle du Manége, se montra subitement l'ennemi de toutes les libertés, et on le vit d'un seul coup supprimer 11 journaux dans Paris. Aussi lorsque, bien peu de temps après, Bonaparte fut arrivé d'Égypte, et eut accompli le 18 brumaire, il trouva Fouché tout prêt. Ce dernier connaissait les projets et les secrets de tous les partis; les passions dominantes, le caractère et la portée de tous les hommes, il livra tout au vainqueur du 18 brumaire; mais il garda pour le besoin une partie de ses puissantes ressources. Devenu très-grand seigneur dans le nouvel ordre de choses, il avait adopté des habitudes conformes à sa nouvelle situation et au vœu du maître. Il réunissait, dans ses brillantes soirées, tout ce qui avait survécu de la classe titrée d'autrefois. Il sut profiter habilement des immenses ressources que lui fournissait son ministère pour se faire des amis dans les deux camps. Placé entre l'ancien parti de la révolution et le parti contre-révolutionnaire, les contenant l'un par l'autre, se servant de tous deux, inventant de fausses conspirations, et déjouant les complots réels, tel que celui qui conduisit à l'échafaud Aréna, Ceracchi, Demerville et Topino-Lebrun, il finit par établir son ascendant sur Napoléon lui-même, qu'il gouverna en entretenant ses défiances et ses craintes contre l'un et l'autre parti. Son habileté parut cependant en défaut une fois, et ce fut dans l'affaire de la machine infernale. Lucien et Joseph Bonaparte, qui détestaient Fouché, parvinrent à obtenir son renvoi et à faire réunir le ministère de la police à celui de la justice, alors occupé, sous le titre de grand juge, par M. Régnier. Ceci eut lieu après la paix d'Amiens en 1802. Fouché fut nommé sénateur et titulaire de la sénatorerie d'Aix

en Provence, et se retira dans sa terre de Pont-Carré; mais la courte trêve que les ligues continentales avaient accordée à Napoléon, par la paix d'Amiens, expira bientôt, et l'on vit aussitôt recommencer les complots. La vigilance d'une police active, forte et savante, devenait indispensable pour les prévenir. Fouché fut rappelé: son interrègne n'avait été que de 21 mois. Il s'appliqua à combiner de ténébreuses intrigues dont il faisait sortir des fantômes effrayants. Ce système, bien plus encore que l'exagération de l'esprit militaire, donna au gouvernement impérial les dehors d'un pouvoir oppresseur et inique. En 1809, après la bataille d'Esling, où l'empereur n'obtint un succès douteux que par un sacrifice d'hommes, les Anglais opérèrent un débarquement à Walcheren. Toute la Belgique était menacée de tomber au pouvoir de l'ennemi, qui pouvait s'avancer jusqu'aux anciennes frontières de France presque sans résistance: Fouché, qui réunissait alors le portefeuille de l'intérieur à celui de la police, appela à la défense de l'empire, et organisa, avec une rapidité qui tient du prodige, tout le premier ban de la garde nationale, mit Bernadotte à sa tête, et les Anglais furent forcés de se rembarquer. La facilité avec laquelle Fouché avait, pour ainsi dire, fait sortir du sol de la France une armée tout entière, l'audace qui lui avait fait confier à Bernadotte le commandement de cette forte armée, quoique ce général fût en disgrâce depuis la bataille de Wagram, tous ces divers motifs portèrent au comble l'irritation de l'empereur. Fouché fut une seconde fois renvoyé. Le duc de Rovigo remplaça Fouché. Celui-ci se retira à son château de Pont-Carré. Il y arrivait à peine que le prince de Neufchâtel et le conseiller d'État Réal y furent envoyés pour demander à l'ex-ministre les lettres autographes de l'empereur, avec d'autres papiers qu'on n'avait pas trouvés au ministère. Un homme aussi prévoyant que Fouché devait attacher un grand prix à ce dépôt. Sa résistance fut opiniâtre et victorieuse. On avait traité avec lui de puissance à puissance, par des ambassadeurs; les ambassadeurs n'obtinrent rien. Ils revinrent de Pont-Carré les mains vides, annoncer à l'empereur un refus que plus d'un roi n'aurait pas osé se permettre. Fouché, en recevant l'ordre de quitter le portefeuille, avait aussi reçu le titre de gouverneur de Rome. Instruit que le refus de rendre ses lettres avait mis Napoléon dans la plus violente colère, et craignant tout des effets de son emportement, il se hâta de partir, et se rendit à Florence où la princesse Élisa l'accueillit avec empressement. Là, il hésita un moment entre le désir de chercher un asile plus sûr en Angleterre, et la crainte d'une expatriation irrévocable. Pour éviter cette extrémité pénible, et peut-être sur les instances de la princesse, il consentit à se dessaisir des papiers qu'il avait jusque-là refusés. Alors il put sans crainte rentrer en France, et il alla habiter Aix, chef-lieu de sa sénatorerie. Arrivé à Aix dans le courant de 1811, il y resta jusqu'à la fin de 1812; après la désastreuse expédition de Russie, il fut rappelé, et se rendit à Dresde où se trouvait l'empereur. Napoléon le mit hors de portée d'agir dans l'intérieur, en lui confiant le gouvernement des provinces illyriennes. Fouché, rendu à Trieste à la fin de 1813, fut obligé de céder la place aux Autrichiens, immédiatement après la bataille de Leipzig. Il allait rentrer en France, lorsqu'il fut prévenu par une lettre de l'empereur qui lui ordonnait de se rendre à Naples auprès de Murat. Ainsi plus la fortune de Napoléon devenait douteuse et chancelante, plus il s'efforçait de tenir à distance ce grand fabricateur de conspirations et de complots. A Naples encore il ne cessa pas de trahir l'empereur, et il perdit Murat lui-même, en lui persuadant de se déclarer pour la coalition contre celui à qui il devait sa couronne. Fouché était revenu en France et séjournait à Avignon lorsqu'il apprit les événements du 31 mars 1814. Il ne put donc, à son grand regret, faire partie du gouvernement provisoire. L'abdication était prononcée au moment où il arriva dans la capitale. Dès lors il chercha à se rapprocher des Bourbons. Ses offres de service furent rejetées. Il se retira dans son château de Ferrières, et se mit à refaire la police pour son compte, à maintenir, au moyen de ses nombreux partisans, son influence et son crédit. Lorsque les Bourbons virent l'échappé de l'île d'Elbe presque aux portes de Paris, ils eurent recours à Fouché. Une entrevue eut lieu entre un personnage auguste et lui chez Mme la princesse de Vaudemont; mais il déclara qu'on l'avait appelé trop tard et qu'il fallait laisser courir le torrent. Enfin il termina l'entretien par ces mots équivoques: « Sauvez le roi, je sauverai la monarchie. » Il ne disait pas au profit de qui. Aussi, très-peu content de cette jésuitique assurance, le gouvernement du roi voulut le faire arrêter pour l'emmener en otage à Lille. Fouché s'attendait à cette précaution, et au moment où les agents de la police royale vinrent pour l'arrêter, il se sauva par une porte secrète dans la maison de Mme Hortense Beauharnais, voisine de la sienne. Napoléon, en arrivant à Paris, se hâta de lui rendre le portefeuille de la police. Après avoir fait la guerre aux Bourbons de tout son pouvoir pendant les cent jours, après Waterloo, il osa donner au monarque vaincu le conseil d'abdiquer sur-le-champ, et se hâta d'envoyer des émissaires à Gand, pour protester de sa fidélité; et lorsque les Bourbons furent rentrés, il désavoua toutes les proclamations, tous les pamphlets qu'il avait fait répandre pour convaincre la nation de leur *incapacité* et de leur *indignité*. Louis XVIII prit Fouché pour ministre. Les résultats de cette faute ne tardèrent pas à se révéler dans les manifestations énergiques de l'opinion royaliste: Fouché chercha un point d'appui dans l'opinion contraire, et rassembla les ingrédients de quelque nouvelle fermentation politique. Il ne réussit pas. Il prévint sa disgrâce en donnant sa démission, et fut nommé ambassadeur à Dresde. Il ne résida pas plus de trois mois dans cette capitale. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, qui proscrivait tous les régicides, il se retira à Prague, ensuite à Lintz, et finalement à Trieste, où il est mort le 25 décembre 1820, âgé de 66 ans, à la suite d'une maladie de poitrine qui ne dura que quelques jours. Fouché ayant perdu sa première femme depuis deux ans, avait épousé en 1815, malgré son âge, une jeune et belle personne, Mlle de Castellane, dont il avait connu la famille à Aix. La nomenclature des écrits attribués à Fouché et de tous les pamphlets qui ont été publiés sur son compte, se trouve dans l'*Annuaire de Mahul* (année 1821). Les mémoires publiés sous son nom par Alph. de Beauchamp sont apocryphes et ont donné lieu à deux procès, l'un

entre les héritiers du duc d'Otrante et le libraire Lerouge, l'autre entre Alphonse de Beauchamp et ce libraire. Fouché, n'étant encore qu'oratorien, avait publié quelques écrits sur l'éducation publique et sur d'autres matières; mais la trace s'en est perdue. Lui-même, étant ministre de la police, n'a rien négligé pour retirer de la circulation ses écrits révolutionnaires, et les pamphlets dans lesquels on dénonçait les crimes de son proconsulat.

FOUCHER (Paul), membre de l'Académie des inscriptions, né à Tours le 4 avril 1704, mort à Paris le 4 mai 1778, a publié dans le recueil de l'Académie 12 mémoires sur *la Religion des Perses,* traduits en allemand par J. F. Kleuker, Riga, 1781-83, 2 vol. in 4°, et 9 mémoires contenant de savantes recherches sur *l'Origine et la nature de l'hellénisme ou religion des Grecs.* On a encore de lui : *Géométrie métaphysique, ou Essai d'analyse sur les éléments de l'étendue bornée,* 1758, in-8°, et il a laissé plusieurs manuscrits.

FOUCHER D'OBSONVILLE, né en 1734, entra au service en 1752, fit deux fois le voyage de France aux Indes par terre, fut chargé de missions importantes auprès des princes indiens, et mourut le 14 janvier 1802. On a de lui entre autres ouvrages : *Supplément au voyage de Sonnerat,* Amsterdam (Paris), 1785, in-8°; *Lettre d'un voyageur au baron de L*** sur la guerre des Turcs,* Paris, 1788, in-8°; *Bagavadam, ou Doctrine des Indiens sur l'Être suprême, les dieux, les géants et les hommes,* ibid., 1788, in-8°, traduit sur une version tamoule par Méridas Poulé, interprète de l'ancienne compagnie des Indes; *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers,* ibid., 1783, in-8°, ouvrage curieux extrait des voyages de l'auteur.

FOUCHER (Simon), né à Dijon en 1644, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine honoraire de la sainte Chapelle de cette ville. Étant venu se fixer à Paris, il prit le degré de bachelier de Sorbonne; se lia avec un grand nombre de savants, entre autres, Ménage, Rohault, Baillet, et fut même en correspondance avec Leibnitz. Il mourut le 27 avril 1696, des suites de son application à l'étude. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle façon d'hygromètres,* Paris, 1672, in-12; *Dissertation sur la recherche de la vérité où sur la philosophie des académiciens,* ibid. (1673), in-12; *Critique de la recherche de la vérité,* ibid., 1675, in-12; *De la sagesse des anciens,* ibid., 1682 et 1683, in-12; *Traité des hygromètres,* 1686, in-12; *Dialogue entre Empiriastre et Philalèle,* etc. Foucher cultivait aussi la poésie. On a de lui un *poëme,* en stances élégiaques, sur la mort d'Anne d'Autriche, Paris, 1666, in-4°; et il a laissé manuscrite une tragédie de l'*Empereur Léonce.*

FOUCHER DU CHER (Jean), notaire à Aubigny dans le Berry, adopta les principes de la révolution, fut nommé en 1792 député du Cher à l'assemblée législative, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple; fut nommé commissaire du Directoire dans son département, fut exilé en 1816 par suite de la loi contre les régicides, se réfugia en Suisse d'où il ne tarda pas à revenir dans sa patrie, et mourut à Aubigny le 23 novembre 1819.

FOUCHIER (Bertrand), peintre hollandais, né le 10 février 1609, passa quelques années à l'école de Vandyck, fit le voyage de Rome, revint à Berg-op-Zoom, sa ville natale, et y mourut en 1674. Il imita la manière de Brauwer, et fit un grand nombre de portraits à l'huile et sur verre.

FOUCHY (Jean-Paul GRAND-JEAN de), né à Paris en 1707, auditeur à la cour des comptes, fut admis en 1731 à l'Académie des sciences, dans la classe d'astronomie, remplaça, en 1743, Mairan comme secrétaire perpétuel, prit sa retraite en 1773, et mourut à Paris le 15 avril 1788. Il a fourni plusieurs mémoires dans lesquels il rend compte de ses observations sur les phénomènes célestes, et a donné des méthodes pour la simplification des procédés en usage pour calculer la révolution des astres, et des instruments dont l'acquisition ou le transport mettent quelquefois un obstacle aux observations. Il a publié un vol. des *Éloges des académiciens,* 1761, in-12.

FOUGERET (Anne-Françoise d'OUTREMONT, Mme de), épouse d'un receveur général, touchée d'une tendre compassion pour le sort des enfants trouvés que la mortalité frappait à l'hospice, conçut d'abord l'idée de confier ces enfants, à défaut de nourrices, à des femmes qui les élèveraient au lait de vache. Cette mesure n'ayant pas eu le résultat désiré, Mme de Fougeret conçut le projet d'empêcher, par des secours donnés à propos, le dépôt aux Enfants-Trouvés des enfants légitimes des pauvres; elle s'adressa à la duchesse de Cossé, supérieure des Enfants-Trouvés, lui soumit ses plans; et bientôt fut créée l'institution de la Charité maternelle, qui, composée de tout ce que Paris renfermait de dames opulentes et considérées, classa les pauvres, et organisa les aumônes. La révolution détruisit cette institution. Mme de Fougeret vit périr son mari sur l'échafaud, perdit sa fortune et mourut le 13 novembre 1813, après avoir vu renaître l'institution qu'elle avait fondée, et que Napoléon avait prise sous sa protection.

FOUGERET DE MONBRON. *Voyez* **MONBRON.**

FOUGEROLLES (François de), médecin, né dans le Bourbonnais vers 1560, fit ses études à l'université de Montpellier, et y fut reçu docteur. Il voyagea ensuite en Allemagne et en Italie, et de retour en France, il s'établit à Lyon, et y commença l'exercice de son art avec beaucoup de succès. Il mourut à Grenoble. On a de lui : le *Théâtre de la nature,* traduit du latin de Jean Bodin, Lyon, 1597, in-8°; *les Vies des philosophes de l'antiquité,* traduit du grec de Diogène Laerce, ibid., 1602, in-8°; *De Senum affectibus præcavendis nonnullisque curandis enarratio,* ibid., 1619, in 4°; *Methodus in septem aphorismorum libros ab Hippocrate observata, omnibus tamen retrò sæculis inaudita,* Paris, 1712, in-4°.

FOUGEROUX DE BONDAROY (Auguste-Denis), membre de l'Académie des sciences, né à Paris le 10 octobre 1732, se livra à l'étude de l'agriculture et des sciences naturelles sous le célèbre Duhamel, son oncle, et, comme lui, dirigea ses travaux vers des objets d'utilité publique. Il mourut le 28 décembre 1798, laissant un assez grand nombre d'ouvrages et de *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des sciences, ou publiés séparément de 1752 à 1773. Nous citerons, entre autres : *Mémoire sur la formation des os,* 1760, in-8°; *Recherches sur les ruines d'Herculanum,* etc., avec un *Traité sur la fabrication des*

Mosaïques, 1769, in-8°; *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec Tillet, 1773, in-4°, etc.

FOU-HI, fondateur de l'empire chinois, 2953 ans avant l'ère chrétienne, doit être regardé comme le premier auteur de la civilisation de ce pays; il assigna des vêtements particuliers à chaque sexe, établit la loi du mariage et les conditions auxquelles on devait le contracter, purgea le pays des animaux malfaisants qui l'infestaient, enseigna à son peuple l'usage du fer, la manière de gouverner les animaux domestiques, d'élever des troupeaux, brûla une vaste étendue de broussailles et livra le terrain à la culture, étendit ses États vers les contrées de l'Est, et y bâtit la ville de Tchin-tou, dans laquelle il fixa sa résidence. Il institua des sacrifices en l'honneur de la divinité, inventa la musique et deux espèces de lyres ou instruments à cordes, le *kin* et le *ché*, dont l'usage s'est conservé en Chine, perfectionna l'écriture alors en usage, inventa les 8 *koua*, dont les éléments se réduisent à 2 lignes horizontales, l'une entière, l'autre brisée, lesquelles forment 8 trigrammes, qui, combinés par 6, donnent 64 combinaisons différentes; enfin il donna à son peuple un calendrier pour lui apprendre à régler ses travaux. On dit qu'il mourut après un règne de 115 ans. On montre encore au midi de la ville de Tchin-tou le lieu où il fut enterré.

FOUILLOUX (JACQUES DU), gentilhomme du bas Poitou, est auteur d'un livre intitulé *la Vénerie, contenant plusieurs recettes et remèdes pour guérir les chiens de diverses maladies*, Poitiers, 1560, in-fol.; 1561, in-4°, réimprimé plusieurs fois dans divers formats. Ses observations sur les habitudes des animaux et sur la manière de les chasser ont été confirmées par Buffon et Daubenton. Fouilloux a joint à ce traité un petit poëme intitulé: *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux*.

FOULCHER ou **FOUCHER**, de Chartres, en latin *Fulcherius Carnotensis*, né vers 1059, suivit le comte de Blois à la terre sainte, et devint chapelain de Baudouin, premier roi de Jérusalem. On a de lui une chronique fort intéressante des événements de la guerre des croisés, depuis 1195 jusqu'à 1227; elle a été insérée dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et dans les *Francorum historiæ scriptores coætanei*, et traduite en français dans le tome XXIV de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. Guizot.

FOULCOIE, en latin *Fulcoius*, né à Beauvais vers l'an 1020, entra dans l'état ecclésiastique, mais se contenta d'être ordonné sous-diacre afin de conserver la liberté nécessaire pour se livrer à son goût pour la poésie. Sa réputation s'étendit dans toute la France et même en Italie. Il mourut à Meaux vers 1083. Ses poésies consistent en pièces diverses, légendes mises en vers, *Vies* des saints du diocèse de Meaux, un long poëme ou dialogue sur l'*Ancien et le Nouveau Testament*, etc. D. Mabillon, D. Toussaint Duplessis et l'abbé Lebeuf en ont publié quelques fragments.

FOULERESSE (DE LA), gentilhomme français, passa en Danemark vers la fin du 17e siècle, sous le règne de Christian V. Il fut d'abord secrétaire de ce prince, et ensuite secrétaire de la légation danoise à Londres. Il séjourna ensuite à Hambourg et à la Haye. On a de lui: *Défense du Danemark*, Cologne, 1696, in-12; cet ouvrage avait paru à Londres en anglais, l'année 1694, sous le titre *Denmark vindicated*; il est dirigé contre Molesworth, qui avait publié en anglais une relation peu avantageuse sur l'état du Danemark; *l'État présent des différends entre le roi de Danemark et le duc de Holstein*, Amsterdam, 1697, in-12; *Lettre sur ce qui s'est passé dans l'affaire de l'empoisonnement arrivé à la cour de Danemark*, Cologne, 1699, in-12.

FOULIS (JACQUES), en latin *Follisius*, né à Édimbourg, a laissé des poésies latines intitulées: *Jac. Follisii, Edinburgensis, calamitosæ pestis elegans Descriptio; Ad Divam Margaretam reginam, sapphicum carmen; De Mercatorum felicitate Asclepiadeum, item et alia quædam carmina*, Paris, chez Gilles Gourmont, sans date (de 1515 à 1520), in-4°.

FOULIS (HENRI), en latin *de Foliis*, théologien anglican, associé du collége de Lincoln à l'université d'Oxford, mort âgé de 33 ans le 24 décembre 1669, a publié en latin quelques ouvrages de controverse peu modérés, et depuis longtemps oubliés.

FOULIS (ROBERT et ANDRÉ), savants et célèbres imprimeurs de Glascow, ont donné, vers le milieu du 18e siècle, des éditions de divers auteurs classiques, qui, pour la netteté et la correction, ne sont pas moins estimées que celles de Barbou et de Bodoni. Robert, comme le fameux mécanicien Arkwright, avait commencé par être barbier. Après divers essais, il entreprit de se distinguer dans la typographie, et ne tarda pas à s'y faire connaître avantageusement, en 1743, par son Démétrius de Phalères, in-8°. Il publia, l'année d'après, son fameux Horace, in-12, qui passe pour être sans faute. Il en avait fait afficher les épreuves dans le collége de Glascow, en promettant une récompense déterminée pour chaque faute qu'on pourrait y découvrir. C'est alors qu'il s'associa son frère André; et, pendant 30 ans, ils continuèrent d'imprimer cette suite d'auteurs classiques, et dans laquelle nous indiquerons seulement Homère grec, 1756-58, 4 vol. in-fol.; Thucydide, grec-latin, 1759, 8 vol. in-8°; Hérodote, grec-latin, 1761, 9 vol. in-8°; Xénophon, grec-latin, 1762-67, 12 vol. in-8°; Cicéron, 1749, 20 vol. in-12; et le beau Nouveau Testament grec de 1750, in-8°. Ayant voulu fonder en Écosse une espèce d'académie de peinture et de sculpture, ils envoyèrent à grands frais des élèves en Italie, et firent venir de ce pays une quantité de copies et de dessins originaux. N'étant pas secondés, ils ne purent suffire à la dépense qu'exigeait une telle entreprise. André mourut en 1774, et Robert se vit forcé de porter à Londres sa collection, dont le catalogue seul formait trois volumes. Elle fut vendue aux enchères, en 1774. Il retourna en Écosse, où il mourut en 1776. — Un FOULIS, descendant de l'un des deux frères, a continué d'imprimer à Glascow, avec distinction, jusqu'en 1806: son Virgile de 1778, 2 vol. in-fol., et surtout l'Æschyle de 1795, in-fol., sont très-beaux.

FOULLON (ABEL), mécanicien et poëte, né en 1513, à Loué, dans le Maine, obtint une charge de valet de chambre du roi Henri II, et fut ensuite nommé directeur de la Monnaie de Paris. Ayant embrassé la religion réformée, il se retira à Orléans, où les calvinistes l'employèrent à frapper de la monnaie au coin du roi. Il

mourut en cette ville, en 1563. On a de lui : *les Satyres de Perse, translatées de latin en rime françoise,* Paris, 1544, in-4° ; *l'Usage de l'holomètre, pour savoir mesurer toutes choses qui sont sous l'étendue de l'œil, tant en longueur et largeur qu'en hauteur et profondeur,* Paris, Beguin, 1555.

FOULLON (Louis), né à Cambrai, vers la fin du 16e siècle, fut attaché de bonne heure à la personne de Van der Burch, archevêque de cette ville, et remplit successivement près de lui les fonctions d'aumônier et de secrétaire. Le prélat, en reconnaissance de ses services, le nomma à l'un des canonicats de son Église. Foullon a publié la vie de son bienfaiteur, en latin, sous ce titre : *Epitome vitæ et virtutum illustr. et reverend. dom. Fr. Van der Burch, arch. et ducis Cameracensis,* Lille, 1647, in-4°. Elle a été traduite en français, Mons, 1712, in-4°.

FOULLON (Jean-Erard), né à Liége en 1608, mort en 1668, entra dans la compagnie de Jésus, et se consacra au ministère de la prédication. Il fut successivement recteur du collége de Huy et de celui de Tournai, et périt dans cette dernière ville, victime de son zèle à soigner les pestiférés. On a de lui, outre quelques productions ascétiques : une *Histoire abrégée de Liége*, en latin, 1655, in-24 ; cet opuscule préludait à un ouvrage plus étendu, mais qui n'a paru que posthume, sous le titre de *Historia Leodiensis*, par ordre d'évêques et de princes, depuis l'origine de la nation, jusqu'au temps de Ferdinand de Bavière, 3 vol. in-fol., Liége, 1735, 1737 ; le 3e volume est du baron de Crassier, et de Louvre, échevin de Liége, et conseiller privé du prince-évêque, éditeurs des deux premiers ; *Vindiciæ ecclesiæ Tungrensis,* sous le nom de Nicolas Fisen, Liége, 1654, in-16 ; un *Commentaire historique et moral* (en latin), *sur le premier livre des Macchabées,* 2 vol. in-fol., Liége, 1659 et 1665.

FOULLON (Érasme), frère du précédent, né à Liége en 1606, membre du conseil privé de l'évêque Maximilien-Henri de Bavière en 1651, chambellan et conseiller de la cour féodale, premier bourgmestre de Liége en 1654, fut employé dans diverses négociations, conclut plusieurs traités, entre autres celui de Spa, et mourut à Liége le 3 février 1687. Il a publié *Explanatio uberior... excelsioris et supremi juris in ducatum et arcem Bullioniensem,* Liége, 1681.

FOULLON (Joseph-François), né à Saumur en 1715, fut appelé à Paris par d'Argenson, alors ministre de la guerre. Commissaire des guerres pendant la guerre de 1745 ; nommé ordonnateur en chef après le siége de Berg-op-Zoom, dont il dirigea les approvisionnements ; employé en cette qualité sur les frontières de Flandre jusqu'à la guerre de 7 ans, il fut à cette époque nommé intendant général des armées commandées par les maréchaux de Soubise et de Broglie. Créé intendant de la guerre sous le ministère du maréchal de Belle-Isle, et nommé maître des requêtes, il réunit bientôt à ces deux fonctions celles d'intendant de la marine, et le roi l'honora d'une des charges de grand officier de Saint-Louis. Intendant des finances en 1771, avec rang de conseiller d'État ; bientôt titulaire d'une des 32 charges, il fut exilé, en 1786, pour avoir désapprouvé les plans financiers et administratifs de Calonne. Nommé contrôleur général le 12 juillet 1789, à la retraite de Necker, il n'eut pas le temps d'entrer en fonctions. Le 14 juillet il quitta Paris, et alla se cacher à quelques lieues de la capitale ; mais il ne pouvait y vivre longtemps ignoré : dès son entrée dans la carrière administrative, il s'était fait de nombreux ennemis par la dureté de ses manières, et l'on tremblait de voir se réaliser la proposition qu'il avait faite au roi de rétablir les finances par une banqueroute ; enfin ce qui mit le comble à la haine dont il était l'objet fut un propos odieux qu'on lui attribua : Si cette canaille n'a pas de pain, elle mangera du foin. Enlevé de sa retraite, il fut conduit à Paris, et massacré le 22 juillet, au moment où il sortait de l'hôtel de ville pour aller en prison. Berthier, son gendre, subit le même sort quelques moments après.

FOULON (Guillaume le), en latin *Fullonius*, né en 1493, fut recteur du gymnase à la Haye. Son zèle pour la réforme lui ayant attiré des persécutions, il se retira d'abord en Prusse, fut nommé recteur du collége d'Elbing et conseiller d'Albert, margrave de Brandebourg. De nouvelles querelles théologiques l'ayant chassé de cette retraite, il trouva un asile à Embden près de la comtesse d'Oost-Frise, qui le chargea de l'éducation de son fils ; enfin il s'établit à Norden, et mourut bourgmestre de cette ville le 29 novembre 1568. On a de lui un opuscule intitulé : *Miroir de consolation pour les malades et les affligés ; Dialogue entre Théophile, Tobie et Lazare*, imprimé en 1557 ; une comédie latine sur le sujet de l'enfant prodigue et sous le titre d'*Acolastus,* Dantzig, 1540 ; Paris, 1548 et 1554, avec les commentaires de Gabriel Dupréau ; une tragi-comédie intitulée : *Hypocrisis*, Bâle, 1544, et Heidelberg, 1615, in-8° ; c'est le sujet de *Tartufe ;* quelques écrits moins intéressants et une version flamande ou hollandaise du *Nouveau Testament,* avec Corneille Honius et Jean Rhodius, Amsterdam, 1523, in-8°.

FOULON (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né le 4 mars 1742 à Mareilly-sur-Saône, diocèse de Dijon, adopta les opinions de son oncle dom Clément et s'éprit même des folies des convulsions. Son premier écrit paraît être une *Vie de saint Robert, abbé de Molesme, avec un office propre ;* Troyes, 1776, in-8°. Peu après parut à Orléans un livre sous ce titre : *Prières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des juifs et le renouvellement de l'Église,* 1778, in-12. Le goût de Foulon pour la liturgie le fit choisir pour rédiger le nouveau bréviaire de la congrégation de Saint-Maur qui parut en 1787, 4 vol. Il ne fut point régulièrement adopté ; cependant il paraît qu'on commençait à s'en servir dans quelques maisons quand la révolution arriva. Foulon s'échappa du monastère avant même que les religieux en fussent expulsés. Il se retira à Montmorency, où son ami Cotte était curé constitutionnel. Là vivaient aussi deux demoiselles Marotte du Coudray. L'une épousa Foulon et l'autre Cotte. Pendant la Terreur, Foulon s'était retiré au faubourg Marceau. Il eut plusieurs enfants, et sa position fut quelque temps fort gênée. Plus tard, il obtint une place d'huissier au conseil des Cinq-Cents, puis au tribunat. En dernier lieu, il était huissier du sénat et il a conservé cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 13 juillet 1813. L'abbé Grégoire lui attribue un Traité inédit en faveur du mariage des prêtres. Foulon travailla longtemps à une *Histoire élémentaire, philosophique et politique de l'ancienne Grèce,* qui vit le jour en 1801, 2 vol. in-8°.

FOULQUES, en latin *Fulco*, archevêque de Reims à la fin du 9e siècle, exerça les premières charges à la cour de Charles le Chauve, fit revivre les études ecclésiastiques dans son diocèse, mit la ville de Reims à l'abri des ravages des Normands, et prit une grande part aux affaires politiques. Après la mort de Carloman, il sut conserver le sceptre à l'héritier légitime, Charles le Simple, et le couronna solennellement l'an 893. Il périt en 900, assassiné par ordre du comte Baudouin, après un épiscopat de 17 ans. Flodoard a conservé des extraits de quelques lettres de ce prélat.

FOULQUES Ier, surnommé *le Roux*, comte d'Anjou, fils d'Ingelger et d'Alinde, dame de Buzançois, sut gagner la confiance de Hugues le Grand, et fut maintenu par ce prince dans la possession de son apanage jusqu'à sa mort en 938.

FOULQUES II, fils du précédent, surnommé *le Bon*, favorisa le défrichement des terres, le développement de l'industrie, attira près de lui les hommes les plus savants de son temps, et mourut à Tours en 958. Il a composé des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin.

FOULQUES III, dit *Nerra* ou *le Noir*, petit-fils du précédent, prince ambitieux, fit la guerre à Conan Ier, duc de Bretagne, le défit en 992, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II, comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses États qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit traîner sur une claie à Jérusalem, en s'écriant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » Il mourut à Metz en 1040.

FOULQUES IV, dit *le Rechin*, petit-fils du précédent, né à Châteaulandon en 1043, entra avec son frère aîné, Geoffroi le Barbu, en partage de la succession de Geoffroi Martel, son oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge; ayant dépouillé son frère de la Touraine, il devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Une querelle entre lui et Raoul, archevêque de Tours, faillit lui être funeste; mais ses libéralités envers les gens d'église lui méritèrent l'indulgence des commissaires nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il mourut en 1109. Il nous reste de lui un fragment de l'*Histoire des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilége* de d'Achery, et traduit en français par l'abbé de Marolles dans ses *Histoires des anciens comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4°.

FOULQUES V, fils du précédent, fit la guerre à Louis le Gros, puis passa en Palestine, épousa Mélisente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, succéda à ce prince en 1131, repoussa les attaques des Turcs, et mourut en 1142, laissant la couronne à Baudouin III et Amauri, ses deux fils.

FOULQUES, abbé de Corbie, dit *le Grand*, à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère contre les prétentions de Foulques, évêque d'Amiens, et de Gui, successeur de Foulques, assista en 1049 au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et mourut en 1095. On a de lui un *Mémoire* sur l'histoire de son monastère, publié en partie par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de St.-Benoît*.

FOULQUES, prieur de Deuil, ordre de St.-Benoît, au commencement du 12e siècle, n'est connu que comme auteur d'une *Lettre de consolation* à Abeilard, après la violence dont il avait été l'objet.

FOULQUES DE BÉNÉVENT, notaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II au 12e siècle, est auteur d'une *Chronique de l'an 1102 à l'an 1141*, publiée à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, et insérée dans la *Collection des anciens historiens de la Sicile*, Francf., 1579.

FOULQUES, curé de Neuilly-sur-Marne au 12e siècle, célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé à prêcher une croisade en 1189, et mourut à Neuilly en 1201. Moréri cite une *Vie de Foulques*, en français, imprimée à Paris, 1620.

FOULQUES. *Voyez* **CLÉMENT IV.**

FOULQUET. *Voyez* **FOLQUET.**

FOUNG-TAO, l'un des ministres de Ming-Tsoung, maître du céleste empire, l'an de J. C. 930, continua, malgré les changements fréquents de dynasties, d'être maintenu dans ses hautes fonctions. L'empereur Kao-Tsou, sentant sa fin approcher, se fit apporter son fils au berceau, et chargea Foung-Tao de le faire reconnaître pour son successeur. Mais le ministre, prévoyant les maux qui résulteraient pour l'empire de cette longue minorité, ne crut pas devoir accomplir les dernières volontés de son maître; et, de concert avec le commandant de la garde impériale, il proclama empereur Tsi-Ouang, neveu de Kao-Tsou, qui l'avait adopté pour son fils (an 942). Foung-Tao joignait à sa longue expérience une franchise et un désintéressement très-rares dans les cours. Consulté sur toutes les affaires importantes, il ne craignit jamais de déplaire à l'empereur en lui faisant entendre de sévères vérités. Après avoir servi dix princes de quatre dynasties, il mourut vers 960, à 73 ans. Ce fut la seconde année du règne de Ming-Tsoung, de la dynastie des Tang postérieurs, que Foung-Tao demanda l'autorisation à ce prince de faire graver, *imprimer* et vendre une édition des *Neuf King*, à l'usage des élèves de l'école impériale. Elle ne fut publiée que l'an 952, sous le règne de Taï-Tsou, de la dynastie des Tchéou postérieurs. Ainsi l'on ne mit pas moins de vingt ans à terminer l'édition des *King*, imprimée avec des planches de bois, véritable édition princeps, qui fixe l'époque de l'introduction de l'imprimerie à la Chine.

FOUNTAINE (sir André), antiquaire anglais, né vers la fin du 17e siècle, créé chevalier par le roi Guillaume, fut vice-chambellan de la reine Caroline, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, conservateur de la monnaie, et mourut en 1753. On a de lui : *Numismata anglo-saxonica et anglo-danica*, dans le *Thesaurus* du D. Hickes.

FOUQUÉ (Henri-Auguste, baron de la Motte), né à la Haye en 1698, servit d'abord en 1715 dans l'armée prussienne contre Charles XII, passa ensuite au service de Danemark en qualité de lieutenant-colonel, fut rappelé en Prusse à l'avénement de Frédéric II, et nommé général d'infanterie. Il se distingua particulièrement en 1760 à Landshut, où, entouré par des forces supérieures, il refusa de se rendre, fut couvert de blessures, fait prisonnier et transféré en Croatie. Ayant recouvré sa liberté en 1763, après la signature du traité de paix, il se retira à Brandebourg et y mourut le 2 mai 1774. Sa

correspondance avec Frédéric le Grand a été imprimée dans les œuvres du roi de Prusse.

FOUQUERET ou **FOUQUERÉ** (dom Antoine-Michel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Châteauroux en Berri, l'an 1640, professa la rhétorique et la langue grecque dans le monastère de Mauriac, haute Auvergne, fut ensuite employé dans différentes maisons de sa congrégation, y remplit les fonctions de supérieur, demanda sa retraite, et se retira en 1693 à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il mourut le 3 novembre 1709. On a de dom Fouqueret : *Synodus Bethleemitica pro reali præsentiâ, anno 1672 celebrata, græcè et latinè,* Paris, 1672, in-8°; *Celebris historia monothelitarum,* Paris, 1678, in-8°, sous le nom de *Jean-Baptiste Tagnamini.*

FOUQUET (François), vicomte de Vaux, successivement maître des requêtes et conseiller d'État ordinaire sous le règne de Louis XIII, acquit dans le maniement des affaires la réputation d'un homme habile et intègre, et mourut en 1642. — Son épouse, fille du contrôleur général Gille de Maupeou, se consacra entièrement au service des pauvres malades, après la mort de son mari, et mourut en 1681, à 91 ans. Elle a publié un *Recueil de recettes choisies, expérimentées et approuvées,* Villefranche, 1675, in-12.

FOUQUET (Nicolas), fils du précédent, surintendant des finances, célèbre par ses disgrâces, né à Paris en 1615, maître des requêtes à l'âge de 20 ans, procureur général au parlement à 35, mérita la faveur de la reine mère de Louis XIV, par son dévouement pendant les troubles qui agitèrent le royaume. Nommé surintendant en 1652, il rétablit les finances par son seul crédit, et engagea ses biens pour couvrir les besoins du trésor. Mais la pénurie était telle, que les intérêts absorbaient les revenus de l'État, et les dettes s'accroissaient dans une progression effrayante. Les courtisans, jaloux de la faveur de Fouquet, l'accusèrent de dilapidations; Colbert accrédita ces bruits, qui du reste semblaient assez fondés, puisqu'on vit le surintendant dépenser 18 millions pour construire un palais magnifique dans sa terre de Vaux. Au moment où sa disgrâce était près d'éclater, il y donna à Louis XIV une fête qui surpassa par sa magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. On y représenta pour la première fois, le 17 août 1661, les *Fâcheux* de Molière, avec un prologue composé par Pellisson, à la louange du roi. Mais rien ne pouvait apaiser le monarque irrité; et sans les prières de la reine mère, il aurait fait arrêter le surintendant le jour même de la fête. Ce qui avait achevé, dit-on, d'allumer la colère de Louis XIV, c'est qu'il apprit que Fouquet avait eu des vues sur Mlle de la Vallière, pour qui il commençait à sentir une vraie passion. Le roi dissimula son ressentiment, et affecta de parler à Fouquet avec plus de confiance que jamais. Fouquet crut avoir triomphé de ses ennemis, et se flatta même d'obtenir la place de premier ministre, vacante par la mort de Mazarin. Sa qualité de procureur général le rendant justiciable des seules chambres assemblées, on l'engagea à se défaire de cette charge sous le prétexte que, tant qu'il la conserverait, le roi ne pourrait pas lui donner le cordon de ses ordres, comme Sa Majesté en avait l'intention. Il se laissa persuader, et vendit cette charge pour 1,400,000 francs qu'il fit porter à l'épargne. Quelques jours après, le roi partit pour Nantes, afin de s'assurer de Belle-Isle, s'il était nécessaire; et Fouquet l'y suivit, quoique malade de la fièvre. Il reçut dans la route plusieurs avertissements des trames qu'on ourdissait contre lui; mais il n'en voulut rien croire. Le lendemain de son arrivée, il se rendit au conseil à son ordinaire, eut avec le roi un entretien de deux heures; et en retournant chez lui le 5 septembre 1661, il fut arrêté par d'Artagnan, capitaine des mousquetaires, qui le conduisit au château d'Angers, d'où il fut transféré à Amboise, à Vincennes, à Moret et enfin à la Bastille. Fouquet soutint sa disgrâce avec beaucoup de fermeté. Les scellés furent mis sur ses papiers et des commissaires nommés pour les examiner et en dresser l'inventaire. Un chiffon écrit, il y avait plus de 15 ans, et trouvé dans d'autres papiers destinés à être brûlés comme inutiles, servit de base au procès que l'on commença à instruire contre lui. C'était une espèce de mémoire rédigé par Fouquet dans le temps de la plus haute faveur de Mazarin, et dans lequel il indiquait la conduite à tenir par sa femme pour déjouer quelques projets contre sa liberté ou sa fortune. On voulut voir, ou on vit effectivement dans ce mémoire, un plan de conspiration. Une commission composée d'hommes choisis dans les parlements du royaume fut établie pour juger Fouquet. Il avait conservé d'illustres amis dans sa disgrâce. La chaleur qu'ils mirent à le défendre, et la pitié qu'inspirent toujours de grandes infortunes, lui sauvèrent la vie. Après trois années employées à l'instruction de ce procès à jamais célèbre, Fouquet fut condamné à la confiscation de ses biens et au bannissement. Le roi commua son arrêt en une prison perpétuelle. Fouquet partit pour la citadelle de Pignerol sous une forte escorte, et fut traité dans la route avec une grande sévérité. Dans les premiers moments il chercha à fléchir le roi par l'aveu de ses torts et l'expression de son repentir; mais voyant que toutes ses prières seraient inutiles, il cessa d'écrire, et se résigna à son sort avec une constance qui a été admirée même de ses ennemis : il y trouva des adoucissements dans les secours de la religion, et mourut le 23 mars 1680, après une détention de 19 ans. On a publié sur sa vie, sur sa disgrâce et sur sa mort les ouvrages suivants : *Vie de Nicolas Fouquet,* par d'Auvigny, tome V des *Vies des hommes illustres de France; Recueil des défenses de M. Fouquet* (imprimé en Hollande), 1665-68, 15 vol. in-12; *Sur la mort du surintendant Fouquet, notices recueillies à Pignerol,* Turin, 1812, in-4°.

FOUQUET (Jean-François), jésuite, missionnaire à la Chine de 1690 à 1720, se fit connaître par un esprit systématique qui le porta à chercher les mystères du christianisme dans les caractères symboliques des Chinois. A son retour à Rome en 1720, il reçut le titre d'évêque d'Éleutéropolis. On a de lui une *Table chronologique historique de la Chine,* dans laquelle il donne la première série qu'on ait connue en Europe des *Nian-hao,* ou noms d'années des Chinois, Augsbourg, 1746, 2 feuilles in-fol. On trouve dans les *Lettres édifiantes,* 5e recueil, une *Lettre* du P. Fouquet sur les progrès du christianisme en Chine, sur les guerriers et sur les bonzes, etc.

FOUQUET (Henri), célèbre professeur de médecine

à Montpellier, né dans cette ville en 1727, fut reçu bachelier en 1759, et disputa peu de temps après la chaire vacante par la mort de Fizes; plus heureux dans un second concours en 1776, il fut chargé de l'enseignement de la physiologie, et en 1782 remplaça Sabatier. A la réorganisation de l'enseignement médical, Fouquet obtint la chaire de clinique, qu'il remplit avec une grande réputation, et mourut en 1806, regardé comme l'un des hommes les plus versés dans la théorie et les plus habiles dans la pratique de l'art médical. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, 1767, in-8°; *Mémoire sur la fièvre et sur la contagion*, 1780, in-12; *Discours sur la clinique*, 1803, in-4°. Son *Éloge* a été publié par Dumas, son confrère, in-4°, et Baumes, 1808, in-4°.

FOUQUIER-TAINVILLE ou **DE TAINVILLE** (Antoine-Quentin), fils d'un cultivateur au village d'Hérouelles, près de Saint-Quentin, naquit en 1747. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Paris, suivit le barreau, et acheta une charge de procureur au Châtelet. Il faisait alors quelquefois des vers médiocres; il en fit même à la louange de Louis XVI en 1781. Fouquier-Tainville devait embrasser la cause de la révolution avec toute la violence de son caractère. Néanmoins, dans les premiers temps, il ne figura que parmi les démagogues subalternes. Il y avait encore un peu de décence à cette époque. Après le 10 août 1792, aucune considération, aucun respect humain n'arrêta les chefs de la révolution. Ceux qui avaient inondé de sang le palais du roi, et dirigé bientôt après les massacres du 2 septembre, étaient les maîtres de l'État; et on les vit chercher partout des brigands pour presser l'exécution de leurs épouvantables systèmes : alors les villes furent des coupe-gorges, et les forêts des lieux de sûreté. Le tribunal révolutionnaire de Paris ayant été institué, Fouquier-Tainville fut choisi pour en faire partie, mais d'abord comme simple juré. Né cruel et pervers il sentit que, pour faire fortune dans la carrière du crime, il fallait s'élever sur-le-champ au dernier terme de l'atrocité. On a remarqué que jamais un de ses avis ne fut pour absoudre; son opinion était toujours *la mort*. Le gouvernement révolutionnaire, appelé le *comité de salut public*, dirigé par Robespierre, voyant combien un pareil homme lui serait utile dans une place où il pourrait donner plus de développement à ses moyens, le désigna pour accusateur public près le tribunal. Dès que Fouquier fut installé, ce tribunal ne fut plus qu'une véritable tuerie. Les principaux révolutionnaires disaient alors publiquement que la France était trop peuplée pour une démocratie fondée sur les principes de l'égalité, qu'il fallait supprimer le tiers au moins de ses habitants; et c'est de ce travail que s'occupaient Carrier à Nantes, Collot-d'Herbois à Lyon, Fouquier-Tainville à Paris, et plusieurs autres prétendus représentants du peuple dans les différents départements. Fouquier était en exercice lorsque la reine fut traduite à son tribunal; et c'est surtout dans cette circonstance qu'il donna la mesure des excès dont il était capable. Après la condamnation de la reine, il commença le procès de 22 députés, connus sous la dénomination de *Brissotins* et de *Girondins*, que cette assemblée avait repoussés de son sein et venait de lui envoyer. Fouquier accusait au nom de la république, et demandait qu'on punît comme ayant conspiré contre elle, précisément ceux qui avaient imaginé d'établir en France ce système de gouvernement. La faction que ces députés avaient formée, était la seule véritablement républicaine; mais comme le rétablissement de la royauté était l'événement que la multitude semblait redouter davantage depuis qu'on l'avait rendue coupable des forfaits qui avaient renversé le trône, il fallait pour avoir son appui faire considérer comme royalistes tous ceux qu'on voulait sacrifier. Ici Fouquier-Tainville agissait d'après les instructions de Robespierre. Les 22 députés, dont plusieurs avaient beaucoup de talents, repoussèrent avec la plus grande énergie les imputations de l'accusateur, et pulvérisèrent ses attaques; on vit un moment ce magistrat-bourreau et ses valets, incertains et tremblants sur leurs siéges : ils demandèrent à la Convention ce qu'ils avaient à faire; elle leur ordonna, sur la motion de Billaud-Varennes, de juger révolutionnairement les accusés, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans autre forme de procès. Muni de ce décret, Fouquier-Tainville leur imposa silence, et ils furent envoyés au supplice. C'est de cette époque que date l'établissement du gouvernement révolutionnaire, alors toute la France fut plus que jamais remplie de prisons et d'échafauds. Cependant on continuait encore de couvrir ces proscriptions des formes de la justice; ce qui leur donnait un caractère plus atroce. Fouquier-Tainville et les individus qui composaient son tribunal, s'affranchirent de toutes les formes qu'ils avaient observées tant bien que mal; et le prononcé de leurs arrêts de mort ne fut plus qu'une dérision horrible. On lui avait envoyé un pauvre vieillard qui avait eu la langue paralysée, et ne pouvait répondre aux questions qu'il lui faisait; un de ses voisins lui dit que c'était un défaut de langue : Ce n'est pas la langue qu'il me faut, dit Fouquier, c'est la tête. Il faisait condamner le père pour le fils, l'imberbe de 17 ans pour le vieillard de 60 ans; c'était une véritable boucherie de chair humaine. Un officier corse, déjà fort âgé, était détenu au Luxembourg : on alla le demander de la part de Fouquier; il fit la sourde oreille : un jeune étourdi, qui jouait à la balle dans la cour, et avait un nom à peu près semblable, répondit; le sbire l'emmena, et le jeune homme de 17 ans fut mis à mort pour le vieillard de 60 ans. On envoyait à Fouquier-Tainville des listes de proscription auxquelles lui-même en ajoutait d'autres; et il allait avec les juges et les principaux jurés, les discuter chaque semaine chez un nommé Lecointre, député à la Convention, où il y avait une réunion et un bon dîner. Le matin, tous ces bourreaux se réunissaient avant d'entrer en séance, dans un café qui touche aux prisons de la Conciergerie, et causaient, en déjeunant gaiement, sur le nombre et l'espèce d'assassinats qu'ils allaient commettre. En sortant, Fouquier donnait ses ordres; et une quantité de charrettes arrivaient dès le matin, pour conduire au supplice les victimes qu'on devait condamner le soir : leur nombre s'élevait ordinairement chaque jour à 60 ou 80. Ses actes d'accusation imprimés d'avance, contenaient les mêmes griefs pour tous : il n'y avait plus que les noms des condamnés à inscrire dans les blancs qu'on y avait laissés; ce qui était une affaire des commis du greffe. Les jurés

avaient d'avance le mot : ce mot était *feu de file*. Fouquier-Tainville le prononçait, et 60 personnes étaient condamnées après quelques formalités qui ne demandaient pas deux heures. L'événement du 9 thermidor an II (27 juillet 1794), n'empêcha pas Fouquier de continuer son rôle d'accusateur : on l'avertit de la révolution qui venait de s'opérer, et de l'arrestation de Robespierre, son protecteur : « Nul changement pour nous, répondit-il ; il faut que la justice ait son cours. » Et il fit partir pour l'échafaud 42 personnes, dont la plupart étaient des bourgeois de Paris. Après cette révolution, ce fut encore lui qui fut chargé de faire guillotiner Robespierre et tous ceux que la Convention avait mis hors la loi ; et il eut l'audace de se présenter à la barre, pour féliciter cette assemblée sur la victoire qu'elle venait de remporter. Barère se présenta à la tribune, au nom du comité de salut public, avec le projet de faire continuer le système de terreur qui épouvantait l'Europe, et il proposa Fouquier pour accusateur public près le nouveau tribunal révolutionnaire qu'il s'agissait de former; mais il éprouva une vive opposition. Le député Fréron attaqua Fouquier, rappela ses crimes, et termina son discours par ces mots : « Je demande que Fouquier aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré. » Lesage (d'Eure-et-Loir) l'accusa le 20 mars d'avoir envoyé à la mort, sans jugement, 42 prisonniers du Luxembourg. Il fut enfin arrêté mais ne fut mis en jugement qu'au mois d'avril suivant; et un décret ordonna la permanence du tribunal jusqu'au jugement définitif. Ce monstre montra une audace imperturbable, et se défendit, soit en niant ses crimes, soit en disant qu'il ne les avait commis que par les ordres du comité de salut public. Il feignit de dormir pendant le résumé de l'accusateur; c'était le tableau des plus horribles forfaits : l'assurance de ses regards farouches inspirait encore l'effroi ; tant était profonde l'impression que son nom avait faite sur tous les esprits. Il fut condamné à mort le 7 mai 1795. Il avait donné sa justification ou défense sous ce titre : *Mémoire pour Antoine-Quentin Fouquier, ex-accusateur public près le tribunal révolutionnaire établi à Paris, et rendu volontairement à la Conciergerie le jour du décret qui ordonne son arrestation*, in-4° de 20 pages.

FOUQUET. *Voyez* **BELLE-ISLE** et **GISORS**.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre de paysages, né à Anvers en 1580, élève de Josse Montper et de J. Breughel, dit *Breughel de Velours*, réussissait dans l'imitation exacte de la nature et surtout dans le feuiller des arbre. Il avait été chargé par Louis XIII de peindre les principales villes de France ; mais une paresse insurmontable ne lui permit pas de remplir les intentions du roi. Ayant reçu des lettres de noblesse, il avait la sotte vanité de ne travailler que l'épée au côté. Ses démêlés avec le Poussin, à l'époque où celui-ci fut nommé premier peintre du roi l'occupèrent plus que ses pinceaux. Il mourut en 1659.

FOURCADE (Pascal-Thomas), né à Pau, en 1769, se rendit de bonne heure à Paris et fut en 1769, nommé consul de France à Saint-Jean-d'Acre, mais il ne s'y rendit point et fut envoyé à la Canée. De cette résidence, il adressa au gouvernement des mémoires sur Candie et Cérigo, l'ancienne Cythère. Lors de l'expédition d'Égypte, il fut jeté dans les prisons de la Canée, d'où on le transféra à Constantinople : sa captivité finit à la paix entre la France et la Porte. A cette époque on créa trois consulats français sur les côtes asiatiques de la mer Noire : Sinope, Héraclée et Trébisonde. Fourcade fut nommé au consulat de Sinope ; dès lors il commença ses excursions et visita l'ancienne Bithynie, la Paphlagonie et l'ancienne Pompéiopolis, aujourd'hui Tach-Kouprou, capitale de la Paphlagonie, sous la domination romaine. Le mémoire que Fourcade lut sur ce sujet à l'Institut, a été inséré dans le 14e volume des *Annales des voyages*, par Malte-Brun. Assailli à Sinope par une troupe de gens de mer, qui débarquaient, il fut laissé pour mort, et ne se rétablit qu'à peine. Il se rendit aux eaux de Bade, puis en France. En 1811, l'Institut l'admit au nombre de ses correspondants ; deux ans après, il fut nommé consul général à Salonique, et y mourut le 11 septembre 1813.

FOURCAUD (le P. Jean-Baptiste), ornithologiste, né le 4 mai 1719 à Fontaine-Française, embrassa la vie religeuse dans l'ordre des minimes, fut envoyé à Mâcon, où il forma un cabinet ornithologique dont l'académie de Lyon fit l'aquisition en 1761. Nommé en 1763 ornithologiste de l'infant don Philippe de Parme, Fourcaud fit un voyage à Rome en 1778, fut retenu à Florence par le grand-duc, et mourut dans cette ville le 4 août de cette année.

FOUCROI (Bonaventure de), avocat au parlement de Paris, né à Noyon, mort à Paris en 1692, a laissé : *Sonnets* (au nombre de 21), *à M. le prince de Conti*, Paris, 1651, in-4° ; *les Sentiments du jeune Pline sur la Poésie*, Paris, 1660, in-12 ; les *OEuvres de Barthélemi Auzanet ; De l'origine du droit, des magistrats et des jurisconsultes ; les lois des douze Tables ; de la signification des mots, et les titres des cinquante livres du Digeste, nouvelle traduction, avec notes*, 1674, in-12.

FOURCROY (Antoine-François comte de), l'un des savants qui dans le dernier siècle ont fait faire à la chimie les progrès les plus rapides, est né à Paris le 15 juin 1755, d'un famille considérée, mais pauvre. Son père, pharmacien du duc d'Orléans, perdit sa charge et le droit d'exercer dans la capitale en vertu d'arrangements pris avec la corporation des apothicaires, et le jeune Fourcroy serait peut-être tombé dans le besoin, si Vicq-d'Azir, ami de sa famille, ne l'eût aidé, encouragé et soutenu de tous ses moyens. Devenu ensuite l'élève favori de Buquet, célèbre professeur de chimie, il montra des talents et une éloquence si rare qu'il obtint en 1784 la chaire de chimie du Jardin du Roi. La publication de plusieurs ouvrages lui valut bientôt aussi la place de membre associé de l'Académie des sciences, et malgré tant de titres à la confiance, sa fortune était restée beaucoup au-dessous de son mérite, lorsque la révolution éclata. Indigné des longues injustices qu'il avait éprouvées depuis son début dans la carrière des sciences, Fourcroy embrassa avec transport toutes les espérances de la révolution, se fit remarquer dans les assemblées de section par sa facilité et son éloquence, et fut nommé en 1792 électeur de la ville de Paris, puis suppléant de Marat à la Convention nationale, où il ne fut appelé qu'après la mort de ce député. Il fit adopter, en septembre 1793, un projet pour l'uniformité des poids et mesures, et présida les jacobins en septembre suivant. Devenu membre du co-

tnité de salut public après la mort de Robespierre, il s'y occupa des écoles et des institutions relatives à l'éducation, passa au conseil des Anciens par la réélection des deux tiers des conventionnels, fut ensuite nommé professeur de chimie, puis membre de l'Institut, et sortit du conseil le 20 mai 1797. En 1799, Bonaparte, devenu premier consul, l'appela au conseil d'État, section de l'intérieur, et il remplaça Rœderer à la direction de l'instruction publique, le 15 septembre 1802. Lorsqu'en janvier 1805, le pape alla visiter le Jardin des Plantes, Fourcroy l'accompagna partout et lui donna toutes les explications que le pontife paraissait empressé de recueillir, et dont il se montrait reconnaissant. Chargé par Napoléon de lui présenter un travail sur les statuts de l'université que ce monarque se proposait de créer, Fourcroy s'attacha à étendre les attributions du grand maître, ne doutant point que ce poste important ne lui fût réservé. Se voyant déçu de cet espoir par la nomination de M. de Fontanes, il en conçut une si vive douleur qu'elle altéra rapidement sa santé, et causa la maladie qui l'enleva aux sciences, le 16 décembre 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, Paris, 1801, 6 vol. in-4° ou 11 vol. in-8° ; *Entomologia parisiensis*, 1785, 2 vol. in-12; *Éléments d'histoire naturelle et de chimie*, 6e édition, 1798, 6 vol. in-8° ; *Philosophie chimique*, 3e édition, 1806, in-8° ; *Tableau synoptique de chimie*, 1800-05, in-fol. Il a fourni aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux recueils de diverses sociétés savantes, plus de 150 mémoires, tous sur des expériences qu'il avait faites. Son *Éloge* a été fait par Palissot de Beauvois, 1810, in-4°, et par Cuvier dans les *Mémoires* de l'Institut.

FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René de), officier du génie, membre associé de l'Académie des sciences, né à Paris le 19 janvier 1715, fit avec la plus grande distinction les campagnes de la guerre de 1741 sous le maréchal d'Asfeld, trois campagnes de la guerre de sept ans, et le siége d'Alméida en Portugal en 1764. Ses talents et son mérite lui valurent la place d'officier supérieur du génie attaché au ministère de la guerre, puis le titre de directeur général du génie, qu'il conserva jusqu'à sa mort le 12 janvier 1791. Il a laissé les ouvrages suivants : *l'Art du tuilier-briquetier* et celui du *chaufournier*, dans le Recueil des descriptions publié par l'Académie; *Mémoire sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786, in-4°; *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France*. Un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences, etc.

FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), officier d'artillerie, frère du précédent, né à Paris en 1717, passa 20 années de sa vie à Saint-Domingue, acheta à son retour une charge de conseiller au baillage de Clermont-sur-Oise, fut nommé juge au tribunal qui remplaça ce bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui : *Lettres sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8°; *les Enfants élevés dans l'ordre de la nature, ou Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du premier âge à l'usage des pères et mères de famille*, ibid., 1774, in-12, et 1783, in-12, traduit en allemand par K. F. Crame, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8°.

FOURIER (Pierre), réformateur des chanoines réguliers de Lorraine et fondateur de la congrégation des religieuses du même ordre, dont le but était de répandre l'instruction parmi les jeunes filles, né à Mirecourt le 15 novembre 1565, mort le 9 novembre 1640, à Gray, où il vivait retiré depuis l'invasion de la Lorraine par le roi de France en 1634, a été béatifié par bulles du 29 janvier 1630. Il est auteur des statuts des deux congrégations fondées par lui, et a laissé des *Lettres* qui formeraient 3 vol. in-fol., mais qui n'ont pas été imprimées. Sa *Vie* a été publiée par J. Bedel, Paris, 1645, in-8°, et par le P. Friant, Nancy, 1746, in-12. L'histoire de sa congrégation a été écrite par le P. d'Origny, jésuite, Nancy, 1719, in-12, et par L. G. Bernard, Toul, 1732, 2 vol. in-4°,

FOURIER et non **FOURRIER** (Jean-Baptiste-Joseph, baron), petit-neveu du précédent, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, né à Auxerre, le 21 mars 1768, d'une famille originaire de Lorraine, fit ses premières études à l'école militaire d'Auxerre, les termina à 13 ans, et s'adonna aux mathématiques sans négliger la littérature. A 18 ans, il publia un *Mémoire* où sont consignées les découvertes qu'il avait déjà faites, et se vit récompensé par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé par son département pour perfectionner ses connaissances : mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences. Plus tard l'école centrale des travaux publics, depuis école polytechnique, ayant été organisée sur des bases fixes, Fourier devint un des professeurs de cette institution. Lorsque Bonaparte voulut associer à sa campagne d'Égypte des savants dont la gloire devait encore augmenter la sienne, Fourier, membre de cette commission, fut chargé de désigner ceux des élèves de l'école polytechnique qu'il était convenable de s'adjoindre. Secrétaire de l'Institut égyptien qu'on forma après la soumission du Caire, il remplit aussi les fonctions de commissaire de l'armée française près du divan, composé des principaux ulémas du Caire et des provinces, et fut administrateur de la justice pendant l'expédition des Français en Syrie. L'Institut d'Égypte ayant été divisé en deux parties, Fourier se trouva à la tête de l'une, et dès lors les recherches dans la haute Égypte se multiplièrent. En même temps il contribuait à la pacification du pays. Ce fut lui qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix. Bientôt il revit la France : l'Institut d'Égypte rapportait un grand nombre de documents sur ce pays, qui devaient être déposés dans un grand ouvrage imprimé aux frais de l'État. Fourier en rédigea la *Préface historique*, depuis 1801 jusqu'en 1815. Le plus remarquable de ses travaux administratifs est le *Desséchement des marais de Bourgoin*, près Lyon, entreprise au moyen de laquelle il assainit le territoire de 40 communes. Louis XVIII conserva à Fourier la préfecture de l'Isère : lorsque Napoléon revint en 1815, Fourier quitta Grenoble à son approche ; puis, ramené devant l'empereur, qui le nomma préfet du Rhône, il refusa d'exécuter des mesures qu'un ministre

exigeait de lui, et fut remplacé. Dès lors il se fixa à Paris pour se livrer exclusivement aux sciences et aux lettres, et mourut le 16 mai 1830. On doit à Fourier : *Mémoire sur la statistique* (tome II du *Journal de l'école polytechnique*) ; *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'Institut d'Égypte ; *Rapport sur les établissements appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4° ; Plusieurs *Rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1821-1829 ; *Théorie analytique de la chaleur*, Paris, 1822, in-8° ; Plusieurs *Mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les *Mémoires de l'Institut*, tom. IV, V, VII et VIII ; *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine ; les *Éloges* de sir William Herschel, de Delambre, de Bréguet et de Charles. Fourier a fait aussi plusieurs *articles* de géomètres dans la *Biographie universelle*, où ils étaient signés d'un Z.

FOURIER (François-Charles-Marie), inventeur de la théorie sociétaire, né le 7 avril 1768 à Besançon, fils d'un marchand de draps, fut envoyé jeune à Lyon pour s'y perfectionner dans le commerce, et plus tard entra commis dans une des principales maisons de Marseille. En voyant les ruses que fait employer l'amour du gain, il forma le projet d'améliorer l'état social sous ce rapport, et crut en avoir trouvé le moyen dans une meilleure distribution du travail et une répartition plus équitable de ses produits. Telle est l'idée fondamentale de la théorie d'association, dont il a développé les principes dans plusieurs ouvrages publiés successivement, mais qui furent à peine remarqués à l'époque de leur apparition. Après la révolution de 1830, Fourier, alors à Paris, ouvrit une école où il enseigna sa doctrina et bientôt eut des disciples et un journal (*la Phalange*) pour propager son système. Il se flattait de le voir avant peu confirmé par l'expérience, lorsqu'il mourut le 10 octobre 1837. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de l'association domestique agricole*, 1822, 2 vol. in-8° ; *le Nouveau monde industriel et sociétaire*, 1829, in-8° ; *la Fausse industrie morcelée, répugnante, mensongère*, etc., 1835, in-8°. Le système de Fourier et ses ouvrages ont été analysés et appréciés avec beaucoup de sagesse par L. Reybaud, dans ses *Études sur les réformateurs contemporains*, Paris, 1844.

FOURILLE (Michel de CHAUMEJAN, marquis de), enfant d'honneur de Louis XIII, fut dès l'année 1619 capitaine au régiment des gardes, et servit dans toutes les guerres contre les protestants. Il était au siége de Montauban, où son père fut tué. Il passa ensuite dans l'île de Ré, et s'y distingua contre les Anglais. En 1631, lors des guerres d'Italie, il fut commandé pour conduire les enfants-perdus qui faisaient partie des gardes à l'attaque des retranchements de Casal. Il obtint ensuite le gouvernement de Vesoul ; et le roi le pourvut en 1632 de la charge de grand maréchal des logis, et ensuite de celle de conseiller d'État. Il leva bientôt après une compagnie de chevau-légers, à la tête de laquelle il traversa, en 1634, le Rhin sur la glace, avec l'armée française, et marcha au secours de Heidelberg. Il se distingua à la bataille d'Avest, et alla en Hollande où il se signala ; il revint ensuite en Picardie, et montra au siége de Corbie une grande valeur. Lors de la retraite du comte de Soissons, il eut le commandement de la Touraine. Il mourut à Paris en 1644.

FOURMONT (Étienne), un des plus laborieux érudits du 18e siècle, né en 1683, à Herbelay, près de St.-Denis, fut, en 1715, nommé professeur d'arabe au collége royal, puis membre de l'Academie des inscriptions, dont il était associé depuis 1713, fit le premier connaître en Europe les caractères chinois, et s'occupa ensuite de la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire de cette langue, et mourut à Paris le 18 décembre 1745. Ce savant possédait presque toutes les langues de l'Asie et de l'Europe. On trouve la liste de ses ouvrages, mémoires, dissertations, etc., à la suite de sa *Vie*, par Guignes et Deshauterayes, ses élèves, imprimés avec les *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4°. Ses ouvrages les plus importants sont : *Meditationes sinicæ*, 1737, in-fol. ; et *Grammatica sinica*, 1742, in-fol.

FOURMONT (Michel), frère du précédent, et comme lui savant orientaliste, professeur de syriaque au collége royal de Paris, interprète de la Bibliothèque du roi, membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie de Cortone, né à Herbelay le 28 septembre 1690, fut envoyé dans l'Orient en 1728, par ordre de Louis XV, pour recueillir des manuscrits et des inscriptions. On trouve dans les archives de la Bibliothèque du roi à Paris le catalogue des manuscrits qu'il a rapportés; quelques-uns ont servi à éclaircir différents points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1,200 inscriptions qu'il avait réunies pendant ses voyages, lorsque la mort le surprit le 5 février 1746. On a de lui la *Relation* de son voyage; l'*Histoire d'une révolution arrivée en Perse au 6e siècle*, dans le recueil de l'Académie des inscriptions ; un *Traité de l'origine et ancienneté des Éthiopiens en Afrique ;* une *Explication de la fable d'Orion*, et des *Dissertations* dans les Mémoires de la même académie.

FOURMONT (Claude-Louis), neveu des précédents, appelé *le gros Fourmont*, né à Cormeilles en 1715, se livra aussi à l'étude des langues orientales, suivit son oncle Michel au Levant, fut nommé interprète à la Bibliothèque du roi à Paris, résida 4 années en Égypte avec Lironcourt, et mourut le 4 juin 1780. On a de lui : *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, Paris, 1755, in-12, avec cartes et figures; ouvrage curieux et instructif.

FOURNEAU (Nicolas), maître charpentier à Rouen, mort vers 1790, a publié *l'Art du trait de charpenterie*, 1768-1772, 4 parties in-fol. Cet ouvrage estimable se réunit à la *Description des arts et métiers*.

FOURNEAUX (Richard de), abbé de Préaux, en Normandie, mort le 30 janvier 1131, avait composé des *Commentaires latins* sur plusieurs parties de l'Ancien Testament.

FOURNEL (Jean-François), célèbre avocat consultant, né à Paris en 1745, se distingua, jeune encore, par un mémoire qui sauva du bûcher la fille Salmon, condamnée à être brûlée vive. Ce mémoire parvint à la cour de Rome, et lui valut, avec une lettre du pape, le titre de chevalier de l'Éperon d'or. En 1816, il fut nommé bâtonnier de son ordre, dont il mourut doyen le 21 juil-

let 1820. On estime son *Traité du voisinage*, dont la 3e édition parut en 1812; ses *Lois rurales*, publiées en 1819; son *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis saint Louis jusqu'en* 1790, Paris, 1813, 2 vol. in-8°, et son *Histoire du barreau de Paris dans le cours de la révolution*, Paris, 1816, in-8°. On lui doit encore quelques ouvrages anonymes.

FOURNIER (Humbert), d'une ancienne famille de Lyon, fut l'un des fondateurs et des membres les plus distingués de la Société littéraire établie en cette ville, vers la fin du 15e siècle. C'est à lui qu'on doit les seuls détails qu'on ait sur cette réunion, connue sous le nom d'*académie de Fourvière*. Ils sont consignés dans une lettre datée de 1506, et adressée à Symphorien Champier.

FOURNIER (André le), médecin du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *la Décoration d'humaine nature, et Ornement des Dames, où est montré la manière et receptes pour faire savons, pommades, poudres et eaux délicieuses*, Paris, 1530-1551, in-8°; Lyon, sans date, in-8°; ibid., 1582, in-12.

FOURNIER (Barthélemi), avocat à Lyon, mort en cette ville vers la fin du 16e siècle, a traduit en partie, et en partie imité, les *Vers dorés de Pythagoras et Phocylides*, Lyon, 1577, in-8°.

FOURNIER (Marcellin), jésuite, né à Tournon, a composé l'*Histoire générale des Alpes maritimes ou cottiennes, et particulièrement de leur métropolitaine Embrun*, in-fol., conservé à la bibliothèque des jésuites de Lyon.

FOURNIER (Guillaume), en latin *Fornerius*, régent de l'université d'Orléans, est auteur de divers ouvrages de droit et d'un commentaire *De Verborum significatione*, imprimé en 1584.

FOURNIER (Henri), deuxième fils du précédent, professeur de droit français à Orléans, né en 1563, mort en 1617, a publié : *Coutumes des duché, bailliage et prévôté d'Orléans*, etc., Orléans, 1609 et 1711; *les Coutumes anciennes de Lorris, des bailliages et prévôtés de Montargis, Saint-Fargeau.... et autres lieux*, ibid., 1609, in-12; *Coutumes générales du pays et comté de Blois*, 1629.

FOURNIER (Raoul), sieur du Rondeau, frère du précédent, né le 14 septembre 1562, mort le 20 septembre 1627, a mis au jour plusieurs des écrits laissés en manuscrit par son père, et donné entre autres ouvrages : *Rerum quotidianarum libri III priores*, Paris, 1600; *Libri III posteriores*, ibid., 1605; on y trouve des éclaircissements sur différents passages difficiles du droit civil et canonique; *Méditations chrétiennes*, ibid., 1613; *la Philosophie chrétienne*, etc., ibid., 1620; *le Prédicateur*, ibid., 1622, etc.

FOURNIER (George), jésuite, né à Caen en 1595, était fils de Claude Fournier, professeur en droit à l'université de cette ville. Le jeune Fournier fut envoyé à Tournai, où il professa les humanités pendant 5 ans, et les mathématiques pendant 7 autres années. Il fut alors attaché à la marine royale en qualité d'aumônier, et eut ainsi l'occasion de visiter les points les plus intéressants des côtes de l'Asie. De retour de ses voyages, il se retira à la Flèche, où il mourut le 13 avril 1642. On a de lui : *Commentaires géographiques*, Paris, 1642, in-12; l'*Hydrographie*, Paris, 1643, in-fol., etc.

FOURNIER (Denis), chirurgien de Paris, naquit à Lagny, en Brie, au commencement du 17e siècle, et mourut le 25 novembre 1683. Voici la liste de ses ouvrages : *Traité de la gangrène*, Paris, 1670, in-12; *l'OEconomie chirurgicale pour le r'habilement des os du corps humain*, Paris, 1671, in-4°; *l'OEconomie chirurgicale pour le rétablissement des parties molles du corps humain*, ibid., 1671, in-4°; *l'Accoucheur méthodique*, ibid., 1675, in-12, figures; *Explication des bandages tant en général qu'en particulier*, Paris, 1678, in-4°.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris le 15 septembre 1712, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois. Il se mit à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réputation qu'il étendit encore par la publication de plusieurs écrits remarquables. Les fatigues que lui causait son application au travail hâtèrent sa fin, et il mourut le 8 octobre 1768. On a de lui : *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères*, etc., 1737; *Modèles des caractères de l'imprimerie, avec un abrégé historique des principaux graveurs français*, 1742, in-4°; *Épreuves de deux petits caractères nouveaux gravés*, etc., 1757, in-18; *Dissertation sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois*, 1758, petit in-8°; *De l'origine et des productions de l'imprimerie primitive en taille de bois*, 1759, in-8°; *Observations sur un ouvrage intitulé :* Vindiciæ typographicæ, 1760, in-8°; *Remarques faites sur un ouvrage intitulé :* Lettres sur l'origine de l'imprimerie, 1761, in-8°; *Lettre à Fréron*, 1763, in-8°; ces cinq derniers ouvrages sont réunis en un vol., sous le titre de : *Traité historique et critique sur l'origine de l'imprimerie; Manuel typographique utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, 1764-1766, 2 vol. in-8°; *Traité historique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique, avec des épreuves de nouveaux caractères de musique*, 1765, in-4°.

FOURNIER-LHÉRITIER (Charles), dit *l'Américain*, naquit en Auvergne en 1745 et partit en 1772 pour Saint-Domingue, où il servit comme volontaire pendant 13 ans. Il repassa en France en 1785, et prit une part active aux scènes sanglantes qui signalèrent les commencements de la révolution. On lui reproche, entre autres faits, d'avoir tiré un coup de pistolet à bout portant sur la Fayette et Bailly, le 17 juillet 1791, au Champ-de-Mars, d'avoir concouru au massacre des prisonniers les 2 et 3 septembre 1793, et d'avoir présidé au massacre des prisonniers d'Orléans que leur escorte, commandée par Fournier, avait conduits à Versailles et abandonnés aux égorgeurs. Une longue notice apologétique a été publiée dans la *Biographie des contemporains* d'Arnault, etc., et dans l'édition portative de Rabbe, pour éloigner de la tête de Fournier la responsabilité de tous ces faits; mais la *Biographie universelle* de Michaud détruit avec chaleur toutes les atténuations mises en avant dans cette notice, évidemment dictée, y est-il dit, par Fournier lui-même. Ce dernier, que la révolution n'avait pas enrichi, fut mis en prison, rendu à la liberté à la chute de Robespierre, et déporté aux îles Séchelles après l'explosion de la machine infernale. Il s'échappa, gagna la Guadeloupe

où Victor Hugues qui y commandait, l'employa sur des corsaires. Fournier s'y distingua, obtint le grade de lieutenant-colonel, et revint en France en 1808. Il vécut dans l'obscurité et mourut en 1823. Il a publié : *Extrait d'un mémoire contenant les services de la compagnie de M. Fournier, l'un des commandants du district de Saint-Eustache depuis le 13 juillet 1789*; *Massacre des prisonniers d'Orléans*, sans date; *Fournier dit l'Américain à Barras*, ex-directeur à Grosbois, 1801; *Aux honorables membres de la chambre des députés*, Paris, 1822.

FOURNIER (PIERRE-NICOLAS), ingénieur, né à Paris en 1747, servit d'abord dans l'artillerie de la marine royale de 1770 à 1783. La paix l'ayant rendu à la vie civile, il se retira à Nantes et se chargea de l'administration du grand théâtre. Dès le commencement de la révolution, Fournier en adopta les principes avec une juste modération dont il ne s'écarta point. Nommé chef de bataillon et ingénieur de la garde nationale de Nantes, il vint à Paris avec son bataillon pour prêter un appui aux représentants du peuple et veiller au maintien de la liberté, fit la guerre de la Vendée, et en 1793 traça les plans et dirigea l'exécution des fortifications de la ville de Nantes, assiégée par les armées combinées de l'Anjou et du Poitou. Compris dans le nombre des 132 Nantais que Carrier avait ordonné de massacrer sur la route de Paris, Fournier languit pendant un an dans les fers avec ses compatriotes, et ne sortit de prison que deux mois après la mort de Robespierre. Le reste de sa vie fut consacré à l'étude des antiquités; il découvrit à Nantes des médailles et des tombeaux antiques, des monnaies des premiers temps de la monarchie et des monuments romains. Ces différentes découvertes furent l'objet de mémoires et de dissertations qu'il communiqua à la Société des sciences de cette ville, et qu'il réunit sous le titre d'*Antiquités de Nantes*, manuscrit déposé à la Bibliothèque publique. Fournier mourut le 20 septembre 1810.

FOURNIER, marquis D'AULTANNE. *Voyez* AULTANNE.

FOURNIER DE LA CONTAMINE (MARIE-NICOLAS), né à Gex le 27 décembre 1760, fut d'abord grand vicaire de l'archevêque d'Auch, puis professeur en théologie morale au séminaire d'Orléans. Renvoyé pour refus du serment, il se cacha pendant deux ans, reparut à Paris sous le consulat, prêcha avec succès à Saint-Roch, et fut enfermé à Bicêtre et traité comme fou pour avoir dans un sermon fait l'apologie de Louis XVI. Transféré à Turin, il obtint par l'intercession du cardinal Fesch la liberté et l'autorisation d'aller à Lyon. Il rentra à Paris, où il prêcha de nouveau et obtint la vogue que sa disgrâce ne faisait qu'accroître. Le cardinal Fesch le fixa chez lui, le fit nommer chapelain puis aumônier de l'empereur. En 1806, Napoléon le nomma à l'évêché de Montpellier. Fournier siégea au concile de 1811 et en fut un des secrétaires. Appelé à Paris en 1825 comme membre d'une commission créée pour le rétablissement de la Sorbonne, et l'année suivante pour délibérer sur un écrit de l'abbé de la Mennais, il retourna dans son diocèse, y fonda une maison de filles repenties dont il fit seul les frais, et mourut le 29 décembre 1834.

FOURNIER DE PESCAY (FRANÇOIS), médecin, né le 7 septembre 1771, à Bordeaux, d'une famille originaire de Saint-Domingue, entra en 1792, comme adjoint, puis comme aide-chirurgien-major, dans un corps de l'armée. En 1794, il fut l'adjoint de Saucerotte, chirurgien-major de l'armée du Nord, et passa deux ans plus tard, en la même qualité, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Son emploi ayant été supprimé, il s'établit à Bruxelles, où il fonda une école de médecine et devint professeur de pathologie. Il s'y fit aussi une clientèle et dirigea en même temps un *Nouvel esprit des journaux*, faisant suite à l'ancienne entreprise de ce nom. En 1806, il abandonna toutes ces entreprises pour être chirurgien-major des gendarmes d'ordonnance, et alla se fixer à Paris, d'où il ne tarda pas à être envoyé à Valençay, comme médecin de Ferdinand VII, qui plus tard lui fit une pension. En 1814, après le départ de ce prince, Fournier fut élu secrétaire du conseil de santé des armées. En 1823, au moment où la France négociait avec les nègres de Saint-Domingue pour la cession définitive de cette colonie, le docteur Fournier s'y rendit avec l'unique projet, en apparence, de prendre la direction d'un lycée. Il revint à Paris en 1828, fort mécontent des nègres et du gouvernement. Sa santé s'était très-affaiblie par ces déplacements; il partit pour la rétablir dans les départements méridionaux, et mourut à Pau vers 1833. On a de lui : *Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine*, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1802, 4 éditions; *Du tétanos traumatique*, Bruxelles, 1803, in-8°; *Propositions médicales sur les scrofules*, Strasbourg, 1803, in-4°; *Encore un mot sur Conaxa ou les Deux gendres*, Paris, 1811, in-8°; la traduction, avec M. Bégin, du *Traité des principales maladies des yeux*, de Scarpa, avec des notes et additions, Paris, 1821, 2 vol. in-8°; *Recueil de mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, Paris, 1821; il est auteur de beaucoup d'articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, et dans la *Biographie universelle* de Michaud.

FOURNIER DE PESCAY, fils du précédent, mort en 1818, à peine âgé de 20 ans, avait publié un *Éloge de saint Jérôme*, Paris, 1817, in-12; il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

FOURNIER SARLOVÈSE (FRANÇOIS, comte), lieutenant général, né en 1773, dans le Périgord, mort en 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Sous-lieutenant de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille; à 23 ans il était colonel du 12e régiment de hussards. Ayant blâmé les projets ambitieux du premier consul, il fut jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu, que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Bonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. A la bataille d'Eylau, Fournier se distingua, ainsi qu'à Friedland, où il fut nommé membre de la Légion d'honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons contre

une armée entière, ce qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala au passage de la Bérésina par une charge brillante de cavalerie : le grade de général de division et la croix de commandant de la Légion d'honneur furent sa récompense. Quelques propos tenus par lui après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et Fournier se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite n'empêcha point la destitution de Fournier. Retiré en Périgord, où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons, il reçut d'eux son grade et la croix de Saint-Louis. Il ne servit point pendant les cent jours, fit ensuite partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur général de la cavalerie. Il a écrit : *Considérations sur la législation militaire*, 1814.

FOURNIVAL, FURNIVAL ou **FOURNIVAUX** (Richard de), un des plus célèbres romanciers du 13e siècle, était chancelier du chapitre d'Amiens en 1240. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres les suivants qui sont à la Bibliothèque du roi à Paris : *li Commantz* (commandements) *d'amour ; Puissance d'amour ; Bestiaire d'amour*, tous trois en prose, etc.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoreries de France, est auteur d'un *Recueil des titres concernant les fonctions, rangs, dignités, séances et priviléges des charges de présidents, trésoriers de France, généraux de finances et grands voyers des généralités du royaume*, Paris, 1655, in-fol. L'ouvrage de Jean Bourgneuf sur la même matière, Orléans, 1745, 2 vol. in-4°, fait suite et complète le travail de Fournival.

FOURQUEVAUX (Raimond de BECCARIE de PAVIE, baron de), né à Toulouse en 1509, fit ses premières armes en Italie sous les ordres de Lautrec, puis en Savoie et en Piémont, suivit la reine Louise de Lorraine en Écosse, fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Marciano en 1554, nommé gouverneur de Narbonne en 1557, ambassadeur en Espagne en 1565, et mourut à Narbonne en 1574. Il est auteur d'un *Traité de la discipline militaire*, indûment attribué à Guillaume du Bellay, Paris, 1553, in-4° et in-8°. Ses mémoires, ses lettres et dépêches sur son ambassade en Espagne, sont déposés manuscrits à la Bibliothèque du roi à Paris.

FOURQUEVAUX (François PAVIE, baron de), fils du précédent, né vers 1561, successivement gentilhomme ordinaire de la chambre, surintendant de Henri IV, roi de Navarre, et chevalier d'honneur de la reine Marguerite, visita les différentes parties de l'Europe, voyagea en Asie, explora les côtes d'Afrique, et mourut en France le 6 mars 1611. On a de lui : *Vies de plusieurs grands capitaines français*, Paris, 1643, in-4°, au nombre de 14, parmi lesquelles se trouve la *Vie* de son père.

FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste-Raimond PAVIE de), petit-fils du précédent, né à Toulouse en 1693, servit quelque temps lieutenant d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et mourut au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui une élégie couronnée par l'Académie des Jeux Floraux en 1714, et plusieurs ouvrages de controverse : *Lettres d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutation du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, Paris, 1727, in-12 ; *Nouvelles lettres sur le même sujet*, 1729, in-12 ; *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731 ; *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12 avec les suites. Son *Éloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 7 février 1769.

FOUSSEDOIRE (André), député de Loir-et-Cher, remplaça Bernardin de Saint-Pierre démissionnaire, vota pour la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé en mission à Strasbourg, il s'y conduisit avec modération. Décrété d'arrestation avec Chasles et Choudieu, pour avoir, au dire d'André Dumont, excité les groupes à désarmer la garde nationale le 1er avril 1795, Foussedoire fut mis en liberté lors de l'amnistie du 26 octobre, vécut dans l'obscurité sous le nom de M. de la Montinière, fut compris en 1815 dans la loi contre les régicides, se réfugia en Suisse et y mourut vers 1825.

FOWLER (Jean), imprimeur anglais du 16e siècle, natif de Bristol, fut reçu en 1555 associé du collége neuf d'Oxford. Environ 4 ans après, il quitta l'Angleterre, et alla exercer la profession d'imprimeur à Anvers et à Louvain, où il devint le principal imprimeur du parti catholique. On a de lui, entre autres ouvrages : un abrégé de la *Somme théologique de saint Thomas d'Aquin ; Additiones in chronica Genebrardi, Psautier à l'usage des catholiques ;* des épigrammes et autres poésies. Il mourut à Newmark, en Allemagne, en 1578.

FOWLER (Christophe), ecclésiastique anglais, né en 1611 à Marlborough dans le comté de Wilts, abjura la religion anglicane à l'époque de la guerre civile en 1641, se signala par la violence de ses déclamations, et mourut presque fou en 1676. Il a laissé quelques ouvrages dont les titres mêmes portent l'empreinte de la folie de leur auteur : *Satan à midi, ou Blasphèmes antichrétiens, diabolismes contraires à l'Écriture*, etc., Londres, 1655, in-4°.

FOWLER (Édouard), évêque anglican, né en 1632, essuya quelques persécutions sous le règne de Jacques Ier pour s'être montré zélé partisan du protestantisme, fut élevé au siége épiscopal de Glocester en 1691, et mourut à Chelsea en 1714. Il a laissé entre autres écrits : *Exposé exact et défense des principes et de la conduite des... latitudinaires* (en anglais), Londres, 1671-76, in-8° ; *Libertas evangelica*, ibid., 1680, in-8°, suite du précédent.

FOWLER (Thomas), médecin anglais, né à York le 22 janvier 1736, fut attaché à l'hôpital de Stafford, puis à celui d'York, et mourut le 22 juillet 1801, correspondant des Sociétés médicales de Londres, d'Édimbourg et de Bristol. Il a laissé quelques ouvrages dont le plus important est : *Résultats obtenus de la saignée, des sudorifiques et des vésicatoires pour la guérison du rhumatisme aigu et chronique*, Londres, 1795, in-8°. C'est lui qui a le plus contribué à rendre populaire l'usage de l'arsenic comme médicament ; et malheureusement ce poison, qui a eu beaucoup de vogue sous le nom de *Gouttes fébrifuges de Fowler*, trouve encore des prôneurs et des victimes.

FOX (Richard), évêque anglais, né vers 1466, à Ropesley, dans le Lincolnshire, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé dans toutes les

négociations et les affaires les plus délicates du règne de ce prince, reçut les titres de conseiller privé et de principal secrétaire d'État. A l'avénement de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse de Winchester, et y mourut le 14 décembre 1528. L'université d'Oxford lui doit la fondation du célèbre collége *Corpus Christi*. On a de ce prélat une traduction anglaise de *la Règle de Saint-Benoît*, imprimée en 1516, et une *Lettre au cardinal Wolsey sur la réforme du clergé.*

FOX (Édouard), évêque anglican, né vers la fin du 15e siècle à Dursley, comté de Glocester, fut nommé aumônier du roi et envoyé à Rome en 1528 pour solliciter du pape Clément VIII les bulles nécessaires pour le divorce de Henri VIII et de Catherine. A son retour, il fut pourvu de l'évêché d'Hereford, et mourut à Londres en 1538. On a de lui : *De verâ differentiâ regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque*, Londres, 1534 et 1538.

FOX (Luc), navigateur anglais, partit en 1631 dans l'espoir de découvrir un passage au nord-ouest de l'Amérique ; son attente ne fut point remplie, mais il revint avec la persuasion que ce passage existait : les voyageurs les plus récents ont reconnu que Fox se trompait dans ses conjectures. Il a publié la relation de son voyage sous ce titre : *Nord-ouest de Fox, ou Fox de retour du nord-ouest*, Londres, 1635, in-4°. Cet ouvrage est estimé.

FOX (Jean) naquit en 1517, à Boston, dans le comté de Lincoln. Il étudia à Oxford, et y manifesta son penchant pour la théologie, par des comédies latines sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Il en reste encore une *De Christo triumphante*, Londres, 1551. Ayant été entraîné dans les opinions de Luther, il fut accusé d'hérésie et chassé de son collége en 1545. Réduit à la plus grande misère, il entra en qualité de précepteur chez sir Thomas Lucy. Cette éducation finie, il se rendit à Londres, et s'y trouva de nouveau dans une détresse d'autant plus fâcheuse qu'il s'était marié. Il devint précepteur des petits-neveux de la duchesse de Richmond. L'un de ses élèves, devenu duc de Norfolk par la mort de son père et de son grand-père, le prit en grande affection ; il ne put cependant le sauver des persécutions de l'évêque Gardiner, qui le forcèrent de chercher un refuge à Bâle, où il subsista en corrigeant des épreuves. Après la mort de la reine Marie, il revint en Angleterre, où il retrouva un protecteur dans son ancien élève. Il mourut en 1587. Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il a intitulé *Actes et monuments de l'Église*, et qui est généralement connu sous le titre de *Martyrologe*, contenant l'histoire des troubles attribués à l'Église romaine depuis le 10e siècle, et particulièrement en Angleterre et en Écosse ; publié à Londres en 1563, in-fol., augmenté ensuite et imprimé pour la quatrième fois en 1583, 2 vol. in-fol., et en 1632 en 3 vol., et pour la neuvième en 1684, 3 vol. in-fol., avec figures. Les autres écrits de Fox, très-nombreux, sont tous des ouvrages de théologie, et principalement de controverse.

FOX (George), fondateur de la secte des quakers, naquit en 1624, à Drayton, village de Leicestershire, en Angleterre. Son père, presbytérien zélé, était tisserand. Le jeune Fox montra, dès ses premières années, une gravité peu commune, et un grand éloignement pour tous les divertissements de son âge. Ses parents, qui n'étaient pas riches, se bornèrent à lui faire apprendre à lire et un peu à écrire. Fox fut d'abord placé chez un marchand de laine et de bétail, qui l'envoyait garder ses troupeaux dans les bois. Cette vie solitaire détermina son penchant à la contemplation. On le mit ensuite en apprentissage chez un cordonnier à Nottingham ; cette profession, exigeant encore moins de mouvement que celle de tisserand, augmenta son penchant à la méditation. Il employait tout le temps que ses occupations lui laissaient, à la lecture de l'Écriture sainte qu'il parvint à savoir presque entièrement par cœur : sa conduite était en tous points irréprochable. Quand il eut atteint sa 19e année, il se sentit plus porté aux contemplations spirituelles qu'à l'exercice d'une profession mécanique. Affligé de la corruption générale, il résolut de faire tous ses efforts pour ramener les hommes à la vertu. Ce fut alors qu'il eut une vision dans laquelle il crut entendre la voix de Dieu qui lui ordonnait de consacrer sa vie aux devoirs de la religion. Aussitôt il quitte son maître, se revêt d'un habillement de cuir, et, pour se détacher entièrement des choses de ce monde, il rompt toute relation avec sa famille, et se met à courir le pays. Croyant trouver en lui ces inspirations qui avaient guidé les prophètes et les apôtres, Fox parut en public. Il prêcha d'abord à Manchester en 1648, et ne tarda pas à trouver des prosélytes. Les premiers disciples de Fox étant pour la plupart des hommes de peu d'éducation, l'excès de leur zèle les porta à quelques désordres. Ne voulant pas être bornés à prêcher dans les rues et sur les places, ils entrâient dans les temples, et interrompaient le service divin : Fox lui-même, malgré sa douceur habituelle, s'étant rendu coupable, à Nottingham, d'une incartade de ce genre, fut mené devant le magistrat, auquel il répondit qu'il avait agi par l'ordre du Saint-Esprit. Il fut cependant mis en prison ; mais son enthousiasme et sa résignation produisirent un tel effet sur un grand nombre d'habitants et même sur le magistrat, que ses persécuteurs eux-mêmes devinrent ses disciples, et qu'il recouvra sa liberté. C'est de cette persécution, éprouvée par Fox en 1649, que les quakers datent la naissance de leur Église. Vers le même temps Fox pensa être assommé par la populace, parce qu'il avait prêché contre l'ivrognerie et les vices les plus communs. D'un autre côté, comme il s'élevait contre le paiement des dîmes et contre les procès, il attira sur lui et ses sectateurs la haine des ecclésiastiques et des hommes de loi. Il annonça un jour que le Seigneur lui avait défendu d'ôter son chapeau à qui que ce fût, par forme de politesse, et lui avait commandé de tutoyer tous ceux auxquels il parlait, de ne plier le genou devant aucune puissance de la terre, et de ne jamais prêter de serment. Toutes ces singularités attirèrent de mauvais traitements à Fox et à sa secte ; traîné devant un juge, il parut son bonnet de cuir sur la tête ; un sergent lui donna un soufflet, Fox tendit l'autre joue. Sur un refus de prêter serment, et pour son manque de respect envers le juge, il fut envoyé à l'hôpital des fous pour y être fustigé. Il loua Dieu, remercia ceux qui lui infligeaient le châtiment, et se mit à les prêcher. Une patience si extraordinaire lui gagnait sans cesse de nouveaux prosélytes. Comme, pour se préparer à recevoir l'inspiration du

Saint-Esprit, ces prosélytes soumettaient leur esprit à une contention pénible, et qu'il en résultait souvent une violente agitation et même des tremblements chez ceux qui avaient le genre nerveux délicat, on leur donna le nom de *quakers* ou *trembleurs*. Rencontré dans une de ses courses par un détachement de soldats, Fox leur fit des réponses si bizarres, qu'il fut envoyé prisonnier à Londres. Cromwell eut la curiosité de le voir; et, après un court entretien, il le renvoya, en exigeant sa promesse de vivre paisiblement avec ses sectateurs. Enhardi par un tel accueil, Fox se livra, au milieu de Londres, aux travaux de son ministère; et il eut recours à la presse, pour faire connaître ses principes, et pour répondre aux ouvrages que l'on avait publiés contre lui. Après le rétablissement de Charles II, les persécutions continuèrent contre les quakers; mais Fox ne cessa de faire des courses d'une extrémité du royaume à l'autre, et même en Irlande, pour y fortifier ses frères. En 1666, les persécutions s'apaisèrent pour un temps. Déjà des hommes d'une certaine considération avaient embrassé la doctrine de Fox. Ils s'occupèrent de concert à rédiger un corps de doctrine : des assemblées mensuelles et annuelles furent établies; et l'on y avisa aux mesures que les circonstances indiquèrent. Fox épousa, en 1669, la veuve d'un juge, l'un de ses plus anciens prosélytes. Deux ans après, il passa en Amérique pour y propager sa doctrine, qui déjà y était répandue. Il parcourut une grande partie des colonies anglaises; et l'on ajoute même que par le moyen d'un interprète il prêcha les sauvages. Peu de temps après son retour en Angleterre (1673), il fut mis en prison à Worcester, pour avoir convoqué, de toutes les parties du royaume, une assemblée dont le but était, disait-on, de répandre la terreur parmi les sujets de Sa Majesté. Dès qu'il eut été acquitté de cette accusation, il partit pour la Hollande. Lorsqu'il revint de ce pays, on lui intenta un procès au sujet du refus de payer la dîme, et il fut condamné. Il retourna, en 1684, en Hollande, où ses partisans se multipliaient; puis il envoya sa belle-fille et d'autres femmes qui professaient sa doctrine, à Élisabeth, princesse palatine, pour conférer avec elle sur divers points concernant la religion. Fox fit ensuite à pied le voyage de Hambourg et du Holstein, pour voir ses partisans. Les fréquents voyages et les fatigues de tous genres avaient tellement altéré la santé de Fox, qu'il fut enfin obligé de renoncer aux pénibles travaux qui jusqu'alors avaient si peu coûté à son zèle. Quoiqu'il vécût dans la retraite, il ne cessa de prêcher que peu de jours avant sa mort, qui arriva le 16 janvier 1690. Il a laissé plusieurs écrits dans lesquels on trouve l'histoire de sa vie, de ses persécutions et de sa doctrine; ils ont été réunis en 3 vol. in-fol. Nous avons en français une *Histoire abrégée de l'origine et de la formation de la société dite des quakers*, etc., traduit de l'anglais par E. P. Bridel, Londres, 1790, in-16.

FOX (Charles-James), né le 13 janvier 1748, était le plus jeune des 3 fils de Henri Fox, lord Holland, qui, remarquant ses qualités naturelles, le traita de bonne heure en homme, et laissa développer librement tous ses penchants. Charles Fox n'avait que 14 ans lorsque son père le mena à Spa où il lui donnait tous les jours 5 guinées pour les risquer au jeu; c'en fut assez pour faire naître dans l'âme de Fox une passion à laquelle dans la suite il sacrifia ses plus grands intérêts. Son éducation classique à Éton, et puis à l'université d'Oxford, fut interrompue par des absences et des voyages; cependant il étonnait ses maîtres par son savoir, et toute sa vie les œuvres d'Homère, d'Eschyle, de Démosthène, etc., amusèrent ses loisirs. Il aimait le jeu, les chevaux, la débauche, et se faisait remarquer par la recherche de sa toilette. Son père le fit élire, en 1768, membre de la chambre des communes pour représenter le bourg de Midhurst en Sussex. Fox n'avait pas encore l'âge de 20 ans, exigé par les lois. Son discours de début ne fut pas propre à lui concilier la popularité. Wilkes, de la prison du Banc du roi, où on le tenait renfermé, réclamait sa place au parlement comme représentant légal du Middlesex. Les avis de tous les légistes étaient en sa faveur; Fox lutta contre le torrent, et ne fut applaudi que du ministère. Lord North, chancelier de l'échiquier, récompensa ses efforts, en le nommant payeur de la caisse des veuves et des orphelins, et successivement l'un des lords de l'amirauté, puis de la trésorerie. Fox ne cessa pas jusqu'en 1772, de voter avec les ministres. Enfin il se lia tout à coup avec des membres de l'opposition, notamment avec Burke, auparavant son antagoniste, et que depuis il appela le plus beau génie de la Grande-Bretagne pendant le 18e siècle. Le ministre fit à Fox des remontrances, qui furent mal reçues. La mort de son père, arrivée à cette époque (1774), semblait l'avoir rendu tout à fait indépendant, relativement à ses liaisons politiques. Dans la discussion du bill pour exempter du serment du *test* une certaine classe de citoyens, il annonça, pour la première fois, cet esprit de tolérance religieuse auquel il a depuis toujours été fidèle. Sa destitution lui fut annoncée par un billet, signé North, qu'on lui remit au milieu d'une discussion, dans la chambre même. Il cacha l'émotion que lui causait un coup si sensible, et traita de lâcheté cette démarche du ministre. Il chercha dans la dissipation une distraction à son chagrin : les excès auxquel il se livra, eurent bientôt consumé tout son patrimoine. Devenu l'un des champions de l'opposition, les sarcasmes plurent incessamment sur sa tête : il n'y répondit qu'en faisant cause commune avec Burke et les plus célèbres orateurs du parti whig, et surtout en défendant le droit réclamé par les colonies américaines de se taxer elles-mêmes. Après cette mémorable session, Fox fit en France un voyage, dont le but caché était de connaître les véritables dispositions du cabinet de Versailles, relativement aux insurgés américains. Il trouva que ces dispositions étaient hostiles envers l'Angleterre; et cette découverte ne fit qu'ajouter à son esprit d'opposition. Tant que dura la guerre d'Amérique, il ne cessa pas de se montrer contraire à toutes les mesures qui tendaient à soumettre ce pays par la force des armes. Sa conduite lui ramena les esprits que ses discours en faveur du ministère lui avaient auparavant aliénés; et après un duel que lui attira une violente sortie contre les déserteurs de l'opposition, la passion du public ne connut plus de bornes : il avait été légèrement blessé: une foule nombreuse se fit écrire chez lui, pour lui exprimer toute la part que l'on prenait à son rétablissement. Il profita ensuite si habilement de toutes les occasions pour accroître cette popula-

rité, que lors de l'élection générale de 1780, il fut nommé représentant de Westminster, en dépit des obstacles que lui suscitèrent le crédit d'une famille puissante et l'influence de la cour. Ce fut à cette époque qu'on l'appela l'homme du peuple. L'opposition devint si formidable dans la chambre des communes, que les ministres crurent devoir céder à leurs adversaires. Une nouvelle administration se forma sous les auspices du marquis de Rockingham; et Fox fut nommé secrétaire d'État des affaires étrangères (février 1782). L'administration dont il faisait partie fit pendant sa courte durée quelques opérations qui furent agréables au peuple. Par un acte du parlement, tout fournisseur du gouvernement fut privé du droit de siéger dans la chambre des communes; les préposés des douanes et de l'accise perdirent la faculté de voter dans les élections : une politique plus généreuse fut adoptée envers l'Irlande. Mais dès le mois de juillet, la mort subite du marquis de Rockingham causa la chute des ministres. Le roi, qui pendant l'existence de ce ministère, s'était regardé comme en tutelle, éloigna des hommes qui ne s'étaient rapprochés que pour lui faire supporter des contrariétés. L'envie de rentrer en place conduisit Fox à des négociations avec lord North pour se réunir et attaquer le ministère qui finit par succomber. Fox, de nouveau secrétaire d'État, annonça solennellement qu'il renonçait à toute espèce de dissipation; mais le naturel l'emporta bientôt, et 6 mois après il avait déjà repris ses anciennes habitudes. Les traités de paix définitifs furent conclus par ce ministère, en 1783, avec toutes les puissances que l'Angleterre avait eu à combattre : les préliminaires avaient été l'ouvrage de lord Shelburne; et quoique North et Fox les eussent hautement désapprouvés, comme membres de l'opposition, il n'y fut absolument rien changé. Cette opposition entre les discours et les faits nuisit beaucoup à Fox et à son parti dans l'opinion publique. On leur reprocha de n'être guidés que par l'ambition. Ils avaient la majorité dans la chambre des communes; mais la voix générale était contre eux. Enfin le fameux bill de l'Inde devint l'écueil contre lequel ils échouèrent. Ce bill tendait à mettre la nomination à tous les emplois dans la main du ministère, et à l'investir d'une autorité sans bornes dans l'Inde. Le discours que Fox prononça en cette occasion, passe pour son chef-d'œuvre, et pour un modèle d'éloquence et de saine logique. Le bill, puissamment appuyé dans la chambre des communes, y passa malgré les attaques de Pitt et de Dundas, et les réclamations de la compagnie des Indes. A cette nouvelle, le roi, effrayé des succès de ses ministres, porta, sur tous leurs actes, un œil attentif et même jaloux. Il réussit à faire rejeter le bill par la chambre haute ; il renvoya le ministère, et, pour que celui qui lui succédait n'eût pas à lutter contre la majorité que le premier s'était assurée, il convoqua un nouveau parlement. Fox avait tant perdu de sa popularité, qu'il eut beaucoup de peine à réunir les voix des électeurs de Westminster. On prétend même qu'il n'eût pas été élu sans les sollicitations de quelques dames aussi distinguées par leur rang que par leur beauté. Fox ne tarda pas à recouvrer la faveur populaire par son opposition aux taxes demandées par le ministère. Des questions politiques du plus haut intérêt furent agitées successivement durant les sessions du parlement de 1784. Fox luttait contre le ministre, à la tête d'une opposition puissante. Jamais la chambre des communes n'avait vu siéger à la fois, dans son sein, autant d'hommes éloquents. Un événement inattendu donna encore plus de développement à ces grands talents. Le roi fut atteint, vers la fin d'octobre 1788, d'une maladie qui ne lui permit plus de tenir les rênes du gouvernement. Fox voyageait alors au fond de l'Italie : à cette nouvelle, il franchit, en neuf jours, l'espace de 500 lieues qui sépare Bologne de Londres, et reparut à la chambre des communes. Dans les débats qui s'élevèrent sur la manière de pourvoir à la régence, Fox et son parti semblèrent avoir changé de système. Il pensa que l'héritier présomptif de la couronne, se trouvant majeur, était régent de droit; et que toute mesure tendant à infirmer cette prérogative, était une usurpation. La nouvelle du rétablissement de la santé du roi vint renverser les espérances de Fox, qui voyait déjà les portes du ministère ouvertes devant lui par un prince dont il avait soutenu les droits avec beaucoup de chaleur. Après cette lutte, qui enleva à Fox quelques-uns de ses admirateurs, parce qu'il avait attenté à la pureté des principes constitutionnels, il alla prendre les eaux de Bath, dont une maladie grave lui avait rendu l'usage nécessaire. A son retour, il combattit encore le ministère; et il parvint quelquefois à lui faire changer de marche. Il s'opposa surtout, avec beaucoup de force, en 1790, à des démonstrations d'hostilités contre l'Espagne et la Russie. Lorsque la révolution française éclata, Fox en prit la défense au parlement; et cette opinion lui fit perdre plusieurs de ses anciens amis, et notamment Burke, qui eut avec lui une vive altercation. Fox seconda la motion de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres; il demanda ensuite une réforme parlementaire, qui fut rejetée; et lors du procès de Louis XVI, il proposa au parlement de s'entremettre en faveur de ce monarque infortuné. Les efforts qu'il fit, en 1793, pour s'opposer à la déclaration de guerre contre la France, furent mal vus de la chambre entière. Des bruits scandaleux menaçaient sa popularité au dehors; le jeu et les paris aux courses de chevaux avaient mis ses affaires dans l'état le plus déplorable. Ce fut dans ces tristes circonstances qu'il écrivit l'*Appel aux citoyens de Westminster*, ses commettants : cette explication fut bien accueillie. Ses amis se cotisèrent pour subvenir à ses besoins. Quand la république française, après s'être fondée au dedans par la terreur, commença à se faire respecter au dehors par la gloire de ses armes, Fox ne cessa de proposer au parlement de reconnaître la légitimité de ses droits et de traiter avec elle. Pitt ne voulait de la paix à aucun prix. Mais en 1795 le ministère céda un moment à l'opinion de Fox. Cependant ce ne fut qu'en 1800 qu'il fut question sérieusement de terminer la guerre, et Pitt vaincu par l'opposition résigna sa place quand les préliminaires du traité d'Amiens furent signés. Ce fut alors que Fox vint à Paris, qu'il vit le premier consul, dont il fut honorablement accueilli, et obtint les renseignements qu'il désirait pour son *Histoire des derniers Stuarts*. Mais à peine Fox était-il de retour en Angleterre, que la guerre fut déclarée de nouveau. A la mort de Pitt, en 1806, Fox reparut un moment au timon des affaires ;

mais au bout de quelques mois il alla rejoindre son rival sous les caveaux de Westminster. Il mourut le 13 septembre de cette année. Ses discours et ceux de Pitt ont été traduits en français (par MM. H. de Janvry et de Jussieu), 1819-1820, 12 vol. in-8°. On a aussi de Fox des poésies, et la tradition a conservé une foule de bons mots de cet homme célèbre. Son *Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart* est imparfaite, mais pleine de pensées fortes et de vues profondes : elle a été publiée après sa mort par son neveu lord Holland. La traduction française (par l'abbé d'Andrezel) fut mutilée par ordre du gouvernement impérial, Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

FOX (Charles), né à Falmouth en 1749, mort à Bath en 1809, s'établit libraire dans son pays natal ; mais un incendie ayant consumé presque tout ce qu'il possédait, il fut obligé de chercher des moyens de subsister dans l'exercice de ses talents. Il se livra de préférence à la peinture. Il avait un frère patron d'un bâtiment marchand, qui l'emmena avec lui dans un de ses voyages dans la mer Baltique. Fox parcourut seul et toujours à pied la Suède, la Norwége, et une partie de la Russie, s'arrêtant pour retracer avec son crayon les sites sauvages et romantiques. A son retour en Angleterre, il donna des preuves de talent dans plusieurs tableaux estimés, et il exerça en même temps le genre plus lucratif du portrait. Il acquit une connaissance fort étendue de la langue et de la littérature orientale. En 1797, il donna au public, comme simple traduction, un volume intitulé : *Série de poëmes, contenant les plaintes, les consolations et les plaisirs d'Achmet Ardebelli, exilé Persan, avec des notes historiques et explicatives*, in-8°. Vers 1803, il prépara, pour l'impression, deux volumes de poésies, qu'il donnait également comme traduites du persan ; mais cet ouvrage ne fut pas imprimé, de même qu'une relation de ses ouvrages.

FOX MORZILLO (Sébastien), né à Séville, vers 1528, n'avait que 19 ans quand il publia un commentaire sur les Topiques de Cicéron, commenta à 25 ans le Timée et le Phédon de Platon ; et deux ans après, en 1554, fit paraître à Louvain un traité en cinq livres sur l'analogie des sentiments de Platon et d'Aristote. Philippe II le nomma précepteur de son fils, l'infant don Carlos. Morzillo périt malheureusement dans un naufrage, en allant prendre possession de cette charge en l'année 1560.

FOY (Louis-Étienne de), prêtre du diocèse de Bourges et chanoine de Meaux, mort en 1788, est auteur des ouvrages suivants : *Traité des deux puissances, ou Maximes sur l'abus*, Paris, 1752, in-8° ; *Prospectus d'une description historique, géographique et diplomatique de la France*, 1757, in-4° ; *Notice des diplômes, des chartres et des actes relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1765, in-fol., tome Ier. Il a traduit du latin les *Lettres du baron de Busbeck, ambassadeur de Ferdinand II près de Soliman, avec des notes*, 1748, 3 vol. in-12.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

